1791

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DOUZIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1905

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1905

LETTRES A MA NIÈCE

I

Paris, vendredi 25 avril 1856.

Ma chère Lilinne,

Je te remercie de m'avoir écrit une si gentille lettre. L'orthographe est meilleure que dans celles que tu m'envoyais aux précédents voyages, et le style est également bon. — A force de t'asseoir dans mon fauteuil, de poser les coudes sur ma table et de te prendre la tête dans les deux mains, tu finiras peut-être par devenir un écrivain.

J'ai une dame chez moi que j'ai rencontrée sur le boulevard et qui loge dans mon cabinet, où elle est couchée mollement sur une planchette de ma bibliothèque. Son costume est fort léger, car il consiste en une feuille de papier qui l'enveloppe du haut en bas. La pauvre jeune fille n'a seulement que sa chevelure, sa chemise, des bas et des souliers. Elle attend mon départ avec impatience, parce qu'elle sait qu'elle trouvera à Croisset[2] des vêtements plus conformes à la pudeur que son sexe exige. — Remercie de ma part madame Robert[3]

1. *Ces lettres furent adressées par Gustave Flaubert à sa nièce Caroline Hamard, — en premières noces madame Commanville, aujourd'hui madame Franklin Grout : — « Ma nièce, que j'aime comme ma fille... », écrivait-il à George Sand. — Elle a bien voulu nous en réserver la primeur et prendre soin de les annoter.*

2. Rentré à Croisset dans les premiers jours de la semaine suivante, mon oncle y terminait, le mois d'après, *Madame Bovary*. — Voir *Correspondance de Gustave Flaubert*, t. II. pp. 37-38.

3. Une de mes poupées.

142695

qui a bien voulu se rappeler de moi ; présente lui mes respects et conseille lui un régime fortifiant, car elle me paraît un peu pâle et je ne suis pas sans inquiétude sur sa santé.

J'ai été hier à l'Exposition des tableaux, et j'ai beaucoup pensé à toi, pauvre chérie. Il y a beaucoup de sujets de tableaux que tu aurais reconnus, grâce à ton érudition, et quelques portraits de grands hommes que tu connais aussi. J'y ai même vu plusieurs portraits de lapins et j'ai cherché dans le catalogue si je ne trouverais pas le nom de Rabbit[1] propriétaire à Croisset, Mais il n'y était pas.....

Adieu, mon pauvre loulou, embrasse bien ta grand'mère pour moi. Ton oncle qui t'aime.

G. F.

II

[Paris. — 1857.]

Je ne me suis pas trop bien conduit avec toi, mon pauvre bibi, en ne répondant pas à la gentille lettre que tu m'as écrite, il y a déjà longtemps : reçois mes excuses, j'ai été fort occupé.

Mais ce n'était pas une raison pour cesser la correspondance. Tu aurais bien pu m'écrire tout de même. Tu m'aurais dit si tu t'amusais bien et tu m'aurais donné des nouvelles de ta bonne-maman qui a été souffrante.

L'as-tu bien soignée ? as-tu été bien gentille pour elle ? — Il faut que tu remplaces ta pauvre mère qui était si bonne, si intelligente et si belle. Fais tous tes efforts pour contenter ta bonne-maman et lui faire oublier ses chagrins. L'année prochaine, tu feras ta première communion, c'est la fin de l'enfance. Tu vas devenir une jeune personne — songes-y ! — c'est le moment d'avoir toutes les vertus.

Le curé de Canteleu a-t-il trouvé que tu étais forte en catéchisme ?

Comment se porte ton lapin ?

Fais-tu bon ménage avec miss Juliet[2] ?

Ton chapeau de paille a-t-il eu du succès ?

1. *Rabb't* (lapin, en anglais), mon lapin favori.

2. Miss Juliet Herbert, mon institutrice.

Ecris-moi une lettre la semaine prochaine. Mon intention est toujours de revenir samedi, et, dès le lundi suivant, nous reprendrons nos leçons. J'espère que ta petite caboche est bien reposée, et que nous ferons de grands progrès. Il faut d'ailleurs que nous finissions l'histoire romaine cet été.

Adieu, mon pauvre chat. Embrasse bien ta bonne-maman, pour moi et continue à aimer

Ton vieux

G. F.

III

Croisset, mardi soir, 25 novembre 1857.

Ma chère petite Caroline,

J'ai beaucoup de compliments à t'adresser. Il n'y avait pas dans ta dernière lettre une seule faute d'orthographe, et je l'ai trouvée *rédigée* comme par un notaire. Écris-m'en toujours de pareilles, tu me feras grand plaisir.

Comment vas-tu, mon pauvre loulou? Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! Mes joues, depuis que tu n'es plus là, augmentent et durcissent. Car elles n'ont plus personne pour les pétrir et les amollir à force de bécots.

Je ne manquerais pourtant pas d'occasions, si je voulais, car M. H...[1] est, depuis que vous êtes parties, venu deux fois. La dernière était hier; il est arrivé à onze heures du matin, dans l'intention de passer toute la journée. Il venait exprès « pour me distraire ». On lui a dit que j'étais parti à Paris : alors il s'est rabattu sur Baptiste[2], qui ne lui a pas même offert un verre de cidre. Il est parti à jeun et, je crois, peu content de l'hospitalité.

Il s'est beaucoup informé de toi.....

Madame Phipharo[3], qui s'obstine à rester sous les arbres, est un peu enrhumée à cause des feuilles jaunes qui lui tombent sur la tête. Elle toussote. Je crains pour sa poitrine. — On n'a pas retiré les inscriptions sur papier bleu que tu avais

1. Un vieux commensal dont nous redoutions quelque peu les visites.

2. Notre fermier.

3. Personnage imaginaire : — j'avais ainsi peuplé d'êtres fictifs tout le jardin de Croisset.

mises au coin des allées, et quand je me promène après mon déjeuner je vois la rue Verte sous le figuier et les Champs-Élysées contre le mur du père Defodon[1].

Le père Jean[2] a demandé à Narcisse[3] de lui donner un bouquet de fleurs pour en faire cadeau aux commis de la barrière afin de s'attirer leur bienveillance. Narcisse, qui déteste l'autorité, a refusé.

Il prétend que Julie[4] *lui fait perdre la tête*. Elle se fait tant servir qu'il en deviendra fou. — Ce qu'il y a de certain, c'est que l'autre jour, pour partir par le bateau à neuf heures, elle l'avait réveillé dès cinq pour lui faire son café au lait et surveiller le passage de la vapeur.....

Adieu, mon pauvre Carolo, embrasse bien ta grand'mère pour moi et embrasse-toi toi-même de ma part.

Ton vieux bonhomme d'oncle,

G. F.

IV

Croisset, samedi soir [1858].

Mon pauvre chat,

..... Dis-moi si l'Anglaise qui te donne des leçons te plaît. Fais-moi son portrait. Je compte que l'on me régalera, à mon arrivée, d'un trio, piano, violon et cor de chasse. J'aimerais à te voir te débattant entre deux musiciens.

Maman t'a-t-elle conduite à une gymnastique?

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, car je ne vois pas un chat. On a découvert dans le jardin, un lapin sauvage qui s'est réfugié là. J'ai empêché qu'on ne le tuât.....

Au milieu de ma solitude, j'ai eu, ce matin, un événement bien agréable, à savoir la visite de l'horloger[5]. Il m'a encore

1. Un voisin.

2. Conducteur d'une petite voiture qu'on nommait la « gondole » et qui faisait le service entre Croisset et Rouen.

3. Valet de chambre de mon oncle. — Voir mes *Souvenirs intimes* en tête de la *Correspondance* (t. I, page XXVII).

4. La vieille servante qui avait élevé mon oncle et ma mère. — Voyez *Souvenirs intimes*, pp. II, XL.

5. L'horloger, ce personnage dont la visite se renouvelait tous les quinze jours, était un sujet de gaieté pour mon oncle et moi. Il avait une perruque jaune trop

parlé du temps (qu'il trouve toujours beau). Mais, comme je dormais encore à moitié, je crois avoir perdu deux ou trois rognonnements de la fin. Quel dommage! En voilà maintenant pour quinze jours! C'est long à attendre.

Je suis bien aise que les *Récits mérovingiens* t'amusent. Relis-les quand tu auras fini, *Apprends des dates*, — tu as tes programmes, — et passe tous les jours quelque temps à regarder une carte de géographie.

Ma lettre t'arrivera demain soir au moment où vous vous mettrez à table. Je boirai, de mon côté, tout seul à votre santé.

Adieu, ma pauvre Karo, sois bien gentille et pense à ton

VIEUX
qui t'embrasse.

V

[Tunis [1]. — Mai 1858.]

Ma chère petite Lilinne,

Tu es bien gentille de m'écrire régulièrement et de me donner des nouvelles de ta bonne maman. Elles m'ont fait le plus grand plaisir. As-tu été contente de revoir Croisset? et mesdames Phipharo et Henry [2]? — A propos d'Anglaises, si tu étais ici avec moi, tu me serais d'un grand secours, parce que je suis obligé de *parler anglais*, et je le parle, tant bien que mal. Il y a à Carthage un ministre anglais qui fait des fouilles. J'ai été chez lui plusieurs fois. Ni lui, ni personne de sa famille ne dit un mot de français, ce qui n'empêche pas que nous nous entendions très bien. Ils m'avaient invité pour aujourd'hui à dîner et à coucher chez eux, mais j'ai une autre excursion plus intéressante à faire.

Je n'ai pas encore tiré un seul coup de fusil ni de pistolet, mais un de mes compagnons a tiré trois grands flamants, sur

petite sur une figure de poupard, entrait souvent pendant notre déjeuner, grimpait avec des précautions infinies sur une chaise pour remonter la grande horloge Louis XIV et ne cessait de faire entendre un « rognonnement » doux, dans lequel on percevait les mots : « huile grasse... échappement... » Il se retirait en faisant force saluts et sourires.

1. Mon oncle avait entrepris ce voyage à l'intention de *Salammbô*.

2. Une de mes poupées.

le lac de Tunis. — Ce sont des oiseaux semblables à des cygnes et qui ont les ailes roses et noires. Il y en a ici par *milliers* et rien n'est plus joli que de les voir s'envoler au soleil quand on tire un coup de fusil sur eux.

Dans un mois, je serai de retour auprès de vous et nous causerons de tout cela.

Ta bonne maman m'écrit que tu ne fais pas grand'chose. Tâche cependant d'avoir recopié sur un beau cahier tes rédactions d'histoire du moyen âge et d'avoir un peu appris des dates.

Avec quel plaisir je reverrai ta bonne petite mine, dont je m'ennuie beaucoup, quoique mon voyage m'amuse extrêmement !

Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

G. F.

VI

Croisset, samedi matin, 17 décembre 1859.

Ma chère Carolo,

Je compte revoir et baiser ta gentille petite *trombine* vendredi prochain, — si d'ici là je ne péris pas enseveli sous la neige, comme un cratère des Alpes. — Tu n'as pas l'idée du temps qu'il fait ! — et de *l'horreur de la nature* ! — Si ta grand'mère était à Croisset, elle périrait de mélancolie. Rien n'est plus sauvage. Cette tristesse a sa beauté. Je préfère celle du soleil néanmoins.....

J'ai reçu dimanche dernier une lettre qui était à mon adresse, mais écrite à ta bonne-maman, lettre fort aimable de madame Tennant (Gertrude Collier)[1], pour la prier de lui envoyer une bonne d'enfant française — je vous l'apporterai — et, comme j'ai pensé qu'à Paris vous ne connaissiez guère de bonnes d'enfant, j'ai donné la commission à Narcisse et à Julie qui ont découvert la fille d'un douanier. Cette jeune personne joint à ses talents celui de savoir faire la barbe ;

1. Amie de ma mère et de mon oncle, femme d'un rare esprit, belle-mère de Stanley, l'explorateur.

mais, à ce qu'il paraît, c'est un très bon sujet. Je verrai demain ses parents et j'écrirai à Gertrude leurs conditions.....

As-tu bien travaillé pour moi? Je me présenterai avec une quantité de programmes effrayante. — J'aurai ce soir fini tout le cours du moyen-âge; voilà deux jours entiers que j'y travaille sans discontinuer. — Je partirai d'ici probablement jeudi et je coucherai à Mantes, chez Bouilhet[1].

Adieu, mon aimable nièce.

A bientôt.

Ton sheik,

G. F.

VII

Croisset, mercredi soir, 1er mars 1861.

Ma chère petite Caro,

.....Je suis *indigné* contre ton cousin Bonenfant[2], qui vous lisait du Scribe et du Casimir Delavigne. Voilà de belles lectures! et un joli style! Sérieusement, j'ai envie de lui écrire une lettre d'injures.

Tu me dis que tu oublies ton histoire, Mais je vous avais recommandé, jeune fille, de repasser vos cahiers : il me semble que tu te lâches un peu. — Au fait, M. Scribe est plus amusant. Très bien! Ah! c'est une jolie conduite.

Malgré les gros yeux que je te fais, j'ai bien envie de t'embrasser, mon pauvre Carolo, je suis sûr que je vais te trouver grandie.....

Ton vieux ganachon d'oncle,

G. F.

VIII

Croisset, 4 décembre 1861.

Ce ne sera pas pour ce soir, ma Caro, que je t'écrirai une longue lettre, parce qu'il est 1 heure du matin, et depuis

1. Louis Bouilhet, pendant quelques années habita Mantes.

2. Un parent, — du côté de mon grand-père Flaubert, — dans la famille duquel nous étions allés passer quelque temps, à Nogent-sur-Seine.

hier 2 heures d'après-midi, heure où Monseigneur[1] est arrivé, nous nous sommes reposés en tout quatre heures. Nous nous sommes couchés à 3 heures, et à 9 heures du matin nous étions à la besogne. Aussi ce soir ai-je besoin de dormir.

Je crois que mon chapitre[2] ira assez rondement. Mais j'ai des corrections importantes à faire à celui que je viens de finir et je vais les expédier pendant l'auguste présence de Monseigneur. — Tu ne m'as pas dit ce que Maisiat[3] avait trouvé de tes portraits?.....

Tu peux dire à ta bonne maman qu'elle n'a plus d'autres ouvriers dans la maison que les élagueurs.....

Adieu, — embrasse-la pour moi qui te bécote sur tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle,

G. F.

IX

Croisset, jour de l'an [1er janvier 1862].

Que faut-il te souhaiter pour ta bonne année, mon bibi?

Imagine tout ce que tu pourras de meilleur et de plus extravagant et sois sûre que je le désire pour toi.

Donc je te souhaite :

bonne santé;

bonne humeur;

des progrès miraculeux dans tous les arts que tu cultives avec distinction;

1. Surnom donné à Louis Bouilhet, à cause de sa belle prestance et de ses manières un peu bénisseuses.

Ce surnom eut pour conséquence la création d'un archevêché idéal. Il y eut le grand vicaire, — qui était mon oncle; — l'abbé Bougon, curé du quartier pauvre; un missionnaire, l'abbé Serpet; Zéphyrin, neveu de mademoiselle Placidie, la lingère; Onuphre, valet de chambre de Monseigneur, — et bien d'autres.

Pendant plusieurs années, cette fantaisie humoristique fut pour mon oncle, qui aimait beaucoup ce genre de farces, une source de gaieté; les initiés s'en amusaient comme lui. Le comte d'Osmoy et Bouilhet firent les portraits des personnages. Mon oncle écrivit une pièce : — *La Queue de la Poire de la Boule de Monseigneur.*

2. Un chapitre de *Salammbô.*

3. Johanny Maisiat, peintre de fleurs, mon professeur de dessin.

un trésor que tu trouveras et qu'il ne faudra pas rendre;
de *beaux* sermons pendant le carême;
soixante-douze mille mètres de moire antique;
un camée pour mettre en bague;
quinze milliards de paires de gants beurre frais, etc., etc.

Moi aussi, mon pauvre loulou, je m'ennuie de ta gentille personne et il me tarde de vous revoir toutes les deux. Mais, dans cinq ou six semaines, je ne serai pas loin de mon départ. *Salammbô* sera terminée et je pousserai un grand *ouf*!.....

Ton ami le père Calame[1] est mieux portant que jamais. Je lui ai fait cadeau, ce matin, de cinquante centimes. Il porte avec lui dans son panier une bouteille d'eau-de-vie. Non qu'il en boive. Mais tous les petits verres qu'on lui offre, il les verse dans ladite bouteille, qu'il compte vider quand il sera tout à fait rétabli. Je trouve cela d'un bon sens extrêmement comique.....

Ton vieil oncle qui est sans doute ton meilleur ami,

G. F.

X

Croisset, vendredi 24 janvier 1862.

.....Je vais aujourd'hui à Rouen dîner chez le petit Baudry[2] — avec des Persans; — je passerai à l'Hôtel-Dieu et je profiterai de l'occasion pour prendre un bain de vapeur. Ça me délassera : — la fin de Carthage est lourde.....

[Continue à lire l'*Histoire de la Conquête*[3]. Ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce *décousu* dans les pensées, ce peu d'esprit de suite qui est l'*apanage* des per-

1. Un mendiant qui me servait de modèle.

2. Frère cadet de Frédéric Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal.

3. L'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry.

sonnes de ton sexe[1].] Voilà des conseils bien rébarbatifs (ou rébarbaratifs), mon bibi, et qui sentent le sheik. Mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien troussée que l'on peut te parler comme à un jeune homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que je puisse te faire.....

Je t'embrasse bien cordialement.

Ton vieil oncle,

G. F.

XI

[Paris. — Mai 1862.]

..... Je deviens décidément *sheik* et *bedolle*. Croirais-tu que je m'ennuie de la campagne et que j'ai envie de voir de la verdure et des fleurs? J'en rougis de honte. Voilà la première fois de ma vie que ce sentiment épicier surgit dans mon âme.

Il m'est *impossible* de continuer mes corrections de *Salammbô*. Le cœur me saute de dégoût à la vue de mon écriture. J'attends Monseigneur avec impatience. Il sera ici avant huit jours. Je lui écris d'avancer son voyage si cela se peut.....

Ton vieil oncle,

G. F.

XII

Paris, jeudi, 1 heure, 4 septembre 1862.

Ma chère Caro,

Je suis maintenant dans tout le feu de *la vie brûlante*. C'est samedi matin que je remets à Lévy[2] mon manuscrit. Nous avons, Monseigneur et moi, encore deux séances de cinq heures chacune avant d'en avoir fini. *Dolorès*[3] sera jouée au milieu de la semaine prochaine; au commencement, peut-être? Tu dois penser si nous sommes occupés!

Ton ami Bardoux[4] est parti à la campagne pour jusqu'à

1. J'ai cité ce passage dans mes *Souvenirs Intimes*, p. XXVI.

2. Michel Lévy, éditeur.

3 Drame en vers, de Louis Bouilhet, représenté au Théâtre-Français.

4. Plus tard, ministre de l'instruction publique.

mardi prochain. Il a assisté à trois de nos séances correctives.

L'idiot d'Amsterdam[1] a, hier, paru à ma porte tenant deux lièvres qu'il avait tués la veille. Jamais je ne l'avais vu si sale et si spirituel. Dès les premiers jours d'octobre, nous nous mettrons résolument à la recherche d'une féerie[2].

Fournier[3] a reçu le manuscrit de *Faustine*[4] et paraît être pour son auteur dans les meilleures dispositions. Tout cela dépendra, du reste, du succès de *Dolorès*.....

VIEUX.

XIII

Paris, dimanche soir, 7 heures, 27 octobre 1862.

Ma chère Carolo,

Je ne me suis point encore acquitté de votre commission relativement à un maître de clavecin par la bonne raison que depuis bientôt un mois j'ai pris l'air deux fois : une pour aller prendre un bain et une autre pour aller à l'imprimerie. Car j'ai été non pas bien malade, mais bien embêté par tous mes maux, qui ont été nombreux et variés. J'ai passé toute la dernière semaine dans mon lit, tellement abîmé de rhumatismes, que je ne pouvais faire un mouvement sans crier. C'est, Dieu merci! passé; mais Godard[5] m'a défendu de sortir par le temps pluvieux qu'il fait. Après-demain, il faut pourtant, coûte que coûte, que je me fasse voiturer à l'imprimerie. N'ayant plus de clous, je souffrirai moins (il m'en reste un cependant à la joue, qui me défigure, sans compter des démangeaisons intolérables à certains endroits du corps). Bref, je n'ai pas été gai depuis un mois. Ajoute à cela les épreuves et les discussions sur la féerie !

1. Surnom donné au comte d'Osmoy, qui était tout le contraire d'un idiot.

2. Ce fut *le Château des Cœurs*, — féerie écrite en collaboration avec le comte d'Osmoy, en effet, et Louis Bouilhet. On sait qu'elle ne fut jamais jouée, mais imprimée beaucoup plus tard, dans *la Vie moderne*.

3. Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin.

4. Drame en prose, de Louis Bouilhet, représenté à la Porte-Saint-Martin, en 1864. — Voir plus loin, pp. 16-18.

5. Le docteur Godard.

Il y a une malédiction sur elle (sur cette pauvre féerie), car la femme de d'Osmoy est revenue à Paris fort souffrante d'une maladie de foie, de sorte que le trio est maintenant rompu. A l'heure qu'il est, Monseigneur dîne avec Duplan[1] chez madame Cornu[2]. Monseigneur déjeune et dîne demain en ville. Monseigneur, après-demain, signe un contrat de mariage et redîne en ville. Monseigneur va bien. Monseigneur seul est beau ! Monseigneur a un tempérament un peu nerveux ! Monseigneur est un hippopotame si bien cuirassé ! Il s'en va de Paris mercredi, pour revenir deux jours au commencement de l'autre et repartir définitivement.....

De tout cela, il résulte que j'ai la plus grande envie et la plus extrême impatience de vous voir.....

Lévy, qui est venu me voir aujourd'hui, m'affirme que mon livre peut paraître dans quinze jours, et même avant. J'aurais besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Adieu, chère Caro.

Ton vieux sheik.

G. F.

XIV

Paris, nuit de jeudi à vendredi, 20 novembre 1863.

..... Nous avons passé toute la journée à travailler, Monseigneur et moi ; mais, franchement, je suis dégoûté de la féerie. J'en tombe sur les bottes. Cependant je doute du succès de moins en moins. Mais rien de ce que j'aime dans la littérature ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose, et, au lieu de passer une partie de mon hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé par un roman et demeurer à Croisset, seul, comme un ours, s'il le fallait. Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout. C'est l'affaire de trois belles semaines de travail — encore !

Adieu, ma chère Carolo, je vais me coucher. Je me lève

1. Jules Duplan, ami de jugement sûr : mon oncle faisait souvent appel à sa critique.

2. Filleule de la reine Hortense ; liée d'amitié, depuis l'enfance, avec l'empereur Napoléon III ; femme du peintre Sébastien Cornu.

demain, dès sept heures et demie, pour aller à Neuilly, chez Gautier[1].

Je vous embrasse toutes les deux bien tendrement.

Ton vieil oncle.

G. F.

XV

Paris, samedi 9 h. 1/2 du matin, 5 décembre 1863.

Oui, mon Caro, neuf heures et demie du matin. — Monsieur est levé, bottiné, vêtu et prêt à se mettre en course. — Hier matin j'ai fini, tout à fait fini la féerie. Ma table est brossée et il y a un gros caillou sur les pages du *Château des Cœurs*. Je vais dès maintenant commencer les affaires ! Je suis sûr que la fin de notre pièce est maintenant excellente.....

Le Prince[2] m'appelle maintenant « son cher ami ». La bienveillance qu'il me témoigne a pour cause, je crois (ainsi que celle de sa sœur[3]) la certitude où il est que je ne lui demanderai rien, ni une croix ni un bureau de tabac.....

Ce matin je vais aller chez l'idiot, puis chez Pagnerre, puis déjeuner chez Taine avec Renan..... Mercredi prochain, à une heure, chez moi, lecture solennelle de la féerie « devant un aréopage » dont je te dirai la constitution.....

Ton vieil ami qui t'aime.

G. F.

XVI

Paris, mercredi matin, 10 heures, 10 décembre 1863.

Mon loulou,

J'attends Pagnerre à déjeuner et j'ai encore ma toilette à faire. La féerie est annoncée et *attendue* au Châtelet. Demain matin je la donne à la copie. Quand elle sera copiée et pendant que notre sort se décidera, j'irai vous faire une visite, c'est-à-dire je pense dans huit ou dix jours. A 1 heure précise, je vais tantôt la lire à MM. Durandeau, l'auteur du *Petit Léon*,

1. Théophile Gautier.

2. Le prince Napoléon.

3. La princesse Mathilde.

qui doit faire les dessins des décors et des costumes, Duplan, de Beaulieu (un ami de d'Osmoy), le frère dudit d'Osmoy, Lemoine, un ami de Bouilhet, Alfred Guérard, Rohant, un ami de Monseigneur qui écrit dans les petits journaux. — Nous avons voulu avoir un public de bourgeois pour juger de l'effet naïf de l'œuvre. — Monseigneur n'arrivera qu'à la fin. Il sera à la répétition, puis à la censure, qui lui cherche chicane. — Voilà. — Je vous ai dit sans doute que mon ami Pagnerre était un des actionnaires de la nouvelle société qui possède les théâtres du boulevard. C'est un des créateurs du *Garçon*[1]. Cela fait une franc-maçonnerie qu'on n'oublie point. Aussi l'ai-je trouvé très ardent à nous servir jusqu'à présent.....

Ton oncle le sheik, qui t'aime,

G. F.

XVII

Paris, mercredi 3 heures [décembre 1863].

Mon bibi

..... Je n'ai aucune nouvelle de la féerie. Voilà deux jours que Pagnerre (d'après une lettre de lui) doit venir me voir et je l'attends en ce moment même. Saint-Victor m'a dit que le directeur des Variétés en avait envie. — Il n'y a donc rien de fait, comme tu vois. — Maintenant causons de la grande affaire.

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n'en es pas plus avancée? C'est une décision si grave à prendre que je serais exactement dans le même état si j'étais dans ta jolie peau. — Vois, réfléchis, tâte bien ta personne tout entière (cœur et âme) pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d'autre chose que d'idées poétiques et de sentiments exaltés. Mais, d'autre part, si l'existence bourgeoise vous fait

1. « Le Garçon », type créé dans leur jeunesse par Gustave Flaubert, Alfred Lepoittevin et sa sœur Laure (plus tard madame de Maupassant) : c'était une sorte de Gargantua moderne, aux exploits homériques, dans la peau d'un commis-voyageur. « Le Garçon » avait un rire particulier et bruyant qui était une sorte de ralliement entre les initiés.

crever d'ennui, à quoi se résoudre? Ta pauvre vieille grand'-mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je voudrais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible! Quand je t'ai vue, l'autre soir, pleurer si abondamment, ta désolation me fendait le cœur. — Nous t'aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux compagnons. Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord. Mais là n'est pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai, s'il te rend heureuse.

Je n'ai donc pas même l'apparence d'un conseil à te donner. Ce qui plaide pour M. C., c'est la façon dont il s'y est pris. De plus, on connaît son caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants? mais l'esprit, l'*agrément* est le partage presque exclusif des bohèmes. Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent, car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances. Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais. Mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou... Et puis pourquoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris?

Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule, je dis alternativement blanc et noir. — On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop. — Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation. — Si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut, j'irais te le chercher bien vite. — Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut? pourras-tu vivre heureuse avec lui? Voilà toute la question. Sans doute que l'on va te talonner pour donner une réponse

prompte. Ne fais rien à la hâte et, quoi qu'il advienne, mon pauvre Loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t'embrasse,

G. F.

XVIII

Lundi, 1 heure [1864].

.....Pour te raconter toute l'histoire de *Faustine* il me faudrait un volume. Apprends seulement que c'est maintenant, grâce à moi, *une affaire impériale*. Elle sera jouée du 10 au 15 février avec un luxe inouï, toute la cour y assistera, etc., etc. La Porte-Saint-Martin est maintenant *aux pieds* de Monseigneur. Quant à la censure, ayant en tête Camille Doucet, elle est furieuse et tremble dans sa peau, ne sachant d'où lui est venu ce terrible coup de bas. Bref, tout va admirablement et ton vieux ganachon d'oncle est content. — J'étais né, peut-être, pour les intrigues politiques, car, toutes les fois que je m'en suis mêlé, j'ai réussi. — Au milieu de tout cela, je pense sans cesse à mon roman[1]. — Je me suis même trouvé samedi dans une des situations de mon héros. — Je rapporte à cette œuvre (suivant mon habitude) tout ce que je vois et ressens. — Pour te donner une idée de mes occupations la semaine dernière et de la manière dont moi et mes fidèles trimions sur le pavé, sache que le jeune Duplan n'a fait dans la journée de jeudi que *six* fois le trajet du boulevard du Temple[2] aux Invalides. Samedi dernier, j'ai eu deux rendez-vous, un à minuit et un autre à 1 heure du matin. J'ai été très content de Florimont[3] dans cette affaire, il s'est conduit en brave.....

J'attends maintenant l'idiot d'Amsterdam (devenu exact!!!) Nous allons aller à la répétition de *Faustine*. De là aux Variétés, pour notre traité. Puis j'irai chez Florimont, puis chez la mère Sand, qui est malade, et de là au dîner de Magny. — Demain je m'enferme ainsi qu'après-demain. — Jeudi soir je vais chez Michelet avec les de Goncourt.

1. *L'Éducation sentimentale.*

2. Où mon oncle habitait alors.

3. Ami de mon oncle Achille Flaubert, — le frère aîné de Gustave, — qui avait d'importantes relations dans le monde officiel.

J'ai fait, cette nuit, une nuit de quatorze heures, m'étant couché à 10 et levé à midi. Je voudrais bien vous voir, d'abord pour vous voir et puis pour vous conter un tas de choses farces. J'ai dîné samedi chez la princesse Mathilde, et, la nuit d'hier (du samedi au dimanche), j'ai été au bal de l'Opéra jusqu'à 5 heures du matin avec le prince Napoléon et l'ambassadeur de Turin, en grande loge impériale. — Voilà! — Ceci doit être lu en sheik : « Ah! comme il y a loin de tout cela à notre bonne petite vie de province! »

Si quelque Rouennais t'interroge sur *Faustine*, je te supplie, mon Loulou, de ne rien dire du tout. Il faut être modeste dans la victoire et, quand on fréquente les grands, *discret*.

Tu t'imagines bien que je n'ai guère pensé à ton Homère. La meilleure traduction que je connaisse est celle de Bareste. Patiente un peu, je te la trouverai.....

Si tu n'assistes pas à la première de *Faustine*, tu pourras voir celle du *Château des Cœurs*.....

Reçois-tu toujours de beaux bouquets?

Suis-je gentil de t'écrire une si longue lettre, hein?

Je baise tes bonnes joues fraîches,

Ton oncle le timoré.

G. F.

XIX

Paris, lundi 3 heures [1864].

Ma chère Caro,

Je n'oublie pas du tout *la divine*[1] mais je n'ai pas eu, jusqu'à présent, de places à lui donner. *Faustine* commence à *faire de l'argent*. Les recettes de ces jours derniers étaient très bonnes. Le feuilleton d'aujourd'hui est en somme très favorable et ça va aller, je crois. Leurs Majestés ont paru très contentes l'autre jour, — ce qui attire du monde. — Bref, je suis payé de mes peines, qui n'ont pas été médiocres. Je vais ce soir à la première de la mère Sand[2] dans la loge du Prince. Demain j'assiste au contrat de Guérard. Jeudi, je vais voir Michelet. Voilà le programme de la semaine. Le service des

1. Surnom donné par mon oncle à une de nos amies, mademoiselle Ozenne.

2. Première représentation du *Marquis de Villemer*, à l'Odéon.

billets de *Faustine* commençant à se calmer, je suis un peu plus tranquille. Comme je dors! comme je dors!.....

Je te bécote sur tes belles joues fraîches.

Ton vieux ganachon d'oncle.

G. F.

Amitiés à monsieur mon futur neveu.....

XX

Croisset, jeudi, 3 heures soir, 14 avril 1864.

Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère Caro[1], car ta bonne-maman commençait à perdre la boule. Nous avions beau lui expliquer qu'il fallait du temps à la poste pour apporter de tes nouvelles, rien n'y faisait, et si nous n'en avions pas eu aujourd'hui, je ne sais comment la journée de demain se serait passée. — Je t'ai écrit à Milan lundi dernier.

Tu as l'air de bien t'amuser, mon pauvre loulou? J'aurais bien voulu te voir en traîneau et sur un mulet! Je m'imagine que tu ne dois pas être très brave et penses « à la sécurité de MM. les voyageurs ». Je me figure ta bonne mine fraîche au milieu des montagnes... Mais ce qui m'intéresse plus que ton voyage, c'est ton *P. S.*, à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d'années encore et vous aurez accompli votre devoir.....

Je voudrais bien être avec vous à Venise! QUEL CACHET[2]! Comme c'est beau, hein? Profitez de votre liberté, mes chers petits. Nous vous embrassons tous, et moi particulièrement qui suis ton vieux ganachon d'oncle,

G. F.

Je me suis remis à travailler, mais ça ne va pas du tout! J'ai peur de n'avoir plus aucun talent et d'être devenu un pur crétin, un goîtreux des Alpes.

1. Je m'étais mariée le 6 avril, à Croisset, et faisais mon voyage de noces en Italie.

2. Expression « bourgeoise », que mon oncle désignait railleusement, d'autres fois, par l'initiale « k... »

XXI

Croisset, lundi, 5 heures du soir, 18 avril 1864.

..... Je vois *que* tu t'amuses si bien *que* je regrette *que* ton voyage ne se prolonge pas. Vous promenez-vous bien en gondole? Te repais-tu de Véronèse, de Titien et de Tintoret? Je vous approuve fort d'avoir passé légèrement sur tout le reste afin d'avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j'en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t'en souvenir toute ta vie.....

Je n'ai plus pour compagnie que la mère Dervilles et maman. Elles viennent le soir dans mon cabinet, la première ne dit rien et la seconde dort, ce qui fait des réunions fort animées. Heureusement que maintenant je travaille beaucoup, au plan de mon grand roman parisien[1]. Je commence à le comprendre, mais jamais je n'ai autant tiré sur ma pauvre cervelle. Ah! que j'aimerais bien mieux me promener sur le grand canal ou au Lido!

On nous fait beaucoup de visites. Toute la famille, sauf Achille, est venue aujourd'hui ici et va y dîner. Le jeune Roquigny[2] crie maintenant dans le jardin, avec son chien. Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleurs. N'importe, moi qui *déteste la nature*, je préférerais une longue station devant la Magdeleine du Giorgione... Et les Jean Bellin, hein? est-ce farce? Adieu mon pauvre Loulou. Revenez, qu'on vous embrasse tous les deux; vous serez bien reçus.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui te chérit,

G. F.

.....J'ai besoin de passer à Paris un bon mois, au moins, à consulter des collections de journaux.

XXII

17 novembre 1864.

Mon Bibi,

.....Il est 4 heures, et je ne fais que m'éveiller, car les *pompes de la cour*[3] m'ont éreinté.

1. *L'Éducation sentimentale.*
2. Ernest Roquigny, petit-fils de mon oncle Achille Flaubert.
3. Il avait passé quelques jours, invité par l'empereur, au château de Compiègne.

Je reviendrai mardi : j'ai bien des choses à faire d'ici là.

Les bourgeois de Rouen seraient encore plus épatés qu'ils ne le sont, s'ils savaient mes succès à Compiègne. — Je parle sans exagération. — Bref, au lieu de m'ennuyer, je me suis beaucoup amusé. — Mais ce qu'il y a de dur, c'est le changement de costume et l'exactitude des heures. — Enfin je vous raconterai tout cela. Je dors encore et vais prendre un bain.

A toi, ton vieil oncle qui t'embrasse,

G. F.

XXIII

Dimanche soir, 6 février 1865.

Mon Caro,

..... Je vois, mon bibi, que tu te lances dans la société rouennaise. Ma lettre t'arrivera demain, au milieu de tes préparatifs pour aller au bal de monsieur le préfet. — Madame aime le monde. Madame sait qu'elle est jolie. Madame aime à se l'entendre dire.

Quant à moi, je ne suis jamais moins sorti. J'ai refusé pour demain une place dans une très belle loge à l'Opéra, où l'on joue *Roland*[1]. — J'ai, de même, refusé pour mardi un dîner chez Charles Edmond, où l'on s'amuse beaucoup d'habitude. Je reste le soir chez moi, tranquillement, et je recommence à travailler. Mon bouquin m'assomme un peu moins, et, depuis mon séjour ici, j'ai écrit près de dix pages, — assez faibles, il est vrai. — Tu es bien gentille, pauvre chérie, de m'envoyer des encouragements et des consolations. J'ai besoin des uns et des autres : — *le fond de l'air* n'est pas gai en moi.

Tu me dis de penser quelquefois à toi, ma chère Caroline. J'y pense bien souvent, va ! Mon existence a beaucoup changé depuis que nous ne vivons plus sous le même toit, et il faut que ton mari soit un aussi bon garçon qu'il est pour que je lui pardonne de m'avoir pris ton charmant individu.....

Monseigneur viendra coucher sur mon divan vendredi et samedi. Il est invité samedi prochain au bal du prince Napoléon. C'est une concession que le Prince fait à l'Église :

1. *Roland à Roncevaux*, de Mermet.

— un peu d'ecclésiastique siéra dans cette petite fête de famille, composée de trois mille personnes.

Le livre des Bichons[1] excite un dégoût universel, dont ils paraissent être très fiers, — en quoi je les approuve.....

Ton vieil oncle, dégradé, avachi, spleenitique.

G. F.

XXIV

Mercredi [1865].

Ma chère Caro,

..... Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et de celui de M. le préfet en particulier? Et les lectures sérieuses, et Montaigne, les fortes études et le dessin, que devient tout cela au milieu d'une vie si folâtre?

Je te remercie des beaux détails que tu m'as envoyés sur la noce de Valentine, qui m'a l'air un peu enfoncée dans la galuchetterie[2]. Je ne puis te rendre la pareille, ne sachant aucune facétie. Le commerce des arts m'occupe exclusivement. Je suis perdu au milieu des vieux journaux et des marchands de tableaux. Demain et les jours suivants, j'ai rendez-vous avec plusieurs d'entre eux : rien n'est plus difficile que les renseignements dont j'ai besoin. J'étudie en même temps l'histoire de la gravure. La copie est interrompue par ces occupations. J'espère la reprendre dans une huitaine de jours. — Aujourd'hui je dîne chez madame Husson avec Tourgueneff, Taine et Du Camp. Demain je dînerai chez cette bonne Caroline Laurent[3], où je n'ai mis encore les pieds qu'une fois. Je ménage mes courses pour ménager les voitures; quant à sortir à pied par le temps qu'il fait, c'est impossible. Je suis exaspéré contre l'hiver. J'engueule le Temps, qui, au lieu d'une faulx, devrait avoir une scie.....

Quelle narration veux-tu que je te fasse du bal du Prince?

1. Surnom donné par mon oncle à Edmond et Jules de Goncourt. — Le livre dont il s'agit est *Germinie Lacerteux*.

2. Étymologie : « madame Galuchet », — surnom que me donnait mon oncle ; — « madame Galuchet » était le type de la bourgeoise capable, qui aide son mari dans les affaires et qui s'attire ainsi l'estime des commerçants.

3. Une cousine issue de germain.

C'était très nombreux et très luxueux comme décoration d'appartements. Ce qui m'a surpris le plus, c'est la quantité des salons, — vingt-trois, au bout les uns des autres, sans compter les petits appartements de dégagement. — Monseigneur était étonné de la quantité de monde que je connaissais : — j'ai bien parlé à deux cents personnes. — Au milieu de cette « brillante société », que vis-je? des trombines de Rouen! le père L.... le père C..., le père B... et le père R..., tous les quatre ensemble. Je me suis écarté de ce groupe avec horreur, et j'ai été m'asseoir sur les *marches du trône*, à côté de la princesse Primoli[1]. — Ladite princesse m'a envoyé samedi son album pour que j'y mette des pensées fortes. J'y ai mis une pensée, mais qui n'était pas forte. — La moitié des dames qui ont assisté au bal du Prince sont dans leur lit, malades d'avoir eu froid en sortant. Le désordre des paletots et des voitures était *à son comble*. J'ai admiré sur la tête de ma souveraine le Régent (quinze millions), cela est assez joli. Quant à elle, j'en ai été toujours très loin ; mais son petit époux a passé si près de moi que, si j'avais voulu le saluer, je serais tombé sur son nez. La princesse Clotilde, me voyant au bras de madame Sandeau, a demandé à sa cousine Mathilde si c'était ma femme; — là-dessus, plaisanteries des deux princesses sur mon compte. — Tels sont les spirituels cancans que j'ai à te narrer.....

Je me réoccuperai de *l'Africaine*[2], mais je ne sais pas si on la jouera cet hiver. *Les Vieux Garçons*[3], *la Sœur de Jocrisse* au Palais-Royal et Thérésa sont les succès du jour. Je n'ai pas encore été au spectacle et n'irai point, n'ayant pas le temps.

Adieu, mon vieux Loulou. Amitiés à ton mari. Je t'embrasse bien fort.

Ton ganachon,

G. F.

1. La comtesse Primoli, née princesse Charlotte Bonaparte.

2. Il s'agissait de m'obtenir des places pour la première représentation.

3. Comédie de Victorien Sardou, représentée au Gymnase.

XXV

[Paris], 3 février 1866.

Mon bibi,

.....Je mène comme toi une vie agitée, mais non dans le grand monde. Je suis perdu dans les fabriques de porcelaine. J'ai passé hier tout mon après-midi avec des ouvriers du faubourg Saint-Antoine et de la barrière du Trône. J'avais eu, le matin, la visite d'un conducteur de diligence. Je vais aller aujourd'hui à la gare d'Ivry. Rentré chez moi je lis des traités sur les faïences. Je n'ai pas été au bal des Tuileries ni à celui de l'Hôtel de Ville : les *Pots* m'occupent trop.....

Dès que tu seras à Paris, je t'engage à aller voir Batty, le dompteur de lions. — C'est le seul spectacle où j'aie été, et où, probablement, j'irai.....

Adieu, pauvre bibi, continue à t'amuser, pendant que tu es jeune. Il faut prendre du bon temps quand on le peut, va! — Quant à moi, j'avoue que j'ai revu Paris et mes amis avec grand plaisir. J'ai l'esprit assez perverti et le cœur assez dur pour ne pas regretter la campagne, et ne pas sentir le besoin d'aller à la chasse chez ***, mais ce que je regrette, c'est ta bonne mine à bécoter. Si les adorations de M. le Préfet te laissent quelque loisir, écris à ton vieux ganachon qui t'aime tendrement,

G. F.

XXVI

Paris, vendredi soir, 16 mars 1866.

Pauvre loulou! tu m'as l'air de t'ennuyer bien fort dans ta noble patrie? C'est, quant à moi, l'invariable effet qu'elle me produit depuis mes plus tendres années. L'aspect de Rouen a quelque chose de *mastoc* qui vous écrase! convenons-en!..... Je te conseille de te précipiter dans les Beaux-Arts et de reprendre Montaigne. Ça te consolera.

J'ai présentement un clou à la joue droite, un autre sur la rotule du pied gauche et un troisième au milieu de la cuisse droite, — lequel est gros comme un petit œuf de poule, — je

ne puis non seulement marcher mais me tenir debout, et je suis enharnaché de bandes et enfoui sous les cataplasmes. Cela va me tenir ainsi cinq à six jours au moins. Je vais en profiter pour ne pas sortir et travailler. Je suis privé dimanche prochain d'entendre une comédie du divin Feuillet chez la Princesse.....

Ton vieux ganachon d'oncle,

G. F.

P.-S. — Si tu t'ennuies trop, en faisant beaucoup de bassesses, tu pourrais arriver à te faire inviter chez ***!!! ou bien va un peu à la campagne. Rien n'est charmant comme la famille à la campagne.

LA FAMILLE ET LA CAMPAGNE

« *horrib, horrib, most horrib!!* »

(SHAKESPEARE.)

XXVII

Paris, jeudi, midi, 29 mars 1866.

Mon pauvre bibi,

.....Voilà quinze jours que je suis dans l'impossibilité de marcher et même de me tenir debout, ce qui, joint à mes trois semaines, fait que depuis deux mois j'en ai passé plus d'un chez moi. Telles sont mes folichonneries dans la capitale. J'ai voulu, dimanche, aller dîner chez madame Husson et m'en suis très mal trouvé. Aujourd'hui pour la première fois je n'ai plus de cataplasmes; j'en profite pour me purger, si l'on peut s'exprimer *rainsi*. Je profite de mes arrêts forcés pour travailler, et quand je reviendrai à Croisset au milieu de mai, j'aurai probablement fini le premier chapitre de ma seconde partie; le deuxième et le troisième me demanderont plus d'un an! C'est pire que les clous, cela!.....

Je ne pense pas que *Spirite*[1] t'amuse. Dis-moi donc ce que tu en trouves. Écris-moi une lettre littéraire comme pour la Divine: ça flattera ma vanité. Son auteur (l'auteur de *Spirite)* va bientôt marier sa fille, je serai probablement témoin du mariage.....

1. Roman de Théophile Gautier.

Recommences-tu à faire de la musique?

As-tu repris ce brave Montaigne?.....

Je n'ai pas été lundi à Magny, ni hier chez la Princesse. Ma seule distraction consiste à regarder de ma table les voitures sur le boulevard. On vient me voir et j'ai d'ailleurs mes dimanches.....

Deux gros baisers de nourrice sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

XXVIII

Paris, mardi soir, 12 avril 1866.

Mon pauvre Loulou,

..... J'ai reçu une lettre de madame de La C... (écrite soi-disant sans que son mari en sache rien) pour me prier de faire nommer son époux chef de bataillon. — C'est un mystère: quand je lui répondrai, je dois écrire à madame Vasse[1]. — Tu peux lui dire de ma part qu'elle demande là une chose *très* difficile. Madame Cornu a été deux ans avant de faire nommer un chef de bataillon. L'empereur renvoie la demande dans les bureaux; et c'est comme si on n'avait rien fait du tout. Je tiens beaucoup cependant à obliger Cora, mais franchement je doute du succès!

Madame M... est venue hier pour que je lui fasse gagner son procès. Tout cela m'honore infiniment, mais on me prête une puissance que je n'ai pas.....

On a donné aux Bouffes une *Didon* où une Salammbô figure, mais je me prive de ce spectacle. MM. les auteurs ne m'ont pas envoyé de billet, ce que je trouve d'une grossièreté insigne. Tel est le genre des gens de théâtre, d'ailleurs.

As-tu lu les *Travailleurs de la Mer*? Nous causerons de *Spirite*, livre en main. C'est vendredi que paraît l'histoire des Apôtres de Renan.

Ton vieux ganachon.

G. F.

1. Madame Vasse-Saint-Ouen, amie de ma grand'mère.

XXIX

Paris, mardi soir, 25 avril 1866.

Mon loulou,

T'es-tu bien amusée à Verneuil[1] ? Ce petit voyage a dû faire passer les remords de ta vertu ? Tu n'es guères « comme il faut » : *on doit* haïr Paris et raffoler de la campagne.

Ton époux m'a fait part du fameux secret[2] et j'ai de suite deviné que la petite chapelle t'avait profondément séduite. Je souhaite que la chose s'arrange, puisque cela vous fait plaisir, mes chers enfants.

Quelle mère Galuchet tu es ! acheter un château et ne pas acheter un livre dont tu as envie !... Me recevras-tu bien, au moins ? Me donneras-tu des FÊTES !

Quant à moi, étant délivré des clous pour le moment, je passe tous mes après-midi aux bibliothèques publiques à lire des journaux de l'année 1847. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Rien n'est plus ennuyeux ni plus pénible que de travailler dans ces grandes halles. On y a froid, on y est mal assis, on y fait du bruit, c'est abominable.

As-tu lu les *Apôtres* de Renan ? Je trouve cela superbe. C'est la seule nouveauté intéressante. Les Bichons vont publier après-demain un nouveau livre[3].

Le *Louis XV* du père Michelet va paraître dans une huitaine. — Telles sont les nouvelles des arts.....

Ton vieux ganachon d'oncle,

G. F.

XXX

Paris, dimanche matin 14 mai 1866.

..... Voilà à peu près un mois que je n'ai écrit une ligne, étant tout occupé par la lecture des journaux de 1847. J'en ai

1. Chez madame Vasse-Saint-Ouen.

2. Mon mari formait alors le projet d'acheter le château de Miromesnil. — C'est là qu'en 1850 était né Guy de Maupassant.

3. *Idées et Sensations.*

avalé, avant-hier, pendant sept heures et demie! Il n'y a pas de travail plus abrutissant et plus irritant que celui-là! Je touche à la fin, Dieu merci!

Je voulais aller entendre *Don Juan* au Lyrique, mais je n'en aurai pas le temps, probablement. et je reviendrai sans avoir, de tout l'hiver, mis les pieds dans une salle de spectacle. J'ai passé une heure à l'Exposition; j'y retournerai avec Monseigneur mardi, pour l'acquit de ma conscience, — car il n'y a rien de bien remarquable.

Ledit Monseigneur est maintenant couché dans mon *lit* et *lit* le *Louis XV* du père Michelet, que je t'apporterai. J'attends mes visiteurs du dimanche et il est 9 heures du matin! Depuis quelque temps, je me mets à la besogne dès cette heure-là! Bref, je mène « la vie brûlante »: j'ai eu hier pour 19 fr. 50 de voitures.....

Ton vieux bonhomme d'oncle,

G. F.

XXXI

Samedi, 10h 1/2, 19 mai 1866.

Mon bibi,

Tu me demandes ce que je pense de la situation politique et ce qu'on en dit. J'ai toujours pensé qu'il *n'y aurait pas la guerre* et on dit maintenant que tout va peut-être s'arranger?

La quantité de bêtises qui se débite est incroyable, car fort peu de gens sont en état de pouvoir examiner froidement les choses publiques parce que : 1° presque tout le monde y a ses intérêts engagés; 2° on aborde le spectacle avec des idées préconçues, des opinions faites d'avance et un défaut d'études complet. J'ai bien ri, il y a quinze jours, de voir, après le discours d'Auxerre, les impérialistes furieux contre leur idole! Ces bons bourgeois qui ont nommé Isidore[1] pour défendre l'ordre et la propriété n'y comprennent plus rien! et ils admirent M. Thiers, qui a les idées d'un commis de M. de Choiseul!!! Eh bien, moi, je crois l'Empereur plus fort que jamais. Depuis son entrevue avec M. de Bismarck à

1. Sobriquet de Napoléon III.

Biarritz, il était évident qu'il se brassait quelque chose (mais de tout cela il ne résultera rien que de bon pour la France, momentanément du moins). L'Italie est tellement exaspérée que, si Emmanuel ne se battait pas, il sauterait. Les bons Italiens vont donc se flanquer une tournée avec l'Autriche. Mais la France *mettra vite le holà*. On prendra la Vénétie, on donnera à l'Autriche les provinces danubiennes comme compensation, nos troupes reviendront du Mexique et tout sera fini, *momentanément*.

Si nous faisions la guerre, nous nous en retirerions avec le Rhin, mais je ne crois pas à une guerre où la France s'engagerait très avant, — et je n'y crois pas *parce que personne n'en veut*.

Quant à la question d'argent, c'est selon moi une idée arriérée que de voir dans la dette publique une banqueroute future. Tous les États européens sont dans une situation pire encore que la nôtre. On ne fait plus de banqueroute, maintenant : — « vieux jeu » ! !

L'Angleterre et la Russie sont actuellement avec nous. L'empereur tient l'Autriche sous son genou et, jusqu'à présent, dans cette question de politique extérieure, je le trouve démesurément fort, quoi qu'on dise. Rien n'est sot comme de répondre de l'avenir; cependant je serais, moi, dans les affaires, que j'irais très crânement, maintenant (et j'achèterais de l'italien).

L'emprunt ottoman donne 25 p. 100. Voilà tout ce que je sais, mon bibi.

A propos de M. de Bismarck, ce qu'on a dit de la mort de son assassin *est une blague*. Il l'a arrêté lui-même et l'a étranglé avec les deux mains, ce que je trouve assez chic.

Sais-tu ce qui me fait croire qu'on donnera les provinces danubiennes à l'Autriche? c'est que personne n'a succédé à Couza, — indice peu remarqué.

En résumé, je crois que si la guerre a lieu, nous y participerons très peu et qu'elle se finira vite. La France ne peut pas laisser détruire son œuvre, à savoir l'unité italienne, et elle ne peut pas elle-même détruire l'Autriche, car ce serait livrer l'Europe à la Russie. Donc nous nous tiendrons au milieu, en empêchant qu'on ne se batte trop fort. Mais l'Au-

triche perdra quelques plumes de son aile, — et La C... ne sera pas maréchal de France. Tu sais bien que j'ai fait beaucoup de démarches pour lui.....

Ton vieil oncle,

G. F.

XXXII

Croisset, mercredi soir 12 septembre 1866.

Ma chère Carolo,

Tu m'as écrit de X*** une lettre qui m'a fait rire, dans le silence du cabinet, tant tu dépeins gentillement un ennui des plus cossus, pauvre loulou! Ça ne m'a pas, du reste, bien étonné. Rien n'est embêtant comme la campagne, si ce n'est les bourgeois, et quand on réunit l'une avec les autres, l'emm... (si j'ose m'exprimer ainsi) est complet. Enfin te revoilà rétablie dans ton petit intérieur avec tes petites habitudes, tes petits domestiques et ta petite voiture. Tu dois te trouver mieux.

Quant à l'histoire de la lecture manquée, c'est bien simple.

Un des directeurs de la Gaîté (Dumaine), a exprimé devant Carjat le désir d'avoir une féerie en dehors des conditions ordinaires; là-dessus, Carjat s'est enflammé pour la nôtre et le rendez-vous a été donné.

Mais, une fois arrivés à Paris pour exhiber notre marchandise, les histoires comiques ont commencé. 1° L'associé de Dumaine, Ronvel, était à la chasse; 2° Dumaine a été appelé à la Préfecture et a commencé par nous manquer de parole deux fois dans la même journée. Bref, j'ai parfaitement vu qu'il *avait peur* de ma littérature et ne se souciait guère de l'entendre, quoiqu'un autre rendez-vous soit donné pour plus tard, pour cet hiver.

Le résultat de mon voyage a donc été nul. J'ai dîné deux fois avec Monseigneur, avec les Bichons et avec Duplan, qui va partir pour l'Égypte, et en somme ne me suis nullement ennuyé.....

Madame Sand m'a envoyé la collection complète de ses œuvres, — soixante-quinze volumes!.....

Ton vieux ganachon, ta vieille momie, ton vieux bonhomme

en baudruche, ton petit oncle Croutonneau, ton Bourgachard en pain d'épice.

Ton oncle qui t'aime,

G. F.

XXXIII

Paris, 15 mars 1867.

Mon loulou,

..... Mon impression sur *Galilée*[1] est que : c'est pitoyable. On ne peut pas se figurer une œuvre dramatique plus piètre, plus veule, plus ennuyeuse.

Puisque tu tiens à savoir des nouvelles des théâtres, je t'apprendrai aussi que *Don Carlos*[2] a paru lamentable aux connaisseurs et a fortement embêté le public.

J'assisterai samedi prochain à la première d'Alexandre Dumas fils au Gymnase[3]. Mais, en fait de spectacle, j'en vois un presque tous les soirs qui me divertit parfois extrêmement, je veux dire les noces qui se passent chez Bonvalet. Dans la grande salle vitrée faisant face à ma fenêtre, j'aperçois des bourgeois et des bourgeoises gambadant comme des singes. Tous les messieurs sont en habit noir, toutes les demoiselles en robe blanche. L'ensemble de tous ces gens qui se remuent (sans que j'entende rien de la musique), me paraît étrange et fou. Tout à l'heure la lune brillait dans le ciel, un peu à droite, à côté de la maison, et cette grandeur et cette petitesse faisaient un contraste qui *avait du cachet*.....

Adieu, mon bibi, je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon qui t'aime,

G. F.

XXXIV

Paris, lundi matin, 8 avril 1867.

Mon pauvre loulou,

Comment vas-tu ? Causons un peu.....

Je vais tantôt aller à notre dîner de Magny, où j'apprendrai

1. Drame en vers de Ponsard.

2. Opéra de Verdi.

3. *Les Idées de Madame Aubray*.

comment s'est passée réellement la fameuse séance du Sénat où Sainte-Beuve a pris la défense de Renan. Demain je fais mon expédition de Creil, et samedi je dîne chez le père Baudry. Tel est le programme de ma semaine.

« L'horizon politique se rembrunit » ; personne ne pourrait dire pourquoi, mais il se rembrunit, il se noircit, même. Les bourgeois ont peur de tout ! peur de la guerre, peur des grèves d'ouvriers, peur de la mort (probable) du Prince impérial. C'est une panique universelle. Pour trouver un tel degré de stupidité, il faut remonter jusqu'en 1848 ! Je lis présentement beaucoup de choses sur cette époque : l'impression de bêtise que j'en retire s'ajoute à celle que me procure l'état contemporain des esprits, de sorte que j'ai sur les épaules des montagnes de crétinisme. Il y a eu des époques où la France a été prise de la danse de Saint-Guy ; je la crois, maintenant, un peu paralysée du cerveau. — Tout cela, chère madame, « n'est pas rassurant pour les Affaires ». — Ce que tu me dis de ton amie ne me surprend nullement. Voici des lignes que je lisais hier au soir dans un fort bouquin et qui m'ont fait penser à elle :

« La vraie manière de souffrir, c'est de quitter le chemin de sa destinée. Des punitions immédiates et qui sortent elles-mêmes de l'ordre des choses atteignent tout homme qui s'écarte de cette voie, et proportionnellement au degré dont il s'en écarte. » (Jouffroy, *Cours de Droit naturel.*)

Je n'ai pas été à l'Exposition, ayant d'autres choses à faire. Il y a des vitrines très amusantes, quoi qu'on dise.....

A toi, ton vieil oncle,

G. F.

XXXV

Croisset, vendredi 4 heures [1867].

Ma chère Caro,

Les souverains désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain.

Mon intention est d'arriver à Paris dimanche, à 4 h. 20 m.

N'y aurait-il pas moyen de loger dans mon logement ? pour

deux nuits seulement? Car je repartirai mardi matin, après quoi je vous rendrai ma propriété.

Je me contenterai du divan qui est dans mon cabinet, mais il faudra que tu me prêtes ma table de toilette.

Tu me prêteras également *your little tiger*[1] Anselme pour aller aux Tuileries le lundi soir.

Je t'embrasse, mon loulou.

Ton vieux *Dérangeur* d'oncle,

G. F.

XXXVI

Croisset, mardi 2 heures [1867].

Mon Loulou,

J'ai les boutons de manchettes de ton époux, attenant à une chemise.

Tâche de me retrouver 1° mon écrin et ma croix; 2° mon passe-partout; 3° la clef de ma cantine.

Le père Cloquet[2] arrivera seul ici jeudi.

Dans quelle exaspération j'étais ce matin!!

Je vous embrasse, en exceptant de mes tendresses votre bon petit domestique de voyage.

Ton vieux,

G. F.

Ce à quoi je tiens le moins, c'est à mon paletot[3], quoique je serais content de le retrouver.....

XXXVII

[Paris, — 1867.]

.....Oui, ma belle nièce, j'admire beaucoup les « Châtiments », et je trouve ces vers-là HÉNAURMES! bien que le

1. Mon petit « tigre », — ou mon petit groom.

2. Le baron Jules Cloquet, professeur à la Faculté de médecine, ami de mon grand-père Flaubert.

3. Le paletot avait été égaré, au bal des Tuileries, par la faute de mon petit domestique. Puis, au moment de refaire la malle, plusieurs objets ne s'étaient pas retrouvés. Ce qui avait achevé d' « exaspérer » mon oncle, c'est qu'à 5 heures du matin, ce petit domestique, très correct, avait cru devoir remettre un tablier de service devant lui pour aider aux préparatifs du départ.

fond du livre soit bête, — car c'était la France, le pueple, qu'il fallait engueuler.

Je ne connais pas l'ouvrage de Büchner dont tu me parles, mais je vois avec plaisir que mon ancienne élève se livre à des lectures sérieuses. Quant à mon avis sur ces choses, le voici, en un mot : — je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs, *Matière* et *Esprit*. On ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence? Bref, je trouve le matérialisme et le spiritualisme *deux impertinences égales*.

Demande à Monseigneur de te prêter le *Banquet* et le *Phédon* de Platon (dans la traduction de Cousin). Puisque tu aimes l'idéal, mon loulou, tu le boiras dans ces livres, à la source même. Comme art, c'est merveilleux.

J'ai hier dîné chez Bataille[1] avec le duc et la duchesse de Persigny..... Après quoi j'ai été chez la Princesse, où j'ai vu plusieurs anges : — quelles plumes, nom de D...!

As-tu lu *Thérèse Raquin*?

Jeudi, probablement, je dînerai avec mon chéri Tourgueneff, qui vient de publier un nouveau roman que je t'engage à lire : *Fumée*.

Je me suis livré, cette semaine, à des recherches dans les vieux *Tintamarres*, ce qui fait que mon répertoire de calembours s'est accru : — je pourrai *briller* à la noce d'Émilie. Adieu, ma chère Caro, je t'embrasse tendrement.

Ton vieil oncle,

G. F.

XXXVIII

Lundi, 1 h. [1868].

Ma chère Carolo,

.....« La saison des bals » doit être finie et tu vas avoir un peu plus de temps. Le mien a été fort occupé par des courses à l'hôpital Sainte-Eugénie pour voir des enfants qui avaient le croup (c'est abominable et j'en sortais navré, — mais l'art avant tout). Je n'y ai été hier que deux fois en cinq heures. Heureusement que c'est fini. Je puis maintenant faire ma

1. Conseiller d'État, ami de Napoléon III, qu'il avait accompagné à Boulogne.

description. Je me livre aussi à pas mal de courses pour avoir des renseignements sur 48, et j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques : — les fonds emportent les premiers plans.

J'étais, hier soir, si éreinté que j'ai lâché ma Princesse. Aussi, croyant que j'étais malade, vient-elle tout à l'heure de m'envoyer un estafier avec un billet, qui m'invite à dîner pour mercredi. — Ledit commissionnaire est surchargé de médailles militaires et très grand, ce qui me donne près de mon portier beaucoup de considération. — Mais, ce soir, je vais au concert chez son cousin l'Empereur.....

As-tu lu *Thérèse Raquin*? Je trouve ce livre-là très remarquable, quoi qu'on dise. Quant à la *Comtesse de Chalis*[1], on n'en parle plus, — mais plus du tout.....

« L'horizon politique » continue à s'assombrir et tout le monde déblatère contre le gouvernement, ce qui ne m'empêche pas, moi, de croire à sa solidité par la raison suivante : il n'y a pas un mot de ralliement, une idée commune, un drapeau quelconque autour duquel on puisse se grouper. — Je défie qui que ce soit de réunir vingt personnes ayant la même opinion *active*. — La question, d'ailleurs, n'est plus politique, et un changement de gouvernement ne la résoudrait pas. La seule chose importante, madame, c'est la religion. Or, il se pourrait que la France fût comme la Belgique, c'est-à-dire se divisât en deux partis tranchés, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre. — Mais y a-t-il encore de vrais catholiques? Et où sont les philosophes?

Quant à la guerre? Avec qui? Avec la Prusse? La Prusse n'est pas si bête!

Là-dessus, ma petite dame, je vous bécote sur les deux joues et suis

ton vieux bonhomme d'oncle en baudruche.

G. F.

1. Roman d'Ernest Feydeau.

(A suivre.)

LE ROI TOBOL[1]

II

La capitale du roi Tobol était située à quelques lieues de la mer. Le pays qui l'en séparait ne faisait qu'une lande déserte, où l'on remarquait seulement des ruines anciennes et le canal, à demi ensablé par endroits. Derniers vestiges d'un passé où la race glorieuse de Tobol avait ses origines.

Aventuriers hardis, corsaires, brigands de haute mer, les ancêtres de Tobol avaient là, dans une commode anfractuosité de l'océan, une relâche qui bientôt devint le centre de leurs opérations. Ils y installèrent leurs magasins, leurs cachettes, et s'y fortifièrent. Ensuite, opulents, enrichis par les prises fructueuses, ils eurent autour d'eux une clientèle de vagabonds, de gueux et de chercheurs de fortune qu'ils employèrent, nourrirent et disciplinèrent. Ce fut une ville, et commerçante; un port, et des plus prospères. Avec Anvers, Bruges et Venise, on échangea les produits de l'Inde et ceux du Nord, les étoffes, les aromates et les vins; on signa des traités en règle, on se fit des politesses cordiales.

Plus tard, au cours des siècles, le royaume changea de caractère, s'éloigna peu à peu du rivage, laissa diminuer sa puissance maritime et, à l'intérieur, vécut de ses propres

1. Voir la *Revue* du 15 août.

énergies. Il fit la guerre, s'agrandit et négligea la mer pour le continent. Il se porta de plus en plus à l'est. La capitale était, dans cet exode, restée où l'arrière-grand-père du roi Tobol l'avait placée ; mais on prévoyait déjà le temps qu'il la faudrait reculer ou que, du moins, la force des choses la reculerait. En tout cas, elle était le point le plus occidental du royaume, et cette bande qu'elle avait omise derrière elle semblait à tout jamais abandonnée. Des expéditions heureuses avaient assez augmenté le territoire national pour qu'on n'en fût point à utiliser ce coin perdu. Dans la suite, la population s'accroissant, se heurtant à des voisins que leur densité compacte devait rendre incompressibles, on reviendrait peut-être à ce berceau de la race, pour le moment, on n'y pensait guère et l'on nommait cette zone désertée la « Lande morte ».

Il n'est pas surprenant que le roi Tobol, voulant écarter de la vie le prince Eudémôn, ait songé tout de suite à ce tranquille endroit que protégeait un séculaire oubli.

Il décida d'y faire construire un château, qu'il ornerait de tous les agréments imaginables, et d'y enfermer l'enfant, qui grandirait loin des misères d'ici-bas, dans le quotidien plaisir. Cette idée, de jour en jour, s'imposa plus fortement à son esprit. Elle s'y développa, s'y compliqua, s'y compléta. Le jeune prince ne devrait, sous aucun prétexte, sortir de sa prison délicieuse : il fallait donc que celle-ci fût assez ample pour contenir tous les accessoires d'une heureuse existence. Le jeune prince devrait ignorer qu'il y eût au dehors autre chose ; il fallait donc que son domaine ne fût pas seulement clos à toute intrusion, mais encore se suffît à lui-même et composât une manière de petit univers accompli, parfaitement lié en ses parties, cohérent et rationnel...

Le roi Tobol réfléchissait à tout cela, sans cesse. Parmi tant de difficultés qui se présentaient à lui, il s'embrouillait parfois : en remédiant à l'une, il en créait d'autres. Et il avait beau se répéter : « Procédons avec méthode », la méthode était justement ce qu'il ne pouvait attraper. Il regrettait de n'avoir point à sa disposition l'avis d'hommes sages et expérimentés ; mais il savait que le bonheur est la chose du monde de laquelle on parle le plus et que l'on ignore le plus.

« Je travaille dans l'inconnu, — se disait-il ; — Dieu n'est

pas plus mystérieux et difficile à concevoir que l'objet de mon attention. »

Ces embarras, au lieu de décourager le roi Tobol, ne faisaient que le stimuler davantage. A mesure qu'il voyait mieux l'extraordinaire combinaison de circonstances et de subtiles réussites qu'une vie heureuse comporte, il avait plus d'ardeur à vouloir exécuter ce fin chef-d'œuvre. Seulement, il éprouvait un peu de cette gêne qu'auraient de gros doigts militaires au précieux ouvrage de broderie.

Par instants, le Château de Félicité, qu'il avait construit dans sa tête, s'écroulait ou bien s'en allait en fumées vaines. Plus souvent, il cédait à l'hétérogénéité de ses diverses portions, les unes étant en pierres de taille et les autres en idéologie : celles-ci étaient écrasées par celles-là, bien entendu. Le roi Tobol ne suffisait pas à réparer ces désastres successifs...

Et le meubler, ce château !... le meubler des délices qui seraient sa raison d'être !... Ce principal problème était celui qui tourmentait le plus le roi Tobol. Il n'inventait pas autant de plaisirs qu'il l'eût souhaité. Ceux qu'il trouvait lui semblaient parfois si médiocres qu'il faillit renoncer à son projet :

« Cela ne vaut pas — concluait-il — d'enfermer un jeune homme entre quatre murs !... »

Il relut, dans la Bible, ce chapitre de la Genèse où est décrit le paradis terrestre ; et il s'étonna de la pauvreté du lieu. Certes le premier homme avait pu s'y plaire, oui, dans l'état rudimentaire de la pensée humaine à cette époque : et encore n'avait-il pas tout fait pour y demeurer !... Mais un petit garçon d'aujourd'hui, riche d'hérédités obscures et de souvenirs ancestraux, demandait assurément quelque chose de mieux agencé, de plus attrayant, de plus varié.

Le roi Tobol y perdait son latin.

Sa Bible ouverte sur ses genoux, il s'écriait goguenard, avec mélancolie :

— Ainsi, voilà tout ce que vous avez imaginé, Seigneur ?...

Il regrettait amèrement que l'âge eût apaisé ses désirs et calmé sa concupiscence. Quelques années plus tôt, sa riche nature lui eût encore été de bon conseil !...

Mais, un jour, il se dit que c'était trop tergiverser. S'il

tardait, le château ne serait pas construit assez tôt pour qu'Eudémôn y entrât avant le premier éveil de sa conscience : tout le stratagème était manqué, si l'enfant s'accoutumait à des entours qui lui feraient défaut et si, reclus ensuite, il avait le sentiment de sa réclusion... Donc, à l'œuvre !... Le roi Tobol comprit que, dans l'incertitude, il faut agir ; il faut agir comme si le problème était résolu : car, autrement ?...

Il fut récompensé de sa décision par une idée qui lui vint à l'improviste et dont il se félicita. Ce n'était point assez que de reléguer dans la Lande morte l'existence du petit prince ; il la dégagerait mieux encore de la terre souffrante : — bref, il édifierait dans l'eau, sur pilotis, le Château de Félicité !

Il lui sembla que la terre n'était pas digne ni capable de supporter une telle merveille. Il lui sembla qu'il fallait, pour réaliser le bonheur, nier toutes les conditions habituelles de la vie, accepter le paradoxe et prendre son parti de l'extravagance.

« Le bonheur sur pilotis, — songeait-il, — voilà bien le symbole de la fragilité, de l'artifice et de la fabrication que mon rêve exige. Le bonheur machiné, le bonheur contre nature, voilà le bonheur, puisque la nature refuse, à qui le lui demande, le bonheur !... »

Cette idée lui plut si bien qu'il fit, séance tenante, venir architectes et ingénieurs et leur exposa son projet. Ils y entrèrent volontiers et répondirent aux doutes du roi Tobol si clairement que celui-ci en fut charmé. Pour chaque problème ils avaient une solution pratique, dont l'excellence sautait aux yeux ; il n'était de difficulté dont un croquis ne les tirât fort aisément : quatre lignes, droites ou sinueuses, tracées d'un alerte crayon sur un bout de papier, signifiaient, pour eux et pour le roi, qui suivait leurs démonstrations, plus de choses concluantes que n'en ont mis dans le fatras de leurs volumes les philosophes.

— C'est plaisir de causer avec des hommes intelligents et qui connaissent leur métier ! — leur dit le roi.

Il se rappelait sa conversation de naguère avec les philosophes de l'Académie royale : quelle pitié !... Le roi Tobol fut ainsi porté à conclure que le bonheur est une affaire, non

de moralistes ni de métaphysiciens, mais d'architectes et d'ingénieurs.

Il eut de l'entrain, de l'allégresse; il se frottait les mains comme qui est joliment sorti d'embarras, et il disait en lui-même :

« Mon petit Eudémôn, nous allons t'organiser une existence que les dieux de l'Olympe eussent enviée et de laquelle le Dieu des chrétiens, qui est un dieu triste, n'a pas seulement la moindre idée ! »

*
* *

Des mois durant, on abattit, dans les forêts royales, les pins au fût sonore qui, sous la hache, gémissaient. Ils dégringolèrent l'un après l'autre; et leur chute écrasait leurs branches, d'un côté. Projetés contre le sol, ils semblaient s'y agripper encore, comme si le grand amour de la terre natale et nourricière leur communiquait une énergie farouche et comme si se manifestait en eux l'horreur de l'eau stérile où on les plongerait. Un jour, le roi Tobol accompagna les bûcherons; et, quand il arriva, il crut que les arbres frissonnaient d'épouvante, ne sachant pas quels parmi eux étaient les condamnés. Ils furent épluchés de leur verdure inaltérable, mis à nu, réduits à l'état de pieux solides et, sur des fardiers grinçants, traînés hors la forêt. Ils traversèrent la ville imprévue et, longtemps, le pavé frémit du glissement de leurs pieds lourds. Et puis on les lançait dans le canal ; enchaînés les uns contre les autres en radeaux sommaires, ils flottèrent au gré du courant, pilotés par des gens agiles qui sur leurs dos couraient et les menaient jusqu'aux chantiers de l'ancien port.

Il y avait là autant d'activité que jadis. On eût dit que la race antique des Tobol retournait aux flots originels ; et la lagune revivait. Marteaux sur le bois et sur le fer, éveil des feux de forges, commandements, et chant des ouvriers qui rythmaient de syllabes rudes l'effort commun. Remuement d'une fourmilière gigantesque. Odeur de charbon, de résine et de chaud goudron, qui se mêlait à l'odeur âcre et salée de la mer et à celle de la vase.

Les goélettes d'autrefois, fringantes et qui bondissaient,

le vent dans leur voilure, étaient remplacées par de gros navires de charge, au ventre énorme, que des remorqueurs criards traînaient en file longue et qui évoluaient pesamment sur l'eau docile. Des machines pareilles à des monstres enfonçaient les pilotis avec rage ; l'eau les éclaboussait de sa futile impatience et retombait et recommençait à jouer comme devant, vite oublieuse, frivole de sa mobilité perpétuelle.

Et puis arrivèrent les blocs de pierre dure et de marbre blanc. Plusieurs centaines d'ouvriers les recevaient, les taillaient, les polissaient et les sculptaient. Et, comme ils étaient vêtus de blouses blanches que blanchissait encore la poussière du marbre, on les eût dits de marbre aussi, statues qui se construisent leur palais.

Vers le printemps, le gros œuvre émergea des flots et parut, sous le jeune soleil, un rêve de nuées consistantes. Le roi Tobol s'en émerveilla. Il regardait, ravi, la mer toute bleue battre mollement les parois luisantes de l'édifice.

Il avait grand'hâte de le voir achevé. Pour exciter le zèle des entrepreneurs et des ouvriers, il les payait grassement. Un socialiste vaniteux, élève de Fougasse et faible imitateur de ce maître, essaya, sans y réussir, de fomenter une grève. Accompagné de quelques énergumènes, il suivait à travers la ville et par la campagne les fardiers, les tombereaux, les ouvriers qui se rendaient à leur ouvrage ; et il criait à la servilité du peuple, qui est la force des tyrans. Ainsi les mouches faméliques taquinent les laborieux chevaux. Il prononça maints discours et, dans son journal, vilipenda le luxe royal ; il comparait ce château que le roi faisait construire aux pyramides égyptiennes, tombeau de quelques pharaons et qui coûta la vie, affirmait-il, à des millions d'hommes.

Si les pyramides parlaient, elles vous diraient l'inconvénient d'être lâche et d'accepter l'oppression des potentats !...

— Oui, mais elles ne parlent pas ! — objectait Fougasse, en riant, à son secrétaire qui lui lisait cet article.

Il connaissait trop ce style pour en être ému le moins du monde : il l'avait jadis employé lui-même avec calme. D'une manière générale, la science qu'il possédait du métier d'agitateur lui permettait de couper court aux tentatives de ses adver-

saires. Il éventait leurs stratagèmes et prévenait leurs effets, comme fait un garde-chasse qui premièrement fut braconnier et n'oublie pas du jour au lendemain son état.

Il maintenait en prison les chefs dangereux du parti révolutionnaire, et, s'il laissait libre le petit socialiste, c'était pour profiter de ses fautes...

— Enfant!... — s'écriait-il, quand il voyait son médiocre élève se lancer en quelque aventure mal combinée, — enfant!...

Il prétendait conserver intact son idéal et s'engageait à le réaliser. Mais, si le roi Tobol l'en pressait, il assurait qu'il ne faut pas brusquer les choses. Bref, il n'était plus qu'un réformiste circonspect; il délayait; dans son discours revenaient les mots d' « opportunité », de « prudence » et d' « occasions favorables », aussi souvent que jadis les mots de « hâte impérieuse » et d' « immédiate efficacité »; il parlait d'évolution comme autrefois de révolution, et il faisait entrer le temps en ligne de compte dans son programme. Du reste, la satisfaction que causaient au pays les dépenses du roi lui donnait d'avantageux loisirs. Il spéculait là-dessus et usurpait une agréable popularité.

*
* *

Il y avait peut-être un an que les travaux duraient lorsque Eudémôn fut pris d'une maladie singulière que les médecins ne diagnostiquaient pas. Ils étaient nombreux, cependant, et illustres, l'honneur de la profession. Le roi Tobol les avait attachés à la personne de son fils; et chacun d'eux, selon sa spécialité, veillait soit à la régulière circulation du sang, soit au juste fonctionnement de l'estomac, des voies respiratoires, des yeux, des oreilles, des nerfs, etc. Ils étaient douze, plus deux chirurgiens et un dentiste.

D'après les conventions passées avec le roi, ils ne devaient toucher leur traitement que si l'enfant se portait à merveille : au premier signe de quelque souffrance, le médecin compétent se voyait couper les vivres; en cas de coliques, l'homme de l'appareil digestif perdait ses honoraires; en cas de toux, c'était l'homme des poumons qui travaillait gratuitement. Le

roi Tobol espérait ainsi obtenir de ces praticiens un meilleur service qu'en leur donnant, comme on fait d'habitude, une sorte de prime sur la maladie du client.

— Il ne faut pas — disait-il volontiers — mettre en contradiction le devoir des gens et leur intérêt : de beaux combats en résultent, oui, mais où le devoir court de grands risques. C'est imprudent, si nous sommes l'enjeu !...

Donc, le petit prince languissait. Il pleurait. Au milieu de la nuit, dans son sommeil, il s'agitait soudain comme si de pénibles cauchemars le tourmentaient. Il refusait le sein que lui tendait sa nourrice; au point que cette femme eut bientôt trop de lait et s'en plaignit. Elle soufflait comme une bête de somme trop chargée. Elle soutenait de ses deux mains ses lourdes mamelles...

Le petit prince fut palpé soigneusement par les douze docteurs. On ne trouva rien. Du moins, chaque spécialiste disait :

— En ce qui me concerne, je ne vois rien..

Mais, en ce qui concernait les collègues, chacun voyait bien des choses. L'oculiste insinuait que cela venait du cœur; le spécialiste du cœur s'excusait sur les intestins, et le maître de la digestion soupçonnait des troubles nerveux.

— Arrangez-vous ! — leur signifia le roi. — Tant que vous ne serez pas d'accord sur l'origine du mal, vos appointements seront suspendus. C'est votre affaire.

Les douze crurent se tirer d'embarras en invoquant les phénomènes d'une dentition difficile. Le dentiste, fort en colère, annonça qu'il poursuivrait ses calomniateurs et, provisoirement, gifla son collègue des voies respiratoires, qui avait formulé la contrariante hypothèse. Celui-ci déclara qu'il irait sur le terrain; puis il réfléchit que le duel « ne prouve rien », se coucha, fit connaître qu'il était malade et que, du reste, il avait reçu, non pas une gifle, mais un coup de poing : on sait que ce geste relève des tribunaux et non du pré, selon la jurisprudence des gens d'honneur.

Le prince eut la fièvre. Une nuit, même, il délira. Il ne parlait pas encore; mais, à son babillage éperdu, il était aisé d'apercevoir que ses confuses idées de bambin battaient la campagne étrangement. Ses yeux brillaient; sa frimousse était plus haute en couleur que de coutume; des gouttelettes

de sueur perlaient à son front et l'on voyait qu'il s'efforçait de porter à ses tempes ses petites mains maladroites.

Le roi ne le voulut point quitter, et sa douleur était grande. Il regardait les médecins et, des yeux, les suppliait d'agir, d'imaginer quelque remède. Surtout il regardait Eudémôn et le suppliait, tout bas, d'aller mieux... Il ne se figurait pas que la guérison pût venir jamais : en un si petit corps, il lui semblait que la maladie devait occuper toute la place. Comme on examinait la température de l'enfant, il attendit avec angoisse le résultat de l'épreuve et mit ses lunettes pour vérifier à la lampe le nombre de degrés que le thermomètre marquait; il lut : « 40 », et demanda si c'était beaucoup, si c'était plus que de raison...

Ses bras avaient un immense désir de prendre le bébé, de le câliner, de le dorloter, de le distraire de son mal. Il n'osait pas : il savait que son rôle était de se tenir coi; mais il souffrait infiniment d'une telle inaction, quand il se fût corps et âme dévoué au salut de ce petit être. Il s'institua le serviteur empressé des médecins. Il leur tendait le linge, le bol d'eau fraîche, les flacons. Chacune de ces menues besognes lui était un allègement de sa douleur, comme s'il contribuait à l'œuvre utile; et, au contraire, il s'affligeait dans les minutes longues de relâche, comme si tout était perdu : alors il cherchait à part lui un stratagème...

Il remarqua Fougasse, qui était venu aux nouvelles. Il se précipita vers lui et lui dit à l'oreille :

— Allez de ma part trouver le chapelain. Commandez-lui d'être toute la nuit en prières et, dès l'aube, de célébrer un office...

Fougasse, anticlérical, détesta cette commission. Sa libre pensée hésita quelques secondes. Mais le roi Tobol le saisit par la manche de sa redingote et le tourna vers la porte, en ajoutant :

— Allez!

Fougasse s'inclina et comprit qu'il n'était pas l'heure de discuter; sa rhétorique inemployée le gêna...

Enfin le petit prince s'endormit. La température de son corps diminua. Sa respiration s'apaisa. Les médecins déclarèrent que, sauf accident, la crise était conjurée.

Le roi Tobol guetta l'accident. Debout auprès du berceau, il épiait le moindre geste du malade, souhaitait qu'Eudémôn fût immobile et, s'il l'était trop longtemps, s'effarait. Eudémôn soupira profondément : le roi Tobol crut défaillir.

La nuit s'acheva sans encombre. Dans la matinée du lendemain, Fougasse, à l'annonce d'une évidente amélioration, riposta promptement, du tac au tac :

— Je n'ai pu communiquer au chapelain l'ordre de Votre Majesté : le chapelain, depuis avant-hier, est absent.

— Alors, monsieur Fougasse, je mettrai sur le compte de vos prières personnelles ce miracle, — répondit le roi ; — mille remerciements !...

— Sire, la science a tout fait !

Le roi Tobol regarda son ministre et le salua, pour s'amuser, en signe d'acquiescement facile. Le roi Tobol était gai : après l'atroce inquiétude, dispos, il avait besoin de remuer et de rire. Il passa son bras sous le bras de Fougasse et, baguenaudant, il entraîna celui-ci à faire les cent pas. Il lui disait :

— La science, monsieur Fougasse ?... Comme vous y allez !... Et, d'une façon générale, quel usage immodéré vous faites des grands mots !...

On le vint avertir que le prince Eudémôn s'était éveillé. Il se hâta de l'aller voir et le trouva bien abattu, si accablé de lassitude que ses paupières se soulevaient à peine et puis se rabaisssaient avec lenteur.

La joie du roi Tobol en fut détruite. Optimiste, il s'était trop facilement persuadé d'une soudaine guérison : ainsi vont vite nos espoirs, plus vite que la réalité !... Les médecins, qu'il interrogea, répondirent que la maladie suivait son cours.

— Quelle maladie est-ce ? — demanda-t-il.

Là-dessus, ils balbutièrent et enveloppèrent de phrases prétentieuses l'incertitude où ils étaient. Le roi Tobol aperçut la raison qu'avaient jadis les braves mires de ne s'exprimer qu'en latin, langue que n'entend pas le vulgaire.

Un douloureux sentiment de la fragilité des êtres le hanta désormais. Il perdit toute sécurité. Il répétait :

— Je croyais pourtant avoir tout prévu !

Orphelin de très bonne heure et, quant à lui, de constitution robuste, il n'avait jamais connu très intimement la ma-

ladie. Il savait que l'on est malade et que l'on meurt ; il savait cela comme on sait que la terre tourne ; mais il ne songeait guère à l'une ni à l'autre de ces vérités. Elles lui étaient extérieures, étrangères et n'entraient pas dans la substance de sa vie quotidienne. Il gouvernait son royaume tout de même que si cette portion de terre n'évoluait pas autour du soleil ; et, quand il avait organisé pour l'avenir le bonheur d'Eudémôn, l'idée ne lui était pas venue que cet enfant pût mourir sans avoir joui de son bonheur.

Il n'osa plus compter sur rien au monde ; ses projets lui semblèrent si hasardeux qu'il les écarta de sa pensée avec une sorte de crainte ombrageuse...

A chaque instant, il quittait son cabinet de travail et se rendait à la chambre d'Eudémôn, marchant à pas de loup, mettant à ouvrir la porte et puis à la refermer un soin minutieux. Il s'approchait du berceau humblement ; si quelque latte du parquet grinçait sous ses pieds, il en avait un coup au cœur. Il examinait son fils, il cherchait à deviner l'avenir : il voulait savoir, et il avait peur de réfléchir à toutes les hypothèses. Il se penchait pour mieux ouïr la respiration de l'enfant, et il devait se retenir pour n'appuyer pas son oreille contre la petite poitrine. Parfois sa tendresse alarmée lui faisait monter aux yeux de chaudes larmes que ses vieux cils écrasaient. Il demandait sans cesse des nouvelles, comme si chaque minute allait être révélatrice, décisive. A l'égard des moindres servantes, il était timide et respectueux.

Les architectes vinrent le consulter au sujet du château qu'ils édifiaient : il les éconduisit, leur dit qu'il s'en rapportait à leur habileté, qu'au surplus rien ne pressait... Il eût souhaité interrompre ces travaux, ne les continuer qu'après la guérison définitive — ah ! définitive ? — du petit garçon. Subitement, il se représenta le haut et bel édifice, abandonné des charpentiers et des maçons, laissé tel quel faute d'objet et peu à peu tombant en ruine... Et il se figura la Lande morte qui mourait une seconde fois, la dernière, et à jamais était ensevelie dans le silence... Il frémit.

— Travaillez ! — dit-il aux architectes, finalement.

Il lui parut qu'interrompre les travaux serait un acte de fâcheux augure. Il était devenu, en ces quelques jours, très

superstitieux. Il voyait des présages partout, s'efforçait de ne regarder point sa pendule quand la grande aiguille marquait la treizième minute du cadran et, s'il marchait de long en large dans son cabinet, comme son impatience nerveuse l'y incitait, s'appliquait à ne pas faire demi-tour après le treizième pas. Il se rappela les pratiques auxquelles les soldats avaient recours afin de conjurer le mauvais sort : tendre les doigts ainsi que des cornes aux calamités éventuelles, cracher deux fois en signe d'accueil dédaigneux aux contingences mal intentionnées, etc. Même il pendit à sa chaîne de montre, en guise de breloque, une branchette de corail; et, ayant vu par sa fenêtre une bonne femme qui cheminait en récitant des oraisons qu'elle comptait aux grains d'un rosaire, il regretta de n'y connaître plus rien...

Eudémôn guérit. La troisième semaine, il entrait en convalescence. Il était extrêmement faible encore, mais déjà souriait et se montrait fort décidé à vivre. Le roi Tobol s'en réjouit avec inquiétude. La confiance ne lui revint pas aussi vite qu'à Eudémôn les forces. Il avait peur confusément et s'étonnait de son ancienne intrépidité.

— Qu'est-ce qu'il a eu, — demanda-t-il aux médecins, — en fin de compte? Dites-le-moi!

Le spécialiste des voies respiratoires fit un exposé très long, où abondaient les mots techniques, ésotériques.

— Bref, vous n'en savez rien, ni les uns ni les autres? — fit le roi.

— Non, sire! — répondit le dentiste, qui gardait à ses collègues une rancune vigilante.

Les procès en diffamation qu'il leur avait naguère intentés furent instruits. Et alors il se révéla que les douze avaient organisé entre eux une sorte d'assurance contre la maladie de leur client. La suspension des honoraires de l'un d'eux était supportée par la collectivité tout entière. Le roi Tobol en fut courroucé. Fougasse eut beau faire observer que c'était là un syndicat des plus réguliers, l'image même de la société future :

— Je me moque de la société future! — déclara le roi.

Les médecins furent tous révoqués et remplacés par d'autres, qui ne méritaient pas beaucoup plus de crédit. Le chapelain fut admonesté, pour sa fugue inopportune. D'une enquête

que le roi mena lui-même, il résulta que le saint homme était allé rendre visite à son ancienne souveraine qui, dans un pays limitrophe, vivait bourgeoisement avec son hussard d'amoureux...

— Qu'est-ce qui vous appelait là-bas?

— La curiosité, sire; je l'avoue.

— Et... sont-ils heureux?...

— On le dirait, sire, à les voir!...

Le roi Tobol, avec rudesse, conclut:

— Je vous défends, chapelain, de quitter le royaume sans ma licence expresse!

Puis il fut rêveur, quelque temps.

*
* *

Le prince Eudémôn avait deux ans lorsqu'on le transporta au Château de Félicité. Non que le château fût achevé complètement : malgré la grande hâte du roi Tobol et malgré le zèle des ouvriers innombrables, il restait encore beaucoup à faire pour aménager et orner ce lieu de délices.

Néanmoins le roi Tobol décida qu'on ne pouvait différer l'installation de son fils. Autrement, la petite âme de l'enfant, qui, chaque jour, devenait plus consciente, s'accoutumerait assez au palais natal pour s'apercevoir ensuite du changement:

— S'il se rappelle une autre vie, — disait le roi, — tout est gâté!...

On termina donc sans retard les deux ou trois pièces qui étaient indispensables à l'existence, bien restreinte encore, d'Eudémôn, sa chambre surtout, et le jardin. La chambre fut toute pareille à celle qu'il avait eue au palais, meublée de même, afin qu'amené là il ne vît pas qu'il avait déménagé.

Le carrosse était bien suspendu et confortable. Mais le voyage du palais au château, par la Lande morte, serait long: six heures au moins, si l'on pressait les chevaux, et bien davantage si l'on gardait l'allure lente et mesurée qui seule ne fatiguerait pas l'enfant. Comme il ne faisait qu'un somme du soir au matin, on résolut de partir à la fin du jour, quand il dormirait déjà : sans doute ne s'éveillerait-il pas en chemin. Il continuerait de dormir, à l'arrivée, dans son ber-

ceau neuf, pareil à l'autre, et il ne saurait rien de ce qui s'était passé.

Toutes les dispositions furent prises. Le carrosse prêt, calfeutré, attelé de forts et paisibles chevaux que, d'ailleurs, on changerait en trois relais, le roi Tobol attendit que s'endormît le petit prince.

On était au début de l'automne ; la journée avait été belle, tiède et s'achevait dans le calme. A sept heures, la grande chambrière annonça tout bas qu'elle jugeait les circonstances favorables. On avait soin de ne pas faire de bruit ; le roi Tobol n'osait bouger.

— *Tempus erat quo prima quies...* — murmura Fougasse, qui avait de la littérature.

— Qu'est-ce que vous dites? — demanda le roi Tobol.

— Rien, sire !...

Et la citation virgilienne tomba dans l'indifférence générale. La nourrice, enfin sèche, se planta auprès du berceau, les bras tendus. Une fourrure d'hermine, et puis une couverture de laine, et puis une fine batiste furent successivement posées sur le support, solide et mol, de ses deux bras ; un pan de tout cela retombait devant elle, l'autre lui cachait la figure et les cheveux. Eudémôn fut délicatement placé là, contre la chaude poitrine, par la grande chambrière ; elle rabattit sur lui la triple épaisseur de la batiste, de la laine et de l'hermine. Il s'étira, serra ses petits poings, souffla. Le roi Tobol craignit qu'il ne s'éveillât ; mais non. Quand on sut que, décidément, il dormait sur sa nourrice comme dans son berceau, le cortège se mit en route, descendit l'escalier. La nourrice, avec son fardeau, entra la première dans le carrosse. Elle s'assit sur la banquette d'avant, la grande chambrière à côté d'elle. Le roi prit place au fond de la voiture ; il avait à sa gauche un médecin. Divers serviteurs et servantes, avec des colis, suivraient, en landau fermé...

On partit au pas. Les premiers cahots, sur le pavé de la cour, donnèrent à redouter qu'Eudémôn ne souffrît de ce tumulte. Mais il ne sourcilla ni ne bougea.

Comme on passait le portail, le roi Tobol ressentit une vive émotion ; il lui sembla que son cœur montait à sa gorge et l'étouffait.

« Petit prince Eudémôn, — disait-il en lui-même, — tu quittes une fois pour toutes le palais où tu es né, cette maison de ta première enfance, qui est celle où mourra ce vieil homme qui t'aime tant. Mais tu ignores l'aventure : nous t'avons pris dans la sécurité de ton sommeil enfantin ; et voici que ta destinée te mène et ne te consulte pas... Ce palais, que ta jeunesse claire eût égayé, sera triste sans toi et morne... Adieu, ces choses; adieu, ces gens!... Toi, tu ne sais pas encore dire adieu. Et, justement, je veux que tu n'apprennes jamais à le dire; tu méconnaîtras la misère des minutes qui, l'une après l'autre, nous quittent!... »

Il n'y avait pas grand monde par les rues. Des gens saluèrent le carrosse royal, crurent que leur souverain se promenait tout simplement avec son fils, et passèrent. Dans les faubourgs, les ouvriers étaient rentrés de leur travail et dînaient. Des marmots et des femmes vinrent au pas des portes; on était loin, qu'ils regardaient encore. Mais l'annonce de l'événement ne devança point le carrosse et le chemin se fit sans ovations.

Et puis, ce fut la campagne, où s'ordonnait le crépuscule. Le ciel, au couchant, rougeoya; les incendies des nuages s'allumèrent et les buées qui du sol montaient se consumèrent jusqu'à n'être bientôt que grises cendres, éparses dans l'air immobile. L'horizon s'embellit de toutes les couleurs du prisme : des rayons, en gerbe épanouie, sortaient de la fournaise où l'or fondait avec le cuivre aux verts reflets. Ils fulguraient et, comme des glaives rigides, traversaient les épaisses nuées pour surgir à nouveau hors d'elles, rutilants. A quelque distance, le ciel était violet et vert et bleu foncé; mais, d'une couleur à l'autre, se multipliaient les nuances indicibles et merveilleuses qu'on voit sur la queue d'un paon.

Le roi Tobol admirait la fantasmagorie céleste à laquelle, pour la première fois de sa longue existence, il était attentif. Et il se demandait pourquoi il n'avait pas encore regardé le coucher de l'astre et pourquoi, ce soir-là précisément, il le regardait.

Tel était l'éclat prodigieux de ces lumières que l'on eût dit qu'un grand vacarme en résultait; et la tête du roi Tobol s'emplit, en effet, de clameurs, toutes d'allégresse et d'orgueil-

leuse folie. N'était-ce pas un concert étonnant de nuages heureux de flamber? Ils s'exaltaient et leur frénésie empruntait les voix diverses de l'orgue, celles des trompettes criardes, celles des tympanons multiples; et des violons s'acharnaient à filer indéfiniment les notes hautes où l'extrême tension des nerfs se symbolise; et des flûtes aussi, grêles et virginales, lançaient leurs petites chansons éperdues. La symphonie avait de mols détours et de brusques sursauts; elle semblait mourir et bientôt rebondissait...

« Je ne suis pas gris, — se disait le roi Tobol; — je ne suis pourtant pas du tout gris! »

Il se rappelait avoir éprouvé jadis, à la guerre, après un peu d'alcool avalé, de pareils enthousiasmes dont la cause n'était pas bien claire.

Ensuite, les splendeurs du ciel s'éteignirent. Des pans entiers de nuages se ternirent et les teintes incarnadines du foyer se violacèrent. L'ombre fit de grands pas mystérieux et gagna les régions occidentales. Elle s'y installait bientôt en conquérante et y régnait en pacificatrice.

Or, à mesure que les couleurs s'éteignaient, le concert aussi s'apaisait. L'ombre et le silence étaient venus de compagnie. Le roi Tobol vit la terre, les arbres, l'eau du canal, les nuées célestes se calmer, se taire et accueillir le repos nocturne. Il s'émerveilla...

« Ce sont là — pensait-il — de magnifiques phénomènes; et ce que les poètes racontent dans leur jargon prétentieux n'est pas, en substance, niais autant que je l'ai cru. Je suis fâché de ne découvrir qu'aujourd'hui les agréments de la nature... Trop tard, trop tard! voilà le mot de mon ennui. Je me suis pris beaucoup trop tard à m'occuper de mon plaisir!... »

Il s'attendrit sur lui-même; et il devint sentimental au point de se figurer volontiers une promenade qu'il eût faite jadis, imberbe bachelier, par un tel soir, avec une petite bien-aimée, comme on voit, sur des images, Faust avec la jeune Marguerite.

Cette petite bien-aimée, ce fut la reine de naguère, espiègle enfant que le vieil âge du galant effaroucha.

Mais alors il était un jeune homme fin de ceinture et large

d'épaules, qui marchait en se dandinant et qui, tenant par la taille la souple bien-aimée, l'appuyait contre lui et la baisait au front. Il lui sembla que cette soirée était plus belle d'environner leur gai passage d'amoureux, et que la solennité du décor s'adoucissait, et qu'une bienveillancee infinie était éparse autour d'eux. La petite reine se faisait plus pensive que de coutume; son babillage discret n'offensait pas le pur silence épanoui du paysage. Elle disait, à demi-mot, ce que la nature songeait obscurément; et ils allaient ainsi, tous deux, émus de ferveur amicale en sympathie avec le crépuscule...

« Trop tard! trop tard!... »

Ces mots sonnèrent à l'esprit du roi Tobol et soudain le rappelèrent à la réalité. Il remarqua la grande chambrière, qu'il avait oubliée, et la nourrice, et le petit garçon, toujours immobile, et le médecin. Il remarqua, en outre, que tout ce monde s'était assoupi. Le médecin dodelinait de la tête, au balancement régulier du carrosse. La nourrice, dans son sommeil, gardait la pose qui convenait le mieux au bébé. Mais une défaillance était à craindre... Laisserait-elle choir son fardeau?... Le roi Tobol la voulut éveiller; il ne l'osa, de peur d'agir trop brusquement. Ah! comment éveiller une nourrice sans la secouer et lui faire jeter les bras de-ci de-là? Il s'avisa de ne pas la toucher, certes, mais de chantonner en sourdine quelque chose comme :

Quand j'allais au bois seulet,
Mon cœur appelait
Ma mie, ô gué!
Ma mie, ô gué!...

Il chantonna et, dans sa barbe, sourit de la ridicule chanson. D'ailleurs ni la nourrice, ni la grande chambrière, ni le médecin ne l'entendirent. Il renonça donc à ce subterfuge et, dès qu'il eut fini de rire, il résolut de tirer la grande chambrière par sa manche : « Cette vieille et raisonnable dame ne doit pas avoir de bien véhéments reflexes... » Elle s'éveillerait en bâillant; il la chargerait d'éveiller à son tour la nourrice, avec sa compétence adroite et sûre.

Elle sursauta et fit un « ah! » si violent que toute la compagnie en frissonna, le roi lui-même. Eudémôn ouvrit de

grands yeux qui regardèrent vaguement et puis de nouveau se fermèrent. Il ne vit pas, à travers les vitres, la nuit nonchalante qui s'était couchée sur la plaine. Il ne vit rien et il se rendormit, avec confiance, comme si de rien n'était, comme si la succession lente des minutes semblables et perpétuelles ne valait pas qu'il fût attentif à l'une d'elles...

Le roi Tobol eut pitié de ces yeux enfantins, dédaigneux par naïveté comme le sont, par lassitude, les yeux des vieillards, mais limpides et beaux. Il eut pitié d'eux et un scrupule le tourmenta : fallait-il priver du spectacle naturel ces yeux ingénus, écarter de la vie ce cœur qui s'en fût épris peut-être, et donner déjà son refuge à cette âme qui n'avait pas éprouvé le péril de vivre? Une fois encore, il se figura, par la lande crépusculaire, sous la féerie céleste, un jeune homme qui cheminait avec une petite bien-aimée au bras. Mais, cette fois, le jeune homme n'était plus lui, Tobol adolescent : c'était Eudémôn grandi, une fine barbe blonde aux joues et qui regardait éperdument une jeune fille, — une jeune fille rieuse...

Le joli couple!... Et le roi Tobol ne savait plus si Eudémôn consentait à s'enclore dans ce château qu'on avait édifié pour lui. Le roi Tobol se fit à lui-même l'effet d'un voleur qui, pour un mauvais coup, profite de la nuit noire et de l'innocence d'un bébé. Son projet s'abîma dans sa pensée...

« Eudémôn, — disait-il mentalement au petit garçon, — me pardonneras-tu de ne t'avoir pas consulté? Pour te consulter, je devais te laisser connaître la vie. Et moi, toute l'expérience que j'eus de la vie ne fut que douleur et fatigue, jusqu'à ce soir où il m'a semblé que le jeu des nuages, au crépuscule, était une chose charmante. Qu'est-ce que j'en sais? Et toi-même, Eudémôn, qu'en saurais-tu, avant qu'il fût trop tard pour éviter la misère de vivre?... Quelle aventure!... »

Le roi Tobol songeait à des promenades juvéniles et à des ferveurs amoureuses. Et il se demandait avec anxiété s'il ne ferait pas tourner les chevaux vers le palais et vers la ville et vers la vie, quand il aperçut à travers les vitres mouillées du carrosse une lanterne jaune, le relais.

Il aperçut des lueurs vagues de torches qui bougeaient. Il

entendit un bruit de chevaux qui s'ébrouent, qui de leurs sabots tapent le sol humide, froissent l'herbe et qui agitent les chaînettes du harnachement, font claquer leurs mors et leurs dentures agacées.

Il voulut descendre un peu, se dégourdir les jambes, vérifier l'état de la nuit. Avec mille précautions, il ouvrit la portière : un froid vif entra. Il regretta sa maladresse, hocha la tête et, puisque le mal était fait, se glissa vers le marchepied, sur le sol, referma hâtivement la portière et comprit qu'il pataugeait dans la boue. Il releva le col de sa pelisse. La désolante nuit l'envahit de sa petite pluie invisible, dense, mêlée de neige à demi fondue. On eût dit que le ciel pleurait. On ne voyait pas plus loin que le mobile rayon des torches et des lanternes ; et il ne venait de l'insidieuse obscurité que des larmes, en poussière menue, témoignage de la tristesse des étendues inconsolables...

Le roi Tobol les sentit sur son visage et sur ses mains. Ses mains, il les fourra dans ses poches ; mais son visage se glaçait. Son rêve de jeunesse ardente et amoureuse n'existait plus, comme si l'avaient ruiné l'humidité, le vent, la nuit. Et, en son âme, s'était insinuée soudain cette active mélancolie qui ne se contente pas d'être là, douleur précise et limitée, mais qui gagne de proche en proche, se répand ainsi qu'une huile sur le passé qu'elle évoque et l'avenir qu'elle invente.

Tandis qu'on dételle les chevaux las et qu'on attelle les autres, le roi Tobol, qui a l'air de regarder cela, assiste au délabrement de son espoir et s'étonne des vains mirages qui naissent dans les âmes humaines les plus dévastées et, pour un instant, les éclairent.

Il connaît qu'il est vieux, — ah ! oui, vieux comme cette vieille nuit qui semble installée dans ce paysage depuis les âges les plus anciens, qui semble dater de l'origine immémoriale des mondes et s'être, au cours des siècles, accrue de leurs ténèbres accumulées. Est-ce que le jour, avec son illumination furtive, n'est pas une fantasmagorie trompeuse sur le fond vrai de la nuit ? Est-ce que la vie, avec sa ferveur momentanée, n'est pas une illusion brève sur le fond vrai du néant ?... Le roi Tobol se perd en des songeries lourdes

comme des nuages prêts à crever; et il prend pour des réalités les métaphores que son chagrin lui suggère.

Quand il retourne à son carrosse, il croit porter sur ses épaules l'écrasant fardeau de la misère humaine; ses pieds, dans la boue, avancent difficilement. On ferme derrière lui la portière. Il s'assied près du médecin, face à la grande chambrière. Le froid du dehors a pénétré entre son corps et ses vêtements; et il frissonne; il croise et il serre ses bras contre sa poitrine, engonce dans son col son menton...

Les chevaux neufs partent allègrement. A leur trot combiné, qui tantôt s'accorde et qui tantôt se contrarie, l'esprit du roi scande ces phrases à peu près :

« Nous fuyons la vie, la méchante vie! Si la vie n'est qu'illusion, petit, je serai le maître de ton illusion; je l'ordonnerai, je l'embellirai. Ne regrette rien: la vie est mauvaise; tu seras heureux, loin de la vie!... De l'inévitable illusion j'ôterai pour toi les déplaisirs et, avec le reste, tu composeras, au jour le jour, le bonheur de ton existence... »

Il ne savait plus trop les subterfuges auxquels il recourrait. Mais, ce qu'il savait bien, c'est qu'il éloignait Eudémôn du grand péril de croire à la vie fallacieuse. Et telle était son amertume de toutes ses douleurs ravivées dans sa mémoire, et comme présentes, qu'il lui suffisait de cela!...

Cependant on arrivait au château. Le carrosse n'y entra point. Il s'arrêta dehors. Une petite porte, qui, dans la muraille, se voyait à peine, reçut les voyageurs. Le roi Tobol les guida; il lui parut qu'un événement prodigieux s'était accompli.

— Voilà! — dit-il simplement.

Le tumulte de ses pensées ne permit pas qu'il prît à l'installation d'Eudémôn une part très active. Le petit garçon fut couché dans son berceau et continua de dormir.

*
* *

C'était un château bizarre, en vérité. De l'extérieur, on eût dit une prison, à cause des murailles hautes incroyablement et sans fenêtres sur la lande ni sur la mer. Une prison, mais en marbre blanc. Le monument, circulaire, avait donc

la forme d'une tour ; et quelle tour ! — d'un diamètre égal à celui de Saint-Pierre de Rome !...

Une série de palais, semblables et placés les uns à côté des autres en ligne ininterrompue, formaient un cercle parfait. Chacun d'eux contenait des chambres par vingtaines, comme il est nécessaire à l'organisation d'une existence mirifique. Salles roses, bleues, dorées, de toutes couleurs, afin d'agréer aux plus capricieuses fantaisies. Et les unes étaient destinées au sommeil, les autres au divertissement. Certaines étaient le magasin des jouets. Il y avait des cuisines superbes et de splendides caves. Il y avait un théâtre de marionnettes... Que n'y avait-il pas ?

Au centre de ces architectures, un jardin de piètre étendue possédait la merveille d'un bassin clair où des fleurs d'eau s'épanouissaient. Et des massifs de fleurs rares entouraient la grâce menue d'arbres nains qui étaient venus là du Japon, végétales minauderies...

Le matin qui suivit l'arrivée d'Eudémôn, le roi Tobol se promenait en ce jardin. Il regarda le ciel qui souriait, bleu, avec de blanches effilochures de nuages ; et aux nuages il restait un peu du rose de l'aurore. Il se souvint du ciel crépusculaire, si magnifique, qui, la veille, l'avait ému d'enthousiasme pour l'abandonner ensuite aux mélancolies de la nuit pluvieuse... Des oiseaux volaient dans l'azur limpide, faisaient la chasse aux moucherons et jouaient...

— C'est beau ! — s'écria le roi Tobol ; — beau et charmant !

Il ajouta :

— Et déconcertant !

Puis il se demanda ce qu'un petit reclus peut imaginer à la vue d'un tel fragment de l'infini qui se dévoile.

« C'est dangereux ! » pensa-t-il.

Et il remarqua l'arrivée et le départ des oiseaux qui entraient soudain dans le cercle de marbre et puis disparaissaient...

— Pas de ça !... — fit-il.

Il eût voulu cacher, une fois pour toutes, ce ciel plein de voyages... Un plafond ? Mais il fallait de l'air !... Les exigences de l'hygiène tracassèrent le roi : il commanda aux

ingénieurs de placer là-haut un treillis de fer où courraient des feuillages de verre coloré.

— De telle sorte qu'il vienne de l'air et que l'azur soit dissimulé cependant!... Ces étendues illimitées ne me disent rien qui vaille.

Il examina les parterres et il réfléchit que c'était une idée singulière de n'avoir assemblé en ce lieu que plantes rares. L'enfant, qui n'en verrait pas d'autres, ignorerait la rareté de celles-ci. Et celles-ci n'étaient pas les plus belles. Leur bizarrerie, leurs tiges grêles excessivement et soyeuses ou, au contraire, grosses et hirsutes déplurent au roi. Coquelicots, bluets, reines-marguerites et boutons d'or que mettent à leurs corsages les filles qui s'en reviennent des champs, liserons qu'elles mêlent à leurs cheveux et violettes sont fleurs plus jolies, plus saines et de couleur plus franche.

— Tout cela — dit le roi — est à refaire!

Il donna ses indications aux pépiniéristes. Et, comme il aperçut une fleur de jasmin qui se fanait :

— Oh! oh! — fit-il; — voilà ce qu'il faut éviter surtout. Je ne veux pas que le prince remarque jamais une fleur qui se fane, ni une feuille qui se détériore... Chaque nuit, le sécateur en main, vous examinerez les parterres et vous aurez grand soin de ne laisser pas une trace, — pas une, vous entendez! — de la corruption naturelle des plantes.

Il songeait :

« Ce sera difficile; très difficile!... Ah! comment expulser les conditions mortelles de la vie?... Une fleur telle que celle-ci : et Eudémôn devinerait le mystère des décompositions lentes. Autant vaudrait lui tout avouer d'abord !... »

Comme il rentrait pour aller voir son fils, il jeta un dernier regard à l'étroit jardin si bien apprêté; et, haussant les épaules :

« Trop de nature! — conclut-il; — c'est encore trop de nature! »

Une salle qu'il traversa était toute en glaces : il y reconnut son image, avec tristesse. Jamais encore il ne s'était vu si caduc!... Il eut beau faire un grand effort pour redresser sa taille : à mesure que s'effaçait un peu son dos en voûte, ses genoux ployaient comme ceux d'un cheval fourbu ; et cela ne

changeait rien à son air de mort embaumé, à ses yeux éteints aux rides de son front, à ses lèvres tombantes. Il tâcha de sourire, et fit une laide grimace.

Après avoir vérifié que l'enfant, rose et joyeux, commençait bien sa journée, il prit à part la grande chambrière, l'appela dans une pièce voisine, la fit asseoir, la regarda longuement et lui dit :

— Nous sommes vieux, madame la grande chambrière !

La respectable dame, un peu confuse, n'objecta rien.

— Nous sommes vieux et nos visages sont lugubres!

La respectable dame ne savait où en voulait venir le roi. Dans l'incertitude, elle tourmentait son fin mouchoir de dentelle...

— Madame la grande chambrière, vous êtes-vous mirée, ces derniers temps?... Ah! vous ne sauriez croire à toute la mélancolie qu'il y a dans le délabrement des visages humains.

— Sire!... — essaya-t-elle.

— D'un visage comme le vôtre et comme le mien... oh! comme le mien, surtout, je l'accorde!... Ces rides et ces joues décolorées, ces yeux qui ont tant vu de choses et qui ne regardent presque plus; et ces vieux cheveux, et ces brins de moustache grise que vous avez au coin des lèvres!... Quelle tristesse!

La grande chambrière fondit en larmes.

— Il faut — continuait le roi — que nous évitions au jeune prince un spectacle si douloureux. Quelle gaieté aurait-il, s'il remarquait un jour ce vieillissement des visages qui furent beaux?... Je dis cela pour vous, madame la grande chambrière : car vous avez été fort belle, je m'en souviens... Bref, nous allons, vous et moi, nous retirer!...

— Ah! sire, sire! — glapit-elle, — abandonner le prince? Je ne le veux, je ne le puis. Oh! oh! oh! oh!...

Et elle pleurait abondamment.

— Je suis presque sa mère! — ajouta-t-elle, parmi ses sanglots.

— Et moi, — reprit le roi, — je suis presque son père!... Croyez qu'il m'en coûte de renoncer à voir mon Eudémôn grandir et jouir de ce bonheur que je lui fais! Allez, j'en pleurerais ainsi que vous, s'il y avait encore des larmes sous

mes paupières fripées. Les pépiniéristes ont reçu l'ordre de ne laisser jamais sur sa tige une fleur fanée, afin qu'Eudémôn ignore la déconfiture des choses. Eh bien! s'il voyait votre visage ou le mien, lorsque son esprit sera capable de réfléchir, il connaîtrait la décadence de la vie, qui est de tous les phénomènes naturels le plus désolant et celui que je tiens le plus à lui cacher. Résignons-nous!

La grande chambrière allait du désespoir à l'indignation. Son mouchoir de dentelle lui servait alternativement à s'éventer avec rage et à recueillir ses larmes abondantes. Elle voulut protester, commença de faire valoir ses loyaux offices. Le roi Tobol l'interrompit :

— Je sais, je sais!... Ayez l'assurance que je ne serai pas ingrat. Mais vous serez ici remplacée par une jeune femme qui certes pourra bien ne pas avoir vos mérites, seulement qui sera jolie et fraîche au point de donner confiance dans la pérennité des cellules vitales... Ah! calmez-vous, que diable!...

Le roi Tobol n'était pas homme à différer ce qu'il avait résolu. Il entra dans la chambre d'Eudémôn, prit entre ses bras le petit garçon, le fit danser, le chatouilla plaisamment, de sorte que rirent les lèvres roses. Il l'embrassa longuement, puis le remit à la nourrice.

— Adieu, petit bonhomme! — dit-il; — sois heureux! C'est tout ce que je te demande. Adieu!... Et oublie-moi!

Alors, le roi Tobol s'aperçut qu'une larme était au bout de ses cils. Il l'essuya du revers de sa main et, en passant devant la grande chambrière :

— Tiens! — fit-il; — j'avais encore une larme, il paraît?... Je l'ai vite essuyée et c'est fini. Voilà!... c'est fini, fini!...

Et il partit incontinent.

***

Les mois et les années s'écoulèrent. De son palais, le roi Tobol surveillait le château. Des rapports quotidiens lui certifiaient la bonne santé de l'enfant, lui racontaient les incidents de la journée, lui garantissaient l'exacte observance de

ses volontés. Il avait remplacé le personnel ancien par un nouveau, jeune et affable, choisi un gouverneur de trente ans qu'il gratifia de la couronne ducale et d'honoraires excellents. De ce gouverneur au moindre valet, tout le monde avait prêté serment de fidélité, d'obéissance absolue, avait pris l'engagement de ne révéler jamais au jeune prince le dehors et de garder rigoureusement cette fiction : l'univers limité aux murailles de ce château.

L'existence d'Eudémôn suivait un cours agréable. Elle fut analogue longtemps à celle de n'importe quel enfant riche qu'on entoure de prévenances. Elle s'en distingua peu à peu.

On faisait toutes les volontés d'Eudémôn : il devint capricieux. Mais on guettait ses caprices; on les satisfaisait à peine nés. Et le roi Tobol approuvait qu'il désirât ceci et cela, mille choses, afin que ses journées ne fussent aucunement monotones.

De pédagogie, certes, il n'était pas question. Ce qu'apprennent les autres enfants, il l'ignora. Il n'étudia que dans la mesure où l'étude le pouvait gentiment distraire.

Quand le roi cherchait à organiser la maison de son fils, on lui avait parlé d'un jeune normalien français, esprit subtil et orné; mais il savait que ces gens sont tout chargés de siècles et méconnaissent la fraîcheur de la vie momentanée.

Le gouverneur d'Eudémôn lui devait dissimuler qu'il existe une histoire, une géographie, d'autres époques et d'autres lieux. Il lui enseignerait l'art d'écrire, car il est plaisant qu'avec de petits signes ingénieux on puisse communiquer à autrui sa pensée; l'art de dessiner et de peindre, car il est gracieux d'imiter avec des crayons et des pinceaux la beauté des fleurs et le caractère des visages. Il l'inviterait aux mathématiques, qui sont un rêve sans péril, car elles spéculent sur des nombres et des formes irréels, se font un jeu de leur frivole certitude et n'éveillent pas d'impossibles désirs de possession.

Provisoirement, Eudémôn grandissait comme un arbrisseau que soignent des jardiniers attentifs. Il riait volontiers, courait, bondissait, demeurait longtemps à échafauder de petits cubes de bois, à déchirer des feuilles de papier, zélé pareille-

ment à détruire et à construire. Ou bien il mangeait et dormait.

Le roi Tobol le venait voir souvent, aussi souvent que le lui permettait le gouvernement du royaume, lequel n'allait point tout seul, car Fougasse s'était, par son autorité violente, rendu fort impopulaire. Le roi Tobol venait voir son fils; mais il veillait à n'être pas vu de son fils. Il se dissimulait et il épiait; et, si le petit garçon riait durant qu'il était là, il en concevait une grande joie.

Il s'ingéniait à lui trouver des amusements. Ce n'était pas commode. Les polichinelles, oui, et tous les pantins qu'imagina la fantaisie de nos pères et la nôtre; mais point de soldats, évocateurs de guerre et de carnage; point de chemins de fer mécaniques, évocateurs des lointains où l'on va!... Il se faisait présenter toutes les nouveautés des inventeurs; et il en arriva par milliers. Hélas! elles étaient, pour la plupart, si compliquées qu'un vieux savant s'y fût sans doute intéressé plus qu'un enfant. Eudémôn avait une prédilection marquée pour les plus simples jouets; avec des morceaux de bois ou des poupées de chiffons, il s'occupait des heures durant.

Le gouverneur eut une idée: la musique!... La musique ne serait-elle pas pour Eudémôn un joli divertissement?

— Je ne sais pas, — dit le roi; — je verrai.

En fait de musique, le roi Tobol connaissait surtout les clairons, les tambours, les fanfares de cavalerie, la charge et ces orchestres martiaux qui accompagnent la marche allègre des armées. En outre, il se rappelait que la petite reine tant futile jouait sur le piano, le soir, des mélodies sautillantes et grêles qui la laissaient toute rêveuse...

— Je ne crois pas, — dit le roi Tobol; — mais je verrai.

Il fit venir au palais royal tout un orchestre, musiciens de cuivre et de corde, au nombre de quarante et qui avaient la meilleure réputation. Un petit homme chauve, auteur de lestes ballets et de graves oratorios, les conduisait.

— Je vous écoute, — fit le roi.

Mais ils accordèrent d'abord leurs instruments; et ce fut une cacophonie singulière où bêlaient des agneaux, mugissaient des lions, criaient de petits enfants, pleurnichaient de vieilles femmes, grinçaient des portes, tapaient sur leurs en-

clumes des forgerons, étaient égorgés des porcs, fustigés des chiens, plumées vives des poules. Le roi Tobol se hérissait :

— Oh ! oh ! — dit-il ; — mais c'est une chose horrible !...

On le supplia d'attendre une seconde. Puis, le silence s'étant fait, le maestro tapa de sa baguette sur son pupitre, leva les bras, parut subir une amoureuse extase, puis se démena. Chiens, porcs, agneaux, petits enfants, lions et vieilles femmes recommencèrent leur tumulte, en mesure cette fois, mais avec plus de frénésie encore que devant. Et l'on eût dit qu'ils torturaient le maestro. Celui-ci, qui les commandait, semblait leur obéir et souffrir de leurs exigences diaboliques et se dandiner à leur gré, soumis à leur volonté cruelle et tatillonne. En le voyant, le roi Tobol éclata de rire; et il criait :

— Assez !... assez !... C'est stupide !...

Il pria le maestro de ne pas faire donner tout son orchestre à la fois : ce « hourvari », comme il disait, lui écorchait les oreilles. Pas de cuivres; les violons seuls; les violons avec le piano, si l'on y tenait, et les harpes. Mais moins de bruit, surtout, moins de bruit !... Et, à la pensée du maestro supplicié, il riait encore; il riait, se bouchait les oreilles et concluait qu'il n'en faut pas davantage pour rendre fou tout un royaume : — il y mettrait bon ordre.

Les violons s'exaltèrent. Le roi ferma les yeux pour ne pas voir le maestro. Puis il l'interpella :

— Ne pourriez-vous, maestro, laisser ces messieurs se tirer d'affaire sans vous, et m'expliquer un peu ces musiques?

Le maestro s'approcha du roi; et, tandis que la mélodie évoluait, il en commentait les divers épisodes :

— C'est le vent dans la forêt, le murmure des feuilles... Ici, un oiseau chante... Ici, c'est une source qui coule...

— Ah! oui! — faisait le roi Tobol. — Gentil! gentil!...

Quelques minutes, il s'amusa de reconnaître les intentions du compositeur. Il les voulut lui-même deviner, et se trompa, prenant la source pour l'oiseau, la fée pour la source et l'arc-en-ciel pour la fée... Bientôt ces rébus l'ennuyèrent. Mais il trouvait un certain charme aux alternances de la colère et de la douceur, de la tendresse et de la haine, à ces débordements de sonorités dont l'exacte signification lui échappait et

dont la grâce, par instants, l'émouvait. Certes, il ne comprenait pas la raison d'être de ces plaintes désordonnées, qui soudain s'entrecoupaient de babillages tumultueux ou puérils; le développement du thème, où il tâcha de se reconnaître, l'eut bientôt découragé par ses caprices extravagants. Mais, à mesure qu'il renonçait à comprendre, il devenait plus sensible à ces musiques vaines. Il attrapait, de place en place, une note et la suivait et la laissait en lui s'épanouir jusqu'à mourir exténuée d'avoir poussé trop loin ses vibrations dernières. La mélodie parfois le chatouillait et parfois le paralysait. Il dit, en riant:

— C'est le diaphragme et la moelle épinière qu'affecte en moi la musique. Pour ce qui est de débrouiller des idées dans ce vacarme, non!

Et, comme les violons jouaient en mineur quelque chose de tendre et de berçant, il se rappela encore la petite reine dont les baisers n'avaient peut-être, hélas! guère de signification bien claire et cependant réussissaient à le vite alarmer. Alors il fut pris de langueur...

— C'est triste, — conclut-il, — cette musique; triste au delà de tout ce qu'on peut dire avec des mots!...

A sa demande, on essaya d'une autre mélodie. Elle commença très allègrement, en belle aubade. Mais une phrase se détacha du reste, une phrase longue et qui s'en allait pareille à un soupir, pareille à un adieu, pareille à un regret inconsolable. Le roi Tobol ne fut attentif qu'à elle; et c'était en pure perte que les *pizzicati* bruyaient gaiement à l'entour.

— C'est triste! — répéta le roi, — triste, triste!...

Tous les morceaux qu'on lui joua, les chansons de printemps et les fantaisies galantes et les barcarolles lui parurent tristes et le désolèrent. Il désira secouer cette mélancolie; longtemps il ne le put, tant l'avait amolli la douleur pâmée des violons. Enfin, il se leva:

— Merci, messieurs! — dit-il. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux désespérer les âmes que vous ne faites!...

Et il écrivit au gouverneur de son fils:

— Pas de musique au château; pas la moindre musique!

*
* *

Tobol vieillissant, et que le gouvernement de son peuple importunait, se réfugiait de plus en plus dans la seule pensée d'Eudémôn. Par lassitude, il laissait à Fougasse une autorité de vice-roi, signait ce que le ministre voulait et lui permettait de réformer le royaume tout à loisir, pourvu que la félicité d'Eudémôn n'en souffrît pas. Les lois du royaume subissaient de perpétuelles métamorphoses. Il n'y avait d'immuable que le roi. Fougasse connaissait bien l'avantage qu'ont les novateurs à s'appuyer sur un pouvoir central fort solide ; aux objections des républicains, ses amis de naguère, il répondait qu'il n'avait cure de politique, mais de progrès social.

Un après-midi d'été, comme Eudémôn accomplissait sa huitième année, le roi Tobol était venu au château. Dissimulé derrière le rideau d'un portique, il regardait jouer l'enfant dans le jardin. Eudémôn, assis sur l'herbe, se donnait à lui-même la comédie, au moyen d'un polichinelle et d'un arlequin, pantins en bois dont il tirait les ficelles et auxquels il prêtait un vif dialogue. Il arriva que Polichinelle et Arlequin se battirent. Polichinelle avait tous les torts. Et Eudémôn entra si bien dans la querelle qu'il prit fait et cause pour Arlequin, lui fournit le secours de son énergie, rossa Polichinelle, le maltraita, — et le cassa en deux !

Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il cassait un polichinelle ; mais c'était la première fois qu'il remarquait l'accident. Il cessa de s'agiter, d'être en colère. De la main droite, il tenait la tête du pantin, la tête coiffée du chapeau à cornes et qui continuait de grimacer drôlement ; de la main gauche, il tenait le pauvre corps dont pendaient les bras, les jambes et la ficelle inutile. Une seconde, il tâcha de raccommoder la chose, rapprocha les morceaux et attendit, comme s'ils allaient se recoller, comme si la vie devait y revenir. Mais il eut vite constaté que non, que c'était fini, qu'il y avait deux fragments de polichinelle, et de polichinelle plus aucun. Son visage, que la stupeur immobilisait, se contracta d'effroi. Il jeta, dégoûté, ces lambeaux. Ensuite il les reprit et les voulut encore rejoindre. Ne le pouvant, il regarda tristement son défunt pantin.

Le roi Tobol, de sa cachette, l'épiait et suivait le progrès de cette mélancolie enfantine.

« Il devine la mort ! » songea-t-il.

Et il frémit. Il ordonna qu'un polichinelle neuf fût apporté, substitué à l'autre. Mais l'autre, Eudémôn refusa de s'en défaire : il en avait enseveli les restes dans son tablier. Et il pleurait à chaudes larmes, il pleurait indéfiniment, — et non sur le polichinelle, eût-on dit, mais sur l'universelle mort entrevue, pressentie et détestée aussitôt qu'aperçue.

De toute la journée, il fut impossible de consoler Eudémôn. La tristesse de vivre et de mourir était entrée en lui, sans doute, et agissait sur sa pensée comme sur un métal un corrosif ; ou mieux, elle le pénétra comme s'insinue une odeur funèbre.

Le gouverneur, interrogé par le roi, dut avouer qu'Eudémôn, depuis quelque temps, n'était plus le même. Une sorte d'inquiétude vague s'était emparée de lui, le harcelait. Il frissonnait au moindre bruit. Le passage d'un oiseau, le cliquetis des feuillages en verre que le vent remuait éveillaient son attention. La tombée du jour et la fausse clarté des lampes qu'on allume en hâte le rendaient pensif ; à l'approche des ténèbres, il se sauvait comme s'il avait peur ; on avait peine à le retenir et, pour le calmer, on ne savait trop que lui raconter de ces phénomènes surprenants. Le grondement sourd de la mer qui battait les pilotis du château et clamait au loin lui était un sujet d'incertitude douloureuse :

— Qu'est-ce que c'est ? — demandait-il, un doigt levé.

Il écoutait un grand mystère et demeurait troublé jusqu'à ce qu'une idée nouvelle, survenant, le divertît.

A chaque instant et à propos de tout, il multipliait les questions, les pourquoi, s'impatientait de n'obtenir pas de réponse et, puisqu'on éludait le problème, il y rêvait seul, opiniâtrément.

— Il est pris de la recherche des causes ! — gémit le roi Tobol. — Qu'allons-nous faire ?

Le gouverneur épilogua...

— Bref, — conclut-il, — mon avis est qu'il faudrait au prince une religion.

— Une religion ! — fit le roi. — Nous sommes perdus !...

Le roi Tobol ne distinguait pas de la tristesse la religion. Il se récria. Le gouverneur lui expliqua de son mieux qu'il n'entendait rien de tel et qu'il y eut autrefois des religions heureuses qui arrangeaient les choses à la satisfaction générale, qui rendaient compte de tout sans blesser l'enfantillage humain, — « qui simplifiaient, sire, qui simplifiaient gaillardement !... »

— J'en parlerai au chapelain, — fit le roi, hochant la tête.

***

— Chapelain, — disait-il en effet au saint homme, le lendemain, — le petit prince a peur du bruit que fait la mer et il pleure un polichinelle qu'il a cassé... Nous en concluons qu'il a besoin de religion. Qu'en pensez-vous ?

Ce qu'en pensait le chapelain ?...

— Mais, sire, ce n'est pas douteux ! Nulle créature intelligente ne peut vivre sans religion. Et c'est un grand bonheur pour moi que vous renonciez à élever votre fils loin des vérités...

— Oh ! oh ! — s'écria le roi Tobol. — Vous allez vite en besogne, chapelain !... Les vérités ?... Croyez bien qu'il ne s'agit point ici de vérités. Je me moque des vérités ! Et vous aussi, peut-être ?... N'importe !... Mais le problème n'est que de savoir s'il convient d'enseigner à cet enfant un système de fictions ingénieuses qui répondent tant bien que mal à ses inquiétudes et le rassurent quant à certains mystères qui me laissent, moi, fort indifférent. N'est-ce pas cela qu'on nomme une religion ?...

— En substance, sire... mon Dieu, oui !...

— Seulement ?...

— Seulement, sire, je ne connais... ou, plus exactement, je ne reconnais... qu'une seule religion...

— C'est ?...

— La mienne, sire !

— Ah ! oui, la vôtre, c'est juste !... Eh bien ! chapelain, je le regrette. Je me disais : « Autant lui qu'un autre ; et je l'ai sous la main... » Je vous croyais d'esprit... comment dirai-je ?... plus délié...

Le chapelain pensa perdre contenance. Mais il se ressaisit :

— Enfin, sire, causons... Il y a des accommodements...

— Avec les chapelains, oui, je sais. Mais je me ferais scrupule de heurter vos convictions!... La religion que je souhaite pour le prince n'est pas du tout celle que vous enseignez. Elle est exempte de tristesse, de mort, de vie future, de dogme, de morale... Je ne sais comment vous expliquer... C'est plutôt une physique... Oui, une physique dans laquelle Dieu intervient dès que l'on est embarrassé. C'est cela : ce qu'on ignore, on l'appelle Dieu. Voilà. Ainsi, mon petit garçon s'effare du bruit que fait la mer; il ne l'a jamais vue, la mer, et il ne la verra point; vous savez qu'il est enfermé dans ce château où je limite son univers. Eh bien! on lui dit : « Ce bruit-là? C'est Dieu!... » Et on l'habitue à se contenter de cette réponse... Vous m'entendez?...

— Parfaitement, sire. Et tel est bien le service, en effet, que les religions ont toujours rendu aux hommes. Les anciens Grecs appelaient la mer Thétis, parce qu'ils ignoraient la nature de l'eau marine; et les philosophes d'aujourd'hui appellent Matière le dernier élément qui résiste à leur enquête, parce qu'ils ignorent la véritable nature de ce principe. Ici et là, même méthode, et religieuse dans les deux cas. Il y a tant d'obscurité autour de nous que les hommes seraient devenus fous depuis longtemps s'ils n'avaient eu recours au stratagème de la dénomination religieuse. Ils se rassurent ainsi et se donnent le loisir de vivre!...

— Chapelain, — dit le roi, — vous êtes un sage. Seulement, attribuer à la mer, au vent et à tout cela le nom de Dieu, c'est du paganisme, il me semble : ça vous gênera?...

— Pas du tout, sire! absolument pas!... Notez ceci : Dieu n'a jamais révélé aux hommes toute la vérité. Il connaît trop les hommes pour leur livrer ainsi des sciences qui les dépassent à ce point! Il a toujours pris garde, au contraire, d'adapter à leur entendement les doctrines qu'il leur communiquait. C'est une chose qu'il ne faut pas oublier. Autrement, nous risquerions d'accuser Dieu d'erreur! Lisez la Bible : elle fourmille de renseignements inexacts. Il y est dit que le soleil tourne autour de la terre; il y est formulé des théories que le premier gamin de vos écoles primaires réfu-

terait en se jouant. Or nous ne pouvons pas croire que Dieu ignore le mouvement des astres, puisque c'est lui qui les a faits et mis en branle. Mais Dieu savait que les Israélites d'autrefois n'étaient pas aptes à entendre le système de la gravitation; et il ne se trompait point : car, bien des siècles plus tard, Galilée avait des ennuis pour affirmer que le soleil tourne autour de la terre!... Soyez sûr que, si Dieu avait dicté la Bible à ses prophètes après la découverte de l'Amérique, il l'eût tout autrement présentée...

— Concluez, chapelain!

— Je conclus, sire, qu'il m'est loisible de procéder avec votre fils comme fit Dieu avec les hommes, ses enfants. Je ne lui livre, de vérité, que ce qu'en peuvent admettre l'état de son esprit et les conditions de son existence. Les Israélites connaissaient la région méditerranéenne, à laquelle convient l'explication que fournit le Livre d'Énoch. Le prince, lui, ne connaît qu'un espace beaucoup plus restreint : j'adapterai donc à cet étroit espace ma cosmographie. Quoi de plus légitime? et quoi de plus naturel?...

Le roi Tobol était enchanté. Il riait.

— Chapelain, vous êtes un charmant homme, et le plus accommodant...

— Ah! sire, — reprit l'autre, — ce sont nos ennemis qui nous ont fait cette réputation d'outrecuidance et de ténacité...

— N'importe! Nous sommes d'accord. Mais j'insiste : pas de zèle! N'allez pas prodiguer une éloquence que l'enfant ne vous demande pas. Attendez-le. Répondez à ses inquiétudes; ne les sollicitez pas! Le minimum de religion, le minimum!...

— Sire, une religion bien faite est la simplicité même.

— Et surtout, n'est-ce pas? sous aucun prétexte je ne veux de mort, d'enfer, de pénitence; rien de tout cela!

— Mais, sire, ce serait démence de ma part, démence pure!... Du moment que votre fils ignore ces tristesses, comment irais-je l'en consoler par avance et, pour ce, les lui révéler? Comment irais-je lui organiser une religion qui convînt si mal à ses besoins? Vous ne me croyez pas capable, sire, d'une telle niaiserie?...

— De la joie, chapelain, de la joie seulement!

— Comptez sur moi, sire !...

Le chapelain se retirait, lorsque le roi Tobol lui dit encore :

— Mais pourquoi diable n'enseignez-vous pas à mon peuple une religion de ce genre, au lieu de l'attrister comme vous faites?...

— Ah! sire, c'est que votre peuple, lui, connaît l'existence. Il n'est point, hélas! préservé comme l'est, grâce à Dieu, votre fils de ces misères qui sont l'ordinaire de la vie. Tout ce que je peux faire, c'est de les lui légitimer, voire de les lui diviniser !... A chacune des conditions humaines sa croyance et, si j'ose dire, son Dieu.

— Bien! — fit le roi Tobol.

A quelques jours de là, comme le chapelain, ses dispositions prises, offrait de partir, sans plus tarder, pour le château, le roi l'examinait; et il lui dit :

— Une seule chose me tourmente un peu, chapelain. Vous n'avez pas l'air fameusement jeune! Pas vieux non plus; mais pas jeune, en vérité... Ne pourriez-vous me teindre cette barbe qui grisonne et me vêtir de poils empruntés ce front qui se dégarnit?... Et cette robe?... Elle est lugubre, cette robe! Je ne m'en étais point aperçu... Ne pourriez-vous être habillé plus gaiement?

— Il me faudra, sire, vingt-quatre heures...

— Prenez-les!

Il reparut, le lendemain, paré d'une robe de drap rouge que des agrafes d'or enjolivaient. Et quant au poil, il l'avait roux ou, mieux, blond vénitien. Il s'était, en outre, fardé de rouge les pommettes et cerclé de noir les yeux. Il semblait une idole peinte. A peine le reconnaissait-on. Le roi Tobol éclata de rire en le voyant. Le chapelain rit de grand cœur, lui aussi.

— Présage excellent! — dit le roi. — Un tel apôtre me garantit une religion des plus aimables.

*
* *

Le chapelain fut lui-même surpris de la facilité de sa tâche. Il n'était de questions que ne lui posât Eudémôn et qu'il ne résolût aisément au moyen de Dieu... Dieu par-ci et Dieu par-

là, Dieu panacée... Le bruit de la mer : Dieu. Pourquoi le jour? Dieu. La nuit? Dieu. La pluie? Dieu. Le tonnerre? Dieu... Et la merveille fut qu'Eudémôn, pourvu de cette réponse, n'en demandait pas davantage. Ce mot, qu'on lui ressassait à propos de tout, lui suffisait. Bientôt il se fit à lui-même la réponse et, de la sorte, multiplia les puissances divines.

Comme il s'amusait à dessiner, d'un crayon naïf, sur des bouts de papier, des bonshommes, il prétendit faire le portrait de Dieu. C'est une ambition qu'eut, dès son début, l'art humain; et Eudémôn, dans sa solitude enclose, revivait la grande aventure de l'humanité.

On ne lui avait pas dit que Dieu fût un bonhomme et qu'il eût des yeux, une barbe, des bras et des jambes. Il le devina.

Peut-être avait-il dans la tête une image plus belle que celle qu'il réalisa. Ses doigts enfantins avaient leurs mouvements que l'idée ne conduisait pas et qui poussaient au delà des justes limites les lignes commencées. Et puis, ayant un jour créé par hasard son type d'homme, il y demeurait fidèle; il ne concevait pas une autre façon d'opérer. Tout ce qu'il put trouver qui différenciât son Dieu de ses autres bonshommes fut d'en augmenter les dimensions jusqu'au bord de la feuille qu'il avait sous la main.

Il crut que cette image était Dieu, bien que Dieu fût aussi la pluie, le vacarme de la mer, celui du tonnerre et de l'ouragan. S'il n'accorda pas un culte à cette image, c'est qu'on lui avait dit, afin de le tranquilliser, que Dieu est bon. Pour ce motif, il n'éprouva pas le besoin de cajoler l'image, de l'apaiser par des présents ou des paroles timides, de gagner ses faveurs par la flatterie.

Toutefois, un matin qu'il était d'impatiente humeur et qu'on le priait, à cause d'une averse, de n'aller pas au jardin, il saisit le portrait de Dieu, le déchira pour se venger et, de rage, en piétina les morceaux. Mais, un peu plus tard, il se faisait un Dieu nouveau, pareil à celui qu'il avait anéanti.

Le chapelain suivait avec admiration le développement de l'idée divine dans l'esprit du jeune garçon. Et il disait au roi :

— Sire, ça va tout seul. Je n'ai point à prêcher. A peine eus-je prononcé le nom de Dieu que le prince en usa le mieux du monde avec lui. Et cela prouve excellemment l'existence de Dieu. Les arguments ingénieux que saint Anselme et les autres docteurs ont tirés de leur raison pour démontrer que Dieu existe ne valent point, à mes yeux, l'exemple que le prince me donne. Ce m'est un grand sujet d'édification personnelle!...

— Vous finirez par croire en Dieu, chapelain !...

— J'y viens, sire; j'y viens tout doucement, — répondit-il avec une bonhomie amusée.

Mais Eudémôn, peu à peu, négligea l'image et même la pensée de Dieu. On eût dit qu'il lui agréait de savoir que Dieu est la cause de presque tout, de le savoir et de ne plus s'en occuper. Ce n'était pas mécréance; — plutôt indifférence pure et simple.

Le roi Tobol s'en réjouissait. Le chapelain ne s'en affligeait pas outre mesure; mais il expliquait au roi :

— Les impies nous objectent volontiers que la misère humaine est inconciliable avec la bonté du démiurge. Ils n'admettent pas que Dieu soit bon et qu'il tourmente l'humanité. C'est spécieux; et j'avoue que je fus longtemps ému de cette objection. Mais ils en parlent bien à leur aise. Voyez votre fils. Il est à l'abri de tous les inconvénients de l'existence; et il oublie Dieu. Eh bien! il en adviendrait pareillement de l'humanité si Dieu la laissait tranquille, s'il ne la tracassait parfois, ne fût-ce que pour se rappeler, de temps en temps, à son souvenir.

— Dieu se défend! — répondait le roi Tobol; — je le conçois. Seulement, je désire qu'il veuille bien permettre à mon fils de l'oublier.

— Assurément! — s'écriait le chapelain.

Eudémôn passa de la sorte les calmes années de son enfance; et, pour le roi Tobol, dont les soucis allaient se multipliant, c'était une intime et délicieuse joie que de songer à son fils : une joie mêlée d'inquiétude et que l'inquiétude même rendait plus précieuse.

Mais, un jour, comme il approchait de ses quinze ans, Eudémôn interpella soudainement le chapelain :

— Au fond, — lui demanda-t-il, — qu'est-ce que c'est que Dieu?

Le chapelain fut interloqué. Cet « au fond » lui indiquait assez clairement que le jeune homme avait longtemps réfléchi et ne se contenterait plus d'une réponse évasive. Il se troubla :

— Monseigneur, vous le savez...

— Je ne le sais pas du tout; et c'est pourquoi je vous le demande. Si vous ne me répondez pas, je vous rosse!

— Mais, monseigneur...

Quand Eudémôn rossait les gens, il n'épargnait pas son énergie. Il tira la barbe du chapelain pour lui bien donner à entendre que l'affaire était sérieuse. Le chapelain bredouilla ce qu'il put et bientôt profita d'une seconde où Eudémôn lui tenait la barbe moins fort pour se sauver. Il fuyait à la fois les coups et les hasards d'une explication périlleuse...

Eudémôn courut après lui, à travers les chambres du château, les couloirs. Et il criait :

— Qu'est-ce que c'est que Dieu? qu'est-ce que c'est que Dieu?

— Je ne sais pas, je ne sais pas! — répondait le chapelain.

A la faveur d'une porte qui se ferma derrière lui très opportunément, le pauvre homme put s'esquiver. Eudémôn, resté seul, cassa des meubles pour occuper sa colère; et, en regardant ses doigts, plus tard, il s'étonna d'y trouver les traces de teinture qu'y avait laissées la barbe artificieuse du chapelain...

Arrivé au palais, le chapelain dit au roi Tobol :

— Sire, mon règne est fini. Le prince a perdu la foi!

Le roi se fit raconter la chose... Le chapelain conclut:

— C'est au tour des philosophes.

— Jamais! — déclara le roi. — Jamais!... Pour rien au monde je ne veux que ces gens-là brouillent la cervelle de mon fils.

— Mais, sire, — continuait le chapelain, — que voulez-vous que j'y fasse? Mes symboles ne le contentent plus. Il rêve au delà de cette idée de Dieu que je lui ai fournie.

— Élargissez-la, votre idée de Dieu!

— Sire, impossible ! Je lui ai donné toute son extension ; et même, trop d'extension. Alors, elle craque. Que voulez-vous? elle a craqué!... On ne peut pas tirer sur une idée indéfiniment.

— Remplacez-la par une autre... Il n'y en a pas d'autre ?

— Il y en a bien d'autres, sire. Seulement, elles ne sont pas de ma compétence... La matière, la vie, les fluides, que sais-je? Ah ! ce ne sont pas les systèmes qui manquent !... D'ailleurs, il n'est rien arrivé que de normal. Je m'attendais bien à ce que les philosophes dussent me supplanter. C'est dans l'ordre. Mais votre fils a été vite!... Dieu qu'il a été vite!... Un enfant de quinze ans !... Il est joliment doué, c'est une justice à lui rendre.

— C'est peut-être un génie ? — demanda le roi Tobol.

Et cette idée le troubla. En écartant de la vie le jeune Eudémôn, ne diminuait-il pas la pensée d'une époque, ne ravissait-il pas à l'histoire l'un de ses héros? La claustration d'Eudémôn lui parut pathétique plus qu'il ne l'avait encore imaginé. Il s'effraya...

— Un génie ? — répondit le chapelain. — Mon Dieu, sire, il convient de ne pas s'étonner de ce que cet enfant aille beaucoup plus vite, à lui tout seul, que n'alla l'humanité. Un petit garçon d'aujourd'hui que l'on enferme ainsi ne ressemble guère à cet Adam qui s'éveilla un beau jour dans l'Éden. Vous avez enfermé avec lui, dans ce château, sans le savoir et sans qu'il le sût, toute l'humanité antérieure dont le rêve obscur est en lui, latent, prêt à s'épanouir dès qu'un hasard l'animera.

Le roi Tobol soupirait ; et il se disait que Dieu, pour réaliser le bonheur adamique, eut de grandes commodités : Dieu travaillait, lui, dans le neuf!...

— Enfin, — conclut-il, — je ne veux pas de philosophes auprès de mon fils! Arrangez-vous.

Le chapelain dénigrait volontiers la métaphysique. Il y traîne des résidus de religions mortes, difficilement combinés avec la dialectique des pédants. Ah ! quelle courbature inutile de l'esprit ! Pour revenir à confesser qu'on ne sait rien, quel grand effort et le peu de plaisir ! Ce retour au néant du départ est ridicule autant que pénible.

— Sire, laissons, en effet, les métaphysiciens, du moins quant à présent. Mais il y a les physiciens !...

— Des matérialistes?... Je vous admire, chapelain !

— Oh ! sire, matérialistes ou spiritualistes, il ne m'importe ! Je ne fais pas entre eux une grande différence. Qu'ils appellent matière ou esprit la chose qu'ils ignorent et que moi j'appelle Dieu, cela m'est égal. Et les matérialistes ont, pour tromper leur ignorance, mille occupations préliminaires où ils trouvent de l'agrément.

Eudémôn fut mis au courant de diverses expériences auxquelles les physiciens procèdent avec méthode : les vases communicants, la chute des corps dans le vide, la bouteille de Leyde, etc. Il s'en amusa et son inquiétude en fut calmée.

Du moment qu'il sut le nom de la pesanteur et put réciter la formule de ses lois, il ne demanda pas d'autres explications. Les phénomènes qui, à l'état libre, l'épouvantaient ou le déconcertaient lui semblaient le plus simples du monde quand il les produisait, en petit, avec ses appareils. Il crut résoudre cent problèmes qu'il ne fit que poser.

Il cédait ainsi aux plus habituelles illusions de la science ; et il se figurait connaître tant de faits que l'inconnaissable ne le gênait plus du tout...

— Ça durera ce que ça durera ! — disait le chapelain.

Des mois passèrent ainsi. Logiquement, Eudémôn devait aller de la physique à la métaphysique : et alors, que de difficultés, de périls !... Eudémôn fut préservé de cet inconvénient par une circonstance naturelle : la survenue précoce de sa puberté, qui le sut distraire de l'idéologie.

— Admirable combinaison ! — remarquait le chapelain. — Si l'humanité n'avait pas cette occasion de ne plus guère songer au mystère qui l'environne, l'angoisse philosophique la tuerait. Mais l'infini, l'absolu, tout cela est vite écarté par le plaisir sensuel. Dieu a fort heureusement pourvu l'homme d'une certaine frivolité.

Le roi Tobol, lui, n'était pas si optimiste. Certes, il redoutait la métaphysique et souhaitait ardemment de voir son fils la mépriser ; mais il ne redoutait guère moins l'amour, dont il n'avait pas une bonne expérience.

Du reste, il était récemment tombé dans la débauche. La

moins édifiante année de son âge fut la soixante-dixième. Il la commença par l'usage immodéré des alcools et, l'estomac s'étant fatigué à ce plaisir, il la continua par les femmes.

S'il recourait à ces jeux, qui ne convenaient pas beaucoup à l'hygiène comme à l'honorabilité de sa vieillesse, c'est qu'il cherchait éperdument l'oubli.

La petite reine était arrivée, à l'improviste, un matin. Le roi l'avait, de sa fenêtre, aperçue qui se présentait à la porte du palais. A peine avait-il eu le temps d'avertir qu'on ne la reçût pas. La maturité l'embellissait encore : elle était dans le plein triomphe de sa grâce fine et captieuse. Le roi crut défaillir en la voyant. Elle ne manqua point de faire du scandale. Comme elle s'en retournait, on la reconnut. On la gratifia de telles ovations qu'elle se sentit populaire. Une faction de mécontents se groupa autour d'elle, lui offrit le pouvoir. Une véritable révolte se produisit. Fougasse n'en fut pas maître sans difficulté : il fallut mettre sur pied les troupes urbaines et charger la foule, que la moindre occasion de désordre affolait. Quinze jours durant, l'émeute fit rage. Enfin, la reine fut emprisonnée, puis, par la volonté du roi, menée à la frontière.

Chose curieuse, c'étaient les républicains de la veille qui s'agitaient ainsi. On les vit organiser un nouveau parti monarchique et le défendre avec la même énergie qu'ils employaient jadis à préconiser le gouvernement populaire. Au fond, ils désiraient d'abord se débarrasser du régime que Fougasse représentait. L'ancien chef socialiste s'était rendu généralement odieux. Sa politique de réformes sociales n'avait pas eu d'autres résultats que d'exciter les masses et de ne les point satisfaire. Il annonçait une réforme et puis une autre ; il lançait de savoureux programmes, et ne les appliquait pas. L'impatience populaire s'exaspérait. L'opposition profitait de ses fautes. Fougasse, au bout de quelques années, ne dut songer qu'à se défendre. Il abandonna ses programmes. Il fut l'autorité, que l'on attaque et qui n'a plus qu'à redoubler sans cesse de rigueur pour ne pas succomber. Il recourut aux plus dures méthodes et mit au service de la royauté les procédés révolutionnaires. Les comités de salut public, les cours martiales sévirent rudement.

Plus d'une fois, le roi Tobol se demanda s'il ne chasserait pas ce ministre terrible. Les choses en vinrent à ce point où les concessions même sont dangereuses. Fougasse désormais symbolisait la royauté : livrer Fougasse au peuple équivalait à la plus lâche abdication. Certes le roi Tobol eût abdiqué avec joie; et ce n'était pas le respect humain ni l'orgueil qui l'en détournaient : de tels sentiments étaient loin de lui. Mais il pensait à son fils et à ce tutélaire château que sa volonté seule maintenait. A mesure qu'il avait plus de rancune contre la vie, il s'attachait avec un plus paradoxal acharnement à ce rêve de bonheur qu'il avait dressé en face de la vie hostile!...

L'année qu'il devenait septuagénaire, la révolution se déclara comme le mal chronique qui emporterait le royaume avec la royauté si quelque hasard ne l'enrayait. Fougasse, réduit aux expédients, semblait ne différer que dans l'attente d'un miracle; ou bien il vivait au jour le jour et tâchait seulement de ne mourir qu'un peu plus tard.

Le roi Tobol prit une maîtresse et crut qu'elle était responsable du peu de plaisir qu'il en retirait. Il en prit une autre; et celle-là, en dépit de grands avantages pécuniaires, ne dissimulait pas très bien la répulsion que le vieillard lui inspirait. Une troisième fut plus courtoise et plus habile. Le roi Tobol l'apprécia si vivement qu'il eut peur de la trop aimer; mais, soucieux d'être, comme il disait, aimé pour lui-même, il essaya de ne la point rétribuer : elle démissionna. Malgré son âge sévère et malgré la médiocrité de ses ardeurs effectives, il était fort sentimental. Et même, il l'était peut-être davantage en raison de cet idéalisme auquel le condamnait la vieillesse. Il multiplia les gentillesses du cœur et les délicatesses de la ferveur amoureuse. Il fut mélancolique à force de raffinement et de subtilité. Ainsi les plaisirs de l'amour lui échappaient et il ne connaissait que les petites douleurs d'une âme attendrie. Il voulut résister là-contre; et c'est pourquoi il recourut à des courtisanes vulgaires, aussi incapables d'éveiller un bel amour que propres à donner un bref amusement.

Le roi Tobol en était là de son cœur et de son corps quand on lui vint annoncer que le jeune prince avait besoin d'amour.

Il en fut désolé. Les signes n'étaient pas douteux. Eudémôn se laissait aller à des langueurs dolentes et câlines que secouaient soudain de grands désirs d'activité. Il s'étirait nerveusement et se roulait sur l'herbe, comme font les chats à l'approche de la saison printanière...

Fougasse et le chapelain se trouvaient auprès du roi. Ces deux anciens ennemis s'entendaient, depuis quelque temps, à merveille.

— Il s'ennuie, cet enfant! — dit Fougasse.

Le chapelain demanda :

— N'a-t-on rien observé de plus évident?...

Si! La veille au soir, Eudémôn avait saisi par la taille l'une de ses servantes ; et il l'avait maniée de la façon la plus claire. La fille s'était sauvée tant bien que mal, par crainte de responsabilités.

— Donnez au prince — proposa le chapelain — des bains très chauds et tâchez qu'il fasse beaucoup de gymnastique.

Mais il comprit lui-même l'insuffisance d'une telle diversion. Il ajouta, comme le roi s'affligeait :

— Que voulez-vous, sire? C'est dans l'ordre naturel.

Le roi Tobol s'écria :

— Mais comment diable a-t-il deviné ça? Il faut qu'on l'ait informé!...

Le chapelain ne se tint pas de rire.

— Pas du tout, sire! Nous naissons avec l'idée de l'amour. D'ailleurs, il serait extraordinaire qu'il n'en fût pas ainsi. Voilà bien la plus explicable de nos hérédités, à y réfléchir.

Après avoir médité longuement, le roi Tobol fit porter cette réponse au gouverneur du château :

— Puisque mon fils est en proie aux concupiscences de la chair, je ne veux pas le condamner à une chasteté qui lui serait pénible. Mais je ne veux pas non plus qu'il soit amoureux d'une femme plutôt que d'une autre. Qu'on le détourne d'un sentiment particulier. A cette fin, sept femmes également belles et désirables seront mises à sa disposition. Tout est bien s'il ne s'attache pas à l'une d'elles, de préférence à toutes les autres. Qu'elles soient l'obligeance même. Si l'une d'elles s'efforçait de rivaliser avec ses compagnes et d'accaparer l'amitié du prince, elle serait chassée avant d'avoir pris

un dangereux ascendant. Mon fils, dont la table est toujours servie excellemment, ne raffine pas sur la gourmandise. J'ordonne qu'on lui épargne de même les néfastes subtilités du sentiment amoureux.

*
* *

Eudémôn était alors un bel adolescent, aux formes souples et robustes. La vive spontanéité de son âge s'adoucissait de nonchalance gracieuse. Il y avait, dans ses manières comme dans sa physionomie, un agréable mélange de sauvagerie et de délicatesse ; il ressemblait à ces fleurs singulières que l'art des horticulteurs fait croître sous les vitres des serres chaudes et qui ont l'air de bêtes farouches, mais qui sont fines et fragiles.

Ses yeux bleus passaient de la gaieté juvénile au rêve. Et parfois sa robe de soie légère voltigeait, au gré de sa course, par les allées du jardin ; parfois, en longs plis réguliers, elle avait l'ordonnance immobile et sévère de la toge d'un sage.

Les petites femmes qui lui furent envoyées l'effarouchèrent un instant ; mais il reconnut bientôt à leur salut courtois et à leurs mines gentilles qu'elles étaient pourvues d'intentions affables.

On les avait, de nuit, installées en sept appartements pareils. Elles sortirent au matin quand le jeune prince, étendu à l'ombre d'un arbre, regardait un petit lézard respirer. Vêtues de blanc, rieuses, elles défilèrent, en groupe joli. C'était le printemps ; et la blonde lumière se répandait autour d'elles. Leur lent cortège se faisait et se défaisait, selon que les allées, plus ou moins larges, accueillaient deux ou quatre ou sept jeunes filles liées entre elles par les bras. Elles riaient et, cependant, furent cérémonieuses. On eût dit qu'elles n'osaient pas s'approcher d'Eudémôn ; mais leurs yeux, s'ils croisaient les siens, lui adressaient un compliment furtif.

Elles parcoururent ainsi tout le jardin, s'arrêtèrent devant un lilas qui, chargé de ses grappes neuves, se dressait en bouquet merveilleux. Elles y choisirent, de-ci de-là, les fleurs que réclamait leur coquetterie. Elles fouillèrent dans l'opulence de l'arbre ; elles eurent des gestes beaux de convoitise

et d'allégresse et, pour orner leurs cheveux, leur cou, leur ceinture, levèrent et arrondirent leurs bras ; elles se consultaient, et s'entr'aidaient ; et l'une faisait à l'autre la révérence ; et celle-ci affectait d'être une dame, une mijaurée ; celle-là esquissait une moue de dépit et bientôt riait ; celle-là laissait retomber les fleurs devant ses yeux et jouait la comédie d'en être aveuglée ; celle-là encore mordillait les fleurs et les tenait entre ses dents, cependant qu'elle secouait en chacune de ses mains une grappe comme une castagnette. Ensuite, ainsi parées, elles se prirent les unes les autres par les doigts et, toutes fleuries, elles coururent, farandole un peu folle, harmonieuse de rires, parfumée de lilas ; elles bondirent et coururent. Elles semaient de brins de lilas leur chemin. Quand elles passèrent devant Eudémôn, il respira l'odeur de ce printemps qui dansait et voletait et s'enfuyait... Elles disparurent ; et le silence se rétablit dans le solitaire jardin.

Eudémôn, tant qu'il les vit, ne sut pas s'il rêvait. Tel fut son trouble qu'il ne songea point à se demander d'où elles venaient, par quel sortilège ou par quel artifice elles faisaient irruption dans son étroit univers. Même il n'osa bouger : le moindre mouvement ne risquait-il d'anéantir le ravissant prestige ? Et il ne discernait pas l'une de ces jeunes filles plutôt que les autres ; mais toutes lui étaient une éblouissante vision, que ses yeux pouvaient à peine saisir et dont ils s'enivraient.

Seulement, lorsque la première, et la suivante et les autres, une à une jusqu'à la dernière, très vite, se furent engagées sous une porte du château et eurent disparu, il se dressa sur ses jambes et, le corps en avant, prêt à s'élancer, il attendit : la solitude et le silence, trop soudains, le glacèrent. Il lui sembla qu'il était plongé dans une eau froide et incolore. Mais sa volonté triompha de sa stupeur. Et alors il se dirigea vers la porte où les jeunes filles étaient entrées. Il n'y fut pas d'un trait ; il se glissa, il se dissimula derrière les feuillages, comme fait un chat qui s'approche, fluet, avant de bondir ; ses yeux ne quittaient pas la porte, et il se dissimulait ainsi de peur qu'elle ne se fermât à son arrivée. Quand il en fut à quelques pas, il s'y rua.

Courant, il découvrit les sept chambres pareilles. Les sept

jeunes filles se tenaient à l'huis de chacune d'elles, minaudières et attrayantes.

En leur présence, la timidité prit Eudémôn. Il longea le corridor et vit les sept visages et ne sut ce qu'il leur voulait. Il le sut mieux en remarquant leurs lèvres tendues vers lui, leurs bras qui l'invitaient. Le sang lui bouillait dans les veines et un grand désir le hantait. Plusieurs fois, il passa devant les sept jeunes filles. Et telle était son incertitude alarmée qu'elles crurent qu'il s'en irait sans avoir préféré l'une d'elles, ou bien qu'il ne cesserait pas d'aller ainsi de l'une à l'autre, faute de ne pouvoir les enlacer toutes ensemble dans ses bras... Mais il arriva que, sa démarche étant mal assurée, sa robe frôla une robe. Il frissonna, il s'arrêta. Les lilas, tout proches, le grisèrent. Des yeux entrèrent dans les siens ; de frémissantes lèvres furent si près des siennes qu'elles les attirèrent invinciblement.

Eudémôn défaillait. La jeune fille le soutint et l'emmena.

Eudémôn la contempla, ravi, muet. Les six autres, il les avait oubliées; et il n'entendait pas leur rire à travers la porte et la courtine. Il n'entendait rien que le bourdonnement de ses oreilles...

Et ils ne se parlèrent l'un à l'autre qu'ensuite...

C'est ainsi que le fils du roi Tobol connut les premières voluptés de l'amour. Il les apprécia.

Poli ou curieux, il ne méprisa nulle des compagnes que la prudence de son père lui avait données. Deux semaines durant, il ne parut point avoir de prédilection pour l'une d'elles. Peut-être ne les distinguait-il guère. Le hasard lui présentait alternativement l'une ou l'autre; son amour éparpillé ne choisissait pas; celle qu'obtenait sa fantaisie était la seule qu'il connût au moment qu'elle lui prodiguait les trésors nouveaux de ses caresses.

Il fut Daphnis que sept Chloés, bien averties, endoctrinent; et il n'eut pour elles qu'un même et seul amour.

— Bravo ! — s'écria le roi Tobol, quand il apprit que ses volontés étaient si bien accomplies.

Puis il ajouta :

— Veillez seulement à ce que le prince n'abuse pas de ces plaisirs. Sa santé en souffrirait; en outre, il les dédaignerait

bientôt : et alors je ne vois pas trop ce qui nous resterait encore à lui offrir !... Passé l'amour, il n'est plus rien qui vaille, monsieur le gouverneur, plus rien !

Le gouverneur dut avouer qu'Eudémôn n'avait pas autre chose en tête et ne quittait pas ses petites épouses. Il les conviait à ses repas et les voulait lui-même servir. Il mettait une infinie bonne grâce à les cajoler. Et il n'avait aucune pudeur; mais il interrompait toutes choses, dîners excellents ou jeux par le jardin, si le désir le prenait d'une amoureuse intimité.

Il éprouva quelque lassitude et parfois fut maussade.

Parmi les sept jeunes filles, il y avait une petite brune qui s'appelait Lilith. D'où elle venait, on ne le savait pas trop. Elle racontait là-dessus des histoires peu concluantes. Avant d'entrer en la compagnie d'Eudémôn, elle était figurante en quelque théâtre; mais elle avait suivi longtemps une troupe bohémienne : enfant trouvée, enfant volée, grandie sur les chemins de maints pays et oublieuse de ses premiers ans... Elle dansait avec une joie délurée, comme si des musiques perdues continuaient à l'animer malgré elle. Son teint mat, bistré autour des yeux, avait au jour un éclat singulier. Ses yeux dorés, où des paillettes brillaient, au déclin du jour s'assombrissaient. Suivant l'heure, elle n'était pas la même : l'approche de la nuit se manifestait en elle comme sur le penchant des collines. Sa voix aussi variait, tantôt gaie comme le soleil sur l'eau, et tantôt grave comme le reflet d'un cyprès à la surface d'une eau crépusculaire. Sa taille se pliait, docile à ses divers émois; les cheveux dénoués, folâtrant parmi les lilas, elle semblait balancée par le vent, ainsi qu'un jeune arbre; puis, attentive et silencieuse, on la voyait avancer, telle une ombre...

— Je m'appelle Lilith, — avait-elle dit au roi Tobol, qui l'interrogeait; — et je n'ai pas d'autre nom que Lilith.

Et elle avait dit encore :

— Je viens de si loin que je ne saurais plus y retourner !...

— Lilith ?... — remarqua le chapelain. — Certains commentateurs talmudiques rapportent qu'une Lilith fut, au Paradis terrestre, la sœur d'Ève, sa sœur aînée, et la première compagne d'Adam...

— Je ne sais pas si je viens du Paradis terrestre; mais je ne saurais plus y retourner!...

— Seulement, — continuait le chapelain, — d'autres docteurs, peut-être malveillants, ont attribué à cette Lilith, fort belle, une origine diabolique : Dieu créa Ève; et le diable créa Lilith, après la faute.

Le roi Tobol s'était un peu effrayé de ce conte; et les yeux dorés de Lilith ne le rassuraient pas.

— Du reste, — ajoutait, en badinant, le chapelain, — la créature de Dieu ne l'emporta guère sur la créature du diable : Ève a fort mal tourné et compromis gravement sa descendance!...

Trois semaines peut-être après son arrivée au château, Lilith, un soir, s'était assise au bord du bassin fleuri qu'il y avait au milieu du jardin. Elle regardait se fermer, à la fraîcheur du crépuscule, les nymphéas dont le feuillage a l'aspect du bronze et dont la chair, jaune, blanche ou rosée, est sensible extrêmement. D'autres fleurs, cependant, s'ouvraient, plus sensibles encore, celles-là, et si chastes qu'à la lumière elles se replient sur elles-mêmes : elles n'osent s'épanouir qu'à la faveur de la tutélaire obscurité. Le bassin s'emplissait d'ombre; il noircissait peu à peu, comme si l'ombre l'eût lentement pénétré jusqu'en ses profondeurs. Et l'ombre minutieuse entrait aussi dans l'épaisseur touffue des arbres. Elle s'assurait premièrement de ses cachettes, et elle ne circula qu'ensuite par les espaces plus larges, puis les occupa.

Lilith assistait à ce jeu subtil et s'amusait de se sentir, en ce jardin, l'un des objets sur lesquels l'indifférente nuit tombait.

Elle avait apporté avec elle, secrètement, sa petite guitare. Quand eut cessé le manège du soir qui arrive et quand se fut installé le silence nocturne, son cœur mélancolique souhaita l'accompagnement d'une musique douce et pareille à ses pensées. Mais elle craignit d'offenser le silence et ne voulut que chuchoter sa plainte. Elle prit sur ses genoux sa guitare et s'inclina vers elle de telle sorte que sa joue s'y vint presque poser. Alors, de ses doigts caressants, elle frôla les cordes à peine; et elle avait soin d'étouffer leur chant dès qu'il allait s'élever un peu haut. Ce n'était qu'un murmure

en sourdine. Mais son oreille, toute proche, en saisissait les moindres frémissements.

Elle commença par de confus accords; et puis des notes lui plurent, qui étaient pareilles au bruit d'une goutte d'eau sur une coupe de cristal; d'autres encore qui, interrompues soudain, semblaient d'harmonieux sanglots. Elle les répéta plus d'une fois et elle aima leur timide douleur. Et, insensiblement, elle laissa plus libres de courir sur les cordes ses doigts que le désir de son âme guidait. Une petite mélodie naquit et frissonna dans la boîte sonore où l'on eût dit qu'elle éveillait un rêve assoupi. Dolente et lente, elle ne s'égayait un peu que pour pleurer bientôt plus amèrement...

Eudémôn, qui traversa le jardin, ne sut ce qu'il entendait. Il se tint immobile et guetta. N'était-ce pas la nuit qui, se croyant seule, parlait à elle-même? Eudémôn voulut connaître ses paroles. Une seconde avait suffi pour que lui revinssent ses inquiétudes de naguère. Il admira cette voix étrange : insidieux, il l'avait surprise!... Il l'écouta, s'étonna de ne la point comprendre, y chercha vainement des mots et sentit qu'elle le troublait au point d'amener des larmes à ses yeux.

La voix se tut, et Eudémôn pensa crier de désespoir, pensa supplier la nuit de parler encore. Il attendit...

La musique recommença, et Eudémôn perçut qu'elle partait, lui semblait-il, du bassin. N'était-ce pas l'eau qui la produisait?... L'eau ou les fleurs?... Il se glissa vers le bassin, marchant sur l'herbe et s'appliquant à ne pas faire de bruit. Mais il dut traverser une allée; le sable, sous ses pas, grinçait : il s'en affligea, comme si le moindre tumulte allait révéler sa présence et tuer la si belle voix. Des feuilles aussi, que ses bras remuèrent, pouvaient détruire tout le sortilège. Il s'arrêtait, et puis cheminait comme un tremblant fantôme qui redoute de meurtrir d'autres fantômes...

Toute à ses musiques, Lilith ignorait l'approche d'Eudémôn et caressait doucement les cordes de sa guitare. Et Eudémôn, à mesure qu'il approchait, cédait à plus d'émoi.

Quand il la vit, il la reconnut et se figura qu'il l'avait devinée; il accepta comme une chose naturelle que cette mélodie vînt d'elle, par cette nuit délicieuse. Leurs yeux se rencontrèrent. Et Lilith, sans bouger davantage, continua de

jouer. Mais elle le regarda longuement; il s'inclina vers elle, s'assit auprès d'elle, et, sur l'épaule de la jeune fille, il appuya sa tête.

Ils demeurèrent ainsi et la musique unit ces deux êtres parfaitement. Lilith ne jouait pas un air plutôt qu'un autre: elle laissait aller à leur guise ses doigts sur les cordes de la guitare, et son âme accueillait volontiers la mélodie que suscitait un favorable hasard; ou bien étaient-ce ses doigts qui suivaient son rêve nonchalant?... Eudémôn s'abandonnait au même charme persuasif et doux.

A partir de ce soir-là, il aima Lilith et comprit qu'il l'aimait et sut le lui dire. Toute sa ferveur, éparpillée jusqu'alors, se rassembla; et à la fougue de son désir, plus véhémente, se joignit une tendresse timide, qui tremblait, qui hésitait à se déclarer et qui n'avait pas de relâche. Il se plut à des câlineries silencieuses. Il témoignait à son amie une obéissance enfantine. Il semblait se confier à elle et être content de ce qu'elle voulût bien le guider. Il l'admirait et il l'aimait. S'il se promenait avec elle par les allées du jardin, c'était à son bras; et il avait soin de ne pas marcher trop vite, mais il s'appliquait à imiter ses pas souples et lents.

Les autres jeunes filles tentèrent vainement de l'approcher. Il les éconduisit et, comme elles insistaient, il les repoussa. Le badinage de l'une d'elles le révolta : il menaça de la frapper si elle ne fuyait. Il refusa de les recevoir à sa table et ordonna qu'elles ne parussent point en sa présence. L'amour qu'il éprouvait pour Lilith se nuançait de jalousie; et l'objet de sa jalousie, ce fut lui-même : il veillait à n'admettre point en sa pensée d'autres images que de Lilith qu'il aimait. Toutes les complications du sentiment amoureux, il les inventa; et, même, à son bonheur se mêla une tristesse savoureuse dont il goûta la singulière et alarmante nouveauté.

Lilith éprouvait une pareille tendresse. Elle n'avait pas trop songé à captiver le cœur d'Eudémôn: pour de telles ambitions, elle était trop nonchalante. Elle ne dut pas le cœur d'Eudémôn à des manigances; mais elle le gagna par cette musique où s'était divertie sa mélancolie d'un soir. Jusqu'au moment où naquit leur sympathie mutuelle, la petite prostituée et le naïf jeune homme ignoraient à peu près également

l'ardeur spirituelle autant que sensuelle qui soudain les enivra. Ils furent l'un à l'autre d'âme, de corps et de fantaisie.

*
* *

On avertit le roi Tobol.

— C'est épouvantable! — s'écria-t-il.

En dépit de l'émeute qui bouleversait la capitale, il se rendit incontinent au château. Le chapelain l'accompagnait.

Le roi Tobol vit Eudémôn et Lilith, assis dans le jardin, près de l'eau où les nymphéas épanouis s'extasiaient à la lumière du soleil. Lilith jouait de la guitare en sourdine. Eudémôn, appuyé contre elle, les yeux à demi clos, sentait renaître en lui l'émoi du soir initial...

— Je comprends! — dit le roi; — c'est la musique qui a tout fait!...

Il ajouta :

— Je veux parler à cette petite!

Ce ne fut pas chose facile que de trouver un moment où l'on pût séparer Lilith d'Eudémôn. Le roi Tobol dut, quelques heures, attendre. Le chapelain lui disait :

— Croyez-moi, sire, l'aventure n'est pas grave. C'est une petite crise de monogamie que le prince traverse. Il sera bientôt las de cette Lilith, et d'autant plus qu'il est plus épris d'elle présentement.

Le roi Tobol n'était pas de cet avis. Il laissa le chapelain développer amplement cette idée que l'homme est, de nature, polygame; il ne l'écoutait pas beaucoup.

Lilith enfin lui fut amenée. Au regard du roi, elle devina qu'on la gourmanderait. Elle se fit impertinente.

— Je te mettrai en prison! — lui dit le roi.

— Vous ne le pouvez, sire, — répondit-elle, — sans faire pleurer le prince; et cela, vous ne le voulez point.

Le roi Tobol, sentant la force qu'elle avait contre lui, se troubla. Il modéra ses menaces :

— On t'enlèvera ta guitare.

Comme la première fois, elle répondit :

— Vous ne le pouvez, sire, sans faire pleurer le prince.

— Mâtine! — s'écria le roi.

Et il s'approcha d'elle, les poings levés, pour la battre.

— Vous ne sauriez me battre, sire, — dit-elle, — sans que les marques en demeurent sur mon corps. Et, que je sois un peu moins jolie, le prince pleurerait. Si, par mégarde, vous me tuiez, le prince mourrait!... Oui, — ajouta-t-elle avec une gentille emphase, — oui, tout cela pour la simple raison que le prince m'aime !...

— Des bêtises !... — insinua le chapelain.

Mais elle répondit, souriante :

— Essayez, sire ; ou bien essayez, monsieur le chapelain.

Elle laissa tomber ses bras et offrit aux soufflets son visage, aux coups sa poitrine. Comme ni le chapelain ni le roi ne bougeaient, elle dit avec assurance :

— Il n'est pas sur tout mon corps une petite place et il n'est pas dans mon esprit une pensée qui n'appartiennent à Eudémôn. Vous ne pouvez, sans le priver d'une parcelle au moins de son bonheur, meurtrir une petite place de mon corps, ni non plus attrister aucunement mon esprit, où il a mis sa prédilection.

Le roi Tobol la supplia :

— Lilith, si tu voulais amener le prince à ne plus t'aimer, il n'est pas de trésors que je ne voulusse te donner pour ta récompense...

— Il n'est pas de trésors que je souhaite à ce prix-là, — répondit-elle.

— Lilith, je suis vieux et je suis allé jusqu'au fond de la tristesse. Toutes choses m'ont déçu. Mon peuple se révolte... Et je n'ai plus au cœur d'autre souci, d'autre espérance dernière que de réussir à protéger Eudémôn contre les atteintes néfastes de la vie.

Elle ne s'attendrissait pas ; elle regardait, par la fenêtre close, le jardin. Le roi Tobol reprit :

— Lilith, je te conjure!... Aie pitié !... Tu as assez de bonheur dans l'âme, il me semble, pour avoir un peu de pitié !...

— J'ai tant de bonheur dans l'âme — déclara-t-elle — que je ne songe point à la pitié.

Le roi recommença, pleurant, à l'invoquer. Il s'agenouilla devant elle. Mais elle, hardie, releva sa guitare qui pendait à

son bras. Elle se détourna; et les cordes frémirent; et, de plus en plus haute, s'épanouit une gaie musique. Aussitôt arrivèrent du jardin les appels d'Eudémôn :

— Lilith, Lilith !... Où es-tu? Viens !...

A pas lents, sans crainte, elle s'en fut, et n'interrompit sa ritournelle que le temps d'ouvrir une porte, et disparut. Ni le roi ni le chapelain n'essayèrent de la retenir.

Ils entendirent la musique impertinente qui parcourait les couloirs, les escaliers et, dans le jardin, bientôt s'exaltait. Le roi Tobol, de la fenêtre, vit Eudémôn et la joueuse de guitare se retrouver. Le bras d'Eudémôn enlaça doucement la taille de l'amie mélodieuse. Par les allées bordées de fleurs, ils avancèrent unis. Et ils semblaient mener à leur suite un beau cortège d'invisibles félicités.

— Il n'y a rien à faire, — dit le roi Tobol. — Adieu !

Et, plus triste que jamais, il regagna le palais de sa tristesse.

*
* *

Eudémôn disait à Lilith :

— Explique-moi, s'il te plaît, Lilith, pourquoi je ne peux pas supporter que tu t'éloignes un peu.

— Parce que tu m'aimes, Eudémôn.

— Mais, justement, Lilith, c'est cela que je te demande Explique-moi pourquoi je t'aime...

— Parce que je t'aime, Eudémôn.

— Mais cela encore, Lilith, tu ne me l'expliques pas. C'est un grand mystère ! Ne penses-tu pas que nous ne sommes, toi et moi, qu'un seul être qu'on a divisé? Et chaque portion, toi et moi, cherche l'autre et l'aime... L'être divisé que nous sommes désire n'être plus divisé : et c'est cela qui est l'amour...

— Je ne sais pas, — répondait Lilith.

— Et, — continuait Eudémôn, — si je me coupais en deux, peut-être que chaque moitié de moi aimerait l'autre?

Lilith souriait :

— Si tu te coupais en deux, Eudémôn, tu mourrais !

— Que dis-tu?

— Rien! — répondait Lilith vivement.

Eudémôn construisait ainsi autour de son amour de prestes idéologies, qui s'élevaient sans peine assez haut mais retombaient bientôt sur elles-mêmes comme ces cathédrales trop hardies que dressait la foi ancienne et qui s'écroulaient sous leurs voûtes. Pour achever l'hypothèse, il lui manquait toujours quelque élément. Il y suppléait par des fables rudimentaires, qu'inventait son imagination juvénile et qu'animait sa ferveur. Mais il sentait l'insuffisance de ses trouvailles et il en éprouvait un malaise.

— Ne réfléchis pas à tout cela, — lui disait Lilith; — aime-moi seulement et ne te demande pas ce que c'est qu'aimer : il n'importe!

— Alors, viens dans mes bras!... Quand je t'ai dans mes bras, le mystère de notre amour ne me gêne plus : je comprends tout, sans peine!... Ou bien quand nous sommes assis côte à côte et que tu joues sur la guitare des choses et des choses!...

Un jour qu'ils étaient las et comme à bout de voluptés, ils avaient, par la grande chaleur de midi, cherché le frais sous un arbre, près du bassin des nymphéas. Ils crurent s'endormir et ne le purent. Des papillons jaunes se pâmaient sur des fleurs immobiles; des abeilles allaient et venaient et, l'on ne savait si leur vol bourdonnant marquait leur allégresse ou la frénésie de leur fatigue. L'air était lourd... Eudémôn respirait mal et souffrait d'un désir étrange, indéfini.

Lilith prit sa guitare et en toucha les cordes graves. Elles eurent le son que réclamait l'heure torride et pesamment extasiée. Les notes volèrent à grands coups d'ailes dans l'air chargé d'aromes, s'y éparpillèrent et s'y perdirent. Eudémôn s'étira et, d'une voix à demi suffoquée par l'angoisse, il dit à Lilith :

— Je crois, Lilith, que tu sais des choses et des choses que, moi, j'ignore, qui me manquent et que tu devrais me dire!...

— Peut-être! — répondit-elle.

Et alors, pour la première fois, elle joignit à la musique de sa guitare une chanson. Moins une chanson qu'une plainte. Les paroles n'étaient pas, une à une, intelligibles pour Eudé-

môn. Lilith qui, depuis l'enfance, avait accoutumé de les chanter, en avait oublié le sens; elles étaient d'une langue lointaine et ancienne... Il suffisait à Lilith de les chanter, avec l'accompagnement de la guitare, pour qu'elles lui fussent évocatrices mieux que des mots connus. Elle chanta et se lamenta. Sa tête s'inclinait en arrière, les yeux clos et les traits tirés. Sa bouche s'ouvrait à peine et la jérémiade nasillarde avait des alternatives bizarres de langueur et de farouche désespoir. Et puis Lilith se taisait une minute. Alors les notes métalliques de la guitare, comme libérées de la servitude que la voix leur imposait, allaient à leur guise, folâtraient et baguenaudaient. Ensuite elles se calmaient afin que reprît son thrène la voix quelquefois rauque et cristalline quelquefois...

Eudémôn subissait l'influence des sons qui le traînaient, par mille détours, à leur suite. Et il allait ainsi jusqu'aux extrémités de la douleur, jusqu'aux extrémités d'une joie sans cause, étonnée d'elle-même. Il n'avait d'apaisement que si les sons le voulaient bien, aux instants de relâche où ils s'amenuisaient pour repartir bientôt vers la douleur ou vers la joie. Et il arrivait aussi que ne fissent qu'un ces deux sentiments : un suprême silence, succédant au tumulte des cordes forcenées, pouvait seul convenir à l'excès de cet émoi double où l'âme tout entière, près d'éclater, se pâmait.

— Encore !... — supplia Eudémôn quand Lilith eut fini sa chanson.

L'autre chanson se raillait plaisamment. Elle avait des rires gentils et faisait des mines. Les doigts de Lilith couraient et badinaient et sautaient; et l'on ne pouvait prévoir ce qu'ils inventeraient pour continuer leur gracieuse allée et venue, tant ils prodiguaient sans cesse le trésor de leur gaieté. Mais Lilith, soudain, posa sa petite main sur les cordes et fit taire la guitare. Elle chanta une complainte, et puis une autre, et puis une autre. Et c'étaient de multiples airs, capricieux, délicieux, qui soulevaient les vagues du désir, libéraient les oiseaux nostalgiques, donnaient à danser à de petites filles, emmenaient des vieillards à leur tombe, appelaient la pluie sur la terre altérée, éveillaient les rossignols dans les bois nocturnes, lançaient au ciel les alouettes allégées, faisaient

glisser sur des perrons de marbre les feuilles en cuivre de l'automne, et sanglotaient et puis éclataient de rire et puis ne savaient plus, en fin de compte, ce que souhaitait leur inquiétude.

Ces petites chansons, qui étaient, avec Lilith, entrées dans le château bien muré d'Eudémôn, venaient de loin, — des profondeurs de l'espace et du temps. — Là-bas, au pays natal de Lilith, que Lilith ne connaissait plus, elles s'étaient accordées à la tristesse et à la joie des générations humaines qui se succédaient et qui se livraient de l'une à l'autre cette merveille, au jour le jour réalisée, — l'âme populaire consciente de soi. A chacune de ces chansons, tout homme qui l'avait chantée avait laissé un peu de lui-même. Elles s'étaient ainsi, au cours des âges, enrichies, tout en restant pareilles de paroles et de notes : leur puissance émotive s'était accrue de tout le rêve millénaire qui s'était symbolisé en elles.

Et il n'importait guère que Lilith n'en comprît plus les paroles, ni qu'Eudémôn ne les comprît pas. Elles étaient là, ces chansons, toutes pleines de temps et d'espace. En elles chantaient les siècles écoulés et les régions étranges. Le temps et l'espace qui étaient en elles se heurtaient aux murs du château, comme pour les abattre et s'en aller. Eudémôn ressentit profondément leur souffrance captive...

Il interrompit la chanteuse et lui demanda :

— Ce que tu chantes, qu'est-ce ?...

— Je n'en sais rien, — répondit la chanteuse ; — cela se chante dans mon pays, qui est si loin que je ne saurais pas y retourner...

— Je veux partir ! — fit Eudémôn.

Et leur dialogue fut tel désormais :

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ici ?

— Des pays, des pays et des pays, et le mien parmi tous ces pays dont je ne sais pas le nombre ni la distance.

— C'est grand ?

— Oui, on ne peut guère aller jusqu'au bout.

— Et après, après, après ?

— D'autres pays.

— Et après les pays ?

— Je ne sais pas.

Eudémôn bondit. Il courut à la première porte qu'il trouva. Haletant, il traversa les chambres et les corridors, s'y perdit, s'irrita de vérifier qu'il revenait sur ses pas, sans cesse. Il cherchait une porte qui donnât vers le dehors et il ne trouvait pas la seule qu'il y eût, qui était bien dissimulée.

Lilith, au jardin, s'effarait de le voir, par instants, et de ne plus le voir. Elle le comparait, en pensée, à ces papillons qui se cognent aux murs d'une chambre et qui s'exaspèrent de ne rencontrer nulle issue à leur véhément désir de fuir. Elle trembla que l'impatience d'Eudémôn ne les trahît tous deux. Mais le jeune homme, en dépit de sa fébrile hâte, se cachait et se protégeait d'hypocrisie astucieuse. Elle l'appela. Longtemps il négligea de lui répondre.

Enfin, las, il revint à elle. Il s'approcha d'elle, il la prit dans ses bras, la plia contre son corps, la tint renversée, la regarda au fond des yeux et lui cria au fond de l'âme :

— Emmène-moi, Lilith, dans ton pays ; emmène-moi !

— Je t'emmènerai ; mais ne dis rien ! — répondit-elle.

— Emmène-moi tout de suite.

— Non... ce soir... cette nuit... Tais-toi !...

Il se tut. Et, pour l'apaiser, elle lui donna son corps à goûter. Mais, parmi les délices de son corps, il criait :

— Emmène-moi, emmène-moi.

Et, plus elle exaltait l'amoureuse ardeur du jeune homme, plus il voulait avec elle s'enfuir.

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

AU JAPON

FLEURS DE CERISIER

Au Japon tout le monde est poète. Il importe peu que l'on naisse sans don. L'éducation y supplée. La poésie japonaise n'ignore pas absolument les grandes entreprises ; mais elle se complaît dans les plus courtes. En trois vers ne comptant que dix-sept syllabes, elle sait esquisser un paysage, mettre en relief le détail pittoresque ou touchant, et parfois même nous révéler une âme. Ces trois vers de dix-sept syllabes, c'est le *hokku*. Phrase presque toujours inachevée, esquisse, simple ligne plutôt, accusant un contour que le rêve achève et remplit à sa guise ; mais quel art dans cette ligne et le choix de ce trait ! La poésie y est moins exprimée qu'éveillée en nous. Et peut-être est-ce là ce qui nous y plaît le mieux ; peut-être le charme en est-il fait surtout du plaisir de cette collaboration si délicate et si intime. C'est moins la pensée de l'auteur que nous suivons que la nôtre même, et ce n'est pas à lui que va notre pitié, en écoutant ce soupir d'automne, automne de l'année et automne de la vie, où les arbres sont dépouillés et les espérances mortes :

Ki wo satte	Détachées de l'arbre,
Hitoshio ôki	Vous voilà plus nombreuses,
Ochiba kana !	O feuilles tombées !

Le petit *uta*, appelé aussi *tanka*, est un peu plus long : trente et une syllabes réparties en cinq vers. Le *tanka* est la

forme préférée, la plus employée, celle qu'aujourd'hui encore tout le monde sait manier : il servait jadis aux frêles dames et aux nobles seigneurs de la cour des mikados. Il en garde encore la langue aux formes variées, à la sonorité claire et douce, à la syntaxe imprécise ; il la garde avec toute la préciosité de ses allitérations, de ses concetti, de ses jeux de mots qui éclairent toute une phrase de deux sens se complétant l'un l'autre, délices des initiés et désespoir du traducteur. Dans ce langage archaïque, le chinois lourd et guindé, aux sons sourds, aux articulations dures, n'est pas admis ; quand par hasard il s'y glisse, sa gravité semble peser sur ces syllabes légères.

Cette brièveté permet à la poésie japonaise de s'insinuer partout, de se mêler à la vie entière, d'en accompagner tous les actes et tous les événements. Elle offre un cadeau, dit les remerciements, se glisse dans une lettre, ne dédaigne même pas la carte postale, recueille le sourire d'un jour de fête, les larmes de ceux qui se quittent ; grâce à elle, les dernières paroles des mourants vivront plus longtemps dans la mémoire de ceux qui restent.

*
* *

Ceux qui sont partis pour la terrible guerre de Port-Arthur savaient qu'ils allaient mourir, qu'à tout le moins beaucoup ne reviendraient pas, comme l'a dit l'un d'eux, « goûter la fraîcheur des soirs au seuil de leur maison[1] ». Et c'est au vieux rythme aimé de leurs ancêtres que généraux, capitaines, sous-officiers, soldats armés à l'européenne, ont confié leurs adieux, leurs émotions, leurs regrets, leurs espoirs. Parfois aussi ceux qui restaient au pays demandèrent à la poésie de porter leur souvenir ou quelque courte joie à ceux qui étaient partis. Et de même qu'une famille conserve précieusement le suprême *uta* d'un mourant, on n'a pas voulu laisser se perdre ou s'oublier trop vite ces poésies de la guerre, dernières pensées des frères dont le sang a coulé. On a recueilli en un petit vo-

1. *Mata au to*
Omowanu kadono
Suzumi kana !

lume[1] celles que le nom ou la mort glorieuse de leurs auteurs rendaient particulièrement précieuses. Nous autres Européens, nous aurions sans doute intitulé ce volume *Livre d'or*. Sans titre ronflant, le frontispice du livre japonais s'orne à peine de quelques fleurs de cerisier parmi des attributs militaires.

Pourquoi ces fleurs pleuvant sur ces engins de mort? Un ancien poète[2] l'a dit :

Shikishima no	Quelqu'un demande-t-il[3]
Yamato-gokoro wo	ce qu'est l'âme
Hito towaba,	de notre vieux Yamato[4]?
Asahi ni niou	Ah! voyez les fleurs du cerisier sauvage
Yama-zakura-bana!	répandant leur parfum dans la lumière du soleil levant!

Plus discrète, plus parfumée que la fleur rosée et touffue des cerisiers de jardin, la fleur du cerisier sauvage est toute blanche. Au printemps, elle s'ouvre claire dans la lumière, écarte peu à peu ses pétales, en agrandit le cercle gracieux; puis, d'un suprême effort, elle s'arrache de sa tige et tombe ; laissant l'arbre déjà revêtu de sa parure d'été, elle tombe lentement d'une chute de neige que le vent courbe et adoucit. Des papillons blancs passent, on dirait des fleurs remontant vers leurs branches[5]. A terre, étoilant la poussière, cette neige odorante s'étale immaculée à côté des fleurs du camélia, tombées en même temps.

De cette blanche fleur du cerisier sauvage, le *samurai* avait fait le symbole de son idéal. Il voulait, lui aussi, vivre une vie d'honneur, sans tache, dût-elle en être abrégée. Il voulait surtout tomber sans que rien ne ternît son nom, d'une chute

1. *Seiro-gunjin giñeishû,* par MM. Kunikida et Edamoto.

2. Motoori.

3. J'ai dû renoncer à suivre exactement la coupe des vers dans la traduction ; je l'ai remplacée le plus souvent par une autre à peu près équivalente. Les quelques cas où cependant la coupe originelle a pu être respectée, sont indiqués par l'emploi de majuscules au commencement des lignes.

4. Le Japon.

5. Arakida Maritake (xve siècle) :

Rakkwa eda ni	Ah! je croyais que des fleurs tombées
Kaeru to mireba,	Retournaient à leurs branches;
Kochô-hana!	... Ce sont des papillons!

éclatante et glorieuse, afin que son souvenir demeurât immaculé parmi les siens. De là ces fleurs parsemant la couverture de ce livre; de là les nombreuses allusions qui y sont faites au long des pages.

Sans introduction ni préface, le volume s'ouvre brusquement par quelques poésies de S. M. l'Empereur, invitant ses soldats à remplir leur devoir, se confiant en leur courage et en leur fidélité, et regrettant de devoir les laisser aller sans lui aux périls, « vieillard qui reste seul à la garde des champs, tandis que tous ses enfants sont partis au jardin de la guerre[1] ». La dernière poésie de l'Empereur traduit un étonnement que tous ont partagé :

Yomo no umi	En cet âge du monde
Mina harakara to	où dans tout l'univers
Omou yo ni,	nous nous croyons tous frères,
Nado nami-kaze no	pourquoi donc la tempête
Tachi-sawaguran?	s'élève-t-elle furieuse?

Leurs Altesses Impériales, les princesses du sang, ont aussi laissé parler leurs cœurs. C'est la princesse Tsune-no-miya qui s'écrie :

Isami-tatsu	Chaque fois que je vois
Masura-dake-o wo	partir pleins d'ardeur
Miru tabi ni,	tous ces braves soldats,
Tsutsuga nakare to	ah! quels vœux ardents je forme
Inori koso sure!	pour que le malheur les épargne!

Et il est touchant que l'annonce d'une victoire lui fasse dire :

Mi-ikusa wa	Les armées impériales, me dit-on,
Kachi-watarinu to	ont encore étendu leurs succès;
Kiku kara ni,	mais à cette nouvelle,
Mazu koso omoe	mon premier souci est
Masurao no mi wo!	pour le sort de tous ces braves!

Et voici le vœu de la princesse Kitashirakawa, travaillant

1. *Kora wa mina.*
Ikusa no niwa ni,
Ide-hatete,
Okina ya hitori.
Yama-da moruran.

à des bandes de pansement pour les ambulances de la Croix-Rouge :

Shiro-nuno ni	Ah ! je voudrais,
Akaki kokorowo	enveloppant dans ces linges blancs
Maki-komete,	tout le dévouement de mon cœur,
Tsunagi-tomebaya	y fixer et retenir ainsi
Hito no tama no o!	des existences humaines !

Le choix de l'expression est remarquable d'un bout à l'autre de ce petit poème ; notons le rapprochement des mots *shiro-nuno ni akaki*, qui semble sur la blancheur des linges faire apparaître déjà comme une tache de sang.

L'une des perles les plus précieuses de ce recueil est une pièce du vainqueur de Port-Arthur, du général Nogi :

No ni yama ni	Dans la plaine et sur la montagne,
Uchi-jini naseshi	vestiges aimés des héros
Masurao no	qui tombèrent frappés à mort,
Ato natsukashiki	voici que s'épanouissent
Nadeshiko no hana!	des fleurs d'œillets !

La grâce de cette vision printanière après les horreurs de la tempête, est sensible à première lecture. Mais grâce aux jeux de mots poétiques que permet la structure un peu lâche de la phrase japonaise, une seconde lecture de ces vers y peut trouver un sens plus triste et plus poignant : les œillets, *nadeshiko*, sont les enfants qu'on a comblés de caresses, les deux fils du général vainqueur, qui dorment leur dernier sommeil dans la terre du Liaotoung. « Dans la plaine et sur la montagne[1] ils sont tombés en héros ; et rien ne reste plus de ces douces fleurs, mes enfants bien-aimés ! » Alors cette plainte d'un cœur de père, voilée pour ainsi dire sous l'évocation des fleurs d'œillet, devient poignante. Et n'y a-t-il pas dans cette courte poésie, comme un de ces sourires japonais si étranges pour nous, naissant sur des lèvres tremblantes, dans un raidissement de tout l'être contre la douleur ?

Et voici la foule plus humble des officiers, soldats ou marins, pour lesquels furent plus dures les tristesses de la sépa-

1. L'un d'eux est mort à la bataille de Nanchan « Montagne du Sud », et l'autre à Port-Arthur même.

ration et les souffrances de la campagne, jusqu'au jour où, dans la gloire du suprême sacrifice, ils trouvèrent le repos : à très peu d'exceptions près et qui s'indiqueront d'elles-mêmes, toutes les poésies que je vais citer ont été recueillies sur des cadavres.

*
* *

C'est d'abord la mobilisation, l'appel; à ce premier coup de clairon annonçant la bataille, « les cœurs bondissent dans ces poitrines[1] » de soldats :

Machi-wabishi	Il est venu enfin
Haru wa kinikeri !	Ce printemps si impatiemment attendu !
Mononofu wa	Allons, soldats !
Ideya ! sakura to	Que nos cœurs luttent d'éclat
Kokoro kuraben !	Avec les fleurs de cerisier !

Ou encore :

Kanete yori	Le voici enfin
Machinishi kai no	Ce jour heureux que j'attendais
Kyô arite,	Depuis si longtemps !
Ikusa no niwa ni	O joie d'entrer aujourd'hui
Mukau ureshisa !	Au jardin de la guerre !

Et ce *hokku* d'une si étrange énergie :

Yakusoku no	C'est promis,
Ashita mataruru	Et nous l'attendons; c'est demain
Hanami kana !	Que nous irons voir les fleurs !

Hanami : voir les fleurs. Le *hanami* est une coutume caractéristique du Japon. Aux époques de la floraison, des parties de campagne et des pique-nique s'organisent pour aller admirer les fleurs et jouir de leur beauté. Les fleurs de cerisiers en particulier sont l'occasion d'une véritable fête publique, j'allais dire nationale. Jour par jour les journaux tiennent leurs lecteurs au courant de leur degré d'épanouissement. Une foule sans cesse renouvelée, confondant toutes les classes, se presse aux endroits célèbres; joyeuse, elle admire,

1. *Machi-machishi*
Shô-skû-rei wo
Ukeshi yori;
Kokoro odorinu,
Nani to wa nashi ni.

rit et s'amuse, tandis que, sous le nuage parfumé et à travers les blancs flocons, circulent des poésies et des coupes de *sake*...

C'est la saison où les fleurs donnent tout leur éclat — ces fleurs qui ne sont jamais plus belles qu'à l'heure de leur chute! Car ils n'ignorent pas le sort qui les attend :

Sakura saku	Le printemps est venu
Haru wa kinikeri.	Où fleurissent les cerisiers.
Mononofu no	Le temps est venu aussi
Hana to chiru-beki	Où les soldats
Toki mo kinikeri.	Vont tomber comme des fleurs.

Et les images se pressent, appelant la mort joyeuse pour l'empereur et pour la patrie : c'est « la brise du printemps qui passe se hâtant vers un terme inconnu[1] ». C'est la vague dont le gonflement s'enfuit sans laisser de trace[2]; c'est le flot brisé sur le roc[3]; c'est la neige qui s'évanouit aux premiers rayons du soleil[4]. A mesure que la mobilisation s'étend, voici venir ceux qui craignaient de rester en arrière :

Okurete mo	Nous sommes en retard peut-être,
Onaji Shimane no	mais nous aussi nous sommes
Yama-zakura.	des cerisiers sauvages du Shimane (Japon).
Niou ashita wo	Un moment encore et l'aurore va luire
Shibashi matanan!	où nous répandrons notre parfum!

1. *Ajuka-saki no.*
Tabi sadamarazu;
Haru no kaze!

2.	*O-gimi no*	Pour l'empereur!
	Tame yo to omoe	Que ce soit votre unique pensée,
	Masurao wa	O guerriers,
	Ato shira-nami to	Dussiez-vous disparaître
	Kie-hatsuru tomo.	Sans laisser plus de trace, que la vague blanchisssante.

Ato shira-nami, forme un *kake-kotoba*, jeu de mots, très usité, qui se décompose ainsi : *ato shiranu shira-nami*.

3.	*Kanete yori*	Le voici enfin le bonheur
	Machitsuru kai mo	Que j'atttendais depuis si longtemps!
	Ariso-umi no	Oh! la joie de l'heure
	Tama to kudaken	Où je me briserai comme le flot jaillissant en perles
	Toki no ureshisa!	Sur les rochers du rivage!

De même *ariso-umi* pour *ari araiso-umi*.

4.	*Mi wa tatoe*	Pour moi qu'importe
	Fubuki to tomo ni	Que je disparaisse
	Kiyuru tomo,	Comme la neige qui fond?
	Uzumezaramashi	On n'enterrera pas
	Yamato-damashii!	L'âme du Yamato!

Dès ce moment, le sacrifice était fait sans réserve; ils ne voulaient revenir que victorieux. Du bateau qui l'emportait, un marin envoie cet adieu :

Wakarete mo	Je m'en vais;
Mata tachi-kaeru	et si jamais un printemps
Haru araba,	me ramène,
Hana zo sakasen	c'est que sur moi s'épanouiront
Yamato-zakura no.	les fleurs des cerisiers du Yamato.

Il devait tomber à Port-Arthur. Il était l'un de ces héroïques marins qui, massés debout, face à l'ennemi, à la proue de leurs bateaux condamnés, sous la trombe des boulets, s'en allaient à la mort en acclamant leur pays [1]. Et dans la cassette de l'un d'eux, simple soldat mort à Liao-Yang, ses parents trouvèrent ces vers, enfermés par lui au moment de son départ, pour leur être comme une consolation venue de la tombe :

Kanete yori	Depuis longtemps
Waga ô-gimi ni	ma vie à mon empereur
Sasageteshi	est offerte,
Inochi wo sutsuru	Oh ! la joie de ce jour
Kyô no ureshisa !	où je la donne enfin !

A cette première exaltation ont bientôt succédé les tristesses. Ils y ont associé la nature et tous les objets aimés, parfois avec une certaine recherche précieuse qui n'est pas sans charme :

Yuku hito no	La lune elle-même
Nagori wo tsuki ya	partage-t-elle donc les regrets
Kumeruran	que laissent ceux qui s'en vont ?
Hito-mura-gumo ni [2]	Elle s'est voilée
Kage kakushikeri.	derrière un épais écran de nuages.

Mais généralement l'accent est plus simple, et sa simplicité même atteint à plus d'émotion, car elle nous rappelle que nous n'avons pas à faire à des littérateurs professionnels, et que souvent ces poésies étaient jointes à des lettres intimes

1. Le *Kesshitai*, compagnie résolue à mourir. Tous ceux qui en faisaient partie avaient sollicité cet honneur par demande écrite et signée de leur sang.

2. Et le caractère employé signifie aussi mourir.

dont nous n'aurions aucun droit à violer le secret, si la mort ne les avait ouvertes :

Kaeraji to	Je ne reviendrai pas ;
Kanete kakugo wa	et d'avance
Kiwamuredo,	j'y suis bien résolu ; pourtant
Kokyô no yama no	voici que les montagnes de mon pays natal
Kasumu mani mani.	semblent s'embrumer.

Les montagnes, dit-il ; mais ce brouillard où s'estompent et s'effacent peu à peu les lieux aimés, s'est-il vraiment levé là-bas ? ou n'est-il pas beaucoup plus près, dans les yeux mêmes, où sourd une larme ? Ces pleurs, d'autres les ont avoués. C'est un simple soldat encore qui murmure :

Kado no be ni	Jusqu'au seuil
Okuru mi oya wo	mes chers parents m'accompagnaient ;
Orogameba,	et quand je m'inclinai devant eux,
Nakaji to suredo.	malgré mes efforts pour ne pas pleurer,
Namida koboruru.	Des larmes m'échappèrent.

Elles ne coulaient pas seules :

« *Isamashiki*	« Conduis-toi
Hataraki seyo ! » *to*	en brave ! »
Ji-sashite,	balbutiait-elle ;
Namida ni kumoru	et elles étaient tout embrumées de larmes,
Haha no mi kotoba !	les chères paroles de ma mère !

Pourtant un secours inespéré est venu au pauvre partant, qui plus tard a voulu en dire sa reconnaissance :

« *Futaoya ni*	« Nos vieux parents,
Warawa tsukaen ;	Moi, je les soignerai ;
Kuni no tame,	Toi, pour la patrie,
Iza ! » *to hagemasu*	Va ! » Ainsi tu m'encourageais,
Kenage naru tsuma !	O femme si vaillante[1] !

Le souvenir de cette scène, que virent les moindres villages, restait vivant chez tous ; un père écrit à son fils :

Kaeraji to	Héros qui es parti
Chikaite ideshi	en faisant serment
Masurao mo	de ne pas revenir,
Nao ie-bito no	ton souvenir passe encore dans les rêves
Yume ni mie-tsutsu.	de ceux que tu as laissés à la maison.

1. Ces trois poésies sont du même auteur.

Mais le seuil est franchi, la séparation consommée; dehors tout est en fête :

Hata kaze ya,	Les drapeaux, la brise;
Noboru asaki ni	Au soleil levant qui monte dans le ciel,
Kiyuru tsuyu!	La rosée disparaît!

La rosée : le caractère d'écriture qui exprime cette idée sert aussi phonétiquement à désigner la Russie, et le soleil levant, c'est le drapeau national.

Cependant l'armée ne quitte pas encore le Japon; on s'énerve à rester si longtemps enfermé dans des casernes :

Akatsuki no	Le son clair de la cloche
Kane no hibiki wa	résonnant dans le matin
Haru-mekedo,	Annonce le printemps;
Ne-zame sabishiki	et pourtant que le réveil est triste
Kusa-makura kana!	sur cet oreiller d'herbe[1]!

Enfin le signal du départ est donné :

Kumpû ni	Dans la brise odorante,
Ha-zukuroi shite	Des battements d'ailes,
Su-tachi kana!	L'envol hors du nid!

C'est le dernier regard vers le pays natal dont les contours s'effacent pour jamais :

Saraba, saraba!	Adieu, adieu!
Ujina shima yama!	îles et montagnes d'Ujina[2]!
Nare mo mata	Comment se pourrait-il
Ai-minu toki wa	que je vous revoie
Ikani aru beki?	jamais?

***

Le voyage n'est pas long, et bientôt apparaissent les rivages tant désirés. Voici la Corée. L'enthousiasme renaît :

Kagiri naki	A contempler
Isobe no tsuki wo	cette grève sans bornes

1. Oreiller d'herbe, figure classique des sommeils incertains du voyage, et par extension, du voyage lui-même.

2. Port d'embarquement sur la mer Intérieure.

MOU

Nagamureba,	sous la clarté de la lune,
Kokoro mo kagiri	ah ! le cœur lui-même s'agrandit
Naki kokora kana !	s'élargit à l'infini !

Cette terre de Corée est un sol sacré du reste, et quelque chose comme un sentiment religieux les saisit :

Masurao no	Sur cette terre étrangère
Suteshi mi tama wo	des héros
Totsukuni ni,	ont donné leur vie ;
Tô tose no nochini,	après dix ans écoulés,
Mata matsuru kana!	nous revenons y rendre honneur à leurs mânes !

Un sentiment patriotique aussi, car le temps est venu pour ceux qu'anime l'antique esprit du Yamato, de tirer vengeance de l'injure reçue il y a dix ans[1].

Puis le charme de la nature les reprend ; ici comme là-bas, elle est si belle[2] ; les montagnes, les torrents, les arbres évoquent de chers souvenirs. Ils s'arrêtent émus devant des visions familières ; la silhouette d'une grue se découpant sur le ciel au sommet d'une colline[3], ou bien « près d'un mur, une femme qui lave à l'ombre des saules ». Ils reconnaissent la lune qui vient de par delà la mer, qui éclaira leur pays[4],

1.	*Tô tose no*	Le temps est venu de
	Urami mukuyuru	venger l'injure reçue
	Toki wa kinu.	il y a dix ans.
	Ideya ! tamesan	allons ! essayons la valeur
	Yamato-damashii !	de l'âme du Yamato !
2.	*Kite mireba*	En les voyant,
	Kikishi ni masaru	je les trouve plus belles qu'on ne m'avait dit
	Koma no yama !	les montagnes de Corée !
	Yamato iwane ni	et elles ne diffèrent pas
	Kawarazarikeri	de celles du Yamato.
3	*Yama no ha no*	Devant la grâce
	Tsuru na sugata no	De la forme d'une grue
	Yukashisa ni,	Posée sur la crête de la montagne
	Masura-dake-omo	De tous les guerriers
	Ashi zo todometsu.	Les pas se sont arrêtés.
4.	*Furusato-wa*	Mon pays natal
	Tôku umi-yama	est loin, j'en suis séparé
	Hedatsuredo,	par la mer et les montagnes,
	Onaji mi sora no	pourtant dans le même ciel,
	Tsuki wo nagamen.	c'est la même lune que je contemple.

et que ceux qu'ils aiment regardent peut-être en ce moment :

Shôshi mina	De tous, officiers et soldats,
Sode nurashikeri	Les manches se sont mouillées[1] ;
Sato no tsuki !	La lune brillait sur le village !

Ils retrouvent et goûtent comme chez eux le charme des saisons :

Karakuni no	Sur la terre de Chine,
Haru no kewai no	voici que commencent à s'étendre
Tachi-somete,	les premières couleurs du printemps ;
Michi no atari ni	et le long du chemin,
Sumire hana saku !	des violettes ont fleuri !

Ils saluent ces fleurs, émerveillés, ils les reconnaissent, ce sont bien les mêmes :

Kotokuni mo	Sur la terre étrangère,
Fro-ka kawaranu	o violettes, ni votre couleur
Sumire kana !	ni votre parfum n'ont changé !

Et sur les sveltes rameaux des pruniers, voici poindre d'odorantes étoiles :

Mononofu no	Des guerriers
Takeki kokoro mo	le cœur pourtant si rude,
Yawaraginu,	s'alanguit d'émotion,
Nobe ni sakitsuru	au parfum des pruniers
Ume no kaori ni.	en fleurs dans la plaine.

Ce parfum, tout semblable à celui qui les charmait là-bas[2], leur arrive comme une bouffée d'air du pays. Cette joie attris-

1. Image classique des larmes ; lorsqu'elles coulent, les larges manches de l'habit japonais viennent voiler le visage et les boivent. Comparez ces vers :

Totsukuni no	A contempler
Haru no keshiki wo	la beauté du printemps
Nagamureba,	sur cette terre étrangère,
Furusato chikaku	mon pays natal semble se rapprocher et tout près,
Tsuki wa denikeri.	la lune vient de se lever.

2.

Totsukuni no	Le parfum des pruniers
Nobe ni sakitsuru	qui ont fleuri dans les plaines
Ume ga ka mo,	de ce pays étranger,
Waga furusato to	ne diffère pas de celui qu'ils ont
Kawarazarikeri.	dans mon pays natal.

tée que ces fleurs d'exil leur donnent, ils veulent la faire partager, ils les envoient au Japon. « Chéris-la », écrit l'un d'eux à sa sœur :

« Medemase » to	Chéris-la,
Kokoro ni komete	car je t'offre en y mettant
Mairasuru	tout mon cœur,
Tôki ikoku no	cette délicate fleur de lys
Hime-yuri no hana !	éclose en un pays lointain !

Mais les pensées graves reviennent. Ils savent qu'ils vont combattre pour l'existence même de leur pays, que son sort est entre leurs mains. « Mourir est aisé, mais la responsabilité qui pèse sur nous est lourde[1]... En face d'elle, écrit un autre, ma vie ne pèse pas plus que la plume de l'oiseau[2] ».

C'est avec de tels sentiments qu'ils se préparent au combat. Le dévouement à l'Empereur et l'amour de la gloire sont les sources jamais taries où s'alimentent leur courage et leur mépris de la mort. C'est un marin qui parle :

Kazu naranu	Humble soldat dont l'existence ne compte pas,
Mi mo ureshikere !	Ah ! quel est mon bonheur !
O-gimi ni	Au goulet de Port-Arthur,
Sasagete hatsuru	pour mon empereur,
Ryojunkô-kô !	je vais donner ma vie !

Et un simple soldat lui répond :

Masurao no	Du soldat
Michi wa hito suji :	La voie est simple et droite :
Kimi no tame	Pour l'empereur
Mi wo sutete koso	Donner sa vie, et ainsi
Na wo zo todomen.	Laisser un nom glorieux.

1. *Shi wa karoku*
Nimmu wa omoshi.
Hito-michi ni
Yamato-gokoro wa
Gantetsu mo sono !

Yama yori mo	Au devoir qui m'incombe,
Omoki tsutome ni	plus lourd qu'une montagne,
Kurabenaba,	quand je la compare,
Hane yori karoki	plus légère que la plume
Inochi narikeri.	me semble ma vie.

Ils ne reculeront pas. Blessés, ils reviendront au combat:

Mate shibashi!	Un instant! attendez!
Yamato-zakura no	Les cerisiers du Yamato
Kaeri-zaki!	Ont une seconde floraison!

Morts, ils renaîtront, disent-ils suivant l'idée bouddhiste, et ils le disent par un intraduisible jeu de mots sur les fleurs simples et doubles; ils renaîtront sept fois, huit fois[1]; ils assureront la victoire, ils accompliront jusqu'au bout les ordres de l'empereur[2]. Ou bien, si l'idée shintoïste les inspire, ils entreront au nombre des héros protecteurs de la patrie, honorés au *Shôkonsha :*

Ame arare	Comme la pluie ou la grêle
Furi-kuru tama mo	Tombe l'averse des balles;
Nan no sono?	Mais qu'importe?
Mi wa Yasukuni no	Du *Yasukuni*[3] je dois être
Kami to shirare yo!	L'un des esprits, sachez-le!

Vers ce temple élevé aux mânes des guerriers, leur âme s'envole dans le calme des rêves que berce le bruissement des grillons[4]. Un sous-lieutenant, allant à la bataille où il devait trouver la mort, après s'être parfumé comme le faisaient les

1. *Kimi ga tame.*
Tsukusu waga mi wa,
Yamabuki no
Nanae ni yae ni
Sakite chiranan.

2. *Nana ya tabi*
Umare-kawarite,
Shikishima no
Yamato-onogo no
Tsutome tsukusan.

3. *Yasukuni Jinja*, nom officiel du *Shôkonsha* de Tôkyô.

4.

Tsuwamono no	Des guerriers
Yume shizuka nari;	Le rêve est calme,
Mushi no koe!	Au bruissement des grillons.
Kokoro kara	Du fond du cœur
Ogamu ya aki no	Ils adorent; c'est la fête d'automne
Shôkonsha!	Du Shôkonsha!

L'auteur semble avoir autorisé lui-même la réunion de ces deux *hokku* en un seul tout.

ancêtres en revêtant leur armure, écrit sur un petit drapeau qu'il fixe à sa casquette :

Tokoshie ni	Éternellement
Mi hata mamoran,	je garderai son drapeau,
O-gimi ni	quand même la vie
Sasageshi inochi	que j'ai donnée à mon empereur
Ima tayuru tomo !	m'abandonnerait aujourd'hui !

Ils ont des rêves. Au milieu des fatigues de la campagne, des instants de bonheur les ramènent en rêve au pays :

Tachi-kaeru	Il n'est plus pour moi
Sube mo nakereba,	de retour possible ;
Waga ie wo	mais c'est en revoyant ma maison
Mi-tsutsu, koyoi mo	que ce soir encore
No ni ya fusuran.	je veux m'endormir dans la plaine,

Fubuki suru	Couché tout seul
Areno no hate ni	en quelque coin de la plaine désolée
Hitori nete,	que recouvre la neige,
Yume wo inochi to	ah ! pour vivre encore un instant,
Tanomu kokoro kana !	Mon âme appelle le rêve !

Hélas ! ils ne répondent pas toujours à l'attente, ces rêves tant désirés !

Tanabata ya,	C'est la fête des étoiles[1]
Yume ni mo kikazu	Et pas même en rêve je n'entends
Imo ga koe !	la voix de ma sœur !

Voici venir l'une des délicieuses fêtes de l'ancien Japon. C'est le soir, l'unique soir où de compatissants oiseaux forment, de leurs ailes étendues, au-dessus de la Rivière du ciel[2] une passerelle frémissante que franchit la Fileuse[3] pour aller rejoindre un instant le Bouvier[4], son amant, qui l'attend sur l'autre rive. Sous le rayonnement du ciel d'été, en cette nuit de bonheur unique pour l'étoile laborieuse, les jeunes filles lui adressent leurs vœux et lui offrent leurs travaux ; des tissus

1. Cette fête, qui se célèbre le septième jour du septième mois lunaire, s'appelle aussi *hoshi-ai*.

2. La voie lactée.

3. L'étoile Véga de la Lyre.

4. Une des étoiles de l'Aigle, vraisemblablement Altaïr.

sortis de leurs mains se suspendent à des bambous, dont les branches s'ornent de leurs poésies; l'encre qui les écrivit est faite des perles de rosée recueillies avant l'aurore, au fond des larges coupes des feuilles de lotus. Dans la demi-obscurité du jardin, de pâles lumières s'allument, le ciel se rapproche reflété dans les vases que l'eau remplit; devant la famille assemblée, les voix s'élèvent, chantant la céleste rencontre. Ah! pourquoi ces voix se taisent-elles? Pourquoi en cette soirée où même les étoiles se rejoignent, ne puis-je pas entendre la voix de celle que j'aime? Car, par une fiction gracieuse, le nom de sœur, sœur cadette qu'on protège et qu'on soutient, est souvent donné à l'épouse.

*
* *

Les combats s'engagent. Un officier parle à ses soldats :

Kakare tote	Fleurs des cerisiers
Uenishi sono no	que j'ai plantés en ce jardin,
Sakura-bana,	et que j'ai voulu si belles,
Kjô niou beki	le temps est venu aujourd'hui
Toki wa kinikeri.	de donner tout votre parfum.

D'autres écrivent pour se féliciter:

Kimi ga te ni	Des cerisiers
Oi-tachi-sakura,	cultivés par tes mains,
Toki wo ete,	voici l'heure
Tama no ame ni zo	où, sous la pluie des balles,
Sakite chiranan.	les fleurs vont s'épanouir et tomber.

S'épanouir ou se déchirer, car le mot a les deux sens, se briser, comme sous la tiédeur des pluies printanières éclatent les boutons! Tous savent que la lutte sera terrible et sont prêts à mourir. Les poésies d' « adieu au monde » se multiplient :

Shi wa ki nari;	La mort est un retour;
Ukiyo wa yume no	En ce monde d'illusion, nous sommes
Masaichû.	Au plus profond d'un rêve.

Vous reconnaissez le calme religieux du bouddhisme. Et voici

le remerciement qu'un soldat adressait du champ de bataille à un comité de dames, pour un envoi de vêtements :

Kimi ga te ni	Ces blancs vêtements de guerre
Narishi ikusa no	que vos mains ont faits,
Shiro-goromo,	je veux m'essayer
Akaki chishio ni	A les teindre
Some-kaete min.	d'un rouge flot de sang.

La lettre qui contenait ces vers a été trouvée toute maculée de sang sur un cadavre.

Ils sont prêts à mourir ; ils semblent appeler la mort, pourvu qu'elle leur donne la gloire ; les plus humbles en ont l'ambition :

Haru tachinu ;	Voici le printemps ;
Yuki to morotomo	avec la neige
Kiyuru mi wa,	je vais disparaître ;
Semete kuchisenu	mais du moins je veux laisser
Na wo ya nokosan.	un nom impérissable,

écrit un maréchal des logis. Et l'image suivante si hardie, mais qu'alourdit, hélas ! la traduction, est d'un marin :

Momo hana wa	J'avais cru
Kusa-ki ni nomi to	que la plante et l'arbre seuls
Omoishi ni,	pouvaient porter des fleurs ;
Ima wa waga mi ni	et voici qu'aujourd'hui sur moi-même,
Sakasete zo min !	j'en vais faire épanouir !

Fleurs de gloire, fleurs de sang, pourpres comme des feuilles d'érables.

Hatsuse-gawa	Sur la rivière Hatsuse [1],
Hana no momiji mo	comme des fleurs, les feuilles d'érable
Chiri-hatete,	sont tombées ;
Kagubashiki na wa	et le courant va emporter à travers le monde
Yo ni nagareken.	le parfum de leur gloire.

La comparaison de ces colorations merveilleuses avec les reflets du brocart est fréquente dans la poésie japonaise : le brocart, étoffe précieuse, signe de distinction et de gloire, dont

1 Célèbre par les bois d'érables au milieu desquels elle coule.

rêvaient comme d'une récompense de leur valeur, les anciens *samurai !* Ils ne l'obtiendront plus vivants ; ils y songent cependant, et cette belle image se retrouve plusieurs fois dans leurs vers :

Mi wa tatoe	Qu'importe que mon corps
Umi no mokuzu to	se dissolve en cette poussière
Kiyuru tomo,	que balancent les flots ?
Nishiki kazaran	Au pays natal, le brocart
Furusato no haka !	ornera mon tombeau !

Mais l'image la plus aimée est toujours celle des fleurs de cerisier :

Naka-naka ni	Oui vraiment,
Chiru koso hana no	l'heure de leur chute est pour les fleurs
Sakari nare !	celle de leur plus grande beauté !
Ware wo mo sasoe	Viens donc, emporte-moi,
Haru no yama-kaze !	brise du printemps qui souffles sur la montagne !

Et, au moment où l'on pourrait craindre quelque monotonie dans l'usage de cette comparaison, un accent d'une franchise superbe dans son énergie vient la renouveler :

Chireba koso,	Oui, c'est quand vous tombez
Homare mo takaku,	que votre renommée est plus haute,
Na mo takashi.	et votre gloire plus éclatante.
Chiru-beki toki ni	Le temps est venu de tomber ;
Chire, yama-zakura-bana !	fleurs du cerisier sauvage, tombez !

Ces soldats sont des poètes, de grands poètes. Écoutez, c'est au milieu de la bataille :

Tsutsu no hibiki[1]	Ah ! ces frêles tiges de liserons
Yugao no tsuru	qui tremblent
Furuu kana !	aux grondements des canons !

C'est la sentinelle de nuit dans la tranchée de Port-Arthur, admirant le calme sommeil de ses camarades :

Tsutsu oto wa	Voix du canon,
Yûshi nemurasu	berceuse
Komori-uta !	qui endors les braves !

1. La lecture *oto* serait plus conforme aux règles ordinaires du *hokku*.

C'est au soir de Nanchan, dont le nom signifie « montagne du sud » :

Kurete mata	Le jour est tombé;
Minami no yama ni	pourtant sur les montagnes du sud,
Hi no mi hata;	voici le glorieux drapeau du soleil;
Tsuki no egao mo	et la lune montre son sourire
Yama no ha ni miyu.	à la crête des collines.

Et c'est encore la fraîcheur et le calme de ce paysage que peut d'un instant à l'autre troubler la bataille :

Sekkô no	Au bord du ruisseau
Shibashi yasurau	où les éclaireurs
Kawagishi ni,	se reposent un instant,
Tsubakura naite	l'hirondelle chante
Hi wa kuren to su.	dans le jour qui décroît.

C'est l'hirondelle, l'oiseau qui emporte le souvenir de son nid et n'attend que le printemps pour y revenir !

*
* *

A cette poésie se mêle parfois un grain de fantaisie, quelque chose, comme la « blague » du troupier. La bataille de Telissu, dont le nom japonais *Tokuriji* fournit un calembour énorme, nous vaut un *hokku* amusant, à propos de la déception qu'éprouvèrent les soldats harassés, en trouvant la ville complètement dévastée.

Tokuriji wo	Telissu,
Ubai-toredomo,	Nous l'avons pris; mais
Yahari kara !	C'est en Chine !

Ce qui peut se lire également :

Le temple aux bouteilles,
Nous l'avons pris; mais
Il était vide!

Puis nous trouvons des chansons de bivouac, dont le style tout à fait populaire égaie le sentiment profond.

Gunjin ga ikusa no kado-de ni,	Le soldat en partant pour la guerre,

Tsuma yobi-yosete,	Appelle sa femme,
Tosassa!	Tralala!
« *Watashi no deta nochi*	« Quand je serai parti,
Kono ko wo daiji ni!	Aie bien soin du petit!
Moshi mo senchi de,	Et si à la guerre
Nè!	Ho!
Uchi-jini shita to no	Je suis frappé à mort,
Shirase no arishi toki,	
naku na! »	Quand t'arrivera la nouvelle, ne pleure pas!
— « *Nan de nakimasho?*	— Et comment pleurerais-je?
Nè	Ho!
Watashi mo gunjin no	Moi aussi je suis
Tsuma ja mono!	Femme de soldat!
Tosassa!	Tralala!
Kimi no on tame isao shi	
ya!	Conduis-toi bravement pour l'Empereur!
Tateshi isao wa	Et le renom de ta bravoure
Nè,	Ho!
Nochi no yo ni;	Durera après toi;
Nokoru kono mi no	Il sera ma gloire à moi
Mei no homare[1]*!*	Qui resterai seule ici! »
Sanosa!	Traderira!

Le souvenir de la famille a inspiré encore nombre d'autres poésies charmantes ou émues, ornées souvent de délicats jeux de mots, qui en rendent toute traduction impossible.

Le plus petit envoi est accompagné de quelques vers. C'est une fleur cueillie dans le jardin de la maison paternelle[2]; ce

1. Le texte présente ici une lacune sans importance au point de vue du sens, et que j'ai comblée de la façon qui a paru la plus vraisemblable.

2.

Arite yaru	J'ai cueilli pour toi et je t'envoie
Kono hito-eda no	cette tige
Nodeshiko ni,	d'œillet,
Hayama no natsu wo	(pour) qu'elle te rappelle
Omoi-yaranan.	les étés de Hayama.

Et la réponse du destinataire :

Ureshiku mo	Avec quelle joie,
Shibashi Hayama ni	de Hayama un instant
Asobikeri;	j'ai retrouvé les amusements;
Megumi no hana ni	La fleur de votre bonté
Omoi-yari-tsutsu.	M'a rappelé ces souvenirs.

Tout ce qui est beau et bon est qualifié de fleur; il y a ici une sorte de jeu d'idées entre la fleur elle-même et la bonté souvent éprouvée, dont elle est un nouveau témoignage.

sont quelques friandises préférées que la mère a faites elle-même pour l'absent[1]; c'est un rien que la sœur envoie[2]. Et, à propos de tout, des poésies s'échangent, simples et familières le plus souvent, parfois d'une sensibilité exquise; signe bien caractéristique d'une race artiste : au choc de l'émotion, le langage, comme de lui-même se rythme; tout sentiment profond veut plier son expression à la cadence du vers.

Voyez cette photographie d'enfant qu'une femme envoie à son mari; elle porte une dédicace que je me reproche de traduire si gauchement :

Katagoto ni	Pour vous mon époux
Kimi-ga-yo utau	j'ai fait faire ce portrait de votre fils;
Imashigo no	à vous je l'envoie.
Sugata utsushite	Déjà son balbutiement s'essaie
Tsuma ni okuran.	au chant du *Kimi-ga-yo*[3].

Voici une fleur d'œillet, fleur symbolique, cueillie en Mandchourie, qu'un mari envoie à sa femme :

Nadeshiko no	Les fleurs d'œillet
Hana wa sakedomo,	se sont épanouies;
Asa na yü na,	mais toi, qui, jour et nuit,
Waga ko wo mezuru	enveloppes mon enfant de ton amour,
Kimi wa aranaku!	toi, tu n'es pas là!

Et, en admirant la parure dont l'été revêt la campagne autour d'eux, ils songent au bonheur qu'ils goûtèrent autrefois à voir les jeux de leurs enfants sous de pareilles ver-

1.	*Kono kwashi wa*	Ces gâteaux
	Haha no megumi no	De la bonté de ma mère
	Amaki mono;	Ont toute la douceur;
	Jôgo to shirite,	Elle me sait un peu buveur,
	Imashimenikeri.	Et m'en fait ainsi reproche.
2.	*Huru-baru to*	De bien loin
	Imo ga okurishi	Ma petite sœur m'a envoyé
	Hoshi-soba ni	De la pâte de sarrasin. Auprès d'elle,
	Shibashi wa tabi no	Un instant, du voyage
	Usa mo wasurenu.	J'ai oublié les peines.

Soba, sarrasin, signifie aussi « auprès de », permettant ainsi d'appliquer à la sœur elle-même ce qui est dit de son envoi.

3. Chant national japonais.

dures[1]. Ils réclament des lettres qui les fassent revivre, un instant, au milieu de ceux qu'ils aiment :

Koto no ha no	Ne savez-vous pas
Hana no tayori no	que j'attends
Aran hi wo	comme un bonheur
Ware tanoshimi ni	les jours où quelque précieuse lettre
Matsu to shirazu ya?	m'apportera vos chères paroles?

C'est tout le passé qui revient avec ces lettres :

Miyako nite	Oh ! la précieuse lettre
Arishi mukashi zo	où tu as mis tout ton cœur,
Shinobaruru,	et qui me rappelle
Kokoro-zukushi	les jours d'autrefois,
Kimi ga tama-zusa !	alors que j'étais à la capitale !

La femme d'un officier envoie à son mari un vêtement qu'elle a fait elle-même :

Yurushimase ;	Pardonnez-moi
Eri ni kakareru	la tache marquée
Shimi no ato,	sur le col de cet habit :
Omoi-midareshi	c'est une larme qui l'a faite,
Namida narikeri !	échappée au trouble de ma pensée !

Et son mari la remercie :

Hadae sasu	Le froid qui pénètre
Samusa mo, ikade	la chair, comment
Toru-beki,	pourrait-il m'atteindre
Kimi ga nasake no	sous ce vêtement
Atatakaki kinu?	si chaud de ton amour?

Malgré la profondeur de ces sentiments qui sembleraient devoir les tirer en arrière, leur résolution ne faiblit pas. Des batailles ont eu lieu; des amis sont tombés, et un officier

1.

Semi naite	Les cigales chantent
Miyako no sora no	à l'ombre des arbres verdoyants;
Shinobaruru	et le souvenir me revient
Aoba no kage	du ciel de la capitale et des verts ombrages
Waga ko asoban.	où sans doute joue mon enfant.

écrit à sa femme en lui annonçant la mort d'un de ses frères d'armes :

Yagate mata	Bientôt sans doute
Ware mo iru-beki	moi aussi je serai
Kazu naredo,	de leur nombre; mais
Ima wa tomurau	en attendant, je vais porter mon hommage
Naki hito no ato.	aux restes de ceux qui ne sont plus.

Un sous-officier a vu ensevelir un de ses camarades; il décrit l'endroit :

Kudakete mo,	C'est au bord d'un torrent
Tama to chiri-shiku	dont le flot brisé
Tanigawa no	rejaillit en perles,
Migiwa ni tateru	que s'élève
Tomo no okutsuki.	la tombe de mon ami.

Un délicat jeu de mots sur le nom de l'ami regretté prête un charme particulier aux vers suivants. Il s'agit de la mort du lieutenant Katsura, celui-là même dont j'ai cité tout à l'heure les belles paroles à ses soldats :

Waga niwa no	Elle est tombée
Katsura no hana wa	la fleur de la vigne vierge
Chiri-hatete,	de mon jardin.
Kinô ni kawara	oh ! la tristesse d'aujourd'hui
Kyô no sabishisa !	si différent d'hier !

Un cœur fidèle du moins, caché sous l'antique et gracieux symbole de la manche, en garde le souvenir :

Waga sode ni	Jusqu'au parfum
Utsurishi hana no	de cette fleur qui s'est attaché
Haori sae,	à ma manche,
Ima wa namida no	et qui aujourd'hui me devient
Tane to narikeri !	une source de larmes !

L'amitié vraie s'alarme de peu; un rien l'inquiète :

Ryôtô no	Qu'est devenu
Ya ni aru tomo ya	mon ami, là-bas,
Ika naran ?	dans les campagnes du Liao-tong ?
Koyoi amari ni	Ce soir la lune
Tsuki oboro naru.	est si voilée.

Comme si ce grand miroir[1] suspendu au firmament se prêtait à nous montrer ceux que nous aimons, mais voulait nous dérober leurs tristesses ou leurs malheurs. Aussi lui parlent-ils souvent. Ils lui parlent de leurs amis, ils l'interrogent pour eux-mêmes, en ces nuits d'automne froides, silencieuses après la bataille, où sa clarté pâle avance lentement parmi les morts et les flaques de sang[2] : « Demain, lui demandent-ils,

Asu wa taga	Demain, desquels d'entre nous
Habane no ve wo	éclaireras-tu
Terasuran,	les cadavres,
Siberi ga hara no	lune des nuits d'automne,
Aki no yo no tsuki ?	aux plaines de Sibérie ?

Bien que brisée, la cloche résonne encore[3] ; après tout, les morts sont grands et leur nom glorieux :

Manshû ni	Des fleurs tombées
Chirinishi hana no	en Mandchourie.
Iro-ka woba,	brise du printemps,
Unabara kakete,	par delà la mer emporte
Okure, haru-kaze !	le parfum et l'éclat !

La joie des premières victoires excite la confiance :

Tsuyu kiete,	La rosée[4] a disparu,
Ashi-ato karoshi,	Les pas sont légers
Manshu-ji.	Sur les routes de Mandchourie.

Et ils repartent en avant...

1. Les miroirs japonais en métal affectaient généralement la forme circulaire.

2.

Masurao no	Sur la plaine automnale
Chishio ni somishi	teinte des flots du sang
Ahi no no wa,	des braves,
Teru tsuki-kage zo	ah ! la lumière de la lune
Sæ masarikeru.	est plus brillante et plus froide !

Voyez aussi ce *kokku* :

Kabane terasu	Sur les cadavres brille
Tsuki no shirosa ya,	La clarté blafarde de la lune ;
Aki no yo !	O nuit d'automne !

3.

Utaba ute,
Tatakaba tatake !
Tsuri-gane no
Kudakete nochi mo.
Naran to zo omou !

4. On sait de quelle rosée il s'agit.

*
* *

Arrêtons ici ces citations, qu'il serait possible de continuer longtemps encore. Même en me tenant, comme je l'ai fait, à peu près exclusivement, aux deux formes traditionnelles du *tanka* et du *hokku*, que de choses intéressantes encore à glaner ! Et que de morts encore depuis la publication de ce petit livre ! Que de morts dont on recueillera plus tard les suprêmes poésies et les dernières pensées !

Mais les adversaires qu'ils combattent avec tant de vigueur, les haïssent-ils ? Non, s'il s'agit du sentiment bas et laid qu'on désigne ordinairement sous le nom de haine. Ils sont ennemis, lancés les uns contre les autres dans une lutte furieuse où chacun s'efforce à faire tout son devoir, et parfois plus que son devoir ; mais la haine proprement dite, je ne crois pas en avoir rencontré l'expression dans ces poésies.

A des soldats de cette valeur, il faut passer un peu de forfanterie. Certains mouvements de la flotte russe de Port-Arthur ont provoqué cette remarque caustique :

Chikayoreba,	Ah ! les grenouilles !
Awate mo ni iru	qui dès qu'on approche se cachent
Kawazu kana !	épouvantées, dans les joncs !

Un bateau de guerre russe atteint par l'explosion d'une mine sous-marine est ainsi décrit :

Kumo no su ni	Ah ! ce papillon !
Odori-kakarishi	qui est venu en voletant se prendre
Kochô kana !	a une toile d'araignée !

Et la mort de l'amiral Makharoff inspire cette réflexion :

Iro ni nide,	Mentant à son éclat,
Tsubaki wa moroku	la fleur de camélia
Ochinikeri.	est tombée sans force.

Mais la violence des batailles et l'acharnement de la lutte n'ont laissé derrière elles aucune animosité :

Teki mikata	Amis et ennemis,
Hibana chirashite	nous combattons

Tatakau mo,	et de nos armes nous faisons jaillir des étincelles ;
Moto wo tadasaba,	mais de part et d'autre
Kuni no tame ;	c'est pour notre pays ;
Shinu nara tagai no	si nous mourons, nous nous en irons ensemble
Hedate naku,	sans haine mutuelle,
Meido no tabi no	compagnons de voyage,
Hanami-zure.	voir les fleurs au pays sombre.

La mort a passé ; tout s'est tu devant elle, et ceux qu'elle a touchés ne se haïssent plus :

Taorete wa,	Quand ils sont tombés
Teki mo mikata mo	il n'y a plus parmi eux
Nakarikeri ;	ni amis ni ennemis ;
Aware moyôsu	rien que des cadavres qui appellent la pitié
Mizuku shikabane !	et qu'envahit la pourriture !

La mort a passé ; des êtres humains souffrent et pleurent :

Chi ni somishi	Cadavres ennemis,
Ada no shikabane,	tout couverts de sang,
Oya ari to.	quand je songe que vous avez
Omoeba. aware !	des pères et des mères, ah !
Ada no shikabane !	cadavres ennemis, que vous m'êtes cruels !

NOEL PÉRI

CONTES SARDES

LA RESSEMBLANCE[1]

Jorgi Preda, surnommé *Tiligherta* (« le Lézard »), était debout en haut d'un tertre de gazon, appuyé sur une houlette. Il y avait plus d'un quart d'heure qu'il attendait sa petite amie Nania, la fille du cantonnier.

Tiligherta faisait la cour à Nania depuis trois semaines, c'est-à-dire depuis qu'il la connaissait. Chaque après-midi, vers deux heures, Nania passait sur la route, allant au ru chercher de l'eau pour la maison ; et Jorgi l'attendait en haut du tertre, faisant semblant de surveiller les brebis qui alors paissaient parmi les broussailles, à la lisière du bois de chênes-lièges.

Sitôt qu'il voyait Nania poindre sur la blancheur désolée de la route, Jorgi se précipitait de son observatoire et se retirait dans l'ombre, à l'abri du tertre. Et, lorsque Nania, ayant sur la tête une longue cruche décorée d'arabesques et semblable à une amphore étrusque, arrivait derrière le tertre, elle s'arrêtait, toute frissonnante d'amour et de peur. Car, si son père s'était aperçu qu'elle se laissait faire la cour par Tiligherta, il lui aurait certainement cassé les reins. A cette heure-là, *zio*[2] Gavino Faldedda faisait un petit somme ou s'occupait à culti-

1. L'original a paru sous ce titre : *les Premiers Baisers*.

2. Appellation familière : — « *l'oncle* », comme nous disons : « *le père* Un Tel »

ver le bout de jardin attenant à sa maison. Mais il ne fallait pas trop s'y fier.

Dans l'ombre du tertre, dans le grand silence de midi, sous le ciel d'un bleu de pervenche, les deux jeunes gens causaient pendant cinq ou six minutes, n'échangeant guère que des phrases banales et se dévorant des yeux, mais sans se toucher même le bout des doigts. Et ensuite Nania, songeuse, poursuivait son chemin, tandis que Jorgi pénétrait dans le bois en poussant des soupirs qui s'échappaient du fond de son cœur.

Certes il était fier et content d'avoir enfin une amie à lui, dans cet endroit écarté, en pleine campagne, loin du village, près de sa bergerie solitaire ; mais, malgré tout, il n'était pas heureux. D'abord, il y avait cette continuelle peur de *zio* Gavino, qui sûrement ne se soucierait guère de marier Nania avec un pauvre diable, avec un simple pastoureau. Et puis... il y avait encore bien d'autres choses qui ne pouvaient se raconter. Mais, baste ! en attendant la conscription et toutes les calamités qui s'ensuivraient, Jorgi eût été heureux s'il avait pu obtenir un baiser de Nania. Hélas ! c'était justement cela qui lui arrachait les plus douloureux soupirs. La petite n'avait pas la moindre disposition à embrasser, ne voulait pas entendre parler de baisers ; et Jorgi n'aurait pas osé seulement effleurer le bord de sa jupe sans qu'elle le permît.

Ce jour-là, pourtant, il se sentait un grand courage, ou plutôt une ardeur insolite, causée peut-être par les feux du soleil, qui était brûlant, par l'immobilité de l'air, par le sauvage parfum émané du bois.

« Ah ! — pensait-il en fermant à demi ses yeux noirs, un peu voilés, — aujourd'hui il faut que je l'embrasse. Nous verrons un peu ce qu'elle fera. Si elle se récrie, je lui dirai : « Mais si les amoureux ne s'embrassaient pas, qui donc s'embrasserait, ma petite bergeronnette ?... » Après, nous verrons bien ce qu'elle fera. »

*
* *

Justement, ce jour-là, Nania tardait beaucoup à venir. Jorgi, toujours debout sur le tertre, commençait à s'inquiéter :

en observant l'ombre de la longue houlette qu'il tenait à la main, il s'apercevait qu'il était déjà deux heures passées. Il se disait :

« Serait-elle malade?... O mon Dieu! Si elle avait mangé des herbes mauvaises, et si elle était malade!... »

Jordi Preda, surnommé Tiligherta, était natif du village de Bitti et pouvait avoir dix-huit ans. Avec un vieux berger de Nuoro, il gardait les brebis d'un riche propriétaire. Les pâturages où ils stationnaient étaient situés dans le voisinage d'une maison de cantonnier, sur la route nationale, entre Nuoro et Bitti.

Jorgi était beau garçon et il le savait. Grand, bien musclé, agile comme un chat sauvage, les cheveux noirs et luisants d'huile, il avait un de ces profils sculpturaux comme on en voit seulement du côté de Bitti, avec des dents magnifiques; mais sa peau était toute hâlée par le soleil, par le froid, et ses yeux sombres étaient presque effrayants. Élevé parmi les pâtres de Nuoro, il parlait le dialecte de cette bourgade; mais il avait conservé le costume de son pays, rouge et brun, avec des culottes de serge jaunâtre, courtes, étroites, déchirées et sales.

Depuis qu'il avait découvert la maison du cantonnier et qu'il s'était amouraché de la fille de *zio* Gavino, il se lavait le visage et les mains, essayait de nettoyer ses vêtements; mais, en dépit de tous ses efforts, il restait noir comme le démon, et son bonnet et ses souliers exhalaient une mauvaise odeur de troupeau... Avec tout cela, il n'ignorait pas qu'il était beau garçon et il avait la certitude que Nania l'aimait comme une idole.

***

Le temps fuyait, et la fillette n'apparaissait pas encore.

Mille pensées fâcheuses commencèrent à tourmenter l'adolescent, de plus en plus douloureuses à mesure que l'ombre de la houlette s'allongeait davantage sur l'herbe du tertre. Les yeux mi-clos, plus tristes que d'habitude, il regardait fixement l'extrémité de la route. Mais pas une âme ne se montrait dans l'immensité de la campagne environnante.

En ce chaud après-midi de printemps, les bois de chênes-lièges entremêlés de cistes, d'arbousiers et d'épines, tranquilles et silencieux, avaient sur leur frais feuillage verni le reflet d'un ciel clair qui, étendant à perte de vue son azur perlé, se confondait dans le lointain avec les brumes de l'horizon.

De ce tertre, Jorgi apercevait la maison du cantonnier, dont la cheminée vomissait une spirale de fumée translucide; mais il ne pouvait apercevoir la cabane de son parc à brebis, situé à l'intérieur du bois.

La route blanche, couverte de gravier, courait à travers la plaine et serpentait entre les bouquets d'arbres comme le lit d'une rivière desséchée par le soleil; et, sur les deux bords, l'herbe croissait haute et drue. Une couronne de montagnes bleues fermait le paysage.

*
* *

Et Nania ne venait pas, Nania demeurait invisible.

Les yeux de Jorgi, extraordinairement animés tout à l'heure par la pensée de ce baiser que, de gré ou de force, il voulait donner à sa petite amie, s'obscurcissaient de plus en plus et se mouillaient presque de larmes. Ah! saint Georges nous soit en aide! un malheur était arrivé... Peut-être que Nania était malade; peut-être que *zio* Gavino avait eu vent de quelque chose et empêchait sa fille de venir à la fontaine; peut-être qu'il l'avait rouée de coups; peut-être que...

Jorgi se disposait à quitter son poste d'observation et à se rendre sous un prétexte chez le cantonnier, comme il l'avait déjà fait maintes fois, lorsqu'il entendit le galop de deux chevaux et vit passer, au milieu d'un léger nuage de poussière, deux beaux cavaliers qui, naturellement, ne daignèrent pas lui jeter un regard. Du reste, il ne leur accorda lui-même que fort peu d'attention, descendit du tertre et se dirigea vers la maison.

A moitié chemin, l'émotion le cloua sur place : il venait d'apercevoir la longue amphore fleurie qu'il connaissait si bien. Mais ce n'était pas Nania qui la portait; ce n'était pas Nania, celle qui s'avançait dans la morne réverbération de la

route blanche, avec un foulard jaune étalé sur les épaules et flamboyant au soleil. C'était sa petite sœur Arrosa.

— Pourquoi est-ce toi qui vas puiser l'eau, cet après-midi? lui cria-t-il avec une sorte de colère.

Au lieu de répondre, Arrosa qui, dès qu'elle l'avait reconnu, s'était mise à lui faire des grimaces, commença de chanter à tue-tête :

Tiligherta, tiligherta,
Mamma tua est in cherta,
Babbo ton est morinde :
Tiligherta, baetinde[1]...

Mais il ne se fâcha point : cela n'eût pas été à propos; bien au contraire, il s'approcha d'elle et lui répéta plus doucement sa question. Alors Arrosa, qui craignait d'être battue, lui fit un beau sourire et dit :

— Parce que Nania travaille.

— Et à quoi travaille-t-elle?

— Elle nettoie la maison, parce que l'entrepreneur et l'ingénieur sont là. Tu ne les as pas vus passer?

— Ah! oui, ces deux messieurs?... Est-ce qu'ils viennent souvent chez ton père?

— Quelquefois souvent, et quelquefois point du tout. Ils viennent quand ils veulent. Qu'est-ce que ça te fait?

Et elle continua son chemin. Mais le pâtre jugea bon de l'accompagner jusqu'à la fontaine pour avoir des renseignements sur ces deux messieurs qui déjà lui inspiraient de la jalousie et du dépit : car ils étaient cause que Nania n'était pas venue. En longeant le tertre, il soupira; puis il montra du doigt à la fillette les brebis qui dormaient à l'ombre et lui dit gracieusement :

— Veux-tu un petit agneau?... un petit agneau blanc comme les dents d'un chien?

Arrosa crut qu'il voulait se moquer d'elle, et, pour se venger, elle chanta de nouveau le quatrain du lézard. Mais Jorgi l'aida gentiment à remplir la cruche plus haute qu'elle, la lui

1. « Lézard, lézard, — ta mère te cherche, — ton père se meurt: — lézard, va-t'en. »

posa sur la tête et lui renouvela l'offre du petit agneau avec tant de sérieux qu'il réussit à savoir quelque chose.

L'entrepreneur était de Nuoro ; l'ingénieur, celui qui avait la barbe blonde, était un continental, mais Arrosa le connaissait depuis longtemps, depuis très longtemps. Chaque fois qu'il venait à la maison du cantonnier, il donnait à Nania de belles pièces d'argent ; et celle-ci en remettait un peu à son père, en cachait un peu dans une vieille bourse de toile, sous son matelas. Il ne donnait jamais rien à Arrosa ; et, par conséquent, celle-ci ne pouvait le sentir.

— Comment s'appelle-t-il, cet ingénieur ? — demanda Jorgi, sur un ton câlin.

— M. Guglielmo.

— Ils coucheront chez vous ?

— Oui... Et ils repartiront demain matin, au point du jour, pour aller à la maison de l'autre cantonnier.

Brusquement, Jorgi quitta la fillette et s'éloigna d'un air renfrogné.

— Tiligherta, n'oublie pas le petit agneau, le petit agneau ! — lui cria-t-elle.

Il ne répondit rien et disparut dans le bois. Une jalousie terrible commençait à le torturer. Il retourna à la bergerie ; mais il était de si mauvaise humeur qu'il se disputa avec *zio* Concafrisca, l'autre pâtre, et peu s'en fallut qu'il ne jouât du bâton. Après quoi, il se remit à vagabonder dans le maquis, traînant son souci parmi la brousse embaumée, errant sous le crépuscule rose, incapable de rien faire tout le reste du jour.

A la brune, il se rapprocha de la maison du cantonnier, mais il n'eut pas le courage d'en franchir la porte. Pendant une bonne heure, il rôda aux alentours comme une âme en peine. Enfin la nuit tomba, et il put venir tout près sans être vu.

Il sortait encore de la cheminée un léger ruban de fumée bleue qui se perdait dans la sérénité du ciel limpide ; mais un profond silence régnait à l'intérieur. La porte était close ; les fenêtres étaient closes, sauf une au rez-de-chaussée, qui avait de la lumière et qui projetait sur la route un grand carré jaune.

Jorgi vint à pas de loup près de cette fenêtre et observa ce qui se passait dans la chambre.

C'était une chambrette pauvrement meublée ; et le monsieur à la barbe blonde, celui qu'Arrosa avait dit être l'ingénieur, s'y promenait, tête nue et en manches de chemise. Il se préparait sans doute à se mettre au lit. Il était de haute taille, maigre, avec de petits yeux verdâtres qui, tirés aux coins d'une façon singulière, donnaient à toute sa physionomie une expression sympathique et souriante. Bref, c'était un bel homme ; — ni vieux ni jeune, mais un bel homme.

Tandis que Jorgi l'examinait hostilement, il vit entrer Nania. L'amoureux eut un sursaut à la vue de la jeune fille ; et, comme s'il craignait d'être aperçu par elle, il recula, d'un bond silencieux. Un sinistre pressentiment le tenait angoissé, perplexe ; et la vue de Nania lui donnait des frissons de tendresse, de désir et de jalousie.

Oui, hélas ! c'était bien elle, la petite fée mignonne et mélancolique ! Que venait-elle faire dans la chambre du beau monsieur continental ? Sur sa mignonne face de quinze ans résidait une gravité presque tragique ; la mate pâleur de sa carnation était encore accrue par l'auréole de ses cheveux épais et frisés, d'un blond de cendre. Elle inclinait un peu la tête sur l'épaule gauche, comme si la masse de ces cheveux clairs eût fatigué son front de fillette devenue femme trop vite. Car les devoirs de la femme s'étaient imposés à elle avant l'âge. Depuis deux ans que sa mère était morte, elle était la maîtresse de maison, la ménagère et la servante de cette pauvre demeure perdue dans la solitude de la plaine. Nania faisait tout et n'avait pas une minute de repos. Elle blutait la farine, cuisait le pain, soignait les poules et le cochon, cuisinait et cousait. — Seulement, depuis trois semaines, elle semblait distraite, négligeait les besognes domestiques, et, lorsqu'elle allait à la fontaine, elle restait dehors un peu plus longtemps qu'autrefois. A certaines heures, elle était prise d'une soudaine allégresse, chantait comme une alouette, courait et riait follement ; puis elle tombait en tristesse, devenait muette, pleurait même en secret... — Et *zio* Gavino, peinant sur son éternelle route, ne s'apercevait de rien.

*
* *

Jorgi, frémissant et farouche, tenait les yeux fixés sur la petite fenêtre, et, à travers les vitres, il suivait tous les mouvements de l'ingénieur et de la petite fée qui l'avait ensorcelé.

Nania était vêtue d'un corsage de brocart très usé, lacé par devant avec un ruban écarlate qui s'entrecroisait nombre de fois sur une chemise à larges manches boutonnées autour des poignets. A son cou fin rougeoyait un fil de corail vulgaire ; elle avait les pieds nus, la tête nue ; et elle apportait un pot à eau dans la chambre de l'ingénieur.

Et Tiligherta vit d'abord sa petite amie sourire mélancoliquement au monsieur, et celui-ci l'envelopper toute d'un regard et d'un sourire affables.

Jusque-là, rien de mal, encore qu'il n'y eût pas de quoi être bien content. Gracieuse et svelte, Nania déposa le pot à eau près de la table de toilette, puis s'arrêta devant l'ingénieur, qui lui disait quelque chose... Pourquoi cette éventée s'arrêtait-elle ainsi ? Pourquoi ne s'en allait-elle pas tout de suite ? Pourquoi parlait-elle à ce monsieur ?... Jorgi ne percevait pas les paroles ; d'ailleurs, ses oreilles bourdonnaient, et, alors même qu'il eût été dans la chambre, il n'aurait rien distingué, tant l'étourdissaient la jalousie et la colère.

Non, il n'y avait plus de doute, il n'y avait plus de doute ! Nania le trahissait ; Nania aimait les beaux messieurs élégants et riches, même s'ils n'étaient plus jeunes...

Jorgi sentait le sang lui monter à la tête ; il aurait voulu s'élancer contre les vitres, les briser avec ses poings, hurler : « Je suis là !... » Il aurait voulu courir jusqu'à sa cabane, s'armer d'un fusil, revenir et tuer ce monsieur qui lui volait sa vie, son âme... Et cependant il ne bougeait pas de place.

Ah ! ce qu'il voyait ! ce qu'il voyait !... Il crut qu'il devenait fou. D'un bond, il se rapprocha encore une fois de la fenêtre. L'ingénieur, avec ses mains délicates et blanches, caressait Nania, lui effleurait les cheveux, lui souriait, lui parlait, l'embrassait. Vous comprenez bien ? Il l'embrassait ! Et elle le laissait faire, et elle souriait, et, en même temps, elle pleurait.

Jorgi poussa une plainte, comme une bête blessée. L'ingénieur dut entendre quelque chose : car il s'approcha de la fenêtre. Mais Jorgi s'était vivement rejeté en arrière, et l'autre ne l'aperçut pas.

Quelques instants plus tard, le carré de lumière disparut de la route. Jorgi vit que les volets de la fenêtre avaient été clos ; et alors il lui sembla qu'il s'abîmait dans un puits ténébreux et sans fond. Il fut saisi d'une rage immense et d'une basse envie de se venger. Il se rua contre la porte de la maison, frappa avec furie. Il voulait réveiller *zio* Gavino, l'appeler, lui crier : « Regardez donc ce qui se passe chez vous, vieille bête !... » Mais, sitôt qu'il eut frappé, il prit la fuite, s'enfonça dans le bois obscur. Une autre idée, beaucoup plus féroce, lui avait traversé l'esprit : il voulait tuer l'ingénieur.

*
* *

Dès avant l'aube, Jorgi, posté derrière une haie, à un quart d'heure de la maison du cantonnier, le fusil au poing, attendait l'ingénieur au passage, pour lui envoyer une balle dans la tête.

Il s'était mis à l'affût comme un chasseur, et son visage décomposé, ses yeux plus sombres qu'à l'ordinaire, exprimaient une résolution sauvage.

En cette fraîche aurore d'avril, un vague enchantement de silence, de paix, de lumière, de parfum régnait sur le paysage ; l'extrême ligne du bois se dorait au reflet d'un orient couleur de topaze ; les buissons scintillaient de rosée ; les pies chantaient gaiement... Mais Jorgi ne voyait rien, n'entendait rien ; et il se préparait à troubler par un crime la poésie de cette matinée idyllique. De la haie, il dominait un long bout de route et voyait le petit pont sous lequel coulait paresseusement un filet d'eau pâle, retenue par les joncs et les asphodèles qui garnissaient les bords du ruisseau.

Et, machinalement, il repensait aux rêves qu'il avait faits tant de fois, assis sur le parapet de ce pont, aux chansons qu'il avait chantées à pleine gorge, pour qu'elles fussent entendues de loin par Nania, à toutes les douceurs de ces trois semaines d'amour. Par instants, au souvenir de ce

bonheur perdu, il sentait son cœur se fondre de tendresse et de douleur, et les larmes lui emplissaient les yeux, et il lui semblait que, la nuit précédente, il avait eu un cauchemar. Mais le sentiment de l'affreuse réalité le ressaisissait bientôt, et la résolution renaissait plus forte en son âme d'accomplir le crime.

Cependant les deux messieurs ne se montraient pas, et chaque minute paraissait un siècle au jeune pâtre. En outre, il craignait que des gens ne fussent là, sur la route, au moment propice ; et, de plus, il se sentait si agité qu'il avait peur de manquer son coup.

*
* *

Enfin les voilà!

Comme le soleil se levait sur l'horizon en feu, Jorgi aperçut les deux cavaliers.

A travers les broussailles enchevêtrées de sa cachette, le jeune pâtre fixait sur l'ingénieur ses yeux perçants de faucon, grands ouverts et cruels ; et, tandis qu'il le considérait avec attention, ses lèvres se contractaient, blêmes de haine et de désespoir.

Ah! oui, il était beau et bien habillé, celui-là! Que pouvait compter un pauvre pâtre, un Jorgi Preda, surnommé Tiligherta, avec sa face noire et ses loques, devant un rival si blanc et si élégant? Nania, svelte et gracieuse comme une dame, avait bien raison de préférer un si beau monsieur à l'humble et sauvage lézard... Mais, si les messieurs lui plaisaient, pourquoi avait-elle ensorcelé le pauvre pâtre? Pourquoi lui avait-elle dit qu'elle l'aimait, qu'elle l'attendrait pour se marier avec lui, qu'elle l'épouserait? pourquoi?

Sur le point de tuer un homme, Jorgi avait une convulsive envie d'éclater en sanglots...

Les messieurs approchaient. Tiligherta revit soudain Nania, sa petite Nania qu'il adorait encore à l'égal de Notre-Dame-du-Miracle, se prêtant aux caresses de l'ingénieur ; et il épaula son vieux fusil, visa froidement, d'un œil.

Or, comme l'ingénieur, qui certes ne songeait guère au péril suspendu sur sa tête, passait à portée du fusil braqué pour l'assassinat, il enleva par hasard son grand chapeau gris

et le posa une minute sur l'arçon de sa selle, tout en continuant de causer avec son compagnon ; et, subitement, il se mit à sourire, le visage tourné vers la haie à l'abri de laquelle se dissimulait Jorgi. On aurait pu croire qu'il l'avait aperçu et que c'était à lui qu'il souriait. Au même instant, le soleil, se dégageant des brumes, baigna d'un rose jaunâtre la chaussée de la route et illumina le visage affable du cavalier.

Jorgi ne tira pas ; il laissa l'ingénieur passer sain et sauf. Ce visage illuminé, ce sourire l'avaient frappé d'étonnement, et sa main s'était arrêtée malgré lui...

*
* *

A deux heures de l'après-midi, appuyé sur sa longue houlette, sceptre des pâtres, debout comme le jour précédent parmi l'herbe et les marguerites du tertre, Jorgi épiait l'arrivée de Nania.

Dans la matinée, il s'était rendu à Nuoro avec la « rente », c'est-à-dire avec le fromage frais, la recuite et le lait de la veille; et il avait profité de l'occasion pour changer de vêtements et se faire propre. Dans la blancheur mate de sa chemise nouvelle, son visage, pâle encore de l'émotion soufferte, semblait presque blanc; le chagrin et l'insomnie avaient affiné ses traits et cerné ses yeux.

Nania fut ponctuelle. Plus pâle aussi et plus sérieuse que d'habitude, avec son grand foulard jaune d'or étendu comme un manteau sur ses épaules, elle ressemblait à une de ces saintes figures que l'on admire dans les tableaux italiens du XVe siècle. Jorgi la trouva plus belle que jamais, en éprouva une douceur telle qu'il ne l'avait jamais éprouvée, et se mit à la contempler, comme en extase.

Dès qu'ils furent derrière le tertre, elle lui sourit et lui dit, de sa voix très douce :

— Pourquoi t'es-tu fait si beau ?

Il ne répondit pas tout de suite, attacha sur elle des yeux sévères ; et, malgré la tendresse qui lui remplissait le cœur, il voulut montrer qu'il était fâché !

— Tu es plus belle, toi ! — lui dit-il d'un ton brusque.

Puis, de mauvaise grâce, il enleva la cruche que Nania

portait sur sa tête, la posa par terre. Et, toujours sur le même ton, il ajouta :

— Il faut que nous causions longuement, aujourd'hui...

Elle eut presque peur et le regarda avec une surprise inquiète.

— Qu'est-ce que tu as ? — lui demanda-t-elle.

— Assieds-toi là, — reprit-il — en la forçant à s'asseoir sur une pierre. — Assieds-toi : il faut que je te parle...

— Non, je ne peux pas m'arrêter, je ne peux pas m'arrêter ! fit-elle, déjà tremblante. Mon père...

— Ton père est loin : que le diable le cherche !... D'ailleurs, personne ne nous voit. Et, quand bien même on nous verrait, quel mal y a-t-il ? Nous pouvons être des camarades, de simples connaissances...

— Pourquoi parles-tu de cette façon ? Que signifient ces paroles singulières ?... Non, te dis-je, il est impossible que je m'arrête... Laisse-moi !

Il la saisit par les poignets.

— Je veux que tu restes ! — déclara-t-il.

Cette violence effraya Nania et lui fit plaisir aussi.

— Tu me fais mal ! — murmura-t-elle, toute tremblante. — Dis, qu'est-ce que tu as ?... Tu es fâché parce que je ne suis pas venue hier ? Mais je n'ai pas pu. Ma sœur te l'a dit : l'entrepreneur et l'ingénieur étaient chez nous ; et j'ai eu beaucoup, beaucoup de besogne. C'est moi qui fais tout, tu sais bien.

En la voyant trembler et pâlir, Jorgi lâcha prise ; mais il prit un air tragique et s'écarta un peu d'elle, épiant toujours le visage de la jeune fille. Une grande détresse lui torturait l'âme. Ah ! non, il n'y avait plus moyen de douter ! Nania le trahissait : cela se voyait parfaitement. Elle avait peur, elle ne voulait pas s'arrêter, elle tremblait en parlant de cet homme. Donc elle le trahissait ! donc elle le trahissait !... Ah ! comme il avait été stupide !...

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? — répétait Nania. — Qu'est-ce que tu as ?

— Ce que j'ai ? — s'écria-t-il en gesticulant comme un fou. — Eh bien, je vais te le dire, ce que j'ai !... Ou plutôt, non ; ce n'est pas la peine que je te le dise : car tu le sais mieux que moi...

— Mais non, je ne sais rien, Jorgi, je ne sais rien !... Est-ce que tu perds la tête?

— C'est ça ! traite-moi de fou, maintenant !... D'ailleurs, tu as raison !... Écoute, Nania : tu es jeune, mais tu es plus maligne que moi... Des hommes comme moi, tu en piperais vingt... Ce que je veux te dire, c'est que tu ne continueras pas à te moquer de moi. Non, non ! M'as-tu pris pour un enfant, pour un imbécile? T'imagines-tu que je sois un lézard tout de bon? Tu te trompes, ma chère ! Je suis un pauvre pâtre hâlé, un va-nu-pieds, un gueux, un pouilleux, tout ce qu'il te plaira; mais je t'engage à ne pas te moquer de moi : car c'est un jeu qui pourrait te coûter cher. Sache-le bien, Nania, sache-le bien !

Il était menaçant; la rage faisait étinceler ses prunelles et ses mains tremblaient. Nania le regardait, ébahie; et, quand il eut terminé, elle ne trouva pas de mots pour se défendre.

— Tu ne réponds pas, petite vipère ? Tu ne réponds pas?

— Ne crie donc pas si haut ! — dit-elle enfin, en levant les bras. — Si mon père nous entendait !...

— Ton père ? — s'écria-t-il avec mépris, en crachant sur l'herbe. — Voilà ce qu'il est, ton père ! Il ne voit rien, n'entend rien dans sa propre maison. Sourd et aveugle comme un bouchon de liège. Qu'il vienne ici, qu'il vienne ! C'est moi qui lui dessillerai les yeux, à ton père !

— Mais qu'y a-t-il? Qu'est-ce qu'on t'a raconté? — demanda Nania au désespoir.

— On ne m'a rien raconté. J'ai vu, de mes yeux vu ! J'ai vu, te dis-je !... Eh ! pourquoi aviez-vous laissé la fenêtre ouverte, ma chère !... Mais, ce matin, la mort n'a pas été loin de son nez, à ton beau monsieur... Ah ! les messieurs te plaisent? Leurs chemises empesées te plaisent?... Et pourtant il paraît que les pâtres sales te plaisent aussi !.. Tous les hommes te plaisent, alors? tous? Quelle fille es-tu donc?... En vérité, tu commences bien !

Il lui saisit de nouveau les poignets et la secoua, lui parlant comme s'il était en délire.

— Mais je le tuerai, ton beau monsieur ; je boirai son sang !... Ce matin, je ne lui ai rien fait... vois comme je suis fou !... Je ne lui ai rien fait, parce que je l'avais vu rire au

soleil, rire d'une certaine manière ; et il m'avait paru qu'il te ressemblait ; et alors je me suis dit... vois comme je suis fou !... je me suis dit : « Qui sait ? c'est peut-être son père... » Voilà ce que je me suis dit ; et je ne lui ai rien fait. Mais, à présent, je me rends compte que ça n'avait pas le sens commun. Ton père, c'est *zio* Gavino, que le diable emporte ; et le beau monsieur est ton amant ; et toi, tu es... tu es...

L'insulte s'arrêta dans sa gorge. Cependant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel passaient sur le visage de Nania. Son cœur, son pauvre petit cœur palpitait à se briser ; de grosses larmes ruisselaient de ses yeux. Mais elle ne protesta pas, ne nia pas, ne prononça pas une parole. Frappée de terreur, elle ne songea qu'à se sauver ; et elle le fit si rapidement que Jorgi eut de la peine à la rejoindre sur la route.

— Nania ! — balbutia-t-il en l'empoignant par le coude et en souriant malgré lui ; — je ne te croyais pas si mauvaise ! Pourquoi fuir ? As-tu peur que je ne te tue ?

Elle se retourna et, le voyant sourire, elle sourit à son tour. Son foulard avait glissé de ses épaules, et le soleil éclairait son visage, sa tête blonde. Jorgi l'enveloppait d'un regard avide ; et, dans cette physionomie souriante, il vit tant d'innocence qu'il en éprouva d'abord une grande stupeur ; et, continuant à observer ce visage, ces yeux verdâtres, ces traits dont l'ensemble présentait une frappante ressemblance avec ceux de l'ingénieur, il fut éclairé par une évidence brusque et il comprit tout.

— Pardonne-moi, Nania, pardonne-moi ! — supplia-t-il avec des rires mêlés de sanglots. — Viens, faisons la paix. Aussi vrai que Dieu existe, je le jure par Notre-Dame du Miracle, jamais je ne dirai rien de cette affaire à personne. Si tu veux, je ne t'en parlerai jamais à toi-même ; je ne te demanderai jamais rien ; je ne te demanderai pas même comment tu as su... comment il a fait pour t'apprendre... Non, rien, rien, rien ! Je te jure que jamais je ne te demanderai rien... Mais viens avec moi chercher la cruche. Viens, viens...

Il la porta presque dans ses bras et la reconduisit à l'ombre. Elle se laissait conduire, plus morte que vive, pâle, inerte. Mais il eut l'imprudence d'ajouter :

— Qui aurait pu deviner ça ? Qui aurait pu croire une pareille chose ?... Est-ce ta mère qui te l'a dit ?...

Soudain, Nania se redressa, rouge de colère, et lui cria d'un air farouche :

— Ma mère est morte ! laisse-la en paix !... ma mère était une sainte femme ! Si l'ingénieur m'embrassait, eh bien, ce n'est pas pour ce que tu viens de supposer !... Et maintenant, Jorgi, fais ce qu'il te plaira ! Tue-moi, si tu veux !

Et elle éclata en sanglots, parce qu'elle croyait ingénument qu'après de telles paroles Jorgi la planterait là, pour le moins. Mais Jorgi n'était plus accessible au doute. Il demeura quelques minutes immobile et stupéfait, considérant sa petite amie dont les sanglots désespérés se perdaient dans le grand silence méridien, sans rien voir, sans rien entendre. Il éprouvait intérieurement quelque chose d'étrange, comme si une main lui avait étreint le cœur, comme si mille voix lui avaient résonné dans la poitrine ; et, devant la petite Nania qui sacrifiait son honneur et son amour parce qu'elle espérait pouvoir ainsi préserver la mémoire de sa mère, il lui semblait que son âme, à lui-même, était noire et vêtue de haillons comme son corps,

« Je suis indigne d'elle, — pensait-il ; — je suis un misérable lézard. Je devrais m'en aller. Elle épousera un monsieur. Quand *zio* Gavino mourra, l'ingénieur la prendra avec lui, la légitimera, la dotera. Elle sera une dame... Elle est une sainte ; et moi, je suis un lâche. Oui, je devrais m'en aller... Va-t'en, Jorgi, va-t'en, misérable lézard ! »

Mais il n'avait pas la force de faire un pas. Comment l'aurait-il pu, après tant de douces promesses échangées, après tant de rêves faits là-bas, sur le pont, tandis que les troupeaux se dispersaient entre les joncs et les asphodèles ?... Et ce baiser qu'il n'avait pas reçu encore !...

Il se rapprocha de Nania, se pencha vers elle.

— Laisse-moi, laisse-moi ! — murmura la jeune fille.

Mais Jorgi ouvrit les bras, lui enlaça la taille et lui donna tant de baisers que, finalement, il réussit à s'en faire rendre plus d'un.

GRAZIA DELEDDA.

Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.

PORTS DE FRANCE

NANTES

Michel Chevalier disait que le port de Nantes a toujours eu une existence solitaire[1], qu'il était resté comme isolé de l'arrière-pays, très vaste et très productif, auquel la vallée de la Loire semble lui donner naturellement accès. Ce fait a eu une influence considérable sur la fortune de Nantes. On en peut voir aujourd'hui encore les effets. Il mérite donc d'être expliqué, car il surprend au premier abord et paraît en contradiction avec la situation géographique : pourquoi ce port de mer, qui a connu des époques de grande prospérité, qui a toujours maintenu son rôle, n'a-t-il pas été autrefois et n'est-il pas aujourd'hui le port régional de son arrière-pays?

Au moyen âge, le commerce maritime et le commerce terrestre n'étaient pas, sauf de rares exceptions, le prolongement l'un de l'autre. Les navires transportaient surtout des marchandises rares et précieuses, qui n'auraient pu trouver leurs débouchés dans l'arrière-pays d'un seul port, mais qui se distribuaient par petites quantités sur de très vastes espaces. Le commerce terrestre était principalement un commerce local, gêné dans ses échanges par l'insurmontable difficulté et le coût énorme des transports. A supposer que

1. Dans un article du *Journal des Débats* de 1837, cité par *la Loire Navigable* du 10 septembre 1896.

l'on eût fait traverser les mers aux cargaisons lourdes et encombrantes qui constituent aujourd'hui la plus grosse part du fret, on aurait été dans l'impossibilité de les distribuer sur terre. Elles se seraient inutilement accumulées dans les ports, qui, ne pouvant pas desservir leur arrière-pays, s'en désintéressaient, s'en isolaient par la force des choses. Si les ports s'associaient, c'était entre eux, pour le commerce de mer : ils fondaient alors quelqu'une de ces ligues dont la *Hanse* est le type le plus connu.

Cette situation se modifia, dès l'aube des temps modernes, au fur et à mesure que les moyens de communications terrestres se perfectionnaient. Elle devait disparaître avec la vapeur, mais des circonstances spéciales enlevèrent à Nantes la possibilité de jouer un rôle régional. En France, c'est à l'époque de Colbert que se place la phase la plus marquée de l'évolution. A ce moment, la France commence à se préoccuper de son commerce extérieur. Il n'y a plus seulement une série de ports isolés, poursuivant chacun de leur côté un but particulier ; il y a un grand pays, jouant un rôle commercial dans le monde. Tel est du moins le plan de Colbert, mais il ne parvient pas à l'exécuter entièrement. L'unité commerciale qu'il rêve suppose la libre circulation des marchandises dans l'intérieur du royaume : il faudrait des routes, des canaux, des fleuves navigables, tous les moyens de communication alors connus, et c'est une œuvre immense à accomplir. Mais il faudrait en plus l'abolition des entraves administratives, des douanes intérieures, etc. Colbert ne réussit que partiellement dans cette tâche. Il crée en 1664 une union douanière entre les « provinces des cinq grosses fermes », mais le port de l'Océan le mieux placé pour desservir cette union douanière, Nantes, reste confiné dans sa province de Bretagne, en un pays « d'États » jaloux de son indépendance.

Derrière Nantes, au long de la Loire et de ses affluents, s'étendent les provinces des cinq grosses fermes, Poitou, Anjou, Maine, Touraine, Berri, Orléanais, Bourbonnais, Bourgogne. Plus au nord, la Normandie, le Perche, la Picardie, l'Ile-de-France, la Champagne, appartiennent aussi à l'union douanière et, bien qu'ouvertes vers la Manche par la vallée de la Seine, elles auraient pu trouver par la Loire

et par Nantes un chemin vers l'Océan. Mais Nantes appartient à la Bretagne et la Bretagne s'isole dans son indépendance douanière. Environ à mi-chemin entre Nantes et Angers, la Loire est barrée par une frontière artificielle, plus fâcheusement encore que par les sables qui se déplacent capricieusement dans son lit. Il y a bien une navigation sur la Loire, les documents recueillis par les soins de la Société de la Loire navigable ne permettent pas d'en douter; mais cette navigation est étranglée aux limites de la Bretagne et de l'Anjou. De plus, de nombreux droits de péage subsistent entre ce point et Nantes; un auteur imaginatif les compare à des « crocodiles attendant les marchandises tout le long de la Loire »[1]. Seule, la Bretagne reste à Nantes, mais bien incomplètement. Nantes, située à la pointe méridionale de cette province, ne peut y pénétrer que par la rivière de l'Erdre. Et, tout le long des côtes bretonnes, une infinité de ports détournent vers eux le peu de trafic que Nantes aurait pu s'assurer. Voilà pourquoi Nantes ne fut sous l'Ancien Régime ni le port régional des contrées baignées par la Loire, ni même le port régional de la Bretagne. Elle resta isolée, elle mena son existence solitaire[2].

Au cours du XIXe siècle, pendant une période de trente ans environ, elle sembla apte à exercer son rôle régional naturel. Il n'y avait plus de douanes intérieures, la navigation en Loire se trouvait débarrassée des obstacles administratifs, et le matériel de batellerie alors en usage s'accommodait, plus aisément que les péniches modernes, des ensablements qui diminuaient la profondeur du fleuve. Au risque d'être fréquemment engravé — comme madame de Sévigné s'en plaignait dès 1680 — et, à défaut d'autres moyens de transport, on utilisait la Loire telle qu'elle était entre Nantes et

1. Boiteau, cité par Jean Périer. *La Prospérité rochelaise au* XVIIIe *siècle et la Bourgeoisie protestante*. (Firmin-Didot).

2. Arthur Young traduit très bien cette impression, quand il arrive à Nantes après avoir traversé toute la Bretagne : « A mon grand étonnement, je vis, chose incroyable, que ces déserts s'étendaient jusqu'à trois milles de la grande ville commerciale de Nantes. » Le théâtre de Nantes le frappa par ses dimensions, son élégance. « Mon Dieu, m'écriai-je intérieurement, est-ce à un tel spectacle que mènent les garennes, les landes, les déserts, les bruyères, les buissons de genêts et d'ajoncs et les tourbières que j'ai traversées pendant trois cents milles! » (Voir *Voyages en France*, t. Ier, p. 163, édition Guillaumin, 21 septembre 1788.)

Orléans. La prospérité de Nantes grandit, de 1825 à 1856[1]; son port sortait de l'isolement[2]. Malheureusement, deux circonstances nouvelles devaient promptement réduire à néant cette prospérité. La première fut la création des chemins de fer. Désormais tous les ports de France allaient avoir à leur disposition un moyen de pénétration dans l'arrière-pays. Lorient, La Rochelle, par exemple, devenaient pour Nantes des concurrents. En second lieu, quand on eut compris que certaines marchandises ont besoin, pour arriver à un port ou pour en sortir, d'un moyen de transport plus économique et plus puissant que le chemin de fer, quand on eut créé dans le nord de le France un réseau de canaux permettant la circulation de péniches de 300 tonnes, la Loire, avec ses bancs de sable et son manque général de profondeur, ne fut plus apte à porter le nouveau matériel de la batellerie. Elle cessa presque complètement d'être un moyen de communication. Après une courte interruption, l'isolement de Nantes recommençait : il est demeuré le trait caractéristique de ce port.

***

Condamnée à vivre sur elle-même, isolée de la terre, Nantes s'est résolument tournée vers la mer, et l'esprit d'entreprise maritime s'y manifeste avec intensité. Nantes n'est pas une grande place de commerce international comme Marseille ou le Havre, ni un lieu de transit régional comme Dunkerque ou Rouen; le trafic de son port, quoique grandissant avec rapidité, n'atteint pas encore un total de 1 200 000 tonnes de marchandises; et pourtant Nantes est un port d'armement. Le tonnage brut de ses navires de commerce dépasse 300 000 tonnes et se répartit entre un grand nombre de

1. V. Maurice Schwob, *Comment grandit un port maritime*, p. 7.

2. Sur la richesse de Nantes au cours de cette période, Stendhal fournit, en 1837, un témoignage curieux : « Je n'avais pas fait vingt pas à la suite de l'homme qui portait ma valise que j'ai reconnu une grande ville... Quelques boutiques de bijouterie encore éclairées rappellent les beaux magasins de la rue Vivienne. Quelle différence, grand Dieu, avec les sales chandelles qui éclairent les sales boutiques de Tours, de Bourges et de la plupart des villes de l'intérieur. Ce retour dans le monde civilisé me rend toute ma philosophie. » (Voir *Mémoires d'un Touriste*, t. Ier, p. 279. Édition Calmann-Lévy.)

maisons d'armement nantaises, mettant en œuvre à peu près exclusivement des capitaux nantais. Pas de grandes compagnies métropolitaines avec agence locale, mais uniquement des entreprises nantaises. Cela serait remarquable partout; cela est particulièrement remarquable en France.

La flotte nantaise est composée principalement de voiliers. La Loi sur la marine marchande du 30 janvier 1893 avait établi un régime de primes beaucoup plus favorable aux voiliers qu'aux vapeurs. Frappé de la décadence de notre marine de commerce à voiles et du rôle que jouaient dans l'armement étranger les grands voiliers en acier, désireux aussi de maintenir avec la navigation à voiles l'école indispensable où se forment nos équipages et nos officiers du commerce, le Parlement avait accordé aux navires à voiles de tels avantages que, pendant dix ans, ce fut de leur côté que se porta le gros effort des armateurs. Précisément, à cette époque, Nantes se relevait de la crise dure et prolongée que lui avaient fait subir, à partir de 1860, la transformation de l'outillage maritime, la disparition de la traite, l'énorme diminution des transports de sucres coloniaux, etc. A la fin de 1892, elle était entrée en jouissance de son canal maritime; elle retrouvait sa communication avec l'Océan et son rôle de port, véritablement interrompu depuis que les navires modernes à fort tirant d'eau ne pouvaient plus remonter jusqu'à ses quais. Elle renaissait à la vie maritime. Tout naturellement, elle construisit et arma des navires à voiles plutôt que des navires à vapeur, en raison des faveurs accordées par la loi.

Elle le fit d'autant plus facilement qu'il ne s'agissait pas pour ses armateurs de servir des besoins locaux, de se plier aux nécessités de tel ou tel commerce déterminé. Dès lors, peu importait de naviguer à la voile ou à la vapeur. La voile était même plus indiquée pour les transports à très longue distance n'exigeant pas de rapidité. Elle demandait une mise de fonds moindre. Comme les Norvégiens, dont la flotte à voiles est importante, les armateurs nantais entreprirent de devenir rouliers de mer, au compte de qui voudrait employer leurs navires.

Enfin, le recrutement des équipages de voiliers pouvait se faire aisément dans la région proche : il ne manquait pas

d'inscrits maritimes bretons; les mécaniciens étaient plus rares parmi eux. C'était pour les Nantais, sinon une raison nouvelle d'armer à la voile, du moins une facilité de plus pour y réussir. Ainsi s'est créée et développée à Nantes, de 1893 à 1902, une flotte de voiliers long-courriers en acier.

On peut regretter que l'esprit d'entreprise maritime des Nantais ait été sollicité d'une façon si exclusive par la législation alors en vigueur, en faveur de la marine à voiles. Laissé à lui-même et mis en présence d'avantages équivalents pour la navigation à vapeur, il aurait donné naissance à une flotte de commerce répondant plus exactement aux besoins modernes. Les voiliers y auraient eu leur place, en raison des transports spéciaux auxquels ils conviennent; mais les vapeurs auraient eu la leur également. Malheureusement la loi de 1893 avait voulu décider — et décider pour dix ans — quel genre de navires les armateurs devaient faire construire. La loi du 7 avril 1902 tomba dans une erreur contraire en sacrifiant les voiliers, objets de toutes les préférences en 1893. Une réaction très vive s'était produite contre la voile; elle subsiste encore et le projet arrêté cette année par la Commission extra-parlementaire en porte les traces. Avec les caprices d'un enfant gâté, l'État délaisse aujourd'hui la flotte de voiliers qu'il a voulu avoir à tout prix il y a une dizaine d'années et ce retournement complet est très préjudiciable à l'armement nantais, auquel il n'est pas possible de changer ses navires aussi promptement que l'État change ses opinions. Cette loi nouvelle menace de faire disparaître de la flotte française une variété intéressante et utile de navires. Enfin, le plus grave de ses inconvénients, et celui-là dépasse de beaucoup la sphère des intérêts nantais, c'est de décourager dans notre pays l'esprit d'entreprise maritime et de porter atteinte, du même coup, à l'esprit d'entreprise sous toutes ses formes.

En ce qui concerne spécialement Nantes, la question se pose aujourd'hui de savoir si les profondes modifications apportées au régime des voiliers permettront aux maisons d'armement de transformer peu à peu leurs flottes, ou bien les condamneront à disparaître. La seconde de ces hypothèses, malheureusement la plus probable, compromettrait gravement l'essor de Nantes. Ce serait d'autant plus regrettable que les

ports de notre littoral dans lesquels l'activité et les capitaux se portent vers la navigation sont plus rares.

A Nantes, le goût des entreprises de mer n'est pas une fantaisie passagère. Il a toujours été favorisé par le fait qu'il était la ressource presque unique. Aussi s'est-il manifesté d'une manière constante depuis des siècles. Dès la fin du moyen âge, Nantes commerçait avec le nord de l'Espagne et formait avec Bilbao une *association* qui rappelle les groupements hanséatiques. Au XVIIe siècle, le marquis de la Meilleraye est envoyé à Nantes par Richelieu pour y créer, sous le nom de *Bourse commune*, une grande association commerciale et maritime. Nous retrouvons les Nantais à l'île de France, à Bourbon, que leurs navires visitent et où certains d'entre eux viennent s'établir. Aux Antilles, des Nantais figurent parmi les boucaniers, et Nantes s'enrichit au XVIIIe siècle par le « Commerce des îles ». La traite des nègres est pratiquée également par les navires nantais : ils participent en somme à tous les trafics maritimes alors en usage. Aussi les voyons-nous faire la course pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire ; c'est le seul mode d'activité alors possible pour eux[1].

Vers le milieu du XIXe siècle, avant le grand développement de notre production indigène du sucre, les relations maritimes nantaises avec les Antilles d'une part, avec la Réunion d'autre part, étaient telles que le marché français du sucre se trouvait à Nantes. Tout le commerce de la Réunion et de Mayotte était concentré là. On peut imaginer quelle crise ce fut lorsque le sucre colonial dut reculer devant le sucre de betterave, quand Paris enleva à Nantes le marché sucrier. Presque au même moment, en 1860, la guerre de Sécession, en amenant la suppression de l'esclavage des noirs, détruisit d'un seul coup le trafic du *bois d'ébène* qui donnait de beaux profits. Nantes connut alors de durs moments, mais elle ne s'abandonna pas. Quels qu'aient été pour une partie de ses habitants les résultats ordinaires d'une prospérité prolongée et d'une richesse promptement acquise, on observe chez elle, tout le long du XIXe siècle, avant comme après la crise, des signes de vitalité qui expliquent le relèvement final. Un jeune savant, qui a pris

1. Sur l'ancienne activité maritime de Nantes, voir Maurice Schwob, *Comment grandit un port maritime*.

une part considérable au mouvement de la Loire navigable, M. Louis Laffitte, a bien voulu me communiquer le résultat des laborieuses recherches faites par lui dans les archives de la Chambre de Commerce de Nantes. L'impression qui ressort de nombreux documents est celle d'une activité éclairée et soucieuse de progrès, non pas celle d'une réussite facile et satisfaite. De tout temps la préoccupation pressante des améliorations à exécuter dans la Loire se fait jour, bien que la navigation ne soit pas immédiatement menacée, grâce au faible tirant d'eau des navires alors en usage. En 1817, la Chambre se préoccupe d'une « machine à feu pour le curage des rivières que l'on a vue sur les bords de la Tamise et que l'on a jugée applicable à la Loire pour enlever les passes de Chantensay ». En 1832, une société privée envoie à ses frais un courtier nantais à Glasgow, avec mission de visiter les travaux exécutés dans la Clyde. Dès cette époque, les Nantais sont soucieux de ne pas se laisser couper de l'Océan.

Aujourd'hui encore les témoignages de la richesse d'autrefois subsistent. Sur les quais de Nantes, on peut admirer les grandes constructions trahissant par leur plan, encore visible malgré des modifications postérieures, leur destination première. Ce sont des maisons de princes-marchands, comprenant une vaste demeure, reliée à des magasins et à des comptoirs qui restent sous la surveillance proche et directe du maître. Des sculptures, généralement assez naïves, surmontent les ouvertures et annoncent au passant l'origine des richesses dont il admire la manifestation : têtes bizarres de rois nègres avec lesquels on trafique, fruits étranges, grains de café difficilement reconnaissables à cause de leur dimension énorme. Ces symboles s'allient curieusement aux ornements de l'époque; on les retrouve presque partout dans les styles très différents qui attestent la longue durée de la prospérité nantaise. Dans le quartier de la « Petite Hollande », des maisons espagnoles et portugaises sont masquées par d'élégantes façades du XVIIe ou du XVIIIe siècle, ornées de balcons de marbre. A l'intérieur des cours, sur un des côtés du quadrilatère qui les encadre, une cage d'escalier se colle aux flancs du bâtiment et prend jour par de larges baies ouvertes, d'aspect tout à fait méridional. C'est une importa-

tion espagnole, souvenir des temps de l'*association* avec Bilbao; elle s'est accommodée au goût du pays, car nous retrouvons la même forme de cage d'escalier, non plus isolée et ouverte sur une cour intérieure, mais éclairée par le haut, dans nombre de constructions plus récentes. C'est l'escalier nantais, avec ses degrés de granit et sa rampe de fer forgé. Les rampes d'escalier et les grilles de balcon paraissent avoir été à Nantes l'objet d'un luxe particulier. On m'affirme que dernièrement, en démolissant une vieille maison le long d'un quai, on s'est aperçu avec surprise que la grille d'appui d'un balcon était en argent massif.

Au moment le plus pénible de la crise commerciale, alors que Nantes perdait le marché du sucre et que les profits de la traite étaient subitement arrêtés, l'existence de ce port se trouva fortement menacée. A la même époque, vers 1860, le navire en fer se substituait au navire en bois; les dimensions croissaient aussitôt; de moins en moins la Loire permettait aux navires de remonter jusqu'à Nantes. Le danger était imminent. La création du port de Saint-Nazaire marque le commencement de la lutte contre ce danger. Un port en eau profonde à l'embouchure de la Loire peut retenir en effet sur ce point du littoral le commerce de mer. Les grands navires venant à Saint-Nazaire y prendront et y laisseront les marchandises, et un service de gabarres reliera Nantes à son avant-port. Il faut dire à la louange des Nantais qu'ils comprirent dès le début le service que leur rendait la création de Saint-Nazaire. A un moment, la Chambre de Commerce de Nantes consentit même des sacrifices d'argent pour hâter les travaux du nouveau port [1]. Plus tard, une rivalité inévitable se produisit. Saint-Nazaire voulait supplanter Nantes, sans se rendre compte que, seule, Nantes pouvait lui fournir le trafic qui lui manquait. Au prix de beaucoup de luttes, avec une énergie persévérante, les Nantais finirent par reconquérir pour leur port le rôle de port maritime, tout en conservant à Saint-Nazaire le rôle utile d'avant-port. La première victoire décisive des Nantais fut la construction du canal maritime de la Basse-Loire. Grâce aux approfondissements du fleuve

1. Notes manuscrites communiquées par M. Louis Laffitte et extraites des archives de la Chambre de Commerce.

exécutés en amont et en aval du canal, Nantes se trouvait en communication avec la mer et les navires de 6 mètres de tirant d'eau pouvaient venir se ranger le long de ses quais.

Mais le canal et ses écluses sont une cause de retard. Les grands navires, obligés de tenir compte du flux, ne peuvent pas remonter à Nantes en une marée. Enfin beaucoup de navires ont aujourd'hui un tirant d'eau supérieur à 6 mètres. Le résultat acquis à la fin de 1892, grâce au canal maritime, a été considérable. Le tonnage des marchandises de mer embarquées et débarquées à Nantes a triplé en dix ans [1]. Mais pour que cette heureuse progression se continue, il faut une amélioration nouvelle : l'approfondissement du fleuve à 8 mètres jusqu'à Nantes.

La loi du 24 décembre 1903 donne satisfaction à ce besoin et les Nantais ne se sont pas contentés, pour l'obtenir, d'agir avec vigueur et avec ensemble auprès des pouvoirs publics. Ils se sont imposé des sacrifices : sur les 22 millions de francs que doit coûter l'exécution des travaux, la Chambre de Commerce, aidée par le département de la Loire-Inférieure, en fournira la moitié, obéissant ainsi à un usage fécond qui a fait son apparition depuis peu dans nos lois de travaux publics et dont le Comité de la Loire navigable a été des premiers à donner l'exemple [2]. La Basse-Loire approfondie à 8 mètres, c'est pour Nantes l'assurance de développer sa fonction de port maritime; son essor ne risque pas, au surplus, d'être entravé comme il arrive souvent par le manque de place. Le port actuel n'occupe qu'un bras de la Loire et le large bras de Pirmil s'offre à toutes les transformations désirables. Il entoure la Prairie-au-Duc, où se trouvent déjà des chantiers de construction navale, d'autres établissements industriels et la gare du chemin de fer de l'État. On peut le creuser et construire des quais sur ses rives sans être arrêté par des fortifications, sans avoir à exproprier des propriétés bâties, sans s'éloigner du centre commercial ni des moyens de communication. Ce sont là de très grands avan-

1. 380 000 tonnes en 1893 et 1 109 000 tonnes en 1903.

2. Sur les détails du projet, voir le rapport général de M. Fernand Rabier à la Chambre des députés (n° 1263), annexe à la séance du 3 novembre 1903 et aussi le rapport de M. Louis Brindeau (n° 1247), annexe à la séance du 27 octobre 1903.

tages, qui permettent d'avoir bon espoir dans l'avenir de Nantes. Cet espoir se fortifie au spectacle des résultats acquis jusqu'ici par l'énergie locale. Car les Nantais ne se sont pas seulement préoccupés de se rouvrir, avec l'aide des pouvoirs publics, un chemin vers la mer; ils se sont efforcés de fournir du trafic au port qu'ils réclamaient et, ne pouvant pas lui faire jouer encore le rôle de port régional, condamnés, au moins provisoirement, à poursuivre leur existence solitaire, ils lui ont donné du fret en se faisant industriels. Le port de Nantes vit surtout de l'industrie nantaise.

*
* *

En tête des industries nantaises, viennent, non par l'importance actuelle du tonnage, mais par leur développement et en raison de l'avenir qui semble leur être réservé, les industries de l'alimentation. La fabrication des conserves de sardines est une vieille industrie nantaise, due à l'abondance de ces poissons sur la côte bretonne. Elle a donné naissance, par extension, à la fabrication de conserves de toutes sortes, poissons, légumes et viandes. Nantes a exporté, en 1902, plus de 1 100 tonnes (1 117) de ce genre de produits. La fertilité de la vallée de la Loire dans la partie qui avoisine Nantes a favorisé le développement de cette industrie : pendant la saison des petits pois et des haricots verts, la récolte des maraîchers voisins est absorbée par les fabriques. De même, la proximité des fermes, produisant en abondance le lait et les œufs, a permis la création des grandes biscuiteries nantaises, arrivées à une renommée universelle et capables aujourd'hui de faire l'exportation en Angleterre même : 7 millions d'œufs, 600 tonnes de lait, 400 tonnes de beurre de Bretagne ont trouvé leur emploi dans les fabriques de biscuits, tandis que 3 000 tonnes de farines, provenant de blés étrangers en admission temporaire, et 1 300 tonnes de sucre étaient attirées par elles à Nantes, fournissant ainsi plus de 4 000 tonnes d'importations[1]. On ne relève aux exportations nantaises de biscuits qu'un total de

1. Tous les chiffres indiqués sont empruntés soit au *Tableau général du Commerce et de la Navigation pour 1902*, soit aux rapports de la Chambre de commerce de Nantes.

167 tonnes ; mais il faut tenir compte que le peu d'importance des lignes régulières nantaises ne favorise pas leur exportation directe; les envois sont faits par chemin de fer sur d'autres ports.

L'industrie des pâtes alimentaires emploie environ 400 tonnes de semoules de blés durs, en provenance de Marseille et venues par mer. La rizerie de Chantenay amène à Nantes de 13 000 à 18 000 tonnes de riz, et offre aux navires le grand avantage de recevoir des chargements complets de Saïgon. Mais, malgré la décadence de la raffinerie nantaise, c'est encore elle qui, dans le groupe de l'alimentation, fournit le plus fort tonnage de marchandises au port de Nantes. Les quantités de sucres mises en déclaration à Nantes pendant l'année 1903 se sont élevées à 64 143 tonnes[1]. Là-dessus, plus de 47 000 tonnes représentent des sucres coloniaux et sont, par conséquent, venues par mer; mais une partie notable des sucres indigènes arrivent par cabotage : en 1902, 6 082 tonnes; le chiffre de 1903 non encore publié doit être supérieur. C'est donc au moins un total de 53 000 tonnes de sucres qui entrent à Nantes par mer. Le cabotage en reprend environ 4 000 tonnes, l'exportation 15 000 tonnes et les raffineurs nantais se plaignent que l'absence de lignes régulières nuise beaucoup à leur commerce d'exportation. Même dans ces conditions défavorables, la raffinerie occasionne dans le port de Nantes, un mouvement annuel qui varie de 70 000 à 80 000 tonnes. Elle tient donc une grande place parmi les industries nantaises.

Comment est-elle parvenue à se maintenir, malgré le déplacement du marché des sucres et la concurrence de Paris? Elle s'est appliquée d'abord à servir une clientèle spéciale à laquelle il faut des sucres de choix, d'origine coloniale. Les fabricants de vin de Champagne affirment que le sucre candi tiré de la betterave communique aux vins un goût particulier, qui se développe et devient reconnaissable après quelques années de bouteille : la Champagne et le Saumurois exigent

1. En 1902 leur total avait atteint seulement 55 407 tonnes, mais en 1901 il s'élevait à 66 708 tonnes. La dépression de 1902 était dûe à l'attente de la mise en vigueur de la convention de Bruxelles. Cette cause a encore agi sur l'année 1903, la convention n'ayant été appliquée qu'au 1er septembre.

du sucre de canne; les candiseries de Nantes le leur fournissent. Elles trouvent aussi un débouché chez les confiseurs. Enfin certains consommateurs d'un goût plus affiné que la masse, ou peut-être plus fidèles aux traditions anciennes, préfèrent payer leur sucre cinq ou dix centimes de plus par livre, mais avoir du sucre de canne. Ainsi s'explique la forte proportion de sucres coloniaux traités par les raffineries de Nantes. Les sucres indigènes viennent, eux aussi, alimenter la plupart de ces raffineries, bien que la zone de production de la betterave soit beaucoup plus rapprochée de Paris que de Nantes. Ce sont, en général, les sucreries de Toury, Pithiviers, etc., qui fournissent aux raffineries de Nantes les sucres indigènes transportés par terre. Les autres viennent par mer et par canaux des sucreries du Nord, avec transbordement à Dunkerque. Les détaxes de distance payées par l'État pour les sucres destinés à l'exportation permettent aux Nantais de soutenir la concurrence des raffineries plus avantageusement situées.

Le port de Nantes reçoit une quantité importante de cacao, mais ce n'est pas l'industrie locale qui l'emploie. Les neuf dixièmes environ vont aux établissements Menier, à Noisiel. Les 30 000 sacs de cacao (de 80 à 85 kilog.) sont attirés par une cause tout à fait particulière. Ils viennent du Brésil, sur de petits vapeurs appartenant à un armateur nantais, qui achète à son compte la cargaison dans les pays d'origine et la revend en France aux fabricants de chocolat. Cette opération exige des capitaux considérables et rentre tout à fait dans la conception ancienne de l'armement, quand le navire était une sorte d'entrepôt flottant au compte de l'armateur. Elle constitue une survivance de l'ancien état de choses, auquel Nantes a dû sa prospérité passée.

Le goût des entreprises maritimes et le développement de l'armement local ont favorisé, dans la région nantaise, l'industrie des constructions navales. Il s'est même produit à Nantes ce fait intéressant que l'uniformité des navires voiliers commandés par l'armement local a permis aux chantiers la reproduction multiple de certains types, la construction *en série*, la seule qui réponde aux conditions modernes de l'industrie. Soit à Nantes, soit à Saint-Nazaire, les chantiers de

la Loire, les chantiers de Penhoët, les chantiers Nantais, les anciens établissements Satre, les chantiers de La Brosse et Fouché, Dubigeon et quelques autres de moindre importance ont construit annuellement, pendant ces dernières années, plus de cent mille tonneaux de jauge brute [1]. En juin 1904, un de ces chantiers a déjà complètement suspendu le travail; dans les autres, la plupart des cales sont vides; c'est l'effet déplorable des dispositions de la loi du 7 avril 1902. Mais depuis dix ans la construction navale a contribué pour une forte part à l'essor industriel de la région nantaise. Ce n'est pas qu'elle fournisse directement beaucoup de trafic au port; les matières premières arrivent presque toujours par voie ferrée, en raison de leur nature, de l'ordre nécessaire dans lequel elles doivent être livrées et de la faible importance relative des livraisons [2]. Cependant les grands chantiers de construction ont donné un certain élan à la production métallurgique du voisinage et le commerce maritime en ressent les effets. Le total des marchandises métallurgiques dans les statistiques du port de Nantes, soit à l'entrée, soit à la sortie, au commerce extérieur ou au cabotage, s'élève environ à 50 000 tonnes pour l'année 1902. Il convient d'y joindre le mouvement de Saint-Nazaire qui est de 80 000 tonnes, soit 130 000 tonnes pour la contribution de l'industrie métallurgique nantaise au mouvement des deux ports. C'est peu, relativement à l'importance des établissements métallurgiques de la région. En dehors des chantiers de construction navale, on y compte en effet les forges de Trignac, l'usine de Couëron, celle de Basse-Indre, l'établissement d'Indret et une quantité considérable d'entreprises diverses, fabriques de machines agricoles, ateliers de construction mécanique plus modestes, etc. Mais, sauf les deux petits hauts fourneaux de Trignac et l'usine de Couëron où l'on traite le cuivre et le plomb, ce ne sont là que des ateliers de transformation, desservis principalement par le chemin de fer, ne fournissant pas à la navigation les transports en grande masse auxquels

1 120 000 en 1901 et 111 000 en 1902.

2 Voir dans la *Revue* du 1er novembre 1903 le développement de ces différentes causes, au sujet des Forges et Chantiers de la Méditerranée au Havre.

elle est éminemment propre, ceux des minerais, des fontes, des rails, des poutrelles, etc.

A côté des industries alimentaires et métallurgiques, une troisième classe de fabrications est liée d'une façon beaucoup plus intime au mouvement commercial maritime : ce sont les usines qui élaborent des matières premières d'origine étrangère. Elle est représentée à Nantes par les engrais et produits chimiques, la savonnerie et l'huilerie. Plus que toute autre, cette classe doit son existence à l'esprit d'entreprise, aux efforts qui ont été faits pour conserver à Nantes son rôle de port de mer. A l'importation, on relève 72 764 tonnes de phosphates naturels de l'Algérie, de la Tunisie ou de la Floride, 21 737 tonnes de pyrites d'Espagne ou de Portugal, 7 530 de superphosphates et engrais chimiques, 5 293 tonnes de nitrates de soude du Chili. Sur ce total de 107 000 tonnes en chiffres ronds, la plus grosse part représente les matières premières de l'industrie chimique nantaise. Le cabotage transporte encore, entre Nantes et les ports français, plus de 20 000 tonnes de produits chimiques. Seule, l'exportation par mer ne doit rien à cette industrie [1]. Les huileries et savonneries participent au commerce de mer nantais pour environ 25 000 tonnes, dont 19 000 à l'importation sous forme de graines de cotons, amandes de coprah, etc., et 6 000 tonnes de tourteaux à l'exportation. Il faut mentionner encore une industrie très développée dans ces dernières années, celle des papiers de pâte de bois. Plus de 20 000 tonnes de rondins d'essence résineuse sont venues à Nantes de la Baltique pour être transformées en pâtes de bois, et près de 32 000 tonnes de pâte de bois toutes préparées ont été introduites également. Cela rentre bien dans la catégorie des matières premières supportant difficilement les frais de transbordement et de transport par voie ferrée, et destinées par suite à être élaborées dans des ports de mer.

D'après tout ce qui précède, le chiffre afférent à l'industrie dans le mouvement commercial du port de Nantes ne dépasserait guère 340 000 tonnes; mais c'est l'industrie nantaise qui

1. D'après le *Tableau général du Commerce et de la Navigation pour 1902*, t. II, p. 213, les matières mises en œuvre en 1902 par les industries chimiques de Nantes s'élèveraient à 260 000 tonnes. Mais la chaux, les scories, etc., viennent par fer.

consomme la plus grosse part des 400 000 tonnes de charbon étranger entrées à Nantes par mer. C'est elle encore qui reçoit une portion notable des 926 000 tonnes de charbon importées à Saint-Nazaire. Sans tenir compte de ce dernier élément, on peut affirmer que plus de la moitié des onze cent mille tonnes représentant le commerce maritime de Nantes est mise en mouvement par l'industrie locale. Ajoutons tout ce que consomme la population ouvrière, tout ce qui sert à construire les usines, etc.

Les Nantais, ayant ainsi donné un aliment à leur port par la création de grandes industries, s'efforcent de le mettre en communication facile avec le riche arrière-pays qui l'avoisine. En plus de son rôle de port industriel, ils veulent lui faire jouer celui de port régional. Ils veulent le tirer de cette existence solitaire à laquelle il a été condamné jusqu'ici.

*
* *

Pour le moment, le chemin de fer d'Orléans est la seule ligne qui, remontant la vallée de la Loire, atteigne vraiment l'arrière-pays. Il y a bien à Nantes le canal de l'Erdre et le trafic y est assez considérable. On compte qu'environ 300 000 tonnes de marchandises sont embarquées ou débarquées annuellement à Nantes sur les quais du canal, mais il ne paraît pas que les marchandises de mer figurent dans ce total pour une quantité importante. Cela se comprend d'ailleurs. Les gabarres qui circulent sur le canal peuvent facilement descendre ou remonter la Loire jusqu'à Saint-Nazaire et comme, dans l'état actuel, elles trouvent là des lignes régulières qui font défaut à Nantes, elles traversent Nantes, sans s'y arrêter, quand elles transportent des marchandises de mer: 124 000 tonnes, descente et montée réunies, ont été relevées, en 1902, pour ce mouvement entre Saint-Nazaire et le canal de l'Erdre.

Grâce à cette situation, Nantes reçoit presque uniquement pour la région qu'il dessert les deux natures de marchandises que l'on retrouve dans les plus petits ports de l'Océan et de la Manche : la houille et les bois du Nord. Dès qu'on quitte la région houillère du nord de la France, à partir de la Nor-

mandie en descendant vers le sud, l'éloignement des gisements français est tel que les charbons anglais sont seuls consommés dans notre région maritime. On a donc avantage à les distribuer tout le long du littoral entre le plus grand nombre possible de points : les plus petits de nos ports de l'Ouest reçoivent des cargaisons de houille. Le même phénomène existe pour les bois du Nord, à un degré un peu moindre. Nous retrouvons là, en effet, les deux mêmes causes : la consommation générale du produit sur tous les points de la région et sa difficulté à supporter les frais de longs transports par terre. Soit dit en passant, les charbons et les bois du Nord sont certainement un élément de dispersion pour notre commerce maritime, un obstacle à sa concentration dans quelques grands ports. Ce sont eux qui maintiennent une ombre d'activité dans certains petits havres qu'aucun navire ne visiterait sans cela.

En fournissant du charbon et du bois de construction à son arrière-pays, Nantes n'accomplit donc que le rôle médiocre de tous nos ports de l'Océan. Encore partage-t-elle inégalement cette fonction avec Saint-Nazaire, où les arrivages de charbon sont beaucoup plus importants. En 1902, Saint-Nazaire a reçu 926 421 tonnes de charbon et 37 730 tonnes de bois communs ; Nantes 398 347 et 43 772 tonnes. Dans l'état actuel des choses, les charbons anglais débarqués à l'embouchure de la Loire peuvent remonter la vallée par voie ferrée jusqu'à Tours et même jusqu'à Blois en ligne directe. Avec la Loire navigable, ils pénétreraient plus avant et pourraient être cédés à des prix inférieurs dans la zone déjà desservie, ce qui fournirait aux industries de cette zone un immense avantage et permettrait sans doute d'en établir de nouvelles.

Mais là où apparaît le plus nettement la fâcheuse influence du manque de communications suffisantes, c'est dans l'absence presque complète d'exportations agricoles. Nantes est le centre d'un pays producteur de blé et de vin, abondant en fruits et légumes de toute espèce : quand on cherche dans les statistiques des douanes ce qu'elle exporte en fait de produits agricoles, on trouve, en tout et pour tout, 3 311 tonnes de céréales, 1 300 tonnes de viandes et graisses, 711 tonnes de vins, 344 tonnes de pommes de terre et 261 tonnes de miel, soit un misérable total de 6 000 tonnes environ !

Saint-Nazaire, possédant des lignes régulières, draine plus efficacement que Nantes la région de la Basse-Loire : il exporte environ 27 000 tonnes de produits agricoles [1]; mais Saint-Nazaire est un port trop isolé pour jouer sérieusement le rôle régional; Nantes, au contraire, enfoncée à 60 kilomètres dans les terres, tête de navigation maritime, centre de production agricole, est merveilleusement placée à ce point de vue. Une société nouvelle vient de se créer pour organiser un service régulier entre Nantes et l'Angleterre et favoriser l'exportation des fourrages, céréales, légumes, fruits, œufs, beurres qui trouvent un si beau marché de l'autre côté de la Manche. L'Angleterre occupe déjà la meilleure place, de beaucoup, dans le mouvement maritime de Nantes. Les navires chargés qui sont entrés à Nantes ou qui en sont sortis en 1902 sont au nombre de 751 et représentent 385 460 tonneaux de jauge nette, là-dessus les navires en provenance ou à destination de l'Angleterre comptent pour 448 unités et 209 483 tonneaux de jauge nette, soit sensiblement plus de la moitié.

Toutefois, il ne serait pas raisonnable d'espérer de la culture maraîchère, de l'élevage des volailles, de la culture fruitière ou même de la grande culture un tel développement de l'exportation que le commerce maritime y trouvât son contrepoids. Le port manque de fret de sortie, comme tous nos ports français, et pour les causes générales tenant à la nature de nos exportations; mais le mal est aggravé par l'isolement de l'arrière-pays. Le total des importations nantaises par mer s'élève pour 1902 à 714 323 tonnes contre 83 272 tonnes d'exportations seulement. L'écart est encore augmenté par le cabotage qui a apporté à Nantes 200 230 tonnes et n'en a repris que 89 210. Le résultat pour la navigation,

1. En voici le détail par ordre d'importance (chiffres de 1902) :

Céréales	13 734	tonnes
Œufs	3 014	»
Pommes de terre	2 869	»
Fruits	2 439	»
Vins	2 419	»
Légumes	2 000	»
Beurre	509	»
Volailles	262	»
Soit au total	27 246	»

résultat déplorable, est le suivant : sur les 593 navires, d'un tonnage net de 387 966 tonneaux, sortis de Nantes en 1902, 383, représentant 339 199 tonneaux, sont sortis sur lest[1]. Ainsi le fret d'exportation n'a utilisé à Nantes qu'un tonnage net de 48 767 tonneaux, moins de cinquante mille tonneaux!

La Loire navigable peut amener à Nantes des marchandises lourdes qui n'ont pas actuellement à leur disposition de moyen de transport suffisamment économique et qui, une fois parvenues à ce port, seraient avantageusement dirigées sur certains marchés d'outre-mer. Il faut citer en première ligne les ardoises et les étais de mines. Les ardoises d'Angers ont une qualité exceptionnelle. Actuellement l'exportation en demande, par Nantes et Saint-Nazaire, des quantités variant de 12 000 à 15 000 tonnes par an[2]. Et pourtant, elles doivent voyager par chemin de fer, ce qui grève lourdement leur prix de vente : si elles descendaient la Loire sur des chalands, la diminution de frais qui en résulterait permettrait une exportation beaucoup plus forte. Le marché anglais, à lui seul, offre un excellent débouché : la France envoie à Londres moins d'ardoises que les États-Unis[3]. A Dublin, où on a importé en 1902 plus de 16 000 tonnes d'ardoises, presque toutes de provenance américaine[4], l'ardoise française ne paraît pas avoir encore pénétré. Il peut donc y avoir de ce côté-là une ressource considérable de fret, tant pour la Loire que pour le port de Nantes.

Les pins de la Sologne fournissent annuellement aux mines du nord de la France 8 000 tonnes d'étais ; mais le transport par chemin de fer majore de 27 p. 100, la valeur de ces étais, de sorte que, malgré leur bonne qualité, ils ne peuvent pas trouver, dans les conditions actuelles, un débouché suffisant. D'ici à quelques années, la Sologne possédera une réserve utilisable de 10 millions de stères de bois, représentant 650 000 tonnes en poteaux de mines verts non écorcés. C'est

1. Ces chiffres ne s'appliquent pas aux navires faisant le cabotage français.

2. Contribution à la *Deuxième enquête de la Loire navigable*, p. 14, note.

3. Rapport de M. Jean Périer, consul de France à Londres, pour 1903, p. 76 et 77. Supplément au *Moniteur officiel du Commerce*, 2 juin 1904.

4. Rapport de M. Lefeuvre-Méaulle, consul de France à Dublin. Supplément au *Moniteur officiel du Commerce* du 26 mai 1904.

précisément dans cet état que les houillères anglaises les emploient, mais il est impossible de les amener à Nantes autrement que par eau. Le transport des étais verts de Lamothe-Beuvron à ce port, par chemin de fer, dépasse en certains cas la valeur de la marchandise. C'est que le stère d'étais verts pèse 650 kilogrammes, alors que le stère d'étais secs écorcés, tels qu'on les demande dans les mines du Nord, ne pèse que 335 kilogrammes [1]. On voit quelle quantité de fret lourd la Loire navigable fournirait à Nantes pour l'Angleterre. Et si on calcule qu'actuellement la plupart des navires qui sortent de la Loire sur lest vont précisément en Angleterre [2], dans les ports à charbon où doivent être débarqués les poteaux de mines, on se rend compte de l'heureuse combinaison que réaliserait l'armement, le jour où les pins de Sologne pourraient descendre la Loire sur chalands.

La vaste contrée dont la Loire navigable drainerait les produits fournirait encore à Nantes d'autres frets lourds. Les écorces de chênes destinées aux tanneries, les chaux hydrauliques de qualité supérieure du bassin de la Vienne, les briques réfractaires de Langeais et de Cinq-Mars-la-Pile deviendraient des éléments d'exportation, le jour où ils atteindraient facilement la Loire maritime [3].

On comprend, par suite, combien sont justifiés les persévérants efforts des Nantais pour aboutir à la navigabilité de leur fleuve. C'est à eux que revient tout l'honneur de la première initiative dans la création de la Société de la Loire navigable. Ce sont eux qui ont décidé et accompli ces enquêtes remarquables, conduites en Allemagne et en France, les premières pour s'inspirer des exemples de nos voisins, les secondes pour justifier l'imitation de ces exemples dans la vallée de la Loire. Déjà plusieurs départements ont fait l'objet d'un travail de statistique minutieux et intelligent, à la suite duquel M. Laffitte a pu dresser un tableau de leurs forces productrices, des ressources qu'elles apporteraient à la batellerie, des progrès dont la Loire navigable serait l'occasion

1. Tous ces renseignements sont enregistrés à la *Deuxième enquête de la Loire navigable*, p. 13 à 16.

2. Voir *Tableau général du Commerce de la Navigation*, 1902, t. II, p. 209.

3. Voir *Deuxième enquête de la Loire navigable*, p. 15, 40, 42.

pour elles. Cette œuvre dépasse de beaucoup la sphère de la présente étude. C'est uniquement du port maritime de la Basse-Loire que nous nous préoccupons ici et, à ce point de vue exclusif, les conséquences de la navigabilité de la Loire seraient de la plus haute importance.

Nantes se verrait en situation de devenir port régional, tout en développant davantage encore son rôle de port industriel. Elle pourrait ainsi aspirer à devenir ce qu'elle a été autrefois pour les sucres, un port commercial, un marché de mer. Elle tiendrait à accomplir cette triple fonction, nécessaire aujourd'hui à la prospérité d'un grand port et à la concentration qui en est la condition indispensable. Dès l'ouverture de la voie navigable, et avant que des résultats indirects et éloignés aient eu le temps de se manifester, Nantes jouirait de l'incomparable avantage d'avoir à sa disposition un fret de sortie lourd. Ce jour-là ses armateurs, ses commerçants, ses industriels seraient parvenus à détruire le fâcheux isolement qui a pesé jusqu'ici d'un poids si lourd sur l'histoire économique de leur ville, mais qui, du moins, a donné aux Nantais l'habitude de compter sur eux seuls, germe fécond de tous les progrès futurs.

PAUL DE ROUSIERS

MARGARET OGILVY

J. M. Barrie, le romancier, l'auteur dramatique, dont trois pièces viennent d'être jouées à Londres trois cents fois chacune en un peu plus d'une année, est le fils de paysans écossais ; Margaret Ogilvy *est la simple histoire, contée par lui-même, de l'originale, vaillante et charmante créature qui fut sa mère. Après les raisons de s'étonner, d'admirer ou de décrier que nous donna l'Angleterre impériale de Rudyard Kipling, l'Écosse domestique et tendre de J. M. Barrie mérite peut-être d'arrêter notre curiosité attentive et de s'attacher notre sympathie.*

R. D'H.

I

D'OU MA MÈRE EUT SON DOUX VISAGE

Le jour de ma naissance, on acheta six chaises rembourrées de crin, grand événement dans notre petite maison, première victoire signalée d'une longue campagne ménagère. Ce qu'elles avaient coûté de travail et de peines, le billet d'une livre et les trente pièces de trois *pence* qui les avaient payées, l'émotion anxieuse qu'en souleva l'emplette, leur belle ordonnance une fois qu'elles furent installées dans la pièce de l'ouest, le sang-froid exagéré de mon père en les apportant

(mais il était très pâle), — tout cela, j'en ai si souvent entendu le récit depuis lors et j'ai participé, enfant ou bien homme, à tant de triomphes analogues que l'arrivée de ces chaises m'est comme un souvenir, et je ne me la rappellerais pas mieux si j'avais sauté de mon berceau, le premier jour, et couru tout droit les admirer.

Je suis sûr que les pieds de ma mère lui démangeaient d'impatience bien avant de pouvoir la porter impunément, et que, la minute après qu'on nous eut laissés ensemble, on dut la découvrir, pieds nus dans la pièce de l'ouest, pansant quelque éraflure — visible pour elle seule — au bois d'une des chaises, ou trônant comme une reine sur chacune à son tour, ou simulant une sortie, puis rouvrant la porte très vite, afin de les surprendre toutes les six. Alors, je pense, on lui jeta un châle sur les épaules (dire que ce n'était pas moi pourtant qui lui courais après, un châle à la main!) et, sous rigoureuse escorte, on la remit au lit en lui rappelant sa promesse de ne pas bouger; — à quoi elle ne put manquer de répondre : « Je ne me suis levée qu'un moment », tâchant d'impliquer par là qu'elle ne s'était pas levée du tout. — Un petit trait de sa nature m'était ainsi révélé déjà : l'ai-je noté? je me le demande. — Des voisins entrèrent, voir le poupon et les chaises. Etais-je sa dupe, quand elle affecta de croire qu'il existait sur terre d'autres enfants comme nous, ou l'ai-je percée à jour dès le premier instant? — Il y fallait si peu de peine! — Quand elle parut convenir avec les visiteurs qu'il serait impossible de me faire élever au collège, m'y suis-je laissé prendre si facilement, ou savais-je déjà quelles ambitions brûlaient derrière ce front chéri? Quand les autres parlèrent des chaises comme d'un but promptement atteint, étais-je donc tellement nouveau venu qu'il me fallût attendre le : « Ce n'est qu'un commencement » de ses lèvres timides, pour saisir la phrase?... Et quand de nouveau on nous laissa tous deux, ai-je ri des grands rêves qu'elle berçait en son esprit, ou fallut-il qu'elle me les murmurât d'abord à l'oreille, et alors ai-je mis mon bras autour d'elle en lui disant que je l'aiderais de mon mieux?... Si longtemps les choses se sont passées de la sorte! il m'est difficile de concevoir qu'il n'en ait pas été de même dès le commencement.

Pour six années, c'est tout travail de devinette : je ne réussis à voir en ces années que la femme qui m'apparut soudain, ce temps-là révolu. « Ses lèvres timides », ai-je dit, — mais elles n'étaient point timides alors, et, quand je la connus vraiment, elles l'étaient devenues. Son doux visage... son visage, dit-on, n'avait point alors la même sorte de douceur. Le châle qu'on lui jetait sur les épaules ? Nous n'avions pas commencé alors à la pourchasser en tenant un châle, ni à lui faire de nos corps un rempart contre les courants d'air, ni à nous glisser dans sa chambre, vingt fois par nuit, pour la regarder dormir. Nous ne la voyions pas alors s'amaigrir, ni ne détournions nos têtes brusquement en l'entendant s'émerveiller de ses bras devenus si minces. Aux moments les plus heureux de son existence, — et il n'y eut jamais femme plus heureuse, — sa bouche, tout à coup, ne se mettait pas à trembler et les larmes ne montaient pas en ces yeux bleus silencieux où j'ai lu tout ce que je sais et tout ce que je ne me soucierai jamais d'écrire. Car, lorsqu'on regardait dans les yeux de ma mère, on savait, aussi bien que s'il vous l'avait dit lui-même, pourquoi Dieu l'avait envoyée sur terre : afin d'ouvrir aux belles pensées les âmes de tous ceux qui regardaient. Et c'est le commencement et la fin de toute littérature. Ces yeux que je ne puis discerner avant mes six ans accomplis m'ont guidé à travers la vie, et je prie Dieu qu'ils puissent demeurer jusqu'au bout mes seuls juges. Ils ne me guidèrent jamais mieux que du jour où j'aidai à la mettre en terre, sans geindre parce que ma mère m'était reprise après soixante-seize glorieuses années de vie, mais exultant en elle jusqu'au tombeau...

Elle avait un fils à l'école loin de nous. Je me rappelle tout juste un petit gars à la mine joyeuse qui grimpait aux arbres comme un écureuil et secouait des cerises dans mon tablier. Il avait treize ans, et moi la moitié de son âge, quand arriva la terrible nouvelle, et l'on m'a dit que le visage de ma mère était effrayant de calme lorsqu'elle partit pour se mettre entre la mort et son garçon. Nous descendîmes par la bruyère, tous ensemble, vers la petite gare de bois, et je crois bien que je l'enviais de voyager dans les wagons mystérieux ; je sais que nous jouions autour d'elle, fiers du droit d'être là, mais je ne

m'en souviens plus, je ne parle que par ouï-dire. Son billet pris, elle venait de nous faire ses adieux avec cette figure de combat que je ne puis imaginer, quand mon père sortit du télégraphe et dit d'une voix sourde :

— Il a passé.

Puis nous nous en retournâmes très tranquillement et remontâmes chez nous par la bruyère. Mais, à dater de cette minute, je ne parle plus par ouï-dire : je connaissais ma mère, maintenant, pour toujours,

C'est ainsi qu'elle eut son doux visage, et ses manières de compatir, et sa charité sans bornes; et c'est pourquoi les autres mères couraient à elle quand elles avaient perdu un enfant. « Ne pleurez pas, pauvre Janet ! » disait-elle; et Janet de répondre : « Ah ! Margaret, mais vous pleurez vous-même !... » Margaret Ogilvy avait été son nom de jeune fille et, d'après la coutume d'Écosse, elle restait Margaret Ogilvy pour ses vieux amis; c'est Margaret Ogilvy que j'aimais la nommer. Souvent, quand j'étais petit : « Margaret Ogilvy, êtes-vous là? » criais-je dans l'escalier.

Elle fut toujours délicate à partir de cette heure, et pendant de longs mois elle fut très malade. Sa première demande, m'a-t-on raconté, fut qu'on lui montrât la robe de baptême. Elle la regarda longtemps, puis tourna son visage vers la muraille. Cela me fit toujours croire pendant mon enfance que c'était sa robe, où on l'avait baptisé, lui, mais j'ai su depuis qu'elle avait servi à tous nos baptêmes, depuis l'aîné de la famille jusqu'au plus jeune, séparés par vingt années. Des centaines d'autres enfants l'avaient revêtue de même en pareille occasion. Ces robes étaient alors une propriété rare, et le prêt de la nôtre comptait parmi les gloires de ma mère. On la portait soigneusement de maison en maison, comme si c'eût été un enfant elle-même; ma mère en faisait grand état, la caresssait, la dorlotait, lui souriait avant de la déposer entre les bras de ceux qui l'empruntaient. Elle s'installait dans notre banc afin de la voir passer avec magnificence (il y avait quelque chose dedans, cette fois), descendre le bas-côté jusqu'auprès de la chaire, tandis qu'un frémissement d'attente parcourait l'église et que nous nous donnions des coups de pied sous la planchette aux livres, quoique tou-

jours révérencieux de visage. Et, de quelque manière que se conduisît l'enfant, soit qu'il rît sans pudeur ou braillât à la honte de sa mère, et quoique son père en le tenant pût sembler gauche ou incliner la tête à contre-temps, la robe de baptême avec sa longue expérience était là pour les aider. Et, quand on la rapportait à ma mère, elle la prenait dans ses bras doucement comme pour ne pas l'éveiller, et inconsciemment elle la pressait contre sa poitrine : il n'y eut jamais rien dans la maison qui lui parlât aussi éloquemment que cette petite robe blanche ; c'était le seul de ses enfants qui restât petit toujours.

Le plus étonnant de cette robe, à mes yeux, c'est que ma mère ne l'eût pas faite elle-même, car elle semblait avoir fait tout le reste. Tous les habits, chez nous, étaient de sa façon, et vous ne la connaissez pas du tout si vous croyez qu'ils n'étaient pas à la mode : elle les retournait, et ils redevenaient neufs; elle les battait, et neufs ils redevenaient; après quoi, elle savait leur persuader de redevenir neufs une fois encore; elle les élargissait, les reprenait, les rebordait, ajoutait une pièce dans le dos, et, de la sorte, ils passaient d'un membre de la famille à un autre jusqu'à ce que ce fût le tour du plus jeune, et, même après qu'on les croyait finis, ils reparaissaient sous quelque autre forme. A la mode ! Il me faut revenir là-dessus. Jamais femme n'eut l'œil plus expert à ces détails. Elle ne se servait pas de gravures : à quoi bon ? La femme du pasteur (un manteau), les filles du banquier (la manche nouvelle), n'avaient qu'à passer une fois sous nos fenêtres, — et le scalpe, pour ainsi parler, restait aux mains de ma mère : observez-la, courant, ciseaux en main, brin de fil aux lèvres, vers les tiroirs où mes sœurs gardaient leurs habits du dimanche... Ou bien allez à l'église, le dimanche suivant, et guettez l'entrée d'une certaine famille, le garçon levant les pieds très haut pour montrer ses souliers neufs, mais tous les autres si modestes, — en particulier la petite femme timide, l'air si peu curieux, qui fermait la marche. — Si vous aviez été la femme du pasteur, ce jour-là, ou les filles du banquier, vous auriez reçu un coup... Mais la robe de baptême, elle l'avait achetée, et, quand je demandais pourquoi, elle rayonnait et prenait des

airs renseignés, finissait par avouer qu'elle avait éprouvé le besoin d'être prodigue une fois dans sa vie. Et elle ajoutait, souriant toujours, que plus une femme est adonnée à coudre et à se confectionner des choses, plus grand, de temps à autre, est son passionné désir de prendre d'assaut les boutiques et de faire une folie !

La robe de baptême, avec ses petits tuyautés pathétiques, a plus de cinquante ans aujourd'hui : elle commence à fléchir un peu, comme une pâquerette dont le temps est passé, mais on ne la soigne pas moins tendrement que jadis ; je l'ai vue servir pas plus tard que l'autre jour...

Ma mère est couchée, la robe de baptême à côté d'elle ; maintes fois je suis revenu l'épier, entre-bâillant la porte, avant de gagner la marche de l'escalier et de m'y asseoir pour pleurer... Je ne sais plus si c'est ce premier jour-là ou beaucoup de jours plus tard que vint à moi ma sœur, la fille préférée de ma mère : — oui, elle l'aimait mieux, j'en suis sûr, que moi-même, dont elle a été la grande gloire depuis que j'avais six ans. — Cette sœur, alors dans sa vingtième année, vint à moi, le visage anxieux, et se tordant les mains, pour m'enjoindre d'aller trouver tout droit ma mère et lui dire qu'elle avait encore un autre garçon. J'y allai tout droit et fort ému, mais il faisait noir dans la chambre, et, quand j'entendis la porte se refermer sans que nul son vînt du lit, j'eus peur et me tins coi. Sans doute je respirai fort ou peut-être je pleurais, car, au bout d'un moment, une voix distraite, qui n'avait jamais été distraite auparavant, dit :

— Est-ce toi ?

Le ton dut me blesser, car je ne répondis pas. Et alors la voix reprit avec plus d'inquiétude :

— Est-ce toi ?

Je crus que c'était au mort qu'elle parlait et répondis, d'une petite voix solitaire :

— Non, c'est pas lui, c'est que moi.

Alors j'entendis un sanglot, et ma mère se retourna dans son lit, et, quoiqu'il fît noir, je compris qu'elle me tendait les bras...

Depuis, je restai des heures, assis sur son lit, à tâcher de

lui faire oublier l'autre : c'était ma façon futée de jouer au médecin, et, si je voyais quelqu'un au dehors faire quelque chose qui provoquât des rires, je me précipitais vers la chambre pour refaire la chose devant elle. Je devais être un singulier petit personnage : on m'a conté que mon désir anxieux de l'égayer donnait une expression tendue à ma figure et faisait trembler les drôleries dans ma voix. — Il m'arrivait de me mettre la tête en bas sur le lit, mes pieds contre le mur, et de crier violemment : « Riez-vous, mère ? » — Et peut-être ce qui la faisait rire était-ce quelque chose dont je ne me doutais pas, mais parfois elle riait soudain, et, là-dessus, je criais d'une voix exultante à cette chère sœur, qui n'attendait jamais bien loin, de venir voir ; mais elle n'avait pas le temps de venir que le doux visage était derechef humide. J'étais ainsi privé d'une part de ma gloire, et je ne me rappelle qu'une seule fois avoir fait rire ma mère devant témoins. J'inscrivais le compte de ses rires sur un bout de papier, — une barre pour chaque, — et j'avais l'habitude de montrer cela fièrement au docteur, tous les matins. Il y avait cinq barres, le premier jour que je lui glissai le papier dans la main, et, quand on lui en expliqua le sens, il eut un rire si bruyant que je m'écriai :

— Je voudrais que ce soit un des siens !

Alors, il sympathisa et me demanda si ma mère avait déjà vu le papier. Comme je secouais la tête, il ajouta que si je le lui montrais tout de suite, en lui disant que c'était là les cinq fois qu'elle avait ri, j'aurais chance d'en marquer une autre sur-le-champ. J'avais moins de confiance ; mais c'était l'homme mystérieux que l'on courait chercher au cœur de la nuit (on jetait du gravier aux vitres pour l'éveiller, et, si ce n'était qu'un mal de dents, il arrachait la dent par la fenêtre ouverte, mais, si c'était quelque chose de plus sérieux, il était en un clin d'œil à côté de vous, dans les ténèbres, sur la place, en homme qui dort tout habillé) : je fis donc ce qu'il me conseillait. Et non seulement elle rit alors, mais une autre fois, quand je marquai son rire : — aussi, quoique ce ne fût réellement qu'un seul rire, avec une larme au milieu, je le comptai pour deux.

Ce fut sans doute la même sœur qui me persuada de ne

point bouder quand ma mère restait couchée, songeant à *lui*, mais de tâcher au contraire de la faire causer à son sujet. Je ne voyais pas comment ce stratagème me rendrait la mère joyeuse qui avait été la mienne, mais on m'assura que si je n'y arrivais pas, personne n'y arriverait, et cette idée me décida. Au commencement, paraît-il, ma jalousie l'emportait souvent, j'interrompais l'attendrissement des souvenirs en m'écriant : « Alors, moi, je ne compte donc pas ? » mais cela ne dura guère. Il me vint à la place un fervent désir (c'est encore ma sœur, je pense, qui lui souffla la vie) de devenir si pareil à lui que ma mère elle-même n'y pût voir de différence : maintes et subtiles furent les questions que je posai dans ce dessein. Puis je m'appliquai en secret ; malgré quoi, au bout d'une semaine, je me ressemblais encore assez. Il avait une si alerte façon de siffler ! disait-elle : cela lui avait toujours donné du cœur à l'ouvrage de l'entendre. Et, quand il sifflait, il fallait le voir, debout, les jambes écartées, les mains dans les poches de ses *knickerbockers* !... Je résolus de me fier à cela, de sorte qu'un jour, lorsque j'eus appris de ses anciens camarades sa manière de siffler (tout gars entreprenant s'invente un sifflet personnel), je passai sournoisement un de ses costumes, — gris foncé, je me rappelle, avec des pois, — je le portais encore bien des années plus tard, — et, sous ce déguisement, je me glissai, à l'insu de tous, dans la chambre de ma mère. Tremblant, à coup sûr, quoique ravi, je demeurai immobile jusqu'à ce qu'elle m'aperçût, et alors — comme cela dut lui faire mal ! — « Écoutez ! » m'écriai-je, tout rouge de mon triomphe ; et, me campant d'aplomb sur mes jambes écartées, je plongeai mes mains dans les poches de mes *knickerbockers* et me mis à siffler...

Elle vécut vingt-neuf années après cette mort, années si actives, jusqu'aux approches de la fin, qu'on ne savait jamais où elle était, à moins qu'on ne la retînt de force, et, quoiqu'elle restât délicate à partir de ce jour et que sa faiblesse allât croissant avec l'âge, ses facultés ménagères furent de nouveau renommées : de jeunes mariées se faisaient un devoir de venir la voir lessiver et coudre ; il y a encore de vieilles gens — une ou deux personnes — pour conter, en ouvrant des yeux émerveillés, comment elle savait cuire vingt-

quatre gâteaux d'avoine dans une heure, et sans un brin de balle dans aucun ! Combien elle en distribuait, sur le nombre, combien elle donnait de tout ce qu'elle possédait, et la jolie manière qu'elle avait d'être généreuse !

Son visage, à la longue, se remit à briller de joie comme avant, et son rire, que j'avais pris tant de peine à forcer, revint en courant à la maison. Je n'ai jamais entendu un rire comme le sien, sauf de la bouche d'enfants joyeux : notre rire, à la plupart, vieillit et s'use avec le corps, mais le sien resta gai jusqu'au bout, comme s'il naissait à nouveau chaque matin. Elle garda toujours quelque chose d'un enfant, et son rire en était la voix, qui me rappelait le passé avec autant d'éloquence qu'à ma mère la robe de baptême.

Mais je ne lui avais pas fait oublier cette part d'elle-même qui était morte; et tout l'espace de ces vingt-neuf années n'éloigna pas d'elle l'absent, d'un seul jour. Maintes fois elle s'endormit lui parlant, et, dans son sommeil, ses lèvres bougeaient et elle souriait comme s'il était revenu. Au réveil, il s'évanouissait parfois si vite qu'elle se dressait vivement et, d'un air étonné, regardait autour d'elle avant d'articuler lentement : « Mon David est mort !... » D'autres jours, sans doute, il demeurait assez longtemps pour lui murmurer tout bas pourquoi il devait maintenant la quitter, et elle restait étendue, silencieuse, les yeux troubles.

Quand je devins homme, — sans qu'il eût cessé, lui, d'être son petit de treize ans, — j'écrivis une nouvelle intitulée : *Mort depuis vingt ans*, — l'histoire d'un drame analogue dans la vie d'une autre femme. — C'est le seul de mes ouvrages dont elle n'ait jamais parlé, pas même à cette fille qu'elle aimait le mieux. Personne jamais ne lui en parla ni ne lui demanda si elle l'avait lu : on ne demande pas à une mère si elle sait qu'il y a un petit cercueil dans la maison. Elle lut bien des fois le livre où l'histoire est imprimée, mais, en arrivant à ce chapitre-là, elle pressait les mains sur son cœur ou même sur ses oreilles...

II

CE QU'ELLE AVAIT ÉTÉ

Ce qu'elle avait été, ce que je devais être, ce furent nos deux grands sujets durant toute mon enfance : — causer de l'un, c'était décider l'autre, mais elle ni moi n'en savions rien.

Avant ma dixième année, un géant pénétra la nuit dans mon village natal et, à notre réveil, il y régnait en maître. Il le transforma en une cité nouvelle, d'un tel train que seuls, nous autres gamins, pouvions le suivre. Car, sitôt construite une digue, nous faisions des radeaux pour voguer sur le bief; démolissait-il des maisons, nous jouions tout de suite au chat perché dans les ruines : creusait-il des tranchées, nous sautions par-dessus; on nous retirait par les jambes de dessous ses machines; les puits qu'il forait, nous nous terrions au fond. Mais, quoiqu'il n'y ait jamais circonstances auxquelles des gamins ne se puissent adapter en une demi-heure, les vieilles gens y mettent plus de temps : bien sûr, ils béaient sur place devant les changements soudains qui s'opéraient au milieu de nous et c'est à peine si, dans l'obscurité du soir, ils retrouvaient leur chemin. Là où jadis cliquetait la navette, ronflaient maintenant les chevaux-vapeur; les métiers à main, poussés contre le mur, semblaient débarrasser le plancher pour un bal; chaque matin, à cinq heures et demie, un hurlement réveillait la ville et, d'une haute cheminée qui montait droite dans notre ciel pur, le conquérant arborait à jamais son étendard de fumée. Une ère nouvelle venait de poindre; de nouvelles coutumes, de nouvelles modes venaient au jour, aussi drues que si elles étaient nées à vingt ans révolus; dans le temps que deux personnes mettraient à changer de sièges, la fille de la maison, simple tricoteuse de bas jusque-là, devint le gagne-pain et le père, gagne-pain de la veille, s'assit pour tricoter des bas : le nid de tisserands se transformait en une cité d'ouvrières.

Je ne suis pas de ceux qui médisent du changement. Cer-

tes, c'est quelque chose qu'il n'y ait plus d'échines prématurément voûtées; vous ne verrez plus, à travers des carreaux ternes, de pauvres vieux gagner, de leurs doigts tremblants, leur petit lopin au cimetière. C'est plutôt maintenant leurs années de travail qui finissent trop tôt, non par leur volonté, mais parce que c'est de jeunesse qu'il faut nourrir les métiers à vapeur. Bon! cela leur apprend à épargner : jamais possibilités d'épargner ne furent plus nombreuses. Ce n'est plus par fournées qu'on envoie les garçons au collège; la demi-douzaine de jadis est peu à peu tombée à un par an : car, de nos jours, un garçon peut toucher un salaire, à peine sort-il de sa quatorzième année. C'est dommage, assurément, mais ce dommage-là ne serait qu'un caillou dans une mer de profits, n'était qu'avec tant de membres de la famille, jeunes mères comprises, occupés à l'usine, la vie du foyer n'a plus la beauté de jadis. Tout ce qui fait la grandeur de l'Écosse doit d'exister à l'étroitesse des liens de famille; c'est là parfois que je redoute de voir mon pays atteint. Que nous soyons tous réduits au même niveau, à la même platitude, que le « caractère » se fasse rare et la vie moins intéressante, — j'ai lu ces choses, je n'y crois pas. J'ai même vu expliquer ainsi le penchant que j'ai à parler du passé : en cela du moins il n'y a rien de vrai. Dans notre petite ville, — elle ressemble à beaucoup d'autres, — la vie est aussi intéressante, aussi pathétique, aussi joyeuse que jamais; nul groupe de tisserands ne valait mieux à regarder que le flot de gracieuses filles qui se répand dans nos ruelles, chaque fois, l'écluse levée; la comédie des soirs d'été comme des veillées d'hiver se joue avec le même feu que jadis, chaque rideau de fenêtre abrite son roman. Si mes livres traitent du passé, de la vie que j'ai vécue moi-même, c'est simplement que je me lasse vite d'écrire des histoires à moins d'y rencontrer certaine petite fille, dont ma mère m'a parlé souvent, se promenant sans défiance à travers les pages. Tel fut l'empire que les souvenirs de son enfance exercèrent sur moi, depuis que j'eus six ans.

Nos innombrables conversations m'avaient rendu sa jeunesse aussi présente que la mienne et bien plus merveilleuse, car, pour un enfant, la plus étrange des choses, le livre d'images

le plus richement colorié, c'est l'idée que sa mère a été petite, elle aussi ; du contraste entre ce qu'elle est et ce qu'elle fut jaillit peut-être la source de tout *humour*. Le père de ma mère, le seul héros de sa vie, mourut neuf ans avant ma naissance, et, de cela, je ne m'en souviens qu'avec effarement, tant m'apparaît familière la silhouette fatiguée du vieux carrier, qui se lève devant moi du siège antique où ma mère s'asseyait pour me nourrir, où je m'assieds à présent pour écrire mes livres. D'aspect, il est aussi dur que le granit qu'il travaille et dont la poussière lui a rougi le visage; il a des épaules voûtées qu'une grosse toux secoue souvent: tôt ou tard, cette toux l'emportera, mais, d'ici là, elle ne le tient pas éloigné de la carrière, pas plus que les gerçures de ses mains tant qu'il pourra empoigner le ciseau... Il pleut ou il neige, ce soir-là, et ma mère, la petite fille en tablier qui lui sert déjà de ménagère, est allée plus d'une fois à la porte regarder s'il vient. Enfin il approche, on entend la grosse toux... Ou bien je le vois partant pour l'église — car c'est un grand dévot parmi les *Auld Lichts*[1], — la bouche sévère comme s'il s'agissait d'un cas de discipline à considérer; mais, sur le chemin du retour, il a la tête inclinée par la pitié. Peut-être sa petite fille, qui l'a vu si grave il y a une heure, ne comprend pas quelle lutte intérieure fait durer si longtemps sa prière du soir, ni pourquoi en se relevant il la presse contre lui avec une tendresse inaccoutumée... Ou bien, assis dans ce fauteuil, il lui répète son poème favori : *Le Rêve de Cameron*, et, comme il articule avec solennité les premiers vers :

Sur son aile m'emporte un rêve de la nuit...,

elle pousse un cri d'émotion et de contentement, juste ainsi que je faisais moi-même, bien des années plus tard, quand elle me redisait ces vers en imitant sa voix... Ou bien je la suis des yeux, comme par une fenêtre ouverte, à travers la campagne, jusqu'à la carrière lointaine où il travaille: elle tient à la main un cabas qui renferme le dîner de son père. Elle chante pour elle-même et balance allègrement le cabas; elle saute le

1. Presbytériens.

ruisseau et mesure fièrement de l'œil la distance franchie, mais sans s'attarder jamais, à moins qu'elle ne rencontre un bébé. — Elle aimait si fort les bébés qu'il lui fallait embrasser tous ceux qu'elle rencontrait; mais en les embrassant elle observait comment leurs robes étaient coupées et fabriquait ensuite des patrons en papier qu'elle cachait jalousement... Le temps passa, mais la première robe qu'elle tailla pour son premier-né n'en fut pas moins coupée d'après l'un de ces patrons-là, fait quand elle avait douze ans.

Elle en avait huit quand la mort de sa mère en fit une maîtresse de maison et la mère de son petit frère. Dès lors, elle frotta, ravauda, cuisit et cousit, marchandant avec le boucher le quart de livre de bœuf et l'os à moelle d'un *penny* qui pourvoyait au repas de deux jours (mais si vous prenez cela pour de la pauvreté, c'est que vous ignorez ce que le mot veut dire), allant chercher l'eau à la pompe, faisant succéder les repassages aux blanchissages, — un bas toujours à portée de la main pour les moments perdus, — commérant comme une matrone avec les autres ménagères, un sourire indulgent toujours prêt à l'adresse des hommes ; — tout cela le plus naturellement du monde, sautant gaiement du lit le matin parce qu'il y avait tant à faire, le faisant avec autant de scrupule, aussi posément que si déjà les jeunes mariées étaient là pour prendre une leçon, puis, dans un accès d'humeur enfantine, courant jouer au chat perché ou au palet avec d'autres de son âge... Je vois ses jupes qui s'allongent, les jeux à regret délaissés. L'horreur de ma petite enfance, c'était de savoir qu'un jour viendrait où il me faudrait renoncer, moi aussi, à mes jeux : comment un tel sacrifice pourrait se réaliser jamais, je n'arrivais pas à le comprendre (cette angoisse me revient encore, en rêve, quand je me surprends moi-même jouant aux billes et me contemple d'un air glacial et réprobateur). Je sentais qu'il me faudrait absolument continuer à jouer en cachette et je lui confiai mon souci : alors elle me conta sa propre expérience, et nous nous convainquîmes tous deux qu'au fond nous nous ressemblions très fort. Elle avait découvert que le travail est après tout le meilleur des plaisirs, et je l'ai appris de même avec le temps ; mais j'ai des rechutes, comme elle...

Je sais quel costume elle préférait à l'âge des héroïnes de

roman: bleu de ciel, avec un chapeau pareil dont les brides blanches se nouaient avantageusement sous le menton. Et quand on la questionnait sur cet ajustement, elle ne convenait jamais qu'il la rendît plus jolie, mais tout de même avouait, en rougissant par-dessus le marché, que le bleu, c'était sa couleur. Puis il se pouvait qu'elle sourît, comme au passage d'un souvenir, et elle commençait l'histoire d'un garçon qui... mais l'histoire s'arrêtait là, dans un autre sourire qui mettait plus longtemps à s'effacer. Elle n'avoua jamais, que dis-je ! elle niait avec énergie qu'elle eût naguère su mener les galants, mais toujours revenait le sourire comme pour se mettre entre nous et la pleine créance... Oui, elle avait ses petites vanités : quand on lui donna certaine bague, nul doute qu'elle ne tînt ce doigt-là de manière qu'aux plus rebelles il fallût bien la voir. Elle était très difficile pour ses gants et cachait ses chaussures afin que personne ne pût les mettre: après quoi, elle oubliait la cachette et soupçonnait les gens de l'avoir découverte. Un bon moyen de la mettre en colère, c'était de déclarer que son chapeau de l'an dernier ferait encore l'affaire cette année, tel quel, ou bien que ce serait un travail surhumain de compter tous ses châles. Dans un de mes romans, il y a une mère qui part avec son fils pour la ville où il vient d'être nommé pasteur et qui, s'arrêtant sur le seuil, lui demande anxieusement si son chapeau lui va. Un critique prononça que, si elle avait agi de la sorte, ce n'était pas qu'elle eût souci de son aspect, à elle, mais à cause de son fils. Ma mère s'en amusa fort...

J'ai vu bien des tourmentes de neige, mais celle dont il me semble avoir gardé le plus vif souvenir sévit près de vingt ans avant ma naissance. C'était à l'époque du mariage de ma mère avec un homme qui resta toujours le plus aimant comme il fut le plus aimé des maris, l'homme que je suis très fier de pouvoir nommer mon père. Je ne sais plus depuis combien de jours tombait cette neige, mais seulement qu'un jour vint où les villageois perdirent courage et renoncèrent à creuser des tranchées; le matin d'après, impossible de reprendre la besogne : on ne parvenait plus à jeter les pelletées assez haut. Quand arriva le dimanche, la neige bloquait toutes les portes et personne ne s'aventura dehors sauf quelques vail-

lants, qui se frayèrent tant bien que mal un chemin jusqu'à la maison de ma mère afin de discuter son cas : en effet, si l'on ne publiait pas son ban à l'église, ce jour-là, son mariage était différé d'une semaine ; et le moyen de le publier, avec le pasteur à une lieue de là et l'église, enterrée jusqu'à mi-corps? Pendant des heures on délibéra, puis quelques hommes se mirent en route pour l'église, qui s'élevait à plusieurs centaines de mètres. Trois d'entre eux trouvèrent une fenêtre, se glissèrent au travers, publièrent le ban, et c'est ainsi que mon père et ma mère purent se marier le 1er mars.

Ce serait là la fin, sans doute, s'il s'agissait d'un conte ; mais, pour ma mère, ce n'était qu'un autre commencement, et pas le dernier... Je l'aperçois penchée sur le berceau de son premier-né, des visions de collège flottant déjà dans ses yeux (et mon père n'était pas moins ambitieux qu'elle) ; puis, c'est une fille qui occupe le berceau, puis une autre, — doux visage déjà tragique pour ceux qui savent la fin. — Je me demande si quelque instinct avertit ma mère que le plus mémorable jour de sa vie fut celui où elle mit au monde cet enfant; mais ce dont je suis sûr, c'est que, dès l'abord, l'enfant la suivit de ses yeux les plus attentifs et que, voyant à quel point elle avait besoin d'aide, il lui tarda de se lever et de la lui donner. Car, de force physique, ma mère n'en eut jamais beaucoup : c'était son âme, sa bravoure qui venait à bout de la tâche, et, dans ce temps-là, elle fut souvent si malade que les cailloux pleuvaient aux vitres du docteur, tandis que des voisins couraient çà et là chercher des sangsues et qu'on murmurait : « Elle vit, nous n'en pouvons dire davantage ! » en guise de bulletin, à l'oreille de ceux qui frappaient en bas.

« Je suis fâché de le dire, — écrivait son père dans une vieille lettre que j'ai là sous les yeux, — voici Margaret en plus mauvais état qu'elle n'a jamais été jusqu'ici en ce monde. Jusqu'à mercredi soir, elle était en la plus pauvre condition où l'on puisse imaginer une créature vivante. Toutefois, après saignée, sangsues, etc., le docteur assure ce matin qu'il a meilleur espoir, mais pour le moment nous ne pouvons dire qu'une chose : c'est qu'elle vit et qu'elle est dans les mains de Celui qui tient toutes nos vies dans les Siennes. Je ne puis

vous rendre compte exactement de ce que j'éprouve ; c'est en vérité pour moi un fardeau trop lourd que je ne puis décrire. Je regarde à ma droite et à ma gauche et ne trouve nul réconfort, et, n'était le Roc qui est plus haut que moi, les forces me manqueraient, mais béni soit Son nom qui relève les cœurs abattus. Ah! qu'il me donne plus de foi en Sa grâce pour soutien à cette heure d'épreuve!... »

Puis, elle « reprend », il se peut qu'elle « s'en tire » à force de soins : « Nous ne les lui marchandons pas... » Son quatrième enfant, une petite fille, meurt à quelques semaines ; la suivante, à deux ans. C'était la camarade de son grand-père et voici comment il annonçait sa mort, le vieux presbytérien austère qui avait lui-même enseigné l'écriture à ses doigts gercés :

« J'espère que vous avez reçu ma dernière, où je vous parlais de la maladie de notre pauvre petite Lydie. Aujourd'hui, avec grand chagrin, j'ai à vous dire que j'ai hier aidé à coucher sa chère dépouille dans la tombe solitaire. Elle est morte à sept heures, mercredi soir, à l'heure où je suppose que vous avez reçu la lettre. Le docteur ne croyait pas au croup jusqu'à la nuit de mardi, et tout ce que peuvent les ressources de la médecine fut essayé, mais le docteur perdit espoir en voyant le croup se confirmer, et bien dur eût été le cœur qui ne se fût pas fondu à voir ce que la chère petite créature souffrit toute la journée de mercredi, jusqu'à l'épuisement de ses faibles forces. Elle gardait encore toute sa connaissance deux heures avant sa mort, — après quoi elle tomba très bas jusqu'à ce qu'enfin s'éteignit l'étincelle vitale, — et tous les remèdes qu'on lui présentait, elle les avalait docilement, comme si elle comprenait qu'ils la pourraient guérir. Je ne puis bien décrire les sentiments que j'éprouve en cette occasion. Je croyais la source de mes larmes séchée depuis longtemps, je me trompais, car, il faut l'avouer, elles coulèrent en ruisseaux amers sur mes joues ridées. C'était une si gentille enfant, qui me marquait tant de tendresse et qui venait toujours me raconter ses petites affaires! Autant qu'elle savait parler, son petit babil était parfois très attachant, et les images trop vives de ces choses s'imposent plus qu'il ne faudrait à mon esprit ; mais une douleur modérée n'est point coupable en pareille occasion.

» Mais, tandis que je vous entretiens de mon propre chagrin, je ne sais que dire de la mère désolée : elle n'avait encore rien subi au monde qui l'eût atteinte si profondément. La dernière qu'elle perdit, elle ne l'avait guère caressée, incapable comme elle était de le faire à ce moment, car elle ne l'avait tenue qu'une seule fois dans ses bras et ses affections n'avaient pas eu le temps de l'entourer aussi étroitement. Je crains fort qu'elle ne se relève pas de sitôt — si elle s'en relève jamais — de la présente épreuve. Quoique guère forte auparavant, elle était tout de même à peu près remise ; mais ceci n'a pas seulement affecté son esprit : son corps en est frappé au point qu'elle n'a même pas la force de rester levée pendant qu'on fait son lit et qu'elle n'a pour ainsi dire goûté à aucun aliment depuis lundi soir, et, d'ici quelque temps, nous ne pouvons prévoir comment elle se maintiendra. Il n'y a que des parents pour sympathiser pleinement avec des douleurs pareilles. David est très affecté aussi, mais moins accablé, et les branches les plus jeunes de la famille sont affectées, mais cela ne durera point. Ah ! qu'il serait heureux que le péché nous plongeât dans la même amertume que la perte d'un premier-né ! Ah ! combien dépourvues devant l'épreuve les personnes ou les familles qui ne connaissent pas l'art de reporter tous leurs soins vers le Seigneur, et quelle foule de gens il y a qui s'écrient, lorsque les joies de la terre leur sont enlevées : « Que me reste-t-il ? » Tout leur plaisir en ce monde est placé dans une chose ou dans une autre, et peut-on les blâmer s'ils ont peine à se séparer de ce qu'ils estiment leur bien essentiel ? Ah ! que nous ayons la sagesse d'amasser des trésors pour le temps de famine, car c'est en vérité une heure solennelle que celle de comparaître devant le roi des épouvantements ! Ah ! que ma tête fût d'eaux vives et mes yeux une fontaine de pleurs, afin de pleurer jour et nuit sur ma folie et celle des autres ! Ah ! puissé-je faire ma tâche de chaque jour à son heure et vivre au-dessus des tentations décevantes qui sont le train des choses terrestres !

» Le reste de la famille se porte assez bien. Depuis quelques jours, je me sens plus mal que je n'avais été depuis huit mois, mais il se peut que je reprenne. Je suis dans le même

état que maintes autres fois, mais il n'y a point de sécurité à ce qu'il en ait toujours été de même, car je sais que le temps ne peut pas être loin où je serai du nombre de ceux qui ne sont plus... »

Il mourut une semaine exactement après avoir écrit cette lettre, mais ma mère devait lui survivre quarante-quatre ans. Et des joies telles qu'elle n'en avait jamais partagées avec lui devaient lui venir, si abondamment et si longuement dispensées que, tout étrange que cela eût semblé à l'aïeul, la vraie vie dans sa plénitude avait à peine commencé pour elle. Et, avec les joies allaient venir leur douce et craintive compagnie, la tristesse et la douleur ; de nouveau elle se sentirait atteinte au plus profond de son être; bien des fois encore la maladie la toucherait si durement que l'on répéterait : « Elle vit, nous n'en pouvons dire davantage », mais toujours elle eut des gardiens pour « ne pas lui marchander leurs soins », et, parmi ceux-là, certains n'étaient pas nés du vivant de son père.

Elle me disait tout, et c'est ainsi que mes souvenirs de notre petite ville de granit rouge ont la couleur de ses souvenirs. Je l'ai connue, notre petite ville, telle qu'elle était demeurée depuis bien des générations, puis soudain j'assistai à sa métamorphose. Celle-ci ne pouvait manquer de frapper un gamin, car ces premières années sont les plus impressionnables : — rien de ce qui nous arrive après douze ans n'a guère d'importance. — Mais, quoique la ville neuve me soit comme une vitre à travers laquelle je distingue l'ancienne, les gens que j'aperçois allant et venant par les ruelles, assis en bonnet de coton sur les brancards de leurs brouettes, se rendant à pas comptés et en redingote noire au prêche le dimanche, ces gens-là ne sont pas ceux que j'ai vus dans mon enfance, mais plutôt leurs pères et leurs mères qui faisaient la même chose, de la même manière, au temps où ma mère était jeune. Je ne puis me représenter l'endroit sans la voir, petite fille, frapper à la porte de telle maison... Ou bien il y a un mariage tantôt, et la carriole dont le cheval a des oreilles blanches s'en va chercher une jeunesse en bleu de ciel, avec un chapeau dont les brides sont nouées sous le menton...

III

CE QUE JE DEVAIS ÊTRE

Ma mère était grande liseuse, et, si elle avait dix minutes avant que l'amidon fût à point, il ne lui en fallait pas plus pour commencer *Décadence et Chute*[1], — et le finir aussi, le même hiver. — Les mots étrangers dans le texte l'ennuyaient et lui fournissaient occasion de déplorer son manque d'éducation classique : — elle n'avait fréquenté qu'un pensionnat modeste, pendant quelques mois d'aisance relative ; — mais jamais elle ne laissait passer un de ces mots-là sans se le faire expliquer, et, à leur prochaine rencontre, c'était une connaissance, — en quoi j'estime qu'elle donnait preuve d'esprit. — Un de ses bonheurs était de se faire apprendre par moi des bouts d'Horace, qu'elle introduisait plus tard dans sa conversation avec des « gens de collège ». Je l'ai surprise à l'écart, en haut de l'escalier ou dans la pièce de l'est, se murmurant des citations toute seule, et je me rappelle bien comme elle disait aux visiteurs : « Oui-da, c'est très vrai, docteur, mais vous le savez bien : *Eheu! fugaces, Postume, Postume, labuntur anni...* » ou bien : « Sans doute, Monsieur Un Tel, ma fillette ne pousse pas mal, mais ne serait-il pas plus juste de dire : *O matre pulchra filia pulchrior?...* » — ce qui les étonnait très fort, pourvu qu'elle arrivât à la fin sans se désarçonner, mais habituellement elle avait un fou rire au milieu de la phrase et alors elle se faisait prendre.

Biographies et voyages étaient ses lectures favorites, — en particulier les vies des hommes qui avaient été bons pour leurs mères, — et il lui plaisait que les explorateurs fussent vivants afin de pouvoir frémir à l'idée qu'ils se remettaient en route : bien qu'elle souhaitât de les voir rester chez eux dorénavant, elle rayonnait d'admiration s'ils trompaient son espoir.

Plus tard, j'eus un ami explorateur en Afrique, et deux sentiments, à ce propos, se partageaient l'âme de ma mère. Il

1 *Décadence et Chute de l'Empire romain*, par Gibbon.

représentait à ses yeux le plus passionnant des mortels, elle l'admirait prodigieusement, tantôt à la tête de sa caravane, tantôt attaqué par les sauvages ou les bêtes féroces : elle l'adorait pour les heures d'angoisse qu'elle lui avait dues. Mais, d'autre part, elle avait peur qu'il ne voulût m'emmener avec lui, et, dans ces moments-là, elle invoquait contre lui le bras de la loi. Les mères d'explorateurs l'intéressaient aussi au plus haut degré : peu importait que les livres n'en dissent rien, elle les imaginait d'elle-même et se tordait les mains par sympathie quand elles étaient restées six mois sans nouvelles de l'absent. Pourtant il y avait des jours où elle le leur enviait : par exemple, quand il revenait victorieux. Et ce qu'elle se figurait alors, ce n'était pas le fils rentrant au pays en triomphe, mais la vieille femme qui l'épiait derrière un rideau soulevé, tout en s'efforçant de ne point paraître glorieuse. Les gazettes s'occupaient du fils, mais ma mère concluait : « Elle sera fière, ce soir... »

Nous lûmes bien des livres ensemble quand j'étais petit. *Robinson Crusoë* fut le premier (et le second aussi). Le *Voyage du Pèlerin* m'enthousiasma au point que je transformai notre jardin en marais d'Affliction, avec des rames à pois pour figurer le pèlerin aux étapes de son voyage et un tabouret formant son fardeau ; mais quand je traînai ma mère dehors pour contempler mon œuvre, elle fut scandalisée, et je me sentis pendant plusieurs jours, non sans quelque satisfaction, promu au rang de sujet dangereux.

Non content de dévorer tous les livres que nous pouvions emprunter ou louer, j'en achetais un aussi de temps à autre, et, pendant que je l'achetais (cela durait des semaines), je lisais, debout devant le comptoir, maints autres livres de la boutique, ce qui est peut-être la manière de lire la plus exquise. Et je recevais un *magazine* intitulé : *Clair de Soleil*, le plus délicieux périodique, j'en suis bien sûr, qui ait jamais paru. Il coûtait un demi-*penny* ou un *penny* par mois et contenait toujours (je m'en souviens avec tendresse) un feuilleton sur une adorable personne qui vendait du cresson de fontaine, friandise qui n'avait jamais poussé, ni même été vue, je pense,

1. *The Pilgrim's Progress*, de Bunyan.

dans mon village natal. Cette romanesque petite créature prit sur mon imagination un tel empire que je ne puis pas aujourd'hui encore manger du cresson de fontaine sans trouble. Je restais éveillé, la nuit, à me demander quels exploits elle pourrait bien accomplir dans le prochain numéro ; j'ai raté des truites, parce qu'au moment où elles mordaient, ma pensée vagabondait auprès d'elle ; toute ma vie était assombrie si je ne la voyais pas arriver ponctuellement, le premier du mois.

Je ne sais si c'est parce qu'une fois elle s'attarda en route au delà de ce que pouvait supporter l'impatience humaine, ou bien parce que nous avions épuisé la bibliothèque à un *penny*, — mais certain jour je conçus une idée admirable, à moins qu'elle ne m'ait été soufflée par ma mère, désireuse alors d'avancer un nouveau tapis de foyer qu'elle faisait avec des chiffons. Ce n'était rien de moins que celle-ci : « Pourquoi ne pas écrire les histoires moi-même?... » Je me mis au travail, — dans le grenier, — mais ma mère n'y gagna rien : car, à peine un chapitre fini, je descendais l'escalier d'un bond pour lui lire mon ouvrage, et si courts étaient les chapitres, si prompte la plume, qu'on me revoyait brandissant une page fraîche avant qu'un autre chiffon fût ajouté au tapis. Le métier d'auteur — comme la cuisson des galettes pour ma mère — semblait consister surtout à courir sans trêve d'un point à un autre. C'étaient toutes des histoires d'aventures : — heureux, entre tous, les conteurs d'aventures ! — Nul personnage n'y fut jamais toléré dont je connusse le semblable en chair et en os : cela se passait en des pays inconnus, îles désertes, jardins enchantés, avec des chevaliers sur des coursiers noirs et, au premier tournant, une dame qui vendait du cresson de fontaine.

Vers douze ans, je remisai la littérature pour un temps, étant devenu pensionnaire d'une école où le *cricket* et le *football* avaient plus de prestige ; mais, l'année qui précéda mon entrée à l'Université, la vocation se réveilla et j'écrivis la plus grande partie d'un roman en trois volumes. L'éditeur me répondit que pour le publier il me demanderait cent et quelques livres : — peu m'importait ce détail (j'avais six *pence* dans ma poche), mais où il nous perça le cœur, à ma mère

représentait à ses yeux le plus passionnant des mortels, elle l'admirait prodigieusement, tantôt à la tête de sa caravane, tantôt attaqué par les sauvages ou les bêtes féroces : elle l'adorait pour les heures d'angoisse qu'elle lui avait dues. Mais, d'autre part, elle avait peur qu'il ne voulût m'emmener avec lui, et, dans ces moments-là, elle invoquait contre lui le bras de la loi. Les mères d'explorateurs l'intéressaient aussi au plus haut degré : peu importait que les livres n'en dissent rien, elle les imaginait d'elle-même et se tordait les mains par sympathie quand elles étaient restées six mois sans nouvelles de l'absent. Pourtant il y avait des jours où elle le leur enviait : par exemple, quand il revenait victorieux. Et ce qu'elle se figurait alors, ce n'était pas le fils rentrant au pays en triomphe, mais la vieille femme qui l'épiait derrière un rideau soulevé, tout en s'efforçant de ne point paraître glorieuse. Les gazettes s'occupaient du fils, mais ma mère concluait : « Elle sera fière, ce soir... »

Nous lûmes bien des livres ensemble quand j'étais petit. *Robinson Crusoë* fut le premier (et le second aussi). Le *Voyage du Pèlerin* m'enthousiasma au point que je transformai notre jardin en marais d'Affliction, avec des rames à pois pour figurer le pèlerin aux étapes de son voyage et un tabouret formant son fardeau ; mais quand je traînai ma mère dehors pour contempler mon œuvre, elle fut scandalisée, et je me sentis pendant plusieurs jours, non sans quelque satisfaction, promu au rang de sujet dangereux.

Non content de dévorer tous les livres que nous pouvions emprunter ou louer, j'en achetais un aussi de temps à autre, et, pendant que je l'achetais (cela durait des semaines), je lisais, debout devant le comptoir, maints autres livres de la boutique, ce qui est peut-être la manière de lire la plus exquise. Et je recevais un *magazine* intitulé : *Clair de Soleil*, le plus délicieux périodique, j'en suis bien sûr, qui ait jamais paru. Il coûtait un demi-*penny* ou un *penny* par mois et contenait toujours (je m'en souviens avec tendresse) un feuilleton sur une adorable personne qui vendait du cresson de fontaine, friandise qui n'avait jamais poussé, ni même été vue, je pense,

1. *The Pilgrim's Progress*, de Bunyan.

dans mon village natal. Cette romanesque petite créature prit sur mon imagination un tel empire que je ne puis pas aujourd'hui encore manger du cresson de fontaine sans trouble. Je restais éveillé, la nuit, à me demander quels exploits elle pourrait bien accomplir dans le prochain numéro; j'ai raté des truites, parce qu'au moment où elles mordaient, ma pensée vagabondait auprès d'elle; toute ma vie était assombrie si je ne la voyais pas arriver ponctuellement, le premier du mois.

Je ne sais si c'est parce qu'une fois elle s'attarda en route au delà de ce que pouvait supporter l'impatience humaine, ou bien parce que nous avions épuisé la bibliothèque à un *penny*, — mais certain jour je conçus une idée admirable, à moins qu'elle ne m'ait été soufflée par ma mère, désireuse alors d'avancer un nouveau tapis de foyer qu'elle faisait avec des chiffons. Ce n'était rien de moins que celle-ci : « Pourquoi ne pas écrire les histoires moi-même?... » Je me mis au travail, — dans le grenier, — mais ma mère n'y gagna rien : car, à peine un chapitre fini, je descendais l'escalier d'un bond pour lui lire mon ouvrage, et si courts étaient les chapitres, si prompte la plume, qu'on me revoyait brandissant une page fraîche avant qu'un autre chiffon fût ajouté au tapis. Le métier d'auteur — comme la cuisson des galettes pour ma mère — semblait consister surtout à courir sans trêve d'un point à un autre. C'étaient toutes des histoires d'aventures : — heureux, entre tous, les conteurs d'aventures ! — Nul personnage n'y fut jamais toléré dont je connusse le semblable en chair et en os : cela se passait en des pays inconnus, îles désertes, jardins enchantés, avec des chevaliers sur des coursiers noirs et, au premier tournant, une dame qui vendait du cresson de fontaine.

Vers douze ans, je remisai la littérature pour un temps, étant devenu pensionnaire d'une école où le *cricket* et le *football* avaient plus de prestige; mais, l'année qui précéda mon entrée à l'Université, la vocation se réveilla et j'écrivis la plus grande partie d'un roman en trois volumes. L'éditeur me répondit que pour le publier il me demanderait cent et quelques livres : — peu m'importait ce détail (j'avais six *pence* dans ma poche), mais où il nous perça le cœur, à ma mère

et à moi, c'est en ajoutant qu'il me considérait « comme une femme de talent ». Je répliquai sèchement que j'étais un homme et depuis lors j'ai caché le manuscrit avec soin. Je l'ai parcouru dernièrement : il est maussade, oh ! combien !... Je défie personne de le lire.

La malignité des éditeurs, malgré tout, ne me rebuta point. Du jour où, dans le grenier, j'avais goûté au sang de la bête, mon parti fut pris : ce n'est pas d'une profession banale que je me contenterais ; les lettres, voilà mon affaire. Ceux qui me voulaient du bien m'en surent peu de gré. Je me souviens qu'un jour, peu de temps avant de quitter l'Université, interrogé par deux vieilles demoiselles sur ce que je voulais être, je répondis avec un front d'airain :

— Auteur.

Sur quoi, elles jetèrent les bras au ciel et l'une s'écria d'un ton de reproche :

— Et vous êtes *M. A.*[1] !

Au commencement, les vues de ma mère ne différaient pas beaucoup des leurs : elle prit longtemps mes projets en plaisanterie, comme une lubie que l'âge dissiperait ; plus tard, elle en souffrit au point que je tentai d'y renoncer. Être pasteur, voilà, lui semblait-il, une perspective magnifique, mais c'était une femme très ambitieuse et parfois elle ajoutait, à demi épouvantée de son audace, qu'il y avait des pasteurs qui étaient devenus professeurs de collège ; — « mais ce n'était pas raisonnable de penser à ces choses-là... »

Je n'avais qu'un seul allié, un vieux tailleur, un des hommes les plus complets que j'ai connus, et certes le meilleur causeur. Il était célibataire (il m'apprit tout ce qu'il y a à savoir des femmes), maigre, pâle de visage, les jambes pliées en marchant comme s'il eût perpétuellement porté quelque chose dans son giron : — il ne marchait guère que pour aller de sa théière, posée sur la cheminée, à la planche où il cousait, de la planche à la cheminée, puis au lit. — Il serait peut-être sorti si l'idée lui en eût traversé l'esprit, mais, pendant les années que je le connus, — les dernières de sa brave existence, — je crois bien qu'il ne prit l'air que deux fois, quand il démé-

1. *Master of arts* — Maître ès arts, premier grade universitaire.

nagea pour s'installer dans un autre logis, pas loin... Je ne lui vis pas faire ces voyages, mais je crois maintenant le voir : l'atmosphère insolite lui donne un peu de vertige; d'une main, il tient un fer; il élève l'autre pour s'assurer de ce qu'il a sur la tête : c'est un chapeau... Une vague odeur de drap roussi l'escorte...

Cet homme avait ouï parler de ma collection de photographies de poètes et désira y jeter un coup d'œil : d'où notre première rencontre. Je le vois encore les étalant sur la planche et, après les avoir examinées longuement, tournant vers moi son regard avant de dire avec solennité :

> Que pourrai-je donc faire afin que mon nom vive
> Et que l'âge à venir soit à jamais le mien ?

Ces vers de Cowley étaient nouveaux pour moi, mais non leur sentiment, et je m'émerveillai que le vieux tailleur m'eût si vite deviné. Plus tard, j'eus quelque étonnement à découvrir qu'il ne pensait pas du tout à moi dans la circonstance, mais bien à sa propre jeunesse, au temps où ce distique lui chantait dans la tête, où lui aussi avait eu soif d'entrer dans la carrière, mais où le courage lui avait manqué. Et, tandis qu'il hésitait, vint la vieillesse, puis la mort qui le trouva un fer à repasser en main.

Je rentrai à la hâte, la bouche pleine, mais des voisins étaient là et ce que j'avais à dire n'était que pour ses oreilles, à elle seule, de sorte que je l'attirai sur le palier et lui soufflai impérieusement :

> Que pourrai-je donc faire afin que mon nom vive
> Et que l'âge à venir soit à jamais le mien ?

Singulière requête à une personne arrachée pour la circonstance de sa table à thé ! Ma mère en dut être fort surprise, mais je crois bien qu'elle ne rît pas, et, beaucoup d'années plus tard, il lui arrivait de répéter complaisamment ces vers, tandis qu'un peu de rose montait à son doux visage. « Voilà ce que vous auriez voulu être vous-même ! » lui disions-nous par jeu ; à quoi elle répondait, presque furieuse : « Non, mais je serais bien contente d'être sa mère !... » Il est possible qu'un tel sort lui fût échu si cet autre fils eût vécu dont j'ai parlé tout à l'heure. Il le lui eût ménagé peut-être

par pure tendresse pour elle. Quant à moi, une des deux silhouettes que ma mémoire me montre sur le palier me fait sourire, tout bonnement : il y a beau jour que j'ai renoncé à ce que mon nom vive et que je me considère plutôt comme un peu cousin de mon ami le tailleur ; de même qu'à la fin on le trouva sur sa planche, de même je souhaite qu'on me trouve sur mon métier à main, faisant honnêtement l'ouvrage qui m'agréa le mieux. Je le sais, — qui le saurait plus clairement ? — le bruit de mon labeur n'est qu'un cliquetis de navette comparé aux grandes voix de bronze qui retentissent à travers l'avenir. Mais celle qui m'écoutait ce jour-là, sur le palier, n'était qu'une très simple femme, accoutumée toute sa vie à faire grand cas d'humbles choses, et je tissais suffisamment bien pour lui plaire, et ma plus opiniâtre ambition, depuis que j'étais tout petit, n'avait pas été au delà.

Bientôt son désir de voir exaucés mes vœux ne le céda pas au mien... mais, ah ! les bancs de fer dans ces parcs citadins de renom si terrible, et la mansarde nue qu'on se figure au sommet de tant d'étages !... Pendant que j'étais au collège, elle fouilla toutes les bibliothèques à portée de sa main, en quête d'ouvrages sur des hommes partis pour Londres afin d'y subsister par leur plume, et tous ils racontaient la même histoire à faire frémir. Londres, qu'elle ne vit jamais, lui représentait un monstre qui happait les jeunes provinciaux comme ils sautaient du train ; il y avait les greniers où ils songeaient, désespérés, et les bancs des parcs où ils dormaient la nuit : les bancs des parcs étaient pour elle comme les yeux étincelants du monstre, et, quand je passe près d'eux à présent, je la sens plus près de moi qu'en n'importe quel endroit de Londres... J'ai idée que, lorsque la nuit vient, Hyde Park, si gai le jour, est hanté par les âmes des mères qui courent, les yeux égarés, d'un banc à l'autre, cherchant leurs fils...

Mais pourvu qu'il nous advînt de tromper leur attente, à ces bancs sinistres, il lui tardait de me voir essayer ma chance, et je tâchai de les exclure du tableau en traçant des plans de Londres où j'omettais Hyde Park. — Londres m'était aussi étranger qu'à elle, mais, longtemps avant d'y avoir été lancé, je le connaissais par des plans, et je les dessinais mieux, en ce temps-là, que je ne le pourrais aujourd'hui. —

Bien des fois, elle et moi, nous prîmes notre course à travers le plan, joyeux et gaillards, faisant irruption dans des bureaux de télégraphe pour avertir mon père et ma sœur que nous rentrerions tard, clignant de l'œil à mes livres que nous reconnaissions aux vitrines seigneuriales des libraires, déjeunant au restaurant (et nous souvenant de ne pas appeler cela « dîner »), disant : « Comment va ? » à M. Alfred Tennyson que nous croisions dans Regent Street, empochant des chèques aux caisses des éditeurs : — « Voulez-vous vous en charger, ou dois-je le prendre, moi ? » ne manquais-je jamais de demander allègrement ; à quoi elle répondait toujours : « Je crois que nous ferions mieux d'aller à la banque et de toucher l'argent », car elle avait plus confiance dans l'argent sonnant que dans tous les chèques du monde ; alors en route pour la banque : — « Deux billets de dix livres et le reste en or, s'il vous plaît ! » — et, de là, en *cab*, tout droit au magasin où l'on achète des manteaux de loutre pour dames d'un certain âge... Mais nous n'avions pas fini de rire que le parc réapparaissait sur le plan comme une tache noire.

— Si tu pouvais être sûr, au moins, de gagner de quoi tenir corps et âme ensemble ! — disait ma mère en soupirant.

— Avec un peu plus, mère, pour vous l'envoyer.

— Tu ne peux pas t'attendre à ça dans les commencements...

La beauté que j'allais courtiser dès lors, c'était la fée du journalisme, cette grisette de la littérature qui ne refuse jamais un sourire, une poignée de main au commençant, lui donne la bienvenue sur le seuil, lui enseigne tant de choses qu'il vaut la peine de savoir, le présente à l'autre dame qu'il a toujours adorée de loin, lui montre même l'art de la séduire, puis lui souhaite gaiement bonne chance. Bien ingrat qui, en souvenir de sa gentille camaraderie, ne lui enverrait un baiser au passage ! Mais, quoiqu'elle ne vous en veuille pas de l'abandonner, il faut la servir fidèlement tant qu'on est sien, faire des frais pour elle et la prendre au sérieux, et jamais, jusqu'au jour où l'on peut se fier à son bon caractère (notez-le bien), jamais ne souffler mot de l'autre dame. Lorsque enfin elle m'enrôla, je m'y attachai si bien que je lui donnai le nom de l'autre, et il m'arrive encore de me dire

qu'on s'amusait davantage avec la petite sœur, mais je commençai par acheter ses faveurs avec maints « laissés pour compte ». Je trouve dans un vieux cahier des colonnes de notes au sujet d'ouvrages projetés en ce temps-là. Ils devaient, pour la plupart, consister en essais sur des sujets profondément dépourvus d'intérêt : le plus frivole serait un volume sur nos premiers satiristes, Skelton et Tom Nash en tête, — la moitié du manuscrit gît encore dans un placard poudreux ; — le seul roman était sur Marie Stuart, qui fournissait aussi le sujet de nombreux articles à écrire. Marie Stuart semble m'avoir leurré, pour mon malheur, depuis la première fois que je vis Holyrood, et j'ai encore une peur affreuse d'écrire ce roman-là un de ces jours. L'idée qu'on pût trouver matière à écrire dans l'endroit même où j'étais né ne me venait aucunement. Nous avions lu quelque part qu'un romancier est mieux armé que la plupart de ses confrères s'il se connaît lui-même et s'il connaît en outre une femme. Ma mère déclara :

— Tu te connais toi-même : tout le monde se connaît soi-même, forcément.

A vrai dire, il n'y eut jamais femme plus ignorante qu'elle n'était de soi-même... Et elle ajoutait, d'un air dolent :

— Mais j'ai bien peur d'être la seule femme que tu connais bien.

— Alors, c'est vous qui serez mon héroïne ! — disais-je en badinant.

— Un joli vieux brin d'héroïne ! — répondait-elle.

Et nous riions tous deux d'une telle idée, — tant nous lisions mal dans l'avenir...

Je ne possédais pas d'autres titres, évidemment, lorsqu'un directeur téméraire m'engagea pour écrire les *leaders* (c'est ma sœur qui avait vu l'annonce) d'une gazette anglaise, en province. Sur le moment, je fus tout aussi transporté que mon entourage : la chance m'arrivait enfin, avec ce que nous regardions tous comme un salaire prodigiux; mais on me réclamait au commencement de la semaine suivante, et je fus frappé soudain par la pensée que les *leaders* étaient justement la seule chose que je sautais toujours. Un *leader* ! Comment cela se rédigeait-il ? de quoi cela traitait-il ? Ma mère se

rengorgeait déjà, triomphante, parmi mes chaussettes : je n'osai pas lui laisser voir mon tremblement. Je m'isolais afin de méditer, quand la voici brandissant la gazette du jour. Où était le *leader*? Elle voulait le savoir. Donc nul secours à espérer d'elle.

— Avez-vous d'autres journaux? — lui demandai-je.

Après force fouilles, elle en produisit quelques-uns qui servaient à tapisser des malles. D'autres, plutôt poudreux, sortirent de dessous des tapis, et, finalement, une liasse toute noire de suie fut extirpée de la cheminée. Assis au milieu de ces feuilles, je me mis à l'étude pour devenir journaliste.

IV

UN DIRECTEUR

Une dame bien pensante, à laquelle une amie avait donné un de mes livres, disait d'habitude à qui lui demandait si elle avançait dans sa lecture : « Dame ! c'est dur, ça tire, ça traîne, mais je suis venue à bout de plus malaisé, dans mon temps : plaise à Dieu, j'en verrai la fin de même... » C'est, je le crains, dans cet esprit, quoiqu'elle ne m'en ait jamais dit rien, que ma mère lutta durant toute l'année suivante, au moins, avec mes *leaders*, et, en vérité, j'éprouvai toujours de la compassion pour les gens par qui je les voyais lire.

A mes moments perdus, j'essayais un journalisme d'un autre genre et j'envoyais la chose à Londres; mais il s'écoula plus de dix-huit mois avant que me vint l'idée, imprévue comme un télégramme, qu'il pût y avoir quelque chose d'original à faire avec mon village natal. Un petit garçon, trouvant dans sa poche un couteau qu'on y a glissé la nuit, n'eût pas été plus étonné.

Quelques jours plus tard, j'envoyai à ma mère un journal de Londres contenant un article intitulé : *Une Communauté d'Auld Lichts*, et l'on m'a rapporté qu'en voyant l'en-tête elle avait ri, parce qu'il y avait quelque chose de drôle pour elle à ces mots d'*Auld Lichts* en imprimé... Pour elle comme pour

moi, ce journal-là eut bien vite l'aspect d'un visage ami. Même encore aujourd'hui, je ne passe jamais devant une de ses affiches sur un mur sans lui serrer imaginairement la main. Quant à ma mère, elle en cousait les pages ensemble avec autant d'amour qu'une robe d'enfant; mais, s'il faut tout dire, à la lecture de ce premier article, elle s'alarma et, craignant les commentaires de la ville, cacha le journal loin de tous les yeux. Pendant quelque temps après cela, — tandis que je me la figurais avec orgueil montrant cet article et les autres à tous ceux qui me portaient de l'intérêt, — elle continua de les enfouir dans un carton à chapeau, sur l'escalier du grenier. Et elle voulut savoir par retour du courrier si on me payait ces articles aussi cher que des vrais : en apprenant qu'on me les payait mieux, elle se remit à rire et les tira du carton à chapeau pour les relire, et il est impossible de nier qu'elle considérât le directeur du journal de Londres comme un brave homme, mais un peu faible d'entendement.

Après l'envoi de ce premier croquis, je croyais bien avoir épuisé le sujet, mais notre directeur écrivit pour en redemander, et je lui envoyai un mariage, qu'il accepta : puis je le tâtai avec un enterrement, il le prit, et, dame! ça commença d'avoir l'air que nous le tenions... C'est alors qu'on aurait pu voir ma mère, au reçu de certaines lettres pressantes, balayant de ses genoux un tas de chaussettes non ravaudées, pour « se mettre à la littérature » : — il s'agissait, sur ma prière, de se torturer la cervelle en quête de souvenirs propres à être convertis en articles, et qui m'arrivaient dans des lettres qu'elle dictait à mes sœurs.

Et, de là-bas, je l'entendais s'écrier entre les lignes : « Jamais le directeur ne voudra de ça, c'est des bêtises... » Ou bien : « Il faut que ça parte par ce courrier, je vous dis : il faut prendre le loup pendant qu'il a faim... Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas?... il imprime ça parce qu'il veut bien, ça le regarde... » Ou encore : « Mais ce que j'ai peur!... si les gens de Londres lisent ça, nous sommes perdus... »

Et l'on me sondait : si on lui envoyait une lippée de *short bread* [1]?... Cela ferait peut-être bien! — Par de telles ruses

1. Gâteau écossais analogue au « sablé » normand.

elle complotait de le circonvenir. — Cependant, quoique des centaines de milles nous séparent, ma mère et moi, il faut nous figurer tous deux échangeant de grands gestes à travers l'espace et criant : « Hurrah ! » Et, d'autre part, on peut imaginer le directeur dans son cabinet, persuadé qu'il se comporte en homme d'affaires subtil, sans se douter que là-haut, dans le Nord, il y a une vieille dame qui rit toute seule, tant il l'amuse, qui rit, qui rit, à n'en pas pouvoir peler ses pommes de terre...

Maintenant je pouvais revoir ma mère, et les bancs de Hyde Park n'apparaissaient plus si menaçants sur notre plan de Londres. Pourtant ils étaient toujours là, et ce n'est pas sans effort que ma mère rassembla son courage pour me laisser partir. Elle craignait le changement : qui pouvait garantir que le directeur resterait bienveillant pour moi ? Peut-être en me voyant...

Elle semblait grandement appréhender qu'il ne me vît ; à quoi je ripostais que c'était peu flatteur pour mon aspect ou mes manières.

« Non, ce qu'elle voulait dire, c'est que j'avais l'air si jeune !... et... ça l'étonnerait sûrement, puisque, dans mes articles, c'était un vieux qui parlait... »

— Mais il sait mon âge !

— Allons, tant mieux !... Mais peut-être que tu ne lui plairas pas quand il te verra.

— Alors, c'est mes manières, dites-le !

— Je n'ai point dit ça, mais...

Ici intervenait ma sœur :

— Ce qu'il y a, en un mot comme en cent, c'est qu'elle est persuadée que personne n'a des manières comme elle... Osez le nier, femme vaine !...

Ma mère niait avec vigueur.

— Vous me soutiendrez — continuait ma sœur, en affectant l'indignation — que vous n'êtes pas convaincue que vous embobineriez cet homme-là plus vite que personne de nous ?

— Ma foi, j'ai dans l'idée que je le mènerais ! — disait ma mère avec un petit rire.

— Et comment vous y prendriez-vous ?

Alors ma mère riait tout à fait.

— Je découvrirais d'abord s'il a des enfants, et alors je dirais que ce sont les plus beaux enfants de Londres.

— Oui, c'est bien ce que vous feriez, femme artificieuse !... Et s'il n'a pas d'enfants?

— Je dirais quels grands hommes c'est, les directeurs.

— Il verrait votre jeu.

— Pas lui !

— Vous ne comprenez pas que ce qui peut en imposer aux gens du commun ne suffirait jamais à aveugler un directeur.

— Voilà ce qui te trompe ! Braves ou simplement vêtus, bêtes ou malins, les hommes sont tous les mêmes entre les mains d'une femme qui les flatte.

— Ah ! je suis sûr qu'il y a de meilleurs moyens pour circonvenir un directeur.

— Oui-da ! — disait ma mère avec conviction ; — mais, si tu essaies de ce moyen-là, tu n'auras jamais besoin d'un autre.

— Êtes-vous assez rouée, mère, avec votre figure douce !... Vous n'avez pas honte ?

— Peuh ! — disait ma mère, en levant un front d'airain.

— On voit tout de suite comment il se fait que vous ayez tant de succès avec les hommes.

— Oui, vous le voyez peut-être, mais eux ne le verront jamais.

— Eh bien, quelle toilette mettriez-vous pour aller trouver le directeur à son bureau?

— Naturellement, je mettrais ma robe de soie et mon chapeau du dimanche.

— C'est votre tour de vous tromper maintenant, mère. Je vous dis, moi, que vous l'enjôleriez bien plus vite si vous mettiez seulement votre vieux châle gris et un de vos gentils bonnets blancs, et si vous entriez, moitié souriante, moitié timide, et disiez : « C'est moi la mère du garçon qui écrit sur les *Auld Lichts*, et il faut que vous me promettiez qu'il ne couchera jamais à la belle étoile ! »

Mais ma mère secouait la tête à ces propos et répliquait, péremptoire :

— Je vous dis que, si jamais je passe la porte de cet homme-là, je mets ma robe de soie.

J'écrivis et demandai au directeur s'il fallait venir à Londres. Il répondit : « Non. » Alors, je partis, pliant sous les recommandations de ma mère : marcher toujours au milieu de la rue (ils vous sautent dessus quand vous tournez le coin), ne jamais sortir après le coucher du soleil, et tout fermer à clef (moi qui n'ai jamais rien pu fermer à clef, sauf mon cœur parmi les hommes).

Grâce à ce directeur, car les autres ne voulurent rien savoir de moi, qui n'omis de frapper à aucune de leurs portes, elle put bientôt dormir, la nuit, sans l'horreur de penser que je m'éveillais, à la même heure, avec les ferrures de certains bancs imprimées sur ma personne ; et ce qui lui enleva un grand poids, c'est que j'avais commencé à écrire comme si les *Auld Lichts* n'étaient pas les seules gens que je connusse. Tant que je m'en étais tenu à ce sujet-là, elle était hantée d'une crainte : si aveugle que fût obstinément le directeur à ses intérêts les plus chers, quelque chose un beau jour craquerait en dedans de moi (comme le grand ressort d'une montre), et ma plume se refuserait à plus jamais écrire.

— Oui, j'aime bien son article, — disait-elle timidement, — mais je me doute que c'est le dernier... J'ai toujours une sorte de terreur à me dire que celui-ci sera le dernier.

S'il s'écoulait quelques jours avant l'arrivée de l'article suivant, son visage disait avec mélancolie :

« Ça y est !... il ne trouve plus rien, il est fini... »

Si jamais je partageai ses craintes, elle l'ignora, et les articles étrangers à l'Écosse crurent en nombre jusqu'à concurrence de plusieurs centaines, tous conservés par elle avec un soin jaloux : c'étaient les seuls objets chez nous qui, ayant servi à une chose, n'étaient pas convertis en quelque chose de différent. Et pourtant ils lui donnaient parfois des moments d'inquiétude. Cela, parce que j'assumais presque toujours un personnage quelconque dans mes articles, — gentilhomme campagnard, étudiant, maître d'hôtel, membre de la Chambre des Lords, douairière, ingénue ou fonctionnaire aux Indes : — sans quoi, l'encre séchait au bout de ma plume. Bien que ma mère prît à ces fantaisies quelques joies inavouées, qui la faisaient rire parfois à l'improviste (pour ce qui regardait mes articles, elle riait presque toujours au mau-

vais endroit), elle n'en gardait pas moins une frayeur. Du reste, à son grand amusement, le directeur continuait à préférer les articles sur les *Auld Lichts*, ce qu'il prouvait (pour qui le connaissait) par son air de dire que les autres passeraient tels quels, tandis qu'il me renvoyait ceux-là en me priant de les améliorer. Là encore, elle venait à mon secours. J'avais écrit que les bas étaient pendus à une ficelle pour sécher en rangée devant le feu, — souvenir personnel ; — mais c'est elle qui me disait qu'il étaient pendus le pied en l'air. Elle devint très habile à m'envoyer ou à me donner (car maintenant je pouvais passer auprès d'elle six mois par an) les détails justes ; mais tout de même ce directeur continuait à la faire sourire, et, dans ses moments de gaieté, elle disait volontiers : « J'avais quinze ans quand j'ai acheté ma première paire de bottines à élastiques. Dis-lui que cette importante nouvelle ne lui coûtera pas plus de deux livres dix... »

— Oui-da, mais, quoique ça ne marche pas trop mal, ce n'est pas la même chose qu'un livre avec ton nom dessus.

Ainsi parlait cette femme ambitieuse et elle soupirait. Je fis de mon mieux pour fondre mes croquis d'*Auld Lichts* en un livre avec mon nom dessus... Alors seulement nous comprîmes à plein quel bienveillant ami s'était montré notre directeur : car, de même que je n'avais réussi à trouver aucun *magazine* un peu notable — et je crois les avoir essayés tous — disposé à publier le moindre article ou conte sur les pauvres gens de ma terre natale, — de même les éditeurs écossais ou anglais maintenant refusèrent le présent de ce livre. C'est en cadeau que je le leur offrais, mais ils ne voulaient même pas de ma largesse : il semblait qu'il y eût une tare sur tout ce qui était écossais. Sans doute nous soupirions, mais jamais collaborateurs ne furent plus préparés à l'échec, et, bien qu'il arrivât à ma mère de jeter un regard pensif, de temps à autre, vers le manuscrit dédaigné et de murmurer tout bas : « Pauvre petite créature que voilà, toute froide, au fond du tiroir, es-tu morte ou si tu dors ? »... elle pouvait s'en remettre encore à la clémence de son directeur.

Enfin des éditeurs suffisamment hardis et plus que suffi-

samment généreux furent dénichés à notre intention par un ami dévoué, ce qui rendit certaine personne fort glorieuse. — C'était, lui aussi, un directeur de journal et je lui dois autant d'être devenu un romancier qu'à l'autre d'avoir déterminé la matière de mes romans futurs...

Maintenant que j'étais un auteur, il me fallait être reçu dans un club. Ah ! si vous aviez entendu ma mère sur le chapitre des clubs ! Elle n'en connaissait d'autres que ceux auxquels on paye son écot d'avance, à la semaine, en prévision des jours de pluie, et les clubs de Londres ne lui inspiraient que mépris. Elle ne tarissait pas là-dessus, élevant la voix pour que je l'entendisse en quelque pièce que je fusse, et c'est quand elle prenait le ton du sarcasme que je me terrais le plus lâchement.

— Trente livres à payer la première année, et dix livres par an après cela. Ça vous paraît beaucoup d'argent ? Oh ! non, vous vous trompez : ce n'est rien du tout. Le tiers de trente livres paierait le loyer d'une maison à quatre chambres, mais qu'est-ce qu'une maison à quatre chambres, qu'est-ce que trente livres, comparées à la gloire d'être membre d'un club ?... « Quelle gloire ? » dites-vous... Dame ! il ne faut pas me demander ça : je ne suis qu'une vieille bête qui n'ai jamais mis le pied dans un club, aussi je ne m'y connais guère en fait de gloire. Mais ce que je peux vous dire, c'est que si vous habitez Londres et que vous n'arriviez pas à devenir membre d'un club, le mieux que vous ayez à faire est de vous mettre une corde au cou et de sauter le pas... A quoi ça sert, un club ? Oh ! ça sert terriblement. Voyez-vous, un monsieur, à Londres, ça ne va pas du tout qu'il mange son dîner chez lui. Les autres lui font la mine. Il faut qu'il s'en aille à son club pour qu'on le respecte... S'il a de bons dîners à son club ? Pour sûr ! Ça n'est pas du bouilli qu'on sert dans les clubs : on y donne une ribambelle de choses diverses, toutes saucées au point de ne plus se ressembler à elles-mêmes. Jusqu'aux pommes de terre qui n'ont plus l'air de pommes de terre ! Si les plats dans un club ont l'air de ce qu'ils sont, les membres courent de tous côtés en levant de grands bras et criant : « Malheur !... » Puis il y a autre chose : on se fait envoyer ses lettres au club, au lieu de chez soi. Sûr qu'on les aurait

plus vite chez soi et qu'on devra peut-être cheminer des lieues pour les aller prendre au club, mais c'est un grand avantage, et c'est donné, à trente livres, pas vrai? On se demande comment ils font, à ce prix-là!...

Le plus sage était de rester en bas quand soufflaient ces tempêtes d'ironie, mais sans doute un instinct de défense me faisait grimper l'escalier.

— Je ne vous ai jamais vue si querelleuse, mère.

— Oh! — répondait-elle promptement, — tu ne penses pas me voir de sitôt tout feu tout flamme pour cette affaire-là : je ne fais pas partie d'un club, moi!

— Mais le difficile, c'est d'y entrer. Ils font grande attention à ceux qu'ils reçoivent, et je crois bien que je ne serai pas reçu.

— Eh bien! je ne suis qu'une pauvre créature (n'ayant jamais fait partie d'un club), mais je crois que tu peux te tranquilliser là-dessus. Tu seras reçu, haut la main... et tes trente livres aussi!

— Si je suis reçu, c'est parce que le directeur me soutient.

— C'est la première mauvaise action que je connais de lui!

— Vous ne croyez pas, au moins, qu'il touchera quelque chose sur les trente livres?

— En vérité, si je le croyais, ça me plairait mieux : car il s'est toujours montré un bon ami pour nous; mais ce qui m'enrage, c'est que tout cet argent-là s'en ira dans la poche de ces effrontés coquins.

— Quels effrontés coquins?

— Ceux qui ont le club.

— Mais le club appartient en commun à tous les membres.

— Ta, ta, ta... On ne me prend pas avec des sornettes.

— Vous ne me croyez pas?

— Je crois qu'ils t'ont farci la tête avec leurs histoires et que tu avales tout ce qu'ils te disent. Si la maison appartient aux membres, pourquoi ont-ils à payer trente livres?

— Pour l'entretien.

— Ils ne paient pas leur dîner, alors?

— Oh! si, les dîners se paient en plus.

— Un joli prix, sans doute!

— Heu... cinq ou six *shillings*...

— Pas plus?... Peuh! ce n'est rien. Je me demande pourquoi ils n'augmentent pas leur prix...

Cependant ma mère appartenait à son sexe, qui n'aime guère à être lésé; quittant l'ironie, il lui arrivait de me faire subir des interrogatoires, en femme qui n'a pas encore pris son parti.

— Dis-moi une chose : si tu venais à tomber malade, le club t'allouerait-il tant par semaine?

— Non, ce n'est pas cette espèce de club-là.

— Ah!... Eh bien! ce que je tâche de démêler, justement, c'est quelle espèce de club ça est... En tire-t-on quelque chose en cas d'accident?

— Pas un *penny*.

— Rien, au jour de l'an?

— Pas même une oie.

— Y a-t-il une chose au monde qu'on obtienne pour rien de ce club-là?

— Pas la moindre.

— Et tout ça pour trente livres?

— Si le comité veut de moi.

— Combien sont-ils dans le comité?

— Une douzaine à peu près, je crois.

— Une douzaine!... Oui, oui, ça fait deux livres dix par tête.

Le jour de mon élection, je crus sage d'envoyer ma sœur au premier étage porter la nouvelle. Ma mère repassait et ne fit nul commentaire, si ce n'est avec le fer, qui se mit à sonner plus violemment sur sa grille. Puis j'entendis un rire, — c'est de moi sûrement qu'elle riait, — mais ma mère avait recouvré l'empire sur sa physionomie avant que de descendre et de m'offrir ses plus sarcastiques félicitations.

— C'est là une grande nouvelle, — dit-elle sans cligner de l'œil, — et il faut que tu écrives au comité pour les remercier, les nobles créatures!

Je la voyais à travers son masque et je gardais un silence digne, mais elle éprouva le besoin de me lancer un trait de plus :

— Et dis-leur — ajouta-t-elle sur le pas de la porte — que tu doutais d'être élu, mais que ta vieille mère a toujours eu grande confiance qu'ils te mettraient dedans!

Je l'entendis rire tout bas en remontant l'escalier ; mais, quoique je lui eusse fourni l'occasion d'un bon mot, je savais qu'au fond elle brûlait de dire au comité ce qu'elle pensait de lui.

L'argent, voyez-vous, signifiait pour elle tant de choses, quoique, dans le temps même où elle était le plus pauvre, elle eût toujours donné avec joie. Autrefois, quand arrivait l'article, elle ne le lisait pas tout d'abord : elle comptait avant tout les lignes, pour découvrir ce qu'il nous rapporterait. Elle et la fille qui lui était si chère avaient calculé le prix à tant la ligne, et je me souviens de les avoir entendues par hasard discuter sur ce point : fallait-il ajouter six *pence* pour le sous-titre ?... Certes elle connaissait la valeur de l'argent : elle avait toujours fini par obtenir les choses qu'elle désirait, mais elle les obtenait maintenant avec plus de facilité ; cela suffisait à changer sa simple vie en conte de fée. Si souvent, en ce temps-là, elle tombait à genoux soudain ! Nous la surprenions dans cette posture et nous nous éloignions sans bruit. Après sa mort, je découvris, soigneusement serrées dans une petite boîte, avec une photographie de moi, enfant, les enveloppes qui avaient contenu mes premiers chèques. Il y avait un petit ruban autour.

J. M. BARRIE

Traduit de l'anglais
par ROBERT D'HUMIÈRES

(A suivre.)

LES BOURBONS DE L'INDE

J'ai passé l'été de 1897 à Bender-Bouchir, « la ville de tristesse et de mort » où Loti débarqua, pour monter vers Ispahan. La résidence d'été du consul général et résident britannique était hospitalière à souhait. Tous ceux qui ont visité le golfe Persique à cette époque gardent un souvenir exquis de ce « home » anglais. L'accueil du colonel et de madame Meade nous aidait à supporter l'exil « dans ce groupe de masures croulantes sous un ciel maudit ».

Au cours d'une conversation sur le rôle joué par quelques-uns de nos compatriotes dans l'Inde, le colonel Meade me communiqua un curieux mémoire intitulé : *Esquisse d'une histoire de la famille des Bourbons de l'Inde* [1]. Cette petite brochure, tirée à un nombre restreint d'exemplaires, est introuvable. Quatre ans après, le colonel, depuis général, Kincaid publia dans l'*Asiatic quarterly Review* [2], un article intitulé *the Indian Bourbons*, qui, à quelques détails près, n'est que la réimpression de ce mémoire. L'*Asiatic quarterly Review* n'est pas lue en France : cette réimpression de la brochure passa

1. *Historical sketch of the Indian Bourbon family, together with a genealogical table from the time that the founder John Philip Bourbon landed in India. Drawn up and compiled by* Colonel W. Kincaid, political agent in Bhopal, 1883. Printed at the Sehore high school Press, Sehore, Central India.

2. Vol. VIII, janvier 1887, p. 164-177.

encore inaperçue. En dehors de la courte et insuffisante mention qu'en fait Rousselet dans son *Inde des Radjahs*, l'existence et l'histoire des Bourbons de l'Inde nous étaient inconnues. Aimablement autorisé par le général Kincaid, j'ai réuni dans les pages suivantes tous les renseignements contenus dans sa brochure et son article, en y ajoutant les indications géographiques et historiques nécessaires pour rendre accessible au lecteur français ce merveilleux roman d'aventures, de loyauté, de fidélité et d'honneur, si noblement vécu par la race de Jean-Philippe de Bourbon-Navarre. Je dois ajouter que les Bourbons de l'Inde ne pouvaient désirer un meilleur et plus compétent historiographe que le savant officier de l'armée anglo-indienne.

Les événements qui vont suivre se sont déroulés : de 1560 à 1739 à Delhi ; de 1739 à 1785 à Sirgour, sur le territoire du radjah de Nourwour, et à Goualior ; de 1785 à nos jours à Bhopal, ville et principauté de l'Inde centrale.

*
* *

Akbar Khan, le grand Mogol, règne à Delhi. Monté sur le trône en 1556, à l'âge de treize ans, il fait prévoir déjà le souverain illustre qu'il sera plus tard, le plus grand et le plus illustre empereur qu'ait jamais connu l'Inde entière. En 1560, un étranger de noble origine, se disant parent du roi de Navarre, fait demander audience à l'empereur. Akbar le reçoit et écoute le récit de ses aventures. L'étranger, Jean-Philippe de Bourbon-Navarre, a dû quitter le pays des Francs à la suite d'un duel où il tua son adversaire, un gentilhomme de ses parents, puissant et bien en cour. Il a fui sur un navire, en compagnie de son chapelain et de deux amis. Après une longue et périlleuse traversée, au cours de laquelle ses deux amis sont morts, il est arrivé à Madras. Le chapelain est resté dans cette ville. Philippe de Bourbon a continué son voyage vers Calcutta et Delhi où il arrive enfin, sans cesse retardé dans sa marche à travers ce pays nouveau. En terminant, le prince navarrais dépose son épée aux pieds de l'empereur, dont il implore la protection.

Touché par le récit de Philippe de Bourbon, intéressé plus encore par sa noble origine et sa courageuse persévérance, Akbar assure le voyageur de son affectueuse sollicitude et, comme marque immédiate de sa faveur, lui donne un emploi à sa cour, un titre officiel et un important *djagir* (propriété) dont les revenus subviendront à ses besoins.

Le prince français s'acquitta de ses fonctions à l'entière satisfaction du grand Mogol, qui, pour se l'attacher davantage et le retenir à son service, lui fit épouser la sœur de l'une de ses femmes chrétiennes, une doctoresse arménienne, appelée Julienne, qui donnait ses soins aux dames du harem. Le mariage fut célébré en grande pompe et l'empereur conféra à son beau-frère le titre de *navâb* (prince) et de gouverneur du harem impérial; à sa belle-sœur celui de « sœur impériale » : d'après la chronique *Aïn-i-Akbari*, le harem de l'empereur était un immense palais où habitaient cinq mille femmes, qui avaient chacune son appartement et son train de maison. La charge de gouverneur du harem restera dans la famille de Bourbon durant deux siècles, jusqu'au sac de Delhi par le châh de Perse, Nadir Châh, en 1737.

Pendant quelque temps, les Bourbons résidèrent cependant non pas à Delhi, mais à Agra : dans cette ville, le bâtiment occupé aujourd'hui par l'imprimerie de la mission catholique passe pour avoir été une église fondée par madame Julienne. Elle y fut enterrée, ainsi que plusieurs membres de sa famille. Les enfants de Jean Philippe de Bourbon-Navarre prirent le nom de *Bourbon*, sans particule, qui a été porté ensuite par tous leurs descendants. Le fils aîné de Jean-Philippe, Saveille, né en 1582, épousa en 1600 une Portugaise du nom d'Allemaine. Son fils aîné, Alexandre Bourbon, né en 1605, épousa en 1640 miss Robertson. Le fils de ces derniers, Antoine Ier Bourbon[1], né en 1646, épousa vers 1670 une petite-fille de Yacoub Khan, un membre chrétien de la maison régnante en Afghanistan; Yacoub avait le titre de *navâb* et occupait une haute situation à Delhi. Antoine Ier eut sept enfants :

1. J'ai dû numéroter les Bourbons homonymes pour rendre plus intelligible la généalogie de cette famille.

quatre fils, François Ier, Antoine II, Salvador Ier et Saveille II; et trois filles, Marie, Catherine et Isabelle. François Ier, né en 1680, épousa en 1710 une de ses parentes, d'origine arménienne : c'est l'histoire de sa descendance que nous allons résumer. Quant aux six autres enfants, la seule descendance d'Antoine II a pu être reconstituée. Ses héritiers successifs ont été : Ignace, Gaspard fils d'Ignace, Ignace fils de Gaspard, Marie fille du précédent, qui épousa M. David, et enfin Jacques David. Mais cette branche cadette n'a joué aucun rôle.

François Ier fut, comme son père et ses aïeux, gouverneur du harem impérial. Lors du sac de Delhi par les troupes de Nadir Châh, où cent vingt-cinq mille habitants furent, dit-on, égorgés par le vainqueur, il échappa au massacre avec sa famille par un hasard inespéré. Il se réfugia à Sirgour, dans la forteresse du *djagir*, du fief donné aux Bourbons par l'empereur Akbar. Sirgour se trouvait sur le territoire de la principauté de Nourwour, dont les radjahs tenaient les Bourbons en haute estime et les avaient toujours protégés. François Ier, dont les propriétés de Delhi avaient été pillées, fit appel à la bienveillance du radjah de Nourwour. Celui-ci l'autorisa à réunir à Sirgour tous les membres de la famille de Bourbon, qui s'élevait alors à trois cents personnes. Ils vécurent en paix dans cette résidence pendant de longues années. Le fils de François Ier, François II, né en 1718, épousa en 1732 une De Silva et eut trois fils : Pierre Ier, né en 1734, Saveille II, né en 1735, et Salvador II, né en 1736.

En 1778, la famille faillit disparaître complètement. Le radjah de Nourwour, jaloux de son puissant feudataire, résolut de s'emparer de ses biens en le faisant massacrer avec tous ceux des siens qui habitaient la principauté. Il attaqua à l'improviste le fort et la ville de Sirgour, où résidait le chef de la famille. François II et son plus jeune fils, Salvador II, réunirent hâtivement quelques parents et quelques gardes et firent une sortie. Ils furent tués, leurs soldats mis en déroute, et le fort tomba aux mains de l'ennemi. Mais un fils de Salvador II et d'une Anglaise, Salvador III, né en 1760, put s'échapper avec sa mère et deux ou trois plus jeunes cousins. Quoique âgé de dix-huit ans seulement, il fut assez heureux

pour conduire les siens jusqu'à Goualior, où ils se mirent en sûreté chez les chrétiens de cette ville.

Il arriva que Goualior fut prise en 1780 par une colonne anglaise que commandait le colonel Popham. Salvador III, qui était dans une profonde misère, se présenta à cet officier et lui fit le récit des infortunes qu'avait subies sa famille : lui, sa mère et deux jeunes enfants étaient les derniers survivants. Apitoyé par tant de malheurs, le colonel Popham vint en aide à Salvador, auquel il donna une importante somme d'argent, deux villages de la principauté de Goualior et une maison dans la capitale. L'avenir des Bourbons était désormais assuré. Néanmoins Salvador III se rendit à Bhopal et fit ses offres de service à la *Begoum* (reine) Mamola, dont il avait entendu vanter l'intelligence et la bonté. La Begoum fit le meilleur accueil à Salvador III, qui entra en 1785 au service du prince-consort, Navâb Haïat Mohammed Khân. Peu de temps après, la Begoum était assassinée, à la suite d'un complot ourdi par Haïat Mohammed Khân et son ministre Tchota. Salvador dut quitter Bhopal et s'enfuir de nouveau à Goualior. Mais en 1796, Tchota tomba en disgrâce et fut remplacé par le célèbre chef de guerre Ouazîr Mohammed Khân qui fut un véritable maire du palais. Dès son arrivée au pouvoir, Ouazîr Mohammed rappela Salvador III et le nomma commandant des troupes. La situation était critique : il fallait mettre un terme aux incursions incessantes des bandes de pillards mahrattes et pindaris. Salvador fut aidé dans ces expéditions par son cousin Pierre II, l'aîné des enfants sauvés du massacre de Sirgour[1].

Le fils aîné de Pierre II, Antoine III, né en 1816, fut nommé très jeune au commandement de la cavalerie. Il servit avec distinction en plusieurs circonstances, et particulièrement pendant les insurrections contre l'autorité anglaise : il mourut en 1876, laissant une veuve, connue sous le nom de madame Bourbon, et trois filles non mariées qui sont maintenant (dit M. Kincaid, 1887) dans la gêne. Marie, l'aînée des filles d'Antoine III, fut épousée à Lucknow, par un

1. La table généalogique dressée par le général Kincaid donne Pierre II comme né en 1785. Il y a là une erreur matérielle. Pierre ayant échappé au massacre de Sirgour était par conséquent né avant 1778.

avocat, M. Manuel; le demi-frère d'Antoine III, Jean — fils d'une seconde femme de Pierre II dont on n'a conservé aucun souvenir, — épousa une dame de la maison de la Begoum Soumroo de Sirdhana[1] et entra au service de cette reine; des trois sœurs d'Antoine III, Françoise, Louise et Julienne, l'aînée épousa M. Francis, qui appartenait aussi à la maison de la reine de Sirdhana, et les deux autres se marièrent et s'établirent également à Lucknow[2].

Salvador III et Ouazîr Mohammed Khân avaient repoussé victorieusement les attaques répétées des Mahrattes. Les deux radjahs de Goualior et de Nagpour[3] firent alliance pour venger leurs défaites et leurs armées alliées envahirent le royaume de Bhopal : 82 000 hommes (52 000 de Goualior et 30 000 de Nagpour) vinrent assiéger la capitale et les forts qu'ils sommèrent de se rendre. La ville de Bhopal était protégée au sud par un lac profond; à l'ouest par le fort de Fatahgarh; au nord et à l'est par un mur élevé unissant la ville à la citadelle. Le gros de l'armée de Bhopal mis en déroute, il ne restait qu'un peu plus de trois mille hommes pour la défense de la ville. La bravoure de Ouazîr Mohammed et de Salvador III enthousiasma si fort la population que la plus grande partie des hommes courut se ranger autour d'eux. On raconte que les femmes et les enfants même accomplirent des prodiges d'héroïsme. Le siège durait depuis six mois et le manque d'approvisionnements se faisait durement sentir, lorsqu'une épidémie de choléra obligea les assiégeants à battre en retraite.

Mais, le radjah de Goualior fit envahir la principauté de Bhopal une seconde fois par le fameux général français Jean-Baptiste Fanthome, qui avait pour instructions de raser la capitale « au niveau du sol », si ses habitants ne se rendaient pas à la première sommation. Prévoyant qu'il ne pourrait pas soutenir un nouveau siège, Ouazîr Mohammed envoya Salvador III à la frontière, parlementer avec le général ennemi. Le ministre de Bhopal, qui avait fait appel à l'aide

1. Ou Sardhana, ville des provinces du Nord-Ouest, à peu près à mi-chemin entre Delhi et Muzaffarnagar.

2. Au centre du royaume de Oudh.

3. Au sud-ouest de Bhopal, dans les provinces centrales.

des Anglais voulait retarder l'ouverture des hostilités et permettre aux troupes anglaises d'arriver en temps utile. Salvador III réussit à persuader au général Fanthome qu'il y avait lieu de demander des instructions à son radjah et de suspendre l'attaque jusqu'à nouvel ordre. On raconte que, pendant leur entrevue, les deux généraux échangèrent leurs turbans en signe d'amitié : « Nous sommes tous deux fils de France, auraient-ils dit. Pourquoi nous battrions-nous? Soyons plutôt amis. » Le gouvernement britannique intervint sur ces entrefaites et la ville fut sauvée.

La situation restait grave : des bandes de cavaliers pindaris attaquaient la frontière méridionale de la principauté. Ouazîr Mohammed et Salvador III réunirent immédiatement des troupes et marchèrent contre les Pindaris, qui assiégeaient les forts de Siouas et de Tchipanir. Les forts purent être secourus à temps, et l'ennemi, battu, repassa la frontière. Salvador III fut ensuite chargé de négocier la paix avec le radjah de Nagpour. Grâce aux bons offices de M. Jenkins, résident britannique, son ambassade fut couronnée de succès. Malheureusement, pendant cette absence, Ouazîr Mohammed Khân, son protecteur, mourut. Avant sa mort, ce ministre du Bhopal, voulant récompenser les services de Salvador III, lui fit don à perpétuité d'une propriété rapportant annuellement douze mille roupies[1]. Salvador ne jouit pas longtemps de cette riche dotation. Il mourut et sa propriété passa à l'aîné de ses deux fils, Balthasar, né en 1782. Sa fille, Pascale, reçut pour sa part une propriété d'un rapport annuel de quinze cents roupies.

Le prince de Bhopal, Haïat Mohammed Khân, meurt en 1808. Ghous Mohammed Khân, l'héritier légitime, est déposé, et Nazir Mohammed, le plus jeune fils de l'ancien ministre Ouazîr Mohammed, est élu à sa place sous le même nom d'Ouazîr Mohammed. Dès son avènement, le nouveau souverain nomma Balthasar Bourbon ministre, et l'envoya en ambassade auprès du général Adams, qui commandait les troupes anglaises opérant près de Bhopal contre les Pindaris. Balthasar avait pour instructions de négocier un

1. Monnaie de l'Inde qui devait valoir deux à trois francs à cette époque.

traité avec le gouvernement britannique : il offrit de fournir à la colonne anglaise un contingent de troupes du Bhopal. Son offre fut acceptée ; mais la pénurie du trésor était telle que le prince Ouazîr Mohammed dut emprunter 3 100 000 roupies sur la garantie de ses bijoux de famille. Balthasar, qui commandait les troupes, servit avec distinction sous les ordres du général anglais et l'accompagna jusqu'à Kotah. L'aide ainsi fournie à la colonne anglaise valut au prince du Bhopal la cession de cinq *paraganahs* (provinces) et du fort d'Islamnagar : le traité fut signé en 1818 par Balthasar, en qualité de plénipotentiaire de Bhopal.

***

Les Bourbons de l'Inde, sans exception, sont restés fidèlement attachés au catholicisme, sans que jamais ils aient eu à subir la moindre persécution religieuse. Les souverains et la population musulmane de Delhi, Goualior et Bhopal ont fait preuve à cet égard d'une tolérance rare, sinon unique, dans l'histoire de l'Islam.

Mais sentant combien leur situation était délicate, Jean-Philippe de Bourbon et ses descendants immédiats adoptèrent, avec une grande sagesse, le costume indigène et prirent un nom musulman, tout en conservant leur nom patronymique et un prénom chrétien. La tradition ne nous a pas transmis les noms musulmans des prédécesseurs de Balthasar ; peut-être cette coutume spéciale n'a-t-elle été suivie que par la branche issue de Salvador III, l'ancêtre des Bourbons de Bhopal. Ce dernier portait seulement le titre de *hakim*, gouverneur, chef. Son fils Balthasar reçut le nom musulman de Mousa et le titre de *châh-zadeh, fils d'empereur*. Un certain nombre de Bourbons, notamment le fils de Salvador III, tout en restant profondément attachés au catholicisme, pratiquèrent la polygamie et la claustration des femmes. Ils ne suivirent cependant pas la loi musulmane qui autorise quatre épouses légitimes et un nombre illimité de concubines. Ils n'épousèrent jamais qu'une seule femme, une catholique, qui était la femme légitime. Les autres femmes, les concubines, étaient indifféremment musulmanes, bouddhistes et même

brahmanistes. Ces nombreuses unions doivent être considérées plutôt comme des alliances nécessaires avec de puissantes familles indigènes que comme une concession aux mœurs faciles de l'Orient.

*
* *

En 1819, le prince de Bhopal, Ouazîr Mohammed, mourut, tué accidentellement. Il laissait une jeune veuve, Koudsia Begoum, et une fille en bas âge, Secounder Begoum. La jeunesse de la reine, — elle était mariée depuis deux ans seulement, — sa beauté, son inexpérience, sa faiblesse devant les intrigues des partis hostiles et des prétendants au trône faisaient craindre pour la sécurité publique; la guerre civile pouvait sortir de cette situation pleine de dangers. Balthasar Bourbon, qui avait été confirmé dans ses fonctions de ministre, mit son intelligence et son dévouement au service de Koudsia Begoum et rétablit l'ordre à Bhopal. Il fut, pendant les huit années suivantes, un conseiller si habile et si sage que, en 1828, la reine lui fit don par *sounnoud* (acte officiel de donation) d'un nouveau *djagir* (fief) de trente-quatre mille roupies de revenu annuel, d'un collier de perles de grand prix, de tambours et de palanquins. A la requête de Balthasar, M. Maddock, agent du gouverneur général de l'Inde auprès de la reine, attesta l'authenticité du don et apposa sa signature sur le *sounnoud*. Peu de temps après, Balthasar Bourbon eut à défendre sa souveraine contre la rébellion de Mounir Mohammed Khân, petit-fils du prince Ouazîr Mohammed, qui aspirait à la main de sa jeune tante Secounder Begoum et qui avait tenté de s'emparer de la princesse. Les rebelles furent battus et tout danger de guerre civile de nouveau écarté.

Un officier anglo-indien, le capitaine Johnstone, des troupes du Bengale, avait épousé, en se conformant à la loi religieuse musulmane, une jeune fille de Delhi. Le fils né de cette union avait été conduit en Angleterre pour y être élevé. La mère, craignant qu'on ne lui « volât » aussi son second enfant, une fille, s'enfuit à Haïderabad; elle y résidait lorsque la reine du Bhopal envoya chercher une épouse pour Balthasar Bourbon. Miss Johnstone avait alors onze ans. Elle

fut choisie par les envoyés de la reine et partit avec sa mère pour Bhopal, où le mariage eut lieu en 1821. La femme de Balthasar fut connue dans la suite sous le nom de madame Doulhin (madame l'Épouse).

Balthasar resta jusqu'à la fin de sa vie le conseiller fidèle et écouté de Koudsia Begoum. Il mourut de la tuberculose en 1829, à l'âge de quarante-sept ans[1], et fut enterré dans le cimetière de la mission catholique d'Agra, où un monument a été élevé à sa mémoire. Il s'était conformé, comme son père, aux mœurs polygames de l'Islam. Mourant sans postérité, il exprima le désir que madame Doulhin fût reconnue comme sa légataire universelle. La reine autorisa la transmission intégrale de l'héritage et la veuve put entrer en possession de tous les biens. Mais Balthasar avait vécu ses derniers jours à Itchaouar[2], chez une de ses femmes, nommée Nathoubaï. Cinq ou six mois après la mort de Balthasar, cette femme mit au monde un fils, qui reçut le nom chrétien de Sébastien et le nom musulman de Mihrban Mousa. Dès sa naissance, il fut reconnu comme héritier légitime de Balthasar par la reine et la famille de Bourbon ; madame Doulhin l'adopta quelque temps après.

Sur les conseils de Balthasar Bourbon et de M. Maddock, l'agent britannique, Koudsia Begoum avait marié sa fille Secounder à son neveu Djahangir Mohammed Khân. Cette union ne fut pas heureuse. La mésintelligence se mit bientôt dans le ménage royal : aux querelles violentes succédèrent les voies de fait. Secounder fut grièvement blessée d'un coup de sabre par son mari, et les violences de Djahangir devinrent telles que sa femme et la reine-mère quittèrent Bhopal et se réfugièrent dans la forteresse d'Islamnagar, propriété personnelle de Koudsia Begoum. Le gouvernement anglais dut intervenir : Koudsia, ayant abandonné le pouvoir et s'étant retirée dans ses terres, fut officiellement déposée ; Djahangir

1. La table généalogique dressée par le général Kincaid fait naître Salvador III en 1760 et son fils Balthasar en 1772. Il y a évidemment erreur matérielle : j'ai corrigé 1772 en 1782. D'après la même table, Sébastien Bourbon, fils du précédent, est indiqué comme né en 1830. Le texte le fait naître cinq ou six mois après la mort de son père. Balthasar serait donc né en 1782, aurait épousé miss Johnstone en 1821 et serait mort en 1829, âgé de quarante-sept ans.

2. Ou Itchaour, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Bhopal.

resta prince de Bhopal. Madame Doulhin et son fils adoptif Sébastien suivirent les reines Koudsia et Secounder dans leur retraite d'Islamnagar, où Secounder donna naissance à une fille, la princesse Châhdjahân, en 1838.

Madame Doulhin, qui s'était entièrement dévouée aux deux Begoum et dont les biens avaient été confisqués par Djahangir, se chargea spécialement de l'éducation de la jeune princesse. Secounder était dénuée de tendresse maternelle; madame Doulhin fut pour l'enfant la véritable mère. Six ans après, en 1844, à la mort du prince Djahangir, cette princesse Châhdjahân lui succéda. Elle fut proclamée Begoum, et Secounder reine-régente. Dès sa restauration, Secounder donna aux Bourbons un témoignage de gratitude pour l'admirable dévouement dont l'avait entourée madame Doulhin pendant les six années d'exil. Tous les biens confisqués par Djahangir furent rendus à la veuve de Balthasar, qui fut attachée à la cour : jusqu'à sa mort, les reines de Bhopal ne cessèrent de lui marquer la plus grande faveur.

Sébastien Bourbon était élevé à cette cour de Bhopal. Son élégance et sa distinction lui avaient gagné tous les cœurs. Les reines, qui l'avaient en particulière affection, s'occupèrent avec tant de soins de son éducation « qu'il devint aussi savant et sage qu'il était naturellement aimable et charmant. » Il épousa, en 1849, une jeune fille de grande beauté et de haute intelligence, miss Bernard, fille du capitaine Bernard de Sirdhana. Le mariage fut célébré par monseigneur Jacobi, évêque catholique d'Agra. Madame Doulhin donna à son fils adoptif, avec le consentement de la Begoum, une de ses propriétés, d'un rapport annuel de douze mille roupies. En présence de l'évêque, elle institua Sébastien son légataire universel, ne se considérant elle-même que comme usufruitière des biens qu'elle avait reçus de Balthasar Bourbon. Nommé, après son mariage, au commandement en chef des troupes du Bhopal, Sébastien eut à réprimer un soulèvement. Il battit les rebelles à Koulia Kheri et fut grièvement blessé.

La reine Secounder avait entamé avec la cour de Delhi des négociations pour marier sa fille, la princesse Châhdjahân. Un contretemps dans les pourparlers affecta si vivement la régente qu'elle en conçut une violente irritation contre son

entourage et sa fille. Sébastien, avec le dévouement habituel des Bourbons aux souverains du Bhopal, revendiqua la responsabilité d'une faute qu'il n'avait pas commise et fut condamné à l'emprisonnement dans le fort de Achta. Les relations extrêmement tendues entre la Begoum et sa fille redevinrent normales. Mais le résident britannique d'Indore[1], mis au courant de l'incident, intervint pour faire cesser la peine injustement infligée à Sébastien Bourbon.

En 1857, l'année de la grande révolte contre l'occupation britannique, les Bourbons de Bhopal rendirent à Secounder Begoum des services encore plus précieux. Grâce à eux, cette femme *au cœur de lion* put réduire toutes les tentatives de rébellion qui se produisirent dans son royaume et contrebalancer les encouragements donnés aux rebelles par ses propres parents. Koudsia Begoum, la vieille reine douairière, existait encore, mais, ne s'intéressant plus aux choses de ce monde et tournant toutes ses pensées vers les pratiques religieuses, elle dépensait sa grande fortune en construction de mosquées et en aumônes. Lorsque la grande révolte de 1857 éclata, des princes et de grands personnages tentèrent de la gagner à la cause de l'insurrection et, avec elle, une partie des troupes, en s'adressant à leur bigoterie : ils espéraient forcer ainsi la reine-régente à se déclarer pour les rebelles de Delhi contre l'Angleterre. Koudsia Begoum se laissa persuader que la guerre allait faire triompher la foi musulmane. Mais Secounder nomma Sébastien Bourbon commandant de la ville et de ses défenses et fit garder le palais et les rues par des troupes chrétiennes. Avec le même esprit de décision, elle se rendit en personne chez sa mère : dans une mémorable entrevue, elle lui fit comprendre que leur destinée à toutes deux était entre ses mains. Elle rassembla ensuite ses troupes à Djahangirabad et, accompagnée de Sébastien Bourbon, les passa en revue, à cheval. « Soldats, je fais appel à votre loyalisme. Restez fidèles à votre reine qui est une fidèle amie de l'Angleterre. Votre participation à l'insurrection serait une violation des traités de paix et d'amitié que j'ai signés

1. Au sud-ouest du Bhopal, sur le versant septentrional de la chaîne des monts Vindhya.

avec le gouvernement britannique. Votre reine ne survivrait pas à une pareille félonie. » Elle distribua ensuite à chaque homme un mohor[1] d'or.

En même temps, elle se mit secrètement en relation avec l'agent anglais de Sehore[2], dont la garnison, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie du Bhopal, s'était révoltée malgré la présence des officiers anglais. Sur ces entrefaites, le colonel Durand arriva à Sehore avec les familles anglaises d'Indore qui fuyaient devant l'insurrection : Secounder mit à sa disposition les plus dévoués de ses gardes du corps pour évacuer les femmes et les enfants. On fit passer le convoi par Itchaouar, le village le plus important du fief de madame Doulhin, qu'administrait un Bourbon. Celui-ci conduisit les fugitifs à Hochangabad[3] où ils étaient désormais en sûreté, sous la protection d'un autre Bourbon, *killedar* (trésorier de la reine) de cette ville. Des soldats musulmans de l'escorte avaient comploté le massacre des familles anglaises confiées à leur garde ; mais la vigilance des agents secrets de la Begoum fit échouer le complot, et les fugitifs arrivèrent sains et saufs à Hochangabad.

« On a vu, conclut le général Kincaid, combien l'histoire de la famille de Bourbon est intimement liée à celle de la principauté du Bhopal[4], surtout pendant les soixante-quinze premières années du XIXe siècle. Si la fidélité des Bourbons à la dynastie indienne est louable, la reconnaissance et la générosité avec lesquelles cette fidélité a été récompensée ne sont pas moins admirables. Il ne reste que quelques lignes à ajouter sur la situation présente (1887) de la famille des Bourbons et le changement qu'un long séjour dans l'Inde a apporté dans leurs mœurs et coutumes. La perte d'une

1. Monnaie d'or mongole qui valait 15 roupies. *Mohor* s'emploie encore dans les contrats avec cette valeur.

2. A une trentaine de kilomètres à l'est de Bhopal.

3. Au sud-sud-est de Bhopal, dans la chaîne des monts Vindhya.

4. Le fils et héritier de Sébastien Bourbon, Bonaventure, *alias* Enayet Mousa, naquit en 1849 et épousa, en 1866, miss Arrandj dont il eut quatre enfants : Balthasar III, Salvador IV, Gaspard et Anne. Les fils et descendants de Pierre II et Saveille III n'avaient joué aucun rôle important ; leurs petits-fils et arrière-petits-fils, ayant épousé des filles de colons ou de fonctionnaires anglais, n'appartiennent plus à l'histoire.

partie de leurs propriétés, depuis la mort de madame Doulhin, a rendu leur situation moins florissante que par le passé, mais on espère qu'ils pourront retrouver leur ancienne prospérité. Leurs mariages avec des indigènes de race orientale ne semblent pas, d'après cette histoire, avoir amoindri leurs qualités physiques ou morales, bien que leur teint soit devenu plus foncé. La tendre sollicitude des souverains du Bhopal pour les Bourbons, les relations amicales qui existent entre ces princes musulmans et ces sujets chrétiens sont également honorables pour les uns et les autres. On ne trouverait probablement dans aucune autre ville de l'Inde des fidèles de ces deux religions vivant en telle amitié : à l'occasion de leurs fêtes, ils boivent et mangent ensemble. Pendant douze ans, un prêtre catholique, le feu Père Norbert, résida à Bhopal en qualité de chapelain des Bourbons. Madame Doulhin lui fournit les fonds nécessaires à la construction d'une église, hors des murs de la ville, dans le faubourg de Djahangirabad. Près de l'église, qui peut contenir trois cents personnes, un pavillon est spécialement destiné aux membres de la famille qui assistent au service religieux. Le dimanche et les jours de fête, la partie du sanctuaire réservée aux femmes est isolée par un rideau. Quelques-unes seulement prennent place dans la nef. Les chrétiens sont environ cent cinquante, et il n'est rien de si touchant que cette communauté catholique, priant dans son église, isolée au milieu d'une race étrangère, et faisant profession de foi chrétienne, non seulement sans être inquiétée, mais avec la plus entière liberté[1]. »

GABRIEL FERRAND

1. Si incomplets que soient les renseignements qui précèdent, nous devons savoir gré au général Kincaid de les avoir recueillis et publiés. Les papiers de famille des Bourbons de l'Inde, mis en sûreté à Goa par un prêtre catholique, pendant les troubles de la fin du XVIIIe siècle, ont été depuis transportés en Portugal et se trouveraient actuellement près de Lisbonne, dans une des bibliothèques de Cintra. Je souhaite que ces indications, qui m'ont été fournies par le général Kincaid, soient utilisées par un de nos compatriotes.

SUD-ORANAIS ET MAROC

Les puissances européennes, en contact au loin avec des peuplades barbares, ont presque toujours été entraînées à reculer progressivement les frontières de leurs possessions ; les insurrections ou les désordres aux limites de la colonie attirent de plus en plus vers « l'hinterland » la répression et l'occupation, et, parfois sans en avoir eu le désir, on doit pénétrer dans des régions pauvres et peu peuplées, même infertiles et sans avenir. C'est ce qui s'est produit sur tout le pourtour de nos colonies d'Afrique, Algérie, Sénégal, Guinée, Dahomey, Congo : à travers les steppes des hauts plateaux algériens ou des plaines soudanaises, à travers les forêts du Congo, les marais de l'Oubanghi et du Tchad, nous nous sommes constamment avancés vers les sables et les pierres du Sahara.

L'insurrection, fomentée en 1881 sur les hauts plateaux oranais par Bou-Amama, — marabout d'importance secondaire, mais appartenant à cette grande famille des Oulad Sidi Cheikh dont l'influence et la clientèle sont si considérables dans tout le Sud-Oranais, — a été pour nous l'occasion d'un de ces mouvements en avant. L'occupation de Mecheria, au mois d'août 1881, celle d'Aïn-Sefra, quelques mois plus tard, reculaient les limites de notre territoire à 200 kilomètres vers le sud. L'année suivante, une avance de même ampleur dans la division d'Alger, nous portait à Ghardaïa (170 kilo-

mètres sud de Laghouat) et à Ouargla (190 kilomètres sud de Tougourt). Une accalmie se produisit ensuite, qui dura dix ans ; pendant ce temps, il y a seulement à noter une progression dans le Sud-Oranais, où nos troupes s'avancent en 1887 à Djenien-bou-Rezg (60 kilomètres d'Aïn-Sefra) dans la direction de Figuig.

En 1891, le mouvement en avant dans le désert reprend. Une garnison permanente de 150 hommes, bientôt portée à 200, puis à 500, est installée à El-Goléa (270 kilomètres de Ghardaïa). L'année suivante, trois caravansérails bastionnés — baptisés pompeusement du nom de forts — sont construits (décembre 1892-décembre 1893) à 150 kilomètres en éventail au sud d'El-Goléa, pour maîtriser les routes d'accès du Gourara et du Tidikelt ; un autre « fort » est édifié à 100 kilomètres au sud-est d'Ouargla pour commander la vallée de l'Igharghar. Singulière conception, soit dit en passant, que celle d'enfermer, au Sahara, 50 ou 100 fantassins derrière les murs d'un *bordj*, pour lutter contre des nomades.

Ce nouvel effort, qui depuis 1882 nous a poussés, vers le sud, de plus de 400 kilomètres dans la province d'Alger, de 60 seulement dans celle d'Oran, de 200 dans celle de Constantine ne nous a coûté que peu de pertes par le feu, mais nous a occasionné des dépenses sérieuses. Une deuxième accalmie, qui dure sept ans, lui succède ; de 1893 à 1900, notre front sud est jalonné par les postes de Djenien-bou-Rezg, Fort Mac-Mahon, Fort Miribel, Hassi Inifel, Hassi-bel-Heïran. Puis en 1900, à la suite de l'attaque de la mission Flamand par les indigènes du Tidikelt, nous faisons la conquête de ces oasis, simple « opération de police algérienne », car le sultan du Maroc n'avait rien à voir dans cet *hinterland* de l'Algérie. L'année suivante, conquête du Touat et du Gourara. Pour protéger le flanc droit des troupes de la division d'Alger, que l'on croyait menacé par des incursions de l'ouest, une colonne occupa Duveyrier en février 1900 (100 kilomètres sud d'Aïn-Sefra), puis descendit la Zousfana et la Saoura, créant des postes à Djenan-ed-Dar (mars 1900), Igli (avril 1900), Taghit (juin 1900), Beni-Abbès (mars 1901), ce dernier à 400 kilomètres au sud d'Aïn-Sefra.

Les incursions prévues se produisirent du reste : les combats

sanglants de Timmimoun et de Charouin (18 et 28 février 1901), livrés aux troupes de la division d'Alger par des Berabers venus du Tafilalet, nous prouvèrent que ces derniers étaient de fort sérieux adversaires. A la fin de 1901, au prix de grosses dépenses[1] et après des pertes sensibles en officiers et en hommes[2], nous occupions ces trois groupes d'oasis, — Touat, Tidikelt, Gourara, — dont on parlait tant en Algérie depuis de nombreuses années et dont on estimait, à tort ou à raison, la possession comme indispensable à nos communications entre l'Algérie et l'Afrique occidentale. Mais, à peine installé, on s'aperçut que la conquête ne « paierait pas » : peu de population, 60 000 sédentaires en tout[3], pauvres, pillés de tout temps par les nomades, peu de productions autres que de mauvaises dattes et quelques champs d'orge poussant péniblement à l'ombre du million et demi de palmiers qui constituent la principale, pour ne pas dire la seule richesse de ces tristes régions.

Il fallait en outre assurer les communications entre l'Algérie

1. Dépenses supplémentaires nécessitées par les opérations de l'extrême-sud algérien en 1900 et 1901 :

Loi du 7 juillet 1900	Fr.	13 499 516	»
— 30 décembre 1900		4 003 306	»
— 4 décembre 1901		3 172 000	»
TOTAL	Fr.	20 674 822	»

La construction de la ligne télégraphique d'El-Golea à Timmimoun a, en outre, coûté en 1901 . . . . . Fr. 142 500 »
et a encore nécessité en 1902 une dépense de . . . . . 66 500 »

(*Rapport sur le budget de la Guerre pour 1905*, présenté à la Chambre des Députés par M. Klotz, annexe II, p. 478 et suiv.). Ainsi, en deux ans (1900-1901) et sans faire état des crédits destinés à prolonger le chemin de fer du Sud-oranais au delà de Djenien-bou-Rezg (1 200 000 fr. en 1900 pour le seul prolongement jusqu'à Duveyrier), l'extrême-sud algérien a exigé le vote, par le Parlement, de près de 21 millions de crédits *supplémentaires*, c'est-à-dire en plus des dépenses normalement causées par l'occupation des régions sahariennes avant 1900. (Ouargla, le Mzab, El-Golea, Djenien-bou-Rezg.)

2. Pertes au feu, du 28 décembre 1899 (combat d'Igosten) au 3 mars 1901 (combat de l'Erg-El-Hamira) :

	Officiers.	Hommes de troupe.
Tués	6	50
Blessés	12	143
TOTAL	18	193
TOTAL GÉNÉRAL	211	

3. *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, année 1904, p. 189.

et notre nouvelle possession saharienne. C'étaient les troupes de la division d'Alger qui avaient fait la conquête ; il semblait naturel de leur laisser le soin de l'occupation. Mais, sur le territoire de cette division, la locomotive n'arrive actuellement encore qu'à Berrouaghia, à cent trente-cinq kilomètres au sud d'Alger : de là à Timmimoun, il reste plus de douze cents kilomètres à faire, sur route jusqu'à Ghardaïa (six cent vingt kilomètres d'Alger), à dos de chameau ensuite. Dans la division d'Oran, au contraire, le chemin de fer était construit, en novembre 1900, jusqu'à Duveyrier (six cent quinze kilomètres d'Oran) ; de là à Timmimoun, par la Zousfana et la Saoura, il n'y avait que six cent vingt kilomètres à dos de chameau. C'est pourquoi une décision ministérielle du 23 juin 1902 rattacha les oasis sahariennnes à la division d'Oran. Mais ce rattachement entraînait cette conséquence que notre ligne de communications avec les oasis allait passer par la Zousfana et la Saoura, au long de la frontière marocaine, en face du Tafilalet. La ligne d'étapes et la ligne frontière se confondaient.

Il fallut donc, non seulement maintenir les postes créés dans la Zousfana et la Saoura, mais encore avoir de gros effectifs pour escorter les convois, d'où une augmentation considérable de dépenses. Bientôt les combats de Taghit (17-20 août 1903) et celui d'El-Moungar (2 septembre 1903), livrés dans la vallée même de la Zousfana à des partis de Berabers et de Chambâa venus de l'ouest, prouvèrent la nécessité de couvrir la Zousfana à l'ouest : le 12 novembre 1903, l'installation d'un poste à Bechar porta notre frontière à soixante kilomètres à l'ouest de notre ligne de communications. Enfin dans les premiers mois de l'année 1905, nous nous installions à El-Ahmar, à cinquante kilomètres au nord de Bechar, pour protéger la voie ferrée qui, de Beni-Ounif, aboutit à Bechar.

Ainsi l'occupation des Oasis [1] entraînait successivement celle de la Saoura et de la Zousfana, celle de Bechar, celle de la ligne Bechar-Beni-Ounif, celle d'El-Ahmar.

Cette occupation a été justifiée par la nécesité de ne pas

1. On est convenu de désigner spécialement sous le nom « d'oasis » les groupes du Touat, du Tidikelt et du Gourara.

laisser le Maroc, renouvelant ses tentatives de 1888, établir sa souveraineté sur le Touat, le Tidikelt et le Gourara : le Maroc, par la suite, eût pu nous barrer l'accès au Soudan par le Sahara. Il n'est pas utile d'ouvrir ici une discussion sur les avantages que certains escomptent d'une voie ferrée transsaharienne : la construction du chemin de fer de Berrouaghia à Laghouat est toujours en suspens, bien que l'infrastructure et les travaux d'art, depuis plus de dix ans, attendent la voie, les bâtiments et le personnel d'exploitation, et que cette ligne conduise à un point occupé par nous depuis cinquante-trois ans. Il eût été possible, pour les Oasis, de résoudre la question autrement que par une occupation permanente. La garde de cet extrême Sud-Oranais nous prend maintenant près de trois mille hommes de troupes régulières qui peuvent nous faire défaut dans le Tell au cas d'une guerre générale, car il faudra toujours en laisser une bonne partie pour garder nos postes du sud contre les populations guerrières qui les entourent.

Les colonnes de 1900 et 1901 terminées, on s'appliqua à réduire les dépenses ; de petits postes furent évacués (Ksar-el-Azoudj, Hassi-el-Mir, El-Moungar, plus tard Igli) ; ailleurs, les garnisons furent réduites (Beni-Abbès, Taghit, Duveyrier, Bou-Aïech, ces deux derniers transformés en simples postes de garde de la voie ferrée). Quelques compagnies d'infanterie purent ainsi être renvoyées en 1904 dans le Tell et sur les hauts plateaux, où leur entretien coûte beaucoup moins cher. Par contre, comme l'on manquait, dans le sud, de troupes mobiles, on créait, en 1903 et 1904, deux nouvelles compagnies d'infanterie montées à mulets, deux nouvelles compagnies sahariennes, véritables escadrons où tous les hommes sont à cheval, et trois nouvelles sections de mitrailleuses. Par contre, une compagnie saharienne vient d'être supprimée. Actuellement, l'occupation du pays au sud d'Aïn-Sefra absorbe encore près de trois mille hommes de troupes régulières, un millier de soldats des compagnies sahariennes, — troupes spéciales à l'Extrême Sud-Oranais, — et un certain nombre de mokhaznis, cavaliers indigènes irréguliers qui, par leur connaissance du pays, et des conditions particulières à la guerre dans ces régions, y rendent les plus grands services.

La diminution des dépenses a été notable en ce qui concerne les ravitaillements. En 1900 et 1901, au moment des colonnes de la Zousfana et de la Saoura, il avait fallu de nombreux chameaux pour les convois de vivres, de munitions et de matériel : on avait employé la méthode de la réquisition, qui a l'avantage de fournir d'une manière sûre, à telle date et tel lieu, tel nombre de chameaux, mais qui a l'inconvénient de coûter beaucoup plus cher que la location à l'amiable; de plus, les chameaux de réquisition marchent difficilement à l'allure d'une troupe, en groupes compacts, et, ne pouvant brouter en route les rares herbes du désert, ils souffrent beaucoup ; un convoi, parti de Djenien-bou-Rezg pour Igli en décembre 1900, perdit 854 chameaux sur 2 800. Ce convoi coûta plus d'un demi-million.

La location des chameaux et les « convois libres », marchant sans escorte, étaient bien préférables ; on en vit tous les avantages dès que la situation permit de les employer : économie considérable sur le prix des transports — le prix de location comprenant tous les risques, y compris ceux de la mort des chameaux ; — rendement plus considérable d'un convoi, puisqu'aucun animal n'est distrait pour transporter les vivres ou les bagages de l'escorte, qui n'existe plus; mortalité très réduite chez les chameaux, qui marchent à leur allure, librement, en mangeant le long de la route; enfin, diminution des fatigues imposées aux troupes par les escortes de convois, un des services les plus pénibles qui soient dans de pareilles régions.

Ce système des convois libres, sur la seule ligne de ravitaillement de Beni-Ounif à Beni-Abbès, a économisé, en un an, 700 000 francs[1]. Mais comme, depuis novembre 1903, une seconde ligne de ravitaillement avait dû être organisée entre Beni-Ounif et Bechar, l'économie réelle, en 1903-1904, ne fut que de 500 000 francs pour les postes au sud d'Aïn-Sefra[2]. Actuellement, ne sont escortés, sur les deux lignes de ravitaillement, que les convois dits « périodiques », mis en route tous les mois ou tous les deux mois, pour assurer les

1. 1 200 000 francs en 1903, 500 000 francs en 1904.

2. C'est le chiffre donné par une information officieuse du *Temps* en mars 1905.

transports d'armes, de munitions et de fonds, que l'on ne peut confier à des convois libres, et aussi les mouvements d'officiers ou hommes isolés (rejoignant leurs postes, libérables, convalescents, etc.). Ces convois escortés, réduits ainsi à 120 ou 150 chameaux, ne demandent qu'une faible escorte, 80 ou 100 hommes d'infanterie environ, — suffisante, du reste, car ayant peu de chameaux à garder, n'étant pas gênée par ses mulets, comme l'infanterie montée, et ne portant pas de sacs, cette infanterie est très alerte.

Aux dépenses du ravitaillement vinrent s'ajouter, dès la fin de l'année 1903, les constructions pour abriter les troupes : pendant toute l'année 1904, tous les soldats de ces postes, transformés, comme autrefois les légionnaires romains, en ouvriers et en manœuvres, exécutèrent des travaux pour lesquels 300 000 francs furent votés par le Parlement.

Survinrent les événements du Maroc et l'accord franco-anglais, qui attirèrent enfin l'attention de l'Algérie beaucoup plus vers l'ouest que vers le sud. Un détachement de nos troupes alla occuper, le 25 mars, Forthassa-Gharbia, sur les bords du chott Tigri à 80 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Sefra. Un peu plus tard, en juin, Bou-Amama s'étant rapproché du prétendant, dans les montagnes au sud d'Oudjda, un groupe mobile, se porta au nord-ouest du chott Gharbi et s'installa à Ras-el-Aïn, à 90 kilomètres à l'ouest d'El-Aricha. Après certaines hésitations et discussions, l'occupation de ce point fut maintenue provisoirement; comme il fallait abriter les troupes avant l'hiver, fort rude en ces régions, on se mit à construire à Ras-el-Aïn et à Forthassa des baraquements. Les nouvelles dépenses furent peu élevées pour Forthassa, où les effectifs n'étaient pas très nombreux; elles le furent beaucoup plus pour Ras-el-Aïn, où une colonne de près de sept cents hommes avait été réunie. En outre, tenant compte de la cherté des vivres dans ces deux postes, une décision ministérielle dut allouer des indemnités supplémentaires aux troupes qui les occupaient. Ces dépenses doivent donc venir en déduction de l'économie totale de 500 000 francs citée plus haut. Mais, même ainsi diminuée, cette économie est à noter, car elle est le premier pas fait vers la réduction des dépenses dans un pays aussi peu productif que le Sud-Oranais, et il faut louer

hautement le commandement et l'administration militaires d'être entrés dans cette voie.

*
* *

Tels qu'ils sont actuellement, le Sud et l'extrême Sud-Oranais sont une lourde charge pour la France et, comme le disait, le 8 mars dernier, une correspondance d'Alger au *Temps*, — qui avait toutes les apparences d'un communiqué officieux, — « il n'est que trop vrai que la conquête des oasis sahariennes a coûté beaucoup trop cher, et qu'elle aurait pu, sans aucun inconvénient, être ajournée ».

Un compte approximatif des dépenses militaires dans les régions du sud, depuis 1900, donne les chiffres suivants[1] :

		Crédits normaux.	Crédits supplémentaires.
		—	—
Période de conquête des oasis, 1900-1901	Fr.	»	20 800 000
Période d'occupation	1902 . .	»	2 700 000
	1903 . .	3 200 000[2]	680 000[3]
	1904 . .	3 400 000[2]	1 330 000
	1905 . .	4 240 000	»
	Fr.	10 840 000	25 510 000
		36 350 000	

Il y aurait à ajouter à ce total les sommes dépensées au titre civil (chemins de fer du Sud-Oranais, pistes, forages de puits, dépenses nouvelles d'administration); ce chiffre de 36 millions est donc très inférieur à la réalité. Depuis la loi du 24 décembre 1902, les territoires du sud de l'Algérie ont un

1. D'après le *Rapport sur le budget de la Guerre pour 1905*, par M. Klotz, et celui pour le *Budget spécial de l'Algérie*, pour la même année, par M. Legrand.

2. Ces chiffres comprennent 200 000 francs, qui n'ont été reportés dans le total de la subvention du budget de la Guerre aux territoires du Sud que dans le projet de budget pour 1905 et qui figuraient auparavant au chapitre XI du budget de la Guerre (affaires indigènes).

3. Dont 180 000 francs pour l'exécution du service postal dans l'Extrême-Sud et la solde du Maghzen, dont le paiement n'a pu être assuré par la colonie (loi du 29 juin 1903), et 500 000 francs, dépense approximative causée par le renforcement momentané des effectifs dans l'Extrême-Sud en 1903 (loi du 23 juin 1903).

budget particulier auquel est versée une subvention du budget de la Guerre, qui permet seule de solder toutes les dépenses. Les recettes provenant du pays ne donnent, en effet, que 2 526 753 francs, alors que les seules dépenses civiles sont de 3 046 575 francs. Le budget prévu pour 1905 est de 7 280 000 francs (3 046 000 de dépenses civiles et 4 240 000 de dépenses militaires), dont 3 046 000 seront couverts par des recettes. Ces sept millions s'appliquent au sud des trois provinces de l'Algérie; mais, dans le Sud-Oranais, il y a les quatre cinquièmes des effectifs militaires totaux, et c'est là que se trouvent, excepté celles des hauts plateaux, les tribus les moins riches; là va aussi la plus grande part des quatre millions non compensés par des recettes.

*
* *

Vers l'ouest, douze cents kilomètres de confins indécis et de terres « légères » nous séparent des contrées que l'on est convenu d'englober sous le nom de Maroc. Jusqu'à la fin de septembre 1903, devant les attaques des « harkas » et les coups de main des « djiouchs »[1], le général, qui commandait le Sud-Oranais, n'avait d'autre ressource que de télégraphier au général de division à Oran, qui souvent télégraphiait à son tour au général commandant le 19e corps à Alger, — bien heureux quand la décision n'était pas à demander à Paris. Lorsque la réponse arrivait, les pillards avaient généralement disparu sans attendre nos troupes.

Les affaires de Taghit et de Moungar, en août et septembre 1903, eurent du moins le bon effet de modifier ce système de commandement : dès les premiers jours de novembre, une instruction ministérielle donna au général Lyautey, commandant la subdivision d'Aïn-Sefra, le commandement direct de toutes les troupes placées dans sa subdivision : la riposte pourrait dès lors être aussi rapide que l'attaque; il n'était plus besoin de demander à Oran une décision toujours longue à venir. En même temps, l'augmentation de troupes montées — une compagnie de légion, une compagnie de

1. *Harka*, rassemblement nombreux d'indigènes armés; *djich*, groupe de plus faible effectif.

tirailleurs, — permettait de donner à chacun des grands postes du « front » les moyens nécessaires pour une action extérieure. Chacun des postes de première ligne reçut, comme garnison, un groupe se rapprochant le plus possible du type que voici :

1° Des cavaliers indigènes, mokhaznis ou spahis, chargés du service d'exploration, pour rechercher au loin les bandes de pillards, les attaquer et les poursuivre;

2° Une compagnie ou demi-compagnie d'infanterie montée à mulets (un mulet pour deux hommes), qui marche en arrière des cavaliers, leur constitue un appui et un soutien mobiles, et leur permet ainsi d'opérer avec plus de sécurité, partant, plus de hardiesse;

3° Une force fixe, compagnie d'infanterie à pied (légion étrangère, tirailleurs, bataillon d'Afrique), renforcée de pièces de canon ou de mitrailleuses, gardant le poste, ses approvisionnements, munitions et matériel de toute sorte. Lorsque les forces mobiles agissent à l'extérieur, le groupe fixe peut se retirer dans un réduit facile à défendre, autour duquel sont les logements de la garnison.

Aux cavaliers et aux fantassins montés, la plus grande mobilité fut imposée. C'était un retour aux principes de Bugeaud, qui connaissait la guerre en pays arabe pour l'avoir longtemps pratiquée : « Les postes retranchés commandent seulement à la portée du fusil, disait-il, tandis que la mobilité commande le pays à vingt ou trente lieues. » En même temps, le général Lyautey poussait le télégraphe le plus rapidement possible jusqu'à nos postes les plus avancés, à Taghit le 31 janvier 1904, à Bechar en avril de la même année, à Forthassa au commencement de 1905, l'été dernier à Beni-Abbès; la solution idéale serait de n'avoir aucun poste sans relations électriques ou téléphoniques avec le centre du commandement du Sud-Oranais.

Constamment prêts à marcher et très souvent en mouvement, ces « groupes mobiles » — qui le furent réellement — donnèrent aux pillards l'impression que dorénavant, s'ils pouvaient encore passer entre nos postes, — car on ne peut réellement empêcher ces « infiltrations », sur 1 200 kilomètres de frontière, — nos troupes sauraient du moins les atteindre

au retour et les poursuivre avec chances de succès. Et, de fait, depuis l'occupation de Bechar (novembre 1903) jusqu'en décembre 1904, un seul incident se produisit, qui démontra du reste l'avantage du système pour la protection de notre frontière. En avril 1904, un djich, venu du Tafilalet, s'étant emparé, au sud d'Igli, de quelques nègres et de troupeaux, le groupe mobile de Bechar, sous les ordres du commandant Pierron, le poursuivit jusqu'à 170 kilomètres à l'ouest de la Zousfana, l'atteignit et lui enleva ses prises. Le djich étant revenu peu après dans la Zousfana voler encore des chameaux, ce même groupe mobile se remit à sa poursuite et, après un engagement à Oglat-el-Berda, le força de nouveau à abandonner ce qu'il avait pillé et à s'enfuir vers le Tafilalet.

Au mois de décembre 1904, autre incident : c'est l'époque où les tribus des hauts plateaux descendent, par l'oued Namous, à travers le grand Erg, jusqu'aux oasis du Gourara et du Touat, vendre du grain et des troupeaux et acheter des dattes et les quelques rares produits de ce pauvre pays. Ces caravanes ont, de tout temps, excité les convoitises des nomades de l'ouest. Dès la fin de novembre 1904, nos émissaires signalaient qu'un parti de 170 Chambâas environ étaient partis, à méhari, du camp de Bou-Amama, alors à 40 kilomètres d'Oudjda, et descendaient vers le sud. Déjouant la surveillance de nos postes, ces méharistes parvenaient à franchir, d'abord la ligne Beni-Ounif-Ben-Zireg, puis la Zousfana aux environs de Ksar-el-Azoudj ; se jetant dans les dunes de l'Erg, ils venaient surprendre, le 11 décembre, un détachement de soldats indigènes de la compagnie du Gourara, auxquels ils se contentaient du reste d'enlever leurs armes, leurs méhara et leurs vêtements, puis attaquaient, le 13 décembre, une caravane des Oulad-Ziad, à laquelle ils tuaient une trentaine d'hommes, en blessaient autant, et enlevaient 460 chameaux et un millier de moutons.

Grâce au télégraphe, qui venait d'être ouvert jusqu'à Taghit et Bechar, l'alerte fut donnée partout : la Zousfana fut garnie face à l'est ; un goum de 200 cavaliers et de 50 méharistes descendit de Géryville pour barrer les débouchés septentrionaux de l'Erg ; des détachements occupèrent la voie ferrée entre Beni-Ounif et Djenien-bou-Rezg, tandis que les méha-

ristes disponibles de la compagnie du Gourara se lançaient à la poursuite directe du rezzou à travers les dunes. Embarrassés par leurs prises, les Chambâa viennent se poster dans le massif montagneux du Mezarif, attendant une occasion propice pour franchir la Zousfana et remonter vers le nord-ouest. Mais ils sont dépistés le 23 décembre; les troupes de Beni-Ounif, le goum de Géryville et les mokhaznis de Taghit entourent le massif. Une issue reste malheureusement ouverte au sud-est; abandonnant ses moutons et une partie de ses chameaux de prise, le rezzou échappe et se rejette dans l'Erg. Quelques jours après, ne pouvant rester indéfiniment dans les dunes, où leurs vivres s'épuisent, les Chambâas se décident à forcer vers l'ouest et, traversant de nuit la Zousfana, se portent rapidement vers le Guir. Le groupe mobile de Bechar, averti par le télégraphe, se jette immédiatement à leur poursuite; le 31 décembre, les cent trente cavaliers de ce groupe, qui seuls vont assez vite pour rejoindre le rezzou, l'atteignent au delà du Guir; mais, bien armés, fortement installés sur les bords d'un défilé montagneux, les Chambââ se défendent énergiquement, nous tuent cinq hommes, en blessent onze autres, dont un mortellement, et, dans la nuit, s'échappent vers l'ouest, laissant sur le terrain une dizaine de cadavres et plusieurs fusils.

Ce rezzou est typique, car il montre à quelle distance les nomades viennent opérer, et avec quelle hardiesse ils forcent la ligne de nos postes. Ils sont venus surprendre la caravane des Oulad-Ziad à 700 kilomètres du camp de Bou-Amama, sont restés pendant un mois sur notre territoire, nous ont fait mettre sur pied plus de quinze cents hommes, et, s'ils ont dû abandonner dans le Mezarif une bonne partie de leurs prises et, le long de leur route, dix-sept cadavres des leurs, ils ont su, après un combat où ils nous ont infligé des pertes sérieuses (seize hommes tués ou blessés sur cent trente), s'échapper en emmenant la majeure partie des chameaux enlevés.

Pour l'effet moral sur les indigènes, il eût été bien préférable de pouvoir cerner ce rezzou dans le Mezarif, et de l'y détruire par surprise ou par un coup de force. Mais, comparée avec ce qui se passait auparavant, où les attaques

à main armée ne se comptaient plus, la situation à la fin de 1904 était bien meilleure : le système des grands postes de première ligne, pourvus d'éléments mobiles et reliés par le télégraphe, avait avantageusement remplacé celui des postes plus nombreux, mais dont la garnison restait derrière ses murs.

Ces résultats sont une nouvelle démonstration de l'excellence du système de Bugeaud, très ingénieusement adapté par le général Lyautey aux conditions actuelles de la guerre coloniale, où les moyens de communication rapide — télégraphe, téléphone, voie ferrée — peuvent jouer un rôle si considérable, lorsque l'on sait les utiliser avec habileté. Le rétablissement de la tranquillité dans le Sud-Oranais prouve aussi toute la justesse de cette méthode coloniale qui, en pays insoumis ou troublé, met dans les mêmes mains l'autorité administrative et le commandement des troupes.

*
* *

Si les Chambâas et les Berabers continuaient à faire parler d'eux dans la région au sud de Beni-Ounif, l'attention se déplaçait cependant du sud vers l'ouest. Dès le courant du mois de janvier 1904, une occasion se présentait d'entrer en relations suivies avec la nombreuse confédération des Beni-Guil, jusqu'alors nos adversaires, inféodés à Bou-Amama. Un *miad*[1] de Beni-Guil vint à Aïn-Sefra demander l'« aman » et solliciter l'oubli des anciens griefs : il fut convenu que tout le passé serait oublié, que les Beni-Guil rapprocheraient leurs campements de nos confins, et qu'ils abandonneraient la cause de Bou-Amama. Cette paix avec les Beni-Guil permettait à nos tribus Amour, d'Aïn-Sefra, de reprendre leurs anciens pâturages de l'ouest qu'elles avaient dû abandonner, faute de sécurité, de même que les Hamyan de Méchéria pouvaient ramener leurs troupeaux jusqu'à l'ouest du chott Gharbi.

Une entrevue à l'ouest de Figuig, au mois de février 1905, — un an après la venue du *miad* à Aïn-Sefra, — entre le caïd Abderrahman, un des principaux personnages Beni-

1. Députation de notables.

Guil, et l'agha Si Moulaï, de la tribu des Amour, a semblé confirmer les intentions pacifiques des Beni-Guil à notre égard ; ils paraissent, depuis un an, ne pas avoir fourni de contingents à Bou-Amama, qui d'ailleurs, durant cette année, s'est tenu très au nord de leurs terrains de parcours habituels. Pourtant un djich d'une vingtaine de Beni-Guil est venu le 5 mai dernier enlever à une fraction de nos tribus Hamyan quelques chameaux, repris du reste peu après par une de nos patrouilles.

Reste toujours Bou-Amama. Après l'occupation de la Zousfana, en 1900-1901, le marabout avait quitté Figuig et était allé s'établir chez les Beni-Guil. Rejeté de plus en plus vers le nord par l'occupation de Bechar d'abord, puis par celle de Forthassa, attiré vers Oudjda par la présence du prétendant Bou-Hamara, il s'était installé dans les montagnes du Zekkara, à quarante kilomètres au sud-ouest d'Oudjda. Ce déplacement nous amena à créer un poste à Ras-el-Aïn, pour continuer à interposer une force entre Bou-Amama et nos tribus des hauts plateaux.

Notre installation à Ras-el-Aïn, d'abord acceptée par Si Rekina, chef de la mehalla d'Oudjda, donna lieu ensuite à des réclamations du Sultan ; néanmoins, le principe de notre occupation fut maintenu ; il est entendu que nous y devons rester jusqu'à ce que des troupes chérifiennes, suffisamment encadrées par des officiers et des sous-officiers français, puissent y remplacer nos troupes régulières.

Ainsi, en quatre mois, de mars à juin 1904, la ligne de nos postes était reportée à 100 kilomètres vers l'ouest, couvrant les terrains de parcours de nos tribus. Nos relations avec les représentants du Sultan, le long de ces confins indécis, sont parfois peu aisées : les tribus nomades de l'Est marocain ne reconnaissent que fort peu, pour ne pas dire nullement, l'autorité chérifienne. A ne considérer que les seuls intérêts de l'Algérie, l'entente directe avec les tribus serait bien préférable, mais, comme nous nous sommes imposé la tâche de pénétrer et de régénérer pacifiquement, — si possible, — toute l'étendue du Maroc, nous cherchons à nous appuyer sur l'unique et bien faible pouvoir qui y existe, celui du Sultan.

Puisque nous appliquions loyalement cette politique, il semble qu'il eût été logique que le Sultan usât de réciprocité et fît tous ses efforts pour expulser de son territoire Bou-Amama, qui est non pas Marocain, mais bien réellement un rebelle algérien : la frontière le met à l'abri, malgré les coups de main et toutes les attaques que, depuis vingt-quatre ans, sans répit, il dirige contre nous, et les soldats chérifiens d'Oudjda, mal armés, mal équipés, peu ou pas payés ni commandés, ne sont pas de taille à se mesurer avec les bandes aguerries et très bien armées qui entourent Bou-Amama. De ce côté, on ne voit guère de solution, puisque, pour des motifs diplomatiques, nous ne voulons pas poursuivre Bou-Amama en territoire marocain et que, pour des raisons matérielles, le Sultan n'est pas en mesure de l'expulser. Il est à craindre que cette situation ne se maintienne longtemps encore, exigeant l'établissement d'un cordon de troupes relativement nombreuses et dont l'entretien, hors de leurs garnisons normales, nous occasionne des dépenses fort élevées.

*
* *

Ainsi, depuis les derniers mois de 1903, le Sud-Oranais, jusque-là allongé du nord au sud entre le Tell et notre récente conquête des oasis sahariennes, s'est élargi notablement vers l'ouest. Quelle en peut être la valeur économique ?

Lorsque, de Saïda, on se dirige en chemin de fer vers Beni-Ounif, les yeux n'aperçoivent, jusqu'à Aïn-Sefra, que des plaines d'alfa s'étendant à perte de vue, et, à partir d'Aïn-Sefra, que des pierres et du sable. Cependant, entre Saïda et Aïn-Sefra, si la terre n'a aucune fertilité et n'est pas cultivée, de nombreux troupeaux errent sur ces vastes étendues : les pertes de l'hiver très rigoureux de 1903-1904, évaluées à cinq millions de francs, laissent supposer, pour la valeur totale de ce bétail, une somme considérable; la tribu des Hamyan (12 000 individus) possède à elle seule : 1 000 chevaux, 3 000 ânes, 8 000 chameaux, 90 000 moutons, 11 000 chèvres, 250 bœufs. Au sud d'Aïn-Sefra, jusqu'à Beni-Ounif, il y a

peu de nomades. Au sud d'Ounif, c'est le désert, ne présentant que de rares pâturages, comme la région du Guir et celle de la basse Zousfana, où les Doui-Menia et les Oulad-Djérir viennent faire paître leurs moutons et leurs chèvres.

L'agriculture ne produisant rien, en dehors de l'élevage d'un maigre bétail, on espéra trouver quelques richesses minéralogiques dans le massif montagneux au sud-ouest d'Aïn-Sefra et dans ceux qui enserrent la haute Zousfana. Des prospecteurs pensèrent découvrir du cuivre ; une mine fut même ouverte à 15 kilomètres à l'ouest d'Aïn-Sefra ; mais, écrasée par les tarifs des transports du matériel et du charbon nécessaires à la mise en œuvre, de la côte à Aïn-Sefra, et par ceux du minerai exploité, pour le même trajet en sens inverse, envahie du reste par les eaux souterraines, — ce qui était une véritable malchance dans ce pays aride, — rencontrant enfin moins de minerai qu'on ne l'avait espéré, dans les derniers mois de 1904 cette exploitation dut s'arrêter. Plus au sud, on trouva des bandes de terrain carbonifère, mais sans trace de houille. Il semble, jusqu'à présent, que le sous-sol n'offre guère plus de ressources que le sol.

Le commerce, par contre, a pris, depuis notre installation à Beni-Ounif, aux portes de Figuig, en 1902, un certain développement. Le chemin de fer en a été l'agent le plus actif ; le commerce de Beni-Ounif avec Figuig d'une part, avec les nomades de l'ouest et du sud-ouest de l'autre, a augmenté progressivement ; le chiffre des affaires de ce centre en est la meilleure preuve :

1er trimestre 1904	Fr.	701 172	»
2e —		1 188 260	»
3e —		1 401 967	»
4e —		1 329 888	»
	Fr.	4 621 287	»

Pendant le quatrième trimestre, la voie ferrée d'Aïn-Sefra fut coupée par les inondations. Ce fait explique la diminution, très faible, du chiffre d'affaires à Beni-Ounif.

Pendant le premier trimestre de 1905, ce chiffre s'est

maintenu aux environs d'un million[1]. Le prolongement du chemin de fer, arrivé dans le courant de l'été de 1905 à Bechar, causera évidemment une crise du commerce d'Ounif, en amenant le terminus de la voie ferrée à 110 kilomètres plus près des nomades du sud-ouest. Il est malaisé d'en prévoir l'issue; la clientèle de Figuig, qui représente une agglomération de 20 000 habitants, restera toujours assurée à Beni-Ounif, — pendant l'année 1904, les commerçants de Figuig ont fait venir du Tell, par la voie ferrée, de 150 à 170 tonnes de marchandises par trimestre, soit environ deux tonnes par jour (blé, tissus, beurre, huile, semoule, laine, orge, sucre, thé, café, suif), — mais les relations avec les nomades de l'ouest seront certainement moins suivies. Il est à espérer que ce centre intéressant d'Ounif surmontera cette crise, car son commerce est une des rares sources de richesse du Sud-Oranais.

Notons encore que l'établissement de bonnes relations avec les Beni-Guil a donné un essor nouveau au marché d'Aïn-Sefra, où ces nomades viennent acheter des grains et vendre leurs troupeaux.

Le chemin de fer du Sud-Oranais traverse des régions, non pas absolument désertes, mais fort peu peuplées; il a, excepté Figuig, peu de débouchés latéraux, et, à moins d'être dirigé dans l'avenir franchement vers l'ouest, il n'aura vraisemblablement qu'un trafic peu rémunérateur. C'est bien plus un instrument de domination et de pacification qu'un organe commercial. La zone peuplée du Sud-Marocain est à l'ouest, et il est peu probable que ses habitants préfèrent, pour l'exportation de leurs produits, le chemin de fer de Bechar au marché de Marrakech, d'où ces denrées gagnent facilement les ports de l'Atlantique.

Un des Français qui connaissent le mieux les questions nord-africaines disait, il y a bientôt vingt ans : « Aucune considération d'ordre économique ne justifierait l'occupation de l'oued Saoura[2] ». Vrai pour la Saoura, ce pronostic a été malheureusement reconnu aussi exact pour le reste du Sud-Oranais.

1. Exactement 1 080 000 francs (Correspondance du *Temps*, du 19 avril 1905.)

2. Le Chatelier (*Revue scientifique*, p. 589, 8 mai 1886).

Que vaut donc, en somme, le Sud-Oranais?

Au point de vue économique, fort peu de chose. Au point de vue militaire, pour la protection des hauts plateaux contre les entreprises des nomades du sud-ouest, il suffirait de tenir Géryville, El-Abiod, Sidi-Cheikh et Aïn-Sefra, et observer Figuig par un groupe qui, placé à Beni-Ounif, serait relié à Aïn-Sefra par la voie ferrée, le télégraphe et le téléphone. L'occupation de la Saoura, celle de la Zousfana, celle de Bechar, qui en est résultée, répondent à de tout autres préoccupations : c'est pour garder une ligne de communications avec le Touat et le Gourara que nous nous sommes installés dans ces régions.

Notre installation à Forthassa et à Ras-el-Aïn se légitime plus facilement pour couvrir les hauts plateaux; mais le jour où l'on se décidera à pénétrer au Maroc, la véritable base n'est pas à Ras-el-Aïn, encore moins à Forthassa, mais bien à Lalla-Marnia, où le chemin de fer devrait être déjà, et où il ne pourra arriver avant deux ou trois ans, bien qu'il n'y reste que cinquante kilomètres à construire depuis Tlemcen. La voie ferrée est, dans tout pays neuf, l'agent de pénétration par excellence [1], et si l'on avait appliqué à cette ligne Tlemcen-Marnia une partie de l'argent si largement dépensé pour la voie désertique d'Aïn-Sefra à Bechar, la situation serait autre qu'elle n'est aujourd'hui à la frontière d'Oudjda. Vers Ras-el-Aïn, le chemin de fer s'arrête à Bedeau, à cent cinquante kilomètres de notre poste avancé; aucun projet, — et cela avec raison, car il importe avant tout de concentrer nos efforts sur le chemin de fer de Marnia, — n'a envisagé le prolongement de la voie au delà de Bedeau. Ras-el-Aïn ne peut être qu'une base secondaire et d'importance bien moindre que celle de Marnia.

1. « Après des études qui ont été très attentives, nous sommes arrivés à cette conclusion... qu'il y a un grand intérêt à exécuter... le chemin de fer de Tlemcen à Marnia. Je pense, en effet, — c'est aujourd'hui un axiome reçu qui diffère un peu des anciennes méthodes, — qu'au lieu de faire de l'agriculture et du commerce pour y établir ensuite des chemins de fer, il faut faire des chemins de fer, précisément pour permettre au commerce et à l'industrie de s'exercer et de produire des résultats. » (Discours de M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil, à la Chambre des députés, le 2 juillet 1900. — *Politique française et étrangère*, p. 417.)

*
* *

La situation créée par l'occupation de Ras-el-Aïn, en territoire « indécis », par celle de Forthassa-Gharbia, à la limite des terrains de parcours de nos tribus, ainsi que par les accords de 1902 passés à Alger entre M. Revoil et Guebbas, a ouvert la question d'une collaboration étroite entre le Gouvernement général de l'Algérie et le Gouvernement chérifien pour la sécurité des confins algéro-marocains.

Comme toute chose, la constitution, dans ces régions, d'une « zone mixte » qui serait administrée par un commissaire français et un commissaire marocain, vaudra surtout par l'emploi qui en sera fait. Si elle est considérée comme un « tampon » en avant de nos territoires algériens et si, dans cette région, des troupes spéciales peuvent assurer la sécurité, le résultat pourra être excellent, et nous verrons diminuer les dépenses que nous cause, depuis quelques années, la protection passive de cette frontière algéro-marocaine. Si, au contraire, cette « zone mixte » devient simplement un prolongement de l'Algérie, où nous aurons des postes militaires à édifier et à ravitailler, des routes à construire, des colons européens à protéger, ce ne sera qu'une source nouvelle de dépenses, dans un pays dont la partie nord est seule fertile. Les troupes chérifiennes ne pourraient probablement pas établir à elles seules une pacification efficace et durable dans la partie marocaine de la « zone mixte », et nos troupes devraient intervenir jusqu'à la limite occidentale de cette zone. Dès lors, les luttes que de temps à autre nous avons à soutenir au long de notre frontière algérienne se reproduiraient sur la Moulouïa et le haut Guir, avec cette aggravation qu'en même temps que nous nous éloignerions de nos bases et de nos voies ferrées, nous viendrions au contact des nombreuses tribus guerrières du Riff, de l'Atlas et du nord du Tafilalet.

L'organisation de cette zone mixte, occupant la partie orientale de la périphérie du Maroc, ne peut venir, semble-t-il, qu'après, *ou tout au plus en même temps* que nous nous serons décidés à asseoir notre influence dans toute la partie atlan-

tique, la plus riche, du Maroc. Comme l'a montré M. Victor Bérard, dans un article publié ici même à la fin de l'année 1903, cette région atlantique et les montagnes qui l'enserrent à l'est et au sud-est possèdent la plupart des productions qui manquent à l'Algérie : prairies humides qui reçoivent les pluies de l'océan, forêts de grands arbres, gros bétail, peut-être des mines dans l'Atlas et une population travailleuse analogue à nos Berbères de Kabylie, dont une partie, dans la région septentrionale du Maroc, nous connaît déjà pour être venue souvent travailler aux moissons, aux vignes, aux travaux de routes et de chemins de fer en Algérie.

Employée *seulement* sur les confins algéro-marocains, la méthode d'infiltration lente et progressive, la « tache d'huile » qui, sous la direction habile en même temps qu'énergique des généraux Gallieni et Lyautey, a fait ses preuves sur les frontières chinoises du Tonkin et à Madagascar, et qui ne fait appel à la force brutale qu'après avoir épuisé les moyens politiques, économiques, sociaux, religieux, cette méthode peut nuire à l'ensemble de l'œuvre et indisposer les tribus contre nous. Si la pénétration « pacifique » du Maroc ne s'exerce que par l'Algérie, et non *tout à la fois* par l'Algérie et par la côte atlantique, nous risquons d'amener, dans les régions riches et cultivées du Maroc occidental, une opposition sérieuse à l'extension de notre influence.

Il est vrai, objecte-t-on, que l'Algérie est une base merveilleuse de pénétration, avec ses ressources considérables ses soixante mille hommes de troupes, ses chemins de fer, etc. Ce serait, en effet, une très lourde faute de ne pas s'en servir le moment venu, c'est-à-dire lorsque commencera l'organisation de la région atlantique. La meilleure solution, qui vaincrait le plus vite et aux moindres frais les résistances matérielles, politiques et religieuses, serait, comme le dit M. Dubief, dans son rapport sur le budget des Affaires étrangères pour 1905, « une action *combinée* qui, d'une part, poursuivrait la mise en valeur des territoires de l'ouest sur le versant de l'Atlantique, tandis que de Lalla-Marnia et d'Oudjda, à l'est, se continuerait l'entreprise qui doit rester une œuvre de police prudente, commencée par le général Lyautey sous l'inspiration du gouverneur général de l'Algérie, M. Jonnart.

Resserrant ainsi peu à peu le domaine des tribus turbulentes, notre œuvre s'accomplirait lentement, mais sûrement. »

De Lalla-Marnia et d'Oudjda, — et non de Mecheria, d'Aïn-Sefra et de Bechar, — si l'on « pénètre » le Maroc en partant du Sud-Oranais, on sera amené, soit à s'enfoncer jusqu'à l'Atlas, dans les steppes incultes des hauts plateaux, en créant en route des postes sur l'oued Charef, puis au pied de l'Atlas même, soit à se heurter aux ksour du Tafilalet, où la population est nombreuse et bien armée de fusils à tir rapide. Ce ne sera plus alors huit mille hommes qu'il faudra pour la subdivision d'Aïn-Sefra, mais le double, si ce n'est plus. N'oublions pas qu'en 1870, la colonne de Wimpffen, qui comptait trois mille hommes, a eu, devant Aïn-Chaïr, cent trente-trois tués ou blessés : depuis cette époque, nous avons perfectionné nos canons et nos fusils, mais les Berabers et les Ksouriens disposent maintenant de nombreuses armes modernes ; les combats de 1901 et 1903 nous l'ont amplement démontré. Et quel profit tirerions-nous d'une extension de notre réseau de postes de première ligne vers l'Atlas, le haut Guir ou le Tafilalet?

L'occupation d'un point par un groupe mobile, qui se transforme fatalement ensuite en un poste fixe, nous entraînera progressivement vers l'ouest, de même que de Ghardaïa nous avons été à El-Golea en 1891, d'El-Golea à Fort-Miribel en 1893, et de Fort-Miribel à In-Salah en 1900. Ces régions déshéritées du sud-est marocain tomberont sous notre influence par la force des choses, un jour ou l'autre ; c'est surtout en pays arabe qu'il convient de « se hâter lentement », quand en outre on est presque certain que le pays conquis ne « paiera » pas la conquête.

*
* *

Le Sud-Oranais aurait dû ne servir que de protection militaire aux hauts plateaux : pour cela, point n'était besoin de s'installer en permanence à Bechar et Beni-Abbès. La prise de possession du Touat, du Gourara et du Tidikelt a fait dévier la question. L'occupation de ces Oasis est un fait dont

il faut prendre son parti, quelques inconvénients que l'on puisse y voir. Mais il est essentiel de s'en tenir aux régions occupées actuellement et de ne pas rechercher une pénétration au Maroc par le haut Guir ou le Tafilalet, qui ne pourrait aboutir qu'à des résultats décevants et à des dépenses considérables; quiconque a le sincère souci des intérêts de notre pays, doit n'avoir, dans le Sud-Oranais actuel, qu'un programme : la réduction des frais de notre occupation. Lorsque les difficultés présentes seront aplanies, l'action française dans l'empire chérifien exigera de grands efforts financiers; il est donc indispensable de n'affecter, dès maintenant, aux régions du sud de l'Algérie que le strict minimum de crédits. Le Sud-Oranais, comme tout le sud de l'Algérie, n'a aucun débouché et peu d'avenir économique en lui-même. C'est une « marche » et non une colonie susceptible de développement intérieur et d'expansion.

CAPITAINE ***

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

SUR LE PAYSAGE JAPONAIS

Shiogama-No-Matsuhima.

C'est un des *San-kei*, un des trois plus fameux paysages de l'Empire : dès le VIIIe siècle après notre ère, sitôt la conquête du Nord sur les Aïnos, le goût populaire l'a senti plus japonais que tous les autres paysages du Japon.

Nous prenons une barque au petit port de Shiogama, coincé dans la verdure comme un petit port breton sur une rivière d'eau salée où l'on glisse entre des arbres : dans l'air, une bonne odeur de marée et un grand silence où s'étalent en longues ondulations des chants de cigale. On débouche sur un golfe parsemé d'îlots : 808 îles, dit-on; la dernière, sur le Pacifique, est l'île sainte de Kinkwa-zan habitée seulement par des daims apprivoisés et des prêtres : depuis des siècles, des milliers de pèlerins y viennent prier.

Tous ces îlots hérissent la mer de leurs dents de scie. C'est irrégulier, crispé, imprévu, si varié de forme que chaque roc porte un nom. Et sur ces rocs, parfois à peine plus gros que des cailloux, où personne n'habite, des pins sont piqués partout, comme ils veulent, comme ils peuvent, escaladant les croupes ou penchés la tête en bas vers l'eau, vraie troupe de gamins qu'on aurait juste arrêtés et fixés dans le beau désordre d'un assaut : l'arbre convient à ces rocailles; les troncs et les branches se tordent en gestes d'expression forcée, — des gestes d'acteurs japonais; et les masses de noir feuillage

appliquent leurs découpures épaisses sur le transparent vert clair du ciel.

A tourner entre ces rocs de tuf volcanique que l'eau sans cesse ronge — les uns aiguisés en crocs, les autres évidés en arches, ou amincis en éperons, — on se croit sur le lac d'un jardin bien clos, et l'on oublie le golfe grand ouvert sur le Pacifique.

Nous abordons et montons, assez haut dans les bois, vers un petit temple bouddhique où nous accueille un bonze. Assis sur ses jambes repliées, la nuque ployée, les épaules arrondies, dans la solitude, il semble regarder inlassablement ce paysage divin et le pullulement des îles vertes sur la mer : il a le sourire d'un Bouddha contemplant les passions qui émergent, vivaces, du Néant...

En prenant son thé vert, nous admirons l'immense estampe, tirée en tons si doux. Le ciel gris et la mer grise tendent à se fondre, mais sous l'horizon l'artiste a posé d'un seul coup, en rehaut, une longue touche bien lisse de bleu sombre. Sur l'eau de couleur neutre, en valeurs claires, sinuent des lignes de courants, comme les arabesques grises sur les robes soyeuses des geishas. Partout des jonques à l'avant recourbé, chargées de femmes, d'enfants, de pêcheurs aux blouses bleues, aux grands chapeaux de paille en forme de ruchers — tout un petit monde affairé, entre les petits rocs, à surveiller de petites lignes. En indolentes courbes d'oiseaux pour éviter les îles, glissent des voiles blanches...

De la chambre d'une auberge, par-dessus les balcons, les enseignes de bois, les gargouilles en forme de dragons, nous regardons le quai et les barques. Temps breton : petite pluie chaude, brume nacrée, claquement sec des *getas*[1] dans la moiteur lumineuse. De petites filles aux cheveux luisants, aux pommettes rouges, aux vêtements clairs, s'embarquent en jasant, sous les voiles qui pendent inertes dans l'air mou : au bord de ce Morbihan semé d'îlots, on dirait des Bretonnes allant au Pardon.

La pluie redouble; les *getas* montées sur deux planchettes

1. Socques de bois.

très hautes hachent la boue menu; des manteaux de paille hérissée cheminent en bavardant à côté de grandes ombrelles de papier jaune, où dansent en noir des caractères chinois. Et voilà qu'après avoir regardé sur le quai tous ces parasols, on dirait que sur toutes les îles du golfe, les pins à têtes rondes sont aussi des grandes ombelles, ouvertes contre la pluie.....

La Mer Intérieure et Miyajima.

Toute la journée, notre petit vapeur japonais, courtaud, ventru, s'essouffle à trouver sa route dans un labyrinthe de baies, d'îlots, de promontoires. Toujours derrière le cap que l'on vient de doubler, d'autres surgissent encadrant des fonds de forêt ou de mer, et c'est un soulagement d'apercevoir pour un instant, entre deux rocs, la base du ciel découverte et l'horizon d'un golfe libre.

Temps délicieux de lendemain d'orage. Les charpentes et les tuiles des petites maisons, qui s'étirent entre le roc et la mer, luisent encore de pluie. On dirait qu'un coup d'éponge vient de rafraîchir les façades des collines, des arbres, des cailloux, dont les reflets vernissés pèsent sur l'eau plane. Impression de détente heureuse, dans cette moiteur et cette lumière où formes énergiques et couleurs vives s'assouplissent et se fondent. La mer, de valeur aussi claire que le ciel, est pommelée de gros nuages qui se mirent.

Dans les anses, tous les bateaux ont déployé leurs voiles pour qu'elles sèchent, grands oiseaux posés sur l'eau, ailes étendues, prêts à reprendre leur vol. De hautes goélettes à coque blanche, toute toile dehors, glissent dans la brume ensoleillée, vaisseaux fantômes comme en peignit Turner. La mer est jonchée de barques massives, — arrière très relevé, voile d'or plissée, yeux de poisson à la proue, — que montent des gens mi-nus, secs comme du vieux bois.

Sur notre vapeur, tous les Japonais font la sieste. Seuls, deux petits enfants, aux cheveux frangés bas sur le front, regardent la lame que l'avant rabat sur l'eau lourde, et, quand le tranchant de la vague, après s'être effilé, effilé, se rompt et éclate en écume, ils rient et battent des mains...

Autour de nous, ce ne sont plus des îlots minuscules, avec des pins tordus comme à Matsushima, mais de grandes et hautes îles, presque dénudées. Le roc jaune, aux arêtes vives, est à peine duveté d'herbe et d'arbustes dans les creux ; sur les pentes rouges et ocrées de ces terres désertes, les nuages qui passent découpent des plaques mouvantes de lumière et, dans les entailles ravinées, insèrent leurs ombres vigoureuses. Souvent, au pied des montagnes, par places, le sol rugueux s'apprivoise en rizières qui, douces à l'œil, s'ordonnent en gradins autour d'un village comme un théâtre antique.

Arrêts fréquents et longs en face de chaque village. Depuis des siècles, c'est par eau qu'on circule. Les barques accourent autour du vapeur, chargées de paquets, d'enfants et d'un bon peuple de la campagne, rougeaud, rieur, affairé, mais patient. Ils ont toujours un air de fête et de promenade : tout de suite familiers et curieux, ils vous interrogent de leurs faces rondes, goulues de nouvelles.

On finit par oublier que ces golfes calmes, blottis derrière des rocs, s'ouvrent, au bout, sur la mer libre. Surprise brusque : dominant les passes, les gros canons des forts ; allongé sur la baie de Kuré, un arsenal résonnant et fumant ; alignés devant Hiroshima, les transports de guerre peints en noir.

Au crépuscule, de grands rayons rouges fusent dans le ciel par-dessus les montagnes veloutées. Sur les promontoires des îles, les phares s'allument ; entre les nuages, massifs comme des promontoires, les étoiles aussi, telles des phares, et nous continuons d'errer entre des formes sombres.

Coup de sirène : une barque s'approche, garnie de grosses lanternes de papier qui dansent. Nous descendons ; le vapeur repart. La lune s'est levée. L'île n'est qu'une large éclaboussure noire sur un fond d'argent lisse. Dédaignant le village éclairé, nous nous faisons conduire plus loin. La marée baisse ; il faut débarquer à dos d'homme ; la grève, sertie de lanternes en pierre, est tachetée par les ombres étranges de pins tordus. Nous montons à travers la forêt. Une petite lumière ; des servantes en robes claires à grosses fleurs nous accueillent de profonds saluts, de compliments précieux, puis nous conduisent à une petite maison isolée dans les arbres,

— frêle maison de papier sur pilotis, au-dessus d'une cascade qui pleurniche.

L'île sainte, Miyajima, consacrée à trois déesses, ne doit être souillée ni par des naissances ni par des morts. C'est sur la côte en face qu'il faut naître, et si la mort vous surprend ici, on vous fait traverser aussitôt le détroit. Les chiens ne sont pas tolérés. Point de cultures; l'île reste sauvage. Suivant la maxime shintô, Miyajima suit sa nature, sans que rien ne la trouble. L'air est léger, tout parfumé d'odeurs marines dans les bois. Le temple shintô, au fond d'une anse, est un amas de bâtiments peints en rouge vif, d'un éclat tout neuf. Bâtis sur pilotis, isolés du village par un fossé que la marée comble, ils sont entourés de lanternes en pierre, d'ex-voto, d'arbres géants au tronc soyeux, de petits auvents où l'on détaille les reliques. En avant de la crique, dans la mer, se dresse le *torii*, le porche de bois aux cornes retroussées.

Sur le fond immuable et sombre des cryptomérias et des pins qui dévalent à pic, flambent tout rouges des érables. Nous avons gravi les hauts escaliers; la voie sacrée aux dalles disjointes est jalonnée de vitrines et de vieux temples. Depuis plus de trente ans, les Shintoïstes ont repris aux Bouddhistes le gouvernement de l'île. Partout des ruines, les toits s'effondrent sur les Bouddhas recouverts d'un linceul de mousse. Les pèlerins ne viennent plus ici : les dieux de bois et de pierre méditent, délaissés, devant les petits tas de cailloux que les fidèles jadis amoncelaient à leurs pieds. A un détour du chemin, sont accroupis trois Amida Botsu. Un cerf passe sa grosse langue sur leurs têtes. Il fait un bruit de râpe et souffle sa chaude haleine sur ces dieux morts.

En haut, on domine l'île, toute en montagnes; les forêts s'écroulent massives sur la mer unie, que parfois les risées écorchent au passage. Au hasard jetées, des îles fauves comme des peaux de lions.

Nous redescendons à la nuit. La marée haute emplit la petite crique; sur les eaux calmes, le temple semble à flot. Au bout d'une estacade, une lumière rouge, comme un feu de port. Plus loin, dans cette mer intérieure, hérissée de rocs, la silhouette droite du *torii*. Seul, au large, guettant le détroit

fréquenté, il est là pour inviter les errants à s'arrêter, à se blottir dans le petit port de refuge, près des dieux.

Nous nous sommes assis sur le sable, regardant la marée pousser ses lames courtes au travers du *torii*, vers la masse sombre du temple déserté. La lune se lève entre les deux montants de bois : les deux cornes tachent le ciel de grasses touches de sépia sur un fond argenté. Le rivage est pesamment bordé de monumentales lanternes en pierre et de grands pins aux branches rampantes sur la grève pâle. Soupir rythmé et lourd de la mer grise. La côte en face est dans la brume.

Vers onze heures, nous regagnons à dos d'homme une barque, qui nous mène prendre le train sur l'autre rive du détroit, — un train neuf qui reluit. On parle finance et guerre. Des milliers d'hommes viennent d'être massacrés à Port-Arthur... Bien vite l'île sacrée, où l'on ne doit pas mourir, n'est plus qu'un fantôme dans la brume d'argent...

Nous suivons le bord de la mer, sans voir la grande houle accourant du large; toujours des golfes clos par des chaînons d'îles, au fond de mers intérieures, où des lames courtes s'étalent sur le sable. Pour traverser l'île montagneuse, on franchit des passes, on suit des torrents, on tombe dans des vallées. Toujours la vue est barrée par des volcans aux formes géométriques ou par des collines aux profils volontaires, qu'adoucit toutefois leur fourrure de pins et de fleurs sauvages.

***

De sa vie enclose au fond de ces golfes ou dans ces vallées, le Japonais tient son indifférence pour la haute mer, la grande montagne, la forêt, la plaine, — pour tout ce qui fuit sans limites, — et aussi son humeur casanière, son peu de goût pour les aventures qui l'éloigneraient trop longtemps de ses îles. Les horizons de son pays, qu'il ne se lasse ni d'aimer ni de commenter, sont nettement sertis par des silhouettes de collines ou d'îlots familiers : rades closes; vallées closes; au fond, bien au fond, une vie blottie.

Les Japonais aiment les replis de leur sol. Sédentaires, agriculteurs (pour plus de moitié), ils tiennent à la boue pesante

de leurs rizières souvent conquises sur le roc, aménagées, possédées, cultivées en famille. Insulaires, ils s'attachent aux courbes de leurs golfes; montagnards, aux profils des montagnes qui ceignent leurs vallées. Pendant plus de deux siècles, ils ont vécu dans leurs îles, sans relations avec le monde extérieur, De ce long repliement sur eux-mêmes et sur leur sol, — qui cessa il y a quarante-cinq ans à peine, — ils ont gardé l'habitude d'explorer et de connaître en détail tous les recoins de leurs côtes, de leurs roches, et de s'y nicher un peu frileusement.

C'est un peuple de « visuels », accoutumés de vivre en plein paysage. Même à la ville, ils ne sont jamais éloignés de la campagne : ils ne sont pas murés dans de la pierre. Entre l'homme et la nature, il n'y a pas ici l'intermédiaire du *home* ; ils ne peuvent pas s'attacher à leurs maisons de bois et de papier, comme nous à nos vieilles pierres. Pour gagner la campagne, ils n'ont pas à franchir des murailles garnies de tours, des fortifications. Point de banlieues souillées; leurs plus grandes villes sont de gros villages pleins d'arbres; les rues prolongent les routes.

Aussi, plus que pour tout autre peuple, le paysage a-t-il contribué à former le caractère national des Japonais. Leur patriotisme si fort est étrange : ce n'est ni un culte d'idées ni un respect de croyances. Par deux fois au moins dans leur histoire, sous l'influence bouddhiste et confucianiste de la Chine, puis sous l'influence scientifique de l'Europe, ils n'ont pas hésité à sacrifier les idées qui formaient leur civilisation traditionnelle pour adopter des idées étrangères, en politique, en religion, en art, — comme si le sacrifice en coûtait assez peu à leurs cœurs. Idées et croyances ne sont pour eux que moyens de s'assurer une suprématie; ils n'hésitent pas à les abandonner d'un coup quand une civilisation plus forte leur est révélée, et l'orgueil patriotique de ces révolutionnaires ne va qu'à faire aussi bien que nous, en faisant tout comme nous.

Car l'essentiel est d'empêcher leur terre japonaise d'être envahie et soumise, — ce sol protégé des dieux avec le peuple qui y vit. Les îles japonaises sont d'origine divine : elles naquirent de l'union d'Izanagi et d'Izanami, les derniers

représentants de ces générations de dieux qui précédèrent le monde des hommes. Et c'est d'Izanagi aussi que naquit la déesse du Soleil Amaterasu, ancêtre de la famille du Mikado. Hors cette mythologie naturaliste, presque toutes leurs croyances sont d'origine étrangère. C'est l'amour de la nature, de leur nature japonaise, qui de ces révolutionnaires en idées fait un peuple conservateur, passionnément patriote.

*
* *

Voici schématiquement la vision que prennent de leur pays ces visuels, accoutumés de vivre dans un paysage. Leurs impressions de nature et d'art sont toujours appuyées à un fond... Impressions éphémères : fleurs de pruniers, fleurs de cerisiers écloses quelques heures aux premiers jours de leur printemps neigeux et glacé, fleurs de lotus estivales, chrysanthèmes d'arrière-saison, feuilles d'érables qui rougissent en fin d'automne. Mais de ces nuances qui passent, c'est sur un fond immuable de cryptomérias, de pins, de cèdres, de palmiers, de bambous toujours verts que les Japonais savourent la grâce fuyante. Dans leurs palais, dans les appartements de leurs grands temples, c'est sur des *fusumas* [1], sur des paravents d'or, que s'épanouissent en paquets les chrysanthèmes et les pivoines, s'élancent les bambous grêles, se tordent les branches de pins. Leurs plus célèbres jardins, évocations des sites les plus admirés, sont toujours adossés à une montagne forestière, nichés dans un creux de vallée, tels des bijoux présentés sur un écrin. Les monumentales voies dallées, les grands escaliers de pierre qui mènent à leurs sanctuaires sont incisés à vif dans la masse épaisse des verdures; sous les hauts arbres, l'humidité a tôt fait de patiner les charpentes et les chaumes de leurs temples moussus.

Je revois une fête de danse à Kyôto. Devant un paravent doré, de petites danseuses, des *maïkos*, en longs kimonos où s'épanouissaient de grosses fleurs claires, où filaient de longs oiseaux, passèrent et repassèrent, — petites silhouettes mo-

1. Cloisons de papier mobile, qui séparent les diverses pièces de l'appartement.

biles sur ce fond de très vieil or. Puis une danseuse apparut en couleurs vives, rouge cerise ou bleu clair, sur un fond argenté un peu froid. On avait eu soin d'enlever le paravent doré des danses précédentes. Jamais un œil japonais n'eût toléré pour des couleurs franches, même un peu aigres, le fond d'or si chaud qui convient à des tons rompus, à des valeurs sombres.

C'est à cette habitude de toujours appuyer leurs impressions sur un fond, que les Japonais doivent leur sens raffiné des valeurs et l'art d'harmoniser les tons. Leurs plus anciens kakémonos bouddhiques, imités de modèles chinois, sont parfois médiocres de dessin, mais presque toujours admirables de couleur : sur le fond vert sombre, chantent l'or, le rouge, l'ocre, le gris des vêtements, le carmin des lèvres, le rose tendre des fleurs de lotus. Plus tard, émancipés de l'influence chinoise, dans leurs estampes de l'école populaire, leurs artistes ont toujours eu l'œil fin et juste pour mettre un rocher ou un arbre en valeur sur un ciel. Avec des taches posées franchement, sèchement, ils ont su rendre la couleur de leur pays et sa tendresse si mobile dans des valeurs sombres, surtout les harmonies somptueuses et assourdies de l'automne : pays de terres ocrées, tout doré de rizières mûres, embrocardé d'érables rougis, enflammé par les lueurs obliques du crépuscule.

L'art japonais rêve de tons harmonisés, comme tissés les uns dans les autres, profondément engagés dans la trame qui leur sert de base. Aussi, comme il sait noter les effets rapides de lumière diffuse ! C'est une nuée qui crève, le paysage instantanément noyé sous l'averse oblique, le ciel frissonnant d'éclairs, ou bien,

La lune sous la pluie,
Et partout, partout diffuse,
Une pâle lumière[1],

ou encore :

Comme l'air est froid !
Et, au travers d'une averse,
L'éclat du soleil couchant.

1. Hokku d'Etsujin (XVIIIe siècle).

Par les belles nuits d'été, ils aiment l'éclat des lucioles :

Oh! des lucioles,
Quelle pluie de feu
Se mêlant à l'averse d'été[1] !

Dans ce pays aux maisons de papier et de bois, où les incendies étaient et sont encore si fréquents, ils sont amateurs de feu. Ils appelaient « fleurs de Yedo » les flammes qui, si souvent, embrasaient le ciel de leur capitale. Leurs pompiers vont au feu avec allégresse ; ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le brasier qu'ils sont chargés d'éteindre : quel beau feu comme il fait bien!

Un feu d'artifice ravit la foule. Je me souviens de la fête de « l'ouverture de la rivière » à Tôkyô. Une soirée d'août, la moitié de la ville sur la rivière Sumida. Toutes les *cha-ya* des bords de l'eau pleines de joyeuses bandes. On ne voyait plus la rivière, on ne voyait que des barques, alourdies de leurs grosses lanternes de couleur. Des silhouettes sombres d'hommes se penchaient sur des gaffes ; les barques, bord à bord, glissaient les unes contre les autres en gémissant. Cette ville flottante tremblotait. Sous les lanternes, on chantait : les voix aiguës des *geishas*, leurs rires précieux, les nasillements des *shamisen* tremblotaient aussi. Au-dessus du fleuve, qui roulait ces clartés, le ciel d'été noir, profond ; des arbres des masses sombres. En l'air, des fusées filaient et, comme des tiges, se ployaient pour retomber ; des roues de feu tournaient. Et c'étaient des cris de joie chaque fois que, d'un jet oblique, la longue spirale zébrait la nuit et s'épanouissait en pluie d'or. Cette foule japonaise retrouvait les émotions esthétiques qu'elle préfère : des couleurs rompues et raffinées, des ors, des roses, sur un fond de nuit qui se décolorait en bleu ou en gris, semblable aux fonds un peu passés et usés des kakémonos très vieux, — et de belles lignes, de belles visions éphémères.

1. Hokku d'Arakida Moritake (XVe, XVIe siècles). Les *Hokku* citées sont tirées de l'admirable article de M. B. H. Chamberlain : *Bashô and the Japanese Epigram*, paru dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, Septembre 1901.

*
* *

Il leur faut un fond pour adosser le paysage ; il leur faut des premiers plans très proches comme pour l'accoter. Leurs visions de nature sont toujours encadrées. Elles sont fugaces, mais les contours du cadre sont arrêtés. C'est le monde vu par une lucarne qu'on ouvrirait un instant : tout juste le temps d'esquisser, en trois lignes d'une épigramme, en trois traits d'un dessin, le petit incident comique, ou la brève impression de nature qui s'y inscrit. Presque toujours, cet art elliptique, tout en suggestions, adore la brièveté qui laisse à deviner, à rêvasser, à gloser. Mais d'abord le Japonais veut, au premier plan, quelque chose de limité, de fini qui le rassure. Alors seulement, il se plaît à prolonger son émotion.

Avec les fleurs et la neige, la lune est pour les Japonais la plus adorable des choses naturelles, solitaire, incomparable. Ils passent la nuit à la contempler, à composer des vers en son honneur. Ce qu'ils aiment, ce qu'ils notent, ce n'est pas la lumière inondant l'espace libre, infini ; mais, assemblés dans les auberges au bord du golfe de Tôkyô, ils guettent le moment précis où le disque émerge de l'horizon au-dessus de l'eau sombre, ou bien, réunis dans les jardins de Kyôto, ils la regardent glisser derrière des pins,

> Pendant les pluies de juin, comme à la dérobée
> Une nuit, la lune brille à travers les pins [1],

ou passer entre les nuages,

> Oh ! regarder la lune alors que des nuages
> De temps en temps reposent les yeux [2].

> Oh ! nuages autour de la lune, d'où
> En hésitant elle émerge si débonnaire [3].

Il leur faut un nuage, la silhouette noire d'un pin pour

1. Hokku de Ryôta (XVIIIe s.)
2. Hokku de Bashô (XVIIe s.)
3. Hokku de Bashô.

poser leur vue ; ils admirent alors le glissement silencieux de la lune.

Au Japon, il est rare d'apercevoir des horizons larges et dégagés ; ce pays de montagnes et de roches est tout en tournants qui encadrent des vallées et des golfes sinueux. La fantaisie inlassable[1] de leurs artistes dans leur manière de couper un paysage, dans leur choix des premiers plans, c'est la nature même qui la crée et sans cesse la renouvelle : pins tordus, découpant, entre leurs troncs, leurs branches et leurs paquets d'aiguilles noires, des coins de mer bleue ou verte ; toits de chaume surmontés d'iris, *torii* aux cornes recourbées, parasols de fer des pagodes, dauphins des toits de châteaux forts, longues bandes d'étoffe séchant au haut de bambous, annonces de théâtres ou de lutteurs couvertes de grands caractères chinois, racines et troncs d'arbres évidés, ponts recourbés, — autant de silhouettes de premier plan, dessinant en valeurs sombres le cadre où s'inscrit la vision lointaine, le divin Fuji au-dessus des nuages qui l'assiègent.

Notre art classique a une tendance à supprimer les premiers plans d'un paysage, pour rapprocher de notre œil le motif central, massifs d'arbres, montagnes, nuages, etc. L'artiste, dans la réalité, aperçoit ce motif principal de très loin, de très haut ; mais, sur la toile, il supprime les distances, néglige les intermédiaires et ne retient que le motif qui l'intéresse. Ainsi disparaissent les rapports accidentels qu'eut avec l'œil de l'artiste le paysage, déjà simplifié de lignes et transposé de valeurs par la distance, et qui revêt alors un caractère d'éternité. D'instinct, nos paysagistes, comme Poussin ou Puvis de Chavannes, ont vu une nature de bas-relief dont les motifs se développent processionnellement de droite à gauche. L'œil d'un Japonais, au contraire, au lieu d'aller droit au motif central et lointain, en supprimant toute transition, s'arrêtera tout de suite et toujours sur les premiers plans. Et toujours dans l'œuvre la place et la distance, d'où l'artiste a pu voir le motif, sont nettement indiquées par la forme, ou plutôt les déformations, et par la taille des premiers plans dessinés avec

1. Cf., par exemple, le *Fuji Hyakkei* (100 vues du Fuji) d'Hokusai : le grand volcan apparaît entre des premiers plans toujours variés.

leurs volumes exacts — parfois même exagérés[1]. Cette nature japonaise, ainsi perçue et représentée, apparaît alors tout humanisée, toute relative à la position accidentelle d'un œil humain.

Entre les premiers plans bien établis, de valeur sombre, le fond lumineux recule, semble fuir très loin. Les Japonais ont toujours cherché à repousser le motif central, — une vue de mer le plus souvent : la double ligne des côtes, ligne jaune de roches rongées et ligne verte de pins ondulant au-dessus, la mer intensément bleue sous l'horizon, et à la base du ciel la bande rouge, lilas ou orangée du couchant, tandis que de petites voiles carrées fuient innombrables dans le vent... fond crépusculaire lointain, uniforme, pour ces premiers plans si variés. Même art dans la construction d'un jardin japonais : entre de hautes lignes d'arbres, qui limitent la composition sur les côtés, serpente un étang, une rivière qui disparaît derrière un pont ou derrière un rideau de verdure ; la vue s'enfonce, se perd ; on peut rêver d'un fond de jardin mystérieux.

*
* *

Dans le cadre bien tracé, s'inscrit une impression de nature imprévue et fugace, — comme si dans ce champ limité leur impressionnisme se compliquait, s'exaspérait. Lisez un *hokku* ou une *tanka* ; la petite poésie de dix-sept ou de trente et une syllabes est presque toujours attaquée par une exclamation... *Ah! Tiens*! De même à regarder une estampe japonaise, on ressent une petite secousse de surprise comme en donnent les visions au sortir d'un rêve, quand on découvre la nature avec des sens frais et neufs ; impressions d'enfant, impressions de voyageur aussi, qui, dans un demi-sommeil, au lever du jour, entrevoit par la vitre du wagon un paysage étrange, tout de suite évanoui.

Nuages qui passent, déployés nonchalamment à l'heure

1. Notre école impressionniste — dans les œuvres, par exemple, de Degas, de Monet, de Toulouse-Lautrec — est en réaction contre l'école classique, parce que précisément *sous l'influence des Japonais* ils ont insisté sur les premiers plans, et, ont tâché de les dessiner avec leur volume réel.

chaude de la sieste, échafaudés en massives architectures au crépuscule ; oiseaux qui passent,

> Une bande de mouettes, et un coup de vent
> Au large, brisant leur vol qui tournoie... ;

files d'oies sauvages accompagnant, à l'automne, les troupes de pèlerins ; averses qui passent, lumineuses de soleil, de lune ou de lucioles, zébrées d'éclairs et de farouches silhouettes d'arbres ployés ; tempêtes qui passent sur la mer,

> Quel remue-ménage !
> Au large, sous la brusque averse,
> Des voiles de face, des voiles de biais[1] ;

saisons qui passent, grand linceul de neige jeté sur les maisons basses, givre léger et frisonnant qui escalade jusqu'au ciel bleu les pentes boisées. chute silencieuse et embaumée des fleurs blanches de prunier, des fleurs blanches et roses de cerisier, ou, dans l'humidité de l'été, les rizières vertes, les fleurs de lotus roses, et, à la fin de l'automne sec et sonore, les chrysanthèmes et l'embrasement des érables ; silhouettes humaines qui passent, toujours variées et amusantes pour ces yeux sensibles au ridicule gai, amateurs d'esquisses rapidement jetées[2].

*
* *

Bien appuyées à un fond, bien limitées entre des premiers plans, dans un cadre rigide, — telles un peu les silhouettes de vitrail sur un champ aux tons somptueux, que sertissent des baguettes de plomb, — des impressions fugitives s'insèrent, des souvenirs aussi. Toutes leurs impressions de nature sont bourrées de souvenirs, tout leur art est exécuté de souvenir, — souvenirs de nature chinoise ou d'art chinois, lorsqu'ils passaient la mer pour renouer la tradition respectée ; souve-

1. Hokku de Kyorai (XVIIe siècle).

2. Les Japonais, avec leur sens si exercé de la forme, ont toujours aimé la caricature. Dès le XIIe siècle, un prêtre, Toba Sôjô, fit des dessins célèbres par leur drôlerie.

nirs de la rue ou de la campagne japonaises, dans les kakémonos et les estampes de l'art populaire.

Les littérateurs, comme Bashô, suivi de ses disciples, les artistes, comme Hokusai, Hiroshigé, etc., parcouraient sans cesse le pays, en toute saison, en tout sens, observant, notant, enrichissant leur mémoire de lignes et de couleurs. On peut dire, à la lettre, qu'ils ont appris par cœur leurs paysages, les formes de leurs rochers et de leurs pins, les courbes de leurs rivages, les silhouettes de leur Fuji et des montagnes, — comme ils ont appris par cœur et apprennent encore les caractères chinois, les classiques chinois, les kakémonos chinois[1].

Leur mémoire regorge de formes, de couleurs, de citations patiemment amassées : chacun se sent capable d'écrire sa *tanka* ou son *hokku*, comme de faire sa petite esquisse. Sans doute, le médiocre abonde. Ils ont pris l'habitude scolaire de s'exercer à développer quelque maxime de Confucius ou d'un classique ; beaucoup n'en ont gardé que verbosité inlassable et manie de répétitions. Des milliers de dessins et de vers ne sont que des copies. Depuis le Mikado jusqu'au plus modeste paysan, en passant par le boutiquier de Tôkiô, il n'est pas un Japonais qui n'ait écrit ses trente et un vers ou ses dix-sept vers sur la lune, la neige, les fleurs. Pendant les loisirs que laisse la culture du riz, le paysan dessine ; lorsque les pruniers ou les cerisiers sont en fleurs, les gens de toute classe, sous la neige des pétales que détache le vent aigre du printemps, composent des vers qu'ils suspendent aux branches. L'art, pas plus que l'émotion de nature, n'est réservé à une élite : c'est un domaine banal. On croit peu au don inné, au génie qui isole : on pense que l'éducation est assez puissante pour amener tous les hommes à une haute moyenne de goût et d'habileté.

Leurs artistes ont le don éminent de noter instantanément ce qu'il y a de plus fugace, de plus neuf dans les effets de nature, et aussi le don de l'épithète, de la ligne, de la touche

1. A comparer des estampes aux sites qu'elles représentent, on voit comment les Japonais, dans le portrait de leur pays, atteignent la ressemblance en dehors de l'exactitude. Ils ont rendu de doubles effets de lumière qui, dans la réalité, ne peuvent être vus simultanément. Quand ils représentent la mer ou les montagnes, leur exécution si libre et si spirituelle ne peut être que de souvenir.

qui en résumé dit beaucoup et suggère encore plus. Souvent ils interprètent, non pas une impression directe, non pas même un souvenir personnel, mais déjà une première interprétation d'autrui, un souvenir d'œuvre d'art. D'où leur sens raffiné des couleurs, leur sûreté dans la manière d'attaquer un dessin, et leur tendance à une recherche du décor plutôt que du portrait. A sentir la nature, ils apportent l'expérience d'une civilisation ancienne, un peu comme des artistes qui, en une deuxième vie, auraient l'expérience aiguisée d'une première vie d'études. Jamais on n'a été plastiquement plus gai, mieux disant, plus spirituel, plus libre dans l'exécution.

Le poète écrit ses vers, le dessinateur fait son esquisse pour une ou deux images qu'il juge rares : inutile de les relier, il suffit de les juxtaposer; inutile d'exprimer complètement le sentiment qu'elles suggèrent, tout cela est supposé connu, familier. On s'adresse à un public d'amateurs avertis, un peu las, à qui suffisent de brèves indications pour évoquer par un jeu d'associations coutumières la scène entière, l'émotion totale, les légendes, les croyances religieuses, les sites, les personnages célèbres, toute l'histoire. Le pin et le bambou, arbres toujours verts, symbolisent longue vie. On y ajoute la fleur de prunier, et cela fait une heureuse triade. On associe le lion et la pivoine, car l'un est le roi des animaux et l'autre la reine des fleurs. Le moineau et le bambou vont ensemble, la fleur de prunier et le rossignol aussi; le héros populaire Benkei ne va jamais sans sa grosse cloche de bronze[1]. Pour l'artiste, un bambou et un pin sont des parties d'un tout organique, comme pour un écolier les divers jambages qui forment un caractère chinois.

*
* *

Ils ont une symbolique du paysage analogue à la symbolique de nos cathédrales au moyen âge. Nul ne l'ignore. La nature est comme un grand « miroir » où se reflète leur vie personnelle et aussi la vie de leur race, avec ses croyances morales et religieuses, son histoire.

1. Cf. Chamberlain, *Things Japanese*; art. : Art.

La nature pour un Japonais est très souvent un reflet d'idées : ses formes constituent un langage symbolique ; sans cesse elle évoque, elle suggère des légendes, des allégories. Pour nous, la nature a cessé d'être le symbole transparent au travers duquel on lit. Un paysage nous semble se suffire à lui-même: nous l'aimons pour lui-même; nous le décrivons, nous le peignons pour lui-même. Sans doute il peut être émouvant, mais d'une émotion spécifique, non littéraire. Il n'a pas besoin de signifier des idées pour être éloquent. L'effort d'art nous paraît consister à le bien observer, à le rendre complètement, en tous ses développements, avec son équilibre, bref à en faire le portrait le plus ému, le plus individuel qu'il se peut. Les Japonais ne connaissent pas cette lutte avec leur modèle; ils l'évoquent abrégé, dans la mesure où il suffit à signifier autre chose, à ouvrir le patrimoine d'idées commun à toute la race. Des portraits d'espèces leur suffisent : l'espèce bambou, l'espèce pin, l'espèce oie sauvage, plutôt que les portraits de tel bambou, de tel pin, de tel oiseau. Une esquisse de bambou par un Japonais est à un dessin d'arbre par Th. Rousseau ce qu'est le *hokku* à un sonnet de M. de Heredia, ou un jardin japonais à un parc dessiné par Le Nôtre.

La plupart de leurs impressions de nature sont des suggestions symboliques. Suggestions, plusieurs de ces petits paysages qu'ébauchent en dix-sept syllabes le *hokku* [1]. Suggestions de rêves bouddhiques surtout, depuis que le grand poète Bashô se servit de cette forme poétique pour convertir les hommes aux doctrines morales de la secte Zen. Dans une de ses plus

1. Comme documents sur le sens original du paysage qu'ont les Japonais, le *hokku* ou poésie de dix-sept syllabes, les jardins de Kyôto et les paysages de l'école proprement japonaise, se complètent. La peinture de paysage au Japon est d'origine chinoise, et il y a toujours eu une école chinoise de paysage au Japon. Jôsetsu, Sesshû, Sesson, Kanô Motonobu en furent les maîtres les plus célèbres. Mais vers l'époque même où le *hokku* s'imposait en poésie (fin du xve siècle, commencement du xvie) une école proprement japonaise naissait. C'est alors que Sôami favori du Shôgun Yoshimasa, esthète célèbre, dessina quelques-uns des jardins de Kyôto (Awata, Ginkaku-ji) régla les cérémonies de thé, et peignit. Un siècle plus tard l'art japonais des jardins, et aussi l'art d'arranger les fleurs fut illustré par Kobori Enshû, couzisan de Hideyoshi et de Ieyasu, tandis qu'à peu près à la même époque, fin du xviie siècle, Bashô se servit du *hokku* comme d'un moyen pour propager les enseignements bouddhiques de la Secte Zen. Telles sont les formes d'art vraiment japonaises (en dehors des estampes et des kakémonos de l'École populaire) contemporaines en leur développement.

célèbres poésies un vieil étang, et le bruit d'une grenouille sautant dans l'eau évoquent l'idée de la vie méditative. Suggestions, les innombrables *utas* d'adieux à la vie,

Elles s'épanouissent; — alors
On les regarde; — alors les fleurs
Se flétrissent; — alors [1].....

Suggestions, ces fleurs qu'on aime ou qu'on méprise, parce qu'elles rappellent des légendes heureuses ou malheureuses, et ces bouquets arrangés selon certaines maximes de Confucius. Suggestions, ces jardins qui symbolisent des idées abstraites, paix, chasteté, vieillesse, ou ce jardin dont parle M. Conder [2] qui exprime l'idée du pouvoir de la vérité divine. Il consiste presque entièrement en pierres arrangées d'une manière irrégulière et fantaisiste, pour rappeler la légende d'un moine qui, montant une colline et ramassant des pierres, commença de leur prêcher la doctrine du Bouddha, et si miraculeux fut l'effet de ces vérités que les pierres respectueuses s'inclinaient en signe d'assentiment.

Les jardins célèbres de Kyôto dépendent de temples bouddhiques, où l'on menait la vie méditative, de palais aussi où se retiraient après avoir quitté le monde des princes, des nobles pour y mener une vie de recueillement esthétique en pratiquant tous les arts du *Cha-no-yu* (cérémonies de thé). Ces jardins, copies des sites célèbres ou symboles d'abstractions, évocations de souvenirs de nature ou de vérités morales, convenaient à ces hommes vivant dans un monde d'impressions et d'abstractions plutôt que de réalités et de faits. C'est dans ces jardins de Kyôto, à partir du XVe siècle, que s'est codifié, sous sa forme raffinée, le goût du paysage qu'ont les Japonais. Goût d'une élite d'abord, puis goût généralisé dans le peuple [3]; goût de cette race de raisonneurs et en même

1. Hokku par Onitsura, XVIIe et XVIIIe siècle.

2. Cité par Chamberlain, *Things-Japanese*. Art: GARDENS.

3. Dans son étude « Bashô and the Japanese Epigram » M. Chamberlain note que, dès le moment où le *hokku* devient une forme poétique (fin du XVe siècle) le goût s'en répand aussitôt dans toutes les classes de la société — même les classes inférieures. Que ce goût subsiste général, les poésies de simples soldats aussi bien que de princes, et du Mikado, citées par M. Noël Péri dans son

temps de visuels, vivant assez détachés de la réalité, un peu comme dans la brume d'un rêve, mais qui sans cesse retournent à ces chers paysages pour en détacher de courtes esquisses symboliques, de brèves peintures de leurs abstractions; ainsi le mathématicien recourt parfois au tracé d'une courbe pour symboliser quelques-unes des variations de la fonction qu'il étudie.

Toute leur vie morale est associée aux paysages de leur pays. Le *Samuraï* prend pour symbole de vie et de mort les fleurs de cerisier qui éclosent et tombent sur les collines de Yoskino. Pour la prédication, le Bouddhisme a tiré de l'instabilité des choses, fuite des saisons, mouvements des astres, écoulement de l'eau, passage des nuages, etc., des images innombrables. A un précepte est toujours accolé une image; parfois un feuillet du diptyque manque; dans beaucoup de *hokkus*, le petit tableau reste seul à décrire, à suggérer le précepte.

*
* *

Au surplus, les sites japonais semblent toujours porter une trace humaine, un peu comme si l'homme et la nature avaient collaboré. Les paysages qu'ils préfèrent sont déjà teintés d'art. Dans leurs sites célèbres, il y a toujours cette heureuse rencontre de la nature et de l'art, — avec je ne sais quoi d'étrange et parfois d'artificiel. Il est fort difficile de regarder un paysage japonais sans le voir au travers des œuvres de leurs artistes. Pendant des siècles, chez ces gens de tradition qui travaillent de mémoire, les souvenirs des devanciers se sont mêlés aux impressions personnelles. Il s'est formé ainsi continûment comme une vision commune à la race entière. On ne sait plus bien maintenant si ce caractère d'art, parfois d'artifice qu'ont certains paysages célèbres du Japon, n'est

article « Fleurs de Cerisier » (Cf. *la Revue* du 1er septembre) le prouvent. Quant aux jardins célèbres de Kyôto ils ont été admirés, étudiés, copiés par des générations, par des gens de toutes classes. Bien plus il n'est pas d'enfant qui n'ait dessiné et construit son hakoniwa dans un plat ou un pot de fleurs — copie miniature d'un jardin connu, avec ses sentiers, ses ponts courbes, ses collines, ses lanternes de pierre, ses pins, et les poissons dans l'étang.

pas dû en partie aux images qu'en ont laissées les artistes et qu'en ont popularisées les imitateurs, car c'est toujours les lignes essentielles de leur interprétation que tout de suite l'œil démêle en ces paysages.

Et ils ne se lassent pas de commenter[1]. Quand un Japonais examine un kakémono, pour l'apprécier il ne lui suffit pas de le regarder; il en examine la boîte, il veut savoir qui le posséda, s'il fut goûté, s'il fut célébré en vers. L'émotion proprement esthétique s'entoure de commentaires. De même, à propos d'un paysage ou d'un jardin : le Japonais cherchera toujours à y démêler une certaine patine humaine. Imaginez ces raisonneurs devant un site, ou devant la copie d'un site célèbre, dans un jardin. Coupée du monde extérieur, bien limitée par des premiers plans et un fond, leur vue est forcée de se concentrer. Ils se replient sur eux-mêmes et, rassurés, en esthètes, ils raffinent et glosent. Ils aiment mieux rêver sur une impression limitée et mesurée que d'élargir leur rêve à la dimension d'un paysage qui les dépasse. Ils aiment mieux deviner ce qu'il y a au delà que de le voir. Ce ne sont pas de grands imaginatifs, mais ce sont des curieux. Un par un, ils détaillent les arbres, les pierres, mettant et goûtant partout des intentions d'artiste, tout comme ils se plaisent, en maniant une poterie ancienne, à découvrir les traces encore frémissantes du pouce qui la modela.

Au début des *No*[2], arrive presque toujours un bonze, un ermite ou un envoyé impérial, qui nous disent d'où ils viennent, où ils vont, et qui décrivent très exactement le pays où ils voyagent, la saison, l'heure, le vent, la nuance exacte des feuillages et du ciel, la forme des nuages. Puis apparaît un esprit qui leur conte l'histoire ou la légende locales. De la description du paysage à l'exposé de la légende qu'il évoque, le passage est pour eux naturel, immédiat.

Et cette curiosité qui ne laisse pas un coin de nature sans

1. Au Japon, comme en Chine, les commentaires sont classés parmi les ouvrages de littérature les plus estimés. Les meilleurs commentateurs des classiques en Chine ont une niche dans les temples de Confucius. On sait quelle place tiennent dans l'histoire et la littérature du Japon les écrivains qui commentèrent le Shintoïsme et la civilisation primitive japonaise : Maboutchi, Motoöri, Hirata.

2. Courts drames lyriques.

légendes, histoires ni commentaires, se complique d'ésotérisme. Sans cesse au Japon, il est question de tradition secrète, d'art secret, de mystères cachés ; eux seuls ont vraiment le secret de leurs paysages, car toute leur vie s'y est glissée. Ils sont bien à eux, ces paysages de forme imprévue[1], base de leur patriotisme, cadre de toutes leurs joies, et qui sans cesse évoquent la vie morale de la race et l'histoire des ancêtres. Bien avant leurs succès militaires ou diplomatiques, leurs œuvres d'art, représentant ces paysages, avaient donné au monde l'idée d'un peuple original.

*
* *

Depuis les Romantiques, par réaction contre la symétrie de nos jardins, nous aimons les grandes impressions de nature vierge, la Mer, la Montagne, le Désert[2].

Quand nous choisissons le site de nos demeures, nous souhaitons un horizon découvert, une vue étendue. Le Japonais ne construit pas sur une hauteur ; presque toujours il choisit un creux. Ses temples, ses monastères, parfois isolés dans les montagnes, sont cachés derrière de grands arbres. Les chambres de sa maison ouvrent sur un jardin touffu, secret, toujours opposé à la rue et que ne peuvent voir les passants. Il faut, pour y pénétrer, traverser les pièces les plus intimes. La barrière de bambou qui clôt ce petit jardin isole la famille du reste du monde. Là finit son horizon.

A l'intérieur de leurs maisons, accroupis sur les *tattamis*, — les nattes, — quand les *fusumas* sont tirés, ils peuvent encore se croire dans leurs vallées closes : le plancher, avec ses nattes blondes, ourlées de tresse noire, rappelle les fonds plats de leurs vallées, toutes jaunes de rizières mûres, que rayent, en

1. Nos paysagistes parlent couramment d'un « effet japonais », d'une « coupe japonaise ».

2. Notre amour de la nature se traduit par un goût croissant pour les voyages. Et souvent il faut que nous soyons sortis de notre pays pour admirer des sites. L'Orientalisme, l'Exotisme en art furent des manifestations de ce besoin de changer d'air. C'est chez eux, près de leurs maisons, dans leurs jardins, que les Japonais jouissent de la beauté des choses : des feuilles qui rougissent, des arbres qui fleurissent, des nuages qui passent leur suffisent.

lignes sombres, les rigoles d'irrigation. Autour de cette chambre bien séparée du reste du monde, sur les *fusumas*, les silhouettes de montagnes à la sépia surgissent sur des fonds d'or ou d'argent : c'est comme une vallée dominée à pic par de hautes montagnes, toutes brunes sur l'or des crépuscules ou les clairs de lune argentés.

Dans leur vie comme dans leur art, il leur faut des fonds et des premiers plans où s'appuyer. Ils aiment à se sentir encadrés. C'est un peuple de conservateurs, habitués à la discipline de l'État et de la famille, un peuple de soldats. Mais de même qu'en art, entre des premiers plans nets, sur un fond immuable, leur impressionnisme, leur fantaisie s'exaspère, de même dans leur paysage réel, qui les encadre de la netteté de ses lignes et de la permanence de ses fonds, ils se laissent aller à une vie insouciante, changeante, rêveuse et flâneuse.

*
* *

Nous croyons que le peuple japonais étouffe dans ses îles et ne demande qu'à en sortir. Nous le croyons parce qu'ils nous l'ont dit : ce leur est un argument pour justifier leur politique d'expansion; nous le croyons aussi parce que nous avons vu de leurs étudiants et de leurs officiers venir chez nous; et, sachant que le Chinois quitte volontiers son pays, nous imaginons que volontiers le Japonais fait de même.

Jean le Chinois, qui autrefois fut un navigateur aventureux vers l'Océan Indien et l'archipel de la Sonde, maintenant encore émigre volontiers. Tout le long des deux rives du Pacifique, du Canada au Chili, en passant par la Californie, le Mexique et le Pérou, et de la Birmanie et des Straits Settlements au Japon, en passant par le Siam, l'Indo-Chine et les Philippines, on le retrouve indifférent au chaud comme au froid, vivant en famille, en communautés, sans grand regret du sol natal, pourvu qu'il continue à vivre à l'intérieur de sa race et qu'il soit, un jour, ramené dans son cercueil en Chine. A l'étranger, à l'abri du mandarin et de la bureaucratie qui pillent, il s'améliore. Toujours pacifique, il développe ses qualités d'ordre, de sobriété, de travail; d'abord comme

coolie ou agriculteur, bien vite comme commerçant, il ne tarde pas à supplanter les indigènes plus mous. La littérature chinoise est riche en récits de voyage depuis le temps où Fa-Hsien traversait l'Asie, de Chine en Inde, pour aller chercher, avec le canon bouddhiste, des statues et des reliques, jusqu'à ces missions modernes qui rendent compte à l'Impératrice de leurs voyages en Europe et en Amérique. Dans la littérature japonaise, les récits de voyage racontent surtout des excursions à l'intérieur du pays, de Kyôto à Tôkyô.

Le recensement japonais du 31 décembre 1900 indiquait 123 971 Japonais comme résidant à l'extérieur. En 1901, 24 034 personnes reçurent des passeports pour l'étranger, en 1902, 32 900. Pour une population de 46 millions d'habitants, c'est fort peu : 250 000 Italiens chaque année quittent leur patrie pour des pays d'outre-mer, sans parler de ceux qui n'émigrent qu'à titre temporaire. Ce n'est pas qu'au Japon des raisons sérieuses d'émigration n'existent. Ils sont 46 millions à vivre sur une terre restreinte, rongée de golfes, bossuée de volcans, et qui n'est cultivable que dans la proportion de 12 p. 100, et leur population s'accroît continûment. Autrefois, dans le Japon fermé, comme régulateurs, il y avait la famine, les épidémies, les duels, les vengeances; dans le Japon ouvert et scientifique, ces fléaux fonctionnent moins sûrement. Sans doute la guerre mandchourienne a fait une terrible saignée; mais la victoire ajoutera une nouvelle raison d'émigrer : il faudra remplir les cadres d'expansion dessinés par les armées, s'installer en Corée, en Mandchourie, résider en Chine.

A en juger par le passé, cette émigration nécessaire sera pénible aux Japonais. Depuis le XVIIe siècle, ils cherchent à coloniser l'île d'Yéso, à quelques heures seulement de leur île principale. Il y a une trentaine d'années, pour développer les ressources d'Yéso, leurs hommes d'État créèrent un département spécial, le *Kaitakushi*, et engagèrent une commission d'Américains. De grosses sommes furent consacrées à des fermes modèles et à des travaux publics. On tâcha d'amener des colons des différentes parties du Japon. La plupart de ces plans ont été abandonnés en 1881. L'intérieur d'Yéso est encore pour la plus grande part couvert de forêts vierges.

Les Aïnôs seuls y pénètrent : la population de l'île entière n'est que de 610 000 personnes dont 17 000 Aïnôs. Du Japon, des pêcheurs y vont, mais l'hiver ils reviennent.

De même à Formose, les Japonais prévoient que cette île ne sera bientôt plus qu'une colonie de soldats et de fonctionnaires. Ils tiennent le pays occidental de rizières — du nord au sud de l'île ; mais dans les bois, ils combattent les indigènes rebelles sans grands résultats. Ils n'ont pas pris possession complète de l'île. Ils ne peuvent comme agriculteurs remplacer les Chinois dans les rizières. Ils viennent comme commerçants, petits vendeurs. Mais ils ne vendent qu'aux Japonais ; le Chinois ne leur achète pas. Soldats et fonctionnaires, ils ont acquis une assez triste réputation : on a dit souvent, au Japon même, le gâchage de leur administration, leur vie peu digne, l'insolence de tous, et même des coolies, qui croient représenter aussi la Race supérieure.

Aux États-Unis et dans les dépendances océaniques des États-Unis, en 1900 il y avait plus de 86 000 Japonais, c'est-à-dire 72 p. 100 de tous les Japonais résidant à l'étranger. Sur le continent américain ils n'étaient que 24 500, dont 23 376 vivaient sur les côtes de l'ouest[1] ; ne vont dans l'est que des étudiants et des commerçants. Dans l'ouest, — armateurs et commerçants mis à part, — ils sont garçons de boutique, coiffeurs, domestiques, *clerks*, etc. Après cet apprentissage chez les Anglo-Saxons, ils reviennent.

Mais dans les îles Hawaï, — possession américaine, — ils étaient 61 111 en 1900 (sur les 123 971 Japonais résidant à l'étranger.) En 1902, sur les 32 900 personnes ayant reçu des passeports, 11 457 allaient aux Hawaï : 9 838 au service d'étrangers. Ces îles proches du Japon attirent des ouvriers pour la récolte de la canne à sucre. Ils partent, liés à un embaucheur par un contrat de travail, mais ils ne tardent pas à revenir. Sur le bateau qui nous amenait d'Honolulu à Yokohama, ces revenants étaient nombreux. 16 000 autres environ étaient en Corée, petits marchands, commerçants et aussi agitateurs à gages ; 8 215 en Angleterre et colonies ; 3 953

1. Aussi est-ce à son congrès de San Francisco (1904) que l'*American Federation of Labor* a émis le vœu qu'ils fussent assimilés aux Chinois pour les lois sur l'immigration.

en Russie et colonies ; 3 803 en Chine. Ce qu'ils faisaient en Russie, on le sait plus clairement aujourd'hui. Et, si leur nombre y a certainement beaucoup diminué, certainement il s'est accru en Corée et en Chine[1]. En 1902 déjà 5 457 personnes demandaient un passeport pour la Chine.

Étudiants en Amérique ou en Europe, coolies aux îles Hawaï, professeurs et militaires en Chine, agitateurs en Corée, photographes, coiffeurs, entremetteurs, espions dans tout l'Extrême-Orient, commis ou domestiques aux États-Unis pour apprendre un peu d'anglais — tout ce monde ne reste pas longtemps hors du Japon. Aussi tôt, aussi vite qu'ils peuvent, ils reviennent vers leurs îles. Ils ne les quittent que forcés.

Les Japonais ne comprennent pas qu'on quitte son pays quand on peut faire autrement. Parlant d'un Européen fixé au Japon pour son seul plaisir depuis plusieurs années, l'un d'eux disait : « Jamais je n'admettrai qu'il reste chez nous par goût. Il a de l'argent. Il pourrait vivre bien plus heureux dans son pays. Il doit avoir des desseins cachés. »

Pour sortir de leur pays, il leur faut une mission officielle, ou l'ambition de conquérir la science occidentale, ou bien il faut une obligation légale, car ceux qui partent ne sont pas souvent les bons sujets — et au loin, ils ne s'améliorent pas, au contraire ; ils se dégradent, tout de suite batailleurs arrogants. Dans tous les ports de l'Extrême-Orient, ils ont une réputation de brutalité et aussi de mauvaise vie. Le Japon y est largement représenté par des femmes. En dépit d'une surveillance sévère, toujours il se trouve des trafiquants habiles à entretenir ce genre d'émigration. Ils ne sont plus les mêmes que chez eux ; ils valent moins aussitôt que hors de leurs paysages ils cessent d'être encadrés, comme si les lignes nettes des fonds et des premiers plans familiers, évocatrices de tout le passé de la Race, aidaient à discipliner les instincts violents. Aucun peuple — sauf peut-être les Français, — ne gagne plus à être vu dans son pays même.

Ils ont un peu de notre attachement français au pays. Il

1. Nous avons essayé de montrer dans deux articles de cette Revue sur *le Japon et la Paix*, *le Japon et l'Extrême-Orient*, à quels plans et à quelle propagande servent ces missions d'instructeurs, de militaires, etc., missions temporaires, sans cesse renouvelées.

leur faut leur climat japonais : dans leur propre empire, Yéso est trop froid, Formose trop chaud ; il leur faut une terre où pousse le riz, la plus noble des cultures; il leur faut une certaine flore, une certaine faune, ils n'aiment pas les plaines découvertes ; il leur faut une terre antique avec des temples et des souvenirs ; il leur faut leur paysage japonais. Avec eux au loin ils emportent le style de leurs maisons de bois et de papier, quel que soit le climat, un peu comme nos coloniaux construisent des villes ressemblant à nos sous-préfectures.

Loin du Japon ils ne trouvent plus à satisfaire leur besoin de sociabilité. Ils regrettent les auberges japonaises si joliment dispersées dans la campagne autour des villes ; ils regrettent la cuisine japonaise et les *geishas* qui chantent les légendes et les paysages japonais, comme beaucoup de nos concitoyens à l'étranger regrettent les cafés, les boulevards et la « vie parisienne ».

Il est évident qu'ils arriveront à sortir de chez eux. La victoire leur créera des obligations d'expansion. Leur population s'accroît. Européanisés, ils tiendront à faire comme les Européens qui émigrent en masses. L'idée de leur mission civilisatrice en Extrême-Orient les pousse. C'est une race de raisonneurs qui par orgueil national a su déjà, au cours de son histoire, faire bien des sacrifices. C'est la tête qui mène chez ces conservateurs qui par moments deviennent des révolutionnaires radicaux. Mais certainement le plus gros sacrifice que leur imposera la victoire sera de vivre hors du Japon, car dans ces îles, pendant des siècles, il s'est formé entre l'homme et le paysage une infinité de liens ténus et vivants, douloureux à rompre.

LOUIS AUBERT

LETTRES A MA NIÈCE[1]

XXXIX

Paris, lundi, 5h. [1868].

Mon bibi,

..... J'arrive à l'instant de Creil et de Montataire où j'ai pris des notes[2] sous la pluie pendant deux heures. C'est la troisième fois que je fais ce voyage !

Je vais re-sortir et aller au Jockey-Club pour les renseignements sur les courses, etc., etc.....

Adieu, mon loulou.....

Ton vieil oncle,

G. F.

XL

Paris, mardi matin [1868].

Mon loulou,

..... J'ai vu hier au soir Monseigneur (nous avons dîné ensemble chez Magny) et *je lui ai fait des excuses*, — car le pauvre garçon était resté navré de la façon dont je l'avais traité. — « Monseigneur est si bon ! » N'avais-je pas eu la mine du grand-vicaire qui secoue son évêque ! Il paraît que toi

1. Voir la *Revue* du 1er septembre. — — Dans cette *Revue* du 1er septembre, p. 12, au lieu de : « Monseigneur a un tempérament un peu nerveux », lire : « Monseigneur a un tempérament si peu nerveux » ; p. 23, au lieu de : « sur la rotule du pied gauche », lire : « sur la rotule du genou gauche ».

2. Sur les fabriques de faïences, — pour l'*Éducation sentimentale*.

ou ta grand'mère vous avez raconté la scène aux Achille, — car madame Achille l'a redite à Bouilhet lui-même. — Bref, j'ai eu des remords et lui ai demandé pardon, car tu sais que je n'aime pas à affliger ceux que j'aime. — Bon nègre, au fond.

Jane Robinet m'a envoyé deux billets pour son concert avec une lettre *très bien* troussée où elle me prie d'y venir. Mais, franchement, je suis si indigné contre moi-même de sortir le soir trop souvent, que je balance un peu à perdre encore cinq à six heures de travail. — C'est pour lundi prochain. — J'ai vu hier madame Sand qui m'a demandé de vos nouvelles à tous. Elle est de plus en plus aimable.

Dernière nouvelle : on a vuidé cette nuit les lieux de mon domicile et messieurs les vidangeurs ont fait tant de bruit que je n'ai pu fermer l'œil. Dans l'espèce de cauchemar qu'ils m'ont donné, j'ai rêvé... l'Empereur et ma nièce : toutes les sommités.....

Ton vieux ganachon,

G. F.

XLI

Croisset, vendredi matin, 24 août 1868.

Ma chère Caro,

..... J'ai lu à l'idiot d'Amsterdam trois cent soixante-dix pages de mon roman (tout ce qu'il a d'écrit). Cette petite lecture m'a demandé douze heures ! Aussi étais-je fatigué mardi. Mon auditeur a paru enchanté.

Je prépare maintenant la fin de mon chapitre. J'arrange le château et la forêt de Fontainebleau ! Quel travail ! Et songer que j'en ai encore pour une grande année ! C'est quand je me remets à la besogne que je me sens fatigué !.....

Ton vieux

G. F.

XLII

Paris, mercredi matin, 5 mai 1869.

Oui, mon loulou....., le père Cloquet pense que ton voyage en Norvège te fera grand bien. Que ne puis-je vous accompagner ! Moi aussi, j'aurais bien besoin d'un petit voyage ! mais...

J'espère dans quinze jours ou trois semaines avoir enfin terminé mon roman ! c'est-à-dire donner au copiste les premières pages vers le 20 ou le 25 de ce mois. Quel soulagement ! Quant à une lecture entre nous deux, la partie me semble manquée, irrévocablement. Il faut attendre le livre imprimé. Toi et ton mari, vous ne devez pas manquer de sujets de conversation : 1° le voyage ; 2° l'ameublement de l'hôtel ! — Penses-tu à la manière dont ton oncle Achille Dupont en parlera ? Tu vas marcher, dans son estime, immédiatement après la baronne, puisque, ayant déjà une « délicieuse villa » à Dieppe, tu auras « un charmant hôtel » à Paris... .

Tu as, sans doute, lu dans les feuilles le détail de la fête qu'a donnée jeudi dernier la princesse Mathilde à son cousin ? J'ai contemplé de près, pendant longtemps, celui qui nous a sauvés. Son épouse paraît m'avoir oublié ! En revanche, j'ai beaucoup causé avec madame de Metternich. Je suis invité à aller demain entendre chanter, chez madame Espinasse, une dame de Bordeaux que j'ai entendue déjà il y a deux ans et qui est fort curieuse. Je n'irai probablement pas, car j'ai envie de me *cloîtrer* pendant quelques jours pour avoir fini plus vite.

En fait de bêtise parisienne, que dis-tu de ceci : hier, pendant que la pluie tombait le plus fort, les bourgeois qui habitent en face de moi *dînaient sur leur terrasse*, à l'abri d'une tente. Et il faisait un froid de chien ! j'avais du feu !

Adieu, pauvre loulou. Écris-moi longuement et aime toujours ton vieil oncle en pain d'épice qui t'embrasse.....

G. F.

XLIII

Dimanche matin 23 mai [1869].

Je suis si exténué que j'ai à peine la force de t'écrire. — Maintenant que j'ai fini mon roman, je m'aperçois de ma fatigue. — J'ai passé la semaine à récoler mon manuscrit que je donne demain à recopier. Ce sera l'affaire de huit à dix jours. Il faudra que je le relise, puis je m'en retournerai à Croisset.....

Autre sujet de fatigue. La princesse Mathilde m'a demandé par deux fois à ce que je lui lise des fragments de mon roman. A la troisième requête, j'ai cédé et hier je me suis mis à lire les trois premiers chapitres. Là-dessus, enthousiasme de l'aéropage impossible à décrire et il *faut* que tout y passe, ce qui va me demander (au milieu de mes autres occupations) quatre séances de quatre heures chacune.

Elle a le temps de m'entendre, elle! Elle ne repousse pas Vieux au dernier plan.....

Ton vieil oncle,

G. F.

XLIV

[Croisset, juin 1869.]

Mon loulou,

..... L'agitation politique de Paris est complètement calmée. L'empereur a eu sur les boulevards une véritable « ovation », comme on dit dans les journaux. — Ce qui a mis fin à ces manifestations, c'est que les bourgeois se sont rangés du côté des agents de police et tombaient à coups de canne sur les braillards. — Monseigneur a dû revenir aujourd'hui de Paris, où il a été lire à Chilly[1] son *Aïssé*[2]. Sa pièce passera à la fin de janvier, après celle de George Sand. Je l'ai trouvé, il y a huit jours, malingre et triste.....

J'ai repris mes vieilles notes de *Saint Antoine*, car je rêvasse une refonte générale de cette ancienne toquade. Je lis des bouquins ecclésiastiques, et je viens de finir le *Saint Paul*, de Renan, paru il y a quatre ou cinq jours.....

Soignez-vous l'un l'autre et revenez en bon état vers ton vieux ganachard qui t'aime et t'embrasse,

G. F.

..... Je suis revenu de Rouen, hier, sur le bateau de Bouille, au milieu de l'*éluite*. J'ai fait la conversation, j'ai été charmant. C'était infect.

1. Directeur de l'Odéon.

2. *Mademoiselle Aïssé*, drame en vers, — représenté à l'Odéon après la mort de l'auteur, en 1872.

XLV

Mercredi soir [juin 1869].

Mon loulou,

..... Je ne fais que tousser et cracher, j'ai les membres moulus comme si on m'avait donné des coups de bâton, je me sens la tête vide et bourdonnante. J'ai trop travaillé depuis six mois et j'ai besoin d'un long repos, ce qui ne m'empêche pas d'avoir repris les notes de *Saint Antoine* et d'y rêvasser tout doucement. A la fin de la semaine prochaine, Monseigneur sera revenu de Paris et nous nous mettrons à corriger l'*Éducation sentimentale*, phrase par phrase : ce sera l'affaire d'une quinzaine, au moins. Ma dernière lecture chez la Princesse a atteint les suprêmes limites de l'enthousiasme (textuel). Une bonne partie de ce succès doit revenir à la manière dont j'ai lu. — Je ne sais pas ce que j'avais, ce jour-là, mais j'ai débité le dernier chapitre d'une façon qui m'a ébloui, moi-même. — J'ai signé mon bail de la rue Murillo, et choisi les étoffes pour tendre. Je crois qu'à peu de frais je peux m'organiser là un gentil réduit, « une délicieuse bonbonnière », comme dirait M. Achille Dupont.....

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

XLVI

Samedi soir, 19 juin 1869.

..... Je ne me rappelle pas ce que je t'ai dit à la porte du Café Riche : n'était-ce pas de prendre des notes ? Celles que tu peux écrire sont sans doute plus pittoresques que les miennes présentement, car je suis perdu dans les Pères de l'Église. Ma fatigue est passée et je médite un *Saint Antoine* tout nouveau : mon ancien ne me servira que comme fragments.....

Quant à l'extérieur, la politique est au calme plat. A Saint-Étienne, près Lyon, il y a eu révolte des ouvriers mineurs, et on a cassé quelques prolétaires.

J'oubliais de te dire que, jeudi, ton oncle Achille Dupont est venu déjeuner..... Il m'a raconté l'histoire de mademoiselle de Z..., que j'ignorais, puis des détails sur la sœur cadette,

qui sont HÉNAURMES ! Tout cela jette un jour bien défavorable sur « nos campagnes ».

Pauvre loulou, je voudrais bien traverser avec toi celles qui t'entourent ! Je t'avoue que je vous jalouse bassement. Tu n'imagines pas comme je suis content de voir que les voyages te plaisent ! N'est-ce pas que c'est une sorte de vie nouvelle qui vous est révélée ? Comme on respire bien dans les pays inconnus ! et comme on *aime tout* !

Je suis flatté des belles connaissances que vous faites. — Les personnes de la famille royale de Suède sont, à ce qu'on m'a dit, les meilleures gens du monde. Ceux qui les entourent doivent leur ressembler.....

Ton vieil oncle,

G. F.

XLVII

Mercredi, 7 juillet 1869.

Quelle bonne lettre tu m'as écrite, mon pauvre loulou !..... Savez-vous maintenant l'époque à peu près certaine de votre retour ? Monseigneur est parti pour Vichy, il y a huit jours. Il ira ensuite au Mont-Dore. On ne sait pas au juste ce qu'il a. Sa terrible hypocondrie doit avoir une cause organique ? Mais peut-être que non ! Il m'a *navré*, les deux dernières fois que je l'ai vu. Sa maladie, outre qu'elle m'afflige beaucoup pour lui, me gêne dans mes petites affaires personnelles, car nous devions ensemble revoir mon roman. Quand sera-t-il en état de s'occuper de cette besogne ? S'il ne revient pas dès le commencement d'août, je serai obligé de revenir ici dans le mois de septembre. Tout cela détraque mes vacances. Mais il faut avoir de la philosophie !

Croirais-tu que je ne pense pas du tout à mon roman ? *Saint Antoine* m'occupe entièrement, d'une part, et, de l'autre, je *brûle* de m'installer dans mon logement de la rue Murillo.

Cette lettre a été interrompue deux fois, la première par la visite de madame Heuzey et de sa fille qui sont venues m'inviter à dîner pour aujourd'hui, — et, la seconde, par la visite du citoyen Raoul-Duval[1] accompagné de son épouse. — J'ai

1. Avocat général, puis député.

donc dîné aujourd'hui à Rouen (j'y retourne demain pour dîner chez Lapierre[1]) : tu vois que je me vautre, que je me dégrade. — Cependant j'ai refusé d'aller aux courses, dimanche dernier, et on m'avait offert une place dans la « loge des autorités » ! !.....

Comme tu as l'air de t'amuser, mon Carolo ! N'est-ce pas que c'est bon, les voyages ! Je comprends parfaitement ton envie de voir la Grèce et l'Italie ; — *je dirai plus* : je t'engage à y céder. Tu m'as fait rire avec ta description des « lions » suédois. J'aurais voulu voir Ernest étaler ses grâces dans des polkas échevelées ! Vous allez rester dans la tête de ces braves gens-là comme le type du chic parisien : — ils vous ont tous trouvé un « cachet plein de distinction », j'en suis sûr.

Je ne vois aucune nouvelle à vous narrer. La politique est au calme. On s'attend cependant à des changements ministériels, à des réformes libérales. — Il faudra bien que l'empereur en passe par là. — Quant à de l'agitation, il n'y en a aucune.....

Hier, sur le bateau de Bouille, j'ai vu une chose gigantesque, à savoir *deux plats montés* pour le repas de noces de mademoiselle Hardel ! Quelle architecture ! Le pâtissier se tenait debout auprès, et l'*éluite* venait les examiner. Ces deux pâtisseries, hautes d'un pied et demi, étaient terminées par une sylphide ou ange portant des couronnes. Le reste demanderait une page de description.....

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

XLVIII

Croisset, mercredi, 6 h. 1/2, 7 septembre 1869.

Mon loulou,

Ta grand'mère va très bien depuis ton départ. Lundi et hier elle a fait avec moi un bon tour de jardin, et, bien qu'elle te regrette beaucoup et parle de toi sans cesse, elle est moins triste que pendant ta présence. La raison en est qu'elle se désole moins de sa surdité pendant les repas. Tout est là !.....

1. Directeur du *Nouvelliste de Rouen*.

Je vais ce soir me mettre à faire gueuler Isis dans les ténèbres. Toutes mes notes sont relevées et mes mouvements préparés. Adieu, mon bon petit critique, mon auditeur enthousiaste ou, mieux, ma chère fille.

Ton vieil oncle qui t'embrasse bien fort,

G. F.

XLIX

Jeudi, 10h., 14 octobre 1869.

..... Je ne suis pas gai! Sainte-Beuve est mort hier à 1 heure et demie de l'après-midi. Je suis arrivé chez lui comme il venait d'expirer. Quoique cela ne fût pas un intime, sa disparition de ce monde m'afflige profondément. Le cercle des gens avec lesquels je peux causer se rétrécit. La petite bande diminue. Les rares naufragés du radeau de la Méduse s'anéantissent. J'avais fait *l'Éducation sentimentale*, en partie, pour Sainte-Beuve. Il sera mort sans en connaître une ligne! Bouilhet n'en a pas entendu les deux derniers chapitres[1]. — Voilà nos projets! — L'année 1869 aura été dure pour moi! Je vais donc encore me trimbaler dans les cimetières!.....

Mon roman paraîtra, à ce que dit l'imprimeur, à la fin de ce mois. Mais je n'en crois rien. S'il paraît le 10 ou 12 novembre, on aura le temps de le lire avant l'ouverture de la Chambre. Tu n'imagines pas comme il m'intéresse peu! Ce que je voudrais, ce serait d'être à Croisset, tranquillement, entre toi et notre pauvre vieille, à travailler *Saint Antoine*. Tel est mon caractère.....

Il m'ennuie de ta gentille personne et de ta spirituelle compagnie.....

Ton vieil oncle,

G. F.

L

Paris, lundi, minuit [1869].

..... Ton brave homme d'oncle est accablé d'affaires à en perdre la boule.

1. Louis Bouilhet était mort le 19 juillet.

Non seulement 1° mon livre va paraître, mais 2° il est question de jouer *Aïssé* prochainement (il n'y a rien de positif) ; 3° nous travaillons toujours la féerie ; 4° nous intriguons souterrainement pour la faire recevoir.....

Des fragments de *l'Éducation sentimentale* paraîtront demain dans une trentaine de journaux. La semaine est mal choisie à cause de la politique, qui change d'aspect cependant : car Rochefort est complètement démonétisé et il pourrait bien ne pas être nommé. L'opposition est en baisse dans l'opinion publique.....

Ton vieux ganachon qui t'aime,

G. F.

LI

Croisset, mercredi, 3 h. [juin 1870].

Si je m'ennuie de toi, mon pauvre loulou ? Je crois bien ! Oui, je m'ennuie, et beaucoup, énormément, n'ayant depuis ton départ personne à qui parler !.....

Il est vrai que je ne deviens pas un monsieur facile. Mes pauvres nerfs ont été mis à de trop rudes épreuves, et ce qu'il me faudrait pour les calmer est hors de ma portée. Si je t'avais près de moi, ma chère Carolo, si je pouvais causer, chaque jour, pendant quelques heures avec ta gentille personne, comme ce serait bon ! Quel dommage que Neuville[1] ne soit pas Croisset !.....

Je suis au milieu de mon travail[2] ; j'en ai encore pour un mois. Outre qu'il m'est pénible sous le côté du cœur, il est difficile en soi. J'ai peur de trop dire, ou pas assez.

Tu fais bien de te livrer au bon Plutarque. La fréquentation de ces bonshommes-là est tout ce qu'il y a de plus sain ; cela tonifie et élève. Moi, je relis les conversations de Gœthe et d'Eckermann, le soir, dans mon lit, et, comme comique (un comique très froid), toutes les professions de foi de MM. les candidats démocratiques au conseil d'arrondissement. La platitude de ces idiots vaniteux me charme.

1. Où j'habitais alors, près de Dieppe.

2. Une préface aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet.

Je voudrais bien voir ton étude de poissons, — et encore plus l'artiste.....

Ton vieil oncle, qui continue à n'être pas gai.

G. F.

LII

Croisset, mardi, minuit, 29 juin 1870.

Ma chère Caro,

Comme tu as l'air de t'ennuyer à Luchon! Tes lettres sont à la fois comiques et lamentables! Ton *temps d'exil* ne va pas durer au delà de la semaine prochaine.....

J'ai fait, il y a huit jours, un triste voyage à Paris! Quel enterrement[1]! J'en ai rarement vu de plus apitoyant! Dans quel état était le pauvre Edmond de Gonçourt! Théophile Gautier, qu'on accuse d'être un homme sans cœur, pleurait à seaux. Moi, de mon côté, je n'étais pas bien crâne. Cette cérémonie, jointe à la chaleur qu'il faisait, m'avait brisé, et j'ai été pendant plusieurs jours dans une fatigue incompréhensible. Depuis hier cependant je vais mieux, grâce aux bons bains de Seine, je crois.

De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois, moi, Théo et Edmond de Goncourt! — Se sont en allés successivement depuis dix-huit mois : Gavarni, Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt — et ce n'est pas tout! Mais il est inutile de t'attrister avec mes chagrins. Je tourne au sheik.

Ta grand'mère *va très bien*. Elle m'a demandé des détails sur *Saint Antoine*, et les a écoutés avec plaisir. Tu vois qu'il y a une grande amélioration.....

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime,

G. F.

1. Celui de Jules de Goncourt.

LIII

Croisset, nuit de vendredi, 1 h., [1870].

Ma chère Caro,

Je m'étonne de ton manque d'enthousiasme pyrénéen! Tu as dû voir aujourd'hui le cirque de Gavarnie et revenir par le port de la Pecade? C'est bien beau, autant que je m'en souviens. Mais madame est gâtée par l'habitude des grands voyages!.....

Moi, pour me remonter, j'ai pris des bains froids et je m'en trouve bien. De plus, tous les soirs après dîner, je fais un tour de promenade dans le grand potager, seul et en ruminant une foule de souvenirs... peu folichons. Tu me cites, en manière d'exhortation, quatre vers de Chénier. Mais Chénier, quand il les a faits, était plus jeune que moi, et d'ailleurs il avait la cervelle remplie naturellement par des images plus gracieuses que la mienne. — Ma vie a été bouleversée par la mort de Bouilhet. Je n'ai plus *personne* à qui parler! C'est dur.....

Il a fait, ces jours-ci, une chaleur à crever. L'*Horloger*, qui est venu hier, trouve que c'est très fâcheux pour les biens de la terre. Mais aujourd'hui le *fond de l'air* est froid. Quelle belle nuit! La lune brille sur la rivière et, par ma fenêtre ouverte, j'entends le cri d'un grillon.....

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime,

G. F.

LIV

Vendredi soir, minuit, 8 juillet 1870.

Ma chère Caro,

..... Demain, sans faute (oui, demain soir, 9 juillet), je me mets définitivement à écrire *Saint Antoine*! J'ai besoin de quelque chose d'extravagant pour remonter mon pauvre bourrichon.

J'ai cependant bien travaillé avec d'Osmoy, qui est arrivé ici lundi et en est reparti tantôt, étant trop inquiet de sa

femme qui, en effet, est malade. Nous avons rarrangé ensemble une comédie de mon pauvre Bouilhet, c'est-à-dire que nous avons amélioré (je crois) la conduite de la pièce[1]. C'est, pour moi, un travail de deux mois, encore. J'espère m'y livrer pendant les répétitions d'*Aïssé*? D'ailleurs, rien ne presse. *Saint Antoine* avant tout!.....

Ton vieil oncle,

G. F.

LV

Nuit de jeudi, 2 h., 15 juillet 1870[2].

Chère Caro,

..... D'Osmoy a été content de ma préface. Je n'y veux plus penser. Je suis tout à *Saint Antoine* et j'espère, à la fin de cette semaine, en avoir écrit quatre pages.....

Je suis encore terrifié par la laideur de la mère X... Je l'ai regardée hier, au crépuscule, comme elle était assise sur le banc, devant le salon. Un jour verdâtre l'éclairait. Elle m'a paru épouvantable et, en plus, d'une stupidité mirifique. — Mais, ce matin, apparition et rognonnements de l'Horloger! Je ne m'en lasse pas.

J'ai rarement vu une aussi belle nuit que celle qu'il fait maintenant! La lune brille à travers le tulipier; les bateaux qui passent font des ombres noires sur la Seine endormie, les arbres se mirent dans son eau, un bruit d'avirons coupe le silence, à temps égaux. C'est d'une douceur sans pareille. Il serait temps de se coucher, néanmoins.

Ah! pauvre loulou, tu ne trouves pas les bourgeois qui t'entourent ruisselants de poésie. — Je crois bien! Plus tu iras et plus tu seras convaincue qu'on ne peut causer qu'avec très peu de monde! Le nombre des imbéciles me paraît, à moi, augmenter de jour en jour. Presque tous les gens qu'on connaît sont intolérables de lourdeur et d'ignorance! On va et revient du Mastoc au Futile.....

Ton vieil oncle,

G. F.

1. *Le Sexe faible*, comédie qui n'a jamais été jouée.

2. Le jour même où la guerre fut déclarée.

LVI

Nuit de jeudi, 29 juillet 1870.

Mon pauvre loulou,

Je voulais t'écrire, tantôt, avant le dîner. Mais j'ai reçu, à ce moment-là, la visite de Bataille et de son épouse accompagnée de ses deux enfants. Nous n'avons parlé que de la guerre, bien entendu. Je vois que tout le monde est inquiet. Moi-même, je me sens le cœur tout serré. L'angoisse publique me gagne, et, s'ajoutant à mes motifs personnels d'embêtement, ça ne laisse pas que de faire un joli petit total. — Toi aussi, ma chère Caro, tu me parais un peu sombre? Est-ce que ton mari a de sérieuses inquiétudes relativement à ses affaires? ou bien est-ce toi, seulement, qui te préoccupes outre mesure? — Je crois que de toutes façons j'ai mangé (comme on dit) mon pain blanc le premier. L'avenir ne m'apparaît point sous des couleurs de rose. Si je te savais absolument heureuse, au moins! Ce serait une consolation, car tu es bien la personne de la terre que j'aime le mieux, ma chère Caro. Comme je regrette ta gentille compagnie! Songe donc que je n'en ai plus maintenant *aucune*! Voilà que je vais m'attendrir comme une bête! causons d'autre chose!

De quoi? Du bon *Saint Antoine*. Eh bien, il va doucettement. J'espère en avoir écrit quatorze ou quinze pages au milieu de la semaine prochaine. Alors j'irai te faire une petite visite.

Tâche de secouer ta grand'mère. Il faut ne pas la plaindre et l'empêcher de penser à elle-même, continuellement.

J'ai reçu une lettre lamentable de madame Sand[1]. Il y a une telle misère dans son pays qu'elle redoute une *jacquerie*. Les loups viennent la nuit jusque sous ses fenêtres, poussés par la soif, et elle leur fait la chasse avec son fils.

Il y a des tableaux plus gais, tels que la vue de l'*Horloger* dont j'ai joui ce matin.

Je m'aperçois que cet imbécile-là occupe une place dans

1. Voir *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, p. 224.

mon existence : car il est certain que je suis joyeux quand je l'aperçois, ô puissance de la Bêtise !.....

Ton vieil oncle,

G. F.

LVII

Mardi, 6 h., 17 août 1870.

Rien de neuf *chez moi*. Nous venons d'apprendre la dépêche de Verdun, mais nous n'osons encore y croire.

Ce qui me ronge, ma chère Caro, c'est mon inaction forcée. Si elle dure quelque temps encore, je crois que j'éclaterai.

J'ai eu hier, un bel accès de fureur causé par une plaisanterie du jeune B... J'ai même hésité à aller à Rouen tout exprès pour lui flanquer des calottes, je te conterai cela.

L'impassibilité de ta grand'mère est sublime. Je n'ai que mon voisin Fortin qui me comprenne. Il vient me voir plusieurs fois par jour, car sa femme l'exaspère par son calme. Nous irons ce soir à Rouen ensemble pour avoir des nouvelles.

Donne-nous des tiennes et surtout de celles des affaires d'Ernest. Le père C... a des hallucinations. Il croit que les Prussiens se livrent sur son épouse à des actes de la plus complète immoralité, il veut étrangler cette même épouse qu'il prend pour les Prussiens. Le docteur Morel est venu le voir tout à l'heure.

Je trouve cette petite anecdote pleine de charme.

Mais si ça dure comme ça quelque temps, tout le monde perdra la boule !.....

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

LVIII

Croisset, mercredi, 6 h. soir, 18 août 1870.

..... Pas de nouvelles de la guerre ! J'ai peur qu'elles ne soient mauvaises ! Ta cousine Juliette est venue ce matin déjeuner à Croisset. Elle a appris par Gustave Roquigny qu'Ernest a une commande du gouvernement. Je suis bien content de cela : il va pouvoir faire travailler ses ouvriers, et, sous le

rapport du crédit, c'est bon. Tu serais bien gentille de venir passer avec nous la journée de dimanche?

J'ai été hier soir au chemin de fer pour avoir des nouvelles.....

Renard, le chef de gare, indigné contre son cousin C... l'a menacé de « le f... sous un train ».

« Et je suis capable de le faire, monsieur, tant j'ai les nerfs agacés! »

Ah! nous sommes, tous, dans un bel état!.....

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse bien fort,

G. F.

LIX

Vendredi soir, minuit, 28 août 1870.

Mon pauvre Caro,

Sais-tu ce qui rendait ta grand'mère si triste? Depuis huit mois elle croyait avoir un *cancer au sein*! Et elle a été, avant-hier, consulter ton oncle Achille qui l'a examinée, et absolument rassurée, car elle n'a pas plus de cancer que moi: aussi est-elle maintenant tout autre d'humeur et d'esprit.

Elle est même assez raisonnable pour être résignée d'avance à mon départ: car, si le siège de Paris a lieu (ce que je crois maintenant), je suis très résolu à ficher mon camp avec le fusil sur le dos. Cette idée-là me donne presque de la gaieté. Mieux vaut se battre que de se ronger d'ennui comme je fais.

Je travaille, mais si mal que je n'avance à rien.

J'ai mené avant-hier ta grand'mère chez Colignon[1]. Nous y retournons demain. Elle ne t'a pas écrit aujourd'hui parce qu'elle a eu la visite de madame X... (qui pourrait bien être un espion de la Prusse!) et de la petite mère Fortin, laquelle viendra habiter avec ta bonne-maman si son mari part avec moi; — et, si je pars, il partira.

Comme c'est drôle de n'avoir pas de nouvelles du *théâtre de la guerre* depuis huit jours! On ne sait pas même où est ce théâtre!

On a amené, ce soir, à Rouen quatre cents blessés.

1. Dentiste.

Ce qui me fait croire au siège prochain de Paris, c'est que l'ennemi se refoule (ou est refoulé) vers la Brie, que la Nièvre et le Loiret sont en état de siège, et qu'on s'est mis à refortifier Paris dès le lendemain de nos revers. Mais, avant le siège, il y aura, sous les murs de cette bonne Lutèce, une bataille décisive.....

Adieu, chère Caro. Bon courage! Moi, j'en ai maintenant, plus que la semaine dernière.....

Ton vieil oncle,

G. F.

LX

Croisset, mercredi 5 h., 31 août 1870.

Ma chère Caro,

.....Les B...[1] m'ont l'air fort heureux d'être loin du « théâtre de la guerre ». Leurs petites filles ne sont pas agaçantes; mais ce pauvre B... a des crachements continuels! Croirais-tu que, de mon lit, je l'entends dans le jardin. C'est là ce qui me réveille, le matin, avec les disputes d'Hyacinthe[2] et de ta grand'mère.

Je t'assure, mon Carolo, que je n'en peux plus! Si une vie pareille devait se prolonger, je deviendrais fou ou idiot. J'ai des crampes d'estomac avec un mal de tête permanent. Songe que je n'ai personne, *absolument personne*, avec qui même causer! Ta grand'mère continue à gémir sur la faiblesse de ses jambes et sur sa surdité. C'est désolant!

Parlons de la guerre, — pour nous égayer. — Fortin a vu ce matin un jeune homme de Stenay échappé des mains des Prussiens et qui lui *a affirmé* que Mac-Mahon et Bazaine étaient dans d'excellentes positions. Il y a cinq jours, Mac-Mahon avait couché chez le père de ce jeune homme-là, — deux jours avant qu'il fût fait prisonnier par eux.

Il paraît que Bazaine a noyé dans la Moselle (ou plutôt dans une tranchée où il a amené les eaux de la Moselle) 25 000 Prussiens, — et il en a fait bien d'autres!

Le siège de Paris n'est guère probable. On va défendre

1. Des parents qui étaient venus se réfugier chez ma grand'mère.

2. Femme de chambre.

les stations entre Rouen et Paris, et on s'occupe aussi de défendre Rouen !!!

La garde nationale de Croisset (chose bien importante) se réunit, enfin, dimanche prochain.....

La Princesse restera à Paris, jusqu'au bout.....

Et toi, pauvre chérie, as-tu un peu de courage? Et ton mari? Si tu as quelque chose à me communiquer, écris-le-moi sur une feuille volante[1].

Où est le temps où je te donnais des leçons, quand mon pauvre Bouilhet venait tous les samedis !.....

Je t'embrasse tendrement.

Ton vieil oncle,

G. F.

LXI

Lundi, 6 h., 12 septembre 1870.

Ma chère Caro,

Ton oncle Achille Flaubert est venu nous voir, cet après-midi, avec toute sa famille. Il trouve que tu fais bien de ne pas vouloir te charger de son argenterie. Il a reçu deux lettres de Paris où on lui dit que Paris est très décidé à se battre. Cela est certain. La ville contient maintenant 600 000 hommes dont 500 000 bien armés. Il y a quantité d'inventions formidables. Seront-elles effectives? Espérons-le; moi, je ne compte pas sur la paix.....

D'Osmoy, vendredi dernier, était à Lagny et marchait avec des spahis *sur* les Prussiens! Le reverrai-je?

Le père X..., le beau-père de mon ami Z..., *ne pouvant plus parler, de peur*, est parti pour la Belgique avec son gendre.

Notre voisin H... a barricadé sa grille avec des planches.

Ce que j'éprouve, c'est de l'écœurement. Comme les journées sont longues à s'écouler !.....

Ton vieil oncle,

G. F.

1. Pour être lu à part et ne pas inquiéter ma grand'mère.

LXII

Jeudi, 4 h., 16 septembre 1870.

Mon pauvre Caro,

..... Sous ta résignation apparente tu me sembles avoir une grande inquiétude? Épanche-toi avec ton pauvre vieux, ma chère fille.

Je suis devenu plus calme. Je reste enfermé toute la journée et, seul, je m'abandonne à tout mon chagrin. J'ai essayé plusieurs fois de travailler : impossible! Le pire, c'est l'heure des repas.....

Ernest travaille-t-il encore? Je croyais presque que tu serais partie pour l'Angleterre, hier?.....

Paris est décidé à la résistance quand même, — et les Prussiens vont refluer sur la province. Cela me paraît immanquable; c'est une question de temps. Rouen est décidé à céder tout de suite, mais le département se défendra... comment?

Adieu, pauvre chérie. Bon courage. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux

G. F.

Je vais m'équiper pour l'exercice[1].

LXIII

Jeudi soir, 11 h., 23 septembre 1870.

Mon pauvre Caro, ça va un peu mieux aujourd'hui. Il nous est venu des nouvelles tellement bonnes qu'elles vous desserrent la poitrine, bien qu'on ne veuille pas y croire (je ne te les envoie pas pour ne pas te faire une fausse joie), tant nous avons été trompés souvent! Ce qu'il y a de sûr, c'est que partout on fond des canons, on s'arme et on marche sur Paris. Il est passé à Rouen, depuis deux jours, 53 000 hommes de troupes (tous les prisonniers de Sedan s'échappent). On forme des armées. Dans quinze jours, il y aura peut-être

1. Il avait été nommé lieutenant de la garde nationale de Croisset.

un million d'hommes autour de Paris! Les gardes nationaux de Rouen partent samedi prochain.

Comme on sait qu'il ne faut attendre aucune pitié des Prussiens, et qu'ils *ne veulent* pas faire la paix, les gens les plus timides sont résignés, maintenant, à se battre à outrance. Enfin il me semble que tout n'est pas perdu!

Je t'assure que moi, j'ai cru, plusieurs fois, devenir fou. Ce qui me ronge, c'est l'oisiveté. Et les doléances! et les bavardages! Mais, pour le moment, je suis remonté.

Ta grand'mère va bien. Nous avons eu, aujourd'hui, la visite de madame Braine et de madame Lapierre; dimanche dernier, celle de Raoul-Duval avec madame Perrot (la mère de Janvier[1]), madame Lepic (sa fille) et la femme d'un colonel, madame de Gantès. Celle-là était dans un joli état! Elle a parcouru le champ de bataille de Sedan pour découvrir son mari parmi les cadavres; elle ne l'a pas trouvé.....

Lundi, j'ai été déjeuner à Hautot, chez le philosophique Bataille! Quel heureux tempérament d'homme!

Voilà toutes les nouvelles, ma pauvre chérie. — Et toi, que deviens-tu? Ta seconde lettre (celle d'aujourd'hui) est moins triste que la première. Mais, quand Juliet sera retournée à Lyndon, j'ai peur que tu ne t'ennuies beaucoup à Londres[2], dont le climat d'ailleurs n'est pas sain. J'y ai toujours été malade. C'est une ville qui me fait peur. Et puis je doute que la nourriture te soit bonne : *pas de pot-au-feu!* ni mille petites choses auxquelles nous sommes habitués.....

Pas de nouvelles de d'Osmoy.

Feydeau, qui est à Boulogne-sur-mer, m'a écrit aujourd'hui pour me dire qu'il « crevait de faim » et me demander de l'argent. Je vais lui en envoyer. Nous sommes assaillis de pauvres! Ils commencent à faire des menaces. Les patrouilles de *ma* milice commenceront la semaine prochaine et je ne me sens pas disposé à l'indulgence.

Ce qu'il y a d'affreux dans cette guerre, c'est qu'elle vous rend *méchant*. — J'ai, maintenant, le cœur sec comme un

1. Janvier de la Motte, ancien préfet.

2. Mon mari avait tenu à m'éloigner de Dieppe, où l'on redoutait l'arrivée des Prussiens, et j'avais accepté l'hospitalité dans la famille de mon ancienne institutrice, Juliet Herbert, à Londres.

caillou. — Et, quoi qu'il advienne, on restera stupide. Nous sommes condamnés à parler des Prussiens jusqu'à la fin de notre vie! On ne reçoit pas sur la cervelle de pareils coups impunément! L'intelligence en demeure ébranlée.

Je me regarde, pour ma part, comme un homme fini, vidé. Je ne suis plus qu'une enveloppe, une ombre d'homme. La société qui va sortir de nos ruines sera militaire et républicaine, c'est-à-dire antipathique à tous mes instincts. « Toute gentillesse », comme eût dit Montaigne, y sera impossible. C'est cette conviction-là (bien plus que la guerre) qui fait le fond de ma tristesse. Il n'y aura plus de place pour les muses.

Mais je suis ingrat envers le Ciel, puisque j'aurai encore ma chère Caro que je bécote bien fort.

Ton vieil oncle,

G. F.

LXIV

Croisset, mardi soir, 28 septembre 1870.

Mon pauvre loulou,

Je suis *remonté*, — car je suis résigné à tout. Je dis à *tout*. Depuis dimanche où nous avons appris les conditions que la Prusse voudrait nous imposer, rien que pour un armistice, il s'est fait un revirement dans l'esprit de tout le monde. C'est maintenant un duel à mort. Il faut, suivant la vieille formule, « vaincre ou mourir » : les hommes les plus capons sont devenus braves. La garde nationale de Rouen envoie demain son 1er bataillon à Vernon. Dans quinze jours, toute la France sera soulevée : — j'ai vu aujourd'hui à Rouen des mobiles des Pyrénées ! — Les paysans de Gournay marchent sur l'ennemi. De l'ensemble des nouvelles, il résulte que nous avons eu l'avantage dans toutes les escarmouches qui ont eu lieu aux environs de Paris, malgré la panique des zouaves du général Ducrot. — Mais j'oublie que ton mari t'envoie tous les jours *le Nouvelliste*. — Je commence, aujourd'hui, mes patrouilles de nuit. J'ai fait tantôt à « mes hommes » une allocution paternelle où je leur ai annoncé que je passerais mon épée dans la bedaine du premier qui reculerait, en les engageant à me flanquer à moi-

même des coups de fusil s'ils me voyaient fuir. — Ton vieux baudruchard d'oncle est *monté* au ton épique! Quelle drôle de chose que les cervelles et surtout que la mienne! Croirais-tu que, maintenant, je me sens presque gai! J'ai recommencé hier à travailler et j'ai retrouvé l'appétit!

Tout s'use, l'angoisse elle-même.

Ton oncle Achille Flaubert me dépasse, — car il veut quitter ses malades et prendre un fusil.

P... qui tremblait, il y a huit jours, a maintenant son sac tout préparé et ne demande qu'à marcher. — Chacun sent *qu'il le faut*. Le temps des plaintes est passé! A la grâce de Dieu! Bonsoir!

Peut-être suis-je fou? Mais, à présent, j'ai de l'espoir. Si l'armée de la Loire ou celle de Lyon peut couper les chemins de fer des Prussiens, nous sommes sauvés. Il y a dans Paris 600 000 hommes armés de chassepots et 11 000 artilleurs de la marine, — sans compter d'effroyables engins et une rage de cannibale qui anime tout le monde.....

Que dis-tu de Julie qui croit (bien qu'on lui dise) qu'on peut toujours et malgré tout aller à Paris par « la route d'en haut »?

Ta grand'mère va bien.....

Les pauvres nous ont laissés, aujourd'hui, plus tranquilles que mardi dernier. Ce qui m'exaspère, c'est le beau temps: le soleil a l'air de se moquer de nous! — Comme tu dois faire des réflexions philosophiques à Londres, mon pauvre Caro! Il nous serait impossible de t'y rejoindre, car « les hommes valides » ne peuvent plus sortir de France! On a arrêté l'émigration.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur. — Ton vieux bonhomme d'oncle,

G. F.

LXV

Mercredi soir, 5 octobre 1870.

Ma chère Caro,

Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner. Les Prussiens sont d'un côté à Vernon et de l'autre à Gournay. Rouen *ne*

résistera pas!..... Aussi est-il probable que les Prussiens ne se livreront pas à de grands excès?

La République me paraît dépasser l'Empire, en bêtise! On parle toujours des armées du centre et on ne les voit pas. — On promène les soldats d'une province à l'autre; voilà tout. — Les gens de cœur qui s'en mêlent rentrent chez eux, désespérés. Nous sommes non seulement malheureux, mais ridicules. — Quant à Paris, il résistera quelque temps encore; mais on dit que la viande ne va pas tarder à manquer: alors il faudra bien se rendre. Les élections pour la Constituante auront lieu le 16; il est impossible que la paix soit faite auparavant et avant que tout soit réglé: il nous faut donc attendre encore un mois. Dans un mois tout sera fini, c'est-à-dire le premier acte du drame sera fini; le second sera la guerre civile.

Il y a eu du revif après la circulaire de Favre, mais la reddition de Strasbourg (auquel on n'a pas envoyé un homme ni un fusil) nous a replongés dans l'abattement,

C'est le cœur qui nous manque — pas autre chose — car, si tout le monde s'entendait, nous pourrions encore avoir le dessus! Pour nous sauver, je ne vois plus maintenant qu'un miracle; — mais le temps des miracles est passé.

Tu me parais bien raisonnable et bien stoïque, ma pauvre chère fille: l'es-tu, vraiment, autant que tu le dis? Quant à moi, je me sens *brisé*, car je vois nettement l'abîme. Quoi qu'il advienne, le monde auquel j'appartenais a vécu: les Latins sont finis! Maintenant, c'est au tour des Saxons, qui seront dévorés par les Slaves. Ainsi de suite.

Nous aurons pour consolation, avant cinq ou six ans, de voir l'Europe en feu. Elle sera à nos genoux nous priant de nous unir avec elle contre la Prusse. La première puissance qui va se repentir de son égoïsme, c'est l'Angleterre: son influence en Orient est perdue; Alexandre ne fera qu'une bouchée de Constantinople... et cela prochainement.

Depuis hier, tous les Nogentais et ta grand'mère sont chez toi, à Rouen, pensant être plus en sûreté qu'à Croisset, car ils y seront plus entourés. Mais ta grand'mère se propose de revenir très prochainement à Croisset et de les laisser se débrouiller comme ils l'entendront.....

Je crois qu'Ernest te rappellera bientôt! Il est peu probable que les Prussiens aillent à Dieppe. Quand ils auront rançonné Rouen et le Havre (ce qui ne sera pas long), ils s'en retourneront à Paris.

Voilà tout, mon pauvre loulou. Quel plaisir j'aurai à te revoir! Je n'étais pas gai, le jour que je t'ai dit adieu à Neuville!

Ta bonne-maman est assez raisonnable. La supériorité qu'elle se sent sur ses hôtes lui donne du nerf.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.

Ton vieil oncle,

G. F.

Fais bien mes amitiés à madame Herbert et à ses filles. Connais-tu Adélaïde (celle qui est bossue et qui a les plus charmants yeux du monde)?

LXVI

Croisset, jeudi soir, 14 octobre 1870.

Ma chère fille, ma pauvre Caro,

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen, mais ils sont à Gournay et à Gisors, et peut-être aujourd'hui aux Andelys? Il est probable qu'ils vont entrer dans Amiens; — alors la poste d'Angleterre ira par Dieppe.

Ils annoncent tellement l'intention de venir à Rouen que c'est peut-être une feinte, et qu'ils vont se porter tout de suite vers la Basse-Normandie?..... J'ai peur que cette lettre ne tombe entre leurs mains, et je ne t'en dis pas plus.

Mon pauvre domestique est parti aujourd'hui dans son pays pour la révision. — Si on me l'empoigne, ce sera pour moi un surcroît d'ennui. Nos parents s'en retournent demain vers leur patrie..... Leur voyage va leur demander au moins trois jours. J'espère qu'il ne leur arrivera rien, car le centre de la France est libre. Ta grand'mère revient demain dans son gîte pour tout à fait. — Depuis l'arrivée de Gambetta à Tours, il me semble qu'il y a un peu plus d'ordre et de commande-

ment? Que dis-tu de son voyage en ballon, au milieu des balles? C'est coquet.

Bourbaki a dû passer à Rouen aujourd'hui. On dit que Palikao nous revient. Il est capable de nous donner un bon coup d'épaule.

Quel pitoyable citoyen que ***! Il est revenu à Rouen, où je l'ai vu aujourd'hui. Tu ne le reconnaîtrais plus, tant il a maigri. Il crève de peur, c'est évident! Et il n'est pas le seul.

Quant à moi, depuis le commencement de la semaine, je travaille, et pas trop mal! *On se fait à tout.* Et puis je crois que j'ai parcouru le cercle, car j'ai failli ou devenir fou ou mourir de chagrin et de rage.

La pluie qui n'arrête pas me comble de joie et me détend les nerfs.

Je crois que nos ennemis commettent une faute grossière en incendiant les villages. Le paysan, qui est plat comme une punaise par amour de son bien, se transforme en bête féroce dès qu'il a perdu sa vache. Les cruautés inutiles amènent des représailles sourdes: les francs-tireurs leur tuent beaucoup de monde. — Ah! si nous avions 1° de l'artillerie et 2° un vrai chef!.....

Et je ne reverrai plus l'*Horloger*! Il s'est réfugié dans son pays, en Basse-Normandie, où il va vivre de ses rentes! Nous n'entendrons plus son rognonnement bi-mensuel. Va-t-il pouvoir causer du temps tout à son aise!

Nous n'avons eu mardi dernier que trois cents pauvres environ. Que sera-ce cet hiver? Quelle abominable catastrophe! Et pourquoi? dans quel but? au profit de qui? Quel sot et méchant animal que l'homme! et comme c'est triste de vivre à des époques pareilles! Nous passons par des situations que nous estimions impossibles, par des angoisses qu'on avait au IVe siècle, quand les Barbares descendaient en Italie. Il n'y a jamais eu dans l'histoire de France rien de plus tragique et de plus grand que le siège de Paris! Ce mot-là seul donne le vertige, et comme ça fera rêver les générations futures! N'importe, en dépit de tout, j'ai encore de l'espoir. Voilà le mauvais temps. C'est un rude auxiliaire. Et puis, qui sait? la fortune est changeante.

Bon courage, mon pauvre Caro! Je te baise sur les deux joues.

Ton vieux bonhomme,

G. F.

Tendresses à Puzzle[1].

Le ton insolent du *Times* me révolte plus que les Prussiens.

LXVII

Croisset, lundi 1 heure, 24 octobre 1870.

Mon pauvre Caro, ton mari t'écrira sans doute qu'il me trouve au plus bas degré de la démoralisation, car il ne vient ici que les dimanches, et le dimanche est pour moi un jour atroce! Je me rappelle les visites de Bouilhet et les soirées de la rue de Courcelles[2], alors je roule dans des océans de mélancolie. — Et puis le tête-à-tête continuel avec ta grand'mère n'est pas gai! et quelquefois je n'en peux plus! puis je me remonte et je retombe... Ainsi de suite... Et les jours s'écoulent, Dieu merci!

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen. — Ils y viendront certainement, mais je doute qu'ils viennent à Croisset, — Voilà bientôt trois semaines qu'ils se tiennent sur les limites du département. Pourquoi n'avancent-ils pas?

Si Bourbaki rejoint Bazaine et qu'ils arrivent tous les deux sous les murs de Paris en même temps qu'une armée s'y présentera, alors les Parisiens feront une sortie collective et tout peut changer en deux jours. Paris tiendra encore longtemps: la défense y est formidable et l'esprit de la population excellent. — Ah! si la Province lui ressemblait, à ce pauvre Paris!

J'ai donné hier ma démission de lieutenant, ainsi que le sous-lieutenant et le capitaine, afin de forcer le maire à établir un conseil de discipline, car nous n'avons aucune autorité sur notre pitoyable milice! Si je n'ai pas de réponse d'ici à la fin de la semaine, je me regarderai comme complètement

1. Ma petite chienne.

2. Chez la princesse Mathilde.

libre, et alors je verrai ce que j'aurai à faire. — Quelle pluie! quel temps! quelle tristesse! Mon chagrin ne vient pas tant de la guerre que de ses suites. Nous allons entrer dans une époque de ténèbres : — on ne pensera plus qu'à l'art militaire; on sera très pauvre, très pratique et très borné; — les élégances de toute sorte y seront impossibles! Il faudra se confiner chez soi et ne plus rien voir.

Beaucoup de personnes « ne prennent pas ça » comme moi — et je suis un des plus affectés : pourquoi?

La grande bataille que j'attendais, la semaine dernière, sur les bords de la Loire n'a pas eu lieu. C'est un bien pour nous : les Prussiens semblent maintenant remonter vers le nord, revenir sur Paris? D'autre part, ils menacent Amiens, mais Bourbaki va venir de Lille. En finirons-nous avec ce système de petites défenses locales? Mais nos armées ne sont pas prêtes. En attendant, Paris résiste et les use. Je ne vois pas ce que les Prussiens y font de bon pour eux. Ils n'ont guère avancé depuis cinq semaines.

Ce matin, les journaux parlent d'une intervention diplomatique. Il paraîtrait (mais je n'y crois guère) que l'Angleterre prendrait l'initiative? Le voyage de Thiers en Russie a-t-il servi à quelque chose?

Moi, je ne compte que sur Paris et sur Bazaine surtout. Paris pris, il n'est pas sûr que les Prussiens en sortent : la bataille dans les rues peut être formidable.

J'admire ton énergie de pouvoir apprendre l'allemand. Tu fais bien de t'occuper. Moi, je ne le peux plus. J'ai l'oreille tendue aux roulements de tambours. Le soir, je vais mieux, mais l'après-midi je m'ennuie démesurément. C'est mon oisiveté forcée qui me ronge. Pour se livrer à des travaux d'imagination, il faut avoir l'imagination libre. C'est la première condition. — J'ai reçu ce matin du pauvre Feydeau une seconde lettre. Il est toujours à Boulogne et dans un pitoyable état. Il m'apprend que le père Dumas est tombé en enfance.

Nous avons caché à ta grand'mère la blessure de M. de La C...

Olympe avec sa famille est arrivée à Nogent sans encombres, au bout de cinq jours de voyage.

En mettant les choses au pire, la guerre ne peut pas durer plus de six semaines encore. Quel poids de moins on aura sur la poitrine quand la paix sera faite! et comme je t'embrasserai avec plaisir, ma pauvre Caro! Adieu, je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux bonhomme d'oncle,

G. F.

LXVIII

Croisset, samedi soir, 11 h', [fin octobre 1870].

Je ne peux pas croire encore à la reddition de Metz! La dépêche de Guillaume est en contradiction avec une autre dépêche prussienne de la veille. — Comment se fait-il que cette catastrophe ne soit pas officielle en France?

Cependant, comme il ne nous arrive que des malheurs, l'événement doit être sûr!

Les troupes ennemies qui étaient devant Metz vont se porter sur Paris, sur la Loire, ou sur Rouen par le nord.

La Seine-Inférieure, jusqu'à présent, est bien défendue. Mais elle ne résistera pas au nombre. Ce sera là comme ailleurs, comme partout!

La reddition de Metz va démoraliser toute la province, j'en ai peur, mais enrager Paris : — de là, dissension. — Nous sommes dans un bel état! mais il ne peut pas durer longtemps. Le dénouement, quel qu'il soit, doit approcher? J'imagine que Paris va faire des sorties? Avant que les Prussiens n'y entrent, que de sang, quelles horreurs!

Ah! mon pauvre Caro! comme je suis triste! et las de la vie! Te figures-tu ce que sont mes journées passées en tête à tête avec ta grand'mère? Si cela dure encore quelque temps, j'en mourrai, je n'en peux plus. J'ai tout fait pour me donner du courage! mais je suis à bout! On se garantit contre une averse et non contre une pluie fine. — J'ai l'une et l'autre à la fois. — A quoi occuper son esprit, mon Dieu!.....

Ta grand'mère change d'avis tous les jours : elle veut maintenant retourner à Rouen, elle a envie de prendre Pilon pour garder la ferme, — mais ce soir elle trouve que ça lui coûterait trop cher, etc.

Nous avons eu hier à déjeuner les Lapierre. Ils étaient pleins de confiance ! On en avait encore, cette semaine.

Et ces pauvres Nogentais qui ont été bombardés ! Quelle peur ils ont dû avoir ! Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles.

Si nous avions un vrai succès sur la Loire, un seul, et si Trochu faisait trois ou quatre sorties furieuses, les choses changeraient peut-être, mais je n'ose plus espérer.

Adieu, ma pauvre fille, quand nous reverrons-nous ?.....

Ton vieil oncle,

G. F.

LXIX

Vendredi soir, 10h. [novembre 1870].

..... Rien de neuf ! Nous *les* attendons toujours ! Et chaque jour redouble notre angoisse. Cette longue incertitude nous enlève toute énergie. Ce qui me paraît certain, c'est que Rouen ne sera attaqué qu'après une affaire importante sur la Loire : — elle doit se combiner avec la sortie de Trochu. — Le sort de la Normandie (et celui de la France) dépend de cette double action. Si elle n'est pas décisive, la guerre peut durer encore longtemps, car Paris a assez de vivres pour résister jusqu'à la fin de janvier et peut-être au delà ? Mais quand le moment sera venu de faire la paix, avec qui la Prusse pourra-t-elle traiter puisque nous n'avons pas de gouvernement ? Il faudra en nommer un, ce qui prolongera le séjour de nos ennemis dans notre lamentable pays.

Comme j'ai envie de le quitter définitivement ! Je voudrais vivre dans une région où l'on ne fût pas obligé d'entendre le tambour, de voter, de se battre, bien loin de toutes ces horreurs, qui sont encore plus bêtes qu'atroces : par-dessus le chagrin qui m'accable, j'ai un ennui sans nom, un dégoût de tout, inexprimable.

Je regrette bien de n'avoir pas envoyé ta grand'mère avec toi, — comme j'en avais l'intention, — et de n'être pas parti à Paris ! Là, au moins, je me serais occupé. J'aurais fait quelque chose et je ne serais pas dans l'état où je suis.

A quoi puis-je employer mon temps ? Je n'ai pour com-

pagnie que celle de ta grand'mère qui n'est pas gaie et qui s'affaiblit de jour en jour! Pourquoi es-tu partie, mon pauvre Caro! Ta gentille société nous soutiendrait. — Ce que je dis là est bien égoïste, car tu es mieux à Londres qu'à Dieppe, mais nous nous ennuyons de toi, tous les trois, bien profondément, je t'assure.

Une fois par semaine, je dîne chez les Lapierre qui sont des gens fort aimables et d'un bon moral. — Je lis du Walter Scott. (Quant à écrire, il n'y faut pas songer.) Tu vois que je fais ce que je peux. Je me raisonne, je me fais des sermons, mais je retombe vite, aussi découragé qu'auparavant. Ma vie n'est pas drôle depuis dix-huit mois! Pense à tous ceux que j'ai perdus! Je n'ai plus que toi et cette pauvre Juliet! Et vous n'êtes là ni l'une ni l'autre!

Je suis moins sombre à Rouen qu'à Croisset parce que j'y ai des souvenirs moins tendres. Et puis, je vais et viens. Je me promène sur le port. Je vais même au café! Quelle dégradation!

Ne juge pas des autres par moi! Personne, assurément, n'est gai. Mais beaucoup de gens supportent notre malheur avec philosophie. Il y a des phrases toutes faites au service de la foule et qui la consolent de tout. Ce qui me navre, c'est 1° l'éternelle férocité des hommes et 2° la conviction que nous entrons dans un monde hideux, d'où les Latins seront exclus. Toute élégance, même matérielle, est finie pour longtemps. Un mandarin, comme moi, n'a plus sa place dans le monde.

Et quand même nous finirions par avoir le dessus, la chose n'en serait pas moins telle que je le dis. — Si j'avais vingt ans de moins, je ne pleurerais pas, peut-être, pour tout cela; — et si j'en avais vingt de plus, je me résignerais plus facilement.....

Adieu, ma chère enfant. Mon vieux cœur éprouvé se soulève de tendresse en pensant à toi, — et j'y pense presque continuellement. Je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas? Quand te reverrai-je?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle,

G. F.

LXX

Croisset, jeudi, 3 h., 9 novembre 1870.

Mon pauvre Caro,

Nous sommes toujours dans le même état. Dimanche soir, on nous annonçait 80 000 Prussiens se dirigeant sur Rouen à marches forcées. Aujourd'hui on dit que c'est impossible, parce qu'ils doivent prendre auparavant les places fortes entre Metz et Amiens. Ainsi nous ne les aurions pas encore tout de suite, pas avant huit ou quinze jours? D'autre part, on dit (toujours les on-dit) que les puissances neutres, l'Angleterre en tête, veulent à toute force s'interposer. Mais la Prusse est plus forte qu'elles et peut les envoyer promener. Le moyen de croire qu'ils cèdent étant vainqueurs! pourquoi s'en iraient-ils puisqu'ils ont le dessus. Ils prendront Paris par la famine, — mais combien de temps Paris peut-il lutter? Quelle angoisse! c'est une agonie continuelle!

Les consolations m'irritent. Le mot *espoir* me semble une ironie. Je suis très malade, moralement; ma tristesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer — et elle m'inquiète plus que tout le reste.

Ta grand'mère est chez toi à Rouen. J'y ai couché avant-hier, j'irai demain déjeuner, elle reviendra ici samedi et retournera à Rouen lundi. — Ces changements de lieu la distraient un peu! — Si les Prussiens viennent à Rouen, elle ira loger à l'Hôtel de France — ou même à l'Hôtel-Dieu[1], mais cela à la dernière extrémité et pendant trois ou quatre jours. — Je ne veux pas qu'elle reste à Croisset, si nous y avons des garnisaires. — Quant à moi (le cas échéant), je suis décidé à m'enfuir n'importe où, plutôt que de les héberger : ce serait au-dessus de mes forces.

Peut-être la paix sera-t-elle faite avant cela?

Voilà ton mari devenu soldat. Mais comme il est du troisième ban, il n'est pas près de partir!.....

Voilà la neige qui tombe! le ciel est gris, et je suis là, tout

1. Chez son fils aîné, le docteur Achille Flaubert.

seul, au coin de mon feu, à rouler dans ma tristesse! Adieu, ma pauvre Caroline, ma chère enfant!.....

Ton vieil oncle bien avachi,

G. F.

LXXI

Rouen, dimanche 18 décembre 1870.

Ma chère Caro, comme tu dois être inquiète de nous! Rassure-toi, nous vivons tous, après avoir passé par des émotions terribles et restant plongés dans des ennuis inimaginables! Dieu merci, pour toi, tu ne les as pas eus : — j'ai cru, par moments, en devenir fou. — Quelle nuit que celle qui a précédé notre départ de Croisset! Ta grand'mère a couché à l'Hôtel-Dieu pendant toute une semaine; moi-même, j'y ai passé une nuit. Présentement, nous sommes sur le port, où nous avons deux soldats à loger; — à Croisset il y en a sept, plus trois officiers et six chevaux. — Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre de ces messieurs. Mais quelle humiliation! ma pauvre Caro! quelle ruine! quelle tristesse! quelle misère! Tu ne t'attends pas à ce que je te fasse une narration : — elle serait trop longue et d'ailleurs je n'en serais pas capable. — Depuis quinze jours, il nous est impossible de recevoir de n'importe où une lettre, un journal et de communiquer avec les environs. Tu dois en savoir, grâce aux journaux anglais, plus long que nous. Il nous a été impossible de faire parvenir une lettre à ton mari (et il n'a pu nous écrire). — Espérons que, quand les Prussiens se seront établis en Normandie complètement, ils nous permettront de circuler. — Le consul d'Angleterre de Rouen m'a dit que le paquebot de Newhaven ne marchait plus. Dès qu'il marchera, dès qu'on pourra aller de Dieppe à Rouen, reviens vers nous, ma chère Caro : ta grand'mère vieillit tellement! elle a tant envie, ou plutôt tant besoin de toi! Quels mois que ceux que j'ai passés avec elle depuis ton départ! Mes douleurs ont été si atroces que je ne les souhaite à personne, pas même à ceux qui les causent! — Le temps qui n'est pas employé à faire des courses pour servir MM. les Prussiens (hier, j'ai marché pendant trois heures pour leur avoir du foin et de la paille), on le

passe à s'enquérir l'un de l'autre, ou à pleurer dans son coin. — Je ne suis pas né d'hier et j'ai fait dans ma vie des pertes considérables : eh bien, tout cela n'était rien auprès de ce que j'endure maintenant, — je dis rien, rien; — comment y résister? Voilà ce qui m'étonne.

Et nous ne savons pas quand nous en sortirons. Le pauvre Paris tient toujours! mais enfin, il succombera! Et d'ici là, la France sera complètement saccagée, perdue. Et puis, après, qu'adviendra-t-il? Quel avenir! Il ne manquera pas de sophistes pour nous démontrer que nous n'en serons que mieux et que le « malheur purifie ». Non! le malheur rend égoïste et méchant, et bête : — cela était inévitable, — c'est une loi historique; — mais quelle dérision que les mots « humanité, progrès, civilisation »! Oh! pauvre chère enfant, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leurs sabres sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux! Quelle honte! quelle honte!

Ma pauvre cervelle est tellement endolorie que je fais de grands efforts pour t'écrire. — Comment cette lettre t'arrivera-t-elle? je n'en sais rien. On m'a fait espérer, ce soir, que je pourrais te l'envoyer par une voie détournée. — Ton oncle Achille Flaubert a eu (et a encore) de grands ennuis au conseil municipal, qui a délibéré au milieu des coups de fusil tirés par les ouvriers. — Moi, j'ai des envies de vomir presque permanentes. — Ta grand'mère ne sort plus du tout, et pour marcher dans sa chambre elle est obligée de s'appuyer contre les meubles et les murs. — Quand tu pourras revenir sans danger, reviens : je crois que ton *devoir* t'appelle maintenant près d'elle. — Ton pauvre mari était bien triste de ta longue absence ; ce doit être encore pire depuis quinze jours! On dit que les Prussiens ont été deux fois à Dieppe, mais qu'ils n'y sont pas restés (la première fois, c'était pour avoir du tabac : les gens qui en ont le cachent et il devient de plus en plus rare), mais nous ne savons rien de positif sur quoi que ce soit, — car nous sommes séquestrés comme dans une ville assiégée; — l'incertitude s'ajoute à toutes les autres angoisses. — Quand je songe au passé, il m'apparaît comme un rêve! Oh! le boulevard du Temple, quel paradis! Sais-tu qu'à Croisset, ils occupent *toutes* les chambres? — Nous ne saurions

pas comment y loger, si nous voulions y retourner! — Il est 11h. du soir, le vent souffle, la pluie fouette les vitres. Je t'écris dans ton ancienne chambre à coucher et j'entends ronfler les deux soldats qui sont dans ton cabinet de toilette. — Je roule et m'enfonce dans le chagrin comme une barque qui sombre dans la mer. Je ne croyais pas que mon cœur pût contenir tant de souffrances sans en mourir.....

Je t'embrasse de toutes mes forces. Quand te reverrai-je?

Ton vieil oncle qui n'en peut plus,

G. F.

La famille Grout va bien.

LXXII

Lundi 23 décembre 1870.

Chère Caro,

.....Tu me reproches de ne pas te donner de détails ; mais ils sont si navrants que je te les épargne. Et puis, nous sommes si las, si tristes, ta grand'mère et moi, que nous n'avons pas la force de faire de longues épîtres.

Je me lève très tard. Deux ou trois fois la semaine, je sors pendant deux heures pour aller à l'Hôtel-Dieu, chez Baudry ou chez les dames Lapierre. Je lis au hasard et sans suite des livres qu'on me prête. Je dîne au coin du feu, dans la chambre de ta grand'mère. Enfin l'heure de se coucher vient, mais je ne dors pas toujours! Ta grand'mère n'est pas isolée, on vient lui faire des visites, mais comme elle est triste! Tu la retrouveras bien changée! Elle ne peut plus marcher dans sa chambre qu'en se tenant aux meubles. Ton absence prolongée la tue. Elle croit qu'elle ne te reverra pas et elle t'appelle, la nuit, en pleurant. Madame Achille a trouvé bon de lui dire qu'il y avait beaucoup de petite vérole à Londres et elle te voit défigurée : rassure-la à ce sujet.....

C'est une malheureuse idée que tu as eue de t'en aller! Mais je m'applaudis bien de n'avoir pas emmené ta grand'-mère à Trouville. Elle y serait morte de froid, d'isolement et d'inquiétude, car le bruit a couru que ton oncle Achille était tué, lorsque les voyous de Rouen ont tiré des coups de fusil contre le conseil municipal. — Nous attendons mainte-

nant les troupes de Mecklembourg, qui remplaceront celles de Manteuffel. Les hommes qui occupent Croisset vont être remplacés par d'autres qui seront peut-être pires : — car ils n'ont commis jusqu'à présent aucun dégât et ils ont respecté mon pauvre cabinet, — mais Croisset a perdu, pour moi, tout son charme, et pour rien au monde je n'y remettrais maintenant les pieds. Si tu savais ce que c'est que de voir des casques prussiens sur son lit ! Quelle rage ! quelle désolation ! Cette affreuse guerre n'en finit pas ! Finira-t-elle quand Paris se sera rendu ? Mais comment Paris peut-il se rendre ? Avec qui la Prusse voudra-t-elle traiter ? De quelle façon établir un gouvernement ? Quand je considère l'avenir, si prochain qu'il soit, je ne vois qu'un grand trou noir, et le vertige me prend. — Je ne doute pas, pauvre Caro, que tu ne ressentes toutes nos douleurs, mais il faut être là pour les subir en entier. Pendant deux mois les Prussiens ont été dans le Vexin : — c'était bien près de nous et je voyais souvent quelques-unes de leurs victimes ; — eh bien, *je n'avais pas l'idée* de ce que c'est que l'invasion.....

La vieille Julie est revenue à Rouen. — Elle est presque complètement aveugle. — Ah ! j'ai une belle compagnie, ma pauvre Caro ! Au moins si je pouvais occuper mon esprit à quelque chose ! mais c'est impossible ! le malheur vous abrutit. — J'ai appris que Dumas est dans le même état que moi et qu'il a du mal à écrire une lettre. — Je ne sais pas comment j'ai fait pour t'en écrire une si longue.....

Le seul espoir lointain que je garde est celui de quitter la France définitivement, — car elle sera désormais inhabitable pour les gens de goût. Dans quelles laideurs morales et matérielles on va tomber !

Adieu, pauvre chérie. Mille baisers sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle,

G. F.

LXXIII

Rouen, samedi 28 décembre 1870.

..... Ta pauvre grand'mère est de plus en plus mal, moralement parlant. — Il y a des jours où elle ne parle plus du tout (tant elle souffre de la tête, dit-elle) ; elle se plaint de ce

qu'on ne vient pas la voir, et, quand elle a des visites, elle ne dit mot ! — Si la guerre dure encore longtemps (ce qui se peut) et que ton absence se prolonge, qu'en adviendra-t-il ?.....

Ton oncle Achille Flaubert va devenir malade par le chagrin et les tracas que lui cause le conseil municipal ! L'arrivée des troupes du prince de Mecklembourg a été pour nous comme une seconde invasion. Leurs exigences sont insensées et ils font des menaces. Je crois, cependant, qu'ils s'adouciront et qu'on s'en tirera encore. — J'ai été ce matin à Croisset, ce qui est dur ! Deux cents nouveaux soldats y sont arrivés hier, mais M. Poutrel m'a affirmé que (d'ici à quelque temps du moins) ils resteraient à Dieppedalle. Aurons-nous cette chance-là ? Mon pauvre Émile n'en peut plus ! Sais-tu qu'ils ont brûlé en 45 jours pour 420 francs de bois. Tu peux juger du reste.

Avant-hier, nous en avons eu deux à loger ici, mais ils ne sont pas restés.

Nous ne recevons plus aucun journal et nous ne savons rien. On dit les nouvelles de Paris déplorables. Mais avant que le pauvre Paris ne se rende, il se passera des choses formidables. Et quand il se sera rendu, tout ne sera pas fini. — Je n'ai plus maintenant qu'une envie, c'est de mourir pour en finir avec un supplice pareil.

Le froid a repris. La neige ne fond pas. J'entends traîner des sabres sur le trottoir et je viens de faire des comptes avec la cuisinière ! — Car c'est moi qui m'occupe du ménage, jusqu'à desservir la table tous les soirs. — Je vis dans le chagrin et dans l'abjection ! Quel intérieur ! Quelles journées !

Adieu, pauvre loulou. Quand nous reverrons-nous ? Nous reverrons-nous ?

Ton vieil oncle.

G. F.

LXXIV

Lundi soir. [Janvier 1871.]

Mon pauvre loulou,

L'arrivée de ton mari, avant-hier soir, nous a fait grand plaisir. Quel homme ! Je ne peux pas te dire l'admiration qu'il m'inspire, tant je le trouve fort et courageux. Il est tout l'inverse de moi, — car personne plus que ton oncle n'est déses-

péré : — mon état moral, dont rien ne peut me tirer, commence à m'inquiéter sérieusement. Je me considère comme un homme perdu (et je ne me trompe pas). Chaque jour, je sens s'affaiblir mon intelligence et se dessécher mon cœur. Oui, je deviens méchant à force d'abrutissement. C'est comme si toutes les bottes prussiennes m'avaient piétiné sur la cervelle. Je ne suis plus que l'enveloppe de ce que j'ai été jadis. Que veux-tu que je dise de plus ? j'afflige ta pauvre grand'mère, qui de son côté me fait bien souffrir ! Ah ! nous faisons un joli duo !

Ton mari nous a proposé de nous emmener à Dieppe. Mais 1° ta grand'mère n'y aurait aucune compagnie (et ici elle reçoit des visites tous les jours) ; 2° elle serait inquiète de ton oncle Achille ; 3° le voyage se ferait dans des conditions bien inconfortables. De plus, je ne veux pas m'absenter trop loin de mon pauvre domestique qui reste seul à Croisset à se débattre au milieu des Prussiens. — En quel état retrouverai-je mon pauvre cabinet, mes notes, mes manuscrits ? — Je n'ai pu mettre à l'abri que les papiers relatifs à *Saint Antoine*. Émile a pourtant la clef de mon cabinet ; mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres.

Nous touchons au commencement de la fin ! Au reste, tu sais mieux les nouvelles que nous. — Elles sont déplorables. — Le pauvre Paris ne pourra pas résister longtemps à l'effroyable bombardement qu'il subit ! Et puis après ? Comment faire la paix ? avec qui ? Le dénouement me paraît fort obscur. — Quelle dérision du droit, de la justice, de l'humanité, de toute morale ! quel recul ! Il me semble que la fin du monde arrive. Les gens qui me parlent d'espoir, d'avenir et de Providence m'irritent profondément. — Pauvre France qui se sera payée de mots jusqu'au bout !

Adieu, ma chère Caro ! Quand te reverrai-je ? Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle épuisé.

G. F.

LXXV

1er février 1871.

Chère Caro,

Ton mari m'a écrit hier qu'il t'engageait à revenir dès que

le paquebot de Newhaven serait rétabli. Le blocus est donc levé? — ce que je ne crois pas. — Il ajoute qu'il croit te revoir dans une huitaine. J'ai peur que la huitaine ne se passe sans ton retour. Ce sera une grande déception pour ta grand'mère qui est à bout de force et de patience.....

La capitulation de Paris, à laquelle on devait s'attendre pourtant, nous a plongés dans un état indescriptible! C'est à se pendre de rage! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. — La France est si bas, si déshonorée, si avilie que je voudrais sa disparition complète. — Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre! — Comme préparation à la chose, on va nommer des députés. Quelle amère ironie! Bien entendu que je m'abstiendrai de voter. — Je ne porte plus ma croix d'honneur, car le mot honneur n'est plus français et je me considère si bien comme n'en étant plus un que je vais demander à Tourgueneff (dès que je pourrai lui écrire) ce qu'il faut faire pour devenir Russe.

Ton oncle Achille Flaubert voulait se jeter par-dessus les ponts et Raoul-Duval a eu comme un accès de folie furieuse. Tu as eu beau lire des journaux et t'imaginer ce que pouvait être l'invasion, *tu n'en as pas l'idée*. Les âmes fières sont blessées à mort, et comme Rachel « ne veulent pas être consolées ».

Depuis dimanche matin, nous n'avons plus de Prussiens à Croisset (mais il en revient beaucoup à Rouen). Dès que tout sera un peu nettoyé, j'irai revoir cette pauvre maison, que je n'aime plus et où je tremble de rentrer, — car je ne peux pas jeter à l'eau toutes les choses dont ces messieurs se sont servis. Si elle m'appartenait, il est certain que je la démolirais.

Oh! quelle haine! quelle haine! Elle m'étouffe! Moi qui étais né si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge.

Adieu, je t'embrasse.

Ton vieil oncle,

G. F.

(A suivre.)

LE ROI TOBOL[1]

III

Lilith manigança l'évasion. Ce n'était pas chose commode. Mais elle avait l'esprit fertile; en outre, ses appointements, qu'elle économisait, lui servirent.

Le portier résista quelque temps, et puis céda. L'or le tentait. Lilith, par-dessus le marché, lui fournit les honorables prétextes que, disait-il, sa conscience réclamait. C'est à la politique qu'elle les emprunta : le royaume, en tribulation, voulait un autre souverain que le vieux et maniaque Tobol; rendre le jeune Eudémôn à ses destinées, quelle œuvre digne d'un patriote !... Et quant aux dangers de l'entreprise, eh bien! Lilith assumait toutes les responsabilités.

— Je dirai que j'ai volé tes clés pendant que tu dormais... Ou bien je dirai que je suis sorcière et que j'ai ouvert cette porte au moyen de mes sortilèges...

Elle était brave, de nature. L'irrésistible nostalgie la tirait hors de ce château; elle fuyait le bonheur morne, et, vagabonde, elle ne calculait pas beaucoup les éventualités de l'avenir.

Le portier vit sa tâche si aisée que, pour mériter mieux sa récompense, il offrit de lui-même la complicité de son frère,

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

un maraîcher des environs, qui, chaque semaine, venait offrir au château ses légumes. Une embarcation qu'il menait à la godille, par le canal, servait à son voyage... Il était là, précisément, et ne comptait s'en aller qu'au matin ; mais il partirait de nuit, volontiers.

Bref, tout fut combiné le mieux du monde.

*
* *

Ils s'esquivèrent à la faveur de la nuit.

Dehors, Eudémôn frissonna. Bien que l'obscurité lui dissimulât le paysage et l'horizon, ses yeux cependant cherchèrent et devinèrent l'étendue ; et n'eussent-ils aperçu que l'immensité des ténèbres, leur profondeur illimitée, c'était assez pour que battît son cœur, ému terriblement. Il s'arrêta, pris de stupeur.

Il respira ; et l'air qu'il but faillit le suffoquer, tant il affluait fort à ses poumons. Des odeurs nouvelles y étaient éparses : Eudémôn, les narines tendues, désirait les attraper toutes et s'en griser. Et il saisissait aussi, dans le silence large de la nuit, des bruits lointains dont l'origine lui était inconnue, mais qui, par leur ténuité même et leur langueur lasse, lui révélaient une distance que sa pensée n'arrivait pas à concevoir.

Ainsi s'anéantissait, en quelques secondes, cet univers où, la veille encore, il vivait ; et l'autre, le nouveau, ne se construisait pas aussi vite que l'ancien s'était démoli.

Entre ces deux moments de son devenir, Eudémôn souffrit d'une angoisse pareille à celle qu'éprouva l'humanité des vieux âges lorsque les navigateurs et les rêveurs lui agrandissaient soudain le champ du réel. Le château s'abîma et, avec lui, le cercle familier d'un monde qu'entouraient des murailles de marbre blanc. Et voici qu'apparaissait une vaste nuit pleine de palpable mystère, et dont les bornes n'étaient pas perceptibles, et dont les routes n'étaient pas visibles...

Eudémôn eut peur. Il se réfugia vers Lilith. Elle sentit ses mains qui, tremblantes, s'assuraient qu'elle du moins demeurait la même, dans l'extraordinaire bouleversement de tout. Eudémôn prit le bras de Lilith. Il se confiait à elle absolument. Et elle, qui allait le conduire à la vie et le guider,

Béatrice de l'ici-bas, fut hésitante, une minute. Ainsi leur double incertitude s'attardait, et leurs deux âmes palpitaient comme les voiles qu'on vient de hisser aux mâts des goélettes en partance.

Tel était leur trouble qu'ils ne voyaient pas les signes d'appel du batelier. La porte du château se ferma. Le peu de bruit qu'elle fit en retombant sur son cadre les poussa en avant : le passé les avertissait d'aller ailleurs quêter leur prétexte de vivre.

Ils cheminèrent donc, Eudémôn s'appuyant sur Lilith et celle-ci ne sachant plus où ils allaient. Leur grand désir de fuir avait perdu sa vivacité, maintenant qu'ils fuyaient. Ils traversèrent un pont; et leurs pas sur les planches les étonnèrent. Leurs yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, y purent discerner des masses d'ombre plus intenses que d'autres. Pour Eudémôn, ce n'étaient que nuances vaines dans l'uniformité nocturne; mais Lilith y reconnaissait la nature de l'eau, du ciel, de la terre et des arbres. Elle y aperçut même, à quelque distance, la silhouette de tentes pointues : on avait établi là un camp. Lilith en fut effrayée; elle se hâta. Eudémôn, sans comprendre, eut peur, lui aussi.

A vrai dire, le camp n'était pas un danger pour eux. Les soldats que l'on avait postés, de place en place, par la Lande morte, ne surveillaient pas le château, mais, au contraire, le gardaient contre les incursions éventuelles des révoltés : car le royaume était soulevé généralement et le roi Tobol réservait pour la suprême résistance le lieu de sa volonté dernière et acharnée, l'univers étroit d'Eudémôn.

Les deux fuyards entrèrent dans le bateau, embarcation de charge, lourde, et qui marchait à la godille. Ils s'assirent à l'avant. Le batelier, debout, manœuvrait ses amarres, ses perches. Il éteignit bientôt une lanterne qu'il ne jugeait pas utile, vu qu'il ne tenait point à se faire remarquer. D'ailleurs, il savait assez son chemin, par le canal où il naviguait d'habitude, pour n'avoir pas besoin de lumière.

Eudémôn ne redoutait pas un péril déterminé ; mais il se sentait en présence de telles étrangetés, nombreuses et déconcertantes, qu'il s'abandonnait à Lilith, renonçait à toute initiative et, docile, attendait les hasards sans les prévoir...

Il était prêt à les accueillir tous. Il écouta le bruit de l'eau invisible : elle clapotait sur les parois du bateau, elle bavardait confusément et Eudémôn percevait une mystérieuse analogie entre cette voix babillarde et la voix de Lilith chantant les complaintes de son pays dont les mots lui étaient inintelligibles. L'eau, fendue par la proue, glissait avec un sifflement continu que variait la retombée des gouttes sur le sillage. A la poupe, la godille marquait d'un rythme régulier cette monotone kyrielle de l'eau qui s'éparpille et se gaspille. Dans ce tumulte divers, Eudémôn croyait distinguer l'accompagnement de la guitare et un chant qui, sur cette trame, passe et repasse et joue et badine avec une fantaisie perpétuelle, allègre, inlassable, jolie.

Il l'écouta longtemps et enfin, rassuré par la lente succession des minutes pareilles, s'enhardit jusqu'à se pencher vers l'eau, jusqu'à tremper sa main dans l'eau.

Il faisait chaud : la fraîcheur où se plongea sa main lui fut délicieuse. Et, en même temps qu'il goûtait cette sensation qui de ses doigts se communiquait à son cœur, il s'aperçut qu'à son toucher l'eau devenait mélodieuse : elle montait à son poignet, et le remous qu'elle faisait se répandait en notes de cristal. Il agita la main : les notes se multiplièrent. Alors, il lui sembla que toute l'invisible étendue était pleine de possibilités musicales et que ses doigts y pourraient, en s'y promenant, éveiller des chansons innombrables dont il était le maître et le magicien.

Comme s'il avait accompli cette tâche de susciter l'universelle harmonie nocturne, il poussa un grand soupir de fatigue et de langueur. Tant d'émoi nouveau l'oppressait et son esprit se refusait à recevoir encore d'autres idées. Il désirait et n'osait plus augmenter l'accablant trésor de ses découvertes...

— Eudémôn !...

Lilith, qui n'avait pas bougé, l'appelait. Cette voix familière le tira de sa rêverie éperdue. Il vint à elle. Il se blottit contre la jeune fille, comme si elle était, après le périlleux vagabondage, la certitude et la sécurité. Quelque temps, ils cherchèrent une pose commode, que l'étroite banquette où ils étaient assis ne leur offrait pas. Ils s'étendirent sur des cou-

vertures au fond du bateau. L'épaule de Lilith fut l'oreiller d'Eudémôn; et Eudémôn, la main sur le sein nu de Lilith, s'endormit doucement comme un enfant s'endort, las d'avoir la vie à comprendre.

Ils n'avaient échangé nulles paroles, Lilith ayant soin du repos d'Eudémôn et Eudémôn ne trouvant pas les mots qu'il lui aurait fallu. Et Lilith, vigilante, ne dormit point; elle protégea le sommeil d'Eudémôn. Le bateau continua, par le canal, sa longue route.

Mais ensuite des chants pâmés de rossignols naquirent dans la silencieuse nuit. L'un commença; un autre répondit. A l'appel de leurs modulations tendres et chaudes, des modulations pareilles, et que variait seule la distance inégale, s'évertuèrent. Il y avait, sur les deux rives du canal, un bois d'érables et de chênes. Et tel fut le concert qu'Eudémôn l'entendit. Il se dressa. Il écouta ces milliers d'âmes qu'exaltait une ferveur passionnée; une semblable ferveur le tourmenta. Il souffrit et il crut que son malaise lui venait d'éprouver ce même sentiment qu'exhalait la mélodieuse étendue et de ne pas savoir, lui, l'exhaler en trilles voluptueux.

Il saisit brusquement Lilith. Il lui prit entre ses deux mains le cou; il l'approcha de lui; il approcha de ses frémissantes lèvres les lèvres de la jeune fille et, jeune sauvage en proie à son désir, il les baisa frénétiquement. Son ivresse eut la même intensité que celle de la folle nuit; il frissonna comme elle de joie exaspérée et, comme le chant des rossignols délivrait d'une amoureuse alarme l'étendue, ainsi le délivraient de son angoisse les baisers qu'il donnait aux lèvres de Lilith.

Alors il tressaillit d'allégresse. Et telle fut la magnificence de son délire qu'il se leva subitement, s'alla camper à l'avant du bateau et, pour rivaliser d'ardeur avec les rossignols, il chanta!... C'était la première fois qu'il chantait. Il imita les façons de Lilith; il répéta l'une de ses romances, en prononça, comme elle le faisait, les incompréhensibles mots; et sa voix masculine leur donnait une sonorité nouvelle. D'ailleurs, il ne songeait plus à Lilith ni au batelier. Il ne songeait qu'à égaler en belle harmonie la mystérieuse étendue qui, autour de lui, chantait. Bientôt il s'embrouilla. Les mots de la romance lui échappèrent. Mais il renonça vite à

les chercher et, confiant en lui-même, il inventa les paroles et l'air que son ardeur victorieuse réclamait.

S'il se taisait une seconde pour reprendre haleine, il entendait que les rossignols ne se lassaient point ; et il repartait donc à d'autres musiques. Il s'amusait de la trouvaille de sa voix. Il se laissait conduire au hasard du rythme, obéissant à la logique des sons et suivant les idées que sa tumultueuse imagination lui suggérait.

Lilith, qu'effrayait cette exubérance soudaine, vint à lui. Comme le souffle lui manquait, il se tut.

— Repose-toi ! — dit-elle.

Mais il ne pouvait souffrir que l'étendue chantât plus longtemps que lui. Maintes fois, il essaya de chanter encore. Ce ne furent que phrases courtes, défis brefs à des forces qui dépassaient la sienne.

Pour l'apaiser, il fallut que Lilith à son tour chantât. Ingénieuse, elle ne donna guère de voix et, peu à peu, elle en donna moins encore, de telle sorte qu'insensiblement les rossignols pussent prédominer sur elle ; et ainsi, sans qu'Eudémôn s'en aperçût, elle s'achemina vers le silence de leurs deux âmes jumelles qui, enfin, ne firent plus qu'écouter.

Eudémôn ne remarqua pas que la voix de l'étendue s'était substituée à la voix de Lilith comme celle de Lilith à la sienne. Il frémissait encore de la même abondance de sentiments qui, tout à l'heure, l'avait soulevé. A peine était-il en apparence plus calme. Et ce fut, dès lors, la nuit, l'immense nuit pleine de rossignols, qui célébra l'ivresse d'Eudémôn.

Son âme s'élargissait ainsi. Elle gagnait les circulaires espaces que l'ombre dissimulait à ses yeux, mais où allait éperdument son désir. Elle s'épanouissait jusqu'à ne connaître plus de limites ; et elle, qui naguère se heurtait aux murailles du château, goûtait un infini plaisir à se répandre en larges ondes sans cesse multipliées et grandissantes...

Le bois de rossignols s'éloigna ; le bateau l'eut enfin laissé derrière lui. Les trilles s'espacèrent, et furent de plus en plus rares, et disparurent. Eudémôn ne le sut pas. Il s'était si bien identifié avec la nuit chanteuse qu'il subissait docilement ces épisodes successifs de la musique et du silence. Tandis

que le silence s'établissait autour de lui, il se faisait en lui de même. Eudémôn et la nuit se turent ensemble.

Ensemble ils se tranquillisèrent et, patients désormais, attendirent l'événement qui ornerait l'heure prochaine ou la suivante.

Ce fut la survenue inopinée de la lune.

Curieuse, elle émergea de nuages entassés à l'horizon. A peine avait-elle teinté d'une lueur bleue la fenêtre qu'elle s'ouvrait dans le ciel. Et la nuit l'avait laissée faire. Eudémôn n'y avait pas pris garde, pas plus qu'à des étoiles peu lumineuses qui, depuis quelque temps, scintillaient parmi la brume. Elles s'étaient montrées, timides, à la faveur de l'éclaircie qu'avait faite dans les nuages la montée lente de la lune; et la lune, qui semblait les avoir allumées, les offusquait bientôt de son éclat.

On ne vit que son front, d'abord; mais il était nimbé de merveilleuse lumière. Eudémôn l'aperçut et il eut peur d'elle.

Sans doute, dans le jardin du château, les reflets du clair de lune étaient souvent tombés en belles nappes blanches. Mais pour la première fois il voyait cette fleur, en liberté, s'épanouir...

Elle fut sournoise. Elle mit à se révéler tant de nonchalance que l'on eût dit que son manège était perfide et qu'il dissimulait un subterfuge malicieux.

Eudémôn, qui la regardait, plaça ses mains devant son visage, devant ses yeux même, comme pour se protéger. Il la regardait entre ses doigts. Inconsciemment, il l'imitait et lui jouait une comédie semblable à celle qu'elle organisait avec l'écran commode des nuages. Et, à mesure qu'elle s'élevait plus haut derrière les nuages, il abaissait, lui, ses mains peu à peu et offrait autant de visage qu'elle-même en laissait voir. Il était grave infiniment. Il semblait accomplir, avec une attentive exactitude, un rite nécessaire; et ce geste, que sa spontanéité toute seule lui commandait, eut l'air d'une cérémonie religieuse prescrite et fixée depuis des âges très anciens.

Lorsque la lune fut visible tout entière, il écarta ses mains: son visage, à la lumière lunaire, parut éclatant de pâleur.

Mais il remarqua les yeux, le nez, la bouche de la lune,

cette face plaisante et hilare, crut-il, qui, inclinée un peu sur l'oreille droite, dodelinait et faisait des mines. Comme si cette gaie grimace s'adressait à lui, pour y répondre il éclata de rire, puérilement. Ensuite, il se troubla de voir l'autre imperturbable et dédaigneuse, tête figée et qui se hausse sans que la suive un corps. Elle se haussait, mue par un indiscret désir de découvrir plus loin...

Eudémôn, inquiet, demanda :

— Qui est-ce ?

Lilith, assise auprès de lui, l'examinait. Et elle ne répondit point, parce que l'étrangeté de la scène l'épouvantait.

— Qui est-ce ? — reprit Eudémôn.

Le batelier lui répondit :

— La lune, monseigneur, la lune ! Ou, du moins, le fantôme de la lune. Car, à ce qu'on dit, elle est morte voici des siècles et des siècles, avant que la terre fût née. Seulement son fantôme subsiste, et c'est lui qui se promène comme ça dans le ciel. Et on raconte encore qu'elle est au service du diable, qu'elle lui fait sa police nocturne et lui rapporte ce qu'elle a vu. Ça, je ne sais pas : on dit tant de choses !... Quant à moi, je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle ; mais, à tout hasard, je lui fais les cornes dès qu'elle se montre. Tenez, monseigneur, comme ceci !...

Ces paroles n'étaient pas intelligibles à Eudémôn. D'ailleurs, il ne s'efforça point de les comprendre ; elles affluèrent à ses oreilles et n'allèrent pas jusqu'à son esprit. Ni le fantôme, ni la mort, ni le diable ne se précisèrent. Il devina seulement qu'il y avait là de l'effroi. Il tendit les doigts, de la manière que le batelier lui indiquait, et fit la nique à la lune méchante : il conjurait un mauvais sort qu'il pressentait et ne concevait pas.

Mais Lilith ne voulut point permettre qu'il détestât cette clarté...

— Oh ! non, — fit-elle ; — ne crois pas ce qu'il te raconte. La lune n'est pas méchante, et elle n'est pas un fantôme. Regarde comme elle brille bien et comme elle est douce. Regarde quelle jolie lumière elle verse sur mon visage et sur mes mains !... Et sur ma robe, vois !... Ma robe blanche devient bleue ; et, si je remue les plis de ma robe, regarde cette

lumière qui bouge et qui joue avec des ombres nettes, sans se mêler à elles.

Eudémôn admira Lilith, transfigurée.

Cependant le batelier s'obstinait dans son idée et, tout en godillant de la main droite, il continuait à tendre les doigts vers la lune. Il dit, plus dogmatique, puisqu'on le démentait :

— Elle cafarde. Et moi, je lui fais les cornes pour l'aveugler!... On raconte qu'elle a été pendue, en punition, jadis, en punition de forniquer avec les démons de la nuit. Et la corde lui a coupé le cou. Le corps est tombé, tombé jusqu'au fond du monde; et la tête est restée ainsi, au bout de la corde... On ne voit pas la corde; mais on ne voit pas tout ce qui existe!... La corde la balance, ah! très lentement, parce qu'elle est, cette corde, très longue. Et on croit que la lune voyage; mais c'est la corde qui la mène de-ci de-là, en oscillant. Et on croit qu'elle rit; mais, non : c'est la grimace d'une pendue. Et le diable empêche qu'elle ne meure, parce qu'il a besoin d'elle pour sa police. Écoutez, monseigneur : les chiens ont peur d'elle!...

Des fermes lointaines arrivèrent des aboiements : ils se lamentèrent et gémirent; ils se prolongèrent et moururent. Et, dès que se taisait l'un, quelque autre éclatait. La nuit s'emplit de tristesse effarée, de désespoir, de haine lugubre.

— Les chiens aboient, — dit le batelier, — parce qu'ils pensent ainsi la chasser, la tête vilaine, la tête vilaine qui n'a plus de cheveux!... Les corbeaux du ciel lui ont arraché les cheveux, dans les temps!... Les chiens tâchent de la mettre en fuite; et ils ne peuvent pas, vu que le diable la protège. Et il y a des siècles et des siècles que les chiens de la terre aboient contre elle, inconsolables!

— Lune, lune, tu es belle comme une fleur, et tu es brillante comme une flamme! — répliqua Lilith. — Lune, lune, tu es le charme des nuits tranquilles. Tu rêves un rêve magique et tu es douce comme le lait, silencieuse comme une âme et pensive comme l'amour!...

Elle continua sa litanie naïve autant qu'elle trouva de mots élogieux. Elle psalmodiait son invocation plutôt qu'elle ne la disait; elle en prolongeait les syllabes; elle donnait à sa voix un accent de tendresse et de cajolerie gentille. Et puis, quand

les mots lui manquèrent, elle sauta, preste et sérieuse, debout, sur le banc du bateau.

Faute de place et pour garder son équilibre, elle ne pouvait lancer loin ses pas. Mais tout son corps s'agitait, selon le geste de ses bras qui tantôt se levaient comme si elle portait une amphore sur sa tête, et qui tantôt, amollis, retombaient aux plis de sa robe; et parfois ils se courbaient comme ceux d'une femme qui dort, l'un d'eux soutenant une joue inclinée de la dormeuse; et parfois les mains, voletant, semblaient les ailes d'un oiseau; et parfois un doigt posé sur la bouche signifiait le silence de l'heure, tandis qu'un autre doigt désignait l'astre silencieux. Ce fut un poème en plusieurs strophes qu'elle mima. Et l'on eût dit qu'à son tour, après Eudémôn, elle accomplissait une cérémonie propitiatoire. Mais surtout elle obéissait à sa fantaisie; elle tâchait aussi d'être persuasive et d'amener Eudémôn à goûter avec elle la paix charmante du clair de lune.

Il la contemplait et il cédait volontiers à l'influence de sa grâce. Il oubliait les mauvaises paroles du batelier. Mieux que des paroles, même éloquentes ou vraies, le manège délicat de Lilith le disposait à bien accueillir la nouveauté soudaine qui, autour de lui, se déclarait.

La robe de la jeune fille était d'une telle blancheur qu'elle rivalisait avec l'éclat merveilleux de la lune. Parfois cette robe sautillait et, vers le bas, courait, comme les petites vagues frangées d'écume qui, sur le sable d'une grève, ont l'air de blancs troupeaux en miniature, bondissants, ruants, galopants. Parfois elle s'évasait en larges cernes qui se gonflent, tournent et retombent. Et elle était vivante, par instants; après quoi, elle mourait et n'était plus qu'étoffe balancée et qui redevient immobile. Mais Lilith avait vite fait de la ressusciter, à moins qu'il ne lui plût d'être, une seconde, pareille à quelque statue qui évoque l'idée du mouvement et ne bouge pas. Lilith savait aussi, par de justes inflexions, mener cette robe d'arrière en avant et d'avant en arrière : alors la jupe dessinait ses jambes tendues, prêtes à s'élancer.

Eudémôn tout à coup cessa de la regarder; il se détourna d'elle, car il avait remarqué, par hasard, le paysage que le clair de lune illuminait. La lune s'était dégagée des nuages

qui l'encadraient et des vapeurs qui la diminuaient. Tout cela s'était, devant son ascension souveraine, écarté. Maintenant, haute au ciel et rayonnante, elle régnait sur de vastes et belles étendues.

Elle répandait en flots calmes sa lumière. Les deux rives du canal étaient visibles, et visibles aussi les champs, les prairies, les arbres.

La réalité se manifestait à Eudémôn sous les candides et diaphanes aspects que lui donne le ciel lunaire. L'immense nuit des alentours épargnait aux yeux et à l'esprit de ce jeune homme la brusque irruption du soleil ; elle lui ménageait un plus doux passage de la complète obscurité au jour.

La nuit, les campagnes dorment. Mais, au clair de lune indiscret. les pudiques prairies se voilent de nuées bleues.

Eudémôn, sur les deux rives du canal, vit défiler lentement des meules, des lignes de peupliers, des bouquets de bouleaux et de trembles. Ces silhouettes, en dépit de leur netteté, semblaient une fantasmagorie fragile, qu'un sortilège avait créée pour l'effacer bientôt. Eudémôn, s'il délaissait une rive et regardait l'autre, doutait que la première subsistât lorsqu'il reviendrait à elle; il la retrouvait avec un étonnement charmé. Aux aguets, il suivait les péripéties d'un miracle émouvant.

Ce fut d'abord la seule présence de ces choses environnantes qui captiva son attention. Il ne les avait ni devinées ni pressenties. Il avait cru que des espaces vides s'étendaient autour de lui et, bien qu'il fût accoutumé aux alternances du jour et de la nuit, il ne s'était pas demandé ce que révélerait, en ces lieux nouveaux, la lumière.

D'ailleurs, il n'eut pas tout de suite le sentiment des lointains. Ni les différences de la perspective ni l'épaississement de l'atmosphère, qui enveloppait de pénombre les derniers rangs de meules sur les champs et, à l'horizon, les landes brumeuses, ne lui étaient un témoignage des distances où allait son jeune regard.

Il remarquait des peupliers très hauts et d'autres si petits qu'on les eût tenus entre deux doigts comme une baguette; et des chaumières si basses qu'un chat n'y fût pas entré ; et des collines si vaporeuses qu'elles ressemblaient à des nuages; et des nuages si lourds qu'ils ressemblaient à des blocs de

pierre, — et c'était à se demander si de telles masses n'écraseraient pas de si frêles supports : car le ciel reposait, ainsi qu'un dôme pesant, sur le bord circulaire d'un impalpable horizon.

Quant à s'interroger sur les bizarreries du spectacle, Eudémôn n'y songeait pas. Le trouble où il était ne lui en laissait ni la faculté ni le loisir. Depuis la veille, son univers s'était de fond en comble bouleversé. Il assistait à la formation d'un autre univers dont le détail peu à peu se compliquait ; il accueillait avec stupeur chaque moment de l'œuvre gigantesque et attendait que ce chaos fît un monde.

Pour le divertir, pendant que ces phénomènes cosmiques s'accomplissaient, il y avait la beauté du paysage, la grâce fine et multiple des arbres, la sveltesse des uns, la force des autres; les bouleaux étaient blancs et noirs, leurs fûts brillant à la lumière de la lune comme de l'acier, l'envers de leur feuillage étant comme de l'ébène; la nonchalance des saules se penchait jusqu'à l'eau des rives; et les ormes tendaient en vain, dans l'immobilité environnante, leurs bras miséricordieux. Mais plus que tout jolie était la surface d'argent des prés; la verdure s'y devinait en quelques endroits où le reflet de la lune ne tombait pas directement : et ainsi, quand les yeux allaient de cette verdure à la nappe argentée, ils teintaient celle-ci de l'herbe qu'elle recouvrait.

Le canal fit un coude; puis la ligne de l'eau fila droit vers la lune. Alors la lune y versa l'extraordinaire profusion de sa lumière. Le canal fut un long chemin de fleurs préparé pour le surnaturel passage d'un mystère. Il se joncha de roses, d'anémones, d'iris, de mauves, de lilas, de renoncules, de genêts, de lis. Et, comme si la jonchée était perpétuelle, les fleurs se substituaient aux fleurs; elles s'accumulaient, elles s'entassaient et le remous de l'eau les soulevait, les chavirait, les noyait, amenait les unes après les autres, en retrouvait sans cesse de nouvelles à remuer; elles grandissaient ou diminuaient : on vit des roses s'élargir comme des soleils levants, des marguerites gonfler jusqu'à les distendre leurs pistils d'or, et les pétales s'en allaient à la dérive, tandis que de petites anémones rétrécissaient encore le cercle de leur beauté précieuse et s'anéantissaient.

La proue du bateau fendait cette soudaine floraison, la rejetait à droite et à gauche. Eudémôn avançait parmi ces prodigalités éblouissantes, comme un jeune dieu que fêtent les espaces. Il se mêlait à son plaisir une sorte d'orgueil enfantin, car il avait confiance obscurément que ces merveilles étaient à lui destinées.

Les fleurs s'agitèrent longtemps à la surface de l'eau. Leur splendeur n'était pas faite seulement de leur couleur diverse, mais de la lumière qu'elles semblaient produire elles-mêmes, la lune oubliée.

Plus tard, lorsque se fut éteinte cette féerie, Eudémôn revint à contempler la lune qui, déclinant, ne propageait plus très loin son rayonnement. Elle enchantait encore un coin du ciel. Les nuages s'étaient approchés d'elle et, autour d'elle, formaient des continents, des promontoires et des plages. Elle paraissait voguer dans l'espace qu'ils lui laissaient.

Eudémôn, à l'examiner longtemps, l'immobilisa. Il ne lui voyait plus un visage; mais elle était, pour lui, une source de lumière et de silence. Un délicat spectacle se joua autour d'elle. A travers l'étendue libre défilèrent de petites nuées, comme des caravelles blanches; un reflet de la lune y allumait de vives aigrettes. Et puis, lorsque ces caravelles passaient devant la lune, leur transparence les anéantissait; elles se détachaient enfin de l'astre et repartaient, avec le vent en poupe, et abordaient à des rivages accueillants ou bien entraient en de larges estuaires et s'y perdaient bientôt. Eudémôn les guettait et il suivait leur course. Il les comparait en lui-même à cette embarcation sur laquelle Lilith et lui s'en allaient. Son obscure pensée pressentait une singulière analogie entre ces voyages célestes et son voyage. Il ne distinguait pas nettement le ciel de la terre; l'un et l'autre s'étaient révélés à lui en même temps et par des phénomènes identiques. N'avait-il pas vu le canal s'illuminer d'un grand sillon lunaire, plus brillant et plus éclatant que le disque même de la lune? N'avait-il pas fendu de la proue de son bateau une voie de clarté féerique entre des rives pareilles à celles que, là-haut, les nuages formaient?... Il crut que ces petites caravelles de nuées le devançaient et lui désignaient le chemin merveilleux par lequel il passerait lui-même après mille détours dont il

ne savait ni la durée ni les hasards; et alors il s'éprit de l'aventure qu'il imagina...

*
* *

Le jour vint en catimini.

Il n'attendit seulement pas que le clair de lune se fût évanoui tout à fait. Les deux clartés coïncidèrent quelque temps, l'une attardée et l'autre subreptice. Elles furent en présence, et de telle sorte que l'on eût dit incertaine leur lutte, aléatoire leur rivalité.

D'abord blanchirent quelques touffes de nuages. Eudémôn s'en étonna, crut qu'allait se manifester une seconde lune et redouta cette richesse inépuisable de phénomènes.

Il fit froid. De petits souffles de vent humide passèrent. Sur les deux rives du canal, qui s'élargissait en mares indéterminées, des grenouilles, par milliers, coassèrent.

La première aube fut d'argent mat. Mais, à deux reprises, elle disparut, comme si la force lui manquait pour s'épanouir dans l'accumulation des vapeurs qui, montées de la terre, tendirent au ciel un voile opaque. Enfin ces vapeurs furent elles-mêmes touchées de la lumière qui, derrière elles, travaillait. Elles la reçurent, et toute leur masse en fut bientôt pénétrée. Elles parurent posséder cette lumière, la vivifier et la produire. Une grande lueur se propagea et se répandit jusqu'au sol.

Puis, ce fut triste et tout brouillé.

La nouvelle clarté, qui avait offusqué l'autre, n'eut pas la netteté charmante de celle-ci. Elle n'étincela ni ne pétilla; elle ne dessina point de lignes sveltes et fines. Elle fut abondante et molle. Elle se dilua trop largement pour être, en aucun point, magnifique. Elle gaspilla ses médiocres munificences.

Il n'y eut pas de belle survenue, mais une transformation lente, graduelle, sans épisodes perceptibles. Les yeux se fatiguaient à vouloir discerner des nuances dans la tonalité grise des alentours.

Une petite pluie tomba, menue, qui voltigeait de-ci de-là, poussière humide, au gré de l'air. Et il semblait qu'elle dût

être perpétuelle. En peu de temps, la beauté du ciel s'était effacée, comme un pastel dont une méchante main dévaste la surface, — et tous les tons se mêlent, se confondent, ne sont plus que laide grisaille. — Eudémôn crut que c'était à jamais fini des prestiges qui avaient suscité pour lui, pour son arrivée, les charmantes et les éblouissantes fantasmagories de l'étendue.

Lilith s'aperçut qu'il pleurait silencieusement et sans secousses ni sanglots, qu'il pleurait comme le ciel et que la tristesse des choses le gagnait. Elle lui dit :

— Veux-tu retourner au château ?

Il hésita et répondit que non. Le voyage, qui naguère lui était une aventure enchanteresse, avait perdu tout l'agrément de sa nouveauté lumineuse; il s'y abandonnait avec lassitude ; il ne le continuait que pour s'épargner l'initiative à prendre d'un retour vers un pareil ennui.

— Ça se passera ! — dit le batelier. — Dans la saison, c'est du beau temps si l'aurore est chagrine.

Eudémôn ne fut pas attentif à cet encouragement. Assis sur le banc du bateau, il ne regardait même plus autour de lui : le spectacle n'en valait pas la peine. Les yeux baissés, il songeait vaguement et les signes d'une pensée morose étaient sur son visage. Lilith essaya de le distraire. Elle commença de chantonner ; il leva vers elle des yeux si mornes qu'elle se tut. Puis elle bavarda ; mais elle vit qu'il ne prenait pas garde à ses propos. Elle fut dépitée. Il s'en aperçut ; il s'approcha d'elle, lui saisit les mains et les tint entre les siennes sur ses genoux. Il lui marquait une tendresse douloureuse, comme s'il avait pitié d'elle, comme si tous deux ils devaient avoir ensemble une infinie pitié d'une souffrance qui leur était commune avec le ciel, l'eau et toutes les choses environnantes.

Lilith ne comprenait pas beaucoup cette mélancolie soudaine qui avait atteint le cœur d'Eudémôn. Du moins, elle n'en devinait pas les causes profondes ; mais elle en subit la contagion volontiers et, obligeante d'âme, se prêta aux sentiments que la frissonnante amitié d'Eudémôn lui imposait. Elle s'acquittait ainsi de son office de femme, et il l'en aimait davantage. Ils accueillirent donc la tristesse de l'heure.

Mais, peu à peu, le brouillard se dissipa, la bruine cessa de choir. Le jour s'établit. Le soleil ne rayonnait pas encore ; il éclairait, sans qu'on le vît. Il y eut, au ciel, de grands espaces bleus, que les nuages, selon le vent, élargissaient ou diminuaient. Eudémôn regardait cela et, puéril, comparait la vitesse diverse des nuages ; il participait à leurs rivalités, souhaitait que l'un s'évertuât et narguait la lenteur de l'autre. Et quelquefois il était déconcerté parce que celui-là même dont il présageait le succès s'en allait en effilochures, se perdait ou bien, à force de contorsions, devenait méconnaissable. Il s'étonnait des formes imprévues que prenaient, comme se jouant, ces masses blanches et souples. L'une d'elles, qu'avaient étirée et tourmentée les ouragans supérieurs, présenta, quelques minutes durant, la ressemblance d'une femme nue, couchée mollement et qui étendait ses jambes, ses bras, et qui laissait pendre sa tête chevelue. Et puis une jambe partit ; les bras se détraquèrent, et cette femme écartelée s'anéantit. Eudémôn crut qu'on lui donnait la comédie, comme jadis, au château, sur le théâtre des marionnettes. Seulement, cette nouvelle comédie ne lui était pas très bien intelligible et il ne la suivait qu'avec nonchalance.

L'eau le divertit des nuages. Depuis que, la lune partie, elle s'était éteinte, Eudémôn l'avait négligée. Longtemps elle parut morte, ainsi décolorée, mal visible, et pareille à elle-même en toute sa longueur. Mais, au jour, elle eut tout son agrément. Elle ressuscita, fut légère, mobile. Les sillons qu'y traçait le passage du bateau eurent deux faces, l'une verte et l'autre blanche. Par endroits, sa transparence révélait des profondeurs glauques où des herbes se balançaient. Un peu plus loin, les petites vagues se multipliaient, miroitaient à la clarté du ciel qui s'y reflétait ; elles cassaient et secouaient la lumière en fragments innombrables et jolis. Eudémôn s'étonna de cette fluidité complaisante qui permettait que cheminât sans secousses le bateau ; et surtout le perpétuel remuement de la surface le décevait : s'il voulait fixer son regard en quelque point, il avait bientôt perdu son repère, et, s'il tâchait de suivre l'une des images que dessinaient sur l'eau les rives, elle lui échappait devant que son esprit l'eût attrapée. Il prit ainsi conscience de l'incertitude

où il était à l'égard du spectacle naturel. Et il s'en fatigua de telle sorte qu'à peine ses doigts jouèrent-ils encore avec cette eau où naguère ils se plongeaient volontiers.

***

Le soleil avait enfin triomphé de la brume, et tantôt il rayonnait, tantôt un nuage le cachait, lorsque arriva le bateau près d'une écluse. Il fallut attendre la manœuvre. Eudémôn vit les éclusiers aller et venir, tirer sur des câbles, tourner des roues. Cela ne l'intéressa guère; il ne distingua pas très bien les éclusiers du mécanisme auquel ils prêtaient leur concours.

Mais le bateau l'ennuyait. Et il apercevait la lande verte, les prairies, les champs... La lande le tenta!...

— Allons là-bas! — dit-il.

Et, il désigna de la main cette verdure ensoleillée.

— Où irez-vous? — demanda le batelier.

— Là-bas!...

Et il recommença son geste.

Le batelier ne tenait pas beaucoup à mener les deux fugitifs jusqu'à la ville, où certes on incriminerait sa complicité. Mais il s'inquiéta du sort de ces enfants déraisonnables qu'il abandonnerait... Lilith, elle non plus, n'était pas tranquille; mais que faire? et, puisqu'elle s'était lancée en cette aventure, qu'avait-elle encore à hésiter?...

— A quelle distance sommes-nous de la ville? — demanda-t-elle.

— Par le canal, trois lieues, — répondit le batelier. — Mais, si vous allez par la route, comptez le double au moins. C'est que la route n'est pas tout près d'ici. Pour la rejoindre, il faut que vous alliez jusqu'à Lermeer, qui est en face, à deux lieues : vous apercevez d'ici le clocher, derrière les arbres. Mais, quant à suivre le canal, impossible! A chaque instant, vous rencontreriez d'autres canaux, qui aboutissent au grand et qui coupent la plaine deux cents fois. A chercher les gués, les ponts ou les écluses, vous feriez plus de chemin que pour aller voir le pape à Rome!... D'ici à Lermeer, ce n'est pas difficile. Vous longez d'abord ce petit canal, sur la droite;

et puis... Enfin, vous demanderez... On vous renseignera... Il y a du monde par la lande, en ces temps-ci, vu la moisson!...

Cette géographie nouvelle qu'esquissait la main du batelier, tendue vers la lande fraîche, éveilla la curiosité d'Eudémôn; et, bien qu'il n'en comprît guère le détail, elle l'aguichait.

— Allons! — fit-il.

Et il saisissait la main de Lilith. Mais elle:

— Sauras-tu marcher si longtemps?...

— Que oui! — répliqua-t-il. — Viens!...

Ils quittèrent ainsi le bateau, elle un peu inquiète, lui tout à son désir de connaître plus loin la réalité qui se découvrait à ses yeux avides plus vaste qu'il ne l'avait imaginée.

Lilith prit avec elle un petit sac de provisions qu'elle avait emporté du château. Elle dit adieu au batelier, le remercia; elle ne cédait que lentement à la hâte d'Eudémôn.

Mais, quand ils furent descendus, tous les deux, sur la berge, Eudémôn s'arrêta et contempla l'étendue. Il la voyait tout autre, plus variée et plus large que du canal, encaissé entre ses rives hautes. Il se tint immobile et il admira cette immensité surprenante. Elle, au contraire, Lilith, aussitôt qu'elle eut touché le sol et aperçu la plaine, l'herbe, les arbres et les sentiers en lacets compliqués, elle s'enivra de cet espace où elle revenait et, bohémienne, elle aima son aventure.

— Viens donc! — cria-t-elle à Eudémôn.

Elle ne songeait plus qu'au plaisir de sa liberté retrouvée; elle se livra toute à son allégresse de petite vagabonde qui retourne à son vagabondage.

— Viens donc! — reprit-elle.

Mais lui n'en finissait pas de regarder la plaine. Il y avait devant lui une prairie verte comme l'émeraude; et puis des arbres, une rangée de saules; et puis encore une prairie; et puis une série de champs dorés où des hommes travaillaient à hisser, avec des fourches qu'ils dressaient haut, des morceaux de ces champs dorés sur des chariots. De loin, leur pénible effort ne se voyait pas, et Eudémôn ignorait l'objet de leur activité. Ils semblaient accomplir aisément les rites splendides de l'été.

Le soleil répandit avec profusion ses clartés vermeilles et joyeuses sur les espaces vides et sur les champs où le labeur humain se multipliait. L'air était immobile. Seule bougeait la lumière. Elle vibrait à quelque distance du sol; et, sans que la limpidité de l'atmosphère en fût altérée, l'image des choses y tremblait. Quant au silence, le crissement régulier des grillons n'était là que pour le rendre plus sensible. Et telle était la beauté de ce décor qu'Eudémôn demeurait stupide devant elle.

Cependant, Lilith, quelque temps, le délaissa, l'exubérance de son bonheur exigeant qu'elle se démenât. Elle bondit et elle dansa; et, à maintes reprises, elle s'en fut et puis revint, comme affolée d'air et de lumière; et, de ses mains levées, elle faisait le signe de frapper sur un tambourin; et sa tête se balançait de droite et de gauche; et ses genoux se haussaient; et, pour sauter, elle touchait le sol et s'envolait; et elle courait le front en avant, comme une petite chèvre; et elle tournait sur la pointe de ses pieds et s'inclinait et ne savait quelles mimiques inventer pour témoigner de sa ferveur à la plaine radieuse.

Mais enfin, gentille et toute rouge, elle revint à Eudémôn qui, sans elle, n'osait avancer; elle lui dit :

— Nous avons faim, déjeunons.

Ils s'assirent dans l'herbe et ils se réconfortèrent des provisions qu'avait emportées Lilith, prévoyante. Ce leur fut un jeu agréable. Mais, quand ils eurent achevé ce modique repas, Eudémôn dit à son amie :

— Et ce soir, qu'est-ce que nous aurons?...

Il devinait les risques de la vie. Alors, il fallut que Lilith lui expliquât l'or qu'elle avait, et l'échange de la monnaie contre des aliments ou l'hospitalité en quelque auberge, et les services que les hommes se rendent mutuellement, et mille choses... Eudémôn avait grand'peine à comprendre tout cela, qui soudainement se présentait à son intelligence. Sa curiosité s'en excita, certes. Mais, après cette nuit vigilante et ces émois, il eut sommeil. Lilith aussi. Et ils dormirent à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Autour d'eux bourdonnaient des abeilles. Ils dormirent deux heures.

Ils s'éveillèrent ensemble. La matinée était dans sa beauté pleine; la lumière se répandait en flots tièdes et purs.

— Allons voir ! — dit Eudémôn.

Allégé par le bon repos, il sentit son entrain renaître...

— Que veux-tu voir ? — lui demanda Lilith.

Il répondit :

— Je veux voir tout !...

Ils se mirent en chemin, suivirent un étroit canal, entrèrent alternativement dans la fraîcheur des sous-bois et dans la resplendissante clarté des champs découverts. Eudémôn s'amusait d'un colimaçon qui traversait le sentier, d'une alouette qui tout à coup surgissait d'une motte de terre et, piaillant, montait, montait, en vrille, vers le ciel et vers le soleil qui l'attirait, comme prise de la fureur de s'y aller brûler et anéantir ; il s'amusait de la difficulté de la marche par les labours et sur l'éteule où ses souliers brisaient la paille courte ; il s'amusait d'aller plus vite que Lilith, ou de la retenir par sa robe si parfois elle le dépassait.

Mais surtout le ravissait l'horizon. Des teintes bleutées, violacées s'y estompèrent. Il ne savait pas ce qu'elles étaient. Il désira s'en approcher et les toucher du doigt. Lilith lui affirma qu'il y fallait renoncer, qu'elles reculeraient à mesure qu'il avancerait vers elles. Ses commentaires ne parurent pas à Eudémôn très persuasifs; elle se lassa d'avoir à expliquer tant de choses et d'être, à cette tâche, maladroite. Finalement, elle devint dogmatique et catégorique. Les mots qu'elle disait n'avaient pas de sens pour Eudémôn, très souvent. Elle s'impatienta ; Eudémôn aussi. Elle concluait :

— Tu verras !...

Eudémôn, dans la prodigieuse nouveauté du spectacle qui se multipliait devant lui, se résignait mal à différer de tout connaître.

Ils arrivèrent à un village : quelques maisons basses au bord d'un canal que des arbres immenses et feuillus couvraient. Et il y avait là tant d'ombre que le silence y était à l'abri. On eût dit que, depuis des siècles innombrables, il y dormait et que rien ne l'avait encore troublé. Un sentier longeait le canal ; ils le suivirent. Les maisons étaient de l'autre côté : une vingtaine, aux toits de chaume, peintes en jaune et en vert. Et à nul signe l'on ne pouvait apercevoir que de la vie était logée là. L'eau immobile réfléchissait, et n'en brouillait

pas l'image, ces façades pareilles. Tout le reste de sa surface était noir, d'un noir profond où il semblait qu'aucune lumière ne pût jamais pénétrer. Cette eau dormante était lourde aux regards, si lourde que pas une ride ne remuait sa torpeur. En quelques endroits, une petite herbe verte y poussait; et l'eau avait l'air de pourrir. Auprès de la rive, c'était comme un métal fondu et pesant, comme du fer qui, par places, se rouille; du fer, de l'étain, du plomb. Et il n'y avait pas d'humidité sur le sol voisin ni dans l'air, tant cette eau morne était incapable de propager son influence.

Mais, de l'une des chaumières, un homme sortit. La porte qui s'était ouverte se referma sans bruit; et la chaumière reprit son aspect d'immobilité morte.

L'homme descendit vers l'eau du canal, entra dans une barque brune qui était amarrée là; il la détacha, saisit des rames et s'en fut, à petits coups de rames. Il cassa en passant le reflet des maisons dans l'eau; et les fragments coururent, s'éparpillèrent. L'eau, allégée soudain, frétillante sous les avirons, un peu plus loin se plissait largement. Le silence ne fut guère endommagé. Eudémôn, qui regardait se détraquer et s'en aller en miettes l'image que tout à l'heure portait l'eau indifférente, crut qu'elle était une fois pour toutes perdue. Mais il vit les morceaux revenir à leur place peu à peu; ils hésitèrent, ils bougèrent et enfin l'image se reconstitua. Quand l'homme, après un tournant du canal, eut disparu, il ne resta aucune trace de son furtif passage. L'ombre éternelle s'était réinstallée en son domaine de silence et de quiétude inaltérable...

*
* *

Après avoir ainsi parcouru les abords et les vestibules de la réalité, Eudémôn entra plus avant dans le secret de la vie.

Il y avait une grande bâtisse de pierre, régulièrement construite, rectangulaire, blanche, où s'alignaient des fenêtres pareilles, avec leurs petits rideaux blancs qui, relevés, ménageaient un intervalle pointu, noir. Sur la toiture d'ardoise bleue, une cloche nichait entre quatre colonnettes qui soutenaient un dôme un peu chinois. Devant la bâtisse, un jardin, qu'une grille de fer séparait de la route.

La cloche tinta : une seule note, aigre et pleurnicharde. Elle la répéta, coup sur coup, quatre fois; et puis, après quelques secondes, quatre fois encore; et puis, après un nouveau silence, elle s'évertua. Elle sema, par tout le paysage, une tristesse chevrotante, babillarde et mal résignée.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda Eudémôn.

— Un asile de vieillards, il me semble.

Eudémôn reprit :

— Qu'est-ce que c'est?

Lilith ne lui répondit plus : elle ne savait que dire... Elle essaya de détourner Eudémôn, lui montra un joli chemin qui de l'autre côté obliquait et qui était bordé de bruyères et de genêts. A cette époque de l'année, les bruyères avaient été roussies à demi par le soleil. Il ne restait de leur floraison carminée que des taches parmi de larges traînées rouges où pointait avec un peu de verdure l'or pâle des genêts fleuris.

— Regarde comme c'est charmant!...

Mais Eudémôn n'était soucieux que de cette clochette qui, là-haut, s'agitait sans que l'on vît le mécanisme de sa corde et le sonneur. Elle semblait prise de frénétique ennui, incapable de maîtriser sa fièvre; et l'on eût dit qu'après tant d'heures passées à tâcher d'être muette elle cédait à ce frivole et forcené désir de se plaindre et de raconter à la plaine son désespoir. Elle fut, en ces minutes, l'âme de cette maison régulière et rectangulaire qui témoignait par elle de sa détresse intime et de sa misère cachée.

Eudémôn écouta cette lamentation ; et il fut sensible à tant de mélancolie ardente et tumultueuse. Il en éprouva une sorte de crainte vague et cependant il ne put résister à cet appel d'une douleur qui avait hâte d'être vue. Il hésita et bientôt il se dirigea vers l'asile, lentement et comme en rechignant : une force impérieuse l'y conduisait malgré lui. Lilith le suivait.

Il s'arrêta devant la grille du jardin.

Dans le jardin, des vieux et des vieilles étaient assis, prenant l'air, chauffant au soleil leurs corps étriqués. Le costume des uns et des autres était de drap bleu-gris. Parmi les vieux, quelques-uns, en veste courte, avaient le chef coiffé d'une casquette à visière ; et certains, appuyés sur des cannes, se

promenaient, les yeux baissés vers le sable de l'allée et paraissaient attentifs à l'alternance de leurs pieds qui, clopin-clopant, faisaient encore un pas, encore un pas, comme si chaque pas était un beau résultat qu'ils obtenaient. Ceux-là étaient les plus gaillards. Les autres, emmitouflés de robes de chambre et de casques à mèches, languissaient sur des bancs ou au fond de fauteuils d'osier et, en dépit de la saison chaude, étaient contents de couvertures qu'on leur avait mises aux jambes. Ils gardaient sur leurs petits ventres leurs mains croisées et quelquefois tournaient leurs pouces l'un autour de l'autre, non sans peine et dans l'intention manifeste de se distraire... Parmi les vieilles, il y avait des catégories analogues. Sur leurs robes aux plis épais elles portaient de longs tabliers à bavettes, de couleur bise ; et leurs cheveux ne débordaient pas beaucoup des bonnets blancs, empesés, qui leur cachaient les oreilles. Les manches de leurs corsages étaient boutonnées aux poignets ; les jupes, très larges, donnaient aux hanches une ampleur qui contrastait avec la chétiveté des pauvres poitrines séniles.

Et tout cela était un petit monde paisible dont la nonchalance ne s'accordait guère avec l'exaspération de cette cloche folle. Quand la cloche se tut, Eudémôn lui en sut gré.

La première impression qu'il eut de ces bonshommes et de ces bonnes femmes fut de cocasserie. Il éclata de rire devant eux, appela Lilith et, du doigt, lui montra une sorte de polichinelle bizarre qui, à vrai dire, n'avait qu'une bosse, et dans le dos, — mais son nez crochu rejoignait son menton presque, et sa large bouche que terminaient deux rides profondes avait l'air de rire, comiquement. — Un autre, qui faisait les cent pas, semblait à demi démantibulé ; l'effort de sa démarche le secouait tout ; les bras ballaient ; et les jambes, avant que le pied se posât, se lançaient de façon hasardeuse. Eudémôn le comparait à une marionnette qui se désarticule.

Les hospitalisés regardèrent ces passants : — un peu de distraction, qui variait leur journée. — Mais la moquerie d'Eudémôn les irrita et de vains bâtons se levèrent.

— Viens ! — disait Lilith à Eudémôn.

Lui ne voulait pas s'éloigner. Alors Lilith eut pitié des vieux et des vieilles, que cette jeunesse insultait :

— Ne les offense pas. Ils ont du chagrin.

— Qu'est-ce que c'est ? — demanda encore Eudémôn.

— De pauvres vieux et de pauvres vieilles, tu vois. Il n'y a plus de gaieté pour eux.

Alors Eudémôn remarqua l'infinie douleur d'une telle décrépitude. Il s'approcha de la grille. Il saisit de ses deux mains deux barreaux, sur ses mains appuya son front ; et ses yeux alors examinèrent avec une attention curieuse le spectacle que la vieillesse lui offrait.

Une bonne femme était en face de lui. Les yeux d'Eudémôn se fixèrent sur les yeux de la bonne femme. L'échange que firent leurs regards n'apprit rien à celle-ci ; mais Eudémôn en reçut la claire révélation d'une tristesse immense et qu'il n'avait pas soupçonnée.

Les yeux de cette vieille étaient tout pleins du souvenir d'une vie longue et qui avait, au jour le jour, eu son lot d'infortune. Il ne s'y manifestait plus d'étonnement ; et la souffrance qui s'y marquait n'était pas due à quelque événement plutôt qu'à tous les autres. Cette souffrance résumait les déceptions quotidiennes et innombrables d'une destinée. Et, si les yeux de cette vieille semblaient vagues, c'était à force de contempler de trop diverses images, diverses mais toutes chargées d'une mélancolie pareille ; et, parmi toutes ces images, ils s'embrouillaient. S'ils ne pleuraient plus, c'était faute de pouvoir choisir entre tant de sujets de larmes le plus digne d'être pleuré...

Eudémôn n'avait pas une expérience de la vie qui lui permît de deviner le détail d'un tel désespoir. Mais il ne put méconnaître l'intensité de ce désespoir. Alors les bonshommes et les bonnes femmes qu'il avait trouvés ridicules et drôles se transformèrent et lui furent émouvants au point de le gêner. Il les examina tous, l'un après l'autre, et il les vit écrasés d'une douleur analogue ; et il n'eut pas pitié d'eux, mais il détesta leur douleur.

Tant et si bien qu'il ramassa des graviers et de la poussière sur la route et les lança contre ces vieux, contre ces vieilles, qui étaient coupables de l'initier à une insupportable mélancolie.

Alors, il y eut, dans le jardin de sénilité, des cris, des

gloussements de colère et de peur, des gestes de menace et de panique, des fuites autant que le voulut bien l'ankylose des jambes et l'équilibre difficile des statures. Les plus empêtrés agitèrent leurs bras et braillèrent. La vieille aux yeux de désespoir pleura silencieusement.

A la vue de ces pitoyables frayeurs, la vindicte d'Eudémôn s'exaspéra. Il se baissait pour prendre encore une poignée de cailloux ; mais Lilith lui saisit le bras et le retint de toute sa force. Elle lui dit :

— C'est méchant, ce que tu fais. Ces pauvres gens sont malheureux et tu augmentes leur mal. Ils n'ont pas mérité que tu leur lances des pierres. Viens. Allons-nous-en !...

Eudémôn était d'avis qu'ils avaient mérité ses représailles : ne l'offensaient-ils point par leur tristesse laide? Il céda cependant aux paroles de Lilith. Dans le grand trouble où il était, un judicieux instinct lui conseilla de se fier à son amie plutôt que de rien décider lui-même. En outre, il ne désirait pas demeurer plus longtemps en face de ce spectacle affreux. Docile donc et morne, il se laissa emmener...

Telle fut la première rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la vieillesse.

***

Tandis qu'ils s'en allaient, Eudémôn fut silencieux. Il ne regardait pas autour de lui. Il avait pris le bras de la jeune fille. Elle le conduisait. Elle n'osait pas lui parler, bien qu'elle désirât le distraire de la pénible pensée qu'elle lui devinait.

Eudémôn songeait; et il se perdait parmi tant de problèmes qui affluaient à son esprit. Il eut recours à la science de Lilith. Il l'interrogeait à la manière pressante et astucieuse d'un enfant qui ne renonce point à ses curiosités, si peu zélé qu'on soit à lui répondre. Lilith ne le renseignait pas sans crainte...

— Lilith, — demanda-t-il, — pourquoi sont-ils vieux?

— Ils sont devenus vieux, — répondait Lilith, — un peu chaque année, un peu chaque année ; et, à la fin, ils furent tout à fait vieux, comme tu les as vus...

— Ah! — fit Eudémôn, — ils n'ont pas toujours été vieux?

— On n'est pas vieux; on le devient, comme est devenu grand le petit garçon que tu étais.

Cette formule, que prononça Lilith sans se méfier, fut pour Eudémôn la révélation décisive. Il n'interrogea plus. Ou, du moins, il n'attendait plus de réponses à ces questions précipitées qui, les unes sur les autres, s'accumulèrent et continrent la vérité, la vérité manifeste et claire :

— Ah ! ah ! tout le monde ?... tout le monde, oui, devient et deviendra vieux ?... Et toi aussi ? et moi aussi ?...

Il répéta, d'une voix accablée :

— Et moi aussi ?...

Lilith s'étonna de tant d'émoi. La certitude de vieillir était, en elle, usée par l'accoutumance. Elle ne vit dans la révolte d'Eudémôn qu'un enfantillage. Mais l'exaltation de cette voix qui lui criait comme un reproche : « Et moi aussi ?... » l'effraya. Elle balbutia... Eudémôn s'adoucit alors; et, quand il répéta de nouveau cette parole désolante, sa voix était toute pleine d'une infinie pitié qu'il éprouvait pour lui-même.

— Moi aussi, je serai vieux, — dit-il avec douleur ; — je serai pareil à ces bonshommes laids et qui n'ont pas la force de bouger et qui ont des yeux immobiles !...

Plus il parlait et plus il s'apitoyait. Mais il secoua Lilith et rudement lui demanda :

— Quand ? Dis-le-moi !

— Dans très longtemps, — fit-elle. — Beaucoup plus tard. Après des années et des années. Ce n'est pas la peine d'y penser, tant c'est loin, tant c'est loin dans l'avenir !...

Une seconde, il se réjouit de ce délai. Mais il se ravisa :

— Loin, — demanda-t-il, — comme les arbres qui sont là-bas ?

Il désignait les derniers arbres que l'on pût distinguer vers l'horizon et, puéril, empruntait à l'espace qu'il ne connaissait guère la mesure du temps inconnu.

— Oui, — répondait Lilith, — loin comme ces arbres-là.

Elle ne savait que dire; elle se troublait. Inquiète, elle regarda Eudémôn...

— Ce n'est pas loin ! — dit-il. — En courant, j'y serais bientôt.

Elle reprit :

— Mais non !... Qu'est-ce que je disais ?... Beaucoup plus loin que ces arbres-là. Loin comme des choses que tu ne peux pas voir et qui sont cachées par des quantités d'arbres, de montagnes et de pays... Enfin... si loin, si loin... qu'on ne peut pas imaginer comme c'est loin... Eudémôn, laisse cela !...

Elle tremblait. Eudémôn sourit en la regardant.

— Lilith, Lilith, tu me racontes n'importe quoi pour empêcher que je ne pleure. Pauvre Lilith !... Mais, puisque je serai vieux, je n'ai plus de plaisir à ne pas l'être encore. Et toi aussi, tu seras vieille ? C'est triste !... Tu ne seras plus jolie ? C'est triste !... Ah ! tout est triste, puisque nous serons vieux, toi et moi... Lilith, j'ai pitié de nous !... Ce n'était pas la peine de quitter le château... Écoute, je n'ai plus envie d'aller voir d'autres pays. Je n'ai plus envie de marcher. Asseyons-nous, là, sur l'herbe, en attendant que nous soyons vieux !...

Des moissonneurs passèrent, qui menaient une charrette de blé. Ils arrivaient et ils chantaient. Sur la botte de blé la plus haute, ils avaient placé une grande guirlande de bluets et de coquelicots ; et d'autres guirlandes étaient aux colliers des chevaux qui traînaient la charrette ; et il y avait encore des fleurs aux fouets des charretiers. Le blé lourd semblait du soleil récolté, du soleil entassé, dont la provision s'emporte vers des granges d'orgueil. Derrière, hommes et femmes, en ribambelles, chantaient et fêtaient la moisson faite.

— Regarde comme ils sont heureux ! — dit Lilith à Eudémôn ; — entends comme ils chantent clair leur joie de vivre !...

Eudémôn les regarda, les entendit...

Par jeu, quand ils passèrent devant ce couple jeune, un moissonneur et d'autres saluèrent ; les femmes firent la révérence, robe pincée, genoux pliés et vite redressés ; et la marche continua, et la chanson ne s'était pas interrompue. Courtoise et gaie, Lilith rendit saluts et révérences...

Ils s'éloignèrent. Eudémôn vit les jupes rouges, bleues et jaunes, et les fichus blancs et les chapeaux de paille s'en aller.

Lilith reprit :

— Comme ils sont heureux !

Mais Eudémôn lui demanda :

— Ne savent-ils pas qu'ils seront vieux ?

— Ils le savent et ils n'y pensent pas...

— Ils doivent y penser ! — répliqua Eudémôn ; — et, moi, je le leur rappellerai.

Il leur cria, tant qu'il put :

— Vous serez vieux ! vous serez vieux !... Il n'y a pas de quoi chanter et être gais... Vous serez vieux !...

Mais, tout à leurs chants et à leur joie, ils n'entendirent pas ou ils négligèrent ce rappel de la destinée, qui leur venait d'une bouche adolescente. Comme ils ne se retournaient point et ne cessaient de rire et de danser, Eudémôn haussa les épaules.

Et il laissa passer ainsi ce conseil de vie allègre et oublieuse que le hasard du chemin lui offrait.

*
* *

Au bras de Lilith, il reprit sa route. Une grande tristesse l'avait envahi. Lilith n'osait pas lui parler. Il demeurait enfermé en lui-même, à calculer le temps selon l'espace et à l'apprécier. Mais, si loin qu'il reculât, en imagination, les limites de l'échéance détestable, il ne l'écartait pas de sa constante pensée. La vieillesse allait et venait capricieusement parmi la durée qu'il évoquait ; et elle fanait toutes choses et toutes choses enlaidissait. Il eût voulu la fixer au delà d'une libre étendue qu'il eût faite ample et radieuse. Il ne le put : elle luttait contre son effort comme un ressac de houle mauvaise et qui gagne invinciblement.

Ils arrivèrent à un petit bois de chênes nains. Un étrange bois. Il y avait, dans les fourches des arbres, des pierres, les unes petites, les autres énormes ; et certaines étaient presque au ras du sol, les autres à diverses hauteurs, certaines près des cimes. Tout le bois était ainsi, comme s'il avait soulevé, comme s'il avait pris, en sortant de terre, un beau jour, les pierres qui s'opposaient à son essor.

Eudémôn s'étonna de ces arbres qui avaient des cailloux parmi leur frondaison. Lilith, qu'il interrogea, ne sut le renseigner. Il s'adressa donc à une vieille femme qui était là, marmonneuse de prières et gardienne de ce petit bois à la

lisière duquel sa maisonnette présentait, sous l'auvent, un choix d'images dévotes et d'amulettes. Elle dit :

— C'est le bois du miracle! Vous ne connaissez pas?... Ah! jeunesse!... Plus tard, vous en apprendrez le chemin, jeunesse!...

Elle ne bougeait pas de son fauteuil. Ses bras seuls s'agitaient et faisaient des gestes d'emphase. Tandis qu'elle parlait, elle avait l'air tout à la fois d'une montreuse de curiosités qui débite son boniment et d'une prophétesse qui ouvre des horizons sur le mystère.

Eudémôn l'écoutait, bouche bée. Lilith, en prévision d'un verbiage fâcheux, essaya d'entraîner Eudémôn.

— Allons-nous-en! — dit-elle. — Cette vieille ne te racontera que des bêtises. Viens!...

Mais lui refusait de partir.

Et la vieille :

— Attendez seulement un peu : il y a aujourd'hui pèlerinage. Et vous verrez! Le plus beau pèlerinage de l'année. Les malades viennent en bande depuis l'église de Lermeer jusqu'ici. Et ils apportent une pierre; chacun sa pierre. Plus elle est grosse, mieux ça vaut. Mais bien sûr que les plus malades n'ont pas la force de charrier une roche!... Et la pierre qu'ils ont apportée, à grande fatigue de bras ou d'épaules, ils la vont placer dans une fourche d'arbre, à la hauteur où la maladie les tient. Pour leur récompense, quelquefois, Dieu les guérit. Il les guérit, s'il le juge bon : c'est évident qu'on ne lui commande pas, et il a ses raisons. Mais le monde est si exigeant!... Il faut bien que le miracle soit capricieux : autrement, ce ne serait plus le miracle, autant dire!... Par exemple, il y a une chose capitale, et je me tue à le répéter. Quand vous entrez dans le bois avec votre pierre, prenez garde de ne pas faire tomber la pierre qu'un autre a placée en quelque fourche. Vous attraperiez sa maladie. Séance tenante! Vous ne vous en apercevez peut-être pas tout de suite; mais, aussitôt que la pierre tombe, vous avez le germe. Et notez bien que l'autre n'est pas guéri pour ça. Non : il n'est pas guéri, puisque sa pierre n'est plus là. Alors ça n'est profit pour personne!... Voyez-vous, c'est des choses avec quoi il ne fait pas bon jouer. Moi qui suis la gardienne du bois, je n'y entre jamais : j'ai trop peur!...

Eudémôn écoutait ce bavardage, ne le comprenait pas, y devinait vaguement d'inquiétants mystères et frissonnait. La vieille le prit par la main. Il n'aima pas le contact de ses doigts secs ; mais il la suivit avec docilité. Elle marchait à pas menus et, à chaque instant, risquait de choir. Son corps, en quittant le fauteuil où il était tout à l'heure installé, ne se redressa point ; et, les cuisses étant quasi verticales, la poitrine fut inclinée vers le sol ; la tête, pour regarder en face, cassait la nuque.

La vieille mena Eudémôn autour du petit bois ; et Lilith, à regret, les accompagnait. La vieille multipliait, avec une sénile complaisance, les démonstrations.

— Regardez, mon jeune homme ! — disait-elle. — Ce caillou que voici, là, en bas, c'est pour une entorse qu'on l'a mis, probablement. Celui-ci, plus haut un peu, une coxalgie. Celui-ci, une maladie des poumons, ou bien du cœur. Celui-ci, ce doit être pour les yeux ou enfin quelque maladie de la figure. Je ne peux pas vous affirmer exactement : ça dépend de la taille de la personne. Moi, toute ratatinée et déjetée comme je suis, si je mettais une pierre à cette hauteur-là, ça voudrait dire... ça voudrait dire que j'en ai par-dessus la tête !...

Et elle rit de son sarcasme.

— C'est, ma foi, vrai que j'en ai par-dessus la tête, certains jours. Seulement, ça, c'est une maladie qui ne se guérit pas ; il n'y a pour guérir cette maladie-là qu'une maison de planches dans un trou, avec trois pieds de terre dessus. A la disposition du Seigneur, *amen !*... Et vous remarquerez, mon jeune homme, des pierres qui sont si haut, si haut dans les arbres, que personne n'a jamais pu avoir de maladie si haut que ça. Le bruit court que c'est des géants qui les ont placées là, dans les temps, quand l'espèce humaine était de plus belle venue qu'aujourd'hui. Car tout décline !... Mais je ne crois pas ça, quant à moi. Les arbres poussent et, en poussant, haussent les pierres, voilà tout. Et ils pousseront jusqu'à l'éternité ; et, au jour du jugement, ils présenteront à Dieu, dans le ciel, toutes les pierres que les malades d'ici-bas ont apportées, en acte de foi. Vous concevez ?... C'est beau, c'est beau !... Mais croyez-vous qu'il y en a ?... Sans compter celles

qui dégringolent, soit que le vent les chasse, soit que la branche où on les a mises pourrisse : d'une manière comme de l'autre, c'est mauvais signe pour le malade, si Dieu a refusé sa pierre !... Mais croyez-vous qu'il y en a ? Des milliers et des milliers !... Et en voici, des maladies, et en voilà ! Toutes les maladies du corps et de l'esprit ! Quelle misère ! Et la souffrance que ça suppose ! et les larmes ! et la dégoûtation !... Des milliers et des milliers de maladies !... Si on y pensait, on en aurait le cœur tordu !... Mais on s'y fait. Ainsi, moi, je n'y pense guère.

Quand elle eut dévidé sa kyrielle de paroles, Eudémôn, qui l'avait écoutée sans mot dire, se tourna vers Lilith et lui demanda :

— Qu'est-ce, la maladie?...

Lilith ne lui avait pas encore répondu que la vieille, un doigt levé, l'autre main en conque vers l'oreille, annonça :

— Mais voici mon pèlerinage. Entendez-vous ?

Des voix, en effet, approchaient. Des voix geignardes et traînantes. On ne distinguait pas encore les paroles. Une complainte morne et lente, une plainte qui s'efforçait de chanter...

— Qu'est-ce, la maladie? — reprit Eudémôn.

Lilith désespéra de l'emmener. Elle lui répondit :

— Tu vas voir !...

Et alors, au tournant d'un sentier bordé d'arbres, déboucha le cortège. Les voix affluèrent. Elles psalmodiaient, en latin, des litanies d'imploration forcenée. Des cris aigus ou rauques, mal accordés, rythmés à peu près. Cela s'alanguissait, comme de fatigue, et repartait avec fureur et n'avait pas de cesse.

D'abord allaient, laborieusement, des boiteux. On leur avait donné la tête du cortège afin qu'eux, les moins allants, indiquassent l'allure lente qui leur était seule possible. Certains n'avaient qu'une jambe. D'autres n'avaient pas de jambe du tout et avançaient à la force des bras, balançant leurs torses lourds. D'autres, paralysés, contrefaits, pareils à des crabes ou à des pieuvres, se traînaient sur le sol à grand'peine; plusieurs, pareils à des limaces, glissaient et l'on ne voyait pas comment. Et tous étaient chargés d'une pierre qu'on leur avait, en général, attachée sur le dos. Leur marche en était

encore retardée. Ils suaient. Ils ressemblaient à des Sisyphes estropiés. Parfois quelqu'un s'arrêtait, de lassitude, et soufflait. On l'attendait. Et le cortège avait ainsi des à-coups, des incertitudes, des défaillances. Après les infirmes, venaient les malades ingambes. On distinguait parmi eux des lupus horribles, des cécités hideuses, des ulcères saignants. Au soleil, ces plaies furent rouges. Puis il y eut la ribambelle des fous, des idiots que l'on conduit en les tenant sous le bras ; les maniaques, qui dansent, se trémoussent et font mille contorsions absurdes ; les tuberculeux, squelettes verts ; les cancéreux, qui se tortillent de douleur ; toutes les maladies cachées ou manifestes qui attaquent la peau, la chair ou l'âme. Et chaque malade portait sa pierre, qui à la main, qui sous le bras ; les uns des cailloux, les autres des morceaux de roc. Des civières enfin charriaient de lamentables résidus de souffrance : à peine y pouvait-on reconnaître des débris d'humanité pantelante. Et des mains crispées qui émergeaient de ces civières tenaient une pierre avec acharnement, la brandissaient de toute la force qui leur restait ; et, en d'autres civières, la pierre était posée sur quelque poitrine ; et, ailleurs encore, la pierre était suspendue au cou du malade par une ficelle.

La litanie sortait de quatre-vingts bouches à demi mortes. Elle était effroyable ; et des cris de douleur augmentaient l'éclat de la supplication.

Quand le cortège fut à peu de distance, Eudémôn eut un geste de recul. Il entraîna Lilith avec lui. La vieille les rejoignit. Et elle disait :

— Quelle misère ! quelle misère !...

Eudémôn se serrait contre Lilith, comme si, pour se protéger d'un tel voisinage, il désirait le contact de ce corps jeune et sain. Mais il demanda :

— D'où vient à ces gens la maladie ?

La vieille répondit :

— La maladie, mon jeune homme ? Elle est dans toute la chair humaine, qui est la chair de péché. Elle sort un jour ou l'autre ; mais, en germe, elle était là. C'est une grande pourriture que notre chair, depuis qu'Adam a fait la faute !...

Eudémôn fut songeur, un instant. Puis, tout à coup, l'idée

de la chair vivante que l'universelle corruption travaille lui entra dans l'esprit : alors il écarta Lilith brusquement, comme s'il devinait et pressentait, en elle aussi, le germe ignoble et le travail monstrueux de la corruption.

Puis il ferma les yeux ; ses bras firent le geste de repousser toute approche ; et, pris de dégoût, il se sauva.

Telle fut la deuxième rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la maladie.

*
* *

Eudémôn se sauvait si éperdument que Lilith, pourtant agile, douta de le pouvoir rejoindre. Elle courait après lui et l'appelait. Mais lui, au lieu de répondre, fuyait plus vite. Chacun des appels de Lilith, comme un vent d'épouvante, le chassait.

Elle le suppliait :

— Eudémôn, arrête-toi !... Je suis lasse !... Eudémôn!...

Dans sa hâte, il faillit choir. Puis il entra dans un chemin sans issue. Il tenta vainement d'escalader une barrière. Lilith, preste, lui saisit le bras. Il voulut s'arracher, il frissonnait...

Tous les deux, en nage, essoufflés, se trouvèrent face à face. Leurs yeux mêlèrent leurs regards ; et telle était leur amitié mutuelle qu'un même sentiment de réciproque pitié les anima.

Eudémôn dit :

— Ce n'est pas de toi, Lilith, que j'ai horreur, mais de toute chair humaine, où réside la corruption ; oui, de la mienne autant et plus que de la tienne !

Et, en disant cela, il frémit. Sa tête se rejeta en arrière, comme offensée d'une odeur mauvaise, et ses bras s'allongèrent vers le sol, et ses mains remuèrent.

Le petit chemin creux où ils étaient s'encaissait entre deux talus d'herbe, de mousse, de fleurs, et recevait, par l'intervalle des feuilles, des bribes de soleil qui tombaient dans la pénombre. La solitude et le silence étaient là comme à tout jamais.

Lilith recula de quelques pas ; et, sans, une seconde,

regarder Eudémôn, elle ouvrit sa robe légère, dénoua des rubans, et se décolleta de telle sorte qu'apparurent son torse charmant, sa poitrine en fleur. Elle dégagea ses épaules, qui étaient blanches et jolies. Les bribes de soleil jouaient sur sa peau nacrée...

Alors elle dit :

— Suis-je vieille? suis-je laide? Ressemblé-je aucunement à ces malades que tu as vus? Et quelle corruption devines-tu dans ma chair qu'hier encore tu aimais?...

Il la regardait. Et certes il était trop jeune pour que le désir ne lui vînt pas, à telle vue. Mais il ne bougea point.

Elle reprit :

— Si tu veux t'éloigner de moi, va-t-en. Si tu m'aimes, donne tes lèvres aux miennes, qui t'appellent et qui t'attendent.

Il répondit :

— Tu es jolie!... Mais celles-là aussi furent jolies, que j'ai vues tout à l'heure en proie à la corruption!... Et ceux que j'ai vus pourrir au soleil furent jeunes et beaux comme moi!...

Lilith, à ces mots, s'attrista. Sur son visage descendit une mélancolie pareille à l'ombre du soir qui tombe sur une vallée. Elle baissa les paupières; sa bouche trembla. Elle pleura silencieusement.

Pudique et offensée, elle ferma sa robe.

Eudémôn la vit et s'approcha d'elle. Quand il fut devant elle, il posa ses deux mains sur les épaules de l'amie et attendit. Bientôt leurs lèvres s'unirent. Ce fut le baiser le plus émouvant qu'il lui eût encore donné. Il en éprouva longuement la pénétrante et la trop alarmante douceur; il en ressentit jusqu'au fond de son être la joie effarée : il comprit que se cajolaient désespérément et s'enivraient amèrement deux chairs momentanées, promises à la désuétude et qui se hâtent d'être voluptueuses.

*
* *

Les heures qui vinrent ensuite, midi passé, furent graves et mornes. Eudémôn et Lilith se reposèrent ici et là, souvent.

Leur voyage avait perdu toute son allégresse. Eudémôn était las et le disait. Il était las à force de chagrin. Telle fut sa nonchalance découragée que Lilith le dut stimuler pour qu'il continuât sa route : ne fallait-il pas arriver à la ville avant le soir, afin d'y trouver un asile ? Voudrait-il être la nuit dehors, en ce lieu qu'avait traversé le pèlerinage des malades ? La promesse d'un lit et d'un bon repos ne l'aguichait-elle pas ?

Des vivandiers ambulants, qui avaient accompagné le pèlerinage, leur vendirent ce que leur faim réclamait. Eudémôn eut quelque dégoût de ces nourritures.

Le paysage ne le divertissait plus. Il ne s'amusait plus de voir, à mesure qu'il avançait, de nouvelles cimes d'arbres apparaître, l'horizon reculer et de vastes espaces qu'il n'avait pas devinés surgir devant lui, comme attentifs à lui ménager une surprise perpétuelle. Son esprit, occupé de la vieillesse et de la maladie, soupçonna toutes choses d'être vieilles et malades. Il crut que la nature environnante souffrait. Les cailloux de la route lui semblèrent lugubres, ceux-là même dont le soleil faisait scintiller joliment les facettes. N'étaient-ils pas, ainsi que les autres, destinés au bois des miracles implorés et qui ne s'accomplissent pas ? La terre douloureuse en était chargée, à la manière des malades lamentables qui donnaient ce pénible témoignage de leur confiance vaine ; et, s'ils jonchaient immobiles le sol, n'était-ce pas le signe d'un dernier espoir abandonné ?...

Eudémôn compatit à la misère des arbres. Il reconnut l'ancienneté de quelques-uns, leur décrépitude. S'il trouvait encore de la jeunesse au fût svelte et brillant des bouleaux, la rude et rugueuse écorce des chênes lui parut analogue à la hideuse peau qu'il avait vue sur le visage et sur les mains séniles des hospitalisés. Le tronc d'un hêtre était bossué de verrues et entaillé d'une large plaie : on eût dit qu'une gangrène le rongeait. Un pin qu'on avait abattu saignait comme un membre coupé. Des ramures de pommiers et de figuiers se tendaient et se tordaient, pareilles à des bras qui témoignent de leur douleur.

Il pensa que l'eau des canaux était malade. Les rides que la chute d'une feuille ou le toucher furtif d'un insecte y excitait s'y propageaient comme un frisson de fièvre ; et la sur-

face, par endroits couverte de mousse, ailleurs colorée de reflets sales, semblait, ainsi somnolente et dormante, moisir et pourrir.

Il se demanda si les hirondelles, qui voletaient et près du sol multipliaient leurs tours, n'étaient point affolées d'une torture insupportable ou, futiles, ne cherchaient point à se fuir elles-mêmes parce qu'une angoisse trop forte les tourmentait.

Et ainsi toute la nature fut désormais, pour Eudémôn, une terrible image de souffrance.

Ils gravissaient, Lilith et lui, une côte très dure. Ils étaient silencieux, Eudémôn gardant pour soi sa pénible rêverie et Lilith évitant de provoquer une question dangereuse. Ils marchaient lentement, les bras enlacés mais les âmes distantes. Ils aperçurent au sommet de la montée, soudain, quelque chose d'étrange et qui diversement les effraya : un cortège encore, et bruyant encore, et d'aspect farouche.

D'abord, un homme, très vieux, vêtu d'or, coiffé d'une mitre en or; il tenait, de la main droite, un bâton d'or et, de la gauche, sur l'épaule, un grand parapluie vert qui le garantissait du soleil. Derrière lui, deux bambins, habillés de rouge et qui portaient des ustensiles en argent. Ensuite venait un char singulier, noir, muni d'une toiture et qui était chargé de draperies noires, et que traînait un cheval roux, tout harnaché d'étoffe noire et empanaché de plumes noires. Derrière ce char, il y avait une femme frénétique, qui allait et venait, qui s'agitait avec une fureur bizarre. Enfin des gens paisibles formaient une file quelconque, d'allure rapide mais régulière.

Lilith, qui avait reconnu l'appareil funèbre, n'essaya même pas d'en épargner la vue à Eudémôn : elle savait sa curiosité trop éveillée pour qu'il dût consentir à omettre ce spectacle nouveau. Non qu'il le désirât : il le redoutait ; mais, abreuvé de tristesses, il voulait augmenter encore sa mélancolie de toutes celles qui s'offraient à lui. Il entraîna Lilith ; il s'écarta du milieu de la route où ils étaient et, contre un talus, attendit avec autant d'avidité que de résignation le passage de cette chose qui allait lui révéler quoi ?... qui allait lui révéler le suprême mystère de la mort.

A mesure qu'approchait le cortège, il en distinguait plus nettement le détail.

Le vieil homme doré marchait plus vite qu'il ne l'eût souhaité, cahin-caha, par la descente rude. Ses jambes raides ne suivaient pas sans difficulté l'élan de son corps, et il se rattrapait, à chaque instant, d'une menaçante chute. Sur le char était posée une longue boîte. La femme frénétique tenait, de la main gauche, l'une des colonnettes qui supportaient la toiture; elle se laissait tirer par le char et cependant luttait pour empêcher qu'il n'avançât. De sa main libre, sans cesse brandie et remuante, elle faisait le geste de chasser on ne savait quoi, des démons sans doute, des esprits mauvais ou de sinistres idées. Et elle se lamentait, gémissait, hurlait, comme une bête battue. Cette mimique outrée était en contraste avec l'indifférence ennuyée des autres gens qui accompagnaient le convoi. Et ces cris rauques, désordonnés, s'accordaient mal avec une très morne et lente mélopée que le vieil homme doré chantonnait nonchalamment.

Le soleil, dont commençait le déclin, rougeoyait au ciel et répandait de grands rayons sanguinolents.

Lorsque le cortège fut à la hauteur d'Eudémôn et de Lilith, Eudémôn, qui l'avait sans bouger attendu, tressaillit. Un brusque sursaut le lança vers cette chose étonnante et redoutable : il courut. Son indiscrète curiosité le porta vers le prêtre; il le regarda sous le nez. Le vieil homme, sans interrompre ni sa marche ni sa chevrotante psalmodie, secoua pour l'avertir et l'écarter son bâton d'or. Eudémôn, interloqué, s'arrêta. Au passage du char, il se dressa sur la pointe des pieds : il aperçut le cercueil ouvert, le mort emmailloté de linges blancs, la tête seule visible. Alors il vint se placer derrière le char, saisit comme la femme forcenée l'une des colonnettes qui soutenaient le dôme et se laissa traîner. Mais la femme hurla plus fort et se démena et se jeta sur Eudémon pour lui faire lâcher prise. Elle l'eut bientôt chassé.

Il défaillait. La fatigue, la chaleur lourde, l'horreur entrevue de ce cadavre, la sauvage colère de cette femme et surtout une odeur dégoûtante qui suivait le char comme un sillage délétère, lui montaient au cerveau, le paralysaient.

Avec Lilith, qui l'avait rejoint, il chemina auprès du char. Les gens du convoi leur lançaient des regards irrités;

mais la hurleuse ne leur était plus attentive, retournée à ses cris perpétuels et à son remuement farouche.

Après une course longue et des détours imprévus, on fut dans un enclos sinistre et ensuite devant un trou creusé à même le sol. Le vieil homme doré, le char, la hurleuse, les gens, s'immobilisèrent. D'autres gens, qui étaient là d'avance, prirent sur le char le cercueil et le déposèrent sur le sol. Eudémôn assistait, comme à des rites incompréhensibles, à ces manœuvres funèbres. Mais, quand le cercueil eut été déposé sur le sol, il s'approcha et vit la face tuméfiée, la grimace affreuse des lèvres violettes, les yeux enfoncés dans les orbites, les joues blêmes déjà marbrées de taches rouges et bleues. Il y eut des sanglots parmi l'assistance.

Le couvercle du cercueil fut apporté, vissé. Eudémôn frissonnait comme un feuillage de tremble et Lilith avait peine à le soutenir. La hurleuse, au contraire, s'était calmée. Elle prit une pose d'affliction tranquille et, d'une voix dolente, récita cette complainte :

— « Tu étais de la chair vivante, qui goûte la fraîcheur du matin, l'éclat de midi et la paix magique du soir. Tu es mort, et il n'y a plus pour toi d'heures ni de jours ni d'années, mais un temps immuable et que rien ne varie.

» Tu étais de la chair vivante, qui va et vient par les routes de l'ici-bas et qui cueille des fleurs et qui prend son plaisir. Tu es mort et tes jambes ne sont plus des jambes, ni tes mains des mains; tu es inerte et tu ne sais même pas qu'on a lié tes mains et tes jambes inutiles et qu'on t'enferme sous la terre.

» Tu avais des yeux, une voix, une raison, une âme. Tu entendais ; et tu te mêlais aux conversations des hommes. Tu es un mort parmi les morts; et, entre les morts, il n'y a point échange de paroles ni de pensées, mais le silence et rien.

» Tu aimais et tu as connu la volupté. Mais tu es mort, et celle que tu aimais serait nue et lascive devant toi sans que tu en eusses le sentiment, puisque tes yeux sont aveugles, tes oreilles sourdes et tes narines à jamais indifférentes.

» On t'aimait. Tes camarades t'appelaient à leurs fêtes et ta femme t'accueillait avec concupiscence dans son lit. Tu es

mort et tu es devenu un tel objet d'horreur qu'on te laissera au fond de ce trou et qu'on désirera que la terre te garde.

» La chair vivante que tu étais va se dissoudre, s'anéantir. Tu ne seras que pourriture et puanteur. Et puis, enfin, tu ne seras plus rien, absolument plus rien. Dans les mémoires, ton souvenir aussi se décomposera. Il n'en restera rien, absolument rien, après que seront morts, à leur tour, ceux qui t'ont connu et les autres à qui ceux-là auront parlé de toi peut-être. Et, que tu aies vécu ici-bas, joui de mille voluptés et supporté mille tracas, sera la même chose exactement que si jamais tu n'avais existé. »

Elle avait fini de pleurer. Mais l'assistance, émue de cette complainte qui pourtant ne lui apprenait rien de nouveau, était en larmes. Eudémôn tremblait d'épouvante.

Après que la pleureuse eut achevé sa complainte, le vieil homme en or débita ses prières. Il chantonnait un peu la fin des versets et il toussait, car il avait eu chaud : sa gorge en était congestionnée.

La boîte, dûment fermée, fut saisie par les gens du cimetière, entourée de cordes, amenée au trou, plongée dans le trou ; et les pelletées de terre, l'une après l'autre, y tombèrent, sonores les premières, qui tapaient sur les planches avec leur gravier, puis sourdes. Et, patientes, elles couvrirent peu à peu la boîte, arrivèrent au niveau du sol, le dépassèrent, et ce qu'il y avait de trop fit sur le mort un tumulus qu'arrangèrent le mieux possible les bêches, à petits coups bien appliqués.

A ce spectacle, Eudémôn chancela. Les paroles de la pleureuse se vérifiaient et se réalisaient avec une poignante exactitude. Il se mit bientôt à ululer si lamentablement que le cimetière s'emplit de sa plainte ; sa plainte courait parmi les tombes et s'y traînait et s'y heurtait comme une bourrasque éperdue.

Telle fut la troisième rencontre d'Eudémôn avec les misères de l'humaine condition : il connut la mort.

*
* *

Il disait à Lilith, tandis qu'ils cheminaient vers la ville enfin proche :

— Moi aussi, je serai mort?

Elle lui répondait :

— Tout le monde et tout sera mort!

La mélancolie d'Eudémôn l'avait gagnée. Elle n'essayait plus de le divertir. L'émoi tragique d'Eudémôn l'avertissait d'être attentive à des tristesses qu'elle avait toujours sues et qui lui étaient devenues à la fois familières et insignifiantes. L'idée de l'inévitable mort la bouleversa. Au début de cette journée, la stupeur d'Eudémôn en présence de la destinée humaine et de ses péripéties lugubres l'étonnait ; maintenant elle s'étonnait d'avoir vécu étourdiment avec la certitude de mourir.

Elle répéta :

— Tout le monde et tout sera mort!

Et elle comprit l'atrocité de l'échéance.

Eudémôn insista :

— Moi aussi? moi aussi?

— Oui, — répondit-elle, — toi aussi; et moi, et quiconque vit.

— Je ne veux pas! — cria-t-il, — je ne veux pas!...

Il tendit devant lui ses deux mains, et il proféra :

— Ces deux mains-là, qui sont mes mains vivantes, ne seront plus des mains?... Et cette chair que voici pourrira, s'en ira en miettes, ne sera plus rien?... Toute ma chair ne sera plus rien; ma chair et la tienne?... Non, non, non!... Lilith, dis-moi que ce n'est pas vrai, que cette femme était absurde, dis-le moi!

— Je ne peux pas te le dire. Toute ta chair, et la mienne, s'en ira et se défera et s'anéantira!...

— Cette chair en fleur?...

— Cette chair vivante!...

Alternativement, Eudémôn s'affligeait et il s'indignait. Il refusait d'accorder à la décomposition fatale ses mains, son visage, son corps qu'il sentait jeune et sain. Sa vaine colère disputait aux menaces impassibles de la mort sa chair, atome par atome, et faisait une défense opiniâtre. Mais il devina plus forte que lui l'ennemie et sut qu'il ne limiterait point le désastre. Il supplia Lilith :

— Au moins, Lilith, dis-moi si l'on ne peut devenir rien,

tout à fait rien, soudainement et sans passer par cette pourriture!...

— On ne le peut! — répondit-elle.

Il cessa de marcher et il détesta son corps d'être ce corps qui pourrirait. Il regarda ses mains avec dégoût.

Lilith lui conseilla de songer aussi qu'il vivait.

Elle lui dit :

— Écarte cette pensée de la mort. Ne la garde pas avec toi. Si l'on a cette pensée dans l'esprit, on ne peut plus vivre.

Il répliqua :

— Je ne peux pas l'écarter. Elle est en moi, désormais; elle gâte tout. Son odeur est en moi et imprègne toutes mes idées!... Comment saurait-on que l'on sera mort et n'y penserait-on pas?...

— Je l'ai toujours su!... Je l'ai toujours su, il me semble. Ou, si je l'ai appris un jour, je ne me rappelle pas l'impression que j'en eus. Et puis, peu à peu, sans doute, je m'y suis accoutumée.

— Tu n'y penses jamais?... Si! maintenant tu y penses, puisque nous en parlons, Lilith!...

— J'y pense; oui, j'y pense, — reprit-elle, — et voilà tout!... Oui, je serai vieille et ensuite morte. Oui, oui! Mais plus tard, plus tard. Et, si j'y pense avec un peu d'attention, je sens mieux la volupté d'être vivante!

Eudémôn méditait. Il conclut :

— Ce que tu dis me déconcerte. Moi, du moment qu'il est certain que je mourrai, je n'aime plus à vivre. J'ai trop de pitié de moi. J'ai trop de pitié de mes mains, de mes jambes, de mon visage. Et de toi, Lilith! Et enfin de tout. Je voudrais être mort déjà. Ce serait une chose faite!... Toi aussi... Je voudrais que nous fussions morts, toi et moi, et depuis si longtemps que ce fût une chose dont il ne serait plus question. Mais j'ai horreur de ce corps que voici, qui sera mort et qui, pour cela, m'est un objet de dégoût!...

***

Ainsi alternaient leurs propos funèbres; et leur marche en était retardée.

Ils arrivèrent cependant à cette ville où ils devaient passer la nuit, Lermeer, ancienne capitale. Cette ville datait de l'époque lointaine où les ancêtres de Tobol constituaient leur royaume. Elle avait été florissante et puis abandonnée, à mesure que la puissance des Tobol devenait continentale et, de la mer où elle était née, allait s'installer dans un large territoire.

Lermeer n'était plus qu'un village d'une centaine d'habitants. De sa gloire abolie elle conservait une immense cathédrale, un hôtel de ville admirable, muni d'un beffroi, et deux maisons seigneuriales à demi ruinées. Autour de ces magnificences d'autrefois, se tassaient de petites chaumières, proprettes, couvertes de tuiles rouges, les murs crépis à la chaux, les volets et les portes peints en vert. Et des glycines en étaient l'ornement gracieux, des vignes aussi qui encadraient les fenêtres et sous les toits couraient comme des frises de vivante architecture.

Le contraste était singulier, de cet humble village et de ces gigantesques monuments : — le village joli, orné; les monuments qui se délabrent. — Dès le premier regard, on percevait que la vie humaine avait, en ce lieu, subi de graves péripéties et qu'en se restreignant elle s'était retirée de ces beaux édifices pour se réfugier, discrète, vers de plus modestes demeures.

Lorsque arrivèrent Lilith et Eudémôn, le jour était à son déclin. Le soleil achevait de se consumer parmi les vapeurs épaisses de l'horizon. L'incendie avait longtemps sévi ; et puis, comme tombent des murailles calcinées, des pans de nuages s'étaient écroulés dans la fournaise. Il ne restait, à l'occident, que de grandes fumées, qui se dissipaient avec lenteur et semblaient immobiles. L'étendue libre du ciel se nuançait de tons bleus, verts, mauves, qui se fondaient ensemble et formaient une voûte charmante, transparente de moins en moins, mais limpide, luisante, pareille à quelque émail de riche et douce couleur. A peine y traînait-il des effilochures de nuées parties ; on les eût dites enchâssées dans cette voûte comme des cabochons précieux : roses ou violettes et variées de reflets changeants, elles avaient plus d'éclat que l'émail qui leur servait de fond.

Elles blanchirent peu à peu ; le ciel se fonça.

Le crépuscule se répandit sur le paysage. Il en éteignit les vives couleurs, il en pacifia les mouvements ; et le silence fut souverain. Le soleil disparu, toute la lumière qu'il y eut encore, et qui diminuait, semblait oubliée par mégarde : et elle était délicieuse d'être si fragile et délicate.

Eudémôn et Lilith, en qui se calmait l'inquiétude de la mort, s'abandonnaient à un rêve indécis où la tristesse allait s'atténuant. Ils aperçurent une auberge, et Lilith décida que tel serait l'asile de leur nuit, de leur repas et de leur coucher.

Une sorte de sécurité agréable leur vint. Tentés par la sereine beauté de l'heure, ils se promenèrent.

Les chemins étaient pavés de briques unies, où leurs pieds se plurent, et bordés de buissons que des lianes fleuries paraient.

De place en place, les vitres d'une croisée avaient des lueurs glauques. Les maisonnettes, closes, muettes, enfermaient bien la vie qui était là, qui s'éternisait là, monotone, perpétuelle.

Eudémôn s'étonna de la cathédrale. C'était un édifice lourd; les murailles, dénuées de tout ornement, se dressaient comme des blocs monolithes, bien qu'elles fussent construites de cailloux médiocres, empâtés de fort ciment. Une tour inachevée, carrée, soutenait une flèche malingre. La voûte s'était effondrée depuis longtemps. Par le portail ouvert, Eudémôn vit à l'intérieur l'accumulation des décombres ; des herbes folles et des arbres menus y poussaient et prospéraient à leur gré.

— Qu'est-ce que c'est ? — demanda-t-il.

— La cathédrale.

Il ne comprit pas ce mot ; mais il dit :

— La cathédrale est morte !...

Les demeures seigneuriales, l'une à côté de l'autre, avaient de fastueux perrons pourvus de rampes en fer ouvragé. Les meneaux des fenêtres étaient sculptés finement ; mais il n'y avait plus de vitres et ces trous donnaient sur de l'ombre indistincte. Des armoiries étaient taillées dans la pierre, sur lesquelles on remarquait encore des traces de peinture effacée et des devises incomplètes, d'écriture indéchiffrable.

— Qui habite là ? — demanda Eudémôn,

— Personne maintenant.

— Ils sont morts ! — conclut-il.

L'hôtel de ville avait une façade haute. Une tourelle ajourée la surmontait et, sur sa pointe, elle portait une girouette dont le découpage signifiait une frégate, — ah ! toutes voiles dehors et, aux mâts, des drapeaux, des oriflammes : la carène soulevée, oui, voguait ! — Allégorie d'un temps où Lermeer était la capitale d'un royaume marin qui sur les flots lançait richesses et gens curieux d'aventures... A droite et à gauche de chaque fenêtre, il y avait des statuettes de marbre : seigneurs à longs cheveux, le chapeau orné d'une plume, le manteau ample sur l'armure stricte, le gantelet de la main gauche appuyé au croisillon d'une forte épée, l'autre main tenant le globe, le bâton du commandement, ou bien faisant un geste emphatique ; dames au visage encadré de nattes pendantes, le corsage étroit, la taille contournée, une main qui sur la hanche relève un pan de la jupe trop longue. Et les seigneurs, de rude aspect, ne semblaient pas enclins aux galanteries, en dépit de la beauté de leurs femmes. Celles-ci, du reste, montraient plus de fierté que de douceur, sauf une, gracieuse et gentille, qui souriait timidement et qui penchait la tête avec une rêveuse coquetterie. Un petit dais à clochetons abritait chacune de ces figures ; et les socles étaient marqués des noms augustes et désuets de ces personnes plus qu'à demi oubliées.

Eudémôn regardait cette façade où le passé était inscrit. Il s'efforça de déchiffrer ces noms : ce ne lui furent que syllabes quelconques. Toutefois, Lilith aidant, il comprit que ces syllabes désignaient tel ou tel seigneur ou dame, et il devina des individualités pareilles à lui, distinctes de lui et singulières.

Il fut longtemps à contempler ce témoignage d'autrefois que lui livrait l'éternité fidèle de la pierre.

Le soir tombait. L'ombre affluait peu à peu. Elle entoura de son minutieux voile le monument. Les statuettes furent moins apparentes et il sembla qu'elles s'évanouissaient dans le crépuscule. Eudémôn, silencieux, laissait se former en lui la notion plus nette de ces surprenantes choses : le passé, la

survivance atténuée des époques lointaines, la réalité des événements abolis.

Il dit :

— Tout cela est mort !...

Et il s'émerveilla de connaître ce qui n'est plus.

— Tout cela est mort !...

Cette parole qu'il répéta maintes fois, dans le soir doux et triste, sonna comme un refrain de romance mélancolique. Et, la romance, il ne la disait pas. Il l'écoutait en lui-même, confuse et telle que nuls mots n'en eussent traduit la pénétrante et persuasive douleur. Les idées, nombreuses et furtives, allaient et venaient dans son esprit. Elles lui étaient insaisissables, elles échappaient à ses prises ; mais, si diverses qu'elles fussent, il y avait entre elles assez d'analogie pour qu'elles composassent, à elles toutes, un sentiment d'universelle amertume. Il renonçait à définir chacune d'elles ; et il concluait :

— Tout cela est mort !...

Il conçut la durée, la continuité des âges.

Son chagrin n'en fut pas diminué ; mais une sorte de sérénité lugubre lui venait et, dans le désespoir, il s'apaisait.

Quand ils s'en allèrent, Lilith et lui, par le village, ils côtoyèrent un massif de roses qu'une haie feuillue encerclait. A cause de la pénombre nocturne, les roses n'étaient plus guère visibles; leur couleur se confondait avec les entours, plus pâle à peine. Mais leur présence délicieuse se révélait par leur odeur. Eudémôn s'arrêta pour l'aspirer ; et ce parfum de roses qu'il ne voyait pas se mêla, parmi les étrangetés de l'heure, avec l'évocation trouble et mystérieuse du passé mort et persistant qu'il avait, ce soir-là, deviné.

*
* *

Et puis, afin de gagner l'auberge, Eudémôn et Lilith reprirent les sentiers et les ruelles qu'ils avaient suivis une fois déjà. L'une des chaumières était éclairée : elle jetait sur le sol du chemin la nette image de ses deux fenêtres ouvertes.

Lorsqu'il fut devant l'une d'elles, Eudémôn s'arrêta. Il re-

connut les gens qu'il avait accompagnés au cimetière. Il les examina, qui accomplissaient le rite du repas funèbre. A la faveur de la nuit, sa curiosité ne fut point aperçue. Lilith essaya de l'emmener; du moins réussit-elle à le faire tenir dans l'ombre, sans qu'il bougeât.

La parenté dînait en silence; avec appétit, d'ailleurs. Et il n'était pas évident que l'on se tût en l'honneur du défunt plutôt que pour consacrer aux nourritures tout l'effort des bouches affamées. Enfin l'un des parents se leva, sortit de la pièce où l'on dînait et, quelque temps après, revint, méconnaissable. Il s'était accoutré d'un drap blanc qui l'emmaillotait des pieds au cou, enserrant de ses plis les bras et les jambes : il marchait difficilement. Un angle du drap couvrait ses cheveux et pendait sur son front. Il était vêtu d'un suaire, comme le mort que l'on avait, l'après-midi même, enterré.

Telle était la ressemblance qu'Eudémôn en tressaillit.

— Le mort !...

Lilith le rassura : c'était une coutume de ce pays, une coutume ancienne et qui, chez les paysans, restait en vigueur.

L'homme au suaire s'assit à la place qu'il avait laissée libre en s'en allant et qui était au milieu des convives. Ceux-ci ne furent point émus de son arrivée. Ils ne le regardèrent pas; mais ils s'abstinrent de manger et demeurèrent immobiles. Lui avait clos ses yeux et, plus immobile encore que les autres, parut attendre... Le plus vieux des parents, d'une voix haute, lui demanda :

— As-tu besoin de quelque chose ?

Il répondit, résolument :

— Non !

— As-tu à te plaindre de quelqu'un ?

— Non !

— Regrettes-tu amèrement la vie terrestre ?

— Je ne la regrette pas !

— As-tu, dans l'autre vie, tout ce qu'il te faut ?

— Tout ce qu'il me faut, je l'ai !

— Convient-il que ta parenté se lamente ?

— Non, non, non !...

L'homme au suaire mit à cette réponse toute son énergie. L'interrogatoire funèbre achevé, le questionneur conclut :

— Alors, c'est bien !...

Toute la parenté, masculine ou féminine, jeune ou vieille, répéta, d'un cœur unanime :

— Alors, c'est bien !...

Ce fut tout juste si le substitut bénévole du mort put assez bien garder son personnage pour ne pas acquiescer, lui aussi. Les autres se montrèrent empressés. Il se leva derechef, tourna les talons et, à petits pas gênés par le suaire, se retira. On n'avait point fait mine de le vouloir le moins du monde retenir. A peine se fut-il éloigné que la tristesse de la réunion se dissipa. Du moment que le défunt lui-même défendait que l'on s'affligeât, du moment qu'il se déclarait content du sort que lui offraient les destinées de l'outre-tombe, en vérité pourquoi ne pas se relâcher un peu des attitudes fatigantes qu'impose la pensée de la mort?... De braves conversations naquirent; elles accompagnèrent agréablement cette œuvre d'alimentation par quoi se refait et répare ses défaillances la pauvre chair humaine qui, d'heure en heure, va se détruisant.

A son retour, démailloté de son suaire, rendu à soi, le mort intérimaire, bien vivant, reprit avec simplicité sa place parmi les choses de la vie. Il n'avait point l'aspect de qui, solennel, attesta que l'outre-tombe est confortable. Et le mort était mort une seconde fois, celle-ci la bonne, décidément; il ne gênerait plus personne ni rien : les vivants s'étaient bien défaits de lui.

Eudémôn, avec amertume, s'amusa de la comédie. Il riait. Lilith ne l'empêchait point aisément d'intervenir et de houspiller ces liquidateurs désinvoltes de leurs propres sentiments.

— Avec tout ça, — fit-il, — le vrai mort n'a pas dit son opinion !...

Et il plaignit le mort :

— Ils l'ont emporté hors de sa demeure et ils l'ont jeté dans un trou, fort loin. Et le peu qui traînait encore de lui parmi eux, ils viennent de s'en débarrasser. Lilith, regarde-les ! Ils n'ont plus aucune tristesse. Qu'ils ont vite oublié ce malheureux mort !...

Lilith répliqua :

— Il faut bien qu'on oublie les morts, puisqu'il faut qu'on vive. On ne peut pas avoir un esprit qui soit plein de morts, comme un cimetière. Il faut, pour vivre, qu'on oublie !...

— Mais moi, — répondit Eudémôn, — je ne peux pas oublier tous les morts. On dirait que ces gens n'avaient qu'un mort à oublier. Ah ! oui, si l'on n'avait à oublier qu'un mort, j'en viendrais peut-être à bout, moi aussi... Cependant, c'est pénible de songer que cela est mort qui était une chose ou un être au soleil !... Mais il ne s'agit pas d'un mort à oublier, pour moi : j'ai dans mon esprit tous les morts. Oui, tous les morts qu'il y a eus, dont je ne sais pas le nombre ; ceux de cette ville, ceux de la cathédrale et de ces demeures qu'ils ont laissées vides, et la cathédrale, et les demeures, et la ville. Et les morts de toutes les villes, dont je ne sais pas le nombre ; et de tous les temps, dont je ne sais pas la durée, Lilith, et encore tous les morts qu'il y aura. Oui, toi et moi. Toi et moi, parmi le nombre illimité des morts qu'il y aura !... Comment veux-tu que je me défasse de la pensée de tous ces morts ?

— Je ne sais pas, — avoua-t-elle.

Eudémôn reprit :

— Toi, Lilith, qui as toujours vu la mort universelle, comment vivais-tu ?... As-tu, ainsi que ces gens, une comédie pour écarter la pensée de chaque mort ? Je ne peux pas comprendre cette chose, qu'on soit vivant et qu'on accepte qu'il y ait des morts !... Moi, quand je serai mort, je refuse qu'on dise pour moi : « Je ne regrette pas la vie terrestre ! » Je refuse !... Mais quel moyen me reste-t-il de l'empêcher ?... Ah ! tous les morts !...

Eudémôn se débattait contre la pensée de la mort. Il se débattait en vain. Éperdu, il cherchait à s'échapper ; mais, à toute issue, il voyait la mort en travers. Il la voyait, ou plutôt il la pressentait. Elle ne se détermina point, dans son imagination, sous la tangible forme d'une allégorie. Elle fut une odeur mauvaise, une présence funeste qui se dissimule, qu'on devine et de laquelle on a peur. Il lui sembla que la nuit où ils cheminaient, Lilith et lui, était toute pleine de cela. Il

n'avança qu'avec épouvante, comme si des fantômes le frôlaient.

Et, quand ils furent arrivés à l'auberge, il pleura. Lilith ne put le consoler. Il pleura et se lamenta. Il pleura sur la vie promise à la mort; il pleura sur la vie et la mort, contradictoires et identiques.

*
* *

Le lendemain, comme ils dormaient encore, un carillon soudain s'anima, éparpilla ses notes joyeuses, tintinnabula, sembla des oiseaux qui s'envolent.

Eudémôn s'éveilla, ne sut pas s'il rêvait, fut aux écoutes... Lilith s'éveilla, rit, aima cette gaieté imprévue qui éclatait comme une aubade, qui saluait le jour nouveau.

Les volets de la chambre étaient fermés. A travers les fentes passaient de minces rayons de clair soleil, directs, aigus, qui se jetaient obliquement sur le plancher, comme par jeu, s'y attachaient et, bien tendus, frémissaient. De fines poussières y entraient, y évoluaient, les unes lentes, les autres vives. Leur remuement donnait une sorte de vibrante vie à ces rayons où elles s'agitaient. Et Eudémôn, sans réfléchir, se figura que ces rayons étaient les cordes merveilleuses d'une guitare où la musique du carillon serait née sous d'invisibles doigts.

— Que c'est joli, mon bel amour! — s'écria Lilith.

Eudémon se taisait. Elle insista :

— N'est-ce pas joli?

Il répondit :

— C'est une comédie encore; et la vie fait semblant d'être gaie!

Mais elle répliqua :

— Non, ce n'est pas une comédie!... La vie est gaie, Écoute comme la vie est gaie!...

Le carillon n'avait ni cesse ni paresse. A peine finie une chanson, quelque autre commençait. Et parfois la même note se répétait, seule, à maintes reprises. Le carillon s'amusait d'elle, s'amusait de la ressasser. Et puis une note plus haute; puis une note plus haute encore, comme si c'était une recherche plaisante que d'aller toujours plus haut, jusqu'à des sons

qui ressemblaient à des éclats de rire enfantins, à des cris délirants d'hirondelles. Et, quand la note la plus difficilement haute était atteinte, alors, au bout du compte, la multitude variée des notes se mettait de la partie ; et l'on eût dit qu'elles se hâtaient et qu'entre elles c'était à qui la première prendrait son vol. Leur émulation n'était pas désordonnée, mais ingénieuse autant que folle. Aux tintements grêles succédaient les ritournelles et les gentils airs de danse et les gamineries et les coquetteries et les courtes mélancolies qui ne sont que tendresse exquise et tournent vite à la mièvrerie. Enfin, ce fut une fête enivrée d'exubérante joie.

Lilith battit la mesure, fit des mines. Et elle se leva, preste, folâtre, sauta en mesure ; ses pas touchèrent le plancher à chaque temps fort du carillon capricieux. Elle s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit. Les volets claquèrent aux murs, et tout le soleil matinal se rua dans la chambre.

Tel fut l'éblouissement que Lilith couvrit ses yeux de ses doigts. Elle rit, et son rire se mêla aux musiques du carillon, qui affluèrent avec le soleil.

Tant que dura le carillon, l'excès d'une telle gaieté oppressa le cœur d'Eudémôn. Il en subit la domination violente. Il ne put aisément, comme Lilith, se mettre en harmonie avec cette allégresse prodigieuse qui autour de lui se déchaînait.

Ensuite, le silence s'étant fait et Lilith appelant, il se leva, lui aussi, et s'approcha de la fenêtre. La plaine, verte et ruisselante de lumière, lui apparut.

Il y avait de vastes étendues de prairies, séparées les unes des autres par des canaux bleus, miroirs du ciel, et, au delà, vers l'horizon, la mer bleue aussi, du même bleu limpide que le ciel : des voiles blanches de navires étaient suspendues et, semblait-il, voguaient entre l'eau et le ciel. L'atmosphère était douce et fraîche, d'une fraîcheur subtile et suave qui affectait l'odorat comme un parfum délicieux.

Lilith regarda Eudémôn et vit qu'il était sensible au charme jeune de ce paysage. Elle voulut le convaincre mieux encore, et elle dit :

— Hier, le jour était mort ; et voici qu'il est ressuscité, plus beau. Tu vois comme la vie est éternelle !...

Eudémôn regarda Lilith et sourit amicalement à son effort

dialectique. Il n'était pas la dupe de son argument; mais, plutôt que d'y répondre, il sourit.

Telle était cependant la persuasive grâce de la plaine ensoleillée qu'il en éprouva une sorte d'allègement. Il s'étira. Ses bras d'adolescent s'ouvrirent comme pour accueillir tout le matin radieux; ses yeux reçurent tout le paysage, et sa poitrine s'emplit d'air vivifiant...

Un peu plus tard dans la matinée, une patache emmenait à la capitale des gens de l'auberge.

— Nous irons aussi, veux-tu? — demanda Lilith à Eudémôn.

Il consentit. L'aubergiste annonça qu'il serait peut-être impossible d'aller jusqu'au bout: l'émeute faisait rage, disait-on. Lilith s'informa. L'émeute, ou mieux : la révolution. L'effervescence s'était communiquée à tout le royaume; on signalait des troubles sérieux en chaque centre industriel; la capitale était en état de siège. Lilith ne broncha point : au fond d'elle-même, un grand désir naissait de se mêler au peuple turbulent.

Ils partirent. Eudémôn regardait, à travers les vitres, la ronde des arbres de la route qui, à la queue leu leu, semblaient tourner en cercle autour de quelque point de l'horizon. Les nouveautés qu'il observait le divertissaient un peu, et la jolie clarté de la campagne le disposait à s'égayer. Mais il gardait à part lui, dans le tréfonds de son être, l'idée de la souffrance et de la mort : il en était imprégné.

Lilith songeait à bien des choses. Elle réfléchissait que l'émeute lui permettrait peut-être d'éviter le châtiment de sa fuite. Et elle se disait qu'à la faveur de l'émeute Eudémôn deviendrait roi peut-être. Elle se disait cela et n'osait trop se lancer en de tels rêves; elle s'y lançait malgré elle.

Après deux heures de voyage, le fer des chevaux battit sur des pavés; les roues de la patache ressautèrent avec un bruit infernal; les vitres firent leur tintamarre, elles aussi. On entrait dans les faubourgs : — maisons noires, compactes, cheminées d'usines, boutiques de couleur terne.

La patache fut accostée par une escouade de soldats, les voyageurs dévisagés et les bagages visités. Elle passa. Plus loin, des ouvriers, par groupes qui essayaient de stationner

et que des soldats obligeaient à circuler, à se disjoindre : des querelles. Encore plus loin, des ouvriers, en grand tumulte, écartaient les soldats. Ils vinrent à cette patache, ordonnèrent aux voyageurs et au cocher de descendre, dételèrent les chevaux et renversèrent la patache : elle fit, en dégringolant, un singulier vacarme. Eudémôn assistait à l'aventure sans la comprendre. Comme il s'irritait, Lilith le contint.

Sur une chaise, un homme pérorait, avec de grands éclats de voix et des gestes larges. Des cris d'assentiment lui répondaient. Eudémôn et Lilith s'approchèrent. Ils entendirent :

— Je vous demande si vous avez pris la résolution de vivre dans la souffrance. Une fois pour toutes, dites-le !

La foule cria :

— Non ! non ! Assez de souffrance !...

L'orateur reprit :

— Je vous demande si vous acceptez une existence qui n'est qu'une mort perpétuelle. Dites-le !

— Non ! non ! non !...

— Alors, êtes-vous prêts à vous venger, à châtier les responsables ? Dites-le ! Vous avez des bras et des gourdins ; avez-vous du courage ?

La foule hurla :

— Oui ! oui ! oui !

— Alors, suivez-moi ! Nous irons porter nos doléances au palais du roi. En avant !...

La foule se mit en branle. Eudémôn et Lilith se joignirent aux révoltés. Et au pas de course !... Un barrage de soldats fut ouvert. On passa.

On recruta, le long du chemin, des gens épars. Le flot grossit. Eudémôn y était comme une goutte d'eau dans une vague formidable. Et il sentait son cœur battre la charge. Et confusément il croyait aller, avec ce peuple en folie, réduire à néant les puissances sinistres de qui venaient vieillesse, maladie et mort : il se vengerait !... Les cris, la course l'excitaient.

Quand ils arrivèrent sur la Place Royale, l'affluence y était déjà nombreuse ; et l'on se bousculait. Eudémôn vit, sur le

perron du palais, un vieil homme à la barbe blanche qui, entouré de soldats en armes, parlait à la foule impérieusement.

Ce qu'il disait, on ne l'entendait pas, à la distance où était Eudémôn. Mais la foule le huait :

— A bas le roi Tobol ! A mort !...

Eudémôn détesta en lui la cause de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Avec les autres, il le hua.

— Tais-toi ! — murmura Lilith.

Mais il continua de crier :

— A bas le roi Tobol !...

Le roi Tobol ne le vit pas et ne sut pas qu'il était là.

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin au prochain numéro.)

LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

Avant l'ère scientifique, des observations incomplètes, conduites avec des moyens d'investigation imparfaits, amenèrent les hommes à croire à la génération spontanée : on ne voyait rien d'abord dans une eau limpide ; il y apparaissait ensuite des êtres vivants ; c'est donc qu'ils s'y étaient formés tout seuls. Dans son poème *De natura rerum*, Lucrèce le proclame déjà :

Multaque nunc etiam exsistunt animalia terris,
Imbribus et calido solis concreta vapore...

« Et maintenant, sortent de terre des animaux qui sont produits par la pluie et par les chaudes vapeurs du soleil... »

Virgile fait enseigner par une déesse au berger Aristée le moyen de faire sortir des abeilles vivantes du cadavre d'un bœuf ; quand on voyait naître des vers dans la viande, on pensait qu'ils y avaient apparu tout seuls. C'est seulement au XVIIe siècle que Rédi détruisit cette légende, du moins en tant qu'il s'agissait d'animaux de taille considérable comme les abeilles et les asticots. Sa méthode expérimentale est intéressante surtout parce que nous la retrouvons à peine perfectionnée dans les travaux plus récents de Pasteur : la viande étant mise, sous un voile de gaze, à l'abri des mouches, il n'y apparaît pas de vers ; c'est donc que les vers y sont apportés

par les mouches. En effet, nous savons aujourd'hui que ce sont les œufs des mouches qui produisent les vers à viande, lesquels ne sont d'ailleurs qu'une forme larvaire de l'espèce mouche. Rédi avait ainsi inventé le garde-manger, dans lequel la viande fraîche, non encore visitée par des insectes, se conserve sans donner naissance à des vers. Elle ne s'y conserve pas intacte, néanmoins, car les œufs des mouches ne sont pas les seuls agents de corruption ; d'autres, beaucoup plus petits, passent à travers un voile de gaze ou une toile métallique, et c'est Pasteur qui nous a appris à préserver nos aliments contre ces agents minuscules de corruption. Mais cette découverte a été préparée par de nombreux chercheurs ; on doit rappeler, après les travaux de Rédi, ceux de Needham, Spallanzani, Schwann, Cagniard de la Tour, Tyndall, pour ne citer que les plus importants.

Pasteur nous a appris définitivement que, pour mettre certaines substances organiques à l'abri de l'invasion par la vie, il faut que ces substances ne contiennent pas d'avance de germes de corruption. Dans beaucoup de cas, on sait extraire d'un animal ou d'un végétal sain des quantités considérables de matière non contaminée ; quand on n'est pas sûr que la contamination a été évitée, on détruit, par la chaleur, les germes possibles ; si l'on évite ensuite l'introduction de nouveaux germes, la vie n'apparaît pas dans les matières ainsi préparées ; des ballons de bouillon stérile, scellés il y a quarante ans par Pasteur, sont encore parfaitement indemnes.

Il faut tout de suite faire des réserves sur l'emploi de ce mot : *indemne*. De ce qu'une substance organique ne contient pas de germe vivant, il ne s'ensuit pas qu'elle restera identique à elle-même, sans transformation chimique : comme les métaux et autres corps, les substances organiques subissent l'action des agents atmosphériques ; du vin nouveau, débarrassé de tout germe, vieillit néanmoins sous l'influence d'une oxydation lente, et Pasteur a dosé ce qu'il faut d'oxygène pour que le vieillissement d'un vin fournisse le résultat le plus agréable à la gourmandise de l'homme. On doit donc dire simplement que, jusqu'ici, quand on prenait d'un milieu stérile et quand on le conservait à l'abri de tout ensemencement, la vie n'apparaissait pas.

On nous dit maintenant qu'il n'en serait plus de même en présence du radium ; telles sont les nouvelles qui nous arrivent de Cambridge. M. John Butler Burke aurait constaté que, sous l'influence du mystérieux métal, des corps organisés apparaissent et se multiplient dans le bouillon le mieux stérilisé. Est-ce à dire que tous les travaux de Pasteur en soient ruinés ?

Tout d'abord, les considérations qui précèdent montrent que, sans les travaux de Pasteur, il eût été impossible, non seulement de résoudre, mais même de poser le problème de la génération spontanée : pour être sûr que la vie a *apparu* quelque part, il faut pouvoir affirmer qu'elle n'y préexistait pas sous une forme quelconque ; avant d'essayer de faire de la vie avec des substances mortes, il fallait savoir écarter des substances mortes l'invasion par la vie. Or, si l'on en croyait jadis Pouchet, Trécul et les autres *spontanistes*, c'était là quelque chose d'impossible : du moment qu'il y avait, dans un liquide, les éléments nécessaires à la constitution des êtres vivants, la vie devait y apparaître fatalement.

Nous avons quelque peine, aujourd'hui, avec notre connaissance plus approfondie de la physique et de la chimie, à nous imaginer l'état d'esprit des adversaires de Pasteur. Nous savons qu'avec les éléments constitutifs des êtres vivants, on peut fabriquer un grand nombre de corps qui ne sont pas vivants ; telles et telles substances étant mises en présence, les réactions chimiques et les phénomènes physiques qui se produisent varient suivant les conditions réalisées ; vouloir que la vie apparût toujours, dans tous les cas, aussitôt qu'étaient réunis en un même milieu tous les éléments constitutifs d'un être, c'était vouloir donner au phénomène vital un degré de banalité qui est le contraire même de son essence ; la vie est quelque chose de très précis comme toutes les autres réactions chimiques ; chaque réaction chimique se produit, à l'exclusion de toute autre, dans des conditions données ; vouloir que la vie se produise fatalement dès que sont réunis les éléments d'un être vivant, c'est raisonner comme quelqu'un qui affirmerait que, là où il y a du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène, il doit fatalement se produire, et ne se produire que de l'alcool éthylique. On peut affirmer, au contraire,

que ces trois corps pourraient se trouver réunis dans un même récipient, pendant des siècles, sans qu'il y apparût jamais d'alcool éthylique. Et cependant, avec ces trois éléments, nous savons aujourd'hui fabriquer de l'alcool. La question de la génération spontanée se pose de la même manière : il s'agit de savoir, non pas si, toutes les fois qu'un milieu contient les éléments nécessaires à la vie, la vie y apparaît, comme le croyaient les spontanistes, mais bien si, étant donné un milieu capable de nourrir des espèces vivantes et dans lequel il n'y a pas d'être vivant, il est possible de réaliser par certaines opérations bien précises, la « synthèse » d'un être vivant. Pasteur a résolu la première partie du problème : il nous a appris à nous procurer un milieu qui, nutritif, soit néanmoins dépourvu de tout germe vivant.

Voyons, maintenant, où nous en sommes pour la synthèse de la vie.

*
* *

Pour beaucoup de gens la question ne se pose pas : la vie est quelque chose d'inaccessible à l'expérimentateur ; un principe insaisissable anime le corps vivant ; le corps vivant n'est, par lui-même, qu'un substratum inerte, et la synthèse chimique de ce substratum n'entraînerait pas la création de la vie ; il y faudrait ajouter ce mystérieux principe, que nos expériences n'arriveront jamais à saisir. Telle est la théorie *vitaliste* ; pour les *vitalistes*, la création de la vie dans les laboratoires est aussi impossible que la résurrection d'un cadavre : « Vous arriverez peut-être, disent-ils, à créer par synthèse du protoplasma ; mais ce protoplasma ne sera pas vivant ; il lui manquera l'étincelle qui différencie le vivant de son cadavre ; cette étincelle, vous ne pouvez pas vous la procurer. » Ce raisonnement s'appuie sur le postulat implicite qu'il n'y a pas de différence matérielle entre l'être vivant et son cadavre. Si cela était, la création de la vie ne serait pas, en effet, du domaine expérimental : tout ce que pourrait tenter le chimiste, ce serait la synthèse d'un cadavre qu'ensuite un principe supramatériel viendrait ou ne viendrait pas animer du souffle vital ; la vie ne serait pas plus accessible à l'expérimentateur

que ne le serait la mort ; un être vivrait ou mourrait suivant que lui serait accordée ou retirée l'étincelle mystérieuse.

Mais nous savons faire de la mort, si nous ne savons pas faire de la vie, et voilà qui met en mauvaise posture l'hypothèse vitaliste : avant Prométhée, les hommes savaient éteindre le feu, s'ils ne savaient pas l'allumer, et cela aurait suffi à prouver que le feu n'est pas un élément inaccessible. Nous pouvons, par des procédés chimiques ou physiques, tuer n'importe quel être vivant; nous obtenons un cadavre, que notre intervention matérielle a privé de la vie; mais ce cadavre diffère du vivant qui l'a fourni. Il en diffère par la modification physique ou chimique que nous avons déterminée en lui; toutes les fois que nous causons nous-mêmes la mort, nous avons le droit d'affirmer que le cadavre diffère matériellement du vivant et, par conséquent, nous ne pouvons pas conclure au vitalisme.

Il resterait à savoir si, dans la nature, en dehors de l'intervention d'un expérimentateur, il est des cas de mort, où ne se manifeste aucune transformation du corps qui passe de vie à trépas. S'ils nous démontraient jamais l'existence d'un tel cas, alors les vitalistes auraient une base solide pour leur théorie, — mais alors seulement. Je ne sache pas qu'une observation de ce genre ait été jamais étayée sur des mesures sérieuses; au contraire, le vitaliste le plus convaincu, apprenant la mort d'un ami, ne manquera jamais de demander : « De quoi est-il mort? », montrant, par cette seule question, qu'il doit y avoir une différence entre le cadavre et le vivant. Cette différence est la *lésion* qui causa la mort.

A ce raisonnement, les vitalistes répondent que la vie ne peut animer qu'un corps sain, de même que le mécanicien ne peut faire fonctionner qu'une locomotive en bon état ; si, par une intervention physique ou chimique, nous détruisons la bonne ordonnance du corps, la vie ne peut plus l'activer; mais il est aussi impossible à un corps sain de vivre sans principe vital qu'à une locomotive de se passer de mécanicien.

Ainsi posée, la question sort du domaine expérimental ; on ne pourra jamais, par les procédés des sciences physiques, démontrer la présence ou l'absence, dans un corps viable, de quelque chose qui a pour caractéristique de n'être pas justi-

ciable des méthodes des laboratoires; même si les chimistes arrivaient à fabriquer un corps vivant au moyen d'éléments bruts, les vitalistes pourraient encore nous dire qu'il y a eu seulement création d'un corps viable, et que ce corps est devenu vivant, parce qu'il a été ensuite animé par un principe vital, qui se trouvait disponible. De même les partisans du principe igné pouvaient dire que ce principe se manifeste toutes les fois que du charbon se combine à l'oxygène : par conséquent, le fait de savoir faire du feu avec des substances éteintes ne prouve aucunement qu'il n'y a pas de principe igné. Ce n'est plus alors qu'une question de mot. L'important est de constater expérimentalement qu'il y a toujours une différence entre l'être vivant et son cadavre et qu'il n'y a pas dans la nature un seul être viable qui, dans des conditions convenables, ne soit pas vivant.

Rien n'est plus curieux, à cet égard, que l'histoire de certains êtres vivants dont la vie peut être suspendue par la dessiccation; rien ne montre plus nettement non plus combien nous sommes dupes de notre langage, et combien il est facile de raconter les mêmes faits en se servant des théories les plus contradictoires.

Les rotifères sont des vers minuscules très abondants dans les eaux douces et qui doivent leur nom à de petits organes en forme de roue. Un rotifère desséché ressemble à un cadavre; il ne manifeste plus aucun des caractères auxquels nous reconnaissons la vie; cependant, si la dessiccation a été faite dans certaines conditions, il suffit de mouiller ce prétendu cadavre pour lui redonner toute l'apparence d'un rotifère bien vivant.

Ceux qui n'ont aucune idée préconçue sur la vie raconteront ce fait en disant que l'eau est un élément nécessaire des réactions vitales, et que la suppression de l'eau suspend ces réactions; on a pu de même suspendre provisoirement la vie de certains êtres en les privant d'oxygène, mais seulement pendant un temps très court; toutes les fois que, pour une raison ou pour une autre, la vie est suspendue, il y a à craindre une destruction du mécanisme, et c'est pour cela que, le plus souvent, la suspension momentanée de la vie entraîne sa suppression définitive. Mais les vitalistes ont imaginé, pour ra-

conter ces faits, l'expression de « vie latente », qui laisse supposer la conservation du principe vital, avec impossibilité pour lui de se manifester, tant que n'est pas restitué l'élément matériel qui lui manque ; mais puisqu'une locomotive, même pourvue de son mécanicien, ne fonctionne pas quand l'eau manque dans sa chaudière, les vitalistes pourraient dire qu'elle a un mécanicien latent, si le mécanicien ne se manifestait à nous que par le fonctionnement de la locomotive.

Il s'agit de s'entendre sur les mots. Le rotifère desséché est-il vivant ? Oui, disent les vitalistes, mais il a son principe vital à l'état latent. Les biologistes qui ne croient pas au principe vital exigent une définition plus précise, car si l'on dit que le rotifère desséché est vivant et que le rotifère actif dans l'eau est également vivant, on attribue la même dénomination à deux objets notoirement différents. D'autre part, entre deux rotifères desséchés, l'un susceptible de revivre par immersion dans l'eau, et l'autre porté à cent degrés et incapable de ressusciter par hydratation, il y a aussi des différences ; il est diverses manières d'être mort, comme il est diverses manières d'être vivant. L'eau rend les apparences de la vie à un corps qui les avait perdues dans certaines conditions ; le radium, ou telle influence physique, pourrait peut-être rendre les apparences de la vie à un autre corps qui les aurait perdues dans d'autres conditions. Aurait-on réalisé pour cela la génération spontanée ? La gélatine stérile où Burke a vu apparaître ses radiobes, contenait-elle des cadavres de microbes n'ayant besoin pour revivre que de l'influence des rayons du radium, comme les rotifères desséchés ont besoin d'eau ? Si cela était, pourrait-on dire qu'on a fait de la vie avec de la mort ? Tant que le langage ne sera pas plus précis, les discussions s'éterniseront. Essayons de préciser.

*
* *

L'idée de la vie et de la mort est si familière à l'homme que nous nous étonnons de rencontrer la moindre difficulté à définir les mots. C'est que, lorsque nous parlons de la vie, nous pensons instinctivement à la vie de l'homme ou d'un

animal supérieur; or, en général, quelle que soit la ressemblance entre l'homme et son cadavre, il y a des symptômes très nets d'après lesquels nous savons dire sans hésiter que tel corps est vivant, et que tel autre est mort; encore se présente-t-il des difficultés pour les cas de syncope, et beaucoup de gens n'accepteront pas de dire que la syncope est une mort provisoire, parce qu'ils ont l'idée préconçue que la mort ne peut être que définitive. La difficulté est bien plus grande quand il s'agit des représentants inférieurs de la vie, algues, champignons, lichens.

Cette tache grise, arrondie, à bords festonnés, qui couvre comme une lèpre ce morceau de granit, est-elle vivante ou morte? Je l'observe patiemment plusieurs heures : elle me paraît aussi inerte que le rocher qu'elle habite; mais en prenant des points de repère et en revenant voir les choses pendant de longs jours, je pourrai affirmer la vie de ce lichen incrustant. Je reconnaîtrai qu'il vit à ce qu'il a grandi; il aura rongé la pierre et se sera accrû aux dépens de la roche et aux dépens de l'atmosphère; il aura fabriqué de la substance de lichen, de la substance semblable à la sienne propre, ce que l'on résume en disant qu'il a *assimilé*. Et c'est là le seul caractère vraiment général, par lequel on puisse définir la vie pour tous les animaux et tous les végétaux : on ne peut définir la vie que par l'*assimilation*.

Or, ce caractère auquel on reconnaît la vie est à peu près masqué chez l'être que nous considérons comme le modèle des êtres vivants, chez l'homme adulte. Dans tous les animaux supérieurs, parvenus à un certain âge, les phénomènes de destruction arrivent à contrebalancer les phénomènes de construction organique; on dit justement qu'il y a état adulte quand ce balancement est à peu près rigoureux. Mais cette difficulté disparaît si l'on observe les animaux plus jeunes; l'enfant devient homme, le chevreau bouc, l'agneau brebis. Laissant donc de côté le cas des animaux adultes, nous disons qu'un corps est vivant quand il *assimile*, quand il construit de la substance semblable à la sienne aux dépens d'éléments différents qu'il emprunte au milieu.

Cette définition admise, nous nous heurtons à une question qui rappelle celle des rotifères desséchés. La spore de moisis-

sure est-elle vivante? Je la dépose à sec sur une lame de verre, et je l'observe au microscope; si le temps reste sans humidité, je puis l'observer des mois entiers sans qu'elle subisse de transformation. Dans les tampons de coton qu'avait employés Pasteur trente ans auparavant pour ses expériences de filtration d'air, Duclaux a trouvé vers 1890, non modifiées, des spores de moisissure qui étaient restées tout ce temps dans un endroit sec. D'après notre définition précise de tout à l'heure, nous devons dire que ces spores ne sont pas vivantes. Et cependant, si nous les semons dans du bouillon, nous les voyons germer et assimiler : donc, ces spores, qui ne sont pas vivantes au sens de la définition précédente, sont susceptibles de vivre, si on les place dans un milieu convenable, — ce qui les distingue des spores semblables qui ne sont plus susceptibles de vivre dans le bouillon, quand elles ont été portées à 110 degrés; toutes ces spores me semblant pourtant identiques, si je les regarde au microscope. Cette convention ne semble pas dangereuse; nous avons seulement distingué des corps en train de vivre les corps susceptibles de vivre quand on leur fournit les conditions convenables; et cependant il y a là une fissure par laquelle va se perdre toute la précision de notre langage.

Voici un corps en train de vivre, c'est-à-dire d'assimiler; la suppression de l'assimilation arrêtera pour nous le phénomène vital. Mais cette suppression peut résulter soit du corps vivant lui-même, soit du milieu dans lequel il vit : tantôt le corps se refuse à l'assimilation; tantôt le corps ne trouve plus rien à assimiler dans le milieu. Dans le second cas, si le corps qui vivait tout à l'heure n'a pas subi de modification trop profonde du fait de la suppression de la vie, il suffira de lui fournir de nouveau un milieu convenable[1], pour qu'il recommence à vivre comme par le passé; c'est le cas des spores de moisissure et des rotifères desséchés. Il n'en est plus de même si la suppression a porté sur un des éléments cons-

1. Il arrive quelquefois que la vie devient impossible, non pas parce que le milieu manque de certains éléments utiles, mais au contraire parce qu'il contient une accumulation d'éléments nuisibles; la levure de bière qui a fait fermenter du moût cesse de vivre quand ce moût contient trop d'alcool; il suffira alors de porter la levure dans un moût neuf pour qu'elle recommence à assimiler.

titutifs de l'être vivant lui-même, sur ce qu'on peut appeler un de ses organes ; alors, même dans le milieu le plus favorable, l'individu incomplet ne pourra pas continuer à vivre; il faudra lui restituer ce qui lui manque, et cela ne sera pas toujours facile; autre chose est d'ajouter à un bouillon ou à un moût des éléments convenables à la vie, oxygène, sels ou sucre, autre chose de restituer à une cellule microscopique quelque chose que nous ne connaissons même pas le plus souvent. On pourrait convenir que l'on dira : le corps est vivant, quoique ne manifestant pas son caractère vital, lorsque c'est le milieu qui manque des éléments nécessaires à la manifestation de la vie, et le corps est mort, quand c'est à lui-même qu'a été enlevé un rouage indispensable. Mais cette convention, prise au pied de la lettre, conduit à cette conclusion imprévue que les animaux supérieurs ne se reproduisent qu'au moyen d'éléments morts.

Car les éléments sexuels *murs*, spermatozoïdes et ovules, sont *morts* ; ils sont incapables d'assimilation, même dans les milieux les plus favorables l'espèce à laquelle ils ont été empruntés; ils sont incomplets. Mais il se trouve que les éléments dits mâles ont précisément en eux ce qui manque aux éléments dits femelles, de sorte que la fusion d'un élément mâle et d'un élément femelle donne naissance à un corps vivant, l'œuf fécondé, qui est le point de départ d'un individu nouveau. Ainsi, avec notre définition précédente, nons devons dire que deux animaux accouplés fabriquent réellement de la vie avec de la mort, en mettant en présence des éléments incomplets qui sont susceptibles de se compléter l'un l'autre.

En d'autres cas aussi curieux, c'est un agent physique qui rend à un corps, mort en apparence, la possibilité de vivre. Certains crustacés vivent dans des flaques d'eau qui se dessèchent plusieurs fois par an ; ils y pondent des œufs qui ne peuvent se développer qu'après avoir été desséchés; une année pluvieuse empêche-t-elle la mare d'assécher complètement, les œufs pourrissent dans un milieu où les êtres qui les ont produits trouvaient les conditions d'existence les plus favorables. Pour d'autres espèces, les œufs ont besoin d'être soumis à une température très basse avant de se trouver capables d'as-

similation; soustraits à l'influence hivernale, les œufs pourrissent au lieu de se développer. Voilà donc des corps qui sont morts, au sens de notre définition de tout à l'heure, soit parce qu'il leur manque quelque chose, soit, peut-être, parce qu'ils ont à leur intérieur quelque chose de trop, un élément nuisible dont ils doivent être débarrassés avant de pouvoir assimiler.

Le plus souvent nous ne savons même pas quelle est la particularité dont la présence ou l'absence enlève à un corps la possibilité de vivre; nous constatons les faits dans leur ensemble, et nous en tirons parti comme nous pouvons. De même, quand nous employons certains procédés d'antisepsie, nous ne savons pas quelle transformation nous faisons subir aux microbes pour les empêcher de vivre; peut-être quelques-uns des cadavres de microbes ainsi obtenus sont-ils susceptibles, sous l'influence de certains agents, de recommencer à assimiler. J'ai laissé supposer précédemment que la génération spontanée de Burke se ramenait peut-être à la réviviscence de bactéries tuées par la stérilisation; en réalité, ce que l'on sait des expériences du savant de Cambridge n'autorise pas particulièrement cette hypothèse; mais il est naturel de commencer par l'explication la plus simple, tous les éléments constitutifs d'un être vivant se trouvant dans le cadavre de cet être vivant, tant qu'il n'a pas subi d'altération trop profonde.

*
* *

Les considérations précédentes ont du moins l'avantage de nous mettre en garde contre l'opinion du commun sur la vie et la mort; nous n'avons plus le droit d'attribuer à ces deux mots des valeurs absolues et antagonistes; la seule définition logique, que l'observation des faits ait pu nous fournir, nous montre souvent que l'histoire continue d'un même être est faite de périodes de vie et de périodes de mort; nous devons considérer qu'il y a des degrés dans la mort, et que certaines modifications de structure, suffisantes pour entraver l'assimilation, sont plus ou moins faciles à réparer suivant les cas.

Surtout nous n'avons plus le droit de parler d'un être

vivant comme d'un monde isolé ; il n'y a pas d'être dont la vie ne dépende que de lui-même ; la vie d'un être est le résultat de réactions entre cet être et le milieu ambiant ; elle dépend de la nature de l'être et de la nature du milieu ; de même une flamme résulte de la réaction entre un corps combustible et un milieu comburant ; la flamme ne dure que si le milieu apporte sans cesse à la combustion des éléments indispensables. Chez les êtres très élevés en organisation, la vie peut se prolonger quelque temps sans appel direct au milieu extérieur, parce qu'une portion du milieu est enfermée dans l'individu sous forme de réserves alimentaires ; pourtant, même chez les êtres les mieux doués, une alimentation gazeuse presque continue est nécessaire ; on ne peut pas vivre sans respirer. Il faut donc renoncer à la vieille conception qui faisait dépendre la vie d'un principe localisé dans l'être vivant et que cet être emportait avec lui au cours de ses pérégrinations ; la vie est une réaction entre deux éléments dont l'un se caractérise par la faculté d'assimiler aux dépens de l'autre, de sorte que cet élément assimilateur, qui est l'élément vivant, constitue dans le milieu un centre constructeur, un *individu*.

Le problème de la génération spontanée se ramène alors à ceci : dans un milieu où il n'y a pas d'individu vivant, — c'est-à-dire où les divers corps présents réagissent les uns avec les autres, sans qu'aucun d'eux assimile les voisins, sans qu'aucun d'eux s'accroisse aux dépens des voisins, — peut-il apparaître, sous des influences physiques ou chimiques, un corps — doué de propriétés assez bien définies pour être reconnaissable à l'observateur — qui constitue dans le milieu un centre d'assimilation ?

Le problème, ainsi posé, n'exclut pas les cas précédemment signalés. Imaginez, dans le milieu, un ovule et un spermatozoïde par exemple ; sous l'influence de réactions chimiques ou physiques, ces deux éléments pourraient être portés l'un vers l'autre ; de leur union résulterait un œuf doué d'assimilation ; il y aurait, au sens absolu, génération spontanée, puisque la vie apparaîtrait dans un milieu où elle ne préexistait pas. Mais, s'il est important pour le philosophe de constater la création d'un être vivant au moyen de corps non doués de vie, si, pour des esprits non prévenus, cela comble

le fossé créé par notre imagination entre la vie et la mort, de telles observations ne satisferont pas ceux qui prétendent que la vie n'a pu apparaître spontanément à la surface de la terre, car cet ovule et ce spermatozoïde provenaient d'êtres préexistants. Il faut donc laisser de côté tous les cas où la vie a réapparu dans des cadavres d'êtres ayant vécu, et limiter le problème à l'apparition de la vie dans un milieu où il n'y a ni être vivant ni cadavre d'être vivant. Pour étudier le problème ainsi limité, il faut envisager les conditions chimiques de la vie et ses conditions physiques.

*
* *

Nous ignorons encore quel mécanisme chimique produit l'assimilation, le phénomène caractéristique de la vie ; jusqu'à présent, la science n'a pas encore donné de solution à cette question ; on sait que les substances vivantes sont de constitution très complexe ; on connaît les éléments de leur composition, mais on n'a pas encore pu écrire leur formule atomique comme on écrit celle des alcools, des corps gras et de la benzine ; on n'a pas encore découvert l'arrangement des éléments constitutifs de la molécule vivante. Or, sauf des cas de hasard heureux, on ne doit guère espérer que l'on fasse jamais la synthèse d'une substance avant d'en connaître la structure. La chimie organique a fait depuis quelques années des progrès si extraordinaires que rien ne paraît devoir limiter le champ de ses découvertes ; nous avons le droit d'espérer que le XXe siècle verra la synthèse méthodique d'éléments capables d'assimilation. Mais il est probable que, plusieurs fois encore, avant la découverte définitive, des chercheurs seront victimes d'illusions et prendront pour la vie l'apparence de la vie.

C'est qu'en effet, si les substances vivantes ne peuvent être réellement caractérisées que par l'assimilation, elles présentent néanmoins, dans leur aspect extérieur, un certain nombre de particularités qui permettent souvent de les distinguer des substances brutes. Mais ces particularités d'état physique ne suffisent pas toujours à distinguer l'être vivant et son cadavre ; elles sont indispensables à la vie, elles ne

déterminent pas la vie ; et l'on a pu souvent croire que l'on avait créé de la matière vivante alors que l'on avait seulement reproduit un grossier modèle physique de l'état ordinaire dans lequel on connaît la matière vivante.

C'est notre compatriote Dujardin qui le premier dénonça qu'une similitude de structure caractérisait la substance vivante dans tous les animaux et tous les végétaux ; il donna le nom de *sarcode* à cet état particulier des éléments vitaux, et, peut-être, commit-il l'erreur de penser que dans toutes les cellules de toutes les espèces vivantes ce sarcode était, chimiquement, la même substance. Lorsque plus tard le mot *protoplasma* fut injustement substitué à celui de sarcode, les savants les plus éminents commirent d'ailleurs la même erreur : Claude Bernard et Darwin, par exemple, laissent volontiers entendre qu'il n'y a qu'un seul protoplasma auquel se surajoutent mystérieusement, suivant les êtres différents, les caractères particuliers à chaque espèce. Aujourd'hui une telle opinion n'est pas admissible ; nous savons qu'il y a du protoplasma de chien, du protoplasma de lézard, du protoplasma de moule, de poirier, de chou, de champignon ; ces protoplasmas divers sont chimiquement différents ; chacun d'eux a en propre telles ou telles propriétés chimiques, suivant l'espèce à laquelle il appartient. Ce qu'il y a de commun à tous, c'est l'état physique particulier qu'ils revêtent dans les êtres les plus dissemblables : l'*état protoplasmique*. Toute substance en train de vivre est à l'état protoplasmique, c'est-à-dire ni franchement liquide ni franchement solide. Mais deux substances au même état protoplasmique peuvent être entièrement différentes l'une de l'autre, comme il y a des liquides incolores qui ne sont pas de l'eau.

Pendant longtemps on ne put donner de l'état protoplasmique aucune définition plus précise ; la plupart des physiciens, s'attachant à étudier les substances franchement solides et franchement liquides, considéraient les états visqueux comme inaccessibles aux mesures précises. Depuis quelques années, au contraire, des études très nombreuses dans cette voie ont été étonnamment fécondes. En particulier, on a fait des découvertes imprévues relativement à tout un groupe de substances que l'on a appelées *colloïdes*, parce qu'elles ressemblent plus

ou moins à une solution de colle ; c'est le groupe dans lequel il semble bien que doivent se placer les protoplasmas.

Les colloïdes ne sont pas des corps homogènes ; au sein d'un fluide, des particules très fines en suspension forment comme un brouillard, de sorte que les colloïdes ne sont jamais parfaitement transparents, mais ont toujours un aspect laiteux, opalescent. Si, dans une eau alcaline, on introduit une grosse goutte d'huile, cette goutte peut y rester en équilibre sous forme d'une masse distincte ; mais, que l'on vienne à agiter fortement le tout, et l'huile se répartira, au sein de l'eau, en une infinité de petites gouttelettes isolées ; on aura réalisé ainsi une *émulsion*. Les gouttelettes d'huile dans cette émulsion resteront visibles au microscope ; imaginez que l'on arrive à diminuer leurs dimensions de manière à ce qu'elles soient plus petites que les plus petits objets visibles aux plus forts grossissements : l'émulsion sera devenue un colloïde.

Comment les très fines gouttelettes du colloïde restent-elles séparées les unes des autres, malgré les forces naturelles de cohésion qui existent entre corps très rapprochés? J. Perrin a donné de ce fait une interprétation très ingénieuse que je puis résumer grossièrement en quelques mots : quand deux corps différents sont au contact l'un de l'autre, ils s'électrisent l'un par l'autre ; les fines gouttelettes du colloïde suspendues dans le liquide s'électrisent donc à son contact et toutes de la même manière ; de là des répulsions entre gouttelettes voisines, porteuses d'électricité de même nom ; ces répulsions luttent contre la cohésion qui tend à les rapprocher ; l'équilibre est obtenu quand les distances entre gouttelettes sont exactement ce qu'il faut pour que la cohésion contrebalance les répulsions électriques. Voilà qui est suffisamment simple ; tirons-en immédiatement une conclusion pratique : si nous avons un moyen quelconque de décharger brusquement de leur électricité tous les globules d'un colloïde, la cohésion l'emportera ; ils se précipiteront tous l'un sur l'autre ; il y aura coagulation.

C'est ainsi que l'on vient d'imaginer une machine à dissiper le brouillard. Le brouillard est un colloïde ; il se compose de fines gouttelettes d'eau suspendues dans un fluide, qui est l'air atmosphérique, au sein duquel elles restent séparées par

une tension électrique. Déchargeons dans l'atmosphère l'électricité de nom contraire que nous fournira une machine, et les gouttelettes, se précipitant par cohésion l'une sur l'autre, formeront quelques grosses gouttes de pluie qui tomberont et laisseront l'atmosphère limpide.

Or, certains rayons, découverts depuis quelques années, et en particulier certains rayons que produit le radium, ont la singulière propriété de décharger les corps électrisés ; ils doivent donc, dans certains cas, être capables de coaguler les colloïdes ; et l'on a constaté, précisément, que ces rayons peuvent avoir une influence considérable, souvent néfaste, sur les phénomènes de la vie. Peut-être cette influence est-elle simplement physique ; peut-être a-t-elle pour résultat, en coagulant les protoplasmas, de supprimer les réactions assimilatrices auxquelles l'état protoplasmique paraît indispensable. Dans cette voie, où l'observation directe est si difficile, on doit s'en tenir à des hypothèses. Mais les rayons, qui déchargent les corps électrisés, sont eux-mêmes porteurs de charges électriques ; ils peuvent peut-être restituer à des corps qui les ont perdues, les charges dont ces corps avaient besoin pour se trouver à un certain état physique. Lorsque, par exemple, nous avons tué un microbe par la chaleur, nous ne savons pas trop ce que nous avons fait ; peut-être avons-nous seulement coagulé son protoplasma, comme on coagule du blanc d'œuf par la cuisson : si les globules du colloïde coagulé se sont seulement rapprochés, sans se fondre, pourquoi l'intervention du radium ou d'une radiation électrisante ne leur rendrait-elle pas la charge électrique qui leur permet de reprendre leur état primitif, leur *position d'assimilation* ?

Si cela était, le radium pourrait rendre la vie à des microbes atteints de *mort physique*, c'est-à-dire à des microbes qui ont perdu précédemment, sous une influence quelconque, l'état colloïdal, l'état physique qui leur permettait d'assimiler. Alors, il n'y aurait pas synthèse de substances vivantes : à des substances ayant déjà la structure chimique nécessaire, on ne ferait que restituer l'état physique qui permet à cette structure de se manifester par le phénomène d'assimilation. On peut penser, jusqu'à preuve du contraire, que, dans la gélatine où Burke a vu apparaître ses radiobes, il y a seule-

ment eu réviviscence de bactéries précédemment atteintes de mort physique; les radiobes seraient alors des microbes ordinaires qui ne devraient différer en rien des autres microbes connus. En particulier, si, de cette gélatine où le radium les a ressuscités, on les transportait dans un bouillon nouveau que l'on soustrairait à l'influence du radium, ils devraient continuer de vivre et d'assimiler; or, il semble que les radiobes du savant de Cambridge ne sont pas susceptibles d'être semés et de se multiplier dans d'autres conditions que celles où ils sont nés.

Si cela est, on doit faire d'autres hypothèses.

La première, la plus favorable à l'hypothèse d'une génération spontanée, serait que les radiobes nés sous l'influence du radium sont des êtres nouveaux et que, dans leurs conditions de vie, intervient, comme élément nécessaire de tous les instants, la présence des radiations du radium; cela ne serait pas bien extraordinaire, car nous savons que les radiations calorifiques, par exemple, sont indispensables à la vie des autres espèces vivantes. Ce qui serait plus difficile à admettre, ce serait que, dans la gélatine, se fussent trouvées réunies toutes les conditions nécessaires pour que se produisît immédiatement la synthèse chimique d'une substance vivante sous l'influence physique des rayons du radium. Hasard merveilleux, mais non impossible! Quand on parle de l'apparition spontanée de la vie à la surface de la terre, on invoque un hasard du même ordre qui, il est vrai, ne s'est peut-être produit qu'une fois depuis que le monde existe, car une seule synthèse de substance vivante suffit à la théorie évolutionniste pour expliquer l'existence actuelle de millions d'espèces. Les communications ultérieures de Burke nous permettront de savoir si pareil hasard s'est rencontré dans l'action du radium sur une solution de gélatine.

Une autre hypothèse me paraît pour le moment bien plus vraisemblable : c'est que les radiobes, nés dans la gélatine sous l'influence physique du radium, n'ont que l'apparence de la vie, puisqu'ils ne sont pas susceptibles d'être semés ailleurs; ils se composeraient, non pas de substance réellemen vivante, mais bien de gélatine mise en mouvement sous l'influence du radium; ce seraient simplement de petits tourbil-

lons dans ce colloïde qu'est la solution de gélatine ; ces tourbillons, sous telle ou telle influence physique, se diviseraient en un nombre plus ou moins grand de tourbillons analogues, tous entretenus par l'action du radium. Il n'y aurait pas alors d'assimilation ; il n'y aurait pas de vie.

Grâce à l'état protoplasmique des substances vivantes, l'assimilation ne détermine pas l'augmentation indéfinie d'une masse vivante donnée, mais s'accompagne de fragmentations nécessaires ; les réactions qui se font au sein de la cellule ne peuvent s'entretenir que par d'incessants échanges entre sa substance et le milieu, et ces échanges constituent un mouvement tourbillonnaire qui limite la dimension des cellules et même leur donne leur forme spécifique. Mais ce tourbillon, qui est une des conditions accompagnant nécessairement la vie, n'est pas la vie pour cela ; la vie, c'est l'assimilation. Si l'influence du radium produit, dans une solution de gélatine, de petits tourbillons qui se scindent de temps en temps, et si ces tourbillons sont simplement des tourbillons de gélatine, il n'y a là que l'apparence de la vie, de même qu'il n'y a que l'apparence de la vie dans les émulsions que réalise Bütschli au moyen d'huiles et de savons, et qui prennent une forme d'équilibre, mousseuse, ressemblant à des agglomérations de cellules.

En résumé, ce qui nous a été communiqué, jusqu'à présent, des expériences faites à Cambridge, autorise trois hypothèses ; ou bien il y aurait, sous l'influence du radium, réviviscence de microbes morts ; ou bien le radium aurait seulement créé, au sein de la solution de gélatine, des tourbillons ayant l'apparence physique de la vie ; troisième hypothèse enfin, moins vraisemblable : un hasard aurait déterminé la véritable synthèse d'une substance vivante qui aurait besoin, pour vivre, des radiations du radium. Dans ce troisième cas seulement, il y aurait eu réellement génération spontanée, et cette découverte mettrait en défaut la loi : *Omne vivum ex vivo*. Il est plus vraisemblable que cette loi ne sera mise en défaut que le jour où, par l'analyse, on sera arrivé à connaître la structure des substances vivantes ; alors on essaiera d'en faire la synthèse méthodique sans compter sur le hasard.

*
* *

Si l'on arrivait à la synthèse d'une substance vivante, que serait-elle ? Il est bien probable qu'elle n'appartiendrait à aucune des espèces actuellement connues, à moins que, par l'analyse, on eût déterminé exactement la structure d'une espèce donnée, et que l'on sût en construire artificiellement un échantillon identique. Il est plus vraisemblable que, sans connaître avec autant de précision la structure très complexe d'une espèce vivante, on arrivera seulement à découvrir le caractère structural par lequel les substances vivantes se distinguent des substances mortes ; alors, par synthèse, on réalisera peut-être quelque chose qui n'a encore jamais existé, mais qui, néanmoins, sera vivant. La vie a revêtu et revêt encore tant de milliers de formes différentes que nous n'avons aucune raison de penser qu'il n'y en a pas une infinité d'autres possibles. Dans la sérénité avec laquelle les adversaires de Pasteur acceptaient l'apparition spontanée des infusoires dans tous les liquides, ce qui nous étonne le plus, c'est qu'ils ne s'émerveillaient pas devant l'apparition d'animaux ou de végétaux *appartenant à des espèces connues*. Et pourtant, ils venaient après Darwin !

Ils ne devaient pas ignorer qu'une espèce aujourd'hui vivante suppose une continuité de vie de milliers de siècles, au cours desquels des événements infiniment variés se sont inscrits dans l'hérédité de la lignée ; chaque espèce actuelle est quelque chose d'infiniment précis et qui raconte, à qui sait la lire, toute une longue histoire, pleine de détails extraordinaires, de cataclysmes et de lentes variations. Comment admettre que le premier hasard déterminant, avec la banalité que lui prêtait Pouchet, l'apparition d'êtres vivants dans les infusions, reproduisît précisément les espèces déjà existantes, avec le fardeau de leur hérédité séculaire ? En vérité, s'il apparaissait de la vie constamment, le nombre des espèces augmenterait chaque jour forcément ; et il n'augmente pas ! Cette constatation me paraît être la réponse la plus parfaite à ceux qui seraient tentés de reprendre les errements des spontanistes.

Reste d'ailleurs entière la possibilité de la génération spontanée: que la reproduction d'une substance vivante soit possible à la chimie du XXe siècle, c'est ce que pensent tous les savants débarrassés des vieilles idées sur l'existence d'un abîme entre la vie et la mort; ce qui, pour nos ancêtres ignorants, était un abîme, est aujourd'hui à peu près comblé. Mais cette synthèse possible est sûrement très difficile, et le hasard ne doit pas en avoir souvent réuni les conditions. Il suffit, d'ailleurs, qu'il les ait réunies une fois, pour que nous existions tous aujourd'hui et que la face du monde ait été changée. La Terre a certainement été trop chaude à une période de son évolution pour que la substance vivante s'y produisît; la vie n'existait pas; elle existe aujourd'hui; donc elle a apparu. Cette apparition est certaine, car ceux qui pensent qu'une autre forme de vie a pu se manifester à des températures de milliers de degrés, imaginent quelque chose qui n'est certainement pas devenu la vie actuelle. Lord Kelvin a supposé que la vie aurait été apportée sur la Terre par un bolide; cela n'est pas invraisemblable, mais cette hypothèse ne fait que déplacer le problème. La vie n'a pu se manifester à une si haute température; elle existe aujourd'hui, donc elle a apparu; qu'elle ait apparu sur la Terre ou sur un autre astre, il a toujours fallu le même hasard; l'hypothèse du bolide semble plutôt compliquer les choses.

Le jour où la chimie aura fait la synthèse d'une substance vivante, on ne s'étonnera plus que la vie ait apparu une première fois, de même qu'ont apparu les granits, les porphyres et autres minéraux à structure très précise, dont quelques-uns seulement ont été, jusqu'à présent, reproduits par les savants dans les laboratoires.

FÉLIX LE DANTEC

MARGARET OGILVY

V

UN JOUR DE SA VIE

Je voudrais évoquer un jour de sa vie, telle qu'au temps où, malgré son esprit aussi jeune et sa main aussi diligente que jamais, elle ne pouvait plus faire beaucoup d'ouvrage. Ce ne devrait pas être difficile, car elle se répétait de jour en jour, mais chaque fois en y mettant quelque jolie déraison, source intarissable de joie. Si grande était notre tendresse pour elle que nous pouvions dire aisément ce qu'elle ferait en des circonstances données; mais elle s'y prenait toujours d'une façon nouvelle.

Donc, à la pointe de l'aube, elle ouvre les yeux, se met sur son séant, et la voilà debout au milieu de sa chambre. Si prestement faisait-elle, aux matins de ce temps-là (c'était un de nos soucis), que ces trois actions n'en formaient qu'une : elle est debout sur le plancher avant qu'on ait eu le temps de les compter. On lui ordonne rigoureusement de ne pas se lever avant que son feu soit allumé : un modeste orgueil d'avoir enfreint l'ordonnance brille sur son visage. La question est de savoir ce qu'elle va faire avant d'être prise et refourrée au lit. Les doigts lui démangent de préparer le déjeuner; elle aimerait chèrement à passer la grille du foyer

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

à la mine de plomb; mais cela pourrait réveiller sa fille, à qui elle a faussé compagnie tout à l'heure si habilement. Elle aperçoit le paravent qui se dresse au pied du lit, et soudain le doux visage devient tout à fait résolu. Pour la protéger des courants d'air, ce paravent avait été transporté là, emprunté à notre magnifique pièce de l'est, où il n'était d'aucun usage. Mais, suivant l'opinion de ma mère, il était trop beau pour qu'on s'en servît; il appartenait à la pièce de l'est, où elle pouvait lui jeter en passant de petits coups d'œil satisfaits : elle s'était opposée à son déplacement, sa bonne humeur s'en était même ressentie... Voici l'occasion! Le paravent est un fardeau peu maniable; mais, agile comme une souris, elle l'emporte, et déjà ils sont l'un et l'autre en bon chemin, quand il se cogne au bec de gaz du couloir. Un moment après, une main réprobatrice arrête la coupable. On l'accuse d'avoir quitté son lit, elle nie, — là, debout dans le couloir. — Résignée ou têtue, elle se recouche, et il faut se contenter de dire :

— Vrai, vrai, de toutes les femmes!...

Et ainsi de suite, ou :

— Vous savez bien qu'on a placé là le paravent pour vous protéger des courants d'air.

A quoi elle répondra, de très haut :

— Qui est-ce qui a touché au paravent?

Entre temps, je me suis éveillé (je suis de l'autre côté du mur), et, inquiet, j'arrive : ma mère nous a si souvent donné des alertes, la nuit, que le moindre bruit venu de sa chambre met toute la maison sur pied. Elle est au lit de nouveau, avec l'air d'une personne qui n'en a jamais bougé, mais je la connais, et j'écoute sévèrement le récit de ses méfaits. Elle n'est pas contrite. Oui, ça se peut qu'elle ait promis de ne pas s'aventurer sur les planchers froids dès l'aube; mais elle ne s'était levée que pour un moment, et nous la crispions — voilà! — avec nos histoires de courants d'air : — on ne connaissait pas ces affaires-là dans son jeune temps, — et c'est plus qu'elle ne peut endurer (ici elle esquisse une nouvelle tentative de se lever, mais nous la recouchons), de rester là sans rien faire, à voir se gâter son beau paravent. Je réplique que la beauté du paravent a toujours été son malheureux

défaut : — vite, un couteau pour en finir avec cette beauté même et pour que la chambre à coucher devienne son légitime abri ! Comme il n'y a pas de couteau à portée, mon pied y pourvoira : je lève mon pied, et alors... elle voit qu'il est nu, et me crie avec émotion d'aller me remettre au lit, crainte de prendre froid. Car, toujours insoucieuse d'elle-même, elle peut errer nu-pieds par la maison et nous dire de ne pas parler à tort et à travers lorsque nous la grondons, n'importe : il suffit qu'un de nous montre une négligence pareille pour l'alarmer sur-le-champ. Elle souscrit maintenant à tous les engagements, pourvu que j'aille remettre au lit mes pieds nus; mais il y a gros à parier qu'elle me suivra aussitôt dans le même appareil, afin de s'assurer que je suis bien couvert.

Il est à peine six heures et nous avons tous promis de dormir encore une heure ; mais, au bout de dix minutes, elle est sûre que huit heures ont sonné (quelle maison !) ou que, sinon, l'horloge est détraquée. Un moment après, on la capture dans l'escalier, en route pour remonter l'horloge. Rien à faire, évidemment, que de se lever et de se mettre à la besogne, et, comme nous n'avons pas de servante, ma sœur disparaît dans la cuisine, après m'avoir recommandé de veiller à ce que « cette femme » reste tranquille, et « cette femme » crie très haut qu'elle reste toujours tranquille : — ainsi, qu'est-ce que nous avons encore à tracasser ?...

Elle est levée à présent, enveloppée dans son épaisse robe de chambre marron ; sur les épaules (de peur qu'elle n'aille rôder malgré notre vigilance), un châle que ses propres mains n'y ont pas mis et, sur sa tête, un délicieux bonnet. Ah ! puisse-je chanter le péan du bonnet blanc (et l'hymne funèbre de la prétentieuse coiffure noire), depuis le jour où ma mère, appelant la magie à son aide, le tailla dans des flocons de neige ! Je dirais les chères mains usées qui tendrement le lavaient dans une terrine, et l'empesage, et le fer qui façonnait ses exquis tuyautés, pareils à des boucles de sucre, et les adorables petites brides qui l'attachaient sous le menton ! Honoré bonnet blanc, combien j'aime à le voir me sourire sur les portes et aux croisées des pauvres : car il sourit toujours, — d'un sourire parfois indécis, pensif, comme si la goutte d'eau d'une larme se cachait

parmi ses tuyautés. — Cent fois ai-je ôté des cheveux de ma mère une coiffure sans caractère, pour mettre à la place le bonnet blanc, dont je lui nouais les brides sous le menton, cependant qu'elle protestait, au fond très contente. Car elle savait dans son cœur ce qui lui allait le mieux et en convenait, rayonnante, quand je lui mettais un miroir entre les doigts et lui disais de regarder ; n'empêche que l'autre ne coûtait pas moins de tant et tant, au lieu que... Mais n'a-t-on pas frappé à la porte ? Et la voilà partie, remettre sa coiffure !

Elle commence la journée au coin du feu, le Nouveau Testament sur les genoux. C'est un vieux volume aux pages merveilleusement recollées, à la couverture cousue et recousue par elle : on peut croire que jamais il ne tombera en morceaux. — Il est à moi maintenant, et, pour moi, le fil noir dont elle l'a consolidé fait comme partie du texte. Les autres livres, elle les lisait à la façon ordinaire, mais il n'en allait pas de même pour celui-là : ses lèvres remuaient à chaque mot, comme si elle lisait à voix haute, et son visage était solennel. Le Nouveau Testament gisait ouvert sur ses genoux longtemps après qu'elle avait cessé de lire, et l'expression de son visage n'avait pas changé.

Je l'ai vue lire d'autres ouvrages dans les premières heures du jour, mais jamais sans un air coupable, car elle estimait à peine bienséant le plaisir de la lecture avant le soir venu. Elle passe sa matinée à ce qu'elle appelle ne rien faire : — cela pourra consister à ourler si dur qu'on jurerait une lingère surmenée qui trime pour son pain, — ou bien on la trouvera perchée sur une table, avec des clous dans la bouche, et tout à l'heure il faudra l'expulser du grenier (elle a décidé soudain de changer ses rideaux), — ou bien elle sera sous son lit, à la recherche de certains cartons, et demandera sévèrement où l'on a caché ce chapeau. — En somme, aujourd'hui, elle se comporte de la manière la plus exemplaire (pas une fois nous ne l'avons attrapée tâchant de s'esquiver vers la buanderie), et nous la complimentons, au dîner, d'abord parce qu'elle le mérite, et ensuite pour qu'elle se sente si convaincue de sa sagesse qu'elle veuille bien manger quelque chose, histoire de maintenir son nouveau personnage. Je doute qu'elle ait jamais donné une heure dans toute sa vie à des pensées de gourmandise :

dans ses jours de vigueur, manger lui parut toujours une perte de temps, et plus tard elle ne mangeait que pour s'en vanter ensuite, comme d'une chose qu'elle avait accomplie pour nous faire plaisir. Elle se rappelait rarement si elle avait dîné, mais présumait toujours qu'elle l'avait fait, et, pendant qu'elle me racontait en toute bonne foi le menu de ce dîner, il arrivait qu'on l'apportât. Durant mes séjours à Londres, j'exigeais quotidiennement le bulletin de ses repas, et parfois elle avait refusé tous les plats avant qu'on produisît la plume et l'encrier. On les brandissait alors devant elle et elle soupirait :

— Dites-lui que je vais manger un œuf.

Mais on ne se laissait pas tromper si facilement : on attendait, plume en main, jusqu'à ce que l'œuf fût mangé.

Elle n'alla point « se promener » une fois dans sa vie. Sans doute, jeune fille, bien des fois elle avait fait une longue course à travers la campagne pour porter le dîner de son père dans un cabas, mais le fait de marcher sans autre but que le bien de sa santé lui semblait un procédé fort drôle. Dans son jeune temps, affirmait-elle, personne n'était jamais allé se promener, et rien ne put lui ôter la conviction que c'était là une absurdité introduite par une génération qui avait trop de loisirs. Quant au plaisir que les gens y trouvaient, elle ne pouvait y croire ; ce n'était qu'une parade, et, comme ils passaient sous sa fenêtre, elle se disait à mi-voix, railleuse impitoyable :

— Tiens, Jeames, te voilà donc parti te promener?

Puis, avec ferveur :

— J'aime mieux que ce soit toi que moi !

J'étais un de ceux-là qui se promenaient, et, quoiqu'elle sourît et risquât parfois une pointe en me voyant mettre mes souliers, c'était elle pourtant qui les avait fait chauffer en prévision de ma sortie. Nos conventions exigeaient qu'elle se reposât jusqu'à mon retour, et, pour m'assurer de leur exécution, je tenais à la voir au lit avant de partir, mais le bruit de la porte refermée la mettait à la fenêtre pour me guetter : il y a un point sur la route où mille fois je me suis retourné pour lui faire signe en agitant ma canne, tandis qu'elle hochait la tête, souriante, et m'envoyait des baisers. Ces baisers qu'on

envoie de la main, c'est la seule coutume anglaise qu'elle eût jamais apprise.

Au bout d'une heure, je rentre et il se peut que je la trouve au lit, selon sa promesse ; mais je me méfie tout de même. Pour la convaincre d'imposture, je prends un détour.

— Il va falloir me lever, maintenant ! — dit-elle avec un bâillement qui pourrait bien être sincère.

— Il y a combien de temps que vous êtes au lit ?

— Tu m'as vue m'y mettre.

— Et puis, je vous ai vue à la fenêtre. Vous vous êtes recouchée tout de suite ?

— Sûr, je suis assez grande pour ça.

— La vérité !

— J'ai bien pu regarder la pendule auparavant.

— Quelle terrible chose d'avoir une mère qui prévarique ! Êtes-vous restée au lit tout le temps depuis mon départ ?

— A peu près.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement, ça ?

— Oui et non.

— Êtes-vous montée au grenier ?

— Quoi faire au grenier ?

— Y êtes-vous montée ?

— Ça se peut que j'aie jeté un coup d'œil dans l'escalier.

— Vous venez encore de ranger le grenier !

— Si on peut appeler ça ranger !...

— O femme, femme, je crois que vous n'êtes pas restée au lit du tout !

— Tu vois que j'y suis.

— J'ai idée que vous avez sauté dedans quand vous m'avez entendu ouvrir la porte.

— Quelle bêtise !

— Est-ce vrai ?

— Non.

— Alors, quand vous m'avez entendu à la grille ?

— Peut-être quand je t'ai entendu à la grille.

Comme le jour s'en va, elle le suit, son ouvrage à la main, vers la fenêtre, lui quête une dernière aiguillée comme on court après un visiteur qui se retire pour échanger un dernier mot ; mais à présent le gaz flambe et il n'est plus honteux de

se livrer à la littérature. Si le livre est un roman de George Eliot ou de Mrs. Oliphant, ses favorites (et les miennes) parmi les femmes auteurs, ou si c'est un Carlyle, — et que nous ne fassions pas de bruit, — elle lira, comme extasiée, pendant des heures. Sa passion pour Carlyle était notoire, au point que maintes gens de bien lui envoyaient des livres où il y avait une page à son sujet ; elle indiquait du doigt n'importe quel paragraphe demandé dans la biographie du maître, aussi vite qu'elle eût trouvé un objet dans son propre tiroir, et souvent, à l'énoncé d'une date, elle pouvait dire ce qu'on faisait à Cheyne Row[1] ce jour-là. Carlyle, prononçait-elle, n'était pas précisément un homme difficile à vivre, mais un homme qu'il fallait savoir mener ; et quand je lui demandais si elle croyait qu'elle aurait su le mener, elle répondait simplement par un modeste sourire qui signifiait : « Oh ! non ! » mais qui ressemblait bien à : « Ma foi, je n'aurais pas été fâchée d'essayer. »

Une dame lui prêta un paquet de lettres de Carlyle demeurées inédites, dans leur petite écriture contrefaite, mais, quoique ma mère préférât se faire lire nos lettres, elle épela elle-même chacune de celles-là et elle en citait des phrases en causant. Avec ces lettres de Carlyle, où il apparaissait d'ailleurs sous son jour le plus gracieux, il y avait des lettres de sa femme à une amie, et dans l'une était racontée une aventure romanesque. Je la cite de mémoire, — pauvre mémoire auprès de celle de ma mère qui enregistrait toutes choses par une méthode à elle : « Quel âge peut avoir Bell Tibbits? Voyons, elle est née la semaine que j'achetai la bouilloire : ça lui fera cinquante et un ans (pas moins!) à la Saint-Martin. » — Mrs. Carlyle venait de monter dans un train à Londres ; personne ne l'avait accompagnée à la gare ; elle se sentait très seule pour tout le trajet de Londres en Écosse. Le train partait quand un homme sauta dans la voiture : contrariété de la voyageuse jusqu'au moment où elle aperçoit son visage. Ne voilà-t-il pas que ce sont de vieux amis et que, lors de leur dernière rencontre (j'oublie combien d'années auparavant), il lui avait demandé d'être sa femme? Il

1. Résidence de Carlyle à Chelsea.

fut très gentil et, si je me rappelle bien, l'accompagna jusqu'au terme de son voyage, bien qu'il dût descendre à mi-chemin.

J'appelle cela une aventure, et je suis sûr que cela semblait à ma mère la plus touchante et mémorable aventure qui puisse arriver dans la vie d'une femme.

— Tu vois, il n'avait point oublié! — disait-elle fièrement, comme si l'hommage rejaillissait sur le sexe tout entier.

Et sur son vieux visage attendri passait un peu de l'orgueil avec lequel Mrs. Carlyle avait écrit cette lettre-là.

— Mais, certains jours, — déclarait-elle, — la femme de Carlyle devait se sentir bien glorieuse.

— Quand, par exemple? — demandais-je.

— Quand elle furetait à la porte de son cabinet de travail et qu'elle pouvait se dire : « Le monde entier résonne de sa gloire, et c'est mon homme! »

— Sur quoi, — remarquais-je, — il lui rugissait de fermer la porte.

— Peuh! — disait ma mère, — un homme qui crie, est-ce que ça compte?...

Mais, en somme, elle concluait :

— J'aurais mieux aimé être sa mère que sa femme.

Donc, la voilà installée par nos soins dans son fauteuil, avec les Carlyle, et tout est bien. D'ailleurs, « pour plus de sûreté », mon père s'est installé de l'autre côté de la cheminée et se plonge dans les cinq dernières colonnes de Gladstone, — son Carlyle, à lui. — Il doit veiller à ce qu'elle ne s'esquive pas, emportée soudain par une idée qui traverse tout à coup ces pages, — à savoir que, faute d'elle, une catastrophe va s'abattre sur la cuisine. — Elle, d'autre part, doit le rappeler à lui-même, s'il met son pied dans le feu et l'y laisse, oubliant tout, sauf l'éloquence de son héros. (Nous étions une famille qui avait grand besoin de surveillance.) Elle ne s'intéresse pas aux phrases de M. Gladstone : à vrai dire, on ne la convainquit jamais que la politique pût avoir de sérieuse importance pour les grandes personnes (catégorie où c'est tout juste si elle admettait les hommes), et elle renonça joyeusement à lire des *leaders* le jour où je cessai d'en écrire. Mais au même titre que le manque d'idées raisonnables, le besoin d'avoir le dernier mot, le défaut

d'*humour* et ainsi de suite, la politique était pour elle un attribut masculin qu'il fallait tolérer et Gladstone était le nom de ce je ne sais quoi qui fait de notre sexe une collection de personnages si bizarres. Il lui inspirait néanmoins une grande foi comme aide à la conversation et, s'il y avait des gens taciturnes dans une compagnie, elle le leur abandonnait comme sujet d'entretien, de même qu'elle eût partagé un gâteau entre des enfants. Alors, avec un sourire maternel, elle les laissait s'en gaver tout leur saoul. Elle n'en reconnaissait pas moins à ce culte pour Gladstone un caractère d'inévitable contre quoi elle n'aurait pas plus pensé à lutter qu'à balayer son ombre du parquet. Gladstone existait : sa philosophie pratique le constatait, au bout du compte.

Non pas qu'elle l'acceptât froidement. En vraie femme, elle sympathisait avec ceux qui souffraient de grandes peines ; ils le savaient et prenaient conseil d'elle à l'heure de l'épreuve : je me rappelle un Gladstonien ardent, à l'approche d'élections générales, qui endurait de cruels tourments, car il ne croyait pas au *Home Rule*, — et, pourtant, le moyen de voter contre « l'homme de Gladstone » ? — Sa détresse était si réelle qu'il avait la mine d'un chien pendu. Il exposa lugubrement son cas à ma mère, et, jusqu'au jour de l'élection, elle le larda de plaisanteries énigmatiques : — à mon idée, il n'y retournait que pour le plaisir douloureux de sentir torturé en sa personne un Gladstonien renégat.

— Cela va tout seul ! — disait-elle ; — vous n'aimez pas ce *Home Rule* : donc vous devez voter contre.

Raisonnement impitoyable, auquel l'infortuné ne répondait que par un gémissement.

Mais c'est une autre femme qu'il trouva, le jour qu'il se présenta devant elle en allant au vote.

— C'est aujourd'hui, je pense, un dimanche mouillé pour vous ! — dit-elle avec sympathie, mais sans lâcher ses aiguilles : car, *Home Rule* ou non, il fallait que ce pied de bas fût terminé avant midi.

« Un dimanche mouillé », cela se dit pour « un jour de tristesse ».

— Un dimanche mouillé, en effet ! — répondit l'homme avec sentiment.

Un silence suivit, rompu seulement par le cliquetis des aiguilles. De temps en temps, il marmottait :

— Ouais, ouais, je m'en vas donc voter... Si j'aurais cru que le jour viendrait!... etc., etc.

Mais, s'il faisait mine de se lever, c'était pour se rasseoir. A la fin, elle marcha sur lui et lui dit doucement (nul sarcasme alors dans sa voix) :

— Dépêchez-vous, allez voter pour l'homme de Gladstone!

Il se leva d'un bond et fila sans une parole, mais par la fenêtre de l'est nous le guettions arpentant la bruyère. Je ris, mais elle dit :

— Je ne suis pas sûre qu'il y ait de quoi rire.

Et puis :

— J'aurais bien voulu être la mère de ce Gladstone...

Il est neuf heures à présent, neuf heures et quart, neuf heures et demie : — c'est tout un pour moi, car je m'acharne sur une phrase qui ne veut pas venir. Je sais, quoique je ne puisse pas l'entendre, ce que ma sœur est montée dire à ma mère :

— Je suis entrée à neuf heures pour le prévenir et il m'a dit : « Dans cinq minutes ». Alors j'ai mis le bifteck au chaud; mais, depuis, voilà trois fois que j'entre, et, chaque fois, il dit : « Dans cinq minutes », et quand je veux ôter le tapis de la table, il appuie les coudes dessus à force et grogne. Son souper sera complètement gâté.

— Oh! ces faillies écritures!

— Je n'y peux plus rien, mère; il faut que vous descendiez pour l'arrêter.

— Je n'ai pas d'influence sur lui, — dit ma mère.

Mais elle se lève en souriant, et la voilà qui ouvre la porte :

— Dans cinq minutes! — crié-je.

Mais quand je vois que c'est elle, je me lève et lui passe un bras autour de la taille.

— Quelle panerée! — dit-elle, en regardant le panier à papier où s'entasse la plus grande part du travail de ma soirée.

Avec un tendre geste, elle ramasse une page déchirée et la baise :

— Pauvre petite! — lui dit-elle, — tu aurais pourtant bien voulu qu'on t'imprime!

Et elle met la main sur mon pupitre pour m'empêcher d'écrire davantage.

— Dans les cinq dernières minutes, — commencé-je, — on en fait plus quelquefois que dans la première heure.

— J'ai dit ça souventes fois, dans mon jeune temps ! — murmure-t-elle avec lenteur.

— Et prouvé aussi ! — crie une voix du seuil, la voix d'un être qui était plus fier d'elle encore que moi-même, oui, vraiment, quoiqu'il soit à peine croyable qu'un être au monde pût être plus fier d'elle que moi.

— Mais ces jours-là sont loin, — continue ma mère gravement, — si loin qu'ils ne reviendront pas... Tu vas laisser ton ouvrage, mon garçon, et manger, à cette heure, et puis tu monteras tenir compagnie à ta mère un brin de temps, car bientôt tu t'en iras la conduire au cimetière.

Oh ! le douloureux petit cri que j'entends du côté de la porte !

Donc ma mère et moi gravissons les marches ensemble :

— Nous avons changé de rôles, — dit-elle ; — je t'aidais à monter, dans le temps, mais, à présent, c'est moi le bébé.

Elle reprend le Nouveau Testament, toujours posé à portée de sa main. Et, après avoir lu longtemps elle « me donne un coup d'œil », — comme nous disons dans le Nord, — et je me retire pour la laisser seule avec Dieu. A la mort de sa mère, elle n'était qu'une enfant : ainsi avait-elle pris de bonne heure l'habitude de dire ses prières sans nul auditeur humain. Combien de fois l'ai-je trouvée à genoux ! Mais je m'en allais toujours à pas de loup, refermant la porte. Sans l'avoir jamais entendue, je sais très bien comment elle priait, et que, derrière la porte close, pas un jour ne séparait aux regards de Dieu la femme usée par la vie et le petit enfant d'autrefois.

VI

SA BONNE A TOUT FAIRE

Et parfois j'étais sa bonne à tout faire...

C'est le petit matin, et ma mère est entrée sans bruit dans ma

chambre. Je sais que c'est elle, malgré mes yeux clos et quoique sommeillant encore à demi. Peut-être je rêvais d'elle, car sa présence ne me surprend pas plus que si en m'éveillant je l'avais vue sortir par une porte pour rentrer par une autre. Elle se parle à elle-même :

— Ça me fait deuil de l'éveiller... Je gage qu'il a travaillé tard... Oh! ces faillies écritures!... Non, il ne faut point...

Je me dresse. Elle tord ses doigts tremblants.

— Qu'est-ce qui ne va pas? — m'écrié-je.

Mais je le sais avant qu'elle réponde. Ma sœur est abattue par une de ces migraines contre lesquelles elle-même renonce à lutter, et ma mère, qui supporte la douleur physique comme une camarade, demeure consternée quand elle voit souffrir sa fille.

— Et elle ne veut pas me laisser descendre lui faire une tasse de thé, — gémit-elle.

— Je vais faire le thé, mère, à la minute.

— Tu veux bien? — dit-elle vivement.

Elle n'est pas venue pour autre chose, mais :

— C'est dommage de te faire lever, — dit-elle.

— Et c'est moi qui fais le ménage aujourd'hui. J'allumerai les feux, je laverai la vaisselle...

— Non, oh! non... Je ne peux pas te demander ça, à toi, un auteur!

— Ce ne sera pas la première fois, mère, depuis que je suis auteur.

— Plutôt la cinquantième! — répond-elle, presque gaiement.

J'ai bien commencé, car la grande affaire, aujourd'hui, c'est de la garder en belle humeur.

On frappe. C'est le boulanger. Je reçois le pain, tout en regardant l'homme si gravement qu'il n'ose pas sourire.

On frappe. C'est le facteur. (Pourvu qu'il n'ait pas aperçu le couvercle de la bouilloire dans mon autre main!...)

Des coups furieux résonnent dans des profondeurs lointaines : cela signifie qu'on me hèle de la cave au charbon.

Un instant après, je monte triomphalement deux déjeuners au premier étage. Je pénètre dans la chambre à coucher, non pas tout simplement comme un fils quelconque, mais comme le garçon d'hôtel de Glasgow. — Il faut que j'en dise un peu

plus long sur ce personnage. Ç'avait été le seul garçon d'hôtel qu'eût jamais connu ma mère, l'unique serviteur mâle qui l'eût jamais approchée ; ils s'étaient rencontrés dans un hôtel de Glasgow qu'elle brûlait de voir après ce qu'on lui avait raconté de ces gigantesques bâtisses : elle se les figurait comme une auberge de village avec une autre douzaine de chambres. Elle rayonnait, je me le rappelle, — tout en s'efforçant de prendre l'air d'une personne pour qui l'épisode n'avait rien que de parfaitement ordinaire, — quand nous descendîmes à la porte de l'hôtel; mais, quoiqu'elle ne dît rien, je lus bientôt sa déception sur son visage. Elle savait à quel point j'exultais d'avoir pu la conduire là et n'aurait pas voulu dire un mot pour me refroidir, mais je lui arrachai l'aveu par ruse : « Non ! elle se trouvait à merveille, la maison était magnifique au delà de toute expression, mais... mais... où était-*il* ?... *Il* n'avait pas montré beaucoup de cordialité... » Il, c'était l'hôtelier. Elle s'attendait à ce qu'il nous reçût à la porte et nous demandât si nous nous portions bien et comment nous avions laissé les nôtres : alors elle se serait enquise de la santé de sa femme et du nombre de ses enfants, après quoi nous aurions tous pris place à la même table pour dîner. Deux caméristes entrèrent dans sa chambre, qu'elles préparèrent sans lui dire un mot de son voyage ni d'aucun autre sujet, et, quand elles furent parties :

— Voilà deux demoiselles bien fières ! — dit ma mère gaiement.

Mais le principal objet de son ressentiment, ce fut le garçon avec son arrogant habit noir, ses pas brefs et pressés et son « torchon » sur le bras. Sans le moindre : « Bienvenus à Glasgow ! » il nous montra nos sièges ; la munificence de nos commandes ne lui tira pas le plus léger signe d'approbation ; il rôdait autour de la table comme s'il eût craint de nous laisser avec ses couteaux et ses fourchettes : — c'est ses couteaux et ses fourchettes, à elle, qu'il lui aurait fallu voir ! — Et quand nous nous parlions il affectait de ne pas entendre ; nous avions beau rire, ce personnage supérieur ne daignait pas se joindre à nous. Nous nous retirâmes, tout à fait mortifiés, et, finalement, il eut l'impudence de nous ouvrir la porte. Mais, quoique cela blessât ma mère sur le moment, le comique de nos

épreuves, à la réflexion, prit le dessus, et, dans sa propre maison, elle les décrivait avec une certaine onction, parfois à des gens qui avaient fréquenté les hôtels, souvent à d'autres qui n'en connaissaient aucun, et, quels que fussent ses auditeurs, elle les faisait rire, quoique pas toujours aux mêmes endroits.

Donc, au moment où j'entre dans sa chambre avec le plateau, mon bras porte cet insigne pompeux, le torchon, et je m'approche à pas menus pour informer « madame » que le déjeuner est servi. Sur quoi, très femme du monde, elle me donne du : « monsieur » et s'informe, avec une ironie cruelle, de la raison (gloriole à part) qui me fait arborer ce torchon. Je dis :

— Madame a-t-elle besoin d'autre chose ?

Et madame répond qu'elle aurait besoin encore d'une chose, en effet, c'est que je mange son déjeuner à sa place. A quoi je n'accorde nulle attention : il faut tâcher de la piquer au jeu afin que, toute à nos folies, elle mange à son insu.

Maintenant que j'ai lavé les tasses, je devrais me mettre à mon travail. Il me tarde de le faire, parce que j'ai en tête une idée, — laquelle, pour peu qu'elle vaille quelque chose, m'a certainement été soufflée par elle. — Mais oserai-je m'y hasarder ? Je sais que le ménage n'est pas encore bien mis en train : il y a des lits à faire ; le dehors de la théière peut aller, mais supposez qu'on aille regarder dedans ?... Quel malheur que j'aie chaviré le baril à farine ! Puis-je espérer qu'une fois dans sa vie ma mère oubliera d'inspecter ces départements ? Ma sœur se résignera-t-elle à ce que le désordre règne jusqu'à demain ? Je me décide à risquer l'aventure. Voilà une demi-heure que je travaille, quand j'entends bouger au-dessus de ma tête : l'une d'elles s'étonne que la maison soit si tranquille. Je remue les pincettes, mais cela même ne les satisfait pas... De sorte que mes papiers se renfoncent dans mon pupitre, et maintenant, ce que vous entendez, ce n'est plus le grattement de la plume, mais le récurage des casseroles et des pots. Je fais des lits aussi, et à fond, parce que derrière mon dos ma mère arrivera (je la connais) et glissera sous la courte-pointe un œil soupçonneux.

La cuisine, à présent, reluit immaculée. Pas un plat sale en vue, à moins que vous ne regardiez sous la table. Je sens

que j'ai enfin gagné le droit d'écrire une heure et je m'y rue avec énergie. Une page, deux pages, cela marche, quand... est-ce une porte qui s'ouvre ? Mais j'ai dans la tête le pas léger de ma mère... Je me remets à la besogne, et, un moment après, elle est à mon côté. Ce n'est pas précisément qu'elle ait quitté sa chambre, me donne-t-elle à entendre, mais une conviction soudaine lui est venue que j'écrivais sans un bon paillasson sous les pieds. Elle en tient un à la main. A présent qu'elle est ici, elle y demeure un peu de temps, et, quoiqu'elle soit dans le fauteuil près du feu, toute droite (elle aime bien les coussins sur les sièges qui ne servent pas, mais a horreur de s'y appuyer), et quoique je sois courbé très bas sur mon pupitre, je sens que le contentement et la pitié se disputent son visage : le contentement est vainqueur lorsqu'elle examine la pièce, et la pitié lorsqu'elle me regarde. Chaque article du mobilier, depuis les chaises qui vinrent au monde avec moi et ont tellement mieux résisté à l'usage, — quoique je fusse neuf et elles d'occasion, — jusqu'au bandeau de cheminée, si à la mode, confectionné par elle dans sa soixante-dixième année, et dont elle avait appris le point en une demi-leçon, — chacun a son histoire de lutte et de succès, — d'où son contentement ; — mais elle soupire à la vue de son fils feuilletant des pages, les déchirant, mâchant la plume d'oie détestée.

— Oh ! ces faillies écritures !

En vain je lui dis que d'écrire me semble aussi plaisant que jamais put l'être pour elle la perspective d'une grande journée de repassage ; et que (pour certains, pas pour moi, il est vrai) les chapitres, cela se tourne l'un après l'autre, avec la même aisance que des gâteaux d'avoine.

— Non, — soutient-elle, — car un gâteau, c'est déjà comme la moelle d'un autre, tandis que des chapitres...

Alors son œil brille, et elle conclut malicieusement :

— Mais, dame, tu as peut-être raison... Quelquefois tes gâteaux se ressemblent autant que les miens !

Il se peut aussi qu'elle interrompe ma veine en s'écriant que me voilà encore à faire des grimaces ! J'ai, en effet, cette faiblesse déplorable : si je dis qu'un de mes personnages sourit vaguement, il faut que je sourie vaguement ; s'il fronce le sourcil ou regarde du coin de l'œil, je fronce le

sourcil et regarde du coin de l'œil ; s'il est lâche de caractère ou sujet aux contorsions, je rentre le col, ou je natte mes jambes jusqu'à devoir cesser d'écrire pour défaire le nœud. Je salue avec lui, je mange avec lui, je me ronge la moustache avec lui. S'il s'agit d'une dame au rire perlé, je vous effraie soudain en égrenant les perles de mon rire !... On a beau vanter la souplesse d'un acteur tour à tour maigre ou ventru dans la même soirée : qu'est-ce donc auprès du romancier, qui est, à lui seul, une douzaine de personnages en l'espace d'une heure ? Il s'ensuit, je le crains, quelque détérioration morale... Mais là-dessus, glissons, c'est plus sage.

Nous nous parlions toujours en franc dialecte d'Écosse (c'est la langue où je pense encore), mais il lui arrivait parfois de se servir d'un mot nouveau pour moi, ou bien je le surprenais dans la bouche de quelqu'un de ses contemporains. A moi maintenant d'en saisir le sens : c'est le moment ! Si je demande hardiment quel est le mot dont elle vient de faire usage, — *bilbie*, par exemple, ou *silvendy*, — elle rougit et se défend d'avoir jamais dit rien de si commun, ou bien elle fait un hou ! d'impatience : c'est quelque vieux bête de mot dont elle ne peut rien m'apprendre. Mais si, au cours de la conversation, je demande par hasard : « A-t-il trouvé *bilbie* ? » ou : « Était-ce vraiment *silvendy* ? » (quelque vague que soit pour moi le sens de ma question), elle tombe dans le piège et les mots s'expliquent eux-mêmes dans ses réponses. A moins qu'elle ne voie aujourd'hui où je veux la mener !... Telle est sa sensibilité qu'elle est alors toute froissée. La gaieté quitte son visage, et ses yeux pleins de reproche... Mais me voilà sur le bras de son fauteuil, la paix est faite. N'empêche que, de toute la journée, je ne lui arracherai plus un mot de vieil écossais : elle sarcle résolument son discours, et c'est aussi dommage que de voir la coiffure noire à la place du bonnet blanc.

Je pars pour ma promenade de l'après-midi : elle a promis de verrouiller la porte derrière moi et de n'ouvrir à personne. A mon retour, certes, la porte est toujours verrouillée, mais ma mère a dans la physionomie je ne sais quoi de furtif et de ravi tout ensemble. Je gage qu'elle brûle de m'annoncer quelque chose, mais ne peut me l'annoncer sans se trahir elle-

même. A-t-elle ouvert la porte, et pourquoi? Je n'interroge pas, mais je guette. C'est elle qui ruse, à présent.

— Es-tu allé dans la pièce de l'est depuis que tu es rentré? demande-t-elle avec une apparente indifférence.

— Non... Pourquoi cette question?

— Oh! je me disais seulement que tu y avais peut-être jeté un coup d'œil.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau?

— Je n'ai point dit ça, mais... mais va donc voir.

— Il ne peut rien y avoir de nouveau dedans si vous avez laissé la porte fermée, — dis-je, ingénieusement.

Ceci l'accable un instant, mais sa hâte que je voie l'emporte sur ses craintes. Je me dirige vers la pièce de l'est, et elle me suit, feignant l'humilité, mais le triomphe dans les yeux... Qu'elles étaient fréquentes, ces petites comédies! On ne me prévenait jamais de l'emplette nouvelle, on me leurrait jusqu'en sa présence, puis, timide, on attendait mon tressaillement de surprise.

— Le vois-tu? — dit-elle anxieusement.

Je le vois et je l'entends, car, cette fois, c'est un fauteuil en osier tout flambant neuf, de ceux-là qui causent tout seuls pendant les six premiers mois.

— Un bonhomme ambulant les vendait dans une charrette, — commence ma mère.

Et la suite de l'événement apparaît à mes regards avant qu'elle ait articulé une autre parole. Elle est restée dix minutes au moins sur le seuil, à barguigner avec cet homme. Mais il serait cruel de gronder une femme aussi fière.

— Quinze *shillings* il demandait! — s'écrie-t-elle. — Et à combien crois-tu que je l'ai rabattu?

— Sept et six *pence*?

Elle frappe dans ses mains avec délices.

— Quatre *shillings*! Vrai comme je suis là! — claironne-t-elle.

Jamais femme ne fut plus éprise d'un bon marché.

Je contemple l'acquisition avec l'émerveillement qu'elle attend de moi, tandis que le fauteuil lui-même craque et frémit d'entendre à quel prix il est entré chez nous; — ou bien tout simplement est-ce son rire et s'amuse-t-il d'elle?

— Et l'homme a dit qu'il lui coûtait cinq *shillings*, — continue ma mère avec allégresse.

On la prendrait pour l'exploiteuse la plus endurcie ; mais un coup léger à la muraille nous a justement appelés au côté de ma sœur. Quoique au lit, elle écoutait, et voici ce qu'elle a à dire, d'une voix qui remplit ma mère d'indignation :

— Marchander, vous !... Je crois que dix *shillings* seraient plus près de ce que vous avez payé.

— Quatre *shillings*, pas un *penny* avec ! — dit ma mère.

— Peut-être bien, — dit ma sœur ; — mais, après que vous lui aviez donné l'argent, je vous ai entendu fourrager dans l'armoire de la petite chambre. Qu'est-ce que vous faisiez là ?

Ma mère tressaille.

— Possible que je lui aie fait cadeau d'un vieux pardessus ! — balbutie-t-elle. — Il avait l'air mal en point.... Mais ça, c'est après que j'avais conclu le marché.

— Y avait-il des bébés dans la charrette ?

— Possible qu'il y ait eu un bout de petite fille dans la charrette.

— Je m'en doutais..... Que lui avez-vous donné, à la petite fille ? Je vous ai entendue dans l'office.

— Quatre *shillings*, voilà ce que j'ai payé ce fauteuil, — réplique ma mère avec fermeté.

Si je n'interviens pas, il y aura du froid entre elles pour une minute au moins.

— Vous avez du sang au doigt, — dis-je à ma mère.

— Tiens, c'est vrai ! — dit-elle en cachant sa main.

— Du sang ! — s'écrie ma sœur d'une voix altérée.

Puis, avec un cri de triomphe :

— Je parie que c'est de la confiture. C'est un pot de confiture qu'elle a donné à la petite !.....

L'« instar de Glasgow » monte le thé. Bientôt ma sœur est en état de se lever, et, après une vive escarmouche, on m'expulse de la cuisine. Mon dernier exploit de bonne à tout faire est de monter le panier à linge qui arrive du blanchissage. Alors commencent pour ma mère les délices du linge qu'on manie : un ravissement ne manque jamais d'illuminer sa figure lorsque apparaît le linge blanc ; elle redevient, une fois de plus, le

génie actif de la maison. Je puis la laisser maintenant à ses draps, serviettes, cols et chemisettes. A la vérité, c'est elle, probablement, qui m'ordonne de m'en aller. — Un fils, c'est très bien, mais une idée qu'il irait marcher sur ce couvre-pied !...

Ma sœur tire à hue, et moi je tire à dia : je veux dire qu'elle va dans la pièce de l'est et moi dans la pièce de l'ouest... Bon ! faisons l'effort de dire cela de façon moins écossaise : la voilà dans la cuisine, et moi devant mon pupitre, dans la salle à manger. Je souhaite qu'on ne me dérange pas, car ce soir il faut que j'amène mon héros à dire pour la première fois : « Chérie », tâche qui exige quelque peu de solitude et de concentration. En un mot, il faut bien que j'en convienne (tant pis pour moi, qui aimerais encore baguenauder en route), c'est devant un chapitre d'amour à écrire que je viens de m'asseoir. Il y a trop longtemps que je tergiverse. Albert n'a encore appelé Marion que : « Chère ! » (entre nous, ce ne sont pas leurs vrais noms) ; quoique le public, apparemment, doive lire sans sourciller le mot définitif, il échappe de mes mains comme s'il faisait explosion. On m'assure qu'avec le temps j'arriverai sans rougir à faire dire : « Chérie ! » à quelque Albert, et même à lui faire serrer sa chérie entre ses bras, mais je commence à en douter ; le pas me semble aussi difficile que jamais ; je trouve encore expédient de fermer la porte à clef, puis — sans autre témoin que le chien — je « m'y mets » désespérément, les dents serrées, tandis que le chien recule dans le coin le plus éloigné de la pièce et hurle à la mort. L'Anglais, plus hardi, — me dit-on, — est capable d'écrire un chapitre d'amour et puis de s'en aller dîner de sang-froid, mais de tels déportements sont contraires à nos natures d'Écosse : les grands romanciers eux-mêmes n'osèrent pas. Imaginez M. Stevenson planté là tout seul entre un héros et une héroïne, avec une déclaration imminente : il ne sait où regarder. Sir Walter[1], en pareil cas, s'en tire en plaçant ses scènes d'amour entre la fin d'un chapitre et le commencement du suivant. Mais lui, tout lui était permis : le fretin doit faire sa tâche, sans

1. Walter Scott.

s'inquiéter si le chien hurle. Je peine donc et m'évertue, lorsque entre ma mère, la mine soucieuse.

— Tu es terriblement pris, hein? — dit-elle.

— C'est vrai, je suis plutôt occupé, mais... qu'est-ce que vous voulez que je fasse?

— Ça serait honteux de te demander ça...

— Ça ne fait rien, dites.

— J'ai si grand'peur qu'ils ne s'éliment!

— Il faut que...

— Si tu voulais monter, rien qu'un moment, et m'aider à plier les draps!

Les draps sont pliés, je retourne à mon Albert.

Je ferme la porte à clef, et, enfin, comme je fais joliment avancer mon héros (mon genou dans ses reins), cette question angoissante m'est dardée par ma sœur à travers la serrure :

— Où as-tu mis le racloir aux carottes?

Ce sera tout à recommencer si je lâche Albert rien qu'une minute, de sorte que, tout en le tenant serré, je crie avec indignation que je n'ai pas vu le grattoir aux carottes.

— Alors avec quoi les as-tu raclées? — demande la voix.

Et l'on secoue le bouton de la porte comme, moi, je secoue Albert.

— Avec un tesson! — répliqué-je, d'une promptitude surprenante.

Et je me remets à l'ouvrage. Mais je n'y suis plus si absorbé, car je sens croître en mon âme la conviction que j'ai mis le racloir aux carottes dans le tiroir de la machine à coudre.

Je balance : faut-il avouer, ou garder un silence impudent? Mais j'entends ma sœur qui monte d'un pas accéléré. J'ai le pressentiment qu'elle va parler de moi et, bassement, j'ouvre ma porte et je tends l'oreille.

— Regardez cela, mère.

— Est-ce un torchon de cuisine?

— Oui, à présent!

— Bonté divine! C'est une des serviettes neuves.

— C'était ça avant. Il s'en est servi pour frotter le fourneau. (Je me rappelle!...)

— Malheur de malheur! Voilà ce qui arrive, maintenant qu'il ne me laisse plus bouger de cette chambre. Oh! c'est

un dimanche mouillé que le jour où les hommes se mêlent de faire notre besogne !

— C'est au-dessus des forces humaines, mère, de comprendre ce qui le rend si absorbé.

— Oh ! c'est ces faillies écritures.

— Et le pire, c'est qu'il va se vanter demain comme s'il avait fait merveille.

— C'est leur manière, à toute la clique des hommes !.....

— Oui, mais comme toujours vous le laisserez dire, mère.

— Bah ! ça lui fait plaisir... A notre tour de rire, ensuite, quand il a fermé sa porte.

— C'est un terrible maladroit.

— Pas autre chose ! mais, le pauvre, il fait de son mieux.

VII

R. L. S.[1]

Ces initiales familières appartiennent, je pense, au nom le plus aimé de notre littérature contemporaine ; il n'en est pas du moins qui me soient plus chères, mais il fut un temps où ma mère ne pouvait pas les souffrir. Elle disait : « Ce Stevenson ! » avec un ricanement, et cela ne lui avait jamais été facile de ricaner. A la seule pensée de cet homme, son visage prenait un air presque dur, ce qui semble incroyable ; elle serrait les lèvres, croisait les bras et ripostait par un « oh ! » bien raide, lorsqu'on citait devant elle ce nom exaspérant. Nous autres, dans les romans, nous avons une manière de dire de notre héroïne : « Elle se redressa avec hauteur », et, quand les miennes se redressent avec hauteur, je vois ma mère songeant à Robert-Louis Stevenson. Il n'ignorait pas l'opinion qu'elle avait de lui et m'écrivait : « Les oreilles m'ont tinté hier ; je parie qu'elle était encore à me donner de vilains noms... » Mais, plus elle lui donnait de vilains noms, plus elle le ravissait. On le lui dit, une fois, et sur-le-champ elle s'écria :

— Le brigand !...

Si vous voulez savoir quel crime impardonnable avait commis

1. Initiales de Robert-Louis Stevenson.

cet homme, je vous l'apprendrai : il écrivait des livres meilleurs que les miens.

Je me rappelle le jour où elle découvrit la chose, — qui ne fut pas, cependant, le jour où elle en convint. — Ce jour-là, à l'heure où j'aurais dû travailler, elle me trouva dans la cuisine, *le Maître de Ballantrae*[1] à côté de moi. Je ne lisais pas. ma tête posait lourdement sur la table, et, pour ses yeux inquiefs, nul doute que je ne fusse l'image du désespoir.

— Tu n'écris pas !

— Non, — fis-je en écho, — je n'écris pas. Je ne vois plus de raison pour essayer jamais d'écrire encore.

Et ma tête dut retomber. Elle s'y méprit et crut arrivée l'échéance fatale : je venais de m'apercevoir — ç'avait toujours été sa terreur — que j'étais au bout de mon rouleau, la cervelle à sec ; je ne valais pas mieux qu'une bouteille d'encre vide... Elle joignit les mains, mais l'indignation prit le dessus lorsqu'elle entendit mon explication : — « tant que R. L. S. s'en mêlait, nous n'étions, nous autres, que des apprentis qui nous coupions les doigts avec ses outils ».

— Je n'ai jamais pu sentir ses livres, — dit ma mère tout de suite et d'un ton vindicatif.

— Vous n'en avez jamais lu, — lui remontrai-je.

— Plus souvent que j'en lirai jamais ! — répliqua-t-elle avec feu.

Et je suis sûr que, ce jour-là, elle le nota comme un ténébreux personnage.

Des semaines, sinon des mois entiers, elle s'en tint à sa décision de ne pas le lire, quoique, pour ma part, ayant recouvré mes sens et voyant qu'il restait encore place pour l'apprenti, je prisse un plaisir presque malicieux à poster sur son chemin *le Maître de Ballantrae*. Je le mettais sur sa table, où il lui souhaitait le bonjour à son lever. Elle fronçait le sourcil, le descendait au rez-de-chaussée comme avec des pincettes, le replaçait sur son rayon. Je le glissais sous la couverture qu'elle avait confectionnée pour le dernier Carlyle : elle le dépiotait avec mépris et le redescendait comme avant. Je cachais ses lunettes dedans, je le perchais sur le haut de

1. Roman de Stevenson.

la corbeille aux raccommodages, je l'adossais, ouvert de façon engageante, contre sa théière. Et je vins à bout d'elle, quoique j'aie oublié par lequel de mes nombreux artifices. Ce que je me rappelle clairement, c'est un tableau aperçu par un trou de serrure, spectacle auquel un autre membre de la famille m'avait convié. Je vis alors ma mère ensevelie dans *le Maître de Ballantrae*, qui s'en murmurait à elle-même la musique, hochant la tête en signe d'approbation et jetant un coup d'œil furtif au bas de chaque page avant de l'attaquer par en haut. Nonobstant, elle avait une oreille tendue vers la porte : quand je bondis dans la pièce, elle avait été plus habile que moi ; nulle trace de livre, rien qu'un tablier sur ses genoux ; ses regards innocents allaient à la fenêtre.

Il s'ensuivit ce dialogue ou à peu près :

— Vous êtes restée bien tranquille, mère !

— Je suis toujours bien tranquille : je ne fais jamais rien ; je ne suis plus qu'un vieux bas.

— Vous n'avez pas lu ?

— Est-ce que je lis jamais à cette heure-ci ?

— Qu'est-ce que vous avez là sur les genoux ?

— Rien que mon tablier.

— Est-ce un livre qu'il y a sous le tablier ?

— Ça pourrait bien être un livre.

— Laissez-moi voir.

— Veux-tu t'en aller travailler !

Mais je soulevai le tablier.

— Comment, c'est *le Maître de Ballantrae* ! — m'écriai-je, tout saisi.

— Tiens, c'est vrai ! — dit ma mère, non moins surprise.

Mais je la regardai sévèrement et peut-être elle rougit.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? Cela n'est pas près de valoir les miens ? — fis-je gaiement.

— Oh non ! — répondit-elle d'un ton résolu.

— N'est-ce pas ? — dis-je avec un sourire, à moins que ce ne fût un soupir... n'importe : ils auraient signifié la même chose.

« Fallait-il remettre le livre sur son rayon ? » — Elle riposta que je pouvais bien le mettre où il me plairait, — pour ce qu'elle s'en souciait ! — pourvu seulement que je l'ôte de ses yeux (voulant dire par là qu'il s'était faufilé sur ses genoux

pendant qu'elle regardait par la fenêtre). Ma conduite peut sembler faible, mais je lui donnai une dernière chance :

— Ce livre-là, — fis-je, — il y a des gens qui trouvent qu'on ne peut pas le fermer avant d'en avoir atteint la dernière page.

— Je ne suis pas de ces gens-là ! — répliqua ma mère.

Cependant notre vieille comédie à propos de cette « bêtise », comme elle l'appelait, continua de plus belle, à ceci près que, maintenant, c'était elle qui montait secrètement le livre dans sa chambre et moi qui le replaçais sur son rayon. Plusieurs fois nous nous surprîmes réciproquement, mais sans dire un mot de part ni d'autre : — endurcissement des mauvaises consciences !

J'oublie sans doute beaucoup d'épisodes du drame ; il en est un néanmoins dont je me souviens parfaitement. Elle était descendue me tenir compagnie pendant que j'écrivais, et parfois, en levant la tête, je voyais son œil fixé non pas sur moi, mais sur le rayon d'où *le Maître de Ballantrae* lui faisait signe !... Les livres de M. Stevenson ne sont pas des livres de bibliothèque, mais des livres de main : même quand on les pose, il faut que ce soit sur la table, à portée de qui va entrer. Comme ils sont les plus sociables que l'homme ait écrits de nos jours, ils se sentent très solitaires, là haut, en rang majestueux. Je crois que leur œil est sur vous dès le moment où vous ouvrez la porte : aussi force est bientôt de les regarder, et vous descendez le volume, d'une impulsion pareille à celle dont vous défaites la chaîne du chien. Le résultat, du reste, est peu différent, car, un moment après, vous folâtrez déjà tous les deux. Y a-t-il un autre écrivain moderne doué d'un tel sortilège?... Il avait appuyé sur ma mère le regard qui dans une salle de bal signifie : « Demandez-moi cette valse » ; elle brûlait de le faire, mais sentait que son premier devoir était de rester hors de la danse en compagnie d'un cavalier moins engageant. Je continuais à écrire, avec une obstination hargneuse, mais je les entendais chuchoter.

— Faut-il donc faire tapisserie? — demandait James Durie[1] d'un ton de reproche.

1. Personnage du roman.

— Parlez plus bas ! — répondait ma mère en me lançant un regard inquiet.

— Peuh ! — disait James avec dédain, — ce gratteur de papier !

— Je ne veux point qu'on le dénigre, — disait ma mère en fronçant le sourcil.

— Je l'ai assez vu ! — disait James, en époussetant sa canne avec son mouchoir de batiste.

Et son épée cliquetait galamment (je ne puis croire que ce fût par hasard), et ma mère de soupirer.

En homme à pousser vivement son avantage, il poursuivait par une comparaison qui me faisait plonger avec rage ma plume dans l'encrier.

— Plus joli, hein ? ce bruit-là (et de nouveau tintait l'épée) que le cric-crac que fait l'outil de votre jeune ami.

— Chut ! — disait ma mère qui avait vu mon geste.

— Alors donnez-moi le bras, — disait James, baissant la voix.

— Je n'ose pas, — répondait ma mère. — Il est si chatouilleux à votre sujet !

— Voyons, voyons, — pressait-il, — quand on sait bien qu'on viendra tôt ou tard, pourquoi pas tout de suite ?

— Attendez qu'il soit sorti pour sa promenade, — répliquait ma mère. — Et puis, je suis bien trop vieille pour danser avec vous.

— Quel âge avez-vous ? — demandait-il.

— En voilà un effronté ! — s'écriait ma mère.

— Soixante-dix !

— Bien sonnés, — avouait-elle.

— Peuh ! — faisait-il, — une jeunesse !

Elle ripostait, du tac au tac :

— On ne me prend pas avec des fariboles.

Mais elle souriait et se levait comme s'il eût tendu la main et la tenait par le bout des doigts.

Ensuite ils parlèrent si bas (plus rapprochés, c'était facile) que je ne saisis plus qu'une phrase. Elle venait de James et montra de quoi il s'agissait entre eux.

— Rien de plus facile : il n'y a qu'à me cacher sous votre châle.

Ainsi fit-elle, puis, comme une coupable, s'esquiva de la pièce, tout en marmonnant je ne sais quelle fable de tiroirs à ranger.

Je dus ébaucher quelque pâle sourire, — ou le remords grignoter la conscience de ma mère, — car, en moins de cinq minutes, elle revenait, portant à découvert son complice, qu'elle replantait d'un geste mauvais (positivement!) à la place où mon Stevenson avait perdu une dent, — comme aurait dit l'écrivain qui lui ressemblait le plus.

Après quoi, en bonne mère, elle prenait un des livres de son fils et se mettait à le lire avec une détermination farouche. Touché, je me souviens que nous fîmes sur l'heure un compromis : elle lirait l'irrésistible chose rien que pour se convaincre de son infériorité.

Le Maître de Ballantrae n'est pas le meilleur roman de Stevenson. Imaginez l'extase qui fut celle de ma mère : apprendre, de source sûre, que trois autres meilleurs encore l'attendaient sur le même rayon !... Elle ne connaissait pas Alan Breck, — aussi impatient de descendre que M. Bally en personne. — John Silver était là, bouclant sa jambe de bois, crainte de la faire attendre, et rugissant : « Me voici ! » quand elle me dit pour me consoler qu'elle ne pouvait pas supporter les histoires de pirates... A quoi peut ressembler le malheur de ne pas connaître ces messieurs ? C'est comme si on n'avait jamais été amoureux... Mais ils sont dans la maison ! Cela revient à savoir qu'on aimera demain matin, pour la première fois... Un mot, la moindre grimace déconfite m'eût suffi pour faire renier à ma mère tant de douceurs promises; que dis-je ? j'y serais arrivé rien qu'en disant qu'elle avait pris plaisir au *Maître de Ballantrae*. Car, si elle l'avait lu, — ne l'oubliez pas ! — c'était uniquement pour se convaincre (et moi aussi) que l'ouvrage ne valait rien, et, si elle tenait à lire les autres, c'était pour un surcroît de preuve. Elle m'expliqua tout cela, me surveillant du coin de l'œil avec un peu d'inquiétude, et, naturellement, j'acceptai l'explication... Alan est l'enfant le mieux venu de toute la famille, et je ne doute pas qu'elle ne fût de cet avis; cependant, chose singulière, je n'ai plus souvenir de son opinion sur le personnage. Mais combien elle s'éprit de l'*Ile au Trésor* et quel mal elle se donna pour me

rester fidèle tout le temps qu'elle le lisait ! Il me fallait lui poser la main sur les yeux pour qu'elle s'aperçût de mon entrée dans la pièce, et même alors il lui arrivait de tâcher de lire entre mes doigts, revenant à elle toutefois, pour déclarer :

— Ça ne vaut pas un clou !

— Ces histoires de pirates ont si peu d'intérêt ! — répondais-je sans crainte, la voyant trop absorbée pour qu'elle pût me percer à jour. — Pensez-vous finir celle-là ?

— Autant vaut la finir, puisque je l'ai commencée ! — fait ma mère, d'un air si roué que ma sœur et moi hochons la tête en nous regardant, comme pour dire : « Y eut-il jamais pareille femme ! »

— Il n'y a pas de ces brigands à une patte, — ajouté-je, — dans mes livres, à moi.

— On peut s'en passer ! — réplique-t-elle promptement.

— Je me demande, mère, ce qu'il y a chez cet homme pour affoler ainsi le public ?

— Il ne m'empoigne pas, — insiste-t-elle. — J'aime bien mieux lire tes livres.

J'offre obligeamment de lui en apporter un ; sur quoi, elle me jette un regard soupçonneux.

— Bien vrai, tu crois que j'aime mieux les tiens ? — dit-elle avec instance, toute anxieuse.

Et je la calme par mille assurances, puis me retire en lui conseillant de poursuivre sa lecture, histoire de voir si elle découvrira comment l'imposteur embobine le public.

— Oh ! j'y donnerai peut-être un coup d'œil tout à l'heure ! dit-elle avec indifférence.

Il n'en est pas moins probable qu'aussitôt la porte fermée le livre se rouvrira comme par un mécanisme automatique. Je me la rappelle lisant l'*Ile au Trésor*, le livre tendu à toucher la grille du foyer (parce qu'elle n'aurait pas voulu perdre une minute pour se lever et allumer le gaz), et comment, l'heure du coucher venu, à bout de caresses, de remontrances, de gronderies, nous l'entendîmes déclarer, tout à fait en colère et se cramponnant au volume :

— Je ne mets pas ma tête sur l'oreiller, ce soir, avant de savoir comment ce gamin est sorti de son tonneau.

A dater de là, si je ne me trompe, l'auteur l'ensorcela aussi

bien que le gamin au tonneau. Lui-même ne fut-il pas toujours un gamin grimpant aux arbres pour cueillir les pommes, tandis que nous, rangés alentour, comme des bambins, nous attendions pour y mordre? Il fut l'esprit même de l'enfance tirant sur les jupes de notre vieux monde pour le forcer de revenir s'amuser avec lui. Ma mère sentait cela, sans doute, comme tant d'autres. Comme eux, un peu inquiète d'abord de se retrouver sautant à la corde avec ce maître compagnon, elle lui donna bientôt la main et ils s'en allèrent cueillir la pâquerette, sans un mot d'excuse, entre eux, à l'intention de l'auteur qu'on laissait au logis. Mais jamais, jusqu'au bout, voulut-elle admettre, du moins en paroles, qu'il eût un tour, une grâce que n'avait pas son fils à elle?

— Soie et toile à sac, voilà ce que nous sommes, lui et moi! — déclarais-je.

A quoi elle répondait obstinément :

— Eh bien! c'est toile à sac que je préfère.

— Mais s'il avait été votre fils?

— Mais il ne l'est pas.

— Vous auriez voulu?

— Je ne dis pas qu'on ne lui aurait pas trouvé une petite place.

Et cependant, de temps à autre, elle le traitait encore de misérable (pour sa grande joie, à lui, quand il en apprit la raison). C'était les jours où quelque lourde lettre cachetée de rouge, croisée de bleu, arrivait de Vailima[1] pour m'inviter à faire le voyage, — avec ces indications : « Vous prenez le bateau à San-Francisco ; après ça, le deuxième tournant à gauche... » — Elle, à qui Londres semblait déjà si loin que ce voyage me prenait souvent toute une semaine (les six premiers jours pour l'habituer à l'idée de mon départ), ces lettres l'épouvantaient. Ce n'était pas le doigt de Jimmy Hawkins qu'elle voyait maintenant me faire signe à travers les océans, mais John Silver agitant sa béquille... Rarement, je crois, ai-je pu lire d'une traite une de ces lettres de Vailima : parvenu au milieu, je me rappelais soudain qui était là-haut et ce qu'elle devait faire alors, et je montais,

1. Stevenson, envoyé aux îles Samoa pour sa santé, y mourut peu après.

quatre à quatre, pour la trouver, lèvres serrées, mains jointes, image de la douleur.

— J'ai une lettre de...

— On me l'a dit.

— Voulez-vous que je vous la lise ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas le souffrir ?

— Je ne peux pas le sentir.

— C'est un misérable ?

— Pas autre chose.

Quant à Vailima, c'est le seul point du monde que j'eusse un furieux désir de visiter, mais je crois bien que ma mère a toujours su que je ne la quitterais jamais. Quelquefois, disait-elle, elle serait contente que j'y allasse, mais pas avant qu'on l'eût mise en terre.

— Et comme j'ai maigri depuis l'autre hiver ! Vois mes poignets. Ça ne peut plus être long, à présent !

Non, je n'ai jamais pensé à partir ; je n'ai jamais été loin d'elle, un jour, sans malaise, et n'ai jamais marché plus vite qu'en retournant la rejoindre. Entre temps, survint le malheur qui mit fin pour toujours à mes projets de voyage. Je ne monterai jamais, à présent, la Route des Cœurs aimants[1], « par une merveilleuse nuit d'étoiles », à la rencontre du cavalier venant au-devant de moi. Il y a encore une merveilleuse nuit d'étoiles, mais la route est vide... Ainsi je ne vis jamais notre cher prince à tous. Mais, avant qu'il eût écrit des livres, il passa par mon pays, une ligne à la main, et j'aime à penser que c'est moi le gamin qu'il rencontra, certain jour, près du ru de la Reine Margaret où sont les courlis, moi qui lui préparai une mouche et demeurai là planté, guettant la souple silhouette qui se courbait et se relevait tour à tour, selon qu'il jetait ou relevait la ligne en suivant les eaux de cristal qu'épanche le Noran.

J. M. BARRIE

Traduit de l'anglais
par ROBERT D'HUMIÈRES

(La fin au prochain numéro.)

1. Les indigènes, par reconnaissance pour les bontés de Stevenson, avaient fait une route de sa maison au port.

LA HIÉRARCHIE DES PROFESSIONS

En dépit de nos idées égalitaires, nous regardons certaines professions comme plus honorables que d'autres : un porte-faix et un magistrat, bien qu'ils soient revêtus des mêmes droits civils et politiques, n'obtiennent pas la même considération. Une foule d'attitudes, de paroles et d'actions humaines, la subordination des uns et les privilèges des autres dépendent en partie des jugements portés par l'opinion publique sur la hierarchie des métiers. Comment se forment et sur quoi se fondent ces jugements ? Pourquoi certaines carrières sont-elles estimées ? Pourquoi d'autres sont-elles méprisées ?

M. Tarde, dans un chapitre de sa *Psychologie économique*[1], a abordé le problème ; mais, persuadé que personne avant lui ne l'avait traité, il n'a pas prétendu le résoudre. Il se borne, en effet, à noter quelques-uns des cas dans lesquels une profession acquiert du prestige. Ce prestige dépend parfois de causes politiques : le travail industriel est méprisé dans une cité aristocratique telle que Sparte, tandis que, dans la démocratique Athènes, l'oisiveté seule déshonore. Ce prestige dépend parfois de la qualité des membres de la corporation : « un métier gagne en considération quand il se recrute dans

1. T. II, pp. 243 et suiv.

des couches sociales de plus en plus élevées... A cela tient, par exemple, du moyen âge aux temps modernes, la considération grandissante du métier de versificateur. » Le prestige d'un métier est en fonction non seulement du rang des personnes qui l'exercent, mais du rang de celles pour qui on l'exerce. Il n'y a pas de déshonneur à travailler pour soi ou pour le grand public; mais il est avilissant de travailler pour une seule personne ou pour un petit groupe de personnes. Les professions qui protègent contre la douleur sont plus honorables que celles qui procurent du plaisir. Les hommes qui manipulent la matière inerte sont moins estimés que ceux qui dirigent les forces végétales et animales, et ces derniers moins estimés que ceux qui agissent sur les esprits. Un métier s'élève dans l'estime de tous quand il s'organise en corporation. Enfin, l'influence de la religion est considérable : « Si l'on recherchait, pour chaque pays et pour chaque époque, quelle a été la profession la plus respectée et quelle a été la plus méprisée, on constaterait presque toujours que l'origine de cette vénération ou de cette infamie est religieuse. »

Telles sont les principales suggestions de M. Tarde : sauf la dernière phrase, on ne trouve, dans son court chapitre, aucun effort pour expliquer systématiquement la hiérarchie des professions. Le sociologue qui se contenterait d'une telle réponse, ressemblerait à un physicien qui, pour expliquer le son, se bornerait à dire : le son est produit tantôt par le choc de deux objets, tantôt par l'éclair jaillissant entre des nuages, tantôt par le passage de l'air dans un tuyau, tantôt par la vibration d'une corde ou d'un diapason. Il ne suffit pas d'énumérer les cas dans lesquels un phénomène se produit; il faut encore chercher quelle est la circonstance, commune à tous ces cas, qui peut être considérée comme la cause du phénomène.

L'hypothèse qui se présente naturellement à l'esprit, c'est qu'une profession est d'autant plus estimée qu'elle est plus utile. C'est aussi l'hypothèse la moins soutenable ; M. Tarde l'écarte en deux mots : « Il n'y avait pas, parmi les *arts* de Florence, de métier plus avilissant que celui de boulanger, tandis que celui de drapier, moins indispensable, jouissait de la plus haute estime. » Il n'y a pas de profession moins utile

que celle des gens « sans profession », et cependant l'oisif n'est pas toujours méprisé. Les littérateurs et les artistes ne donnent pas satisfaction aux besoins les plus urgents : ils sont pourtant plus honorés que les ouvriers chargés de pourvoir à notre subsistance.

Si les métiers « supérieurs » ne sont pas toujours les plus utiles, ne sont-ils pas les plus agréables ? L'instinct qui éloigne l'homme de la douleur n'explique-t-il pas la répulsion qu'il éprouve pour les professions pénibles ? Il aime mieux avoir les mains blanches que les mains noires : n'est-ce pas en vertu de cette loi ? L'instinct qui attire l'homme vers le plaisir n'explique-t-il pas son goût pour les professions lucratives ? Au premier abord, cette solution semble plausible. Mais, si vraisemblable qu'elle soit, elle est inexacte. Le métier de soldat est un métier pénible ; c'est celui qui expose le plus souvent à la douleur et à la mort ; c'est l'un des moins lucratifs ; et c'est l'un des plus honorés. En revanche, le jongleur, le comédien, l'espion, dont l'effort physique est modéré, sont en général méprisés...

Une autre explication serait du goût de maint anthropologiste. Toute société — exception faite des tribus les plus simples — est formée par la superposition ou par la juxtaposition de plusieurs races : race conquérante et races vaincues, race indigène et races immigrées. Les professions honorées ne seraient-elles pas celles qu'ont embrassées les vainqueurs ? Les professions méprisées celles auxquelles ils ont condamné les vaincus ? Les conquérants demeurent, en général, soldats et propriétaires ; ils dédaignent les métiers manuels. De même, les indigènes tenant toujours les intrus pour des ennemis, les professions de ces derniers sont déconsidérées. La hiérarchie des professions dériverait de la hiérarchie des races.

Cette théorie n'est guère plus défendable que les précédentes. Elle n'explique qu'un petit nombre de faits. Les vaincus forcent souvent les vainqueurs à admirer leurs occupations : au XVIe siècle, la peinture et la sculpture, pour les Français conquérants de l'Italie, étaient des arts de vaincus ; loin d'être discrédités, ces arts gagnent en France même un prestige éclatant. Si parfois il y a concordance entre la hiérarchie des races et la hiérarchie des professions, doit-on dire que celle-

ci dérive de celle-là ? ou celle-là de celle-ci ? Est-ce parce que tel métier est un métier de vaincu qu'il est méprisé ? N'est-ce pas parce qu'il était méprisé qu'on le réserve aux vaincus ? Les conquérants, habitués à manier les armes, dédaignent toute autre occupation : voilà pourquoi ils laissent aux vaincus les travaux manuels. Les Athéniens primitifs avaient pour l'agriculture un profond respect : voilà pourquoi ils laissent aux métèques l'industrie et le commerce. Réciproquement, si un métier gagne de la considération, les nobles, malgré leur répugnance d'autrefois, se décident à l'exercer : « N'est-ce pas parce que les jongleurs avaient eu d'heureuses inspirations et doté leur art de quelques beautés nouvelles que les individus mieux nés ont été attirés dans cette profession ? » M. Tarde, qui fait cette remarque, admet à la fois que le prestige de la race rejaillit sur le métier et que celui du métier attire les hommes de race supérieure. Mais c'est ce dernier fait qui est fondamental ; l'autre n'est que secondaire. L'agriculture attire les Athéniens et ils ne laissent aux métèques que le commerce et l'industrie qu'ils méprisent, voilà le fait fondamental ; le commerce et l'industrie sont de plus en plus méprisés parce qu'ils sont aux mains des métèques, voilà le fait secondaire ; enfin, lorsque ce mépris s'atténue, les Athéniens deviennent commerçants et industriels. Si donc la hiérarchie des professions se modèle sur la hiérarchie des races, elle ne s'explique pas par elle, car au sein de la race prépondérante préexistait une hiérarchie des professions.

On pourrait concevoir encore d'autres hypothèses, et dire, par exemple, que la hiérarchie des professions est imposée à l'opinion publique par quelque autorité politique ou religieuse. La condamnation du travail manuel, châtiment du péché d'Adam, n'a-t-elle pas été prononcée par Jéhovah ? Et n'est-ce pas par un décret de la divinité que Joseph de Maistre explique l'infamie du bourreau ? D'autre part, nous possédons les listes de préséances qu'à des époques diverses et dans divers peuples les gouvernements ont établies entre les professions. Enfin, sans fixer par un décret explicite le rang de chaque métier, l'autorité religieuse ou politique peut inspirer les coutumes et les croyances qui le déterminent : par cela même qu'elle regarde la vache comme un animal sacré, la

religion brahmanique relègue au dernier rang de la société les industriels qui tannent sa peau et trafiquent du cuir. Ainsi s'explique, semble-t-il, la phrase déjà citée de M. Tarde : « presque toujours l'origine de la vénération ou de l'infamie (d'une profession) est toute religieuse ».

Nous verrons nous-mêmes quelle est, en pareille matière, l'importance du facteur politique et du facteur religieux. Néanmoins, il est impossible d'expliquer par ces facteurs la place occupée dans une société par les diverses professions. Si le prêtre et le roi fixent le rang de chacun, qui fixe le rang du prêtre et du roi? D'où vient leur prééminence? Et, d'autre part, est-ce au hasard que le roi et le prêtre établissent les préséances? Leur décret est-il arbitraire? En général, ils ne font guère que sanctionner les décisions de l'opinion publique et écrire sous sa dictée la liste des métiers : comment l'opinion publique a-t-elle dressé cette liste?

Toutes ces hypothèses contiennent une part de vérité. C'est sans doute pour cette raison que M. Tarde refusait de choisir entre elles. Mais ce refus ne résout pas la difficulté. Pourquoi des causes religieuses, politiques, économiques contribuent-elles à déterminer le rang social d'une profession? Quel caractère commun présentent ces divers facteurs? Le prêtre, le conquérant, le riche sont des puissants de ce monde : ce sont des hommes qui peuvent, plus que d'autres, vouloir et agir à leur guise; ils ont, plus que d'autres, l'initiative de leurs actes, et leur activité s'étend sur un domaine plus large. Nous sommes donc invités à formuler l'hypothèse suivante : *une profession est d'autant plus estimée qu'elle confère ou paraît conférer à ceux qui l'exercent plus d'indépendance et plus de puissance*, qu'elle leur permet d'agir sur la nature et sur la société d'une manière plus intense et plus autonome. Cherchons quelle est la valeur de cette hypothèse.

*
* *

Presque partout la profession la plus honorée, c'est le sacerdoce. La caste brahmanique est dans l'Inde « la clef de

1. Nesfield, *Brief view of the Caste systems of the N. W. Provinces and Oudh*, § 104.

voûte de l'édifice social[1] », comme le prêtre fétichiste est le principal personnage d'une tribu sauvage ; jusqu'au XIXe siècle, les membres du clergé anglais échappaient aux pénalités de droit commun, et si le clergé n'est plus le « premier ordre » de la nation française, il n'en a pas moins conservé certaines prérogatives : dans les familles catholiques, le prêtre occupe à table la place d'honneur, quels que soient son âge et son degré de parenté, de même que le nonce du pape est le doyen du corps diplomatique, quels que soient son âge et la date de sa nomination. Même dans les sociétés les plus laïcisées, le prestige du prêtre demeure considérable. Or, ce prestige ne varie pas suivant la qualité de la religion. Ce ne sont pas les prêtres des religions les plus sublimes qui occupent dans la société le rang le plus élevé : un homme-médecin, dans une tribu nègre, est plus respecté qu'un pope en Russie. Le respect est proportionnel à l'indépendance et à la puissance du prêtre.

Souvent l'indépendance du prêtre est presque absolue. Il ne dépend pas des hommes : son dieu est son seul maître. Parfois, il dépend à peine de son dieu puisqu'il est une incarnation de ce dieu. Il ne dépend pas de la nature physique, car il agit par des moyens spirituels et surnaturels. Si des instruments matériels lui sont nécessaires, du moins sa volonté peut-elle les manier sans trop se préoccuper des lois auxquelles la nature les soumet. En ce cas, le prestige du prêtre atteint son plus haut degré. Mais si l'indépendance diminue, le prestige baisse. Une Église soumise à l'État, un prêtre obéissant à un roi perdent le respect de leurs fidèles. C'est, paraît-il[1], après de longues luttes contre le pouvoir militaire que s'est établie la théocratie brahmanique Mais ceux des brahmanes qui servent d'aumôniers aux souverains temporels retombent dans l'état d'où ces luttes avaient tiré leur corporation. Il en est de même pour ceux qui s'attachent à une famille en qualité d'aumôniers domestiques[2], pour tous ceux qui reçoivent un salaire et par suite dépendent de leur clientèle.

1. Nesfield, *op. cit.*, § 107.

2. Id. § 131. Cf. Dubois, *Mœurs de l'Inde*, t. I. p. 143.

Souvent le prêtre est cru tout-puissant. « Le monde entier, dit un distique hindou, est au pouvoir des dieux ; les dieux sont au pouvoir de la magie, la magie au pouvoir des brahmanes. Donc, les brahmanes sont dieux[1] ». Il n'est pas surprenant que nul corps sacerdotal n'ait recueilli plus de privilèges et plus de considération que les brahmanes. Mais si la puissance du prêtre rencontre des obstacles, si son dieu ne lui obéit pas ou si cette puissance se spécialise dans un domaine limité de la nature ou de la société, le prestige diminue parallèlement : un prêtre qui ne guérit que les écrouelles n'a pas la même réputation que celui dont la prière est une panacée ; un prêtre qui se borne à intercéder auprès de Dieu — tel l'imam des musulmans — n'occupe pas dans la société le même rang que celui qui agit comme un dieu. Enfin, si la puissance religieuse est négative au lieu d'être positive, si elle détruit au lieu de créer, elle attire sur le dépositaire, non pas l'estime, mais le mépris : ainsi s'explique le jugement porté sur les professions suspectes de sorcellerie. Dans certains pays africains, « les ouvriers en fer sont considérés comme une espèce de parias. On les regarde comme nécessaires ; mais on a pour eux un sentiment de crainte et de haine, comme pour des magiciens... Le peuple accuse ces gens inoffensifs de se transformer la nuit en hyènes pour commettre les plus atroces excès[2] ». Ailleurs, ce sont les sages-femmes qui sont victimes du même préjugé. Chez les Incas, « il n'y avait personne qui aidât les femmes dans l'enfantement, et, si quelqu'une s'en mêlait, elle passait plutôt pour sorcière que pour sage-femme[3]. » On craignait sans doute qu'elle fît œuvre de mort plutôt qu'œuvre de vie : toutes les industries qui vivent de la mort, même lorsqu'elles sont entre les mains des prêtres[4], sont, de l'Égypte à l'Inde et de l'Inde à l'Europe, l'objet de la risée ou du dégoût ?

Presque partout, le pouvoir politique dispute au pouvoir

1. Nesfield, *op. cit.*, § 122.

2. Hartmann, *Les peuples de l'Afrique*, p. 133.

3. Garcilaso de la Vega, cité par Ploss, *das Weib*, t. II, p. 34. Cf. Nesfield, *op. cit.*, § 50.

4. Id., § 126. V. sur les embaumeurs de l'ancienne Égypte, Tarde, *Psychol. écon.*, t. I, p. 243,

religieux le premier rang : le prestige des fonctions publiques, militaires ou civiles, est parfois supérieur, souvent égal à celui des fonctions sacerdotales ; s'il est inférieur, ce n'est jamais que d'un degré. Si le clergé était chez nous le premier ordre de la nation, la noblesse, c'est-à-dire, à l'origine, la corporation héréditaire des fonctionnaires de l'État, en était le second ; de même, dans l'Inde les castes réunies sous le nom générique de *Kshatriyas*, qui comprenaient les guerriers et les gouvernants, venaient immédiatement après les castes brahmaniques. Presque partout, des deux grandes fonctions publiques, la fonction militaire et la fonction administrative, c'est la première qui a le pas sur la seconde. La place occupée par ces professions dans l'opinion publique, la doivent-elles à l'indépendance et à la puissance qu'elles confèrent ?

L'indépendance d'un souverain n'est jamais absolue : le roi croit toujours dépendre d'une divinité, à moins qu'il ne s'érige lui-même en divinité. C'est pourquoi le rang du pouvoir politique est parfois inférieur à celui du pouvoir religieux. Mais cette dépendance spirituelle n'est souvent que nominale. Le souverain, d'autre part, dépend toujours de la nature physique ; elle oppose des obstacles à l'accomplissement de ses caprices ; à moins qu'il ne soit lui-même prêtre ou dieu, il ne peut pas faire de miracles : nouvelle infériorité par rapport au prêtre. En revanche, le chef politique peut être absolument indépendant de la société qu'il gouverne ; le souverain absolu agit à sa guise, suivant son bon plaisir, sans tenir compte des désirs d'autrui et même, s'il le veut, sans tenir compte des conseils de son entourage. Par là, il en vient à s'affranchir de la dépendance où la religion et la nature semblaient le tenir : le prêtre n'étant pas seulement représentant de Dieu, mais membre aussi d'une société humaine, n'échappe pas toujours à l'autorité politique qui régit cette société, et le souverain peut, d'autre part, obliger ses sujets à lutter contre les forces naturelles, à creuser des lacs, à fustiger les flots, à construire des montagnes. Précisément parce que sa fonction consiste à vouloir, à prendre des décisions, sans mettre la main à l'œuvre pour les exécuter, son activité tout intellectuelle est autonome.

A mesure que cette autonomie diminue, le prestige tombe.

Le monarque absolu, quand il se borne à sanctionner les décisions de ses ministres; le monarque constitutionnel, qui est forcé de consulter son peuple, sont des souverains moins reluisants qu'un Louis XIV. De même, plus on descend dans la hiérarchie des fonctions publiques, moins on trouve d'indépendance : la volonté des agents les plus humbles est liée par celle de leurs supérieurs : aussi leur situation est-elle moins enviée. A un certain degré, ils n'ont plus à vouloir; toute initiative leur est enlevée; ils ne sont plus que des instruments mécaniques; le conducteur des ponts et chaussées donne encore des ordres, mais le cantonnier n'a plus qu'à manier l'outil. Et le prestige de chacun d'eux descend les mêmes échelons. Pour la même raison, le prestige de la carrière militaire s'évanouit quand les chefs de l'armée, au lieu de diriger eux-mêmes la politique du pays, ne sont plus que des instruments de cette politique. Sans doute, ils conservent une certaine indépendance; on leur laisse quelque liberté dans l'élaboration de leurs plans de campagne, dans le choix des moyens propres à réaliser la fin qu'on leur assigne. Mais cette fin leur est assignée; ils ne sont plus que des agents d'exécution. C'est ainsi qu'en Chine, « un mandarin militaire n'est rien à côté d'un mandarin civil; il ne doit agir que d'après l'impulsion qu'on lui donne; il est le représentant de la force, une machine à laquelle l'intelligence du lettré doit imprimer le mouvement[1] ». On ne peut pas exprimer plus nettement le parallélisme qui existe entre la considération et l'indépendance.

Même parallélisme entre la considération et la puissance. La puissance d'un fonctionnaire décroît à mesure que diminue le rayon de sa circonscription : l'éclat de sa fonction faiblit en même temps. Quand l'État laisse aux initiatives privées beaucoup de liberté, il est moins puissant, et les fonctions publiques sont moins recherchées : elles sont moins honorées aux États-Unis qu'en France ou en Russie. « Mais à mesure que grandit et se centralise la République des États-Unis, le pouvoir des fonctionnaires s'y étend; on commence déjà à voir croître et monter, là comme ailleurs, le prestige des

1. Huc, *l'Empire chinois*, t. I, p. 450.

fonctions publiques[1]. » Si la carrière des armes est presque partout l'une des plus nobles, c'est à cause de la force qu'elle met aux mains des soldats. Mais que cette force demeure longtemps sans emploi, le métier militaire sera discrédité : n'est-ce pas à la longue paix dont a joui leur empire qu'il faut attribuer le mépris des Chinois pour le soldat? « Un soldat, selon l'expression chinoise, est un homme *antisapèque*, c'est-à-dire sans prix, sans valeur, un homme qui ne peut pas être représenté par un denier[2] ». Peut-être serait-il plus exact de dire : un homme qui ne produit pas un denier, une force improductive, un être sans action sociale. Peut-être même les Chinois voient-ils dans le soldat, qui est en général un Tartare, non pas le fondateur de la nation, le défenseur des biens et des personnes, mais l'ennemi et le destructeur : son action sociale paraissant négative, il n'est pas surprenant qu'on le méprise.

Il est un agent de l'État qui, contrairement au soldat, ne rencontre en général que le mépris : c'est le policier. Les Chinois l'excluent des concours qui donnent accès au mandarinat. Et nous le poursuivons des railleries les plus désobligeantes. C'est que son indépendance est nulle : le policier doit abdiquer sa propre personnalité; il dissimule sa pensée pour surprendre celle des gens qu'il espionne : ce n'est pas un homme, c'est l'œil et l'oreille des hommes au pouvoir. Sa puissance est réelle, mais souvent négative : il fait œuvre de destruction et de mort : c'est par lui que se commettent les injustices, les erreurs judiciaires, les actes arbitraires. Si son indépendance augmente ou si sa puissance devient positive, il est moins méprisé : l'habile détective qui, de son propre mouvement, imagine des ruses intelligentes pour dépister les criminels, ou le brave gendarme, qui représente non l'arbitraire, mais la loi, et qui ne menace que les coupables, sont plus estimés que le sycophante d'Athènes et le délateur de la Rome impériale. Nouvelle preuve qu'en accroissant ou diminuant l'autonomie et le pouvoir d'un fonctionnaire public, on l'élève ou on l'abaisse dans la hiérarchie sociale.

1. Tarde, *Psychologie économique*, t. I, p. 249.

2. Huc, *loc. cit.*

*
* *

Le tiers-état comprenait en France des juristes, des marchands, des laboureurs, des artisans ; et de même, après les Brahmanes et les Kshatriyas, M. Nesfield signale, dans l'Inde, une classe composée de banquiers, de gros négociants, d'artistes et de lettrés [1]. Il semble donc qu'en suivant l'ordre de préséance habituellement reconnu par les hommes, nous puissions indifféremment étudier, après les fonctions religieuses et les fonctions politiques, soit les professions « libérales », soit les professions économiques. Mais le rang attribué aux premières dérive parfois, nous le verrons, du rang attribué aux secondes.

Plus une industrie augmente l'action de l'homme sur la nature ou sur la société, plus elle lui donne de considération. Après l'âge de la pêche et de la chasse, la domestication des animaux permet l'établissement de l'état pastoral ; première mainmise sur la nature, cette découverte crée un progrès : les tribus de pasteurs nomades sont tenues pour supérieures aux tribus de pêcheurs et de chasseurs. Une seconde invention, la domestication des plantes, amène l'âge agricole ; l'action de l'homme sur la nature devient plus profonde : alors l'agriculteur sédentaire est tenu pour supérieur au pâtre nomade. Les castes hindoues qui exercent des professions propres à l'âge pastoral sont inférieures à celles qui exercent des professions de l'âge agricole ; vanniers comme nos Bohémiens nomades, ces hommes sont méprisés comme eux [2]. Et l'on peut remarquer que la profession de vannier n'occupe jamais un rang honorable dans les divers documents qui fixent en France la préséance des corporations du XVIe au XVIIIe siècle [3].

1. *Op. cit.*, § 195.

2. *Id.*, § 47.

3. Au quatrième rang (sur cinq) dans la liste de 1586 publiée par Levasseur, *Histoire des Classes ouvrières avant 1789* (première édition), t. II, p. 501. — Au troisième rang (sur quatre) dans l'édit de 1691 publié par Martin Saint-Léon, *Histoire des Corporations*, p. 361. — Laissée libre, comme les professions les plus humbles, par l'édit du 23 août 1776 qui rétablissait les corporations.

De nouvelles découvertes accroissent-elles la puissance de l'homme? les industries qu'elles créent prennent le pas sur les autres. C'est pour cette raison que les industries métallurgiques jouissent souvent d'un crédit particulier : le seul artisan qui figure dans le Panthéon grec, c'est l'orfèvre-forgeron, Héphaistos; les forgerons, dans certaines peuplades africaines, sont tellement estimés que le premier ministre du roi est toujours choisi parmi eux [1]. Selon M. Nesfield, les castes hindoues contemporaines de l'âge du fer sont hiérarchiquement supérieures aux castes plus anciennes [2]. Enfin, l'invention des machines, l'utilisation industrielle de la vapeur ou de l'électricité produisent un effet semblable. M. Tarde remarque avec raison que le prestige d'une profession augmente « quand les moyens dont elle dispose pour atteindre ses fins viennent à s'accroître par suite de certaines inventions [3] » : ainsi s'explique en partie dans notre société le prestige du grand industriel ou de l'ingénieur.

Il peut se faire que, dans deux sociétés voisines ou dans deux parties d'une même société, la hiérarchie des professions économiques ne soit pas identique. Vers la fin du XVIIIe siècle, à Reims, ville à demi rurale, les laboureurs et les jardidiniers occupent une place d'honneur dans la procession du Saint-Sacrement [4], tandis qu'à Paris les jardiniers font alors partie de la troisième des quatre classes d'artisans [5]. Si l'on établissait aujourd'hui un tableau des préséances pour la ville et un autre pour la campagne, la différence serait semblable à celle qui distinguait au XVIIe siècle le tableau parisien du tableau rémois. C'est que l'on apprécie d'autant mieux l'action des hommes sur la nature qu'on les voit agir de plus près : aux champs, c'est l'action de l'agriculteur qui est sensible; à la ville, c'est celle de l'industriel.

L'estime se mesure encore à l'action de l'homme sur la

1. *Mission Hourst*, p. 164.

2. C'est la thèse essentielle de l'ouvrage. V. § 9, 60, etc.

3. *Psychologie économique*, t. I, p. 252.

4. *Règlements de Police pour la ville et faubourgs de Reims* (Reims, 1727), Appendice.

5. Édit de 1691 déjà cité.

société. Cette action du travailleur n'est jamais aussi énergique que celle du prêtre ou du roi : d'où la subordination des professions économiques. Mais elle peut être encore considérable. Elle l'est d'autant plus qu'elle se répercute sur un plus grand nombre d'individus. D'où l'estime dont jouit partout le grand commerçant : il agit sur des milliers d'existences humaines ; son nom, ses produits sont connus sur des milliers de kilomètres carrés. Certains négociants hindous, les *khattris*, viennent faire des affaires en Afghanistan, dans l'Asie centrale; ils arrivent jusqu'à Bakou : leur caste est une des plus estimées de l'Inde ; « certainement le khattri s'élève aussi haut que le plus noble des brahmanes et plus haut que beaucoup de ceux qui ont pris le titre de brahmanes[1] ». De même en France, au XIVe siècle, « un drapier ou un mercier, avec son armée de facteurs, de commis et de varlets, les capitaux dont il disposait, les relations qu'il entretenait dans toutes les parties de la France et souvent à l'étranger, était une puissance avec laquelle il fallait compter[2] ». Aussi ces marchands obtiennent-ils des privilèges analogues à ceux de la noblesse, et, de même qu'ils en imitent le luxe, ils en usurpent les armoiries[3]. Au siècle suivant, ce sont ces marchands qui, à Florence comme à Paris, constituent l'aristocratie de la plèbe : « six corps de marchands » (drapiers, épiciers, changeurs, orfèvres, merciers et pelletiers[4]) ont, dès 1431, le privilège de porter le dais à l'entrée des personnages royaux dans Paris. Vers la même époque, à Florence, les marchands de draps étrangers, les fabricants de laine, les banquiers, les merciers et les pelletiers figurent parmi les « arts majeurs[5] ». Enfin n'a-t-on pas souvent signalé de nos jours le prestige acquis et l'influence exercée par les grands manieurs d'argent, les grands spéculateurs, le grand commerce et la grande industrie ?

Réciproquement, une industrie qui n'exerce pas son action

1. Nesfield, *op. cit.*, § 88.
2. Pigeonneau, *Histoire du Commerce en France*, t. I, p. 343.
3. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières avant 1789* (1re éd.), t. I, p. 479.
4. Martin Saint-Léon, *op. cit.*, p. 217.
5. Levasseur, *op. cit.*, t. I, p. 480.

au delà d'une ville, d'une bourgade, d'une maison, ne doit pas espérer une grande considération. Dans mainte société, le pain est fabriqué à l'intérieur de chaque maison; alors qu'il existe depuis longtemps des forgerons ou des charpentiers, le boulanger demeure inconnu. Pratiqué d'abord dans la famille, n'exposant ses produits sur aucun marché, ce métier n'a aucun éclat. Il peut arriver qu'il conserve longtemps son infériorité originelle : à Florence, la profession de boulanger était des plus avilissantes. Mais nous n'aurons l'explication complète de ce détail qu'après avoir cherché, non seulement quelle puissance, mais encore quelle indépendance confèrent aux hommes les diverses professions économiques.

Cette indépendance n'est jamais absolue, puisque les membres de ces corporations sont toujours soumis à l'autorité politique et à l'autorité religieuse. Cette indépendance varie d'une part selon la quantité et la qualité de la richesse acquise dans chaque profession, d'autre part selon la nature du travail requis dans chacune. Plus un métier enrichit son homme, plus il l'affranchit des servitudes naturelles et sociales ; il lui donne le moyen de satisfaire ses besoins et ses caprices. Quand le commerce est aux mains d'un petit nombre d'individus, les nombreux agriculteurs ou artisans, qui se font mutuellement concurrence, sont à la merci du négociant qui achète leurs produits. Et celui-ci dépend à peine de sa clientèle, car ses acheteurs sont eux-mêmes très nombreux ; s'il en perd d'une part, il en retrouve de l'autre. Il est aussi plus indépendant que le petit commerçant de village, esclave de sa clientèle restreinte puisqu'il n'a pas le moyen de la renouveler. Le grand commerce et la grande industrie donnent non seulement plus de puissance, mais encore plus d'indépendance : de là leur prestige.

On s'étonne parfois que ce prestige ne parvienne pas à égaler celui des grands propriétaires fonciers. « Pourquoi, demande M. Tarde, en Grèce, pays peu propre à l'agriculture, mais éminemment propre au commerce, les occupations agricoles ont-elles toujours paru plus nobles que les autres[1] ? » Dans certaines pays musulmans, à Tunis par exemple, un

1. *Psychol. écon.*, t. I, p. 244. — Guiraud, *La main-d'œuvre en Grèce*, p. 37.

négociant urbain ne conquiert pour ainsi dire ses titres de bourgeoisie que lorsqu'il a acquis à la campagne un bien foncier. Fustel de Coulanges signale une tendance analogue chez les négociants enrichis de l'époque gallo-romaine[1]. Ne la retrouverait-on pas chez nous? Elle s'explique parfois par des raisons politiques : l'administration des cités, à l'époque décrite par Fustel de Coulanges, était réservée aux propriétaires fonciers. Mais elle s'explique aussi par une autre raison : le propriétaire foncier est souverain sur sa terre ; certains droits de l'État s'éteignent aux limites de son domaine ; la possession du sol, plus définitive en apparence que la possession de la richesse mobilière, donne une plus grande sécurité, des garanties plus sérieuses d'indépendance. Peut-être n'y a-t-il là qu'une illusion, mais cette illusion est presque universelle : si l'agriculture conserve son prestige même dans les sociétés où elle semble devoir le perdre, c'est que la propriété foncière assure l'autonomie.

Un homme est indépendant non seulement lorsqu'il est riche, d'une richesse solide, immuable comme la terre, mais quand, pour acquérir, conserver, augmenter cette richesse, il n'est soumis à aucune servitude physique ou sociale. Il est soumis à une servitude physique quand son métier fait de lui un instrument mécanique. Le commerçant dont la tâche consiste à faire des calculs et des raisonnements sur l'état du marché et sur l'état de son magasin, à donner des ordres, à mettre au courant sa correspondance; l'industriel qui se borne à ordonner la mise en marche ou l'arrêt de ses machines, à régler et à perfectionner la production, ont un métier plus estimé que le manœuvre ou le portefaix, outils humains dont la force physique est seule ou presque seule en jeu. Quand Tocqueville écrivait que la division du travail avilit l'ouvrier, il attribuait cette déchéance à ce fait qu'elle le transforme en simple moteur. Mais voici que la science a transformé l'ouvrier manuel en directeur de machine; sa peine, signe de sa dépendance physique, a diminué; il a cessé d'être un rouage ; il est l'intelligence gouvernant la matière. Plus un métier requiert d'intelligence, plus il est estimé : au dernier

1. *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, pp. 223 et suiv.

rang des métiers, est relégué celui que peut exercer le premier venu, sans éducation préalable ; au-dessus, s'élèvent ceux qui exigent un apprentissage, c'est-à-dire ceux qui mettent en jeu non seulement les muscles, mais l'esprit. Les ouvriers eux-mêmes distinguent avec soin le « travailleur qualifié », l'intellectuel de l'usine, et le « travailleur non qualifié », l'homme de somme. Celui-ci est asservi à la matière, celui-là asservit la matière à sa volonté.

L'homme est soumis à une servitude sociale quand son métier le force à travailler pour autrui. Il est inutile d'accumuler des faits pour démontrer que toute profession qui attache un homme à la personne d'un autre est aux derniers rangs de l'échelle sociale. M. Tarde se demande s'il ne faut pas expliquer cette opinion par un souvenir de l'esclavage ; mais l'esclavage lui-même s'explique en partie par cette opinion : c'est parce que les services domestiques étaient tenus pour avilissants qu'on les réservait aux hommes de condition inférieure. Réciproquement, lorsqu'un métier cesse d'asservir ses membres à des individus déterminés pour les mettre au service d'un groupe indéterminé, il acquiert un peu plus de dignité. Il peut se faire que, comme les boulangers de Florence, il conserve le souvenir de son ancienne infériorité. Mais le boulanger de Florence lui-même n'était pas méprisé à l'égal d'un esclave. De même, les pédagogues, grammairiens et médecins de l'antique *familia* n'étaient guère plus estimés que les autres esclaves, mais ils acquirent de la considération lorsqu'ils offrirent leurs services au public. De nos jours, les domestiques commencent à s'apercevoir qu'un des moyens d'améliorer leur condition serait de substituer au régime de la vie de famille celui de la vie de pension de famille, de remplacer le service personnel par une sorte de service collectif. De même que l'indépendance du marchand augmente à mesure que croît le nombre de ses clients, celle du domestique augmente à mesure que croît le nombre de ses maîtres. Toutes les circonstances qui soustraient les individus à l'autorité d'autres individus augmentent leur prestige : la formation de syndicats ouvriers, diminuant l'autorité patronale, accroît la considération dont jouissent les travailleurs. Comme les artisans et marchands du moyen âge, les ouvriers contem-

porains trouvent dans l'association un moyen de relever leur condition : c'est que l'association crée à la fois puissance et indépendance.

On voit maintenant pourquoi le travail manuel est si rarement honoré : l'homme, dont l'action ne s'étend pas plus loin que sa main, ne saurait faire croire qu'il agit puissamment sur le monde. C'est aussi que son effort physique est étroitement limité par la fatigue et la douleur. C'est enfin que l'échange de ses produits, la vente de son labeur le tiennent sous la dépendance d'autrui. Inutile d'expliquer ce mépris quasi universel par un accident miraculeux : il est dicté aux hommes par leurs principes habituels. Inversement, l'acte intellectuel paraît indépendant de toutes conditions matérielles; il s'effectue sans effort musculaire, il paraît avoir pour cause unique la volonté de l'agent, qui, par le moyen du langage, étend au loin son influence. La résolution d'un homme, transmise par la parole, dépasse le cercle immédiat où s'agitent ses membres et produit des effets dans toute une société. D'un côté, initiative, direction, influence; de l'autre, obéissance, dépendance, faiblesse : la hiérarchie des professions économiques s'explique par la même loi que celle des carrières religieuses et politiques.

Le rang honorable qui presque partout est assigné aux professions libérales n'est-il pas difficile à expliquer dans notre théorie? Les lettres, les sciences, les arts confèrent-ils puissance et indépendance? Ce cas, malgré l'apparence, ne fait pas exception à la loi : les professions libérales doivent leur prestige aux professions religieuses, politiques ou économiques dont elles dérivent.

Elles dérivent souvent de professions religieuses. Souvent, à l'origine des sociétés, la religion comprend en elle le droit, l'art et la science : le prêtre édicte un code, prédit l'avenir, chante des hymnes et construit des temples. Aussi la considération dont les juristes, les savants et les artistes sont entourés tient-elle souvent au rôle sacerdotal qu'ont joué leurs devanciers.

La corporation des lettrés occupe en Chine la première place; elle détient les fonctions civiles, supérieures aux fonctions militaires et à toutes les autres professions. Or, les man-

darins sont les prêtres de Confucius[1]. N'est-il pas vraisemblable qu'avant Confucius ils étaient les prêtres de l'ancienne religion chinoise et qu'ils doivent à ce caractère religieux leur prééminence? De même, les légistes, à partir du XIIIe siècle, jouent en France un rôle important. Mais à cette date ces « clercs » appartiennent tous au clergé : n'est-ce pas à ce fait qu'il faut attribuer leur crédit? Plus tard, l'imprimerie est inventée, et la nouvelle industrie prend rang parmi les professions libérales : pourquoi? « Parce que, dit Louis XII, l'invention de l'imprimerie semble être plus divine qu'humaine...; par elle, notre sainte foi catholique a été grandement augmentée et corroborée, la justice mieux entendue et administrée, et le service divin plus honorablement et curieusement fait, dit et célébré[2] ». Les raisons politiques se mêlent aux motifs religieux, mais ce sont les motifs religieux qui dominent : suppôts de l'Université, — elle-même cléricale, — les libraires et les imprimeurs forment une corporation estimée, parce qu'elle est, au sens étymologique du terme, cléricale.

Les professions libérales, d'autre part, dérivent souvent de professions industrielles. Qu'une industrie se perfectionne ou se complique, elle ne tarde pas à se dédoubler : les industriels les moins instruits et les plus routiniers en conservent la forme la plus simple; l'élite forme une corporation nouvelle. Dans mainte société, le barbier est en même temps chirurgien, et l'épicier, pharmacien. Mais les deux professions se dissocient quand on exige du chirurgien ou du pharmacien des connaissances plus étendues[3]. Dès lors, l'une des deux corporations prend le pas sur l'autre. Laquelle? Celle qui prétend avoir découvert par sa science les recettes les plus merveilleuses, celle à laquelle on attribue de précieux secrets, celle qui sait guérir les maladies, sauver des existences humaines : sa puissance sur la nature est plus considérable; sa puissance économique ne tarde pas à le devenir, car elle vend cher ses services : donc, son prestige s'accroît. De

1. Davis, *la Chine*, t. I, p. 261.

2. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières avant 1789* (1re éd.), t. II, p. 19.

3. Martin Saint-Léon, *Histoire des corporations*, p. 211.

même, si de nos jours les professions de médecin ou d'ingénieur passent au premier rang, c'est que le progrès des sciences physiologiques et mécaniques accroît leur puissance. Le pur savant demeure inconnu de la foule, mais on porte au pinacle le praticien qui se sert de la science pour changer l'aspect du globe ou de la société. Ce n'est pas la science, c'est la puissance économique de la science qui transforme en professions libérales certaines professions industrielles.

Réciproquement, l'artiste et le savant sont méprisés quand leur situation économique les place sous la dépendance d'autrui. Médecins et pédagogues demeurent longtemps esclaves. Musiciens, poètes et comédiens sont souvent relégués dans les bas-fonds de la société. Dans l'intérieur de l'Afrique, les bardes ou griots sont considérés comme des êtres inférieurs. On leur refuse même les honneurs funèbres[1]. En Chine, les comédiens sont, avec les domestiques et les policiers, les seuls hommes qui soient exclus des examens et, par suite, des fonctions publiques[2]. A Tunis, le métier de musicien est, en général, abandonné aux Juifs comme indigne d'un musulman. Ce sont tous ces faits — et bien d'autres — que visait sans doute M. Tarde lorsqu'il disait : « Les métiers qui nous préservent de la douleur l'emportent en considération sur ceux qui nous procurent du plaisir » : le médecin et le chirurgien sont plus considérés que le cuisinier, le parfumeur ou la danseuse ; le juge est plus respecté que le littérateur ou l'artiste ; le militaire, plus que l'industriel[3]. Mais si certaines de ces carrières sont jugées supérieures aux autres, est-ce parce qu'elles nous préservent de la douleur au lieu de nous procurer du plaisir?

M. Tarde avouait l'insuffisance de son explication lorsqu'il ajoutait : « Cette loi tend à être renversée. » En réalité, c'est une simple coïncidence qui classe dans le groupe des professions honorées celles qui écartent la douleur, et dans l'autre celles qui procurent du plaisir. Quand chaque famille avait

1. Hartmann, *Les peuples de l'Afrique*, p. 162.

2. Davis, *La Chine*, t. I, p. 209.

3. Tarde, *op. cit.*, t. I, p. 246.

son médecin privé, la médecine était méprisée, bien qu'elle fût chargée, comme aujourd'hui, d'écarter la douleur. Et si l'art culinaire cessait d'être pratiqué dans des officines privées, s'il devenait une industrie publique analogue à l'art du couturier, il acquerrait la même considération. Ces professions ne sont dépréciées que parce qu'elles réduisent leurs membres au rôle de domestiques. Le comédien n'a été longtemps que le valet de l'auteur et le valet du public ; il perd sa personnalité chaque fois qu'il entre en scène; ce n'est pas un homme, c'est un masque. Mais il est estimé quand il s'affranchit de cette servitude et quand on sent un homme sous ce masque. Les griots du Sénégal et d'ailleurs sont l'objet du mépris public : ce n'est pas parce qu'ils procurent à leurs concitoyens les joies de la louange, c'est parce qu'ils sont astreints à les fournir au premier venu. Ce n'est pas parce qu'elles vendent du plaisir, c'est parce qu'elles sont condamnées à en donner, condamnées à livrer leur corps en dépit de leur volonté, que les prostituées sont partout, sauf exceptions qui s'expliquent par des raisons économiques ou religieuses, au dernier rang de l'échelle sociale. La dépendance, ici encore, crée l'infamie.

Ajoutons que les professions libérales, abstraction faite de leur caractère religieux, politique ou économique, possèdent une indépendance et une puissance propres qui contribuent à expliquer leur rang. Le littérateur, l'artiste et le savant, même lorsqu'ils ont à manipuler une matière, sont indépendants de cette matière, car leur tâche consiste précisément à triompher de sa résistance pour l'asservir à leurs desseins. Leurs actions dépendent presque exclusivement de leurs idées. Et plus ces idées sont originales, plus leurs créations ou leurs découvertes sont neuves, plus leur autonomie est manifeste : on les admire comme des génies. D'autre part, une œuvre artistique, littéraire ou scientifique agit sur la société ; elle excite des sentiments et suggère des idées dans de nombreux esprits : elle provoque souvent des actes, influe sur la conduite des hommes ; l'art et la littérature jouent le rôle de la presse, quand la presse n'existe pas, et le rôle d'une presse supérieure dans les pays où la presse existe : ce sont des puissances.

Ajoutons enfin que, pour expliquer complètement la consi-

dération dont jouissent ces professions — et d'autres — il faut faire appel aux quelques lois secondaires dont il nous reste à parler.

*
* *

La place occupée par certaines professions ne paraît pas s'expliquer par la loi générale qui vient d'être proposée; c'est que les diverses causes n'agissent pas isolément, mais tantôt se combinent et tantôt se combattent.

Tantôt elles se combinent. Une profession est estimée à la fois pour des raisons économiques et pour des raisons religieuses : le forgeron bambara est un personnage important de sa tribu, non pas seulement parce que son industrie est supérieure aux autres, mais aussi, semble-t-il, parce qu'il joue le rôle d'un prêtre : il pratique la circoncision[1]. Si les peuples conquérants se sont presque toujours emparés des terres des vaincus, c'est qu'ils sentaient le besoin, pour assurer leur domination, de joindre à leur politique une puissance économique. Réciproquement, les riches artisans savent qu'ils feront des progrès dans l'estime publique s'ils conquièrent des droits ou des privilèges politiques. Au XVIe siècle, la corporation des épiciers était à Paris l'une des premières en dignité, non seulement parce que ses membres étaient de notables négociants, mais parce qu'ils avaient « la garde de l'étalon du poids royal et vérifiaient les poids et balances[2] » des autres marchands. Ces épiciers étaient des magistrats. Les « six corps de marchands » qui avaient le pas sur les autres dans les grandes cérémonies étaient également chargés d'un service public : on les consultait officiellement sur toute question intéressant le commerce; avec quelques autres corporations, ils formaient le corps électoral chargé de nommer aux fonctions consulaires[3]. Magistrats municipaux, chefs de milices bourgeoises, ces com-

1. *Mission Hourst*, p. 57. Cf. Galliéni, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1883, p. 475.

2. Pigeonneau, *Histoire du Commerce en France*, t. II, p. 478. Devise des épiciers : « Lances et pondera servant. »

3. Martin Saint-Léon, *op. cit.*, p. 243; cf. p. 324.

merçants joignent au prestige de la richesse celui qui s'attache aux fonctions civiles et militaires[1].

Tantôt, ce sont les causes de mépris qui font alliance pour accabler un métier. L'exemple le plus frappant est celui du bourreau. Fonctionnaire public, magistrat de l'ordre judiciaire, revêtu d'une puissance terrible, le bourreau devrait inspirer le respect : il inspire l'horreur. Il est vrai que cette horreur recèle une sorte de déférence inconsciente et indécise : le sentiment qu'on éprouve pour le bourreau, comme pour le sorcier, n'est pas le mépris pur et simple ; on a vaguement l'idée que le déchaînement de cette force brutale pourrait n'être pas malfaisant. Mais le dégoût l'emporte. Pourquoi ? Rappelons-nous combien sont méprisés tous les hommes qui n'ont pas l'initiative de leurs actes, tous ceux qui sont réduits au rôle d'instruments mécaniques, tous ceux qui vivent du sang et de la mort, tous ceux dont la puissance est destructrice ou paraît l'être. Or, le bourreau, valet de procureur, rouage aveugle d'une machine sanglante, égorgeur à gages, croque-mort et policier, accumule sur sa tête l'infamie de tous ces métiers. Pour expliquer son cas, il est inutile de recourir à une cause surnaturelle : étant données les lois qui dictent aux hommes leurs jugements, le bourreau ne pouvait éviter la flétrissure.

Tantôt il y a conflit entre deux sources de considération. Une profession sans importance au point de vue économique se relève dans l'estime publique par son caractère religieux. L'une des castes hindoues que sa fonction industrielle placerait au bas de l'échelle, une caste de pêcheurs est un peu plus respectée que la caste analogue des chasseurs « en partie parce que l'eau est considérée par les Hindous comme un élément plus sacré que la terre[2] ». Une caste de jardiniers se distingue aussi des castes voisines, parce que ses membres, chargés de déposer des fleurs sur le *lingam* qui symbolise la divinité, jouent le rôle de prêtres pour les classes inférieures[3].

1. Levasseur, *op. cit.*, t. I, p. 436. « Les chefs des *bannières* (instituées par Louis XI) avaient le droit, les dimanches et jours de fête, de porter la dague et l'habit de guerre. Or, ces chefs étaient de simples artisans. »

2. Nesfield, *op. cit.*, § 19.

8. *Id.*, § 33.

Une profession importante au point de vue économique est rabaissée dans l'estime publique pour des raisons religieuses : tandis que les castes vouées à la métallurgie sont en général plus estimées que les autres castes industrielles, une caste de forgerons n'arrive pas à ce niveau social par suite des idées fâcheuses que l'hindouisme associe à la couleur noire[1]. Une caste sacerdotale, en revanche, perdra une partie de son prestige lorsqu'elle deviendra pauvre et sera forcée de se livrer, pour vivre, à des occupations économiquement inférieures.

Pareils conflits éclatent entre le facteur économique et le facteur politique. Malgré le mépris des Romains pour les métiers manuels, la constitution de Servius place dans la première classe une centurie de charpentiers et dans la seconde deux centuries de forgerons[2] : leur rôle militaire leur confère un rang qu'ils ne pouvaient espérer de leur fonction industrielle. Au contraire, en Grèce, les métèques (étrangers fixés dans une cité) avaient beau acquérir de grandes fortunes, cette puissance économique leur donnait peu de considération parce qu'ils étaient privés de droits politiques. C'est en ce sens que la constitution politique peut avoir quelque influence sur la hiérarchie des professions : une constitution démocratique accordant le pouvoir politique aux plus humbles, à ceux qui sont destitués de tout pouvoir économique, relève le prestige de leurs occupations, tandis qu'une constitution aristocratique le rabaisse : voilà pourquoi le travail manuel était estimé à Athènes et méprisé à Sparte. — Les circonstances en fonction desquelles varie l'estime étant nombreuses, il n'est pas surprenant qu'elles s'enchevêtrent ou qu'elles interfèrent : d'où les variations et les irrégularités qu'on observe dans la hiérarchie des professions.

Sans conférer à leurs membres ni puissance ni indépendance réelle, des professions peuvent être honorables si elles leur confèrent une puissance ou une indépendance apparente.

1. Nesfield, § 66. — Cf. ce qu'on nous dit des bouchers parisiens du XVe siècle : estimés parce qu'ils étaient riches, et méprisés parce qu'ils versaient le sang. (Levasseur, *op. cit.*, t. I, p. 280).

2. Levasseur, *op. cit.*, t. I., p. 5.

Les jugements émis par l'opinion publique ne peuvent guère être fondés que sur des apparences; aussi sommes-nous victimes de nombreuses illusions : selon que telle illusion sera plus ou moins vivace, plus ou moins fréquente, la hiérarchie des professions variera.

Nous ne dresserons pas la liste de ces erreurs, mais nous signalerons deux des plus importantes. Par une association d'idées facilement explicable, nous attribuons à l'entourage d'un individu les qualités qu'il possède; son éclat illumine ceux qui l'approchent; ses familiers participent, semble-t-il, à sa puissance. Il en résulte que toutes les professions qui nous mettent en contact avec les grands nous grandissent : le valet de chambre de Louis XIV, dit M. Tarde, était fier de ses fonctions; ajoutons que son sort devait faire des jaloux. Si les princes italiens et les rois de France n'avaient pas, pour orner leur cour, admis près d'eux des artistes et des savants, les arts et les sciences n'auraient pas acquis, au XVIe siècle, leur éclatant prestige[1]. Dans l'Inde, l'orfèvre est plus haut placé que les ouvriers qui manipulent le fer et le cuivre parce que son art, plus raffiné et plus riche que le leur, le met en contact avec des classes plus hautes et plus opulentes[2]. En France, au XIIIe siècle, les orfèvres, les barilliers, les haubergiers sont exempts du guet, « car leur métier est pour servir chevaliers et écuyers et sergents, et pour garnir châteaux[3] ». Dans l'Inde comme en Angleterre, remarque encore M. Nesfield, la hiérarchie des commerçants dépend en partie de l'état social des classes avec lesquelles ils sont en contact[4] : « le marchand de légumes est aussi bas en Angleterre que dans l'Inde, et le banquier aussi haut ». Le même

1. Au XVIe siècle, dit M. Levasseur, les noms de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Pierre Lescot sont aussi populaires que ceux des conquérants et des rois. C'est un changement qui est dû (entre autres causes) à la splendide protection de la cour. L'artiste cesse souvent d'être un homme de métier pour devenir, sous le titre de valet de chambre ou de bénéficiaire, le commensal du roi de France (*op. cit.*, t. II, p. 17).

2. Nesfield, *op. cit.*, § 67.

3. Levasseur, *op. cit.*, t. I, p. 316 (cite le *Livre des métiers*).

4. *Op. cit.*, § 76. L'auteur ajoute : « en partie du degré d'importance ou de dignité accordé aux marchandises dont ils font commerce, en partie à la quantité de capital qui leur est nécessaire »

auteur croit pouvoir diviser en deux groupes les castes brahmaniques, suivant qu'elles ont leur clientèle dans les castes supérieures ou dans les castes inférieures[1]. C'est en vertu de la même loi que, sur les deux listes de préséances dressées en 1586 et en 1691, on n'a pas rangé dans la même classe l'ouvrier en soie et le tisserand en drap ou en toile. En 1586, l'un est au troisième rang, parmi les métiers « médiocres » et l'autre au quatrième « entre les médiocres et les petits »; en 1691, l'un est au second rang, l'autre au quatrième et dernier : c'est que leur clientèle se recrute dans des classes différentes. En vertu de la même loi, le médecin qui soigne les hommes est plus estimé que le vétérinaire qui soigne les animaux. La même loi explique encore le mépris en apparence injustifié dans lequel tombent certains métiers. Pourquoi les dévideuses sont-elles déconsidérées au XVIIe siècle, ou les masseuses, de nos jours? Pourquoi le fait de tenir un établissement de bains ou d'y travailler était-il jadis déshonorant[2]? C'est qu'à chacune de ces époques beaucoup de ces artisans favorisent la prostitution ou s'y livrent. L'opinion publique généralise, peut-être à tort.

Comme la contiguïté, la ressemblance crée des illusions. Une profession de médiocre importance à tous égards peut s'élever à un rang supérieur si ses membres imitent le langage, le costume, le genre de vie d'une classe supérieure. Les employés de commerce ont chez nous la tenue, l'aspect extérieur des bourgeois : de là vient qu'ils sont souvent plus considérés que les travailleurs manuels, bien que ni au point de vue économique ni au point de vue politique ils ne leur soient supérieurs. Si l'ouvrier américain a acquis plus de respectabilité que l'ouvrier européen, c'est qu'en dehors de l'atelier il n'a ni les mains noires ni la blouse de travail, c'est qu'il ressemble à son patron. Pour la même raison, l'ouvrier bijoutier, dont les métaux précieux ne salissent pas les mains, est souvent placé au-dessus des autres artisans. Et l'on pourrait faire une remarque analogue pour mainte profession dite libérale. De même, dans l'Inde, les castes qui imitent scru-

1. Levasseur, *op. cit.*, § 117.
2. Id., *op. cit.*, t. I, p. 374.

puleusement les brahmanes, mangent ce qu'ils mangent et repoussent l'aliment qu'ils déclarent impur, sont plus estimées que celles qui n'ont pas les mêmes scrupules. M. Sénart va jusqu'à dire que les castes occupent un rang d'autant plus élevé dans la hiérarchie sociale qu'elles obéissent plus rigoureusement à ces prescriptions[1]. Réciproquement, en toute société, il suffit qu'une corporation soit composée d'individus au langage grossier, aux manières vulgaires pour qu'elle ne recueille pas toute la considération à laquelle lui donnerait droit sa puissance économique.

Ainsi, c'est souvent d'après les signes extérieurs de la puissance et de l'indépendance que s'établit la hiérarchie des professions; mais ces signes sont trompeurs; ils ne sont pas partout identiques, ni identiquement interprétés; c'est pourquoi toutes les sociétés n'accordent pas la même valeur aux mêmes métiers. C'est aussi pour cette raison que notre loi générale paraît comporter des exceptions. Mais partout la hiérarchie des professions se fonde sur le même principe, et la loi secondaire que nous venons de signaler ne contredit pas plus la loi principale que les lois psychologiques de l'illusion ne contredisent celles de la perception.

*
* *

Sans vouloir soutenir que notre hypothèse explique tous les faits, — leur examen dépasserait les limites de cette étude, — nous avons le droit d'observer qu'elle en explique un grand nombre; provisoirement, nous pouvons dire que les diverses circonstances, en fonction desquelles paraît varier la valeur d'une profession, se ramènent à l'unité : une profession est d'autant plus estimée qu'elle confère ou paraît conférer à ses membres plus d'indépendance et plus de puissance. Or c'est d'après l'indépendance et la puissance que nous apprécions en général la valeur des hommes. Abstraction faite de sa profession, on juge qu'un homme a d'autant plus de valeur qu'il agit plus puissamment sur son milieu, et que cette action dépend plus exclusivement de sa volonté.

1. *Les Castes dans l'Inde*, p. 100.

Nous devons en déduire qu'une profession est d'autant plus honorée qu'elle est jugée plus digne de l'homme, qu'elle s'identifie davantage avec la fonction humaine par excellence, qu'elle a plus de valeur morale. Et, d'autre part, si nous voulons relever une profession dans l'estime publique, il ne suffit pas de prêcher la doctrine égalitaire, de répéter que toute profession est honorable, que le métier n'honore pas l'homme, mais que l'homme honore le métier, que toutes les carrières sont solidaires et que cette solidarité entraîne leur égalité. Si vraies que soient ces formules, elles ne changeront guère l'opinion. De même qu'on n'agit pas sur la nature physique sans se plier à ses lois, de même on ne peut modifier les jugements des hommes sans observer les lois qui président à leur formation. La valeur attribuée à un métier est proportionnelle à l'indépendance et à la puissance, réelles et apparentes, qu'il confère : il faut, pour accroître cette valeur, accroître cette puissance et cette indépendance, donner aux plus humbles le moyen de vivre, d'agir et de parler en hommes libres, augmenter la fécondité de leur travail, diminuer leur peine, faire d'eux, en un mot, des foyers d'action plus intenses et plus autonomes.

PAUL LAPIE

CONTES SARDES[1]

DONNA JUSEPA

A peine Bakis Fronte, qui revenait des champs, fut-il assis près du feu, sa femme, *zia*[2] Antonia, lui dit :

— Tu sais, Don Antine[3] t'a fait appeler deux fois.

A ces paroles, Bakis se redressa d'un air hargneux, en fronçant ses épais sourcils gris.

— Quand? — interrogea-t-il.

— Dans la matinée et dans la soirée.

— Et qu'est-ce que tu as répondu?

— J'ai répondu que je te le dirais aussitôt que tu serais rentré de la bergerie. Pouvais-je répondre autre chose?

Zia Antonia resta près du feu accroupie, mais, à la dérobée, elle suivait d'un regard inquiet tous les mouvements de Bakis; et, lorsque celui-ci sortit en jurant, elle cacha entre ses mains son pâle visage couvert de rides et se mit à pleurer tout bas.

Zio Bakis, dont les gros souliers ferrés faisaient grand tapage sur le mauvais pavé du chemin, descendit rapidement la longue ruelle en pente qui, de sa cabane située au haut du

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.

2. « *Zio* », « *zia* », — « l'oncle », « la tante », — appellation familière qui équivaut à celle-ci : « le père Un Tel », « la mère Une Telle ».

3. Diminutif de Costantino.

village, conduisait à l'église. Là, il prit par une petite rue obscure et silencieuse, puis par une autre, et il se trouva enfin devant la maison de Don Antine.

C'était une maison noire, à la façade ronde comme une tour, avec des fenêtres petites, irrégulièrement percées, munies de grilles et de volets en lames de fer.

On entendait seulement grincer sur le toit les capuchons des cheminées, secoués par le vent nocturne. Mais, dès que *zio* Bakis eut heurté très fort contre la grande porte, les voix rauques et diverses de cinq ou six chiens se firent entendre tumultueusement à l'intérieur, et toute la maison parut s'émouvoir.

— Qui est là? — cria-t-on du dedans.

— C'est moi.

— Qui, toi?

— Moi, Bakis Fronte. Don Antine est-il à la maison?

La servante ouvrit, et elle sourit.

— Que le diable t'écorche! — dit-elle. — Avais-tu besoin de défoncer la porte pour te faire ouvrir?

Et elle l'introduisit dans une salle voûtée, quadrangulaire, où se détachaient sur les murs jaunes quelques vieux meubles de chêne, grossièrement travaillés.

— Et... Jusepa? — demanda *zio* Bakis, en fixant sur la servante un regard interrogateur.

— Oui, elle y est, — répondit l'autre, en lui tournant les talons.

Il la suivit des yeux, et, au mouvement des épaules, il crut s'apercevoir qu'elle riait. Il en éprouva une colère sourde, impuissante. Quelques instants plus tard, Don Costantino vint, en pantoufles rouges et en robe de chambre rouge.

— Bonsoir, Bakis, — dit-il avec une indifférence apparente, non toutefois sans laisser sentir qu'il croyait faire beaucoup d'honneur au pauvre homme en daignant le saluer.

— Bonsoir, Don Antine, — répondit le visiteur, pliant le cou de façon malgracieuse.

Et ils se considérèrent avec une sorte de surprise et d'étonnement, comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

Zio Bakis était un paysan déjà vieux et voûté. Comme il était en deuil d'une sœur, il portait une courte capote noire

qui, avec un capuchon, rabattu jusque sur les yeux, lui tirait la tête en arrière ; et, ainsi vêtu, il semblait plus bistré, plus sombre et plus misérable que d'habitude.

Don Antine, lui, était un gentilhomme et il en avait l'aspect : face cramoisie, avec des moustaches blondes; mais cela n'empêchait pas qu'il commençait aussi à vieillir. Aux coins de ses yeux bleus, très vifs, très perçants, un léger éventail de rides se creusait; et tout le vin de ses caves, toutes les gerbes de ses granges, les fromages de ses magasins, les riches toiles de ses coffres, l'herbe de ses *tancas*[1] n'auraient pu faire repousser les cheveux qui manquaient sur son crâne.

— Assieds-toi, — dit-il à Bakis, en touchant de la main le dossier d'une chaise.

Mais l'autre demeura debout, raide, la tête un peu rejetée en arrière. La petite flamme argentée du curieux chandelier ancien, en cuivre rouge, s'allongeait, se violaçait, fumait. Le capuchon de Bakis projetait sur le plafond une ombre qui ressemblait à une montagne.

Don Antine regardait précisément là-haut, pour se dispenser de regarder son humble visiteur. Mais celui-ci s'obstinait à se taire; et alors ce fut le seigneur qui prit la parole.

— Eh bien, qu'est-ce que signifie cette histoire?... Pourquoi as-tu giflé ta belle-fille Jusepa, menaçant même de la tuer si elle ne quittait pas mon service?

Naturellement, Bakis avait préparé une réponse à cette question prévue ; mais, tout juste à cette minute, il l'oublia. Il se mit donc à s'agiter dans sa capote, essaya inutilement d'avancer la tête et répondit sur un ton bourru :

— Oh! ça, ce n'est rien encore! Et, si elle s'entête à rester ici, je la massacrerai sûrement, je lui ferai sortir le cœur par les talons... Voulez-vous savoir pourquoi je suis venu, Don Antine? Ce n'est point, soyez-en sûr, parce que vous m'avez fait appeler deux fois ; c'est parce que j'espérais que Jusepa viendrait m'ouvrir elle-même... Et voulez-vous savoir pourquoi je l'espérais, seigneur Don Antine? c'est parce que j'étais décidé à l'empoigner par le chignon et à lui administrer une bonne volée de bois vert. Car je me suis

1. Pâturages clos de petits murs en pierres sèches.

dit : « Puisque le maître porte à Jusepa tant d'intérêt qu'il fait appeler deux fois chez lui un manant de mon espèce pour le prier de lui laisser sa belle-fille comme servante, c'est que la chose est véritable... » Et puisse l'âme de Votre Seigneurie être pendue !

— Assez de blasphèmes, et raisonne un peu ! — reprit Don Antine, qui affectait le sang-froid, mais qui frémissait intérieurement à l'idée du magnifique chignon saisi par ces mains violentes. — Tu sais, Bakis, tu es plus petit que mon petit doigt, et un mot me suffirait pour t'anéantir.

— Vous n'anéantirez rien du tout ! — cria Bakis (et ne pouvant allonger la tête en avant, il la rejetait en arrière). — Tout riche que vous êtes, je ne vous crains pas plus que mes souliers. Elle rentrera chez nous ; sinon, il y aura du malheur !

— Elle a vingt-trois ans. La loi...

— La loi, c'est ma femme et moi qui la faisons. Vous m'entendez ? Et même, seigneur Don Antine, je vous engage à prendre garde... Je ne possède rien, excepté ma peau et mon honneur ; et, pardieu ! je puis bien exposer l'une pour sauver l'autre.

Don Antine sourit avec une douce compassion.

— Ah ! tu voudrais donc me tuer, Bakis ? toi, Bakis Fronte ?... Mais écoute. Alors même que la chose ou, pour mieux dire, ce cancan stupide qu'on colporte dans le pays serait vrai, en quoi cela pourrait-il te toucher ? Est-ce que Jusepa est ta fille ?

— C'est la fille de ma femme, et son père était mon ami ; et il m'a dit autrefois : « Bakis Fronte, quand je serai mort, c'est toi qui serviras de père à ma fille ! »

— Ah !... c'est donc pour cela que tu as épousé la mère ?... Et ce brave homme savait-il que tu deviendrais le mari de sa femme, hé ? — repartit Don Antine, avec une malignité qui voulait paraître débonnaire.

La tournure sérieuse que prenait cet entretien l'ennuyait, et il passait la main sur sa tête chauve, comme pour en chasser des idées désagréables.

— Je l'ai épousée parce que cela m'a plu, — répliqua l'autre, enhardi par l'attitude de Don Antine. — Et maintenant tout le village répète que je n'ai pas le courage de pro-

téger la fille de ma femme, que je n'ose pas la retirer d'une maison où le maître la regarde, non comme une servante, mais... autrement... Ah! oui, pardieu! je l'ai bâtonnée; et je recommencerai à la bâtonner, si elle ne revient pas immédiatement chez nous.

— Une belle prouesse, Bakis! Ce sont les bêtes qu'on bâtonne... D'ailleurs, ce bruit-là est une calomnie...

— Une calomnie, une calomnie?... Mais alors, pourquoi Votre Seigneurie prend-elle tant d'intérêt...

— Pourquoi? Parce que Jusepa fait bien le service, parce qu'elle dirige bien ma maison, parce que ma fille ne veut pas d'autre servante, et enfin pour ne pas céder à ces imbéciles, pour ne pas reculer devant ces vipères... Quel autre motif te figures-tu que je puisse avoir pour m'occuper de toi, de ta belle-fille et du reste?

Il parlait avec une telle indifférence, avec un si subtil mépris, que Bakis sentit le terrain lui manquer.

— Tu n'es qu'un sot, Bakis. Je ne comprends pas, je n'imagine pas comment on peut croire à certaines choses... Et cependant tu passes pour un homme intelligent!...

— L'intelligence et la sottise, c'est Dieu qui les donne. Du reste, seigneur Don Antine, vous devez savoir que la sottise est de trente-deux sortes : chacun a la sienne.

— Tu parles bien, et même très bien, — dit le gentilhomme, qui se caressait toujours la tête avec la main. — Mais je croyais que tu étais un homme intelligent...

— Vous n'avez donc pas entendu, Don Antine? La sottise est de trente-deux sortes.

— Le mieux est de laisser dire les mauvaises langues. D'ailleurs, est-ce que ta belle-fille est ma seule servante? Les mauvaises langues...

— Il n'y a pas de fumée sans feu. Bref, que ce bruit soit vrai ou faux, j'exige qu'elle rentre à la maison. Voilà tout.

— Mais on bavardera encore davantage. Le mieux est de laisser dire... Écoute, Bakis Fronte. Ces questions-là ne sont pas de celles qu'on peut régler entre hommes. Fais une chose : dis à ta femme de venir me voir. Je lui expliquerai...

— Mais c'est moi que vous avez demandé; c'est moi...

— Je te supposais plus raisonnable. Et maintenant...

Sans motif connu, *zio* Bakis, qui commençait à se laisser convaincre un tantinet, sentit tout à coup le sang bouillir dans ses veines; il rougit et vociféra :

— J'exige qu'elle rentre à la maison! Avez-vous entendu?

Sa voix était si terrible que Jusepa, qui écoutait derrière la porte, devint blanche de peur.

— Alors je m'en lave les mains, — répondit Don Antine, qui se leva et fit le geste de laver ses mains. — Arrangez-vous ensemble... Je tenais à te dire que ni ta femme ni toi vous ne devez prêter l'oreille aux mauvaises langues. Je respecte Jusepa comme une personne de ma famille... Vous ne voulez pas me croire? Eh bien, tant pis pour vous! Faites ce qu'il vous plaira.

— C'est à vous de la renvoyer! — dit Bakis, baissant le ton, désarmé par la froideur de Don Antine.

— Moi?... Mais pas du tout!... Je n'ai aucune raison pour renvoyer cette fille. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle. Prévenante, fidèle, laborieuse, elle m'a toujours contenté.

— Je n'en doute pas! — ricana *zio* Bakis.

Et il fit un mouvement pour sortir. L'idée lui vint de demander à voir Jusepa et de l'emmener tout de suite; mais il n'en eut pas le courage. Nonobstant ses rodomontades, il éprouvait une crainte instinctive à se trouver ainsi, seul, la nuit, dans cette maison puissante et mystérieuse.

Oui, vraiment, il était plus petit que le petit doigt de Don Costantino! Lorsqu'il traverserait le porche, des coups de massue pouvaient lui pleuvoir sur le capuchon; et sa femme Antonia coucherait seule, cette nuit-là et toujours. Mieux valait donc attendre le lendemain pour ramener chez lui sa belle-fille et pour l'attacher au pied du lit.

*
* *

Mais ni le lendemain, ni jamais, Jusepa ne quitta la maison de son maître.

Don Costantino, veuf, avait cinquante ans, et c'était l'homme le plus instruit du pays : il parlait l'anglais et même, disait-on, le russe. Au surplus, il avait voyagé cinq années

entières en Amérique, à une époque où les autorités, pour des causes restées inconnues, se croyaient en droit d'avoir une mauvaise opinion sur son compte. Mais, avec le temps, cette mauvaise opinion se dissipa et Don Antine put revenir.

Les gens du pays, plutôt spirituels et malicieux, et qui ne lésinaient pas, quand il s'agissait de médire du prochain, prétendaient qu'il avait deux cent cinquante enfants dispersés sur toute la superficie du Mexique et de la Sardaigne ; mais, par le fait, on ne lui en connaissait qu'un petit nombre, et de ce petit nombre était Lelledda[1], la seule légitime : une fillette méchante, belle et mal élevée. Comme elle avait grandi entre des servantes perfides et sans éducation, cette fillette de dix ans médisait de tout le monde, blasphémait, tourmentait les bêtes et les gens. Bref, elle semblait un peu folle.

Quelques jours avant le singulier colloque de Don Antine et de Bakis, Lelledda, vautrée sur le parquet de la salle à manger, les jambes en l'air, était occupée à écrire son nom avec de la craie le long des planches cirées et luisantes.

— Lel-led-da ! — s'écria-t-elle, quand elle en eut sali une bonne partie.

Et elle se releva, sauta deux ou trois fois, fit la roue, frappa des pieds ; puis elle reprit sa besogne. Tout en écrivant, elle chantait ou plutôt elle hurlait :

— Lel-led-da !... Fran-ces-co !... Ma-ria !... Giu-seppaaa !... Minet !... Mou-lin !... Vi-o-lon !... Igna-ziaaa...

Elle avait une robe d'un jaune flamboyant, à grandes fleurs rouges, toute neuve et cependant pleine d'accrocs ; et, avec ses cheveux noirs emmêlés, avec ses grands yeux noirs et brillants, elle avait l'air d'une petite bohémienne, d'une créature possédée.

— Que fais-tu là ? — glapit Jusepa, entrant tout à coup.

Et elle essaya de relever la fillette ; mais celle-ci lui échappa des mains, se rejeta par terre, brisa avec ses petites dents le morceau de craie qui lui blanchit les lèvres ; et elle se remit à hurler :

— Lel-led-da !... Ma-riaaa !... Igna-zia !... Giovan-naaa !... Chèvre !... Chevreau !...

1. Diminutif d' « Angela. »

— Veux-tu bien finir, vilaine petite bête? — dit Jusepa, furieuse. — Que le renard t'égorge! Ton père est au lit, malade, et tu pousses des hurlements. Veux-tu bien finir, oui ou non?

— Mon père est au lit, — répliqua Lelledda; — mais le tien est en enfer, et ton frère est au bagne...

La servante n'avait pas de frère, et Lelledda n'était qu'une enfant qui parlait comme l'autre lui en donnait l'exemple. Cela n'empêcha point Jusepa d'arracher son mouchoir de tête et de pousser deux ou trois cris de rage. Puis elle corrigea d'importance la fillette. Alors celle-ci éclata en glapissements et en braillements inénarrables. Les autres servantes accoururent, et Don Antine vint demander ce qui se passait.

— Vous voyez! — clama Jusepa. — Elle m'a griffée; et ensuite elle prétend que c'est moi qui la bats, parce que je lui dis de ne pas déranger son père.

« Jusepa la calomniait, par-dessus le marché?... » Lelledda, la gorge étranglée par un nœud, pleura toute la soirée, en déchiquetant sa robe; mais elle ne prononça plus un mot. Elle méditait sa vengeance.

Le lendemain, elle dit à Maria Ghespe, une servante laide, noire comme une négresse, ennemie de Jusepa :

— Jure-moi que tu ne répéteras rien, et je te raconterai une chose que j'ai vue.

— Puissent les yeux me sortir...

— Non! jure mieux.

— Puissé-je ne plus revoir ma mère! — jura la servante, en levant les yeux au ciel et en posant une main sur son cœur.

Lelledda baissa la voix.

— J'ai vu Jusepa embrasser un homme.

— Qui? qui? qui? — demanda Maria, toute frissonnante de plaisir.

Mais Lelledda ne voulut pas nommer cet homme, malgré les horribles serments de discrétion répétés cent fois par la servante.

— Dis-moi au moins où c'était, ma petite âme! Et puisse tout ce que je touche se changer en pierre sous ma main, si jamais je répète...

— Non.

— Dis-le-moi, dis-le-moi, ma rose! Et, dorénavant, je ferai toutes tes volontés. Oh! dis-moi où...

Et elle se penchait, tendait l'oreille.

— Eh bien, — dit Lelledda, qui faisait un mensonge, — c'était là-haut, dans la salle à manger.

Maria, stupéfaite, se dit : « C'était donc le maître! » Aucune autre personne ne pénétrait dans la salle à manger du premier étage. Lorsqu'il y avait des hôtes ou des invités, on mangeait en bas, dans une vaste pièce garnie de buffets et de crédences.

Maria Ghespe répandit aussitôt la nouvelle et ce fut ainsi que tout le village apprit l'histoire.

Antonia, la mère de Jusepa, crut mourir de douleur. Elle sermonna la jeune fille, la fit rosser par *zio* Bakis; mais tout cela ne servit à rien. Quant à la démarche du pauvre homme auprès de Don Antine, désormais elle eut pour seul résultat que Jusepa, surnommée *Pili Brunda*[1], ne mit plus les pieds hors de la maison de son maître.

***

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Maintenant, les cailloux mêmes du village connaissaient l'aventure; et l'on n'appelait plus Jusepa par son nom ou par son surnom; mais on usait d'un subtil sarcasme et on lui décernait le titre qui ne s'accorde qu'aux femmes mariées : « *Donna* Jusepa allait, *Donna* Jusepa venait... »

Maria Ghespe ne se tenait pas de joie. Elle s'arrêtait près de toutes les commères qu'elle rencontrait, et elle leur disait, en fermant à demi ses yeux sournois et en frappant sa poitrine :

— Tu sais, Donna Jusepa s'habille en dame? Elle porte une jupe à volants et une blouse de percale à nœuds de dentelle. Elle commande à la baguette et se fait servir son café dans son lit.

— Que dis-tu là, ma commère!... Et l'épousera-t-il?

L'autre riait, allongeait ses grosses lèvres rouges et crachait.

1. « Cheveux blonds. »

— Oui, quand j'épouserai le pape !

Et toujours *zia* Antonia était instruite de ces détails, et elle souffrait horriblement. Accroupie au coin du feu, elle pleurait jour et nuit, à faire pitié ; elle n'avait plus d'appétit, ne se montrait plus nulle part ; ou, si quelque affaire urgente l'obligeait à sortir, elle enveloppait avec soin sa tête, ses épaules et sa poitrine dans un cotillon de serge noire, si bien qu'on voyait à peine le bout de son nez.

Chaque fois que *zio* Bakis rentrait des champs, il demandait d'une voix lugubre :

— Est-elle revenue ?

— Non, — gémissait Antonia.

Et elle sacrait comme une damnée, maudissait le jour, l'heure, la minute où Jusepa était venue au monde ; et elle maudissait même le lait qu'elle lui avait donné, les langes dont elle l'avait enveloppée, cent autres choses encore.

— Je lui tuerai toutes ses vaches ! — vociférait *zio* Bakis. — Je mettrai le feu à ses *tancas* ! Je lui tirerai un coup de fusil !

Et il chargeait son fusil, affilait son couteau, sortait avec les plus féroces desseins.

Un jour, Maria Ghespe se présenta chez les Fronte, sous prétexte de demander un petit morceau de levain.

— Par tous les diables ! — s'écria *zia* Antonia, les yeux étincelants, — fais-moi le plaisir de débarrasser la place, et plus vite que ça !

— Votre fille est malade : c'est peut-être ça qui vous met en rage ? — s'écria cette vipère, en riant de son rire mauvais.

Et elle s'enfuit, tandis que *zia* Antonia criait derrière elle :

— Si tu reparais, je te casse la tête à coups de bâton ! Si tu reparais, je t'accuse devant le syndic... je t'arrache les yeux...

Et puis, lorsqu'elle fut seule, elle éclata en sanglots. Elle avait bien compris, hélas ! ce que Maria Ghespe avait voulu dire par le mot : *malade*... « Ah ! c'était trop, c'était trop ! »

A partir de ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée : s'introduire chez Don Antine, parler à Jusepa, l'insulter, la griffer, lui tirer les cheveux, lui arracher les yeux, la maudire. Mais, pour pénétrer dans cette maison de malheur, il fallait attendre une absence du maître et se réconcilier avec Maria Ghespe.

La pauvre femme eut recours à toutes sortes d'artifices, à toutes sortes de bassesses; et elle atteignit son but.

Un soir, vers la fin de mars. Donna Jusepa la vit se dresser devant elle comme un fantôme. Elle eut d'abord grand'peur, d'autant plus que le maître était absent; et il lui sembla que son cœur se retournait dans sa poitrine, cessait de battre, puis recommençait à palpiter avec furie. Mais ce ne fut qu'un instant. Elle devina tout de suite que cette visite était l'œuvre de Maria Ghespe, et elle se dit : « Elle me le paiera! »

— Oh! maman! — s'écria-t-elle en courant à la rencontre de sa mère.

Zia Antonia n'avait pas même remarqué le trouble de Jusepa; et elle demeurait sur le seuil, comme paralysée sous ce cotillon noir qui lui emprisonnait la tête et le buste. Mon Dieu! qu'est-ce qu'elle voyait de tous côtés, autour d'elle? Jamais elle n'était entrée chez Don Antine, et elle ne se souvenait plus des descriptions enthousiastes que sa fille lui avait faites de cette maison, dans les premiers temps de son service. Or cette vaste salle peinte, garnie de crédences où, derrière les glaces réfléchissant la lumière des fenêtres, resplendissaient de vieilles porcelaines, des cristaux taillés à facettes et une argenterie précieuse, lui faisait l'effet d'une église.

Et puis, à première vue, Jusepa l'avait beaucoup intimidée : non, cette personne si belle ne lui semblait plus être sa fille. Habillée comme une dame, la tête nue, avec sa blonde chevelure relevée sur le front et sur la nuque, elle était grasse, blanche et rose, et ses yeux brillaient comme les glaces des crédences, et elle tricotait comme une véritable dame.

Zia Antonia ne put dire une parole; et, sans savoir comment, elle se trouva assise devant la grande table de noyer sculpté, si luisante qu'elle y apercevait l'image de son nez, comme dans un miroir. Donna Jusepa aussi s'était assise et continuait à tricoter; et elle rougissait beaucoup, à se voir observée par ces petits yeux d'oiseau que sa mère tenait fixés sur elle. Mais le fait est que ces petits yeux noirs, bridés, creusés, ébahis, regardaient seulement les bagues et les boucles d'oreilles en turquoises qui paraient la jeune fille.

— Puisque tu ne viens plus nous voir, — commença-t-elle, — c'est moi qui suis venue...

— Pour l'amour de Dieu, ne me faites pas de reproches! interrompit l'autre, parlant rapidement, quoiqu'elle feignît une grande lassitude. — Je n'ai pas une minute à moi. Je fais tout, ici; je travaille comme une bête de somme; je ne puis ni souffler ni me reposer... Si j'ai mis cette blouse de ma défunte patronne (Dieu ait son âme), c'est parce que mes chemises me faisaient honte. Elles sont toutes en loques...

Et, avec les mains, elle faisait le geste de déchirer quelque chose.

— Toutes en loques... C'est moi qui fais tout. Et il y a tant à faire! Les autres ne font rien...

Et, pour en fournir la preuve, elle appela :

— Maria! Maria Ghespe!

Maria, qui sans doute écoutait derrière la porte, montra tout de suite son vilain museau. Et Jusepa lui dit avec hauteur :

— Apporte-nous du café. Y en a-t-il de fait?

— Oui, madame, — répondit l'autre, humblement.

Zia Antonia tressaillit, resta bouche bée. On appelait Jusepa *madame*? Mais alors, non, cette personne n'était pas sa fille! Qui donc était-ce? Une vraie *Donna* Jusepa! La maîtresse de la maison? La femme de Don Antine?

« Le diable m'a-t-il donné la berlue? Est-ce que j'ai le cerveau brouillé? » se demandait la pauvre femme.

Et elle écarta un peu sa chaise; ses mains se détendirent doucement sous le cotillon; ses petits yeux devinrent plus fixes et sa bouche s'ouvrit davantage. Mais sa langue restait figée dans sa bouche.

Tout en faisant cliqueter ses aiguilles d'argent, Jusepa continuait de bavarder, enhardie par le maintien de sa mère. Ah! elle connaissait bien ce saisissement, cet éblouissement qui venait des splendides crédences pleines, cette fascination qui, devant cette richesse, s'emparait de l'esprit des pauvres comme un sommeil hanté de visions magiques.

Néanmoins, de temps à autre, *zia* Antonia se rappelait le motif de sa visite; et, parmi les volants et les nœuds de la robe, malgré les boucles d'oreilles et les bagues ornées de turquoises, elle retrouvait sa fille, et tout son sang lui

remontait au cœur, et elle éprouvait une palpitation, une angoisse douloureuse. Alors, elle avait une violente envie de se dresser, de souffleter cette « dame », d'ouvrir le petit couteau qu'elle avait au fond de sa poche et de lui en crever les yeux; mais non, elle ne pouvait pas, elle ne pouvait pas, elle ne pouvait pas.

Ce qui la rendait immobile, c'était quelque chose d'étrange et d'invincible : l'admiration pour tout ce bien du bon Dieu qui semblait appartenir à sa fille, et aussi le bizarre sentiment, vite reparu, que cette jeune femme assise devant elle n'était pas Jusepa.

Non, ce n'était pas Jusepa. C'était *Donna* Jusepa !

Le café fut servi sur un plateau émaillé, dans des tasses de porcelaine fine, avec de petites cuillers d'argent marquées d'initiales et très lourdes. *Zia* Antonia n'avait jamais imaginé, même en rêve, un luxe pareil. Et, au surplus, ce café-là était merveilleux : dans les petites cuillers d'argent, il brillait comme un rubis liquide.

Peu à peu, Jusepa prit une attitude indescriptible, où il y avait tout à la fois de la raideur embarrassée et de l'affabilité protectrice. Maria Ghespe n'osait pas lever les yeux ; mais, à part soi, elle lui faisait la nique, pensant : « La voilà qui se tient grave comme un macaroni aux tomates. Et cette autre imbécile!... »

Cette autre imbécile sentait grandir son embarras, ses mouvements de colère, son impuissance contre le milieu et contre l'attitude de Donna Jusepa.

— Venez souvent, — reprit celle-ci, d'abord avec un peu d'hésitation, puis avec une aimable condescendance. — Venez souvent, puisque je ne peux pas sortir, moi. Nous prendrons le café ensemble, tous les jours... Ce café vous plaît-il?

Et, avec la petite cuiller, elle faisait tomber dans la tasse, goutte à goutte, la liqueur dorée. Elle ajouta :

— Vous savez, il vient du continent. Ici, on n'est jamais sûr de l'avoir bon.

« Effectivement, il est meilleur que le mien ! » pensait *zia* Antonia, non sans tristesse, en se rappelant la cafetière toute couverte de suie où elle faisait bouillir deux grains de café et trois grains d'orge dans un demi-litre d'eau.

Le café pris, Jusepa se leva et, toujours tricotant :

— Maintenant, mère, — dit-elle, — je vais vous faire voir toute la maison. Vous n'y êtes jamais venue. Allons.

— Mais le maître se fâchera! — osa dire *zia* Antonia.

Et soudain elle rougit de cette parole. Jusepa aussi rougit de nouveau ; mais elle expliqua tout de suite avec assurance :

— Aujourd'hui le maître est absent; et d'ailleurs...

Elle haussa les épaules et se mit en marche.

« Mais c'est le ciel, ici! », s'écriait dans son for intérieur *zia* Antonia, en se frappant la poitrine avec le poing sous son bizarre manteau.

Parfois, dans certaines pièces où il y avait des miroirs anciens, des tableaux à l'huile et des meubles en marqueterie, elle avait positivement envie de se mettre à genoux. Cependant, comme elle descendait un petit escalier de bois un peu sombre, elle se rappela encore une fois la raison qui l'avait amenée; et elle osa dire :

— Ainsi, Jusepa, tu ne veux pas revenir chez nous? Il ne suffit pas que...

Elle était sur le point d'élever le ton. Mais la jeune fille ouvrit la porte des greniers; et, faisant semblant de n'avoir pas entendu sa mère, elle dit tranquillement :

— Il n'y a que moi qui entre ici, vous savez.

Zia Antonia ne put s'empêcher de se frapper encore la poitrine, debout sur le seuil de la porte lumineuse. « Jésus, Marie, Joseph! Quel bien du bon Dieu! Quelle abondance! Quelles richesses! Quelles merveilles! » L'orge en tas d'or jaune; le blé en tas d'or rouge; des monceaux de grosses fèves cendrées; des monceaux de haricots, les uns grenats, les autres blancs comme la nacre, d'autres roses tachetés de violet, d'autres violets marbrés de rouge, d'autres fauves éclaboussés de noir; des monceaux de pommes de terre qui commençaient à germer: il y avait là de quoi nourrir tout le pays pendant un an!

De pièce en pièce, après avoir beaucoup descendu et monté, tantôt dans les caves et tantôt dans les offices, Jusepa conduisit sa mère à la garde-robe. Et elle se mit à ouvrir les armoires, à étaler tout ce qu'elles renfermaient : le linge, la toile, les jupes, les costumes sardes, les *panni di spigha*, — qui

sont de longs torchons de lin dans lesquels on enveloppe la pâte pour la faire lever, — les nappes, les serviettes, les draps, les lainages...

Jusepa prenait et dépliait tout avec assurance et adresse, tandis que le bas tricoté pendait à son flanc ; puis elle repliait et replaçait chaque objet avec une négligence presque méprisante. Elle semblait dire : « Je connais tout cela, et ce n'est pas la première fois que je manie ces étoffes. Tout m'appartient, vous comprenez? Je pourrais y mettre le feu sans que personne m'adressât un reproche... Ces robes, je puis m'en vêtir ; ce linge, je puis en faire cadeau à qui bon me semble. La maîtresse, c'est moi. » Mais, à haute voix, tout en secouant des nappes qui répandaient une forte odeur de camphre, elle disait :

— Que de poussière ! On voit bien qu'il n'y a pas ici de maîtresse. Quand Lelledda sera grande, si Dieu lui prête vie, elle remettra les choses en ordre. Pour l'heure, c'est déjà beaucoup qu'on ne vole rien. Mais je suis là, et j'ai de la conscience ; autrement, les gens de la maison feraient la fête tous les jours... Regardez, mère, ce coupon de *grana*.

C'était un morceau de drap jaune très fin, de ce drap qu'on emploie dans le pays pour le corsage des femmes. Il était brillant, satiné, lustré, splendide comme un rayon de soleil.

Les deux femmes l'admirèrent longuement. *Zia* Antonia sentait frémir dans ses doigts l'envie d'agripper le coupon, et Jusepa était sur le point de lui dire : « Prenez-le donc ! » Mais il était encore trop tôt. La jeune fille le replaça avec précaution ; et *zia* Antonia lui recommanda de l'enfermer et de le garder soigneusement, parce que certains ongles crochus pourraient bien...

— Tu as laissé tomber un ruban, — dit la mère. — Ah ! le voici !

Et elle se pencha, ramassa un ruban violet à fleurs d'or, un peu fané.

— Oui, — disait Jusepa, haussant le plus qu'elle pouvait les bras en l'air, occupée à replacer une nappe sur la plus haute planche d'une armoire ; — oui, autrefois, les dames portaient le costume du pays. Donna Caderina, la mère de mon maître, avait à son corsage des boutons d'or

garnis de diamants. Je les ai vus... Savez-vous ce que c'est, le diamant? Quand on le regarde en plein jour, il ressemble à du verre; mais, la nuit, il brille comme les yeux d'un chat. La robe de Donna Caderina doit être ici, quelque part... Attendez que je la cherche... Où peut-elle être fourrée?

Et elle cherchait, cherchait. Cependant *zia* Antonia avait déployé le ruban à la lumière et elle l'examinait avec attention. Elle finit par dire :

— Ce ruban que tu as laissé tomber... regarde... il ferait une belle ceinture pour ma jupe... Le mien est tout usé...

— Posez-le sur la table... Mais où donc est-elle, cette robe?... Je crois qu'elle est ici.

Agenouillée sur le plancher, elle fouillait dans les tiroirs d'une commode; et *zia* Antonia continuait à palper le ruban violet.

Jusepa s'impatientait de ne pas retrouver le costume de Donna Caderina; et, à un certain moment, s'étant aperçue que sa mère se séparait du ruban avec regret, elle lui dit sur un ton sec :

— Mais prenez-le donc! Cela vaut-il la peine de faire tant d'histoires?

Zia Antonia eut une seconde d'hésitation, soupira. Mais elle finit par plier délicatement le ruban violet et par le glisser dans sa poitrine.

***

Ce fut ainsi que les Fronte firent peau neuve.

Quelque temps après, Maria Ghespe suggérait à Lelledda :

— Ce matin, j'ai vu Antonia Fronte apporter une bonbonne vide et la remporter pleine d'huile : dis-le donc à ton père, sotte !

Lelledda le dit à son père. Mais, après ce petit incident, Don Costantino jugea qu'il était opportun de mettre sa fille en pension.

GRAZIA DELEDDA

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

ET

LE MATÉRIEL NAVAL

La guerre navale qui vient de se terminer a pour la première fois mis en action tous les éléments dont se compose une flotte moderne. Tous les types de bâtiments, sauf peut-être les sous-marins, y étaient représentés, et les unités étaient tout à fait comparables comme protection et comme armement, parfois même identiques et venues des mêmes chantiers d'Europe. On a compté deux grandes batailles rangées, plusieurs engagements de navires isolés, des bombardements, d'innombrables attaques de torpilleurs. Le combat de Tsoushima est encore trop récent pour que ses détails nous soient parfaitement connus ; mais, dans ses grandes lignes, il est tout à fait semblable à celui où, le 10 août, avait été détruite la première escadre russe ; bien des épisodes se répètent de l'une à l'autre action. On peut dès maintenant tirer, de cette longue lutte, des enseignements féconds.

Peut-être va-t-on voir se clore — provisoirement du moins — quelques-unes de ces discussions stériles qui sévissent chez nous depuis vingt ans ; outre la répercussion qu'elles ont eue sur la constitution de notre flotte, elles n'ont pas peu contribué à rebuter le public. Dans les questions maritimes, les opinions les plus opposées ont souvent été défendues avec les mêmes apparences de logique, et sans plus

de preuves tirées des faits d'un côté que de l'autre. La perte de tant de vies et de tant de millions ne sera pas sans nous apporter quelques certitudes. Et le moment est opportun, puisque notre Parlement discutera bientôt un programme naval, qui doit engager pour une dizaine d'années notre politique maritime.

*
* *

Ce qui doit nous frapper le plus, nous autres Français, c'est l'insuccès de la torpille automobile. Nous avons déjà signalé, dans un précédent article[1], le faible rendement de cette arme durant les premiers mois de la guerre. A part la surprise du 8 février, dans laquelle la torpille était loin, du reste, d'avoir donné tout ce qu'on en attendait, elle n'a eu dans le succès qu'une part presque négligeable. Pourtant il y avait soixante torpilleurs et contre-torpilleurs japonais, et ils ont fait preuve d'une endurance et d'une opiniâtreté extraordinaires. Du côté russe, des bâtiments similaires ont été engagés en nombre à peu près égal, avec moins de résultats encore. A Tsou-shima, les torpilleurs coulent des navires désemparés, et peut-être arrêtent quelques vieux navires sans vitesse, qui, échappés par chance au combat d'artillerie, auraient pu arriver à Vladivostok sans rien changer à l'issue de la guerre.

Ce n'est pas ce rôle — l'achèvement des blessés — que l'on avait rêvé, en France, pour les torpilleurs, quand on en multipliait le nombre, en ces dernières années. On a toujours compté que, grâce à leur vitesse et à leur petite taille, ils pourraient, dans l'obscurité, arriver assez près des unités de ligne pour lancer leur projectile avec de grandes chances de réussite. Et c'est bien ainsi, en effet, que les choses se passent souvent dans les exercices. Mais, à la guerre, tant que les projecteurs électriques peuvent fouiller l'horizon et indiquer le tir aux canons légers, l'approche devient d'une difficulté trop grande ; le torpilleur est affolé par cette clarté, il ne sait plus où il va, et — s'il n'est pas coulé avant — il lance à

1. Voir la *Revue* du 1er octobre 1904.

2 000 mètres une torpille qui ne porte utilement qu'à 600. Que les projecteurs et la petite artillerie soient démontés par un engagement précédent, alors le torpilleur reprend tout son avantage... Mais ce navire qu'il détruit, privé de ses moyens de défense, a sans doute reçu d'autres avaries sérieuses, qui le mettraient à la merci du premier ennemi rencontré.

Encore la torpille, même si elle touche une carène, ne la détruit pas toujours. Les cuirassés, et même les croiseurs d'aujourd'hui, sont relativement garantis par un compartimentage minutieux. Si les portes étanches sont bien fermées (il est probable qu'elles ne l'étaient pas à la bataille de Tsoushima), le remplissage d'une ou deux des innombrables cellules de la coque n'affecte guère la flottabilité. On a vu le *Cesarevitch* et le *Retvisan* réparer à Port-Arthur, sans même disposer d'un bassin de radoub, les avaries que leur avaient causées les torpilles de la première nuit de guerre.

Enfin, des filets métalliques, sortes de cottes de mailles tendues autour du cuirassé quand il est au mouillage ou quand il marche à petite vitesse, peuvent arrêter les torpilles ou les faire exploser assez loin de la coque pour qu'elles ne lui fassent aucun mal. En France, nous avons renoncé depuis une quinzaine d'années à l'emploi de ces filets, comme trop lourds et trop encombrants — et surtout parce qu'à cette époque nous étions presque seuls à posséder des torpilleurs. Mais ces filets ont rendu vaines bien des attaques, de février à juin 1904. Plus récemment encore, en décembre, le *Sébastopol*, mouillé au large de Port-Arthur, ayant débarqué ses canons à tir rapide qui contribuaient à la défense de la place, et n'ayant plus à bord que quelques fusils, subit pendant cinq nuits consécutives l'assaut furieux des torpilleurs japonais : les torpilles ne manquaient pas le but, mais s'arrêtaient dans les filets ; près de cent furent lancées avant que le cuirassé coulât. Dans toute la guerre, la proportion des torpilles automobiles qui ont produit un effet utile n'a pas été beaucoup plus forte.

Le rôle des torpilleurs apparaît de plus en plus comme uniquement défensif, restreint et accessoire. Garder l'entrée d'une rade, gêner les blocus ou les forcer pour porter nouvelles et ordres, s'attaquer à des navires peu armés (croiseurs

auxiliaires ou transports), enfin, achever la victoire en donnant le coup de grâce aux blessés, voilà où ils peuvent rendre des services. Mais il faut renoncer à l'épisode romanesque du petit torpilleur qui s'approche, invisible, et fait sauter le cuirassé géant, à coup sûr, d'une seule torpille. D'abord on a surtout vu, en Extrême-Orient, des torpilleurs de 300 tonneaux et plus, donc quatre fois plus grands que ceux qui forment nos défenses mobiles, et coûtant naturellement fort cher; puis, ils n'ont pas souvent réussi dans leurs tentatives. L'exercice classique d'une flottille attaquant une escadre, qui se tient sur ses gardes, n'est plus guère, quand on charge les pièces, qu'une entreprise infiniment hasardeuse et presque désespérée. Elle peut être utile, nécessaire même, mais il ne faut pas baser sur une opération d'aussi mauvais rendement tout un système de défense.

Restent les torpilles des grands bâtiments de ligne : cuirassés et croiseurs portent tous des torpilles automobiles, semblables à celles des torpilleurs, et ordinairement les lancent par des tubes sous-marins, d'une manœuvre terriblement compliquée. Pas une fois, dans cette guerre, ils n'ont eu l'occasion de s'en servir. Cet engin à petite portée, sur des navires qui se battent de si loin, fait un peu songer aux grenades enflammées que les gabiers jetaient autrefois des hunes, et qui n'ont cessé que depuis peu d'années de faire partie du matériel réglementaire. Les États-Unis ont avec raison supprimé cette torpille inutile sur leurs plus récentes unités : la torpille n'est utilisable que de près, et par surprise; c'est l'arme des petits bâtiments; celle des grands, c'est le canon.

*
* *

Et c'est bien par le canon que la flotte japonaise a remporté ses victoires. Le canon presque sûrement n'a pas coulé les cuirassés, trop défendus par leur cuirasse de ceinture et leur compartimentage; mais il les a réduits à l'impuissance, mis en déroute, et livrés au torpilleur. Le canon a réglé la distance et déterminé l'ordre du combat : en cela, les batailles du 10 août et du 27 mai ne sont guère qu'une répétition, une

transposition si l'on veut, des engagements classiques qui remplissent l'histoire des flottes à voiles : canonnade à grande distance de deux lignes parallèles, jusqu'à ce que le désordre se mette dans l'une d'elles ; alors la bataille est gagnée, et la poursuite commence. Seulement, on se canonne maintenant à sept mille mètres avec plus de précision que jadis à cinq cents.

Rappelons que les cuirassés et les grands croiseurs qui étaient en ligne possédaient — comme tous les bâtiments similaires actuellement à flot — trois catégories de pièces : les petites, de 5 à 10 centimètres de diamètre, destinées uniquement à repousser les torpilleurs ; l'artillerie moyenne, à tir rapide, de 15 centimètres (calibre unique dans les marines russe et japonaise, comme dans la marine anglaise, d'ailleurs) ; enfin la grosse artillerie, de 23 à 30 centimètres. Ce sont les pièces moyennes qui, d'après les règles admises jusqu'à ces dernières années, devaient ouvrir le feu à grande distance, pour démolir les superstructures et anéantir le personnel non abrité ; les gros canons auraient attendu le rapprochement des deux escadres pour tirer, avec plus de chances d'atteindre les parties cuirassées et de produire des avaries majeures, grâce à l'augmentation des vitesses initiales par l'allongement des volées, et à l'emploi des obus à grande capacité d'explosifs. On avait admis, depuis peu, que les pièces de gros calibre pourraient entrer en action, aussitôt le tir bien réglé par l'artillerie moyenne ; mais on ne s'attendait pas, étant donnée leur faible vitesse de tir (deux coups par minute, au maximum) à ce qu'elles eussent, de si loin, le premier rôle. C'est pourtant ce qui s'est produit : les témoignages s'accordent à dire qu'au 27 mai comme au 10 août, tous les dommages importants sont dus à des projectiles de 23 et de 30 centimètres, et surtout à ces derniers. Ceux de 15 centimètres n'ont fait que des dégâts insignifiants.

Les obus de rupture, dont le but est de percer la cuirasse épaisse aux environs de la flottaison, ont été peu employés, du moins par les Japonais. Cette ceinture forme, à grande distance, une cible trop étroite, et que d'ailleurs on ne serait jamais sûr de traverser : elle est restée indemne sur tous les navires, après le 10 août ; certains portaient à peine quel-

ques traces de chocs. Au contraire, les hautes murailles relativement minces, qui forment les superstructures, sont faciles à atteindre; contre elles, ce sont les obus à grande capacité d'explosifs qui conviennent, et ce sont eux qui ont presque uniquement servi dans cette guerre.

Ils n'ont pas produit des avaries aussi graves qu'on s'y attendait. On sait qu'après le combat du 10 août, tous les navires engagés ont pu se retirer par leurs propres moyens et gagner des ports de refuge. Non seulement leur sécurité, en tant que flotteurs, n'était pas sérieusement menacée, mais dans la plupart des cas les grosses pièces et même les pièces moyennes, beaucoup moins bien garanties cependant, sont restées indemnes. L'*Askold*, croiseur presque dénué de protection, après avoir reçu treize coups de gros calibre, passa à travers l'escadre japonaise et put gagner Changhaï sans avarie majeure, avec presque tous ses canons intacts. Le *Cesarevitch*, en cinq heures de canonnade, avait reçu quinze gros obus et en avait lancé cent vingt. Ses tourelles avaient été touchées, mais non avariées[1]; un obus qui avait éclaté contre la partie inférieure de sa coque, au-dessus de la cuirasse, n'avait fait qu'une voie d'eau insignifiante et aussitôt localisée. Si les Japonais entrent en possession de ce beau cuirassé, actuellement retenu à Kiao-tchéou, ils n'auront pas besoin de réparations pour en faire une des meilleures unités de leur flotte. Le *Rurik* au large de Fusan, le *Variag* à Tchemoulpo — comme le *Dimitri-Donskoï* à Tsou-shima — se sont coulés eux-mêmes en ouvrant leurs prises d'eau, parce qu'une avarie de machine ou la destruction de leur artillerie les mettait à la merci d'ennemis plus nombreux.

Le matériel semble avoir plus souffert à Tsou-shima de la lutte d'artillerie. Cela tient sans doute à ce que les Japonais s'y sont engagés plus avant, n'ayant plus à craindre l'arrivée de nouveaux renforts russes. La distance de combat paraît bien avoir été la même qu'au 10 août, c'est-à-dire comprise entre cinq mille et huit mille mètres, tant que les lignes sont

1. C'est une confirmation, tout à fait probante, des résultats obtenus dans notre fameuse expérience de tir contre la tourelle du *Suffren*, en 1903. Il faut ajouter cependant qu'une tourelle du *Borodino* a été mise hors de service par le choc simultané de deux obus.

restées formées. Mais dès que l'escadre russe a commencé à plier, les vainqueurs se sont attachés à elle, navire par navire, se rapprochant jusqu'à quatre mille, peut-être trois mille mètres. De si près, la plupart des coups portent. Peut-être aussi les forts de l'île Tsou-shima ont-ils pris part à la canonnade ; et l'on sait quelle supériorité écrasante ont les batteries de côtes sur les navires.

Il faisait mauvais, les cuirassés sortaient de l'eau au roulis, et des projectiles atteignaient parfois les œuvres vives ; la petite artillerie avait disparu, la moyenne était en partie détruite, les ponts étaient hachés, les mâts abattus ; pourtant les navires flottaient toujours ; leurs machines tournaient, leurs gouvernails fonctionnaient. Le *Borodino*, avec le feu à bord, toutes ses superstructures ravagées, tirait encore avec sa grosse tourelle de l'arrière, en s'éloignant du champ de bataille. Les vieux garde-côtes eux-mêmes, si exposés au chavirement par les imperfections de leur cloisonnement intérieur, n'avaient pas d'avarie majeure. A la faveur de la nuit, presque tous ces navires auraient pu se sauver, soit vers Vladivostok, soit vers quelque autre abri, si la proximité des côtes japonaises, et surtout le désarroi qui régnait dans cette armée en fuite, n'avaient favorisé les attaques des torpilleurs japonais.

*
* *

On aura grand'peine à évaluer avec quelque exactitude le rendement du canon, c'est-à-dire la proportion des coups au but, dans cette affaire : il y a eu trop de navires perdus, et les distances de feu ont probablement trop varié. Pour la bataille du 10 août, où ces distances étaient restées à peu près constantes, les marques relevées sur les bâtiments russes à leur retour permettent une appréciation du tir japonais : le rendement ne paraît pas avoir dépassé 5 ou 6 p. 100. C'est peu auprès des 70 p. 100 que la marine anglaise se vante d'obtenir dans ses exercices ; mais elle tire de beaucoup plus près ; et puis il en est du canon comme de la torpille : dans une action réelle, la proportion des coups qui portent dépend d'une foule de conditions qu'on ne saurait réaliser dès le temps de paix.

Le réglage du tir s'opère séparément sur chaque navire par l'observation des points de chute; quand toute l'escadre tire à la fois, quand le but marche et tire aussi, on se rend compte de la difficulté de l'opération : la discipline du feu, la méthode y sont d'une rigoureuse nécessité. C'est en cela qu'on a fait le plus de progrès dans les flottes modernes, durant ces années dernières ; mais il en reste encore beaucoup à faire, et les combats récents montrent la nécessité d'assurer le réglage presque à toute portée, c'est-à-dire au moment où il est le plus difficile. Les Japonais y ont mieux réussi que les Russes, et c'est la première des causes immédiates de leurs succès.

*
* *

Mais, comme dans toutes les guerres navales passées, ce sont les pertes de personnel, bien plus que la ruine du matériel, qui ont mis les bâtiments hors de combat. Les obus à grande capacité, explosant près d'une tourelle ou d'une casemate, laissaient les pièces en état de faire feu, mais tuaient ou brûlaient grièvement tout l'armement. La spécialisation est poussée trop loin — et elle est trop nécessaire — dans les flottes actuelles, pour qu'un homme quelconque puisse, comme autrefois, remplacer au pied levé un chef de pièce ou même un servant. Que l'armement de rechange, s'il existe et s'il a pu rejoindre son poste, subisse le même sort (le fait s'est produit sur le *Borodino*), et la casemate, ou la tourelle, est réduite au silence.

Un obus de 30 centimètres frappant le blockhaus cuirassé du *Cesarevitch* tue l'amiral Vithöft et tous les officiers qui l'entourent, blesse le commandant et quinze hommes ; la transmission du commandement, tant du bâtiment que de l'escadre, n'est pas instantanée ; il faut aller chercher le second du cuirassé, qui est occupé à des besognes urgentes dans les fonds, où un autre officier doit le remplacer ; quant à l'amiral en sous-ordre, on ne peut le prévenir que par signal, alors que les drisses de signaux et souvent les mâts sont coupés ; et, pendant tout ce temps, ni le bâtiment ni l'escadre ne sont guidés. Sur le même *Cesarevitch*, quelques instants plus tard,

un nouvel obus (toujours de 30 centimètres) tue ou blesse tous les hommes qui se trouvent dans le poste de navigation; l'un d'eux tombe sur le levier de manœuvre du gouvernail, qui est ainsi bloqué tout à gauche — sans d'ailleurs subir aucune avarie; le *Cesarevitch* sort de la ligne, d'autres bâtiments le suivent et manquent s'aborder, l'escadre russe est en désordre et bientôt après en déroute.

Le 10 août, les Japonais ont eu 30 officiers et 190 hommes tués ou blessés, sur 7 000 engagés. A bord du seul *Cesarevitch*, 16 officiers sur 20, et 80 hommes sur 650 étaient hors de combat, et les pertes russes dépassaient 500 personnes sur 6 200, sans qu'aucun navire eût été coulé. Le combat des croiseurs de Vladivostok, le 14 août, contre la division de Kamimoura, fut relativement plus meurtrier : il coûta aux Japonais 115 hommes, et 400 aux Russes. Le 27 mai, les vainqueurs perdirent, dit-on, 240 hommes; quant à leurs adversaires, on ne pourra savoir exactement combien ils eurent de tués et de blessés pendant l'action proprement dite, les navires détruits dans la poursuite ayant coulé avec la majeure partie de leurs équipages. Mais la proportion des hommes atteints était certainement plus forte que dans la première bataille[1]. Ce résultat s'explique, en partie, par la faible hauteur au-dessus de l'eau des cuirasses qui garantissaient leurs vieux bâtiments : sur certains, l'artillerie n'avait même aucune protection.

Ces chiffres peuvent suffire à expliquer que des cuirassés encore solides et armés — si même il leur restait des munitions, ce qui n'est pas sûr pour le dernier combat — aient été réduits cependant à abandonner la lutte.

A bord, le personnel de l'artillerie comprend à peine une centaine d'hommes, dont quarante ou cinquante spécialistes; il est le plus exposé en même temps que le plus indispensable. Lui disparu, le meilleur navire de combat ne peut plus rendre les coups qu'il reçoit, et la fuite devient son seul moyen de salut.

1. Elle n'égale probablement pas celle des rencontres des flottes à voiles : à Aboukir, le vaisseau anglais le *Bellerophon* perdait en une heure 197 hommes; à Trafalgar, le cinquième des effectifs anglais, et le quart des Français, étaient hors de combat.

*
* *

Il y a peu d'enseignements tactiques à tirer de la guerre russo-japonaise. Les deux escadres russes ont successivement subi les conditions de lutte que l'amiral Togo leur imposait; celui-ci, sans doute renseigné sur la valeur des canonniers russes, n'avait pas de meilleur moyen d'utiliser la supériorité des siens, tout en évitant de trop les exposer, que de combattre à grande distance. Les Russes n'ont rien tenté pour se rapprocher.

En mettant résolument le cap sur l'adversaire, au 10 août, ils auraient sans doute pu, sinon remporter la victoire, du moins la faire payer plus cher. Le résultat n'eût pas été indifférent: si les Japonais avaient alors perdu quelques navires, l'escadre de la Baltique, que l'on attendait déjà, aurait trouvé autant d'ennemis en moins sur sa route. Et il y a tout lieu de croire que l'amiral Togo, soucieux de conserver ses forces pour la lutte finale, aurait quitté le champ de bataille et laissé le passage libre. Mais les Russes étaient hantés par le souci d'atteindre leur port de refuge, ce Vladivostok où pas un de leurs cuirassés ne devait arriver; de même ils n'avaient pu se résoudre à quitter Port-Arthur avant que les batteries de terre vinssent les en chasser.

Quant à Rodjestvensky, les vieux navires et le convoi qu'il traînait à sa suite ne lui laissaient aucune souplesse de mouvements. Manquant de croiseurs, et par suite de renseignements sur la position de l'ennemi, il a été surpris dans une formation en paquet, où sa première ligne seule pouvait tirer, et où les coups qui ne l'atteignaient pas tombaient sur l'une des deux autres. Un grand homme de guerre aurait peut-être abandonné le convoi en laissant les garde-côtes pour le défendre, et, avec ses sept cuirassés de ligne, se serait rapproché de l'escadre japonaise. La lutte n'eût point été disproportionnée, avec des équipages de valeur égale... Mais il est vain de chercher de nouvelles solutions en changeant les données du problème.

Il faut signaler que l'amiral Togo avait mis en ligne ses croiseurs-cuirassés avec ses cuirassés proprement dits, et que

ces bâtiments, malgré l'infériorité de leur armement et de leur protection, ont joué un rôle important dans les combats sans y souffrir de grands dommages. De même, à la bataille du Yalou, l'amiral Ito avait opposé aux cuirassés chinois des croiseurs qui n'avaient même pas de ceinture de flottaison. En face d'une escadre entraînée, cette manière de faire aurait été plus qu'imprudente. Il est évident qu'avec des pièces moins nombreuses et moins puissantes, les croiseurs ne peuvent, toutes choses égales d'ailleurs, se battre contre les cuirassés. On voit là une preuve que les Japonais savaient à quoi s'en tenir sur la médiocre préparation de leurs adversaires.

Ces croiseurs japonais, dont la plupart avaient donné vingt-deux ou vingt-trois nœuds aux essais, n'ont guère eu à se servir de si grandes vitesses. Ils ont combattu à douze nœuds, quinze nœuds au maximum. La poursuite même de navires fatigués n'en exigeait pas davantage ; après l'action, les avaries de leurs cheminées, diminuant le tirage et par suite l'utilisation du combustible, ne leur permettaient pas de marcher bien vite. Ils n'ont pas pu rejoindre les croiseurs de Vladivostok, qui ne filaient que vingt nœuds ; le *Novik*, de vingt-cinq nœuds, a été capturé par deux croiseurs japonais qui n'en avaient jamais donné que vingt ; le *Sébastopol* et le *Poltava*, dont la vitesse ne dépassait pas dix-sept nœuds, ont échappé au *Mikasa* et au *Fuji*, de dix-huit nœuds et dix-neuf nœuds. Les machines trop puissantes qu'on resserre dans des espaces trop restreints sont forcément sujettes à des caprices qui se manifestent dès le temps de paix ; une longue croisière, sans parler des obus, les rend incapables, en temps de guerre, de fournir les services qu'on en attendait. Il faut avoir de la vitesse, certes, mais on va trop loin quand on sacrifie à cette qualité une partie de la vraie force du navire. Car cette vitesse si aléatoire coûte cher, en poids et en argent : pour obtenir un nœud de plus aux essais, nous avons vu supprimer quatre canons à un croiseur et augmenter son déplacement de mille tonneaux, et son prix de revient de près de trois millions ! Il est douteux que pareil gain compense de telles pertes.

*
* *

Puisque la grandeur de notre empire colonial nous expose à des convoitises, il faut bien, si nous voulons le conserver, que nous nous préparions à le défendre. Ce n'est pas uniquement avec des soldats que nous y arriverons, moins encore avec des fortifications que nous ne pourrions d'ailleurs édifier partout où il en faudrait. La guerre russo-japonaise nous a montré une fois de plus combien la puissance maritime est indispensable à qui veut se battre loin de chez soi : l'anéantissement de la flotte russe a plus fait pour la paix que vingt défaites sur terre. Que l'exemple nous serve ; profitons, pour nos constructions neuves et pour l'utilisation de notre flotte actuelle, des expériences que nos alliés ont payées si cher.

On a déjà trop signalé, ici même, l'insuffisance de leur préparation à la guerre, pour que nous ayons besoin d'y revenir longuement. Les officiers n'étaient pas plus entraînés à régler le tir des pièces que les pointeurs à l'exécuter ; la cohésion manquait aux équipages autant que l'instruction professionnelle. Leur bravoure n'est pas en cause : les hommes des cuirassés rentrés à Port-Arthur, après la première grande défaite, sont allés se faire tuer aux avant-postes avec la même intrépidité que leurs camarades de l'armée de terre. Mais le rôle du moindre servant, dans une tourelle de navire moderne, exige un apprentissage méthodique auquel rien ne supplée. Et l'art de tirer au vol, d'une plate-forme mobile sur un but également mobile, a des secrets qu'une longue étude — sans parler des dispositions personnelles — peut seule faire pénétrer. Les exercices — nous entendons les exercices réels, sérieux, conçus en vue de l'application directe au combat — ne seront jamais trop nombreux si l'on veut que le matériel ait un rendement acceptable : rendement surtout nécessaire pour une marine qui, comme la nôtre, ne pourra jamais compter sur la supériorité du nombre.

Mais l'efficacité du feu ne suffit pas. Il faut encore que les hommes qui arment les escadres soient vraiment marins, habitués à la navigation et pénétrés de cette vérité que les cuirassés ne sont pas des forts flottants, mais des navires,

faits pour marcher et pour agir par leur masse autant que par leur artillerie. L'amiral Makaroff le savait bien, lorsqu'à peine arrivé à Port-Arthur il en faisait sortir ses bâtiments pour des manœuvres d'ensemble. C'est sur mer qu'il voulait défendre la forteresse, et c'est sur mer en effet qu'elle devait être défendue, sous peine d'être prise par terre. Tout était préférable, pour l'issue de la guerre, à cette inaction où l'on a vu les Russes demeurer pendant les longs mois du siège. Leur escadre, homogène, puissante et rapide, se vouait à subir, sans profit et sans gloire, le sort de la place. Mais elle était retenue par cette idée fixe de la position fortifiée, du centre imprenable hors duquel elle ne devait plus compter que sur elle-même. Et c'est la même obsession qui l'a fait sortir, non pas pour combattre, mais pour aller chercher à Vladivostok un abri plus sûr.

Prenons garde, en nous attachant trop à ces fameux « points d'appui » dont on parle tant aujourd'hui, de nous laisser aller à cette conception néfaste. L'important, c'est de tenir la mer, d'être maître des communications ; pour cela il faut rechercher le combat au large et non s'enfermer derrière des murailles. C'était la tactique de Suffren comme celle de Nelson, et la logique est d'accord avec l'expérience pour nous montrer qu'elle est seule féconde.

Le Parlement français, éclairé par l'influence des batailles navales sur l'issue de la dernière guerre, ne manquera pas de voter les sommes nécessaires à l'augmentation de notre puissance maritime. Le triomphe japonais, le souci de conserver nos colonies, les efforts coordonnés et réfléchis qui donneront à l'Allemagne, dès 1907, un nombre d'unités de première ligne supérieur au nôtre, nous obligent à préparer un programme de constructions neuves dont la nécessité n'est plus guère discutée. C'est l'affaire du gouvernement et des Chambres d'en proportionner l'importance aux ressources du pays, et de répartir les sommes accordées suivant une politique navale rationnelle. Ils ne pourront que se guider, pour cette répartition, sur un principe général qui se déduit évidemment des faits relevés plus haut : c'est qu'avant tout, *la marine doit être offensive*.

La construction des navires destinés à se battre, doit passer

avant la défense des ports lointains où ils viendront se réparer après la lutte. Des stocks de charbon et d'approvisionnements, des bassins de radoub si l'on peut, avec quelques torpilleurs et sous-marins, et surtout des canons du côté de la mer; mais pas plus de fortifications terrestres qu'il n'en faut pour se mettre à l'abri d'un coup de main. C'est aux escadres à protéger ses points d'appui, en empêchant qu'on vienne les attaquer.

Ces escadres, on les constituera par des navires fortement armés de canons de gros calibres, bien protégés par des cuirasses épaisses montant très haut. Le cuirassé vient de faire ses preuves, tant pour l'attaque que pour la résistance. On supprimera son artillerie moyenne, insuffisamment efficace, et l'on tâchera d'accélérer le tir de la grosse artillerie. On réservera beaucoup de place et de poids au combustible, pour augmenter le rayon d'action, et aux munitions, dont on n'aura jamais trop. On le débarrassera de ses tubes lance-torpilles encombrants et inutiles. Enfin, on ne s'attachera pas trop à la vitesse, qui coûte trop cher et n'est pas assez sûre. On aura ainsi l'instrument de combat le plus parfait que comporte l'état actuel des sciences navales.

Il sera gros : seize mille tonnes à peu près, comme les navires anglais, américains, japonais et russes récemment mis en chantier[1]; il coûtera environ quarante millions, mais la puissance est à ce prix. D'ailleurs, qu'on se rassure : les dimensions de tous les ports de guerre, la profondeur même de leurs rades, empêcheront longtemps, et peut-être toujours, de dépasser ces chiffres, déjà énormes.

Il faut dire aussi que ces nouveaux cuirassés resteront pendant de nombreuses années des unités de première ligne. Si tous ceux qui sont antérieurs à 1890 ont passé si tôt dans la deuxième classe, ce n'est pas qu'ils soient usés, c'est à cause de l'insuffisance de protection de leur armement. L'installation de toutes les pièces en tourelles fermées ou en casemates cuirassées, qui date de cette époque, a marqué un progrès aussi considérable que celui du chargement par la culasse, il y a quarante ans. L'adoption exclusive des canons de gros calibre

1 L'Allemagne est limitée, par la configuration de ses côtes, aux déplacements de douze mille à treize mille tonneaux.

va en être un autre, mais de moindre importance. On ne voit pas quelle nouvelle révolution pourrait intervenir ensuite. Peut-être le cuirassé est-il près d'arriver à ce point de perfection stable où est resté le vaisseau à voiles, du règne de Louis XVI au Second Empire.

*
* *

En dehors des escadres vraiment offensives que constitueront ces navires, nous ne devons pas négliger nos flottilles ; elles apportent un supplément de défense dont nous nous sommes certainement, depuis vingt ans, exagéré l'importance ; elles ne sont pas la « marine à bon marché » qu'on se figure souvent, coûtant très cher comme entretien et comme renouvellement (un torpilleur est fourbu en quinze ans) ; mais enfin elles sont nécessaires, et peut-être pourrons-nous en tirer un meilleur parti qu'on ne l'a fait en Extrême-Orient. On vient heureusement de se décider, chez nous, à suivre l'exemple de l'Allemagne, de l'Angleterre, des États-Unis et de l'Italie : nous ne construisons plus, comme torpilleurs, que des bâtiments de trois cents tonnes, capables de tenir la mer et de rendre des services comme éclaireurs ou comme porteurs d'ordres. Le type de quatre-vingt-cinq tonneaux auquel nous étions si attachés — peut-être parce qu'il était né en France — ne sera plus reproduit. On est effrayé de penser que certains voulaient en faire l'unique instrument de notre puissance navale.

Ils y ajoutaient, cependant, le sous-marin. Ce mystérieux engin bénéficiera longtemps encore, sans doute, dans l'opinion générale, de l'ignorance où l'on est de son efficacité probable. Qu'il soit utile pour la défense de passes resserrées où on lui confiera, de jour, le rôle que les torpilleurs assumeront la nuit, cela n'est pas contestable ; mais tant qu'il n'aura ni un plus grand rayon d'action ni plus de vitesse qu'à l'heure actuelle, il ne faudra pas songer à lui faire tenter, au large, des entreprises impossibles. Avec ceux qui sont déjà en chantiers, nous en aurons, dans deux ans, soixante : c'est de quoi parer aux besoins les plus certains. Attendons en tout cas, pour en augmenter le nombre, d'être fixés sur les caractéristiques à adopter : nous construisons des sous-marins et

des submersibles, des bateaux de vingt tonneaux et d'autres de quatre-cent-cinquante, suivant l'inspiration du moment. Prenons garde d'encombrer nos arsenaux d'unités qui coûtent cher et dont la véritable valeur n'est connue de personne. Et à l'heure où nous voyons tomber en ruine le préjugé du torpilleur, n'édifions pas le préjugé du sous-marin.

***

Enfin, exerçons tous ces bâtiments par de la navigation et des manœuvres d'ensemble ; faisons des tirs nombreux, par tous les temps, dans des conditions qui se rapprochent le plus possible de la réalité ; apprenons à tirer de loin, juste et vite. L'attaque de torpilleurs du 8 février 1904, c'est toute la guerre russo-japonaise : les Russes n'étaient pas prêts, ils ne croyaient pas à la guerre. Elle viendra peut-être nous surprendre : attendons-la, et soyons sûrs que la marine, quel que soit l'adversaire, y jouera un rôle capital. Notre sécurité, à nous aussi, est sur la mer.

LIEUTENANT ★★★

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

PRÈS DU SOL

I

Devant la gare de Cos-sur-Ryse, en avril, un mercredi soir, vers six heures. La petite place était animée : on attendait le train de Maleville, le chef-lieu, qui devait amener les collégiens en vacances de Pâques. De l'avenue, large et droite, plantée de jeunes arbres, qui reliait la ville à la gare, des groupes débouchaient à chaque instant : vieux messieurs appuyés sur des cannes, bourgeoises en toilettes et gamins qui jouaient. C'étaient des parents et des amis des collégiens qui s'en venaient à leur rencontre en partie de plaisir, car la soirée, bien que voilée, était tiède et belle. Même, le soleil, qu'on n'avait pas vu de la journée, se montra soudain, brillant comme un gros œil ironique dans la perspective de l'avenue, avant de disparaître à l'horizon, derrière les collines, entre Hirson et Bloux.

Des voitures arrivèrent aussi : une charrette de campagne boueuse jusqu'aux ridelles, attelée d'une grosse jument noire au poil rude et poussiéreux, que fouettait un jeune homme en blouse, puis un char à bancs verni, puis un coupé de maître, sur le siège duquel un cocher d'aspect sévère, en chapeau haut de forme et livrée olive, considérait sans relâche ses deux chevaux pommelés ; enfin, tout à côté de la palissade qui

Erratum. — Dans la *Revue* du 15 septembre (p. 432), à la fin de *Donna Jusepa*, sous la signature de l'auteur : « Grazia Deledda », on a omis cette mention, que nous nous faisons un devoir de rétablir : « Traduit de l'italien par G. Hérelle. »

longeait la voie, près de l'édicule où se lisait l'inscription : *Lampisterie*, et qu'entourait un demi-losange d'arbustes aux bourgeons gonflés, se rangea une petite voiture à âne d'un modèle archaïque, aussi boueuse que la charrette. La conductrice, une paysanne d'à peu près trente-cinq ans, en capeline, caraco noir et tablier bleu, se tint debout, contre la tête de l'âne; grande et pâle, elle semblait gênée, craintive.

Parurent les omnibus de la ville : le *Lion d'Or*, *Hôtel Mignot*, *Hôtel Belin*; ils se placèrent parallèlement, l'arrière à trois pas de la sortie. Le *Lion d'Or* amenait un voyageur, un roux ventripotent qui fumait une pipe en écume de mer : il descendit sans hâte et pénétra dans la gare, suivi du cocher qui portait sa malle. Pendant ce temps, les conducteurs de l'*Hôtel Mignot* et de l'*Hôtel Belin*, venus à vide, couraient boire un canon à la *Buvette de la Gare*, modeste établissement situé au coin de l'avenue, qui faisait un tort considérable à l'*Hôtel et Café de la Gare*, établi de l'autre côté. Un charretier, conduisant deux tombereaux de charbon qu'il venait de charger au quai de débarquement des marchandises, traversa la place, troublant les groupes, sacrant et jurant après ses chevaux et après les cochers d'hôtel absents dont les attelages encombraient. Pour prendre le train qu'il croyait en gare, un jeune homme, avec une valise, accourait en hâte. Puis, très affairée, survint une vieille femme de la campagne, avec deux grands paniers : au cocher du *Lion d'Or*, qui la connaissait, elle dit qu'elle allait à Lancy voir sa fille malade.

On commençait à murmurer contre le train, qui allait encore avoir du retard, lorsqu'un sifflement lointain s'entendit, puis un roulement, confus d'abord, bientôt bruyant : le convoi, tel un monstre en balade, parut à l'orée d'un petit bois voisin; le bruit augmenta, le sifflet déchira l'air encore, le train ralentit et fut en gare.

Sur la place, les collégiens furent accaparés par les groupes, et il y eut un concert d'exclamations et d'embrassades. Vers la femme à l'âne s'empressa une fillette de quatorze ou quinze ans, portant le collet et le chapeau noir à velours bleu des pensionnaires de la maison religieuse de Sainte-Anastasie; elle était mince et plutôt petite; ses grands yeux gris bleu donnaient une expression de candide franchise à son visage

allongé, un peu pâle, que couronnait une belle chevelure châtain clair : physionomie d'enfant timide, un peu trop mélancolique, avenante et sympathique plutôt que vraiment belle.

— Bonsoir, maman. Tu vas bien ? Papa aussi ?

Et après l'embrassade, qui fut longue, elle continuait d'étreindre sa mère, les joues maintenant colorées de plaisir.

Derrière elle, une autre petite pensionnaire s'était avancée, fine tête de poupée, très fraîche, très blonde, très gaie. Un grand jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans l'accompagnait, — son frère, cela se voyait tout de suite à la ressemblance ; — les palmes de sa tunique et de son képi le désignaient comme élève-maître de l'École normale.

La fille de la femme à l'âne, s'étant retournée enfin, les présenta :

— C'est mon amie, Lucie Bouguin, de Cos, dont je t'ai parlé, maman ; et monsieur est son frère Paul.

Le frère et la sœur saluèrent.

— Heureux de faire votre connaissance, madame Vaureil. Vous allez bien ?

— Pas mal, monsieur, mademoiselle, merci.

Et après un silence, pendant lequel elle sembla gênée, la paysanne reprit, s'adressant à Lucie :

— Ma fille me parle souvent de vous, mademoiselle.

— Nous nous aimons beaucoup, Maria et moi, — répondit la fillette blonde.

— Ta maman n'est pas venue vous attendre, Lucie, — dit Maria à son amie.

— Tu n'y penses pas, voyons !... Tu sais bien qu'elle est couturière et que les couturières, la semaine de Pâques, sont toujours surmenées... Et papa, qui est charpentier, doit travailler à Bloux.

— Soyez tranquille, mademoiselle, — dit Paul en riant, — elle gagnera sans encombre le foyer familial sous la protection de son grand frère.

Le train, au signal du chef de gare, se remit en marche dans la direction de Lancy ; les trois omnibus, le *Lion d'Or*, *Hôtel Mignot*, *Hôtel Belin*, défilèrent successivement, au grand trot de leurs rosses ; ce fut ensuite le tour de la charrette boueuse, emmenant un artilleur permissionnaire ; puis, celui du char à

bancs verni, dans lequel deux lycéens étaient montés; et le coupé partit aussi, après qu'y fut installé un monsieur d'environ quarante ans, le nez crochu, les joues blêmes, les cheveux déjà rares.

— Tiens, — fit observer Maria, — c'est M. Albert Breuron, des Saurêts, et Machuret, son cocher... Tu aurais pu te dispenser de venir, maman : M. Albert m'aurait bien offert une place dans son coupé.

— Tu aurais risqué fort de t'en aller à pied, ma pauvre fille!...

— Je suis de votre avis, madame Vaureil, — dit Paul.

— Alors, c'est à toi que j'aurai recours, mon vieux Charlot, — reprit Maria, caressant l'âne gris, qui remuait la tête comme pour acquiescer.

La place restait tout à fait déserte; les derniers groupes encadrant les collégiens s'éloignaient dans l'avenue. Les deux fillettes s'embrassèrent et ce fut la séparation. Paul et sa sœur suivirent leurs compatriotes; Maria et sa mère montèrent en voiture, et prirent tout de suite, à gauche, la route qui conduisait à Rigny, leur commune.

Il y avait six kilomètres de la gare de Cos au bourg de Rigny, et trois kilomètres encore, de là, pour gagner le hameau de Jonçay qu'habitaient les Vaureil. Paresseux par nature et vieux déjà, Charlot n'allait pas vite. Le voyage dura une heure et demie par le doux crépuscule et dans la nuit commençante. Le pays était presque plat jusqu'à Rigny; les haies chétives, sans arbres, clôturaient mal de grandes pièces de terre légère et caillouteuse. A gauche de la route, longtemps, un bois de sapins régnait : Maria dit qu'elle aurait très peur s'il lui fallait passer là toute seule, parce qu'il était bien noir, ce bois, et qu'il projetait sur la route un peu de ses ténèbres, un peu de son mystère.

Rigny : — un lavoir découvert dans un terrain vague entouré de jeunes peupliers; puis une ligne de chaumières basses, logis d'ouvriers, — et, de l'autre côté, la maison de Verjat, l'aubergiste-maréchal, puis celle de Rambert, l'aubergiste-négociant. — La route formait ensuite l'un des petits côtés d'une place rectangulaire : au fond était l'église; au milieu, un grand

calvaire gris; les écoles, la mairie, le presbytère occupaient la droite; à gauche étaient les magasins d'épicerie, de nouveautés, les échoppes du cordonnier, du tailleur, du menuisier. Les salles d'auberge n'étaient pas éclairées, les boutiques non plus : — à quoi bon, un soir de semaine, faire des frais d'éclairage, puisqu'il ne vient personne? — Des rais de lumière filtraient seulement des cuisines. Certaines fenêtres, aux volets non clos, laissaient voir des scènes d'intérieur : chez Verjat, la famille était attablée, la soupe fumait dans les assiettes, et les cuillers manœuvraient; Rambert lisait le journal; sa femme était au fourneau; les deux enfants, des écoliers, travaillaient à leurs devoirs; dans une des maisons basses, une jeune maman allaitait son bébé.

— Il y a longtemps qu'elle est accouchée, la Colin? — demanda Maria.

— Voilà bien six semaines ou deux mois... Il s'en fallait de cinq jours qu'elle ait neuf mois de mariage : je t'assure qu'on a causé d'elle, à ce sujet!

Chacun de ces tableaux intimes était pour la fillette l'occasion de questionner sa mère sur les événements survenus au pays depuis les vacances du jour de l'an.

Après la place, la route faisait un crochet brusque, et, dans le coude, se faisaient face l'auberge-magasin de Grenier, le buraliste, et une vieille maison bourgeoise avec un grand jardin enfermé de murs très hauts. Puis, c'était de nouveau la campagne, mais une campagne un peu différente, ondulée, boisée, aux bouchures plus vigoureuses. Une petite rivière y coulait, la Vernette, affluent de la Ryse : elle sentait le charbon, parce qu'elle venait de Saint-Ponayre, où il y avait des mines et des usines à schiste dont elle charriait les crasses. Après avoir franchi la Vernette, la route filait entre des prairies grasses, auxquelles des bouquets de chênes et de sapins donnaient un aspect de parc. Ces prairies dépendaient de la ferme modèle des Saurêts, assise à mi-côte; avec ses longues rangées de bâtiments encadrant une vaste cour, cette ferme ressemblait à une caserne. Au sommet de la côte, à quelque cent mètres de la route, s'élevait la masse imposante du château moderne aux teintes claires, aux multiples tourelles. On avait de là une vue magnifique sur Bloux à l'ouest, sur Vazeuil

au nord, sur Fléchaux et Saint-Ponayre au nord-est et à l'est. Souvent Maria avait admiré le panorama varié que l'on découvrait de ce point : tant de cultures et tant d'arbres, tant de fermes et tant de chaumières ! Mais, bien que le ciel, devenu tout à fait clair, fût scintillant d'étoiles, l'absence de lune ne lui permit pas de contempler le vallon, ce soir-là : il dormait, noyé d'ombre, indistinct, mystérieux.

La route ensuite dévalait jusqu'au chemin de traverse qui desservait Jonçay. A deux cents mètres, dans un creux du vallon, le hameau était tapi. Ce fut au bercement monotone du chant des rainettes — cet interminable *cré, cré, cré,* des soirs d'avril humides et doux — que Maria et sa mère y parvinrent, vers neuf heures. Le père, dans la cour, étudiait le ciel en les attendant : il prédit du beau temps à cause de l'abondance des étoiles, et du « chemin de Saint-Jacques » qu'on voyait très distinctement.

II

Le lendemain matin, Maria connut de nouveau la sensation d'étonnement qu'éprouvent toujours les internes des pensions et les hôtes des casernes, habitués au brouhaha des réveils bruyants dans les dortoirs à vingt lits, lorsqu'ils retombent au calme inusité du bercail familial. Ce n'était pourtant pas, pour elle, le calme parfait des petites chambres bourgeoises : le logement, ancien et sans confort, ne comprenait qu'une seule grande pièce, et, avant même d'ouvrir les yeux, la petite entendait sa mère circuler en sabots sur les vieux carreaux fendus.

D'un regard attendri, elle embrassa ce vieux logis où elle était née, où elle avait grandi, où se retrouvaient toutes les impressions de son enfance. Il était bien toujours pareil : chaque chose, à sa place immuable, concourait à maintenir la physionomie familière de l'ensemble. Maria vit d'abord, au milieu, près du poteau de chêne supportant la poutre, la table dont la toile cirée s'éraillait ; elle vit, au pied de son lit, la caisse rouge de l'horloge, par la découpure de laquelle

s'apercevait, dans son éternel va-et-vient, le disque de cuivre du balancier; elle vit l'armoire de chêne où étaient serrés le linge et les vêtements, l'argent et les papiers, sans compter les bouteilles de liqueur de ménage, — menthe, cassis, coing, cerises à l'eau-de-vie, — à l'intention des parents, des amis, des voisins, même des étrangers qui venaient pour affaires (la clé de ce meuble-capharnaüm ne quittait jamais la poche de sa mère); elle vit la maie à pétrir, la commode gardant les effets de tous les jours, le coffre au linge sale; elle vit, en face du sien, le lit de ses parents, garni de vieux rideaux jadis bleus, maintenant enfumés, noirâtres; elle vit, au-dessus du foyer aux antiques chenets de fonte, le couvercle de zinc noirci fermant l'entrée du four et, au-dessus, sur la grosse pierre formant saillie, deux chandeliers en cuivre, une petite lampe à essence, une lanterne, un marteau, une boîte d'allumettes et une pile de vieux almanachs à couverture rouge; et plus haut encore, accrochés au mur, un collier d'œufs de perdrix et deux gravures pieuses, à teinte crasseuse, dans des cadres noirs; elle vit enfin, au plafond, les habituels paniers, — paniers où séchaient les fromages, paniers où l'on conservait pour la semence les haricots, les petits pois, les graines, paniers emplis de fleurs médicinales, — sureau, guimauve, violette, centaurée, bourrache, feuilles de noyer, fleurs de tilleul, — paniers enfin où s'accumulaient les bas de laine, bleus ou gris, les chaussons rapiécés; un gros paquet de fil — la mère, chaque hiver, filait au rouet — y voisinait avec un chapelet d'oignons, trois vessies et deux fiels de porc recroquevillés.

Cette vieille maison n'était en somme que la hutte primitive plus solidement construite, l'indispensable abri contre les intempéries, le refuge pour la préparation des repas et pour le sommeil des nuits; et les objets usuels, les objets d'une incontestable utilité pratique, seuls y trouvaient place. Il était bien question, depuis longtemps déjà, de construire à droite une chambre neuve où l'on pourrait avoir du mobilier qui ne s'abîmerait pas, et d'établir le four dans un local distinct. Mais le père ajournait sans cesse, à cause des ennuis et des frais que devaient occasionner ces réparations...

La mère n'était pas là : Maria eut l'idée de se rencogner,

de faire encore un somme, car il n'était que cinq heures et demie. Mais un beau coq noir vola de la cour sur l'entrousse[1] fermée d'où il lança un cocorico aigu et prolongé : salut à l'aurore, hommage au printemps, espoir en la vie. Dans la cour, le chien Castor aboyait après une truie qui grognait, des poules « coc-cotèrent », ayant déjà pondu. Une vache mugit dans l'étable voisine. Enfin des roucoulements partirent d'une grande cage en bois suspendue près de la porte d'entrée, qui servait de prison à deux tourterelles apprivoisées, — cependant que le coq, s'étant risqué à l'intérieur de la pièce, cherchait les miettes sous la table et lançait à ses compagnes du dehors des gloussements d'appel. — Tous ces bruits achevèrent d'éveiller Maria. Elle se dit qu'au surplus elle aurait mauvaise grâce à dormir encore parmi toute cette vie exubérante : elle secoua sa torpeur, s'habilla vite et sortit.

L'unique corps de bâtiment — maison, étable, grange et seconde étable, dite « à débarras » — avait un air vieillot, avec ses murs bas lézardés, que deux treilles anémiques garnissaient mal, et sa toiture, de tuiles effritées, moussues, qui s'affaissait par endroits. La cour était formée du petit losange irrégulier qui séparait le bâtiment de la rue; le tas de fumier y voisinait avec l'abreuvoir, sur lequel un prunier vétuste inclinait ses branches fleuries, face à la grange, en bordure du chemin; un hangar couvert de genêts, servant d'abri aux voitures, s'adossait à un acacia de belle taille. Là non plus rien n'avait changé.

La mère, rentrée à la maison, reparut presque aussitôt avec une cruche et un pot de fer-blanc, celui-ci tintinabulant dans celle-là : elle allait traire. Maria la rejoignit à l'étable.

Le père procédait au pansage : de la brosse et de l'étrille, il s'escrimait après l'une des vaches qui, tête penchée, cou tendu, savourait béatement les délices de l'opération. Mais il l'abandonna, passa dans la grange et, par des lucarnes ménagées à dessein dans le mur, il fit glisser des fourchées de foin dans les crèches. Il y avait quatre vaches et une génisse de deux ans déjà forte; plus, un tout jeune veau destiné à la vente. Maria hésita un peu à se risquer derrière la litière dans

1. Petite barrière placée en avant du seuil jusqu'à mi-hauteur, et que l'on tient fermée pour empêcher l'intrusion des volailles quand la porte est ouverte.

l'étroit espace mal pavé qui restait comme passage : ses dix-huit mois de pension l'avaient déshabituée du contact quotidien des bêtes, lui donnaient des velléités de délicatesse citadine et bourgeoise. Elle se fit violence, sachant que ses parents tenaient beaucoup à ce qu'elle demeurât paysanne dans l'intimité, les deux années de pension qu'ils s'étaient décidés à lui payer n'étant destinées qu'à lui assurer, pour l'extérieur, des manières « distinguées » propres à la différencier du commun. L'effort de la fillette fut récompensé : elle ressentit bientôt pour ces bêtes, dont elle savait les noms et les particularités, un peu de sincère intérêt. Elle s'en fut caresser la Mignonne, toujours belle, quoique fort âgée ; par contre, la Rosée avait maigri.

— Pas étonnant ! — dit le père, — elle a eu beaucoup de lait tout l'hiver.

Et il lui fit constater que les deux jeunes, la Brunette et la Finette, avaient pris de la valeur et que la génisse promettait de devenir une vache rare.

On détacha le veau, qui s'en fut teter sa mère en grande hâte : il était de la Brunette, mais il tetait la Finette aussi, et encore le bourrait-on de riz bouilli qu'on lui ingurgitait à la cuiller. Mais il engraissait à vue d'œil ; il approchait de peser cent kilos, à sept semaines, — ce qui ne se voit pas tous les jours !

Avec sa mère, Maria se rendit ensuite dans l'étable à débarras. Charlot et la chèvre logeaient à l'entrée. Le fond servait d'atelier à Vaureil, par les mauvais temps : il y avait un établi avec des instruments de charronnage, des cognées, des scies, des tarières ; il y avait une réserve de bois de travail, des branches de chêne seulement équarries et redressées en tas contre le mur ; il y avait des claies faites d'avance et des barreaux tout façonnés, prêts à être utilisés en cas de besoin, et des manches séchés au four dont l'écorce calcinée tombait, et un paquet de gaules pour toucher les vaches, soigneusement dépouillées de leur première pelure. On y voyait encore une meule à aiguiser, un « machet » pour broyer le chanvre, un pressoir pour faire de la « pilée[1] » ;

1. Farine d'avoine, dont on fait du potage en carême.

enfin, au plafond tapissé de toiles d'araignée, des barreaux parallèles supportaient une kyrielle de fourches, de râteaux, de faux emmanchées, tous les outils chômant jusqu'à l'été.

La chèvre avait deux petits qu'on emprisonnait dans un tonneau défoncé : de n'avoir pas d'espace pour gambader, ils se reposaient mieux et croissaient plus vite. Maria se chargea de les faire teter pendant que sa mère s'occupait des volailles couveuses et des jeunes poulets qui achevaient de peupler cette étable. Une grosse poule noire au cou bronzé pépiait, gloussait, donnait du bec dans les miettes de pain pour montrer à ses poussins nés de la veille comment ils devaient s'y prendre pour se nourrir ; et eux, petits paquets duveteux, blancs, bruns, noirs, profitaient de la leçon, s'essayaient à l'imiter, à picorer quelques miettes. Un peu plus loin, dans une mannette garnie d'avoine, mangeait une oie couveuse : sous la crèche de l'âne s'apercevait son nid, un plateau rembourré de foin où quinze œufs étaient groupés. Une poule grise, immobile, comme indifférente, toute à sa mission, s'étalait dans un nid proche. Et dans un troisième, où avait couvé la grosse noire au cou bronzé, on voyait les débris saignants des coquilles rompues par les becs frêles. Un pauvre petit cadavre aplati de poulet mort-né adhérait encore à sa coquille. Auprès, un autre œuf, intact : Maria le prit et le remua, ce qui le fit glouglouter; pour celui-là — non fécondé — vaine avait été la chaleur de l'incubation. Maria l'ayant laissé tomber sur le pavé, il s'en échappa un liquide jaunâtre, — blanc et jaune mêlés et pourris, — d'où s'exhalait une odeur fétide. Madame Vaureil, accroupie auprès des poussins dont elle surveillait le repas, ne manqua point de reprocher à la petite cet œuf qu'elle avait cassé là, au lieu de le porter au fumier.

Castor, le chien tigré aux poils ras, demi-berger, demi-dogue, se présenta dans l'embrasure de la porte; mais les deux femmes le chassèrent parce qu'il allait tout révolutionner dans l'étable : il s'en fut, appelé d'ailleurs par Vaureil qui envoyait les vaches à l'abreuvoir. Vint ensuite la chatte, toute noire, avec des taches blanches sous les yeux rappelant les larmes des draperies funèbres : c'était la gâtée de Maria, cette jolie bête très familière, très affectueuse ; elle ronronna

près d'elle avec des *miaou* discrets pour attirer l'attention. La poule se fâcha, craignant pour ses petits; elle hérissa ses plumes, poussant des *cot! cot! cot!* d'alarme, prête à fondre sur l'ennemi.

— Va-t'en, minette, va-t'en! — fit la mère.

Mais la jeune fille, l'ayant attrapée, lui fit un gîte sur son bras replié, lui parla gentiment :

— Tu viens me dire bonjour, ma vieille minette... Tu me reconnais, dis, ma belle!

Confiante, heureuse d'être caressée, la chatte fermait les yeux, prenait une pose alanguie, tout en continuant un ronron très doux.

Les chevreaux, ayant fini de teter, se dégourdissaient les jambes en sautant : leurs cabrioles amusaient la fillette, mais elle dut, sur l'ordre de sa mère, les remettre dans leur tonneau bien vite.

L'oie, depuis longtemps, ne mangeait plus : une dizaine de becquées dans la mannette d'avoine, — un farfouillement hâtif de son grand bec jaune, — et elle était retournée à son coin s'anéantir dans son rôle de couveuse. Madame Vaureil l'attrapa par une aile et la mit dehors pour qu'elle s'en allât boire à la mare et faire un peu d'exercice. Puis elle assembla les poussins dans son tablier, se saisit de la grosse poule noire au cou bronzé et porta toute la famille dans la cour, à l'endroit le mieux abrité; elle ne garda qu'un petit blanc très faible, qui semblait ne pas vouloir vivre; elle le posa, auprès du foyer, dans un vieux pot où l'on conservait d'habitude la braise éteinte : sur un lit de chiffons, il y piaula toute la journée.

— Tu en as, du travail, maman, avec toutes tes bêtes! — dit Maria.

— Heureusement, c'est la dernière année que je suis seule : l'année prochaine, tu seras là pour m'aider; tu ne peux pas toujours faire la demoiselle, vois-tu, ma fille...

III

Louis Vaureil, le père de Maria, était un petit homme brun, nerveux, aux gestes prompts et à la voix brève. Robuste,

en dépit de sa taille exiguë, et travailleur acharné ; point ivrogne, mais grand fumeur de pipes. Vaniteux, il aimait à proclamer ses mérites, ses prouesses : il avait accompli en un minimum de temps telle somme de besogne; il le disait et s'en montrait fier. Il était de même fier de ses animaux, de ses récoltes, et il avait grand orgueil de ses marchés, se targuant toujours d'avoir roulé son acheteur ou son vendeur. Au surplus, ses affirmations étaient sujettes à caution : lorsqu'il discourait avec des voisins, ou bien sur la place de Rigny, le dimanche, ou bien encore aux foires de Cos, de Vazeuil ou d'Hirson, il ne craignait pas, pour mieux épater son public, d'altérer la vérité. On connaissait dans toute la région sa façon d'incliner la tête, de fourrager dans sa barbe noire, courte et drue, qu'il gardait toute, de fermer un œil et d'émettre une énormité entre deux bouffées de pipe.

Ce qui achevait de le rendre infatué de lui-même, c'était son double titre de propriétaire et de conseiller municipal. Il discutait volontiers sur les affaires communales, parlait des chemins qu'il faudrait améliorer et des réparations urgentes à exécuter aux écoles, aux lavoirs.

Bien entendu, c'était avec les pauvres gens, métayers et journaliers, qu'il faisait ainsi l'homme compétent, car, aux séances du conseil municipal, il n'était, comme tous ses collègues, d'ailleurs, qu'une très insignifiante unité, se bornant à approuver les déclarations du maire, M. Breuron, le châtelain des Saurêts, ou celles de M. Maugenest, son comptable, qui avait, comme adjoint, la direction effective des affaires communales. Vaureil respectait et admirait M. Breuron, qui était l'incarnation vivante de la fortune et du pouvoir, et il respectait aussi ses sous-ordres, en proportion de leur importance. Quand, le dimanche, il faisait sa manille au Café Rambert, il choisissait toujours ses partenaires parmi les gens du château : ses partenaires, c'étaient Gaulmin, Fontanes, — les régisseurs, — Duprat, Vincent, — les gardes, — même, quelquefois, honneur suprême, M. Maugenest, en personne ; en cas d'absence des « grosses légumes », c'étaient le jardinier Ressot et le cocher Machuret. Les serviteurs de l'homme riche lui semblaient très décoratifs et bien plus dignes que les vulgaires cultivateurs d'être ses commensaux.

Du reste, par atavisme, Vaureil était des leurs. Son père avait été longtemps bouvier principal à la grande ferme des Saurêts. Il y avait laissé la réputation d'un homme laborieux, tatillon, méticuleux et avare. Sur le tard, à cinquante ans, il s'était résolu à épouser une « basse-courière » de trente-cinq. Les nouveaux mariés avaient tout de suite acheté cette petite exploitation de Jonçay, — cinq hectares et quelques ares. — Mais leurs pécules réunis n'avaient pas suffi à payer tout ; l'emprunt libérateur et funeste avait pesé sur leur vie, et, par politique d'épargne, afin de se liquider plus tôt, ils avaient, placé dans les fermes, dès l'âge de douze ans, Louis, l'unique fruit de leur union tardive.

Domestique jusqu'à vingt-quatre ans, le garçon s'était habitué aux grands labeurs de la vie terrienne. Puis, ses parents étant morts à quelques mois d'intervalle, il était venu se fixer à Jonçay et il avait épousé sans tarder Clémence Denier, la fille d'un cultivateur aisé de Vazeuil.

Tout de suite Clémence s'était montrée bonne ménagère, rude abatteuse de besogne et d'une économie confinant à l'avarice. Peu loquace, point prétentieuse, simple, modeste, elle avait été pour Vaureil l'auxiliaire incomparable, la diligente abeille uniquement préoccupée de grossir la provision de la ruche. Sans avoir jamais la pensée d'améliorer leur existence matérielle, qu'ils ne concevaient même pas différente, les époux réservaient la meilleure part des revenus de leur exploitation. Ils avaient acheté deux autres champs, près de trois hectares, et il leur restait pas mal d'argent : trois mille francs placés et deux mille cinq cents francs — or et billets — dans l'armoire. Ils rêvaient de s'agrandir encore...

L'idée que leur fille serait riche leur souriait agréablement. Pourtant ils avaient bien hésité avant de l'envoyer à cette pension de Maleville. Il avait fallu pour les déterminer la triple pression du curé, de la sœur, directrice de l'école de Rigny, et de madame Maugenest, dont les deux filles, Marguerite et Alice, avaient passé cinq ans à Sainte-Anastasie. Et encore, toutes ces autorités n'avaient-elles pu convaincre Clémence ; mais Vaureil s'était décidé brusquement, par orgueil, en songeant qu'après deux années de pension sa fille pourrait, le dimanche, fréquenter mesdemoiselles Maugenest, toutes les dames

« très bien »... Mais il ne voulait pas qu'elle devînt une « feignante », ça, non! et, à la maison, il exigeait qu'elle s'habituât à toutes les besognes.

IV

— Allons, Clémence, dépêche-toi de te préparer! que nous partions labourer, — dit Vaureil après avoir déjeuné. — La petite suffira bien à la besogne d'ici.

Règle générale, Vaureil était toujours affairé, toujours talonné par quelque travail urgent. Maria fut peinée de voir sa mère prendre l'aiguillon : elle jugeait que ce n'était pas le rôle d'une femme de s'en aller parcourir un guéret pendant plusieurs heures pour diriger des vaches. Elle s'affinait; les nécessités de la culture cessaient de lui paraître naturelles. Ses parents, et tous les paysans de Rigny qui, bien plus malheureux encore, ne jouissaient pas du bénéfice de leurs peines, lui semblèrent des ilotes, des parias; elle en fut affectée.

Ainsi, à ceux dont le cerveau se développe, les indispensables travaux manuels paraissent plus cruels. Pour garder leur part de bonheur, faut-il donc que les petites gens ignorent à jamais l'harmonie, la beauté des choses et la conscience vraie de leur rôle?...

Quand elle eut dégarni la table, lavé la vaisselle, balayé la maison, épousseté les meubles, Maria fit un brin de toilette et s'en fut rendre visite aux voisins.

Il y avait cinq maisons d'un seul tenant, dans un état d'extrême vétusté, de délabrement misérable : les murs de torchis s'inclinaient et leurs lattes se montraient à nu; des madriers étayaient les pignons menaçant crise; les pariétaires, les chardons, les orties, les mauves croissaient au sommet du toit, où un recouvrement de terre maintenait le chaume; les cheminées dégradées émergeaient d'entre les carcasses de ces plantes dont quelques-unes se paraient déjà de feuilles nouvelles.

Ces chaumières étaient établies perpendiculairement à la

rue, du côté opposé aux bâtiments de Vaureil, le pignon en face de l'abreuvoir au prunier. Trois seulement étaient occupées, sur cinq. Leurs vieilles portes, noires et rugueuses des intempéries reçues, se doublaient vers le bas de planchettes grossièrement clouées, lesquelles avaient la prétention de boucher les interstices laissés par l'usure des seuils ; elles étaient en deux parties, le bas formant entrousse. Les lucarnes à quatre petits carreaux, juste au ras du chaume, — qu'on touchait facilement de la main, — avaient leurs contrevents déjetés que des ficelles attachaient au mur. Dans le chemin, large de trois mètres, qui servait de cour commune à ces maisons, un vieux four en plein vent offrait sa façade noire ; il y avait aussi des cabanes, faites de planches, de paille et de mottes, pour les volailles et les lapins ; il y avait enfin de petits espaces circulaires, en des clôtures de branches entrelacées, où chaque locataire assemblait les excréments de ses bêtes, les cendres du foyer, la suie, les terreaux de sa part de cour : cela croupissait toute l'année, les pelletées s'ajoutant aux pelletées, et, le printemps venu, le tas entier allait fertiliser le sol du jardin. Devant les portes il ne demeurait qu'un passage étroit, formant rigole aux temps mouillés ; et l'horizon était masqué entièrement par la grosse bouchure sur levée d'un champ appartenant au domaine de Fazière, qui limitait le cul-de-sac.

La première porte, celle des Lacroix, était fermée à clé. Maria n'en fut pas étonnée : les Lacroix, des journaliers déjà vieux, dont les enfants étaient mariés ou placés, partaient tous les deux travailler dans les fermes.

La seconde porte était ouverte en sa partie supérieure. Maria s'accouda sur l'entrousse, peu désireuse d'entrer, car elle n'avait pour la locataire qu'une sympathie très médiocre.

— Eh bien, mère Lamoine, ça marche? — cria-t-elle.

La mère Lamoine, une septuagénaire à figure rouge, atteinte d'un tremblement nerveux qui lui donnait un air pitoyable de mannequin articulé, pétrissait dans un plat de tôle posé à même la table, bien qu'il fût enduit de terre humide, des pommes de terre et du son pour ses poules.

— Pas fort, madame, pas fort! — fit-elle en levant ses gros yeux d'un air effaré.

— Vous ne me reconnaissez pas, mère Lamoine?

— Ah! mon Dieu Seigneur, c'est la Maria!... Entre donc, ma fille, entre donc, viens t'asseoir un moment... Dame! écoute, il n'y a bien presque qu'à ta voix que je t'ai reconnue : mes yeux baissent, et on te voit si peu depuis que tu es dans les écoles!

Maria prit le parti d'entrer, mais ne s'assit pas ; et tout de suite son regard se fixa sur le lit du fond, où le père gisait, cloué par la paralysie. Seuls, dans la face morte qu'une barbe hirsute envahissait, les deux grands yeux fiévreux conservaient une flamme de vie.

— Ah ! nous avons bien du malheur, nous autres ! — continuait la vieille. — Pense donc ! voilà la cinquième année que le père est ainsi, à ne pouvoir bouger ni pieds ni pattes, à ne rien dire, à ne rien comprendre. Il faut le faire manger et boire tel qu'un enfant, et s'occuper de lui nuit et jour. Je te réponds que c'est triste!... Et dire que nous avons été si heureux, dans le temps que nous étions en domaine avec mes parents!...

Maria regardait maintenant l'intérieur misérable de cette chaumière : les cavités du sol battu où s'accumulaient les immondices, les deux pierres qui servaient de chenets, les vieux meubles ternes et poussiéreux qui sentaient aussi la ruine et la mort. Pourtant une quenouille garnie de chanvre, appuyée à l'armoire, indiquait que la vieille filait encore, en dépit de son tremblement.

Quand elle eut épuisé le chapitre des détails sur sa jeunesse heureuse, la mère Lamoine en revint au présent :

— Par chance, la dame du château nous est bien bonne. Elle nous fait envoyer tous les ans une voiture de bois et deux sacs de farine ; et, des fois, elle apporte pour mon vieux des bouteilles de vin bouché. Mes filles me fournissent aussi quelques provisions. Ça fait qu'avec ce que je peux gagner en filant pour les uns et pour les autres, nous vivons quand même.

Elle se mit ensuite à déblatérer contre sa voisine la mère Lacroix, la « ch'tite[1] » Nette, comme elle disait, avec qui elle

1 « Ch'tit », de « chétif ». S'emploie dans le sens de « mauvais », dans nos provinces du Centre.

était en guerre éternelle. Elles s'étaient maintes fois injuriées, cognées même en trois occasions.

— Tiens, je ne sais plus comment nourrir mes poules : je suis obligée de les appeler et de les faire manger là, à la maison : autrement, celles de la ch'tite Nette sont toujours avec et dévorent la meilleure part... Elle n'est jamais chez elle : ses pauvres bêtes crèvent la faim et font du tort aux bêtes des autres.

Il y avait quelque chose de tristement comique à voir de quel air furieux elle racontait cela : son tremblement nerveux s'en accroissait et sa grosse face en devenait pourpre.

Maria connaissait depuis longtemps tous les propos de la bonne femme qui, impitoyablement, se succédaient, toujours identiques et toujours dans le même ordre : lamentations sur le sort de son vieux et sur le sien, rappel de sa jeunesse plus heureuse, couplet sur les libéralités de la dame, plaintes colérieuses contre la Nette. C'était un programme invariable. De plus, elle savait par ouï-dire que la mère Lamoine était une mauvaise femme, tracassière et rancunière autant que bavarde, et que le pauvre vieux paralytique avait passé en sa compagnie une dure existence : elle subit son discours comme une corvée et, incommodée d'ailleurs par les relents douteux qui flottaient dans la pièce, sortit sans s'être assise.

A quelques pas, le troisième locataire, un petit homme grisonnant, claudicant, imberbe, la mine terreuse, se tenait tout voûté dans l'enclos à fumier correspondant à sa demeure et, armé d'une fourche au manche très court, il chargeait sa brouette.

— Bonjour, Raspaut ! — dit Maria. — On jardine ?

— Ah ! oui ben ! — répondit-il brusquement.

D'intelligence très rudimentaire, il habitait seul. Le jardinier du château l'employait parfois à arracher de l'herbe ou à ramasser les feuilles sèches en automne ; le reste du temps il faisait des tournées dans la commune pour recueillir des quignons de pain, des sous.

La fillette s'aperçut qu'il l'examinait avec des yeux étranges, des yeux où passaient des lueurs de luxure bestiale : elle eut peur et partit vivement.

Elle fit dans la rue un trajet de cinquante mètres, et par-

vint à la « locaterie » des Pinel, les derniers habitants du hameau. La cour, devant leurs bâtiments, de construction relativement récente, était close d'une palissade goudronnée. Dans le jardin, qui bordait la rue et la cour, le père Pinel bêchait. Maria s'approcha de la barrière pour lui dire bonjour, car elle aimait bien ce grand vieillard au visage rose et aux cheveux blancs, qui était gai, un peu taquin et avait toujours le mot pour rire.

— Je veux trinquer avec toi, belle demoiselle ! — dit-il, après les phrases d'accueil.

Il quitta son travail et s'en fut avec elle à la maison. La mère, péniblement, terminait son ménage : trop grosse et asthmatique, elle était toujours essoufflée. Elle versa un doigt de cassis dans de grands verres à vin et ajouta « un p'tit » d'eau-de-vie pour « y relever ». Tout à fait campagnarde et quelque peu sotte, la bonne femme écorchait tous les mots. Par contre, le père s'exprimait avec facilité, quasi correctement. Dans sa jeunesse, il avait conduit les machines à battre et, d'aller ainsi d'une ferme à l'autre deux ou trois mois chaque année, cela lui avait délié la langue ; — cela, et aussi ses entretiens fréquents avec un sien voisin de cette époque, un vieil avocat original qui, à la suite de chagrins intimes, était venu se fixer à la campagne. — L'influence de M. Desmoulières — c'était le nom de cet avocat — avait fait de Pinel un philosophe simpliste, anticlérical et républicain convaincu. Il était enfin, par goût naturel, grand chasseur. Tout cela le faisait très mal considérer par M. Breuron et ses sous-ordres, d'autant plus mal que les pièces de sa petite propriété étaient englobées entre Siraudin, Fazière et les Cornillards, domaines qui tous avaient pour maître le châtelain des Saurêts. Les lapins, les lièvres, les perdrix, les faisans, ignorant absolument les limites territoriales, et les droits individuels, circulaient sans cesse de Siraudin à Jonçay, et le brave père Pinel, qui s'offrait le luxe d'un permis, avait longtemps fait de bonnes prises sans trop marcher. Mais l'attrait d'un beau coup l'avait amené plus d'une fois à pénétrer sur les terres de l'homme riche ; les gardes, s'en étant aperçus, s'étaient mis à le surveiller de près et il y avait eu des scènes d'une drôlerie épique, le chasseur très rusé, les dépistant au moment où ils comptaient le captu-

rer. M. Breuron en était arrivé à faire placer de hauts treillis en avant des haies mitoyennes pour arrêter au moins le gibier à poil. Plus tard il avait acquis, moyennant une légère redevance, le droit de chasse sur la propriété de Vaureil, de façon à encercler tout à fait le minuscule territoire de son ennemi.

Cette platitude de Vaureil consentant à affermer sa chasse au bourgeois avait mécontenté beaucoup le père Pinel. Les deux voisins gardaient de bonnes relations apparentes, s'entr'aidaient même pour les travaux d'été ; mais un froid en demeurait, annihilant toute l'ancienne cordialité expansive et familière. Auparavant ils étaient deux contradicteurs acharnés, et leurs discussions restaient en l'esprit de Maria parmi ses plus vifs souvenirs d'enfance. Vaureil disait que le pays avait de la chance de posséder les Breuron, bourgeois bien dignes de la fortune, qui faisaient vivre heureux une quantité d'employés, occupaient les ouvriers et secouraient les pauvres. Le père Pinel soutenait l'opinion contraire, disant que la misère d'un pays est en proportion du nombre de châteaux qu'il possède, que l'argent dépensé par les châtelains est le produit de bien des injustices et de bien des iniquités, qu'il y aurait sans doute moins de vieillards sans ressources, si tant de gens n'étaient pas toute leur vie les inconscientes victimes des riches. Et il parlait des métayers besoigneux, travaillant ni plus ni moins que des bêtes pour la subsistance et l'abri, et des journaliers auxquels on donnait un salaire de famine. Vaureil, s'emballant, répliquait qu'il y avait eu, de tout temps, des riches et des pauvres, et qu'il y en aurait toujours, qu'on ne pourrait jamais changer cela. A quoi ripostait Pinel que c'était justement l'idée du changement impossible, ancrée dans trop de cervelles, qui permettait aux privilèges, aux abus, de subsister indéfiniment, et que les gros propriétaires, les curés faisaient leur possible pour maintenir cette croyance, principe même de leur domination.

— Eh bien, père Pinel, est-ce que vous continuez de vous disputer toujours avec papa? — demanda Maria.

— Nous avons cessé : ça ne servait à rien, tu comprends ; nous sommes, ton père et moi, aussi têtus l'un que l'autre... Ah! mais toi, on t'élève aussi dans les bons principes, à ton couvent de Maleville ! il ne faudra pas trop

venir me voir, car je suis, moi, un homme dangereux, un semeur de mauvaises idées.

Et il riait, toujours gai, toujours d'humeur égale.

Il avait cependant de grands ennuis par le fait de son fils unique, marchand de vins à Cresset, qui était en train de mal tourner. Il aimait la vie large, ce fils, allait aux foires en bel équipage, faisait bonne chère et jouait, se payait même, disait-on, le luxe d'une maîtresse. Le père avait emprunté pour l'établir, et emprunté encore, à deux ou trois reprises, pour le tirer d'embarras, en sorte que son bien était grevé d'hypothèques. Il avait cru d'abord à la sagesse, à l'intelligence de ce fils, qui rêvait grand, et la déception était cruelle. La mère se désespérait de sentir planer sur eux la gêne et peut-être la misère. Mais lui tenait à sa réputation de joyeux vivant : il ne montrait rien de son trouble.

Avec lui, Maria était loquace et joyeuse aussi, bien plus qu'avec ses parents.

Avant de rentrer, la fillette qui devait préparer le repas d'une heure, — autrement dit « le goûter », — alla faire au jardin provision d'oseille pour une omelette. Elle s'y attarda, humant l'air printanier et contemplant l'horizon familier de son enfance. On voyait de là les fermes proches de Siraudin, de Fazière et des Cornillards, et la maisonnette du garde Vincent au bord des taillis qui dissimulaient le château; du côté de Bloux, vers l'ouest, on distinguait une assez lointaine colline aride et nue sur laquelle régnait seulement une longue rangée de châtaigniers géants : c'était la côte du Bois des Fées, — appelée aussi la côte des « turlus », — car elle marquait la limite d'une région sablonneuse, caillouteuse et maigre où foisonnaient les courlis, et l'on dénommait vulgairement ces tristes oiseaux les « turlus ».

C'était là le seul horizon de Jonçay, hameau perdu dans un repli de vallon; et encore fallait-il être en arrière des bâtiments pour en jouir : de la cour, toute vue était bornée par les grosses haies des cultures voisines.

V

Le matin de Pâques, Maria fit sa visite aux Lacroix. Le père avait cinquante ans et paraissait davantage; les os saillaient dans son visage maigre, ridé, tanné, que barrait une forte moustache rousse coupée en brosse. Il parlait peu et baissait les yeux comme un enfant timide; mais ses rares phrases s'accompagnaient d'un sourire vague, pincement de lèvres plutôt, qui faisait qu'on n'était jamais bien fixé sur leur sens : — railleuses ou sérieuses, on ne savait. — C'était un fataliste aigri par la souffrance, et tous les sentiments spontanés semblaient morts chez lui. Nulle peine, nul déboire, nulle catastrophe ne pouvait changer l'expression d'indifférence de son visage ascétique, ni empêcher le sourire énigmatique de suppléer aux paroles rares. Il donnait la double idée d'un résigné passif et d'un révolté sournois.

Par contre, la femme, grande et forte, figure virile, sans dents, était bavarde, toujours informée des petites nouvelles du pays, qu'elle s'entendait à amplifier et à répandre.

Maria s'inquiéta des enfants, des deux plus jeunes, en particulier, Jacques et Francine, ses amis du premier âge.

— Ils viendront, sans doute, dans la journée? — fit-elle.

Mais la Nette répondit que c'était peu probable : ils étaient trop loin, tous deux domestiques de ferme, Jacques à Saint-Ponayre, et Francine au Gérain, derrière Bloux.

— Ils ne viennent, vois-tu, que pour m'apporter leurs effets à racommoder... Autrement, pour ce qu'il y a à prendre chez nous !...

Jacques en avait, justement, des effets à raccommoder : dans la matinée du lendemain, Maria le vit arriver avec un grand panier tout plein, et, aussitôt, elle courut dans la rue pour lui dire bonjour. Il était grand et fort comme sa mère, mais concentré comme son père; il avait des yeux de franchise dans une grosse figure aux traits corrects, placide et sans

malice : en somme, un bon géant aux allures timides. Elle allait croissant avec sa taille, sa timidité. Chaque fois il était plus gêné devant sa camarade d'enfance qui s'instruisait à la ville, qui devenait une belle demoiselle : c'est à peine s'il osait encore la tutoyer. Maria, pourtant, restait avec lui confiante et gamine.

— Tu t'en souviens, Jacques, du jour où tu m'as cueilli des merises?

La figure du garçon s'éclaira d'un bon sourire. Parbleu, s'il s'en souvenait !

— Les tourterelles vont toujours bien ? — demanda-t-il.

— Oh ! oui. Quand je suis en vacances, elles m'éveillent tous les matins : sitôt qu'il fait jour, elles se mettent à chanter, les chères petites ! Je les aime beaucoup !...

Ils causèrent un moment, se rappelant des épisodes d'enfance qui les rapprochaient. Et, avant de le quitter, Maria lui tendit sa fine main d'écolière, qu'il pressa bien fort dans sa large main déformée et durcie par le travail.

VI

Ce souvenir des merises et des tourterelles datait de l'année où Maria et Francine avaient fait leur première communion. Jacques était alors domestique dans un domaine de Vazeuil, tout près, et il venait à Jonçay chaque dimanche, ou presque.

Ce dimanche-là, le deuxième de juillet, le soleil rayonnait puissamment dans un beau ciel d'été. Vers quatre heures de l'après-midi, Maria conduisit ses vaches au pré de la rivière, où elle avait mission de les garder jusqu'au soir. Francine voulut lui tenir compagnie; Jacques, qui prenait le même chemin pour rentrer chez son maître, se joignit à elles.

Assez éloigné de Jonçay, le pré avait accès dans un petit chemin desservant les cultures ; il s'inclinait en pente douce vers le Bizon, qui le longeait tout entier et le séparait d'un pré de Siraudin. Il était déjà très herbeux : les tiges, coupées trois semaines auparavant, s'étaient haussées sous l'im-

pulsion d'un nouvel effort et commençaient d'effacer les traces de faux. Au milieu, entre un saule et une touffe d'épines, une fontaine déversait son trop-plein dans le ruisseau par une sorte de large dépression où se creusait une mare, ainsi constamment fournie d'eau claire : seulement, les bêtes hésitaient d'y aller boire, parce qu'elles enfonçaient profondément dans ce terrain saturé d'humidité.

Comme la fontaine, le Bizon était bordé de saules et de buissons épineux, que dominaient une rangée de vernes, quelques peupliers et quelques grands chênes. Cependant que les vaches s'étaient mises à pâturer avec satisfaction la jeune verdure, ce fut dans ce rideau d'ombre de la rive que se réfugièrent tout de suite les enfants. Jacques, alors âgé de quinze ans, était un gamin peu causeur, mais passablement espiègle. Il commença par faire toute sorte de misères à Castor, lançant très loin un caillou après lequel il le faisait courir, lui frottant les oreilles et le bousculant lorsqu'il revenait avec une nuance de reproche dans son bon regard; il l'attira même sur l'extrême bord du ruisseau, pour le plaisir de l'envoyer. d'une poussée brusque, rouler au fond. Les deux fillettes s'étant assises au pied d'un jeune chêne au tronc lisse, il sortit de sa poche et leur présenta un supplément du *Petit Journal* qu'il avait acheté le matin à Vazeuil. Séduites par les gravures coloriées, elles eurent des exclamations admiratrices. C'était, à la première page, un général en grande tenue, tout chamarré de croix et de médailles, le képi aux feuilles d'or fièrement campé sur sa tête énorme: les petites lui trouvèrent l'air méchant, mais Jacques leur raconta, sur la foi du texte intérieur, qu'il avait à son actif vingt-deux campagnes et des exploits sans nombre, et que sa physionomie était simplement guerrière. Le verso de la dernière page montrait un accident d'automobile. Dans le fossé d'une route, en pleine campagne, gisait le véhicule renversé; l'un des voyageurs se relevait ensanglanté, mais son compagnon demeurait engagé sous la voiture, et des paysans éperdus se précipitaient pour leur porter secours : — tout cela grossier et criard, une débauche de couleurs vives masquant les imperfections du dessin. — Après avoir regardé longtemps le général et le « malheur », ils parcoururent l'intérieur,

regardant les titres des nouvelles : *le Chagrin de Berthe, Trop tard, la Fin d'un Rêve, Martha.*

— Lisons *le Chagrin de Berthe*, veux-tu, Jacques? — demanda Francine.

— Je veux bien, — répondit-il, condescendant. — Moi, je l'ai lu déjà : je t'assure que c'est joli !

Francine avait étalé le journal sur ses genoux, et Maria, la tête sur son épaule, lut en même temps qu'elle, pendant que Jacques, malignement, observait les visages des petites pour y suivre le reflet des sentiments que leur causaient les péripéties de l'histoire.

Donc, Berthe, l'unique fille de M. Durand, riche négociant enrichi dans la quincaillerie, avait la douleur de se voir dédaignée par un jeune lieutenant de cuirassiers, le baron Raoul-Edmond de Paillefoy, un noble de vieille souche, qui ne transigeait pas avec les principes. Conquis, subjugué d'un seul coup, incapable de résister au souverain charme de Berthe, il l'avait grisée, au cours d'une soirée mondaine, par des aveux sincères autant que passionnés. Mais, après s'être enquis de ses origines, il estima que les cinq cent mille francs de la dot ne doraient pas suffisamment la quincaillerie paternelle : loyal, il en informa la jeune fille, puis, pour oublier, s'en fut en voyage. Et la pauvre délaissée se disait que ses parents avaient eu bien tort de la faire élever dans un couvent aristocratique, de la tenir au-dessus de leur famille et de leur entourage, de lui donner, par des fréquentations choisies, des espoirs à jamais irréalisables, alors que son nom roturier, son extraction trop humble devaient l'empêcher de se marier selon son cœur et selon ses vœux. De là son immense chagrin.

Les deux petites s'accordèrent pour plaindre le triste sort de cette pauvre demoiselle.

— Mais savoir si c'est arrivé? — questionna Maria.

Pour Francine, cela ne faisait pas de doute :

— Tiens, est-ce que ça serait là-dessus, si ça n'était pas arrivé !

Jacques, froidement, émettait son avis :

— C'est égal, elle devra bien en trouver d'autres, avec ses cinq cent mille francs !

— Pour sûr qu'elle en trouvera d'autres! riposta Maria. Mais ça ne sera pas la même chose : c'était M. de Paillefoy qu'elle aimait...

— C'est bien sa faute aussi! — conclut Francine. — En voilà une idée, de vouloir un noble comme mari!... Est-ce qu'ils valent mieux que les autres, les nobles?

Après un silence, Jacques dit gravement, regardant ses compagnes :

— Croyez-vous que ce soit si terrible que ça, l'amour?

— Nous le saurons plus tard! — répondirent-elles en souriant.

Ils se promenèrent ensuite bien sagement tous les trois, toujours suivant la rive ombragée du Bizon. Arrivés à l'autre extrémité, ils virent dans le pré des Rigaud, de Fazière, — qui prolongeait celui de Vaureil, sur le même côté du ruisseau, — un cerisier sauvage dont les branches supérieures étaient garnies de jolies petites cerises noires.

— Elles ont l'air bien mûres, les merises : voulez-vous que j'aille en cueillir? — proposa Jacques.

Bien que tentées au fond, les fillettes firent mine de s'opposer à cette escapade.

— C'est inutile, va : si ceux de Fazière te voyaient...

— Peuh? ils ne sont pas par ici!

Sans plus tarder, il escalada la bouchure, s'aidant d'une souche d'érable; hissé prestement dans le haut de l'arbre, il se mit à casser quelques-unes de ces petites branches aux beaux fruits, qu'il lançait à mesure sur le gazon du pré. En dépit de son assurance, c'était avec un peu de hâte qu'il commettait ce larcin bénévole: il avait peur d'être surpris et tancé. Étant redescendu, il fit passer, par-dessus la haie, à Francine et à Maria toutes les branchettes éparses qui, rassemblées entre leurs mains, furent d'énormes bouquets verts piqués de points rouges et noirs, — gracieux comme des bouquets de fleurs.

Tout en picorant des merises, les enfants reprirent leur promenade dans la partie opposée au ruisseau, que le soleil déclinant éclairait encore. Ils suivirent une bouchure touffue, séparant le pré d'un champ des Cornillards, où brillait la nappe dorée des épis mûrs. Et Jacques, soudain, qui, ma-

chinalement, inspectait les buissons, aperçut à hauteur d'homme une tourterelle couveuse, tranquille dans la verdure d'un vigoureux noisetier : son nid, fait de quelques ramilles sèches et suspendu comme un hamac entre les branches vives, demeurait invisible. Le jeune garçon ayant tout doucement prévenu ses compagnes, tous trois s'arrêtèrent et contemplèrent la tourterelle qui, impassible, esclave de son rôle, ne semblait pas les voir. A la fin, pourtant, elle releva un peu sa tête intelligente et fixa sur eux ses petits yeux expressifs, avec un air de leur dire :

« Je sais bien, allez, que vous avez découvert mon nid et que vous me regardez; mais je ne me sauve pas... Confiante, supposant que vous n'avez pas l'intention de me faire du mal, je reste là où le devoir m'attache... »

Jacques voulut secouer les branches pour l'effrayer et la faire envoler, afin de voir les œufs, mais Maria l'en détourna et ils s'éloignèrent lentement, sans la déranger. Maria dit :

— Quand les petits auront des plumes, je les prendrai pour les apprivoiser.

Ils revinrent ensuite auprès du ruisseau, et, à un endroit où la rive s'affaissait, ils descendirent dans le lit presque à sec que rendait déjà sombre le feuillage des vernes formant voûte. Ils marchèrent sur une couche de sable et de cailloux qui criaient sous leurs pieds, et les petites eurent peur à cause du grand silence mystérieux qu'ils troublaient sous la voûte obscure. A droite coulait un filet d'eau limpide : ils y trempèrent leurs mains toutes noircies par le jus de merises. Puis, Maria, à son tour, aperçut un nid dans un fouillis de ronces qui, de la rive, s'inclinait dans le vide : berceau de fauvettes déjà envolées; minuscule demeure abandonnée, grise et terne dans la verdure épaisse. Mais, comme les enfants étaient à l'âge des impressions neuves et des étonnements naïfs, ils admirèrent quel art architectural et quel sentiment du confortable avaient assemblé ces brins d'herbe sèche tapissés de crins et de laine. Sans parler, pleins de respect comme dans un temple, ils firent quelques pas encore et furent arrêtés par une dépression qui s'étendait à toute la largeur du lit. Une masse d'eau stagnait là, sans cesse animée par les frétillements des goujons et des ablettes qui la peuplaient ; des nuées de

libellules et de moucherons s'ébattaient à même la surface sombre ou voletaient au-dessus : — un grouillement d'êtres aquatiques et ailés, créatures d'une saison pour la plupart, qui s'agitaient néanmoins avec une prodigieuse ardeur, se poursuivaient pour s'entre-dévorer et connaissaient, en leur brève existence, toutes les féroces péripéties des vies plus longues !

Quand Jacques et ses compagnes eurent regagné la rive, le petit pré était tout entier noyé d'ombre. Les vaches, rassasiées, s'étaient couchées et ruminaient paisiblement; ils les firent lever : elles se dirigèrent vers la barrière, sans flairer seulement l'herbe. Alors le jeune garçon s'en fut à travers champs pour rejoindre sa ferme; les petites, lentement, rentrèrent à Jonçay avec les bêtes.

Quinze jours après, Francine et Maria étaient venues dénicher les tourterelles ; et Vaureil, cédant aux supplications de sa fille, avait passé deux dimanches à confectionner la grande cage de bois qui fut le logis des prisonnières.

VII

Le surlendemain de Pâques, vers huit heures du matin, des abois de Castor surprirent les Vaureil qui déjeunaient. Un jeune homme tendait le buste par-dessus l'entrousse fermée.

— Je ne me trompe pas, non... Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur Vaureil ; mais j'aperçois madame Vaureil et mademoiselle Maria...

C'était Paul Bouguin, de Cos, le frère de Lucie. On l'invita à entrer, à s'asseoir, et Clémence s'excusa de le recevoir dans un taudis pareil. C'était, en effet, jour de fournée et, conséquemment, jour de désordre. Le four béait, inquiétant ; une grosse gerbe de flamme rouge, léchait sa voûte. Sur les lits défaits s'étalaient des vannettes portant les miches en train de lever ; des linges, des couvertures dissimulaient et réchauffaient la pâte. Dans la maie ouverte abondaient les

pâtisseries en préparation, — une « couronne », un « tourton », pas encore arrosés, des croûtes de galette aplaties au rouleau : — une terrine ébréchée contenait la matière à étendre sur ces croûtes, — un mélange de fromage et de pommes de terre broyées que tachaient de noir quelques pruneaux confits. — Clémence, en camisole mince, bras nus jusqu'aux coudes et enduits de pâte, avait avalé une assiette de soupe en marchant; elle revint à la maie, s'occupa de garnir les croûtes. Les cheveux ébouriffés de Maria étaient poudrés de farine blanche ; elle avait la mine très rose d'avoir jeté du bois dans la flamme. Aussi bien l'haleine embrasée du four échauffait toute la pièce.

Paul était en cycliste, — culotte courte, bas noirs et souliers jaunes, — et coiffé d'une petite casquette fort seyante à sa fine tête blonde aux malins yeux bleus. Il avait laissé sa bicyclette dans un champ en bordure de la route, à cause du mauvais état de la rue. Il s'en allait à Vazeuil, chez un ami, et il était venu en passant, à la prière de sa mère et de sa sœur, afin d'annoncer à Maria qu'elle était attendue pour jeudi, — jour de foire à Cos, — que madame Bouguin désirait vivement faire sa connaissance, que Lucie avait mille choses à lui dire...

— Vous nous l'amènerez, n'est-ce pas, madame Vaureil? Maman vous attend toutes les deux pour déjeuner.

Clémence remercia, disant qu'il ne fallait pas compter sur elle, étant donné qu'elle serait toute la journée retenue au marché ; mais elle laisserait à Maria la liberté de se rendre chez son amie.

Paul roula une cigarette et accepta de boire la goutte, ce qui l'amena à dire, pendant que Maria cherchait dans l'armoire le bocal aux cerises :

— Voyez, monsieur Vaureil! l'année prochaine, j'enseignerai aux gosses que le tabac et l'alcool sont très nuisibles à la santé ; cependant je fume, en temps de vacances, cigarette sur cigarette, et, à l'occasion, je bois bien un verre et même deux.

Vaureil avait fini de manger ; il alla querir sur la cheminée sa pipe en racine de bruyère, à demi brûlée, et se prit à la bourrer consciencieusement.

— Peuh ! le tabac ne fait de mal qu'à la bourse et l'alcool n'est mauvais que si on en abuse.

— Je suis de votre avis, — répliqua Paul en souriant, — mais je n'en raconterai pas moins, par ordre, que l'un et l'autre sont des poisons dangereux.

Alors il se mit à philosopher sur l'hypocrisie humaine, et sur l'hypocrisie de l'enseignement en particulier :

— « Faites comme je dis, non comme je fais! » telle est la devise intime de tous les donneurs de conseils, des curés, des instituteurs et des autres. Il est vrai que nul ne se fait d'illusions sur le sort des avis qu'il débite. Pour mon compte, quand je dirai aux enfants de ne pas dénicher d'oiseaux parce qu'il est cruel d'arracher des petits à leurs parents et parce que les oiseaux sont les fidèles auxiliaires du cultivateur, je me ferai tout de suite cette réflexion qu'au premier jour de congé ils s'empresseront de chercher des nids pour les détruire ; quand je leur enseignerai la haine du tabac, de l'ivrognerie, je me dirai qu'aussitôt sortis de l'école ils fumeront et fréquenteront les auberges, faisant de leurs grandes soûleries des exploits à se rappeler, à raconter. Et, comme je saurai d'avance à quoi m'en tenir, le peu d'efficacité de mes conseils ne me causera ni étonnement ni tristesse.

C'était un sujet trop élevé : Vaureil se chargea de ramener le jeune homme à des questions plus terre à terre.

— Vous n'aurez guère lieu de vous faire du mauvais sang avec votre truc de bourgeois!... Le métier de votre père vous a semblé trop dur : je ne vous en blâme pas, allez! Celui qui peut vivre la plume à la main et à l'abri du mauvais temps est bien plus heureux.

Comme la plupart des travailleurs manuels, Vaureil entretenait contre les travailleurs en paletot noir une défiance mi-envieuse, mi-dédaigneuse, proche de la rancune ; et il gardait, avec ceux qui ne lui étaient pas supérieurs par la fortune, un franc parler qui ne ménageait rien.

— Seulement, vos parents ont besoin d'être calés ! Il en faut, des frais et du temps pour que vous arriviez à gagner de l'argent! Et encore je suis sûr que vous aurez de la peine à vous suffire, les premières années... Mon pauvre père m'a souvent dit qu'on l'avait loué à huit ans et qu'il avait, dès

lors, toujours fait pour lui. Vous, il est probable qu'à dix-huit ans, vous n'aurez pas encore touché un sou.

Paul comprit que, pour plaire à Vaureil buté dans une opinion préconçue, entier et de faible raisonnement, il suffisait d'abonder dans son sens : il le fit sans retard, ayant peut-être l'intuition que, parmi les vicissitudes de sa carrière, il aurait sûrement à plier l'échine ainsi, et maintes fois en des circonstances plus graves.

— C'est vrai, c'est un métier de « feignant » que j'ai choisi : les fils, monsieur Vaureil, n'ont pas le courage des pères... Mon père, qui est charpentier, va travailler souvent à huit, dix, même quinze kilomètres; il se lève de grand matin et rentre toujours tard, et son métier n'est pas sans danger. Couturière, ma mère, aux approches des fêtes, passe des nuits à besogner. Que voulez-vous! ils ont eu le désir d'éviter à leur fils ces désagréments.

Clémence était toujours à pétrir ses galettes dans la maie. Dans le four, le feu, par défaut d'aliments, tomba : Maria s'empressa d'y introduire la moitié d'un fagot ; il y eut des crépitements et l'on vit bientôt une nouvelle gerbe de flammes lécher la voûte blanchissante. Vaureil, à dessein, parla de s'en aller à ses pommes de terre. Le jeune homme, après avoir renouvelé son invitation, prit congé.

Cette foire de Cos désespérait Vaureil : il aurait voulu que ses pommes de terre fussent auparavant toutes semées, car le temps était incertain et il craignait qu'une période d'humidité ne vînt suspendre le travail.

— Mais tout va de travers, — dit-il ; — voilà justement, que vous faites le pain aujourd'hui : vous ne pourrez ni l'une ni l'autre venir m'aider ce matin!

Clémence, occupée à présent de nettoyer le four, très alarmée de ce que le pain levait trop, répondit, avec un air de mauvaise humeur :

— Tu le vois bien, qu'il ne faut pas compter sur nous ce matin, mais ce soir nous irons toutes les deux : la Maria sèmera et je t'aiderai à piquer... Ce ne sera pas la première fois que je ferai un travail d'homme!...

Et il en fut ainsi. Toute la soirée, Vaureil et Clémence

pratiquèrent, au long des sillons bruts, des lignes parallèles de petites excavations, — futurs rayons de pommes de terre, — où Maria, qui les précédait avec un panier garni, lançait un à un les tubercules. Clémence, adroite et robuste assez, ne faisait pas mal sa tâche pénible. Maria, tout d'abord, s'amusa : elle oubliait Sainte-Anastasie, la salle d'étude, le dortoir aux couchettes blanches, le réfectoire sévère, les maîtresses et les amies de là-bas, pour redevenir une simple petite paysanne, héritière d'une longue ascendance terrienne, riant de tout et de rien. Vaureil, pourtant satisfait, harcelait d'observations sa femme et sa fille.

— Tu mets celle-ci trop près de l'autre, Clémence... Celle-ci trop loin... En voilà une qui n'est pas couverte... Celle-ci ne sortira jamais : tu la mets à une profondeur!... Tu fais des zigzags : ton rayon était tout à l'heure sur le mien, il est à un kilomètre à présent... Maria, tu rêves, ma fille!... tu me jettes deux pommes de terre dans le même trou... Allons, veux-tu m'en jeter une, à présent, oui ou non?... Va donc plus loin... plus à droite... Je pense que tu fais exprès de manquer les trous!...

Il semblait prendre à cela un plaisir très doux. C'était quelque chose comme la volupté d'une vengeance ; cela voulait dire :

« Ah! je vous tiens enfin toutes les deux sous mes ordres directs... Vois-tu, ma femme, c'est moi qui gouverne ici; tu n'es plus dans ton intérieur... Et toi, demoiselle, il faut bien que je t'agace un peu : ce n'est pas si souvent que j'en ai l'occasion! Et elles me coûtent assez cher, tes années de pension à Maleville! tu es élevée comme la fille d'un bourgeois... »

Elle ne tarda guère à moins s'amuser, la petite. La marche dans ce guéret aride lui devenait fâcheuse, d'autant plus que ses pieds étaient déshabitués des sabots ; puis le panier lui tirait le bras, et le contact répété des tubercules finissait par meurtrir ses mains trop tendres. Elle souffrait aussi de la monotonie du ciel gris, — car la nature avait cet air d'ennui des jours sans soleil qui pèse et oppresse. — Elle souffrait de l'isolement de ce petit champ ceinturé de grosses haies, d'où l'on ne voyait rien que la lointaine côte granitique du

bois des Fées, d'où l'on n'entendait que de timides babils d'oiseaux et le roulement très atténué des rares voitures qui passaient sur la route de Vazeuil. Maintenant, elle trouvait méchantes et blessantes les observations de son père ; Castor lui semblait un bourreau parce qu'il guettait les souris qui s'échappaient parfois du sol creusé et déchirait d'un seul coup de dents celles qu'il pouvait prendre ; même les petites bergeronnettes qui sautillaient autour d'eux sur le guéret, lui parurent ternes et banales... Ainsi tout concourait à l'attrister, car l'élève de Sainte-Anastasie primait maintenant la paysanne : elle s'imagina que ses compagnes de là-bas employaient leurs vacances d'une façon bien plus agréable ; elle fut très malheureuse.

VIII

A Cos, le marché aux volailles se tenait sur une petite place en cul-de-sac qu'entouraient les dépôts d'un marchand de fer, les remises de l'*Hôtel Belin* et les magasins d'un marchand de vins en gros. De la grande rue on accédait à cette place par un passage couvert, sorte de halle minuscule où s'installaient quelques forains, — marchands de tissus, chapeliers et merciers.

Les femmes amenaient sur des voitures, ou bien portaient à deux dans des corbeilles, leurs chevreaux et leurs volailles, qu'elles étalaient à même le sol sur un peu de paille ; mais elles gardaient au bras les paniers recouverts de serviettes blanches qui renfermaient leurs denrées : mottes de beurre séparées par des feuilles de choux, fromages, œufs. La place étroite fut vite bondée, d'autant qu'une partie, du côté du magasin de vins, était prise par les marchands coquetiers qui avaient dételé là leurs grandes charrettes, d'où ils déchargeaient mannes et cages d'osier. Les nouvelles arrivantes, pour s'installer, dérangeaient les premières venues qui se fâchaient. Et c'étaient des agitations, des tressauts, parmi les pauvres volatiles attachés par paires, serrés, meurtris par des liens de chanvre ou des chiffons en lanières, cependant

que les chevreaux bêlaient plaintivement, les quatre pattes également liées.

Les vendeuses étaient presque toutes des femmes mûres ou âgées, en bonnets simples, capelines ou chapeaux défraîchis. Quelques-unes, parmi les plus vieilles, portaient encore ces petits châles bruns de la très ancienne mode, tombant en pointe par derrière, directement sur la robe de bure simple et droite comme une robe de nonne. Les autres étaient en corsages ou caracos noirs très courts. Et toutes avaient le tablier de cretonne bleue rayée de blanc.

Il y avait, sous de rares capulets aux couleurs tendres, quelques frais visages de fillettes et de jeunes filles accompagnant leurs mères. A part cela, c'étaient de pauvres faces ravagées, stigmatisées par les misères quotidiennes d'une vie laborieuse, monotone et déjà longue. Une femme enceinte, au dernier temps de sa grossesse, hasardait dans cette cohue sa difformité pitoyable. Toute petite, toute mignonne, une fillette de sept ou huit ans, très intimidée, cachait son visage dans les jupes de sa grand'mère. Clémence, toute voisine, la caressa.

— Elle se réjouissait de venir, mais elle ne va pas tarder de s'ennuyer! — dit la grand'mère, — Il lui faut des souliers pour l'été, c'est pourquoi je l'ai amenée.

— J'ai là ma fille qui touche à ses quinze ans : elle est comme votre petite, elle commence déjà d'en avoir assez! — dit Clémence.

En effet, Maria s'étirait et bâillait, trouvant peu récréative cette faction ; et, — comme aux mauvais instants des précédents jours, dans le guéret à pommes de terre, — elle songeait à la pension, à ses amies, à Lucie Bouguin surtout, qui n'avait pas à prendre part comme elle à de désagréables corvées.

Une rumeur confuse de paroles bruyait d'un bout à l'autre de la place, rumeur à laquelle se mêlaient les plaintes des pauvres bêtes attachées, — gémissements de chevreaux, pépiements de poulets, caquètements de canards.

La vente ne devait débuter qu'à onze heures, à l'annonce officielle du tambour de ville. En l'attente du signal, coquetiers et coquetières, groupés autour de leurs cages, devisaient aussi : tous très gouailleurs, ils faisaient assaut de

mots d'esprit et, sous prétexte de blaguer, échangeaient des vérités cruelles.

Les paysannes regardaient ces hommes en longues blouses bleues, casquettes plates, sacoches en bandoulière, ces femmes ébouriffées, en habits hétéroclites et passés. Tous et toutes leur étaient connus. Il y avait Bidaut, Touzin, les Cabet, les Desbouis, les Suchot. La présence de Bidaut, un gros marchand de Lyon, leur était agréable : quand il était là, l'entente préalable entre acheteurs ne risquait pas de s'établir. On aimait aussi la mère Cabet, ronde en affaires, valant bien mieux que ses fils qui, taquins et roublards, s'entendaient à rouler les femmes simples. On se la montrait, la veille marchande, toute grimaçante et édentée, des touffes de cheveux blancs comme neige s'échappant de sa coiffe malpropre. Et on se montrait aussi une revendeuse de Lancy, venue pour acheter des fromages, petite femme maigre au grand nez crochu, qu'on savait très insolente. L'ennui croissait.

Une femme dit :

— Pas encore onze heures ! Il me semble pourtant qu'il y a longtemps que je suis là : les jambes me rentrent dans le corps.

A quoi une autre répondit :

— Moi de même, je me fais vieille.....

Le temps était venteux et maussade ; la pluie survint : ce fut lamentable. Les parapluies ouverts se heurtèrent par-dessus les têtes ; on ramassa en paquet sur le ventre les jupes et les tabliers ; les dessous apparurent : courts jupons fanés, gris ou jaunes, coins de chemises, pantalons chez quelques-unes. Les coquetiers ricaneurs détaillaient les jambes, toute cette kyrielle de mollets dodus ou grêles, emprisonnés dans des bas de laine blanche que revêtaient jusqu'à moitié des chaussettes noires. Les jeunes toutefois étaient en bottines et bas fins. L'averse fut d'importance : le sol se couvrit d'eau et de boue ; les pauvres bêtes souillées ne remuaient plus, acceptant avec un air de tranquille résignation ce nouveau supplice.

Cependant, à l'entrée de la petite halle, le tambour de ville exécuta un double roulement. Aussitôt, malgré la pluie, les marchands s'empressèrent, ceux-ci palpant les poulets et

les chevreaux, ceux-là prenant le beurre, le fromage, les œufs.

— Combien ces mauvais poulets?

— Pas si mauvais que ça... J'en veux cinq francs.

— Les quatre?... I' sont maigres!

— I' sont plus gras que vous!

— C'est à vous, la p'tite mère, ces chevreaux? Qu'est-ce que vous les faites?

— Neuf francs les deux.

— Jamais de la vie!... un écu la pièce...

Ce fut, durant une demi-heure, dans l'encombrement du marché, un tohu-bohu impossible, d'où montaient des imprécations, des exclamations, des rires. Autour des voitures, l'emballage avait commencé presque aussitôt : — beurre empilé dans des corbeilles aux linges blancs, œufs dans de grandes mannes sur des lits de foin, poulets peuplant les cages nues. A même le sol, on groupait les chevreaux.

Ils s'enlevaient assez rapidement, les cabris. Clémence avait vendu les siens dès l'ouverture; mais pour ses poulets elle n'avait pas eu la même chance, ou plutôt elle n'avait pas saisi l'occasion : un bon prix lui avait été offert, auquel elle ne pouvait plus arriver, et ça l'ennuyait de les vendre, pour ainsi dire, à perte. Par canaillerie un peu, afin de vexer les paysannes, beaucoup de marchands risquaient un prix fort au début, puis s'esquivaient vite et ne reparaissaient que pour offrir, narquoisement, un prix très inférieur.

La pluie avait cessé. Un calme relatif régnait sur le marché, succédant au coup de feu du début. Les femmes de la ville circulaient pour leurs provisions personnelles. Tous les regards se dirigeaient sur la femme du percepteur, une dondon épaisse dont les formes lourdes flottaient librement dans un peignoir fleuri. Elle marchait sur la pointe des pieds, très ennuyée de la boue, et monologuait d'une voix aigrelette :

— Quel temps pour faire son marché!

Il y avait d'authentiques bourgeoises escortées de petites bonnes qui trimbalaient le panier, le filet. Il y avait des boutiquières pimbêches, des femmes d'employés prétentieuses et des ménagères très humbles, flanquées de leurs marmots. La revendeuse de Lancy raflait tous les fromages, au grand

désappointement de ces dernières, qui tendaient plutôt vers les fromages que vers les poulets. Mais les mijaurées, les pimbêches, les prétentieuses, d'un air dégoûté, les soulevaient du bout des doigts, les poulets, et barguignaient sans fin pour les avoir à bas prix. Les acheteuses de même classe sociale, que le hasard faisait se croiser, échangeaient un bonjour et se plaignaient mutuellement d'être obligées de patauger dans cette boue. Les vendeuses, elles, disaient qu'il valait encore mieux avoir affaire aux marchands coquetiers qu'à ces femmes de la ville.

La place se vidait peu à peu. En traversant la petite halle pour rejoindre la grande rue, les paysannes étaient accueillies par les offres des merciers et autres déballeurs, clamant à qui mieux mieux :

— V'là d'la belle ganse, mesdames, des cravates bon marché!

— Voyez les beaux chapeaux!

— Voyez les beaux tissus!

— Approchez-vous, mesdames, faites votre choix !

Clémence ne vendait toujours pas ses poulets et Maria trouvait le temps bien long : aussi la petite fut-elle toute joyeuse quand, vers midi, Paul et Lucie Bouguin la vinrent chercher pour déjeuner. Le frère et la sœur insistèrent beaucoup, mais vainement d'ailleurs, pour emmener Clémence. Elle se décida seulement à céder les poulets au coquetier Bidaud, — avec une diminution de cinq sous par paire sur le prix que Suchot lui avait offert au début, — afin que Maria pût lui aider, avant son départ, à transporter la petite corbeille de pommes d'api, de l'auberge où ils avaient dételé, au point de la grande rue où s'installaient les fruitiers.

Les Bouguin habitaient à l'extrémité de la ville, du côté d'Hirson, près de la Ryse, une petite maison passablement ancienne qu'un jardinet en terrasse séparait de la route ; ses hauts murs bien crépis, ses angles de pierre dure, sa porte et ses fenêtres ogivales la différenciaient un peu de ses voisines, lui donnaient un soupçon de coquetterie. Dans le jardinet, les jacinthes et les primevères montraient, toutes ruisselantes de pluie, leurs jolies fleurs aux nuances diverses.

M. Bouguin, un bel homme, avec une forte moustache

blonde dans un visage grassouillet, était sérieux, paisible et peu causeur. Sa femme, au contraire, avait le même air de vivacité, de gaieté, la même élocution facile que Paul et Lucie. Tout de suite elle débarrassa Maria de son chapeau et de son fichu de laine, et la fit asseoir près du fourneau pour sécher ses habits imprégnés d'humidité.

Tout, dans cette cuisine, était en ordre parfait : le grand fourneau, fraîchement nettoyé à la mine de plomb, reluisait d'un bout à l'autre, et brillaient aussi les chandeliers posés sur la cheminée, et les plats, les grils, les cafetières accrochés au-dessus. Une petite table carrée voisinait près de la fenêtre avec le bureau-secrétaire où le père combinait ses plans, établissait ses factures; deux lits garnis de rouge occupaient le fond.

On passa dans la salle à manger, — une jolie pièce au carrelage net, au plafond très blanc, aux murs tapissés de papier olive à dessins grenat; sur la cheminée de marbre noir, une pendule de bronze se mirait dans une glace à l'encadrement de bois fauve; pour tous meubles, un buffet, une table ronde, que dominait une magnifique suspension, et une machine à coudre recouverte de sa caisse. — Cette salle était, les jours ordinaires, l'atelier de couture de madame Bouguin : elle y régnait sur une demi-douzaine de jeunes babillardes, ouvrières et apprenties.

Paul ouvrit une porte qui donnait accès dans la troisième pièce du logis, la plus belle :

— Mademoiselle, je vous présente la chambre de ma sœur et de ma mère, notre commune salle d'étude! — dit-il à Maria.

Du seuil la fillette jeta un coup d'œil chargé de respectueuse admiration sur cette chambre au parquet ciré que meublaient deux lits avec rideaux genre ancien, — dessins gros-bleu sur fond crème, — une armoire de noyer, une commode-toilette et une petite table encombrée de livres.

On se mit à table. Le déjeuner fut animé, surtout grâce à Paul et à Lucie qui bavardaient sans relâche. Ils semblaient être avec leurs parents sur un pied de grande familiarité, les appelant « papa » et « maman » comme au temps de la prime jeunesse. Tout en restant toujours affectueux, ils jouaient aux enfants gâtés, certains que leurs boutades seraient prises en bonne part. Madame Bouguin s'occupait de la cuisine, du service. Au dessert seulement, elle put s'asseoir tranquille :

elle en profita pour taquiner Maria, l'invitant à venir apprendre la couture chez elle, disant qu'elle en ferait sa bru ensuite.

— Ah! mais, voyons, maman, tu aurais dû au moins me consulter! — dit Paul d'un air sérieux.

Il dévisagea la jeune fille qui, rougissante et confuse, regardait son assiette.

— Mademoiselle Maria est, je crois, très méchante: nous ne nous entendrions pas... Mais, après tout, on peut toujours prendre ses précautions, se munir d'une solide matraque!... Tant pis, le sort en est jeté : mon devoir de bon fils m'obligeant d'obéir à ma mère, je dis oui... Et vous, mademoiselle?...

— Mademoiselle a perdu sa langue aujourd'hui... Elle ne répondra que dans cinq ans! —fit Lucie, très gaie de la voir si troublée.

Et M. Bouguin, qui roulait une cigarette, conclut d'un ton sentencieux :

— Ça pourrait arriver, parbleu ! Il arrive des choses plus difficiles...

Quand Maria voulut aller rejoindre sa mère, Paul et Lucie manifestèrent le désir de l'accompagner. Il n'y eut pas d'opposition. Ils partirent donc tous les trois. Le temps paraissait vouloir se remettre au beau : on apercevait des parcelles de ciel bleu par les déchirures des nuées grises. Dans la grande rue, c'était un fourmillement de campagnards en blouses souillées, dont beaucoup avaient encore à la main le fouet ou l'aiguillon avec lequel ils avaient touché leurs bêtes. Ils semblaient circuler sans but, formant çà et là des groupes où l'on commentait la vente et les épisodes de la foire. Les femmes se tenaient de préférence sur les côtés, devant les bazars d'articles de Paris ou les étalages des marchands de vaisselle, répandus à même le sol. Les enfants étaient attirés par les alléchantes installations des vendeurs de gâteaux, de bonbons. De pimpantes jeunes filles, arrivées sur le tard, se promenaient par deux ou trois, désireuses de faire admirer leurs toilettes au public de la rue avant d'aller au bal.

— Voyez, — dit Paul, — pour ces demoiselles, la foire, c'est le bal; pour leurs mamans, c'est le marché aux volailles;

pour leurs pères, le marché aux bestiaux ou l'auberge... L'expression : « aller à la foire », a des sens très différents selon qu'elle est prononcée par les uns ou par les autres.

— Assurément! — fit Maria.

— Tu parles comme un livre, mon frère! — appuya Lucie.

Il reprit :

— N'est-ce pas que les paysans sont bien plus sympathiques pendant leurs travaux, avec leurs habits enduits de terre, que dans cet endimanchement inusité, dans cette oisiveté qu'ils voudraient joyeuse et dont profitent surtout les aubergistes et cafetiers?... Je ne vois pas pourquoi viennent ceux qui n'ont rien à faire, sauf, bien entendu, les jeunes qui s'ébattent dans les salles de danse... Croyez-vous qu'ils s'amusent, tous ceux qui sont là, dans la rue? Allons donc! ils s'embêtent, s'entretiennent avec d'autres qui s'embêtent de même et qu'ils embêtent encore plus, et voilà leur seule perspective : car, en admettant même qu'ils entrent dans quelque débit, le plaisir de siroter des consommations sur des tables poisseuses ne les empêchera pas de s'embêter. Il y a, sans doute, dans le nombre, beaucoup de gens intelligents qui comprennent qu'ils seraient mieux chez eux; mais, pour ne pas paraître originaux, ils se résignent à faire comme les autres, à s'ennuyer sous couleur de s'amuser... Les humains de toutes conditions sont très moutons de Panurge. Chacun agit, non par goût personnel, mais pour se conformer aux usages en cours, pour faire comme les autres. Et c'est pour cela que subsistent indéfiniment tant d'usages ineptes...

Ils étaient arrivés à hauteur d'un rassemblement assez considérable, formé autour d'un camelot qui vendait pour un franc un couteau à cinq lames, avec un diamant à couper le verre, une montre et sa chaîne, une garniture de boutons « presque en or ».

L'homme articulait son boniment d'une voix éraillée; avec force détails, il présentait chaque objet, indiquait sa valeur courante, prouvait clair comme le jour que, pour se procurer les trois pièces en magasin, il fallait quinze francs au bas mot.

— Mais aujourd'hui, messieurs et dames, ce n'est pas quinze francs, ni même dix francs, ni même huit, ni même cinq, ni même quatre, ni même trois, ni même deux...

A bout de souffle, il prenait haleine et aussitôt repartait :

— Pas même un franc cinquante, pas même vingt-cinq sous... La montre, on la donne ; la garniture de boutons, on la donne ; le couteau est vendu un franc... A qui les dix derniers ?

Des mains se tendirent. Presque indistinctement, enroué de plus en plus, le camelot clamait :

— Vendu à monsieur !... Vendu à madame !... Plus que cinq !... A qui les derniers ?

Le premier acheteur avait été un jeune campagnard en blouse à boutons, chapeau cabossé, molletières de cuir. Il avait la figure glabre, le menton proéminent, et clignait des yeux, toujours, comme en face de quelque soleil invisible. Naïvement, il fit observer que la montre n'allait pas.

— Ça vous épate ? — fit le camelot, ironique. — Eh bien, moi, je suis encore plus épaté que vous... Vous ne savez pas de quoi ?

Et, sans lui donner le temps de se reprendre :

— C'est de constater qu'un garçon de votre âge puisse être assez bête (il insista sur le mot) pour croire qu'on va lui donner pour vingt sous un couteau, des boutons et une montre qui marche... N'êtes-vous pas de mon avis, ma belle demoiselle ?

Il s'adressait à une petite jeune fille aux bonnes grosses joues fraîches, dont le front portait comme ornement trois mèches tirebouchonnantes de cheveux noirs, échappés du capulet gris. Elle était au premier rang, à côté du jeune homme glabre, sur lequel, maintenant, cinquante paires d'yeux moqueurs étaient braquées. Mais la fraîche petite, au lieu de répondre, suivit le dadais honteux qui s'esquivait.

Paul Bouguin et ses deux compagnes s'étaient arrêtés aussi pour entendre le camelot ; seulement, arrivés tard, ils se trouvaient presque en dehors du groupe. Les deux partants les frôlèrent : et voilà que Maria poussa un cri de surprise en reconnaissant Francine Lacroix, sa petite amie d'enfance, la fille de leurs voisins.

— Comment, toi ici ?

— Et toi aussi !...

Elles s'embrassèrent. Puis Francine expliqua posément que le garçon à la montre était Jean Peyrat, le fils de son maître. Ils avaient amené ensemble et vendu une bande de « nourrains[1] »; ils s'en venaient de déjeuner et se promenaient un peu avant de reprendre la route du Gérain. Elle demanda des nouvelles de Jonçay.

— Viens donc avec nous, — dit Maria; — je vais rejoindre ma mère.

Francine accepta, et ils montèrent la grande rue tous les quatre, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré Clémence vendant ses pommes. Elle était sur le trottoir, devant une pharmacie, debout auprès de sa corbeille encore à demi pleine; elle avait acheté un pain qu'elle mangeait avec un morceau de fromage apporté dans sa poche : c'était son repas ordinaire des jours de marché. De temps à autre, elle s'interrompait pour répondre aux acheteurs et compter un ou deux quarterons. Mais il n'y avait pas grande presse, car la rangée était longue des corbeilles de pommes et de fruits confits, sans compter les voiturettes d'oranges des ambulants : — il fallait attendre une demi-heure parfois pour vendre un quarteron. Aussi Clémence se décida-t-elle à céder son reste, en bloc, à un revendeur.

Alors chacun tira de son côté. Francine, disposée à partir, se mit à la recherche de Jean Peyrat. Paul et sa sœur, après avoir donné rendez-vous à Maria pour le lundi suivant, jour de la rentrée, redescendirent vers chez eux. Clémence et sa fille regagnèrent l'auberge où les attendait Charlot, qu'elles attelèrent aussitôt pour le retour.

EMILE GUILLAUMIN

(A suivre.)

1. Jeunes porcs, ayant de trois à six mois.

LETTRES A MA NIÈCE[1]

LXXVI[2]

Croisset, mercredi 2h., 5 avril 1871.

Ma chère Caro,

Contrairement à mon attente, je me trouve *très bien* à Croisset et je ne pense pas plus aux Prussiens que s'ils n'y étaient pas venus ! Il m'a semblé très doux de me retrouver au milieu de mon vieux cabinet et de revoir toutes mes petites affaires ! Mes matelas ont été rebattus, et je dors comme un loir. Dès samedi soir, je me suis remis au travail, et si rien ne me dérange j'aurai fini mes hérésies[3] à la fin de ce mois. Enfin, pauvre chérie, il ne me manque rien — que la présence de ceux, ou plutôt de celles que j'aime, petit groupe, où vous occupez le premier rang, ma belle dame.

J'avais la boule complètement perdue quand nous nous sommes retrouvés au commencement de février. Mais, grâce à toi, à ta gentille société et à ton bon intérieur, je me suis remis peu à peu, et maintenant j'attends le jour où tu reviendras ici (pour un mois j'espère). Le jardin va devenir très

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

2. Entre la précédente lettre et celle-ci, l'armistice avait été signé, puis la paix. Mon oncle, avec ma grand'mère, avait fait un séjour à Neuville, près Dieppe, chez mon mari et chez moi, rentrée d'Angleterre. Pendant ce séjour, — coupé d'un voyage à Bruxelles, où il était allé voir, avec Alexandre Dumas fils, la princesse Mathilde, et d'où il était revenu, pour éviter Paris insurgé, par Ostende, Londres et Newhaven, — il avait recommencé de travailler à *la Tentation de Saint Antoine*.

3. Voir *la Tentation de Saint Antoine*.

beau, les bourgeons poussent, il y a des primevères partout. Quel calme! j'en suis tout étourdi!

J'ai passé la journée de dimanche dans un abrutissement singulier qui était plein de douceur. Je revoyais le temps où mon pauvre Bouilhet entrait le dimanche matin avec son cahier de vers sous le bras, quand le père Parain[1] circulait par la maison, en portant le journal sur sa hanche, et que toi, pauvre loulou, tu courais au milieu du gazon couverte d'un tablier blanc. — Je deviens trop sheik! je m'enfonce à plaisir dans le passé, comme un vieux! parlons donc du présent!

Ton mari doit être *soulagé*? On vient d'administrer à « nos frères » une raclée sérieuse! Je serais bien surpris que la Commune prolongeât son existence au delà de la semaine prochaine? L'assassinat de Pasquier[2] m'a ému. Je le connaissais beaucoup. C'était un ami intime de Florimont, un camarade de ton oncle Achille, un élève du père Cloquet et un cousin germain de madame Lepic.....

Quoi encore? Il passe beaucoup de bateaux sur la rivière. On dit que les Prussiens quitteront le département le 14 de ce mois. Mais j'attends qu'ils soient partis tout à fait, avant d'entreprendre aucune réparation dans le logis.....

Ton vieil oncle en baudruche,

G. F.

LXXVII

Dimanche soir [1871].

Mon pauvre chéri,

..... Le communard, communiste et commun C... est *au secret*. Sa femme fait des démarches pour qu'on le relâche, en promettant qu'il émigrera en Amérique. Avant-hier on a, également, incarcéré d'autres patriotes.

Quant à moi, je suis saoul de l'insurrection parisienne! Je n'ai plus le courage de lire le journal. Ces continuelles horreurs me dégoûtent plus encore qu'elles ne m'attristent, et je

1. Sur l'oncle Parain, voir *Souvenirs intimes*, p. XXI (*Correspondance de Gustave Flaubert*, t. I).

2. Chirurgien militaire, fusillé par les insurgés.

me plonge de toutes mes forces dans le bon *Saint Antoine*. J'ai commencé ce soir la description d'un petit cimetière chrétien où les fidèles viennent pleurer les martyrs. Ce sera *estrange*.....

Ton vieux ganachon,

G. F.

LXXVIII

Mercredi, 10 mai 1871.

Pauvre chère loulou,

..... Les nouvelles de ce matin sont bonnes. Je n'ose tout à fait m'en réjouir. Nous avons été si souvent trompés! Mais il me semble, pourtant, que nous touchons à la fin?.....

Jeudi, j'ai eu à déjeuner le philosophe Baudry que j'avais fait venir exprès, afin qu'il m'expliquât un point de philosophie indienne que je croyais ne pas comprendre. Je le comprenais très bien. Mais j'allais faire une balourdise de botanique énorme, car je me disposais à mettre dans l'Inde des végétaux qui appartiennent à l'Amérique!.....

Ta grand'mère ne va pas mal. Je la trouve mieux qu'il y a un mois? Croisset est charmant. Je suis content de Duval, le jardinier. Tu sais que c'est moi qui tiens les comptes de la maison! J'espère éblouir ton mari par ma « Balance du Commerce »....

Adieu, ma chère Caro, je t'embrasse bien fort.

Ton vieux

G. F.

..... Ma pauvre Princesse m'a l'air de plus en plus désespérée. Elle a l'intention de quitter Bruxelles, d'ici à quelques semaines, et d'aller vivre en Italie.....

LXXIX

Paris, jeudi matin, 9h, 8 juin 1871.

Mon loulou,

..... Aujourd'hui, je vais passer toute la journée à Versailles. Bien que la Bibliothèque impériale ne soit pas ouverte, j'y travaillerai demain de onze heures à quatre heures. On fait

des recherches pour moi et je trouverai tout prêts les livres dont j'ai besoin.....

Quel froid! quelle pluie! L'air de Paris n'est nullement malsain ; mais tu y verras de belles ruines. C'est sinistre et merveilleux.

Je suis loin d'avoir tout vu et je ne verrai pas tout. Il faudrait flâner et prendre des notes pendant quinze jours.

Que dis-tu de mon ami Maury[1], qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, malgré la Commune?.....

Ton vieil oncle qui t'aime beaucoup.

G. F.

LXXX

Croisset, mercredi soir, 14 juin 1871.

Je ne m'amuse pas extraordinairement, ma chère Caro, — et même, pour dire la vérité, je m'embête considérablement. Mon voyage à Paris m'a *dévissé*, et le travail ne va pas. Je n'ai pas de cœur à l'ouvrage. L'*état mental* de Paris, bien plus que ses ruines, m'a rempli d'une mélancolie noire.....

Je ne peux pas me débrouiller avec mes dieux de l'Inde! J'aurais besoin, pour mon travail, d'être à Paris, afin de consulter un tas de livres et de causer avec des savants spéciaux! Monsieur est agacé.....

Ton vieux oncle, qui t'embrasse,

G. F.

..... L'idée seule de mes contemporains me fatigue.

LXXXI

Nuit de samedi, 24 juin 1871.

Rien de neuf, ma chère Caro! Ta bonne-maman ne va pas mal, n'est pas trop triste. Moi, je suis toujours dans le bouddhisme, et je te remercie, à ce propos, d'avoir été chercher *le Lotus de la Bonne Loi* chez l'infâme Renan, auteur de l'incendie de Paris, selon madame S... *(sic)*.

..... Ton vieux ganachon,

G. F.

1. Alfred Maury.

LXXXII

Croisset, nuit de lundi 3 juillet 1871.

Mon loulou,

..... J'en ai fini, Dieu merci, avec les Dieux de l'Inde! Mais ceux de la Perse ne sont pas commodes! Et, à ce propos, je passerai peut-être une partie du mois d'août à la Bibliothèque impériale pour creuser iceux. Telle sera ma villégiature !.....

Un bon baiser de ton vieux

G. F.

LXXXIII

Paris, mercredi soir, 9 août 1871.

Mon loulou,

Je tombe sur les bottes, 1° à cause de la chaleur, et 2° à cause du mal de dents. Voilà six ou sept fois au moins que je vais chez M. Delestre qui m'engage toujours à conserver ma dent, mais je suis bien résolu à me la faire enlever vendredi, car je souffre trop. Je me livrerais à cette distraction demain, si je n'avais un billet d'entrée pour le conseil de guerre. J'irai donc demain à Versailles, afin de voir quelques-unes des figures de la Commune. Puis vendredi j'irai dîner et coucher chez la Princesse[1], où j'emporterai des livres qu'on m'a prêtés à la Bibliothèque.

Je compte être revenu à Croisset au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, probablement jeudi. Mais, entre nous (ou, plutôt, pas entre nous, ma chère Caro), je trouve que ta grand'mère me talonne singulièrement pour revenir. Il me semble *qu'à mon âge* j'ai bien le droit de faire, une fois par an, ce qui me plaît? La dernière fois que je suis venu ici, au mois de juin, je n'ai pas fait tout ce que je voulais faire, grâce à cette belle habitude que j'ai prise de *fixer d'avance mon retour*, comme si c'était bien important!

Ta grand'mère est chez toi, avec les dames Vasse, au bord

1. La princesse Mathilde était rentrée à Saint-Gratien.

de la mer, — trois conditions pour être bien. — Tu peux lui dire que je ne la plains nullement et la gronder très fort. Après quoi, tu l'embrasseras encore plus fort.....

Ton vieux

G. F.

LXXXIV

Croisset, vendredi soir 6h, 8 septembre 1871.

Mon loulou,

Voici le papier que me demande mon beau neveu. Tu l'embrasseras de ma part, en lui disant que je continue, de plus belle, à n'y comprendre goutte. — Et puis quelle rédaction! quel langage! Moi, signer des choses pareilles, horreur!

Tu me combles de compliments sur *Saint Antoine*, pauvre Caro! et je t'avouerai qu'ils me font plaisir. parce que je fais cas de ta jugeote, de ta bonne petite boule, ferme et haute. — J'aurai fini, dimanche, les plaintes d'Isis — et, huit jours après, j'espère commencer l'Olympe! Mais je ne serai pas débarrassé des Dieux avant la fin d'octobre. Alors, je pousserai un joli *ouf*, car c'est un lourd fardeau.

« Quelle responsabilité! » comme dirait Berthelot.....

Ton vieil oncle en baudruche.

G. F.

LXXXV

Jeudi soir. — [Octobre 1871].

Pauvre chère Caro,

Tu m'as bien amusé et bien attendri, ce matin, avec ton plan de roman! *J'exige* que tu le montres à Vieux! — Comprends-tu combien cela me charme de t'avoir pour disciple, moi qui n'ai plus d'amis littéraires?

Je tombe sur les bottes! Néanmoins, je crois que j'arriverai à mes fins. Il est inutile que je t'ennuie avec le détail de mes courses, ou plutôt que je me fatigue à te les écrire. Bref, je ne désespère pas de faire jouer cet hiver *Aïssé*[1] aux Français; — mais il faut de l'astuce.....

1. *Mademoiselle Aïssé*, de Louis Bouilhet.

Croirais-tu que la mère Sand a eu peur de m'avoir offensé, dans son feuilleton [1], et qu'elle m'a presque envoyé des excuses? Cette naïveté-là me paraît tout à la fois très bête et très délicate. Continue, ma pauvre loulou, à ruminer de la littérature. Cela te rapproche de ton vieux chanoine de Séville qui te chérit.

Ton oncle bedollard,

G. F.

LXXXVI

Nuit de jeudi. — [Octobre 1871.]

Non, mon loulou, je ne sais pas encore quand j'irai à Paris pour la lecture d'*Aïssé* aux acteurs [2]. J'attends une lettre de Duquesnel. Ce sera, sans doute, au milieu de la semaine prochaine?

J'ai passé ma journée de dimanche à faire des coupures, surtout dans le deuxième acte, — travail embêtant et dont je ne suis pas mécontent. — A mes moments perdus, je fais de petites recherches dans les livres des Goncourt, pour la mise en scène.

Le brave *Saint Antoine* n'est pas, pour cela, négligé. J'ai fini l'Olympe grec, et préparé le reste des Dieux, encore sept à huit pages! Aurai-je le temps de les écrire avant de gagner « la capitale »?

Je ne me souviens pas très bien de *Jacques* [3], car je ne l'ai certainement pas lu depuis *une trentaine* d'années. Mon pauvre Alfred [4] l'admirait beaucoup. Je me rappelle que Jacques casse sa pipe par amour pour sa femme; une petite fille, Sylva, qui court tout en sueur sur une falaise; une femme en peignoir rose, qui regarde une vue du Dauphiné... voilà tout! Donc je ne peux pas apprécier la critique de mon élève,

1. Une lettre adressée par George Sand à Gustave Flaubert, en date du 14 septembre 1871, et publiée par elle, sous le titre : *Réponse à un ami*, dans *le Temps* du 3 octobre 1871. — (Voir *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, pp. 266-288.)

2. De l'Odéon.

3. Roman de George Sand.

4. Son ami Alfred Lepoittevin (voir *Correspondance*, t. II, p. 73).

de ma chère Caro, avec qui j'aime tant à causer littérature.....

..... Un événement extraordinaire : tantôt, après mon déjeuner, comme j'étais seul, *j'ai fait un tour jusque dans le potager* ! ! ! Le temps était splendide. Je suis resté en contemplation devant la nature, — et j'ai été pris d'un tel attendrissement pour le petit veau qui était couché près de sa mère, — sur les feuilles sèches éclairées par le soleil, — que je l'ai baisé au front, le susdit veau !

Tâche de guérir ton rhume, pauvre Caro, et aime toujours ton vieux chanoine de Séville,

G. F.

LXXXVII

Croisset, nuit de mercredi, 3h., 2 novembre 1871.

Je crois que je n'ai jamais travaillé comme à présent : je ne dors plus, ou presque plus. Ton vieux chanoine de Séville a le bourrichon démesurément monté ; c'est ce qui fait que j'attends avec patience le moment de m'en aller à Paris. — Les petits Dieux de Rome me donnent néanmoins un mal d'enfer : j'ai montré tant de Dieux que je suis à bout de tournures nouvelles.....

Ton vieux

G. F.

LXXXVIII

Croisset, lundi soir, 11h., 7 novembre 1871.

Ouf ! je viens de finir *mes Dieux* ! Encore trois pages, et j'aurai terminé la cinquième partie du bon *Saint Antoine*, qui en aura huit en tout. C'est peut-être très beau, mais ça pourrait bien être profondément stupide ? Je ne sais plus qu'en penser ? Je crois que j'aurais besoin de donner un peu de repos à ma malheureuse cervelle ! Les répétitions d'*Aïssé* la distrairont en me tapant sur les nerfs ; ce sera un changement.....

Ton vieil oncle.

G. F.

LXXXIX

[1872].

Pauvre chat!

Tu es dans les *affres de l'art !*

Eh bien, voici ce que pense de toi ton professeur Bonnat :

« Elle a du talent,
Elle sait peindre ;
Oui, elle a du talent, c'est drôle! »

Paroles dites à M. Anatole Delaforge qui me les a répétées.

Ah!

De plus, demande à madame Brainne ce que Bonnat lui a dit de toi.

Enfin, pauvre loulou, il faut imiter Vieux et aller quand même.....

Ton VIEUX.

XC

Jeudi 2h. — [Fin mars 1872.]

Mon loulou,

Ce que j'avais prévu se réalise : l'été ne sera pas gai! Ta grand'mère, qui avait très bien supporté le voyage et qui, avant-hier, était de bonne humeur, est retombée plus bas que jamais depuis hier soir. Elle vient de se donner une espèce d'indigestion et m'a fait grand'peur. C'est la suite de la manie qu'elle a de manger sans cesse pour se fortifier, croit-elle. Il faut maintenant avancer d'une demi-heure chaque repas[1].....

La maison est dans un tel état de délabrement et de saleté et les histoires de ménage si compliquées que, depuis mon arrivée, je n'ai pu rien faire..... Comme la vie est lourde, par moments! J'en suis gorgé à en vomir!.....

Toutes ces occupations-là et surtout le tête-à-tête lamentable de ta grand'mère me cassent bras et jambes. Je sens que je ne pourrais pas écrire, car j'ai peine à comprendre ce que je lis. Mon rêve est d'aller vivre dans un couvent en Italie,

1. Peu de jours après, le 6 avril, ma grand'mère mourait.

pour ne plus me mêler de rien !..... Dimanche, j'ai rendez-vous avec Deschamps pour l'affaire de la fontaine ! Quand donc me f...-t-on la paix ! Quand n'aurai-je plus à m'occuper des éternels autres ! Je passe tour à tour du rugissement à l'accablement.

Et toi, pauvre chérie, comment vas-tu? Pense à Vieux et écris-lui souvent.

Ton ganachon,

G. F.

XCI

Croisset, lundi soir, 30 avril 1872.

Chère Caro,

..... Hier j'ai eu la visite de Raoul-Duval et de Laporte[1] (du Grand-Couronne), qui m'a appris la mort de la fille de mon pauvre Duplan ! Encore une mort !.....

Adieu, pauvre fille. Bon courage !

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieux

G. F.

Tu n'imagines pas comme *ton* Croisset[2] est calme et beau ! Il y a une douceur infinie dans tout et comme un grand apaisement qui sort du silence. Le souvenir de « ma pauvre vieille » ne me quitte pas, il flotte autour de moi comme une vapeur et m'enveloppe.....

XCII

Croisset, nuit de dimanche, 6 mai 1872.

Ma chère Caro,

..... Les repas en tête à tête avec moi-même, devant cette table vide, sont durs. Enfin, ce soir, pour la première fois, j'ai eu un dessert sans larmes. Je me ferai peut-être à cette

1. Conseiller général de la Seine-Inférieure, avec qui mon oncle était alors très lié et qui lui servait un peu de secrétaire.

2. La propriété de Croisset m'avait été léguée par ma grand'mère, à la condition que mon oncle y pourrait toujours habiter.

vie solitaire et farouche; je ne vois pas, d'ailleurs, que j'aie le *moyen* d'en mener une autre?

Je me force à travailler tant que je peux, mais ma pauvre cervelle est rétive; je fais très peu de besogne, et de la médiocre.....

La Princesse m'a écrit que Théo était fort malade! Encore une mort! encore un chagrin! Quand donc sortirai-je du noir?.....

As-tu repris la peinture? Lis-tu quelque chose?

Imite, dans son courage,

ton vieux.

G. F.

XCXIII

Paris, jeudi matin, 9h., 13 juin 1872.

Ma pauvre Caro,

..... Mon wagon de dames pour Vendôme se bornera à moi, à moi seul, fort probablement. Mais ils sont gigantesques, à Vendôme[1]! J'ai reçu le programme des fêtes. Il y aura congrès archéologique, comices agricoles, orphéons, etc., etc., et la présence de M. le Ministre de l'Instruction publique! Je suis invité à aller à la messe! Comme Ronsard était un catholique, j'irai! Madame Sand me pousse à écrire un discours, mais je sais que je le raterais: donc, je m'abstiens, tout en regrettant mon silence.....

A toi mes meilleures tendresses, pauvre chérie.

VIEUX.

XCIV

Croisset, dimanche 4h., 23 juin 1872.

Mon pauvre Caro,

Madame Winter[2] a dû hier au soir te donner de mes nouvelles? Tu sais donc que je n'ai pas été à Vendôme. Vendredi

1. On devait inaugurer à Vendôme, le 23 juin, une statue de Ronsard.

2. Maria du Paty, une de mes amies, que mon oncle affectionnait beaucoup.

soir j'ai été pris d'un accès de misanthropie furieuse. Paris m'assommait et la vue de mes semblables me faisait mal au cœur. Aussi me suis-je hâté de regagner ma solitude : c'est encore là que je me trouve le mieux.....

Les trois jours que j'ai passés à Saint-Gratien ont été assez doux ; mais, le reste du temps, je me suis embêté à crever ! La vue de mon pauvre vieux Théo n'a pas contribué, il est vrai, à m'égayer. Et puis je deviens tout à fait bedolle ! J'ai des attendrissements et des colères de vieillard. Croirais-tu que pendant la messe de mariage du petit Schlesinger[1], je me suis mis à pleurer comme un idiot !.....

Pour la première fois de ma vie, j'ai été dans les coulisses de l'Opéra !!! où Victor Massé (le maître de chant des chœurs) m'attendait. — J'ai répondu qu'on ferait de *Salammbô* ce qu'on voudrait et que je ne pouvais reprendre ma parole.....

Écris-moi un peu longuement, pense à

VIEUX

XCV

Jeudi soir, 6h. 1/2, 22 août 1872.

Me voilà revenu dans ma solitude, mon pauvre loulou ! et je songe à toi, je me rappelle tout notre voyage[2], dans ses plus petits détails. Comme c'est déjà loin ! et comme je regrette ta gentille société !

La mienne était par moments bien rébarbative. J'ai appris à Paris que plusieurs personnes (entre autres Gustave Moreau, le peintre) étaient affectées de la même maladie que moi, c'est-à-dire l'*insupportation* de la foule. — C'est une affection commune depuis nos désastres, à ce qu'il paraît. — Aujourd'hui je me suis promené dans le jardin par un temps splendide et triste, et j'ai lu de la philosophie médicale. Car je commence mes grandes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*.

1. M. Maurice Schlesinger, fils de l'éditeur et de madame Schlesinger, à laquelle sont adressées plusieurs lettres publiées dans la *Correspondance*. — Elle fut la femme idéale vénérée par la vingtième année de mon oncle ; c'est elle qui lui a inspiré le personnage de madame Arnoux (voir l'*Éducation sentimentale*).

2. Mon oncle m'avait accompagnée à Luchon.

Je t'avouerai que le plan que j'ai relu hier soir après mon dîner m'a semblé *superbe*, mais c'est une entreprise écrasante et *épouvantable*. Tu n'as pas dû y comprendre grand'chose, d'après ce que je t'en ai dit, et, après avoir relu mes quatre pages de scénario, j'ai le regret de t'en avoir parlé.

Ah ! pauvre Caro, le rêve pour moi ce serait de vivre ici ensemble : que la scierie[1] n'est-elle au Mont-Riboudet ! Mais je t'ennuierais trop. Il faut que les jeunes habitent avec les jeunes.....

Pense à ta vieille

NOUNOU

XCVI

Croisset, lundi, 5h., 26 août 1872.

Mon pauvre loulou,

..... J'ai commencé mes études de médecine. Fortin[2] m'a prêté des livres. Quant à la chimie, que je comprends beaucoup moins bien, ou plutôt pas du tout, je l'ajourne. Mais il faut être enragé et triplement *phrénétique* pour entreprendre un pareil livre. Enfin, à la grâce de Dieu !

Je ne sais trop que te conseiller pour faire suite à Hérodote. Le mieux serait de lire maintenant Eschyle dans la traduction de Leconte de Lisle, puis des traductions de Thucydide et de Démosthènes... et le plus de Plutarque possible.

Comme manuel d'histoire, pour te reconnaître dans les faits, je te conseille Thirwall (en anglais) que je possède.....

Je te loue d'avoir engagé ton mari à faire le voyage d'Elbeuf. Il faut toujours être *gentleman* ! jusqu'au moment où l'on *casse la gueule* aux gens.....

Voilà une lettre bien décousue et écrite avec une absence complète de coquetterie littéraire. Ne méprise pas pour cela, mon Caro, et aime toujours

VIEUX

1. Une scierie de bois du Nord, que mon mari possédait à Dieppe.

2. Cet excellent voisin était officier de santé.

XCVII

Dimanche, 1er septembre 1872.

Mon pauvre loulou,

Je n'irai pas à Dieppe maintenant. Je préfère y aller plus tard : il faut bien que je m'habitue à vivre dans la solitude.....

Je lis toujours les bouquins médicaux, et mes bonshommes se précisent. Pendant trois ou quatre mois encore, je ne vais pas sortir de la médecine ; mais j'aurai besoin (comme pour toutes les autres sciences) d'une foule de renseignements que je ne puis avoir ici. Il faudra donc, cet hiver, et probablement l'autre, que je sois à Paris, pendant assez longtemps. Et l'*idée de l'argent* revient à la traverse!... (Ces points sont pour indiquer la rêverie.) — J'imagine que vous avez passé un joli petit dimanche à Pissy[1]. Enfin, en voilà pour longtemps! Hier, sur le bateau de Bouille, je me suis trouvé avec un de tes anciens amis, *** Il m'a paru absolument imbécile. C'est une chose étrange comme il y a maintenant des gens bêtes!.....

Ton vieux bedollard, ton vieux

PIS ALLER

XCVIII

Paris, dimanche matin, 8 septembre 1872.

..... Je suis effrayé de ce que j'ai à faire pour *Bouvard et Pécuchet*. Je lis des catalogues de livres que j'annote. Il va falloir que j'en loue beaucoup et que j'en achète pas mal..... Je fais copier aussi *Saint Antoine*, que je remporterai à Croisset, bien entendu, mais *B. et P.* m'épouvantent! J'ai déjà consulté des gens spéciaux pour différents points scientifiques ; mais je ne suis pas au bout de mes courses, ni de mes tracas. Enfin! à la grâce de Dieu.....

Pourquoi les Dieppois tiennent-ils à distance madame

1. Pissy-Poville, propriété que j'avais héritée, et où habitait alors mon grand-oncle Achille Dupont.

X... ? ta tante les a-t-elle fascinés ? sont-ce ses chapeaux qui la déshonorent ?

Quel être que *on* ! en voilà un que je méprise profondément ! Il faut tout faire en vue de sa propre considération à soi, et p... sur la tête de *on*. — Moi, je les trouve charmants l'un et l'autre, le mari et la femme. Voilà tout ce que j'ai à en dire... Mais ils ne sont pas riches, mais monsieur est journaliste, mais madame est très jolie.....

Aime toujours

Ta NOUNOU

XCIX

Samedi soir. — [Septembre 1872].

Mon pauvre loulou,

..... Ce matin, on a fini de copier *Saint Antoine*. La tête des copistes était inimaginable d'ahurissement et de fatigue. Ils m'ont déclaré qu'ils en étaient malades et que « c'était trop fort pour eux ».

A propos de littérature, je suis en train de me fâcher, je crois, avec mon ami Z... Il a écrit un roman inimaginable comme obscénité et bêtise ! et comme je me suis permis de lui dire en marge du manuscrit mon opinion, il m'a écrit que j'étais un imbécile. Naturellement, je lui ai répondu de la même encre. — Ledit Z... arrive à me dégoûter profondément. Je ne suis pas bégueule, mais je trouve qu'on doit avant tout respecter l'art, et, quand je ne vois dans un livre que l'envie de faire du scandale, je m'indigne ! Tu ne peux avoir une idée de la chose. C'est à en vomir ! Et la forme est pitoyable. J'ai peur que mon ami ne soit une franche canaille ? Je ne te cache pas que cette petite histoire m'a attristé. Les bons sont partis.....

Je récolte çà et là des indications pour *Bouvard et Pécuchet*, mais quel travail !

Ta vieille nounou,

G. F.

C

Croisset, 25 octobre 1872.

Loulou,

Tu as raison ! La mort de mon pauvre vieux Théo, bien que prévue, m'a écrasé, et j'ai passé hier une journée dont je me souviendrai ! — J'ai reçu la nouvelle le matin par un télégramme enfermé dans une lettre... Si bien qu'au moment où j'apprenais la mort de mon vieil ami, on l'enterrait.

J'avais donné rendez-vous à Caudron[1] et aux dames Lapierre. Donc j'ai été à Rouen, *pour ne pas faire l'homme sensible*. Sur le bateau de Bouille, conversation d'Émangard ! A la descente du bateau, Caudron était là et nous avons réglé différentes choses relatives à *Bouilhet* ! Il m'a accompagné à l'Hôtel-Dieu, où je voulais aller pour avoir des détails sur le père Pouchet[2]. Ta tante ne m'a parlé que des chaleurs ou de la chaleur qu'elle éprouvait, et des aloyaux du sieur Tassel. Après quoi, j'ai traversé toute la ville à pied, où j'ai rencontré..... Le spectacle de leur vulgarité, de leurs redingotes, de leurs chapeaux, ce qu'ils disaient et le son de leurs voix m'ont donné à la fois envie de vomir et de pleurer ! Jamais, depuis que je suis sur la terre, pareil dégoût des hommes ne m'avait étouffé ! Je pensais continuellement à l'amour que mon vieux Théo avait pour l'art, et je sentais comme une marée d'immondices qui me submergeait. — Car il est mort, j'en suis sûr, d'une suffocation trop longue causée par la bêtise moderne.

Je n'étais pas en train, comme tu penses bien, d'aller voir les farces de la foire Saint-Romain. « Les anges » de la rue de la Ferme[3] l'ont deviné, et j'ai été au cimetière monumental voir les tombes de ceux que j'ai aimés. Mes deux amies ont eu la gentillesse de m'y accompagner ; elles sont restées à m'attendre devant la grille, ainsi que Lapierre. — Ce procédé-là m'a touché jusqu'au fond du cœur. — Lapierre dînait en ville. J'ai passé la soirée tout seul avec elles, et la vue de

1. Un ami de Louis Bouilhet.

2. Professeur d'histoire naturelle et directeur du Muséum de Rouen.

3. Madame Lapierre et sa sœur madame Brainne.

leurs belles et bonnes mines m'a fait du bien. Je leur en suis reconnaissant.

Le soir, quand je suis rentré ici, mon pauvre toutou m'a accablé de caresses. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela. Mais tu devineras la psychologie sous les faits.....

Mais je ne dois pas me plaindre de la famille, puisque je possède une nièce comme *mon Caro*.....

Son vieux

G. F.

CI

Nuit de mardi, 21 mai 1873.

..... Je me suis mis au *Sexe faible* (*Bouvard et Pécuchet* restent sous la remise), et la première scène du premier acte est à peu près écrite. Je vise, comme style, à l'idéal de la conversation naturelle, ce qui n'est pas très commode quand on veut donner au langage de la fermeté et du rythme. Il y avait longtemps (un an bientôt) que je n'avais écrit, et faire des phrases me semble doux.....

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

CII

Croisset, samedi soir, 25 mai 1873.

..... Les mille francs de la *Bovary* (promis par Lemerre) auront passé aux embellissements de Croisset, mais pas au delà. — Au moins, il me restera quelque chose de mes œuvres, et ce quelque chose sera employé à la maison de notre pauvre vieille !

Vraiment, ce n'est pas du luxe ! plus de rideaux de vitrage, plus de draps, plus de serviettes, etc., — un délabrement qui serrait le cœur !

Du reste, la Fortune semble me sourire : car, aujourd'hui même, je viens de recevoir un cadeau *splendide*. Ce sont deux monstres chinois en porcelaine, donnés par Laporte ! en souvenir, m'écrit-il, de notre pauvre Duplan, parce que je les ai, l'année dernière, remarqués chez lui, à Couronne, et qu'ils

feront très bien aux deux coins de mon escalier. En effet, quand j'aurai pour eux d'autres piédestaux que les petites armoires... Mais en voilà assez pour cette année! La grande salle à manger restera même avec son vieux tapis de toile écrue : une toile cirée partout eût été trop cher.....

Ton vieux Cruchard[1], ta vieille nounou, est perdu dans l'art dramatique. Hier j'ai travaillé *dix-huit* heures (depuis 6 1/2 du matin jusqu'à minuit! *c'est comme ça*), et je n'ai fait aucun somme dans la journée! Jeudi j'avais travaillé quatorze heures. Monsieur a le bourrichon très monté! Je crois, du reste, qu'une pièce de théâtre (une fois que le plan est bien arrêté) doit s'écrire avec une sorte de fièvre: — ça presse davantage le mouvement; on corrige ensuite.

Si je continue de ce train-là, j'aurai fini vers le milieu de juillet?

Personne ne vient me voir, aucune visite; je suis comme un petit père tranquille.

Et je suis fier, madame, que ma description de la forêt de Fontainebleau[2] vous ait semblé bien troussée. J'avoue que je ne la trouve pas mal.....

Deux bons baisers sur chacune de tes joues.

VIEUX.

CIII

Croisset, mercredi, 6 h. — [1873.]

..... Ma caboche est un peu fatiguée, mais le second acte de *Sexe faible* touche à sa fin! Tout sera (provisoirement) fini avant un mois, et je ne te cache pas que je commence à avoir bon espoir. Pour dire la vérité, je brûle même de lire mon premier acte à quelqu'un pour juger de l'effet; mais à qui? Tu subiras cette lecture, mon loulou; mais tu n'estimes que les choses *pohétiques*! Ce bon Tourgueneff! c'est gentil son attention de t'avoir envoyé son volume.

A bientôt donc, pauvre chérie.

Ta NOUNOU.

1. Le Père Cruchard, personnage imaginaire, créé par mon oncle, « directeur des Dames de la Désillusion ».

2. Dans *l'Éducation sentimentale*.

CIV

Croisset, samedi, 2 h. — [Juin 1873]

..... Charpentier est arrivé hier à 11 h. 1/2. Après le déjeuner, nous nous sommes mis à notre affaire[1], et voici ce que nous avons décidé : il publiera, en appendice, l'assignation près du juge d'instruction, le réquisitoire de Pinard, la plaidoirie de Senard et le jugement, — rien de plus, pas un mot des critiques. Je trouve cela plus digne. Je lui ai, par la même occasion, vendu *Salammbô*, qui paraîtra cet hiver.....

Après le dîner, lecture du *Sexe faible*, qui l'a fait rire ; mais il m'a fait sur le troisième acte la même observation que madame Commanville ! et d'une façon tellement claire que maintenant je comprends ce qu'il faut y mettre. — Il ne doute pas d'un très grand succès. Ainsi soit-il !.....

J'ai re-écrit à Carvalho[2], hier, pour lui dire que je l'attendais.....

Ton vieux bonhomme d'oncle,

G. F.

CV

Croisset, samedi 1er août 1873.

..... Mercredi a été une journée farce. Je venais de reconduire au bateau l'abbé Chalons[3], quand une voiture s'arrête à la porte. J'ouvre, et qu'aperçois-je, ô mon Dieu ? Le gigantesque Arthur Fontenillat et l'inéluctable madame Doche. Tableau ! Poignée de main à lui, deux baisers à elle. Ils venaient me faire une visite. Promenade dans le jardin, grogs à l'eau-de-vie, inspection de tous les appartements et enthousiasme universel.

Bref, tant d'amour avait un but : à savoir, obtenir un rôle dans la pièce de ce bon Flaubert. Pour jouer madame de Mérillac, le vieil ange Doche rompra son engagement avec

1. Une réédition de *Madame Bovary*, avec les pièces du procès.

2. Alors directeur du Vaudeville, où devait être joué le *Sexe faible*.

3. Un cousin.

l'Odéon, etc., etc. Elle demande un rôle dans ma pièce, à n'importe quelles conditions. Comme je crois qu'elle jouera parfaitement celui de madame de Mérillac, je ne demande pas mieux, bien entendu, que de l'avoir. Donc j'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho, qui est indisposé, m'a-t-il écrit.....

Le Moscove[1] a enfin donné de ses nouvelles. Il a fait une chute et est resté dans son lit tout le temps qu'il a passé à Vienne. Puis de là il a été aux eaux de Carlsbad, dont il paraît content. Il se disposait à venir me voir, la semaine prochaine ; je lui ai répondu qu'afin de le garder plus longtemps je préférais l'avoir au mois de septembre. Ce mâtin-là m'a envoyé un nouveau conte de sa façon intitulé *les Eaux printanières*, qui m'a fait passer une journée délicieuse. Quel homme !

Événement dramatique hier à Croisset : *ton* jardinier Chevalier a arrêté un homme qui volait des prunes chez la mère Bréauté ! Gueulade sur le quai, en pleine chaleur. Personnages : Remoussin, Leroux, la chienne d'Émile, etc., la *bourouette* de Chevalier et la petite Marie, fille de Chevalier. — On a conduit le délinquant en prison, et MM. les gendarmes sont venus faire une enquête.

A propos de criminels, Saint-Martin m'a dit que toutes les nuits, depuis quelques jours, il passait, entre 2 et 3 heures, environ *vingt* personnes qui s'en allaient à Bonne-Nouvelle dans l'espoir de voir guillotiner Neveu ! Hein ? l'humanité ! pauvre chat !

Ton vieux

CRUCHARD,

qui t'aime.

CVI

Paris, 15 août 1873.

..... J'ai passé *toute* la journée d'hier avec Carvalho. Nous cherchons des acteurs.

Il n'est pas besoin de te cacher que je lui ai lu le plan du *Candidat* ! — Enthousiasme dudit Carvalho qui m'a prié de

1. Surnom donné par mon oncle à Tourgueneff.

lui permettre de l'annoncer! ce que j'ai formellement refusé. Là-dessus, je suis inflexible.....

Mes deux éditeurs m'accablent d'épreuves et je fais toujours des recherches pour *Bouvard et Pécuchet*..... Je me réjouis, comme toi, à l'idée de passer encore une bonne quinzaine ensemble, au mois de novembre, dans le vieux Croisset que j'aime de plus en plus.....

Pense toujours à

VIEUX

Je suis *tanné* de la Fusion[1]!

CVII

Jeudi, 21 août 1873.

Mon loulou,

..... La princesse Mathilde s'est hier beaucoup informée de madame Commanville. — Éloge de ma belle nièce, pendant le dîner.

J'ai passé une soirée fort agréable dans la conversation de ce monstre de Renan qui est un homme charmant. — De quoi avons-nous causé? des Pères de l'Église. M. Vieux a étalé son érudition. — J'attends le retour de Carvalho qui est maintenant à Puys, pour retourner au Vaudeville et régler encore bien des petites choses.

Il est probable que vers la fin de la semaine prochaine je ne serai pas loin de mon départ; mais, avant de rentrer à Croisset, je ferai un petit voyage en carriole de Rambouillet à Mantes[2]. — Le Moscove demeure à Bougival (Seine-et-Oise), maison Halgan. Je ne l'ai pas encore vu et ne sais s'il a reçu tes deux épîtres? Il m'a écrit qu'à la fin de septembre toute la bande Viardot, lui compris, bien entendu, irait passer quelques jours à Nohant et m'a invité à en faire partie; mais c'est assez de vacances comme ça : il faut se remettre à *Bouvard et Pécuchet*, pour lesquels je me ruine en achats de livres.

Peut-être qu'une fois rentré, je vais céder à la tentation du *Candidat*.

1. La réconciliation entre le comte de Paris et le comte de Chambord, entre « la branche cadette » et « la branche aînée ».

2. Pour *Bouvard et Pécuchet*. — Voir la lettre suivante.

Tu sais bien, ma chérie, que je ne partage pas du tout tes opinions sur *la Fusion* : — c'est, selon moi, une sottise pratique et une ânerie historique.

En de certains jours, il me prend des envies d'écrire de la politique pour exhaler là-dessus ce qui m'étouffe! Mais à quoi bon ? Le plus clair de la fusion sera que : elle n'aura pas lieu d'abord, puis que les Orléanistes se seront déshonorés. Du reste, ça renforce les Bonapartistes : là est le comique.

On commence, à Paris, à n'y plus croire — elle sera usée avant la rentrée des Chambres.....

Ton vieil oncle qui t'aime,

G. F.

CVIII

Croisset, vendredi 4 h., 5 septembre 1873.

..... Ma journée de mercredi a été épique! J'ai été de Paris à Rambouillet en chemin de fer, — de Rambouillet à Houdan en calèche, de Houdan à Mantes en cabriolet, — puis re-chemin de fer jusqu'à Rouen, — et je suis arrivé à Croisset par une pluie diluvienne. — Prix : 83 fr., — car il en coûte pour faire de la littérature consciencieuse! Enfin, je crois que j'ai trouvé la maison de Bouvard et Pécuchet à Houdan. — Cependant, avant de me décider, je veux voir la route de Chartres à Laigle : — d'après ce qu'on m'a dit, c'est peut-être mieux; — mais ce sera la dernière tentative.

Monsieur Vieux a pris de l'air, cette semaine, — car lundi j'ai passé toute la journée à Villeneuve-le-Roi, et mardi j'ai été dîner à Rentilly, au delà de Lagny, chez madame André. Ce château est d'un luxe qui dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. — Il est vrai qu'il y a dans la maison plus d'un million de rentes. Et je le crois sans peine, d'après le train qu'on y mène. J'ai vu arriver à la fois, par quatre avenues, dans le parc, quatre voitures de la maison, chacune attelée de deux chevaux superbes, etc. A plus tard les descriptions.

Carvalho, qui continue à avoir pour moi une passion folle, reviendra à Croisset, au commencement d'octobre pour régler le scénario du *Candidat*, ou plutôt pour en causer longuement, — car il n'y trouve rien à reprendre et il veut que je l'écrive

dès maintenant, afin de le jouer l'autre hiver. Je suis plein d'hésitations. D'autre part, je voudrais être débarrassé de toute préoccupation, quand je me mettrai l'été prochain à *Bouvard et Pécuchet*.....

Comme on a formellement interdit la pièce de M. Coetlogon[1] *parce qu'elle attaquait l'Empire*! (*sic*) celle de Sardou passera du 15 au 20 octobre (j'irai à Paris pour la première). En donnant à *l'Oncle Sam* cent vingt représentations, cela me remet au commencement de février : donc mes répétitions commenceront vers le milieu de décembre, au plus tard. Ainsi, ma chère nièce pourra encore passer ici une quinzaine avec son vieux qui s'ennuie bien d'elle. — Mes retours à Croisset ne sont pas précisément folichons, mon pauvre loulou. Cependant je jouis énormément de n'avoir plus à m'habiller! et à sortir. Je finissais par être las des bottines!

Carvalho m'a accordé tous les engagements que je désirais. Il nous reste à trouver une femme-colosse pour la nourrice. On la découvrira dans les bas-fonds de la société!

Adieu, chérie, écris-moi une longuissime lettre.

Ton vieux,

G. F.

(A suivre.)

DÉBUTS DE SOLDAT

— 1870 —

— Allons donc, mon cher Président, les Prussiens et Bismarck nous chasseraient du Rhin à grands coups de baïonnettes !

Je feuilletais un album, dans un coin du cabinet de travail. A douze ans, les destinées des empires n'intéressent guère. Cependant, en entendant mon père clamer de pareille façon sa certitude qu'en cas de guerre avec la Prusse nous serions battus, l'indignation me saisit : je me levai d'un bond et je sortis de la pièce en faisant claquer la porte.

Mon père, magistrat dans le petit chef-lieu d'un département frontière, avait toute sa vie regretté de n'être pas entré dans l'armée. Ce sentiment était très spontané ; il ne s'y mêlait aucune action d'atavisme. Son père avait fait à la vérité la guerre d'Espagne ; presque encore adolescent, il y avait conquis les premiers galons ; mais une blessure reçue à quelque tournant de grand'route, près de Tolosa de la Reina, l'avait ramené en Franche-Comté ; là il s'était affaissé pendant plus d'un demi-siècle dans un fauteuil d'officier ministériel. Mes oncles et grands-oncles également étaient avoués ; mes grands-parents paternels et maternels avaient appartenu, aussi loin qu'on pouvait remonter, au bailliage d'Amont en qualité de gens de justice.

Cependant, mon père ne croisait jamais dans la rue un des

élégants officiers de lanciers ou les majestueux cuirassiers qui de temps immémorial tenaient garnison à Vesoul, sans se retourner plein d'une admiration expansive. Hanté par la chose militaire, il suivait de très près l'état de notre armée et celui des armées voisines. Il était très informé sur la Prusse, et je l'avais souvent entendu mettre en doute la valeur de notre force et de notre organisation, au regard de la puissance prussienne. Toujours mon patriotisme naissant s'était révolté contre de semblables comparaisons. Dieu! que les troupes du Second Empire étaient belles, et comment eût-il pu en exister au monde de plus braves et de meilleures?

A Paris, combien de fois ne m'étais-je pas pâmé d'admiration devant les corps splendides de la garde! Carabiniers, guides, grenadiers, voltigeurs, l'artillerie sombre chamarrée rouge et or! Des soldats superbes dans des costumes magnifiques! A Langres, où nous passions chez ma grand'mère une partie des vacances, je suivais avec recueillement la tête de colonne du régiment de ligne, dont les tambours faisaient trembler les voûtes séculaires des portes du rempart.

En avant, les sapeurs, grandis par le haut bonnet à poil, le corps étoffé par le tablier de cuir blanc sur lequel tranchaient de longues barbes; ils se dandinaient, la hache sur l'épaule, dans le déhanchement de l'homme alerte et vigoureux, sûr de lui-même et du succès. Derrière, la haute stature du tambour-major dont la tête empanachée dominait un épais carré de petits tapins, qui scandaient à coups de baguettes, sur leurs tambours balancés dans une cadence uniforme, les *ra* et les *fla* de la canne géante brandie au-dessus de leurs têtes en terribles moulinets. Le régiment suivait : colonel, état-major, officiers, soldats, tous pimpants, alertes; ceux-là étincelants du ruissellement doré des épaulettes et des hausse-cols, ceux-ci dégagés, dans leurs larges pantalons retroussés par les jambières de cuir jaune.

Et à Vesoul, les lanciers! Combien brillants, allants, victorieux! Quelle joie des yeux lorsque apparaissaient au bout des Allées, revenant du champ de manœuvre, les plastrons blancs formant de larges cœurs sur les poitrines vertes! Les chapskas penchées sur l'oreille donnaient aux hommes quelque chose de hardi. Au-dessus, frissonnaient et claquaient au vent les

flammes rouges et blanches qui empennaient la forêt de lances. A voir cette force passer majestueuse et vibrante, on sentait comme un léger coup au cœur, une sorte d'angoisse heureuse et réconfortante. Et c'étaient ces hommes que la Prusse chasserait du Rhin ! Une pareille pensée eût été pour moi presque un sacrilège.

*
* *

Nous étions étendus le long du mur, dans la cour du lycée, du côté de la Motte derrière laquelle, en été, le soleil disparaît de bonne heure. Une terrible partie de cheval fondu nous avait jetés à bout de souffle, par cette soirée brûlante de juillet, dans ce coin d'ombre. Un grand calme avait succédé à l'agitation, aux cris du début de la récréation, aux gestes énervés, aux contorsions disloquées. La Vierge de la Motte, du haut de son piédestal, allongeait ses bras tendus vers la ville, où elle semblait jeter la paix avec les ombres du soir.

Nous devisions, presque à voix basse, des compositions, des prix et des vacances prochaines; quelques élèves revenaient à pas lents du parloir, mordant à belles dents le gâteau qu'un « correspondant » leur avait apporté. Tout à coup quelqu'un se jette sur moi, m'enlace et m'embrasse à pleine bouche :

— La guerre! la guerre! La guerre est déclarée!

La guerre! Je me dresse d'un bond.

— La guerre! quelle guerre? La guerre avec la Prusse?

— Oui, avec la Prusse! A bas la Prusse! hurlait Charlet, un de mes meilleurs camarades, mon voisin d'étude et de dortoir, un frêle blondin, aux yeux tendres, aux gestes doux.

Comme une bande de moineaux levée par un caillou, nous voilà tous debout, piaillant, criant, courant sans but, sautant, dansant, riant à en perdre le souffle, tandis que stupéfait, notre maître d'études se demande si, dans cette agitation forcenée qu'il ne comprend pas, il n'y a pas quelque symptôme d'une grave révolte.

Dans la cour des grands, la nouvelle s'est aussi répandue. L'enthousiasme grandissant se traduit par la rupture de la porte qui sépare les deux cours. Tout de suite, quelqu'un propose

de délibérer sur les mesures que doivent prendre, devant un si grave événement, les grands et les moyens. Au milieu des cris, des applaudissements, des huées contre la Prusse, on n'entend pas les roulements du tambour qui nous rappelle à l'étude; les pions qui veulent nous mettre en rangs sont bousculés. Lorsque le proviseur, en personne, escorté du censeur, apparaît, appelé en hâte pour rétablir l'ordre, nous venons de décider que nous formerons une compagnie franche, chargée de passer le Rhin des premières et de saccager incontinent le territoire ennemi.

Je n'avais pas encore treize ans; j'étais parmi les plus jeunes de cette phalange guerrière. Bien peu parmi les plus âgés avaient dix-sept ans. De ceux-là, six furent tués au champ d'honneur, sur la douzaine qui put se faire admettre dans les corps francs et dans les régiments de marche.

Les compositions, la distribution des prix, tout cela eut lieu précipitamment, au milieu des préparatifs enthousiastes d'une guerre que tous croyaient devoir être glorieuse. Dans les derniers jours de juillet et dans les premiers jours d'août, nous nous rendions souvent à la gare pour voir passer les trains bondés de soldats qui allaient à la frontière. J'ai encore dessinés très nettement dans les yeux ces spectacles lamentables. Qui eût cru, grand Dieu, que ces belles troupes tomberaient en un tel état d'indiscipline et de relâchement, avant même le premier engagement? Les bonnes gens de Vesoul s'étaient cotisés pour approvisionner au passage les détachements dont, nuit et jour, les convois stationnaient, parfois de longues heures, sur les voies de garage et sur les quais. Des tonneaux de vin, du pain, du fromage et de la charcuterie; quelquefois aussi de l'eau-de-vie et des douceurs. L'administration n'avait pas prévu grand'chose; les haltes-repas étaient alors inconnues; on embarquait le soldat avec un pain de munition ou trois biscuits, quel que fût le trajet. Mais le soldat n'y perdait guère, tant était grand l'empressement des populations de l'Est à le fournir du nécessaire et, trop souvent aussi, du superflu.

Dans un vacarme de grondements de vapeur, de ferrailles secouées, de sonneries de clairons fantaisistes, de chansons avinées, les trains entraient en gare. Des portières ou du toit

des wagons, les soldats en bras de chemise, débraillés, beaucoup d'entre eux déjà ivres, dégringolaient sur les quais et se ruaient vers les étals où les attendaient boissons et victuailles patriotiques. Les officiers se hâtaient vers le buffet. Les sous-officiers, mélangés à leurs hommes, n'usaient de leur autorité que pour se servir plus à l'aise. Bientôt, c'était dans la gare un indescriptible désordre. Des hommes étaient sortis au dehors malgré les sentinelles, d'autres souillaient les voies. Ici un groupe chantait à tue-tête *la Marseillaise*, là une discussion menaçait de dégénérer en rixe avec les employés. Puis le rassemblement retentissait aux quatre coins du hall; les éclats de la sonnerie se perdaient dans les échos des plafonds vitrés, au milieu des fanfares de clairons amateurs et des cris de cette cohue.

Les officiers s'évertuaient à pousser les hommes vers leurs wagons; déjà on ne les écoutait plus guère. Des escouades entières se ruaient à l'assaut d'autres trains, puis, reconnaissant leur erreur, flottaient désemparées, arrêtant le mouvement des convois et les manœuvres des locomotives. Enfin, à grand'peine, l'embarquement se terminait avec de longs retards sur l'horaire. Le train s'ébranlait aux cris enthousiastes de « Vive l'Empereur! Vive la France! A Berlin! » Longtemps après le départ, nous parvenaient encore des bribes de *la Marseillaise* hurlée à pleins poumons, coupée de sonneries.

Ces spectacles d'indiscipline et de désordre m'angoissaient. Tout enfant que j'étais, je me demandais si c'était ainsi qu'on pouvait aller à Berlin. Malgré moi, certaines comparaisons faites par mon père entre les armées française et prussienne commençaient à m'inquiéter. Et puis, cette *Marseillaise*! Nous ne l'avions jamais entendue. Le chant nous paraissait beau; mais ses accents nous laissaient dans une sorte d'indéfinissable malaise. En Crimée, en Algérie, en Italie, on ne l'avait point chantée; on avait été cependant victorieux. Pourquoi la chantait-on maintenant, ivre, débraillé, si c'était le chant des grands jours? Instinctivement, *la Marseillaise*, sortie de tels gosiers et dans un pareil décor, nous causait une impression presque douloureuse. Il semblait qu'elle nous parlait de journées sanglantes et de massacres, au lieu de nous rappeler

le souffle de patriotisme surhumain qui rejetait jadis loin de nos frontières les peuples coalisés.

Un jour, mon père et moi, nous trouvâmes à la station le chef de gare, la figure décomposée, tout tremblant d'émotion contenue.

— Mon Dieu, monsieur Mathieu, qu'y a-t-il donc ?

— Nous sommes battus, monsieur le juge, à Wissembourg. On dit que Mac-Mahon est en retraite sur les Vosges.

Battus! En retraite!... Nous, les Français! Par des Prussiens, devant des Prussiens !

Et j'éclatai en sanglots, comme sanglote l'enfance, à gros hoquets, à moitié étouffé, pâmé, défaillant. Il fallut me rapporter à la maison. J'étais jusqu'alors un gamin rieur, enjoué, assez léger et peu porté aux longues méditations. De ce jour, date une transformation complète de mon être. La violence du choc m'atteignit si profondément au cerveau et y laissa une telle empreinte qu'aujourd'hui encore, après trente-cinq années, j'en porte les traces irrécusables : sombre, taciturne, hanté pour mon pays par la crainte du lendemain, ruminant quelque plan pour l'aider à parer au malheur attendu, ne croyant plus à un renouveau de sa grandeur en Europe qu'au prix d'épouvantables sacrifices de fortunes et de vies, dont les Français ne sont peut-être plus capables. Pendant la nuit, je fus plusieurs fois éveillé par de terribles cauchemars. Je voyais la ville prise par les Prussiens, nos soldats fuyant de toutes parts, la population éperdue s'abandonnant lâchement au vainqueur. Le lendemain, tout le jour durant, j'eus ce tableau lamentable devant les yeux. Il m'obsédait. Pour m'en délivrer, je résolus d'inviter mes camarades à s'unir à moi afin d'étudier comment, le cas échéant, nous pourrions prêter à la défense de la ville un concours utile.

Le soir même nous étions, une vingtaine de jeunes polissons de mon âge, réunis sous les tilleuls qui bordent l'avenue toujours déserte, qui mène du lycée à la prison. Il y avait là des fils de bourgeois, des enfants de petits boutiquiers et d'ouvriers, tous liés par la confraternité de la rue. J'exposai mes craintes, la grandeur du rôle que nous devions assumer pour la défense de la patrie. Empoignés par ma proposition, quelques-uns de mes auditeurs, bouche bée, oubliaient les

cigarettes de fleurs ou de feuilles de tilleul que, suivant la saison, il était de bon ton de fumer à l'instar des hommes. A l'unanimité, je fus nommé chef de la compagnie.

Il restait à trouver des armes et à s'exercer. Le fils de notre professeur de dessin se chargeait de dénicher quelque part dans le grenier paternel une vieille épée qu'avait portée un de ses aïeuls; mais là s'arrêtaient nos espoirs les plus favorables de nous procurer de véritables armes de guerre. Le domestique de Garin, ancien menuisier et ex-prévôt dans un régiment de cavalerie, nous fabriquait parfois en cachette, dans le bûcher, des sabres de bois merveilleux, durs à souhait, résistants, d'une forme irréprochable. Les sauvages de Robinson Crusoë n'employaient pas d'autre arme de main pour s'assommer très convenablement; il n'était pas à penser que les Prussiens eussent le crâne plus dur que les sauvages de Robinson. L'ancien prévôt serait donc chargé de notre armement : la fronde, au maniement de laquelle plusieurs d'entre nous étaient déjà dangereusement exercés, nous tiendrait lieu de fusil et de pistolet.

Tout étant ainsi prévu, nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain, aux Allées. De là, nous irions à la Fond-de-Champ-Damois faire nos premiers exercices. C'est une vallée étroite et sauvage ; déserte, inculte, buissonneuse, elle est encaissée dans une bordure de rochers effrités sous lesquels s'ouvrent plusieurs grottes. A son extrémité, un trou sans fond est rempli jusqu'aux bords d'une eau bleue, immobile, dont le niveau est toujours le même, au temps des plus grandes sécheresses comme aux époques de pluies diluviennes ; une rivière lui sert de déversoir. Autour de ce lac minuscule et paisible, une verte frondaison invite au repos.

Chaque jour nous nous rendions dans ce coin privilégié et nous nous y dressions à la guerre par des simulacres de combats qui n'allaient pas toujours sans échange de vigoureux horions. Parfois, quelque maladroit rentrait à la maison à demi estropié d'un coup de fronde, ou la peau bleue d'une rude estocade de nos sabres de frêne. Les parents se plaignaient ; on savait que j'étais le meneur de la bande ; mon père avait souvent à supporter les assauts de ses concitoyens

qui lui reprochaient mes « instincts sanguinaires ». Pauvre père ! Combien il lui était difficile de concilier ses devoirs de paisible bourgeois avec l'admiration qu'il éprouvait secrètement pour les frasques guerrières de son fils !

Bientôt notre instruction militaire nous sembla complète ; nous tirions de la fronde comme David ; les moulinets de nos sabres étaient terribles. Les charges qu'après l'échange d'une volée de cailloux, nous menions en hurlant et en brandissant nos armes, devaient être l'image fidèle du combat. Nous résolûmes de nous assurer par une série d'épreuves décisives que nous étions vraiment prêts pour la guerre.

Vesoul est entourée de villages joliment nichés aux pieds et sur les flancs des collines qui enserrent la plaine de leurs falaises rocheuses. Des prairies, des vignes, puis des bouquets de bois tapissent les premières pentes. Quel excellent terrain de combat ! Nous pouvions à l'aise, en y manœuvrant, nous déployer, nous masquer et tourner l'ennemi. Il fut entendu que l'ennemi, ce serait les gamins des communes voisines ; tour à tour nous les provoquerions à une bataille rangée ; si nous étions vainqueurs, ce dont nous ne doutions pas, nous les enrôlerions de gré ou de force sous notre bannière pour la défense, contre les Prussiens, de notre petit coin de patrie.

Échenoz est le plus important de ces villages. Il est caché au fond d'une vallée boisée ; de hauts contreforts dévalent en pentes raides sur les premières maisons. Il semblait tout désigné pour une guerre de surprises, celle qui paraissait convenir à notre troupe. Je fus chargé d'y porter un cartel. Les « jeunes Vésuliens » invitaient les « jeunes pétras[1] » d'Échenoz à se réunir en armes jeudi et à se tenir sur leurs gardes. Très fier de ma mission, j'entrai dans le village en conquérant. Au hasard des rencontres, j'avisai de l'affaire les « jeunes pétras ». Mais tout de suite, ceux-ci me rirent au nez ; ils me traitaient même irrévérencieusement de « parisien gros-bec ». Or, j'avais, dès cet âge tendre, un appendice nasal de remarquables dimensions que j'étais très soucieux de faire respecter. Aussi commençai-je promptement à distribuer autour de moi force horions, complètement oublieux de mon

1. Expression franc-comtoise : lourdauds.

rôle de héraut d'armes; les polissons d'Échenoz en rupture de classe faisaient cercle; aux huées succédaient les coups; chacun, bousculant son voisin, cherchait à s'escrimer du pied et du poing contre moi. L'aventure allait évidemment tourner à mon détriment, quand un paysan attiré par le vacarme abattit sur mon oreille sa grosse main vigoureuse: il me pêchait ainsi du milieu du grouillement des combattants. Honteusement conduit hors du village, un brutal coup de pied au bas des reins me mit dans la direction de la ville, accompagné des lazzis de l'ennemi.

Un pareil affront était insupportable. Il fallait en tirer vengeance. Ce n'étaient plus seulement les « gosses » du village qui étaient en cause; les hommes eux-mêmes s'étaient mêlés à l'affaire. Nous leur déclarions également la guerre. Tant pis pour eux! Le jeudi suivant, nous gravissions, à travers les vignes, les pentes du haut desquelles on découvre le village. De troupes ennemies, point. En revanche, de nombreux paysans étaient occupés dans le vignoble. Tout de suite nous leur courûmes sus à coups de fronde. Mais à peine le combat était-il engagé qu'un d'eux tombait en hurlant et en se tenant le bas ventre à deux mains. A la vue du malheureux qui se tordait de douleur dans sa vigne, nous comprîmes la gravité de notre acte. Pris de frayeur, nous nous eufuyions, éparpillés, à toutes jambes vers les bosquets d'où nous regagnions Vesoul, chacun tirant en hâte de son côté, fort penaud, vers la maison paternelle.

L'événement fit quelque bruit. Il y eut plainte des gens d'Échenoz, enquête, découverte des coupables. De sévères volées, dont j'eus une abondante part, attiédirent pour un temps nos ardeurs guerrières. Enfin mes parents, pour apaiser l'énervement que me causait la guerre si proche de nous, se décidèrent à m'envoyer achever les vacances chez un de mes oncles, dans le département du Rhône.

*
* *

A la rentrée des classes, mon père apparut pour nous ramener à Vesoul, ma sœur et moi. C'était, sur les voies ferrées, un incroyable désarroi. Les gares, les trains étaient

envahis par une foule armée, vaguement vêtue en soldats, qui n'obéissait à aucune règle, qui ne connaissait comme contrainte que celle imposée par la satisfaction des besoins physiques. Nous mîmes une journée pour atteindre Dijon. Notre train, bourré de mobiles, s'éternisait de longues heures, sans causes apparentes, à toutes les bifurcations. Nous dûmes débarquer à Dijon pour reprendre un convoi qui, le lendemain, par Dôle et Gray, devait nous rapatrier.

On n'avait pas admis d'internes au lycée. Les dortoirs étaient transformés en salles d'hôpital où les lits étaient étroitement serrés. Toutes les femmes qui avaient des loisirs faisaient des bandes et de la charpie. Les esprits étaient hantés par les malheurs qui allaient fondre sur la ville ; on cachait ce que l'on avait de plus précieux, car on n'attendait plus guère d'heureuse nouvelle de la guerre, et l'ennemi était proche. Mes parents mettaient dans des bouteilles et dans des caisses, qu'on fermait soigneusement, leurs titres, leurs valeurs, l'argenterie, les bijoux. Une nuit, tous, processionnellement, dans le plus grand silence et avec d'infinies précautions, nous portâmes ces précieux récipients dans le jardin. Mon père avait creusé, dans le sol du kiosque où l'on abritait les outils, un trou profond. On y descendit notre fortune à la lueur d'une lanterne ; après avoir soigneusement damé la terre, couche par couche, pour éviter les tassements, nous étendîmes à la surface un épais lit de gravier.

La cave de notre maison comprenait deux celliers, ouvrant dans des coins très sombres et assez dissimulés pour qu'une inspection rapide les laissât inaperçus. Dans l'un, mon père et moi nous rangeâmes les quelques milliers de bouteilles de vin fin et les centaines de flacons de vieille eau-de-vie dont il était très fier ; sa cave avait une fort honorable réputation. Dans l'autre cellier, on entassa des provisions de bouche, jambons, saucisses, légumes secs, biscuits : un véritable approvisionnement de siège. Mon père disait que la situation de Vesoul, nœud stratégique de routes et de voies ferrées, était d'une importance considérable pour les Prussiens ; aussi ne manqueraient-ils pas de s'y installer fortement. Point de doute, ajoutait-il, que si la fortune cesse de nous être con-

traire, notre petite ville ne soit le théâtre d'événements de guerre redoutables. Aucune précaution ne lui semblait superflue. Un amoncellement de fagots et de piles de bois fut rangé au fond de la cave, devant les portes des celliers.

Entre temps, j'assistais aux exercices de la garde nationale, dont mon père était un des capitaines. L'élément bourgeois y était peu représenté, sauf dans le cadre d'officiers, quoique la population se composât en grande partie de fonctionnaires, de rentiers et de boutiquiers ; très peu d'ouvriers. C'était néanmoins ceux-ci qui étaient inscrits en plus grand nombre ; ils étaient à peu près les seuls qui se présentassent volontairement aux exercices. A cette époque déjà lointaine, la classe dirigeante était très réfractaire à toute idée de sacrifice ; et de tous les sacrifices, celui qui lui semblait le moins admissible était celui de la vie. Aussi advint-il que, dès les premiers ordres d'enrôlements forcés, ce fut une fuite éperdue en Suisse de gaillards vigoureux, pleins de santé, chasseurs enragés et adroits. Nous ne les revîmes rentrer timidement dans leurs maisons, les uns après les autres, s'y glissant sans bruit, qu'après l'amnistie. Il serait injuste de ne pas ajouter qu'au début de la guerre plusieurs jeunes gens de famille aisée, ayant pris du service dans le bataillon de garde mobile, contribuèrent vaillamment à la défense de Belfort.

La garde nationale se préparait donc à faire bonne figure devant les Prussiens ; de mon côté, je songeais à réorganiser notre compagnie de frondeurs patriotes. Mes petits camarades repris par la vie de potache n'avaient plus le bel entrain des premiers jours. Les résultats de nos équipées en avaient dégoûté les plus enragés. Je me trouvai seul.

On savait par le bruit qui en courait, que les forces allemandes étaient toujours précédées de pointes de cavalerie ; en avant, des soldats isolés menaient très loin l'exploration. Généralement, avant l'occupation des lieux habités, apparaissaient le jour même, parfois la veille, deux ou trois vedettes qui venaient prendre l'air des lieux. De ceux-là, je faisais mon affaire. J'en aurais raison à coups de fronde. Naturellement, les Prussiens pour se venger attaqueraient la ville; alors, bon gré mal gré, messieurs les gardes nationaux devraient se défendre. La route impériale de Paris à Mul-

house, celle par où les Prussiens venant de Belfort déboucheraient à coup sûr, s'élève, à deux kilomètres des faubourgs, à mi-côte d'une colline que couronne une falaise abrupte. Au tournant de l'éperon rocheux, se dresse un monolithe en forme de gigantesque sabot, qui, de son haut piédestal, domine les environs. C'est là que je résolus d'établir mon poste de veille.

Souvent on entendait résonner sourdement, dans l'est, le grondement du canon. Chaque coup me portait au cœur quand, hissé sur le « Sabot », je humais l'air dans la direction de l'ennemi. Le 10 octobre, à la sortie du lycée, nous étions allés assister aux exercices de la garde nationale. Il y avait, sous les hauts platanes jaunis par l'automne, une centaine de braves gens en veston ou en blouse, sanglés au corps par un ceinturon d'où pendaient, redoutables, une baïonnette triangulaire et un énorme coupe-chou à poignée de cuivre en croix, à large lame courte et pesante. Fusil à piston sur l'épaule, ils s'absorbaient dans les mystères du pas redoublé, lorsqu'une exclamation retentit, poussée par un des gamins échelonnés en rang admiratif le long de la route :

— Tiens, des gendarmes !

Tout le monde, officiers et gardes nationaux, s'arrête et tourne la tête. Des gendarmes à cheval ! Depuis huit jours, le chef-lieu était vide de toute force armée. Mais l'uniforme et les allures de ces cavaliers, une dizaine peut-être, ne rappelaient en rien nos braves pandores. Vêtus de dolmans bruns, bariolés de passementerie jaune, un bonnet de fourrure sur la tête, ils allaient à toute bride, le corps penché sur l'encolure, la carabine au poing. Déjà ils nous dépassaient, toujours galopant, puis ils disparaissaient au tournant de la Grande Rue, dans un sourd martellement de sabots et dans un cliquetis de ferraille.

Ces costumes ? Cette allure ? Une idée terrible traverse les cerveaux ; la respiration manque d'un seul coup à nos hommes pâlis qui se regardent, mortellement émus. L'un d'eux jette l'appel « Aux armes ! » d'une voix suffoquée. Ce cri, au milieu de ces gens portant le fusil sur l'épaule, produit un effet surprenant. Plus de doute, ce sont les Prussiens ! Nous sommes surpris ! Toute résistance est inutile !

Une seconde fois l'appel aux armes retentit. Quelques

braves ouvriers courent sur les traces de l'ennemi. Mais la cohue débandée des gardes nationaux se précipite vers le haut de la ville. On se rue dans la cour de la mairie pour y jeter les armes compromettantes. Un instant après, de bons bourgeois, l'air effaré et penaud, sortaient de l'édifice municipal et regagnaient leur logis en toute hâte, rasant les murs.

C'étaient bien en effet des Prussiens, des hussards brandebourgeois, comme je l'ai appris par la suite. Ils étaient conduits par un ancien garçon brasseur qui, venu d'Allemagne l'année précédente, avait disparu aux premiers bruits de guerre. Une de leurs escouades traversa la ville; elle arriva à la gare, bride abattue. Sans que le personnel ahuri par cette prompte apparition s'y opposât, elle coupa les fils télégraphiques qui nous reliaient à l'intérieur de la France. Un deuxième détachement parcourait dans le même temps la ville haute. Ils se réunissaient sur le chemin de la Motte, se consultaient rapidement et disparaissaient avant que les habitants fussent revenus de leur stupéfaction.

Le lendemain matin, de bonne heure, manquant la classe, j'étais embusqué derrière le Sabot. Il n'était pas douteux que les Prussiens allaient arriver; on les signalait cantonnés à Sceaux, à une très courte étape. J'étais accroupi, immobile, anxieux, sur la large assise du rocher, bien masqué par un buisson de genêt. Je serrais dans la main gauche une poignée de balles de plomb que j'avais enlevées de l'attirail de chasse de mon père; dans la main droite, ma fronde. En bas, la route descendait dans la plaine verdoyante du Durgeon, au fond de laquelle s'élevait en pain de sucre la colline de la Motte; au sommet, la grande et pitoyable Vierge de bronze, les bras bénissants tendus vers moi.

Tout à coup, au tournant de la route, apparaissent deux cavaliers. En découvrant le panorama de la ville étagée sous leurs yeux, ils s'arrêtent; ils semblent en scruter les abords. Posée droite sur la cuisse, reluit une courte carabine. Mon cœur bat à se rompre. Après une longue observation, ils se remettent en marche, tranquillement, au pas. Leur silhouette grandit. Je distingue les détails de l'uniforme, kolpack noir avec une flamme jaune, dolman marron rayé de brandebourgs orange. Ils approchent, confiants, causant entre eux;

j'entends leurs voix. Bientôt ils sont à trente mètres à peine. Alors je me redresse et, raidissant la jambe, le corps jeté en arrière, une sueur froide au front, je fais tournoyer ma fronde... Un léger sifflement traverse l'air : un des cavaliers porte la main à l'épaule en poussant un cri de douleur.

Je me suis aplati sur le rocher. Coup sur coup, deux détonations retentissent; les balles s'écrasent avec un bruit sourd contre la falaise effritée et font pleuvoir le long des pentes une grêle de pierrailles. Puis des galops de chevaux, un cliquetis d'acier, des cris, des commandements, des appels en allemand. J'avance un peu la tête. Une vingtaine de cavaliers vont et viennent, se consultent, galopent dans diverses directions ; ils cherchent, à n'en pas douter, un chemin qui leur permettra d'atteindre le sommet et de l'explorer entièrement. Une peur insurmontable m'étreint. Lâchant fronde et munitions, je me glisse, par une longue fissure rocheuse, vers un petit bois de sapins qui conduit dans la direction du village de Frotey. Certainement les Prussiens, en revenant sur leurs pas, découvriront la charrière qui mène au plateau et, d'un temps de galop, ils atteindront les abords du Sabot où ils ne manqueront pas de me découvrir.

Aussitôt sous bois, je cours de toutes mes forces; je dévale les pentes, visage et mains fouettés par les branches des halliers; sur les paquis qui descendent en raidillons vers le village, je vole plutôt que je ne cours. Enfin, voici les premières maisons. Les habitants que les coups de feu ont attirés dans la rue me questionnent.

— Je n'ai rien vu; j'ai entendu deux coups de feu et je me suis sauvé, craignant les Prussiens.

On veut savoir ce que je faisais seul sur le Sabot, mais je prends mes jambes à mon cou et je file par la prairie. Un quart d'heure plus tard, je flânais paisiblement, d'un air indifférent, sur la place Neuve où ne pouvaient manquer de déboucher les cavaliers ennemis. Pendant que je musais le long des boutiques avec quelques camarades qui venaient de sortir du lycée et me racontaient que le professeur avait noté mon absence, une masse sombre débouchait près des Allées. Les hussards allemands se disloquaient en plusieurs détachements qui partaient au galop sur tous les points.

Dans la soirée, arriva l'infanterie. De lourdes colonnes noires éclairées par le scintillement des casques, traînant avec elles un âcre relent de bête humaine et de buffleteries graisseuses. Un ordre parfait. Sur un signe, les tambours et les fifres se taisent; dans le silence, que martelle le talon ferré des bottes, un cri aigu retentit; avec des mouvements automatiques les compagnies s'arrêtent, font front et s'alignent, pendant que vibrent les baguettes des fusils dans un rapide tintement métallique. Dix mille hommes occupent la ville.

Au milieu du désordre du cantonnement et des réquisitions, on ne songea guère à me demander les causes de mon école buissonnière du matin. Personne ne soupçonna jamais que le grand diable de Poméranien, qui, premier blessé, pénétrait dans l'ambulance du lycée, la clavicule de l'épaule gauche brisée, était la victime du petit potache de treize ans qui se coulait inoffensif dans les dortoirs.

Ah! ces dortoirs! Combien souvent j'y vins par la suite lorsqu'ils furent remplis de blessés dont les lits étaient étroitement serrés les uns contre les autres, dans une épouvantable promiscuité de linges souillés.

Des Allemands surtout. Notre Comté était mauvaise aux Prussiens. Pas de défense sensationnelle et historique de villes ou de villages, pas de combats ni même d'engagements notables entre les détachements ennemis et les corps francs qui battaient le pays. Non, rien d'éclatant ni de compromettant. Mais pas une patrouille, pas une reconnaissance, pas une escorte qui, au tournant du bois prochain, n'eût subitement quelques hommes culbutés par des coups de feu isolés. L'ennemi battait la forêt en tous sens, ne trouvait rien. Rarement les représailles étaient possibles, car, pour faire son coup, on allait loin des lieux habités.

C'est ainsi que l'ambulance de Vesoul, — quartier général de Werder, d'où rayonnaient à chaque heure du jour et de la nuit des estafettes, des courriers, la poste et des détachements de liaison, — se garnissait de blessés, apportés isolément des quatre coins de la contrée. Mais c'étaient surtout les malades qui se tassaient dans les dortoirs. Le typhus faisait rage. Constamment sortaient du lycée de funèbres convois qui se dirigeaient vers le cimetière tout proche,

escortés par une escouade de fantassins, le fusil sous le bras.

Ce n'était certes pas la curiosité qui m'attirait à l'ambulance. J'avais déjà et j'ai conservé, après de longues années de guerre, une répulsion presque maladive pour le sang, les plaies béantes, les chairs meurtries ou déchirées; je tournais la tête quand je passais devant un étal de boucher. Plus tard, sur le champ de bataille, j'éprouvai une angoisse physique, allant presque aux nausées, devant les cadavres sanguinolents ou les flaques et les coulées rouge brun qui tachaient le sol. Si je rôdais souvent à travers ces dortoirs dont je connaissais tous les recoins, c'est que j'étais poussé par l'irrésistible désir de soustraire des armes aux soldats allemands; j'espérais, dans mes raisonnements d'enfant, diminuer ainsi la puissance de l'ennemi. Mes manœuvres furent d'abord heureuses et fructueuses; mais, devant les soustractions nombreuses et inexplicables de fusils et de sabres, l'autorité allemande interdit l'accès des salles : je cherchai par quelle œuvre utile je pourrais continuer.

Nous logions, en outre d'un officier allemand, toute une escouade de soldats. C'était à ce moment, si ma mémoire est fidèle, le 4e régiment d'infanterie badoise. Nous eûmes aussi, vers la même époque, des hommes du 34e régiment d'infanterie poméranienne. C'étaient généralement de très paisibles garnisaires, fort occupés par des exercices et des revues et par le soin de leurs armes et de leur buffleterie. Leurs absences du cantonnement étaient fréquentes : parades, manœuvres, inspections. Sauf les jours de prises d'armes et de reconnaissances, ils n'emportaient pas le sac, l'énorme et incommode « tornister ». En furetant dans leurs chambres, j'avais remarqué qu'il contenait une forte réserve de cartouches, plusieurs paquets.

C'étaient des boîtes cubiques en carton, faciles à ouvrir. Dans chacune d'elles, étaient installées six cartouches d'une fabrication très sommaire : une gaine en papier gras enveloppant une balle ogivale; une rondelle au milieu de laquelle était moulé un pain de fulminate; au-dessous, la charge de poudre. Le tout était maintenu par une ficelle nouée au-dessus de la balle. Il me vint à l'esprit qu'il était très simple de vider

ces cartouches ; je remplacerais la charge par une quantité équivalente de charbon pilé. Je me mis aussitôt à en fabriquer un approvisionnement ; après plusieurs tâtonnements, je trouvai le crible dont les dimensions correspondaient à celle de la poudre. Ensuite, avec du carton, je confectionnai une mesure donnant exactement le cube voulu.

De ce moment, je fréquentai assidument les soldats que nous logions. Le prétexte, pour mes parents, était la nécessité de progresser dans la connaissance de la langue allemande. Bientôt je fus l'ami de toute l'escouade. Je savais heure par heure leurs obligations de service, fond naturel de leurs conversations. J'attendais les tours de garde ou les absences de quelque durée. Dès que les talons ferrés résonnaient sur la chaussée, je montais dans les mansardes ; j'enlevais des sacs les paquets de cartouches que je remplaçais par d'autres de ma façon. Ce fut ainsi que j'approvisionnai tous les soldats allemands qui logèrent chez mes parents dans le mois de novembre et pendant une partie du mois de décembre.

Déchargement et rechargement était besogne délicate ; j'accomplissais ce travail la nuit, dans l'alcôve de la salle à manger où je couchais. Un soir de décembre je travaillais assidument. Sur la table, la poudre était vidée en tas ; à côté, étaient amoncelées les rondelles armées de fulminate. Il fallait souvent employer le couteau pour les décoller de l'étui. Tout à coup l'instrument m'échappe des mains et tombe la pointe en avant sur les amorces. Une lueur intense m'enveloppe ; je ressens une cruelle douleur au visage. Tout l'approvisionnement de poudre avait pris feu ; mes joues et mon nez étaient littéralement rôtis.

Au moment où jaillissait la flamme, je n'avais pu retenir un cri d'effroi ; ma mère était accourue tout d'abord, puis mon père et ma sœur. Sans bruit, après m'avoir pansé, on se hâta de faire disparaître toute trace de mes dangereuses occupations. Pendant quelques jours, le médecin craignit que je ne perdisse la vue. J'en fus quitte pour l'affaiblissement irrémédiable de l'œil gauche et pour conserver longtemps, tout autour, un léger semis de grains de poudre auxquels succédèrent, lorsqu'ils eurent disparu, de fâcheux petits trous qui me gravent encore la figure. Mes angoisses et les souffrances que j'endu-

rai eurent leur récompense. Le 4e badois auquel appartenaient les soldats dont j'avais truqué les munitions partait peu après dans la direction de Dijon. Le bruit se répandit bientôt qu'il avait été décimé à la bataille de Nuits. Cette nouvelle me fut un baume plus salutaire que l'huile d'aloès dont ma mère badigeonnait le masque de toile cirée qui me couvrait la face.

*
* *

Le froid était devenu très rigoureux. Depuis de longs jours, il neigeait. Un linceul blanc couvrait la contrée entière ; sur les routes durcies, roulaient incessamment les convois allemands. Les loups, venus, disaient les bonnes gens, de la Forêt-Noire à la suite des Prussiens, étaient si audacieux qu'ils pénétraient la nuit jusqu'au milieu du faubourg où nous habitions. Dans le silence noir, que rompait parfois le pas lourd d'une patrouille, leurs hurlements lugubres me faisaient frissonner. De jour, la campagne déserte était peu sûre. Les gens qui s'aventuraient au dehors risquaient les dangereuses rencontres de détachements prussiens, toujours prêts aux soupçons et aux exécutions sommaires. Il arrivait aussi que des voyageurs étaient dévalisés ; quelques-uns même avaient été tués par des rôdeurs, sortis comme les loups on ne savait d'où, et qui suivaient l'armée ennemie.

Les malheurs de notre pays, les échos de Metz, de Paris, d'Orléans, nous arrivaient dénaturés et grossis par les gazettes allemandes, seuls journaux qu'on pût se procurer. Ces nouvelles toujours navrantes m'affectaient douloureusement ; l'idée de contribuer directement à la défense de la patrie ne me quittait plus. Nuit et jour, je ruminais les plus absurdes projets. J'avais beaucoup grandi depuis six mois ; j'atteignais la taille d'un soldat. Mon père en fit un jour la remarque devant moi. J'en fus frappé. Un événement atroce, qui se passa les jours suivants, me jeta dans une décision désespérée. Des uhlans en patrouille derrière la Motte avaient rencontré un vigneron déjà vieux qui, sans doute poussé par le besoin de revoir son petit bien, s'était aventuré jusque-là en se cachant des postes qui muraient les habitants de la ville. Que faisait-

il ici? lui demandait-on rudement en allemand. Mais le pauvre diable ne comprenait pas. Craignant le châtiment, il jetait autour de lui des regards obliques, cherchant où fuir. Plus de doute. Cet air sournois, ce mutisme obstiné ne pouvaient que masquer un de ces brigands qui les canardaient dans le dos à chaque reconnaissance. On le ramène vers Vesoul, attaché à la queue d'un cheval. Pour le faire suivre, les cavaliers lui allongent de grands coups de talon de lance dans le dos. Déjà on est au milieu des vignes qui avoisinent le faubourg de Saint-Martin; les chevaux enfoncent dans la neige et se heurtent aux échalas; on avance difficilement. Dans un des brusques coups de reins de la bête à laquelle le vieillard est lié, la corde se détache. Se sentant libre, le prisonnier se dérobe et franchit une haie. Il court dans la neige à grandes enjambées, certain que les chevaux ne pourront le rejoindre, sans crainte des lances et des sabres. Mais les uhlans ont tiré leurs pistolets; des coups de feu retentissent. L'homme tombe sur la neige qui rougit le long de sa cuisse cassée.

Alors une des brutes en chapska saute à bas de son cheval et s'approche de la victime qui crie grâce; à bout portant, elle l'ajuste en jurant, et lui fait sauter la cervelle. Une auréole sanglante s'épand autour de la face défigurée du vieux Français, dont le corps aux bras étendus dessine une émouvante croix noire sur le manteau blanc qui couvre la terre.

Ce soir-là, ma décision fut prise. Je partirais le lendemain pour Langres. On disait que cette ville émergeait, intacte, au milieu de l'invasion; des troupes françaises de toutes armes y étaient assemblées, troupes régulières, mobiles, francs-tireurs, garibaldiens. Un de ces corps m'accepterait peut-être comme volontaire : je cacherais soigneusement mon âge; mon père l'avait dit, j'avais la taille d'un soldat. Les économies que j'avais faites sur l'argent de mes menus plaisirs montaient à dix francs; mes vêtements de lycéen étaient chauds et résistants, mes chaussures solides, avec de hautes molletières. J'emporterais du pain et du fromage. Ainsi muni, on va loin.

Il y a quatre-vingt-dix kilomètres entre Vesoul et Langres; je comptais pouvoir les franchir en trois jours. Dans cette aventure délicate, la seule chose qui m'effrayât, c'étaient les

loups. Ils parcouraient la contrée par bandes; on les entendait hurler le soir aux quatre coins du pays : j'avais ouï dire que, dans les bois de Scey-sur-Saône que j'étais obligé de traverser, ils étaient nombreux. Je ne disposais d'aucune arme. Les pistolets de mon père avaient été cousus, ainsi que son sabre de garde national, dans le sommier même du lit où couchait un des officiers d'état-major que nous logions; impossible d'aller les prendre. En furetant dans une armoire, je découvris cependant un grand couteau à ressort avec une lame effilée, longue; je m'en emparai. Peut-être ainsi armé, en enroulant ma pèlerine autour du bras gauche et en m'en garant le corps, pourrais-je me défendre contre les fauves?

Le lendemain, après le déjeuner, je partis. Mon fidèle camarade de jeux, Louis Garin, était seul dans le secret de mon départ; je l'avais presque déterminé à m'accompagner. A tout hasard il s'était équipé, lui aussi. Au lieu de suivre le faubourg jusqu'à la porte du lycée, nous tournâmes par le chemin qui monte au cimetière et qui aboutit en cul-de-sac au milieu des vignes. La neige recouvrait les pentes de la colline; au sommet se dressait, toute blanche aussi, la Vierge qui tend ses bras secourables vers la ville. A côté de la chapelle, des points noirs s'agitaient; une fumée très grêle montait tout droit, près du poste d'alarme; avec ses hautes perches, croisées de fléaux auxquels pendaient des signaux, on eût dit un calvaire avec ses trois croix, ou quelque ancien lieu de justice, des fourches patibulaires balançant des corps de suppliciés. Nous entrons pleins d'assurance dans la neige qui nous monte jusqu'au-dessus du genou. Louis Garin est bientôt hors d'haleine. Il renonce à me suivre; après une accolade, il regagne la ville. Je regrettais son départ; mais, seul, je pouvais mieux échapper à la surveillance des avant-postes. Je me remets en marche bravement, à grandes enjambées. Après deux heures d'efforts et de ruses pour dépister sentinelles et petits postes à travers lesquels je me coule, j'atteins enfin la grand'route.

Un long convoi allemand échelonnait ses fourgons vides sur la chaussée glacée : deux Prussiens discutaient la distance de Vesoul à Port-sur-Saône. Ce village est sur la route de Langres; je devais le traverser. Je songeai tout de

suite à mettre à profit la rencontre pour m'éviter la fatigue des trois lieues qui nous en séparaient. Je déambule de l'air le plus naturel du monde, à côté d'une voiture dont la porte ballante laisse apercevoir à l'intérieur une botte de paille. Les conducteurs du fourgon avaient abandonné leur attelage pour se joindre à leurs camarades de tête, avec lesquels ils avaient entamé une discussion très animée. Ils allaient tous quatre lourdement, traînant leurs larges sabres aux fourreaux cabossés, empêtrés dans leurs pantalons basanés, la jambe gauche paralysée par le poids de la tige de fer qui armait la botte pour la protéger contre le timon. Je me glisse derrière la voiture, et, me faufilant par le battant entr'ouvert, je m'étends voluptueusement sur la paille, après avoir ramené la porte sur ses taquets.

Vraiment, c'était une bonne aubaine et du meilleur présage pour l'avenir. Ma course de deux heures à travers les vignes m'avait rompu les jambes. Dans la neige, où parfois j'enfonçais jusqu'au ventre, j'avais presque toujours marché, courbé en deux, le long d'un murger ou d'une clôture, pour ne pas être aperçu des sentinelles. Après cette gymnastique éreintante, je goûtais fort le moelleux cahotement du fourgon glissant sur la surface unie de la route. Bientôt je vis par la jointure des portes les deux tringlots regagner leur véhicule et monter sur le siège, et tout le convoi s'ébranla au trot, dans un grondement de chaîne secouées, de sabots frappant le sol durci et de chansons tudesques.

En approchant de Port-sur-Saône, je n'étais pas sans inquiétude sur la façon dont je sortirais de mon asile. Les Prussiens sont gens soupçonneux ; ils sont hantés par la crainte du franc-tireur. Je comptais que, arrivés trop tard pour charger, on parquerait tranquillement dans le village et qu'il me serait relativement facile de m'échapper. C'est ce qu'il advint fort heureusement.

Il était quatre heures lorsque, abandonnant sans compliments ni remerciements les Prussiens, je franchis le grand pont qui réunit les deux agglomérations de Port-sur-Saône et de Saint-Valère. Il ne fallait pas songer à m'y arrêter : ce village est trop près de Vesoul, auquel le relie une ligne télégraphique. A la maison, d'un moment à l'autre, on va

s'apercevoir de mon absence. Je vois déjà mon père, et ma mère avec les bonnes, courant aux renseignements. Louis Garin sera questionné tout de suite. S'il est serré de près, il ne saura pas cacher que je suis en route pour Langres ; sur quoi, le télégraphe marchera, et, le soir même, je serai réintégré au domicile paternel, où m'attendra, comme de raison, une fâcheuse correction.

Mais, d'autre part, la nuit allait venir; avec elle, les loups et les rôdeurs, peut-être plus dangereux. Pourrai-je longtemps aller sur la grand'route, dans l'obscurité, dans la neige? Où trouver un gîte? M'ouvrirait-on, et comment m'accueillerait-on, par ces temps incertains où toutes les portes sont barricadées? Ces pensées m'assaillaient pendant que je montais la côte de Saint-Valère à la sortie du village. Tout au haut je voyais une sentinelle aller et venir. Sa silhouette se détachait en un profil très net sur le manteau de pourpre qui montait au ciel : le fusil sur l'épaule, une énorme pipe pendue au cou. Dans l'insouciance de l'enfance, je ne m'en inquiétais guère; ma décision était prise de pousser de l'avant, coûte que coûte, jusqu'au prochain village, si loin fût-il. Cependant, me voici au sommet de la côte. Le soldat me contemple d'un air soupçonneux. Je feins de ne pas l'apercevoir et je continue mon chemin. Mais il se jette devant moi, abat son fusil des deux mains pour me barrer le passage.

— *Den Pass zeigen*[1]*!* — répète-t-il.

Il faut donc exhiber un laissez-passer pour aller plus loin. Je ne m'attendais pas à ce contre-temps. Je reste tout d'abord coi, fort embarrassé, cherchant un moyen de me tirer de ce mauvais pas. Le factionnaire s'impatiente ; il me pousse de son arme, en me criant :

— *Zurück! Fort*[2]*!*

Retourner à Port-sur-Saône pour m'y faire prendre, alors que la grand'route s'étend devant moi, s'allongeant très au loin, libre, toute poudrée d'un givre scintillant, immaculé! Jamais. Je parlemente. En m'entendant baragouiner sa langue d'une façon à peu près intelligible, l'homme s'humanise. Je lui

1. « Montrez votre passe ! »

2. « En arrière ! Allez-vous-en ! »

explique que je vais rejoindre mes parents au prochain village. On m'attend ce soir même ; quel désespoir pour eux si je ne rentre pas ! Ils me croiront perdu, enlevé par les loups, mort de froid, égaré dans la neige.

Je mets un tel cœur à mentir que le Prussien s'émeut ; je le vois à ses pipotements plus rapides ; il tire de l'énorme fourneau de porcelaine de petits flocons qui sortent précipités de sa bouche. C'est évidemment un brave homme qui s'attendrit à la pensée de la maman affolée. Je vois qu'il hésite. Je ne sais pas dire le mot décisif qui emporte la volonté ; le sentiment de la discipline reste le plus fort chez lui.

— Je vais rendre compte au sergent et lui demander la permission de vous laisser passer. Attendez un instant.

Il va à la petite masure basse où se tenait le poste. Par les interstices des volets disloqués et aussi des tuiles mal jointes du toit, s'échappait une fumée épaisse et noire qui indiquait qu'on faisait flamber à l'intérieur les matériaux les plus extraordinaires. Un grand bruit de voix et de chansons en sortait, signe de bonne humeur et sans doute de beuverie.

Le factionnaire s'approche et appelle le sergent. Sa voix se perd dans le bruit ; il fait encore quelques pas en avant, hésitant à s'éloigner. Puis, prenant son parti, il s'avance et pousse la porte. Pendant que durait ce manège, je réfléchissais que le sergent moins naïf ne manquerait pas de me mettre la main au collet. Aussi, à peine le soldat avait-il entre-bâillé l'huis vermoulu que, prenant mes jambes au cou, je filais à toute vitesse dans la direction de Langres.

Je courais à perdre haleine, éperdument. Dans le bourdonnement des oreilles j'entends retentir un coup de feu ; une balle siffle tout près de moi et un grand cri court sur le plateau : « *Heraus* ! Aux armes ! »

Sans tourner la tête, je cours toujours le corps droit, les coudes aux hanches, retenant ma respiration. Mais le cœur me bat à grands coups douloureux dans la poitrine ; il me semble remonter jusque dans la gorge pour m'étouffer. Enfin, je butte contre une pierre que la gelée a collée à la chaussée et je roule par terre.

Tout est silence autour de moi. J'écoute anxieux, l'oreille au sol. Pas un bruit. Je me hasarde à lever la tête. La route

très droite tire un trait de lumière rougeoyante au milieu de la plaine d'une blancheur mate, jusqu'aux premières maisons du village dont les vitres flamboient sous les rayons du soleil couchant. Un léger repli de terrain masque les abords du poste. Personne. Partout le silence et la paix. Je me soulève sur les genoux, puis, prudemment, je redresse le corps. Toujours rien. Les Prussiens ne m'ont sans doute pas jugé digne d'une poursuite en règle. Néanmoins, je suis fier de moi ; j'ai reçu le baptême du feu, et je n'ai eu ni le temps ni l'idée d'avoir peur.

Le soleil est couché, il fait un froid épouvantable. Les parois de mes narines se collent ; une buée épaisse sort de ma bouche et se congèle aussitôt. Une brise aigre s'est levée ; nez, oreilles, menton sont brûlés par le souffle glacial qui court sur le plateau. Bientôt j'arrive à un croisement de routes. Les indications de la borne, haute pierre placée à la bifurcation, ont été effacées par une main patriotique qui a fait sauter les lettres à coups de ciseau afin que l'ennemi ne puisse se repérer. Hélas ! pour moi qui suis Français, ces renseignements auraient été précieux. Faut-il tourner à droite ou à gauche ? Sous la couche de glace qui recouvre la plaine uniforme, les deux amorces de route sont semblables ; rien ne distingue celle que je dois suivre.

J'étais debout contre la borne, cherchant encore à la déchiffrer, lorsque, me retournant, je vois avec terreur dans le lointain, du côté de Port-sur-Saône, les silhouettes noires de deux hussards allemands. Ils marchent le long des accotements ; parfois ils s'arrêtent. Ils semblent chercher : qui pourraient-ils chercher sinon moi, à cette heure tardive et dangereuse où rentrent les reconnaissances et les patrouilles ?

La large pierre me cache à leurs yeux, Je m'affaise doucement ; je m'étends dans le fossé plein de neige, légèrement creusé en cet endroit par quelque saute de vent ; avec les deux mains je me recouvre d'un blanc linceul.

Les pas des chevaux résonnent ; déjà j'entends des ébrouements sonores. Puis un bruit de voix arrive distinctement jusqu'à moi. Les cavaliers se sont arrêtés en avant de la patte d'oie ; ils se consultent indécis.

— *Der Schuft* (le polisson), dit l'un d'eux, doit être loin

maintenant. S'il a pris à gauche, sur Scey-sur-Saône, nos hommes le ramasseront; mais s'il a suivi la grande route, bon voyage. Lorsqu'il nous entendra venir, il se jettera sous bois, et nous en serons pour nos peines.

— Mais, ajoute le second, les bois sont pleins de loups; il sera dévoré. Si nous poussions jusqu'à la lisière? Nous l'appellerions; il nous rejoindrait peut-être?

— Appeler, reprend vivement l'autre, qui veux-tu appeler? Les francs-tireurs, peut-être? Il y en a par ici autant et plus que de loups. Que le *Bengel Franzose*[1] se débrouille et aille au diable! J'aime mieux ma peau que la sienne. La nuit vient. Rentrons.

J'étais transi de froid, mes dents claquaient, mes membres raidis refusaient tout mouvement. Je secouai la neige qui me couvrait. Je me redressai. Les cavaliers avaient disparu. Déjà le jour baissait. J'étais apparemment loin de toute habitation. Par la conversation des deux hussards, je savais que la bonne direction était à droite, mais aussi que j'allais avoir à traverser des bois remplis de loups. Ma fuite était signalée, à coup sûr, sur toutes les lignes allemandes; si je rentrais à Port-sur-Saône je serais immédiatement appréhendé. Que diraient mes camarades lorsqu'ils me verraient ramené sottement à Vesoul, entre deux cavaliers prussiens, le dos courbé sous l'appréhension de la correction paternelle? Non, plutôt les loups!

Devant moi, dans le lointain crépusculaire, la masse sombre de la forêt bornait l'horizon. Plus proche, une haute futaie dressait le long de la route ses troncs noirs, laqués du côté du nord-est par une croûte de glace scintillante. La bise secouait les branches qui craquaient sous leur couche de givre; de petites avalanches en tombaient et s'écrasaient sur le sol avec un bruit mat. Je tenais à la main mon couteau, la lame ouverte; néanmoins la sonorité de mes pas me faisait peur. Il me semblait qu'allaient s'éveiller jusqu'au fond de la forêt des échos auxquels les loups étaient attentifs.

Je marchais le corps très raide, comme un automate, les yeux inquiets, le cerveau vague. Tout à coup, je m'arrête frissonnant, cloué au sol. Un hurlement affreux vient de tra-

1. Le polisson de Français.

verser l'air et se répercute dans les profondeurs de la forêt; un autre lui répond plus éloigné; d'autres encore. Que faire? M'enfoncer plus avant? C'était la mort certaine; et quelle mort! Déchiré par les loups!... Revenir en arrière; quelle honte! La nuit était tombée, opaque. Il venait du ciel une clarté nébuleuse, qu'avivait dans les champs la nappe blanche unie; tout le côté du bois que je longeais restait dans une ombre rayée des miroitements furtifs du gel plaqué aux branches.

Cependant il me semble entendre le bruit étouffé d'une chute, puis d'une seconde; bruit plus lourd, plus étendu et plus moelleux que celui de la neige détachée des arbres qui s'aplatit sur le sol. Je me retourne, le couteau en arrêt. Rien.

Le sabbat lointain continue; les deux hurlements rapprochés qui se répondaient se sont tus. Je marche toujours, mais si oppressé, que je pense défaillir. Maintenant, très distinctement, je perçois de légers craquements de neige écrasée, derrière moi, sur la route. Je m'arrête pour écouter. Dans l'obscurité, charbonnent des lueurs phosphorescentes, piquées au milieu de deux masses sombres. Je fais quelques pas en arrière, les lueurs s'éteignent; mais les vagues silhouettes ont remué et se sont avancées. Elles sont peut-être à vingt pas. D'un bond, je me jette hors de la route, hors de la ligne d'ombre. Deux corps énormes bondissent aussi et se dessinent en plein relief. Deux loups!

Malgré le froid intense, la sueur me perle au front. Je me campe, les jambes écartées, l'arme prête, le bras gauche replié, couvert de ma pèlerine roulée, attendant l'attaque. A ce moment, je ne crains plus rien. Pauvre gamin de treize ans! Il ne me vient même pas à l'esprit que du premier choc je serai culbuté, roulé, déchiré. Je suis sûr de moi. Toute angoisse a disparu devant l'imminence du danger; j'ai la certitude de vaincre. Les loups ne m'effrayent plus.

Ils sont arrêtés tous deux, hésitants; l'un debout, le cou tendu; l'autre assis sur le derrière, la queue balayant la neige. Je marche dans leur direction, car cette situation ne peut pas se prolonger. La bête assise se lève; toutes deux me tournent le dos et gagnent en arrière quelque distance en trottinant, la tête légèrement de côté. Inutile de chercher à les joindre.

Leur pas est élastique, à peine laisse-t-il une trace légère; tandis que moi, j'enfonce jusqu'aux genoux. Quand je marche sur une raie de champ, subitement, j'ai le corps à moitié enfoui et je peux avec peine me dégager. Cependant il faut en finir. Bien loin, sur la gauche, scintille un feu semblable à une étoile baignée dans les brumes de l'horizon. Peut-être est-ce une maison. Ce feu devient mon seul espoir; j'avance péniblement dans sa direction. Tantôt il disparaît, tantôt il brille plus vif, scintillant, tout rouge. De temps à autre je fais face en arrière; les deux loups qui me suivent à la même distance s'arrêtent aussi. Je gesticule de larges menaces; mais ils n'y prennent garde. Ils continuent à fouetter l'air de leurs queues, les yeux dardés sur moi.

La longueur de cette scène terrible commence à agir d'une façon déprimante sur mes nerfs trop tendus; la peur me reprend, atroce, irrésistible. Je n'y tiens plus, tout mon sang-froid a disparu; je me mets à courir à travers la neige profonde. Épuisé tout de suite, je m'arrête haletant. Les loups se sont rapprochés. Je tremble de tous mes membres. Il me semble qu'ils s'en aperçoivent et qu'ils en deviennent plus audacieux. Je me raidis contre l'effroi qui me casse les jambes et je continue ma marche, trébuchant à chaque pas.

Le feu s'est agrandi. Bientôt il s'encadre dans les montants d'une fenêtre dont les croisillons sont déjà visibles. De grandes ombres rectangulaires se dressent sur la plaine blanche. L'arête des toits coupe le ciel d'une ligne noire qui se brise en vingt endroits. C'est un village, silencieux, endormi sous les frimas, dans le froid et dans la crainte du Prussien. Encore un effort et je suis sauvé. Tous les muscles tendus, je me jette en avant à corps perdu, rebondissant des trous que mon pied creuse dans la masse ouatée; j'atteins la maison et je m'abats contre une porte dont le loquet cède.

Un grand jet de lumière chaude m'enveloppe. Je m'affaisse sur le plancher, dans un râle : « Les loups ! »

Une vieille femme s'est jetée contre la porte et l'a poussée violemment, tandis que la haute stature d'un homme en blouse se dresse contre le manteau de la cheminée et en décroche un long pistolet... Lorsque la bonne chaleur tiède de la pièce et un sentiment de complète sécurité m'eurent pénétré,

je pus enfin répondre aux questions dont me pressaient les braves gens qui m'entouraient.

Je leur dis mon aventure. Je craignais qu'ils ne me blâmassent et que l'homme ne voulût me faire reconduire à Vesoul. Mais il me regardait sans mot dire, d'un indulgent regard bien franc, qui me semblait approbatif. La femme pleurait, et la fille se levait, me posant sur les genoux une écuelle d'une soupe aux pommes de terre, fleurant bon le lard et le chou. La neige dont j'étais couvert avait fondu. Mes vêtements étaient trempés. On me les fit enlever pour les sécher devant l'âtre où flambaient des fagots entiers. Je me couchai dans un grand lit de plume douillet, à côté de la fille, qui se faisait toute petite pour me laisser m'étendre à l'aise.

Le lendemain, en m'éveillant au petit jour, j'étais dans ses bras, pelotonné comme un bébé sur sa maman ; elle se tenait immobile pour ne pas interrompre mon sommeil. Et déjà sa mère, qui de temps à autre venait me voir dormir, apprêtait, dans une marmite pendue à la chaîne de la cheminée, la soupe du matin.

A huit heures, mon hôte me conduisit hors du village et me mit sur la grand'route. Dans la matinée j'arrivai à Combeaufontaine. Après m'y être restauré, j'aurais voulu aller plus loin ; mais j'avais trouvé, dans ce village, un de mes camarades de lycée, Farny, qui m'entraîna chez ses parents. Il me fallut accepter leur hospitalité pour la journée et pour la nuit. Dans ces époques tourmentées où les événements les plus extraordinaires sont possibles, on accepte facilement comme vraies les choses invraisemblables. J'affirmais aux parents de Farny que mon père m'avait autorisé à faire le voyage de Langres pour m'engager ; ils me crurent, moins étonnés par cette folie que j'eusse pu m'y attendre. Au reste, les aventures, que j'avais vécues la veille, m'avaient grandi à mes yeux tellement qu'il devait en paraître quelque chose ; mes affirmations étaient presque admissibles, sortant d'une bouche si enthousiaste.

Dans la soirée, on s'était réuni sur la place, auprès de la fontaine, pour se communiquer les nouvelles du jour. On signalait de toutes parts des mouvements de troupes. Dans le fourgon qui m'avait conduit, la veille, à Port-sur-Saône,

j'avais entendu les tringlots plaindre leurs camarades qui, le lendemain, étaient désignés pour porter à sa suite les bagages du prince héritier de Bade : l'escorte se composerait de uhlans, ce qui, disaient-ils, n'est guère raisonnable dans un pays où, à chaque tournant de route, on peut être canardé par les francs-tireurs. Je racontai la chose aux gens de Combeaufontaine. Inspiré subitement par ma fièvre patriotique, j'expliquai que, caché dans les fourrés, on pouvait impunément fusiller au passage le prince héritier et son escorte. Comme quelques hommes approuvaient, pensifs, je les suppliai de m'emmener avec eux. On plaisanta sur l'humeur guerrière du « pteu[1] », et les parents de Farny m'emmenèrent souper. Je n'entendis plus parler de rien. Plus tard, j'ai appris que le prince et ses uhlans avaient été attaqués dans ces mêmes bois par des partisans restés inconnus ; plusieurs Prussiens avaient été tués ; le prince aurait été blessé.

*
* *

Aux environs du hameau de la Quarte, sur la route nationale, s'élève un monolithe pyramidal, limite des départements de la Haute-Saône et de la Haute-Marne. Je marchais depuis le matin ; l'estomac me tiraillait. Je m'assis sur le soubassement, au milieu de la campagne nue et blanche, pour manger le pain et la charcuterie dont les parents de mon ami m'avaient muni. Un bruit insolite de chariots à grande allure me tira soudain de la torpeur heureuse où m'avaient mis le repos et l'absorption des sandwiches que je venais de confectionner et qui, l'appétit aidant, m'avaient paru exquis.

Au haut de la côte, apparaissaient plusieurs voitures d'où émergeaient les pointes étincelantes des casques de fantassins ennemis. A peine me suis-je levé que les chariots s'arrêtent. Les Prussiens sautent à terre et se forment en une ligne noire qui dentelle crûment la neige. Un petit flocon bleuâtre monte tout de suite vers le ciel, une flamme jaillit d'un des fusils ; presque aussitôt j'entends une détonation et un siffle-

1. « Petit. »

ment. Je me masque de mon mieux ; mais une deuxième détonation retentit, puis une autre, d'autres encore. Les balles sifflent de toutes parts comme si l'air glacé eût été sillonné de frelons invisibles.

Avec mille précautions, je me glisse dans le fossé, je rampe pour gagner du large. Mais, sentant qu'à cette allure je serai bientôt rejoint, je me ravise et je cours, sur la route, courbé en deux. Les détonations se précipitent. Il me semble que, de la direction où je vais, d'autres coups de feu leur répondent.

En effet, parallèlement à la ligne prussienne, mais du côté de Langres, des silhouettes de soldats en képis se découpent sur le fond blanc du plateau. Ils apparaissent un par un, et, tout aussitôt, se mettent à tirer de mon côté. J'étais pris entre deux feux. Mes vêtements de lycéen étaient noirs avec des boutons dorés et un képi. Pour les Allemands, cette coiffure devait me donner l'aspect d'un soldat français ; côté des mobiles, on me prenait sans doute pour une vedette prussienne.

Aussi les balles de pleuvoir, fouettant la chaussée et ricochant dans une chanson suraiguë. Les détonations, le bourdonnement précipité des projectiles, les sifflements stridents de ceux qui se renversaient en touchant le sol et culbutaient dans l'air sec et vibrant, tout ce tintamarre de mort commençait à m'affoler. Je sentais que je servais de cible aux deux partis. Il fallait absolument me faire reconnaître. Je tire mon mouchoir et je l'agite à bout de bras, désespérément. Mais sa blancheur se confond avec celle de la neige, et la fusillade continue. Je songe alors à mon képi que je hisse au bout de mon bâton. Tout ceci avait duré quelques minutes à peine. A la distance où je me trouvais maintenant des Français, je distinguais les détails des vêtements et le trait plus clair de la bande rouge des coiffures. Eux aussi, apparemment, comprenaient que j'étais un des leurs, car, sur le centre de la ligne, tout autour de la route, le feu cessait.

Un officier dont la pèlerine flottait au vent comme deux ailes noires, accourait vers moi :

— Qui êtes-vous ?

— Français ! Français ! Ne tirez plus ! criai-je haletant.

— Bougre de polisson, qu'est-ce que tu fais ici ? dit l'officier en voyant devant lui un jeune lycéen.

Et, sans me donner le temps de répondre, il me prend par la main et m'entraîne à grandes enjambées.

J'étais allongé dans la neige, dans un sillon, derrière la ligne de tirailleurs, encore tout frémissant et le cœur battant à grands coups dans la poitrine. Le feu avait repris avec une nouvelle intensité. Les détonations éclatantes de nos fusils à tabatière m'assourdissaient, tandis que chantaient très haut au-dessus de nous les balles prussiennes. Les mobiles s'étaient agenouillés ; seuls les officiers restaient debout. Calmé par le repos, intéressé par le combat, je me levai aussi. Inconscient du danger, je regardai devant moi. De notre côté, la chaîne des tirailleurs s'était étirée sur la droite où elle dépassait la ligne ennemie. En arrière, à quelques centaines de mètres, la masse d'un peloton obliquait, massive, sombre, hérissée de baïonnettes. Sur le chemin, les charrettes qui venaient d'amener ce renfort et des paysans en blouse bleue, accroupis, le cou tendu derrière les roues, pour voir.

En avant, l'horizon était masqué par les nuages de fumée d'un tir précipité ; un coup de vent déchirait parfois le rideau blanchâtre, mais plus gris que le sol blanc au-dessus duquel il s'étalait ; alors apparaissaient les bonshommes noirs avec, au-dessus, les reflets métalliques des casques. De petits flocons rayés d'un jet de flammes s'échappaient sans relâche des fusils. Pendant les accalmies de la brise, tout se fondait à nouveau dans une grisaille où zigzaguaient des éclairs rouges.

Tout à coup, des décharges rapides assourdissent l'air ; les balles grésillent sur nous. Puis un silence complet. L'épais nuage de fumée se lève lentement ; on ne distingue plus rien sur la neige, mais on entend résonner la chaussée sous le roulement des chariots qui démarrent à grand train, ramenant, par delà les bois, la reconnaissance prussienne. Nos mobiles sont debout ; d'un même élan ils se jettent en avant, à la poursuite de l'ennemi, criant à pleins poumons. Lorsqu'ils arrivent vers la crête, la dernière voiture a disparu au tournant de la forêt. Çà et là quelques taches de sang ; les Allemands ont emporté leurs blessés, cinq ou six peut-être, dans les voitures de réquisition qui les ont amenés. De notre côté, trois hommes geignent, accroupis où ils ont été frappés ; autour d'eux, les paysans s'empressent. On les panse sommai-

rement et on les installe sur les bottes de paille au fond des charrettes. A travers les barreaux des échelles qui servent de ridelles pendent des bras et des jambes inertes. Un clairon époumonné sonne le rassemblement.

Les détachements se reforment lentement aux appels et sous les jurons des gradés. On discute à qui montera dans les voitures. Chacun dit son mot, le soldat comme l'officier, ceci ne manque pas de m'émerveiller, car, depuis deux mois que je vivais au milieu des soldats allemands, je n'étais plus guère habitué à entendre l'inférieur exprimer une opinion devant son chef. Enfin, tout s'arrange à l'amiable. Les hommes fatigués seront seuls transportés en chariot. Le lieutenant m'appelle et me questionne. Je lui raconte mon odyssée et ses causes. C'est un aimable garçon, l'air avenant, bien pris dans son costume sombre, le pantalon gris à bande rouge serré à la jambe par des molletières, la vareuse marron moulée au torse par une large ceinture bleue, sur laquelle est bouclé le ceinturon.

— Tu es un brave petit Français, me dit-il en me caressant la joue. Mais tes parents, que deviennent-ils pendant que tu cours les aventures? Ton père, ta mère, ta sœur doivent te croire perdu. Tu ne songes pas à leur désespoir?

Depuis deux jours que je les avais quittés, dans la fièvre du danger, je n'avais pas eu une pensée pour eux. Maintenant, en sécurité, tout près du but que j'allais sûrement atteindre, mon âme était torturée à l'idée de leur désolation. Accablé de remords, je fondis en larmes. Mais que faire? Mon protecteur convint qu'il ne me restait d'autre ressource que de gagner Langres où j'avais un oncle, et d'y attendre les événements. Évidemment, aucun chef de corps n'accepterait de m'enrôler; j'étais encore un enfant. Mais on disait qu'une armée française s'avançait dans l'est. Peut-être refoulerait-elle les Prussiens au delà de Vesoul; alors je pourrais rentrer rapidement et sans danger à la maison.

Ne pas pouvoir m'engager! Après les aventures terribles que je venais de courir uniquement pour prendre un fusil et contribuer à défendre la patrie! revenir chez moi sans autre résultat qu'avoir jeté ma famille dans une épouvantable anxiété! Pareille perspective me désolait; pendant que nous

marchions sur Fays-Billot, où les mobiles avaient leurs cantonnements, j'étais inconsolable.

Dans ce village, je fus distrait par l'animation extraordinaire et l'enthousiasme que causait le retour des détachements vainqueurs. Le bruit de la marche en avant d'une armée française se confirmait et ajoutait encore à l'ardeur de tous : la reconnaissance prussienne avait été repoussée ; on concluait naïvement qu'il en serait de même de l'armée de Werder. Bien avant dans la nuit, dans la grange où nous étions étendus sur une chaude couche de paille, roulé dans la couverture de mon ami l'officier, j'écoutais, à demi éveillé, discuter plans d'opérations et batailles, prédire des victoires. Lorsque enfin je m'endormis d'un lourd sommeil, je riais à la revanche et à la grandeur de la France.

Au petit jour, un convoi emmena à Langres les blessés et quelques malades. J'avais un mobile comme voisin de charrette. Une balle l'avait frappé au mollet, enlevant du même coup un large morceau du pantalon. Sa jambe était violacée par le froid. Quelques gouttes de sang filtraient sous le linge sale qui lui servait de pansement ; elles formaient de petits cabochons de glace, d'un rouge grenat, qui se superposaient en stalactites. Paraissant insensible à la douleur, il regardait vaguement devant lui la campagne désolée. J'enveloppai sa jambe de mon mouchoir, et comme je n'arrivais pas à le faire tenir en place, je retirai mes bonnes molletières fourrées avec lesquelles je pus fixer l'appareil et garantir ses pauvres chairs nues. Il me regardait faire, étonné, sans mot dire, sans un mouvement. Puis lorsque j'eus fini :

— Tu es bien gentil, mon petit ; mais ta mère va te gronder, fit-il en patois, songeant apparemment à ce qui lui serait advenu à cet âge, si au retour à la maison, on avait constaté la disparition de quelque partie de ses vêtements.

Vers neuf heures, nous vîmes dans le lointain se dresser la hauteur que couronnent les vieux remparts de Langres. Le dôme de l'hôpital, les fenêtres cintrées des couvents qui surplombent les pentes abruptes, étincelaient des feux d'un vif soleil d'hiver. Sur les tours de Saint-Mamers que l'on aperçoit à plusieurs lieues à la ronde et qui dominent les toits hauts et serrés, flottait un grand drapeau tricolore.

Là, c'était encore la France intacte, immaculée. Et l'apparition de notre pavillon me réchauffait l'âme; mon enthousiasme se réveillait, mon désir de lutte et de sacrifice pour la patrie s'avivait. Je descendis de voiture près de la Porte des Moulins. Il y avait là, ainsi que dans la rue Saint-Amâtre qui y aboutit, un grouillement de troupes de toutes armes. Au milieu de cette foule assombrie par les vêtements terreux des mobiles, éclataient les couleurs voyantes des uniformes les plus imprévus. Les chemises rouges des garibaldiens tranchaient violemment sur la palette des bleus, des verts, des gris, des marrons et des noirs; c'étaient des mobiles, des mobilisés et des francs-tireurs de tout acabit.

Tour à tour je me présentai dans les bureaux des corps où j'aurais voulu m'enrôler. D'une fumée épaisse et âcre de tabac et de bois mouillé, émergeait invariablement quelque gradé, sous-officier généralement, qui, après m'avoir dévisagé, partait d'un éclat de rire et me renvoyait à ma maman; d'aucuns même, plaisants, me recommandaient plutôt une nourrice. J'échouai, très las, au bureau de recrutement. Là, un officier âgé, à barbe presque blanche, un capitaine, me demanda si j'avais des parents à Langres, et, comme je lui répondais en lui donnant leur adresse :

— Tant mieux, conclut-il. Car, autrement, je vous faisais conduire au commissariat de police comme vagabond. Rendez-vous chez eux et que je n'entende plus parler de vous.

Puis, sonnant un planton, il donne ordre qu'on me suive et qu'on s'assure que je me présente bien à la demeure indiquée. En me voyant, mon oncle et ma tante étaient partagés entre la pitié et le mécontentement : je me tenais penaud et contrit devant eux; le premier sentiment l'emporta. Après avoir envoyé un courrier à mon père pour le rassurer sur mon sort, ils me cajolèrent à qui mieux mieux afin de me faire oublier les durs moments passés.

Puis, un beau jour, ils me confièrent à un voiturier avec lequel ils avaient fait marché pour me ramener à Vesoul.

L'armée de Werder était en retraite sur Villersexel. Vesoul était évacué. Notre retour s'effectua sans incident. Mon père pleurait de bonheur en me retrouvant. Ma mère, plus énergique, sut contenir la joie de revoir son fils; maîtresse de son

émotion, elle me fit entendre sévèrement combien ma conduite avait été coupable. C'est elle qui, le jour de mon départ, informée de mes projets par mon ami Louis Garin, était allée trouver directement le général en chef allemand Werder et avait obtenu de lui l'envoi immédiat de hussards à ma recherche.

Les démarches de ma mère avaient attiré l'attention des autorités allemandes sur notre situation. On n'avait pas tardé à être informé que la cave de mon père avait la réputation d'être confortablement garnie : quelques jours avant l'évacuation, un fourgon s'arrêtait devant notre porte. Le sous-officier qui le conduisait était porteur d'un bulletin de réquisition visant « les vins de table ou de dessert, cognac, rhum, et liqueurs diverses » que nous possédions.

Mes parents comptaient sur le secret du cellier dont la porte disparaissait derrière l'entassement des piles de bois et des fagots. Ils remirent au sous-officier la clef de la grande cave et attendirent les événements. Peu après, ils pouvaient voir, de leurs fenêtres, des files de soldats portant avec précaution, deux par deux, les précieuses bouteilles qu'on couchait sur la paille dont étaient garnis les caisses et les paniers. Le sergent lisait attentivement les étiquettes et dirigeait une répartition méthodique des vins et des liqueurs ; il notait ensuite le contenu de chaque récipient, tout en insultant de jurons rapides les hommes qui n'apportaient pas dans leur travail tous les menus soins désirables.

Lorsque le roulement du fourgon se fut éteint dans le lointain du faubourg, on descendit à la cave. Tout y avait été minutieusement remis en place ; les fagots et le bois s'entassaient, comme naguère, contre la porte du cellier. Seulement, dans la demi-obscurité du lieu, les bois de diverses longueurs étaient mélangés, et les piles rebâties hâtivement.

LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ

L'ÉTUDE DU DROIT GREC

Bien des gens considèrent encore le droit d'un peuple comme un système complet et harmonieux, où, de déduction en déduction, quelques maximes fortement établies règlent jusque dans le moindre détail tous les actes de la vie sociale. Cette logique abstraite et formelle a longtemps faussé les études de droit. Mais de plus en plus les juristes se persuadent que chacun de ces préceptes ingénieusement rattachés aux principes, chacun de ces principes fondés en apparence sur les lois mêmes de l'intelligence et de la moralité humaines est comme un être vivant qui a besoin, pour durer, de se transformer sans cesse. En tout, commence à prévaloir la conception historique.

Dès lors il paraît légitime et nécessaire de faire sortir de l'obscurité où il est relégué le droit de la Grèce ancienne. Voici un peuple qui, par son imagination, son intelligence, son amour du beau et du bien, a fait de son pays la patrie des arts, des lettres et de la philosophie. Est-il possible qu'il n'ait pas mis l'empreinte de son esprit sur ses lois et sa jurisprudence? Depuis les jours lumineux de la Renaissance, on tourne les yeux avec ravissement vers l'Hellade; mais il ne faut pas s'attendre à entrer de plain-pied dans les arcanes juridiques de Sparte ou d'Athènes, ni demander la dernière édition des lois de Minos. La Grèce n'a rien produit qui

puisse affronter la comparaison avec cette masse grandiose de monuments où les jurisconsultes romains ont fait triompher la « raison écrite ». Elle n'a même rien laissé qui rappelle les coutumes et les législations accumulées par les peuples du moyen âge. Avant d'interpréter le droit grec, il faut le créer à nouveau. Sans doute on n'en est plus réduit à répéter quelques lieux communs toujours accompagnés des mêmes citations, quelques affirmations qui semblent incontestables à force de rester incontestées. L'étude des inscriptions, l'épigraphie, a mis entre nos mains une multitude de documents. Mais de ces inscriptions, les plus longues ne se suffisent pas. Les anecdotes du folk-lore et de l'histoire, les plaidoiries des orateurs doivent continuellement être combinées avec les textes authentiques. Ce n'est pas trop de toutes les ressources philologiques pour rassembler à pied d'œuvre les matériaux utilisables. L'étude du droit grec ne va pas sans un travail d'érudition patient et compliqué.

*
* *

A quoi peuvent mener des recherches aussi laborieuses? L'inestimable avantage qu'offre l'étude du droit grec, c'est qu'on y peut suivre une évolution complète, rapide, presque rectiligne. Chez les peuples modernes, nous trouvons bien un point de départ très reculé dans les législations barbares, telles que la *loi salique*, ou dans les ouvrages historiques, tels que la *Germanie* de Tacite. Mais la double influence du droit romain et de l'idée chrétienne a réagi si puissamment sur les vieilles coutumes que la transformation s'en est faite avec une complexité inextricable et s'est attardée en de perpétuels conflits. Au contraire, en Grèce, des derniers héros de l'épopée au vieux Dracon, l'intervalle n'est pas d'un siècle; il est de deux siècles à peine de Dracon à Périclès. Nous avons là, dans un raccourci de trois cents ans, tous les changements que les sociétés de l'Europe ont traversés sur un espace d'environ deux mille ans.

Le droit romain ne saurait, lui non plus, rendre les services qu'on peut attendre du droit grec. C'est déjà une anomalie assez étrange qu'on ait si longtemps expliqué l'un sans

recourir à l'autre. Le *Code Justinien*, le *Digeste* et les *Institutes* ne datent pas du jour où ils ont été publiés : ils avaient dès ce jour-là un bon millier d'années et renfermaient des dispositions qui, sans être disparates, n'en étaient pas moins très diverses. Pour en arriver là, le droit romain avait subi d'incessantes fluctuations : on en constate partout les intéressants vestiges. Mais cette évolution infiniment longue et irrégulière n'était certes pas le développement spontané, autonome, d'un germe unique. La part de la Grèce dans les acquisitions romaines est énorme. On admet cette vérité pour les lettres, les arts et les sciences, pour la religion et la mythologie, pour toutes les choses de la vie privée; comment ne pas l'admettre pour le droit?

Le progrès, dans la connaissance de l'antiquité, a toujours consisté à passer de l'Italie en Grèce. Ce n'est pas assez de reconnaître dans le stoïcisme grec la doctrine qui inspira les grands jurisconsultes de l'empire romain. Une légende significative, où s'est conservé le souvenir de réalités très anciennes, représente les auteurs des Douze Tables parcourant les pays grecs en quête de bonnes lois. Il serait inconcevable, en effet, que dès les âges les plus lointains, la petite république de pâtres et de laboureurs qui s'était établie sur les bords du Tibre n'eût pas reçu de ses voisins grecs, en même temps que les denrées nécessaires à la vie matérielle, une large provende d'idées et d'institutions. La civilisation romaine est une province de la civilisation grecque. Cette conclusion s'impose de jour en jour avec plus de force. Loin de dédaigner l'étude du droit grec comme une curiosité superflue, nos juristes doivent y chercher un commentaire indispensable du droit romain.

Mais le droit grec a mieux à faire qu'à s'en tenir à ce rôle auxiliaire. Le droit romain a une infériorité irrémédiable aux yeux de quiconque veut une série continue et intégrale de documents sociologiques : riche à profusion dans la période de perfection tardive, il est lamentablement pauvre dans la période de formation première. Les professeurs de droit sont souvent excusables de se cantonner dans l'œuvre législative de Justinien. Il leur est bien difficile de remonter aux origines : lorsqu'ils essaient de le faire, ils ne peuvent avoir ni

la conscience tranquille ni le ton assuré. Ne voilà-t-il pas que la loi des Douze Tables nous fait défaut à son tour! Elle passait pour l'appui le plus solide, pour la référence suprême. Là-dessus on bâtissait, non pas comme sur le tuf, mais enfin comme sur une couche profonde et résistante. Eh bien! non. Peut-être n'a-t-il pas été démontré péremptoirement par M. Lambert que la loi des Douze Tables fût une compilation publiée par un jurisconsulte plus ou moins archaïsant vers la fin de la République; en tout cas, il est suffisamment prouvé par M. Pais qu'elle ne saurait être attribuée avec la moindre certitude au ve siècle avant l'ère chrétienne : tout ce que les anciens racontent sur l'œuvre des décemvirs a pour seule autorité la tradition. Le droit romain est donc d'une précision incomparable, du moment où l'on veut savoir comment des institutions déjà perfectionnées sont encore perfectibles ; il ne répond que par des balbutiements et des énigmes, lorsqu'on l'interroge sur les progrès décisifs qui dégagent les sociétés de la barbarie. C'est précisément par où il le cède au droit grec.

Pour dévoiler les faits et gestes de leurs plus lointains aïeux, pour suppléer à l'absence de documents authentiques durant les siècles primitifs, les Grecs, race exquisement bavarde, mettent à notre disposition ce que n'avaient pas les Romains graves et taciturnes : une légende d'une abondance et d'une variété merveilleuses. Trop longtemps, la mythologie a été victime d'interprétations cruellement étroites. La succession du soleil et de la lune, l'apparition de l'aurore, les derniers rayons du crépuscule mourant dans les flots de la mer, ou bien la lutte des nuées, du vent et de la foudre : il n'en fallait pas davantage à l'exégèse naturiste pour expliquer par des « mythes solaires » toutes les vicissitudes des dieux, des héros et des nymphes. Cette astronomie et cette météorologie de pacotille ont fait leur temps. En réalité, il y a de tout dans la mythologie, parce qu'elle est l'œuvre naïve, inconsciente, de l'humanité dans son enfance. Ces beaux contes qui semblent imaginés à plaisir et que les Hellènes se transmettaient de siècle en siècle pour en respirer le parfum, lisez-les pourtant avec l'idée d'y trouver le plus possible de réalités : à chaque instant vous apparaîtront, en de

brusques échappées, les hommes des générations les plus lointaines.

Il va de soi qu'on doit user de précautions pour tirer de la légende des notions juridiques. L'opération est délicate; il y faut du savoir et du savoir-faire. Impossible de s'en fier à l'inspiration personnelle : on n'érige pas le hasard en règle de logique.

Seule, la méthode comparative est capable d'assigner aux mythes leur degré de vérité. Tel épisode, que la critique littéraire prenait pour la fantaisie bizarre ou charmante d'une imagination jouant dans l'irréel, devient tout à coup un trait de mœurs admirablement précis, par le simple rapprochement avec une coutume de quelque autre peuple très éloigné cependant dans l'espace et le temps. Quand la mythologie grecque rapporte un acte étrange, isolé, qui ne s'explique point par des institutions connues en Grèce, on a incontestablement le droit de l'expliquer par des institutions connues en d'autres pays. Les anciens déjà ne s'en faisaient pas faute. Voyez le passage où Diodore de Sicile nous raconte la réconciliation d'Héraclès avec les dieux de l'Olympe : Héra monte sur son lit, approche de son corps Héraclès et le laisse glisser le long de ses vêtements jusqu'à terre. L'auteur de ce récit nous donne le sens exact de la cérémonie décrite, en remarquant que de son temps encore le simulacre de l'accouchement était chez les barbares la procédure de l'adoption. Cette façon d'interpréter un fait grec par un fait exotique, on ne l'a jamais blâmé chez Diodore: libre à tous d'en faire leur profit. La méthode a ses dangers. Il faut, avant de l'appliquer, s'imposer des lois sévères, se prémunir contre les entraînements. Mais, à cette condition, elle est d'une efficacité merveilleuse. Elle nous fait découvrir dans les recueils des mythographes grecs une mine inépuisable de renseignements sur les âges primitifs.

*
* *

Le droit grec a donc ce privilège, de nous présenter une société rudimentaire avant de nous montrer une société d'une culture raffinée. Encore faut-il qu'entre les débuts du droit

grec et son apogée, il n'y ait pas un fossé infranchissable, qu'on puisse suivre la progression d'un bout à l'autre. Tous ceux qui ont essayé de retrouver l'histoire complète d'une institution ou d'une idée en Grèce savent que, dans l'intervalle de la période homérique à la période classique, se creuse un gouffre, large quelquefois de plusieurs siècles : on a beau le scruter, on n'y distingue rien, tout y est également noir.

Il se trouve que l'histoire du droit fait exception. Pas la moindre solution de continuité. Les parties les plus récentes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont placées par l'opinion générale à la fin du VIIIe siècle. C'est au VIIe siècle et dans la première partie du VIe que les grands législateurs de Grèce ont accompli leur œuvre. Par conséquent, dans l'évolution juridique, la période de transition remonte assez haut pour rejoindre la période légendaire. Les textes ne manquent pas.

Pour l'ensemble de la Grèce, nous avons les remarquables débris qu'ont livrés les fouilles récentes : telle loi de Charondas se lit sur un papyrus égyptien; une plaque de bronze trouvée dans les ruines d'Olympie nous révèle une loi contemporaine de Dracon, qui consacre en Élide le principe de la responsabilité individuelle; la loi de Gortyne, quoique gravée seulement au Ve siècle, se compose de prescriptions conservées peut-être jusqu'alors par la tradition orale, mais qui, en tout cas, étaient les restes vénérés de coutumes déjà bien anciennes. Pour Athènes en particulier, nous possédons en assez grand nombre des dispositions rédigées par Dracon, et leur authenticité, douteuse dans les discours de Démosthène, est irréfragablement établie par une transcription épigraphique; nous possédons surtout, par fragments isolés, une bonne part du code qui valut à Solon un immuable respect.

Ce qui a nui si fort à la valeur historique de ces textes, c'est que trop souvent on les a compris comme le faisaient ou comme l'auraient fait les Grecs de la belle époque. Naguère, le seul droit grec que l'on connût était celui du IVe siècle, celui dont avaient usé dans leurs plaidoyers les grands orateurs d'Athènes. On interprétait les vieilles prescriptions dans le sens que leur avait appliqué une jurisprudence très avisée, et nullement dans le sens que leur avaient donné leurs auteurs. On ignorait le droit primitif : on ne pouvait expliquer le droit

du moyen âge grec qu'en le ramenant au droit de l'époque classique.

Mais Dracon et Solon sont bien plus près des derniers aèdes que des premiers rhéteurs. On les doit commenter à l'aide d'Homère, au moins autant que par des citations de Démosthène. Bien des lois défigurées par l'anachronisme prennent alors un aspect inattendu. On s'étonnait toujours que Dracon autorisât le mari outragé à tuer l'amant, sans lui donner de droit sur sa propre femme. Protéger la principale coupable, en livrant à l'offensé le complice, quelle iniquité! La règle devient cependant d'une limpidité parfaite, en sa teneur comme en son silence, du moment où l'on observe qu'au VIIe siècle, ainsi qu'aux siècles précédents, les coutumes sacrées de la famille armaient le mari de tous les droits que l'État ne lui avait pas retirés par une interdiction explicite.

Quand on songe que, vers la fin du VIIIe siècle, la Grèce était encore régie par les principes communs aux sociétés rudimentaires et que, trois siècles plus tard, elle présentait le spectacle de la civilisation la plus attirante peut-être qui ait jamais été, d'abord on demeure émerveillé devant une si extraordinaire métamorphose. Mais quand on s'aperçoit qu'on peut en marquer les degrés et en fixer les lois, on mesure l'importance, non plus seulement historique, mais sociologique, que prend tout à coup un droit si longtemps méconnu. Ce droit débute par les coutumes les plus grossières que les voyageurs aient décrites chez les peuplades sauvages, pour aboutir aux maximes les plus élevées dont s'enorgueillissent aujourd'hui les nations de haute culture. Son caractère le plus saillant est la rapidité de sa complète transformation : la courbe de l'évolution, partout ailleurs flottante et indécise, est chez les Hellènes d'une précision proprement hellénique. L'histoire du droit grec est jalonnée de dates si certaines, qu'une foule de textes parvenus jusqu'à nous dans un pêle-mêle désespéré viennent d'eux-mêmes prendre leur place véritable et bien souvent leur sens nouveau. Mais, d'autre part, le droit grec nous met en mains l'instrument nécessaire pour assigner aux institutions de n'importe quelle société leur rang et leur mérite. La grande difficulté dans l'étude des faits

sociaux vient de ce qu'on ne sait trop comment déterminer leur valeur relative; le droit grec nous offre une unité de mesure. Il doit être le droit canon du sociologue.

*
* *

Toutes les sociétés pourront, à l'aide du droit grec, porter un jugement raisonné sur leur propre droit; quelques-unes seront aptes à retirer de cette confrontation des bénéfices particuliers : ce sont celles qui évoluent dans le même sens où évoluaient les Grecs. C'est déjà pour un peuple un réconfort, une fierté de voir qu'il se conformait à son insu à une aussi belle tradition. Mais ces sociétés privilégiées sauront mieux encore faire valoir leur glorieux héritage, si elles apprennent ce qui est susceptible de l'augmenter ou de l'amoindrir. Examinons donc la signification profonde des changements subis par le droit grec. Nous ne l'avons regardé jusqu'ici que par le dehors; essayons d'en démêler les caractères intimes.

Il convient de se tourner d'abord vers le droit criminel, plutôt que vers le droit civil, car le droit criminel fait ressortir en traits plus expressifs les principes et l'âme même d'un peuple. Or, il est une question à laquelle il nous ramène sans cesse, qui se retrouve plus ou moins visible au fond de toutes les autres et dont la solution peut seule fournir une base ferme aux études de droit grec : la question de la solidarité familiale[1]. Tantôt la famille est lésée par un crime, elle a des droits à faire valoir : c'est la solidarité active. Tantôt la famille est tenue de réparer l'acte commis par un des siens : c'est la solidarité passive. Sous cette double forme, la solidarité de la famille est à étudier dans les trois périodes du droit grec que l'on peut distinguer : la période légendaire, où la famille (même dans la cité déjà existante) conserve, en matière de justice, sa souveraineté primitive; la période de transition, où dans la cité grandissante grandit, au détriment de la famille, la juridiction sociale; la période classique où la cité souveraine supprime à peu près complètement les groupes

1. Cette question, l'auteur du présent article a essayé de la traiter à fond dans un ouvrage intitulé : *La Solidarité de la Famille dans le Droit criminel en Grèce*, Paris, Fontemoing, 1904.

intermédiaires et ne laisse presque plus rien subsister entre elle et les individus.

Dans la famille patriarcale, la solidarité est une force naturelle, un instinct vital. Sur l'ennemi intérieur ou extérieur tous les parents s'élancent à la fois. Qu'ils se vengent ou qu'ils transigent, ils ne consultent que leur passion ou leur intérêt. Réciproquement, la famille entière est responsable pour chacun de ses membres, pour chacun de ses esclaves, pour chacun de ses animaux et même pour les objets inanimés qui lui appartiennent. Mais, dès les temps épiques, si la solidarité active se maintient sans altération sensible, il n'en est plus de même de la solidarité passive. La famille grecque dégage sa responsabilité en expulsant le coupable. Cette renonciation formelle de la famille à la solidarité passive crée la responsabilité personnelle : l'offensé a toujours derrière lui une bande d'auxiliaires, mais non plus l'offenseur. Cette distinction précoce fait grand honneur à l'instinct moral de la race hellénique. En d'autres pays, la solidarité de la famille, qui se maintient entière, avec une logique brutale, entraîne un équilibre exact de droits et de devoirs. En Grèce, on est arrivé de bonne heure à se croire obligé de soutenir les siens quand ils sont les victimes de l'offense, et non quand ils en sont les auteurs ; on s'entr'aide pour obtenir une juste satisfaction, et non pour se dérober aux revendications légitimes. Voilà pourquoi on commence aussi de bonne heure à se dire que chacun paie pour sa faute, et que nul ne paie pour la faute d'autrui.

Une pareille conception ne cadre plus avec la constitution primitive de la famille. Déjà l'on voit poindre l'aurore de temps nouveaux. La justice de la cité, s'élevant au-dessus de la justice familiale, va faire prévaloir une solidarité plus large. La coutume avait bien pu, à elle seule, sans attendre le concours de la puissance publique, se hausser à une vague notion de la responsabilité personnelle; elle n'avait pas réussi à l'ériger en principe absolu. Il fallut des mesures sociales contre la responsabilité collective. Un document authentique nous donne à ce sujet les renseignements les plus précieux : c'est la loi que les Éléens placèrent sous la protection de Zeus Olympien. Il y a là quelques mots qui méritent de figurer

dans l'histoire de la civilisation avec les passages les plus célèbres des lois d'Hammourabi, avec l'*Habeas corpus*, avec la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Mais c'est surtout la souveraineté de la famille offensée qui fut limitée par la juridiction sociale.

De la vengeance privée à la « vindicte » publique, il existe un stade intermédiaire, celui de la vengeance restreinte et légalisée ou, si l'on peut parler ainsi, de la vindicte privée. En Grèce, comme ailleurs, les procédures originales du duel judiciaire et de la conjuration laissent voir comment le droit de vengeance se change en droit de poursuite. Déjà, dans Athènes, ce droit de poursuite avait été reconnu par Dracon à tout membre de la famille; il fut reconnu par Solon à tout citoyen. Alors, pour la première fois, il y a en Grèce des « actions » publiques; pour la première fois, le crime est considéré comme une lésion sociale. Chacun peut courir à la défense de la faiblesse opprimée; chacun peut, selon la belle expression des Athéniens, se porter au secours de la loi. L'ère moderne commence.

Mais l'action publique n'a remplacé l'action privée que dans des cas très rares et limités par la loi. La responsabilité collective, qui n'existe plus en droit commun, est maintenue au profit de la cité par la raison d'État. Que vont devenir ces survivances? Le nombre des actions publiques eut beau aller en augmentant : bien des crimes restèrent passibles seulement d'actions privées, et la Grèce ne connut jamais de ministère public, même pour l'homicide. Mais la responsabilité familiale disparut graduellement du droit athénien, elle se restreignit constamment, n'englobant que des parentés de plus en plus étroites, et constamment se mitigea, en frappant les victimes avec une sévérité décroissante et comme honteuse d'elle-même. En 403, sous l'archontat d'Euclide, quand les Athéniens procédèrent à une revision générale de leurs lois, la responsabilité collective ne subsista que dans une ou deux exceptions. Les Grecs avaient achevé une belle œuvre d'affranchissement humain.

***

Pour se transformer avec tant d'aisance, il faut que le droit

ne s'embarrasse pas de scrupules religieux : il faut qu'il soit essentiellement laïque. Au fond, la grande originalité des Grecs, originalité dont on ne saurait exagérer l'importance, c'est que ce peuple n'a jamais eu de caste sacerdotale et ne s'est jamais asservi à un formalisme superstitieux. Il n'a pas distingué les prêtres des autres magistrats : le roi primitif, investi de tous les pouvoirs, est chargé des relations avec les dieux comme avec les hommes; plus tard, les fonctions religieuses ou politiques furent toutes distribuées entre les citoyens, suivant les mêmes règles. Le Grec n'est pas retenu, comme le Romain, par la puissance magique attribuée aux mots consacrés, par la force mystérieuse des adages séculaires, par le *mos majorum*, par l'ombre sainte du passé. Il s'est ainsi trouvé dans l'histoire du monde un coin de terre où, sur une race admirablement douée, le morcellement politique et le régime municipal ont produit une exubérance de vie, de talent, de pensée, qui ne fût jamais contrariée par un organe social chargé spécialement de maintenir la tradition. Les Grecs ont toujours pu accommoder leurs institutions à leurs idées et à leurs besoins, avec ou sans l'aide de la religion.

Dans la période primitive, on n'imaginait pas d'autres obligations que celles qui engageaient entre eux les parents. Dans ces conditions, les seuls dieux qui pussent avoir des attributs moraux et une mission moralisatrice, c'étaient les dieux de la famille. Les ancêtres morts et immortels, ceux qui avaient toujours assuré et qui protégeaient toujours la perpétuité de la race, ceux-là seuls pouvaient légitimement imposer leur volonté à la conscience de leurs fidèles et de leurs descendants : les dieux sauvegardaient le régime de la vengeance privée, parce qu'eux-mêmes n'en connaissaient pas d'autre.

Plus tard, la désagrégation de la famille eut pour premier effet de rendre la réparation des offenses moins efficace et plus aléatoire. Ce fut l'âge de fer, l'âge dont Hésiode ramène toutes les misères à la rupture du lien familial et au triomphe insolent du crime impuni. La religion dut alors faire l'intérim de la justice. Les dieux sortent de leur égoïsme farouche. Les voilà prêts à réprimer toute violation des lois naturelles qui règlent l'harmonie universelle du monde physique et du monde moral. Mais leur colère retombe moins

sur le criminel que sur ceux qui le laissent tranquillement jouir de son crime. Si la famille ne punit pas le coupable, il faut que la cité le punisse ; sinon, la vindicte suprême s'abat sur la famille et sur la cité. Et ainsi la religion, qui croyait faire respecter les maximes du vieux droit, celui de la famille, travaillait pour le droit nouveau, celui de la cité.

Elle rendit un tel service à la juridiction sociale, que bientôt non seulement le droit n'a plus besoin de la religion, mais il s'en éloigne de plus en plus. Sur les ruines du passé il va substituer la vindicte publique à la vengeance privée, et à la responsabilité collective la responsabilité personnelle. Mais les principes soutenus par les dieux ont été si féconds en bienfaits, ils ont été respectés par tant de générations, qu'en cessant d'exercer leur empire dans la législation des Grecs, ils gardent un asile inviolable dans leur conscience. Ils se constituent en dogmes, et l'on répétera toujours que la justice divine est tardive, que les fautes des parents retombent sur les enfants. Entreprenant la défense systématique du droit criminel qui régnait sur les hommes du VIIIe siècle, la religion devint incapable d'avoir une forte prise sur les législateurs et les juges des siècles suivants. Et, si les adages du vieux temps se perpétuèrent et continuèrent d'inspirer une vénération mêlée d'effroi, la justice divine, n'offrant plus à l'humanité que des servitudes, fut reléguée pieusement dans l'inaccessible Olympe, tandis que sur terre Prométhée proclamait la grande loi de la responsabilité personnelle.

C'est donc une force purement sociale qui transforme en Grèce le droit criminel ; c'est l'intérêt commun, c'est le sentiment d'une solidarité large qui, s'opposant à l'étroite solidarité de la famille, favorise en même temps la juridiction de l'État et la liberté de l'individu. Chez cet être éminemment sociable, cet « animal politique » qu'est le Grec de l'antiquité, l'opinion publique est d'une énergie d'autant plus intense qu'elle reste sensible à la moindre poussée des idées nouvelles. L'influence prédominante de la religion eût produit un droit formaliste ; l'influence de l'opinion publique empêcha tout asservissement de l'esprit à la lettre.

*
* *

A l'époque homérique, quand deux familles étaient aux prises, les tiers se gardaient bien d'intervenir dans une affaire qui ne les regardait pas ; mais on ne pouvait cependant pas les empêcher d'avoir leur avis et de l'exprimer tout haut. Ainsi apparut, humble et timide, la « dêmou phatis », la « parole du peuple ».

Avec une autorité toujours croissante, elle poussa les deux parties à s'en rapporter à l'arbitrage des anciens, elle inclina le vengeur à renoncer à la vengeance moyennant le prix du sang ou à satisfaire sa rancune sur la seule personne de l'offenseur. Ces grands résultats, plus ou moins vite, elle les obtint partout. Mais une fois que fonctionna une juridiction sociale à compétence obligatoire et que la responsabilité collective cessa d'exister en droit commun, le mouvement se ralentit ou s'arrêta dans les cités qui restaient au pouvoir des grandes familles, dans les cités aristocratiques ; il continua, au contraire, avec un surcroît d'énergie dans les villes qui avaient donné à la « dêmou phatis » le pouvoir politique et judiciaire, dans les villes démocratiques.

La démocratie, seule, fut capable de mener à bien l'œuvre capitale du ve siècle, parce que, seule, elle avait sur les rapports de l'État, de la famille et de l'individu, les conceptions nécessaires. Ce qui restait de la solidarité active était défavorable aux droits de l'État, et l'État trouvait une arme redoutable dans ce qui restait de la solidarité passive. Si donc l'omnipotence de la cité antique était telle que se la figurent les historiens modernes, on verrait le système de l'action publique prendre une extension infinie, jusqu'à englober tous les crimes et délits ; on verrait toutes les villes conserver les peines collectives, mais particulièrement les villes où la démocratie fortifiait la puissance publique contre l'oligarchie. Pourquoi est-ce le contraire qu'on observe dans la réalité ? C'est que l'État, partout du moins où il restait fidèle à ses origines et à sa tradition, ne s'opposait pas aux droits de l'individu. La toute-puissance de la cité ! mais c'est elle précisément qui protégeait l'individu contre la tyrannie surannée de la famille. Là où l'aristocratie maintenait l'organisation

familiale, là se maintenait obstinément la responsabilité collective. Mais la démocratie, attachée à son idéal nouveau de « philanthropie », laissait arracher à la famille un privilège qui ne semblait pas incompatible avec une bonne justice, mais cessait de frapper sans pitié les innocents avec les coupables.

La libération de l'individu, voilà la raison profonde pour laquelle les cités démocratiques se placèrent en Grèce à la tête de la civilisation. C'est la capitale de la démocratie qui marcha le plus résolument dans la voie de l'émancipation individuelle ; c'est Athènes qui faisant triompher définitivement la démocratie en 403, data de cette année l'abolition de la responsabilité familiale. Trop souvent, pour apprécier le rôle d'Athènes, les historiens distinguent son action civilisatrice et son action politique : pour l'une, leur admiration, pour l'autre, leurs sarcasmes. L'une ne va pas sans l'autre. Si la suppression des peines solidaires marque un progrès sans lequel aucune société n'atteint à la véritable civilisation, il faut reconnaître que ce progrès n'a pu être réalisé en Grèce que par le développement de la démocratie athénienne.

Que l'on compare la démocratique Athènes aux cités oligarchiques pendant le IVe siècle, on verra de combien elle les domine par l'élévation de ses principes. Bien mieux, qu'on cherche en n'importe quel temps, dans n'importe quel pays, un autre peuple qui ait en deux cents ans fait franchir à son droit toutes les étapes qu'Athènes fit franchir au sien, de Dracon à Euclide ; on n'en trouvera pas un. Toujours le « miracle grec » ! Mais ce miracle s'explique. Tout ce qui s'est fait de grand dans Athènes a pour source un individualisme puissant qui, pour s'épanouir dans les lettres et les arts en une splendide floraison, pour produire dans le droit des doctrines libératrices et bienfaisantes, devait aussi — et d'abord — trouver son expression sociale dans le régime de la démocratie.

Et aujourd'hui encore, s'il est quelque part une société foncièrement laïque et démocratique qui veuille rechercher dans le passé, non pas sans doute des exemples à imiter mais des enseignements à méditer, elle trouvera grand profit à se détourner parfois du droit romain, rigide, compassé,

emprisonné dans des formes et des formules d'origine religieuse et aristocratique, pour se retremper dans un droit vivant, libre, ailé, cordial, où la justice s'émeut et prend le nom d'humanité. Les difficultés dans lesquelles se débattent les nations du monde entier, tous leurs conflits, toutes leurs souffrances, ont pour cause essentielle l'impossibilité de concilier des réformes qui paraissent inévitables avec un droit qui semble certain, éternel. Cette formidable contradiction peut se résoudre. C'est le droit romain qui continue de peser sur l'*orbis romanus* : même la France de la Révolution reste assujettie à des règles faites par et pour la Rome impériale, si bien que les maximes juridiques, accommodées aux intérêts d'un peuple pour un temps, sont devenues les préceptes d'une morale universelle et imprescriptible. Malheureusement, dès que nos législateurs ou nos juges rompent avec d'aussi puissantes traditions, bon gré mal gré, ils prennent une attitude révolutionnaire, parce qu'ils n'ont pas d'autres traditions à opposer à celles-là. Pour préparer le droit de l'avenir juridiquement, c'est du droit grec, du droit athénien, qu'il faudra s'inspirer.

GUSTAVE GLOTZ

LE ROI TOBOL[1]

IV

Le roi Tobol, pour parler à son peuple, avait revêtu son costume de gala, hermine et velours bleu, ceint sa couronne et pris en main son sceptre d'or. Et il avait dit à Fougasse :

— Venez-vous avec moi, Fougasse?

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, — avait répondu Fougasse, — il vaut mieux que je ne paraisse point : sire, je n'ai plus l'oreille du peuple.

Le roi Tobol s'était tourné vers le chapelain :

— Venez-vous avec moi, chapelain?

— Sire, le peuple me déteste ; à cause, dit-il, de mon cléricalisme... Et Dieu sait, pourtant !...

Le roi Tobol se disait à part lui que la rage du peuple allait peut-être le délivrer d'une existence qui lui était à charge de plus en plus.

— Un régicide, s'il vous plaît ! — suppliait-il, à demi-voix, avec plus de sincérité encore qu'il ne le croyait.

En arrivant sur le perron du palais, il s'était irrité de voir tant de troupe le protéger : la garde était là, sabre au clair, et l'infanterie royale, baïonnette au canon. D'ailleurs, les hurlements de la populace avaient empêché qu'il ne modifiât ces dispositions. Il fallait premièrement faire face à la mena-

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

çante émeute, lui présenter un audacieux visage. Le roi Tobol avait cambré son vieux torse de septuagénaire, levé la tête et regardé la foule.

La foule, remuante malgré sa densité compacte, ressemblait à un océan tempêtueux. Des houles l'agitaient; de grandes vagues s'y dessinaient; une clameur s'y proférait. Le roi Tobol fut impassible. Mais il se souvint de la fable antique et de Neptune qui apaise les flots courroucés. Derrière sa barbe, il sourit, à l'idée qu'il était un pauvre Neptune impuissant, un trop ridicule Neptune, dont le sceptre a perdu son efficacité, dont la voix ne domine plus le vacarme des éléments.

Il parla cependant, et sans nul espoir d'être entendu, mais parce qu'il avait résolu de parler. Tout le discours préparé, il le débita, placidement, les yeux fixés sur la foule qui refusait de l'écouter. Les huées n'avaient pas de cesse ; les cris de mort se multipliaient.

Le roi Tobol, ayant achevé sa vaine harangue, resta quelques secondes immobile. Puis il étendit ses deux bras et offrit sa poitrine au peuple. Comme provoqué par une bravade, le peuple fit un mouvement en avant. Des poings se brandirent et des gourdins se dressèrent. Alors la troupe donna. Les fantassins épaulèrent. Des officiers commandèrent :

— En joue !...

— L'arme au pied ! — cria le roi Tobol.

Une sorte de stupeur farouche saisit la foule, un instant. Mais bientôt une recrudescence de fureur la secoua. Les soldats furent menacés.

— En joue !...

Une escouade, en dépit des ordres du roi, se défendait.

— Feu !...

Et retentit une vocifération sauvage. Des files d'émeutiers tombèrent et dans la foule creusèrent, en longueur, des vides pareils à ceux que font les rues entre les maisons d'une ville vue d'un monument élevé. Cela ne dura qu'une seconde. Un prodigieux tumulte mêla les groupes, combla les vides. Il y eut des fuites lâches et folles, des retours momentanés, une débandade. Les plus hardis se ruèrent. La troupe et le peuple furent aux prises.

Le roi Tobol sentit que l'océan le débordait. Il abaissa le

sceptre qu'il portait et, la tête humiliée, rentra dans son palais, à pas lents, soucieux de ne se point hâter.

Fougasse et le chapelain l'attendaient. Il dit à l'un :

— Fougasse, vous deviez faire le bonheur du peuple. Il ne semble pas que vous y ayez parfaitement réussi.

Fougasse allait répondre. Mais le roi dit au chapelain :

— Chapelain, vous deviez enseigner au peuple la résignation, pour le cas où votre collègue ne le comblerait pas de félicités. Vous n'avez pas trop réussi, ce me semble !...

Ils bredouillèrent, l'un et l'autre. Le roi reprit :

— Et moi non plus, je n'ai pas réussi !...

Il souriait amèrement. Il ajouta :

— Vous entendez ? On se tue, aux abords du palais. Je ne sais pas trop comment cette aventure finira !...

Fougasse grommela ;

— Sire, par la république !

— L'insolence vous revient, Fougasse ? — fit le roi. — Tant mieux ! Je vous aime autant de la sorte. Seulement, c'est, à vrai dire, un peu tard !... Messieurs, j'abdique. Et je vous charge d'annoncer au peuple ma résolution. Vous l'annoncerez demain, s'il vous plaît. Demain, je ne serai point ici. Vous direz au peuple que le roi Tobol était un peu las du gouvernement de son royaume et qu'il s'en est allé. Vous offrirez au peuple mes excuses et mes politesses. Pour ce qui est du trône royal, eh bien ! mon fils n'y est point candidat. L'héritier présomptif s'arrangera tout à sa guise. La république aussi. C'est leur affaire, de s'entendre, s'ils le peuvent. Adieu, messieurs !...

Le roi Tobol se retira dans ses appartements et commença ses préparatifs de départ : il se réfugierait d'abord au château de la Lande morte ; de là, il négocierait avec la république ou avec le nouveau roi, obtiendrait un sauf-conduit pour son fils et pour lui-même et filerait à l'étranger.

Comme il classait divers papiers, le gouverneur du château fut introduit. Le malheureux était de mine déconfite. Il soufflait, ayant dû, pour arriver jusqu'au palais, traverser la cohue des émeutiers et des soldats, se battre et fuir. Il fut quelque temps à réunir ses idées ; puis il balbutia :

— Sire, le prince n'est plus au château.

— Où donc est-il? — demanda le roi Tobol.

— Sire, je ne le sais pas. Il s'est nuitamment sauvé, en compagnie de cette fille... Je ne sais pas où il est...

— Sortez!

Le roi Tobol ne marqua nul étonnement. Sans doute, il n'avait pas prévu cette calamité dernière qui survenait ainsi pour l'achever. Mais elle suivait la série des calamités si bien, si logiquement, qu'il l'accueillit comme une chose naturelle et continua le classement de ses papiers.

Il défiait la destinée; il affectait, à l'égard de la destinée, un air d'indifférence hautaine et de mépris... Est-ce qu'il n'était pas arrivé à un tel point de désespoir que rien ne pût le désespérer davantage?... Il raisonnait ainsi, malgré lui, et tâchait d'écarter de son esprit les phrases mêmes qui lui servaient à nier son chagrin nouveau. Les phrases s'acharnaient... Est-ce que l'océan s'aperçoit que la pluie, en tombant, lui jette encore un peu d'eau? Est-ce que la terre s'aperçoit d'un mort encore, enfoui dans le sol que la pourriture des siècles fertilise?...

Mais il vérifia que ses mains tremblaient. Et, plus il le vérifiait, plus elles tremblaient. Elles déchirèrent un feuillet. Puis elles montèrent aux yeux du roi Tobol et se mouillèrent de larmes.

Le roi Tobol pleura longtemps; et il ne songeait plus à dédaigner la destinée. Il la détesta; et de telle sorte qu'il y eut, dans sa tristesse, de la colère. Ses pieds frappèrent, à petits coups précipités, sur le tapis. De ses poings fermés il se frotta les yeux avec rage, et sa vieille barbe fut secouée du tremblement convulsif de ses mâchoires. Il détesta la destinée et s'irrita contre Eudémôn. Il accusait Eudémôn de méchanceté : le mauvais garçon!... Ce n'est qu'ensuite qu'il se jugea déraisonnable, avec ses exigences : Eudémôn ne le connaissait seulement pas.

Le roi Tobol comprit qu'il s'affligeait sur lui-même, en égoïste bien naïf : la fuite d'Eudémôn avait le principal inconvénient de le priver de son suprême rêve. Sa tentative de réaliser le bonheur en la personne de cet adolescent se détraquait, — et il ne pleurait pas pour autre chose!... Alors, avec un peu d'effort, il se préoccupa d'Eudémôn.

— Pauvre petit! — murmura-t-il, parmi des larmes.

N'enverrait-il pas, à la recherche d'Eudémôn, de fins

limiers? Certes! Mais, dans le royaume révolté, comment le trouverait-on?... Le roi Tobol se rappela que jadis, au départ de la petite reine, il avait hésité pareillement à mettre en chasse ses policiers. Il pensa :

« La mère s'est sauvée, et l'enfant aussi. Hérédité! Le goût de fuir est dans leur complexion. »

Il ajouta, comme par acquit de conscience :

— Pauvre petit!...

Il plaignit Eudémôn, qui affrontait la redoutable vie; et il se plaignit lui-même davantage.

***

Lorsque la fusillade avait commencé, sur la Place Royale, Eudémôn s'était exalté de colère. L'agitation de la foule, le bruit, l'odeur de la poudre bientôt et l'effroyable chaleur qu'il faisait, par ce midi de canicule, le rendaient fou. Sa haine du vieillard étrange et mauvais, contre lequel hurlait le peuple et qui contre le peuple déchaînait la mort, s'exaspéra.

Il écarta Lilith et s'élança. Il bousculait qui se trouvait devant lui et, les yeux fixés sur le vieillard, criait. Ni le danger ni le scrupule ne le retardaient et, confiant en sa jeune force, il se frayait un passage. Mais il y eut un mort à ses pieds. Il frémit. D'autres morts qu'on relevait, des blessés qu'on emportait et qui semblaient morts l'épouvantèrent. Le sang coulait. Il sentit que sa tête chavirait, que l'âme lui manquait, et il s'évanouit.

Lilith eut grand'peine à le joindre. On le crut, lui aussi, blessé. Des gens le prirent et, inanimé, l'emportèrent. Des bourgeois le recueillirent, Lilith avec lui, et le soignèrent.

L'émeute dura tout le jour. Elle ne s'apaisa qu'à la tombée de la nuit. Le roi Tobol quitta le lendemain son palais, à la faveur d'un déguisement et grâce à mille précautions.

Demeurés maîtres du palais, Fougasse et le chapelain se consultèrent. Ils n'étaient pas tranquilles.

— Nous voilà bien! — dit Fougasse.

— C'est votre faute! — répondit le chapelain.

Fougasse n'ignorait pas ses responsabilités. Il eût, avec indifférence, laissé le chapelain les décrire ; mais il trouva le propos inopportun.

Le chapelain disait :

— Vous avez placé la charrue avant les bœufs : c'est votre plus fâcheuse erreur. Vous promîtes monts et merveilles au peuple qui n'en demandait pas tant. Et puis vous lui serrâtes la vis. C'est le contraire d'un bon procédé gouvernemental ; et, je ne le dis qu'avec détachement, voyez comme procède la religion, comme procèdent les gouvernements qui s'inspirent d'elle. L'inverse! Primo, l'on serre la vis; et, secundo, l'on relâche un peu, de temps en temps, la pression. Promesses : cette vie est une vallée de larmes; ne vous attendez qu'à des tristesses, bonnes gens! Réalités : un petit plaisir, par-ci par-là, quelle aubaine!... Ah! que nous sommes, Fougasse, plus malins que vous !

Fougasse, avec mauvaise humeur, répliqua :

— Il fallait donc vous charger de l'affaire.

— Le moyen, — reprit l'autre, — du moment que vous avez tout gâté? Vous avez saccagé notre prestige, vous et les vôtres. Vous avez répandu l'opinion que nous sommes des imposteurs,..

— C'est la vérité! — s'écria Fougasse.

— Là n'est point la question, pour le moment, — repartit le chapelain; — l'essentiel est que vous auriez mauvaise grâce à nous reprocher notre impuissance après nous avoir désarmés. Vous avez substitué votre imposture, mettons : à la nôtre; et vous ne faites rien qui vaille. Je constate cela, voilà tout. Et sans orgueil; avec regret!...

Fougasse n'écoutait plus. Il était effondré sur un fauteuil. Le chapelain continuait :

— Le socialisme est une gracieuse doctrine, mais un peu niaise et par trop imprévoyante. Je serais socialiste volontiers si j'ignorais absolument l'homme et les conditions que la nature lui a faites. Dieu aurait pu être socialiste, s'il eût aimé cette combinaison... Je dis, par habitude, Dieu; mais entendez, s'il vous plaît, la nature, la fatalité, la destinée, à votre choix. Et, si Dieu avait été socialiste quand il organisa les choses d'ici-bas, nous le serions utilement ou, du moins,

logiquement. Il ne le fut pas; et alors nous le sommes en pure perte.

Fougasse interrompit le chapelain :

— Quoi qu'il en soit, ce qui est fait ne dépend plus de nous. Et nous voici, l'un et l'autre, dans une situation terrible !...

— Terrible et absurde ! — acquiesça le chapelain.

— Nous n'en pouvons être tirés avantageusement, — reprit Fougasse avec une sincérité manifeste, — que par un miracle.

Le chapelain sourit :

— Un miracle ? Comme vous y allez !...

Ils se regardèrent l'un l'autre plaisamment.

Une difficulté sérieuse les occupa. Cette commission dont le roi Tobol les avait chargés n'était pas plus commode qu'agréable : « Vous direz à mon peuple que j'abdique, étant las, et vous lui ferez mes politesses... »

— A qui transmettre ce message ? — demanda Fougasse.

— Il est vrai — répondit le chapelain — que le protocole des révolutions n'est pas bien fixé.

— Le peuple !... Qui ça, le peuple ? — grommelait Fougasse.

— Si nous avertissions d'abord l'héritier présomptif ? — hasarda le chapelain.

Fougasse eut un geste découragé :

— Je ne sais seulement pas où il est !...

— Quel désordre ! — conclut le chapelain. — Par le temps qui court, les monarques sont inexcusables de ne pas prévoir les révolutions. Ce ne sont pourtant pas les avertissements qui leur ont manqué ! S'ils organisaient, pendant qu'ils sont au pouvoir, leur déchéance, ils épargneraient à leurs peuples mille inconvénients...

— A leurs peuples, — dit Fougasse, — et à leurs ministres !

Ils décidèrent que le message royal serait affiché sur les murs, par tout le royaume. Qu'est-ce que le peuple, à proprement parler, sinon les personnes qui lisent des affiches sur les murs ?...

A tout hasard, Fougasse et le chapelain résolurent de

contresigner l'affiche. Si les émeutiers étaient contents de l'abdication royale, ils seraient reconnaissants aux signataires de la leur avoir notifiée.

— En cas contraire, — dit Fougasse avec mélancolie, — nous n'avons plus rien à perdre, somme toute.

*
* *

Les hôtes d'Eudémôn et de Lilith se trouvèrent appartenir au parti révolutionnaire : un ancien notaire et sa femme.

Cet ancien notaire avait éprouvé mille ennuis dans l'exercice de sa profession. Il avait spéculé, plus que de raison, sur les fournitures de l'armée; et ce, faute de fortune personnelle, au moyen des fonds que sa clientèle lui confiait. Un séjour de dix ans aux colonies lui avait été imposé par les tribunaux compétents. Il était revenu des pays étranges métamorphosé, soucieux du bien général et féru d'idées subversives, mais auxquelles il savait donner un tour de philanthropie émouvante. Il lui avait suffi de renoncer à la cité provinciale où lui étaient arrivés ses malheurs pour se faire, dans un quartier de la capitale, la réputation d'un apôtre. Sa femme s'était mise à sa hauteur. Ils se nommèrent dorénavant la citoyenne et le citoyen Bonheur-d'autrui, — cela dans la langue du pays, bien entendu.

Lilith fut si touchée de leur affectueux accueil qu'elle leur conta toute son histoire, son histoire et celle aussi d'Eudémôn, évidemment. Elle ajouta qu'Eudémôn ignorait sa royale origine, et qu'elle ne savait pas trop comment la lui révéler, et qu'il fallait la lui révéler cependant, afin qu'il ne s'exposât plus à huer son propre père, à le tuer peut-être.

Le citoyen Bonheur-d'autrui s'émerveilla de l'aventure et, tout de suite, résolut d'en tirer parti.

Certes il eût aimé qu'Eudémôn succédât purement et simplement à son père et, par l'effet d'une gratitude bien naturelle, le comblât ensuite de ses faveurs. Mais un tel projet n'était pas d'exécution facile. La dynastie des Tobol avait déplu ; l'absolutisme royal avait été ruiné par le soulèvement populaire : le socialisme était à l'ordre du jour.

« C'est dommage ! » pensa-t-il.

Et il conclut :

« Restons fidèles à nos convictions. »

Le malaisé, justement, c'était de mettre d'accord ces convictions avec l'usage qu'on pourrait faire d'un fils de roi, en l'occurrence. Bonheur-d'autrui épiloguait avec lui-même.

« Soyons logique ! — se disait-il ; — d'un fils de roi, je ne puis faire autre chose qu'un roi. Comment concilier le socialisme avec la royauté? Je n'y vois qu'un moyen, mais excellent : constituons la royauté socialiste... »

Quand il eut inventé cette formule, Bonheur-d'autrui fut content. Il la voulut étudier ; mais en vain. D'ailleurs, il ne s'en étonna guère : la solitude ne l'inspirait pas et, pour réfléchir, il lui fallait un public ; c'est en discourant qu'il imaginait ses meilleures idées. La nécessité de ne pas être coi lui suggérait les mots indispensables. Ensuite il songeait à ses phrases et profitait de ce qu'il avait dit. Quelques retouches suffisaient, en général, à constituer de tout cela une doctrine au moins provisoire et que, faute de mieux, il conservait. Il attrapait ses opinions par mégarde ; mais il savait les adopter et bientôt les défendre.

Il essaya de pérorer en la présence de sa femme ; seulement, il vérifia qu'elle n'était point, pour la circonstance, un auditoire assez excitant. Et puis, têtue, lente d'esprit, elle s'obstinait à riposter sans cesse :

— Je croyais que nous étions républicains ?

— Nous sommes premièrement socialistes ! — répliquait-il.

Et il sentait bien que le stratagème dialectique était là ; mais la médiocrité intellectuelle de son interlocutrice empêchait qu'il ne raisonnât avec abondance et subtilité. Il résolut de convoquer chez lui les camarades. Aussi bien fallait-il acquérir leur concours : on ne mène pas seul de telles entreprises. L'essentiel était, pour Bonheur-d'autrui, de marquer nettement l'initiative qu'il avait eue et de se poser en instigateur. Il eut, à ce propos, un entretien solennel avec Eudémôn.

« Prenons date », se disait-il.

Eudémôn accueillit d'abord avec indifférence la révélation de son hôte. Il était le fils du roi : bien ! Jamais encore il n'avait ressenti la curiosité de savoir qui pouvait être son père. Qu'était-ce qu'un roi ? Bonheur-d'autrui le lui expliqua.

Bien ! Eudémôn enregistrait tout cela. Bonheur-d'autrui s'émerveillait de trouver le jeune homme si calme à l'annonce de telles nouvelles.

Mais, quand il comprit que le roi son père était le farouche bonhomme entrevu sur le perron du palais et qui répandait la mort devant lui, Eudémôn en conçut quelque horreur. Les mauvais souvenirs affluèrent : il pâlit. Cependant la parenté n'était pour rien dans son émoi. Chaque fois qu'il songeait à cette tuerie de la Place Royale, la même épouvante le glaçait.

Bonheur-d'autrui rompit les chiens.

— Prince, — dit-il, — ne seriez-vous pas bien aise de succéder à votre père et d'être roi ?

Eudémôn, d'un geste violent, repoussa cette seule idée. Il n'avait vu le roi Tobol que répandant la mort devant lui ; il se le représentait comme une sorte de dieu de la Mort. Certes non, il ne voulait pas être roi !...

Bonheur-d'autrui le complimenta.

— Mais, prince, ce n'est pas une telle royauté que le peuple vous offre par ma voix. Tout au contraire, vous seriez, non le roi de la Mort, le roi de la Vie !...

Il développa ce thème, à la façon socialiste, esquissa l'image d'une Salente industrielle, qui lui semblait délicieuse et qui séduisait moins Eudémôn. Il multipla les détails, avec cette facilité qu'on a quand on travaille dans l'irréel. Il en dit trop ; il en dit plus que de raison. Eudémôn ne le suivait pas en de si vastes rêves ; il s'enferma dans la tristesse où, depuis le jour de la tuerie, son âme habitait.

Bonheur-d'autrui pensa :

« Pour aujourd'hui, c'est assez ; le reste viendra, mais à son heure... »

Lilith ne réussissait plus à distraire Eudémôn. Elle s'ennuyait, quant à elle, affreusement. La citoyenne Bonheur-d'autrui la prêchait du matin au soir, lui recommandait la pratique des vertus naturelles, lui dénigrait la prostitution qui, à ses yeux, avait l'inconvénient de compromettre le juste renom de l'union libre.

— Ma chère fille, — disait-elle, — ce sont les fautes que nous commettons, nous autres affranchis, qui renforcent les

bourgeois dans leurs préjugés. Nous sommes l'avenir : donnons une rassurante et belle idée de l'avenir ; c'est indispensable.

Lilith n'avait jamais eu l'intention de mener une existence emblématique, et la vieille l'assommait. Elle cherchait tous les prétextes d'aller faire un tour et volontiers elle se fût sauvée si l'amitié d'Eudémôn ne l'eût contrainte.

Les journées qui suivirent l'abdication du roi Tobol furent singulièrement troublées et bizarres. Complète anarchie ; collisions, de place en place ; meetings ; cortèges de républicains, tambours en tête et bannières déployées ; agapes fraternelles et bousculades des partis adverses. L'héritier présomptif arriva, prêt à monter sur le trône. Les amis de sa cause le reçurent en grand cérémonial. Mais à peine eut-il aperçu les difficultés au milieu desquelles il lui faudrait régner qu'il perdit le goût du pouvoir; et, comme ces difficultés lui apparurent à moins d'un kilomètre de la gare, sous les espèces d'une bande d'émeutiers qui le conspuèrent, il décida que le jeu n'en valait pas la chandelle, considéra que le sort de Charles Ier ou de Louis XVI n'est pas enviable, tourna les talons, remonta délibérément vers la gare et prit le premier train qui le pût mener à la frontière : il n'eut que le temps d'avaler une orangeade hâtive et de saluer ses partisans, de leur jurer qu'il reviendrait à la première occasion favorable...

— Faites-moi signe ! — leur disait-il.

Et il pensait :

« Si l'on m'y repince !... O douceurs de l'exil !... »

L'amant de la reine, à tout hasard, se montra dans la capitale agitée. Il avait réfléchi que les révolutions ont leurs caprices et leurs aubaines, et que le cœur des foules est parfois aussi léger, aussi facile à prendre que celui des reines. Il fut déçu. C'est que, depuis les jours de la séduction flatteuse, il avait beaucoup enforci; il n'était plus le hussard brillant de naguère, mais un gros homme parmi les gros hommes. On l'accueillit mal. Des caricaturistes s'emparèrent de son personnage et le ridiculisèrent ; des chansonniers mirent en couplets badins et licencieux son aventure ; des camelots vendirent, comme les armoiries dont le peuple le gratifiait, l'emblème de poissons injurieux. Il se retira, disant :

— J'abandonne ce peuple à sa folie. Puisse-t-il ne pas faire une trop dure expérience des démagogues !...

Car il avait des convictions aristocratiques.

C'est ainsi qu'Eudémôn fut aisément délivré de ses compétiteurs. Il n'eut contre lui que l'idée républicaine.

Celle-ci faisait son chemin. Il s'était constitué un gouvernement provisoire, qui ne disposait de nulle autorité légale, mais qui n'en travaillait pas moins à organiser, par tout le royaume, un *referendum*. S'il lambinait un peu, c'était afin d'assurer à la question qu'il formulait la réponse qu'il souhaitait. Le peuple a besoin d'être guidé : laissé à lui-même, il s'embrouille et n'est capable que de sottises.

— N'oublions pas — remarquait l'un de ces messieurs — que la plupart des paysans auxquels nous demandons leur avis ignorent jusqu'à la signification du mot république. Mais dirigeons leur choix : c'est le seul moyen de donner un caractère significatif à cette grande consultation nationale !...

Il ajoutait :

— La démocratie est le gouvernement de tous. Il importe donc que la république rassemble tous les suffrages. Le gouvernement d'un monarque ou d'une oligarchie se passe d'unanimité; la république, non. Veillons-y !...

Ils y veillaient ; et cela demandait du temps.

Les royalistes s'étaient informés d'Eudémôn. Ils surent que le prince avait disparu. D'ailleurs, ils ne le cherchèrent pas outre mesure, l'éducation que ce jeune homme avait reçue l'ayant mal préparé sans doute à la pratique du pouvoir et sa naissance adultérine n'étant un secret pour personne. Ils se ralliaient assez volontiers à l'espérance d'une république sage, comme ils disaient. A peine signalait-on quelques groupes d'intransigeants qui annonçaient l'intention de bouder le nouveau régime. Quant à la province, elle était en grève : les ouvriers agricoles avaient suivi l'exemple des métallurgistes, des tisseurs et des typographes. Diminution des heures de travail et, toutefois, augmentation des salaires ; voilà ce que l'on réclamait, assurément.

De la sorte, le seul foyer de monarchisme qui subsistât fut la socialiste demeure du citoyen Bonheur-d'autrui.

Les camarades qu'il avait convoqués étaient au nombre

d'une dizaine : les chefs du parti ; — mais, à vrai dire, ils formaient à peu près autant de partis qu'ils étaient là d'individus... L'étiquette de socialistes qu'ils portaient communément n'empêchait pas leurs dissensions idéologiques. Ils se haïssaient les uns les autres, en attendant l'heure où ils réaliseraient la fraternité universelle. Ils se méprisaient les uns les autres, et chacun d'eux avait ses raisons. Bonheur-d'autrui s'accommodait d'eux tous. Depuis longtemps, il nourrissait le rêve de les réconcilier ; mais il n'avait jamais encore osé les avoir ensemble chez lui.

La hardiesse fut d'inviter Fougasse, l'ennemi, le renégat, disait-on, le traître qui n'avait profité du pouvoir que pour tyranniser les socialistes, emprisonner quelques-uns d'entre eux et réduire les autres au silence. Fougasse ne manqua pas de se rendre à l'appel de Bonheur-d'autrui. Sa situation n'était pas brillante : il saisit l'occasion qui lui était offerte de rentrer en grâce auprès des puissants du jour.

Seulement, il arriva le dernier, un peu en retard : il ne circulait pas sans précaution.

— Je vous demande pardon, — fit-il avec timidité.

Les autres bondirent, sauf deux ou trois qui, malins, ne s'étaient pas brouillés avec Fougasse au plus fort de son impopularité.

— Fougasse ! — s'écria-t-on. — C'est une trahison, citoyen Bonheur-d'autrui !

— C'est un guet-apens !...

Un grand maigre, qui avait les yeux perdus derrière la confusion de ses sourcils et de ses cheveux, proféra d'une voix fluette :

— Retirons-nous, citoyens !... Il ne sera pas dit que nous ayons siégé avec Fougasse l'apostat.

Il remit son chapeau, qui écrasa sa chevelure et lui fit autour de la tête, une corniche audacieuse.

Divers chapeaux couvrirent d'autres têtes ; et il y eut un mouvement d'exode vers la porte, que Fougasse n'avait pas eu le loisir de fermer derrière lui. Il était là, penaud, si gêné, si confus, que le seul geste qu'il fit ressemblait à de la politesse exagérée : il s'écarta, l'échine à demi courbée, comme qui a l'usage du monde et connait les bonnes manières.

Mais Bonheur-d'autrui se précipita :

— Citoyens! — dit-il ; — je vous en conjure, du calme, de la sagesse! L'heure n'est pas aux petites querelles. Un grand souffle de liberté passe sur le pays. L'apaisement, l'apaisement ! L'heure est grave et solennelle... L'œuvre sociale et humanitaire à laquelle nos cœurs... Enfin, j'ai de très importantes communications à vous faire. Demeurez, je vous en conjure !...

Il rabâchait. Le grand maigre l'interrompit :

— L'alternative n'est pas compliquée : ou bien Fougasse le renégat déguerpira, ou bien je me retirerai.

— Moi aussi !... Moi aussi !...

Fougasse releva la tête, du mieux qu'il put; et il dit :

— Je m'en vais.

Il s'en alla. On rit, à cause de cette humilité que Fougasse avait acquise depuis l'abdication du roi Tobol.

Bonheur-d'autrui s'excusa. Enfin, l'on s'assit en cercle, autour d'une table qui, étant celle de la salle à manger, portait encore les marques du déjeuner récent. La toile cirée n'était exempte ni de ces ronds liquides qu'y a laissés un verre trop plein, ni de miettes, ni même de noyaux de cerises.

La citoyenne s'aperçut que l'un des camarades du citoyen rechignait à poser, comme les autres, ses coudes sur la table; avec son petit doigt, il chassait les miettes. C'était un délicat. Ancien banquier, fort riche, bien vêtu, coquet de ses petits favoris blancs, Zwolff se faisait pardonner ses façons de capitaliste par ses largesses. On avait recours à lui dans les moments difficiles : on ne l'en méprisait pas moins. La citoyenne s'en fut querir un torchon; puis, elle s'insinua entre deux socialistes maigres et, d'un bras vigoureux, elle essuya; elle recueillit dans sa main gauche les résidus de l'opération, les jeta dans la cheminée et resta debout.

Les autres membres de ce concile, divers, gros ou menus, arrogants ou timides, n'étaient que de quelconques bonshommes.

Bonheur d'autrui, avant de prendre la parole, essaya de rassembler ses idées, que l'incident Fougasse avait mises en déroute. Il n'y sut parvenir. La seule notion nette qui se présentât à lui fut celle d'une effroyable difficulté. Offrir à ces

gens de restaurer la monarchie lui sembla si périlleux qu'il en frémit. Il hésita et sentit qu'il ne pouvait hésiter longtemps. S'il eût imaginé soudain quelque proposition capable d'être substituée à celle-ci, avec quelle joie il l'eût adoptée! Il n'en trouva point.

— Parle! — s'écria la citoyenne.

Donc, il parla. Il reculait de son mieux la déclaration mal commode et, à cette fin, multipliait les phrases vaines. Il se perdit en des circonlocutions. D'ailleurs, on l'écouta sans étonnement : il se conformait à la manière socialiste, qui ne tient pas à être concise et qui se plaît au verbiage amphigourique.

Après qu'il eut épuisé le stock des mots insignifiants, il fut acculé à l'obligation de l'aveu; et, comme ce qu'il avait dit jusque-là était nul, l'aveu éclata soudainement, sans que rien l'eût préparé...

— Bref, il nous faut un roi!

Pour ne point rester là-dessus, où il se trouvait en posture mauvaise, Bonheur-d'autrui désirait continuer, coûte que coûte, son discours, dire autre chose, n'importe quoi. Il en fut empêché par la colère de plus d'un.

Le grand maigre se leva.

— Citoyens, — cria-t-il, — je suis de trop dans cette assemblée. Évidemment, le citoyen Bonheur-d'autrui m'a convoqué par erreur. Dans quel guêpier de conspirateurs cyniques ne suis-je pas tombé? Vive la république, messieurs, et au revoir!

Il se fût logiquement retiré, s'il n'eût été curieux de voir l'effet de sa repartie. Effet considérable. Chacun voulut en dire autant, pour le moins. Le temps que ces déclarations durèrent permit à l'émoi général de se calmer; les derniers qui prirent la parole étaient calmes absolument et ne s'indignèrent que par acquit de conscience. Bonheur-d'autrui seul était consterné. Il tenta cette diversion suprême :

— Citoyenne, apporte-nous de la bière et des craquelins! dit-il à sa femme.

Il faisait chaud; on avait la langue sèche. Le grand maigre lui-même se rassit; ceux qui s'étaient à son exemple levés se rassirent à son exemple. Zwolff, qui était un homme du

monde, éprouva le besoin de répondre par un mot de courtoisie au bon procédé de l'hôte. Il fit cette remarque :

— Laissons-le s'expliquer, citoyens. Il n'appartient pas à des socialistes de condamner un homme sans l'avoir entendu.

On but. La bière était fraîche. Elle disposa les esprits à la conciliation. Bonheur-d'autrui en profita.

— Citoyens, — dit-il, — ne soyons pas les dupes des mots! Et méfions-nous des mots les plus attrayants, les plus captieux!... Je demande un roi. Mais quel roi? Si le roi que je demande — et je l'ai peut-être sous la main — convenait mieux que la république elle-même au triomphe de nos idées socialistes, auriez-vous raison de le repousser pour le seul motif que le mot de république est doux à vos oreilles?...

— Nous réclamons la république sociale! — hurla le grand maigre.

— Répondez-moi! — reprit l'orateur, qui, d'un coup de poing sur la table, marqua le tournant de son argumentation. Dites-moi si vous êtes d'abord socialistes ou républicains!...

— Nous sommes en même temps l'un et l'autre!

Ici, quelqu'un protesta :

— Pas du tout! Nous sommes d'abord socialistes; et nous sommes ensuite républicains, parce que nous ne concevons pas un régime autre que la république qui puisse ou veuille réaliser les réformes socialistes.

Cette formule fut approuvée. Bonheur-d'autrui l'utilisa.

— Eh bien! dans ces conditions, réfléchissez. Au capitalisme individuel nous substituons l'État. Oui, l'État industriel. Toute l'industrie nationale se résorbe dans l'État. Mais, à cette industrie immense, prodigieuse, il faut un patron.

Sept ou huit bouches meuglèrent ensemble :

— Des patrons, il n'en faut plus!

L'une d'elles expliqua :

— Et c'est justement parce que nous ne voulons plus de patrons que nous remplaçons les patrons par l'État.

Bonheur-d'autrui ne se laissa point abattre :

— Citoyenne, encore de la bière : on étouffe, ici!... Qu'est-ce que l'État? Une abstraction. Tant que la doctrine socialiste ne sera point réalisée, il vous sera loisible de concevoir l'État comme le patron modèle : comme un patron qui

n'existe pas. Mais passons de la théorie à la pratique : l'État se personnifie aussitôt. Il est quelqu'un.

— Quelques-uns ! — répliqua-t-on.

— Ah ! — reprit Bonheur-d'autrui, qui triomphait, — je vous attendais là. Et je n'ai pas besoin de plus de commentaires pour résumer ainsi la question. La voici : voulez-vous donner à l'industrie nationale plusieurs patrons ou bien un seul ?

Une sorte de silence ahuri se fit alors. Bonheur-d'autrui laissa quelques secondes s'écouler et conclut rigoureusement :

— Mon avis, à moi, c'est que, moins il y a de patrons, mieux ça vaut !

— Ça peut se soutenir ! — fit le banquier.

Un petit homme qui, depuis le commencement de la séance, n'avait rien dit, prit son chapeau et se retira.

— Vous partez, Machicorne ?

Machicorne ne répondit pas et disparut.

Les dents cassaient les craquelins salés et bien secs ; la bière coulait dans les gosiers. Au bout de quelques minutes, le grand maigre dit :

— Mais ce patron, qu'est-ce qui vous empêche de le nommer, au lieu de roi, président de la république ?...

Bonheur-d'autrui riposta :

— Si vous voulez qu'il fasse un coup d'État, il n'y a pas mieux !

Silence. Cette réplique donnait à songer.

— Donc, — continuait Bonheur-d'autrui, — nous aurions un roi industriel. Nous passerions avec lui un contrat en règle. Quant à savoir s'il demeurerait fidèle à ce contrat, eh bien, oui, j'en réponds. Car nous le tiendrions par l'intérêt. Nous le comblerions d'avantages et de bénéfices. Il gagnerait plus d'argent que nul industriel. Notez qu'il nous serait facile, n'ayant qu'un seul patron, de le couvrir d'or et de l'entretenir royalement. Ça nous coûterait encore moins cher que de nous saigner, comme sous le régime capitaliste, pour des centaines et des milliers de patrons. Bref, nous nous payerions le luxe d'un roi, oui, mais afin de limiter nos dépenses.

Cet argument, par sa simplicité magistrale, plut beaucoup. Le banquier demanda :

— Mais qui ?... Vous avez quelqu'un, citoyen ?

C'était grave, de désigner incontinent le fils du roi Tobol. Bonheur-d'autrui chercha des voies détournées...

— Il nous faut — dit-il — un homme dont le prestige soit incontestable ; un homme dont la suprématie évidente soit volontiers reconnue par la population tout entière ; un véritable roi...

— Qui ?... Répondez !... Qui ?... Dites-le !... Qui ?...

— Le fils du roi Tobol !

A ces mots, l'étonnement fut tel que les protestations n'éclatèrent pas tout de suite. Elles éclatèrent cependant.

— Vous vous moquez de nous, Bonheur-d'autrui ?...

— Vous êtes fou, citoyen !...

— C'est une gageure !...

Mais Bonheur-d'autrui argumentait :

— Dites-moi vos objections ; j'y répondrai.

— Un homme — s'écria le grand maigre — imbu de tous les préjugés dynastiques, voilà qui vous nous proposez comme patron de l'État industriel, comme roi socialiste ; un homme que son éducation quotidienne a préparé au métier d'autocrate et de tyran !...

— Pas du tout ! — répliqua Bonheur-d'autrui.

Et il rappela qu'Eudémôn avait grandi loin de la cour, qu'il ne connaissait seulement pas le roi son père ; et il raconta que la première démarche du jeune homme, dans la société capitaliste, avait été de se joindre aux émeutiers pour crier : « A bas le roi Tobol ! A mort !... »

— Admettons ! — reprit le contradicteur ; — admettons qu'on l'ait élevé dans l'ignorance de la cour et de la tyrannie. Croyez-vous que ces gens-là n'ont pas la tyrannie dans le sang ? Ils naissent avec. C'est l'hérédité !...

Le banquier répondit, et il souriait :

— Quant à cela, citoyen, rassurez-vous. Le jeune prince recueillera peut-être l'héritage du roi Tobol ; mais l'hérédité du roi Tobol, non !... Vous oubliez le hussard... Il ne faut jamais oublier le hussard, dans ces affaires-là.

Cette remarque mit en gaieté l'assistance. Un socialiste, qui

buvait, s'engoua. Un autre voulut trinquer à la santé du hussard. Mais la citoyenne intervint, disant :

— Ce ne sont pas de jolies plaisanteries.

Bonheur-d'autrui insista sur l'excellence de la situation : le jeune prince avait tout le prestige d'un fils de roi, non la funeste hérédité.

— Mais on ne sait pas ce qu'il est devenu ! — hasarda le grand maigre.

Bonheur-d'autrui eut un geste large et magnifique :

— Il est ici, sous mon toit modeste ; et je vais vous le présenter !

Ce coup de théâtre eut le plus vif succès.

— Un instant ! — fit le grand maigre, qui ne voulait pas s'engager par trop ; — un instant !...

Mais sa courte protestation se perdit dans la curiosité générale. Bonheur-d'autrui s'éloigna, laissant ses camarades interloqués et revint bientôt, accompagné d'Eudémôn.

— Vive le roi ! — cria la citoyenne.

Bonheur-d'autrui, mécontent, lui imposa silence. Il craignait que ce ne fût trop pour le républicanisme ombrageux de l'assemblée. Mais l'assemblée, d'un seul mouvement, se leva, respectueuse. Seul se montrait un peu froid le grand maigre ; les autres saluaient très bas, à qui mieux mieux.

— Bonjour ! — fit Eudémôn.

Il n'était pas timide ni arrogant. Il plut. La mélancolie où, depuis quelques jours, il rêvait donnait à sa claire jeunesse une touchante beauté.

— Que me voulez-vous ? — demanda-t-il simplement.

On ne savait plus ce qu'on lui voulait. Personne ne songeait à prendre l'initiative de parler. Il y eut une minute d'embarras, de déférence muette. Enfin l'on reprit place autour de la table ; Eudémôn occupa la chaise qu'avait abandonnée Machicorne. Bonheur-d'autrui rayonnait, avec un peu d'inquiétude. Ce fut le grand maigre qui se déniaisa le premier. Aussitôt, et comme si un même ressort les eût mis en branle, tous les autres éprouvèrent un pareil désir de ne point laisser un collègue les devancer. Chacun d'eux dit un mot quelconque et dut se taire, car le grand maigre, d'une voix résolue et forte, s'imposait :

— Prince ! — commença-t-il ; et il se ravisa : — Citoyen, si l'autorité royale vous était confiée, en useriez-vous pour réaliser le bonheur universel ?

— Comment ferais-je ? — répondit Eudémôn.

Tant d'ingénuité les déconcerta. Ils n'imaginaient pas que l'on pût, à cette question, répondre autrement que par des promesses enthousiastes et de vives assurances...

— Comment ferais-je ? — répéta Eudémôn.

— Il est idiot ! — dit à l'oreille de son voisin le banquier.

Le grand maigre lança :

— En appliquant les principes du socialisme.

— Qu'est-ce que c'est ? — fit Eudémôn.

Il ne s'agissait plus que d'un exposé de doctrine. Qui ne se fût avec joie chargé de cette tâche facile et glorieuse ? Autant de socialistes présents et autant d'orateurs tout prêts à pérorer sur la chère doctrine. Cette fois encore, le grand maigre s'imposa. Il fut assez clair ; il débita du marxisme avec flamme. Eudémôn l'écoutait et, s'il ne comprenait pas un détail, réclamait un léger supplément d'explications. Tous se hâtaient de le vouloir fournir, ce supplément, et il fallait, à chaque coup, que le grand maigre hurlât pour conserver la parole. Mais on lui fit des objections. Le marxisme absolu n'avait pas tous les suffrages : il y avait là des théoriciens variés qui, entre le communalisme et le collectivisme, prenaient position différemment. Il en résulta que le grand maigre dut répondre à ses contradicteurs et, souvent, négliger Eudémôn. L'exposé en souffrit. Telle fut bientôt la bisbille que Bonheur-d'autrui s'en désola. Il dit :

— Citoyens, en dépit des opinions individuelles, le socialisme est un. Eh bien ! affirmons ce qui nous assemble et omettons ce qui nous sépare. Jamais il ne fut, je crois, plus indispensable qu'aujourd'hui de sauvegarder l'unité socialiste.

On se rangeait à cet avis très volontiers. Mais chacun désirait que l'unité se fît autour de sa théorie propre ; et ce ne fut pas sans encombre que le grand maigre parvint au bout de son discours. Eudémôn l'avait suivi curieusement. Il lui semblait que le grand maigre disait d'ingénieuses choses. Seulement, il ne voyait pas trop que ce système remédiât aux misères principales de l'humanité.

Il fut songeur, quelque temps. Silencieuse, l'assistance respectait sa méditation, le regardait, l'épiait et attendait qu'il voulût bien conclure. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre, tira le rideau... Les socialistes s'approchèrent. Il leur montra les gens qui allaient et venaient dans la rue. Il les leur désigna du doigt et, à propos de chacun d'eux, il demanda :

— Celui-ci sera heureux?

Celui-ci, c'était un mendiant qui, tournant la manivelle d'un orgue, implorait les passants et lançait à droite et à gauche des regards d'imploration famélique. Eudémôn contemplait avec pitié cette détresse; et, plus il était attentif, moins il concevait qu'elle ne fût pas à tout jamais en possession de ce pauvre diable.

— Certes, il sera heureux!...

Le grand maigre expliqua, en termes éloquents, l'extinction du paupérisme. C'est un sujet sur lequel chacun des camarades avait une opinion nette à préconiser, des stratagèmes à recommander. Les remèdes abondèrent.

— Et celui-ci? — fit Eudémôn. — Il sera heureux?...

C'était un loqueteux farouche, à qui un bras manquait et une jambe. Il s'arrangeait d'une béquille et n'avançait qu'en faisant autour d'elle des quarts de cercle hasardeux. Il rageait manifestement et ses pas tapaient sur le sol avec colère.

— S'il sera heureux?... Comme un coq en pâte!...

Avec une bonne loi sur les accidents du travail, l'accident du travail devenait, selon les dires du grand maigre, « un chopin »! Toutefois on réussirait à diminuer le nombre des heureuses victimes. Perfectionnements du machinisme industriel : le banquier vanta le progrès, l'annonça merveilleux, prodigieux, du jour où, la fraternité des peuples établie, le génie des inventeurs délaisserait les canons, les fusils, tout cela, pour se consacrer aux œuvres de paix. Un collègue prophétisait un autre avenir : le machinisme aboli, le doux travail des mains humaines substitué à la féroce vapeur. Un théoricien plus hardi célébrait l'inactivité suprême des hommes, l'âge d'or, la paresse universelle, l'idyllique fainéantise.

Chicanes. Là-dessus, on ne s'entendait point.

— En tout cas, — dit, conciliant, Bonheur-d'autrui, — d'une manière ou d'une autre, c'est la félicité!

— Et celui-ci ? — fit encore Eudémôn.

Il désignait un homme triste infiniment qui, tête basse, déambulait.

Les socialistes se penchèrent et, faute de diagnostic, ne surent pas indiquer tel remède plutôt qu'un autre. Ils indiquèrent tous les remèdes. Ils accablèrent de remèdes cet infortuné, lui guérirent sa pauvreté, s'il était pauvre ; ses infirmités, s'il avait les organes en fâcheux état ; sa honte, s'il subissait les avanies de son prochain ; sa mélancolie, si le rêve le tourmentait.

Eudémôn évoquait, en imagination, toutes les maladies, toutes les souffrances, toutes les tristessses qu'il avait aperçues, celles aussi qu'il avait devinées. Et il écoutait, avec une incrédule admiration, ces raccommodeurs de l'humanité, qui lui faisaient le boniment de leurs drogues, qui lui vantaient la panacée socialiste et, là, dans cette chambre close, annonçaient le reboutage universel, pour peu que l'on voulût bien leur permettre d'appliquer à la misère générale leur souveraine invention.

Pour refuser leurs bons offices, l'humanité méconnaissait probablement ces augustes réparateurs, d'un zèle si empressé, d'une si intrépide foi, d'un dévouement qui s'offrait ?...

Eudémôn eût souhaité les voir à l'œuvre, un peu. Il se retint d'ouvrir la fenêtre et d'appeler les misérables, de leur crier qu'ils n'avaient qu'à venir, tous, tous !... pour essayer du remède socialiste, et qu'on les guérirait peut-être... et qu'on tâcherait de les guérir.

Comme le roi Tobol, un jour, avait confié à Fougasse le bonheur de son peuple, Eudémôn éprouva, quelques secondes, la velléité d'être le roi des foules douloureuses et de donner à ces foules ces mires étonnants.

Mais il se ravisa, pris d'un doute. Une terrible idée le hanta soudain. Elle entra dans son esprit ; elle s'y manifesta violemment ; elle y grandit, elle l'occupa tout entier. Elle fut telle qu'Eudémôn frissonna.

Il s'écria :

— Supprimez-vous la mort ?

Cette question naïve et brusque éclatait dans leur utopie comme une bombe désastreuse. Un réflexe fit au banquier

hausser le coude devant son visage ainsi que pour se protéger. Les autres eurent des gestes analogues.

Ils se ressaisirent. Bonheur-d'autrui, sans mot dire, interrogeait du regard les camarades. Le grand maigre dissimulait mal son mécontentement : l'impertinente question l'avait choqué, en le gênant ; il n'était pas sûr qu'Eudémôn ne se fût point moqué d'eux, tout simplement, et déjà il prenait un air de dignité blessée lorsque Eudémôn, d'une voix nette, répéta :

— Supprimez-vous la mort ? Dites-le-moi !...

Des bras découragés se levèrent et firent des gestes ronds, avec ennui. Le banquier sentit bien que le silence ne pouvait durer. Il recourut à des métaphores, aux termes desquelles la mort socialiste ressemblait beaucoup à la vie, en vérité, beaucoup.

Eudémôn refusa de les accepter.

— Je vous demande — reprit-il — si l'on ne mourra plus.

Le grand maigre en avait assez de la situation ridicule où ils demeuraient, à ne savoir que répondre.

— Eh bien ! oui, — déclara-t-il avec mauvaise humeur, — on mourra, ça ne fait pas de doute ! Et après ?...

— Si l'on doit mourir encore, — dit Eudémôn, — laissez-moi.

Ils étaient abasourdis.

— Si l'on doit mourir encore, tout ce que vous ferez sera comme si vous ne faisiez rien !

— Mais enfin, — répliqua le banquier, — ce n'est pas une raison, parce qu'on doit mourir, pour ne point s'efforcer de vivre mieux !...

Un autre ajouta :

— Et puis on mourra beaucoup plus tard qu'à présent. Le progrès de la médecine reculera sensiblement le terme normal de la vie.

Eudémôn eut le ton d'un prophète farouche.

— Je ne vous demande pas si l'on mourra plus tôt ou plus tard ; mais seulement si l'on mourra. Vous me répondez : « Oui, l'on mourra ! » Alors, moi, je vous dis : « Si vous ne supprimez pas la mort, vous ne supprimez rien ; si l'odeur de la mort reste dans la vie, la vie en est gâtée irrémédiablement !... »

Son visage était bouleversé.

Il continua :

— Faites qu'on ne meure plus. Faites que chaque minute du temps ne soit plus un acte de mort. Débarrassez la vie de la mort; et alors nous parlerons d'embellir la vie, de 'orner, de la rendre plus délicieuse encore qu'elle ne serait tout de suite, la mort ôtée. Les misères qu'il vous paraît opportun de détruire ne sont que les aspects variés de la mort. Et c'est à la mort qu'il faut vous attaquer.

Le grand maigre voulut parler. Eudémôn ne le lui permit pas.

— Et moi, je songeais à ces choses, quand vous m'avez appelé. Je n'espérais pas vaincre la mort, qui s'est trop installée dans la vie pour qu'on puisse l'en déloger. Mais je me disais qu'il n'y avait pas d'autre remède que d'abandonner à la mort, résolument, toute la vie. Ce fut l'idée du roi Tobol, je suppose, quand il lança la mort parmi son peuple. Il avait décidé que le mieux est d'en finir au plus tôt. Et moi, si j'étais le roi des hommes et si j'avais la mort dans la main, je la lancerais partout, pour en finir tout de suite, pour ne pas laisser la mort prendre son temps et tourmenter ses victimes et s'en faire un jeu. Celui-là serait le sauveur des hommes, qui anéantirait la vie mortelle !...

Le grand maigre haussa les épaules. Le banquier sourit, narquois. Les autres avaient beau se dire que les paroles d'Eudémôn n'étaient que niaiseries d'enfant blessé par ses propres chimères, une étrange émotion les angoissait.

A ce moment, on sonna. La citoyenne s'en fut ouvrir et bientôt se récria. Un commissaire de police, accompagné des argousins nécessaires, se présentait. Il était porteur d'un ordre du gouvernement provisoire, — ordre d'amener Bonheur-d'autrui et ses camarades, exception faite pour le banquier Zwolff et pour un petit vieux qui n'avait rien dit depuis le commencement de la réunion. — La citoyenne hurla, comme une chienne battue.

L'ordre était formel, les argousins étaient en nombre : inutile de résister. Les inculpés sentirent qu'il ne leur restait qu'à prononcer des mots historiques.

— Nous sommes ici pour le bien du peuple ! — dit le grand maigre.

Il eût volontiers abondé là-dessus. Mais il dut céder la parole aux camarades qui avaient hâte de n'être pas muets. Ils furent tout à fait bien. Bonheur-d'autrui déclara seulement :

— C'est un coup de Fougasse et de Machicorne. Ils nous ont trahis. Il ne fallait pas offenser Fougasse, il ne fallait pas !...

— Adieu, citoyens !... Compliments ! — s'écria le grand maigre.

Et il salua, de la manière la plus sarcastique, le petit vieux et le banquier. Ces deux-là se félicitaient secrètement de l'avoir échappé belle ; toutefois ils étaient un peu gênés de la faveur qui les distinguait.

Lorsque Bonheur-d'autrui s'approcha de la citoyenne, pour le baiser d'adieu, elle lui dit avec un orgueil qui éclaira toute sa large face :

— Cette fois, c'est pour la liberté du peuple... Adieu, martyr !...

Elle ajouta :

— Vive la république sociale !...

Puis elle tomba dans un fauteuil et bredouilla confusément.

Lorsque les inculpés eurent, avec les argousins, disparu, Zwolff et le petit vieux ne désirèrent que de n'être plus là. En dépit du sort commun qui leur échoyait, ils n'échangèrent point une parole. Chacun d'eux se préoccupa de son chapeau. Zwolff, le premier, trouva le sien. En passant devant la citoyenne, il s'inclina ; puis il partit. Une seconde après, le petit vieux saluait évasivement la citoyenne et partait.

Eudémôn avait assisté à cette scène sans y rien comprendre. Il regarda, par la fenêtre, les socialistes monter avec les policiers dans des fiacres et s'éloigner. Il vit le petit vieux et Zwolff s'en aller, l'un à droite et l'autre à gauche. Il entendit la citoyenne grommeler :

— Quelle guigne ! quelle guigne !...

Il se tourna vers elle, s'approcha d'elle et, remarquant qu'elle pleurait, se mit en devoir de la consoler. Il fut câlin, l'embrassa. Mais elle déclamait :

— Prince, n'oubliez jamais que nous souffrons pour votre cause !...

*
* *

A quelques jours de là, par un bel après-midi de lumière et d'agréable chaleur, la république était proclamée. Des réjouissances éclatèrent dans la capitale avec une soudaineté merveilleuse. Les arcs de triomphe, les guirlandes de papier multicolore, les oriflammes furent prêts en peu de minutes. C'est que l'on savait d'avance le résultat du plébiscite. Ses organisateurs avaient averti les organisateurs de la joie populaire. Le difficile fut d'empêcher que ne se produisissent trop tôt les manifestations : à maintes reprises, il fallut que l'on retînt la hâte des comités.

On avait préparé une constitution parlementaire qui créait deux chambres, nommait sénateurs inamovibles les membres du gouvernement provisoire et les chargeait de choisir le président de la république, dont les pouvoirs seraient ensuite ratifiés par les deux chambres.

Fougasse ne manqua point de briguer la présidence. Il faisait valoir son passé de vieux républicain, le zèle avec lequel, étant ministre, il avait rendu la situation tout à fait impossible au roi Tobol, le contre-seing qu'il avait apposé à l'acte d'abdication du roi, enfin l'initiative qu'il avait prise de signaler à la vigilance du gouvernement provisoire ses anciens camarades socialistes qui, devant même que la république fût établie, complotaient contre elle.

Il n'eut point une seule voix. On ne savait pas avec évidence qu'il eût gouverné si mal exprès et dans l'intérêt ultérieur de la république. En outre, le complot qu'il avait révélé lui fit du tort. Les libéraux s'entêtaient à le considérer comme socialiste avec autant d'obstination qu'en mettaient les socialistes à le considérer comme l'ennemi de leur cause.

Le président que l'on choisit fut un vieillard austère et triste qui, toute sa vie, avait porté le deuil de ses idées. L'annonce de leur tardif succès ne le dérida point. Ceux qui l'approchèrent, le jour qu'il entra en fonctions, s'étonnèrent du contraste qu'il y avait entre la mélancolie de son visage et l'allégresse populaire qui le saluait.

Fougasse et le chapelain durent évacuer le palais royal. Ce monument devenait palais présidentiel ; d'ailleurs, il ne s'aperçut pas du changement : ni son architecture ni son mobilier ne se transformèrent. Symbole du pays qui passait à de nouveaux maîtres et, en réalité, ne changeait pas d'existence.

Fougasse apprit que ses biens étaient confisqués, le gouvernement provisoire estimant que le roi Tobol avait payé ce ministre beaucoup trop cher et devinant que ce ministre avait, en outre, réalisé pas mal de bénéfices imprévus. Il ne fut pas autrement affecté de cette mesure sévère, mais qui ne le prenait pas au dépourvu : prudent, il avait mis en fonds étrangers sa belle fortune et placé les titres en lieu sûr. Il restitua quelques milliers de francs. Une seule chose l'ennuya, c'est qu'il lui faudrait, un peu de temps au moins, affecter la misère, se priver des meilleurs agréments de la vie et renoncer à ce luxe dont il avait, désormais, la douce habitude.

— Adieu, chapelain !

— Adieu, Fougasse ; et bonne chance je vous souhaite !

Ils se séparèrent avec indifférence. Ni le souvenir de querelles anciennes ni celui d'une existence commune et que de mêmes péripéties avaient bouleversée ne les assemblait, du moment que chacun d'eux était requis par le soin de sa destinée particulière.

Le chapelain se retirait dans un couvent où il avait commencé sa fructueuse carrière ecclésiastique. Il serait là bien à l'abri des tourmentes sociales et prêt, d'ailleurs, à surveiller les événements, à guetter ceux qui favoriseraient un retour offensif de la réaction. Avec deux charrettes attelées d'ânes, des frères lais vinrent chercher ses bagages. Il s'en alla, les bras ballants, comme ce sage antique qui disait : « Je porte tout avec moi » ; il pensa donner un assez bel exemple de vertueux désintéressement.

Quand il sortit du palais, il dit à demi-voix ;

— Adieu, vingt-cinq années de ma vie !

Et puis :

— Adieu, mille espérances !

Il ne fut pas dans la désolation ; mais il éprouvait un peu d'ennui à la pensée de la médiocre existence qui l'atten-

dait. Il redoutait la piété de ses nouveaux compagnons. Sa piété à lui s'était, à la cour et à la ville, bien amenuisée ; la leur, protégée par la stricte clôture, florissait. Il n'avait à compter, pour son divertissement, que sur le goût très vif de l'intrigue et de la conspiration qui animait ces âmes monacales. Ils étaient à la fois mystiques et politiciens. Nul doute que les circonstances actuelles n'eussent surexcité leur fureur d'action cléricale.

Comme il songeait à ces choses, le chapelain se dit qu'Eudémôn était le prétendant tout désigné, le souverain légitime, en quelque sorte. Et, puisqu'il passait par là, il entra donc chez la citoyenne Bonheur-d'autrui : ses informations personnelles, beaucoup plus exactes et minutieuses que celles de nul ministre ou maître de police, lui avaient révélé, depuis longtemps, cette résidence d'Eudémôn. Il craignait seulement que la citoyenne ne l'éconduisît. Par bonheur, ce fut Lilith qui répondit à son coup de sonnette.

— Entrez ! — lui dit-elle ; — le prince sera très heureux de vous voir. Il s'ennuie tant !...

— Vous vous calomniez, mademoiselle ! — fit-il, obligeamment.

Eudémôn ne le reconnut pas tout de suite, à cause de la barbe déteinte, des joues défardées et du costume rembruni. Du reste, il ne manifesta ni impatience ni joie. Telle était sa mélancolie que nul incident de ses journées ne le pouvait distraire de la hantise unique de la mort. Il demanda au chapelain :

— Vous n'êtes pas mort ?

L'autre affecta de badiner :

— Non, monseigneur ! Je vis et je souhaite de continuer.

— Pourquoi ? — fit Eudémôn.

Il dit « pourquoi ? » de telle sorte que le chapelain négligea de donner ses raisons.

La conversation traîna. Lilith enfin raconta que la vie, en cette demeure socialiste et affligée, devenait insupportable. Plus acariâtre de jour en jour, la citoyenne réduisait Lilith à l'état de servante ; et, quant à Eudémôn, elle ne perdait aucune occasion de lui rappeler qu'il était la cause de tous ses malheurs. Si elle les gardait auprès d'elle, ce n'était qu'afin

de ne pas compromettre davantage Bonheur-d'autrui en laissant le jeune homme vaguer à l'aventure et sans doute révéler l'offre des socialistes.

— Si je vous emmenais?... — proposa le chapelain.

— Oh! oui, emmenez-nous! — s'écria Lilith.

Emmener Eudémôn au monastère, rien de mieux : le chapelain se félicita de son idée. Mais Lilith, c'était plus difficile. Les femmes n'étaient point admises parmi les reclus, évidemment; les relations extra-conjugales d'Eudémôn et de Lilith compliquaient encore l'affaire. Que dirait le prieur, homme rigoureux?... Emmener Eudémôn sans Lilith, il n'y fallait point songer. Le chapelain n'eut aucune peine à s'en apercevoir, quand il vit les deux beaux amants enlacés avec tendresse, même en sa présence, leurs mains unies, leurs fronts appuyés l'un contre l'autre.

« Si je les mariais?... » se dit le chapelain.

Mais il réfléchit qu'il ne devait pas engager l'avenir du prétendant. Lilith reine? Impossible!...

« Baste! le prieur dira ce qu'il voudra! »

— Je vous emmène!...

Lilith battit des mains. Eudémôn consentit à s'en aller, puisque Lilith le désirait. Il fût resté, tout aussi bien, tant le rendait indifférent son désespoir. La citoyenne se déclara fort satisfaite : empressée, elle sortit elle-même pour aller querir une voiture.

*
* *

Ce monastère était situé à l'extrémité de la ville. Cent moines y vivaient, dociles à une règle peu clémente. Il y avait parmi eux des jardiniers, des érudits, des peintres, des distillateurs. Ils consacraient à l'exercice de leur métier des heures fixes; à la méditation, d'autres heures. Ils ne profitaient pas beaucoup de jardins admirables et d'exquis promenoirs qu'enfermait avec eux leur clôture.

Le prieur ne vit pas d'un bon œil cette jeune femme étrange que lui présentait le chapelain. Mais l'arrivée d'Eudémôn le ravissait.

— C'est à prendre ou à laisser! — lui dit, un peu plus

tard, quand ils furent seuls, le chapelain. — Vous n'aurez pas l'un sans l'autre.

Le prieur n'admit point aisément cette alternative :

— Pourquoi ? — fit-il. — Je flanque dehors cette fille et je garde le prince !...

C'était un homme dur et qui ne barguignait point. Toutefois il était capable de prudence et, en dépit de ses goûts énergiques, il n'agissait pas sans avoir pesé le pour et le contre soigneusement.

— Si vous brusquez cet adolescent, — lui dit le chapelain, — vous n'en viendrez pas à bout. Considérez-le comme un petit sauvage, prompt à la rébellion, violent et, du reste, étranger complètement à l'esprit de votre... de notre religion. Réfléchissez, monsieur le prieur : les fins que vous avez en vue ne doivent-elles pas primer sur vos répugnances ? Réfléchissez, réfléchissez !...

Il fut décidé que provisoirement Eudémôn et Lilith seraient installés dans un bâtiment qui faisait partie des communs et que Lilith n'en sortirait pas, de telle sorte que fussent indemnes de mauvais exemple et de tentation les jeunes moines. Dès lors, le prieur n'eut pas d'autre idée en tête que d'induire Eudémôn à répudier cette Lilith. Et puis, il le préparerait à sa mission de roi religieux. Et puis il organiserait son avènement.

*
* *

Eudémôn aima cet asile, pour le silence et la tranquillité morne qu'il y trouva. Sa triste pensée y goûta d'être en repos sur elle-même. La monotonie des journées convenait à son rêve morose, et nul incident n'offensait sa mélancolie.

Il menait une existence quasi conventuelle, que seule la présence de Lilith laïcisait.

Lilith s'ennuya. Le prieur fut d'avis qu'elle pouvait, de temps à autre, sortir. Il eût aimé qu'elle se dissipât et, quelque soir, ne rentrât point. Elle ne fit rien de tel.

Eudémôn s'astreignit, de lui-même et sans qu'on l'y invitât, aux heures régulières et aux exercices de la communauté. Ayant éprouvé la vaine fatigue de vouloir, il lui plut,

de renoncer à toute initiative. Il laissa s'emparer de lui l'habitude ; et, plus elle gagnait en lui, plus il souhaitait abandonner à elle davantage de lui-même, comme s'il ne songeait qu'à lentement anéantir sa douloureuse individualité.

Seul, — Lilith n'ayant pas la permission d'y aller, — il se promenait longuement sous les arcades d'un cloître aux colonnettes duquel grimpaient le lierre et la vigne mêlée de roses trémières. Les murs étaient ornés de peintures allégoriques, qui ne charmaient pas le regard sans imposer un travail à l'esprit; et ainsi la concupiscence visuelle ne nuisait point à la méditation du promeneur. Elle ne faisait que l'animer assez pour qu'il ne glissât point furtivement à ces mollesses de pensée où l'âme se perd et se corrompt. Ces images offraient à Eudémôn le thème de réflexions variées et nombreuses. Elles ne lui étaient pas toutes intelligibles, les unes ayant trait aux misères de la présente vie, les autres symbolisant les joies et les tortures du paradis et de l'enfer. Celles-ci lui échappaient ; mais le détail de la souffrance d'ici-bas, il l'étudiait avec une sorte d'amère frénésie. Il y avait une résurrection des morts où l'on voyait sortir du sol, à grand effort de bras, des torses entourés encore des funèbres bandelettes ; ils soulevaient la terre pesante, les pierres tombales, secouaient la poussière de leurs épaules et n'ouvraient pas sans peine leurs yeux accoutumés à la nuit. On devinait, dans leur chair molle et blême, la persistance des germes malfaisants. L'intention du peintre était spiritualiste, ainsi qu'en témoignaient, en haut du ciel doré, les anges sonneurs de trompettes formidables. Mais Eudémôn négligea ces bienheureux dont le zèle n'allait pas jusqu'à lui ; et il ne vit en tout cela que la mort universelle, le sol plein de chair pantelante, la dissolution finale de l'illusoire vie... A chaque tour qu'il accomplissait sous les arcades de ce cloître, il revenait à cette image et, malgré lui, la regardait. De sorte que, si dans l'intervalle ses yeux avaient été quelques secondes attentifs à la beauté des roses, fraîches parmi la verdure de la vigne et du lierre, le divertissement ne durait pas ; l'image de la mort universelle flétrissait bientôt la douce idée des floraisons épanouies.

Le prieur avait de fréquents et longs entretiens avec Eudémôn. Il s'efforçait de l'initier au dogme religieux et de

l'amener aux certitudes ferventes de la foi. Eudémôn ne faisait pas grande difficulté pour admettre ce qu'on voulait. Il ne présentait pas d'objections. Il acceptait avec placidité les renseignements qu'on lui donnait quant à l'existence de Dieu, à ses attributs, à ses hypostases et aux façons d'être de celles-ci. Cette théologie ne l'émut guère et lui sembla par trop étrangère à la réalité principale des choses.

Homme subtil, le prieur ne tarda point à comprendre que, si le dogme pouvait de quelque manière toucher Eudémôn, c'était par la réponse qu'il faisait au problème de la mort. Il exposa donc à son élève la doctrine dualiste, la séparation de l'âme et du corps, la corruptibilité de la matière et l'immortalité de l'esprit. Eudémôn l'écouta curieusement. Mais il dédaigna la doctrine, ce pauvre essai de diversion qui n'empêche pas la chair de pourrir et la pensée de se dissoudre. Il jugea le prieur futile, qui oubliait l'essentiel et s'occupait à combiner le reste éperdument.

Toutefois, il fut sensible aux cérémonies religieuses. Leur pompe magnifique et leur mystère l'étonnaient et lui prenaient le cœur. Les clameurs de l'orgue retentissaient autour de lui comme la plainte déchaînée de l'humanité périssable. La fumée de l'encens le pénétrait comme une odeur de mort. Le geste des officiants l'épouvantait comme le rite que réclament les funèbres destins. Et, quand éclatait la voix latine des chantres, il croyait ouïr la malédiction suprême de tout. Il était là, parmi cet appareil d'effroi, frissonnant, torturé, soumis. Il ne résistait pas à la trop persuasive horreur du spectacle ; et même il se laissait enivrer de cette fureur mortelle qui, par la complicité de tous les sens, l'envahissait.

Le prieur décida d'utiliser ces rudes alarmes d'Eudémôn. Il prépara ceci. Un jour, après l'office qu'il avait lui-même dirigé, il s'approcha d'Eudémôn solennellement. La foule des moines, en cortège, le suivait. Il s'agenouilla devant Eudémôn et, tandis que l'orgue proférait une musique glorieuse, il s'écria :

— Tu seras roi, de par la volonté divine, prince Eudémôn !

Tour à tour, l'un après l'autre, les moines s'agenouillèrent pareillement et mêlèrent au vacarme de l'orgue cette parole :

— Tu seras roi, de par la volonté divine, prince Eudémôn !

Après qu'ils avaient dit cette parole, les moines se rangeaient autour d'Eudémôn, les jeunes et les vieux, les novices et les dignitaires, robes de bure et robes que rehaussent les ornements du sacerdoce.

— Tu seras roi !...

Les voix chevrotantes et les voix aiguës, les voix diverses qu'unissait et magnifiait l'accompagnement de l'orgue furent la voix inexorable du destin :

— Tu seras roi !

Eudémôn frémit.

Quand les moines, ayant accompli le cérémonial, se turent, Eudémôn s'écria :

— Je serai donc le roi de la mort !...

Et tels furent ces mots qu'Eudémôn s'en grisa ; et, à trois reprises, il les répéta.

Mais le prieur, s'approchant encore, dit :

— Tes ancêtres, par la seule imposition des doigts, guérirent les lépreux. L'un de tes ancêtres, à force de sainteté, reçut de Dieu le privilège de ressusciter les morts. Il fut pieux et il fut chaste. Il violenta les désirs de sa chair. Tu pratiqueras les mêmes vertus et tu obtiendras le même privilège; et tu ne seras point le roi de la mort, mais le roi de la guérison.

L'orgue s'exalta, et l'alleluia des moines retentit.

Eudémôn demeura muet ; une sorte de mystique espérance l'avait saisi. Il fut immobile à contempler, en souvenir, l'image de la résurrection générale. Mais, cette fois, il lui sembla que les cadavres à demi engagés dans le sol se levaient et se reprenaient à vivre et n'étaient plus la corruption dernière du sol : ils étaient la chair renaissante qu'il appelait, lui, Eudémôn, à l'éternelle vie sous le ruisselant soleil de la nature.

Un peu plus tard, le prieur vint trouver Eudémon dans sa cellule. La tête au creux des paumes, Eudémôn songeait, accroupi sur le plancher. Son buste se balançait d'un mouvement régulier; de brusques frissons secouaient ses épaules.

Lilith n'était pas là. Comme on ne l'admettait pas à prier en compagnie des moines, le chapelain, pour qui cette reli-

gieuse tâche n'était pas un ennui, la conduisait à l'office en quelque église du voisinage.

— Par la seule imposition des mains ! — répétait le prieur.

Et, pour confirmer son dire, il lisait à Eudémôn, dans un vieux livre en parchemin, l'histoire de cet ancêtre miraculeux que la légende appelait Tobol le Thaumaturge. Et il était écrit, dans le livre : « Le roi Tobol le Thaumaturge acquit cette suprématie sur la corruption de la chair, pour avoir premièrement dompté en lui les puissances de la chair. Il avait d'abord vécu dans la débauche. A vingt ans, il faisait son délice d'une prostituée qui, par ses charmes maléfiques et l'attrait de ses complaisances, se l'était asservi corps et âme. Mais, un jour, Tobol le Thaumaturge eut la révélation du rôle qui lui était dévolu. Il chassa loin de lui cette fille ; et, s'il ne put tout de suite l'oublier, du moins travailla-t-il opiniâtrement à réduire les révoltes de sa chair. On le vit se rouler parmi les ronces d'une haie, et le sang qui coula par ses blessures le libéra de ses désirs... » Le livre multipliait l'exemple des guérisons qu'avait opérées le Thaumaturge. Chacune des anecdotes émerveilla l'esprit d'Eudémôn. Il conçut qu'il était requis pour une semblable mission... Sa tête brûlait, ses tempes battaient, une terrible angoisse l'étreignait ; et il lui parut que sa ferveur rayonnait autour de lui en vibrations larges et chaudes...

Quand Lilith revint, il lui dit :

— Adieu, Lilith ; je ne suis plus cet Eudémôn que ta volupté possédait. Il faut que tu t'en ailles, parce que, moi, il faut que je sois Eudémôn le Thaumaturge, qui est chaste, qui a dompté sa chair et qui est le roi de la chair, le maître de la chair, le guérisseur de la chair malade et le vainqueur de la mort.

Lilith ne put que pleurer. Il eut pitié d'elle. Il lui dit encore :

— Plus tard, lorsque je pourrai être sans désir auprès de toi, si ta chair est malade, viens ; et, par la seule imposition des doigts, je la guérirai.

A mesure qu'il lui parlait, il sentait qu'entre eux un grand mystère intervenait. Cependant, fort de sa résolution prise, il s'accorda le suprême plaisir d'un baiser aux lèvres humides

et rouges de Lilith. Et il crut défaillir. Mais il se maîtrisa; l'énergie dont il témoigna lui fut de bon augure.

Lilith eut beaucoup de chagrin, quand elle sut qu'elle devait quitter Eudémôn. Ce ne fut pas la fierté qui l'empêcha de se plaindre et d'agir avec la mauvaise humeur qu'ont d'habitude et légitimement les maîtresses abandonnées. Mais l'existence au couvent lui était insupportable. Cette demi-réclusion à laquelle les circonstances l'avaient réduite ne convenait point à son caractère, qui était libre et enjoué. Tout allait de mal en pis. Eudémôn, en proie à ses mélancolies, atteint de mysticisme véhément, n'était plus un compagnon délicieux. Lilith sentait l'affreux ennui la gagner. Somme toute, et malgré la tristesse de l'aventure, elle accepta volontiers sa disgrâce.

En faisant ses paquets, elle disait à Eudémôn :

— Ces moines t'ont tourné la tête, Eudémôn : j'ai pitié de toi. Nous n'avons pas eu de chance!... Mais ne veux-tu pas m'accompagner? Je vais je ne sais pas où; en tout cas, je vais loin!

Eudémôn affirma son vœu d'acquérir les vertus d'un thaumaturge et d'être le sauveur de son peuple.

Ils se séparèrent, l'après-midi de ce même jour. Les larmes de Lilith furent abondantes. Le prieur fit bien les choses : il pourvut la voyageuse de l'argent qu'il lui fallait. Le chapelain la conduisit à la gare et, quand elle fut sur le point de prendre un billet, — mais elle n'avait pas encore décidé qu'elle irait ici ou là plutôt qu'ailleurs, — il lui conseilla de se fixer à Paris, ville agréable où elle trouverait certainement à se divertir et à s'établir.

— Venez avec moi! — dit-elle au chapelain.

— Ah! tentatrice, tentatrice! — cria-t-il avec un comique désespoir.

De ses bras il faisait des gestes vagues. Et puis il réfléchit que les bêtises sont plus excusables et moins déraisonnables tard dans la vie, lorsqu'on a raté sa destinée et qu'on n'a plus à gaspiller grand'chose. Il argumentait ainsi et il n'employait l'ingéniosité de son esprit qu'à se chercher des prétextes de folie. Il les trouva si aisément qu'il eut peur de lui-même et soudain se sauva vers le couvent.

*
* *

Eudémôn, après le départ de Lilith, fut quelque temps à comprendre qu'il s'était privé de son plaisir. Le regret qu'il en eut d'abord, il l'aurait naguère éprouvé pour une courte absence de l'amie adorable. Ce sentiment pénible était, cette fois, compensé par la confiante certitude qu'il avait d'assumer une tâche prodigieuse et souveraine. Il conquérait la liberté de son esprit, il commençait l'œuvre de thaumaturgie ; sa volonté puissante se manifestait.

Il parcourut, à pas énergiques, son étroite cellule. Il se fortifia dans l'idée encourageante de son héroïsme.

Mais bientôt il ne sut que faire !... Une dépense d'activité l'eût secouru grandement. Hélas ! on ne se prépare pas à la thaumaturgie comme au métier des armes, par un vigoureux effort musculaire... Eudémôn comprit qu'il n'avait nul emploi possible de son zèle, en attendant le jour miraculeux. Attendre, attendre !... Et son impatience le harcelait. Il s'aperçut que tout son être languirait jusqu'à des époques indéterminées. Il eut horreur de cette terrible durée qu'il devinait devant lui, déserte et lugubre.

Alors, il regretta Lilith amèrement. Il s'irrita contre lui-même de l'avoir chassée. Et tel fut son effroi de la solitude où s'exaspérait son ennui qu'il appela :

— Lilith ! Lilith !...

Jamais il ne l'avait appelée sans qu'elle vînt, rieuse, gentille, prête à sa fantaisie. Le silence où tomba sa plainte l'épouvanta.

Ensuite, las de s'être agité vainement, il pleura. Ses larmes abondantes le soulageaient. Il pleura Lilith et leurs voluptés communes. Naguère, si la mélancolie l'oppressait par trop, il avait recours à Lilith, à sa beauté, à ses subtiles caresses et, le plus souvent, il ne tardait point à s'endormir sur l'épaule et contre le petit sein, doux à ses lèvres, de Lilith. Il eut besoin d'elle à cause de la tristesse où l'absence d'elle l'avait jeté. Il pleura et ses mains se mouillèrent de ses larmes chaudes.

Lorsque les larmes lui manquèrent, il appela encore :

— Lilith! Lilith!...

La porte de la cellule s'ouvrit. Une seconde, Eudémôn se figura que Lilith revenait, qu'elle avait fait semblant de s'en aller et qu'elle était restée là, fidèle, pour entrer s'il l'appelait. Il tressaillit; un flot de tendresse monta brusquement à ses lèvres, souleva sa poitrine.

Ce ne fut qu'un éclair. Il vit, qui se présentait, le prieur. Il le détesta. Peu s'en fallut qu'il ne lui sautât à la gorge et ne l'étranglât. Mais le prieur ne broncha point.

Le prieur ferma la porte derrière lui, lentement, et, les yeux fixés sur Eudémôn, il approcha. Tandis qu'il approchait, Eudémôn sentait s'affaiblir en son cœur les velléités de révolte et il cédait à cette volonté qui s'imposait à lui comme l'inéluctable destin. Il fut, pour résister, sans force.

— Monseigneur, — dit le prieur (et sa voix scandait rudement les syllabes), — ce n'est point assez d'avoir éloigné de votre cellule cette fille qui était votre péché quotidien. Il la faut encore éloigner de votre âme. Tant que subsiste en vous la concupiscence qu'elle y a mise, cette fille est en vous; et, avec elle, le péché.

Eudémôn ne répondit pas. Mais, si la dureté du prieur le blessa, du moins lui communiqua-t-elle un peu de vaillance.

— Purifiez votre âme, monseigneur, au détriment de votre chair.

Eudémôn demanda :

— Que dois-je faire?

Et la façon qu'il eut de poser cette question prouvait son vœu d'obéissance résolue. Le prieur le soumit à une règle tatillonne et impérieuse qui devait occuper chaque minute de ses journées, de ses nuits mêmes, car elle limitait son sommeil. Il accourcit le temps de la méditation, voulut que le jeune homme copiât de longues prières, chantât des litanies, portât le cilice et, de mille manières, se fît violence.

Eudémôn accepta cette règle, jura de ne l'enfreindre aucunement et, à part lui, se félicita de posséder maintenant une besogne, un emploi de son activité. Ne fût-ce que contre lui-même et avec une secrète rage de se tourmenter, il eut une sorte de joie cruelle à déployer cette énergie de son adolescence désœuvrée.

Plusieurs jours passèrent, tant bien que mal. Le cilice taquina cette peau douillette : elle frémit de douleur continue et oublia ses voluptés. La fatigue dompta cette âme pleine de luxures, abêtit cette pensée prompte au rêve dangereux.

Eudémôn, peu à peu, subit l'asservissement de l'habitude. Il eut une semaine de relâche et de paix mentale.

Mais l'habitude, ensuite, au lieu de le tenir en esclavage, le libéra. Ni le cilice ni l'opiniâtre labeur ne continuèrent de l'occuper. Et son esprit se dégagea de sa contrainte, et sa chair se rebiffa. Il connut de nouveau le désir.

Une nuit, il s'éveilla croyant caresser de ses doigts les cheveux fins de Lilith et entendre sa voix câline. Mais il vérifia qu'il était seul dans son mauvais lit. Il se leva, palpa de ses tremblantes mains la paillasse rèche. De colère frénétique, il hurla.

Comme une bête captive et que harcèle sa luxure, il s'alla heurter aux murailles de sa prison. Ses poings s'y meurtrirent, ses ongles s'y cassèrent. Et il criait :

— Lilith ! Lilith !...

Il plongea ses mains et ses bras dans sa cruche d'eau. Cette fraîcheur subite lui était douce et bienfaisante. Mais, au contact de sa fièvre, l'eau même tiédit et ne fut bientôt que moiteur désagréable.

Il souhaita respirer l'air salubre de la nuit : il étouffait. La cellule qu'il habitait n'avait qu'une fenêtre minuscule, ouverte haut sous le plafond et grillagée. Pour y atteindre, il monta sur la table médiocre que ses livres encombraient. Il se cambra, il se dressa sur la pointe de ses pieds, il se tendit en avant; il aperçut un coin de ciel où rayonnait le silencieux délire des étoiles; ses cheveux reçurent un peu de vent; ses lèvres burent un peu de froid.

L'idée de fuir le tourmenta. Il se sentit porté vers des routes de terre ou d'eau, qui vont ailleurs, on ne sait où. Sa geôle étroite l'offensa. Il se rappela ce voyage qu'il avait fait avec Lilith, la grâce dansante et caressante de Lilith, le chant des rossignols, la nuit féerique!... Il se souvint du clair de lune et des célestes comédies. Il se souvint de la vieillesse, de la maladie et de la mort.

L'odeur de la mort, une fois encore, entra dans ses

narines, entra dans sa mémoire. Il eut un grand dégoût de toutes choses.

De lassitude, il s'endormit.

Au petit jour, il s'éveilla, se vêtit et, contre la règle, descendit au jardin qu'entouraient les arcades du cloître. Des roses embaumaient, et il y avait dans l'air une suave humidité.

Eudémôn entendit que des pas grinçaient sur le sable; puis ils se turent. Eudémôn aperçut le chapelain qui, dormant mal lui aussi, cette nuit-là, tâchait par la déambulation de tromper la trop fastidieuse insomnie.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre.

— Ah! chapelain! — dit Eudémôn.

— Vous vous ennuyez, monseigneur?

Eudémôn avoua son malaise. Le chapelain le comprit à merveille.

— Ces moines, — fit-il, — ces moines!... Quelle existence!...

Il ajouta :

— Mais vous êtes jeune, vous!... Pourquoi n'allez-vous pas vivre?... Ah! vivre, monseigneur, vivre!

— J'ai quitté le château de la Lande, — répondit Eudémon, — pour aller vivre... ah! vivre, vivre! comme vous dites... et j'ai rencontré la vieillesse, la maladie et la mort.

— Oui, — reprit le chapelain, — il y a la vieillesse, la maladie, la mort... Je ne le nie pas!... Adieu, monseigneur.

Le chapelain s'en fut.

Eudémôn, dans la matinée, assista corporellement à l'office. Mais son esprit n'était ni là ni ailleurs ; son esprit, accablé, somnolait.

Après l'office, il y avait, ce jour-là, en vertu de quelque fête, distribution d'aumônes. Le prieur lui-même devait accueillir les indigents et de ses propres mains leur donner vêtements, nourriture, monnaie. Il revêtit son costume de cérémonie, coiffa son chapeau d'or, et prit au poing sa crosse d'ivoire. Au milieu d'une vaste cour, en face de la porte du couvent, on installa son siège abbatial, qui était de chêne et de pierre. Les moines l'entourèrent, plus ou moins proches de lui, selon leur dignité. Eudémôn était à côté de lui.

Lorsque toutes choses furent prêtes, on ouvrit à deux bat-

tants la porte. Les indigents affluèrent, à la queue leu leu. Des moinillons veillaient à ce qu'ils défilassent avec ordre, sans hâte excessive et en silence. D'autres moinillons passaient au prieur les vêtements, la nourriture et la monnaie dont il faisait l'aumône à tout venant.

Eudémôn regardait les pauvres diables qui, un à un, s'approchaient, s'agenouillaient, recevaient leur pitance et partaient. Sur leur visage, il devinait la vieillesse, la maladie et le travail lent de la mort. La même angoisse que naguère l'étreignit.

Il y eut, parmi les quémandeurs, un hideux vieillard, sans nez et lippu scandaleusement. A cette vue, Eudémôn s'avança... Mais le prieur le saisit au poignet et, vigoureux, le ramena en arrière. Eudémôn frémissait d'impatience. Dans son imagination surexcitée, les paroles anciennes du prieur avaient surgi : « Tes ancêtres, par la seule imposition des mains, guérirent les malades. » Et surgirent aussi les gloses du livre en parchemin qui racontait les miracles de Tobol le Thaumaturge.

Il y eut, parmi les misérables, un jeune homme dont les membres étaient secoués d'un perpétuel tremblement. Ses jambes et ses bras se lançaient avec de terribles saccades; sa gorge avait de telles contractions qu'il proférait involontairement des cris bizarres et affreux. Eudémôn — cette fois, trop vite pour que le prieur pût le retenir — bondit vers ce malade; et de ses deux mains levées, de ses deux mains miséricordieuses, il lui toucha les deux joues. La stupeur empêcha que nul, parmi les assistants, ne fît un geste. Eudémôn attendit le miracle et le guetta. Le malade fut pris d'un tremblement plus fort, à cause de l'épouvante, et ses cris redoublèrent. Sa tête remuait si violemment que les mains d'Eudémôn eurent peine à la suivre. Puis le malade s'effondra et, sur le sol, se démena comme une anguille.

Eudémôn abaissa ses mains qu'il avait crues miraculeuses, ses mains qu'il avait privées de caresser les seins nus de Lilith pour qu'elles devinssent miraculeuses. Il jeta au prieur un farouche regard. Il tourna les talons et, par la porte ouverte du couvent, il se sauva.

Ces épisodes se succédèrent avec tant de rapidité que ni le

prieur, ni les moines, ni les mendiants, en foule encombrante, n'y mirent obstacle. Quand Eudémôn fut dehors, un moine fit le geste de s'élancer à sa poursuite; mais le prieur cria :

— Que personne ne sorte !

*
* *

Eudémôn courut quelque temps et puis, essoufflé, chemina. Il ne savait pas où il irait ; il ne se le demandait même pas. Il prenait des rues et des rues, sans réfléchir à autre chose qu'à son vain espoir de thaumaturgie.

Il suivit et il rattrapa un petit vieux qui portait, au bout de son bras, une valise de cuir jaune. Il reconnut le chapelain, mais un chapelain transformé : — costume bourgeois, barbe taillée, un chapeau melon, des gants clairs.

— Où allez-vous, chapelain ?

— Ah ! — fit l'autre, — c'est vous, monseigneur ?

— Où allez-vous ?...

Le chapelain ne désirait pas entrer en dialogue avec son ancien élève. A sa démarche, à son air, on devinait qu'il était pressé. Il eût bien voulu ne pas répondre. Il saluait avec gaucherie et s'excusait et bégayait timidement :

— A Paris, monseigneur... A Paris !... Je vais à Paris. Adieu, monseigneur.

Et il s'esquiva, comme un chat qui vient de trouver un soupirail.

Eudémôn erra par la ville. Au bout de quelque temps, il eut assez de calme dans l'esprit pour regarder autour de lui. Les rues l'étonnèrent. Il n'avait vu cette population qu'en état d'émeute. Il la voyait tranquille, occupée de ses affaires, allant et venant. Les boutiques et leurs étalages le divertirent.

Il faisait beau. On était à la fin de l'été. La tiédeur agréable de l'air engageait les gens à ouvrir leurs fenêtres. Eudémôn aperçut des chambres quiètes et ornées de fleurs. Des marchands de fleurs traînaient, sur la chaussée, des charrettes bien odorantes de sauge, de réséda, de glaïeuls et de roses.

Dans un faubourg dont les pavés étaient noirs de charbon,

le paysage n'avait plus ni douceur ni gaieté. Des ouvriers maigres et sales sortaient d'usines où des cloches tintaient. Eudémôn en vit plusieurs qui s'attablaient à la terrasse d'un cabaret peu confortable. L'enseigne :

A L'INGRATITUDE DES RÉPUBLICAINS

FOUGASSE DÉBITANT

Eudémôn se rappela vaguement ce nom. Mais il y fut inattentif et il continua son chemin.

Le noir faubourg l'attrista. Il revint au cœur de la ville. L'activité qu'il y remarqua lui parut absurde. Mentalement, il disait à ces gens qui se trémoussaient ou babillaient :

« Qu'est-ce que vous avez à oublier que vous mourrez, à faire semblant d'oublier que vous mourrez? Un jour ou l'autre, oui ; mais un jour ou l'autre, plus tôt ou plus tard, c'est la même chose, du moment que vous mourrez et que vous le savez bien !... »

Il se demanda si c'était la même chose, en vérité : les hommes et les femmes qu'il croisait avaient l'air si occupés de vivre !... Mais il conclut :

« C'est la même chose ! »

Et, à chaque personne qu'il rencontrait, il murmurait :

— Toi, tu mourras !... Toi, tu mourras !...

Il lui sembla que ces gens s'appliquaient à fidèlement observer une fiction de vie perpétuelle, à garder un secret, un secret qui n'était pas un secret, le secret de la mort inévitable...

— Chut ! chut ! — faisait-il.

Et il riait ; et il se moquait, avec une méchanceté douloureuse :

« Si vous comptez, pour vous guérir et vous ressusciter, sur Eudémôn le Thaumaturge, tant pis, tant pis !... »

Le spectacle de la vie l'incitait à la pensée de l'universelle mort. Il passa devant la cathédrale et dit :

— La cathédrale mourra !

Il parcourut toute la ville et, à chaque maison, dit qu'elle mourrait. Et il conclut :

— La ville mourra !...

Puis, ayant erré longtemps, il se trouva dans un quartier de bourgeoisie opulente. Le soir tombait. Des hirondelles criaient; et, comme la journée avait été chaude, des chauves-souris voletaient et, capricieuses, multipliaient leur perpétuelle allée et venue. Au pas des portes, il y avait de benoîts concierges qui, à califourchon sur leur chaise, fumaient des pipes ou lisaient le journal. Il ne passait de voitures guère. A la faveur de quoi, des jeunes filles consacraient la chaussée au jeu des grâces ou bien à celui du volant. Le silence n'était interrompu que par leurs légers rires, le bruissement de leurs jupes et la rythmique retombée du volant sur la raquette. Nulle agitation désordonnée, nul vacarme. L'heure charmante s'épanouissait en bonheur tranquille.

Eudémôn eut le sentiment de cette calme et suave félicité. Il en goûta le parfum très doux. Ce fut la fin de ses mille sarcasmes. Peu à peu, son cœur violent s'apaisa, se mit à l'unisson de la quiétude environnante et accueillit le crépuscule amical.

Les becs de gaz s'allumèrent. Leur petite clarté jaune ne se répandit pas; mais elle orna élégamment l'atmosphère grise et blanche. Au ciel, des nuages laineux étaient immobiles.

Eudémôn, un peu las, commençait à se demander ce qu'il ferait de lui-même, où il irait, où il passerait la nuit: — la nuit et le jour qui la suivrait, et la série des jours et des nuits qui seraient son existence. Il n'éprouvait pas de gaieté, certes; mais la tristesse de son âme s'allégeait. L'idée de la mort, sans disparaître, s'éloignait. Et il songeait à vivre, faute de mieux.

Seulement, il devinait la vie autour de lui tout à la fois proche et lointaine, proche au point qu'il la frôlât et si lointaine qu'il ne pût imaginer comment il la toucherait de ses doigts. Il conçut qu'il était un étranger pour elle. Elle l'intimidait. Il n'osa plus, lui, la regarder: et il pressa le pas, comme un indiscret dont on a remarqué l'importune présence et qui s'en va, un peu honteux.

D'une fenêtre, un piano se révéla en ribambelle de notes fortes et jolies. Eudémôn s'arrêta, écouta malgré lui cette mélodie gracieuse qu'une jeune fille égrenait.

La fenêtre se ferma. Eudémôn comprit qu'on n'aimait point

qu'il fût là. Il se tint à peu de distance et continua d'écouter. Les sons ne lui arrivaient plus si nets; ils se fondaient mieux. La mélodie avait des courbes gentilles. Souvent, elle s'acharnait sur les notes hautes et allait si vite, si vite qu'on eût dit qu'elle avait hâte de tout raconter sans retard; ensuite, lasse, elle se recueillait, faisait le silence autour d'elle et n'était plus qu'une plainte à peine articulée; ensuite, elle devenait folle, encore...

Eudémôn ne sut pas tout de suite pourquoi cette musique menue et frêle lui était agréable et le troublait. Il lui sembla qu'elle éveillait en lui des pensées anciennes qui avaient longtemps dormi dans le silence de son âme et qui l'étonnaient parce qu'il n'était pas sûr de les reconnaître. Il subit le charme de cette musique, jusqu'au moment où l'émoi le prit : son cœur se gonfla, sa gorge fut angoissée, à ses yeux des larmes montèrent, et ses tremblantes lèvres murmurèrent :

— Lilith ! Lilith !...

Ah ! la petite guitare au bord de l'eau où les nymphéas se décolorent et s'emplissent d'ombre, la petite guitare et les doigts de Lilith qui l'animent, la voix de Lilith qui se mêle au son des cordes et qui, dans le jardin du château, appelle toutes les nostalgies de l'espace et du temps, et Lilith qui rit et pleure, et Lilith qui est douce aux mains qui la touchent et qui est fraîche à caresser, Lilith et ses volupté adorables!...

Eudémôn sentit s'abattre sur lui une détresse telle qu'il en frissonna. La solitude où il était l'effarait; et il s'enfuit.

Une prostituée l'accosta, lui offrit l'hospitalité d'une chambre, disait-elle, confortable et mille affabilités. Il eût cédé à ses instances facilement si, honnête en affaires, la fille n'avait d'abord posé la question des honoraires.

— Je n'ai pas d'argent, — fit-il.

— Ce sera — répondit-elle — pour une autre fois.

Elle se retirait, sans rancune. Mais il la saisit par la robe et la voulut retenir, car son désir était éveillé. Elle se débattit. Il ne comprit guère cette révolte. Elle commença de crier; elle fit tant et si bien qu'elle s'échappa, injurieuse...

Eudémôn ne la poursuivit pas.

La colère bouillonnait en lui, excitait son allure. Il aperçut une auberge avenante où il entra, disant :

— Je suis le fils du roi Tobol. Voulez-vous me donner à manger et me conduire au château de la Lande, où l'on vous paiera?

Il parla résolument.

Il avait pris cette détermination tout à coup. Et, au moment qu'il la prenait, il n'en voyait pas avec netteté les motifs. Un travail lent et secret de son esprit l'avait peu à peu composée. Il la formula sans presque y songer. Elle était en lui confusément et il ne le savait pas. Elle résultait de toutes les minutes de sa douleur.

Eudémôn retournait au château de la Lande, parce que la vie, vers laquelle naguère il s'était élancé, n'avait pas voulu de lui. Il n'espérait point trouver là-bas Lilith et le bonheur. Il ne réfléchissait point à ce qu'il trouverait là-bas. Simplement, il s'écartait de la vie, dont l'expérience l'avait blessé.

L'aubergiste, après le premier étonnement, accepta l'étrange aventure, le risque et la chance. Eudémôn partit le soir même ; il refusa d'attendre au lendemain.

*
* *

Le vieux portier, quand arriva la voiture d'Eudémôn, ouvrit avec méfiance un étroit guichet, s'informa de ce visiteur imprévu ; puis, reconnaissant Eudémôn, il se récria.

Son bavardage disait notamment :

— Sa Majesté sera bien surprise !...

Eudémôn ignorait que le roi Tobol se fût retiré au château, l'eût devancé, dût l'accueillir en cette demeure éloignée de la vie. Il ignorait que « Sa Majesté » désignât le roi Tobol. De sorte qu'ils étaient tout proches l'un de l'autre et que ni l'un ni l'autre ne s'attendait à cette rencontre de leurs deux mélancolies.

Le vieux portier continuait :

— Par exemple, vous allez en trouver, du changement !... Ah ! ce n'est plus le Château de la Félicité !... Il s'en faut, il s'en faut !... C'est le château de la Tristesse.

Il ajoutait, suivant Eudémôn plutôt qu'il ne l'introduisait :

— Sa Majesté n'a rien voulu laisser de ce luxe qui faisait du château la huitième merveille du monde. Ça se com-

prend, ça ne se comprend que trop !... Les circonstances ne le disposaient pas à se réjouir et, quand on a le deuil en l'âme, on n'aime guère à voir autour de soi de la gaieté !...

Eudémôn n'écoutait pas le bavardage du vieux. De corridor en corridor, il déboucha sur le jardin. Les parterres de fleurs étaient dévastés ; on avait arraché les arbustes, les lilas qui, au dernier printemps, prodiguaient leur fougue parfumée ; on avait saccagé les gazons. Ce n'était plus un jardin, mais un lieu désert. Il ne subsistait de l'ancienne magnificence que les grands arbres qui poussent n'importe où, même dans les solitudes. Les nymphéas avaient disparu ; l'eau du bassin croupissait et des feuilles qui y étaient tombées, y pourrissaient.

A peine Eudémôn reconnut-il ce jardin : le souvenir d'autrefois et de Lilith et de leurs promenades et de leurs langueurs n'y était plus. Mais il se rappela le chœur de cette cathédrale qu'il avait vue à Lermeer, par l'ouverture béante du portail ; et, de même qu'alors il constatait la mort de cette cathédrale, il comprit que le château était mort.

Il ne désira point connaître comment avait été malade le château, devant que de mourir. Mais, tandis que le vieux épiloguait sur le vouloir de Sa Majesté, cette Majesté devint, pour Eudémôn, la Mort, dont il examinait l'œuvre mauvaise et forcenée. Et le château devint, pour Eudémôn, le château de la Mort, comme si cette Majesté formidable avait établi là son domicile d'épouvante.

Il traversa plusieurs pièces, qui autrefois lui étaient familières. On avait enlevé les tentures des murailles, enlevé les tapis, les meubles. Les pas résonnaient singulièrement. Eudémôn avait froid ; ses mains tremblaient ; sa mâchoire se serrait au point que ses dents lui faisaient mal.

Le portier se taisait et même affectait de marcher sur la pointe des pieds. Il ôta sa casquette et la fourra sous son bras. Eudémôn sentait, à part lui, qu'il approchait d'un terrible mystère. La peur le prit.

Ils arrivèrent à une porte derrière laquelle on parlait.

Le portier mit un doigt sur sa bouche. On entendit une voix rauque, geignarde, saccadée, crier :

— Donne-moi du bon café, Tobol !...

Le portier se pencha vers Eudémôn et lui dit tout bas à l'oreille :

— C'est le perroquet !... Sa Majesté passe son temps avec un vieux cacatoès qu'elle régale au jour la journée.

Il ajouta, souriant avec compassion :

— Pauvre homme ! C'est le dernier plaisir qui lui reste !...

Il frappa. Le roi Tobol répondit qu'on entrât. Et la porte fut ouverte ; et Eudémôn vit, au fond de la chambre, dans un fauteuil à oreillettes, ce même vieillard qu'il avait vu premièrement, sur le perron du palais royal, tenir tête au peuple révolté et, croyait-il, lancer la mort parmi la foule.

— Eudémôn ! — fit le roi Tobol ; — mon petit Eudémôn !...

Il y avait, dans cet appel du vieillard, tant de douceur câline et de tendresse qu'Eudémôn s'avança vers le vieillard. Et il crut qu'il s'avançait vers la mort ; mais la mort ne lui était plus un objet d'horreur. Et, comme le vieillard lui tendait les bras, il s'inclina. Les mains du vieillard lui saisirent la tête, et il eut le front dans cette barbe blanche que l'émoi faisait trembler.

Quand il se redressa, il s'étonna de vivre encore.

Le roi Tobol répétait :

— Eudémôn !... Eudémôn !... Mon petit Eudémôn !...

Il demanda :

— Et d'où viens-tu ?... Assieds-toi...

Mais Eudémôn avait la gorge si serrée qu'il ne put répondre. Alors, en silence, ces deux hommes se regardèrent l'un l'autre et, par le regard, se dirent ce que les mots n'eussent pas dit.

Ensuite, le roi Tobol laissa tomber son front dans ses paumes ; et il resta longtemps ainsi.

Le perroquet cria :

— Donne-moi du bon café, Tobol !...

Le roi parut secoué, par cette inepte voix, d'un rêve qui autrement l'eût pour l'éternité gardé. Il se dressa, prit dans une sébile un grain de café, le tendit au perroquet et, souriant avec amertume, raconta :

— Tu vois, je fais le bonheur de cet imbécile !... J'en suis là !... C'est mon dernier client. J'en ai eu d'autres, mais je n'ai pas pu les satisfaire. Ils étaient trop exigeants !... Que veux-

tu ? Je ne sais pas qui leur avait mis en tête ces exigences-là. De terribles clients !... Ce fut d'abord mon peuple. J'ai fait pour lui la guerre et, quand il l'a voulu, la paix. Je me suis tracassé. Puis il m'a signifié qu'il était plus malheureux que les pierres et qu'il entendait s'occuper lui-même de son bonheur. Moi, je ne demande pas mieux. Seulement, je n'ai pas confiance. Mon deuxième client, — parmi d'autres : je simplifie, — mon deuxième client, ce fut moi. Oui, ce fut moi. Je me risquai dans une tentative d'égoïsme. Elle n'a point donné les résultats que j'attendais. Tant s'en faut !... Je me suis fait cadeau d'une petite reine, de visage fort délicieux...

Le roi Tobol hésita. Il épiait la physionomie d'Eudémôn ; il fut évasif...

— De visage fort délicieux, en vérité ! Elle n'eut pas pour moi le goût très vif que j'avais pour elle. Tant s'en faut !... Un jour, elle s'en est allée, s'occuper elle-même de son bonheur. Je suis resté seul après cette aventure. Extrêmement seul !... Mon client, qui était moi, ne fut pas content de moi, et me bouda. Mais, à vrai dire, il n'a pas changé de fournisseur : personne ne s'est présenté pour réclamer la clientèle. Et je renonçai donc à être heureux. Je n'y renonçai pas volontiers, mais faute, hélas ! d'aucun espoir... Et, comme j'avais la manie de placer cette marchandise, — sais-tu laquelle ? le bonheur ! — j'ai choisi un troisième client. Et ce fut toi. Oui, ce fut toi, mon petit Eudémôn !... Certes, à nous voir tous les deux ici, avec ces visages-ci, on ne le dirait pas trop. Toi-même, tu ne t'en doutes guère ; et voilà le pire de l'aventure !... Je me suis appliqué, pourtant ! Comme s'appliquent les maladroits : plus ils s'efforcent, plus ils gâchent tout. J'ai construit pour toi ce Château de Félicité. Seulement, toi, tu t'es sauvé. Tu as bien fait, du moment que tu n'étais pas heureux. Quand j'y songe, je ne suis pas très étonné de ta fuite. C'était médiocre, ce château. On bâtit les murs ; on s'imagine qu'entre ces murs on enfermera mille et mille joies. Et puis, dès que les murs sont bâtis, on cherche les joies qu'on y enfermera. On cherche. On ne trouve pas grand'chose ; on ne trouve quasiment rien. Quelle tristesse, l'indigence de notre esprit à imaginer des joies !... Tu t'es

ennuyé. Tu es parti. Je ne t'en veux pas !... Ce fut bien la faute un peu de cette Lilith et de sa petite guitare... Qu'est-elle devenue, au fait, cette Lilith, Eudémôn ?...

Eudémôn fit un geste vague.

— Tu n'en sais rien. C'est naturel... On ne sait pas ce que deviennent les plaisirs que l'on a aimés. Ils disparaissent, ils s'évanouissent. On n'entend plus parler d'eux. C'est à se demander s'ils furent réels ou bien s'ils n'étaient pas des rêves brefs, pareils à des images que le vent chasse, que le vent disperse, qui ne sont plus rien, absolument plus rien. Les yeux les cherchent, ne voient rien, absolument plus rien, que le ciel vide, tout à fait vide !... Et puis enfin, ce n'est pas tant Lilith qui t'emmena que la vie qui t'appela. Tu es allé voir la vie. Et moi, je suis resté, penaud, avec ma marchandise sur les bras, ma marchandise de bonheur, que tout le monde me refusait. Ah ! comme mes bras me pesèrent lourdement !... Songe qu'ils étaient chargés de tout le bonheur que je n'ai pas fait. Et il s'est révélé que ce bonheur-là n'était pas grand'chose, ou n'était rien. Mais, moi, je me figurais que c'était une charge énorme, énorme et précieuse ; et je mettais en corbeille mes bras, afin de n'en pas laisser choir une parcelle... Voilà !... Je fus un bénévole camelot de bonheur illusoire et nul !... Aujourd'hui, cette provision de bonheur à donner tient en cette sébile : des grains de café que j'offre à ce bêta. Sais-tu qu'il n'est pas trop commode, lui non plus ? Si je tarde, pour faire un somme, à lui passer sa pitance, il se fâche. Il pousse des cris épouvantables. Ma crainte, c'est qu'un jour il ne crève d'indigestion, tant je le choie. Mais non : ça vous a des estomacs superbes, ces oiseaux-là !... Je lui ai appris à dire : « Donne-moi du bon café, Tobol ! » Il le dit. Peut-être ne comprend-il pas ce qu'il dit. Mais, moi, je m'excite à penser qu'il témoigne de son désir, et que tout son désir est, pour le moment, un grain de café, et que voici ce grain de café, — et qu'il est heureux. Il l'est, et grâce à moi ! Je ne crois pas qu'on puisse être plus sot que cet animal. Seulement, il a une qualité très admirable pour un client, une qualité de premier ordre : il n'est pas exigeant. Le peuple, moi et toi, impossible ! Lui, pour des grains de café, se pâme d'aise... Tiens, imbécile, encore

un, sans que tu le demandes ; encore un, par-dessus le marché, tiens !...

Le roi Tobol souriait ; mais toute la désolation de la terre était dans ses yeux.

— Voilà, mon petit Eudémôn, — conclut-il, — voilà !

Il demeura rêveur longtemps. Puis il reprit :

— Tu es allé voir la vie et la vie ne t'a guère plu.

Eudémôn mit dans sa réponse toute sa rancune, toute la colère de sa déception :

— Je suis allé voir la vie, et j'ai rencontré la vieillesse, la maladie et la mort. Et Lilith me disait que tout cela était la vie, que la vieillesse était la vie, que la maladie était la vie et que la mort était la vie, et qu'il fallait vivre.

— Elle te disait cela, cette Lilith ?... Eh ! oui. Elle te répétait ce que dit, ce que ressasse l'humanité depuis que les hommes vieillissent, sont malades et meurent. C'est la vie ; c'est la vie, et il faut vivre. Hé ! hé !... Que dire autre chose ?... La mort, c'est la vie !... Magnifique parole, et qui n'a pas beaucoup de signification, et qui est le suprême argument de la vivante humanité.

Le roi Tobol éclata de rire.

— Que c'est bête ! — fit-il.

Et, à maintes reprises, il prononça, ironiquement :

— C'est la vie !... Que diable, c'est la vie !...

Eudémôn s'écria :

— Mais moi, je ne l'ai pas cru !

Le roi Tobol redevint grave et dit :

— Tout compte fait, tu as eu tort. Et, si tu n'as point cru cette parole, quoique niaise, comment vivras-tu ?

— Ici ! — répondit Eudémôn. — Ici. Dans ce château de la mort, avec toi, loin de la vie.

Le roi Tobol tressaillit :

— Tu es fou !... A ton âge ?... Un beau jeune homme !...

Il saisit la main d'Eudémôn et, la pressant avec tendresse, il dit :

— Pauvre petit, qui as vu la vieillesse, la maladie et la mort, et qui te figures que tu connais toute la tristesse de vivre !... Ah ! toute la tristesse de vivre, c'est bien autre chose. Tu as vu les quelques misères les plus apparentes de la destinée

humaine ; et tu es en colère contre la vie. Tu te figures que tu es désespéré, parce que tu ressens une grande colère, dans ton cœur enfantin. Un caprice, Eudémôn, un caprice d'enfant gâté ?... On ne se désespère pas à si bon compte. Ce serait, en vérité, trop commode. Le désespoir absolu ne s'acquiert que lentement, au jour le jour, minute par minute. Il y faut la patience acharnée de la malchance, ses taquineries quotidiennes et incessantes, et cette lassitude qui ne vient que peu à peu. Il y faut le perpétuel échec de l'effort toujours recommencé. Il y faut une vie entière, une vie longue. Et ceux qui meurent avant l'âge, même s'ils ont souffert cruellement et n'ont pas eu les doux relâches par où se manifeste l'étourderie de la destinée, ceux-là ne meurent pas désespérés. On les consulterait, qu'ils vivraient volontiers encore... Pauvre petit, la vieillesse, la maladie et la mort, c'est important, je ne dis pas non ; mais ce n'est pas tout ; et même ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est l'ennui où il faut que l'on tombe après que l'on a essayé de tous les artifices pour vivre, essayé de tous les prétextes, épuisé toute l'ingéniosité qu'on avait et qui est prodigieuse, Eudémôn, prodigieuse ! On n'en vient pas à bout facilement. Tu ne te doutes pas des ressources et des provisions qu'il y a dans une âme humaine et dans un corps humain : des richesses ! Le plus prodigue met longtemps à s'en défaire. Des réserves d'illusions et d'appétits ! Cela résiste contre le désespoir... Eh ! va-t'en vivre, mon tout petit. Va-t'en vivre n'importe comment. Va-t'en gaspiller le trésor de tes désirs que tu crois anéantis et qui sont en toi plus vivaces que tu ne penses, prêts à bondir vers le hasard des rencontres...

— Je n'ai plus de désirs, — dit Eudémôn ; — l'odeur de la mort est entrée en moi et elle a flétri tous mes désirs.

Le roi Tobol souriait dans sa barbe. Il reprit, sur un ton de confidence amusée :

— Eudémôn, mon petit Eudémôn, il n'y a point de femmes, ici. Point de femmes ! Et tu es un gailllard, un gaillard, quoi que tu en aies. Il te faudra des femmes, mon gaillard. Si ton esprit n'y songe pas, ton corps te le rappellera. Que diable, c'est ainsi !... Des femmes et tout le reste, tout le reste, toute la vie qui, au dehors, exulte et mène son tapage... Va te

défaire de tes appétits, mon Eudémôn. Et puis, plus tard, beaucoup plus tard, quand tu seras un très vieil homme qui a dépensé tout son être, tu reviendras, s'il te plaît, ici t'enclore comme moi dans cette nullité d'un château vide et morne.

Eudémon répliqua :

— Si je dois revenir en ce château, j'aime mieux tout de suite y rester. Qu'irais-je faire avec la vie?...

— Tu iras croire que tu vis.

Le perroquet cria :

— Donne-moi du bon café, Tobol !

Le roi Tobol servit la bête...

— Mon discours ne te persuade pas? Je m'en doutais. Nul discours n'a persuadé personne ; et quiconque adopte l'opinion d'autrui l'avait en soi, cette opinion, sans l'apercevoir. Mais, pas plus que mon discours, ne te persuadera le spectacle que je te donne d'un vieillard tout à fait désespéré. Je ne te conseille pas d'aller vivre ; simplement, je suis sûr, tout haut, que tu retourneras à la vie. Ni mes propos ne l'auront fait, ni mon spectacle ne l'empêchera. Depuis que le monde est monde, depuis que les vieux ont fait l'expérience de la vie, sont arrivés au désespoir et l'ont dit, cela n'a pas empêché que ne vécussent les jeunes. C'est grâce à quoi le monde dure. La destinée artificieuse a pris ses précautions ; elle a rendu les vieux incompréhensibles : elle leur a donné l'air de bavards un peu sots. Si les prophètes de néant n'avaient prêché dans le désert, si leurs paroles véridiques ne s'étaient gaspillées comme le souffle vain du vent, le monde aurait, voici des millénaires, cessé de vivre !... Mais adieu, mon petit Eudémôn. Ne perds pas ton temps à m'écouter. Va-t'en ! La vie t'appelle... Tu n'entends pas que la vie t'appelle?... Tu te méfies, parce qu'elle t'a premièrement dupé avec un peu trop de rudesse. Qu'importe, qu'importe? Elle saura te reprendre et t'enjôler. Elle est maligne ; elle est plus maligne que toi !... Mais il te faut de l'argent, pour le donner à la vie? J'en ai, j'en ai. Tu en auras !...

Eudémôn ne bougeait aucunement.

Le roi Tobol, ayant parlé longtemps et pris son repas avec son fils, s'endormit dans son fauteuil. Ses mains étaient appuyées aux bras du fauteuil et son menton lourd écrasait

sa barbe sur sa poitrine. Tant d'émotions, une telle abondance de paroles l'avaient agité ! Il respirait difficilement et ses pieds parfois remuaient.

Eudémôn le regarda s'endormir et dormir. Mais bientôt il ne put supporter la vue de ce sommeil qu'il imaginait douloureux. Il lui semblait que le souffle manquerait au vieillard et qu'il suffoquerait, tant l'épuisait une expiration plus forte que les autres... La journée était belle, tiède, silencieuse ; le soleil, à travers les rideaux, entrait en fléchettes brillantes... Eudémôn, attentif à ne pas faire de bruit, se leva, ouvrit la porte de la chambre et sortit.

Il descendit au jardin, en fit le tour et s'ennuya. Il s'assit au pied d'un arbre, s'étendit sur le dos, contre la terre dure qu'à peine un peu de mousse et d'herbe rase couvrait. Il compta les feuilles d'une branche et s'embrouilla ; des feuilles tombèrent... Dans tout son corps, il sentit une sorte de vaine ardeur naître et tourmenter ses muscles : il s'étira. Ses jambes souffraient de l'immobilité ; ses bras ne trouvaient nulle pose commode. Il se souvint de Lilith et, pour échapper à la hantise, il s'ébroua, se dressa, courut une minute et recommença de marcher autour du jardin.

Vers la fin de l'après-midi, le roi Tobol mourut. Il n'avait pas bougé de son fauteuil. Le vieux portier, qui se trouva dans la pièce voisine, entendit le perroquet crier avec une impatience frénétique et réclamer sa gourmandise rageusement. Il entra, vit que le vieillard était mort et avertit Eudémôn.

Eudémôn, à cette nouvelle, ne marqua ni surprise ni chagrin. L'idée de la mort et celle du roi Tobol étaient, dans son esprit, si étroitement liées qu'il lui sembla que le vieillard continuait à être mort. Comme il l'avait regardé dormir, il le regarda pareil maintenant et délivré de la respiration difficile.

Le roi Tobol, par son testament, demandait au gouvernement de la république la faveur d'être inhumé au château de la Lande. La République consentit et même préféra que les obsèques fussent ainsi cachées à la foule : sait-on jamais, avec la foule ?... D'ailleurs, elle affecta d'ignorer Eudémôn, permit qu'il héritât de la fortune royale et vécût à sa guise.

Eudémôn vit creuser une fosse dans le jardin du château.

Il vit, comme jadis au cimetière de Lermeer, un vieil homme en or accomplir des rites singuliers ; il l'entendit chanter en latin. Le sol fut bossué selon la forme d'un cercueil. Et ce fut tout.

Après qu'eurent disparu le prêtre et les ouvriers et quelques gens qui étaient venus, le vieux portier se lamenta :

— Le pauvre roi ! — disait-il. — Le pauvre roi !... Il se repose. C'est fini de ses tribulations. Il n'a point eu la vie heureuse. Mais il se repose, il se repose !...

Il continua sur ce mode et, pleurant, se répéta jusqu'à n'avoir plus rien à dire, jusqu'à être las lui-même de ressasser interminablement la même antienne.

Eudémôn, à l'entendre, évoqua le souvenir de cette pleureuse qui, au cimetière de Lermeer, plaignait le cadavre enfoui dans le sol. Et il pensa :

« Tu es une chose inerte que l'on a cachée sous ces pelletées de terre. Tu as perdu le sentiment. On ne te verra plus. On t'oubliera. Ce sera comme si tu n'avais pas été... »

Ensuite, il évoqua le repas funèbre et cette comédie que jouait la parenté pour se libérer du mort. Une voix, en lui, demanda :

« Regrettes-tu amèrement la vie terrestre ? »

Une autre voix, en lui, répondit :

« Non !

— As-tu tout ce qu'il te faut ?

— Il ne me faut rien !... »

Eudémôn circula quelque temps autour du sol remué. Puis, flânant, il sortit du château. Quand il fut dehors, il alla jusqu'à une plage, et les petites vagues du bord jouèrent à ses pieds. Il regarda au loin. L'air était pur et délicieusement ensoleillé. Des mouettes prenaient leurs ébats, trempaient leurs becs dans l'eau, nageaient, volaient. Il y avait un grand navire qui passait au large, toutes voiles éployées, et qui voguait allègrement. Le vent le poussait à ses destinées, qui étaient au delà de l'horizon.

Eudémôn désira être sur ce navire ; et il sut qu'il s'en irait.

ANDRÉ BEAUNIER

UN CANDIDAT

AU

TRÔNE DE POLOGNE

(1759-1764)

Xavier-François-Auguste, prince de Saxe, né à Dresde le 25 août 1730, était le second fils de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui était en même temps roi de Pologne, sous le nom d'Auguste III. Une des sœurs de Xavier, Marie-Josèphe, née le 4 novembre 1731, avait épousé le dauphin de France, Louis, fils de Louis XV et de Marie Leszczynska. Ce dauphin, qui mourut avant son père, eut de Marie-Josèphe plusieurs enfants, dont trois fils qui furent rois de France : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Xavier-François-Auguste lui-même, dès 1758, se mit au service de la France et, nommé lieutenant général des armées du Roi, fit, sous les ordres du duc de Broglie, campagne contre la Prusse; il se distingua à Lutterberg, à Bergen, et en protégeant la retraite du maréchal de Contades, à Minden, en 1759. C'est à cette époque que, pour la première fois, le prince Xavier songea à la couronne de Pologne; ou, plutôt, on y songea pour lui.

Il avait comme aide de camp, un ancien professeur de philosophie en Sorbonne, Boué de Martanges, qui, devenu diplomate puis homme de guerre, était, sur les conseils du maréchal de Lowendal, passé au service de la Pologne, et, grâce à la protection du dauphin et du duc d'Aiguillon, avait

été attaché à la personne de Xavier de Saxe. Boué de Martanges, dès lors, rivant sa fortune à celle du prince, lui fit ambitionner de hautes destinées. Il avait le sens de l'intrigue et l'habileté; il était actif, audacieux; le duc de Choiseul vantait son adresse. Aide de camp d'un fils de roi, n'était-il pas naturel qu'il poussât, ne fût-ce que pour en profiter lui-même, son général à devenir roi? En 1739, jouant au jeu d'arquebuse, le prince Xavier avait obtenu le premier prix de la compagnie de Grossenhayn, et ses petits camarades, faisant un anagramme de son prénom XAVIERVS, lui avaient présagé la royauté : REX VIVAS! De Martanges rappelle ces faits au prince dans une lettre sans date[1]. En 1759, il ne s'agit plus d'enfantillages :

Susceptible par l'état de votre naissance d'occuper entre les souverains une place dont vous êtes si digne par vos vertus, vos qualités et vos talents, Votre A. R. n'y étant point appelée par le droit immédiat et prochain de succession, ce doit être par la conduite la plus réfléchie, l'étude et l'emploi des moyens les plus conséquents et les mieux dirigés, tous les soins les plus assidus et les plus constants, qu'Elle peut espérer de faire servir les circonstances présentes à se procurer un établissement convenable pour un prince né aussi près du trône... [2]

Il ne peut pas être question de l'électorat de Saxe, qui est héréditaire : Frédéric-Auguste aura pour successeur en Saxe son fils aîné, Frédéric-Christian ; ici, le cadet Xavier n'a rien à prétendre. Mais la succession d'Auguste III, roi de Pologne, pourquoi Xavier ne l'ambitionnerait-il point? La couronne de Pologne est élective. Bien qu'Auguste III ait succédé à son père Auguste II, ce précédent ne peut modifier la constitution polonaise qui remet à l'élection la nomination du roi : Frédéric-Christian aura droit à l'électorat de Saxe, comme fils aîné de l'électeur Frédéric-Auguste, c'est entendu ; il n'aura pas droit nécessairement à la couronne de Pologne. Sans porter atteinte aux droits stricts de son frère, Xavier peut se poser comme candidat au trône de Pologne. Et si même Frédéric-Christian voyait dans cette candidature

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe.

2. Arch. Minist. Affaires Étr. A. E. Pologne, t. CCLXIV, fol. 116. Lettre de Martanges à Xavier, année 1759.

une atteinte à ses intérêts, à son amour-propre ou à sa susceptibilité, on le consolerait, on le dédommagerait en lui faisant obtenir, grâce à l'appui de la France et de l'Autriche, qui ne demanderaient pas mieux que de jouer ce bon tour à la Prusse, le titre de roi des Saxons.

Toute difficulté disparaissait donc de ce côté. A vrai dire, de Martanges arrangeait les événements à sa guise, croyant à ce qu'il souhaitait, et ne s'embarrassant guère des complications possibles. Au reste, Frédéric-Christian mourra avant son père; la succession de Pologne ne s'ouvrira qu'après sa mort; et c'est le prince Xavier qui, durant la minorité de son neveu, de 1763 à 1768, aura la régence de l'électorat de Saxe... Mais il y avait d'autres difficultés.

Placée entre la Russie, l'Autriche et la France rivales, la Pologne, ne sachant à qui donner la couronne parmi ses seigneurs, jaloux les uns des autres, devait subir la pression de ces puissances, qui soutenaient chacune un candidat utile à sa propre influence. La France, qui ne s'était jamais désintéressée de la Pologne, était, en l'occurrence, l'alliée de l'Autriche. La maison de Bourbon, France et Espagne, et la maison d'Autriche s'étaient alors unies pour faire pièce à l'alliance de la Russie, de l'Angleterre et de la Prusse : le candidat de la France devait nécessairement encourir l'opposition de la Russie. C'est ce que de Martanges explique fort bien à Xavier de Saxe :

La Russie cherche à étendre son influence dans les affaires générales de l'Europe par la même raison que la France doit s'occuper du soin de la restreindre ; et la Russie, pour parvenir à ses vues, doit ménager et entretenir les liaisons qu'elle a déjà en Allemagne, en même temps que, tenant ses voisins immédiats, et surtout les Polonais, dans une sorte de dépendance, rien ne l'empêche, quand elle le jugera convenable pour ses intérêts, de porter ses armées jusque dans le cœur de l'Empire pour y appuyer les résolutions qui lui seront les plus avantageuses. Cette politique a été le nœud principal de la liaison qui a subsisté entre le feu Roi, grand-père de votre Altesse Royale, et le czar Pierre Ier. L'idée du czar était d'avoir un pied en Allemagne, et il n'y a rien qu'il n'eût sacrifié pour se procurer l'acquisition du Mecklembourg. Par une suite des mêmes principes, à la vacance du trône de Pologne, le Roi, père de Votre Altesse Royale, n'a point trouvé d'allié plus chaud que la Russie pour y monter et s'y soutenir, et c'est une affaire de système pour

cette cour de réunir la puissance électorale à la dignité royale en Pologne. Cet arrangement est si essentiel à la politique de la cour de Russie que ce serait en vain que la France essaierait de l'y faire renoncer par la voie ordinaire des négociations, et je crois qu'il n'y a ni raisonnement ni sophisme qui puissent jamais persuader le ministre de Russie de s'en désister[1]...

Les mêmes raisons qui avaient milité en faveur du père, Auguste III, seront un obstacle pour le fils Xavier, de la part de la Russie, dont il semble bien que l'influence en la matière doive être prépondérante. Car, décidément, Xavier de Saxe était le candidat éventuel de la France. Louis XV, le 26 octobre, écrivait à Tercier, son ambassadeur à Varsovie : « Madame la Dauphine n'aime réellement que le prince Xavier et, depuis qu'il est à mon armée, il y a acquis l'estime générale[2]. » L'influence de la dauphine, sa sœur, n'avait pas été inutile à Xavier, et le seul fait que Frédéric-Christian, étant l'aîné, devait hériter de l'électorat de Saxe suffisait pour que la France lui préférât son cadet, comme roi de Pologne, afin d'éviter qu'une troisième fois les deux souverainetés, électorale de Saxe et royale de Pologne, tombassent sur la même tête, selon les désirs avoués ou non de la Russie.

Le prince Xavier, candidat de la France, le devenait aussi de l'Autriche; mais comment le faire accepter par la Russie? ou, sans le faire accepter péremptoirement, comment arriver à ce que la Russie se désintéressât de la succession? Il fallait obtenir au moins cela; mais de Martanges ne désespérait pas d'obtenir mieux, car il se flattait d'acheter la cour de Russie tout entière :

Quelle ressource reste-t-il donc à la France pour concilier à Votre Altesse Royale le consentement de la Russie? Consentement si important que, si elle s'opiniâtrait dans son refus, ce serait la source d'une guerre cruelle... Je pense que ce n'est point par les raisonnements et la persuasion qu'il faut que la France suive la négociation de votre élection à la cour de Russie. C'est uniquement, pour cette cour-là, de l'intrigue qu'il faut attendre le succès désiré; *c'est à la vénalité des ministres russes qu'il faut sacrifier; c'est le goût de*

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe. Cote provisoire E* 5i *bis*. Lettre de Martanges à Xavier de Saxe.

2. E. Boutaric, *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, I, 233.

dissipation et du faste de la souveraine qu'il faut flatter et entretenir; c'est, en un mot, par l'argent répandu à propos et dans les coffres de la souveraine et donné aux ministres de cette cour vénale qu'il faut s'assurer de son consentement. Il n'en est pas de cette puissance-là ainsi que des autres. L'autorité despotique du souverain est telle en Russie que sa volonté expresse abroge toutes les lois et tous les principes, et Votre Altesse Royale sentira combien on peut facilement se rendre maître de cette volonté expresse du souverain, quand on s'est soumis à ses goûts, en lui fournissant les sommes nécessaires pour les satisfaire. L'intérêt de ce qu'il en doit coûter à la France pour cette négociation lui sera si bien payé par les avantages qu'elle doit retirer de son alliance étroite avec le roi de Pologne futur, qu'elle ne doit rien épargner pour acheter la coopération de la Russie aux vœux qu'elle se proposera pour Votre Altesse Royale.

De Martanges ne s'exagérait-il pas la puissance de l'or? Et pensait-il vraiment que la tsarine elle-même sacrifierait à son goût immodéré de la dépense l'intérêt de la politique russe? Il tient à son idée; il y revient dans une lettre en partie chiffrée, du 22 novembre 1759:

Je supplie humblement Votre Altesse Royale de se rappeler qu'il n'importe qu'à la France, et à cette puissance seule, que la couronne de Pologne soit sur votre tête. Ainsi, en cas de malheur, ce serait droit à Versailles qu'il faudrait venir sur-le-champ, sous le seul prétexte de mêler vos pleurs aux larmes de madame la Dauphine, qui n'aurait ici que vous de frère dans le sein duquel elle pût les verser. C'est uniquement par cette Cour qu'on peut gagner la Russie, *qu'on ne gagnera qu'avec de l'argent.* Si l'argent de la France nous manquait, c'est par le concours de la France qu'il en faudrait avoir de l'Espagne pour déterminer la Russie[1].

Le prince Xavier ne manqua pas de se rendre aux bonnes raisons de son aide de camp. Il échangea avec sa sœur, la Dauphine, nombre de lettres où tous deux parlaient de ces espérances sur la Pologne et des moyens de les réaliser. Malheureusement, ces lettres sont perdues, — à moins qu'elles n'existent en Russie. Les hasards de la guerre ayant voulu qu'à Minden la cassette du prince Xavier lui fût enlevée par l'ennemi, elles parvinrent, avec celles de Martanges, à la

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 20b. Lettre de Martanges à Xavier, avec traduction de la partie chiffrée.

cour de Russie, qui les transmit à Varsovie, en demandant, d'un ton comminatoire, des explications; et relevant surtout les appréciations injurieuses de Martanges sur la cour et l'Impératrice. Auguste III, très affecté et pris de peur, chargea son premier ministre, le comte de Brühl, de se mettre en rapport avec son fils Xavier pour le prier de s'expliquer.

... Ce que j'avais de papiers dans ma cassette, répondit le prince Xavier, m'a été enlevé par l'ennemi... Les sentiments d'amitié et les promesses de service que ma sœur la Dauphine peut m'avoir faites soit verbalement, soit par écrit n'étant rien moins que ministériales, ne sont pas de nature à intriguer l'Europe, alarmer les cabinets et surtout celui de Russie. Je ne crains point, au reste, que qui que ce soit puisse me faire un crime d'aspirer, par l'amitié de ma sœur, à une fortune telle qu'elle fût, qui aurait pour fondement l'agrément du Roi mon cher père et la grandeur de notre maison. C'est toujours d'après ces deux points établis que j'ai pu m'entretenir amicalement avec ma sœur des différents moyens qui pourraient me procurer un établissement [1].

Cette explication ne satisfit point Auguste III, et nous avons son sentiment dans une lettre du comte de Brühl au prince Xavier :

S. M. le Roi a beaucoup secoué la tête lorsque j'ai eu l'honneur de lui en faire la lecture [du passage chiffré de la lettre de Martanges], me l'a pris de la main, l'a lu et relu et m'a dit ensuite : « C'est une tournure particulière et fière vis-à-vis de moi, peu fondée dans tout son sens. On forme des projets sur lesquels on ne m'a jamais consulté, et on dispose de ma succession à mon insu. Je prétends savoir le tout au plus juste et en détail, car je ne sais comment répondre à la Russie qui se croit si peu ménagée et offensée. Il veut donc me brouiller avec cette cour !... Je veux encore espérer que cette façon de s'énoncer ne vient pas de Xavier, mais de Martanges. »

Le comte de Brühl achève sa lettre en souhaitant que le prince Xavier concerte sa réponse « avec madame la Dauphine, car cette auguste princesse sait donner une douceur infinie à ses expressions et une force à ses paroles qui ne

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 6h. Lettre de Xavier de Saxe au comte de Brühl, du 16 décembre 1759.

peuvent fâcher[1] ». Le prince Xavier répondit, le 17 février 1760, au comte de Brühl. Après avoir exprimé à son père les hommages de la plus respectueuse affection filiale, il s'explique sur la Russie :

S'il est échappé quelque expression sur le ministère de cette Cour, dont elle pût se ressentir au cas que ce mémoire (de Martanges) eût dû être publié et avoué, par la même raison qu'il n'était que pour moi et que la façon de penser qui y est énoncée n'est qu'une idée particulière, je ne vois pas comment l'Impératrice et même son ministère pourraient s'en offenser[2].

Dans un plan général de vues systématiques où les événements et les moyens ont dû être calculés sous toutes les faces existantes ou possibles, il doit nécessairement y en avoir quelqu'une susceptible d'une interprétation sinistre, surtout en la prenant isolée et séparée de ce qui la précède et la suit. Dans une pièce ministériale ou faite pour le public, on doit se refuser sans doute à toutes les expressions mortifiantes pour les personnes dont on parle; mais pour faire un crime de cette inadvertance dans une note particulière consacrée à l'obscurité, ce ne peut être que sur le vice de l'intention qu'on a eue et du but que l'on s'est proposé qu'il convient de prononcer. Je suis bien persuadé, mon cher comte, que vous jugerez comme moi de la pureté des vues dont on m'indiquait la possibilité, lorsque la marche systématique qu'on me traçait établissait pour premiers principes de mon élévation qu'elle se ferait en étendant les droits et la grandeur de notre Maison, sans intéresser l'amitié de la personne d'un autre candidat, et surtout sans m'écarter un seul instant du vœu indispensable et chéri de soumission entière aux volontés du Roi mon cher père[3]...

De quelle façon le « Roi mon cher père » accueillit cette justification, c'est ce que nous apprend incidemment une lettre du comte de Brühl au général de Fontenay : « Vous saurez que le Roi attend une confession sincère de monseigneur le Prince Xavier, et que la première réponse de ce prince n'a pas eu l'approbation de Sa Majesté, mais l'a mise en colère[4]. » En même temps, le comte de Brühl adressait au

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 5[i] *bis*. Lettre du comte de Brühl à Xavier, du 16 janvier 1760. En partie chiffrée.

2. Id., *Ibid.*

3. Id., *Ibid.*

4. Id., *Ibid.*

prince Xavier, le 29 mars 1760, une lettre directe avec cette apostille chiffrée :

J'ai eu l'honneur de lire fidèlement au Roi les deux apostilles de Votre Altesse Royale. Sa Majesté a témoigné, puisqu'il me faut servir de ses propres expressions, qu'Elle n'était nullement convaincue, et m'a répondu que celui qui a tracé cette explication était très habile à coucher par écrit le plus beau galimatias, que c'est apparemment l'auteur de la belle pièce... Je crois que le meilleur serait de laisser tomber l'affaire autant qu'il est humainement possible, et que Votre Altesse Royale cherche peu à peu à faire oublier à Sa Majesté le Roi l'impression que cela lui a faite [1].

L'affaire tomba en effet. Non point que Xavier et de Martanges eussent renoncé à leurs espérances. Au contraire, ils reprirent la campagne auprès des cours de Versailles, de Madrid et de Vienne. La dauphine de France leur facilita la tâche. Mais le prince Xavier ne se laissa pas enlever une seconde fois sa cassette, et ses démarches restèrent secrètes.

*
* *

Auguste III n'avait plus qu'un reste de vie; bien qu'il se défendît de vouloir abdiquer, sa succession était ouverte et la diplomatie de Catherine II n'apportait guère de discrétion à ses intrigues autour de la vacance imminente. Quand Auguste III mourut, le 5 octobre 1763, toutes les ambitions s'étaient révélées. Les candidats étaient nombreux. Mais assez vite on écarta le prince de Conti, à qui des seigneurs polonais avaient, dès 1745, porté leurs vœux à Paris. Le prince saxon Charles de Courlande, frère de Xavier de Saxe, s'effaça. L'hetman Branicki, qui avait songé à la couronne pour lui-même, ne put désarmer les jalousies nationales. Restaient Xavier de Saxe et le candidat de Catherine II, Stanislas Poniatowski, qu'elle a aimé.

Poniatowski n'avait que l'appui de l'impératrice de Russie; mais il l'avait : « Je veux qu'il soit roi, avait-elle dit; et il le sera. » Xavier de Saxe, lui, était fort des excellentes dispositions de la France, qui n'attendait que l'assentiment de l'Es-

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 5[i] *bis*. Apostille chiffrée à la lettre du 29 mars 1760.

pagne et de l'Autriche pour se prononcer catégoriquement en sa faveur. Il s'était arrangé avec son frère Charles de Courlande et pouvait compter sur les voix précédemment destinées à ce frère. Branicki, outre son arrière-pensée d'obtenir la couronne pour lui-même, était décidé à barrer la route au candidat russe, en opposant même, s'il le fallait, « dix mille Polonais bien animés par la gloire » à quarante mille Russes, qu'ils « devaient battre » : son opposition à la Russie faisait, en définitive, le jeu de Xavier de Saxe.

En attendant la réponse des cabinets de Madrid et de Vienne, le gouvernement de Louis XV recommandait à ses ministres et ambassadeurs à Varsovie, Dresde et Saint-Pétersbourg de marcher la main dans la main avec l'Autriche, pour le succès du prince Xavier. Surtout, il désirait que l'élection fût faite librement par la Diète polonaise. Louis XV l'écrivait expressément à Tercier, premier commis des Affaires étrangères : « Ce que je désire premièrement pour l'élection prochaine en Pologne, c'est la liberté des Polonais dans leur choix ; ensuite, un des frères de madame la Dauphine, Xavier, préféré aux autres[1]... »

Quant à de Martanges, il se dépensait sans trêve ni repos pour son prince. Il travaillait le duc de Choiseul, ministre des Affaires étrangères, et l'intéressait à la candidature de Xavier. Déjà, sur les derniers jours d'Auguste III, Choiseul était intervenu : « Ah ! mon dieu, oui, il y travaille et on le sait à Varsovie... et on aurait tort de m'en vouloir du mal », avait dit la Dauphine à de Martanges, un jour que celui-ci l'entretenait[2]. De Martanges essaya même, sans y réussir il est vrai, de gagner le roi de Prusse à la cause de son prince. Il avait toutes les audaces. Fidèle à son plan de campagne qui consistait, on se le rappelle, à répandre l'or en Pologne, il réclamait surtout l'envoi de six cent mille livres à Varsovie : « Si l'on attend la réponse de Madrid, fût-elle favorable, écrit-il au prince, elle ne pourra venir que quand on ne pourra plus faire usage de ces secours... Deux millions ne

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote 17 E, 30e liasse. Lettre de Martanges au prince Xavier, en date du 30 mars 1761.

2. Boutaric, *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, I, 290.

pourront remplacer ce retard[1]... » Il insiste sur la nécessité de se procurer de l'argent, « ce nerf universel, qui est la condition *sine quâ non* de tout ce qu'on se propose ». Cette préoccupation du « nerf universel » devient celle du prince Xavier, et on la voit sourdre au milieu de toutes ses supplications à Paris, à Madrid et à Vienne.

Vos soins et votre appui que vous me promettez, écrit-il au Dauphin, le 18 janvier 1764, joints aux bonnes dispositions de la Cour de Vienne en ma faveur, qui n'attend que la décision de la France pour se déclarer et se concerter avec elle, et l'accord fait avec mon frère Charles qui, reconnaissant trouver ses intérêts dans mon élévation, m'a promis son assistance avec celle de tous ses amis, me donneraient les meilleures espérances de réussite pour mes vues sur la Pologne si j'étais en état d'opposer quelques sommes d'argent à celles que la Russie fait rouler à force. Mais ne pouvant rien par moi-même, et mes devoirs ne me permettant jamais de me servir de mon administration pour en avoir, je ne puis recourir qu'à la France : mon sort est uniquement entre vos mains... Une bonne remise d'argent pour la Pologne, dans ces moments-ci, opérera plus en ma faveur que le triple dans la suite[2]...

Même antienne dans la lettre du 25 janvier 1764 au marquis de Paulmy, ambassadeur de France en Pologne : « Je presse autant que je le puis les cours amies..., ne pouvant me porter ouvertement pour candidat sans voir quelque apparence de réussir. Je croirai l'avoir, cette apparence, si l'on veut me fournir de l'argent[3]... » Mais les cours amies ne se prononçaient toujours pas.

Ce silence m'embarrasse, écrivait le prince au marquis de Paulmy, le 31 janvier. J'apprends le mauvais effet de mon inaction en Pologne, et je l'ai prévu. Cependant il m'est impossible de prendre un parti sans avoir la résolution des Cours, qui peuvent seules me mettre en état de réussir. Aussi pouvez-vous être assuré que je presse autant que possible cette résolution. Pressez-la, monsieur, de votre côté, je vous prie. Vous voyez les choses de près, et vous pouvez attester le mauvais effet de ces lenteurs[4].

1. Boutaric, *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, I, 290.

2. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 4.

3. Id., *Ibid.*

4. Id., *Ibid.*

Enfin, devant les tergiversations des cours, Xavier de Saxe adressait au duc de Choiseul une lettre pressante : la réponse devait décider si sa candidature serait posée officiellement ou déclinée. Ceci à la date du 1er février :

Les circonstances deviennent si pressantes que je ne puis plus différer d'éclaircir mon sort sans perdre totalement la confiance du parti qui m'est attaché. On ne me cache point que, pour peu que je tarde encore d'employer les seuls moyens capables de soutenir et d'encourager la bonne volonté de mes amis, ils ne se rendent bientôt à l'activité et aux bienfaits que la Russie prodigue au Poniatowski. Les partisans les plus affectionnés à la maison de Saxe me marquent cependant qu'il serait encore non seulement très possible, mais même facile, d'opposer à ce candidat les suffrages de la plus grande et de la plus saine partie de la nation, si la noblesse des palatinats pouvait se convaincre, par des effets réels, qu'il est des Cours amies de la République auxquelles mon élection ne serait pas indifférente. Mon principal devoir a toujours été, monsieur le duc, dans la bienveillance du roi et dans les bons offices de votre amitié. C'est sous ces auspices et par la considération de l'intérêt que la France prendrait en ma faveur, que je me suis flatté d'engager l'Espagne à concourir pour aider un prince attaché par autant de liens que je suis à la maison de Bourbon [1] à monter sur un trône où je pense qu'il ne peut être indifférent à cette même maison de me voir placé, de préférence à un candidat de la Russie.

Il est des tempéraments, monsieur le duc, pour s'arranger sur les secours que le Roi voudrait bien m'accorder, et il serait aisé de régler les instructions qu'il pourrait faire passer à ses ministres en Pologne, de façon que son vœu et sa protection ne seraient point compromis. Mais il faut que je renonce à toute espérance, ou ce serait évidemment me compromettre moi-même, si je ne suis pas en état, par la remise sollicitée, de confirmer mes amis dans l'attachement qu'ils me marquent et donner le temps à la République et aux autres puissances qui s'intéressent à la liberté de voir plus clair dans les résolutions et les engagements réels des cours de Berlin et de Pétersbourg.

La réponse que j'attends par le retour de mon courrier, monsieur le duc, décidera irrévocablement de mon sort. Je réclame toute votre amitié pour me ménager une résolution favorable. Mais si, par des considérations supérieures que je ne puis prévoir, la bonne volonté du Roi se trouvait restreinte ou retardée, je vous prie instamment, monsieur le duc, de me procurer cette même réponse que j'attends.

1. Son autre sœur, Marie-Amélie, avait été mariée à don Carlos, roi de Naples, puis roi d'Espagne et des Indes.

dût-elle être négative, si précise qu'elle puisse servir à régler ma conduite de façon à ne plus prolonger mon incertitude et celle de mes amis[1].

Les appels du prince Xavier de Saxe ne furent pas entendus. La Russie se montrait de plus en plus hostile à sa candidature : décidée à faire triompher Poniatowski, Catherine commençait à envoyer des troupes à la frontière polonaise, afin de mieux marquer l'intérêt qu'elle prendrait à l'élection. L'Autriche, elle, ne voulait pas risquer la chance d'une guerre. L'Espagne tenait à garder son argent. Louis XV n'avait promis la moitié des frais de la Diète future que si l'Espagne avançait l'autre moitié.

En revanche, des lettres s'échangeaient entre Versailles, Vienne, Varsovie, pleines de projets en l'air; l'Autriche se dérobant, incapable de mobiliser des troupes à l'appui du candidat français, on parlait de soulever la Turquie, d' « échauffer le grand vizir », et le comte de Fleming, ancien ministre du roi de Pologne à Vienne, ne pensait à rien moins qu'à faire agir le khan des Tartares, dont les hordes auraient inquiété les Russes sur la frontière orientale.

Le prince Xavier n'en demandait pas tant. Le grand vizir? Le grand khan? Pourquoi bougeraient-ils, peu soucieux à la vérité de la politique européenne, dont les combinaisons et les intrigues leur semblaient jeux d'enfants, alors que l'Espagne, la France, l'Autriche, qui avaient un intérêt de premier ordre à libérer la Pologne de l'influence russe, se désintéressaient? Le 7 mars 1764, dans une lettre qui se trouve aux archives de Honfleur, Xavier de Saxe écrivait à de Martanges :

Notre affaire est donc enfin éclaircie et le finale tel que je l'avais cru... J'ai bien prévu que je ne devais m'attendre à rien de la cour de France, et j'ai deviné juste. Je ne vous cache pas que j'ai été bien sensible à cette mauvaise nouvelle, malgré que je m'y étais attendu; et ce qui augmente encore plus mon chagrin est d'être obligé de renoncer à mes vues et projets avec des apparences si probables de réussite et dans un moment où les circonstances sont les plus favorables.

Ce fut le Dauphin qui transmit au prince Xavier les réso-

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, cote E* 4x.

lutions de la cour de France : inaction sympathique, puisque l'Espagne et l'Autriche n'apportaient pas leur concours.

Quelque sensible que j'aie dû être, mon cher frère, répondit Xavier, à la mauvaise nouvelle que vous m'avez donnée par votre lettre de ne pas devoir compter sur les secours et l'appui de la France pour la réussite de mes vues sur la couronne de Pologne, les assurances de la continuation de votre amitié m'ont été d'une grande consolation et secours pour me rendre mes chagrins supportables. Les raisons que vous voulez bien m'alléguer sur le parti que la France est obligée de prendre sont trop solides. Il me fait même moins de peine, malgré toutes les circonstances favorables, de renoncer à mes projets et de conserver ma réputation que d'avoir dû rester plus longtemps dans l'incertitude et l'embarras [1]...

Dans la fin de la lettre, le prince se promet d'attendre des temps plus heureux. Il lui en coûtait de renoncer au trône de Pologne; malgré l'abandon de la France, il se débattait encore. Le 30 avril 1764, il écrivait à l'impératrice, reine de Hongrie et de Bohême : « Je ne doute point, madame, que V. M. n'ait à cœur le salut d'un État qu'il importe si fort à toute l'Europe de conserver dans son entier, et j'ose me flatter qu'Elle prendra quelque part à l'intérêt particulier que je puis avoir dans cette affaire... [2] » Presque dans les mêmes termes il écrit, le 19 mai, au roi d'Espagne :

Sire, V. M. apprendra l'état où se trouvent les affaires de Pologne, la violence des Russes et les dangers qui menacent ce royaume et qui pourront s'étendre sur toute l'Europe si on ne les prévient de bonne heure. Le grand général et les principaux du Sénat et de la noblesse vont s'unir pour la défense de la patrie et de la liberté, et ils ont bonne espérance d'y réussir, pourvu qu'on les assiste seulement de quelques sommes d'argent. Je n'ai pu me refuser à leurs instances et je leur ai envoyé une somme proportionnée à mes forces dans l'espérance que V. M. avec le roi Très Chrétien et l'Impératrice-Reine viendront à l'appui par des secours plus abondants. Daignez, sire, sauver une nation injustement opprimée, garantir l'Europe d'un péril imminent et faire en même temps quelque chose pour moi et ma maison. La plus grande partie des Polonais *sont* à moi s'ils peuvent résister à la violence des Russes [3]...

1. Arch. dép. Aube, fonds de Saxe, E* 4.
2. Id., *Ibid.*
3. Id., *Ibid.*

Le prince Xavier ne fut pas entendu. La France elle-même à la dernière heure l'abandonna. Louis XV était maintenant persuadé que seul un Polonais serait élu[1]. Il fit communiquer au primat de Pologne une dépêche, par laquelle il laissait aux Polonais le libre choix de leur roi, ne recommandant et n'excluant aucun candidat, et prêt à reconnaître celui qui serait élu conformément aux lois et aux constitutions du pays. C'était aller au devant des vœux de la Russie, qui tenait malgré tout à ménager les susceptibilités de la France, et que cette dépêche pouvait tranquilliser désormais. La Russie donna donc libre carrière à ses intrigues; et quand, le 7 septembre 1764, la Diète se réunit à Varsovie pour l'élection du roi, une armée russe facilita l'entente au sein de l'assemblée. Stanislas Poniatowski fut élu.

*
* *

Xavier de Saxe avait alors la régence de l'électorat de Saxe. C'est dans ces fonctions que de Martanges[2] vint le relancer, en 1767, pour tenter encore une fois de le porter au trône de Pologne, à la faveur des troubles des *dissidents*, qui pouvaient amener la vacance. L'incident nous est connu par une lettre du duc de Choiseul au baron de Zuckmantel (13 septembre 1767) et par la réponse de celui-ci (30 septembre). Ces deux lettres sont curieuses; le prince Xavier y est assez maltraité : le dauphin, son beau-frère, était mort en 1765; aussi le ton de ces lettres jure avec les égards qu'on prodiguait au prince avant 1765. Choiseul daube sur « la vanité, jointe au peu de talent et au peu d'esprit de l'Administrateur »; « de Martanges, dit-il, est un des plus grands intrigants de l'Europe, qui veut avoir l'air de dominer » le prince de Saxe et ne fait que « flatter son excessive présomption ». Le baron de Zuckmantel est plus dur encore : « Quoique je connusse depuis longtemps la portée d'esprit et le peu de lumières de ce prince..., je craignais, en vous mandant (ses projets) de passer dans votre esprit pour un imbécile qui ramasse toutes

1. Boutaric, I, 313; duc de Broglie, *Le Secret du Roi*, II, 246. Lettre de Louis XV à Tercier, du 22 mars 1764.

2. Arch. Min. Aff. étrang. Saxe n° 52; la réponse est chiffrée.

les nouvelles dans la rue... M. de Martanges, de son grenier, fait et défait les rois[1]... »

De Martanges finit mal. Secrétaire général des Suisses et des Grisons, il échoua dans une mission en Angleterre et se ruina. Il mourut en Angleterre en 1806. François-Xavier, prince de Saxe, lorsqu'en 1768 sa régence eut pris fin, s'établit à Munich, puis à Zabeltitz, et se décida enfin à se fixer en France. Il acheta, par actes des 22 et 23 octobre 1771, de madame Marie Delpech, veuve de Duplessis-Le Lay, le château et le domaine de Chaumot, puis, en 1775, au prince de Rohan, archevêque de Bordeaux, le château de Pont-sur-Seine. Non loin du village, sur la pente du mont Morvois, les comtes de Champagne avaient édifié un château fort qui fut rebâti avec magnificence par Bouthillier de Chavigny, surintendant des Finances; c'est là que le prince Xavier, sous le nom de comte de Lusace, s'établit. Il y passa quinze années. La Révolution vint troubler sa retraite. En 1791, il se retira à Zabeltitz et y mourut le 21 janvier 1806, la même année que son ancien compagnon de Martanges.

Le château de Pont-sur-Seine, habité sous l'Empire par madame Lœtitia, fut brûlé en 1814. Restauré depuis, il appartient aujourd'hui à M. Casimir-Perier. C'est là que fut retrouvée, en 1791, la correspondance de Xavier de Saxe, dont la majeure partie a été déposée aux Archives du département de l'Aube. On y a puisé les lettres qui forment le fond de cette étude[2].

DANIEL MASSÉ

1. C'est dans cette même lettre qu'est relatée la perte de la cassette du prince à Minden, et comment, par la Cour de Londres, les lettres qu'elle contenait parvinrent à Varsovie.

2. Cette correspondance est en cours de publication par les soins de MM. Vernier, l'érudit archiviste du Département de l'Aube, et A. de Broglie.

MARGARET OGILVY

VIII

PANIQUE A LA MAISON

J'étais à Londres, assis devant mon pupitre; un télégramme m'annonça que ma mère était de nouveau dangereusement malade : je saisis mon chapeau et me précipitai vers la gare. — Pareil souvenir n'est pas unique. Vingt fois, j'en suis sûr, on m'a mandé là-bas de cette manière subite et j'ai débarqué tremblant dans notre petite ville, la tête allongée par la portière du wagon, guettant le visage bien connu qui répondrait à l'inquiétude du mien. Ces crises revenaient aussi régulièrement que la Saint-Sylvestre au bout de l'année, mais elles mettaient moins de régularité à disparaître, et, durant chacune d'elles, jour et nuit, je vois ma sœur si active, si infatigable, si tendre, malgré le déclin de ses forces, que ma tête se courbe et que je salue. — Elle s'en allait, usée, finie : le docteur nous conseilla de prendre une garde, mais le mot seul effraya ma mère, et nous nous mîmes entre elle et la porte comme si l'intruse montait déjà l'escalier. Une étrangère dans la chambre de ma mère!... Vous qui avez l'habitude de ces femmes, vous ne pouvez concevoir ce que cela signifiait pour nous.

Alors il nous fallait une bonne. Perspective à peine moins

1. Voir *la Revue* des 1er et 15 septembre.

horrible. Mon père retroussa ses manches et empoigna le balai. Je jetai mes papiers de côté et me tins prêt à faire les courses. Il allait ouvrir la porte, tandis que j'entretenais les feux. Il me donna une leçon de cuisine, je lui appris à faire un lit. L'un de nous, tour à tour, portait le tablier.

Cela ne dura guère. On me ramena bientôt à mon pupitre, on fourra le journal entre les mains de mon père.

— Mais une bonne, est-ce possible ! — crions-nous à la fois.

Et nous voulons nous remettre à la besogne.

— Jamais une bonne n'entrera dans cette maison ! — dit ma sœur d'un ton vraiment féroce.

Oh ! le soulagement de ma mère, à l'entendre parler ainsi !

Ces scènes se répétèrent bien des fois, pendant toute une année peut-être, avant que l'on cédât.

Je ne saurais dire lequel de nous se ressentit le plus de cette nouveauté. A Londres, j'avais l'habitude des domestiques ; dans mes moments d'irritation il m'arrivait de les sonner furieusement, — quoique mon attitude eût vite fait de changer aussitôt qu'ils ouvraient la porte. — Je me suis même mesuré avec des messieurs en culotte de panne, tendant à l'un mon chapeau, à l'autre ma canne, mon pardessus à un troisième, sans que cela me coûtât beaucoup plus de peine que pour poser moi-même les trois objets sur une chaise. Mais cette action hardie et tels hauts faits du même genre, je ne les accomplissais qu'afin de pouvoir les raconter ensuite à ma mère, assis sur le pied de son lit : — et son visage s'illuminait d'émerveillement et de gaieté,

Dès mes tout premiers ans, j'avais vu des bonnes. Le presbytère en avait une, la banque une autre : un de leurs emplois était de fondre sur certains méchants garçons et de les emporter avec un air hautain parce qu'ils jouaient avec moi. Le banquier ne m'apparaissait pas réellement comme un personnage, mais sa bonne — oh ! oui... Ses bottines gazouillaient, tout le temps qu'elle descendait le bas-côté de l'église ; on rapportait couramment qu'elle mangeait de la viande, à son dîner, tous les jours ; au lieu de joindre son galant à la pompe, elle le promenait à travers la campagne, et il revenait avec des églantines à la boutonnière, que sa main levée s'efforçait de cacher, et, la mine troublée d'un homme qui

sait bien que prendre cette dame-là, c'est renoncer pour toute la vie à boire sa soupe à même l'écuelle. — Car ses galants n'étaient, en somme, que des gens du commun jusqu'à la minute où elle leur avait jeté cette dangereuse œillade, par-dessus l'épaule, qui, je l'ai noté, fait le don fatal des bonnes.

D'après la légende, nous avions eu jadis une bonne : — dans mon enfance, j'en pouvais montrer la marque sur mon front, — une cicatrice, — et même la désigner, elle, à mes camarades, quoiqu'elle ne fût plus alors qu'une ménagère comme tant d'autres, avec une maison à elle. Mais à l'heure même où je me vantais, je doutais encore. Réduite à sa grandeur naturelle, ce pouvait bien n'être qu'une femme qui venait aider. Je n'en dirai rien de plus, de crainte qu'un fâcheux ne vienne raconter qu'elle rentrait le soir chez elle.

Jamais je n'oublierai ma première bonne... J'avais huit ou dix ans, un costume en velours de coton, des chaussettes à petits carreaux : — « Croise tes jambes quand on te regarde, avait dit ma mère, et mets ton pouce dans ta poche et laisse passer un bout de ton mouchoir » ; — j'avais pris le chemin de fer pour aller voir un de nos parents. Il avait une bonne et, comme j'allais être son hôte, il fallait nécessairement qu'elle fût aussi ma bonne pendant tout mon séjour : — vous pouvez être sûr que je m'étais fait expliquer tout cela clairement par ma mère avant de partir. — Le parent vint me chercher à la gare, mais je ne perdis pas de temps à lui demander de ses nouvelles. Je ne me donnai même pas la peine de croiser les jambes pour lui, tant j'avais hâte d'apprendre si *elle* était toujours là. Une sœur du parent me souhaita la bienvenue à la porte, mais, furieux d'avoir à me faire embrasser, je gagnai bien vite la cuisine, où je savais qu'*elles* résident. *Elle* était là, et je croisai les jambes, et je mis un pouce dans ma poche, et le mouchoir passait. Un peu plus tard, j'arrêtais les passants sur la chaussée en leur offrant de *la* leur montrer par la fenêtre de la cuisine, et je ne doute pas que ma première lettre ne dît à ma mère à quoi *elles* ressemblent, vues de si près qu'on leur peut mettre un doigt dans les côtes...

Mais, maintenant que nous pouvions avoir des bonnes pour nous-mêmes, l'idée m'en faisait horreur. Ce ne serait plus la

même maison ; il nous faudrait dissimuler ; je me voyais parlant anglais tout le long du jour. Vous ne connaissez que la coquille d'un Écossais jusqu'à ce que vous ayez pénétré dans son cercle intime ; à son bureau, dans un club, dans les réunions mondaines, où vous semblez si bien vous entendre, il n'est, en réalité, qu'une maison aux volets clos et à la porte verrouillée. Non qu'il soit opaque de propos délibéré, c'est contre son gré souvent, — et certes contre le mien : j'ai beau tâcher de garder mes volets ouverts et mon pied dans la porte, ils claquent malgré moi. En bien des choses, ma mère était aussi secrète que moi, quoique ses manières fussent aussi gracieuses que les miennes étaient rudes (inutiles, hélas ! tant de soins pris pour les huiler honnêtement !) et ma sœur était encore plus réservée que nous : on pouvait, à l'occasion, voir un peu de lumière par une de mes fentes, mais elle avait doubles volets. Or une loi de nature semble ordonner que nous montrions notre véritable être à quelque moment, et comme, pour l'Écossais, il faut qu'il le fasse à la maison, et comme il lui faut exprimer tout un jour dans une heure, il s'ensuit que, là, il se révèle au suprême degré : les sentiments si longtemps endigués débordent, et c'est ainsi que dans une famille écossaise on se connaît probablement mieux et on ignore plus tout ce qui vit en dehors de son cercle qu'en aucune autre famille de l'univers. Et, comme la connaissance ne va pas sans sympathie, l'affection qui existe entre ses membres est d'une intensité presque douloureuse ; sans avoir plus à donner que leurs voisins, ils le dispensent à un petit nombre au lieu de le distribuer entre beaucoup ; ils passent pour ladres, mais, quant aux affections de famille du moins, ils paient en or. Voilà, en vérité, si je ne me trompe, pourquoi la littérature écossaise, bien avant le temps de Burns, a été si souvent inspirée par le foyer domestique, pourquoi elle en a parlé avec une intelligence si passionnée...

Fallait-il donc qu'une femme s'introduisît dans notre maison et découvrît que je n'étais pas un ours aussi mal léché que j'en avais la réputation ? Fallait-il me laisser voir enfin sans mon masque de maussaderie ? Ma voix, en société, est si basse et si peu expressive que sa première manifestation ne fait qu'annoncer que je vais parler (comme le bruit d'une

horloge avant la sonnerie) : fallait-il révéler que j'avais une autre voix, qu'il existait une porte que je n'avais jamais ouverte sans laisser ma réserve sur le paillasson? Ah! cette chambre, fallait-il que ses secrets fussent mis au jour? Secrets joyeux quand ma mère était bien portante : rien d'étonnant alors si nous étions gais... Une fois encore, elle nous avait été rendue : c'est de ce bienheureux aujourd'hui que nous remerciions la Providence; nous savions dans nos cœurs et nous confessions dans nos prières, que notre pleine part de félicité nous avait été accordée, quoi qu'il pût advenir. Nous n'attendions certes pas que tout fût fini pour en connaître la valeur. Ma mère avait accoutumé de dire : « Nous ne comprenons jamais de combien peu nous avons besoin en ce monde avant que nous l'ayons perdu », et il n'y a guère de parole plus vraie. Pourtant, au cours de ses dernières années, nous nous réjouissions, chaque jour, de la posséder encore autant que nous nous réjouissons dans son souvenir... Rien d'étonnant, dis-je, si nous étions gais, mais nous n'aimions à le montrer qu'à Dieu seul, de même qu'à Lui seul notre angoisse, lors de ces alertes nocturnes, si fréquemment répétées, qui emplissaient la maison de lumières errantes et resserraient autour du lit de ma mère un cercle de figures toutes blanches. D'autres yeux ne devaient pas assister à ces longues veillées où nous restions assis, au guet, ni à ces nuits affreuses où, rassemblés, debout, les dents serrées, nous attendions : « C'est pour tout à l'heure... » Mais non, sa main devenait plus fraîche, sa respiration plus facile; elle nous souriait. Je pouvais me remettre au travail, par bribes, et m'en félicitais; mais, pour moi, qu'est-ce qu'en était le résultat, comparé à la joie d'entendre cette voix qui venait de la chambre voisine? C'est là qu'était réunie la seule œuvre dont j'aie jamais été fier : — le reste, besogne d'honnête artisan, accomplie pour lui procurer, à elle, du charbon, des vivres et de plus doux oreillers. — Le millier de lettres que je lui avais écrites et qu'elle gardait si soigneusement, — la dernière toujours sous son chevet, où l'on en trouva une quand elle mourut, — voilà les seuls écrits dont je me vanterai jamais. Je ne voudrais pas qu'il y en eût une de moins, pas même si j'avais composé, à la place, un livre immortel.

Que de fatigues se donna ma sœur pour empêcher qu'une étrangère prît pied dans la maison! Que d'efforts, avec la même intention, fit ma mère, pour se « tirer d'affaire » elle-même! Elle prétendait se toujours bien porter maintenant et cachait ses malaises avec tant d'astuce qu'il nous fallait faire des enquêtes :

— Je crois que ça ne va pas bien, mère, aujourd'hui?

— Ça va parfaitement.

— Où souffrez-vous?

— Ça ne vaut pas la peine d'en parler.

— Le cœur?

— Non.

— Cela vous fait mal de respirer?

— Jamais de la vie !

— Vous ne sentez plus ces coups dans la tête, comme l'autre jour?

— Non, non, je vous dis que je n'ai rien.

— Sentez-vous un point de côté?

— Vraiment, c'est impatientant de ne pas pouvoir porter la main à mon côté sans que vous vous figuriez que j'y ai mal.

— Vous avez un point de côté !

— Ça se pourrait que j'aie un point de côté.

— Et vous vouliez nous le cacher!... Est-ce douloureux?

— Ça... ça ne fait pas si mal qu'on ne puisse le supporter.

Laquelle des deux céda la première, je ne m'en souviens plus, quoique ce fût à moi que revînt le devoir de les convaincre. Chacune se révoltait, à son tour, dès que l'autre semblait mollir, de sorte que parfois je faisais deux conversions dans la semaine, mais jamais à la fois, le même jour. Je les aurais bien entreprises séparément, pressant l'une de céder pour l'amour de l'autre, mais elles déjouaient trop aisément mes artifices! Ma mère, par exemple, allait bravement à ma sœur et disait :

— J'y ai repensé; je crois qu'une bonne me plairait bien, une fois l'habitude prise.

— Est-ce lui qui vous a recommandé de me dire cela? — interroge ma sœur d'une voix brève.

— Je le dis de mon propre et plein gré.

— Il vous y a poussée, j'en suis sûre, et il vous a recom-

mandé de ne pas m'avouer que c'était pour alléger ma besogne.

— Possible qu'il ait fait cela, mais tout de même il nous en faudrait une.

— Pas à cause de moi! — réplique ma sœur obstinément.

Et ma mère alors accourt vers moi dare-dare et me dit, ravie :

— Elle ne veut pas entendre raison!

Mais, en fin de compte, une bonne fut engagée. Nous étions maintenant comme des gens à la fenêtre, attendant d'un air morne la nouvelle venue, et c'est par des propos comme ceux-ci que nous cherchions à nous réconforter mutuellement :

— Elle ira se coucher de bonne heure.

— Nous n'aurons pas souvent besoin d'elle en haut.

— Nous l'enverrons faire un tour, chaque après-midi.

— Les commissions ne lui manqueront pas. On lui dira de prendre son temps.

— Trois fois qu'elle ira à l'église tous les dimanches, et nous lui persuaderons d'aller entendre les conférences à la mairie.

— Elle aura sûrement des connaissances en ville. On lui permettra souvent d'aller les voir.

— Si elle ose entrer dans votre chambre, mère!...

— Vous m'entendez bien tous les deux : pas de bonne qui tienne... tout le linge, c'est moi qui le plie moi-même.

— On ne lui laissera pas nettoyer la pièce de l'est.

— Ni ranger les tiroirs de ma commode.

— Ni épousseter mes manuscrits.

— Tout de même, j'espère qu'elle aime à lire. On l'assoit avec un livre, et il n'y a plus qu'à fermer la porte bien doucement sur elle.

Et ainsi de suite. Jamais bonne fut-elle attendue avec plus d'appréhension? Elle arriva enfin, — dans une heure d'anxiété, même, où ses vertus ne tardèrent pas à être mises à l'épreuve, — et du premier jour au dernier, elle fut un véritable trésor. Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans elle.

IX

MON HÉROÏNE

En apprenant que j'avais commencé un nouveau roman, ma mère, généralement, demandait de quoi il s'agissait, cette fois.

— Ce n'est pas malin de deviner de *qui* il s'agit ! — disait ma sœur d'un ton piquant.

— Possible que vous deviniez, mais ça me dépasse ! — disait ma mère avec la douceur d'une personne qui se sait plutôt bornée.

Ma sœur la raillait en pareille occasion :

— Quelle est donc la femme qu'on trouve dans tous ses livres ?

— Ma foi, je ne sais point, — répliquait ma mère avec décision. — Je croyais qu'elles changeaient chaque fois.

— Mère, je m'étonne que vous ayez tant d'aplomb ! Comme si vous ne saviez pas quelle femme je veux dire !...

— Comment saurais-je ?... Quelle femme est-ce donc ?... Il faut bien vous mettre en tête que je n'ai point votre malice.

Cependant elles échangeaient de petits coups de coude.

— Je ne vous ferai pas le plaisir de prononcer son nom. Mais je dirai ceci, au moins : il est grandement temps qu'il l'empêche de se fourrer dans ses livres !

Alors, comme toujours, ma mère se trahissait sans le vouloir.

— C'est ce que je lui dis ! — faisait-elle, en riant, — et il tâche de me laisser dehors, mais il ne peut point : c'est plus fort que lui !

Un beau soir, une fois ma mère couchée, on montait le premier chapitre, et je lisais, assis au pied du lit, tandis que ma sœur veillait à ce que ma mère se comportât bien et que mon père criait : « Chut ! » en cas d'interruptions. Tout marchait bien d'abord : les réflexions morales étaient accueillies avee un petit hochement de tête ; les descriptions étaient acceptées comme les ornières d'une route, qu'il faut franchir

au pas de promenade (ma mère ne se souciait pas de descriptions, c'est pourquoi il y en a si peu dans mes livres). Mais voici que je me mets à lire trop vite, avec un peu d'appréhension, parce que je sais que le paragraphe suivant commence — disons par : « Le long du sentier venait une femme... »

Je comptais, à partir de là, prendre mon élan, d'une voix forte et péremptoire, mais : « Le long du sentier venait une femme », dis-je, et m'arrête. Ai-je entendu un petit bruit à l'autre bout du lit ? Peut-être que non : je le guettais seulement, peut-être ; mais ma voix tombe et je lève les yeux. Ma sœur et moi regardons sévèrement ma mère. Elle se mord la lèvre inférieure et se cramponne au lit des deux mains ; elle fait de son mieux pour m'épargner, c'est sûr, mais d'abord un glouglou étouffé s'échappe, puis elle perd tout empire sur elle-même et pouffe de rire.

— En voilà des manières ! — s'écrie ma sœur.

— Je ne peux pas m'en empêcher ! — répond ma mère, en suffoquant.

— Il n'y a pas là de quoi rire.

— C'est cette femme ! — explique ma mère inutilement.

— Ce n'est peut-être pas la femme que vous croyez ! — dis-je, accablé.

— Peut-être point ! — dit ma mère sans conviction. — Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle ne s'appelle pas Margaret ! — m'écrié-je d'un air triomphant.

Mais cela la fait rire encore.

— J'ai tant de noms, par le temps qui court ! — murmure-t-elle.

— Chut ! — dit mon père.

Et l'on reprend.

Il arrivait que la dame du sentier fut grande et majestueuse de port, ce qui devait montrer à ma mère que je m'étais arrangé pour me passer d'elle, cette fois. Mais pas du tout !

— Qu'est-ce qui vous fait rire à présent ? — gronde ma sœur. — N'entendez-vous pas qu'elle était grande et de port majestueux ?

— C'est la première fois que j'en ouïs dire autant! — réplique ma mère.

— Mais c'est un fait.

— Tara ta ta!

— Le livre le dit.

— Il y aura de drôles de choses dans ce livre-là. Comment est-elle habillée?

— Je n'ai pas décrit sa toilette.

— C'est un tort, — dit ma mère. — Quand je rencontre une femme dans un livre, la première chose que je veux savoir, c'est si elle est avenante, et, la seconde, comment elle est habillée.

La dame du sentier avait dix-huit ans d'âge, et elle était d'une remarquable beauté.

— Votre compte est réglé! — dit ma sœur.

— Je n'étais pas une beauté à dix-huit ans, — confesse ma mère.

Mais ici mon père intervient brusquement :

— Il n'y avait point votre pareille dans le pays, quand vous aviez dix-huit ans, — déclare-t-il d'un ton résolu.

— Peuh! — dit-elle, très contente.

— Vous étiez laide, alors? — demandons-nous.

— Ma foi! — réplique-t-elle vivement, — j'étais loin d'être laide.

— Chut!

Peut-être, au chapitre suivant, la dame en question (ou une autre) apparaît-elle en voiture.

— Croyez-vous qu'on se pousse dans le monde! — murmure ma mère.

Et je l'entends; mais je continue, très vite, sans lever les yeux.

La dame habite une maison où il y a des valets de pied... Mais les valets de pied sont entrés en scène trop précipitamment.

— Je ne peux plus y tenir! — fait ma mère en suffoquant derechef.

Et, juste comme elle se remet d'un fou rire :

— Valet de pied, donnez-moi un verre d'eau! — s'écrie-t-elle.

Et la voilà repartie !

Il fallait souvent couper court à la lecture parce que son hilarité amenait de violents accès de toux.

Quelquefois je lisais à ma sœur toute seule, et elle m'assurait qu'elle ne reconnaissait aucunement ma mère, cette fois, parmi mes personnages féminins. Elle le disait pour me faire plaisir. Bientôt elle filait en haut annoncer triomphalement :

— Vous y êtes encore !

Ou bien, en désespoir de cause, je prenais mon père pour confident, et, quand j'avais fini de lire, il disait, tout pensif :

— Cette gamine est très nature. Il y a des manières que tu dis qu'elle a... ta mère avait juste les mêmes !... As-tu jamais remarqué quelle femme étonnante est ta mère ?

Alors j'allais chercher auprès de ma mère quelque réconfort. Je la trouvais d'autant plus prête à m'en donner qu'elle avait la conviction profonde que, si jamais j'étais démasqué, — c'est-à-dire si les lecteurs découvraient combien de fois et sous combien de déguisements elle apparaissait dans mes livres, — l'affaire tournerait au scandale public.

— Vous voyez bien que Jess n'est pas vraiment vous ! — débuté-je, avec le ton de qui s'informe.

— Oh ! non, c'est tout à fait une autre espèce de femme ! dit ma mère.

Et puis elle gâte le compliment par cette phrase naïve qu'elle ajoute :

— Elle n'avait que deux chambres et j'en ai six.

Je soupire,

— Sans compter l'office !... et c'est une belle grande office, — murmura-t-elle.

Ce n'étaient pas là des différences dont je pusse me glorifier beaucoup, et l'honnêteté me forçait de dire :

— Pour ce qui est de ça... il y a eu un temps où vous aussi n'aviez que deux chambres...

— Il y a beau jour de ça ! — interrompt-elle. — J'ai commencé par loger en haut, mais j'avais toujours en tête (je n'en parlais à personne, mais, pas moins, c'était là) d'avoir le rez-de-chaussée aussi... Oui-da, et je l'ai, voilà bien des années.

— Cependant, on ne peut pas nier que Jess a la même ambition.

— Sans doute, mais, sa maison à deux chambres, il faut qu'elle s'y tienne jusqu'à la fin de ses jours... Est-ce comme moi, ça ?

— Non, mais elle voulait...

— Elle voulait et je voulais... mais j'ai eu, et elle pas. Voilà la différence entre elle et moi !

— Si c'est la seule différence, il faut convenir que sa création ne me fait pas beaucoup d'honneur.

Ma mère voit que la blessure a besoin d'être pansée :

— C'est loin d'être la seule ! s'empresse-t-elle de dire. Il y a ma robe de soie, par exemple... Ça n'est pas parce que je le dis, mais il n'y a pas meilleure soie dans toute la vallée de Strathmore... Jess avait-elle une robe de soie quelconque..., pour ne pas parler d'une soie comme celle-là ?...

— Bon ! elle n'avait pas de robe de soie, mais vous vous rappelez comment elle eut son manteau à perles de jais.

— A onze *shillings* et une piécette ! Fi donc ! Il y a bien de quoi se vanter ! Quand je te dis qu'une seule aune de ma soie coûtait...

— Mère, c'est juste comme cela que Jess parlait de son manteau !

Elle ne relève pas cette dernière phrase : elle ne l'a peut-être pas entendue, car sa sollicitude pour sa robe de soie l'a précipitée vers la garde-robe où celle-ci est pendue.

— Ah ! mère, voilà, j'en ai peur, qui ressemble fort à Jess !

— Comment ça pourrait-il lui ressembler, puisqu'elle n'avait même point de garde-robe ?... Je te dirai une chose : s'il avait existé une vraie Jess et qu'elle se fût vantée devant moi de son manteau à perles de jais, je lui aurais dit, sans avoir l'air d'y toucher : « Venez donc par ici, Jess, il n'y a que la rue à traverser, et je vais vous montrer quelque chose qui est pendu dans ma garde-robe... » Ça lui aurait rabattu son orgueil...

— Je ne crois pas que c'est ce que vous auriez fait, mère,

Une expression plus douce apparaissait alors sur son visage.

— Non, — disait-elle après un instant de réflexion, — ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce que vous auriez fait ? J'ai idée que je sais.

— Tu ne peux point savoir. Mais j'ai idée, moi, que je me

serais rappelé que c'était une pauvre femme, et maladive, et terriblement glorieuse de son manteau, et j'aurais dit que c'était une merveille et que je souhaiterais d'en avoir un semblable.

— Oui, je suis certain que c'est ce que vous auriez fait. Mais, oh! mère, c'est juste ainsi que Jess se serait conduite si quelque femme plus pauvre qu'elle lui avait montré un châle neuf.

— Ça se peut, mais tout en ne me vantant pas de ma robe de soie, j'aurais eu bien envie de le faire.

— Tout comme Jess aurait eu le tracassin de produire son « onze *shillings* et une piécette » !...

Il me paraît sage de passer à un autre livre; non point à mon premier parce que... eh bien, puisque c'était mon premier, il était naturel qu'il y eût dedans quelque chose de ma mère... ni au second, puisque c'était mon premier roman, ouvrage peu estimé même dans notre famille. (Mais les petits traits de ma mère qu'on y trouve ne sont pas si mal !...) Esssayons de l'histoire du ministre[1].

La première observation de ma mère me refroidit décidément :

— Bien des fois, quand j'étais petit, j'ai joué autour du vieux presbytère ; mais si jamais j'aurais cru que j'en serais un jour la patronne!...

— Mais Margaret n'est pas vous.

— N...on, oh! non... Elle menait une vie bien différente de la mienne. Jamais, à âme qui vive, je n'ai soufflé mot que c'est moi!

— Elle n'était pas destiné à vous ressembler quand j'ai commencé. Mère, quelle manière vous avez de vous glisser là sournoisement!

— Il faut te mieux garder!

— Peut-être que si j'avais appelé Margaret d'un autre nom...

— Je l'aurais percée à jour tout de même. Aussitôt que j'ai su que c'était la mère, je me suis mise à rire... En plusieurs choses pourtant, elle ne me ressemble guère. Elle a

1. *The little Minister*, roman de mœurs cléricales écossaises.

mis longtemps à trouver le pot aux roses à propos de Babbie. Je suppose que j'aurais été plus leste.

— Babbie, vous savez, se tenait contre le mur du jardin.

— Ce n'est pas le mur du presbytère qui me l'aurait cachée!

— Elle sortait la nuit.

— Je crois qu'elle m'aurait rencontrée la cherchant avec une lanterne!

— Et Gavin n'était pas bavard.

— Ça m'aurait donné l'éveil!

— Margaret ne s'est jamais doutée de rien.

— Ça m'étonne de sa part!...

Mais ma nouvelle héroïne est une petite fille : qu'est-ce que madame va dire à cela?

Une petite fille! Oui, elle a quelque chose à dire, même à cela.

— Ça, ça dépasse tout!

Telles sont ses paroles.

— Voyons, voyons, mère, je sais ce que vous pensez, mais je vous assure que, cette fois...

— Oh! non, naturellement, — dit-elle comme pour me cajoler, — ça ne peut pas être moi...

Mais soudain une phrase ingénue révèle sa vraie pensée :

— Je me figure, pas moins, que c'est une rude besogne que tu as sur le chantier... Il a passé tant d'années depuis que j'étais petite!

Ces entretiens nous rapprochaient singulièrement l'un de l'autre.

— C'est drôle, — disait-elle doucement, — que presque tout ce que tu écris roule sur les choses de ce petit coin. Tu ne t'y attendais guère en commençant. Je me rappelle bien le temps où il ne te serait jamais entré en tête, pas plus qu'à moi, que tu pourrais écrire une page sur nos placettes et nos venelles. Je me demande comment ça t'est venu?

Il y eut un temps où je n'aurais pu répondre à cette question, mais ce temps-là est loin.

— Je suppose, mère, que c'est ainsi parce que vous vous trouviez plus à l'aise dans votre petite ville natale : je n'ai jamais pris grand plaisir à écrire de gens qui n'auraient pas pu vous connaître, ni de placettes ou de venelles où vous

n'ayez jamais passé, ni d'un paysage à travers lequel vous n'auriez jamais porté le dîner de votre père dans un cabas. Il n'y a guère de maison dans aucun de mes livres où il ne me semble vous avoir vue mille fois penchée sur l'âtre ou remontant l'horloge.

— Et pourtant te rappelles-tu dans quels embarras tu étais parce que tu ne connaissais personne d'après qui faire tes bonnes femmes?... et comme nous avons ri, tous les deux, à l'idée qu'il faudrait te contenter de moi pour ça?

— Je me souviens.

— Et maintenant voilà que tu retournes au temps de mon père... Il y a plus de soixante ans depuis que je lui portais son dîner dans un cabas, par les longues prairies de Kinnordy.

— Je m'en vais souvent par ces longues prairies, mère, et je m'assois sur la barrière, à l'orée du bois, jusqu'à ce je m'imagine voir une petite fille qui arrive un cabas à la main...

— En sautant le ruisseau (j'étais si fière autrefois de sauter bien!) et faisant tourner le cabas si vite que ce qu'il y avait dedans n'avait point le temps de choir. Je portais, d'habitude, une robe rougeâtre et un sarrau blanc. T'ai-je jamais dit ça?

— Mère, la petite fille de mon histoire porte une robe rougeâtre et un sarrau blanc.

— Tu t'es rappelé ça!... Je me figure pourtant que ça n'est pas une petite fille en sarrau que tu as vue dans les longues prairies de Kinnordy, mais rien qu'une vieille toute cassée.

— C'était une petite en sarrau, mère, de loin, mais, quand elle approchait, c'était une vieille toute cassée.

— Et une bien vilaine!

— La plus belle que je verrai jamais.

— Peux-tu dire cela! Regarde ma vieille figure toute ridée.

— C'est la plus douce figure qu'il y ait au monde.

— Vois comme les bagues s'en vont de mes pauvres doigts venus à rien.

— Il y aura toujours quelqu'un pas loin, mère, pour vous les remettre aux doigts.

— Oui-da, crois-tu?... Je le sais bien... Te rappelles-tu, quand tu étais gamin, comme tu disais : « Attendez que je sois grand, et vous n'aurez plus jamais motif de courber la tête!... »

— Je me souviens.

— Tu arrivais courant à la maison pour dire : « Il y a une dame qui s'en va bien fière par la bruyère de Marywell, avec un manteau qui est noir d'un côté et blanc de l'autre : attendez que je sois grand et vous aurez le tout pareil !... » Et quand je couchais sur un lit bien dur, tu disais : « Quand je serai grand, vous aurez un lit de plume !... » Tu ne voyais rien de joli, tu n'ouïs jamais dire que je m'étais entichée de ceci ou de cela, sans rejeter la tête en arrière et crier : « Attendez que je sois grand !... » Tu me rendais toute honteuse devant les voisins, et pourtant j'étais glorieuse, aussi... Et maintenant, c'est tout devenu vrai comme en rêve. Je ne peux pas pas me rappeler une petite chose que j'aie convoitée dans mes jours vaillants quine m'ait point été mise entre les mains dans ma vieillesse ; je reste ici, bonne à rien, entourée de mes désirs comblés, de mes ambitions satisfaites, et j'ai quasi peur, par moments, car on dirait que Dieu s'est trompé et qu'il m'a prise pour une autre.

— Vos espoirs et vos ambitions étaient si modestes ! — disais-je alors.

Mais elle n'aimait pas cela :

— Ils n'étaient point si modestes ! — répondait-elle, en rougissant.

Je quitte à regret ces heureux jours, mais il faut envisager la fin, et, à mesure que j'écris, il me semble que je vois ma mère plus menue et son visage plus soucieux, et cependant elle s'attarde parmi nous, comme si Dieu eût dit : « Mon enfant, ton temps est venu, n'aie pas peur. » Et, elle n'avait pas peur, mais pourtant s'attardait, et Il attendait souriant.

Je ne lui lus jamais rien de ce dernier livre : quand il fut achevé, les années pesaient trop lourdement à mon héroïne pour qu'elle pût suivre une histoire. Pour moi, c'était comme si mon livre dût s'en aller seul et nu à travers le monde (ainsi que tout ce qui pourra sortir de moi désormais), et ma sœur, qui s'occupait plus d'autrui et moins d'elle-même qu'aucune créature humaine que j'aie connue, s'en aperçut et, par des moyens inintelligibles à un homme, elle induisit doucement ma mère à redevenir encore une fois la femme qu'elle avait été. Un jour, trois semaines à peine avant sa

mort, on nous appela en haut, sans bruit, mon père et moi. Ma mère était assise toute droite, comme elle aimait à s'asseoir, dans son vieux fauteuil contre la fenêtre, un manuscrit entre les mains. Mais elle regardait autour d'elle sans comprendre grand'chose.

— Rien que pour lui faire plaisir ! — chuchota ma sœur.

D'une voix basse qui tremblait, ma mère se mit à lire. Je regardai ma sœur. Des larmes douloureuses glissaient sur ses joues. Bientôt la lecture se ralentit beaucoup, puis s'arrêta. Après une pause :

— Vous aviez quelque chose à lui dire, — fit ma sœur.

— Bonne chance ! — murmura comme une voix d'outre-tombe, — bonne chance !

Puis le sourire d'autrefois revint courir sur son visage, — ce fut comme une lampe allumée soudain, — et ma mère me dit :

— Je suis quasiment trop bas pour lire, mais j'ai idée que tu m'as encore mise là dedans !

Mon père alors plaça le Nouveau Testament dans ses mains, et le volume s'ouvrit de lui-même, — comme il fait encore, — au XIVe chapitre de Jean. Elle fit effort pour lire. Tout à coup elle pencha la tête et baisa la page étalée devant ses yeux.

— Cela fera-t-il le compte, à la place ? — demanda-t-elle.

X

« CRAINS-TU QUE SON POUVOIR NE VIENNE A TE FAILLIR ? »

Depuis des années je tâchais de me préparer à la mort de ma mère, je tâchais de prévoir comment elle mourrait, et de m'imaginer moi-même une fois qu'elle serait morte. Je savais bien, même alors, que c'était chose vaine, mais je suis certain qu'il n'y avait là dedans rien de morbide. J'espérais me trouver auprès d'elle à l'heure de la fin, non comme celui qui aurait son dernier regard, mais comme celui dont elle ne détournerait les yeux que pour contempler sa mieux aimée : ce n'est pas mon bras, mais celui de ma sœur qui la soutien-

drait mourante; ce n'est pas ma main, mais celle de ma sœur qui lui fermerait les yeux.

Je le savais, d'ailleurs, j'arriverais peut-être trop tard; je me voyais ouvrant la porte où nulle bienvenue ne m'attend, et montant le vieil escalier qui mène à la vieille chambre... La seule chose que je n'eusse point prévue fut ce qui advint. Je ne me doutais guère que, le vieil escalier gravi, et poussé le battant derrière lequel gît ma mère morte, j'entrerais dans une autre chambre d'abord et tomberais à genoux là.

La paraphrase favorite de ma mère était connue dans la maison sous le nom de celle de David, parce que c'était la dernière que mon pauvre frère eût apprise par cœur. Ce fut aussi la dernière chose que lut ma mère :

Crains-tu que son pouvoir ne vienne à te faillir
Quand sonnera ton heure amère?
Crois-tu que cette main doive jamais faiblir,
D'où jaillirent vie et lumière?

J'entendais sa voix reprendre plus de vigueur à mesure qu'elle lisait le texte, je voyais son visage timide reprendre courage; mais quand sonna « mon heure amère », hélas! pauvre moi, j'eus peur...

Durant ces dernières semaines, à notre insu, ma sœur mourait debout. Pendant bien des années, elle avait donné sa vie, par menus morceaux, contre une année, un mois et, finalement, contre un jour de plus accordé à sa mère, et maintenant elle était usée.

— Je ne vous quitterai jamais, mère.

— Sûr, je le sais, que tu ne me quitteras point.

Ce cri me parut bien émouvant, à l'époque; mais je n'en devais connaître la pleine signification que le jour où ce ne serait plus que l'écho d'un cri... Comme je les regardais toutes les deux alors, il me semblait que ma mère s'était mise en route pour le nouveau pays et que ma sœur la retenait en ce monde. J'y vois mieux, à présent. Ce n'est plus la mère, mais la fille qui marche devant, et elle crie :

— Mère, vous tardez bien longtemps, à la fin ; j'ai grand'-peine à vous attendre...

Mais elle ne savait pas plus que nous ce qui devait arriver; si elle semblait lasse quand on la rencontrait dans l'escalier, du moins dans la chambre de ma mère il n'y avait pas de personnage plus alerte et plus agile. Elle ne se plaignait jamais, sauf quand il fallait partir pour cette promenade qui les séparait une demi-heure. Avec quelle répugnance elle mettait son chapeau! comme il nous fallait la presser! et combien souvent, après être allée jusqu'à la porte, elle revint se tenir aux côtés de ma mère! Parfois, en la suivant des yeux par la fenêtre, je ne pouvais m'empêcher de rire, le cœur serré pourtant, à la voir foncer en avant, avec un air de résolution hargneuse, sans un coup d'œil à droite ni à gauche, toute à l'impatience du retour. Il y avait toujours mon père, à la maison, — et de mari plus dévoué, je n'en ai point connu; — souvent aussi d'autres étaient là, une fille cadette en particulier; mais à peine osaient-ils soigner ma mère... Celle-là, jalousement, leur ôtait la tasse des mains : ma mère la préférait tendue par elle. Nous le savions tous.

Je les aime bien tous, mais de toi je ne peux point me passer!

Ma sœur, si peu égoïste en tout le reste, avait l'infatigable passion de faire parade à nos yeux de cette préférence. C'était le riche salaire de sa vie.

Les autres s'entretenaient tout bas de ce qui devait nécessairement arriver bientôt, ils avaient les larmes pour les soulager; mais cette fille-là ne voulait pas en parler, et ses larmes furent toujours lentes à venir. Je savais que nuit et jour elle tâchait de s'apprêter à un univers où sa mère ne serait plus; mais il lui fallait rester muette : nul de nous n'était Écossais autant qu'elle, elle porterait jusqu'au bout son tourment toute seule, en tragique et solitaire Écossaise. Ma mère elle-même, qui nous parlait si tranquillement de l'échéance prochaine, ne pouvait point toucher ce sujet avec elle. A elles deux, l'une dans son lit, l'autre courbée sur elle, elles ne pouvaient que se regarder longuement, jusqu'à ce que lentement les larmes vinssent aux yeux de ma sœur, et alors ma mère détournait son visage mouillé. Et pourtant ni l'une ni l'autre ne disait un mot: chacune savait si bien la pensée de l'autre, et si éloquemment conversaient-elles en silence : « Mère, j'ai peine

à vous laisser partir. — Oh ! ma fille, maintenant que mon temps est proche, je voudrais bien que tu m'aimes un petit peu moins fort... » Mais, quand la fille s'était retirée de son pas léger, la mère saisissait mon bras et s'écriait :

— Je te la laisse. Tu vois comme elle a semé : il dépend de toi que sa gerbe soit bonne.

Et alors je faisais des promesses; mais aucun de nous, je pense, ne croyait que sa gerbe était déjà faite.

Souvent, la nuit, ma mère se réveillait et se dressait sur son séant, l'esprit troublé par des visions. Pendant son sommeil, quelque soixante années avaient roulé à rebours : elle était revenue aux jours de son enfance. Rappelée brusquement de si loin, elle était comme prise de vertige, en cette course du temps. Comment se trouvait-elle dans cette chambre? Quand elle s'était couchée, hier soir, après avoir préparé le souper de son père, le dressoir était près de la fenêtre : qu'étaient devenus la boîte à sel, la farinière, les jambons qui auraient dû pendre aux poutres? Il n'y avait plus de poutres; il y avait un papier au plafond. Elle avait souvent ouï parler de lits ouverts, à la mode des villes, mais comment se trouvait-elle couchée dans un de ceux-là? Pour approfondir ces choses, elle tâchait de sauter à bas du lit, et s'apercevait avec saisissement que c'était pour elle une opération laborieuse : aurait-elle pris mal dans la nuit?... L'entendant bouger, je frappais au mur qui nous séparait, signal convenu entre nous, pour l'assurer que j'étais là, tout près, et qu'ainsi tout allait bien, mais parfois le coup semblait résonner dans le passé, et elle s'écriait:

— Voici mon père qui heurte à la porte, il faut me lever et lui ouvrir.

Elle croyait le voir, — et c'est un être bien plus jeune qu'elle-même qu'elle voyait alors, — couvert de neige qu'il secouait de ses gros souliers par mottes, les mains enflées et gercées par le sable et par l'humidité. Alors j'entendais — événement coutumier de mes nuits — ma sœur qui l'apaisait tendrement, haussant la flamme du gaz pour lui montrer où elle était, la soutenant jusqu'à la fenêtre pour lui prouver qu'il ne neigeait pas cette nuit, et même, pour lui complaire, des-

cendant ouvrir la porte d'entrée, puis appelant dans les ténèbres :

— Y a-t-il quelqu'un là ?

Enfin, si tout cela ne suffisait pas, elle emmaillottait ma mère de couvertures et la promenait par toutes les pièces de la maison, les éclairant une à une, désignant les objets familiers, la guidant ainsi lentement à travers les quelque soixante années qu'elle avait sautées trop vite. Et, finalement, il se pouvait que ma mère vînt auprès de mon lit et me dit, pensive :

— Suis-je donc une vieille femme ?

Mais avec le jour, jusqu'à la dernière semaine où je la vis, elle s'était levée, — active, car, si pitoyablement frêle qu'elle fût devenue, elle ne souffrait plus d'aucun mal défini. — Elle semblait si vaillante, relativement, que moi-même, ayant à me débarrasser des restes d'une maladie, je devais prendre des vacances en Suisse, puis revenir la chercher pour gagner tous la chère maison de son frère chéri, pasteur dans l'Ouest. Elle avait donc bien des préparatifs à quoi penser, et c'est le matin seulement qu'elle avait assez de force pour en venir à bout. Quitter sa maison, ç'avait toujours été pour elle un mois de travail : il fallait tout laisser dans un ordre parfait, le moindre coin visité et nettoyé, chaque armoire sondée à fond, le linge retiré, examiné, remis en place avec soin, comme pour qu'il reposât plus à l'aise en l'absence de sa maîtresse, chaque rayon regarni de papier, toute une semaine d'ardeur consacrée au grenier. Moins minutieusement peut-être, mais avec son allégresse ménagère de jadis, tout cela s'accomplit pour la dernière fois ; puis ce fut la revue de ses propres vêtements, et leur étalage sur le lit, et les délibérations à propos de ceux qu'on laisserait au logis... Trop beau rêve, hélas ! Chaque matin, je m'y rattachais plus avidement : je ne voulais pas voir ma sœur qui secouait la tête. Mais, bien avant la fin du jour, je comprenais, moi aussi, que c'était impossible... Le rêve s'était réalisé bien des fois, mais il ne se renouvellerait jamais plus. Nous le savions tous deux ; cependant, quand ma mère — qui éprouvait toujours le besoin d'être prête si longtemps à l'avance ! — demanda sa malle et ses cartons, nous les lui apportâmes et, tandis qu'elle emballait, nous restâmes debout, en silence, à la regarder.

Le matin arriva où je devais partir. Ces matins-là, j'en avait tant vus dans ma vie d'enfant, d'étudiant, puis d'homme, — au temps où ma mère me paraissait grande et forte, comme au temps où elle était devenue si petite, où c'était moi qui mettais mes bras autour d'elle! — Mais c'était toujours la même scène... Je n'en puis pas parler. Je ne dirai ni l'adieu, ni le regard jeté en arrière, sur la dernière marche, ni les deux visages qui tâchaient de sourire, ni le nouveau départ, ni le cri enfin qui me ramenait... Je ne parlerai pas davantage de la silhouette silencieuse qui m'apparaît à l'arrière-plan, toujours à l'arrière-plan, toujours près de ma mère... La dernière vision que j'aie de ces deux figures, — j'étais à la grille : elles étaient à cette fenêtre qui ne s'effacera jamais de mes yeux. Je ne pouvais voir le cher visage de ma sœur, car, penchée sur ma mère, elle me désignait à elle et lui disait de m'envoyer un baiser et de me sourire, comme j'aimais qu'elle fît. Cette action résumait toute la vie de ma sœur...

J'étais absent depuis une quinzaine, quand le télégramme me fut remis. Une lettre de ma sœur, quelques heures plus tôt, me disait que tout allait bien à la maison. La dépêche me disait, en cinq mots, que ma sœur était morte, subitement, la nuit dernière. On n'y faisait pas mention de ma mère, et j'étais à trois jours de la maison.

Les nouvelles que je trouvai à Londres, les voici : ma mère ne comprenait pas que sa fille était morte et l'on m'attendait pour le lui dire.

Je n'avais pas besoin d'être si lâche! Voici comment toutes les deux moururent : — car, en fin de compte, j'arrivai douze heures trop tard pour trouver ma mère vivante...

Leur dernière soirée fut presque gaie. Anciennement, cette heure qui précédait le baisser du gaz dans la chambre de ma mère, cette heure avait si souvent été la plus heureuse de la journée, que ma plume s'y reporte involontairement... C'était l'heure où ma mère, déjà couchée, nous souriait de son lit; nous formions le cercle autour d'elle, comme des enfants qui jouent, — les débris de notre sérieux jonchant le parquet ou ricochant de main en main comme une balle : l'auteur devenait

si turbulent que, dans les pauses, il fallait recourir à la force pour le maintenir. — Des tentatives récentes de renouveler ces veillées avaient tourné assez fâcheusement : ma mère semblait amenée jusqu'au bord, comme à l'appel d'un écho familier, mais elle ne savait pas clairement où elle se trouvait, parce que le passé mugissait dans ses oreilles comme la pleine mer. Mais cette soirée-là fut une suprême largesse envers ma sœur. Le ton guilleret de leurs voix attira dans la chambre les autres habitants de la maison. Là, pendant plus d'une heure, ma mère fut le centre d'une joyeuse réunion, l'œil de l'esprit si clair que les autres, d'abord circonspects, s'abandonnèrent au jeu, et, quoi qu'ils pussent dire en manière de plaisanterie, elle ripostait du tac au tac, comme autrefois, rétorquant leurs traits contre eux-mêmes, jusqu'à ce que, par instinct de défense, ils se missent trois contre une, et ces trois-là vivement pressés. — Combien ma sœur devait se réjouir! Voici qu'une fois encore elle pouvait s'écrier : « A-t-on jamais vu une femme pareille!... » Ils me disent qu'un tel bonheur illuminait le visage de sa fille que ma mère en fit des réflexions et que, déjà levés pour partir, ils s'étaient rassis, fascinés par le rayonnement de ces deux êtres. Et lorsque enfin ils se retirèrent, les derniers mots qu'ils entendirent furent :

— Ils sont partis, vous voyez, mère, mais je suis là, je ne vous quitterai jamais.

Puis :

— Nenni, tu ne me quitteras point ; je le sais bien.

Quelque temps encore leurs voix s'entendirent d'en bas, mais ce dont elles causaient n'est point connu. Puis, ce fut le silence. Si j'avais été à la maison, je serais remonté plusieurs fois dans la chambre, tournant le bouton de la porte sans bruit, le relevant de façon qu'il ne grinçât pas, restant debout à les regarder. Ainsi avais-je fait mille fois... Mais, cette nuit-là, serais-je ressorti sur la pointe des pieds, l'esprit en paix, ou bien aurais-je vu le changement qui s'opérait pendant leur sommeil?...

Disons-le aussi brièvement que possible. Ma sœur s'éveilla le lendemain avec un mal de tête. Ces migraines l'avaient toujours martyrisée, mais celle-là, — comme bien d'autres, — semblait d'une violence extraordinaire. Elle se leva néan-

moins, alluma le feu de ma mère et lui monta son déjeuner; après quoi, elle dut se remettre au lit. Impossible de m'écrire la lettre quotidienne où elle me mandait les nouvelles de ma mère; la presque dernière chose qu'elle fit, ce fut d'inviter mon père à l'écrire, en me cachant son malaise à cause de l'inquiétude que j'en aurais.

On fit venir le docteur, mais elle perdit rapidement connaissance. En cet état, on la transporta du lit de ma mère dans un autre. On découvrit qu'un mal interne la rongeait. Nul ne l'avait deviné. Elle-même ne le sut jamais. — Il n'y avait rien à faire. Elle passa, toujours sans avoir repris connaissance ni savoir qu'elle quittait sa mère. Si j'avais su moi-même, en apprenant sa mort, que cette douleur lui avait été épargnée, sûrement j'aurais été plus brave sur le chemin de la maison, avec le réconfort de ces paroles :

Crains-tu que son pouvoir ne vienne à te faillir
Quand sonnera ton heure amère?

Oui, vous le croiriez, n'est-ce pas? Et je l'aurais cru moi-même; mais je me connais, à présent! Quand j'arrivai à Londres, j'appris en effet comment ma sœur était morte, mais je ne cessai pas d'avoir peur. Je me voyais dans la chambre de ma mère lui expliquant pourquoi la porte de la chambre voisine était fermée à clef, et j'avais peur. Dieu, certes, avait beaucoup fait, et pourtant je n'osais lever les yeux vers lui avec confiance en songeant au peu qui restait à faire... « O vous, hommes de peu de foi! » Ces mots, je crois entendre ma mère me les dire à cette heure, et comme elle me regarde tristement!...

Dieu fit le reste très facilement, et la chose ne m'étonne plus, tant son action y apparaît ouvertement. Ma craintive mère vit emporter de sa chambre, évanouie, celle qui ne devait jamais la quitter, et elle ne broncha point. Elle qui se tordait les mains si sa fille s'absentait un moment, elle ne la demanda plus jamais. On avait peur de prononcer son nom; une terreur les avait frappés tous. Mais, j'en suis sûr, ils n'avaient pas besoin d'être si anxieux. Il y a des mystères dans la vie et dans la mort, mais ce n'était pas là un de ces mys-

tères. Un enfant comprendrait ce qui était arrivé : Dieu décida que ma sœur devait partir la première, mais, le moment venu, il posa la main sur les yeux de ma mère, et ma mère ne fut plus la même.

On lui dit que j'étais en route pour revenir et elle répondit avec un sourire confiant :

— Il aura pris le train le plus rapide.

Voilà mon salaire, voilà ce que mes livres m'ont rapporté. Tout ce que je pouvais faire pour elle ici-bas, je l'ai fait depuis mon enfance ; je plonge à travers les ans écoulés, et je ne puis voir que j'aie négligé la moindre chose.

On les enterra ensemble, le jour même qui était le soixante-seizième anniversaire de ma mère ; il y avait eu pourtant trois jours d'intervalle entre leurs morts. Le dernier jour, ma mère insista pour se lever et parcourir la maison. Les bras qui l'avaient tant de fois assistée en ce voyage familier étaient maintenant froids et morts, mais il y en avait d'autres à peine moins aimants, et elle chemina lentement d'une pièce à l'autre, comme pour des adieux, et dans la mienne elle dit :

— Les belles rangées de livres ! Et il m'a dit que chacun d'eux était mien, que tous étaient miens !

Et, dans la pièce de l'est, qui était sa grande gloire, elle dit d'une voix caressante :

— Ma chère jolie pièce de l'est !

Tout ce temps, elle semblait désirer quelque chose, mais celle-là était morte qui savait tous ses désirs : on lui montra maints objets, mais elle secouait la tête. Ils ne savaient pas alors qu'elle se mourait, mais ils l'escortèrent par le logis, pleins d'une obscure appréhension et, quand elle fut recouchée, ils s'aperçurent qu'elle s'affaiblissait beaucoup. Elle dit, une fois, avec empressement :

— Est-ce toi, David ?

Puis elle crut de nouveau entendre son père secouer la neige de ses gros souliers. Son désir de cette chose qu'elle ne pouvait nommer lui revint ensuite, et l'on connut enfin que ce qu'elle voulait, c'était la vieille robe de baptême. On la lui apporta, elle la déplia de ses mains tremblantes et triomphantes, et quand elle se fut assurée que la beauté virginale

de cette robe n'avait subi nulle atteinte, ses vieux bras l'entourèrent avec adoration et sur son visage parut l'ineffable et mystérieux éclat de la maternité.

Soudain elle dit :

— Quel est le petit qui est mort ?... Un de mes petits est-il mort ?...

Mais ceux qui la guettaient n'osaient point parler. Alors, très lentement, comme avec un effort de mémoire, elle répéta nos noms tout haut, dans l'ordre de nos naissances. Elle n'en omit qu'un seul, qui des dix aurait dû être le troisième, — le nom de celle qui reposait dans la chambre voisine, — mais, à la fin, après une pause, elle le dit et le répéta plusieurs fois, s'y attardant comme à la plus exquise musique, à son chant du cygne. Ce n'était pourtant qu'un nom très banal...

Ils s'aperçurent alors qu'elle se mourait. Elle les pria de replier la robe de baptême, l'œil redevenu presque vif pour les guetter qui la rangeaient, puis elle causa quelque temps de la longue et douce vie qui avait été la sienne et de Celui qui lui en avait accordé la grâce. Elle leur dit adieu à tous, et, finalement, tourna son visage du côté où sa mieux aimée avait dormi près d'elle, et, pendant plus d'une heure, elle pria... Ils ne distinguaient les mots que par moments et les derniers qu'ils entendirent furent « Dieu » et « Amour ». — Je pense que Dieu souriait en la rappelant à Lui, comme il lui avait souri tant de fois durant ces soixante-seize années.

Je la vis, étendue là, morte, et sa face était belle et sereine. Mais c'est dans l'autre chambre que j'entrai d'abord et c'est auprès de ma sœur que je tombai à genoux. Cette plénitude et cette perfection dévolues à une existence de femme, qui avaient été données à ma mère, elle ne les avait pas goûtées. Elle n'en voulut point à ce prix : « Je ne vous quitterai jamais, mère. — Je le sais bien, que tu ne me quitteras jamais !... » La violente joie de trop aimer est une terrible chose. La bouche de ma sœur était fermement close comme sur un grand vœu satisfait.

Et maintenant je reste ici-bas sans elles, mais j'ai foi que mon souvenir retournera toujours vers ces temps heureux,

non point pour les parcourir à la hâte, mais flânant de-ci de-là, tout comme fait ma mère à travers mes livres. Et si je dois moi-même vivre jusqu'au jour où l'âge obscurcira mon esprit et où le passé reviendra d'un vol silencieux comme celui des ombres nocturnes sur la route nue du présent, ce n'est pas, j'en jurerais, ma jeunesse qui m'apparaîtra, mais la sienne, — non pas un gamin cramponné aux jupes de sa mère et criant : « Attendez que je sois grand, et vous dormirez sur la plume ! » — mais une petite fille en robe rougeâtre et sarrau blanc qui vient à moi par les longues prairies, chantant toute seule, et, dans un cabas, portant le dîner de son père.

J. M. BARRIE

Traduit de l'anglais
par ROBERT D'HUMIÈRES

LE MÉDECIN FRANÇAIS

ET

LES CHINOIS

Les peuples d'Europe s'occupent de conserver et d'augmenter l'influence qu'ils peuvent avoir acquise en Chine. Selon leur caractère et leurs ressources, ils ont recours aux procédés les plus divers : l'Allemagne s'implante brutalement, en nation guerrière, l'Angleterre déploie toute son activité commerciale, le Japon et la Russie tendent à s'annexer des territoires, la France cherche avant tout à faire valoir ses idées : elle laisse à d'autres les démonstrations militaires qui ne peuvent qu'exagérer la haine et la défiance des Chinois, sans leur en imposer beaucoup dès que l'armée a cessé son œuvre effective.

Par nos mœurs, par notre politesse, par nos conceptions libérales, nous nous rapprochons plus des Chinois que toute autre nation occidentale, et il suffit de lire le livre récent[1] de M. Kou-Houng-Ming, secrétaire du vice-roi Chang-Chi-Toung, pour se rendre compte que nombre de lettrés apprécient à leur valeur notre esprit et les institutions auxquelles il a donné naissance. Il nous faut donc poursuivre dans la voie où nous nous sommes engagés. Nous devons fonder des écoles, ouvrir des cours de français comme l'a fait M. Blanchet, interprète de la légation de France à Pékin, appeler les étudiants chi-

1. *Papers from a viceroy's Yamen.* Shanghaï, 1901.

nois dans nos Universités. Il nous faut surtout multiplier dans les provinces les postes médicaux, le médecin pouvant être en Chine un agent de pénétration de premier ordre, ainsi que le montre un article du docteur Matignon, ancien médecin de l'ambassade française de Pékin, publié par les *Archives générales de médecine*. Cet article s'adressait à un public spécial ; je vais essayer d'en développer certains points en me servant de notes personnelles et d'observations particulières, recueillies durant mon séjour dans le Tchi-Li oriental.

***

Pendant l'hiver 1900-1901, les alliés occupèrent le port de Chin-Wan-Tao. Sis à trois cents ou trois cent cinquante kilomètres de Pékin à vol d'oiseau, Chin-Wan-Tao est l'endroit où l'on peut le plus aisément aborder, entre la frontière de Mandchourie et l'embouchure du Peï-Ho : libre même à l'époque des plus grands froids, ce port a une grande importance stratégique et commerciale. La France y possèdait des terrains gardés par un détachement de marins et par une compagnie d'infanterie coloniale. L'amiral Pottier en y plaçant un médecin n'avait pas seulement songé à nos troupes ; il avait donné pour consigne d'accueillir tous les indigènes qui se présenteraient à la visite, de leur donner les soins nécessaires, de provoquer même, autant que faire se pourrait, leur venue. Pour n'être pas entièrement comparable à ce qui fut tenté avec plein succès dans les grands centres, Pékin, Tien-Tsin, Han-Kéou, Choung-King, etc., cet essai n'en était pas moins très intéressant. Ici, le médecin européen n'avait pas, en effet, à s'adresser à des Chinois rompus aux façons occidentales, pliés aux habitudes de notre civilisation ; c'était parmi des populations neuves qu'il allait évoluer, au milieu de paysans, d'artisans, d'hommes laborieux et humbles, restés fidèles aux coutumes des ancêtres et à l'esprit des traditions : Chin-Wan-Tao n'a dans son entour que des villages de prolétaires à peine secoués par les événements de 1900. C'était sur ce peuple de travailleurs, éloignés du négoce international et des idées de « par delà les mers », que devait agir le praticien français.

Le docteur Creignou sut mener à bien sa tâche. Les habitants des petites villes et des bourgs voisins ne tardèrent pas à venir à lui et les résultats de son œuvre prouvèrent amplement l'excellence de l'idée qui l'avait inspirée. Il fut remplacé par le docteur Brunet, puis le poste français resta trois mois sans médecin. En décembre 1902, lorsque j'y arrivai, il ne restait de tant d'efforts que le souvenir : l'œuvre n'était pas seulement à continuer, il fallait en partie la ressusciter. Ignorant tout du pays, inconnu des gens qui le peuplaient, je n'eus, durant l'hiver, en fait de clients indigènes, que quelques coolies employés dans les détachements français. Tout me manquait pour aller plus loin, jusqu'à la possession des termes les plus usuels de la langue. Mais au bout de quatre mois, alors que je me prenais à désespérer, la situation changea.

Quelles furent les causes de ce revirement ? Peut-être la notoriété que me donna dans le pays la réduction — facile d'ailleurs — d'une fracture de jambe chez un coolie blessé en déchargeant un bateau. Peut-être fut-on prévenu dans les localités les plus proches par mon domestique chinois, car les Chinois engagés par les Européens tiennent beaucoup à la réputation de leurs maîtres, ne fut-ce que par vanité. Au service d'un médecin, ils entrent d'autant plus dans ses vues qu'ils peuvent acquérir un tour de main spécial leur permettant d'exercer, plus tard, pour leur propre compte.

D'autre part mes loisirs forcés m'avaient rendu faciles les promenades ; comme tous les officiers français, je ne craignais pas d'entrer chez le paysan, chez le boutiquier... Effarouchés d'abord, ces braves gens revenaient vite de leur surprise et de leur frayeur. Je sais bien toutes les objections qu'on peut faire à ce sujet ; les vieux chinoisants — diplomates ou ecclésiastiques — crieront à l'hérésie. La familiarité avec les Chinois, dit-on, c'est la perte de toute autorité sur eux ; la bonhomie française est le dernier des sentiments qu'ils peuvent comprendre. Vous vous départez de vos allures de supériorité, vous n'avez plus droit au respect, on ne croit plus à la valeur de votre protection. « Qui êtes-vous pour vous mêler au peuple, sinon quelque chose au-dessous de ce peuple même ? » Tenez le Chinois par la contrainte, faites-lui sentir sa bassesse, sinon,

la familiarité engendrera le mépris et un mépris gros de conséquences désastreuses.

Il s'en faut de beaucoup que ces remarques soient fausses ; pourtant il est des façons de se tenir qui imposent le respect aussi bien et mieux que la morgue et l'arrogance, d'autant que, ni par la morgue ni par l'arrogance, on n'atteindra jamais à la popularité. Or c'est un peu de popularité que je cherchais auprès de ces braves paysans que j'allais visiter. J'ai eu certainement à châtier des incorrections de langage ou de gestes, mais venant, dans la plupart des cas, de colporteurs ou de rouliers étrangers aux endroits que je fréquentais. Ma façon d'agir ne m'a donné aucun mécompte et je lui attribue au contraire une grande part du succès que j'ai obtenu. Des chiffres peuvent donner idée de ce succès. Avant la fin d'avril 1903, presque personne dans le pays n'avait eu recours à moi ; en octobre de la même année, lors de la venue à Chin-Wan-Tao de l'amiral Bayle, commandant en chef l'escadre d'Extrême-Orient, le relevé de mes notes donnait un chiffre de soixante-douze Chinois traités. La plupart avaient suivi le traitement jusqu'à guérison complète. Ajoutez à ce chiffre celui des malades soignés à domicile, et de ceux qui s'adressaient à moi lorsque je passais dans un village ou qui me demandaient une consultation lorsque je me reposais dans leur maison.

Je songeai alors à une institution plus durable et je résolus d'élever sur les terrains de la Marine une infirmerie destinée uniquement aux indigènes. Il ne s'agissait pas d'une installation luxueuse. Je fis faire une bâtisse à la chinoise, répondant aux simples besoins de mes clients nécessiteux, permettant à ceux qui venaient de loin de passer leurs nuits dans d'assez bonnes conditions, et où je garderais à ma portée ceux dont l'état plus grave demandait une surveillance plus sérieuse. Un cantinier chinois s'était chargé de l'ordinaire, dont le prix de revient était modique : pour ceux dont la maladie l'exigeait, j'y substituai le lait, les œufs, un régime spécial, toutes choses dont ils eussent été dénués chez eux. Encore que les fêtes du Kouo-Nien [1] aient constitué une espèce de saison

1. Les fêtes du Kouo-Nien ou nouvel an chinois durent près de vingt jours. Pendant ce temps toutes les affaires sont suspendues et l'on ne songe pas plus aux soins à donner aux malades qu'au commerce ou à l'agriculture.

morte, trente-cinq individus ont été traités à cette infirmerie pendant le premier trimestre 1904; les uns n'y sont venus qu'en consultation, d'autres y sont demeurés longtemps. L'institution a donc répondu à ce que j'attendais d'elle et l'amiral Bayle a bien voulu, dès le début, approuver mon initiative.

Pour réussir, il ne m'a pas suffi d'attendre, de laisser le mouvement se dessiner; j'ai dû en partie le provoquer, payer de ma personne et avoir recours à la propagande. Je ne cache pas que j'ai fait de la réclame : je remets en effet aux gens que je reçois des fiches — soi-disant cliniques — où j'ai fait écrire en chinois que le médecin français de Chin-Wan-Tao donne tous les jours gratuitement ses soins à ceux qui les demandent. Au cours de mes promenades, j'ai pris l'habitude de m'arrêter dans les villages, quand je le puis, à l'ombre d'un arbre en été, dans une case quelconque en hiver. Je suis bientôt entouré d'un cercle de curieux qui se pressent, qui encombrent l'endroit où je me tiens. Ils se mettent à bavarder; ceux qui me connaissent renseignent les autres sur ma profession et sur ma nationalité, et, s'il y a quelqu'un qui sente le besoin de se confier à moi, lorsque je me lève pour partir, — jamais avant, — il se décide à me dire son mal, à réclamer un remède; après quoi, tel autre, qui ne pensait pas à me consulter, le fait, encouragé par l'exemple du premier. Dans un village de la montagne, nous avons, le commandant du poste de marins et moi, une petite maison qui nous sert d'abri pour la nuit quand nous excursionons. Chaque fois que j'y passe, je vois les malades, les enfants qu'on m'apporte.

Le Chinois d'ailleurs aime à se plaindre et il est très heureux de trouver quelqu'un pour écouter ses plaintes. On a souvent parlé de sa faible réactivité nerveuse, de sa moindre sensibilité à la douleur, et il est vrai que j'ai pu faire des incisions assez profondes ou des coaptations de fractures sans que le patient indiquât par un mouvement qu'il eût mal; mais à côté de cette résistance à la douleur, les jaunes montrent une grande préoccupation de leurs bobos les plus légers; ils scrutent leur estomac, leur poitrine, ils font jouer leurs membres pour tâcher d'y découvrir une irrégula-

rité de fonctionnement. J'avoue même avoir été souvent gêné de leurs questions : à les repousser simplement, je risquais de faire des mécontents, ce qu'en ma situation je m'efforçais d'éviter ; m'embarrasser d'eux était inutile, nuisible même puisqu'ils me prenaient mon temps au détriment de ceux qui étaient réellement souffrants. J'ai dû, bien des fois, m'en tirer par des distributions d'aqua simplex à prendre par doses fractionnées pendant un certain nombre de jours, ce qui m'assurait la paix et ne compromettait en rien la santé de ces Argans du Céleste Empire.

Je n'ai pas que des humbles dans ma clientèle ; bien que les fonctionnaires du pays soient d'un rang peu élevé, il y en a d'instruits et policés. Où se trouvent des Européens, le gouvernement de l'impératrice douairière a généralement placé soit d'anciens officiers de marine, soit des hommes connaissant l'Europe, beaucoup d'entre eux pour y avoir séjourné. Renseignés sur la valeur de leurs thérapeutes nationaux, ils s'adressent de préférence aux médecins étrangers, et les mandarins locaux les imitent. Être appelé auprès d'eux m'a fortement servi, car leurs faits et gestes sont épiés par leurs administrés ; la guérison de leurs moindres maux a plus de retentissement que n'importe quelle autre cure.

Dans la zone circonscrite où mon action s'est étendue, j'ai vu progressivement tomber la crainte et la défiance : en prenant les habitants par l'intérêt, j'usais du meilleur moyen de vaincre leurs autres sentiments. Il faut bien se convaincre qu'en Chine l'intérêt est à l'origine de toute décision. Être soigné gratuitement entraîne tous les êtres humains qui peuplent le vieil empire du Milieu, surtout s'ils se sont rendus compte qu'ils ont plus de chances d'être guéris par le médecin européen et plus vite que par les remèdes de bonne femme ou par les pratiques du rebouteux. Ils voient, de ce fait, diminuer le nombre des jours de chômage, des jours morts où ils ne peuvent rien gagner. Le paysan s'en soucie moins ; il n'est tenu à la tâche qu'à des époques bien déterminées ; le reste du temps, il n'a qu'à se laisser vivre. Mais les ouvriers, auxquels leur labeur quotidien peu rémunéré ne donne l'existence assurée que si les jours de travail sont nombreux, ne sont pas sans y attacher d'importance. Peut-être au début

accueillent-ils le médecin en dissimulant mal une pitié dédaigneuse pour le métier de dupe qu'il fait; mais, bientôt, cessant d'envisager ce qu'il peut perdre, ils ne considèrent que ce qu'ils ont à gagner.

Je reconnais qu'il reste des préjugés indéracinés contre lesquels la lutte sera longue. Le succès que j'ai obtenu est relatif; mais les malades que j'ai guéris, ceux surtout chez lesquels n'est restée aucune trace de faiblesse morbide, ont en moi une foi très marquée. Ils me font de grandes démonstrations respectueuses lorsque je passe dans leur village. Un vieillard que j'ai soigné pour des ulcères variqueux de la jambe me fait, quand il me voit, le grand Keu-to[1] : il appelle ses amis, leur montre les cicatrices de ses plaies et leur vante mon savoir. Une femme, que j'ai traitée pour une congestion du foie, m'amène les malades plus timides, qui n'osent pas, au début, venir me trouver. Un indice plus net de l'influence que j'ai acquise est la facilité avec laquelle on m'ouvre les maisons, on m'admet au foyer. J'ai pénétré dans la famille : les femmes ont consenti à se laisser examiner, or la Chinoise éprouve toujours beaucoup de répulsion pour l'Européen; les superstitions dont elle a été entourée dès son enfance la dominent; l'étranger reste pour elle un diable, et elle se sauve devant lui comme une paysanne de Bretagne fuirait devant l'être en qui elle verrait un suppôt de Satan. J'ai vu diminuer cette frayeur, et, de l'avis de gens autorisés, c'est déjà beaucoup d'en être arrivé là.

Il ne faut pas oublier qu'en Extrême-Orient nous nous heurtons au parti-pris de toute race contre une autre race, plus fortement accentué peut-être chez la race jaune qui nous retourne l'épithète de barbare que nous avons trop de tendance à lui appliquer. Un Chinois ne m'a pas caché sa manière de penser : « Le docteur, disait-il, est pour les Européens, pas pour nous. Il n'y a rien de commun entre les Français et les Chinois; le docteur ne peut rien pour ceux-ci. »

Quand ils se remettent entre mes mains, il leur reste toujours une hésitation; elle se fait moins perceptible, mais elle n'a pas entièrement disparu. Récemment encore, se pré-

1. Keu-to : prosternation jusqu'à terre, signe de profond respect.

sentait à ma visite une femme atteinte de pleurésie grave. J'offrais immédiatement de la garder dans mon infirmerie. Son mari qui l'accompagnait refusa, puis — timidement — il me proposa de l'envoyer tous les matins et de la faire reprendre tous les soirs; ils habitaient à près de dix kilomètres et je laisse à penser l'effet qu'eût produit, sur une personne ayant près de deux litres de liquide dans la plèvre, un tel chemin fait deux fois chaque jour, par un froid intense et par des routes impossibles!

J'ai pu me convaincre également que j'avais à lutter contre des superstitions tenaces. La pagode, le bonze, le devin gardent en Chine toute leur autorité; les médecins savent qu'il en est à peu près de même dans beaucoup de campagnes françaises; mais le paysan du Tchi-Li manque rarement de s'adresser avant tout aux pouvoirs occultes. Bien plus, s'il a recours au médecin étranger, c'est qu'il le croit un thaumaturge capable de le guérir, en peu de jours, de maux vieux de plusieurs années ou incurables. Le plus grand nombre de mes malades ont suivi le traitement avec persévérance; mais d'autres ne sont généralement pas venus plus d'une fois; non soulagés dans les premières vingt-quatre heures, ils n'avaient pas ce qu'ils avaient cherché. Un vieillard presque aveugle voulait recouvrer tout de suite la vue; un dyspeptique était désappointé de ne pouvoir digérer le lendemain comme avant sa maladie; un avarié reculait devant le traitement à continuer pendant de longs mois.

*
* *

Donc l'œuvre est encore à ses débuts, les résultats sont loin d'être définitifs et il y faudra la sanction du temps. Il faut s'assurer le concours des circonstances, bien pénétrer le genre de vie des habitants de la province, s'inspirer de leurs besoins, savoir ce qui peut leur venir en aide, ce en quoi l'on ne peut rien pour eux. Le problème qui prime tous les autres est celui de l'hygiène; dire les conditions dans lesquelles le peuple vit en Chine, c'est expliquer les difficultés que peut y rencontrer à chaque pas le médecin.

Les maisons du Tchi-Li oriental sont loin d'avoir ce « quel-

que chose de gai, de propret, de léger » que l'on veut bien trouver aux maisons chinoises; celles que j'ai vues partout sont — à de très rares exceptions près — tristement misérables. La pièce, dans laquelle on entre, montre dans un coin le fourneau bas et rudimentaire sur lequel se place la marmite; dans un autre coin, le bahut où l'on serre les nippes et les provisions. De chaque côté s'ouvre, tendue de vieux morceaux d'étoffe, la porte d'une chambre. Dans chaque chambre, tout le mobilier se réduit, ou à peu près, au kang, lit de camp en maçonnerie que couvrent des nattes et des couvertures crasseuses et où l'on s'assied, où l'on se couche, où l'on mange, où l'on fait tout. Sous le kang, on allume des herbes sèches, râclées péniblement dans la plaine, et, pour mieux lutter contre le froid sec et mordant de l'hiver, on y adjoint un réchaud où brûlent des morceaux de charbon, viciant l'air, l'empoisonnant d'oxyde de carbone.

A travers le papier collé sur la fenêtre grillagée, vient un jour gris qui rend plus grise encore cette chambre où s'accumule la poussière : c'est sombre, lamentable et malsain. Les gens s'entassent là dedans et les épidémies s'y développent avec rapidité. A Tien-Shan-Ying, je suis entré dans une case où couchaient peu de jours auparavant sept enfants; trois d'entre eux avaient été enlevés par une grippe à forme infectieuse, un quatrième s'y mourait, un autre subissait les premières atteintes du mal et personne n'avait songé à l'enlever de là, non plus que les deux autres survivants. Serrés contre ce taudis, d'autres taudis semblables recevaient le germe mortel.

L'alimentation ne le cède en rien à l'habitat; peu ou pas de viande, de la bouillie de millet, des oignons, quelques légumes verts en été, des choux conservés en hiver, des pâtes quelconques, voilà de quoi se nourrissent les paysans et les ouvriers, quel que soit leur genre de vie. A cela, s'adjoint une saleté indicible, surtout dans les vêtements, avec, comme conséquence, toutes sortes de maladies de peau. Les bandes serrant le pantalon aux chevilles gênent le cours du sang, amènent le développement des varices et de tout ce qui peut les compliquer. Les rues, les chemins et la campagne sont le dépotoir commun, nettoyé lentement par les porcs et par les

chiens. Ceux-ci, aggressifs et méchants, laissés à l'abandon, sont réellement dangereux ; les cas de rage ne sont pas rares. Les puits, sans margelle, sont tous plus ou moins contaminés et la dysenterie sévit partout, ainsi que la typhoïde. On trouve près des montagnes toutes les conditions requises pour le développement du goître. Au nord d'Young-Ping-Fou notamment, les individus goitreux se rencontrent dans une proportion de près d'un pour quatre.

A ce manque d'hygiène, il n'y a rien à opposer. Il est la conséquence d'un genre de vie immuable depuis des siècles. On doit seulement, chaque fois qu'on le peut, enlever les malades à leur milieu, les mettre en bonne voie de guérison. Le rôle prophylactique du médecin est insignifiant : il peut essayer d'enrayer les maladies, non de les prévenir. D'ailleurs la race est douée, malgré tout, d'une vitalité remarquable; les naissances nombreuses comblent les vides faits par les épidémies. Les individus qui ont échappé aux épreuves de la première enfance demeurent jusqu'à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans robustes et résistants. C'est que le climat est parfaitement salubre[1], malgré la rigueur de certaines saisons; dans la campagne, le vent qui souffle sans cesse atteint partout les miasmes et en atténue la virulence; en tout état de cause, il fait aux paysans des poumons sur lesquels la tuberculose a peu de prise.

C'est sans heurter les idées de ce peuple qu'il faut trouver les moyens d'alléger ses misères et de lui apporter un peu de bien-être. D'abord ne jamais négliger les petites choses! La guérison d'une rage dentaire ou d'un furoncle peut faire un heureux, et l'on aura souvent à user de la médecine élémentaire, de celle qui ne va pas plus loin que le traitement d'un tourniole ou d'un coryza, choses peu graves, mais gênantes et dont on est bien aise d'être débarrassé.

Il ne faut pas manquer d'agir « à la chinoise », comme disent les missionnaires, chaque fois que cela est possible. Poudres à prendre dans une tisane, médicaments administrés

1. Étant donnée la salubrité du climat, on avait songé à installer sur la presqu'île de Chin-Wan-Tao un sanatorium destiné au personnel diplomatique, aux malades du corps d'occupation en Chine, de l'escadre de l'Extrême-Orient et même des troupes d'Indo-Chine.

par doses fractionnées sont choses que mes clients acceptent volontiers. Je ne les ai jamais vus effrayés par la seringue de Pravaz qu'ils prennent pour un appareil perfectionné d'acupuncture[1]; j'ai pu faire des injections hypodermiques, entreprendre le traitement de goîtres par les injections interstitielles d'iode, ponctionner des pleurétiques, sans que les patients se soient doutés que j'agissais autrement que d'après leurs méthodes nationales. Parmi ces méthodes nationales, il faut ranger également l'inoculation préventive de la variole, qui est pratiquée en Chine depuis des siècles; la plupart des gens reconnaissent néanmoins la supériorité du procédé européen. Une épidémie de variole née en Mongolie pendant l'hiver 1903-1904 a gagné progressivement le nord du Pe-Tchi-Li et j'ai été souvent sollicité de vacciner les enfants.

Dans les provinces du nord, d'ailleurs, on a beaucoup à traiter les maladies d'enfants. Il peut paraître surprenant à nombre de personnes qu'en Chine, tout comme en France, les parents aient l'attention éveillée par une criaillerie de bébé; grâce aux annales de la Sainte Enfance nous sommes habitués à nous figurer les petits Chinois jetés aux pourceaux[2]! Le cas d'abandon sont bien rares, je crois, et, si les mères ne sont pas, comme chez nous, sans cesse attachées au berceau de leurs petits, elles les élèvent courageusement, leur portent souvent grande affection et sont prêtes à s'inquiéter de la moindre indisposition qui les atteint.

Qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes, je dois, en passant, insister sur la nécessité où se trouve le médecin européen en Chine de surveiller étroitement la façon dont les remèdes qu'il donne sont pris et de ne jamais confier à personne des substances toxiques. J'ai souvent été à même d'observer que les Chinois laissés à eux-mêmes prennent les médicaments sans tenir aucun compte des recommandations qu'on leur a faites. De plus, tout ce qu'il y a d'oisifs dans le village vient s'enquérir de ce que j'ai dit, de ce que j'ai fait, et chacun,

1. L'acupuncture est, depuis la plus haute antiquité, l'un des principaux moyens curatifs utilisés par les médecins chinois.

2. Ce qui reste certain, c'est que les enfants n'ayant pas droit aux honneurs funéraires ne sont pas ensevelis. Après leur mort, on les enveloppe dans une natte et on les expose au hasard dans la campagne.

pour compléter sa documentation, boit une gorgée de la potion, examine, flaire, goûte le contenu des paquets déchiquetés. J'en suis arrivé à ne plus entreprendre un traitement sérieux qu'autant que l'intéressé peut venir chaque jour à l'infirmerie chercher les remèdes ou que je puis les confier à une personne sûre.

Pour les pansements externes, c'est bien pis encore ! Je surprends journellement mes malades hospitalisés défaisant leurs bandages pour savoir ce que j'ai mis sur leurs plaies. Ceux que je ne garde pas près de moi démontent tout, dès qu'ils sont rentrés chez eux, et discutent avec leur entourage sur la nature de chaque chose. Je n'ai jamais vu revenir un blessé à ma visite sans que l'appareil appliqué ait subi des remaniements plus ou moins fantaisistes. Ce n'est donc qu'avec peine et qu'à force de patience qu'on arrive à des résultats heureux, surtout quand il s'agit d'affections portant sur des organes délicats, sur l'œil par exemple. Or les maladies d'yeux sont fréquentes parmi les habitants des provinces du nord ; l'atmosphère enfumée des maisons, les tourbillons de poussière soulevés par le vent jaune les exposent aux conjonctivites, autant que leur tempérament générique les met sous le coup de la cataracte et des opacités de la cornée. J'ai pu, en certains cas, arrêter la marche d'une lésion grave, la faire rétrocéder et ces guérisons ont fait beaucoup d'impression sur le malade et sur son entourage.

J'ai remarqué que la plupart des indigènes ont de bonnes dents; mais ils sont très sensibles aux moindres souffrances qu'elles peuvent leur occasionner et ne manquent pas de venir réclamer soit un pansement anesthésique, soit l'avulsion d'une molaire cariée. On doit se munir de tout ce qui est nécessaire à la pratique de la chirurgie courante. On dit que les Chinois répugnent à toute amputation, que le sacrifice d'un membre est considéré par eux comme un crime envers la famille... Mes observations personnelles m'inclinent à croire que ces allégations sont exagérées. Le Chinois n'aime pas à se mettre sous le couteau : il a une grande crainte de la mutilation, aussi m'en suis-je tenu tant que je l'ai pu à la méthode de conservation. Mais survienne un accident — et cela n'est pas rare avec l'insouciance des races jaunes — on doit

agir. Abandonné à lui-même le blessé succomberait, tout le monde le sait bien, et j'ai vu des coolies qui m'apportaient un de leurs camarades ayant la jambe écrasée, hocher la tête en disant leur certitude de le voir mourir. En ces conditions, on n'a qu'à marcher de l'avant sans crainte; c'est une chance à tenter, et je l'ai tentée à plusieurs reprises, tout démuni que je fusse, seul avec un infirmier, obligé d'improviser tout avec lui, sans aucune des ressources qu'offre la salle d'opération d'un hôpital de petite ville de province. Les résultats heureux que j'ai obtenus ont fait beaucoup pour moi. De tout le bien d'ailleurs qu'avait fait le docteur Creignou, ce qu'on se rappelle le plus dans le pays, ce sont les opérations qu'il a réussies dans les mêmes circonstances. Je n'ai jamais hésité à agir comme si j'étais en face d'un Français et j'ai toujours vu le Chinois se soumettre sans récrier. Je ne conteste pas qu'il en ait été autrement naguère ; mais le Chinois s'est modifié. A remonter la série des auteurs qui ont parlé des refus qu'il opposait aux opérations [1], on voit que c'est depuis que les médecins européens ont commencé à exercer en Chine que cette opposition est devenue moindre : elle est presque complètement tombée dans ces dernières années.

L'évolution est commencée; il s'agit de l'achever et, autant que possible, à notre profit. Malgré les hôpitaux méthodistes fondés par les Anglais et les institutions allemandes chaque jour plus nombreuses, la France est encore en trop bonne posture pour se laisser dépasser. Il faut poursuivre l'œuvre avec ténacité d'autant que c'est dans un avenir peut-être lointain qu'elle pourra donner des résultats appréciables. Si l'intérêt primordial est de maintenir les postes médicaux déjà existants et de leur fournir les moyens de s'asseoir solidement, il faut, pour donner à l'entreprise toute sa valeur, en créer de nouveaux, en mettre en pleine Chine, et faire du médecin le véritable éclaireur de notre pénétration. Quelque disséminés que soient ces établissements dans un aussi vaste empire, ils n'en seront pas moins des centres de propagande pour nos idées. Là où pénétrera le médecin français, il pourra parler

1. Par exemple : le docteur Prassetsky, membre d'une mission russe en Chine, en 1874.

de son pays; par sa conduite, par ses actes, il montrera la France apportant à tous le bien-être et les bienfaits d'une vie meilleure.

Pour agrandir sa sphère d'activité, qu'il groupe autour de lui des élèves [1], comme le préconise le docteur Matignon. Les Chinois font des infirmiers excellents en tous points, soigneux, patients, consciencieux. Sans songer à faire de ceux qu'il voudra instruire de véritables docteurs, que notre médecin leur donne des notions pratiques leur permettant de soigner les maladies courantes. Imprégnés de ses idées, ils les feront, plus aisément que lui, admettre de leurs congénères. Ce n'est pas que le peuple chinois doive jamais prendre notre mentalité, notre caractère, mais il suffit que nous montrions à lui sous un jour tel que la vue d'un Français n'éveille pas chez lui, comme aujourd'hui la vue de tout Européen, des sentiments de haine ou tout au moins de mépris. Le but de ces missions pacifiques et humanitaires est de développer dans l'Empire du Milieu une sorte de sympathie pour nous et, par ce moyen, de l'ouvrir à notre politique, à notre industrie, à notre commerce. Nous poursuivrons ainsi dans l'Extrême-Orient notre œuvre traditionnelle de civilisation et de fraternité.

DOCTEUR P. RICHARD
Médecin de la Marine.

1. La direction de l'école de médecine de Tien-Tsin a été confiée par le gouvernement chinois à des médecins français.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

L'AMI DU MÉNAGE

PERSONNAGES

DORMOY. HENRIETTE.
VERLAIN. SOPHIE.

SCÈNE I

VERLAIN, puis SOPHIE.

Verlain est installé à sa table de travail. Il lit, il lève la tête, frileux, regarde la cheminée où achèvent de se consumer les débris croulants d'un feu de bois.

VERLAIN, *de mauvaise humeur.* — Le feu est encore éteint ! *(Il sonne : entre Sophie.)* Le feu est éteint.

SOPHIE. — Naturellement..., si monsieur ne remet pas de bûches.

VERLAIN, *bougon.* — Je n'y ai pas pensé : je n'ai pas le temps, je travaille... Mais vous auriez pu venir vous rendre compte.

SOPHIE. — Monsieur trouve toujours qu'on le dérange.

VERLAIN. — Parce que vous faites du bruit. Vous ne savez pas être là sans qu'on vous voie, entrer et sortir avec discrétion.

SOPHIE, *légèrement.* — On voit que monsieur a été gâté.

VERLAIN. — Qu'est-ce que vous dites ?

SOPHIE. — On voit que monsieur a été... marié. Monsieur a des tas d'exigences... Ça se voit tout de suite qu'il a été mal habitué... Sale feu, qui ne prend pas !... J'avais deviné, le premier jour, avant que le concierge m'ait raconté...

VERLAIN, *entre ses dents.* — Vous le remercierez de ma part, le concierge.

SOPHIE. — Il aime beaucoup monsieur.

VERLAIN, *résigné.* — Je n'en doute pas.

SOPHIE, *continuant.* — Il m'a dit la chose en trois mots... que monsieur avait divorcé, il y a un an, parce que madame l'avait...

VERLAIN. — Oui, oui, je sais.

SOPHIE. — Je demande pardon à monsieur si je lui rappelle de tristes souvenirs... mais je plains monsieur de tout mon cœur : moi aussi, j'ai été comme monsieur.

VERLAIN, *distraitement.* — Vous avez été mariée?

SOPHIE. — Non monsieur : j'ai été trompée. *(On sonne.)*

VERLAIN. — Vous avez entendu? On a sonné.

SOPHIE. — J'y vais, monsieur.

VERLAIN. — Si l'on me demande, je n'y suis pas.

SOPHIE. — Bien, monsieur. *(Elle sort.)*

VERLAIN, *seul.* — Encore une qui ne traînera pas ici!... *(Sophie rentre.)* Qu'y a-t-il encore?

SOPHIE. — J'ai dit que monsieur n'y était pas. Alors, ce monsieur a demandé madame.

VERLAIN. — Comment, « madame »!...

SOPHIE, *d'un air fin.* — J'ai dit que madame n'y était pas, bien sûr!... Ce monsieur a insisté... Il a vu le chapeau de monsieur dans l'antichambre, et il m'a priée de retourner voir si monsieur n'y était vraiment pas.

VERLAIN. — Je vous ai dit que non... pour personne.

SOPHIE. — Voici la carte.

VERLAIN, *étonné.* — Étienne Dormoy!... Comment! Dormoy!... *(Il se lève.)*

SOPHIE. — C'est un monsieur très bien, très poli...

VERLAIN. — Dormoy à Paris! *(De la porte).* C'est toi, mon vieux, entre donc, entre vite.

SCÈNE II

VERLAIN, DORMOY, SOPHIE.

DORMOY. — Tu me pardonnes d'avoir forcé ta porte?

VERLAIN. — Ah! mon vieux Dormoy!...

SOPHIE, *les laissant.* — Il me plaît, celui-là!

SCÈNE III

VERLAIN, DORMOY.

VERLAIN. — Mon vieux, mon vieux! ça me fait plaisir de te revoir... Montre un peu... viens là... tu n'as pas changé...

DORMOY. — Toi non plus.

VERLAIN. — Oh! moi!...

DORMOY. — Mais non, mais non...

VERLAIN. — Ah! je suis content que tu sois revenu!... tu me rajeunis de deux ans... Quelle idée aussi, imbécile!... te faire charger d'une mission et partir, du jour au lendemain, pour le centre de l'Afrique!... Quand es-tu rentré?

DORMOY. — Ce matin... Ma première visite est pour vous... Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes lettres?

VERLAIN. — C'était trop loin... Puis, j'ai eu des ennuis depuis ton départ... je t'expliquerai...

DORMOY. — Mon pauvre vieux!...

VERLAIN. — A partir d'aujourd'hui, on ne se lâche plus, nous deux... Nous allons en faire des petites fêtes, va!... Ah! je suis content que tu sois revenu.

DORMOY. — Ta femme va bien?

VERLAIN, *détaché*. — Je pense qu'elle va bien.

DORMOY. — Elle est sortie?... On ne peut pas la voir?...

VERLAIN. — Pas ici...

DORMOY. — Comment, pas ici?

VERLAIN, *gravement*. — Nous nous sommes quittés, ma femme et moi...

DORMOY, *suffoqué*. — Non?

VERLAIN. — Sérieusement... Nous avons divorcé.

DORMOY. — Divorcé!... Tous les deux!... Voyons... c'est impossible!...

VERLAIN. — Je t'assure...

DORMOY. — C'est fou, ce que tu me dis là!... Divorcé!... Mais non, je ne te crois pas... D'abord, si c'était vrai, tu me dirais ça autrement... tu n'aurais pas un air si tranquille!...

VERLAIN. — Qu'est-ce que tu veux?... il y a un an!

DORMOY. — Voyons, voyons... tu te moques de moi... Ce n'est

pas possible!... Pourquoi auriez-vous divorcé? *(Silence gêné de Verlain.)* Tu la trompais?

VERLAIN, *indigné.* — Moi?

DORMOY. — Alors?...

VERLAIN. — Oui, mon vieux.

DORMOY. — Elle te trompait!

VERLAIN. — Énormément.

DORMOY. — Jamais de la vie! C'est absurde!

VERLAIN, *doucement.* — Je t'assure.

DORMOY. — Mais non!... je connais ta femme, tu penses bien : c'est la plus honnête, la plus loyale... Il y a là-dessous quelque malentendu. Tu as été dupe, elle a été victime.

VERLAIN. — J'ai été... je l'ai été, là!... je l'ai vu... Et le commissaire de police, lui aussi, l'a vu... Croiras-tu le commissaire de police?... croiras-tu le jugement du tribunal!... *(Un temps.)*

DORMOY. — Tu l'avais suivie, tu te méfiais?

VERLAIN. — Tu sais bien que je n'étais pas jaloux, pas même de toi qui passais tes journées à la maison... Non! j'avais confiance! Il a fallu cette lettre, l'éternelle lettre d'un « ami qui vous veut du bien... » Si je savais qui, celui-là!...

DORMOY. — Tu as cru à la dénonciation d'une lettre anonyme?

VERLAIN. — J'y ai cru sans y croire... Qu'est-ce que tu veux? ma femme était sortie quand j'ai reçu la lettre : la lettre indiquait un nom et une adresse... avec des détails très précis!... Il faisait un temps à se promener... justement, je ne savais pas quoi faire...

DORMOY. — Aussi, toi, tu ne fais jamais rien!

VERLAIN. — Ce jour-là, j'ai eu tort... *(Un temps.)*

DORMOY. — Qui était... le monsieur?... Un de nos amis?

VERLAIN. — Non, n'importe qui... pas même un parent de ma femme... un monsieur Lambert, un inconnu!

DORMOY. — C'était un hasard, un épouvantable hasard!

VERLAIN, *simplement.* — Deux fois par semaine, depuis deux ans!

DORMOY, *après un temps, comme abruti.* — Ça fait deux cent huit fois!... c'est effrayant!

VERLAIN. — C'est comme ça.

DORMOY. — Non, tu as beau dire, je ne peux pas y croire... Ta femme, Henriette!... car enfin elle t'adorait...

VERLAIN. — La preuve...

DORMOY. — Si, elle t'adorait!... Tu ne te doutes pas comme elle

t'adorait... *(Confidentiel.)* Je peux bien te l'avouer maintenant, je lui ai fait la cour, moi, à ta femme, et une vraie cour...

VERLAIN. — Oui, je sais, elle me racontait... Tu ne lui plaisais pas, voilà tout.

DORMOY. — Si, je lui plaisais, je lui plaisais même beaucoup... Seulement, elle était honnête, foncièrement honnête... Je la vois encore sur ce divan... je la suppliais tous les jours... oui, mon vieux, je te demande pardon, mais je la suppliais, et je lui disais des tas de choses, tout ce qui pouvait la troubler, et je la troublais... Seulement, alors, elle se levait et, une fois levée, c'était à refaire...

VERLAIN. — Avec toi, elle a été parfaite.

DORMOY. — Non, tu as beau dire, elle t'aimait... Puisque je te jure qu'elle t'aimait!... J'ai parlé de toi avec elle, tu comprends!... Ça finissait même toujours comme ça, nos conversations sur le divan.

VERLAIN. — Mon pauvre vieux!

DORMOY. — Et puis, ça se voyait, son attachement, sa tendresse, sa joie de te gâter!... Ce que j'ai été jaloux de toi!... c'est même pour ça que je suis parti.

VERLAIN. — Tu l'aimais tant que ça?

DORMOY. — Oui, mon vieux!...

VERLAIN. — Tu vois, il ne faut pas m'en vouloir.

DORMOY. — Qu'est-ce qu'elle devient?

VERLAIN. — Je ne l'ai pas revue depuis la confrontation obligatoire avant le divorce, dans le cabinet du président... Devant le président, elle a essayé de me parler; mais j'ai refusé de rien entendre. Depuis, elle m'a écrit cinq ou six fois: je retourne les lettres sans les lire.

DORMOY. — Oh!...

VERLAIN. — Tiens, en voilà une, justement, que je viens de trouver en rentrant... tu vois, intacte.

DORMOY. — Tu n'es pas curieux!

VERLAIN. — Celle-ci repartira ce soir, comme les autres.

DORMOY. — Elle est peut-être malade!

VERLAIN. — Je ne suis pas médecin.

DORMOY. — Ne crâne donc pas tant!

VERLAIN. — Je ne me fais pas plus fort que je ne suis... on a beau être fort, on n'est pas fort!... j'ai beaucoup souffert, je souffre encore, je suis souvent triste.

DORMOY. — Elle te manque.

VERLAIN. — Je tâche d'y penser le moins possible, j'essaie d'en

parler légèrement... mais la vie a changé ici... il fait tout le temps froid depuis qu'elle n'y est plus... Me voilà redevenu garçon!... Je m'étais marié pour ne plus être seul : j'étais habitué, « mal habitué », comme dit ma bonne... puis, on n'oublie pas en un jour... puis, je l'aimais bien... c'est idiot ce qu'elle a fait !

DORMOY. — A qui le dis-tu !...

VERLAIN. — Ne fais pas attention... tiens, je suis ridicule !... mais aussi tu me rappelles trop de choses... Tu te souviens, avant ton départ, on dînait ici tous les soirs... elle nous trompait déjà, mon vieux !... Et dire qu'on était heureux tout de même !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, SOPHIE.

VERLAIN, *agacé*. — Quoi? qu'y a-t-il encore?

SOPHIE. — Monsieur, c'est une dame.

VERLAIN. — Une dame?... qui?

SOPHIE. — Je ne sais pas, monsieur : elle a refusé de donner son nom, elle a dit que ce n'était pas la peine.

VERLAIN. — C'est cette dame qui vient quelquefois?

SOPHIE. — Oh ! non, monsieur : celle-là, je la connais... je ne sais pas son nom, mais je la connais... Celle-ci n'était pas encore venue... c'est une nouvelle.

VERLAIN, *à Dormoy*. — Qu'est-ce que tu fais?

DORMOY. — Je m'en vais.

VERLAIN. — Attends donc! *(A Sophie.)* Cette dame..., c'est une dame?

SOPHIE. — Sûrement, monsieur, une vraie dame... à peu près dans mes âges, vingt-quatre, vingt-cinq ans... elle a une voilette et une robe sombre, mais c'est une personne très bien..., très bien faite.

VERLAIN. — Vous n'avez pas dit que je n'y étais pas?

SOPHIE. — Je l'ai dit sans le dire. D'ailleurs, cette dame a insisté... Je ne cacherai pas à monsieur qu'elle a vu le chapeau de monsieur dans l'antichambre.

VERLAIN. — Enlevez-le donc, cet idiot de chapeau !

SOPHIE. — Cette dame tient beaucoup à voir monsieur : elle dit que, si monsieur est sorti, elle n'est pas pressée, elle attendra.

VERLAIN. — Demandez-lui ce qu'elle veut.

SOPHIE. — Bien, monsieur. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

VERLAIN, DORMOY

VERLAIN. — Qu'est-ce que c'est encore, cette histoire-là?

DORMOY. — Gentille, ta bonne!

VERLAIN. — Elle parle tout le temps : elle m'agace.

DORMOY. — Elle est jolie.

VERLAIN. — Je n'en suis pas là!

DORMOY. — Toi, au fond, tu es comme moi, tu regrettes ta femme. *(Verlain hausse les épaules sans répondre.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, SOPHIE

SOPHIE. — Cette dame n'a rien voulu me dire, mais elle a écrit.

VERLAIN, *regardant l'écriture.* — Ah! non!... *(Il lit.)* C'est plus fort que tout!... *(Il tend le papier à Dormoy.)* Tiens, regarde! *(A Sophie.)* Dites à cette personne que je n'y suis pas, que je n'y suis jamais, que je voyage... Dites ce que vous voudrez... ça m'est égal... mais je n'y suis pas...

SOPHIE. — Bien, monsieur.

DORMOY, *vite et bas.* — Tiens-toi devant cette fille!

SOPHIE, *à part.* — Ça, c'est madame. *(Elle sort).*

SCÈNE VII

VERLAIN, DORMOY

DORMOY, *vite.* — Tu ne vas pas la laisser partir!... tu ne peux pas, tu n'as pas le droit.!...

VERLAIN. — Comment donc!

DORMOY. — Écoute!... sérieusement...

VERLAIN, *emporté.* — Non, non, non, non!... Dire qu'elle est là! qu'elle a osé!... Cette femme chez moi!... Elle n'est pas fière!... Qu'est-ce qu'on va dire dans la maison?... le concierge!... *(Plus calme.)* Tiens, allons-nous-en... sortons, marchons, ça me fera du bien... veux-tu? allons-nous-en... *(Il se laisse tomber sur une chaise.)*

DORMOY. — Tu aurais mieux fait de la recevoir.

VERLA , *vexé*. — Est-ce que je lui demande quelque chose?... Je lui ai marqué bien nettement, en lui retournant toutes ses lettres, que je ne voulais rien savoir d'elle, qu'elle était pour moi maintenant comme si elle n'existait pas, comme si elle n'avait jamais existé...

DORMOY. — Je t'assure, tu aurais dû prendre sur toi, faire cet effort une fois pour toutes. On peut divorcer sans être brouillés... Elle a, sans doute, besoin de toi...

VERLAIN. — Je n'ai pas besoin d'elle... D'ailleurs, elle pouvait me faire savoir... elle pouvait m'écrire...

DORMOY. — Tu ne lis pas ses lettres.

VERLAIN. — Alors, tu es pour elle contre moi!

DORMOY. — Non, je ne suis pas contre toi... Seulement, je te trouve si féroce que je finirai par la plaindre.

VERLAIN. — Parlons d'autre chose, veux-tu?... sortons d'ici! *(Il sonne.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SOPHIE

VERLAIN. — Mon pardessus, mon chapeau!

SOPHIE. — Monsieur, cette dame est toujours là...

VERLAIN, *d'un ton menaçant*. — C'est bien, j'y vais!... Ou plutôt non... *(A Dormoy)*. Reçois-la, je t'en prie... moi, je ne peux pas... Rends-moi ce service, ce grand service... Demande-lui ce qu'elle veut... Et qu'on ne la revoie plus! *(A Sophie.)* Faites entrer cette personne! *(A Dormoy.)* Tu lui expliqueras... *(Il s'en va.)*

DORMOY. — Ah! non, mon vieux!... Verlain!... *(Seul.)* Je lui expliquerai!... Comme c'est facile!... Sans compter que je suis très ému!

SCÈNE IX

DORMOY, HENRIETTE

HENRIETTE. — Dormoy!... Vous étiez là!

DORMOY, *gêné*. — Oui, oui... Oh! par hasard!... Je suis arrivé ce matin... je venais vous voir...

HENRIETTE. — Mon pauvre ami!

DORMOY. — Ma pauvre Henriette!

HENRIETTE. — Vous voyez, la vie a changé. Vous me retrouvez

en visiteuse, et en visiteuse qu'on ne reçoit pas... Il ne veut pas me voir ?

DORMOY. — Asseyez-vous... Et moi qui revenais si content !... Maintenant encore, je ne peux pas croire... Quand il m'a dit ça, brutalement, j'ai été bouleversé, affolé... Je ne vous fais pas de reproches, mais je suis bien triste, allez, bien malheureux.

HENRIETTE. — Comme vous êtes bon !

DORMOY, *rancunier*. — Comment avez-vous pu?... Vous l'aimiez, cet autre?

HENRIETTE. — Oh ! je ne sais plus... c'est si loin, tout ça!... Mais il m'attirait malgré moi... Il m'a dit, tout de suite, des mots adroits, des mots qui brûlent... je n'ai pas eu le temps de réfléchir...

DORMOY. — Pas même après?

HENRIETTE. — Après, je ne pouvais plus... Cela me prenait comme une folie : pas une fois, depuis la première, je ne l'ai revu sans me jurer que c'était la dernière... je revenais calme, guérie, sûre de moi... et puis, brusquement, il fallait que je lui écrive, et j'étais chez lui le lendemain.

DORMOY. — Il y a des gens qui ont de la veine!... Mais alors pourquoi, pourquoi pas moi?... Moi, ça m'aurait fait tant de plaisir!

HENRIETTE. — Vous me faisiez peur : vous m'aimiez trop... Et puis vous étiez toujours là... vous faisiez partie...

DORMOY. — De la famille.

HENRIETTE. — Enfin... de mon existence régulière... Avant de me dire que vous m'aimiez, vous aviez été mon ami ; vous étiez entré dans ma vie quotidienne presque en même temps que mon mari... Vous, je n'aurais pas pu... Ç'aurait été mal.

DORMOY. — Tandis qu'un autre!...

HENRIETTE. — J'avais moins de remords.

DORMOY. — Et dire que je n'ai rien soupçonné!... Et je suis parti pour me guérir, pour m'habituer à l'idée de n'être jamais que votre ami!

HENRIETTE. — Il faut être mon ami : j'en ai besoin...

DORMOY. — Oui, mais je ne peux plus, maintenant... Tout est changé... Je pense à cet autre, malgré moi, à cet autre qui m'a volé ma place.

HENRIETTE. — Comment, votre place!...

DORMOY. — Oui, oui, ma place... Ah! j'ai été stupide avec vous, je vous aimais trop, je n'ai pas su vous prendre... Car enfin, si j'avais voulu!... Moi aussi, j'ai troublé des femmes; moi aussi, je sais dire

des mots qui brûlent !... Seulement, avec vous, je n'osais pas : je vous respectais... Mais, au moins, je pouvais, je devais penser : « Puisqu'elle refuse de tromper son mari avec moi, son ami intime, c'est qu'elle ne le trompe avec personne... » Ça me consolait !

HENRIETTE. — Nous n'en sommes plus là.

DORMOY. — Malheureusement.

HENRIETTE. — D'ailleurs, c'est votre faute ce qui est arrivé.

DORMOY. — Comment, ma faute !

HENRIETTE. — Oui, c'est votre faute... Vous avez eu tort de me faire la cour : à force de me dire que vous m'aimiez, vous m'avez troublée, entamée peu à peu... Alors, quand un autre est venu, moi, j'étais à bout de résistance. Vous aviez usé toute ma vertu.

DORMOY. — Moi?

HENRIETTE. — Vous, parfaitement !... C'est vous qui m'avez habituée à toute sorte de mots et de prières que je n'aurais pas dû écouter... Vous, ça n'avait pas d'importance, mais vous avez mis autour de moi la tentation des choses défendues... En plaidant pour vous, vous plaidiez pour les autres... je sais bien que vous ne faisiez pas exprès... mais, sans le savoir, vous avez été joliment coupable.

DORMOY. — Moi?

HENRIETTE. — Sans vous, je n'en serais pas où j'en suis.

DORMOY. — Comment, c'est moi qui?...

HENRIETTE, *sans l'écouter*. — J'aurais repoussé avec indignation l'idée seule de tromper mon mari... Vous le savez bien, que j'aimais mon mari ! vous le savez mieux que personne, vous qui étiez toujours à la maison !... Vous êtes bien avancé, maintenant.

DORMOY. — Voyons, voyons, je ne pouvais pas me douter, je ne savais pas... Si j'avais su !...

HENRIETTE. — Qu'est-ce que vous voulez que je devienne? Ma vie est gâchée, perdue...

DORMOY. — Mais non, mais non... puisque je suis là !... Si j'avais été là, j'aurais empêché le divorce... Maintenant je suis là...

HENRIETTE. — Vous ne pouvez rien.

DORMOY. — Alors vous croyez que je vais ne rien faire? que je vous laisserai toute seule?... Vous me connaissez mal... Ah ! mais non !

HENRIETTE. — Qu'est-ce que vous ferez?

DORMOY. — Je ne sais pas... mais je chercherai, je trouverai... J'ai été stupide... Je n'aurais pas dû m'en aller... Du moment que je vous aimais, j'avais le devoir de rester là, de veiller sur vous, d'empêcher par tous les moyens, si vous deviez faire une bêtise, que vous

ne la fissiez avec un autre... Je ne me pardonnerai jamais!... Enfin, c'est fait! C'était même fait avant que je m'en aille... Pourquoi m'avez-vous laissé partir? Il fallait me prévenir, c'était si simple!

HENRIETTE. — Oui, j'aurais dû...

DORMOY. — Vous m'auriez épargné deux ans d'Afrique, et, ici, j'aurais pu vous être utile...

HENRIETTE. — Mon pauvre Dormoy!

DORMOY. — Ma pauvre Henriette!... Je devrais vous en vouloir, n'est-ce pas? C'est plus fort que moi, je n'y arrive pas! je ne peux pas... C'est à lui que j'en veux! rien qu'à lui!

HENRIETTE. — Vous lui en voulez!

DORMOY. — Oui, je lui en veux!... parce que vous, en somme, vous avez des excuses; lui, il n'en a pas... Vous avez été faible, je ne dis pas non : ça peut arriver à tout le monde... Mais lui s'est conduit comme on ne se conduit pas!... Quand on a une femme comme vous, on ne la déshonore pas publiquement, on ne la traîne pas devant les tribunaux, on a confiance, comme j'ai eu confiance... Est-ce que je vous ai soupçonnée, moi? Est-ce que j'aurais cru à une lettre anonyme!... Moi, je vous aimais; moi, je vous aime! Votre... folie, comme vous dites, ne m'empêche pas de vous aimer, de vous respecter... Tout ça, voyez-vous, c'est de l'amour-propre, du sale amour-propre!... On ne brise pas ainsi de gaieté de cœur la vie de deux personnes : la vôtre et la mienne... et même la sienne, par-dessus le marché!... Au fond, il regrette ce qu'il a fait : il n'est pas heureux, il s'ennuie. Il a des maîtresses qui le trompent... Il ne me l'a pas dit, mais j'en suis sûr... Ses maîtresses l'ont toujours trompé.

HENRIETTE. — Pauvre garçon!

DORMOY. — C'est ça, plaignez-le!

HENRIETTE. — Oui, je le plains.

DORMOY. — C'est moi qu'il faut plaindre, parce que moi, enfin, dans tout ça, je suis encore le plus malheureux, et je suis le seul n'ayant rien fait pour l'être.

HENRIETTE. — Vous croyez qu'il pense toujours à moi?

DORMOY. — Il est si égoïste!

HENRIETTE. — Il a été dur, si vous saviez!... je lui ai écrit plusieurs fois.

DORMOY. — Il vous a retourné toutes vos lettres.

HENRIETTE. — Ce matin encore, j'essayais...

DORMOY. — Oui, la lettre est là sur son bureau, pas décachetée.

HENRIETTE. — Je lui demandais un rendez-vous, je lui disais

que je serais à trois heures sur la terrasse des Tuileries... Je l'ai attendu jusqu'à cinq heures... Il faisait un froid !

DORMOY. — Chauffez-vous... Il n'y a même pas de feu dans cette maison !... Sûrement, je n'y viendrai guère... On y était si bien avec vous !

HENRIETTE. — Je faisais de mon mieux.

DORMOY. — L'imbécile !... Et dire qu'il est là, derrière cette porte !

HENRIETTE, *se levant.* — Je ne suis que trop demeurée : vous lui expliquerez, vous m'excuserez... Je sais bien, je n'aurais pas dû... j'ai perdu la tête... mais rassurez-le, à partir d'aujourd'hui, il n'entendra plus parler de moi.

DORMOY. — Comme c'est gai !

HENRIETTE. — C'est lui qui a raison ! après ce que j'ai mis entre nous, il est préférable de ne pas nous revoir.

DORMOY. — Eh bien ! non, ce n'est pas préférable !... et je me révolte, à la fin !... Comment !... j'ai laissé ici une maison agréable, des gens très unis et très heureux... Alors, il suffit que je m'en aille pour qu'à mon retour !... Jamais de la vie !... Ça ne peut pas compter... ça ne compte pas !... Attendez un peu.

HENRIETTE. — Qu'allez-vous faire ?

DORMOY. — Je vais le chercher.

HENRIETTE. — Je vous en prie...

DORMOY. — Si, si... il faut... je vais lui parler... Ce serait trop bête !... Nous verrons bien !...

HENRIETTE. — Non, je ne veux pas.

DORMOY. — Soyez tranquille !

HENRIETTE. — Il vous en voudra.

DORMOY. — Ça m'est égal.

HENRIETTE. — Je n'ose plus, maintenant.

DORMOY. — Ne craignez rien... Vous vous cacherez quelque part... Je vous appellerai dans cinq minutes... Et, s'il ne veut pas, je m'en vais avec vous... je ne remets plus les pieds ici... Je ne resterai pas l'ami d'un homme qui n'est même plus votre mari...

HENRIETTE. — Comme vous m'aimez !

DORMOY. — Plus tard, plus tard... Laissez que je parle à votre mari ! *(Il la fait sortir.)*

SCÈNE X

DORMOY, VERLAIN

DORMOY. — Tu peux revenir : elle est partie.

VERLAIN. — Qu'est-ce qu'elle voulait ?

DORMOY, *froidement.* — Elle voulait te voir.

VERLAIN. — Enfin, elle avait une raison ?

DORMOY. — Elle voulait te voir. Avant de venir jusqu'ici, elle t'a attendu de trois heures à cinq heures.

VERLAIN. — Où ça ?

DORMOY. — Sur la terrasse des Tuileries.

VERLAIN. — En voilà, un endroit !... Je n'y vais jamais.

DORMOY. — Elle t'a écrit.

VERLAIN. — Tu sais bien que je n'ai pas lu sa lettre.

DORMOY. — Tu as eu tort. Penses-tu que c'est malin de ne pas lire les lettres que tu reçois !...

VERLAIN. — Je n'ai jamais dit que c'était malin. Mais il n'y a plus rien de commun entre mon ancienne femme et moi. J'estime qu'elle n'a pas à m'écrire, et je te répète que je ne veux rien savoir d'elle... C'est mon droit !... *(Un grand temps.)* Elle est très changée, n'est-ce pas ?

DORMOY. — Elle a un peu maigri... Ça lui va bien.

VERLAIN. — Tu lui as expliqué, tu lui as fait comprendre ?...

DORMOY. — Je lui ai dit que tu ne voulais pas la voir.

VERLAIN. — Qu'est-ce qu'elle a dit ?

DORMOY. — Que veux-tu qu'elle dise ?

VERLAIN. — Elle n'a pas insisté ?

DORMOY. — Non.

VERLAIN. — Vous avez causé longuement.

DORMOY. — Nous avions beaucoup de choses à nous raconter.

VERLAIN, *brusquement,* — Maintenant tu ne peux pas le nier : tu es pour elle contre moi... Tu vas continuer à la voir ?

DORMOY. — Naturellement.

VERLAIN, *furieux, en s'asseyant.* — « Naturellement » !..:

DORMOY. — Qu'est-ce qui te prend ?

VERLAIN. — Oui, au fond, tu l'aimes mieux que moi... Tu n'es plus le même que tout à l'heure. Ne me dis pas non : ça se voit, ça se sent... Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, mais, depuis cinq minutes, il est survenu quelque chose que tu ne me dis pas... Tu m'en veux de ne pas l'avoir reçue ?

DORMOY. — Je suis très ému, je ne m'en cache pas.

VERLAIN. — Et, au lieu de me consoler, c'est elle que tu plains.

DORMOY. — Sûrement, je la plains !

VERLAIN. — Oui, enfin tu es contre moi.

DORMOY. — Non, je ne suis pas contre toi. Je ne suis ni pour l'un ni pour l'autre, moi! je suis pour tous les deux; je suis pour le mariage, moi, pour l'institution du mariage...

VERLAIN. — Parbleu! tu n'es pas marié.

DORMOY. — Ça ne fait rien... En venant ici, il y a une heure, je venais vous voir tous les deux... pas plus l'un que l'autre, tous les deux... Je suis resté l'ami du ménage, moi, comme il y a deux ans, je n'ai pas changé... Si tu crois que c'est gai, toutes vos histoires!... Je me faisais une fête de revenir; je me promettais pour cet hiver des petites soirées délicieuses... Maintenant, quand je voudrai vous voir, il faudra que ce soit l'un après l'autre... C'est charmant!

VERLAIN. — Continue, je t'en prie, ne te gêne pas. Fais-moi une scène parce que ma femme m'a trompé!

DORMOY. — Ta femme a eu tort... peut-être... je le reconnais... Elle aussi, elle le reconnaît.

VERLAIN. — C'est encore heureux!

DORMOY. — Sur le moment, je comprends ta colère... J'ai été comme toi, tout à l'heure... C'est extrêmement désagréable... Mais, enfin, que diable! on réfléchit: on ne brise pas en cinq minutes un ménage de plusieurs années.

VERLAIN. — J'ai fait mon devoir de mari.

DORMOY. — Allons donc! Si tous les maris trompés divorçaient, il n'y aurait plus de femmes mariées... La famille ne serait plus possible... Ah! non... ton devoir de mari!... Quand on aime vraiment, on pardonne... oui, on pardonne... Moi, je lui ai bien pardonné...

VERLAIN. — Comment, toi?

DORMOY. — Oui, moi... moi!... Qu'est-ce que tu as à faire l'étonné? On croirait que j'ai dit quelque chose d'extraordinaire!... Je n'étais pas son mari, c'est vrai... je n'étais même pas son amant... mais moi, je l'aimais, je le lui avais dit... Si elle devait prendre un amant, c'était moi!... Elle m'a trompé autant que toi, plus que toi... c'est moi qui devrais lui en vouloir.

VERLAIN. — Je ne t'empêche pas...

DORMOY. — Je lui en ai voulu, je te le répète... Ç'a été pour moi un coup terrible!... Mais quand je l'ai vue toute meurtrie, toute humble, chassée presque de cette maison où je l'avais connue si heureuse, je me suis senti plus d'indulgence... et je trouve que tu en as manqué... Je n'aurais pas fait ce que tu as fait... Tu as voulu te venger, voilà tout; et, pour le plaisir de te venger, tu as commis une vilaine action.

VERLAIN. — Moi!

DORMOY. — Toi, parfaitement!... Tu avais le droit de quitter ta femme, c'est possible; mais pas comme ça!... Il fallait imaginer un prétexte, un vague prétexte qui ne compromît personne... Tu trouves ça propre, de mettre le public dans la confidence de ces choses-là, de crier partout à l'adultère comme on crie au voleur!... En faisant prononcer le divorce contre ta femme sur constat de flagrant délit, tu as attenté à son droit de se faire une vie nouvelle... Parce qu'on est dégoûté, ce n'est pas une raison pour dégoûter les autres!... C'est toujours le devoir d'un galant homme de sauver l'honneur d'une femme.

VERLAIN. — Oui, quand c'est la femme d'un autre; pas quand c'est votre femme!...

DORMOY. — As-tu réfléchi, un seul instant, à la situation que tu lui as faite? Qui veux-tu qui l'épouse, maintenant?

VERLAIN. — Je ne tiens pas à ce que personne l'épouse. Je n'en vois pas la nécessité.

DORMOY. — Tu es trop injuste, trop cruel!

VERLAIN. — Tu trouves, toi?... Alors elle aurait cassé ma vie... car ma vie est cassée, n'est-ce pas?... et elle referait tranquillement la sienne!... Moi, je serais là tout seul à jouer les veufs, pendant qu'elle serait remariée!... Elle serait heureuse avec l'autre; et personne ne pourrait lui en vouloir, puisqu'elle porterait le nom de l'autre... Non seulement, j'aurais été... ce que j'ai été... mais je serais, pour ainsi dire, légitimé, consolidé comme tel!... Non, merci.

DORMOY. — Tu ne penses qu'à toi : tu n'as pas de cœur!

VERLAIN. — C'est bien possible.

DORMOY. — Voilà dix minutes que je cherche à tirer de toi un mot de pitié ou de regret, un peu d'émotion, enfin quelque chose... Tu te renfermes dans ta dignité, tu te crois obligé de faire le cynique. Tu crois que c'est fort! tu es content de toi; tu attends peut-être que je te félicite!... Mais la pauvre petite qui sort d'ici m'intéresse bien plus avec ses vraies larmes que toi avec ta fausse tranquillité!

VERLAIN. — Fiche-moi la paix, à la fin! tu m'embêtes... Où veux-tu en venir?... à me prouver que je suis malheureux?... je le sais bien!... Que veux-tu que j'y fasse?... Tu me reproches de ne pas être ému. Si tu m'avais vu, tout à l'heure, pendant que tu étais avec elle!... Dix fois j'ai failli ouvrir la porte!

DORMOY. — Il fallait l'ouvrir.

VERLAIN. — Cinq minutes de plus, j'entrais peut-être!...

DORMOY. — Mais tu n'es pas entré.

VERLAIN. — Heureusement!

DORMOY. — Tu as peur d'être bon.

VERLAIN. — J'ai peur d'être faible.

DORMOY. — Et tu n'en as pas le courage!... Car ce qui t'arrête, c'est l'opinion des autres, la crainte de paraître ridicule... Qu'est-ce qu'on dirait dans la maison?... Le concierge! ... Si tu n'écoutais que ton cœur, tu aurais déjà repris ta femme.

VERLAIN. — Qui, moi, ma femme?

DORMOY. — Oui, toi, ta femme.

VERLAIN. — Est-ce que tu deviens fou?

DORMOY. — Nullement!

VERLAIN. — Après ce qu'elle m'a fait?

DORMOY. — Ça n'empêche pas que tu l'aimes, et qu'elle t'aime... et tu le sais bien.

VERLAIN. — C'est une erreur, mon cher, je ne l'aime plus... Et d'ailleurs, même si je l'aimais, je m'arrangerais pour ne pas la revoir.

DORMOY. — Tu crois?

VERLAIN. — J'en suis sûr.

DORMOY. — Tu sais qu'elle est là? ...

VERLAIN. — Elle n'est pas partie!

DORMOY. — Elle voulait, c'est moi qui l'ai retenue... Allons, un bon mouvement, mon vieux Verlain... Qu'est-ce que nous deviendrons tous les deux, sans Henriette?... Tu nous vois ici, en tête à tête, sans rien nous dire, furieux de penser à elle et aux bons petits plats qu'elle nous faisait cuisiner... Nous ne pouvons pas vivre tous les deux sans une femme, tu le sais bien... Alors, qu'est-ce qui arrivera? C'est que tu te remarieras, un jour ou l'autre, avec une femme qui ne la vaudra pas, qui aura peut-être un mauvais caractère, qui te trompera... tu sais bien que les femmes t'ont toujours trompé... Au moins, avec Henriette, tu serais tranquille : elle sait ce qu'il en coûte; elle a assez souffert de toute la peine qu'elle t'a faite, qu'elle nous a faite... Ne la laisse pas faire le bonheur d'un autre homme... ça serait trop bête!... Allons, je l'appelle, n'est-ce pas? tu veux bien? *(Verlain accepte, sans répondre. Dormoy va chercher Henriette.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, HENRIETTE

DORMOY, *après un silence gêné, à Verlain.* — Eh bien! embrasse-la... *(Verlain s'approche d'Henriette : elle tend le front, puis se recule involontairement, sans rien dire.)* Est-ce que je vous gêne?

VERLAIN. — Mais non!...

DORMOY. — Parce que, si je vous gêne...

VERLAIN. — Mais non, tu ne nous gênes pas, je t'assure!

DORMOY. — Il vaudrait peut-être mieux que je m'en aille..., je ne sais pas, moi... enfin vous me direz... *(Avec rondeur.)* Je suis content, allez, je suis bien content... Ma petite Henriette! mon bon Verlain!... Ça me fait plaisir de vous retrouver tous les deux, de nous retrouver tous les trois... Oui, au fond, il vaut mieux que je sois là... Si vous étiez seuls, en tête à tête, vous vous attendririez, vous vous diriez peut-être des choses inutiles... il ne faut pas... il ne faut penser à rien... Il faut être comme moi : je ne pense à rien... je me figure que je ne suis jamais parti... Nous n'avons changé ni les uns ni les autres... Rien n'a changé... Asseyez-vous, Henriette, là, dans votre fauteuil... *(A Verlain.)* Dis-lui de s'asseoir.

VERLAIN. — Oui, asseyez-vous.

DORMOY. — Tu ne la tutoies pas? Voyons, mon vieux... Et vous, Henriette, dites-lui quelque chose.

HENRIETTE, *bas, à Verlain.* — Dis-lui de s'en aller.

DORMOY, *toujours avec rondeur.* — Ah! mes enfants!... Tout de même, si je n'étais pas revenu... ah! la la!... Voyez-vous, l'essentiel, c'est d'avoir une maison agréable... et de bons amis... enfin un bon ami, qui se plaît chez vous, qui se sent chez lui... Avouez que sans moi...

VERLAIN, *qui s'est levé.* — Écoute, mon vieux... j'ai quelque chose à te dire, un service à te demander...

DORMOY. — Quoi?

VERLAIN. — Eh bien! voilà... nous voudrions être seuls... tu comprends?

DORMOY. — Ah!... Je m'en vais, je m'en vais... C'est bien naturel... Depuis si longtemps!... A demain, alors!...

VERLAIN. Oui, oui, sûrement...

DORMOY. — Allons, je vous laisse... Au revoir, Henriette!... *(A Verlain.)* Au revoir, toi!... Ah! je suis bien content, bien heureux... *(De la porte.)* Et puis, vous savez, vous êtes toujours mariés : le mariage devant l'Église tient toujours... Mes chers amis!... Ah! oui, j'ai eu tort de m'en aller... parce qu'un ménage où il n'y a pas un ami, ça ne peut pas être un bon ménage... Mais je réparerai, soyez tranquilles!... A partir de demain, je ne vous quitte plus...

VERLAIN. — C'est ça...

DORMOY, *de la porte.* — Au revoir!...

SCÈNE X

VERLAIN, HENRIETTE.

VERLAIN, *il vient gauchement vers Henriette.* — Il est gentil...

HENRIETTE. — Oui, très gentil... Seulement, écoute, il a été au courant de trop de choses... Est-ce qu'il est à Paris pour longtemps?

VERLAIN. — Je ne sais pas... Il me semble.

HENRIETTE. — C'est ennuyeux...

VERLAIN. — Sûrement.

HENRIETTE. — Laisse-moi faire *(Elle sonne).*

SCÈNE XI

LES MÊMES, SOPHIE.

HENRIETTE, *à Sophie.* — Quand ce monsieur viendra, répondez toujours qu'il n'y a personne...

SOPHIE. — Bien, madame.

VERLAIN. — Pauvre Dormoy!

ANDRÉ RIVOIRE

LETTRES A MA NIÈCE[1]

CIX

Croisset, mardi soir, 9 septembre 1873.

Mon pauvre Caro,

.. .. Je crois que j'ai bien fait de lire à Carvalho le plan du *Candidat*, car il l'a trouvé très bien, et l'espoir de le jouer dans l'hiver de 1874-1875 va lui donner du zèle pour *le Sexe Faible*!

T'ai-je dit qu'il m'avait promis de revenir à Croisset, prochainement, pour causer du *Candidat*?

Je m'y suis mis! Depuis dimanche, c'est mon travail du soir. Dans la journée, je lis des ouvrages des R. R. P. P. Jésuites et je vais en avaler un de monseigneur Dupanloup.....

Je t'embrasse bien fort, ma chère fille.

Ton vieil oncle,

G. F.

CX

Croisset, mercredi 4h., 17 septembre 1873.

..... Je continue toujours mon *Candidat*, dont je ne suis pas mécontent, quoique (j'en ai peur) il y aura bien des retouches à faire! Mais ça m'amuse *énormément* et, en somme, je mène une bonne vie, seul, dans mon domicile, sans personne qui m'embête, et poursuivant la même idée

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

du matin jusqu'au soir et même quelquefois pendant toute la nuit. Je me suis un peu calmé, toutefois, car, la semaine dernière mon exaltation allait trop loin!.....

Dans les intervalles de l'art dramatique, je me bourre d'un tas d'œuvres édifiantes, peu fortes à tous les points de vue. Monseigneur Dupanloup a cependant du bon. Je lis de lui un traité sur l'éducation et, à la fin du mois, j'aurai avalé (et annoté) vingt volumes que je renverrai à mademoiselle Cardinal [1].

Le citoyen Émangard n'en trouve pas moins que « je ne fais rien » : c'est à moi-même qu'il l'a dit.....

Ton vieux

G. F.

CXI

Croisset, mercredi 6 h., 24 septembre 1873.

Mon loulou,

..... Prendre l'air, ne serait-ce qu'un jour, me ferait du bien, car depuis que je suis revenu ici, j'ai travaillé d'une façon insensée. Sache que j'ai fini le premier acte du *Candidat*, dimanche dernier, à 3 h. 1/2 du matin! Maintenant j'expédie un tas de livres assommants! Je suis écœuré par les élucubrations de MM. les Jésuites, — et je m'en bourre! je m'en gorge! à en crever; — mais je veux en avoir fini cette semaine, pour les renvoyer à mademoiselle Cardinal et me mettre dimanche ou lundi prochain à préparer mon second acte.

Si je continue de ce train-là, j'aurai certainement fini en janvier et peut-être avant? Il faut que l'été prochain je commence enfin *Bouvard et Pécuchet*.....

Comme il a fait beau hier! Moi aussi, madame, j'ai admiré la nature et j'avais bien envie de m'en aller... je ne sais où... de sortir enfin, pour jouir du beau temps; — mais, après un tour de terrasse, je suis remonté dans mon cabinet afin de relever des notes dans *le Christianisme*, de l'abbé Senac, aumônier du collège Rollin! Voilà!.....

Ta

NOUNOU

1. Qui tenait un cabinet de lecture à Paris, place Saint-Sulpice.

CXII

Croisset, dimanche 5 octobre 1873.

Mon Moscove m'a quitté ce matin, parce qu'il faut qu'il soit ce soir au dîner des Viardot où il doit y avoir (mystère) un fiancé !

Tu l'as tout à fait séduit, mon loulou ! car, à plusieurs reprises, il m'a parlé de « mon adorable nièce », de « ma charmante nièce », — « ravissante femme », etc., etc. — Enfin le Moscove t'adore ! ce qui me fait bien plaisir, car c'est un homme exquis. Tu ne t'imagines pas ce qu'il sait ! Il m'a répété, par cœur, des morceaux des tragédies de Voltaire — et de Luce de Lancival ! Il connaît, je crois, *toutes* les littératures jusque dans leurs bas-fonds ! Et si modeste avec tout cela ! si bonhomme ! si *vache !* — Depuis que je lui ai écrit qu'il était une « poire molle », on ne l'appelle plus que « poire molle » chez les Viardot ! Nouvel exemple de mon génie pour inventer des surnoms. — Je l'ai mené vendredi à Jumièges ! mais, tout le reste du temps, nous n'avons pas arrêté de parler, et franchement j'en ai la poitrine défoncée ! — Ah ! voilà trois journée §§ tistiques ![1]

Je lui ai lu *le Sexe faible*, la féerie et le premier acte du *Candidat* avec le scénario d'icelui. C'est le *Candidat* qu'il aime le mieux. Il ne doute pas du succès du *Sexe faible*. Quant à la féerie, il m'a fait une critique pratique, que je mettrai à profit. Le *Pot au Feu*[2] lui a fait pousser des rugissements d'enthousiasme ! Il prétend que ça écrase tout le reste. — Mais il croit que *le Candidat* sera une forte pièce ! Ce jugement m'encourage beaucoup, et dès demain, je m'y remets.....

Ce matin, j'ai eu la visite inattendue de Guy de Maupassant avec Louis Lepoittevin[3]. J'ai été jeudi à l'Hôtel-Dieu, mais Achille n'y sera de retour que le 10 : donc, il me faudra y aller dans une huitaine. Cette pauvre Julie me fait pitié, tant

1. Dessin qui, dans les lettres de mon oncle, signifie — à lui seul le plus souvent — le mot « artiste » ou « artistique » : — mon oncle imitait ainsi le geste en zigzag qu'un peintre de Rouen, nommé Melotte, faisait avec le pouce quand il parlait de son art.

2. Un tableau de la féerie.

3. Fils d'Alfred Le Poittevin, cousin de Maupassant, peintre paysagiste.

elle a peur de l'opération et de l'hôpital[1]. — Te voilà donc en pleine campagne, mon pauvre Caro, au milieu des bons paysans, dans *tes terres*. Vas-tu y répandre des bienfaits! moraliser les classes pauvres! instruire les enfants! etc., etc., enfin être assez châtelaine et ange du hameau!

Madame Commanville ou la Madone de Pissy, romance! — paroles de M. Amédée Achard, musique de M. Madoulé, vignette de M. Melotte; — se vend au profit des pauvres....

Deux bons gros baisers de

NOUNOU

CXIII

Saint-Gratien, lundi matin, 27 octobre 1873.

Mon pauvre loulou,

..... Jeudi soir, après t'avoir quittée, j'ai été dîner au Café Riche, où j'ai rencontré d'Osmoy, qui m'a paru gigantesque! Jamais je n'ai vu un homme plus spirituel et plus crâne. Il était au milieu de députés de la gauche et, bien entendu, on ne parlait que politique. Nous sommes restés ensemble jusqu'à 1h. du matin.

La Fusion m'a l'air bien endommagée? Raoul-Duval vient d'écrire une lettre à Rouher, où il se déclare *contre* la monarchie. J'espère de plus en plus qu'elle sera enfoncée. Tâche de lire les brochures de *Cathelineau* et de monseigneur de *Ségur*, et tu verras ce que c'est que ce parti-là.....

D'Osmoy trouve que Carvalho a raison et qu'il faut commencer par *le Candidat*.

Adieu, pauvre fille chérie.

Ton vieux

CRUCHARD

CXIV

Croisset, jeudi 30 octobre 1873.

Mon loulou,

.....Je ne retournerai pas à Paris avant la fin du *Candidat*. Si après *l'Oncle Sam* le *Candidat* n'est pas terminé et bien terminé, Carvalho jouera le *Sexe faible* sans aucun changement, c'est convenu.....

1. Notre vieille bonne était atteinte de la cataracte.

J'ai vu, la semaine dernière, beaucoup de monde, énormément de monde, et ma conclusion est que : *on* a peur de la monarchie. En admettant qu'elle passe, ce ne sera qu'à une majorité de cinq à six voix. Or, comme d'ici au jour de l'an il y aura treize élections radicales, la Chambre renverserait le roi : ce serait charmant ! De plus, l'armée est républicaine et bonapartiste. Messieurs les militaires se flanqueraient des coups de fusil, etc. Bref, ce serait déplorable ! Mais Henri V (qui jusqu'à présent n'a fait *aucune* concession, quoi qu'on dise) sera enfoncé et nous aurons, dès le lendemain, un ministère centre gauche. Il y a des jours où je brûle d'être journaliste, pour épancher ma bile ou plutôt pour dire ce qui me semble la justice.

La légitimité n'est pas plus viable que la Commune : ce sont deux âneries historiques.....

Ta vieille

NOUNOU

..... La brochure de Ségur est intitulée *Vive le roi !* Je la possède. C'est à se tordre de rire. On la croirait écrite par un homme du XIIe siècle.

CXV

Croisset, mardi 2^h, 4 novembre 1873,
fête de la Saint-Charles et de la Sainte-Caroline.

Eh bien, moi, j'en suis *enchanté*, parce que, en ma qualité de libre penseur, je ne veux pas qu'on brûle les églises et qu'on tue les curés, — ce que l'on s'apprêtait à faire en Bourgogne, au dire du maire de Reims à moi-même, et dans le Midi, comme me l'a assuré madame Espinasse. — L'Est se serait soulevé pour le père Thiers, la Provence pour Gambetta, et l'armée se serait administrée des coups de fusil, etc., etc. Bref, c'était déplorable, affreux !..... Je ne sais pas où ton mari avait puisé ses renseignements quand il m'assurait que le monde des affaires demandait Henri V. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai appris que le président du Tribunal de commerce, le doyen des notaires et M. André, un des régents de la Banque, avaient fait près de Mac-Mahon une démarche officielle contre

la monarchie, et je n'ai vu que des gens effrayés par cette perspective.

Faut-il être assez ignorant en histoire pour croire encore à l'efficacité d'un homme, pour attendre un messie, un sauveur! Vive le bon Dieu et à bas les dieux! Est-ce qu'on peut prendre tout un peuple à rebrousse-poil! nier quatre-vingts ans de développement démocratique, et revenir aux chartres octroyées!

Ce qu'il y a de comique, c'est la colère des partisans de Chambord contre ledit sieur! On est tellement bête de ce côté-là qu'on ignore le principe même du prétendu droit divin que l'on veut défendre — et, tout en prêchant pour lui, on le renverse. — J'avoue que j'ai un poids de moins sur la poitrine. N'importe! le petit-fils de saint Louis est un honnête homme et il nous a épargné de grands désastres.

Maintenant, ils veulent faire de M. de Joinville un lieutenant général du royaume! Mais c'est vieux jeu. Assez!

Et assez de politique, n'est-ce pas?

J'aurai fini mon troisième acte demain, ou peut-être cette nuit? — Monsieur s'est couché à 4 h., après avoir hurlé dans le « silence du cabinet » depuis 9 h. du soir, sans discontinuer. — Je crois que j'aurai terminé le quatrième à la fin du mois et le cinquième vers Noël? Ensuite advienne que pourra, et je ne suis pas près de refaire du théâtre. C'est bien pour les gens qui n'aiment pas le style en soi.

Samedi, j'ai eu la visite de Guy de Maupassant et de Louis Le Poittevin. Dimanche, Guilbert a apporté le buste. Je le trouve très joli comme sculpture, mais les yeux et le bout du nez me déplaisent. On ne retrouve notre pauvre vieille que partiellement. Cependant le profil, à la lumière surtout, est très ressemblant.....

Là-dessus, ma pauvre chérie, je vais faire « mon toilette », il en est temps, puis me remettre à ma « scène d'amour ». Après quoi, monsieur prendra ung bain, dînera et regueulera nuitamment comme un {{ qu'il est! Je ferai observer à la belle dame Commanville qu'elle m'envoie depuis quelque temps des épitres bien courtes! Je l'embrasse très fort.

G. F.

CXVI

Nuit de lundi, 1h., 17 novembre 1873.

Sommes-nous assez loin l'un de l'autre, mon pauvre chat! Quel ruban de chemin de fer, sans compter les lieues marines[1]!

..... Hier, j'ai été voter à Bapeaume. Cela m'a fait une petite promenade qui a rafraîchi ma tête trop échauffée, si bien que cette nuit j'ai pu dormir, et huit heures de sommeil m'ont retapé. — *Le Candidat* marche d'un train effroyable. Je l'aurai fini, sans aucun doute, avant huit jours. A la fin de cette semaine, j'appellerai d'Osmoy, et, s'il tarde à venir, je manderai tout de suite le sieur Carvalho. Une petite réclame pour moi dans l'*Événement* me fait présumer que l'*Oncle Sam* n'aura pas la vie très longue?

Le général Valazé a été élu à une majorité écrasante, plus de quarante mille voix, sur le sieur Desgenetais dont l'enfoncement m'est agréable, je ne sais pourquoi. Mais les autorités de Croisset, les gens du grand parti de l'ordre, les sieurs Lecœur et Poutrel le défendaient; ce dernier est même venu prêcher en sa faveur notre jardinier qui est resté sourd à la corruption. Enfin la manufacture est aplatie. *Taïeb*.....

Il fait maintenant une nuit noire comme de l'encre. Tout a l'air figé dans un mutisme absolu. Pas de vent! pas une étoile! Ma lampe brûle et je n'entends, de temps à autre, que le craquement de mon feu. Je suis très rouge, un peu oppressé et j'ai soif. Voilà.....

Ton vieil oncle t'embrasse tendrement.

G. F.

Le 12 du mois prochain, il aura cinquante-deux ans. Pense à lui.

CXVII

Samedi soir, 22 novembre 1873.

..... Eh bien, moi, j'ai fini *le Candidat*! oui, madame! et je crois que le cinquième acte n'est pas le plus mauvais. Mais

1 Je faisais un voyage avec mon mari, pour ses affaires, en Allemagne, en Suède et en Norvège.

je suis bien éreinté, et je me soigne..... Il était temps que je m'arrête, ou arrêtasse : le plancher des appartements commençait à remuer sous moi comme le pont d'un navire et j'avais en permanence une violente oppression. Je connais cela qui veut dire : assez !.....

Croirais-tu que je n'y pense plus, à ma pièce ! et que, si je suivais mon *instinct*, je ne m'occuperais pas de la faire jouer. — Je l'ai recopiée. Je n'y vois plus rien à faire. C'est fini. Tournons-nous d'un autre côté ! Ou plutôt je ne demande qu'à dormir, car j'ai la tête fatiguée comme si on m'avait donné des coups de bâton sur icelle. Le sommeil « fuit ma paupière ». A force d'exercice, j'espère le rappeler.

Tu auras vu par les journaux que nous avons le maréchal Mac-Mahon pour sept ans ! Je ne crois pas que cette solution hypocrite fasse du bien « aux affaires ». Les mêmes gens qui depuis deux ans gémissent sur le provisoire viennent de le décréter pour sept ans. Quelle logique ! Jusqu'au vote des lois constitutionnelles, on ne peut rien prévoir. — Ce qui me paraît sûr, c'est que la République va se constituer définitivement, par une transition lente.

Le Moscove m'a écrit pour me dire (encore) qu'il fallait cet hiver publier *Saint Antoine*, puisque l'on va être tranquille pendant quelque temps.....

Adieu, pauvre chat !..... Je vais reprendre les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* jusqu'au moment des répétitions, et puis, à la grâce de Dieu !

Ta vieille

NOUNOU.

CXVIII

Mercredi soir, minuit, 26 novembre 1873.

..... J'ai télégraphié à Carvalho que je l'attendais. Ledit Carvalho m'a répondu qu'il viendrait vendredi ou lundi ; au reste, qu'il me ferait savoir demain le jour précis de son arrivée. — Ainsi ma prochaine lettre te dira le résultat de cette lecture. Grande affaire ! Advienne que pourra, après tout ! Je me suis remis à mes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*, et même aujourd'hui j'ai avalé un volume et demi de

l'abbé Bautain, *la Chrétienne*, qui m'a très intéressé. Cet homme-là connaît le monde de Paris à fond.....

Ce soir, au Gymnase, première représentation de *Monsieur Alphonse*, comédie en trois actes, d'Alexandre Dumas. On s'attend à un très grand succès.....

Un bon baiser sur chaque joue de ma pauvre nièce.

Son vieil oncle,

G. F.

CXIX

Croisset, mardi 2 décembre 1873.

Chère Caro,

J'entre en répétition le 20 de ce mois! peut-être le 25? En tout cas, avant le jour de l'an.....

Carvalho est arrivé samedi à 4 heures. Embrassade suivant les us des gens de théâtre. A 5 heures moins dix minutes a commencé la lecture du *Candidat*, qu'il n'a interrompue que par des éloges. Ce qui l'a le plus frappé, c'est le cinquième acte, et dans cet acte une scène où Rousselin a des sentiments religieux ou plutôt superstitieux. Nous avons dîné à 8 h. et nous nous sommes couchés à 2.

Le lendemain nous avons repris la pièce et alors ont commencé les critiques! Elles m'ont *exaspéré*. Non pas qu'elles ne fussent, pour la plupart, très judicieuses. Mais l'idée de re-travailler le même sujet me causait un sentiment de révolte et de douleur *indicible*. — Note que notre discussion a duré tout le dimanche, jusqu'à 2 h. du matin! et que ce jour-là j'avais les Lapierre à dîner! Ah! je me suis peu diverti! Pour dire le vrai, il y a peu de jours dans ma vie où j'aie autant souffert! Je parle très sérieusement, et Dieu sait combien je me suis contenu. — Carvalho, accoutumé à des gens plus commodes (parce qu'ils sont moins consciencieux), en était tout ébahi, — et franchement il est patient. — Les changements qu'il me demandait, à l'heure qu'il est, *sont faits*, sauf un : donc, ce n'était ni long ni difficile; n'importe! ça m'a bouleversé. — Il y a un point sur lequel je n'ai pas cédé : il voudrait que je profitasse de « mon style » pour faire deux ou trois gueulades violentes. Ainsi, à propos de Julien, une tirade contre les petits journaux de Paris. Bref, le bon Carvalho

demande du scandale. Nenni! Je ne me livrerai pas aux tirades qu'il demande, parce que je trouve cela facile et canaille. C'est en dehors de mon sujet! C'est anti-esthétique! Je n'en ferai rien.

En résumé, le deuxième et le troisième actes sont fondus en un seul (je n'ai enlevé qu'une scène) et la pièce aura quatre actes. — *L'Oncle Sam* ne dépassera pas les premiers jours de février. Carvalho voulait même me remmener avec lui à Paris. Toutes mes corrections seront faites demain ou après-demain. Donc, vers la fin de la semaine prochaine, je fermerai Croisset, et irai là-bas. — Je suis, d'avance, énervé de tout ce que je vais subir! et je regrette maintenant d'avoir composé une pièce! On devrait faire de l'art exclusivement pour soi : on n'en aurait que les jouissances. Mais dès qu'on veut faire sortir son œuvre du « silence du cabinet », on souffre trop, surtout quand on est, comme moi, un véritable écorché : le moindre contact me déchire. Je suis, plus que jamais, irascible, intolérant, insociable, *exagéré*, saint-Polycarpien[1]!..... Ce n'est pas à mon âge qu'on se corrige!.....

Carvalho croit que la censure ne me tourmentera pas. Je ne partage pas sa confiance.....

Aujourd'hui, à Rouen, conférence de Timothée Trimm! J'avais envie d'y aller, mais mon temps sera mieux employé au « salon de Flore »[2].....

Ton vieil oncle,

G. F.

CXX

Paris, jeudi soir, 10h., 11 décembre 1873.

Mon loulou,

Tantôt, à 5h., je t'ai expédié un télégramme te disant que la lecture du *Candidat* avait parfaitement réussi. — Ce serait

1. Saint Polycarpe est célèbre par ses violentes colères contre la corruption de ses contemporains. Il s'écriait souvent : « Mon Dieu, mon Dieu, dans quel siècle m'avez-vous fait naître!... » Cette phrase avait plu à mon oncle : il la répétait si fréquemment que ses amis Lapierre l'appelèrent « saint Polycarpe; même, tous les ans, ils lui offraient un dîner pour fêter la Saint-Polycarpe.

2. C'est-à-dire au troisième acte du *Candidat*. — Voir la lettre suivante.

gentil de recevoir, avant de me coucher, la réponse à mon télégramme ! Vais-je l'avoir ?.....

J'ai commencé la lecture calme comme un Dieu et tranquille comme Baptiste. Pour se donner du ton, Monsieur s'était coulé dans le cornet une douzaine d'huîtres, un bon beefsteak et une demi de chambertin avec un verre d'eau-de-vie et un de chartreuse.

J'ai lu *sur* le théâtre, à la lueur de deux carcels et devant mes vingt-six acteurs. Dès la seconde page, rires de l'auditoire, et tout le premier acte a extrêmement amusé. L'effet a faibli au second acte ; mais le troisième (le salon de Flore) n'a été qu'un éclat de rire, — on m'interrompait à chaque mot, — et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ». La scène du mendiant (que tu ne connais pas) a été trouvée sublime, et le mot de la fin : « Je vous en réponds », a paru exquis de comique. — En un mot, ils croient tous à un grand succès.

Cependant (car il y a toujours un cependant) peut-être vais-je faire encore des corrections ? Je me suis aperçu aujourd'hui que, décidément, Carvalho s'y connaît. Ses observations concordent avec celles de d'Osmoy et du bon Tourgueneff, qui a passé avant-hier, mardi, *toute* la journée chez moi. Il est revenu le soir après son dîner, et ne s'en est allé qu'à 1 heure du matin ! Il n'y a que les gens de génie pour avoir de ces complaisances.

Carvalho ne veut pas qu'on puisse m'empoigner sur quoi que ce soit, il demande une chose parfaite. Il a peut-être raison au point de vue de la réussite ? mais j'ai peur que mon œuvre y perde en ampleur ? — Enfin, lundi prochain, nous arrêterons tout décidément.

La pièce sera demain à la censure, et nous n'avons aucune crainte. D'ailleurs, j'ai pris des mesures politiques. — Et puis, je crois que je vais lâcher *Saint Antoine* ? Ah !

Charpentier commence à imprimer *Salammbô*. — Tu vois, chérie, que je ne m'endors pas.

Enfin j'ai très bon espoir ! Est-ce que la chance va tourner ?.....

J'ai lu, tantôt, comme un ange ! Pas d'enrouement, pas d'émotion. (Il n'en avait pas été de même, l'autre dimanche,

à Croisset.) Et je suis « adoré de ces dames ». Ah! on me fait des politesses! J'ai une petite mère Rousselin qui est bien jolie, trop jolie pour le rôle. Quant à son talent, problème? Voilà tout ce que j'ai à te dire, mon pauvre chat.

En sortant du bureau télégraphique du Grand Hôtel, j'ai rencontré Cernuschi. Demain, je déjeune chez lui. Après quoi, il me montrera ses curiosités japonaises. — Je n'ai encore fait aucune visite; mais, demain et après-demain, je vais me répandre, — bien que, dès demain soir, je reprenne les lectures pour *Bouvard et Pécuchet*, ce qui est plus sérieux que le théâtre.

Je ne me monte pas du tout le bourrichon; mais, en somme, je suis content. Allons, encore une quinzaine, et je reverrai « ma pauvre fille » que j'aime tant.....

Son vieux

G. F.

CXXI

Paris, lundi soir, 15 décembre 1873.

Mon pauvre Caro,

..... Le Vaudeville continue à être charmant pour moi. Je sais par mon « élève » Guy de Maupassant, qui est le camarade d'un des actionnaires ou commanditaires de l'établissement, que ces messieurs fondent sur la pièce de grandes espérances. On s'est débarrassé de Barrière, qui voulait me couper l'herbe sous le pied.....

Autre chose : j'ai vendu *Saint Antoine* à Charpentier, à d'excellentes conditions. Je te les expliquerai.

La traduction dudit bouquin dans une revue russe me rapportera près de 3 000f! Cela, c'est une gentillesse du Moscove. Et j'ai d'autres « tours dans mon sac ». Enfin, je crois que je vais devenir pratique!!!!!!! Pourvu que je ne devienne pas idiot! ce qui en est souvent la conséquence?

Mais, comme le père Hugo va faire paraître d'ici à un mois un roman en trois volumes, intitulé *Quatre-Vingt-Treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce livre-là ait produit son effet. On va néanmoins imprimer tout de suite.

Tu vois, ma chère fille, que je ne m'endors pas. Mon plus grand souci est maintenant de trouver un amoureux (pour le

rôle de Julien), ce qui ne me paraît point facile: — les jeunes acteurs d'à présent ne comprenant goutte à la poésie et à la passion. *De mon temps*, on en aurait trouvé à remuer à la pelle!

Ce matin, j'ai déjeuné chez madame Carvalho, et demain j'irai la voir dans *l'Ambassadrice*.....

Ta NOUNOU qui t'aime.

CXXII

Lundi 23 février 1874.

..... *Le Candidat* a été arrêté par la grippe de Delannoy! Il a dit à Émile (qui vient d'aller chez lui) qu'il espérait reprendre les répétitions mercredi ou jeudi. Je n'en sais pas plus! La pièce se désapprend : c'est déplorable.

Autre histoire : la censure de S. M. l'Empereur de toutes les Russies a arrêté la traduction de *Saint Antoine* comme attentatoire à la religion, et interdit même la vente de l'édition française, — ce qui me fait perdre 2 000 fr. que m'aurait donnés la *Revue de Saint-Pétersbourg*, et peut-être encore 2 ou 3 000 que j'aurais eus, tant de la traduction en volume que de l'édition française.

Enfin il faut être philosophe.

Est-ce le rhume ou l'oisiveté? Mais, depuis samedi, je suis triste à crever.

Demain je passerai quelques bons moments avec ma pauvre fille.

Sa NOUNOU

CXXIII

Samedi soir, 28 février 1874.

Mon loulou,

La première est décidée pour *vendredi* et la répétition générale pour mercredi. Mais, d'ici là, il y aura encore du changement : je pourrais bien n'être joué que *samedi* ou *lundi*[1]? A la grâce de Dieu, du reste! *Je ne pense plus du tout au « Candidat »*! tel est mon caractère. C'est une idée usée dans

1. *Le Candidat* fut joué le mercredi 11 mars, et fort mal accueilli : mon oncle prit le parti de retirer la pièce après la quatrième représentation.

mon cerveau : tant mieux ! je n'en serai que plus calme. Mais ce qui m'exaspère, ce sont les gens qui me demandent des places ! Il y a des âmes sans pitié ! J'en *cognois* qui m'ont écrit jusqu'à *six* lettres, pour avoir un balcon ! Mon pauvre Bouilhet avait l'idée d'un livre intitulé *les Gladiateurs modernes*. Je comprends maintenant la profondeur de son idée : il faut que *nous amusions*, dussions-nous en crever !

Il me sera impossible de donner (même en location) le quart des places que j'ai promises : — bonsoir !.....

Probablement que lundi, vers 4 heures du soir, je passerai chez toi ? en revenant de chez Charpentier, où je resterai tout l'après-midi à relire *Saint Antoine*. — Nous avons laissé échapper des fautes.....

Mon rhume dure toujours. Je suis très fatigué, doux et *mélancholieux*.

Ta vieille

NOUNOU.

CXXIV

Mercredi 24 juin 1874.

..... Mon petit voyage en Normandie a été charmant. Nous[1] avons parcouru le département de l'Orne et celui du Calvados. Voici nos stations : Alençon, La Ferté-Macé, Domfront, Condé-sur-Noireau, Caen, Bayeux, Port-en-Bessin, Arromanches, Musigny, Falaise, — retour par Mézidon et Lisieux. — Tu n'imagines pas la beauté de ce pays. Domfront m'a rappelé Constantine. C'est à faire exprès le voyage. Que de sujets pour un *pître-paiysaîgete* ! — Je placerai Bouvard et Pécuchet entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge, sur un plateau stupide, — entre Caen et Falaise. — Mais il faudra que je retourne dans cette région quand j'en serai à leurs courses archéologiques et géologiques, et il y a de quoi s'amuser. Les bords de l'Orne, de Condé-sur-Noireau à Caen sont on ne peut plus... pittoresques ! (Pardon du mot.) Partout des rochers, et, de place en place, une grande falaise au milieu de la verdure. — Nous nous sommes trimbalés en guimbarde, nous avons mangé dans des cabarets de campagne et couché

1. Il avait fait ce voyage avec Laporte.

dans des auberges classiques. J'ai initié mon compagnon à l'eau-de-vie de cidre, et il en a remporté une bouteille chez lui ! on n'est pas meilleur garçon ni plus attentionné.

Il ne partira pas avec moi, mais il viendra me chercher ; c'est demain matin que je quitte Croisset [1]. J'ai, aujourd'hui, été à l'Hôtel-Dieu ; l'opération a, jusqu'à présent, très bien réussi : il est sûr que Julie verra d'un œil, et quant au second, c'est probable. Elle m'a tout de suite demandé de tes nouvelles, avant même de me parler de sa santé. — En l'apercevant dans son lit, avec un bandeau qui lui cachait la figure et ne découvrait que le menton, le souvenir de notre pauvre vieille m'est revenu, et j'ai comprimé un gros sanglot. — Comme je la regrette, ma chère Caro ! J'ai songé à elle tout le temps que je me suis promené en Basse-Normandie. A propos de mille petits détails, les souvenirs d'enfance m'assaillaient. Et hier soir la rentrée solitaire dans mon domicile a été, comme de coutume, fort amère. Ce sentiment de l'isolement est un effet de l'âge. Mais ne nous attristons pas ! Je m'en vais sur les hauts sommets tâcher de me remonter la mécanique, afin de me lancer dans *Bouvard et Pécuchet* gaillardement.....

Aucune nouvelle. Rien en politique. Les journaux se sont occupés beaucoup du retour de Rochefort, mais cette rengaine commence à s'user.....

Ta NOUNOU

CXXV

Kaltbad-Rigi (Suisse), dimanche 6 h., 12 juillet 1874

..... Il me semble que cette fois vous ne vous êtes pas follement amusés en Scandinavie ? Espérons que vos promenades hyperboréennes ne se renouvelleront pas de sitôt ! Quant à moi, je m'ennuie un peu moins, mais, les premiers jours, c'était intolérable. Je n'ai encore adressé la parole à personne. Oh ! je me repose le larynx. — Quant aux dames que tu m'engages à courtiser, une pareille occupation est au-dessus de mes forces. Elles sont toutes fort laides, mal habillées, grotesques, et messieurs leurs époux, idem.

1. Pour aller, sur le conseil du docteur Hardy, en Suisse.

Presque tous les soirs, il y a des orages, si bien qu'à l'heure destinée pour la promenade, je suis contraint de rester dans ma modeste chambre : — quatre francs par jour ! tu vois que je ne fais pas de folies ! — Enfin, dans huit jours, le bon Laporte arrive, et avant la fin de la semaine prochaine, vers le 24 sans doute, je serai à Paris.....

Je t'ai dit, sans doute, qu'en désespoir de cause j'avais porté *le Sexe faible* au Théâtre de Cluny. Le directeur m'a écrit (dès le surlendemain de notre entrevue, le 30 juin) une lettre restée quelques jours à Croisset et qui m'est parvenue hier. Cette épître est pleine d'enthousiasme : il trouve ma pièce « parfaite » et croit à « un grand succès d'argent »..... Son intention est de jouer la pièce le plus tôt possible, au mois d'octobre.

Je te prie de croire que je ne me monte pas le bourrichon du tout ! — me rappelant l'engouement de Carvalho, puis son refroidissement ; — cependant qui sait ?... Je vais donc encore une fois remonter sur les planches, et me sens de force à affronter de nouvelles bourrasques ! Mais il me tarde d'être installé à *Bouvard et Pécuchet* pour voir un peu la tournure qu'ils vont prendre.....

Ton VIEUX, qui t'embrasse et te chérit.

CXXVI

Rigi, dimanche, 19 juillet 1874.

Ma chère Caro,

Nous partons ce soir de Kaltbad. Nous allons coucher à Lucerne, demain à Lausanne, mardi à Genève et nous serons vendredi matin à Paris.....

Le Sexe faible ne m'inquiète nullement. — Qu'il réussisse ou ne réussisse pas, je m'en bats l'œil, profondément ! M. Vieux a tant d'orgueil qu'il est (je le crois du moins) inaccessible à la vanité.

Du reste, je me propose d'être à Cluny *terrible* et pas du tout bon enfant, pas du tout commode.

Dans une dizaine de jours j'espère être à Neuville et t'embrasser, car il a bien envie de te voir, ton pauvre

VIEUX.

CXXVII

Dimanche 4h., 16 août 1874.

Quel beau temps, ma chérie! — quel calme autour de moi! et quelle solitude! Il faut être parfois robuste pour l'endurer; mais, enfin, aucun bourgeois ne m'embête par ses discours ou le spectacle de sa personne! c'est l'important. — N'importe! il y a des moments où le cœur s'ennuie.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit chemin. J'espère avoir fini le premier mouvement du premier chapitre dans quatre ou cinq jours — ce sera toujours cela de fait! mais la mise en train est bien difficile.....

Pauvre VIEUX qui t'aime.

CXXVIII

Jeudi, 3 h., 20 août 1874.

C'est pour t'obéir, mon loulou, que je t'ai envoyé la première phrase de *Bouvard et Pécuchet*. Mais, comme tu la qualifies ou plutôt décores du nom de reliques et qu'il ne faut point adorer les fausses, sache que tu ne possèdes pas la vraie (phrase).

La voici : « Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert. » Maintenant, tu ne sauras rien de plus d'ici longtemps. — Je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu, hier au soir, un violent mal d'estomac. Mais ça ira, il *faut* que ça aille. N'importe! les difficultés de ce livre-là sont effroyables. Je suis capable d'y crever à la peine? L'important, c'est qu'il va m'occuper pendant de longues années. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à son misérable individu. Rien de plus à te dire. — Je vis solitairement comme un petit père tranquille, n'ayant pour compagnie que Julio[1]. — Et à propos de tranquille, Fortin trouve que j'ai l'air « calmé et plus brave homme ». C'est possible; mais, moi, je trouve que la Suisse m'a un peu abruti : premier point pour être convenable.....

Ton VIEUX

1. Son chien.

CXXIX

Croisset. — [Août 1874.]

Sur le bateau de Bouille, où je suis revenu de Rouen avec Bataille, j'ai vu une binette gigantesque : celle de Lainé, l'associé de Pécuchet[1] (pas le mien). Du reste, je suis rentré broyé d'ennui par le spectacle de l'*éluite*!.....

Je ne suis pas gai! mais pas du tout! Je regrette plus que jamais (sans compter les autres) mon pauvre Bouilhet, dont je sens le besoin à chaque syllabe de *Bouvard et Pécuchet*. — Ce livre est diabolique! J'ai peur d'avoir la cervelle épuisée; c'est peut-être que je suis trop plein de mon sujet et que la bêtise de mes deux bonshommes m'envahit. — J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui, pauvre chat. Tu es au milieu de gens qui te plaisent; tu t'amuses et probablement tu ris! Moi, je tire sur ma cervelle pour faire venir des idées qui ont du mal à venir. Il pleut et de loin je t'embrasse.

VIEUX

CXXX

Paris, vendredi matin, 28 août 1874.

..... Il m'ennuie de toi démesurément, pauvre fille. J'ai peur, avec l'âge, de ressembler tout à fait à ta grand'mère. *J'y tourne*! Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Righi ne m'a pas fait de bien, moralement parlant. Je crois que les spectacles sublimes m'ont abêti; cela tient aussi à *Bouvard et Pécuchet* qui me rongent. — J'en viendrai à bout, cependant!

Le pauvre Moscove est de retour depuis deux jours et plus malade que jamais. J'ai été le voir à Bougival (voyage embêtant à cause de l'omnibus. Il ne se doutera jamais du *sacrifice* que je lui ai fait) et nous avons passé notre temps à gémir et à nous attrister sur nos maux réciproques. Je n'échangerais pourtant pas les siens contre les miens. Bien entendu, nous n'avons parlé que de *Bouvard et Pécuchet*! et, en somme, ça va mieux. Mais j'étais bien bas, en partant de Croisset.

Je vais voir aujourd'hui Weinschenk[2] et je saurai peut-être

1. Un banquier de Rouen.

2. Directeur du Théâtre de Cluny.

l'époque des répétitions. Elles n'auront pas lieu avant le mois de novembre (d'après le calcul de Zola). Il faut aussi que la question des engagements soit résolue maintenant.

Adieu, pauvre Caro.

Deux bons baisers de

VIEUX

CXXXI

Paris, vendredi matin, 4 septembre 1874.

..... Ma journée d'avant-hier a été tristement occupée par l'enterrement de la mère de Coppée. Jamais je n'ai vu une pareille douleur. Le pauvre garçon fait mal à voir. Je l'ai presque porté pour descendre la grande avenue du cimetière Montmartre. Dès qu'il m'a vu, il s'est presque accroché à moi, bien que nous ne soyons pas intimes. C'est là (à cet enterrement) que j'ai vu pour la première fois l'ancienne passion de la Divine, mon ennemi Barbey d'Aurevilly. Il est gigantesque. Je t'en ferai la description.....

Aime toujours

VIEUX

CXXXII

Paris, dimanche 13 septembre 1874.

Ma chérie,

.....Malgré tes répugnances et ton sinistre pressentiment, je crois que *le Sexe faible* peut réussir. — D'ailleurs, pourquoi ne pas faire jouer une chose que l'on trouve bien? Et puis, je deviens de jour en jour plus indifférent à ce que *on* peut dire : — car *on* me semble de plus en plus bête; *on* n'est jamais content; *on* ne sait ce qu'il veut. Enfin j'exècre cet insaisissable *on*; — et la moindre page de *Bouvard et Pécuchet* m'inquiète beaucoup plus que le sort du *Sexe faible*.

Le notaire Duplan a été (à propos de *B. et P.*) charmant pour moi. J'ai passé avant-hier deux heures chez lui, — et il m'a écrit, séance tenante, quatre pages de renseignements sur les testaments. — Mon petit ami Guy de Maupassant doit demain m'en donner sur les copistes du ministère....

Ta vieille NOUNOU.

CXXXIII

Croisset, samedi soir 5h., 19 septembre 1874.

..... J'ai beaucoup cabotiné pendant ces derniers jours. Mes acteurs seront satisfaisants; j'en aurai même quelques-uns de bons, entre autres madame Hamet (celle qui a joué dans les *Deux Orphelines* le rôle de la Frochard)....

Peragallo (l'agent dramatique) m'a demandé *la Féerie*, sûr, dit-il, de la placer. Je la lui donnerai quand je reviendrai à Paris, vers la fin d'octobre, sans doute? Je voudrais, d'ici là, avoir fini l'introduction de *Bouvard et Pécuchet*.....

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse tendrement.

Ta vieille NOUNOU.

CXXXIV

Croisset, jeudi, 5 h., 24 septembre 1874.

Mon pauvre Caro,

..... Ma dysenterie a disparu devant le laudanum et le bismuth; et *Bouvard et Pécuchet* se portent très bien. Voilà comme les temps se suivent et ne se ressemblent pas. Au mois d'août, j'étais dans une situation d'esprit abominable : désespéré de tout à me casser la margoulette. Et depuis huit jours, malgré mon ventre, ça va merveilleusement.....

J'étais invité à aller passer la semaine à Rentilly chez madame André; mais j'ai autre chose à faire que de me trimbaler dans les châteaux. — D'ailleurs, mes bonshommes m'amusent plus que la société des riches.....

Adieu, pauvre chère fille.

VIEUX.

CXXXV

Dimanche, 11 octobre 1874.

Weinschenk, Zola et Banville m'ont répondu que je ne serais pas appelé à Paris avant la première quinzaine de décembre...

La pièce de Zola[1] sera jouée vers le 25. J'irai voir la répé-

1. *Les Héritiers Rabourdin.*

tition et la première, tant pour l'auteur que pour moi-même : ce sera un dérangement de deux jours. Après la pièce de Zola, on jouera (par charité) *le Mangeur de fer* d'Éd. Plouvier qui crève de misère et de maladie. Je pourrais réclamer mon tour, mais je n'en fais rien, — d'autant plus que ce retard m'arrange.

J'aurai le temps d'ici là de mettre bien en train mon premier chapitre (celui de l'agriculture), lequel commence à se dessiner nettement dans mon imagination. Mon prologue sera fait demain : il me manque, pour l'avoir fini, de m'être promené, la nuit, avec une chandelle, dans le potager, excursion que je vais accomplir ce soir.

Il est probable que, samedi prochain, j'irai avec Laporte voir la ferme modèle de Lizors.....

Deux bons baisers de

VIEUX.

CXXXVI

Jeudi 15 octobre 1874.

.....Samedi prochain, je vais voir la ferme de Lizors! — Un des jours de la semaine prochaine, j'irai à Rouen pour conférer avec le jardinier Beaucantin[1] auquel j'ai demandé un rendez-vous : — je prépare actuellement mon premier chapitre (l'agriculture et le jardinage). — L'introduction est faite. C'est bien peu comme nombre de pages, mais enfin je suis enrouté, ce qui n'était pas commode. Mais quel livre! Hier au soir, à minuit, j'en suais à grosses gouttes, bien que ma fenêtre fût ouverte. Le difficile dans un sujet pareil, — c'est de varier les tournures. Si je réussis, ce sera, sérieusement parlant, le *comble de l'Art*.....

Adieu, pauvre chat. Active tes préparatifs et viens causer longuement dans le cabinet de

VIEUX

CXXXVII

Rouen, samedi 3 h., 14 novembre 1874.

Zola m'a écrit, hier, que je ferais bien de venir tout de

1. Directeur du Jardin des plantes de Rouen.

suite à Paris, pour surveiller les engagements d'acteurs, avant ma lecture. — Il me dit de prendre garde à mademoiselle Kléber et de ne pas faire comme lui, c'est-à-dire de ne pas me laisser leurrer, berner. — De plus, Jules Godefroy m'a écrit ce matin qu'il tenait à ma disposition les notes agricoles que je lui avais demandées.....

Et il faisait aujourd'hui un temps splendide. Je me suis promené pendant une heure sur la terrasse; les feuilles des boules de neige étaient absolument pareilles à des feuilles d'or, se détachaient sur le bleu du ciel avec une violence ‡‡tistique...

Je t'embrasse à deux bras bien tendrement.

Ta vieille ganache d'oncle,

G. F.

CXXXVIII

Paris, dimanche 1 h., 22 novembre 1874.

Non, mon loulou, je n'irai pas dîner chez toi demain, parce que je ne sais où j'irai en sortant de ma lecture[1] et que d'ailleurs je serai éreinté.....

Aujourd'hui je me repose; je n'irai pas à Saint-Gratien, voulant ménager mon galoubet pour demain.

Je crois que je me suis engagé dans une sotte affaire; Montigny, que j'ai vu hier, m'a refusé Lesueur : c'est le début[1] !

A bientôt, pauvre chat,

Ton

VIEUX.

CXXXIX

Croisset, lundi 3 h, 16 mai 1875.

Pauvre chat,

Hier, en sortant de chez toi, la grande porte *n'a pas voulu* se fermer derrière moi : quelque chose retenait le battant : j'avais beau tirer, il résistait. C'était ta concierge qui voulait sortir en même temps que moi. N'importe ! cette cause toute

1. La lecture du *Sexe faible* aux artistes. — Mon oncle, finalement, retira la pièce de Cluny et chargea Peragallo de la porter au Gymnase, où elle ne fut pas jouée non plus. (Voir *Correspondance*, t. IV, p. 206.)

simple ne m'a pas empêché de voir dans le phénomène une espèce de symbolisme : le Passé me retenait.

Le voyage avec mon frère a été des plus silencieux, car nous avons dormi presque tout le temps. Je l'ai reconduit en fiacre chez lui, et, comme j'avais grand'soif, je suis entré dans cette maison de ma jeunesse, dont la vue m'est si amère! Madame Achille et sa fille étaient allées voir Saint-André, je les ai rencontrées sur le quai de Croisset.

Émile et Julio m'attendaient sur la porte. J'ai rangé toutes mes affaires; puis le mal de tête m'a empêché de dormir. J'ai fait un tour dans le jardin, j'ai dîné, je me suis couché à 9 h. 1/2. J'ai été réveillé à 10 h. par les hurlements lugubres de mon chien, qui regrette ses compagnons de Couronne. Ils étaient d'une douceur et d'une justesse inexprimables : — on aurait dit les sons d'une grosse flûte; — ils ne m'ont pas agacé, mais navré; et, comme ils n'ont pas duré longtemps, je me suis endormi. Ce matin, j'ai fait une visite à Fortin. J'ai écrit plusieurs billets. La lettre où je donne congé à M. Clausse[1] va partir en même temps que celle-ci. — Et voilà tout, ma chère fille.

Le jardin est charmant et la maison en bon état, très propre et prête à te recevoir. (Un calme plat sur la rivière et un grand silence autour de moi.) — Je n'ai pas encore eu le cœur de faire ma tournée dans les chambres : — hier, je me sentais trop délabré, et aujourd'hui je veux, je veux à toute force travailler. — La soirée d'hier n'a pas été précisément folichonne! Mais il faut être philosophe. J'aimerais mieux être heureux, ce serait plus simple.

Cependant, si ton mari se tirait d'affaire, si je le revoyais gagnant de l'argent et confiant dans l'avenir comme autrefois, si je me faisais avec Deauville dix mille livres de rentes, de façon à pouvoir ne plus redouter la misère pour deux, — et si *Bouvard et Pécuchet* me satisfaisaient, je crois que je ne me plaindrais plus de la vie.

En attendant, je vais m'y mettre (à mes affreux bons-

1. Propriétaire de la maison où mon oncle avait loué un appartement, rue Murillo. — Par des raisons d'économie, il était convenu que nous irions habiter, mon oncle et nous, faubourg Saint-Honoré, au coin de l'avenue de la Reine-Hortense (aujourd'hui avenue Hoche), deux appartements contigus.

hommes) : je me suis raisonné ; il *faut* que ça marche. Dans quelques jours je serai peut-être plus gaillard?.....

J'irai dîner à l'Hôtel-Dieu vers la fin de la semaine. J'ai besoin d'emprunter des livres de médecine à Achille et de lui faire plusieurs questions médicales.....

Je t'embrasse bien tendrement, ma pauvre chère fille.

Ton vieil oncle,

G. F.

CXL

Croisset, vendredi 5h., 9 juillet 1875.

La vie continue à n'être pas drôle, ma chère Caro ! et je me sens de plus en plus *bas*. Ma seule occupation est de regarder la pendule et d'attendre le lendemain. Mes nuits les plus longues sont de cinq heures ! et je ne peux pas dormir le jour !.....

Tu es bien gentille de m'envoyer des tendresses, mais je m'insurge quand tu me dis : « Endurcissons nos cœurs à la vue d'un arbre, d'un appartement, d'un bibelot favori dont la séparation semble vouloir nous ravir le meilleur de nous-même. » — J'ai passé ma vie à priver mon cœur des pâtures les plus légitimes; j'ai mené une existence laborieuse et austère, eh bien ! je n'en peux plus ! je me sens à bout. Les larmes m'étouffent et je lâche l'écluse, — Et puis, l'idée de n'avoir plus un toit à moi, un *home*, m'est intolérable. Je regarde maintenant Croisset avec l'œil d'une mère qui contemple son enfant phtisique en se disant : « Combien durera-t-il encore ? » et je ne peux m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive.

Mais ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, actuellement; — ce qui me navre, pauvre Caro, c'est ta ruine ! ta ruine présente et l'avenir. Déchoir n'est pas drôle. Tous ces grands mots de résignation et de sacrifice ne me consolent pas du tout ! mais pas du tout !

Depuis trois jours, il n'a pas paru un rayon de soleil. Le ciel est gris, sans nuages, immobile. La pluie tombe, sans discontinuer. Un silence absolu, pas une seule visite.....

Ton vieil oncle, écrasé,

G. F.

CXLI

Croisset, samedi 10 juillet 1875.

Rien de nouveau, ma pauvre chérie!

Les jours se suivent et malheureusement se ressemblent!

Si nous étions des criminels, serions-nous plus tristes? Tu m'engages à être « sublime ». Je n'en demande pas tant. Que ne suis-je, seulement, raisonnable!.....

Le dévouement de Flavie[1] m'attendrit. — Je n'en doutais pas, d'ailleurs. Pourvu qu'elle n'en soit pas punie!

Quand donc arrivera la réponse dont notre sort dépend?

J'attends toutes tes lettres avec grande impatience et pourtant je tremble de peur quand je les ouvre.....

Comme je suis fatigué de penser à ces maudites affaires, et de ne pouvoir penser à autre chose! L'expression « je m'ennuie à crever » me paraît faible pour décrire mon état. Je n'avais pas l'idée d'une situation pareille. Du matin au soir, je me répète : « Que faire? que faire? » et je ne trouve rien.

J'accepterais tout sans murmure si je pouvais écrire.....

Adieu, ma chère Caro, sois toujours vaillante et aime ton pauvre

VIEUX.

CXLII

Croisset, lundi 2 h., 12 juillet 1875.

Ma chère fille,

Me dis-tu bien *toute la vérité*? Pardonne-moi, mais je suis devenu soupçonneux : j'ai peur que tu ne ménages ma sensibilité et que tu ne veuilles m'apprendre le désastre par transitions.....

Combien de temps encore Ernest peut-il tenir? Il me semble que la catastrophe finale va arriver, et je l'attends de minute en minute. Quelle situation!

Une bonne conscience ne suffit pas pour être tranquille, et il y a beaucoup de coquins plus heureux que moi! Ah! j'en avale, des coupes d'amertume! et toi aussi, pauvre loulou que j'avais rêvée plus heureuse!

1. Notre amie Flavie Wasse Saint-Ouen.

Que veux-tu faire de l'excédant de ton mobilier? Je t'engage provisoirement à l'envoyer ici : il serait à l'abri de l'humidité dans le petit salon; — à moins que vous ne vouliez en vendre une partie, mais vous en trouverez bien peu d'argent. — L'activité que tu te donnes vaut mieux que ma paresse. Cependant, hier soir, j'ai un peu (je dis un peu) travaillé. Car il y a des moments où, en dépit de tout, je reprends espoir. Puis, je retombe! Je vais encore me forcer à l'ouvrage. Mais comme tout cela m'use! Je sens que je m'en vais. Je suis trop vieux pour subir impunément des émotions aussi cruelles.....

Le jardinier fauche le gazon et Puzzle est là, à côté de moi. Voilà tout. Moi, je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre

VIEUX.

CXLIII

Croisset, jeudi 6 h., 15 juillet 1875.

..... Enfin, voilà la pluie qui cesse et le soleil se montre! il brille sur l'eau. Les voiles blanches passent doucement. C'est exquis! Et songer que bientôt peut-être il faudra quitter tout cela! Je ne peux pas m'habituer à cette idée!.....

Ah oui! pauvre fille, *je souffre*, et plus que je ne saurais dire. Hier au soir, pourtant, j'ai passé deux heures autour de *Bouvard et Pécuchet*. Je n'ai rien fait, mais enfin je me suis occupé d'autre chose que des Affaires!

Tu es bien gentille, toi, pleine de raison et de tendresse. — Tu fais bien de m'aimer, du reste. Je mérite de l'être, vrai.

Allons! à samedi, sans doute. Laisse là ton emménagement et viens embrasser

VIEUX.

CXLIV

Concarneau. Hôtel Sergent, samedi 3h., 18 septembre 1875.

Ma chère fille,

..... Je voulais t'envoyer une description de l'endroit où je me trouve[1], mais je tremble de plus en plus, j'ai beaucoup de

1. Mon oncle était allé passer « un mois ou deux » à Concarneau, près de son ami le naturaliste Georges Pouchet, pour « reposer » un peu sa « pauvre cervelle endolorie ». (Voir *Correspondance*, p.p. 215 et suiv.).

mal à écrire matériellement, et les sanglots m'étouffent : il faut que je m'arrête. Quand donc cela finira-t-il ? — Ah ! le chagrin me submerge, ma pauvre enfant. Mon cœur est plein et pourtant je ne trouve rien à te dire.

Mes compagnons Pennetier et Pouchet sont fort aimables. Nous prenons tous les jours des bains de mer ensemble.

4 heures. — Ta lettre de jeudi m'arrive et me fait beaucoup de bien, pauvre Caro. Comment peux-tu me recommander de ne pas penser à toi ! Je ne fais que ça, malheureusement.

Je crois cependant que Concarneau me fera du bien ou du moins je veux l'espérer.

Ma faiblesse nerveuse m'étonne moi-même et m'humilie ! Mais enfin je ne t'afflige plus par le spectacle de ma tristesse : tu as assez de la tienne, pauvre enfant.

Oui, les deux jours passés à Deauville ont été *durs*, mais je me suis bien conduit : j'ai eu la force de dissimuler ce que j'éprouvais. Beaucoup de choses que je revois ici réveillent les souvenirs de mon voyage de Bretagne et ne me rendent pas gai.....

Je me fais des raisonnements, je me dis que l'avenir sera peut-être bon, mais j'ai un fond de désespoir qui me remonte à la gorge bien vite. — Ah ! que je voudrais écraser mon cœur sous mes talons !... Voyons ! calmons-nous.

Ton époux n'est pas fort sur les itinéraires : il s'était trompé pour le bateau de Trouville et il a manqué me faire passer en route pour venir ici vingt-quatre heures de plus qu'il ne fallait. J'ai été de Lisieux au Mans, où j'ai pris le train de Brest à 1 heure de nuit. A Redon, j'ai pris le chemin de Lorient et je me suis arrêté à Rosporden à 10 h. du matin, j'en suis reparti à 2 h. et à 3 h. j'étais ici. — La vue des bonnets de femmes m'a fait plaisir et je me suis retrouvé dans une auberge du bon vieux temps avec une sensation de rafraîchissement. Cela vous sort de la banalité des hôtels, et de l'éternel garçon en habit noir couvert de taches.....

Madame Sergent est au niveau de sa réputation. J'ai une très jolie chambre donnant sur le bassin. — Ah ! si je pouvais me remettre au travail !... Tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir sur ce qui nous restera, je n'aurai aucune liberté

d'esprit. Il y a de l'espoir, et un grand espoir, du côté de M. Delahante. Si cette affaire-là réussissait (l'achat de la scierie par une Compagnie de chemin de fer), ce serait bien bon !.....

Adieu, ma pauvre Caro, je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieux

G. F.

CXLV

Concarneau, mardi 4h, 21 septembre 1875.

Ta lettre de dimanche m'arrive, mon Caro : tu vois quel temps il nous faut pour correspondre. — Comme je tremble ! Je suis obligé de m'arrêter à chaque lettre : c'est le résultat de mes petites émotions.....

J'ai beau faire de grands efforts pour ne pas songer à l'avenir, cela m'est impossible. Je me demande sans cesse : « Comment vivrons-nous ? puisque tous nos revenus et au delà sont engagés ! » Cette préoccupation me ronge comme un cancer. Tu me dis de ne pas songer au passé : — à quoi veux-tu que je songe ? à l'avenir ! — il est si triste qu'il m'épouvante !.....

Relativement, cependant, je me sens beaucoup mieux. Je n'ai plus d'étouffements, et les accès de larmes sont plus rares ; je dors et mange bien. Mes compagnons (qui sont fort aimables) prétendent que j'ai déjà engraissé. — Tous les jours je prends un bain de mer. Hier, nous avons été voir un Pardon, aux environs (à Pont-Aven). Aujourd'hui, j'ai passé tout l'après-midi au vivier, où j'ai vu deux homards changer de carapace.....

Concarneau est un charmant pays. — Quelles bonnes vacances j'y passerais si j'avais l'esprit libre et le cœur desserré ! — Tout m'y rappelle le Trouville du bon vieux temps.

Si je n'avais pas de difficulté matérielle à écrire, je t'en ferais une description. — Quand mes pauvres nerfs seront-ils un peu raffermis ? Ah ! ton pauvre vieux bonhomme d'oncle est bien démoli, ma chère enfant.....

As-tu repris la peinture ?

J'ai rêvé de Croisset, toute la nuit dernière.

Ma pensée ne vous quitte pas.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse tendrement.

Ton VIEUX.

CXLVI

Concarneau, samedi 3h., 25 septembre 1875.

.....J'ai beau regarder les poissons du vivier, puis la mer, et me promener et me baigner tous les jours, la préoccupation de l'avenir ne me quitte pas. — Quel cauchemar! Ah! ton pauvre mari n'était pas né pour faire mon bonheur. Mais n'en parlons plus : à quoi bon? Je t'assure que je suis bien raisonnable. J'ai même essayé de commencer quelque chose de court, — car j'ai écrit (en trois jours!) une demi-page *du* plan *de* « la légende de Saint-Julien l'Hospitalier ». — Si tu veux la connaître, prends l'*Essai sur la peinture sur verre* de Langlois[1]. — Enfin, je me calme, à la surface du moins, mais le fond reste bien noir.

Je mène une petite vie douce et abrutissante : — coucher avant 10 heures, lever vers 8 ou 9 ; — je ne fais rien du tout, et mon oisiveté ne me pèse plus. — J'arrive souvent à ne plus songer à rien; ce sont les meilleurs moments.

Mes fenêtres donnent sur une place au delà de laquelle se trouve le bassin : — les fortifications du vieux Concarneau (un mur crénelé avec deux tours et un pont-levis) s'étendent par derrière; — je vois tout le quai en enfilade, et les petits bateaux qui pêchent la sardine. Tantôt, j'ai passé une heure à les regarder rentrer, puis j'ai fait un somme sur mon lit. Le réveil n'est jamais gai : quand la réalité me reprend, quel pincement!

Pennetier nous a quittés avant-hier et je reste seul avec le bon Pouchet, que j'envie profondément. — Comme il est d'aplomb! Moi, je me sens déraciné et roulant au hasard comme une algue morte.

Mais je *veux* me forcer à écrire *Saint-Julien*. Je ferai cela comme un pensum pour voir ce qui en résultera.....

5h.

.....Mon compagnon vient me chercher pour prendre notre bain : — c'est l'heure; — mais le temps me semble bien rafraîchi et la marée est trop basse. Je crois que je vais *caler*.

1. Hyacinthe Langlois, écrivain et dessinateur normand.

6h. 1/2.

En effet, j'ai calé : il faisait trop frais. Mais j'ai joui d'un coucher de soleil splendide, — un vrai Claude Lorrain. — Que n'étais-tu là, pauvre fille, toi qui admires tant la nature! Je me figurais ta gentille personne installée, près de moi, sur la plage, devant un chevalet, et barbouillant bien vite les nuages pour les saisir dans leur bon moment.....

Adieu, ma pauvre enfant.

Ton VIEUX, qui te chérit.

CXLVII

Jeudi, 6h. soir, 30 septembre 1875.

..... Mon compagnon Pouchet m'a quitté depuis lundi et ne reviendra que ce soir, de sorte que je me suis passablement ennuyé pendant quatre jours. Cette solitude ne m'a pas été bonne. Je viens même de déchirer une lettre à toi où je m'épanchais trop. — Aujourd'hui, d'ailleurs, il fait de l'orage et j'ai mal à la tête; — enfin, *ça ne va pas.*

Lis dans *la Légende dorée* l'histoire de Saint-Julien l'Hospitalier. — Tu l'as mal comprise dans Langlois (où elle est pourtant bien racontée).....

Malgré tes conseils, je ne peux pas arriver à « l'endurcissement », ma chère fille : — ma sensibilité est surexcitée; — j'ai les nerfs et le cerveau malades, très malades, je le sens... Allons! bon! voilà que je vais recommencer à me plaindre, bien que je ne veuille pas t'affliger. Je me borne à relever ta comparaison du « rocher ». Apprends donc que les vieux granits deviennent quelquefois des couches d'argile : — j'en ai vu ici des exemples que Pouchet m'a montrés. — Mais tu es jeune, tu as de la force, et tu ne peux me comprendre, malgré toute ta tendresse.

Tu ne m'as pas parlé de Frankline[1]?

Ma lettre est-elle assez bête, hein? elle me ressemble. « Le style, c'est l'homme même..... » Comme aujourd'hui je suis très noir, je m'arrête là, me bornant à t'embrasser bien tendrement.

Ton VIEUX.

1. Mon amie Frankline Grout, qui venait d'épouser M. Auguste Sabatier.

CXLVIII

Samedi, 6h, 2 octobre 1875.

..... Pouchet est revenu hier, et aujourd'hui il m'a donné deux leçons d'histoire naturelle en disséquant devant moi, avant le déjeuner, une raie — et, après le déjeuner, un mollusque hideux qu'on appelle « lièvre de mer ». — Après quoi, j'ai fait un somme de deux heures sur mon lit, car je m'étais fort empiffré avec du tourteau et monsieur était complètement abruti : — l'ordinaire de l'auberge Sergent est surabondant ; — il y a à tous les repas sept ou huit plats, parmi lesquels figurent toujours de la salicoque et du homard. Si ton pauvre mari était ici, comme il se régalerait !.....

Et toi, ma pauvre fille, comment vas-tu ? Tu m'écris des lettres tendres et morales, mais sans aucun détail sur ton existence. — As-tu repris ta chère peinture ? etc. — Demain j'écrirai plusieurs lettres ; — puis, lundi, je veux me mettre à écrire *Saint-Julien l'Hospitalier*.....

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle qui t'aime.

G. F.

CXLIX

Concarneau, jeudi 2h, 7 octobre 1875.

Mon pauvre loulou,

Si je n'avais pas eu peur de t'ennuyer par la fréquence de mes épîtres, je t'aurais répondu tout de suite, dimanche soir, pour te remercier du petit brin de clématite. — Cette attention m'a été au cœur et j'ai pleuré bien doucement en songeant à notre pauvre vieille. — Tu ne pouvais pas imaginer quelque chose qui me fût plus agréable.

Tu me parais « sublime » de résolution et de sagesse. J'approuve tes beaux plans de travail ; que ne puis-je t'imiter ! Cependant j'ai écrit à peu près une page de *Saint-Julien l'Hospitalier*, mais le fond du bonhomme continue à n'être pas gai.....

Croirais-tu que presque toutes les nuits je rêve Croisset, ou quelques-uns de mes amis morts. Cette nuit, ç'a été Fey-

deau. — Le passé me dévore et tu me parles de « vie nouvelle » à commencer. Mais, ma pauvre enfant, à mon âge, on ne recommence pas : on achève, ou plutôt on dégringole. — Hier, j'ai fait une promenade en bateau, charmante : — la mer était comme un lac, la température chaude et le soleil splendide ; — pendant deux heures de suite, je me suis oublié, Dieu merci ! J'ai passé beaucoup de temps couché à plat ventre, sur l'herbe d'un îlot, à regarder les vagues rebondir dans les rochers, et les mouettes voler dans le ciel. La rade était couverte de petits bateaux qui s'en revenaient de pêcher des sardines et le croissant de la lune est apparu, blanchissant tout un côté de l'horizon. — Comme cela te ferait (ou plutôt vous ferait) du bien (à tous les deux) de venir passer ici quelques jours ! On n'y a jamais froid. C'est un climat méridional — sans doute à cause du *Gulf stream* qui chauffe le rivage? — Les grenadiers et les camélias poussent en pleine terre, comme aux îles Borromées, et on porte encore les vêtements d'été !.....

Pouchet ne s'en ira pas avant le 8 ou le 10 novembre. S'il y passait un mois de plus ou tout l'hiver, je resterais avec lui, — car je redoute le séjour de la capitale.....

Je ne fermerai ma lettre qu'à 5 h., après la poste, — car peut-être en aurai-je une de toi.

Un bon baiser sur chaque joue.

Ton vieux

G. F.

5h. — Il faut que je t'embrasse bien fort pour la bonne lettre que je reçois : — elle est bien intime, charmante et douce, — enfin elle te ressemble.

Tâchons de nous habituer à notre sort, — sans perdre l'espoir qu'il changera.....

CL

Concarneau, lundi soir, 11 octobre 1875.

Un mot seulement, pauvre loulou. — J'ignore ton adresse, ou plutôt notre adresse à Paris : *quel est le numéro* ? Mais tu seras sans doute partie quand cette lettre arrivera au pauvre Croisset.

Lis ce que la mère Sand m'écrit sur *lui* (Croisset) : « Si ce n'était pas au-dessus de mes moyens, je l'achèterais : et tu y passerais ta vie durant. — Je n'ai pas d'argent, mais je tâcherais de placer un petit capital. — Réponds-moi sérieusement, je t'en prie..... Si je puis le faire, ce sera fait[1]. »

Hein ? qu'en dis-tu ?

Je me suis hier promené pendant trois heures. Aujourd'hui il pleut et il fait froid. J'ai travaillé tout l'après-midi, pour faire dix lignes ! Mais je n'en suis plus à me désespérer. espérons que la « surface » (comme tu dis) deviendra décente.

Un bon baiser sur chaque joue,

VIEUX.

CLI

Concarneau, dimanche 5h., 17 octobre 1875.

..... Il a plu beaucoup cette semaine : aussi les promenades n'ont pas été nombreuses. Cependant j'en ai fait une, jeudi, que j'ose qualifier de gigantesque, car j'ai marché pendant quatre heures. Le petit *Julien l'Hospitalier* n'avance guère — et m'occupe un peu, — c'est là le principal ; enfin je ne croupis plus dans l'oisiveté qui me dévorait. Mais j'aurais besoin de quelques livres sur le moyen âge ! Et puis, ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là ! Je persévère, néanmoins, je suis vertueux.

J'ai reçu hier une bonne lettre du vieux Tourgueneff qui me charge de te faire ses compliments. — Quel charmant homme ! Lui et la mère Sand m'ont écrit, depuis six mois, des phrases qui m'ont touché.

Comme j'envie G. Pouchet ! En voilà un qui travaille, et qui est heureux. — Tandis qu'il passe ses journées, courbé sur son microscope, dans son laboratoire, ton Vieux rêvasse tristement au coin du feu, dans une chambre d'auberge. — A l'heure qu'il est, des gamins jouent aux billes sous mes fenêtres et un bruit de sabots retentit. Le ciel est grisâtre ; la nuit peu à peu descend : mademoiselle Charlotte m'apporte deux bougies.

Un mot m'a fait bien plaisir dans ta lettre d'hier, pauvre

1. Voir *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, p. 427.

chat! « J'ai confiance dans l'avenir ». Ah! si tu pouvais me communiquer un peu de cet espoir!... Car, j'ai beau faire, je retombe toujours sur des idées tristes, et je me sens le cœur serré. Comment dépouiller le vieil homme? comment rajeunir? quelle boisson prendre pour se fortifier?.....

Je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

CLII

Concarneau, jeudi 21 octobre 1875.

La pluie tombe à seaux! Décidément, Concarneau n'est pas l'Égypte. — Voilà quinze jours que je suis très souvent obligé de garder le logis à cause du mauvais temps. Nous n'avons pu faire qu'une promenade cette semaine. Hier nous en avons essayé une en mer et nous avons été trempés. Cette mouillade jointe à un mal de ventre m'avait assombri et je suis resté pendant tout le reste de la journée couché sur mon lit et dans un piètre état nervoso-moral. Mais, ce matin, après une nuit de neuf heures, me revoilà retapé, — provisoirement, — car j'ai souvent des rechutes, pauvre loulou : c'est à cela que je m'aperçois de mon âge; l'énergie du *fond* me manque. — N'importe, le séjour de Concarneau m'aura été bon. Et puis la société de G. Pouchet est très saine : tu n'imagines pas quel bon garçon ça fait! S'il restait ici tout l'hiver, j'y resterais. Mais, lui parti, je n'aurais plus personne à qui causer. Or je redoute la solitude : elle m'est bien funeste, maintenant. Tu me reverras donc vers le 5 ou le 6 de novembre : je ne sais pas encore le jour fixe.

Pour me consoler de mon prochain départ, je me dis que j'ai besoin de quelques livres sur le moyen âge, — ce qui est vrai, — et qu'il m'ennuie de ma pauvre fille, — ce qui est encore plus vrai.

Je suis ravi que tu te plaises dans ton nouveau logement; — serai-je comme toi? Tu ne me dis pas si l'on entend trop le bruit des voitures? Voilà ce que je redoute par-dessus tout! et j'ai peur de regretter le parc Monceau, mais qu'est-ce que je ne regrette pas!

Je comprends le mal que Julie a eu à quitter Croisset!

Quand on devient vieux, les habitudes sont d'une tyrannie dont tu n'as pas l'idée, pauvre enfant. Tout ce qui s'en va, tout ce que l'on quitte a le caractère de l'irrévocable et on sent la mort marcher sur vous. Si à la ruine intérieure, que l'on sent très bien, des ruines du dehors s'ajoutent, on est tout simplement écrasé.

Malgré mes résolutions, *Saint-Julien* n'avance pas vite. — Dans mes moments de désœuvrement, je lis quelques passages d'un Saint-Simon qu'on m'a prêté; je relis pour la centième fois les contes de M. de Voltaire, et puis *le Siècle*, *le Temps*, et *le Phare de la Loire*, régulièrement : ici, on est très radical et libre penseur (ce qui contrarie les idées reçues sur la Bretagne). Quand je dis : « on est », j'entends parler de cinq à six petits bourgeois qui viennent au café. — Quels paresseux! quelles existences! Je finirai peut-être par les imiter. — Ce serait peut-être ce qui serait plus sage. Avec six mille livres de rentes, on peut vivre, ici, toute l'année, très bien! Mais les aurai-je, ces six mille francs de rentes?.....

Ernest a-t-il été voir M. Gueneau de Mussy, et toi, es-tu retournée chez M. Blot[1]? A quand le bon atelier, consolateur?

Je ne vois plus rien à te dire, pauvre loup. Je vais écrire quelques petites lettres, une entre autres à madame Regnier, de Mantes[2] qui m'en a adressé une, charmante et très cordiale, — et une autre au bon Laporte; je suivrai ton conseil: je lui demanderai son avis relativement à la place! Mais cette perspective me répugne bien! moi, qui suis né si fier, recevoir de l'argent du public, être commandé, avoir un maître! Enfin, nous verrons.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre

VIEUX.

(A suivre.)

1. Le docteur Blot.

2. Romancière et auteur dramatique, sous le nom de Daniel Darc.

PRÈS DU SOL[1]

IX

Quatorze mois plus tard, — au 10 juin de l'année suivante.

C'était le dimanche de la Fête-Dieu et jour de grande animation à Rigny, en raison de la procession traditionnelle. Pour la cérémonie, toutes les maisons du bourg s'étaient tapissées de draps blancs, sur la surface desquels faisaient relief des fleurs épinglées ; la grande croix de la place avait été transformée par Ressot, le jardinier des Saurêts, en magnifique reposoir. Précédant le cortège, des petites filles tout de blanc vêtues jetaient sur la chaussée des pétales de roses ; les « Enfants de Marie », ayant en sautoir un large ruban bleu, s'avançaient groupées autour de la bannière de l'Immaculée-Conception que portait mademoiselle Marguerite Maugenest, leur présidente ; quatre paysans portaient saint Roch sur une civière ; quatre notables, dont Vaureil, soutenaient le dais sous lequel le prêtre, en ses riches ornements des jours de gloire, présentait d'un geste majestueux le Saint Sacrement dans sa prison d'or. Une fois de plus, les pompes du culte avaient charmé l'auditoire simple, tous les ruraux laborieux qui trouvaient là un spectacle de mystère et de beauté capable de leur faire oublier pour un temps la tâche

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

quotidienne. M. Albert Breuron et sa mère, pour montrer le bon exemple, avaient assisté à la cérémonie en tête de leurs serviteurs, de leurs métayers, de leurs ouvriers.

Maintenant, c'était à Jonçay entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Sous l'acacia, au bord du chemin, à l'extrémité de la cour des Vaureil, Lacroix, le journalier, très attentif, battait sa faux. Sa vue avait baissé : comme il ne s'était pas encore décidé à acheter des lunettes, il considérait de près le fil tranchant du taillant clair, qu'il frappait à coups précipités. A moitié de son travail, il leva la tête, entendant des pas : Vaureil s'en venait le rejoindre, muni aussi de sa faux, de son enclume, de son marteau.

— *Tè !* vous voulez faire comme moi ! — dit Lacroix.

— Oui, le temps a l'air de se mettre au beau : je faucherai demain le haut de mon Chaumat[1] ; le foin y est tout versé et les poules, qui se promènent dessus du matin au soir, le salissent et le font pourrir.

Après une pause, ce fut son tour de questionner Lacroix :

— Et vous, où donc allez-vous travailler, cette semaine?

— A Siraudin ; il paraît qu'il y a pas mal de trèfle à faucher.

A l'ombre de l'acacia fleuri, Vaureil s'installa près de son voisin et, sans plus rien dire, se prit à battre aussi. Sur le sonore acier des faux, les coups de marteau multipliés formèrent un carillon assourdissant et ininterrompu qui se répercuta, en échos divers, dans tous les bâtiments du hameau.

La soirée était limpide et belle. La nature, toute fraîche encore des dernières pluies, rayonnait joyeusement sous les caresses du soleil printanier. Les volailles s'ébattaient avec des piaulements heureux ; des bourdonnements monotones d'insectes passaient ; des papillons jaunes, des papillons bruns, des papillons roux, des papillons noirs tachetés de blanc voletaient à hauteur d'homme, nombreux ; rapides et légères, les hirondelles, autour des bâtiments, décrivaient des courbes savantes ; les fauvettes, les loriots, les coucous et les huppes confondaient leurs modulations variées dans les buissons et

1. Dans toutes les exploitations de ce pays, le pré le plus rapproché des étables — dont il reçoit les égouts — porte le nom de « Chaumat ».

sur les arbres des prés voisins; des roucoulements de tourterelles, des appels de cailles, des piailleries de moineaux s'y mariaient parfois. De l'acacia, très en beauté avec sa parure de grappes blanches, pressées au point de paraître se joindre toutes, tombaient des parfums vanillés, grisants; des odeurs pénétrantes de roses et d'œillets arrivaient des jardins; les haies envoyaient aussi des aromes de chèvrefeuille et d'églantine, auxquels se mêlaient les exhalaisons des aubépines finissantes qui, perdant leurs pétales, s'enlaidissaient. Toutes ces senteurs champêtres mettaient de la volupté dans l'air tiède. Et les herbes, les buissons, les arbres, avaient conservé sur leur jeune verdure, d'une dernière averse de la matinée, des gouttelettes cristallines qui miroitaient au soleil, joliment.

Durant les quinze jours précédents, le vent de sud-ouest avait dominé, avec un ciel nuageux et des pluies fréquentes. Pendant cette période néfaste, Vaureil, chaque matin, à l'heure du déjeuner, avait répété d'un air mélancolique :

— Il ne fera pas encore beau aujourd'hui!... on entend les cloches de Rigny et le train de Cos.

Il se désolait de plus en plus devant la persistance du mauvais temps, alors qu'une période de soleil était si nécessaire pour terminer les binages et commencer les fauchaisons, — sans compter que cette humidité prolongée retardait l'épiage des blés et compromettait la floraison des seigles.

Mais, ce soir-là, tous les signes annonçaient un beau temps durable : les nuages, plus vaporeux et plus légers, se détachaient; le ciel était très clair au couchant et l'on percevait distinctement la sonnerie des cloches de Vazeuil, preuve que le vent s'était tourné au nord. Et Vaureil, très fort en pronostics, était bien content : à l'unisson de la nature, il se sentait en joie.

— Allons, papa, je vais te dire au revoir...

Les deux hommes, d'un même mouvement, levèrent la tête : Francine et Maria étaient devant eux. Francine, qui avait passé la journée à Jonçay, devait rentrer chez ses maîtres, les Peyrat, du domaine de l'Ermitage, au Gérain, derrière Bloux.

— Tu pars déjà, petite? — dit Lacroix, sans se déranger.

— Mais oui, il est l'heure: j'ai du chemin à faire, tu sais ; et la nuit n'est pas loin...

La Saint-Jean était proche; et Francine était venue annoncer à ses parents que sa maîtresse s'offrait à la réengager pour un an, avec augmentation de trente francs, et leur demander l'autorisation de conclure le marché.

La mère avait dit :

— Je préférerais pourtant te voir plus près de nous... Mais, si tu tiens à rester là-bas, je ne veux pas te contrarier.

— Si tu te trouves bien, c'est inutile de changer, — avait déclaré le père.

Munie de leur assentiment, elle se préparait donc à entamer chez les Peyrat un troisième bail.

— Au revoir, papa! Au revoir, monsieur Vaureil.

— Au revoir, porte-toi bien! — fit Lacroix d'un ton indifférent.

Il ne s'était pas même levé pour l'embrasser; il continua de frapper sa faux.

Bras dessus, bras dessous, les deux petites s'éloignèrent par la grande rue, qui, avec des détours sans nombre, gagnait la route de Bloux. Elles devenaient femmes, leur seizième année allait sonner bientôt. Francine était tout à fait développée; ses jeunes seins gonflaient son corsage, ses joues étaient roses, sa bouche vermeille, ses yeux noirs avaient des regards curieux et lascifs, et toujours des mèches provocantes frisottaient sur son front. C'était une belle fille gaie et saine, ardente au travail, ardente aux plaisirs.

En Maria, plus tardive et plus timide, l'œuvre de transformation avait aussi commencé. Son buste s'arrondissait, sa taille se dessinait, sa figure se colorait et le charme de ses yeux gris devenait plus langoureux. Seulement, elle conservait cet air un peu mélancolique qui lui était propre.

Au temps de leur enfance, Francine l'avait taquinée souvent au sujet de cette gravité qui marquait son visage.

— Comment! tu as toujours des habits frais qui te vont bien; tu as quasi à discrétion des confitures et des fruits, des tartines de miel et de beurre ; ta mère est toujours là pour te dorloter, et tu n'es pas encore satisfaite!

Vrai, elle ne pouvait admettre cela, la petite rieuse aux yeux noirs.

A elle manquaient toutes ces bonnes choses : elle ne connaissait guère les chatteries ; elle avait usé toutes les nippes portées autrefois par ses sœurs aînées ; et, souvent, sa mère étant en journée, elle restait seule, tout à fait seule.

Quand il lui avait fallu, à douze ans, quitter Jonçay pour s'en aller en service, elle avait encore trouvé Maria bien chanceuse. Mais, comme toujours, sa bonne humeur native avait triomphé vite de la tristesse qui la poignait au départ. Elle le disait souvent, qu'elle était la plus malheureuse et la plus gaie.

Leur amitié n'avait pas souffert de leur différence de situations et de caractères. Pourtant, depuis qu'elles étaient séparées, depuis surtout que Maria était entrée à Sainte-Anastasie, un peu de défiance réciproque se glissait entre elles. Mais rien, en apparence, n'en subsistait, ce soir-là : on les eût dites de goûts et de pensées absolument identiques, les deux petites amies d'enfance, en les voyant qui s'en allaient, enlacées, dans cette rue ombreuse. Elles babillaient sans relâche, et le rire de Francine était si clair, si communicatif, que Maria riait aussi, de bon cœur et bruyamment...

Depuis deux ans déjà Francine fréquentait les salles de danse, et c'est des plaisirs du bal qu'elle parla d'abord ; puis, à voix basse, mystérieusement, elle finit par confier à sa compagne un gros secret : elle avait un bon ami, qui était son danseur attitré, et qui l'accompagnait à la pâture lorsqu'elle gardait ses moutons, le dimanche soir.

— Ah ! — fit Maria. — Et comment s'appelle-t-il, ton bel amoureux?... Il est vrai que ça ne m'avancera guère de savoir son nom : je ne connais pas les garçons du Gérain...

— Mais celui-là, tu le connais.

— En es-tu bien sûre?

— J'en suis bien sûre, tu l'as vu un jour.

Et, après une dernière hésitation, elle finit par dire :

— C'est Jean Peyrat, le garçon des maîtres... Mais, par exemple, n'en souffle mot à personne, je t'en prie!...

Maria n'avait pas revu le fils Peyrat depuis l'incident du camelot, à la foire de Cos ; mais elle se ressouvint de lui instantanément : ce visage glabre aux yeux clignotants, au menton proéminent, lui avait déplu. Elle éprouva une sensation de mécontentement lorsque Francine poursuivit :

— Ce qu'il y a d'embêtant, c'est que je ne pourrai jamais l'attraper ! Les parents ne voudront rien savoir : ils sont trop riches. C'est avec une comme toi qu'il se mariera.....

Puis, sans transition, Francine parla du corsage écossais qu'elle avait acheté pour l'été, puis d'un chapeau dont elle rêvait ; — et cela faisait bien mieux son affaire que la divulgation de ses amours, chose grave qui l'obligeait à être circonspecte, réfléchie, sérieuse.

Maria fut de retour à Jonçay vers sept heures. Vaureil et Lacroix, leurs faux battues, s'étaient attardés à causer ; et d'autres étaient venus les rejoindre sous l'acacia : Clémence, le père Pinel, rose et blanc, la mère, obèse et catarrheuse, même Raspaut, le boiteux à mine cadavérique, et la mère Lamoine, rouge et tremblante. C'était une assemblée générale du hameau.

A part la mère Lamoine et la mère Lacroix, qui continuaient de s'en vouloir à mort, les habitants de Jonçay se parlaient tous, ce qui ne les empêchait aucunement, d'ailleurs, de se dénigrer beaucoup par derrière. Vaureil et Pinel s'étaient encore entr'aidés pour les foins, l'année d'avant : ils s'en tiraient bien mieux de la sorte, pour le chargement surtout, où il est presque indispensable d'être deux hommes. Aussi Pinel avait-il été très étonné d'entendre Vaureil battre sa faux, alors qu'il ne l'avait pas prévenu.

— Comme ça, vous commencez demain, Louis ? — dit-il en l'abordant.

— Sans malheur, oui.

Ce fut proféré comme une menace, de cette voix brève et forte si caractéristique ; et Vaureil, en même temps, tiraillait sa barbe drue. Rien qu'à la manière dont il dit cela, le vieux voisin le comprit mal disposé à son égard.

— Chacun fera donc les foins pour son compte, cette année ? — interrogea-t-il, après une hésitation.

— *Tè !* vous le savez bien, c'est convenu depuis l'année dernière.

— Je sais, oui... Mais vous étiez de mauvaise humeur alors, et j'avais pensé que, peut-être, le moment venu...

La voix rude de Vaureil l'interrompit :

— Ne me parlez plus de travailler ensemble... C'est fini et bien fini.

C'est que, l'année précédente, un événement malheureux était venu détruire l'harmonie de leur entente. Les foins du père Pinel étant les plus mûrs, ils les avaient levés d'abord avec plein succès. Mais, le soir même du jour où ils attaquaient ceux de Vaureil, un malencontreux orage était survenu, préludant à deux semaines pluvieuses. Et, grincheux, le petit homme avait déclaré qu'on opérerait chacun pour soi, qu'il ne voulait plus s'exposer, en aidant les autres, à manquer les bons jours. Il avait répété cela quotidiennement, durant tout l'hiver, en constatant la maigreur inusitée de ses vaches, qu'il attribuait à la mauvaise qualité du foin.

— Voilà !... sans notre système de travail à deux, j'aurais commencé huit jours plus tôt, et mon Chaumat et mon pré de la fontaine eussent été rentrés en bonnes conditions... Laisser son travail en retard pour faire celui des autres, non, non, ça ne peut pas être avantageux.

Et puis, au fond, il estimait que le père Pinel était bien vieux et qu'en s'associant à lui désormais il ferait un marché de dupe...

Lacroix s'entretenait avec les femmes. Il leur expliquait maintenant que, si le temps se fût mis au beau dès le matin, les journaliers auraient gagné au moins vingt sous de plus par jour : car la loue avait lieu pour eux, chaque dimanche, à l'issue de la première messe, sur la place.

— Mais, à huit heures, il tombait encore de l'eau, — dit-il ; — on ne pouvait guère prévoir une soirée si belle. Vous allez voir que la semaine va être superbe et qu'on va faire de l'ouvrage en abondance... Et on nous paie cinquante sous au lieu de quatre francs que ça vaudrait... Les journaliers ont toujours de la chance ! Après tout, c'est peut-être le métier qui le veut...

Il sourit, en pinçant ses lèvres minces, de son ordinaire sourire énigmatique, qui laissait ignorer s'il était révolté ou seulement accablé.

Comme il parlait de s'en aller travailler un peu à son jardin, en attendant la nuit, Clémence le plaignit de n'avoir jamais de repos, pas même le dimanche.

— Du repos, oh! si, j'en aurai... quand je serai avec les autres, là-bas, sous les sapins... Mais, avant d'être crevé, jamais, par exemple!

Et, sur son visage ascétique, reparut le même sourire.

La mère Lamoine entretenait la mère Pinel de son vieux, qui ne pouvait ni vivre ni mourir; et Raspaut racontait qu'on lui donnait dix sous par jour, au château, pour faner dans le parc.

Le père Pinel, visiblement, s'affectait de la décision notifiée par Vaureil. Il aima mieux se retirer que de garder là un air mécontent, gêné.

— Allons, mère, tu ne viens pas faire la soupe? — dit-il en s'éloignant.

— Ça me fait penser, Maria, qu'il nous faut aller ramasser des petits pois pour demain! — dit Clémence.

Ce fut le signal de la dislocation. On se souhaita le bonsoir; chacun partit de son côté.

Maria, la cueillette terminée, s'attarda au jardin pour aspirer encore avec délices l'air embaumé. En bordure de l'allée centrale, il y avait, de droite et de gauche, une rangée d'œillets, blancs, roses et pourpres mêlés, qui, tout épanouis, formaient deux longs rubans délicatement nuancés et parfumés. Alors, quand le soleil — grosse boule de pourpre aux rayons sans ardeur — eut sombré derrière la colline du bois des Fées, tandis que les jeunes verdures du vallon peu à peu, sous l'ombre envahissante, prenaient une couleur plus austère, elle cueillit, de-ci, de-là, quelques tiges fleuries dont elle fit un gros bouquet; et, rentrée à la maison, elle mit ce bouquet dans un verre d'eau, sur la cheminée.

— C'est donc pour de bon que nous ne faisons pas les foins avec les Pinel, cette année? — demanda Clémence, au moment de la soupe. — Pourtant ça nous rendait service, et à eux aussi, les pauvres vieux!

Vaureil fourragea dans sa barbe noire.

— Tu le sais bien, que je ne veux plus de ce truc-là! Je l'ai assez dit, l'année dernière, pour que personne n'ait à m'en reparler, cette année... Nous nous arrangerons comme nous pourrons, et eux de même. Ils feront venir de Clesset leur grand mange-tout de fils! — conclut-il, ricaneur.

Tout l'été, Clémence dut grimper sur les chars, se débattre dans l'encombrement des fourchées que Vaureil, toujours pressé, lui passait en hâte. Mais elle s'en tirait encore mieux que Maria, de qui pourtant le poste était moins dur. Novice et peu forte encore, la petite crut souvent suffoquer de chaleur et se fit bien du mauvais sang, au fenil surtout. Il y eut une voiture notamment, parmi les dernières, qu'il fallut décharger très vite : l'orage menaçait et déjà une seconde voiture était bonne à rentrer, Maria, qui recevait et écartait le foin, tout en haut, manquait d'espace, d'air et de lumière : son domaine, enserré entre les deux côtés de la toiture, se restreignait de plus en plus; le manche de sa fourche heurtait à chaque instant les tuiles et les solives; et l'amoncellement du fourrage mettait là une chaleur intense. La jeune fille haletait; elle n'était pas débarrassée d'une fourchée qu'une autre lui arrivait.

— Pas si vite ! — cria-t-elle, n'en pouvant plus.

La mère, qui était au bas du fenil, à proximité de la fenêtre, redit cela au père, qui était sur la voiture. Tout à la fièvre du travail, harcelé par les grondements précurseurs de l'orage, Vaureil ne se rendait pas compte de la peine qu'avaient en haut sa femme et sa fille. Il s'interrompit une minute, déclara de bonne foi qu'il faisait les fourchées petites et gémit sur la faiblesse des femmes. Il s'attendrit pourtant quand ce fut fini et qu'il vit Maria descendre. Elle était exténuée; sa voix était rauque, pénible ; sa respiration brève, saccadée ; la poussière du fourrage mêlée à la sueur masquait d'une boue noirâtre sa figure convulsée par l'effort ; de nombreuses brindilles piquaient ses cheveux ébouriffés, d'autres éraflaient son cou délicat et, par le bâillement de la camisole dégrafée, il s'en était introduit jusqu'aux seins.

— Tu as bien peiné, petite, je vois ça : il faut boire, pour te remettre, une tasse de vin sucré.

Clémence, l'examinant à son tour, dit d'une voix larmoyante et un peu révoltée :

— Il faut d'abord qu'elle se change, elle n'a plus un fil de sec : c'est une sauce à attraper le coup de la mort, si l'on ne se méfie pas... Il nous faudra prendre quelqu'un : elle se tue, cette pauvre enfant...

Mais les ouvriers étaient chers : les Vaureil firent, sans

l'aide de personne, tous leurs grands travaux, et Maria eut à plusieurs reprises l'occasion de se fatiguer autant.

X

C'était « la Bonne-Dame d'Août », la fête patronale de Rigny. Dans toutes les maisons il y avait des invités. Chez Vaureil, la mère Denier — la mère de Clémence — était venue de Vazeuil avec Henriette et Jeanne, les filles de son fils Antoine, chez qui elle habitait ; et un petit cousin de Vaureil, Paul Baudonnet, garçon boulanger à Saint-Ponayre, arriva comme on allait se mettre à table.

Pendant le déjeuner, qui dura trois heures, Vaureil fut loquace, jovial : c'était toujours ainsi lorsqu'il faisait un repas copieux. Il emplissait les verres par larges rasades, se plaignant de ce qu'on ne fît pas honneur à son vin.

— Mais buvez donc, bon sang !... Mère, les nièces, et toi, Paul, un peu de courage, voyons ! Ce n'est pas si souvent que vous êtes mes hôtes ! vous n'avez pas besoin de ménager le vin.

Puis, orgueilleux comme toujours :

— Vous croyez peut-être qu'il va manquer ! Ne craignez rien : on vient seulement de percer le tonneau. Nous n'en faisons pas une grande consommation, aux jours ordinaires ; mais nous en augmentons la ration aux jours de fatigue, et nous sommes à même de traiter comme il faut les parents et les amis qui viennent nous voir.

— Vous faites joliment bien de ne pas vous en priver, mon cousin ! — dit le boulanger ; — vous avez de quoi vous tenir heureux en travaillant, il faut en profiter.

— Dame, écoute, ce n'est pas pour me vanter, mais je suis sûr qu'il y a bien des bourgeois qui ne sont pas aussi heureux que moi. Je suis mon maître, je cultive ma propriété comme je l'entends, et j'ai de l'argent pour faire mes affaires... Et puis j'en réserve tous les ans, de l'argent... Je pense que la petite ne sera pas à plaindre plus tard : tout cela sera pour elle !

Et, là-dessus, il causa de sa fille :

— La Maria n'a pas mon caractère. Rien ne lui manque, on peut le dire; malgré cela, il y a des jours où elle n'a pas l'air content!... Il est vrai que nous l'avons fait travailler un peu ferme cet été, mais ça ne peut pas lui faire de mal; d'ailleurs j'ai toujours dit que je ne voulais pas en faire une « feignante... » Enfin, quoique je m'aperçoive bien de ses crises de mauvaise humeur, je n'ai pas l'air d'y porter attention, et ça roule tout de même.

Clémence faisait le service; elle s'asseyait néanmoins de temps en temps. A un moment donné, elle voulut trinquer avec ses convives. Vaureil, un peu éméché, dit bien haut, levant son verre :

— A ta santé, ma femme!

Et, à la société :

— J'ai une bonne femme, vous savez; je vous souhaite à tous, les jeunes, de vous marier aussi bien que moi.

Puis, se tournant vers sa belle-mère :

— Oui, mère, votre fille est une bonne femme; elle est économe, courageuse, et sait tirer parti de sa marchandise. Oh! je reconnais qu'elle a une large part dans les résultats que nous obtenons.

Il riait, de plus en plus content de lui; les autres riaient aussi, le félicitant de savoir apprécier les mérites de sa femme. Maria, qui jugeait tous ces propos déplacés, souffrait, et son silence était comme une protestation.

Après les chansons, — deux romances langoureuses filées par Jeanne, et *la Voix des Chênes*, par le boulanger, — les jeunes filles, ennuyées d'être à table, sortirent sous prétexte de faire un tour de jardin. Clémence et sa mère, au coin de la cheminée, devisaient confidentiellement. Seuls à table, Vaureil et Baudonnet sirotèrent des liqueurs en fumant. Vaureil prolongea une diatribe contre les dépenses inutiles et toutes les sottises des jeunes gens, qui ne connaissent pas la valeur de l'argent; il prôna les avantages de l'économie, fit l'éloge de la vie simple d'autrefois. Sans broncher, avec un sérieux imperturbable qui dissimulait sa furieuse envie de rire, le jeune homme subit cette leçon de morale. Heureusement, l'horloge sonna la demie de quatre heures, et, malgré son état d'exal-

tation, Vaureil songea qu'il était grand temps de traire les vaches.

— Clémence! hé, la bourgeoise! — cria-t-il, — nos pauvres bêtes ne font guère la fête; nous les oublions : elles devraient être aux champs.

Baudonnet profita de cette circonstance pour s'éclipser, retrouver les jeunes filles au jardin. Là, il se départit de la correction qu'il observait jusqu'alors : très blagueur, il débita des gaudrioles, des phrases à double sens qui amusèrent beaucoup Henriette et Jeanne, — bien qu'elles fussent loin de tout comprendre, — mais que Maria jugeait malhonnêtes.

Vers six heures, en un seul groupe joyeux, tous les jeunes gens quittèrent Jonçay pour gagner le bourg. A Maria et à ses hôtes s'étaient joints Francine Lacroix et son frère Jacques.

Même en ce jour de fête, la famille Lacroix n'avait pas été réunie. Le fils aîné et les deux filles qui suivaient, mariés tous les trois, avaient fait savoir qu'ils ne viendraient pas. Et la mère, comme les autres dimanches, était allée, dès le matin, chez Grenier, l'aubergiste-buraliste, à l'entrée de Rigny, pour rincer les verres. Le père avait donc préparé la soupe et reçu tout seul ses deux jeunes enfants.

Maria était maintenant radieuse, parce qu'elle avait permission d'aller au bal. Depuis quelque temps, cette pensée du bal l'attirait comme le mystère des pays inexplorés attire l'explorateur. Mais sa mère s'était toujours opposée à ce qu'elle fréquentât les bals de quinzaine chez Grenier, dans la crainte qu'elle ne prît goût aux plaisirs vulgaires et aux contacts douteux. Et Vaureil appuyait cette défense, disant qu'elle était d'une situation trop élevée pour fréquenter ces bals où n'allaient que des filles très pauvres, servantes ou métayères. Jamais la jeune fille n'avait cherché à forcer la consigne, mais elle avait, certain jour, adressé une requête à sa mère :

— Pour la Bonne-Dame, tu me permettras bien d'aller voir un peu danser, dis, maman? Je voudrais, au moins une fois, me rendre compte par moi-même de ce qu'est une salle de danse.

— Si tes cousines viennent, oui, je te permettrai, ce jour-là, d'aller au bal avec elles...

Et, de fait, sans observation, on l'avait laissée partir. Clé-

mence resterait à la maison avec sa mère. Vaureil, quand toutes ses bêtes seraient en ordre pour la nuit, s'en irait chercher les jeunes filles et les ramènerait « point trop tard ».

Le trajet fut gai. Le boulanger, venu à bicyclette, voulut tout de même faire le chemin à pied, pour ne pas quitter les filles, et s'institua le boute-en-train du groupe. Le plus silencieux était Jacques : sa timidité s'accroissait au milieu de cette allégresse. Par contre, sa sœur était la plus rieuse ; elle sautillait, tout enfiévrée déjà du plaisir futur ; ses beaux yeux noirs pétillaient, et les mèches folles de son front avaient un air plus aguichant. Un instant, elle retint Maria en arrière et lui dit que Jean Peyrat devait venir et qu'elle ne se sentait pas de joie.

Cependant Baudonnet ne pouvait se dispenser de rentrer chez son patron à huit heures pour préparer ses levains. Il n'eut que le temps d'offrir aux filles deux tournées de chevaux de bois, puis il réenfourcha sa « bécane » en maugréant.

Tandis que Maria et ses cousines assistaient au départ du jeune homme, Jacques et Francine s'esquivèrent, l'un parce qu'il n'avait pas confiance en sa galanterie et qu'il préférait ne point assumer le rôle de chevalier servant, l'autre parce qu'elle tenait à rencontrer Jean Peyrat au plus tôt.

Les trois cousines, pendant vingt minutes, firent les cent pas sur la place, où des groupes, débouchant de toutes les routes, s'assemblaient. Les gamins animaient de leur exubérance endiablée les entours des chevaux de bois et des baraques ; ils soufflaient dans des musettes et dans des mirlitons ; quelques-uns même possédaient des pétards, qu'ils lançaient dans les groupes, heureux de voir se récrier les femmes peureuses. M. Albert Breuron, venu vers cinq heures, avait fait des largesses à ceux qui s'ébattaient alors sur la place : il aimait à se constituer ainsi, auprès des enfants, une réputation de bourgeois généreux et pas fier.

La nuit tombait. Au fond de la place, le parquet, dont la tente énorme cachait le mur de l'église, commençait à se garnir. C'étaient surtout les jeunes gens étrangers à la localité qui venaient danser là. Henriette, Jeanne et Maria furent, un long moment, accoudées à la barrière de ce parquet, au dehors, d'où elles voyaient tous les entrants, tous les dan-

seurs, et d'où, en tournant la tête, elles pouvaient regarder les promeneurs et les groupes de la place. Puis les deux sœurs parlèrent de se rendre au bal Grenier. Maria, elle, ne voulait aller qu'au bal Rambert, plus « distingué », où son père leur avait donné rendez-vous. — Chez Grenier, c'était le bal populaire, le lieu de réunion habituel de la jeunesse du pays. Chez Rambert, on ne dansait que le soir de la fête : les garçons prétentieux y fréquentaient, et les filles « très bien » y étalaient leur suffisance, sous le chaperonnage de mesdames leurs mères. Mais Henriette et Jeanne n'avaient pas, à l'endroit du bal populaire, les mêmes préventions que Maria : elles s'y trouvaient, au contraire, tout à fait dans leur élément, étant très paysannes à tous les points de vue. Elles se ressemblaient beaucoup : de grande taille l'une et l'autre, elles avaient toutes deux le visage bistré, le nez busqué, les yeux trop enfouis. Henriette, l'aînée, qui n'avait pourtant que vingt-deux ans, était un peu fanée déjà : aux coins de ses paupières, de petites rides se voyaient, et elle surveillait son rire pour ne pas montrer au devant de sa bouche le vide cruel d'une dent tombée. Jeanne, qui touchait à vingt ans, avait l'avantage d'une physionomie plus ouverte et plus gaie, d'une voix plus nette. Toutes les deux étaient bavardes et hardies.

Il y régnait déjà, à ce bal Grenier, un tohu-bohu épouvantable. Les danseurs, des adolescents avinés, débraillés, cyniques, jetaient des cris sauvages, des interpellations osées, des blasphèmes. Les filles semblaient provocantes et perverses, ou bêtement passives : Maria fut bien vite écœurée.

Entre deux danses, un grand blond qui circulait autour des banquettes, l'air stupide, aperçut Jeanne et Henriette et vint s'asseoir auprès de celle-ci. Leur conversation prit tout de suite le ton intime, et bientôt ils partirent danser ou plutôt piétiner péniblement comme les autres, entre les groupes compacts de spectateurs.

Maria questionna Jeanne :

— C'est son amoureux, à Henriette, sans doute?

— Oui... mais, par exemple, j'ignore si c'est bien sérieux...

Après la danse, Henriette revint s'asseoir sur la banquette et, sans plus de façon, le galant s'assit sur les genoux de sa « cavalière ».

— Eh bien, as-tu rencontré Boursat? — demanda-t-il à Jeanne.

— Oh! non... Je ne sais pas même s'il viendra.

— Assez, assez!... Ce n'est pas la peine de faire l'ignorante avec moi, tu comprends... Il n'est pas loin : je l'ai vu, il y a un quart d'heure à peine.

L'orchestre préludait pour une mazurka : Henriette et le grand blond retournèrent danser.

— Quel est ce Boursat? — demanda Maria.

— C'est un garçon de chez nous, — répondit Jeanne, — que je connais particulièrement.

Puis, baissant la voix :

— C'est le mien, Boursat, mon petit bon ami... Mais n'en parle pas à tes parents, ni surtout à la grand'mère! Elle se fâcherait joliment : il n'a pas encore fait son service.

— Ni à la grand'mère, ni à personne, tu peux être tranquille.

— A la bonne heure!... Dimanche dernier, nous avons rencontré, à Vazeuil, Gagnère et Boursat... il s'appelle Gagnère, celui de ma sœur... et nous leur avons dit que nous viendrions à la fête de Rigny : alors ils ont promis d'y venir aussi. Le complot était fait, comme tu vois... A propos, si nous te laissons quelquefois seule, tu n'auras pas peur, hein? D'ailleurs, tu connais tout le monde ici.

— Oh! non, va, je n'aurai pas peur.

Mais Jeanne ne l'entendait plus : un petit brun voûté, à figure chafouine, s'avançait vers elle, souriant.

— Tiens, regarde, Maria, celui qui vient, c'est Boursat.

Et Maria resta seule. Elle était assise presque à l'extrémité de la banquette gauche, en un point relativement paisible. Il y avait à côté d'elle, dans l'angle à demi obscur, un groupe de matrones à forte corpulence, — bonnes femmes d'au moins quarante ans, — qui, ayant leurs filles dans la salle, s'étaient installées là pour exercer sur elles une vague surveillance, ou simplement pour lorgner, épier les petites intrigues, jacasser sur l'une et sur l'autre. A sa droite, Maria avait, par contre, tout l'essaim des jeunes danseuses en cheveux, corsages clairs, rubans de couleur autour de leurs

gorges nues. Pendant les danses, le rang s'éclaircissait, il y avait de larges espaces vides. Mais, aux minutes d'intervalle, les filles revenaient toutes, prenaient place, en une poussée formidable, et, la banquette ne suffisant plus, les dernières s'asseyaient sur les genoux des autres : certaines de celles-ci, même, en devaient supporter deux ou trois ; des garçons venaient aussi doubler les rangs.

Une de ces poussées donna pour voisine immédiate à Maria une pauvre fille qui semblait vieille et dont le visage disgracieux était tavelé de taches noires. C'était une servante de ferme, étrangère à la commune, venue là, en ce jour de liberté, pour voir s'agiter les plus belles. Et qui sait? Bien que n'ayant jamais été courtisée, ni adulée, elle conservait sans doute l'espoir de trouver un jour quelque garçon à qui elle paraîtrait moins laide, qui la prendrait en pitié, lui parlerait d'amour, l'épouserait. N'était-ce pas dans l'attente de celui-là qu'elle affectait encore une certaine coquetterie, avec son corsage blanc à pois roses, son ruban grenat et sa chaîne d'argent?... Il y avait peut-être bien dix ans qu'elle fréquentait ainsi les bals, ne dansant qu'aux rares occasions où les filles manquaient, et toujours avec des cavaliers timides et maladroits qui n'avaient pas le choix. Et cette éternelle rebutée n'était pas encore désillusionnée!

Maria, très sincèrement, la plaignait... C'est qu'elle avait le temps de réfléchir, la petite : sa première séance de bal lui valait tout de suite une leçon de vie. Elle comprenait maintenant pourquoi ses amies d'enfance, et sa camarade Francine en particulier, avaient l'air de n'exister plus que pour aller danser : apparemment, c'était moins pour la danse elle-même que pour les intrigues qui se nouaient et se développaient dans les salles de bal. Dans ce brouhaha, parmi cet étrange concert de cris, de blasphèmes et d'obscénités, les filles étaient joyeuses, animées, intéressées : le bal, c'est la chasse aux maris!

De loin en loin, Henriette et Jeanne venaient s'asseoir près d'elle, causaient deux minutes et se sauvaient. Maria comprit qu'elle leur était importune. Alors, dans cette foule affolée de plaisir, elle se sentit plus solitaire qu'aux heures où elle gardait les vaches au pré de la fontaine.

A tous les jeunes gens qui la demandaient pour danser, elle répondait invariablement :

— Merci, monsieur, je ne sais pas...

Les filles étant abondantes, ce soir-là, les inconnus n'insistaient guère ; mais il n'en était pas de même des jeunes garçons de Rigny qui avaient été ses camarades de catéchisme et qui la tutoyaient : de ceux-là, elle avait de la peine à se défaire. Finalement elle se laissa convaincre par l'un d'eux et partit avec lui pour une polka. Le manque d'habitude fit qu'elle eut le vertige ; au bout, quand son danseur, après l'avoir embrassée, l'abandonna, elle faillit choir, eut du mal à regagner sa place.

Quelques instants plus tard, Maria fut accostée par Francine Lacroix, sa camarade, qui semblait légèrement dépitée.

— Eh bien, Maria, t'amuses-tu un peu ?

Et, comme Maria lui objectait qu'elle en était bien empêchée, ne sachant pas danser :

— Bête, va ! C'est justement des soirs comme ça qu'on apprend : c'est tellement serré que personne ne peut voir si l'on danse bien ou mal ; et puis on ne risque pas de tomber, on est calé de partout.

— Tu as bien raison ! — dit Maria, qui s'efforçait de sourire.

Et, après un silence :

— Ton Jean n'est donc pas venu ? Je ne l'aperçois pas.

La petite brunette eut une moue :

— Il est bien venu ; nous nous sommes rencontrés tout à l'heure, là, près de l'église. Seulement, ma chère, figure-toi qu'il est un peu lancé : il m'a laissée pour aller boire, mais il doit me rejoindre ici...

Francine reparut, entraînée pour une valse par un garçon qui n'était pas Jean. Réconfortée par les joyeux propos de sa camarade, Maria fit bon accueil au premier danseur qui la vint requérir. Mais comme ils pivotaient sur place, ne pouvant se mettre en mouvement faute d'espace, le garçon lui débita un compliment grossier, suivi d'une invitation à faire un tour de promenade au dehors. Confuse et froissée, elle ne voulut même pas achever la danse accordée. Elle n'eut plus que le désir de voir paraître son père.

— Tiens, tu es donc là toute seule, Maria?

Abîmée dans ses réflexions, la jeune fille regardait distraitement les guirlandes de papier, jaunes, bleues et roses, qui couraient au plafond, mal éclairées par trois lampes à pétrole, dont la poussière et la fumée voilaient d'une buée sale la lumière maigre. Elle baissa les yeux sur celui qui lui parlait avec un étonnement craintif, d'abord, puis avec un sourire de satisfaction : elle avait reconnu Jacques Lacroix. Il demeurait planté devant elle, avec son allure gauche de bon géant qui n'ose rien.

— Oui, comme tu vois, mon pauvre Jacques, je suis toute seule : si tu veux me tenir compagnie?...

— Je ne demande pas mieux.

Il s'assit près de la jeune fille, et répondit à toutes les questions qu'elle s'avisa de lui poser sur les uns et les autres ; tout en répondant, il caressait doucement l'une de ses mains, qu'elle lui abandonnait de bonne grâce. Il faisait très chaud : des bouffées de souffles avinés, de tabac, d'eau de Cologne et de sueur viciaient l'atmosphère qui devenait irrespirable. Henriette, Jeanne, Francine avaient disparu tout à fait.

Au long des banquettes, trois ivrognes titubants passaient, embrassant les filles et les interpellant. Ils allaient, débraillés, le geste canaille et le regard abruti, ayant à la bouche des cigarettes éteintes ; et ils parlaient d'une voix rauque.

— Et va donc, « wagon »!... c'est plus de ton âge!

L'un d'eux disait cela méchamment, arrêté devant la pauvre fille en corsage à pois roses, immobile à droite de Maria. Il disait cela pour faire de l'épate, avec un faux accent voyou, traînard, insupportable.

Le second redoubla :

— Regardez-moi ce beau visage! Quel tableau!

Et, pour ne pas être en reste, le troisième y alla aussi d'une phrase spirituelle :

— Si ce n'était de sa figure qui la défigure, elle ne serait pas trop mal!

Au milieu du tohu-bohu, les faits et gestes des ivrognes n'étaient guère remarqués ; leurs paroles se perdaient, ainsi que les mille bruits du bal, dans une seule rumeur bourdon-

nante et confuse. Les voisins immédiats de la pauvre fille — Maria, Jacques et quelques autres — furent seuls témoins de son trouble et de son impuissance devant ces lâches insultes que personne ne devait relever. En s'entendant dire ainsi publiquement qu'elle était laide et qu'elle était vieille, elle eut sans doute l'intuition que c'était fini, absolument fini, que jamais aucun garçon ne voudrait d'elle, que son lot était de vivre solitaire, dédaignée, bafouée par tous. Et. dès qu'ils l'eurent laissée, elle se retira : on la vit s'enfoncer dans la cohue des danseurs ; elle dut gagner la sortie, se réfugier dans quelque endroit désert pour pleurer à l'aise l'écroulement de son suprême espoir.

Cependant les trois ivrognes continuaient leur promenade titubante. Repoussés par les danseurs qui s'apprêtaient pour un quadrille, ils se jetaient sur les spectateurs des banquettes, leur écrasant les pieds, s'accoudant au mur par-dessus leurs têtes.

Maria, tout à l'heure, avait tressailli en reconnaissant, dans le premier de ces garçons avinés, Jean Peyrat, l'amoureux de Francine. Son visage glabre au menton proéminent avait une telle expression de bestialité stupide qu'elle se blottit au long du mur, effrayée, lorsque, parvenu à sa hauteur, il fixa sur elle ses gros yeux aux clignotements rapides. Après un instant, il prononça, enthousiaste, avec son même faux accent faubourien :

— C'est qu'elle est *rien chouette*, la petite *môme* !... Faut que je t'embrasse, mon trésor...

Et, sans attendre plus, il posa ses mains sur les épaules de la jeune fille interloquée, lui appliqua deux gros baisers sur les joues.

Maria sentit le rouge de la honte l'empourprer en même temps que l'odeur du souffle aviné lui donnait des nausées. Mais ce n'était pas tout : le deuxième ivrogne dit à son tour :

— Moi aussi, moi aussi !... C'est vrai que vous êtes jolie, mam'zelle...

Mais Jacques, s'étant levé, se plaça devant Maria et, de ses bras robustes, écarta les importuns.

— Halte-là, les enfants ! Vous êtes soûls ! allez vous coucher.

Ils le contemplèrent, surpris, ne sachant trop s'ils devaient rire ou se fâcher. Mais, plus sots que méchants, comprenant peut-être, d'ailleurs, qu'ils n'étaient pas en état de lutter, ils n'insistèrent pas. Peyrat seul eut une velléité de révolte :

— C'est pas la peine de *rouspéter* !... est-ce que tu penses qu'on va te la manger, ta femme ?

Plus sage, le troisième dit :

— *Tè !* il y a le type !... Ça m'étonnait aussi, de voir toute seule cette charmante petite... Son type la garde : laissons-les !

Il gagna, suivi des deux autres, le coin sombre des matrones et cria philosophiquement :

— Nous allons embrasser les belles-mères : ce sera moins scabreux !

De fait, ils se mirent tous les trois à bécoter les bonnes femmes, tout en leur contant des boniments salés qui les faisaient rire.

Maria tremblait, toujours troublée, fort pâle. Jacques se rassit auprès d'elle, lui reprit la main.

— Ils t'ont fait peur, ces farceurs-là ?

— Dame, ce sont de bien vilains messieurs... Je ne ferai pas compliment à Francine du fils de son maître : c'est lui qui m'a embrassée.

— Ah ! c'est le fils Peyrat ? — fit-il, songeur.

Peut-être savait-il que ce garçon courtisait sa sœur : il le suivit du regard, le vit monter sur l'estrade et déranger les musiciens de l'orchestre.

— Tu n'as pas l'air de t'amuser : veux-tu que nous dansions ? — proposa Jacques d'une voix tendre.

— Non, pas ici... Je voudrais que tu me conduises chez Rambert : j'y trouverai peut-être mon père ; il doit sûrement être arrivé.

Ils se levèrent et Jacques, marchant le premier, joua des coudes pour se frayer un passage ; derrière lui, Maria se hâtait, baissant les yeux, craignant d'être observée. Pour déboucher dans la rue, il fallait traverser la cuisine ou la salle du café : ils choisirent la cuisine. L'escalier qui desservait le premier étage partait de là. Le jeune homme, l'indiquant à sa compagne, ajouta mystérieusement :

— Tiens, c'est par ici que les amoureux vont se cacher : il y a, au premier, des chambres discrètes à leur intention... Je crois justement que tes cousines descendent...

Maria, levant les yeux, aperçut, en effet, Henriette et Jeanne escortées de Gagnère et de Boursat; tous les quatre paraissaient très gais, très animés. Vite, elle et Jacques se rejetèrent dans l'ombre : ils ne voulaient pas être des gêneurs.

Mais cela les rapprocha du réduit où la mère Lacroix, accroupie devant un baquet d'eau tiède, rinçait hâtivement les verres que les filles de service apportaient du café. Jacques lui dit quelques mots ; et la petite, après une hésitation, se montra aussi :

— C'est ici que vous faites la fête, Nette? Est-ce bien amusant?

— Pas trop... Ah! tiens, c'est toi, Maria!

— Mais oui, et avec Jacques pour cavalier! — dit-elle bravement.

— Par exemple, ça m'étonne de lui!... il n'est pourtant guère galant, d'habitude!... Allons, tâchez de vous distraire le plus possible : c'est de votre âge... On n'est pas si longtemps jeune!... Moi, je profite quand même un peu de la musique : tenez, on joue une valse... Puis, j'entends les cris, les exclamations des gueulards, les chocs de pieds des chahuteurs, les plaintes des clients grincheux qui viennent ici relancer madame Grenier, les colloques souvent assez vifs de celle-ci avec ses serveuses : c'est ma part de fête!...

Et elle recommença de plonger ses verres : l'eau du baquet, dans la demi-obscurité, semblait noire.

La nuit était calme et chaude et, sous la scintillation d'innombrables étoiles, le ciel apparaissait d'un magnifique bleu turquoise. Maria respira longuement, comme sortant d'un cauchemar.

— Accepte mon bras, — dit Jacques, soudain résolu : — nous ferons un tour sur la place.

— Non, non : nous pourrions rencontrer mon père, et il se fâcherait.

— Mais tout le monde, ce soir, se promène ainsi : regarde plutôt!

En effet, bras dessus, bras dessous, maints couples circulaient lentement. Des familles s'en allaient; les parents traînaient par la main leurs enfants chargés de jouets et de vases gagnés aux loteries, portaient les tout petits ensommeillés.

— Non, — répéta-elle encore, — il y a trop de méchantes langues : nous nous en repentirions par la suite.

Elle était troublée de se voir ainsi toute seule avec Jacques; elle s'imaginait commettre une action très vilaine et répréhensible dont on lui demanderait compte, — ses parents, d'abord, et, peut-être aussi, le bon Dieu et la Vierge, plus tard.

Silencieusement, par le chemin le plus court, ils gagnèrent le bal Rambert, à l'angle de la place et de la route de Cos. A ce bal Rambert, il y avait plus d'orgueil et d'ostentation, moins de laisser aller, moins de sauvagerie primitive, beaucoup plus de malice et pas plus de morale. Les garçons gardaient une tenue correcte; les filles avaient un air plus compassé; les menus scandales se cachaient mieux; là on s'attachait à sauver les apparences.

Dès qu'elle fut installée, Maria, impatiente de rencontrer son père, pria Jacques d'aller voir s'il n'était pas dans une des salles du café. Pendant l'absence de son compagnon, elle eut la surprise d'aviser Paul Bouguin, de Cos, qui dansait avec une petite maigriote aux yeux égrillards, aux cheveux fous. Lui l'aperçut aussi et, sitôt la polka terminée, il vint, avec sa toujours même assurance de beau parleur, lui offrir ses hommages. Il était en jaquette noire, un camélia piqué à la boutonnière; ses cheveux blonds étaient peignés à la dernière mode; et son visage fin, d'être coloré par la chaleur et l'exercice, avait un charme inaccoutumé. Maria consentit à danser avec lui une scottish, mais la maigriote aux yeux égrillards et aux cheveux fous, qui les regardait, sembla fâchée.

— Vous avez abandonné votre cavalière habituelle, — dit Maria; — elle nous fait de vilains yeux. Allez donc bien vite la rejoindre!

— Bah! Quelque autre se dévouera... C'est une petite de Cos, une voisine... Elle est venue avec son frère, qui est un de mes bons camarades.

Il omit d'avouer que cette jeune fille était depuis quelque

temps son amie très intime, et que cette fugue à Rigny avait été préméditée entre eux depuis plusieurs jours.

Jacques reparut : il avait fouillé les deux salles du café Rambert, puis était allé chez Verjat, le troisième débitant, puis avait fait le tour de la place, et tout cela sans découvrir Vaureil.

Comme il achevait de rendre compte de sa mission à sa compagne désappointée, un homme de Siraudin se présenta.

— Ah ! enfin, te voilà, ma petite !... Je suis chargé de te dire que ton père ne viendra pas : il a été indisposé, ce soir. Ta mère te prie bien de rentrer de bonne heure avec tes parentes.

Cette nouvelle affecta beaucoup la pauvrette. Ah ! misère ! il était donc dit qu'elle n'aurait que des ennuis au cours de cette soirée, après laquelle elle avait tant soupiré, dont elle s'était promis tant de joie ! Elle souffrit de se sentir naïve et inexpérimentée dans cette cohue de la fête où elle devinait des embûches et des pièges. Maintenant, elle n'avait plus que le désir de se retrouver dans la petite maison de Jonçay, de se coucher tranquille en son lit du coin gauche.

— Tu sais, Maria, — dit Jacques, — je suis à ta disposition pour te reconduire jusqu'à la porte de chez vous quand tu voudras t'en aller.

Elle lui sut gré de cette phrase obligeante qui venait à point secourir sa désolation secrète. Mais, en même temps, elle fut tentée de s'effrayer un peu parce qu'il la prenait ainsi sous sa protection, qu'il lui témoignait tant de prévenance. Il était déjà plus familier : il se permettait de longs regards tendres. Certes il avait été jadis le compagnon de ses jeux enfantins : était-ce une raison suffisante pour expliquer, pour excuser son empressement ?... Mais voilà qu'elle aussi l'examina bien en face, et tout de suite elle fut rassurée : non, non, il ne pouvait avoir de projets malhonnêtes, ce bon géant à figure timide. Elle eut même une idée plaisante : elle lui trouvait une tête de dogue très fidèle et très aimant. Elle établit un parallèle entre Castor et lui : c'était, chez l'un et chez l'autre, le même regard adoucissant la physionomie rude.

— Tu m'avais promis qu'ici nous danserions, — dit Jacques brusquement.

— Eh bien, à ta disposition !

Il ne connaissait que la polka : ils en firent deux et, entre

les deux, une mazurka qu'ils dansèrent en polka... Ça ne se voyait pas: on était bien trop serré !

Chez Rambert, — bal chic, — dans l'intervalle qui séparait les deux parties d'une même danse, les jeunes gens offraient le bras à leurs cavalières et les groupes circulaient autour de la salle en devisant... Ce qu'il était fier, le brave Jacques, de figurer dans le cortège avec Maria ! Il avait parfois, à l'adresse des spectateurs rangés sur les banquettes, des regards qui voulaient dire :

« Hein, moi aussi, j'en ai une !... et ce n'est pas la plus mal, encore !... »

Mais ses allures de « pas dégourdi » et son costume de coutil déjà passé le faisaient remarquer parmi les autres, commis de magasin, fonctionnaires aux mains blanches, artisans beaux parleurs et ruraux fortunés : les malveillants le dévisageaient en chuchotant.

Malgré sa timidité, malgré sa gaucherie, il continuait d'être plein d'attentions pour sa compagne, — peiné seulement de ne pouvoir toujours lui murmurer des douceurs, comme faisaient à leurs cavalières les élégants du bal. Il se torturait le cerveau — en vain, hélas ! — pour inventer de jolies phrases.

Maria se plaignant d'avoir soif, il lui offrit un rafraîchissement, qu'elle refusa par appréhension de se montrer dans le café avec lui. Paul Bouguin avait disparu, ainsi que la maigriote aux cheveux fous.

« A minuit, pas plus tard, vous rentrerez bien gentiment vous coucher », avait dit Clémence aux trois jeunes filles lors de leur départ.

Maria se rappela, tout à coup cette parole, à laquelle d'abord elle n'avait pas attaché autrement d'importance, croyant que la présence de son père la dispenserait de toute initiative. Elle la rapprocha du nouvel avis transmis par l'homme de Siraudin : « Dites à Maria que je l'attends de bonne heure... » Et, fiévreusement, elle consulta sa petite montre d'argent, qui marquait onze heures dix. Alors elle s'agita, fit part à Jacques de sa crainte : elle ne pourrait retrouver ses cousines assez tôt pour obéir aux injonctions de sa mère.

— Il faut, vois-tu, que nous nous mettions tout de suite en campagne pour les dénicher.

Ils sortirent, retournèrent chez Grenier, où ils rencontrèrent Henriette et Jeanne valsant avec leurs cavaliers habituels.

Aussitôt la danse terminée, Maria joignit Henriette, que Gagnère enlaçait dans un coin.

— Je t'annonce, ma cousine, que mon père n'est pas venu, et, si nous voulons être rentrées à minuit comme nous l'avons promis, il est grand temps de partir.

— Mon oncle n'est pas là? Tant mieux!... Nous resterons autant que nous voudrons, au moins... Tu comprends que je m'en bats l'œil, de ce que nous avons promis! C'est à présent qu'on s'amuse le plus.

Et Jeanne, qui s'avançait, conclut :

— Nous filerons à deux heures, pas avant! Ce n'est qu'une fois par an la fête de Rigny, après tout!

— Mais ma mère se fâchera, et puis notre grand'mère...

— Oh! bien, si tu t'inquiètes de ça!... Elles auront deux peines, parbleu, celle de commencer et celle de finir.

Alors Maria dit résolument, désignant Jacques :

— Vous savez que j'ai un compagnon de route qui m'emmènera quand je voudrai; mais vous ne serez nullement forcées de venir avec nous : Francine va être bientôt prête et nous nous en irons tous les trois.

C'était un mensonge : elle n'avait pas revu Francine; mais elle voulait leur faire croire que tout était réglé ainsi, car les cousines auraient refusé d'admettre qu'elle dût partir seule avec Jacques. Henriette et Jeanne se regardèrent. Cela les ennuyait, au fond, de rentrer seules, très tard, dans cette maison étrangère : elles se firent suppliantes.

— Il ne faut pas partir sans nous, voyons, ma petite Maria : tu patienteras bien encore un moment.

— Veux-tu que nous retournions un peu chez Rambert? — dit Jacques; — et, quand tu en auras tout à fait assez, nous reviendrons prendre ici tes cousines?

Elle y consentit et demeura une bonne heure encore.

Devant l'auberge Grenier, ils se trouvèrent enfin, tous les

six, pour le départ : Maria et Jacques, Henriette, Jeanne, et leurs amoureux. Gagnère et Boursat, à cause de Maria, semblaient embarrassés ; ils se tenaient un peu à l'écart, l'air piteux.

— C'est qu'ils voudraient nous accompagner, — hasarda Jeanne. — Et qui nous empêche de nous en aller tous, bras dessus bras dessous?... Allons, Maria, ouvre la marche avec ton voisin.

— Bien sûr! — dit Jacques ; — ce sera comme un cortège de noces.

— Allons, je veux bien! — acquiesça enfin Maria, que des scrupules contradictoires tourmentaient.

Elle accepta le bras de Jacques ; ils partirent. Jeanne suivit avec Boursat, mais en réservant tout de suite un intervalle de dix mètres. Et derrière eux, Henriette, avec Gagnère, agit de même.

La lune était couchée, mais les milliers de petites étoiles scintillaient toujours dans le ciel azuré, perçaient les ténèbres d'une demi-clarté délicieuse. La chaussée de la route s'apercevait en avant, très loin, blanchâtre entre les haies noires et la grande ombre des champs. Une légère brise du nord-est atténuait la lourdeur de l'atmosphère estivale. Maria, qui ne s'était munie d'aucune pèlerine, d'aucun fichu, frissonnait au souffle de cette brise fraîche. A vrai dire, son émotion d'être seule dans la nuit au bras d'un garçon aurait suffi à la faire un peu trembler...

Ils s'en allaient très sages, sans presque se rien dire. Le silence nocturne est une cause de trouble chez les êtres jeunes et d'un naturel peu téméraire. Aussi Jacques parlait-il moins encore que dans les salles éclairées de Rigny. Mais il se grisait de ce tête-à-tête inespéré, si doux, et qui lui ouvrait par instants des perspectives radieuses.

Les deux autres couples suivaient sans hâte, laissant à dessein s'augmenter les distances ; même ils faisaient halte dans toutes les taches noires que les arbres de la bouchure projetaient sur la chaussée blanche. Jacques et Maria, qui se retournaient fréquemment, s'égayèrent de leur manège : ils semblaient apprécier de haut, en personnages sérieux que n'intéressent guère ces futilités, les façons des amoureux.

Des garçons les dépassèrent qui, très gais, un peu avinés sans doute, chantaient la « Tyrolienne des Pyrénées » :

Halte-là ! halte-là ! halte-là !...
Les montagnards, les montagnards...
Halte-là ! halte-là ! halte-là !...
Les montagnards sont là !

Ils chantaient en chœur ce refrain qu'ils répétaient quatre ou cinq fois de suite. Instinctivement, Jacques et sa compagne s'approchèrent du fossé pour se blottir dans l'ombre de la haie.

— Encore deux qui ne se font pas de bile! — dit l'un des chanteurs qui les avait aperçus. — Ce qu'il y en a, ce soir, des fricassées de museaux!

Un autre ajouta une ineptie plus grossière et Maria se pressa contre son cavalier, craintivement. Mais ils arrivaient à la grande rue de Jonçay ; ils s'y engagèrent et firent halte, attendant les autres, cependant que les jeunes gens s'éloignaient dans la direction de Vazeuil, en chantant toujours :

Halte-là ! halte-là ! halte-là !...
Les montagnards, les montagnards...

Alors Maria eut pour son ami une pensée de gratitude :

— Je t'ai fait passer une triste soirée, mon pauvre Jacques...

— Une très bonne soirée, au contraire !... Et si tu me disais que cela t'a fait plaisir que je te tienne compagnie, je serais tout à fait heureux.

— Mais sûr que cela m'a fait plaisir !... Et beaucoup !... — affirma la jeune fille, spontanément.

— Merci, petite, merci! — répliqua-t-il, très ému.

Et soudain, audacieux, pour lui faire comprendre quels sentiments l'agitaient, il l'enlaça de son bras robuste, l'attira tout contre lui et l'embrassa fraternellement.

— Ma récompense! — dit-il. — Est-ce de bon cœur, au moins, que tu me la laisses prendre?

Elle ne répondit rien. Mais comme il semblait vouloir s'enhardir, mettant un baiser passionné sur sa nuque, dans les cheveux rebelles :

— Assez! — dit-elle, — lâche-moi...

Et elle se dégagea brusquement. Il reprit, très doux :

— Tu es fâchée?

— Non, mais...

— Un peu, je vois ça... Allons, tu me pardonnes, dis?... Je vais être soldat dans trois mois : je m'en irai bien loin; tu seras mariée quand je reviendrai; jamais plus, peut-être, je n'aurai l'occasion de t'embrasser...

Il parlait à mi-voix, d'un ton infiniment attristé, comme suppliant; elle en fut remuée, et, en guise de réconciliation, elle lui serra la main.

Castor était alarmé par ces chants qu'il entendait sur la route : il aboyait en avançant toujours; et, quand il fut près de sa jeune maîtresse, il la flaira, quêtant une caresse. Heureuse de sentir le gîte proche, Maria frôla plusieurs fois de sa main la grosse tête tigrée du berger-dogue.

Jeanne et Boursat arrivaient enfin, et l'autre couple n'était plus qu'à dix mètres. En une dernière embrassade très correcte, le petit brun et le grand blond prirent congé de leurs bonnes amies. Jacques resta jusqu'au bout le compagnon des trois jeunes filles. Seulement, sous prétexte que la rue était trop cahoteuse, Maria refusa son bras. Mais, devant la maison, elle lui dit de nouveau :

— Allons, merci, merci bien!

Et cela était si sincère qu'il en fut encore délicieusement remué.

Francine ne rentra que vers quatre heures du matin, en même temps que sa mère.

Dans la journée, après déjeuner, la mère Denier, avec Henriette et Jeanne, repartit pour Vazeuil; Jacques s'en fut à Saint-Ponayre, et Francine au Gérain.

XI

Du côté de Fléchaux, le soleil vif et rouge avait surgi, et il s'élevait rapidement, tout en gagnant sur Saint-Ponayre. Les coteaux étaient baignés par sa lumière matinale, mais

dans la vallée, au long du ruisseau, un peu de brume floconneuse traînait encore, qui s'allégeait, s'amincissait avant de se dissiper.

Vaureil et sa fille, avec les quatre vaches attelées à la charrue, pénétrèrent dans leur champ de Terrefort, qui venait de produire la récolte de froment : il s'agissait de le labourer tout de suite afin qu'on le pût ensemencer en orge, en avoine d'hiver et en seigle. Il y avait eu, l'avant-veille, un orage qui avait donné de l'eau, assez, croyait Vaureil, pour permettre de labourer aisément. Clémence, habituellement, allait toucher les vaches, mais, très souffrante d'une migraine, ce matin-là, elle n'avait pu partir, et Maria, bien à contre-cœur, la suppléait.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le bas du champ pour commencer, une dizaine de perdrix grises s'envolèrent précipitamment d'un sillon et disparurent vers Fazière. Mais l'une, après s'être enlevée péniblement, retomba cinquante mètres plus loin. Comme elle courait très vite pour se réfugier dans la bouchure, Castor lui donna la chasse. Vaureil, qui tournait la tête pour suivre des yeux l'envol des oiseaux, abandonna la charrue et s'élança lui-même en brandissant l'aiguillon.

— Attrape-la, Castor, attrape-la !...

Cependant elle fut logée avant que le chien pût l'atteindre.

— Attrape-la, Castor, attrape-la...

Il n'épargnait pas sa peine, le brave Castor, mais elle se cachait si bien qu'il ne pouvait la découvrir sous les buissons.

Alors Vaureil passa dans le champ de Siraudin, où il y avait, doublant la bouchure, un grand fossé tout plein de ronces qui pouvait abriter la pauvre blessée. Il gratta de sa gaule dans l'épineux fouillis, finit par apercevoir la perdrix qui filait en dessous, mais ne put l'empoigner dans les feuilles sèches. Ayant hélé le chien, il se jeta au milieu des broussailles, déchira son pantalon, ses mains. Au bout du fossé, entre des racines d'érable où elle s'était tapie, elle fut saisie par Castor qui la roula entre ses dents, la meurtrit, la souilla, jusqu'au moment où son maître survenant lui fit lâcher prise.

C'était une perdrix de l'année, pas bien grosse : elle avait été blessée, sans doute, le jour même de l'ouverture, deux

semaines auparavant; depuis, elle avait mené une existence lamentable, abandonnant ses compagnes dès la première alerte de la matinée, les rejoignant seulement le soir, à la tombée de nuit propice : ç'avait été un long martyre de deux semaines dans cette vie de deux mois...

Maria touchait les vaches en petite camisole du matin ; son grand chapeau de paille abritait l'ébouriffement de ses cheveux non peignés.

— Allons, Mignonne, Rosée, marchez un peu, voyons!... vous autres aussi, Brunette, Finette!...

Vaureil avait raison : la terre argileuse était suffisamment trempée ; le soc l'entamait sans effort. Un sillon brun, d'où s'exhalait une fumée légère, se déroula bien vite au long du champ ; deux pies, une demi-douzaine de bergeronnettes sautillaient sur les mottes humides, cherchant des insectes, des larves, des vers.

— Allons donc, Brunette, Finette!...

C'était d'un ton quelque peu indifférent que Maria commandait les bêtes; son regard errait à l'horizon, vers la côte du bois des Fées, et son esprit était souvent plus loin encore. Le soleil montait toujours : il avait conquis tous les replis du vallon ; nulle trace de brume ne subsistait. Mais cette chaude lumière de septembre n'éclairait plus que des chaumes nus, des jachères jaunies, des guérets grisâtres. Il n'y avait de fraîcheur verte que dans les rares prairies non pâturées ; en leur verdure, les colchiques d'automne mettaient le contraste de leurs demi-cercles roses.

— Allons, mes belles, marchez vite, voyons!...

Aux Cornillards, on battait à la machine. Maria contemplait, par instants, les tourbillons de fumée noire qui s'élevaient en spirales épaisses vers le grand ciel bleu. On entendait le bourdonnement de la batteuse et le bruit continu des volants de la locomobile motrice. On voyait même les hommes s'agiter sur les meules, transportant les gerbes, entassant la paille.

Lorsque les vaches s'écartaient de la ligne droite ou bien quand elles n'allaient pas assez vite, Vaureil, mécontent, grommelait un vilain mot, même une apostrophe irritée, — juron ou blasphème; — alors Maria les touchait de son aiguillon et les excitait d'une voix un peu tremblante.

Mais, le travail étant si facile, le père était plutôt de bonne humeur, et, tout en regardant avec satisfaction la terre retournée, la terre productive et bonne qu'il aimait tant, il causait de ses travaux passés, de ses projets, de ses espoirs. Il avait nivelé jadis et patiemment épierré toutes les pièces de sa propriété. Dans cette Terrefort même, il avait défriché un bas-fond broussailleux, inculte; il avait défoncé un large espace de sous-sol caillouteux, extrait de gros rochers un peu partout; et il voulait maintenant combler la mare, à droite de la claie, parce qu'elle ne conservait pas l'eau, et en creuser une nouvelle au coin opposé, là où la terre était le plus argileuse; il voulait arracher un gros chêne creux et greffer dans la bouchure du haut deux pommiers sauvageons... Avec force détails il racontait à Maria tout cela; mais il se doutait bien que ces choses l'intéressaient peu, car elle bâillait fréquemment, s'ennuyait.

— Ce n'est pas dans tes goûts, ma fille, le travail de la campagne.

— Ça dépend quelle sorte de travail! Bien sûr qu'à toucher les vaches, je ne m'amuse guère...

— J'en ai bien connu, autrefois, des femmes qui étaient bouvières et qui travaillaient toujours dans les champs...

Maria ne répondait pas et Vaureil pérorait, citait des exemples, faisant des comparaisons entre l'autrefois qu'il regrettait et l'à présent qui l'attristait. Ces explications, que la jeune fille avait entendues trop souvent, lui devenaient agaçantes, oiseuses.

Le soleil montait toujours; l'atmosphère devenait lourde ainsi qu'aux jours d'orage. Les bergeronnettes, les pies continuaient à frétiller autour de l'attelage et deux corbeaux disgracieux étaient venus là aussi, qui mangeaient des vers dans le sillon nouveau.

Le chapeau ramené sur les yeux, tâchant à grossir sa voix, Maria répétait sa mélopée douce :

— Allons, marchez, Rosée, Mignonne, Brunette, Finette!...

Entre temps, elle s'absorbait dans une rêverie machinale. Il y avait plus de quinze jours déjà que la « Bonne-Dame » était passée : bien des épisodes qui, sur l'heure, lui avaient semblé importants n'avaient plus en sa mémoire qu'un relief insigni-

fiant, se perdaient dans le vague de l'oubli où s'abîment toutes choses. Mais ce qu'elle n'oubliait pas, c'était son découragement d'enfant timide, sa tristesse dans la salle de bal, parmi la foule grossière des amuseurs ; et ce qu'elle n'oubliait pas non plus, c'était la constance de Jacques Lacroix à lui être agréable, c'étaient ses pressions de mains, ses regards, son baiser passionné de la fin, et toute la tendresse inexprimée qu'elle avait devinée en sa façon d'être.

— Tu ne vois donc pas, Maria, la Brunette qui a quitté la raie ?

Cette interruption du père vint troubler sa songerie. Elle allongea la gaule, piqua la vache pour qu'elle revînt au sillon, puis elle s'efforça de ne penser à rien, de s'appliquer seulement à la bonne direction des bêtes. Mais la songerie se continua malgré tout.

Le dimanche précédent, comme elle partait pour la grand'-messe, le père Pinel s'était trouvé dans le chemin et, toujours gai, il l'avait félicitée d'être très belle, lui avait dit qu'elle n'allait pas manquer d'avoir bientôt des amoureux. Toute rougissante, elle s'en était défendue, se disant trop jeune.

— Allons, — avait-il repris, — nous verrons ça, si tu es trop jeune !... Mignonne comme tu l'es et fille unique, tu vas voir s'ils tardent à rappliquer, les épouseux !...

Elle comprenait que le père Pinel avait été sincère : des jeunes gens n'allaient pas tarder à venir qui déclareraient l'aimer de toute leur âme, alors qu'ils guigneraient peut-être seulement le patrimoine familial. Que leur répondrait-elle, à ces soupirants plus ou moins enflammés ? Comment saurait-elle choisir celui qui la devait posséder à jamais dans le mariage ? Y en aurait-il un qui lui ferait battre le cœur plus fort et plus vite, un qui serait le préféré, l'élu, et vers qui tendraient toutes ses pensées ? Non, il ne lui semblait pas qu'elle pût aimer ainsi un jeune homme... Puis elle essaya de se représenter comment devrait être le garçon qui lui agréerait comme mari : elle le voudrait tranquille et réservé, avec de l'intelligence et du cœur, un peu de savoir-vivre, une certaine délicatesse de sentiments. Mais voilà : s'en trouverait-il un réunissant ces qualités ? Parmi ceux qu'elle connaissait, aucun ne lui semblait approcher de son idéal, sauf

peut-être Paul Bouguin, le frère de Lucie; — mais ses manières aisées, son parler facile l'intimidaient un peu, maintenant qu'elle était redevenue campagnarde. — Dans un autre genre, Jacques Lacroix l'avait quasi réalisé le soir de la fête, son idéal : elle se sentit rougir...

— Allons, Rosée, Brunette, Finette!...

— Mignonne, veux-tu avancer, sacré chameau! — fit Vaureil en même temps.

Les rudes apostrophes du père contrastaient singulièrement avec les exhortations calmes de la fille, et plus encore avec ses pensées.

L'imagination de Maria continuait de vagabonder. Quel avenir serait le sien? Quelle destinée lui était réservée? Son mariage déciderait presque entièrement de tout : alors cet acte lui apparut quasi effrayant, tellement il était gros de conséquences. Et il lui vint une idée philosophique :

« Nous avançons dans la vie, ignorants, chaque jour, de ce que sera l'étape du lendemain. Nous allons comme la goutte d'eau que l'inévitable courant entraîne vers la rivière, vers le fleuve et vers la mer. Nous sommes roulés inconsciemment par le courant des jours, qu'on ne peut ni remonter, ni descendre plus vite... Et cela est très triste, à moins que ce ne soit très heureux... »

Le sifflement de la locomobile, aux Cornillards, fit tressaillir la jeune fille, perdue en ses réflexions. Ce coup de sifflet annonçait le repas du matin : le bourdonnement décrut, puis s'arrêta; la fumée, la poussière s'allègèrent; les ouvriers quittèrent les meules.

« Les pauvres gens l'ont bien gagné, leur déjeuner! » — se dit Maria.

Elle contempla ensuite leur œuvre, à eux : trois planches — de dix sillons chacune — étaient retournées déjà, formant un rectangle brun, — rougeâtre même aux veines de pure argile, — qui tranchait sur le blanc sale du chaume.

Guêtré jusqu'aux genoux, précédé d'un grand lévrier couleur feu, arriva Vincent, l'un des gardes des Saurêts. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'aspect bonasse, malgré sa grande réputation de sévérité. Il parla du temps et du gibier; il eut une phrase de mépris pour le vieux Pinel,

bien facile à tenir à présent; il raconta que M. Albert Breuron venait de partir pour un voyage en Angleterre et ne rentrerait qu'à la fin d'octobre... Après dix minutes de conversation, Vincent se retira ; il franchit la bouchure de gauche, passa dans un pré de Siraudin, où pâturait une bande de génisses. Le lévrier, en flairant, les effraya : elles se rapprochèrent les unes des autres, comme pour se mettre en état de défense et quelques-unes beuglèrent. De les entendre, cela fit beugler aussi les vaches de l'attelage, surtout la Rosée qui, ayant un tout jeune veau, était plus impressionnable. Vaureil jura, selon sa coutume, et Maria, par des paroles douces, essaya de les calmer. Castor aboya et s'en fut rejoindre dans le pré de Siraudin le camarade couleur feu. Les vaches apaisées, Vaureil bougonna contre ce « sacré feignant » de garde, qui faisait des brèches dans toutes les bouchures.

Aux Cornillards, le mécanicien siffla pour la reprise, et, sur les meules, on vit de nouveau s'agiter les batteurs. Maria, que ces divers épisodes avaient distraite un peu, se remit à s'ennuyer. Elle avait faim, n'ayant mangé le matin qu'un minuscule croûton de pain ; elle était très lasse, car, une raie sur deux, il lui fallait marcher dans le guéret, où ses sabots s'emplissaient de terre ; enfin elle avait bien chaud, car le soleil dardait ses rayons brûlants et l'atmosphère restait lourde d'électricité latente. Mais ce ne fut qu'à neuf heures et demie que le père donna le signal du départ : ils dételèrent les vaches, qui commençaient à haleter ; ils secouèrent leurs sabots et s'en furent, silencieux, à pas lents.

A la maison, il y eut une discussion au sujet de cette perdrix que Castor avait prise.

— Tiens, mère, en voilà pour trente sous ! — dit Vaureil tout d'abord, tendant l'oiseau à Clémence.

Et il ajouta :

— Il faudra la vendre aujourd'hui : par ce temps orageux, elle serait vite gâtée.

— C'est une jeune, plutôt petite, et amaigrie d'avoir trop souffert, — dit Clémence en l'examinant ; — et puis le chien l'a abîmée : on ne la vendra peut-être pas vingt sous...

— Si nous la mangions? — proposa Maria. — Jamais

encore je n'ai eu l'occasion de connaître le goût de la perdrix.

Mais le père répondit vivement :

— Trop cher pour nous, ça, ma fille!... Tu vois bien qu'il n'y a pas à manger là dedans pour vingt-cinq ou trente sous...

Maria n'insista pas, mais Clémence adopta son idée :

— On pourrait la mettre avec des choux. Ça nous ferait un bon goûter.

— Un goûter coûteux, surtout... Et nous n'en aurions pas gros chacun!

— Nous en aurions bien assez, d'autant qu'il ne m'en faut guère à moi, aujourd'hui!... Et ça contenterait la petite.

— Allons! eh bien, dame! puisque tu t'es mis ça dans la tête, fais donc à ta volonté!

— Si ça ne te va pas, la Maria ira la vendre à Rigny. Voilà tout!

— Je dis que c'est de l'argent jeté là-bas; mais mangeons-la, mangeons-la, puisque vous y tenez!

C'était dit d'une voix enrouée où perçait la colère. Le ton démentait absolument les paroles.

Deux heures plus tard, la perdrix fut vendue vingt-deux sous par Maria, qui avait fait exprès le chemin du bourg.

Dans la soirée de ce même jour, vers trois heures, le facteur vint chez les Vaureil. Le père battait son froment dans la grange, dont les deux portes charretières étaient béantes. Comme au vieux temps, il écossait encore au fléau toute sa récolte. Il s'était bien servi de la machine, une année d'abondance; mais il n'avait jamais voulu recommencer, ayant trouvé que cela revenait trop cher et que le travail n'était pas aussi bien fait : — en règle générale, il n'était content que du travail qu'il faisait lui-même. — Pendant les mois d'août et de septembre, il employait donc à battre, dans la chaleur et la poussière, la majeure partie de ses journées. Il accomplissait de bon cœur cette besogne de forçat, sous la double puissance de l'habitude et de l'intérêt. Il battait seul toujours, ne voulant pas engager d'ouvriers, trop coûteux en cette saison. Du matin au soir, on entendait les coups espa-

cés, sourds et mélancoliques du fléau s'abattant sur la paille. Quand il y a, pour battre, une équipe de deux ou trois hommes, les coups, se succédant presque sans cesse, forment un ensemble harmonique, lequel n'est pas sans charme ; mais l'unique coup de l'unique batteur est triste profondément.

Très fier était Vaureil de battre ainsi toute sa récolte et il se moquait des autres petits cultivateurs qui recouraient à la machine. Deux fois par semaine, sa femme et sa fille venaient lui aider pour le vannage : Clémence tournait la manivelle ; Maria formait du grain nettoyé un tas, peu à peu grossi, dans lequel son père plongeait les mains voluptueusement, comme dans un tas d'or.

Le facteur, qui venait de Siraudin, passa devant la grange ouverte. Castor, qui était couché au milieu de l'entrée, avec mission d'empêcher les poules de picorer le grain battu, se leva en grognant sans aboyer, engourdi et las à cause de la chaleur. Le facteur le caressa pour l'apaiser et, sans s'arrêter, il cria gaîment à Vaureil :

— Trop chaud, mon ami, pour battre !... Vous allez étouffer.

— Que non !... Je suis habitué à la misère...

Le facteur tira l'entrousse, salua les femmes et, jovial, tendant une lettre à Maria :

— Tiens, des nouvelles de ton amoureux.

Elle répondit, très étonnée :

— Merci bien, monsieur François.

Il sortait déjà : son sac étant vide ; il se hâtait de rallier le château, où on le faisait rafraîchir parce qu'il rapportait à Cos le courrier à expédier.

La jeune fille était fort troublée de recevoir une missive dont elle ignorait la provenance. Elle la tourna et la retourna, étudia le timbre, constata qu'elle venait de Saint-Ponayre. Elle l'ouvrit et lut ceci, tandis que son visage se colorait jusqu'au rouge, puis au pourpre.

Saint-Ponayre, 1er septembre.

Ma chère Maria,

C'est une démarche bien hardie que je viens faire auprès de toi, mais tu l'excuseras, je l'espère, et monsieur et madame Vaureil seront assez bons pour me pardonner aussi. J'en suis arrivé à ne

plus pouvoir vivre : je préfère tout, même les plus mauvaises nouvelles, à la tristesse de ne pas savoir...

Je te dirai donc que je suis attiré vers toi par un sentiment du cœur bien vif et que je pense à toi à toute heure du jour, et la nuit quand je ne dors pas, et quand je dors aussi, dans mes rêves... Ma chère Maria, il y a longtemps que je t'admirais pour ta beauté, ta façon de parler, tes manières d'être avec le monde, mais je n'aurais jamais osé te le dire sans ce hasard qui nous a fait passer la soirée ensemble pour la fête de Rigny. C'est bien cela aussi qui a fait éclater mon amour plus fort qu'avant. Tu es si jolie, si aimable et tu parais si bonne!... Tu es si au-dessus des autres!... Oui, il y en a bien, des filles qui sont loin de te valoir et qui se moquent de moi parce qu'elles ne me trouvent pas assez dégourdi ; mais toi, au contraire, tu semblais te plaire en ma compagnie... Oh ! que j'aurais voulu pouvoir t'exprimer tout ce que je ressentais ! Et tu t'excusais de me faire perdre ma soirée... Mais c'est la plus belle soirée de ma vie que j'ai passée pour la fête !

Seulement, ma chère Maria, tu vas sans doute me mépriser parce que je ne suis qu'un pauvre domestique qui n'a que ses bras pour toute fortune, et que ma situation est trop inférieure à la tienne. Je voudrais bien que tu ne sois pas plus riche que moi... Ou, plutôt, non (car cela n'est pas un souhait en ta faveur), je voudrais être riche, moi, non par ambition, mais pour être digne de toi.

Et il y a encore autre chose : mes trois années de service à accomplir. Je ne puis pas me dire bon à marier.

Je comprends bien tout ça, mais après beaucoup d'hésitations, je me suis décidé quand même à t'écrire pour te faire part de mes sentiments. Si je n'ai pas de réponse ou une mauvaise réponse, je ne serai toujours pas plus malheureux qu'avant, et je serais tellement heureux si ta lettre me laissait un peu d'espoir !

En terminant, je t'affirme que jamais un autre ne t'aimera mieux que moi, et que jamais je n'aimerai une autre fille autant que toi : et je t'affirme cela parce que j'en suis sûr.

Reçois, ma chère Maria, mes salutations empressées autant que respectueuses.

JACQUES LACROIX,

A la Grange-Neuve, commune de Saint-Ponayre.

A part quelques fautes d'orthographe, la lettre était correcte, et une telle sincérité en émanait que Maria en fut émue. Elle fut aussi émue et toute en désarroi parce qu'elle se voyait forcée de faire à ses parents des aveux sur l'emploi de son temps la nuit de la fête. (Elle avait éludé adroitement les

interrogations de sa mère touchant les détails de cette soirée, par crainte qu'elle ne lui fît des reproches.)

Clémence avait lâché son travail de couture : elle la regardait, questionneuse. Sans dire un mot, Maria lui donna la lettre et, baissant la tête, elle cacha son visage dans ses mains. La mère se récria :

— Tiens, c'est de Jacques Lacroix! Une lettre d'amour!... Ah! par exemple!...

Vaureil arriva sur ces entrefaites. Comme tous les campagnards, dont les journées s'écoulent d'habitude sans nul imprévu, il était très curieux ; la moindre chose qui lui semblait sortir de l'ordinaire l'intriguait fortement : or, la visite du facteur était un événement d'importance.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? — demanda-t-il, tout en se dirigeant vers le placard où l'on plaçait les ustensiles de cuisine, la vaisselle et le seau d'eau.

Clémence dit, d'un air tranquille :

— Oh! rien!... C'est une lettre pour la Maria.

Il but, coup sur coup, deux grandes tasses d'eau fraîche, puis toussa et cracha, la gorge irritée de poussière.

Après quoi, il vint s'asseoir sur la table, les jambes pendantes.

— Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il?

Maria conservait son attitude piteuse d'enfant prise en faute. Ce fut encore la mère qui se chargea d'expliquer :

— Je te dis bien, c'est une lettre pour la petite : un garçon qui l'a vue à la fête et qui voudrait lui faire la cour.

— Quoi! un amoureux!...

Il ricana, d'un gros rire et fourragea dans sa barbe rude :

— Ah! voilà qu'ils viennent déjà : ils savent bien qu'il y aura quelque chose à prendre... Qu'est-ce qu'il dit donc, ce beau garçon?

Vaureil lisait un peu l'imprimé ; mais tout manuscrit lui semblait indéchiffrable.

— Lis, voir! — ordonna-t-il à sa femme.

Clémence obéit sans réplique; il écouta gravement d'abord, puis avec un sourire de plus en plus malicieux et narquois. De temps à autre, il interrompait :

— Ah! vous vous connaissez?... Vous avez dansé ensemble

pour la fête?... Eh bien, il n'y a pas de mal; lève donc la tête, voyons, Maria.

La pauvre enfant subissait un supplice intolérable : il lui semblait avoir au cœur la pointe d'une lame aiguë qui s'enfonçait davantage à toute phrase nouvelle, avivant chaque fois la douleur première. Un instant, pour se soumettre à l'ordre de son père, elle se résigna à montrer son visage pourpre, aux yeux gros de larmes; mais, presque aussitôt, elle recommença de l'abriter dans ses mains.

Quand la mère énonça la signature suivie de l'adresse, Vaureil, d'un bond, descendit de la table.

— Quelle est donc ce Jacques Lacroix?... Ce n'est pas le garçon des voisins, le Jacques de la Nette, je suppose?

— Mais si, c'est lui! — murmura Clémence.

Alors un accès de colère sauvage crispa la figure de Vaureil, et il tira sa barbe, plus furieusement :

— Ah! c'est lui!... Eh bien! il ne manque pas de toupet, ce gamin-là!... Un domestique!... Le fils d'un journalier et d'une laveuse de lessives! non, c'est trop fort!... Comme ça, voilà un monsieur qui s'imagine que c'est pour lui donner notre fille que nous l'avons fait instruire comme une demoiselle! Il s'imagine que c'est pour ses beaux yeux que nous travaillons! Imbécile, va!... Je n'aurais jamais cru qu'un individu qui n'a rien, rien, rien, pas même peut-être des chemises à se mettre sur le dos, puisse avoir la bêtise ou l'audace de demander Maria, qui aura bien trente mille francs un jour : dame! notre endroit, tel qu'il est, vaut vingt mille francs comme un sou; et notre argent... et nous en mettons de côté tous les ans, de l'argent... C'est au moins sa vieille rosse de mère qui lui a fourré ça dans la tête; ce n'est pas lui qui en aurait eu l'idée seul : il n'est pas assez dégourdi... Je me charge de lui dire son fait, à cette charogne de Nette!

Un blasphème trois fois répété acheva ce déluge de paroles. D'ailleurs, après une pause de quelques instants, Vaureil recommença, s'en prit à sa fille :

— Et toi, Maria, tu lui as permis de te parler!... Je ne comprends pas ça, par exemple!... Mais il faut savoir qui tu es, ma fille, réfléchir un peu à ta position et ne pas te laisser

fréquenter par le premier venu... Un domestique, est-ce possible, mon Dieu, est-ce possible!...

En proie à une surexcitation croissante, il martela de ses poings la table, continua son monologue haché qui finissait par n'avoir plus le moindre sens. Maria pleurait, avec de gros sanglots étouffés, la tête dans les mains toujours. La mère se taisait, immobile, mélancolique : non pas qu'elle fût, au même degré que son mari, scandalisée de la hardiesse de Jacques, mais cette lettre lui prouvait que sa fille était réellement en âge de se marier, qu'elle se donnerait à un étranger, qu'elle irait habiter ailleurs, dans une famille étrangère, qu'elle ne serait plus la compagne de tous les instants, — et la vieille demeure, après, serait sans charme...

Le soleil déclinant frappait en plein dans la fenêtre nue, traçant une longue rayure blanche sur le carrelage gris. Un orage éclatait vers le nord : on entendait, venant de Vazeuil, le grondement lointain du tonnerre. Maria, dans la même posture, sanglotait toujours.

— Enfin, que vas-tu lui dire, à cet abruti-là? — demanda le père. — Le mieux serait peut-être de ne pas lui répondre du tout.

Cette fois, la jeune fille leva la tête et, plus calme, presque résolue :

— Je vais lui écrire qu'il ne compte pas sur moi, que vous le trouvez trop pauvre, voilà tout. Mais je ne lui ferai pas l'impolitesse de le laisser sans nouvelles.

Elle expliqua toutes les allusions de la lettre à la soirée du 15 Août; elle conta l'idylle de ses cousines, son désœuvrement, la rencontre de Jacques, ses attentions, ses prévenances : elle n'omit que le baiser passionné de la fin.

— Ah! oui, je comprends. Bien qu'il ait l'air bête, c'est un malin, c'est un rusé : tu vois à quoi il tendait, hein?

Vaureil se radoucissait peu à peu, sa fatuité lui revenait :

— N'aie crainte, va, il s'en trouvera bien d'autres pour te cajoler! Si l'on t'avait connue pour ce que tu es, ce n'est pas un, mais dix, qui se seraient efforcés de te plaire, le soir de la fête... Aujourd'hui, tout le monde court après l'argent.

Et il conclut :

— Une autre fois, garde tes distances; ne permets plus au

premier venu de t'accompagner : tu peux épouser bien mieux qu'un domestique, vois-tu, ma fille.

Observant qu'il s'apaisait, Clémence hasarda l'opinion qu'il serait ridicule de relancer la Nette pour un acte de son fils qu'elle ignorait sans nul doute : il voulut bien promettre de laisser la voisine tranquille.

Cependant une pensée cruelle obsédait Maria :

« Ainsi, toute fille dont les parents ne sont pas *très pauvres* ne peut être aimée pour elle-même ; on la demande en mariage uniquement parce qu'elle a une situation avantageuse... »

Cette pensée lui fit mal. Était-ce vraiment dominé par de méchants calculs d'intérêt que Jacques s'était montré si dévoué, si amical, si raisonnable ? Quel abîme de monstrueux égoïsme était donc le cœur humain, alors !... Non ! elle se dit que cela ne devait pas être, et se promit de lui garder toute sa sympathie...

Dans la courte lettre qu'elle lui écrivit le lendemain, elle l'avertit qu'il n'eût pas à espérer la réalisation de son rêve amoureux, mais elle lui laissait entendre qu'elle aussi regrettait cette différence de conditions, cette barrière qui les séparait... Elle l'éconduisait avec des formes, avec de la douceur : pour panser cette blessure qu'elle était obligée de faire, elle envoyait un baume généreux...

Et ce fut l'épilogue banal de sa première histoire d'amour.

ÉMILE GUILLAUMIN

(A suivre.)

TUBERCULOSE

ET

AFFECTIONS CHRONIQUES

Depuis que Pasteur nous a enseigné la genèse du charbon du mouton, du rouget des porcs, du choléra des poules, etc., le mot maladie nous fait penser instinctivement à un « ennemi » vivant, contre lequel notre organisme entame une lutte acharnée, lutte qui doit se terminer fatalement par la disparition de l'un des combattants. Le mouton qui guérit du charbon a tué toutes les bactéridies charbonneuses ; devenu plus habile à résister au charbon, il s'est habitué à repousser un envahisseur terrible. C'est là le type de toutes les maladies aiguës : des deux ennemis en présence, hôte et microbe, l'un doit forcément disparaître ; il n'y a pas de paix armée possible ; l'un des combattants est condamné, mais celui qui triomphe sort aguerri de la lutte. La tuberculose et les maladies dites « chroniques » (parce qu'elles durent) résultent de phénomènes tout à fait différents. On ne peut pas dire qu'il y ait lutte entre notre substance vivante et celle du bacille tuberculeux ; il semble au contraire qu'un accord parfait s'établisse entre l'hôte et le parasite, une fois que l'infection est réalisée ; et cependant nous mourons de la tuberculose.

Pour comprendre la marche de ces maladies chroniques, il faut nous rendre un compte exact de notre organisation. L'homme est composé de cellules vivantes, au nombre de

plusieurs trillions, et chacune de ces cellules est comparable aux petits êtres unicellulaires, protozoaires ou protophytes, qui vivent dans les eaux stagnantes et dans les infusions. Chacune de nos cellules a, comme un infusoire ou une cellule de levure, un protoplasme et un noyau ; chacune d'elles assimile, c'est-à-dire fabrique, au moyen d'éléments empruntés à l'ambiance, de la substance semblable à la sienne. Il est donc tout naturel, si l'on veut comprendre la nature d'une infection chronique chez l'homme, de chercher d'abord des exemples chez les êtres unicellulaires.

L'un des plus célèbres est celui des infusoires — telles les *Paramécies* — qui deviennent verts comme des plantes, quand leur protoplasme est encombré de petites algues vertes (on appelle ces algues *zoochlorelles* à cause de leur couleur et de leur habitat ordinaire dans les cellules animales). Les Paramécies atteintes de cette affection ne s'en portent que mieux ; il est même rare de trouver aujourd'hui des *Paramecium Bursaria* qui soient incolores ; si, par hasard, on en trouve dans des étangs isolés, il suffit de les mettre dans un bocal où il y a déjà des individus verts de la même espèce; elles gagnent très vite la maladie verte. En comparant des Paramécies incolores et des Paramécies vertes, on constate que, dans des conditions aussi analogues que possible, les dernières se multiplient *plus vite*, ce qui prouve que les zoochlorelles parasites ne nuisent pas au phénomène de l'assimilation. Les zoochlorelles se multiplient d'ailleurs aussi vite que leurs hôtes, car, au bout d'un certain nombre de générations, la couleur verte des Paramécies n'a pas faibli. Il est donc vraisemblable que les zoochlorelles, utiles aux Paramécies, trouvent elles-mêmes, dans les substances de ces infusoires, un milieu de culture avantageux. Cette « chlorose » des Paramécies apparaît ainsi, non seulement comme inoffensive, mais même comme utile aux individus qui en sont atteints, du moins en tant qu'il s'agit de reproduction et de multiplication.

Mais, si l'homme se compose de plusieurs trillions de cellules, il n'est pas indifférent que ces cellules soient réparties d'une manière ou d'une autre ; c'est une « machine » très compliquée et très précise ; elle est formée de parties qui

doivent être vivantes, c'est-à-dire douées d'assimilation ; mais il faut en outre que ces parties soient coordonnées et que leurs activités partielles s'unissent dans un effort total, qui est le fonctionnement d'ensemble ; car c'est le fonctionnement d'ensemble qui entretient les vies partielles des cellules. Or, la vie de l'ensemble entretient les vies partielles et est entretenue par elles, à condition que chaque tissu occupe dans l'organisme la place qui lui est assignée et celle-là seulement. On comprend alors qu'un agent, favorable au développement d'un certain tissu, soit nuisible à l'animal, si le développement exagéré de ce tissu détruit la coordination de l'ensemble. Il ne serait pas bon pour une locomotive que ses pistons se gonflassent au point de faire éclater les cylindres; de même, le cancer consiste en proliférations cellulaires, qui deviennent mortelles pour l'hôte qui en est le siège.

*
* *

La tuberculose est due à l'envahissement de notre organisme par un bacille microscopique appelé « bacille de Koch » du nom du savant qui l'a découvert ; ce bacille est trop petit pour être facilement vu au microscope ; il faut le colorer, et il est très difficile à colorer : il ne « prend pas la couleur » comme beaucoup d'autres microbes bien connus. Heureusement, il la perd aussi très difficilement, quand une fois il l'a prise ; c'est grâce à cette propriété que nous pouvons le découvrir dans les tissus. On colore le tissu soit par une immersion très prolongée dans des bains appropriés, soit par l'action de bains portés à une température élevée ; ensuite on décolore la préparation au moyen de réactifs convenables ; les autres microbes et les éléments histologiques, faciles à colorer, se décolorent facilement, tandis que le bacille de Koch, gardant longtemps sa couleur péniblement acquise, se révèle à l'observateur qui ne peut guère le confondre qu'avec les bacilles de la lèpre.

Presque toutes les parties du corps humain peuvent être le siège d'infection tuberculeuse. Ce nom de tuberculose est dû à ce que les bacilles sont généralement contenus dans de petites nodosités appelées tubercules ; c'est dans la genèse du

tubercule que réside le principal intérêt de l'histoire de la maladie.

Lorsque le microbe est introduit dans l'organisme, une lutte se produit au début. On sait que notre organisme contient, outre de très nombreuses cellules fixes, occupant une place invariable dans l'économie (cellules musculaires, nerveuses, osseuses, etc.), d'autres cellules mobiles qui vont d'un point à l'autre, à travers les interstices des tissus, suivant les attractions, les répulsions, les entraînements auxquels elles sont soumises. Quelques-unes de ces cellules mobiles ont la propriété d'englober les éléments étrangers introduits dans notre corps; de là leur nom de *phagocytes* ou « cellules qui mangent ». On les a comparées à des soldats chargés de défendre l'organisme contre l'infection. M. Metchnikoff en distingue deux catégories : les « microphages », qui se chargent des microbes de nature végétale, comme les bactéries, et les « macrophages », qui semblent plutôt adaptés à la consommation des éléments de nature animale, comme les globules de sang extravasé.

Les bacilles de Koch, rentrant dans le groupe des bactéries, il semble que les microphages devraient être chargés de les faire disparaître; en effet, au début de l'infection, on a pu constater un afflux de microphages vers la région envahie par les bacilles. Mais, chez les animaux tuberculisables, les microphages sont vaincus dans la lutte et ne parviennent pas à détruire les microbes de la tuberculose.

Au bout de quelque temps, ce sont les macrophages qui arrivent. La lutte prend ici un caractère tout nouveau; les microbes englobés par les macrophages ne paraissent pas se porter beaucoup plus mal; les macrophages, eux non plus, ne semblent pas gênés par la présence des bacilles à leur intérieur; bourré de microbes, le macrophage ressemble beaucoup plus à une Paramécie encombrée de zoochlorelles qu'à une amibe en train de digérer des bactéries : parfois, dans le mracophage, dans la « cellule géante », le bacille prend un caractère particulier, et sécrète une paroi plus épaisse; il est tout naturel que, dans des conditions nouvelles, une plante prenne un aspect nouveau.

Les bacilles de Koch se multiplient donc dans l'organisme

infecté; on en trouve de plus en plus à mesure que l'infection se prolonge, du moins quand le patient présente un bon « terrain ». Une accumulation de macrophages, bourrés de bacilles, forme une petite granulation qui est le point de départ d'une granulation plus grosse. Ce « follicule tuberculeux », comme on l'appelle quelquefois, présente en son centre une masse de substance macrophagique, encombrée de bacilles de Koch. A mesure que cette masse grossit, on constate de plus en plus aisément que les bacilles vivants sont localisés à la périphérie et que la région centrale est remplie de substances mortes; on en a quelquefois conclu que les macrophages finissent par digérer les bacilles de la tuberculose. Il me semble que la vérité est ailleurs.

La cellule géante, bourrée de bacilles qui vivent en symbiose avec elle, peut être considérée, tout entière, comme un véritable parasite de l'hôte qui la renferme. Elle a en effet des propriétés spéciales; elle n'est plus de la même « espèce » que les autres cellules de l'hôte. Elle se multiplie pour son propre compte, comme un *lichen*, formé de l'association d'une algue et d'un champignon, se multiplie sur le rocher qu'il ronge, et prend son caractère *lichen*, qui diffère du caractère *algue* et du caractère *champignon*. Ce lichen, résultant d'une association, se multiplie et prospère, dans des conditions où l'algue et le champignon isolés n'eussent pu se conserver longtemps. Peut-être n'est-il pas exagéré de comparer à un lichen l'union du macrophage et du bacille de Koch, et de considérer ce groupe symbiotique comme étant vraiment l'agent de la tuberculose.

En des points du corps où des macrophages normaux ne se seraient pas fixés pour se multiplier et s'agglomérer, en des points où la coordination exigerait au contraire l'absence de ces granulations croissantes, le lichen, formé de substance d'homme et de substance de bacille, trouve des conditions de prospérité. Mais au lieu de développer sa surface en plaques, comme un lichen qui ronge un rocher, le nodule tuberculeux se développe en volume, en sphéroïde, et, naturellement, le centre de ce nodule, n'étant plus en contact avec les liquides nourriciers, n'étant pas irrigué par le sang qui renouvelle l'oxygène, la vie n'y est plus possible : le centre du nodule

devient donc un amas de matières mortes ou de déchets, tandis que la vie se localise à sa surface. Des accumulations de nodules forment un tubercule plus ou moins gros, dont le centre ressemble à du fromage, ce que l'on décrit en disant que le centre du tubercule a subi la dégénération « caséeuse ». Il ne manque pas, dans la nature, d'exemples de phénomènes analogues : certains coraux forment de grosses masses presque sphériques, à la périphérie desquelles la vie est localisée, le centre étant purement calcaire ; dans les tourbières, les mousses ou *sphaines* poussent sans cesse à la surface libre, pendant que leurs parties profondes, éloignées de l'air et de la lumière, se putréfient et deviennent de la tourbe.

La comparaison du tubercule avec un lichen en fait comprendre immédiatement l'action nuisible. En premier lieu, il n'est pas à sa place ; il rompt la coordination de l'organisme, et cette rupture devient d'autant plus grave que l'endroit où s'est développé le tubercule est une partie plus délicate ou plus importante de la machine : sans même tenir compte du tort qu'il fait aux tissus voisins en se développant à leurs dépens, on comprend qu'il puisse être dangereux par sa présence seule. Le tubercule, qui a *poussé* dans le poumon, y creuse sa place, sa *caverne*, qui reste vide quand le contenu en est expulsé, mais qui n'en est pas moins très gênante et qui compromet la vie de l'individu tant qu'elle n'est pas bouchée, cicatrisée. Et ce tubercule n'est pas un parasite ordinaire ; car il n'est pas en lutte avec l'organisme ; l'organisme ne se défend pas contre lui ; au contraire, des éléments de l'organisme lui-même entrent dans sa constitution. L'animal est donc désarmé contre un envahisseur auquel s'unissent ses propres soldats ; le tubercule de l'homme est formé de *substance d'homme*, un peu modifiée par la présence des bacilles à son intérieur, mais qui, néanmoins *se trouve à l'aise dans le corps de l'homme*.

*
* *

Une cellule d'homme est à l'aise dans le corps d'un homme, c'est-à-dire qu'elle y trouve réunies toutes les conditions nécessaires à sa vie ; encore faut-il qu'elle occupe dans l'homme

la place qui lui convient. Mais, pour les éléments mobiles comme les phagocytes, toutes les places sont bonnes; il suffit qu'ils soient dans un corps d'homme vivant. De même, un phagocyte de chien est à son aise dans un chien, un phagocyte de veau est à son aise dans un veau; mais si l'on injecte à un homme des phagocytes de chien ou de veau, ceux-ci meurent très vite dans leur nouvel hôte, et sont dévorés par ses macrophages; réciproquement, des phagocytes d'homme, injectés à un chien, sont dévorés par les macrophages du chien. Toutes les fois que l'on injecte dans le corps d'un animal vivant une substance vivante *quelconque* (en quantité suffisamment restreinte pour que l'inoculation ne détruise pas la vie de l'animal inoculé), on doit penser à priori que la substance injectée sera immédiatement condamnée à mort. Et, c'est en effet, le cas le plus ordinaire; quelque nombreuses que soient les maladies microbiennes de l'homme, le nombre des espèces cellulaires, qui, inoculées vivantes à l'homme, sont immédiatement détruites, est infiniment plus considérable. Quand on choisit une espèce cellulaire *au hasard*, et qu'on l'injecte à un homme en petite quantité, la règle est que les cellules injectées sont tuées; les exceptions, peu nombreuses, sont ce qu'on appelle les espèces pathogènes pour l'homme. C'est donc que les conditions de vie réalisées dans l'homme sont spéciales à l'espèce humaine et nuisibles par là même à d'autres espèces vivantes, qui ont aussi leurs conditions spécifiques d'existence.

On a pu penser que la substance d'homme, vénéneuse pour les espèces qui ne peuvent pas vivre à l'intérieur d'un corps humain vivant, contenait des substances nuisibles ou, tout au moins, manquait de substances utiles; mais de nombreux microbes, qui sont tués dans l'homme vivant, s'accommodent fort bien de son cadavre. Il faut donc qu'il y ait autre chose, quelque chose qui disparaît avec la vie, et que, sans rien préjuger, nous pouvons appeler l'état d'homme vivant. Cet état est différent de l'état de chien vivant, de l'état de veau vivant, etc. Chaque être vivant a son ensemble de conditions physiques qui lui est indispensable pour vivre, indépendamment des conditions chimiques d'alimentation.

Un exemple familier nous fera mieux saisir cette notion un

peu délicate de l'état physique. Une cellule vit dans l'eau de mer; transportée dans l'eau douce, elle est immédiatement tuée; réciproquement, telle cellule, vivant dans l'eau douce, est tuée si je la transporte brusquement dans l'eau de mer. Si les deux cellules prises l'une dans l'eau douce, l'autre dans l'eau de mer, sont de la même espèce, l'observation nous fait comprendre ce que l'on appelle en pathologie la question du « terrain ». Supposons, en effet, que, de cette espèce cellulaire, que nous savons pouvoir se rencontrer dans l'eau douce ou dans l'eau salée, nous possédions quelques individus dont nous ignorons la provenance. Semons-les dans l'eau de mer : ils y mourront immédiatement s'ils ont été puisés dans de l'eau douce; ils y prospéreront au contraire s'ils ont été puisés dans de l'eau de mer; dans le premier cas, on dira que le *terrain* leur est funeste; il leur sera favorable dans le second.

Si, maintenant, au lieu de passer brusquement de l'eau douce à l'eau salée, nous modifions progressivement la salure, nos cellules vivantes pourront rester vivantes, en s'accoutumant petit à petit; une modification continue de l'état physique de l'eau nous permettra d'obtenir ainsi une série de types différents de la même espèce cellulaire, types qui, quoique provenant d'un même ancêtre, seront très différemment aptes à subir l'immersion dans un liquide d'une salure donnée.

Quoique l'état physique des protoplasmas vivants tienne à un ensemble de facteurs bien plus complexe que celui d'une eau salée, la même chose se passe lorsque, au lieu d'introduire une cellule dans un liquide salé, on la plonge dans le sein d'une autre substance vivante. Une zoochlorelle, introduite dans le protoplasma d'une Paramécie, s'y développe et y prospère parce que son état physique n'est pas incompatible avec celui de son hôte; mais c'est là une exception, et n'importe quelle autre petite algue verte, prise au hasard et introduite dans la Paramécie, y est tuée et digérée. De même, quand une bactérie est introduite dans de la substance vivante d'homme, son état physique sera-t-il compatible ou incompatible avec celui du protoplasma humain? Dans le second cas, il y aura lutte; dans le premier cas, symbiose. Si la bactérie meurt immédiatement et est digérée par les phago-

cytes, on dit que la bactérie est une bactérie *banale*; si la lutte dure quelque temps et se termine soit par la mort de la bactérie soit par celle de l'homme, on dit qu'il y a maladie *aiguë*; si la symbiose s'établit, il y a maladie *chronique*.

Mais le cas de l'homme est plus compliqué que celui de la Paramécie, car dans l'homme, tout n'est pas substance vivante; entre nos cellules, il y a des liquides morts, qui constituent le milieu intérieur et dont l'état physique est différent de celui des protoplasmas de nos tissus. Le sort d'une bactérie introduite peut donc différer, suivant qu'elle se trouve dans le milieu intérieur ou au sein d'une cellule vivante; tel microbe qui prospérera dans les humeurs sera tué et digéré dans les phagocytes. Ce qu'il y a de particulier dans le cas du bacille de la tuberculose, c'est qu'il trouve, dans le sein même des macrophages, des conditions favorables à son existence.

Mais il y a homme et homme, comme il y a bacille et bacille. Quand un homme présente un bon terrain pour le développement d'une espèce microbienne, on dit qu'il est en état de *réceptivité*; quand une espèce microbienne est susceptible de se développer dans un homme, on dit qu'elle est *virulente* pour cet homme[1]. Les hommes ne sont donc pas tous égaux devant la tuberculose; il y en a de plus ou moins *tuberculisables*. Mais si un homme diffère de son voisin, il diffère aussi de lui-même aux divers moments de son existence; suivant son alimentation ou l'air qu'il respire ou les fatigues auxquelles il est exposé, il subit des variations incessantes. A un moment donné, il peut se trouver en état de réceptivité pour des microbes de la tuberculose; l'infection aura lieu et les bacilles de Koch se développeront dans son intérieur. Il aura beau ensuite subir de nouvelles variations qui l'auraient rendu naguère inapte à contracter la tuberculose, les bacilles, ses hôtes, s'adapteront progressivement à ces variations, parce qu'elles seront continues; de même une cellule vivante s'adapte petit à petit à une eau de salure croissante ou décroissante. Le cas diffère cependant de celui de

1. Du moins est-ce là l'une des acceptions du mot virulence; nous verrons que l'on confond souvent sous cette appellation la faculté de se développer dans un individu et la toxicité pour cet individu des produits excrémentitiels du microbe.

l'eau salée, en ce que les deux éléments, homme et bacille, sont tous deux vivants, c'est-à-dire tous deux susceptibles de variations; l'accoutumance sera donc réciproque et l'individu infecté s'habituera à la symbiose avec le bacille, de même que le bacille s'est habitué à la symbiose avec la substance d'homme; les bacilles et les macrophages constitueront même une association particulièrement vigoureuse, un lichen qui, formé partiellement de substance d'homme, sera remarquablement à l'aise dans l'intérieur d'un homme.

Quand la symbiose aura duré très longtemps, on pourra considérer cette accoutumance réciproque comme parfaite. Supposons maintenant que l'homme, vieux tuberculeux, se reproduise, qu'il ait des enfants : il pourra transmettre héréditairement à ses enfants, de même que ses autres caractères physiques ou chimiques, son accoutumance à la tuberculose. Bien plus, ce qui est vrai pour l'homme habitué aux bacilles étant vrai aussi pour les bacilles habitués à l'homme, on doit penser que les enfants du tuberculeux seront particulièrement aptes à être infectés par les bacilles provenant de leur père. Il faut donc considérer, comme également importantes pour la tuberculisation, les adaptations de l'homme au microbe et les adaptations du microbe à l'homme : vivant en famille dans leur jeune âge, les enfants auront justement plus de chances de se rencontrer avec les bacilles paternels.

Les différences individuelles entre les hommes sont faibles si on les compare aux différences spécifiques qui séparent les hommes des bœufs, des oiseaux ou des lézards. N'importe quel homme est plus ou moins susceptible d'être tuberculisé par n'importe quel bacille provenant d'un homme tuberculeux ; il y a seulement, chez les uns ou les autres, plus ou moins de facilité à contracter l'infection. Il n'en est plus de même s'il s'agit de bacilles qui ont acquis l'accoutumance à vivre dans un oiseau ou un bœuf. Plus l'animal sera différent de l'homme, plus il sera difficile que le bacille provenant de cet animal réussisse à s'implanter dans un homme. Certains savants ont même nié la transmissibilité de la tuberculose du bœuf à l'homme ; d'autres ont prétendu que la tuberculose aviaire était due à un microbe d'espèce différente. Les considérations précédentes suffisent à faire comprendre l'origine de

ces opinions ; un bacille d'oiseau est, par rapport à un homme, dans le cas d'une cellule d'eau douce vis-à-vis d'une eau très salée. Que l'on cultive ce bacille sur des milieux morts dans les laboratoires, il finira pas perdre son « accoutumance oiseau » et quelques-uns de ses descendants pourront s'implanter chez l'homme. Mais il est évident que la contagion directe est plus facile d'homme à homme, que de bœuf à oiseau. Et cependant, si, par la consommation courante du lait, un homme a contracté souvent la tuberculose bovine, il est vraisemble que ses fils seront assez aptes à contracter la tuberculose provenant du bœuf.

*
* *

Quoique la tuberculose se rencontre dans la plupart des régions du corps de l'homme, c'est la tuberculose pulmonaire qui est célèbre ; il semble d'ailleurs que ce soit ordinairement sous cette forme que se manifeste l'affection, lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans une lignée ; les autres tuberculoses seraient plutôt l'apanage de ceux que l'hérédité a préparés à la contagion. Les crachats des tuberculeux pulmonaires contiennent des bacilles, plus ou moins nombreux suivant les cas ; ces bacilles survivent à la dessiccation, et les poussières de crachats en apportent les éléments dangereux, soit dans les poumons, soit dans l'intestin des hommes. Aujourd'hui on peut affirmer qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'agglomération humaine un peu importante qui ne soit infestée de germes de tuberculose, sauf peut-être les sanatoriums bien tenus, qui, construits dans un endroit vierge, n'ont jamais été pollués par des crachats, grâce à l'usage bien surveillé du crachoir. Dans toute ville, dans tout village, surtout dans les maisons mal aérées, on a chance de rencontrer des bacilles dans les poussières ; il faut donc s'efforcer de ne jamais se trouver en état de réceptivité pour cette maladie. La mauvaise alimentation, le surmenage, les excès de toutes sortes, l'alcoolisme, sont considérés comme favorisant le développement de la tuberculose. Une fois qu'on est atteint, c'est à des règles empiriques d'hygiène que l'on a recours pour ne pas succomber ; on a constaté que le séjour des montagnes

est favorable aux tuberculeux pulmonaires : certaines stations au bord de la mer, Berck, Roscoff, etc., semblent donner de bons résultats pour les tuberculoses osseuses ; ce sont là des faits que l'on constate sans essayer de les expliquer.

Pourquoi la tuberculose est-elle nuisible à l'homme ? Nous avons vu que la symbiose des protozoaires et des zoochlorelles est utile aux deux partis, hôte et parasite. Mais s'il y a symbiose entre le bacille de Koch et les macrophages dans lesquels il habite, cela n'empêche pas que le tubercule, résultat de cette symbiose, puisse être un obstacle à la coordination de l'homme qui le contient; en outre, les substances excrémentitielles des bacilles de Koch, si elles ne semblent pas dangereuses pour les phagocytes, peuvent l'être pour tel ou tel autre tissu. Il y a lésion locale par le tubercule, et il y a intoxication générale par ses produits. Les deux phénomènes sont d'ailleurs tout à fait indépendants ; il faut distinguer la virulence du microbe au sens de son aptitude à végéter dans l'hôte, et sa virulence au sens de la toxicité de ses excréments. On voit des tuberculoses qui se développent rapidement, sans donner d'intoxication considérable et d'autres qui, au contraire, déterminent un empoisonnement violent pour une multiplication peu abondante des bacilles.

Il est nécessaire de tenir compte de ces deux facteurs distincts, lorsqu'on se propose de lutter contre les ravages de la tuberculose ; il faut savoir quels phénomènes sont dus à l'envahissement des organes par les tubercules, quels autres à l'empoisonnement par leurs produits déversés dans l'économie. Peut-on espérer que la gravité du fléau s'amoindrira, par l'accoutumance progressive de l'espèce humaine? On remarque souvent, à l'autopsie, de vieux signes d'invasion tuberculeuse chez des vieillards qui n'ont pas paru en souffrir sérieusement pendant leur vie. Nous constatons aujourd'hui la symbiose « phagocyte-bacille » ; est-il défendu de penser à la symbiose « homme-bacille » ? Les prodiges de l'habitude sont tels qu'il ne semble pas possible de limiter à priori le champ de l'accoutumance. Une coordination modifiée, non susceptible d'être dérangée désormais par la symbiose tuberculeuse, ne peut-elle s'obtenir à la longue et se transmettre héréditairement? Ne se produira-t-il pas un jour une race de

« tuberculeux bien portants », de lichens « homme-bacille » dans lesquels le bacille de Koch sera non seulement inoffensif mais indispensable ? Une difficulté pour la création de cette race privilégiée vient de ce que l'infection tuberculeuse ne semble pas se transmettre héréditairement ; seule, la prédisposition tuberculeuse se transmet ; il y a donc sans cesse interruption de l'infection et aussi de l'accoutumance ; et pour le moment, il vaut mieux, si l'on peut, éviter la contagion, plutôt que de compter sur la bénignité progressive d'une affection qui, à notre époque encore, cause dans l'économie humaine des ravages épouvantables.

*
* *

Naturellement, on a cherché à appliquer à la tuberculose les méthodes fécondes de vaccination et de sérothérapie qui ont donné, pour les maladies aiguës, de si admirables résultats.

On a pensé d'abord à injecter aux hommes des liquides empruntés au milieu intérieur d'animaux chez lesquels la tuberculose est inconnue ; on pensait que l'immunité naturelle de ces animaux résidait dans une sorte de toxicité de leurs liquides internes pour le bacille de Koch, et que cette immunité pouvait être conférée à d'autres animaux par l'injection, en quantité suffisante, du sang ou du sérum des premiers. L'échec de ces essais a prouvé la vanité de cette interprétation simpliste ; il est d'ailleurs établi d'une manière générale, aussi bien pour les maladies aiguës que pour les maladies chroniques, que l'immunité *naturelle* d'une espèce n'est pas transportable dans son sérum ; il y a dans cette immunité un facteur vital que le sérum, liquide mort, ne peut communiquer.

Tout autre est le cas de l'immunité *acquise* par voie d'injections virulentes ou toxiques. On sait que, dans beaucoup de cas au moins, l'immunité, conférée artificiellement à un animal que l'on habitue progressivement à une infection, peut être transportée à un autre animal par l'injection d'un sérum emprunté au premier ; cette « sérothérapie » a rendu d'immenses services dans la diphtérie. On conçoit aisément

la généralisation de cette méthode à toutes les affections aiguës; ordinairement, en effet, un animal, qui est sorti victorieux d'une telle maladie, reste quelque temps réfractaire après sa guérison ; et cette immunité acquise est, dans certains cas, transportable dans le sérum.

Mais quand il s'agit de maladies chroniques du type de la tuberculose, comment concevoir une immunité acquise? Le bacille de Koch n'est pas, dans l'homme, un ennemi qui lutte contre la substance de l'homme; c'est un allié qui se développe avec l'aide du protoplasma des phagocytes : dans la tuberculose, au lieu de s'habituer à détruire le bacille de Koch, la substance humaine s'habitue à vivre en bonne intelligence avec lui ; c'est encore une habitude acquise, mais elle est d'un ordre tout opposé à l'immunité. Cependant, un phénomène très curieux, connu sous le nom de phénomène de Koch, montre chez certains animaux tuberculeux, non pas une immunité acquise à proprement parler, mais l'immunité contre une *nouvelle* infection :

Des cobayes tuberculeux auxquels on introduit sous la peau des bacilles de la tuberculose, réagissent vis-à-vis de ceux-ci d'une façon très particulière. La présence de ces microbes provoque aussitôt une forte inflammation au point d'inoculation, qui détermine l'expulsion de ces bacilles avec l'exsudat. Il se produit une escarre volumineuse qui entraîne avec elle, en tombant, une quantité de bacilles. Ce processus n'est suivi, ni de la formation d'un ulcère permanent, ni de l'hypertrophie des ganglions voisins. Comme dans la syphilis, l'organisme a acquis l'immunité contre la réinfection par le virus tuberculeux, ce qui n'empêche nullement la première inoculation de se généraliser et de provoquer la tuberculose mortelle de tous les organes [1].

Il faut voir dans ce phénomène, non pas quelque chose d'analogue à l'histoire d'un vainqueur qui sort aguerri d'une lutte comme dans les maladies aiguës, mais plutôt une alliance exclusive qui n'admet pas de nouvel allié, une « duplice » qui ne veut pas [2] devenir « triplice ». Les bacilles nouveaux que l'on inocule à l'animal infecté sont des bacilles quel-

1. Metchnikoff, *L'Immunité*, p. 457.

2. Ou ne peut pas.

conques, tandis que les bacilles préexistant dans cet organisme sont, non seulement adaptés à lui depuis longtemps, mais encore étroitement associés à des éléments cellulaires de l'hôte; il y a entente parfaite et l'on n'accepte pas de nouveaux convives; la table est pleine! Quoi qu'il en soit, on ne saurait, dans cette immunité contre une nouvelle infection, chercher un traitement préventif de la tuberculose, puisque l'animal doué d'une telle immunité meurt cependant de la tuberculose. Le phénomène de Koch présente surtout un intérêt théorique, en nous montrant une fois de plus que les questions de virulence et de récepticité sont *personnelles* : Pierre Cobaye est infecté par Jean Bacille, mais ne saurait l'être par un de ses cousins germains, Paul ou Jacques Bacille, ayant vécu jusque-là chez l'homme.

Ce n'est donc pas, semble-t-il, du côté de l'immunité acquise qu'il faut chercher la médication antituberculeuse. Mais, dans l'histoire des maladies aiguës, nous trouvons des exemples d'autres phénomènes qu'il serait possible d'exploiter. Pour préparer du sérum antidiphtérique ou antitétanique, on peut s'adresser à des animaux qui ne sont aucunement sensibles aux toxines de la diphtérie ou du tétanos. Que l'on injecte de la toxine tétanique à l'un de ces animaux et il pourra la « digérer » dans son intérieur sans en être incommodé; seulement, chose très importante, cet animal qui a digéré sans effort la toxine tétanique aura, par là même, fabriqué dans son sérum quelque chose qui, inoculé à un animal sensible, le rendra réfractaire à cette toxine: de même quand, au lieu d'une toxine, on injecte un microbe à un animal réfractaire à ce microbe, le microbe est digéré et le sérum de l'animal devient capable de rendre réfractaires les animaux dépourvus d'immunité naturelle.

Ces deux particularités, déjà fort remarquables, le deviennent encore plus quand on constate que l'immunité acquise contre un microbe est différente de l'immunité acquise contre la toxine du microbe; et cela d'ailleurs n'est pas surprenant, car le fait de digérer un microbe est tout autre que le fait de digérer ses excréments, comme le fait de digérer un morceau de viande de vache est différent de celui de digérer son lait.

On a pu songer à exploiter dans la tuberculose cette fabrication, par des animaux naturellement réfractaires, de sérums conférant l'immunité; mais il faut remarquer immédiatement que, quand il s'agit d'une affection symbiotique, le mot immunité n'a plus la signification qu'il a dans le cas des affections aiguës, où il y a lutte efficace et non alliance. Un sérum qui serait utile à un animal dans une lutte contre un envahisseur n'a plus de raison d'être actif quand il s'agit de signer un traité de paix. En outre, nous avons constaté que l'on doit considérer comme parasite, dans une tuberculose établie, non pas le bacille de Koch lui-même, mais le lichen, l'association formée du bacille et du phagocyte. Un sérum qui serait capable de détruire ce lichen formé pour moitié de substance d'homme ne serait-il pas fatal à l'homme? En d'autres termes, les conditions de vie de la substance d'homme et de la substance de bacille étant tellement semblables, est-il possible de réaliser des conditions défavorables à l'une de ces substances sans qu'elles soient également mortelles pour l'autre?

Tout cela n'est pas consolant, et il ne semble guère que les méthodes convenables aux maladies aiguës puissent fournir la solution du problème de la tuberculose. Cependant, nous ne devons pas oublier que l'action nuisible du bacille comporte deux phénomènes tout à fait distincts : d'une part, la destruction mécanique de la coordination de l'homme par la multiplication des tubercules, d'autre part l'influence toxique, sur les divers tissus de l'homme, des excréments du parasite tuberculeux. Si, dans certains cas, l'effet nuisible de la toxine est le plus important, on pourrait songer à fabriquer, par digestion dans un animal réfractaire, un sérum capable de lutter contre cette toxine. Mais ce sérum ne s'opposerait nullement à la prolifération des bacilles de Koch dans l'organisme; il la favoriserait même peut-être, étant donné le véritable antagonisme que l'on constate ordinairement entre une cellule et ses excréments. Les expériences faites dans ce sens n'ont pas donné de résultat bien net, parce que leurs auteurs ne s'étaient pas posé avec précision le problème à résoudre; ils avaient peut-être espéré une destruction du bacille, alors qu'il ne pouvait s'agir que d'une action antitoxique.

Une autre confusion s'est manifestée dans les remarquables expériences de Koch. On n'a pas oublié la nouvelle retentissante qui révolutionna le monde scientifique, il y a une quinzaine d'années : le remède à la tuberculose était trouvé ! Malheureusement, l'expérience ne confirma pas l'assertion du savant allemand ; mais sa *tuberculine* continue à jouer un rôle important dans les études relatives à la terrible maladie.

La tuberculine de Koch est un extrait glycériné de cultures du bacille de la tuberculose ; mais cet extrait glycériné ne contient pas seulement des excréments du bacille, il en contient même peut-être extrêmement peu ; il résulte d'une trituration des corps des bacilles ; il ressemblerait plutôt au jus de viande qu'à l'urine du bœuf. Que cet extrait glycériné de bacilles écrasés possédât quelques-unes des propriétés spécifiques du bacille vivant, c'est ce qu'on n'aurait pas pu affirmer à priori, car on ne sait jamais à priori si telle particularité d'une substance vivante est transportable dans un liquide extrait de cette substance. Mais l'expérience a prouvé que ce liquide, cette « lymphe de Koch » a une action remarquable sur les régions tuberculeuses ; seules, en effet, les régions envahies par le bacille « réagissent » à l'injection de la tuberculine, et c'est même un bon procédé de diagnostic précoce de tuberculose chez les bestiaux.

La réaction particulière des régions envahies par le bacille, lorsqu'on injecte la tuberculine à un malade, peut se rapprocher du phénomène de Koch dont nous parlions tout à l'heure, et dans lequel un individu infecté se montre réfractaire à une nouvelle infection. Il y a là toute une série de questions complexes et qui tiennent aux problèmes les plus ardus de la biologie générale. Il est possible que, dans peu de temps, une méthode nouvelle nous arme contre les ravages de la tuberculose ; c'est au moment même où l'on constatait les difficultés presque insurmontables d'une lutte contre la diphtérie ou le tétanos que la sérothérapie a été découverte ; mais il est vraisemblable qu'il faudra pour cela une méthode nouvelle et que les essais tentés avec les procédés applicables aux maladies aiguës resteront sans résultat.

*
* *

En attendant que la question de la tuberculose entre dans la voie scientifique, ne négligeons pas les mesures d'hygiène que nous suggèrent les découvertes empiriques. Nous savons que presque tous les milieux habités par les hommes sont infectés de tuberculose ; évitons que cette infection devienne plus considérable et prescrivons l'usage méticuleux du crachoir. De plus, puisqu'il y a de la contagion à craindre presque partout, n'oublions pas que toutes les causes d'affaiblissement prédisposent à la contagion ; vivons autant que possible dans des milieux bien aérés, puisque nous savons que l'aération nous est utile.

La question de l'hérédité de la maladie est discutée, et il est à peu près certain, en effet, que le bacille ne se transmet jamais de père en fils, mais il est vraisemblable aussi que l'accoutumance acquise se transmet et que les enfants de tuberculeux sont plus facilement tuberculisables ; les enfants vivant avec les parents, on peut toujours se demander s'il y a réellement, chez eux, prédisposition, ou si, simplement, vivant dans un milieu plus particulièrement infecté, ils ont plus de chances de contamination ; nous avons vu que l'hérédité de la prédisposition rendrait même plus particulièrement dangereux pour les enfants les bacilles provenant de leurs parents. Mais, pour être plus aptes à acquérir la maladie, les descendants de tuberculeux ne sont-ils pas aussi plus habitués à ses dangers et plus capables d'y résister ? L'humanité n'est-elle pas en train de devenir, sous l'influence du développement considérable du fléau, une humanité nouvelle dans laquelle le bacille de Koch serait pour nous un commensal anodin ou même utile ? Il y a lieu de l'espérer, sans quoi l'avenir serait bien sombre ; le nombre des gens atteints est si considérable qu'on se demande vraiment quelle médication nouvelle suffirait à sauver l'espèce.

De même que pour les maladies aiguës, l'hygiène individuelle serait, dans le cas de l'accoutumance progressive, en opposition avec l'hygiène spécifique. Peut-être certaines es-

pèces sont-elles aujourd'hui réfractaires à certains microbes, parce que leurs ancêtres, ne prenant aucune précaution hygiénique, ont été décimés par ces microbes et que la sélection naturelle n'a conservé que les individus ayant acquis l'immunité. Dans le cas des maladies chroniques, il faudrait au contraire que tout le monde fût atteint ; il n'y aurait pas d'immunité d'espèce, mais seulement une accoutumance ; et par conséquent les individus qui, par l'emploi des précautions requises, évitent la tuberculose, nuiraient au progrès général ! C'est là, aujourd'hui encore, du pur roman, mais il est permis de se leurrer d'espérances chimériques quand la réalité paraît trop douloureuse.

FÉLIX LE DANTEC

P.-S. — Cet article était déjà imprimé et corrigé quand *Le Matin* du 5 octobre a annoncé la découverte par le professeur Behring du remède contre la tuberculose. Ce remède, au dire du savant microbiologiste, n'est ni un sérum ni un vaccin, mais le résultat d'une « méthode nouvelle ». Ce sont les termes mêmes dont je me suis servi dans mon article, en parlant de la découverte future, souhaitée de tous.

Le mot « remède », employé par Behring, fait penser à quelque chose qui jouerait dans la tuberculose le rôle du mercure dans la syphilis ; mais la tuberculose est plus compliquée que la syphilis à cause des infections secondaires. Espérons néanmoins que la découverte annoncée par le savant allemand est définitive. Il la communique d'ailleurs au public français sous le couvert de la haute conscience scientifique du docteur Roux ; cela empêchera les incrédules de trouver, dans quelques réticences de son communiqué, un souvenir de la trop célèbre publication du docteur Koch.

L'EXPOSITION

DE

LA TUBERCULOSE

Organisée par les présidents et secrétaires du *Congrès International de la Tuberculose* ; installée au Grand Palais (avenue d'Antin), sous le contrôle de M. le docteur Maurice Letulle, secrétaire général du Congrès, et par les soins de M. le docteur Léon Petit ; ouverte sans aucun droit d'entrée, jusqu'au 1er novembre : l'Exposition de la Tuberculose ne s'adresse pas aux savants seulement, aux initiés et curieux de médecine ou de chirurgie ; elle a été faite aussi pour le grand public, et il faut que le public la connaisse et la fréquente. En sa disposition claire, méthodique, elle parle aux yeux et, sans fatigue, peut donner à tous quelques indispensables leçons. Pour la visiter néanmoins, une sorte de guide n'est pas inutile ; je voudrais en quelques pages donner ce guide aux lecteurs, et je voudrais aussi qu'à défaut d'une visite à l'Exposition, cette description sommaire rendît quelques services, en appelant une fois encore l'attention de tous sur ce problème capital pour la vie présente et pour l'avenir de l'humanité. Car il faut bien nous persuader que, malgré les efforts des savants et des administrateurs, la tuberculose reste aussi dangereuse qu'autrefois ; tous les âges, toutes les classes, tous les états y sont également soumis ; les organismes moins capables de se défendre par eux-mêmes, les enfants et les pauvres gens, en

sont plus souvent victimes; mais les autres n'en sont pas moins atteints ou menacés.

En ses deux Sections principales, *Section scientifique* et *Section de Préservation et d'Assistance*, disposées de chaque côté du grand hall, l'Exposition nous retrace l'histoire et nous offre les résultats de la lutte opiniâtre que, depuis vingt ans, mènent contre ce fléau les savants, d'une part, et, de l'autre, les administrateurs et les philanthropes.

*
* *

A droite en entrant, voici la Section scientifique. Les deux bustes de Laennec et de Villemin rappellent les services de ces deux initiateurs français. C'est grâce à la mise en pratique de l'auscultation et à la découverte du tubercule par Laennec, grâce à la mise en évidence de la contagion tuberculeuse par Villemin, grâce aussi aux efforts et aux travaux de Pasteur, que nous fut enfin livré le secret de la tuberculose par le grand médecin allemand Koch.

Presque toutes les nations du monde ont ici leur place et leurs représentants. Mais la France et l'Allemagne accaparent bientôt l'attention: la France parce que, étant chez elle, elle a pu réunir d'admirables preuves de son activité scientifique; l'Allemagne parce que, étant l'initiatrice et la maîtresse dans la lutte antituberculeuse, elle peut montrer le bulletin de quelques brillantes victoires et étaler non sans complaisance l'inventaire d'un armement très perfectionné. Je n'insisterai pas aujourd'hui sur cette Exposition de l'Allemagne. Le *Comité central allemand pour la création de Sanatoriums*, sous la protection de S. M. l'Impératrice et la présidence de M. le prince de Bülow, chancelier de l'Empire, a publié et remis à chaque membre du Congrès un volume intitulé *l'État de la Lutte contre la Tuberculose en Allemagne*. Ce gros livre, en français, est fait à la mode des savants allemands, c'est-à-dire avec une précision de renseignements et une abondance de chiffres et de statistiques, qui ne sont approchées que par la publication similaire du Gouvernement suédois, *la Lutte contre la Tuberculose en Suède*. Je voudrais, quelque jour, résumer les conclusions qu'impose la lecture de ces deux

œuvres magistrales, comme aussi les discussions très vives qu'elles ont pu soulever. Passons donc aujourd'hui devant l'Exposition allemande, devant ses courbes, ses graphiques teintés, ses cubes figuratifs, ses maquettes de bâtiments hygiéniques et ses cartes. Laissons aussi l'Exposition suisse, moins systématique, plus proche de la pratique dans ses tendances et ses publications. C'est la science française qui peut nous fournir les visions les plus impressionnantes et les leçons les plus accessibles.

L'Institut Pasteur, le Muséum et l'Université de Paris tiennent, comme il fallait s'y attendre, la première place. Mais l'École d'Alfort et les Universités de province, en particulier l'Université et l'École vétérinaire de Lyon font très belle figure. Grâce aux cultures microbiennes et aux pièces anatomiques qu'ont exposées ces laboratoires et établissements, on peut suivre toutes les phases et toutes les formes de la tuberculose, depuis le bacille de Koch jusqu'aux poumons creusés de cavernes, aux faces rongées de lupus et aux squelettes cassés par le mal de Pott; de l'invisible microbe aux bosses trop visibles de Polichinelle, toute la gamme des manifestations tuberculeuses.

Le microbe est presque invisible, ou du moins très difficile à discerner, ce qui explique qu'on ait mis si longtemps à le découvrir. Même avec les excellents microscopes que le public trouve là, à sa disposition, il est peu probable qu'un œil non éduqué parvienne à l'apercevoir. Longtemps on a pu croire que certaines colorations spécifiques, surtout la résistance de ces colorations à certains acides forts, le distinguaient et le désignaient à coup sûr, toujours sous la forme d'un court bâtonnet, *bacillus* (2 à 3 millièmes de millimètre). Aujourd'hui, les préparations microscopiques et les cultures montrent combien cette certitude était illusoire : sous la même forme, avec le même aspect et à peu près avec les mêmes aptitudes à la coloration que le bacille de Koch, se présente tel microbe *acido-résistant* (dont la coloration résiste à l'action des acides forts), inoffensif pour l'homme, vulgaire moisissure ou agent d'infections diverses pour d'autres animaux; inversement, grâce à des accidents d'évolution ou à des artifices de labora-

toire, le bacille de Koch peut revêtir, dans ses formes élémentaires et dans ses cultures, des aspects multiples. L'Institut Pasteur expose une collection de bacilles pseudo-tuberculeux, qui rappellent de fort près la morphologie du bacille de Koch, donnent des cultures et produisent des lésions analogues.

A Lyon, les élèves du professeur Arloing ont, par des artifices de culture, — variations de température et de milieu nutritif, — réalisé avec un seul bacille provenant de tuberculose humaine les divers types de microbes que les disciples de Koch croyaient être les agents spécifiques de la tuberculose et de la seule tuberculose bovine, aviaire, etc. Bœuf, oiseau, animaux à sang froid, homme : les Allemands inclinaient volontiers à croire que chaque animal avait son type de tuberculose et son microbe particulier et que, de l'un à l'autre, du bœuf à l'homme, du bœuf à l'oiseau, la contagion était rare, presque impossible ; le bacille de la tuberculose humaine leur semblait entièrement différer du bacille de la tuberculose bovine ou aviaire : comme disent les savants, chacun de ces bacilles était *spécifique* pour un animal. C'est le grand mérite de M. Arloing d'avoir toujours soutenu, avec M. Chauveau, et d'avoir aujourd'hui prouvé que ces soi-disantes espèces ne sont probablement que des variétés ; toutes peuvent provenir d'un même bacille, modifié par les conditions physiques et chimiques de l'ambiance. La tuberculose est vraisemblablement une et, de l'homme aux animaux, des animaux à l'homme, le passage et l'adaptation du bacille — donc la contagion — peuvent se faire.

Ces rivalités de bacilles et ces discussions de savants ne sauraient passionner le grand public ; il faut pourtant qu'il les connaisse pour mesurer l'imperfection encore grande de notre science actuelle touchant la nature vraie, les formes et les mœurs de l'agent tuberculeux. Ces notions, en outre, ont dans la pratique une importance quasi vitale : pour l'hygiène des enfants et des grandes personnes, pour la vie commune avec les animaux, pour le choix de la demeure ou de l'alimentation, les précautions à prendre varient suivant l'opinion que l'on adopte. Nombre de ces précautions seraient inutiles si le bacille tuberculeux n'était pas le même chez l'homme et chez les animaux ; toutes les précautions, au

contraire, deviennent indispensables si le lait de la vache, la viande du bœuf, etc., peuvent donner la tuberculose.

Entre ces deux hypothèses, il semble aujourd'hui que la seconde s'impose : regardons les manifestations des divers bacilles chez le même animal, ou les manifestations du même bacille chez des animaux différents ; les résultats d'ensemble, identiques ou du moins fort analogues semblent bien prouver l'identité, ou la très intime analogie de tous ces agents.

Assurément, comme le disait plus haut M. Le Dantec, il faut une adaptation, aussi bien de l'hôte que du parasite, pour qu'un « terrain » nouveau devienne favorable : un bacille, accoutumé depuis plusieurs générations à un milieu déterminé, ne passe pas d'emblée avec toutes ses énergies et toutes ses réactions dans un milieu très différent. Même dans une seule espèce animale, dans l'homme par exemple, un bacille tuberculeux arrive à se spécialiser, en se localisant dans certains tissus, et à ne produire ses effets que dans tel ou tel organe, dans les ganglions lymphatiques par exemple. A plus forte raison, quand il y a passage d'une espèce animale à l'autre : M. Arloing a démontré que, le plus souvent, le bacille atténué de la tuberculose ganglionaire de l'homme, de la scrofulo-tuberculose, rend tuberculeux les cobayes inoculés et laisse indemnes les lapins ou, du moins, ne produit chez eux que des lésions localisées et parfois guérissables.

Mais sous cette réserve de l'adaptation, il semble que l'identité des lésions chez les divers animaux prouve aussi la commune origine des bacilles. L'Exposition peut nous offrir une vision frappante de toutes ces lésions, soit chez l'homme, soit chez les divers animaux : des procédés nouveaux permettent de conserver à ces pièces anatomiques la fraîcheur de la vie, la précision émouvante du combat entre l'hôte et le bacille.

De ces lésions, les plus familières au grand public sont les lésions pulmonaires. Autrefois les médecins eux-mêmes croyaient que la tuberculose pulmonaire était la forme initiale et fondamentale de toute tuberculose chez l'homme et que tous les tuberculeux étaient forcément des poitrinaires. On sait aujourd'hui qu'avec ou sans la présence de tubercules dans le poumon, un homme peut être atteint d'ostéite tuberculeuse, d'entérite tuberculeuse, de néphrite tubercu-

leuse, etc. : le poumon n'est pas forcément l'entrée, le foyer et le distributeur de la tuberculose dans l'organisme ; l'infection peut pénétrer par les voies digestives, par la voie sanguine ou lymphatique, et débuter par les intestins, par les reins, par les ganglions, par les os, par tout autre organe ou partie de notre individu. Et je n'ai pas besoin d'insister encore sur l'importance pratique de cette notion nouvelle : autrefois, quand la pénétration par les voies respiratoires et l'infection tuberculeuse des bronches passaient pour l'unique mode de propagation, l'épuration de l'atmosphère semblait l'unique précaution indispensable ; aujourd'hui on connaît d'autres formes de contagion, plus rares, mais aussi dangereuses, coupure par un tesson ou par un instrument infecté, ingestion de lait ou de viande tuberculeuse, etc. : il faut donc surveiller également sa nourriture et ses contacts.

Mais, c'est plutôt chez les fils ou descendants de tuberculeux que l'on constate ces tuberculoses extrapulmonaires et isolées, du rein, des os, des articulations, celles que l'on appelle plus spécialement tuberculoses localisées : en ces terrains, préparés à recevoir le bacille, mais où les effets de ce bacille sont en partie neutralisés par une sorte d'accoutumance et d'adaptation héréditaires, la tuberculose fixée d'abord en certains tissus, surtout dans les ganglions, y sommeille, avant d'atteindre d'autres organes et le poumon.

Les planches exposées par l'Université de Nancy et les pièces anatomiques tant de Paris que de la province fournissent, en un dessin et des exemples très précis, les types élémentaires et la marche générale des lésions tuberculeuses. Sauf variations généralement dues aux conditions réalisées dans l'organe, ces types élémentaires sont les mêmes pour tous les animaux, l'homme compris, les mêmes aussi pour la plupart des tissus. Pareillement, la marche générale décrit la même courbe, présente les mêmes phases dans les organes ou les animaux les plus différents.

Soit par inhalation, soit par ingestion, soit par pénétration directe dans les vaisseaux lymphatiques et sanguins, le bacille force la porte, s'arrête en général sur la paroi ou au voisinage d'un vaisseau capillaire, et y édifie le « nodule », le tubercule élémentaire, avec la collaboration des leucocytes et de tous

les éléments phagocytaires, dont M. Le Dantec a parlé plus haut. Autour de ce tubercule en formation, un afflux sanguin distend les vaisseaux et produit une congestion qui, dans le poumon par exemple, peut amener la rupture des parois capillaires et, par suite, les crachements de sang, premier symptôme alarmant de la tuberculose pulmonaire. Par l'apport incessant de nouvelles cellules et par la colonisation de nouveaux bacilles, le tubercule va grossissant : la périphérie reste active et vivante ; le centre mal nourri se désagrège, se fond en une masse caséeuse, bordée de « cellules géantes ».

En un terrain favorable, un bacille à développement très actif ou à toxines très virulentes parvient rapidement à diffuser de toutes parts. Très souvent, chez les animaux inoculés, plus rarement chez l'homme, tous les organes se prennent en quelques semaines, les uns après les autres ; la mort s'ensuit : on donne à cette forme de tuberculose aiguë et généralisée le nom de granulie, parce que, à l'autopsie de l'animal, la surface et la coupe de presque tous les organes internes se présentent parsemées de fines granulations blanchâtres, d'une sorte de semoule, dont chaque grain est un tubercule élémentaire. En un terrain moins favorable, un bacille moins actif et moins virulent ne progresse qu'en déterminant autour de lui, par réaction, une défense de l'organisme ; d'où la formation d'une zone de tissus fibreux, pauvres, peu nutritifs pour le bacille, qui peu à peu l'enferment dans une barrière infrangible. Le tubercule est, en quelque sorte, enkysté. Quelquefois, il en est comme étouffé, et le tuberculeux peut guérir par cette « sclérose » des lésions. L'organe en conserve le souvenir dans une cicatrice longtemps reconnaissable et, comme on retrouve ces cicatrices dans la moitié des cadavres autopsiés, chez des vieillards qui longtemps ont survécu à ces lésions, il en faut conclure que la moitié des hommes ont été tuberculeux à un moment de leur existence et qu'ils ont guéri spontanément, par la seule défense automatique des organes.

Souvent, le tubercule enkysté se fond tout entier en caséum, perd toute activité vitale, et, si par les bronches pour le poumon ou par l'uretère pour le rein, cette masse caséeuse peut être vidée au dehors, il reste à sa place une « caverne ».

Ces cavernes peuvent être de dimensions très variables,

de la grosseur d'un pois à la grosseur du poing. Leur seule présence est déjà dangereuse pour l'organisme, à cause de la disparition des cellules actives, dont elles ont pris la place, et de la production à leur contact de tissus stériles ou altérés. Mais, danger bien plus grand, il arrive souvent que ces cavernes présentent une anfractuosité favorable à un renouveau d'activité bacillaire, ou à la colonisation et au développement d'autres espèces microbiennes. De là, viennent tant d'infections secondaires, qui compliquent l'évolution de la maladie et en rendent le traitement si difficile.

Granulation, cellules géantes, tubercule, cavernes, telles sont les plus ordinaires lésions caractéristiques de la tuberculose. Tout récemment encore, on enseignait que, séparées ou réunies, elles étaient suffisantes et nécessaires au diagnostic anatomique de la maladie. On connaît aujourd'hui des formes de tuberculose, que décèle soit la réaction à la tuberculine, soit le sérodiagnostic, et qui pourtant n'offrent au microscope aucune de ces lésions dites spécifiques. Quelquefois, mais très rarement, une tuberculose très virulente entraîne la mort du sujet avant toute réaction de cellules, et, par conséquent, avant toute formation de tubercules. Souvent, au contraire, une tuberculose, très bénigne d'emblée ou à marche ralentie, prend les allures d'une autre maladie chronique, d'une inflammation banale : tel le rhumatisme tuberculeux, la tuberculose inflammatoire, récemment décrite par le professeur A. Poncet.

Un peu partout, dans les vitrines, on peut contempler les lésions tuberculeuses du cerveau, des viscères (poumons, rein, foie, rate), de leurs enveloppes séreuses (méninges, plèvres, péritoine), des intestins, du larynx, etc. Le bacille se fixe aussi volontiers, plus volontiers même, sur les membranes séreuses que sur les organes qu'elles coiffent : les pleurésies, méningites et péritonites tuberculeuses sont, hélas! trop connues de tous. L'Exposition du professeur Lannelongue, du Musée Dupuytren et de l'Hôpital Saint-Louis présente dans toutes leurs variétés les tuberculoses dites chirurgicales, bien que le chirurgien ait son rôle aussi marqué et de jour en jour plus influent dans nombre de tuberculoses viscérales. Tuberculoses des os (ostéites, caries, mal de Pott), des arti-

culations (arthrites, tumeurs blanches, coxalgies), de la peau (ulcérations, lupus), s'étalent ici avec les déformations qu'elles entraînent.

L'Exposition des Écoles vétérinaires d'Alfort et de Lyon montre des lésions pareilles chez des animaux de laboratoire inoculés ou traités pour l'étude de la maladie, et chez des bêtes de boucherie dont la viande fut saisie à l'abattoir. Ces Expositions et, mieux encore, celle du Muséum sont particulièrement intéressantes par les leçons d'hygiène que l'on en peut tirer. La tuberculose du perroquet, du singe, du chat, du chien, bref de presque tous les animaux familiers, nous rappelle les risques d'une intimité trop grande avec ces amis parfois dangereux : il est encore des personnes sensibles pour partager avec eux la table et le lit; il est surtout des parents sans défiance pour admettre singes et perroquets dans la chambre et dans les jeux de l'enfant ; il serait temps de renoncer à ces pratiques d'un autre âge. La tuberculose de la gazelle, du tigre, du lion, des grands singes et des autres fauves, décédés en ménagerie ou au Jardin des Plantes, nous rappelle les risques d'une transplantation sous un climat trop différent, en un milieu trop confiné, d'une alimentation artificielle et monotone, du manque d'exercice et de liberté, bref de l'hygiène désastreuse que subissent les animaux de ménagerie, mais que, trop souvent aussi, acceptent, recherchent même nos populations urbaines... Mais, pour l'hygiène, il faut retraverser le grand hall et passer dans l'autre section.

*
* *

La Section de Préservation et d'Assistance est avant tout une exposition d'hygiène : hygiène de prévention, hygiène de cure, hygiène de protection, ce sont, en effet, les seules armes que nous ayons encore contre la tuberculose. On connaît bien quelques médicaments ou méthodes utiles, dont l'emploi peut accompagner et favoriser le traitement hygiénique. Mais la multiplicité même des produits exposés, leur variété de nature et de forme, la confusion des théories et des expériences qui les ont fait naître, bref, l'empirisme de toute cette thérapeutique montre assez que le remède spéci-

fique n'est pas encore inventé. M. von Behring nous le promet pour l'an prochain ; d'autres, sans être aussi affirmatifs, croient être également sur la bonne voie : en attendant, c'est à l'hygiène que d'abord il faut recourir pour défendre ou guérir les individus et pour protéger la communauté.

En cette section économique et sociale, les plus grands efforts ont été faits par l'*Alliance d'Hygiène sociale* et par la *Fédération antituberculeuse française*, dont le public doit connaître le nom et le programme.

Fondée le 16 mars 1902 et définitivement constituée le 9 juin 1903, avec M. le professeur Brouardel comme président et M. le docteur Landouzy comme vice-président, cette association a pour but de grouper les œuvres ou sociétés françaises d'initiative privée qui, par l'assistance aux malades ou par l'instruction du public, s'occupent de combattre la tuberculose. Elle s'efforce de favoriser la propagande antituberculeuse et la création d'œuvres nouvelles, par l'envoi de tous renseignements ou documents utiles. Actuellement, elle compte parmi ses affiliés près de quarante œuvres antituberculeuses, répandues sur tout le territoire de la France.

Des fédérations analogues se sont créées parmi les associations qui luttent contre les logements insalubres, contre l'alcoolisme, contre la mortalité infantile, et contre la maladie par les sociétés de secours mutuels. L'union de ces fédérations a constitué un vaste et puissant groupement qui comprend plus de quatre millions d'adhérents et qui, sous le nom d'*Alliance d'Hygiène sociale*, est présidé par M. Casimir-Perier.

La Fédération antituberculeuse a donc un double rôle : 1° assurer le développement des œuvres qui la composent et qui se prêtent un mutuel appui ; 2° contribuer à faire l'éducation hygiénique du peuple en combattant les principales causes prédisposantes de la tuberculose, alcoolisme et logement insalubre, et en tâchant de restreindre les funestes effets de la maladie par l'assistance aux malades.

La plupart des œuvres qui font partie de la *Fédération antituberculeuse* sont représentées. Derrière les deux doyennes, l'*Œuvre de Villepinte* et l'*Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux indigents*, les fondations parisiennes et départementales nous offrent, en des maquettes, plans, vues, tableaux, etc., et courbes de statistique, les armes dont elles disposent et les résultats qu'elles ont obtenus. Devant certains tableaux suggestifs, le visiteur devra longuement s'arrêter : certaines cartes surtout

sont parlantes, cartes de contagion et cartes d'assistance, si l'on peut ainsi dire. Les premières nous montrent, par exemple, quelles sont les régions de la France qui fournissent à Paris le plus grand nombre d'immigrés tuberculeux ; en taches vigoureuses, sautent au premier plan les départements alcooliques de la Normandie et de la Bretagne et les départements mal nourris de l'Auvergne et de la Savoie. Les secondes sont comme un inventaire des fondations antituberculeuses, d'assistance privée ou publique, dont le sol français se couvre peu à peu : là-dessus, je renvoie le lecteur désireux de renseignements plus complets à un *Guide du Congressiste*, publié par le bureau du Congrès de la Tuberculose, et qui expose *la Lutte antituberculeuse en France*[1].

Un organisme résistant et bien nourri, d'une part, et un milieu sain de l'autre, sont les deux conditions fondamentales de la défense individuelle. C'est à cette défense individuelle, — particulièrement à la défense de l'enfant, comme l'a bien montré le professeur Grancher, — qu'il faut attacher le plus grand prix, car à peu de frais, facilement et sûrement, on peut protéger un organisme indemne; la guérison d'un organisme infecté est toujours très coûteuse, difficile, trop souvent précaire. Chaque nouveau malade, outre les pertes matérielles qu'il cause à la communauté par son incapacité de travail et par les frais de cure ou d'assistance, est un foyer d'infection pour tous. En ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le premier devoir envers la patrie serait de bien remplir ses devoirs envers soi-même, c'est-à-dire de se bien porter, d'entretenir et de transmettre, d'améliorer si possible une santé qui appartient à d'autres autant qu'à soi.

Les surmenages de toute espèce, d'un organe ou de l'organisme entier, surmenage sexuel ou cérébral, surmenage musculaire ou nerveux, sont les premiers fourriers de la tuberculose. Une alimentation vicieuse ou insuffisante vient ou laisse ensuite installer l'ennemi dans la place et lui livrer une victime sans défense. Enfin et surtout, une atmosphère viciée, impure ou toxique, un habitat insalubre et des contacts dangereux achèvent de parfaire le tuberculeux.

1. Masson et Cie, Paris, 1905.

Pour les surmenages, il en est de volontaires, il en est d'imposés par la lutte pour l'existence. Laissons les premiers ; les gens riches qui « se crèvent » de sports ou de fêtes n'ont évidemment que ce qu'ils méritent. Mais nous avons tous notre responsabilité en jeu quand nous voyons un enfant ou une femme condamnés trop tôt ou trop longtemps à l'usine, attelés à une machine trop absorbante ou à des fardeaux trop lourds, plongés dans les vapeurs et les poussières suffocantes, ou simplement des ouvriers astreints à de trop dures et trop longues journées.

L'alimentation peut être vicieuse ou insuffisante. Une alimentation vicieuse n'apporte à l'organisme que des matériaux inutiles, dangereux ou infectants. L'alcool, surtout, peut avoir le rôle le plus fâcheux : il n'est peut-être pas un poison, mais ce n'est pas non plus un aliment; en trompant la faim, en troublant les fonctions digestives et nerveuses, en plaçant l'organisme en un parfait état de réceptivité, l'alcool est le plus puissant allié du bacille. Ce n'est pas seulement l'alcool à haute dose, les apéritifs et les « verres » de l'ouvrier qui font cette besogne : l'alcoolisme dans le peuple a sans doute l'effet supplémentaire de gaspiller les ressources qui devraient subvenir à la nourriture et à l'habitat. Mais chez les gens riches, les xérès et portos des *five o'clok*, les « vieilles eaux-de-vie », chartreuses et bénédictines du fumoir, les cock-tails et autres boissons à la mode tiennent le même rôle en des maisons où, « par hygiène », on ne boit que de l'eau durant les repas. Une bouteille de bon vin, par contre, n'a jamais fait de tuberculeux; sur les cartes du professeur Landouzy, ce sont les départements sans vignes qui sont le plus atteints; les provinces vinicoles sont plus indemnes.

Le lait et la viande, de bonne qualité, sont les aliments les plus convenables pour résister à la tuberculose; ils deviennent les meilleurs agents de la maladie, quand ils sont eux-mêmes infectés. Pour le lait, les travaux de von Behring semblent bien établir que nombre de tuberculoses de l'adulte résultent d'infections intestinales survenues pendant le jeune âge et qui évoluent tardivement. Si l'on ne possède pas soi-même des vaches éprouvées par la tuberculine et reconnues indemnes, ou si l'on n'est pas absolument sûr d'avoir un fournisseur qui

en possède, il ne faut user que de lait bouilli (simplement bouilli), surtout dans les agglomérations urbaines où, malgré les efforts du législateur et de l'administration, la police du lait est encore très mal faite, la contrebande et la falsification du lait trop usuelles; mais du lait fraîchement bouilli est toujours préférable aux conserves stérilisées, pasteurisées, maternisées, etc., etc.

Par la viande, les dangers de contagion tuberculeuse sont beaucoup plus restreints; dans les grandes villes surtout, la police, plus facile à exercer aux abattoirs, est presque toujours efficace. C'est plutôt dans les bourgs et à la campagne que l'on risque d'acheter de la vache tuberculeuse. Mais rarement la tuberculose se fixe dans les parties de l'animal utilisées en boucherie, sauf dans les bas morceaux, poumon, foie, coiffe, etc... Et dans ces morceaux encore, — et l'on peut s'en rendre compte à l'Exposition des Écoles vétérinaires, — pour qu'une viande soit vraiment dangereuse, il y faut des lésions tellement caractérisées qu'une ménagère les distinguera au premier coup d'œil.

Non moins que la qualité, la quantité des aliments importe : il est un minimum de ration qui pour chaque individu doit être calculé d'après l'âge, la taille et le travail. A l'inverse de l'Anglais, l'ouvrier français ne consomme pas assez d'œufs, de lait et de viande. Le paysan vend son lait et son bétail et ne consomme guère que des légumes et du pain; l'ouvrier des villes abuse des charcuteries douteuses, des ragoûts épicés et des salades indigestes : à tous, mieux vaudrait un peu de « grosse viande ». Il faut aussi que ces aliments soient pris à des intervalles convenables, calculés d'après la nature et la durée des efforts à produire. Enfin, si l'on veut que ces aliments soient assimilés et donnent le maximum de rendement, le maintien en bon état des organes et des fonctions digestives s'impose. Les médecins savent bien que les malades, atteints de dyspepsie chronique ou de rétrécissement de l'œsophage, du pylore et de l'intestin, meurent fréquemment de tuberculose pulmonaire.

Après la nourriture, l'habitat. La *Société de Préservation contre la Tuberculose par l'Éducation populaire* et le *Touring*

Club de France se sont entendus pour donner au public une excellente leçon de choses : face à face, ils ont installé deux chambres d'hôtel, celle qu'il faut fuir et celle qu'il faut prendre.

Celle qu'il faut fuir, c'était, il y a dix ans, la chambre ordinaire de tous nos hôtels français, et c'est encore la chambre de nos hôtels parisiens ou provinciaux de second ordre, la chambre où commis-voyageurs et gens d'affaires viennent quotidiennement se remplacer et loger leurs échantillons, comme pour mieux assurer et diffuser la contagion : vieux meubles d'acajou disjoints, aux moulures et fissures graisseuses et crasseuses ; papiers moisis, plafonds tachés et fissurés, vieilles tentures fixes et poussiéreuses que leur vétusté même et leur complication empêche de secouer trop fort ; tapis cloués ou volants, imprégnés de boues antiques, d'urine, de crachats, et parfois d'autres déjections encore ; toilettes et cuvettes de poupée contre un mur éclaboussé ou mal garanti par un carré de toile qui fut cirée ; table de nuit aux compartiments multiples et clos, aux tiroirs veloutés par un duvet de moisissures, de cheveux et de poussières, au récipient nauséabond ; lit relégué dans une encoignure, autour duquel l'air ne peut circuler, mais sur lequel un éteignoir de pesants rideaux installe la pérennité d'une atmosphère souillée et viciée, dans lequel des couettes ou des édredons de vieille plume, de lourdes couvertures piquées, faites elles-mêmes de déchets, des matelas et des sommiers pleins, jamais aérés, recueillent et réchauffent tous les germes de passage, et près duquel, enfin, un fauteuil capitonné aux plis et replis profonds, aux glands et franges nombreuses, est comme le refuge de tous les souvenirs infectieux, laissés par les occupants journaliers. N'oublions pas, contre les murs, les chefs-d'œuvre de tapisserie et les cadres antiques ; sur les étagères et sur la cheminée, les savants travaux de bois et d'os fouillé, les fleurs artificielles, les bibelots indigènes et exotiques, les animaux empaillés et les trophées de chasse.

Celle qu'il faut prendre, c'est la chambre que le Touring-Club[1] cherche à faire installer dans tous les hôtels, dans les

1. Voir la courte, mais excellente *Notice*, publiée par le Touring-Club : *Chambres Touring-Club et Annexes*.

lieux de passage ou de villégiature, et que devraient copier ceux qui veulent une habitation saine, à la ville ou à la campagne. Ici, plus de recoins sombres, plus de réserves de poussière dans les tentures, les couvertures et les tapis. De grands rideaux de toile tombent droit devant la fenêtre, faciles à replier sur un des côtés pour laisser pénétrer largement le soleil, destructeur de microbes ; au mur, un papier glacé, lavable, éclaire de ses reflets tous les coins de la pièce; plus de chromos, mais une simple frise de fleurs imprimées ; sur le parquet, un linoléum, dont le contact trop froid est atténué par une sparterie lavable ; des meubles en bois verni, sobres de reliefs, sans angles ni moulures compliqués ; un lit de fer verni ; une couverture blanche, fraîchement rentrée du blanchissage: un sommier métallique nu; un marbre de toilette spacieux reposant sur des supports métalliques ; des pots et des cuvettes vastes, simples et faciles à curer.

Tout le monde peut se procurer ce mobilier hygiénique, qui coûte beaucoup moins cher que les peluches, velours et tentures faussement artistiques. La mode, d'ailleurs, s'y met ou s'y mettra : devant les exigences de la santé publique, les hideux mobiliers Second Empire et Louis-Philippe devront faire place à des formes et à des matières plus simples et plus rationnelles : au lieu de lourdes laines, les toiles légères ; au lieu de capitons, les bois vernis ou cirés. Cette mode conviendra particulièrement à notre société démocratique : grâce à l'habitude française de l'épargne, chacun pourra acquérir un pareil mobilier, et les nombreuses *Sociétés de Logements économiques* mettront de plus en plus à la portée de toutes les bourses des appartements vastes et aérés, dans des quartiers nouveaux, vierges de contagion, loin des fumées et des poussières.

Car les poussières sont le véhicule le plus habituel de l'infection. Qu'elles pénètrent dans les bronches par la respiration, ou, comme on tend à l'admettre actuellement, qu'elles soient aussi dégluties avec la salive et avec les aliments, et qu'elles entraînent le bacille dans le tube digestif, ce sont elles qui, en fin de compte, transportent des malades aux sujets encore sains les crachats desséchés et tous les détritus infectants. Quand une ulcération ou une caverne pulmonaire

évacue son contenu dans une quinte de toux, des myriades de bacilles sont projetés avec les crachats : ils continuent de vivre durant des mois dans ces crachats desséchés, circulent et s'envolent sur l'aile des moindres poussières, jusqu'au moment où ils sont recueillis par un nouvel hôte. Il est dangereux de balayer à sec; les éponges et les linges humides doivent remplacer balais et plumeaux.

Autre préjugé qu'il faut détruire : trop longtemps on a cru que le grand air, l'air vif et froid, l'air circulant et courant était néfaste à l'homme, surtout au poitrinaire. Le contraire plutôt est la vérité. Si de trop brusques variations de température peuvent avoir des effets nocifs, l'air trop renfermé, confiné, non renouvelé, devient rapidement un poison, ou du moins un aliment insuffisant pour le poumon et une demeure tranquille pour les microbes. Il faut à l'organisme humain un cube d'air suffisant, et fréquemment renouvelé : il est étrange que, défendant les autres empoisonnements, la loi tolère encore les logis empoisonnés où, moyennant loyer, toute une famille acquiert le droit de s'entasser ; il est plus étrange encore que des maisons ouvrières, faites par des patrons bien intentionnés, ne comportent que deux pièces exiguës où les odeurs caractéristiques de l'animal humain témoignent que dans les conceptions populaires une fenêtre doit être fermée : une chambre de jour qui sert à la fois de vestibule, de cuisine, de salle à manger, de buanderie, de salle de repos, de repassage et d'étendage, et une chambre de nuit où père, mère, garçons, filles, bébés, se déshabillent, se lavent quelquefois, trop rarement et trop localement, et couchent pêle-mêle au mépris de l'hygiène et trop souvent de la morale. Dans la plupart de nos villes ouvrières, il en est ainsi ; faut-il s'étonner ensuite que, l'ouvrier se trouvant mieux au cabaret que chez lui, l'alcoolisme progresse?

Une « chambre de bonne », sous les toits, avec sa vitre en tabatière, son parquet de briques, ses cloisons mal jointes, nous montre comment, dans nos quartiers les plus riches, nous comprenons encore nos devoirs envers la santé et la moralité de nos serviteurs : un grabat sordide, une malle pour armoire, une planche pour toilette, une loque pour descente

de lit, dans une atmosphère torride l'été, glacée l'hiver, et dans la promiscuité du « sixième ».

En face, le Service pénitentiaire a exposé une cellule de Fresnes où le confort n'est pas luxueux, mais où l'hygiène doit être parfaite. Si demain chaque ouvrier de France pouvait dormir dans une pièce aussi aérée et lumineuse, — outre les avantages de l'isolement, — la tuberculose tomberait immédiatement de moitié.

Si nos hôpitaux et même certains établissements sanitaires de luxe étaient installés de pareille façon, je ne doute pas que les guérisons ou les améliorations ne fussent plus nombreuses; pour ma part, j'aimerais mieux, atteint de fièvre typhoïde ou simplement immobilisé par une fracture, être traité en pareille cellule que dans telle salle de nos grands hôpitaux, où mon voisin de droite serait un phtisique et mon voisin de gauche un coxalgique, — ou même que dans cette chambre trop luxueuse des riches sanatoriums (proposée ici comme modèle), où les tapis cloués au plancher, les tentures et les coussins sur les meubles, etc., ne peuvent, malgré toutes les désinfections, que conserver et transmettre les germes des prédécesseurs.

Une fois atteint, l'individu n'a encore aujourd'hui — le docteur von Behring nous promet de plus heureux jours, — qu'une seule chance de guérison ou d'amélioration : le repos et la suralimentation dans l'air pur et au grand soleil.

L'air pur ne se trouve qu'à la campagne, mais surtout dans les monts ou au bord de la mer. En rase et plate campagne, il est certain que le voisinage des forêts peut filtrer l'air et le débarrasser de beaucoup de germes; mais la présence trop fréquente de brumes et de nuages, qui rabattent les poussières et l'humidité, intercepte les rayons assainissants et vivifiants du soleil. Or le soleil a un rôle capital et l'on se souvient de « l'hymne au Soleil » par lequel le professeur Chantemesse ouvrait récemment le Congrès de Nice. Les Allemands et les Suisses n'usent guère que de la montagne, faute de rivages ensoleillés. En France nous pouvons user des monts et de la mer; il est certain que la réunion des deux est préférable, et que rien au monde ne vaudra jamais les stations élevées

de notre douce France méditerranéenne ou algérienne. A défaut de l'un, l'autre peut suffire : loin de la mer, le Jura, les Alpes, les Pyrénées et l'Auvergne, ou, loin des monts, les rives chaudes d'Arcachon, de Berck, de Roscoff, etc., offrent toutes les conditions favorables. Il est cependant des étapes de la tuberculose pendant lesquelles le voisinage de la mer peut être fâcheux; il en est d'autres pendant lesquelles le séjour en montagne peut être moins utile. Les partisans exclusifs de la montagne ou de la mer ont pu fournir des arguments et des exemples en faveur de leurs préférences; tout est affaire de cas particuliers; aux médecins de choisir. Mais, dotés par la nature d'un pays comme le nôtre, les Allemands et les Suisses en auraient sûrement tiré meilleur parti : nous tenons encore la tête des peuples tuberculeux.

Le sommeil prolongé et les stations de chaise longue au grand air, corps allongé, membres détendus, cerveau inoccupé, dans le calme et la lumière, sont les meilleures formes de repos. De temps en temps, pour entretenir l'énergie musculaire, et, en activant les échanges, stimuler l'appétit, de courtes et lentes promenades. Des œufs, du lait et de la viande surtout, viande crue ou à peu près, donnent la suralimentation avec le volume minimum et sous la forme la plus facilement assimilable; ces albuminoïdes sont les aliments spécifiques du tuberculeux. Les hydrocarbonés, le sucre et les féculents, fournissent un supplément précieux, et permettent de varier la nourriture.

Mais ce n'est pas sans peine qu'un malade peut s'astreindre à ces longues heures d'immobilité et d'oisiveté complète, à ces repas abondants qui, pour être profitables au maximum, doivent revenir toutes les trois ou quatre heures. Au début, la patience encore entière et le violent désir de guérison font tout accepter. Mais dès que l'amélioration se prononce, il faut trop souvent une pression énergique, un contrôle constant et minutieux. Aussi les Suisses et les Allemands, nations ponctuelles et disciplinées, pensent que la caserne du sanatorium est nécessaire au traitement du tuberculeux : pour les riches d'abord, pour le peuple ensuite, l'Allemagne et la Suisse se sont couvertes de sanatoriums; la France a suivi. Je ne donnerai pas ici la description d'un sanatorium ; les lecteurs de

cette *Revue* ont eu dans le numéro du 15 avril 1903 l'histoire et le programme du Sanatorium Félix Mangini, à Hauteville (Œuvre Lyonnaise des Tuberculeux Indigents). Les visiteurs de l'Exposition pourront voir dans les maquettes allemandes ou françaises, dans les maquettes de Bligny surtout, les dispositions d'ensemble et de détail qui sont communes à tous ces établissements.

Sans contredit, la discipline du sanatorium est utile, indispensable : les statistiques allemandes fournissent une preuve irrécusable. En Allemagne, dans les sanatoriums populaires où les malades sont admis dès le début de l'infection et où la règle est indiscutée, automatique, à 50 p. 100 des malades (si l'on en croit les communications au Congrès de la Tuberculose) trois mois de traitement rendent la capacité momentanée ou durable de travail. Quelle différence avec les résultats des sanatoriums de luxe, où les malades acceptés à toutes les périodes rusent ou rompent avec la règle ; des nécessités budgétaires forcent la tolérance des médecins-hôteliers ; les amusements, les sports, le flirt et le reste achèvent plus de tuberculeux que le traitement n'en guérit ! En France, où pourtant la discipline allemande est difficile à implanter, les sanatoriums populaires ont aussi donné les résultats les plus encourageants : sur cent malades, les statistiques d'Hauteville établies depuis cinq ans affirment vingt de guérisons *maintenues* trois ans après la fin du traitement, qui nécessite un séjour de quatre à cinq mois[1].

Aussi, pour la cure individuelle et surtout pour la protection de la communauté, le sanatorium est-il apparu pendant longtemps comme le seul instrument efficace. Dans cette protection de la communauté, le sanatorium a double bénéfice : retirant de la circulation les malades, il supprime autant de sources de la contagion ; disciplinant et instruisant les tuberculeux, il les rend ensuite à la société avec des notions et des habitudes précises qu'ils peuvent communiquer à d'autres, surtout avec des préoccupations d'hygiène et avec quelques idées scientifiques dont ils sont tout disposés à faire des dogmes.

1. Voir la notice du docteur Dumarest : *Résultats médicaux et sociaux*.

Mais le sanatorium est loin des foules ouvrières ou urbaines : le malade doit abandonner sa famille, la laisser d'ordinaire sans ressources, et toujours sans appui. Et surtout le sanatorium est cher. Pour subvenir aux nécessités populaires, il faudrait que l'État ou la charité consacrât des centaines de millions à l'érection et à l'entretien de sanatoriums presque gratuits. En ces fondations, d'ailleurs, quelques lourdes erreurs ont été commises. Même pour la classe moyenne et aisée, certains exemples fournissent des chiffres rebutants : tel établissement, à qui un don de plusieurs millions avait donné le jour, n'est plus aujourd'hui accessible que moyennant de très onéreuses pensions; c'est un hôtel de luxe, et non plus une œuvre d'assistance ; architectes et médecins ont rivalisé d'ingéniosité pour compliquer les dépenses, comme pour imposer seulement la clientèle la plus riche... Enfin le sanatorium ne convient pas à tous les tuberculeux : il en est de trop avancés que rien ne peut soulager ni guérir et qui, malheureusement, ne valent plus pour la société une telle dépense.

Le sanatorium resterait donc l'instrument idéal ; mais il lui faut des subsidiaires. Pour remédier à l'éloignement et à l'isolement du malade, certains ont tenté de réunir en une seule maison la famille tout entière, sans l'emmener trop loin de sa demeure première et tout en prenant les mesures pour que les risques de contagion soient réduits au minimum : le sanatorium-caserne est transformé en un village hygiénique, autour d'une maison commune d'où part la direction médicale. Telle, l'œuvre de Montigny-en-Ostrevent, qu'inaugurait ces jours derniers M. le Président de la République. L'expérience nous dira ce que vaut cette conception : elle nécessite de grands frais, d'immenses espaces, pour un très petit nombre de familles privilégiées. Autour de chacune de nos grandes villes, c'est par dizaines qu'il faudrait de pareils villages.

On a installé des *sanatoriums de fortune* dans des maisons isolées, villas ou fermes suburbaines, dans de petits hôpitaux de canton, etc... Autant que les commodités des lieux et les ressources budgétaires le permettent, on y suit, de près ou de loin, les errements des grands sanatoriums. Fondations

utiles : nombre de malades en bénéficièrent; mais fondations insuffisantes et souvent trop lointaines encore. C'est dans les villes mêmes, en plein champ de bataille, qu'il faut entamer la lutte contre le bacille : à cette conception correspond le *dispensaire* ou mieux le *préventorium*.

Répandre des notions d'hygiène; déshabituer, par exemple, les gens en bonne santé aussi bien que les malades, de cracher par terre; supprimer les foyers dangereux parmi le peuple des villes; faire des enquêtes sur les agents et les causes d'infection; dénoncer les logements insalubres et favoriser la création de maisons hygiéniques avec jardins ouvriers (l'Exposition nous en offre vingt modèles); combattre l'alcoolisme et enseigner les règles d'une forte et saine alimentation; désinfecter les chambres, meubles et vêtements; fournir quelques antiseptiques préventifs : tel doit être le rôle du *préventorium*.

Et ce désir de prévenir doit l'emporter sur l'ambition de guérir, le préventorium à la mode nouvelle sur le dispensaire à la mode d'autrefois. Car le dispensaire, en distribuant des vêtements, des aliments et des remèdes, fait sans doute œuvre utile, mais plus charitable que médicale. S'il est déjà quelques dispensaires scientifiques, du type créé par le docteur Calmette à Lille, la plupart des autres demeurent ce qu'ils étaient autrefois, des annexes du bureau de bienfaisance plutôt que du bureau d'hygiène. Or il en faut toujours revenir à cette conception essentielle : la bienfaisance allège les souffrances individuelles et sociales, fournit des instruments de lutte; la seule hygiène — tant qu'un remède spécifique n'est pas encoré trouvé — vient à bout de la tuberculose. Sanatoriums, préventoriums ou dispensaires, le nom et la forme importent peu, pourvu que les règles de l'hygiène y soient souverainement installées, méthodiquement enseignées, et s'en répandent au dehors.

C'est, je crois, la leçon la plus claire que l'on puisse tirer de toute cette Exposition ; c'est aussi la conclusion essentielle à laquelle s'est arrêté le Congrès international de la Tuberculose, qui a convoqué à cette œuvre les particuliers, les mutualités et les pouvoirs publics.

Dr LÉON BÉRARD

LES

MANUSCRITS DE LAMARTINE

En 1897, M. Émile Ollivier, président de la Société à qui appartiennent les œuvres de Lamartine, donnait à la Bibliothèque nationale un certain nombre de manuscrits plus ou moins complets, dont les *Secondes Méditations*, le *Chant du Sacre*, le *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold* et les *Harmonies*[1].

1. Les manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale ne sont pas les seuls qui existent. La Bibliothèque municipale de Mâcon possède le manuscrit complet de *Jocelyn*, qui lui a été offert, il y a quelques années, par M. Piat, le bibliophile bien connu. Madame Charles Alexandre conserve pieusement, à Morlaix, ceux que Lamartine avait donnés à son mari, savoir : quelques fragments des *Harmonies* les tragédies de *Médée* et de *Zoraïde* et deux albums reliés en vert. — Le premier, commencé le 1er janvier 1824, renferme des vers à Ch. Nodier, le premier chant des *Visions*, un fragment d'*Épître au duc de Toscane*, le psaume VII, une *Harmonie (Invocation pour les Grecs)*, et l'*Épitre à Casimir Delavigne*. — Le second renferme le deuxième chant du poème des *Chevaliers*, daté de Florence, 1er juin 1827, des vers au crayon inachevés, un sonnet de Pétrarque, traduit à Brugg en 1824, des fragments de *Toussaint-Louverture*, des articles du *Pays* et des pages de prose.

D'autre part, M. Pierre de Lacretelle possède les manuscrits de quelques pièces de vers dont les pages furent arrachées par Lamartine lui-même aux albums qui sont à la Bibliothèque nationale. — De ce nombre est la pièce publiée dans les *Recueillements* sous le titre : *Un nom*, et qui, dans le manuscrit, est intitulée : *Rêverie sur un nom de femme*. Madame Émile Ollivier, dans son livre sur *Valentine*

Je n'examinerai que ces manuscrits : ils renferment presque toute l'œuvre lyrique du grand poète ; ce sont, d'ailleurs, les plus intéressants à tous les points de vue.

D'abord ils nous montrent comment composait Lamartine et quelle était sa méthode de travail.

Ensuite ils nous fournissent la date certaine des pièces les plus importantes.

Enfin, sans parler des nombreuses variantes par où diffèrent les versions parfois multiples du texte original et le texte imprimé des éditions successives, ils renferment beaucoup de vers qui ont été oubliés ou négligés volontairement dans les copies livrées à l'impression.

de Lamartine, prétend qu'elle fut inspirée au poète par cette nièce chérie. Je crois, en effet, qu'il l'a peinte dans les vers suivants :

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté ;
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Mais la chose n'est admissible que si l'on postdate cette pièce de vingt ans. Dans le texte imprimé, elle est datée de Florence, 1818 ; dans le manuscrit, de Florence, 25 novembre 1828. Ces deux dates sont également fausses, car à aucune de ces époques Lamartine n'était à Florence. Il n'y alla pas davantage en 1838, mais, outre que c'est l'année où furent imprimés les *Recueillements*, Valentine, avec ses dix-huit ans, avait en 1838 l'âge où l'on pouvait lui appliquer la strophe citée plus haut. — Et ce n'est pas la seule.

Comme la plupart des *Méditations* et des *Harmonies*, cette pièce offre un grand nombre de variantes et de surcharges. Elle a aussi dans l'original deux strophes de plus que dans les *Recueillements*. Ces deux strophes sont les suivantes :

Pendant que mon regard nage ainsi dans l'espace,
Mes yeux inaperçus cherchent ses yeux distraits,
Mon âme jusqu'au fond de sa jeune âme plonge
Et des rêves de l'ange y surprend les secrets.

Des mondes de beauté, de désirs, de tendresse
Qui flottent colorés des reflets de ses yeux,
Créations d'un cœur qu'un poids de vie oppresse
Et qui dans un regard englobent mille cieux.
EN SURCHARGE : ..... ce ..... m'élargissent les *cieux*.

En fait de variantes, je ne citerai que celle-ci, tirée de la dernière strophe. On lit dans les *Recueillements* :

Oh ! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime,
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel.
— Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même.
Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel.

Lamartine avait d'abord écrit :

Non ! *le dire ici-bas, ce serait un blasphème.*

Pourquoi ?... Ce vers énigmatique pourrait bien fortifier la légende qui court en un certain milieu sur le mariage mystique de Lamartine avec sa nièce.

I

LES « MÉDITATIONS »

I

Les manuscrits des *Méditations* sont contenus dans trois albums à dessin, deux de format moyen, l'autre de grand format, qui furent achetés chez Giroux, papetier, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7, dans les années heureuses (1818-1820) où Lamartine passait une partie du printemps ou de l'automne à Paris.

L'album n° 1, en maroquin violet foncé, se compose de 37 feuillets, — dont les 12, 16, 18, 19, 33, 35, 37 laissés en blanc.

Il contient les pièces des *Secondes Méditations*, intitulées *le Passé* et *l'Esprit de Dieu*, le commencement de la septième, intitulée *Tristesse*, et le canevas de *la Liberté*, — le tout au crayon.

L'album n° 2, en maroquin vert, se compose de 45 feuillets, — dont les 4, 5, 17, 19, 41, 43, 45 laissés en blanc. — Il contient: *le Tombeau d'un guerrier* (l'ode à Bonaparte), *le Papillon*, *la Branche d'amandier*, *le Poète mourant*, *Adieu à la Lyre*, *A Elv.*, la première strophe de *Sapho* et le plan arrêté des *Visions*, — que madame Valentine de Cessia a publié dans les *Poésies inédites*, — le tout au crayon.

L'album n° 3, plus grand que les deux autres, est en maroquin, couleur feuille morte. Il se compose de 139 feuillets, — dont les 24-26 sont mutilés et les 3, 5, 7, 8, 10, 15 et 16 laissés en blanc. — Commencé par les deux bouts, il contient, d'un côté, le texte complet, écrit par exception à l'encre, de la tragédie de *Saül*, et, de l'autre, en sens inverse, quelques fragments au crayon des *Secondes Méditations*, quelques strophes du *Passé*, écrites au verso des pages de *Saül*, et le canevas du *Crucifix*, — recueilli par madame de Cessia dans les *Poésies inédites*.

Les manuscrits des premières *Méditations* manquent totale-

ment, et c'est à coup sûr grand dommage, mais la perte est déjà partiellement réparée[1], madame Valentine de Cessia ayant eu la bonne pensée de nous donner, à la suite des *Poésies inédites* de son oncle, le premier jet du *Lac* et de *l'Immortalité*, qui sont parmi les pièces capitales de ce recueil, et la *Correspondance* de Lamartine renfermant la version initiale d'une bonne partie des autres.

Cette *Correspondance*, si précieuse pour l'histoire de la jeunesse et des idées du poète, nous permet de rectifier, par les renseignements précis qu'elle fournit sur l'ordre chronologique des premières *Méditations*, les erreurs de date plus ou moins graves que Lamartine a commises, volontairement ou non, dans la rédaction de ses *Commentaires*[2].

Lamartine, pas plus que Victor Hugo, n'avait la mémoire des dates. Cela surprend d'un homme qui avait tant lu et tant retenu; mais les mémoires comme celles de Lamartine ne gardent bien que les images, l'aspect des objets, les passages d'un livre particulièrement propres à frapper les yeux, le cœur ou l'esprit. Tout le reste fuit ou ne laisse qu'une trace incertaine. Et Lamartine, plutôt négligent, ne faisait rien pour conjurer les défaillances de sa mémoire. Il ne datait presque jamais ses poèmes, ce qui devait le gêner parfois,

1. Ils ne doivent pas être perdus pour tout le monde, du moins les plus précieux, puisque, en 1881, quand furent publiées les *Poésies inédites*, ceux du *Lac* et de *l'Immortalité* existaient encore. Cependant M. Émile Ollivier et M. de Montherot, petit-neveu de Lamartine, ignorent ce qu'ils sont devenus.

2. M. Charles de Pomairols, dans son remarquable ouvrage sur *Lamartine*, nous a donné une chronologie des *Méditations* qui n'est pas tout à fait exacte.

L'édition originale des premières *Méditations*, qui parut le 13 mars 1820, à la Librairie grecque-latine-allemande, dirigée par l'éditeur Nicolle, contenait 24 pièces rangées dans l'ordre suivant :

1. L'Isolement.
2. L'Homme.
3. Le Soir.
4. L'Immortalité.
5. Le Vallon.
6. Le Désespoir.
7. La Providence.
8. Souvenir.
9. L'Enthousiasme.
10. Le Lac.
11. La Gloire.
12. La Prière.
13. Invocation.
14. La Foi.
15. Le Golfe de Baïa.
16. Le Temple.
17. Chants lyriques de Saül.
18. Hymne au Soleil.
19. Adieu.
20. La Semaine sainte.
21. Le Chrétien mourant.
22. Dieu.
23. L'Automne.
24. La Poésie sacrée.

La 2e édition, enregistrée à la *Bibliographie de la France* du 15 avril 1820, contenait 2 *Méditations* de plus : la *Retraite* et le *Génie*.

La 9e édition, enregistrée à la *Bibliographie de la France* du 28 décembre 1822,

si, longtemps après, il cherchait à reconstituer les circonstances de temps et de lieu où il avait conçu, esquissé, fini telle ou telle pièce.

Car, entre la conception première et l'exécution définitive, il lui arrivait de mettre l'espace de plusieurs mois, voire de plusieurs années. C'est que le courant de son inspiration changeait comme le nuage qui passe, et qu'il se gardait bien de jamais le contrarier. Je sais telle *Méditation*, l'*Enthousiasme*, par exemple, dont il composa deux ou trois strophes en 1817, pendant qu'il filait sa quenouille aux pieds de Julie, qu'il reprit au mois de mars 1819, pour la dédier à un poète de ses amis [1], alors honoré de ses confi-

contenait 30 *Méditations*, soit quatre de plus que la seconde, savoir : *A Elvire, Ode, la Naissance du duc de Bordeaux, Philosophie.*

Ce chiffre de 30 *Méditations* n'a pas été augmenté depuis. Voici la véritable date de chacune :

1. A Elvire	1815	17. L'Enthousiasme	1819
2. Le golfe de Baïa	—	18. La Semaine sainte	—
3. Invocation	1816	19. La Providence	—
4. La Gloire	1817	20. Dieu	—
5. Hymne au Soleil	—	21. L'Ode à Byron	—
6. Le Lac	—	22. La Retraite	—
7. Ode aux Français	—	23. La Prière	—
8. Le Génie	—	24. Le Vallon	—
9. L'Immortalité	—	25. Le Soir	—
10. Le Temple	—	26. Le Chrétien mourant	—
11. La Foi	1818	27. L'Automne	—
12. L'Isolement	—	28. La Poésie sacrée	—
13. Adieu	—	29. La Naissance du duc de Bordeaux	1820
14. Le Désespoir	—	30. Philosophie	1822
15. Souvenir	—		
16. Chants lyriques de Saül	1819		

L'édition originale des *Secondes Méditations* contenait 26 pièces, soit deux de plus que celle des premières. Lamartine n'en augmenta jamais le nombre, mais il en changea l'ordre, je ne sais pourquoi, dans les éditions suivantes. En tout cas, ce n'était pas certainement pour respecter la chronologie qui, là comme ailleurs, lui importait assez peu.

Voici, d'après moi, dans quel ordre ces 26 pièces furent composées :

1. A Elv.	1815	14. Sagesse	1822
2. Sapho	1816	15. L'Esprit de Dieu	—
3. Élégie	—	16. Les Étoiles	—
4. Tristesse	—	17. Stances	—
5. Le Crucifix	1817	18. La Liberté	—
6. Apparition	1818	19. Les Préludes	—
7. L'Ange	1818-1819	20. Adieux à la mer	—
8. Apparition de l'ombre de Samuel	1818-1819	21. Chant d'amour	—
9. Consolation	1820	22. Le Papillon	1823
10. Ischia	1820-1821	23. Bonaparte	—
11. Le Passé	1821-1823	24. Le Poète mourant	—
12. La Solitude	1821	25. Improvisé à la grande Chartreuse	—
13. La Branche d'amandier	1821	26. Adieux à la poésie	—

1. Joseph Rocher.

dences [1], et qu'il bouleversa plus tard encore au point de la rendre méconnaissable. Et ce ne fut pas sa gestation la plus longue. Il a porté en lui tout près de trois ans *le Passé*, qui ouvre aujourd'hui le volume des *Secondes Méditations*, reprenant le poème strophe par strophe, en retranchant, y ajoutant, à la manière des peintres. Il écrivait d'Aix à Aymon de Virieu, le 30 août 1821 :

... Je t'avais commencé enfin une ode à toi-même, en personne ; j'en avais esquissé huit ou dix strophes. Je les ai relues hier en me sentant glacé ; j'ai tout brûlé. Je ne veux plus faire un vers, et je ne rêve que poésie plus que jamais. Le sujet de ton ode, c'était toi et moi. Je te disais que nous touchions à ce moment où il faut s'arrêter dans la vie et regarder ce qu'on a parcouru, ce qu'on va parcourir. Je repassais sur le passé avec toi, et puis, prenant un ton plus solennel, je t'engageais à devenir vertueux, pieux, à la grande manière platonique et chrétienne. C'était chaud dans mon âme, cela se glaçait en traversant mon cerveau fatigué. Cependant je vais encore la reprendre deux ou trois fois [2].

1. En 1819, cette pièce ne se composait que de quatre strophes : elle en a neuf dans le livre. De ces quatre strophes, la première a disparu, la voici :

Tel quand la flamme qui consume
Les flancs sulfureux de l'Etna,
Au souffle inconnu qui l'allume,
Frémit sous les coteaux d'Enna,

Comme une fougueuse bacchante,
On voit la cime haletante,
Déchirer ses flancs entr'ouverts,
Et, parmi des flots de fumée
Vomir une lave enflammée
Jusqu'au sein bouillonnant des mers.

La seconde a fourni huit vers à la 3e strophe du livre.

La troisième et la quatrième sont devenues la quatrième et la cinquième des *Méditations*. Encore cette dernière offre-t-elle d'heureuses variantes :

On lisait dans le manuscrit :

De sa veine *libre et féconde,*
Coulent *pour le charme du monde*
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et cet Icare pacifique,
Trahi par l'aile *pindarique*
N'est jamais retombé du ciel !

On lit dans le texte imprimé :

De sa veine féconde et pure
Coulent avec nombre et mesure
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

2. *Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 172.

Il la reprit, effectivement : il suffit de feuilleter l'album où il en a dispersé les vers comme à plaisir, pour apprécier les mille soins qu'il lui a donnés et reconnaître, du même coup, la fausseté de la légende qui le représente comme un improvisateur bâclant toutes ses œuvres sans aucun souci de l'art.

Certes Lamartine fut un improvisateur merveilleux, le plus grand peut-être qui ait jamais paru sous le ciel de France, mais avant de composer les *Méditations* il avait écrit des milliers de vers ; il savait son métier aussi bien que n'importe quel autre. Il disait, une fois, que la poésie lui avait toujours semblé moins un art que le résultat d'une inspiration : telle est sa poésie, en effet, mais on se tromperait étrangement si l'on croyait que Lamartine n'a pas connu le travail de la lime.

Ses manuscrits sont là qui témoignent du contraire, avec leurs retouches, leurs ratures et leurs innombrables variantes. La vérité, c'est que pour lui, comme pour tout poète digne de ce nom, la rime n'a qu'une importance secondaire, — la valeur d'un son qui en appelle un autre, d'un écho plus ou moins distant, plus ou moins répété. — Il ne la cherche jamais, elle s'offre naturellement à son esprit et il use peu des chevilles, auxquelles se condamnent presque nécessairement les dévots de la rime. Cela ne l'empêche pas de s'amuser et de jongler avec elle, quand il veut s'en donner la peine, — comme dans beaucoup de ses *Harmonies*, — aussi habilement que les bons faiseurs de ballades ou d'odes funambulesques.

D'ailleurs il ne faut pas se méprendre à ses négligences : elles sont le plus souvent voulues, j'allais dire systématiques. C'est une sorte de procédé pour laisser au vers, qui porte la pensée, plus de vague et d'abandon. La pensée, chez Lamartine, est toujours la maîtresse souveraine : elle commande à la strophe et détermine le rythme. Tout le reste n'est que détail et, si Lamartine s'y applique, c'est le plus souvent pour le choix du mot à la fois précis et noble ou qui fait image[1].

1. Il remplacera, par exemple, le mot « *pigeon* » qui s'était présenté d'abord sous sa plume, par le mot « ramier », — « la vague *traînante* » par « la vague orageuse et lourde », — « le *lézard* » par « le serpent », — « *la mer* de tristesse » par « *les flots* de tristesse ».

***

Mais voyons qu'elle était sa méthode ou plutôt sa manière de composer.

Victor Hugo travaillait surtout à sa table et la plume à la main. C'est en marchant que travaillait ordinairement Lamartine : il y paraît à ses albums, où presque toutes les pièces de vers sont écrites au crayon, sans ordre et souvent sans suite. Il me semble le voir d'ici. Il est parti dès le matin à travers champs, avec ses chiens qui sautent devant lui et qu'il ramène de loin d'un coup de sifflet. Le soleil monte à l'horizon, les oiseaux chantent : tout en marchant, il les écoute. Au bout de quelque temps, il s'arrête, il s'assied au pied d'un chêne, il ouvre son album et, d'un crayon rapide, sous lequel son anglaise habituellement penchée se couche davantage, il fixe la strophe ou les alexandrins accouplés qu'il a trouvés tout à l'heure. Puis il repart, s'arrête de nouveau, et, quand il rentre à Saint-Point ou à Milly, la pièce projetée est à moitié faite. C'est assez pour aujourd'hui. Quand elle sera plus avancée ou terminée, demain, après-demain, il la reprendra ; il écrira certains vers jusqu'à cinq et six fois sur la même page comme pour provoquer les suivants, qui viennent mal ou tardent à venir, il achèvera ceux qui boitent ou qui n'ont pas de rime, il refera certaine stance dont le balancement ne satisfait pas entièrement son oreille [1].

En attendant, si la pièce doit être longue pour n'en pas perdre le fil, il aura soin de prendre des points de repère, en marge. Ainsi dans *le Tombeau d'un guerrier* qui va nous servir d'exemple, en regard de la strophe 11 qui débute par ce vers :

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,

Lamartine a écrit cette longue note en petites lignes coupées comme des vers :

Tu ne rêvas jamais
ta pensée allait

1. Il écrivait à Virieu, le 24 août 1818, à propos de l'*Isolement* : « Je t'envoie les stances dernières, telles qu'elles sont tombées sur l'album et sans avoir le temps d'en faire les vers ».

droit au but
comme la flèche
à travers le sein même
d'un ami!
Jamais la coupe
des festins, ni
les larmes de la beaute!
Tu versas le
sang comme
une liqueur, etc.
Tun'aimais que
ton coursier, etc., etc.
Rien d'humain
ne battait en toi!
Tu n'avais comme ton
aigle ni pitié ni
amour! qu'un regard pour
juger le monde
et des serres
pour le déchirer.

Et c'est de cette note que sont issues ces admirables strophes :

Superbe et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde, que l'empire.
Tu marchais, tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide[1]
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami[2].

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer[3].
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier[4],

1. Dans le manuscrit : « comme *un* trait *homicide* ».
2. Dans le manuscrit : « à travers *le* cœur *d'un* ami ».
3. Dans le manuscrit : « *Ton cœur* d'une autre pourpre ».
4. Il avait d'abord écrit : « *qu'un sauvage* coursier ».

Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier[1].

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser[2].
Comme un aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

En marge de la 14e strophe, on lit, de même, cette note qui ne fut pas utilisée :

Tu répandis le
sang comme l'eau.
Mais une seule goutte pour toi!

En marge de la 26e :

Tu vis la mort venir lentement,
tu la reçus avec indifférence,
comme un moissonneur
qui après avoir coupé les épis
va recevoir son salaire

Et de cette note est née la strophe :

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire.
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
De ton glaive sanglant tu t'armas en silence,
Et tu fus demander justice ou récompense
Au Dieu qui t'avait envoyé[3].

En marge de la 28e :

Déjà le bien
le mal sont
dans la balance!
Taisons-nous.
Dieu le juge!
Silence!

1. D'abord : « et que ses *fers* brisaient l'acier ».
2. D'abord : « tu *veillais* pour penser ».
3. Dans le manuscrit :

Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse
Et tu fus demander *récompense ou justice*
Au Dieu qui t'avait envoyé.

Et encore :

Que sera-t-il! Qui sait si
le génie n'est pas une de vos vertus ?
Repose en paix !

D'où la strophe qui termine la pièce :

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus!
Qui peut sonder[1], Seigneur, ta clémence infinie?
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?...

Mais Lamartine ne suit pas toujours aussi fidèlement les notes qu'il jette en tête ou en regard de ses pièces. Il lui arrive souvent — comme dans le *Crucifix*, dont le canevas, par exception, forme un tout divisé en versets — de ne pas suivre l'ordre de son idée première, de mettre au commencement ce qui devait être à la fin, de supprimer certains détails comme inutiles ou nuisibles à l'harmonie de l'ensemble, de développer longuement, amoureusement, ce qui était à peine indiqué. C'est ainsi que les neuf versets en prose d'*Il Crocifisso* sont devenus vingt-quatre strophes dont une seule figure, à peine esquissée, dans le manuscrit :

Héritage sacré de celle que je pleure.
Toi que j'ai recueilli
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu[2].

Dans *l'Esprit de Dieu*, Lamartine a écrit, au-dessous du titre, en manière d'épigraphe, ces vers qui résument toute la pièce :

Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre le rival qu'il ignore,
Il combattit jusqu'à l'aurore
Et c'était l'esprit du Seigneur.

1. Dans le manuscrit :

Qui peut *juger du ciel la justice* infinie.

2. D'où la première strophe du *Crucifix* :

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante.
Image de mon Dieu !

Pour le *Poète mourant*, — qu'il prétend n'avoir composé qu'en 1825 et qui, dans le volume paru en 1823, se trouve mêlé à des pièces de 1821, — il a fait ce canevas :

J'ai jeté un nom aux flots, il abordera où il pourra.
J'ai prié, aimé, chanté, pleuré,
je ne me suis point attaché à la vie matérielle
comme le lierre à
j'ai habité une tente parmi les hommes
je ne laisse pas de traces sur la terre.

Et c'est tout.

Pour la *Méditation* intitulée *la Liberté ou une nuit à Rome*, il a été un peu plus prolixe, mais son projet ne lui a pas servi à grand'chose. Jugez-en plutôt :

Au commencement — description d'un clair de lune dans le Colisée :

Italie, Italie, éveille-toi — mais non
Liberté.

Ton nom retentit comme l'airain et
mais où es-tu? qui t'a connue
n'es-tu pas comme l'amour et la vertu
un souvenir, un débris d'un autre
temps? Oui. Je t'ai vue une fois
Vierge pure sur le sommet des Alpes!
Maintenant ce n'est pas toi, c'est
ton ombre irritée.
On ne te voit jamais qu'un poignard à la main!

Italie, Italie, éveille-toi, mais non!
L'écho seul du tombeau m'a renvoyé ton nom[1]*!*

Deuxième description.

La croix pleure sur ces ruines, etc.
Comme un mât d'un vaisseau battu par la tempête.
Tout frémit, tout s'abîme, moi-même
Avant que ce lierre ne soit séché sur
cette pierre, je ne serai plus! Les hommes comme
les flots se retireront peu à peu de ces rives.
O monde, un seul homme vous a dit la
Vérité.
Celui qui t'enseigna, quoi donc? l'humilité.

Description finale.

1. Ces deux vers sont biffés.

Des cinq ou six vers qui éclatent parmi cette prose hachée en forme de notes, le poète n'a utilisé que ceci :

Et l'éternelle croix qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Le dernier vers, qui renfermait la moralité du morceau, a disparu comme le reste, et la « description finale » a fait place, dans le texte définitif, à une apostrophe peut-être un peu trop longue

II

On ferait un volume avec les variantes des *Méditations* et *des Harmonies*. Je me contenterai de relever ici les plus importantes, pour montrer combien Sainte-Beuve était dans l'erreur, lorsqu'il écrivait, en 1836, à propos de *Jocelyn* : « Lamartine ne s'entend pas à corriger ! » Lamartine s'y entendait si bien, au contraire, que toutes ses corrections, ou presque toutes, sont heureuses. Ouvrons, par exemple, le petit volume de ses *Poésies inédites* pour y trouver le premier jet du *Lac* et de *l'Immortalité*, — ou encore les tomes I et II de sa *Correspondance*, pour y trouver la première version de *l'Isolement* et de l'*Ode à Byron*, — et voyons comment il a modifié ces poèmes.

LE LAC

1re strophe, 2e vers. — Il avait écrit d'abord :

Sans pouvoir rien fixer, entraînés sans retour

Il a imprimé :

Dans la nuit éternelle emportés sans retour

2e strophe, 4e vers. — Il avait écrit :

Chanta ces tristes mots...

Il a imprimé :

Laissa tomber ces mots...

13e strophe, 1er vers. — Il avait écrit :

O lac, rochets muets, *imposante verdure!*

Il a imprimé :

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure.

15e strophe, 2e vers. — Il avait écrit :

Dans les *chants* de tes bords par tes bords répétés...

Il a imprimé :

Dans les *bruits* de tes bords par tes bords répétés.

Mais voici bien autre chose ! Après la neuvième strophe :

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive, etc.

Lamartine avait écrit :

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent ;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs ;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies,
Succombaient sous le poids de leur félicité ;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Éternité !

Ces deux strophes, le poète les a supprimées, — par respect, sans doute, pour la mémoire d'Elvire. — Et n'eut-il pas doublement raison ? Le scrupule littéraire s'accorde ici avec le scrupule moral : ces deux strophes, dont rien ne subsiste dans le texte imprimé, ne pouvaient ajouter rien à la beauté du *Lac*, et lui ôtaient un peu de sa discrétion et de son charme délicat.

L'IMMORTALITÉ

5e et 6e vers. — Lamartine avait écrit :

Qu'un autre à cet aspect *ou recule ou frémisse*
Qu'il *craigne de fixer ce fond* du précipice !

Il a imprimé :

Qu'un autre à cet aspect frissonne ou s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,

9e, 10e et 11e. — Il avait écrit :

Le bruit du fossoyeur qui, d'un bras mercenaire,
Pour un prochain cercueil creuse en sifflant la terre,
Ou l'airain gémissant dont les *accents confus*
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus.

Il a imprimé :

Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus.

17e et 18e. — Il avait écrit :

Ton front n'est pas cruel *ni ton regard perfide,*
La nuit n'est pas ta sœur ni le hasard ton guide.

Il a imprimé :

Ton front n'est point cruel, ton *œil n'est point* perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide.

23e et 24e. — Il avait écrit :

Et l'espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
De l'avenir caché s'éclaire le rideau.

Il a imprimé :

Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur ta foi, m'ouvre un monde plus beau.

Du 53e au 56e. — Il avait écrit :

Vain espoir ! s'écriera *ce docteur au front blême,*
Qui croit par A plus B résoudre ce problème,
Et qui, soumettant tout à son étroit compas,
Rejette hardiment ce qu'il ne comprend pas.

Il a imprimé :

Vain espoir! s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit.

Du 81e au 84e. — Il avait écrit :

Philosophes cruels, je ne puis vous répondre.
Ma raison aisément se laisserait confondre,
Pour noyer notre espoir jusqu'en son fondement
Vous avez l'univers, je n'ai qu'un sentiment.

Il a imprimé :

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère :
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.

137e et 138e. — Il avait écrit :

Ah ! si dans *cet instant, renversant les barrières*
Dont les sens captivaient nos âmes prisonnières...

Il a imprimé :

Ah ! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive...

Du 149e au 152e. — Il avait écrit ;

Non, cet Être parfait, suprême Intelligence,
A des êtres sans but n'eût pas donné naissance,
Non, ce but est caché mais il doit s'accomplir,
Et ce qui peut aimer n'est pas né pour mourir !...

Il a imprimé :

Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle ?
Tombe-t-elle en poussière ? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler ?
Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime ?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

C'est par ce dernier vers que finit la pièce. Le manuscrit en contenait encore vingt-deux. Lamartine les supprima, sans doute, sur les observations de M. de Bonald, à qui madame Charles les avait montrés.

L'ISOLEMENT

2e strophe. — Lamartine avait écrit :

Ici mugit le fleuve aux vagues écumantes ;
Il *blanchit* et s'enfonce en un lointain obscur.
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Et le pâle Vesper tremble dans son azur.

Il a imprimé :

Il serpente . . . . . .
. . . . . .
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur,

Suivait cette strophe, la troisième du manuscrit, et qui n'existe plus dans le livre :

Au-dessus des hameaux la rustique fumée
Ou s'élève en colonne ou plane sur les toits ;
Plus loin, dans la chaumière, une flamme allumée
Semble un astre nouveau se levant sur les bois.

6e strophe, 3e vers. — Lamartine avait écrit :

Je *fixe chaque point* de l'immense étendue.

Il a imprimé :

Je parcours tous les points de l'immense étendue.

Suivait cette strophe, la huitième du manuscrit, et qui n'existe plus dans le livre :

Et qu'importe à mon cœur ce spectacle sublime,
Ces aspects enchantés de la terre et des cieux !
L'univers est muet, rien pour moi ne l'anime,
Et sa froide beauté lasse bientôt mes yeux.

Cette strophe faisait double emploi avec la suivante, que Lamartine a conservée en la modifiant quelque peu :

Il avait écrit :

Que me font ces vallons, ces *îles*, ces chaumières,
Froids objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, *coteaux*, forêts, *ombres jadis* si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Il a imprimé :

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé,
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères, etc.

Enfin, dans les strophes suivantes, il a biffé les mots « *insoucieux* », « *pleuré* », « *tourbillon* », pour les remplacer par : « indifférent », « rêvé », « vent du soir ».

L'ODE A BYRON

Cette ode devait avoir 350 vers, d'après la lettre adressée par Lamartine à Virieu, le 20 octobre 1819. Elle n'en a que 286 dans le livre. En se reportant à la *Correspondance de Lamartine*, on peut voir que les suppressions ont porté sur la première partie de la pièce.

Après les vers :

Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne éternel au sombre dieu du mal,

venait celui-ci :

Gloire à toi! fier Titan, j'ai partagé ton crime...

qui devait être le commencement d'une longue tirade, car Lamartine y avait ajouté : « etc. ».

Les variantes, assez nombreuses, n'ont pas grande importance, mais toujours la version nouvelle vaut mieux que la première. Ainsi, Lamartine avait écrit :

Gloire à toi, dans *les* temps et dans l'éternité,
Toi dont le néant même a fait la volonté
Toi dont chaque *soleil atteste la puissance!*

Il a imprimé :

Gloire à toi, dans le temps et dans l'éternité,
Éternelle raison, suprême volonté !
Toi dont chaque matin annonce l'existence !

*
* *

Voilà pour les premières *Méditations*. Dans les secondes, les variantes ne sont pas moins nombreuses ni les corrections moins sages. — Ouvrons les albums.

LE PASSÉ

Nous l'avons dit, de tout le recueil, c'est peut-être la pièce que l'auteur a le plus caressée. Comme exemple de ses tâtonnements et de ses retouches, je citerai les strophes 1 et 19.

La première, dans le livre, est devenue :

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans sa carrière,
Plus faible il rejette en arrière

L'ombre terrestre qui le suit :
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié se voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

On lit dans le manuscrit :

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où *le flambeau des jours*
Laisse... vois-tu

Le poète n'achève pas ce vers et continue :

Ainsi le flambeau de la vie
Jetant d'inégales lueurs
Sur.....
Brille à peine à travers nos pleurs
Ne tournons plus notre paupière
Vers ce berceau de la lumière
Qui fait nos
Mais (illis.) *des yeux de l'âme*
Vers cette pure et chaste flamme.

Tout le feuillet est barré d'un trait transversal, et la strophe est reprise au feuillet suivant, deux fois, avec variantes.

La strophe 19 est devenue :

Levons les yeux vers la colline
Où luit l'étoile du matin,
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain !
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Où la foi monte sans effort,
D'un saint espoir mon cœur palpite,
Ami, pour y voler plus vite
Prenons les ailes de la Mort.

Le manuscrit porte :

Levons les yeux vers la colline
Où brille l'astre [du] matin

Une rature et en marge :

Où luit l'étoile du matin
Contemplons la splendeur divine
Qui n'a ni zénith ni déclin.

Ce vers est biffé, remplacé par celui-ci :

Qui se lève dans le lointain...

Puis :

Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde
Que la mort viendra nous ouvrir.

Mais, à la place de « *mort* », Lamartine écrit en surcharge : « foi », et barre la fin du vers. Après quoi viennent deux vers inachevés, puis deux autres dont le second seul a survécu :

Avant l'heure
Où semble à notre
La mort viendra nous l'ouvrir
Prenons les ailes de la Mort.

Enfin il reprend en marge les derniers vers :

Où la foi monte sans effort
Quittant la terre qui nous quitte.

Ici une rature, et, dans l'interligne :

*d'*un saint
Ami, pour y voler plus vite
Prenons les ailes de la Mort.

Après la strophe 17e du manuscrit et du livre, venait celle-ci, que l'auteur a supprimée :

Ce corps que la tombe réclame,
Ce cœur de désir épuisé,
C'est un vêtement que notre âme
Rejette après l'avoir usé.!
Mais sous ces lambeaux jeune encore,
Au feu divin qui la dévore,
A sa jeunesse, à ses transports
Je sens que mon âme immortelle,
Au moment où son corps chancelle,
Pourrait user un autre corps.

Et j'omets les simples variantes de mots, qui foisonnent dans le manuscrit.

ISCHIA

Cette pièce fut inspirée à Lamartine par sa femme, dont le prénom (Élise) figure au dernier vers.

Le 9 octobre 1820, il écrivait de cette île à son ami Virieu :

..... Voilà des stances toutes fraîches sur la nuit par le clair de lune ici :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes,
Sur l'horizon désert Phœbé monte sans bruit,
Pénètre pas à pas les ténèbres profondes,
Et jette un voile d'or sur le front de la Nuit.
Vois-tu du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux?

Mais, ma foi ! je m'arrête là, car les dames veulent s'aller coucher.

Nous ne savons pas à quelle date il fit le reste de la pièce, laquelle ne figure pas dans le manuscrit déposé à la Bibliothèque nationale. Mais, quand il l'imprima, il changea ainsi la première stance :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes,
Sur l'horizon désert Phœbé monte sans bruit,
Et jette, en pénétrant les ténèbres profondes,
Un voile transparent sur le front de la Nuit.
Voyez, etc.

L'ESPRIT DE DIEU

Strophe 7. — Lamartine avait écrit :

Tous deux ils *tombent* dans la lutte,
Sous son ennemi terrassé,
Jacob entraîne dans sa chute
L'ange par le choc renversé :
Palpitant de *honte* et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras *de l'habitant* des cieux
Surmonte sa masse accablante
Et sur sa gorge haletante
Pose un genou victorieux.

Il a imprimé :

Tous deux ils glissent dans la lutte,
Et Jacob enfin terrassé
Chancelle, tombe, et dans sa chute
Entraîne l'ange renversé :

Palpitant de crainte et de rage,
Soudain le pasteur se dégage
Des bras du combattant des cieux,
L'abat, le presse, le surmonte
Et sur son sein gonflé de honte,
Pose un genou victorieux.

La 9e strophe était suivie de celle-ci, que Lamartine a supprimée — probablement, il aura jugé qu'elle ralentissait le mouvement lyrique de l'ode :

Ainsi dans les ombres du doute
L'homme, hélas ! égaré souvent
Se trace à soi-même sa route
Et veut voler contre le vent !
Mais dans cette lutte perdue
Bientôt notre aile en vain tendue
Contre l'esprit qui la combat
Sur la terre tombe essoufflée
Comme la voile désenflée
Qui tombe et dort le long du mât.

TRISTESSE

Dans le manuscrit, cette *Méditation* commence par ces vers, qui furent transportés ensuite dans les *Préludes*, — dédiés à Victor Hugo :

Oh ! qui m'emportera sur des flots sans rivages?
Quand pourrai-je la nuit aux clartés des orages
Sur un vaisseau sans mât, au gré des aquilons,
Fendre de l'Océan les liquides vallons,
M'engloutir dans leur sein, m'élancer sur leurs cimes,
Rouler avec la vague au bord des noirs abîmes
Et revenir cent fois par les gouffres amers
Flotter comme l'écume au sein des vastes mers?
D'effroi, de volupté, tour à tour éperdue,
Cent fois entre la vie et la mort suspendue,
Peut-être que mon âme au sein de ces horreurs
Y jouirait du moins de ses propres terreurs...

LE RETOUR

Je ne vois guère qu'une pièce où Lamartine me semble avoir été moins heureux en ses corrections, c'est la pièce

intitulée *le Retour*, qu'il a publiée, à la suite des secondes *Méditations*, dans les *Épîtres et Poésies diverses*. En voici la première version, — relevée par moi sur son petit Pétrarque, en deux volumes in-32, qui appartient aujourd'hui à M. Émile Ollivier :

Vallon rempli de mes accords,
Ruisseau dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés *verdoyants*, forêt profonde,
Oiseaux qui chantiez sur ses bords.

Sentier qu'embaumait son haleine,
Sentier où sa *trace, autrefois*,
Me guidait sous l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène.

Ce temps n'est plus ! mon œil glacé
Vous cherchant à travers ses larmes,
Sur vos bords jadis pleins de charmes
Ne retrouve plus le passé.

La *colline* est pourtant plus belle,
L'air est plus riant que jamais.
Ah ! je le vois, ce que j'aimais
Ce n'était pas vous, c'était elle !

Voici maintenant le texte définitif :

Vallon rempli de mes accords,
Ruisseau dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés, collines, forêt profonde,
Oiseaux, qui chantiez sur ses bords !

Zéphyr qu'embaumait son haleine,
Sentier où sa main tant de fois
M'entraînait à l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène !

Ce temps n'est plus ! mon œil glacé
Qui vous cherche à travers ses larmes,
A vos bords, jadis pleins de charmes,
Redemande en vain le passé.

La terre est pourtant aussi belle,
Le ciel aussi pur que jamais !
Ah ! je le vois, ce que j'aimais
Ce n'était pas vous, c'était elle.

En outre de cette pièce charmante, — qui pourrait bien être une esquisse de *l'Isolement*, — Lamartine avait écrit, au crayon, sur quelques feuillets de ce petit Pétrarque, à la fin du tome II, un certain nombre de vers restés inédits, dont les suivants. — Dans le *Triomphe de la Renommée*, page 150 :

C'était au jour douteux de la naissante aurore ;
Le jour dans les vallons ne plongeait pas encore ;
Mais glissant dans les airs ses obliques rayons
N'éclairaient que le ciel et la cime des monts,
Je m'avançais guidé par le fracas de l'onde
Dans les obscurs sentiers d'une forêt..... (sic)
Au tonnerre des eaux coulant sous mes pas (sic)
(Illisible.) *Je jette un cri de surprise et d'effroi :*
Le fleuve tout entier s'écroule devant moi.

Les cinq derniers vers ont été biffés. Sur la page blanche suivante, on lit :

Ainsi de siècle en siècle, ainsi parlent nos frères,
La nature comme eux nous parle en sens contraires,
Écoutez, choisissez : l'un dit oui, l'autre non.
De ces deux grandes voix qui des deux a raison ?
Je ne prononce pas sur ce sacré mystère.
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire ?
L'esprit humain flottant dans cette obscurité
Par des ombres trompé crie en vain : Vérité !
Ce monde est une énigme : heureux qui la devine !
Sur ces bords tant cherchés plane une nuit divine.

Puis cette variante :

En traversant le monde ainsi parlent nos frères ;
La nature comme eux nous parle en sens contraires.
A ces deux grandes voix nulle voix ne répond ;
Ce silence éternel nous trouble et nous confond.
Je ne prononce pas sur ce profond mystère.
Quelle bouche dirait ce que Dieu voulut taire ?

A la page suivante :

Que nos biens passagers qui [sont notre] délice,
A ce Dieu par nos soins offerts en sacrifice,
D'un parfum de vertus embaument son autel,
[Ces biens-là ne sont rien] pour un être immortel.

Heureux qui...., insensé qui les pleure !
La vie est un passage et non pas la demeure.
Vers ce terme éternel hâtons-nous de courir !
Foulons aux pieds ces biens et vivons pour mourir.

que ton cœur sacrifie
Comme un germe divin dans l'avenir jeté
Refleurira pour toi. mais dans l'éternité.

II

« LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD » ET « LE CHANT DU SACRE »

Ces deux ouvrages, écrits et publiés dans le même temps, n'eurent pas la même fortune. Le *Chant du Sacre*, après avoir attiré à son auteur toutes sortes d'ennuis, tomba sous le mépris public et s'en alla finir, quelques années plus tard, en tas, chez les épiciers et les marchands de tabac. *Childe-Harold*, en revanche, fut bien accueilli et soutint glorieusement la réputation du poète.

Lamartine avait entrepris *le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold*, à Mâcon, dans le courant de décembre 1824, pour se délasser de son malencontreux voyage académique et de ce poème des *Visions* qu'il ne devait jamais achever. Le 4 janvier 1825, il écrivait à Virieu qu'il avait déjà fait cinq ou six cents vers d'*Harold*. Le 26 février, il mettait le mot « fin » à la dernière page du manuscrit, — lequel, contrairement à celui du *Sacre*, est tracé à l'encre, fort lisible et complet [1].

Lamartine, qui avait, comme toujours, grand besoin d'argent et n'espérait pas en tirer, à Paris, la somme qu'il voulait (de 9 à 10 000 fr.) avait d'abord eu l'idée de faire imprimer

1. Le manuscrit de *Childe-Harold* forme un volume de 59 feuillets. C'est un grand album à dessin, en maroquin rouge, qui fut acheté chez Chaulin, marchand papetier, rue de l'Université, 7. Commencé par les deux bouts et tracé tout entier à l'encre, — sauf un passage, au verso de la page 3,— ce manuscrit offre un grand nombre de variantes, quelques vers de moins que le livre et beaucoup de ratures sous lesquelles il est impossible, tant la couche d'encre est épaisse, de découvrir le texte biffé. D'ailleurs, les paragraphes du poème y sont moins nombreux que

Childe-Harold à Lyon, à ses frais et sans nom d'auteur, — comme s'il s'était agi de la traduction pure et simple d'un poème inédit de lord Byron. — Mais, après avoir fait sonder le terrain par son ami Virieu, qu'il mettait à contribution en toute circonstance[1], il avait vendu son ouvrage à Ponthieu, libraire au Palais-Royal, qui en deux jours en écoula six mille exemplaires[2].

dans le texte imprimé. Ainsi la chanson : « Semez, semez de narcisse et de rose », qui porte dans le livre le n° XXVII, est numérotée XX dans le manuscrit.

Parmi les variantes que j'ai relevées, je signalerai celles-ci :

§ VI du livre :

Là, sous l'alcôve sombre où le pâle flambeau,
Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,
Mêle d'ombre et de jour une teinte incertaine,
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène.

Manuscrit :

Là, sous *un dais flottant dont les légers rideaux*
Relevés aux deux bouts dans d'éclatants anneaux
Pour se quitter bientôt se rejoignent à peine
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène.

§ XXVI du livre. A la fin de ce paragraphe, il y a quatre vers de plus que dans le manuscrit. — Après le vers :

Accompagnait le chœur, qui chantait en ces mots :

Lamartine a ajouté :

Contraste déchirant ! air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord,
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort.

§ XXVII du livre :

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !
Pourquoi pleurer ? C'est son jour le plus beau.

Manuscrit :

Semez la couche où la *vierge* repose
Pourquoi rougir, dit un céleste oiseau.

§ XXXI du livre :

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain.

Manuscrit :

Ils *contemplent* Harold *comme* un
être plus qu'humain.

Enfin, le dernier vers du livre est celui-ci :

Mais taisons-nous ! la tombe est le sceau du mystère !

Le manuscrit :

La pierre de la tombe est le sceau du mystère.

Comme la plupart des manuscrits de Lamartine, celui de *Childe-Harold* contient quelques notes d'ordre purement domestique. On lit, par exemple, sur la couverture intérieure :

Hyver 1825.
Tout payé l'arriéré à maman, le 20 décembre 1825
Donné le même jour pour moi et ménage, 500 fr.

LAMARTINE.

1. Voir la *Correspondance de Lamartine*, t. II, pp. 299-305.

2. *Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 305.

C'était, certes, un beau résultat ; ce chiffre fut encore dépassé par le *Chant du Sacre*. Malgré le dédain que Lamartine affichait pour lui, ce poème atteignit en quelques jours au chiffre énorme de vingt mille exemplaires vendus. Il est vrai que le scandale était pour une bonne moitié dans ce débit.

Lamartine appelait ce *Chant du Sacre* son Poème de Fontenoy. On sait que Voltaire déclarait avoir travaillé, cette fois, « moins en poète qu'en bon citoyen». Lamartine, lui, n'avait travaillé « ni pour gloire, ni pour argent, par pure conscience royaliste et pour témoigner sa reconnaissance au roi ». Mais il avait à peine fini l'ouvrage qu'il s'en montrait dégoûté. C'était, pour lui, « l'horreur des horreurs poétiques », quelque chose comme du Baour-Lormian. « Et dire, s'écriait-il, que les libraires gagneront cinquante mille francs avec ce rogaton dont j'ai eu cent louis et la honte ! »

La honte, non, mais des ennuis qu'avec un peu plus de jugement il aurait pu s'épargner.

Le *Chant du Sacre* ne devait paraître qu'après le couronnement de Charles X, — fixé au 29 mai 1825. — Urbain Canel, pressé de rentrer dans ses débours, le mit en vente huit jours avant.

Naturellement, les premiers exemplaires furent pour les Tuileries[1] et le Palais-Royal. On ne sait pas quelle fut l'impression de Charles X, mais on connaît celle du duc d'Orléans : exaspéré[2], il courut se plaindre au roi, *co' fiocchi*, des insultes que Lamartine lui adressait[3]. Et quelles étaient ces insultes ? Quatre vers que le poète mettait dans la bouche du roi. J'ouvre la brochure et je lis, page 19 :

LE ROI.

D'ORLÉANS !

Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère :
Le fils a racheté les armes de son père !
Et, comme les rejets d'un arbre encore fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc.

« Les armes de son père » ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

1. Le roi en fit prendre, pour son compte, trois mille exemplaires.
2. Voir les *Lettres à Lamartine*. — Lettre du président Henrion de Pansey.
3. *Ibid.*, p, 304.

— Cela veut dire que Lamartine et son éditeur, cédant aux injonctions du roi, avaient fait un carton pour remplacer par un autre le mot qui avait excité la colère du duc d'Orléans... Et ce mot, c'était « crimes », ni plus ni moins. Lamartine avait d'abord écrit : « *l'iniquité du* père » ; — le manuscrit est là qui en témoigne ; — il avait imprimé ensuite : « les crimes de son père ». Le mot, il faut en convenir, était dur. Aussi Louis-Philippe ne pardonna-t-il jamais l'injure faite au duc d'Orléans. Au mois de février 1843, à la suite d'un discours retentissant prononcé par le poète à la Chambre des députés, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier :

Le roi, en apprenant ce discours qui attaque si fort son immuable pensée depuis treize ans, s'est exhalé, paraît-il, contre Lamartine en un torrent de b... et de f... qui n'étaient pas piqués des vers (des torrents piqués ! mais c'est égal) ; en un mot, il a juré comme un templier : « Je savais bien que ce b... était un pitoyable poète, mais je ne savais pas qu'il eût encore !... » Il a contre lui un vers à cœur dans le *Chant du Sacre*[1]...

Quelques années plus tard, Lamartine, qui se consolait en 1825 de l'embarras donné à Charles X en disant qu'une sanglante satire ne lui eût pas fait plus d'amis, se serait consolé de la boutade de Louis-Philippe en pensant qu'il avait contribué fortement à le renverser du trône. Mais l'éditeur du *Chant du Sacre* ne dut pas se consoler aussi facilement du préjudice que lui causa ce carton : le premier tirage avait été enlevé en quelques jours; le second lui resta pour compte, si bien qu'en 1827, — d'après une note manuscrite de Villenave, père de madame Mélanie Waldor, jointe à l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Y^{e} 25304 *bis*), — il fut soldé à vil prix et acheté par des épiciers, notamment par Gennequin, rue de la Harpe.

« *L'iniquité du* père », n'est pas la seule variante curieuse qu'offre le manuscrit de cet ouvrage [2].

1. *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec monsieur et madame Juste Olivier.*

2. Il forme un volume de dix-huit feuillets écrits à l'encre. C'est un petit album à dessin, cartonné vert, qui fut acheté Au Coq Honoré, 7, rue du Coq-Saint-Honoré, à Paris. Ce manuscrit est incomplet : il s'arrête à la page 26 du livre, c'est-à-dire après la prière du roi.

Dès le début, page 6 de la brochure, on lit :

L'autel est ombragé d'armes et d'étendards ;
Ceux que la Palestine a vus sur ses remparts,
Ceux conquis par Philippe aux plaines de Bouvines,
Et ceux qui d'Orléans sauvèrent les ruines,
Ce panache d'Yvri que fit flotter un roi !

Le manuscrit porte :

L'autel est ombragé *de lambeaux* d'étendards
Et ceux qu'ont déchirés les lances de Bouvines
Celui qui d'Orléans *protégea* les ruines
Ce panache d'Yvry *qu'éleva le Bon Roi*
qu'aux champs d'Yvry

Mais les principales variantes émaillent le dialogue du roi et de l'archevêque, — lequel, dans le manuscrit, est dénommé « le Pontife ».

Exemples :

Page 13 de la brochure :

REGGIO ! Ce nom, à son aurore,
Du saint vernis des temps n'est pas couvert encore ;
Mais ses titres d'honneur sont partout déroulés !

on lit dans le manuscrit :

OUDINOT ! Ce nom à son aurore,
Du saint vernis des temps n'est pas couvert encore ;
Où sont ses écussons ? Ses titres ? Montre-les.

Page 18, — à propos de Chateaubriand :

Et ce preux chevalier qui sur l'écu d'airain,
Porte au milieu des lys la croix du pèlerin,
Et dont l'œil rayonnant de gloire et de génie,
Contemple du passé la pompe rajeunie ?

Dans le manuscrit :

Et ce preux chevalier qui *son glaive à la main*
Porte *une croix d'azur sur un écu d'airain,*
Et *d'un regard brillant* de gloire et de génie
Contemple...

Page 19 :

Et pour briser naguère une force usurpée,
La plume entre ses mains nous valut une épée !

Dans le manuscrit :

Et pour briser *le joug* d'une force usurpée
Son nom vaut une armée et sa plume une épée.

Arrivons à la prière du roi. La deuxième strophe du manuscrit n'a pas été imprimée. La voici :

Je ne suis qu'un ver de terre,
Un insecte pétri de fange et de misère
Foulé sous les pas de la mort!
Insecte couronné que son éclat consume.
Ah! j'ai trop épuisé la coupe d'amertume
Pour adorer l'orgueil du sort.

Page 23 :

N'ai-je pas vu ce diadème,
Par le glaive arraché de la tête suprême,
Rouler dans la poussière aux pieds des factions?

Dans le manuscrit :

N'ai-je pas vu ce diadème
Par le glaive arraché
(au crayon) avec la tête *même*
Rouler *comme une boule* aux pieds des factions.

Page 25 :

Être ici-bas ton ombre? ô mon Dieu! viens toi-même
Tenir le sceptre dans ma main!

Dans le manuscrit :

Être *un dieu sur la terre! oh!* mon Dieu, viens toi-même
Porter ce sceptre *par* ma main.

Page 26 :

Que mes fastes heureux n'aient qu'une seule page,
Que la borne posée à mon noble héritage
Passe immobile à l'avenir!

Dans le manuscrit :

Que mes fastes heureux n'aient qu'une seule page,
Et *lèguent du passé l'immortel* héritage
Aux promesses de l'avenir!

Même page, dernière strophe de la prière :

De ma race, auguste patronne,

. . . . . .

Étoile du bonheur, sois l'astre de la France,
Et conserve à jamais ta bénigne influence
Aux premiers soldats de ton fils!

Dans le manuscrit :

Et toi Vierge! Reine et Patronne,

. . . . . .

Étoile du bonheur, sois *celle* de la France
Et *protège* à jamais *de* ta *douce* influence
Les premiers soldats de ton fils.

La plupart de ces variantes prouvent assez clairement que, n'en déplaise à Sainte-Beuve, Lamartine savait se corriger.

III

LES « HARMONIES »

Les manuscrits des *Harmonies*, qui sont à la Bibliothèque nationale, forment trois albums, — achetés, comme ceux des *Méditations*, chez Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, 7.

Le 1er, relié en maroquin vert, renferme, entre autres choses, le brouillon de la lettre écrite par Lamartine au colonel Pepe, qui l'avait provoqué en duel pour quelques vers malsonnants à l'adresse de l'Italie.

Le 2e, en maroquin rouge, renferme la première version de la *Vision* 10e, le *Chevalier* (chant 3e), *Jéhova ou l'Idée de Dieu*, et *le Chêne*, qui y fait suite.

Le 3e, en maroquin vert, contient la *Source dans les bois*, la suite de *Jéhova*, l'*Hymne de la mort*, l'*Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe*, *l'Abbaye de Vallombreuse*, l'*Hymne au Christ*, la *Retraite* (en réponse au *Rêve* de Victor Hugo).

Presque toutes ces poésies offrent des vers qui furent modifiés ou supprimés à l'impression. De celles-ci, — l'une des plus charmantes, — la *Source dans les bois*, Lamartine a supprimé cette stance, qui venait après la 24e de l'album :

Alors une main attentive
Rassemble, au lieu de diviser,
Et trace dans la roche vive
La route que tu dois creuser.

Il en a, par contre, ajouté trois à celle qui finit par le vers :

Reçois ces larmes pour encens!

Dans l'*Hymne du Christ*, après la strophe 15, le manuscrit en a deux qui ne sont pas dans le livre :

Ta loi pour l'homme même est une autre nature.
Ceux même à qui ton nom, ô Christ, est une injure,
Remplis à insu de ta seule clarté,
Ne pèsent qu'à ton poids la vie et l'imposture,
Ne mesurent qu'à ta mesure
La justice et la vérité.

Le jour dont ta parole inonde leur paupière,
Ne leur sert qu'à chercher des taches dans ta foi,
Et, de l'aveuglement double et fatal exemple,
Éteignant le flambeau d'où le jour est venu,
Avec les pierres de ton temple
Ils lapident le Dieu qu'ils n'ont pas reconnu.

Tu règnes sur la vie entière,
Tu prends l'homme avant le berceau;
A peine a-t-il vu la lumière,
Tu marques son front de ton sceau;
Dès la mamelle de la femme
Ta parole, lait de son âme,
Est notre premier entretien,
Et ton joug sublime et sévère
Du doux souvenir de sa mère
S'adoucit au cœur du chrétien.

Dans la *Retraite*, après la strophe 7e, qui se termine ainsi :

Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût...

venaient ces deux strophes :

Pourtant de ce qui leurre
Notre espoir et nos soins
La tienne est la meilleure
Qui plus longtemps demeure
Et nous trompe le moins.

Fuis *donc l'indigne foule*
Où chaque passion
Comme la fourmi roule
Jusqu'à ce que s'écoule
L'œuf de l'ambition.

Il les a remplacées par celles-ci, qui valent infiniment mieux :

Plus, hélas! sur la terre
L'homme compte de jours,
Plus la route est sévère,
Et plus le cœur resserre
Sa vie et ses amours.

Fuis ces champs de bataille
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant.

Comme pour les *Méditations*, le meilleur moyen de donner une date certaine à celles des *Harmonies* qui n'en ont pas dans le manuscrit, c'est de consulter la *Correspondance* du poète. La plupart des *Commentaires* dont il les a enrichies sont, en effet, sujets à caution.

Ainsi, l'*Hymne de la nuit* et l'*Hymne du matin* — qui, dans les *Commentaires*, sont datés de « Livourne, 1824 » — portent, dans le manuscrit donné à M. Charles Alexandre, la date de « Florence, 1826 ».

L'*Hymne du soir*, qui n'est pas daté dans le *Commentaire*, l'est dans le manuscrit, de « Florence, 27 mars 1826 ».

La *Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes* — qui, dans le *Commentaire*, porte la date de 1824 — fut composée durant l'été de 1826, d'après la lettre écrite par Lamartine à Virieu, le 1er août de cette année :

... A propos de pensée, en longeant la côte de Gênes, j'ai fait une *Harmonie sacrée*, intitulée *Poésie*[1].

Une Larme ou Consolation, qui ne porte aucune date, doit être de 1827, si l'on s'en tient à ce passage d'une lettre écrite de Florence par Lamartine à Virieu, le 18 janvier 1827 :

... Je pense aussi souvent à cette pauvre madame Yéménitz (l'amie de Lamennais). Je lui enverrai quelque *Harmonie* consolatrice quand elle sera déjà consolée par le temps et par la main divine[2].

1. *Correspondance*, t. II, p. 342.
2. *Ibid.*, t. III, p. 3.

La *Perte de l'Anio*, qui n'est pas datée, est de janvier 1827. Lamartine écrivait encore, de Florence, à Virieu :

Voici deux cents vers qui me semblent bons sur l'événement qui vient de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles. C'était une heureuse occasion pour moi de faire quelques vers flatteurs en réparation à l'Italie qui me traite complètement bien à présent [1].

Et, le 13 février de la même année :

Je suis confondu que tu ne trouves pas mes vers sur Tivoli à ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel je voudrais lutter avec lord Byron : *Italie, Italie!*, etc. ; mais on se trompe sur soi-même [2].

Milly ou la Terre natale est de la même époque. Le 1er février 1827, Lamartine écrivait de Florence à son ami :

Ah ! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,

Voilà ce que je disais l'autre jour en pensant à Saint-Point et à Milly.

Désir ne fut pas composé à Florence, en 1828, comme Lamartine le dit dans le *Commentaire* de cette pièce, mais en 1827, comme le prouve une lettre écrite par lui, le 1er juillet de cette année :

Tu peux faire voir à l'abbé de Lamennais le *Désir*, mais franchement j'aimerais mieux non, car je ne trouve tout cela guère bon [3].

L'Infini dans les cieux, qui n'est pas daté dans le *Commentaire*, est de juin 1828 et fut composé à Casciano. C'est de là que Lamartine écrivait à Virieu, le 12 juin 1828 :

Je t'enverrai ces jours-ci une *Harmonie* que j'écris, intitulée *l'Infini* ou *Que ta volonté soit faite* [4].

L'*Hymne au Christ*, dédié à Manzoni, est d'avril 1829 et fut composé à Mâcon :

1. *Correspondance*, t. III, p, 2.
2. *Ibid.*, t. III, p. 8.
3. *Ibid.*, t. III, p. 37.
4. *Ibid.*, t. III. p. 98.

Je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale *Harmonie poétique* intitulée : *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. C'est le pendant ou contre-pendant de l'*Épître à Uranie*, de Voltaire, mais c'est vu d'un autre point de vue. C'est écrit avec foi et amour [1].

Cette *Harmonie* avait alors 350 vers. Elle en avait tout près de 400 lorsqu'elle fut imprimée.

Les *Novissima verba* — qui, à l'origine, devaient s'appeler *Job* — ne sont pas du 3 novembre 1829, quoi qu'en dise Lamartine dans son *Commentaire*, mais du mois d'octobre précédent. Il écrivait, en effet, de Monculot, le 19 octobre 1829, à Aimé Martin :

..... Je voudrais vous voir arriver. Je vous lirais un petit morceau de six cents vers que je viens de faire pour me venger de l'Académie, si elle me refuse. Cela s'appelle *Job*.

L'Académie ne le refusa pas; mais comme, un mois après, il perdit sa mère, on aurait pu croire que la douleur lui avait inspiré cette admirable pièce, à laquelle il avait donné le sous-titre : *Où mon âme est triste jusqu'à la mort*.

Les *Harmonies* furent donc écrites de 1824 à 1829, — sauf une seule pièce, l'*Invocation*, qui est de 1822. — Lamartine, à cette époque, habitait l'Italie; il éprouvait, de temps à autre, une lassitude, un dégoût, un découragement, qui se trahissaient par de longs intervalles de silence. En novembre 1826, il écrivait :

Je ne fais plus d'*Harmonies*, parce que je me couche à une heure du matin assez régulièrement. J'attends le printemps.

Et, le 24 mars 1827, il mandait encore à Virieu :

..... J'ai mis dans un sac tous les vers achevés, commencés, interrompus, depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je n'en veux plus entendre parler de *trois ou quatre ans*. Ma verve lyrique est épuisée; depuis trois mois je n'ai pas aligné un vers; ma verve épique me reprend depuis quelques jours. Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants, cet été, à Livourne. Dieu le sait... [2]

1. *Correspondance*, t. III, p. 144. — Lettre à Virieu du 23 avril 1829.

2. *Ibid.*, t. III, p. 17.

Et, en effet, au mois de mai 1827, il se remit au poème sans fin des *Visions*.

Mais les *Harmonies* ne tardèrent pas à le reprendre, et l'accueil triomphal que reçurent, au mois d'octobre 1828, l'*Hymne du matin* et la *Perte de l'Anio*, chez madame Sophie Gay, chez Victor Hugo et puis à la Sorbonne, — où Villemain les lut à son jeune auditoire, — lui fit retrouver sa belle verve lyrique.

Dix-huit mois après, elles parurent à la librairie Gosselin, qui en vendit cinq éditions en trois mois.

Cependant Lamartine ne se laissait pas griser par les éloges. Sachant que le grand maître de la renommée est le temps, il s'en rapportait à lui pour opérer, dans son œuvre, le triage du bon et du mauvais et faisait lui-même la part du feu en recommandant à son ami Virieu de ne pas retenir plus de quinze *Harmonies* sur cinquante. — « Ces choses-là, concluait-il, doivent être lues comme des *Heures*, par heures... ».

On ne pouvait être plus judicieux ni mieux dire.

LÉON SÉCHÉ

DÉBUTS DE SOLDAT[1]

LA GUERRE CARLISTE

I

Dans les années qui suivirent la guerre de 1870, la France semblait s'être jetée en pleine réaction cléricale. Alors que sous l'Empire, en Franche-Comté du moins, les bourgeois appelaient bonnement « curé » le desservant du village où ils étaient propriétaires, depuis, ils adoptaient l'expression respectueuse de « Monsieur le curé ». On s'habituait à placer les prêtres, même les jeunes, à la place d'honneur, très cérémonieusement, au lieu du bout de table où ils voisinaient jadis avec le parent pauvre, la demoiselle de compagnie et les enfants. Maintenant, le bon ton commandait de leur demander avant le potage un *Benedicite*.

Autrefois, les fonctionnaires ne fréquentaient qu'exceptionnellement les églises, au 15 août généralement, en tenue et convoqués en corps. Après l'année terrible, nombre d'entre eux se rendaient chaque dimanche, bien en vue, à la messe de onze heures, la messe du beau monde, celle à laquelle assistait le préfet; il arriva même que les plus zélés apparurent à la grand'messe, les mains chargées de gros missels. A la même époque, au grand scandale des femmes âgées qui, en leur temps, n'étaient point si engouées de soutane, on voyait

1. Voir la *Revue* du 1er Octobre.

déjà des dames saluer les prêtres les premières. Dans les salons où ceux-ci, quoique lourdauds de campagne, trouvaient un accueil empressé, femmes et jeunes filles s'effaçaient humblement devant eux. Mais ceci n'était encore de mode que pour la noblesse, la bourgeoisie riche, les hauts fonctionnaires. Or, ce n'était pas dans ce milieu que se recrutaient les élèves de notre lycée; mes condisciples étaient fils d'employés, de commerçants, de médecins de bourgades, de notaires ou de paysans aisés. Mais, pour la préparation aux grandes écoles, les gens un peu plus riches envoyaient leur enfants à Sainte-Barbe et dans les lycées de Paris. L'école de la rue des Postes et les Dominicains d'Arcueil n'avaient une vogue relative que dans cette société dont les sentiments politiques et religieux s'étaient immuablement figés en 1830. Le collège Stanislas nous était à peine connu de nom. Je fus envoyé à Sainte-Barbe.

J'avais dix-sept ans; j'étais en état de me présenter à Saint-Cyr avec quelque espoir de succès. Mais une nouvelle réglementation recula d'un an la limite inférieure d'entrée à l'École spéciale militaire. J'étais ainsi ajourné à l'année suivante. Les conséquences de cette mesure ont été sans doute insignifiantes pour la plupart des candidats; on était rarement prêt à affronter d'aussi bonne heure ces examens. Elles furent pour moi d'une importance capitale. Selon toute apparence, mon existence en a été modifiée de fond en comble. Sans cette nouveauté, j'aurais fourni, comme tant d'autres, une carrière dans la cavalerie où tous mes goûts me portaient. Dans la vie unie et monotone de garnison, je n'aurais certainement pas trouvé les occasions qui m'ont permis d'écrire cette vie d'aventures.

J'étais un grand garçon, souple et mince, exercé dans tous les sports, allant la tête au vent, le nez très long et provocateur. Sûr de mon œil, de mon bras et de mon jarret, par suite très suffisant, je me croyais vraiment maître de ma destinée; je ne pensais pas qu'il y eût homme au monde pour me faire baisser le regard. Il me semblait que j'étais solidement armé pour faire mon chemin dans le métier des armes.

La demi-liberté dont je jouissais à Baldais, — l'annexe de Sainte-Barbe où chacun de nous possédait, avec une chambre, le

droit de sortir enville aux heures libres, — cette demi-liberté m'avait tout d'abord enchanté pour elle-même. Mais, bientôt, elle m'avait donné le goût de l'indépendance. Très vite, je jugeai tyrannique l'obligation des repas en commun, des heures de rentrée. Je me croyais déjà un homme; on eût pu, pensais-je, m'accorder crédit sur parole. Entièrement libre, il me semblait que j'eusse mieux travaillé.

Mon père eut la faiblesse de croire à mes promesses. Mon séjour à Sainte-Barbe lui coûtait fort cher; ses ressources étaient modestes. Je l'assurai qu'avec une somme bien moindre je vivrais en étudiant studieux, suffisamment pourvu, très heureux de son sort. Un beau matin je quittai donc l'école pour m'installer dans une chambre garnie de la rue de la Vieille-Estrapade. Mon plan d'études était double. Je voulais, tout en m'entretenant sur les matières de l'examen de Saint-Cyr, prendre à l'École de Droit les premières inscriptions: je pousserais jusqu'à la licence lorsque je serais sous-lieutenant. On n'a pas impunément derrière soi cinq ou six générations de gens de loi et de chicane. Je tenais beaucoup à cumuler, avec le grade d'officier, le titre d'avocat.

Je devais suivre, en qualité d'externe, les cours du lycée Saint-Louis, dont la préparation à Saint-Cyr était alors renommée. J'allai une fois à ce cours. Il m'échut, ce jour-là, une note quelconque pour la leçon sur laquelle le professeur m'interrogea. A l'expiration du trimestre, sur mon bulletin, cette note était scrupuleusement reproduite; en regard, à la colonne *Observations* : « Devra suivre plus régulièrement la classe s'il veut s'assurer quelque chance de succès. » Au trimestre suivant, l'administration du lycée fit comme moi : elle ne donna plus signe de vie; j'avais négligé de renouveler le payement des frais d'études. C'est ainsi qu'à Paris, le lycée et moi, nous fîmes courte et facile connaissance. La Faculté, elle aussi, me fut clémente. Mes inscriptions réglées, elle ne s'inquiéta plus de ma personne; je la payai de retour par une indifférence égale.

Les livres scolaires et les bouquins de droit s'entassaient sur le large guéridon qui meublait la petite pièce que j'occupais au rez-de-chaussée d'une vieille et tranquille maison. Mon logement ouvrait sur une cour à laquelle la porte cochère,

toujours béante, donnait une apparence d'accueillante hospitalité. Aussi, ma chambre ne désemplissait pas. Mes amis s'y donnaient rendez-vous, et aussi leurs amies, gamines du voisinage échappées de l'atelier, qui remplissaient la demeure de leur tapage et de leurs éclats de rire. Comment travailler dans un pareil tohu-bohu?

En ce printemps de 1875, les journaux étaient remplis des événements qui agitaient l'Espagne. Le guerre carliste battait son plein. Les succès récents des Carlistes avaient exalté les espoirs de tous ceux qui, en Europe, considéraient le triomphe de don Carlos comme le prélude d'un retour des nations vers la foi et vers les institutions de droit divin. En France, le parti légitimiste était puissant et remuant. Tout le monde avait encore en l'esprit les angoisses et les hontes de la guerre néfaste et les désordres de la Commune. Beaucoup pensaient que, seul, un régime fortifié du souvenir de siècles de gloire et de grandeur pourrait reconstruire un édifice solide sur les ruines matérielles et morales au milieu desquelles l'Empire avait sombré. Plusieurs de mes camarades appartenaient à des familles où ces sentiments étaient profonds; ils en étaient imbus, ils les répandaient inconsciemment autour d'eux. Chez cette jeunesse exaltée par les grands et terribles événements de la veille, les convulsions qui agitaient l'Espagne étaient un objet de fréquentes conversations. Après les révoltes communistes et les massacres de Valence et de Carthagène, la réaction des Provinces du nord leur semblait comme un exemple pour la France. Ils attendaient avec anxiété le résultat final, certain : l'entrée de don Carlos à Madrid, derrière le drapeau fleurdelisé. Ce serait là un présage, peut-être un commencement. Des quêtes fructueuses, des fêtes et, sous le voile commode de la charité, une propagande active remplissaient les caisses des armées de don Carlos. Tout ce mouvement entretenait aussi en France les espérances légitimistes.

Mon imagination, abandonnée à ses caprices dans de trop longs loisirs, me représentait souvent les chevauchées héroïques que je pouvais entreprendre dans le pays du Cid Campeador. Mes instincts guerriers se réveillaient plus ardents à la lecture des hauts faits que l'*Univers* et la *Gazette de France* attribuaient aux bandes carlistes. Je me voyais à la tête de

quelques hardis compagnons, enlevant, dans un coup de main vigoureux, un cantonnement tout entier. Le sang me battait aux artères lorsque je m'imaginais lancé à fond de train, dévalant les coteaux, sur quelque détachement dont je crevais le flanc dans une bourrasque de fer, de feu et de poussière ; mes hommes et moi, nous le disloquions, nous le rejetions dans la plaine au milieu des cris, des vociférations, des gémissements, tandis que les sabres, du tranchant et de la pointe, accomplissaient leur œuvre parmi les chevaux cabrés.

Ces spectacles de guerre, ces scènes de bataille, me harcelaient. Dans la rue, il m'arrivait de continuer mes rêves au point de me heurter aux passants. Un duel augmenta cette surexcitation maladive. Il me fallait, coûte que coûte, partir en ce pays d'héroïsme, pour chercher à y tailler ma part de gloire. Je m'en ouvris à plusieurs de mes amis, et je leur demandai de m'accompagner. Quelques-uns acceptèrent tout d'abord. Mais, au dernier moment, le cœur leur manqua ; car il fallait quitter bien-être, famille, pays pour des aventures incertaines et dangereuses. Tous bien bâtis, alertes, rompus aux exercices du corps, excellents au maniement de l'épée, bons cavaliers, quelle brillante escouade ils eussent fait ! Resté seul, se posait pour moi un problème difficile. Comment arriver à prendre rang dans l'armée carliste d'une façon honorable, digne du mérite que je m'attribuais ?

Louis Veuillot faisait alors, en faveur de don Carlos, une campagne endiablée. Je pensai qu'il devait être en relations avec les hauts personnages du parti. Hardiment, sans le connaître, je me présentai dans son cabinet pour lui exposer mon ardent désir. Avec la naïveté et la confiance particulières aux tout jeunes gens, je ne m'étais muni d'aucune référence, d'aucune pièce qui seulement indiquât qui vraiment j'étais.

Dès l'énoncé de ma demande de recommandation pour l'état-major carliste, Veuillot quitta le ton bourru et l'attitude peu encourageante que lui ont connus ses contemporains. Se retournant avec peine dans le lourd fauteuil où il était enfoui, il me considéra un instant ; puis, sans me questionner autrement, il se mit à écrire. Un peu interloqué par cette inspection, gêné par ce silence, je regardais les moulures en stuc blanc qui ornaient le haut plafond de la pièce aux élégantes

boiseries Louis XV. Un jour gris tombait des fenêtres à travers les croisillons des petits carreaux encadrés d'une jolie moulure de chêne. Ma vie entière était suspendue à la décision qu'allait prendre ce petit homme chafouin que je ne connaissais pas, qui ignorait tout de moi, auquel je venais me livrer pieds et poings liés, moi et aussi ma famille et tous les miens qui allaient recevoir le contre-coup de la volonté de cet étranger.

Si, ému de la gravité que devait avoir pour un adolescent une semblable détermination, il m'eût parlé de mes parents, de leur acquiescement improbable à un acte si grave, des suites irréparables qu'il pouvait avoir, peut-être mon courage se serait-il amolli et aurais-je renoncé à cette folle équipée. Mais Veuillot, comme tous les sectaires, ne voyait que le but. Que lui importait le sort d'un enfant inconnu, si ce sort, fût-il tragique, contribuait, même pour une part infime, au succès de la bonne cause? Il m'avait assez longuement toisé ; il était connaisseur en hommes. Il avait dû trouver, dans mon regard, dans mon attitude, quelques qualités de hardiesse et d'entrain qui pouvaient être employées utilement. Cela lui avait suffi.

La lettre qu'il me tendit ouverte était adressée à M. le comte d'Al..., représentant de don Carlos à Paris. Il me recommandait chaudement à ce personnage. Il lui donnait l'assurance qu'après quelque dressage comme cadet, je ferais un excellent officier de cavalerie. Je n'aurais pas osé espérer si complet appui. Aussi, après de vifs remerciements empreints d'une véritable gratitude, fou de joie, je sautai dans une voiture et je me fis conduire, le cœur dilaté d'espérance, chez le comte d'Al..., rue Blanche.

La demeure de ce représentant du prétendant espagnol était un hôtel de bonne mine, très simple d'aspect, dont rien au dehors n'annonçait l'importance politique.

Au coup de gong du portier, un valet m'introduisit, par une enfilade de salons, dans un vaste cabinet de travail qu'ornait un portrait en pied de don Carlos. L'homme était vivant : coiffé du béret rouge, revêtu d'un uniforme bleu orné de passementeries d'argent, il s'appuyait sur une large épée, plus semblable à celle d'un reître qu'à l'arme de parade d'un souverain. J'avais maintes fois admiré dans les devantures ses

photographies à la mode ; aucune ne m'avait donné l'impression de vérité, de vie ardente, de vigueur brutale qui rayonnait de ce tableau. Très grand, la tête petite, le teint mat, les cheveux et la barbe noirs, la physionomie éclairée par des yeux bruns splendides, les épaules larges d'où jaillissait un cou nerveux, la taille souple, quel magnifique capitaine d'hommes d'armes il eût fait au temps passé ! C'est ainsi que je comprenais le guerrier-gentilhomme. Aussi, mon enthousiasme, déjà très échauffé par la lettre de Veuillot, monta aux extrêmes tensions.

Pendant que je contemplais mon futur maître et seigneur, tel un paysan breton devant la madone, j'entendis un bruit de pas étouffé par le tapis de haute laine. Je me retournai vivement. J'étais en face du comte d'Al..., un homme maigre, brun, assez grand, avec une visible tristesse peinte sur ses traits heurtés. Après avoir lu la lettre de Veuillot, sans me demander de plus amples explications, il s'assit et se mit à rédiger lentement, d'une écriture posée, deux lettres qu'il me remit. L'une était adressée à M. le comte de B..., à Bayonne. La seconde portait la suscription suivante : *Exmo señor don Rafael Tristany, teniente-général, jefe d'Estado-Mayor de los ejercitos legitimos ; Quartel Real, Tolosa de la Reina.*

— Avec la première, m'expliqua le comte d'Al..., les moyens vous seront donnés pour passer la frontière et rejoindre le quartier royal à Tolosa de la Reina, en Guipuzcoa ; la seconde vous ouvrira le corps des cadets de la garde.

Tolosa de la Reina ! Guipuzcoa ! Cadets de la garde ! comme tous ces mots retentissaient sonores !

— Sa Majesté est en costume de ses cadets-gardes, ajouta le plénipotentiaire en voyant mon regard se tourner involontairement vers le portrait.

Et mon cœur exultait, car l'uniforme était vraiment brillant ; et puis, avec une large et bonne épée comme celle sur laquelle s'appuyait don Carlos, sans doute l'épée d'ordonnance de ce corps, quelles prouesses n'accomplirais-je pas ?

M. d'Al... était taciturne et évidemment d'une nature peu curieuse. Il avait cependant bien voulu me demander, en lisant mon nom sur la missive du rédacteur en chef de *l'Univers*, si je ne descendais pas d'un certain chevalier né à Los

Arcos, en Navarre, d'une famille originaire d'Andalousie. Ce seigneur, au XVIe siècle, se serait attaché à la fortune du cardinal de Granvelle et aurait suivi le grand chancelier dans les Pays-Bas, puis dans la Comté de Bourgogne. A tout hasard j'avais répondu que tel était, peut-être, mon aïeul.

Et voilà comment mon nom patronymique fut depuis lors, et jusqu'à mon retour en France, agrémenté de la particule qu'il y avait aussitôt ajoutée. De plus, au ministère de la guerre carliste, à Zumaya, lors de mon inscription sur les contrôles, une fantaisie de scribe qui estimait apparemment l'orthographe de ce nom erronée et non conforme à une bonne consonance castillane, en modifia une des lettres. C'est ainsi que, déguisé bon gré mal gré, mais trouvant plus d'avantages que d'inconvénients à cet habillement espagnol, je fus présenté et introduit dans l'armée carliste.

— Sa Majesté, me dit encore M. d'Al..., parle fort bien le français; pour son service particulier, point n'est besoin d'employer la langue castillane. Mais, dans le service général, il n'en est pas de même; l'usage de notre belle langue est indispensable. J'aime à croire que vous la possédez.

L'ayant rassuré sur ce point important qu'il ne sembla pas désireux de vérifier, je pris congé, radieux, m'assurant fréquemment que les deux lettres-talismans étaient toujours dans la poche intérieure de ma redingote.

C'était vrai que je parlais espagnol très couramment. Pourquoi? Je l'ignore, ou plutôt je crois que j'avais été porté vers cette étude par un goût naturel. Jamais je n'avais reçu de mes maîtres la moindre notion de la « langue des dieux ». Mon père l'ignorait, et, dans sa bibliothèque si copieusement garnie, on eût cherché en vain un ouvrage imprimé en castillan. Qui a vécu en Franche-Comté m'accordera volontiers qu'il ne s'y trouve aucun milieu où la connaissance et encore bien moins la pratique de cette langue soient en honneur. J'ai pu m'assurer, en feuilletant de vieilles chartes, que, pendant les siècles où cette province releva du Saint-Empire allemand, puis des rois d'Espagne, la seule langue qui y fût officiellement employée, était la française. Mais je savais que je descendais d'un brave homme de guerre surnommé l'Espaignol; les souvenirs d'Espagne, notés par plusieurs de mes

compatriotes qui, avant la domination française, y avaient cherché fortune, m'avaient intéressé à ce pays. Enfin, *Don Quichotte* avait été une de mes lectures favorites : j'avais très vivement désiré lire dans le texte original les aventures du chevalier de la Manche. Cela avait suffi pour que, quelques mots d'espagnol m'étant tombés sous les yeux et m'ayant plu par leur sonorité, je me misse à étudier cette langue. A mon arrivée à Paris, je la traduisais et je l'écrivais facilement ; la fréquentation, à Sainte-Barbe, de jeunes Espagnols, heureux de jaboter avec moi dans leur parler maternel, m'en avait donné un usage très suffisant.

Depuis mon entrevue avec le comte d'Al..., depuis que j'étais en possession des lettres qui recommandaient chaudement à la Cour du prétendant le *muy noble y muy leal señor* que j'étais devenu, rien au monde n'eût pu me faire revenir sur ma détermination de prendre du service dans l'armée carliste. Mes préparatifs de départ furent prompts. Il importait de ne pas s'encombrer de bagages, car, à n'en pas douter, je n'en aurais que faire dans la mêlée confuse où j'allais me jeter. Des chemises de flanelle, quelques menus objets de toilette, un costume de chasse élégant mais solide, pouvant à la rigueur passer pour un uniforme, des bottes en cuir de Russie très hautes, que mon bottier me donna comme inusables. Pour m'armer, je songeai un instant à emporter une magnifique épée que j'avais achetée à la salle des ventes. Elle avait dû, autrefois, battre le mollet de quelque mousquetaire; mais comment promener avec moi un tel engin sans attirer l'attention? J'y renonçai à regret. Mais j'enfouis une forte dague, au plus profond de ma valise, en compagnie d'un énorme revolver. Cet équipement tragi-comique donne l'idée que je me faisais de la guerre carliste, des hauts faits, des prouesses accomplies par les bandes de Vendéens espagnols, sans uniforme, sans discipline, sans organisation, mais animés d'une foi inébranlable et d'un courage à toute épreuve.

Un beau matin de mai 1875, je quittai Paris. Les camarades me mirent en wagon, les uns pleins d'admiration pour ma valeureuse détermination, d'autres espérant jusqu'au dernier moment me retenir, m'empêcher par quelque prétexte plausible de commettre l'insigne folie. Lorsque je fus seul dans

le wagon qui m'entraînait vers le sud, vers l'inconnu, je me pris à réfléchir. A dix-sept ans, les réflexions, même celles d'un garçon sérieux, ce que je n'étais pas, ne durent guère lorsqu'elles sont agrémentées de l'imprévu et du plaisir d'un voyage. Aussi, après avoir songé, un peu ému, à l'affliction de mes parents et à ma carrière compromise, je fus tiré de ces pensées tristes par la vue du magnifique panorama qui se déroulait derrière les glaces des portières. Tout de suite j'étais pris tout entier. Nous courions dans les plaines de la Loire. Les châteaux, les tours et les édifices moyenâgeux se succédaient rapidement, ranimant en moi toutes les ressouvenances des romans de cape et d'épée : glissant sur leurs ailes vers l'avenir, je me voyais un des heureux de la guerre victorieuse ; je faisais avec l'entourage de don Carlos une entrée triomphale dans Madrid pavoisé. Par mon épée, par mon seul mérite, je devenais un des hauts personnages de la Cour d'où je travaillais de mon mieux à abaisser les Pyrénées, au profit des intérêts communs de la France et de l'Espagne.

*
* *

Je rêvais encore ainsi lorsque je débarquai à Bayonne. Tout de suite, d'instinct, je m'y logeai à l'hôtel des Biscayes. Je ne pouvais mieux tomber. Un vrai nid de partisans. A cette époque, cette ville vivait beaucoup du carlisme. Elle en était en quelque sorte la capitale virtuelle, à coup sûr la base d'approvisionnement. Il y fonctionnait une « junta » chargée du recrutement, du ravitaillement, de la concentration de tous les moyens de guerre, argent, armement, uniformes et vivres. C'était ce comité qui ordonnait et organisait les colonnes qui, toutes les nuits, sous la conduite de contrebandiers hardis, franchissaient la frontière et les montagnes par des sentiers de chèvre, et déversaient en pays espagnol ballots de vêtements, caisses d'armes et de munitions, chevaux, mulets et même du canon. Le Gouvernement français faisait de son mieux pour gêner cette exportation spéciale qui entretenait la guerre; mais tout le pays basque en vivait depuis quatre ans. Par intérêt et aussi par sentiment, la population française du voisinage avait pris parti pour don Carlos.

Mon séjour à Bayonne fut très court; j'avais hâte de rejoindre l'armée. Ce séjour fut très agréable cependant. Les rues fourmillaient d'émigrés espagnols : beaucoup de gens du peuple, pittoresquement accoutrés. Les Basques du pays, dans leurs vêtements noirs écourtés, leurs femmes, coiffées d'un joli bonnet garni de rubans éclatants, complétaient l'étrangeté qu'avait pour moi cette foule bariolée. Jamais, jusqu'alors, je n'avais quitté les régions de l'Est et du Centre. Cette gaieté de couleurs, cette exubérance populaire m'enchantaient et me charmaient. A l'hôtel, nous étions servis par d'accortes filles coiffées du bonnet national. Une d'elles, la première à qui je m'adressai, m'indiqua sans hésiter la demeure du comte de B... Je me figurais ce représentant de don Carlos comme une sorte de paladin sur le retour, que l'âge et les infirmités confinaient dans un rôle représentatif, un Castillan, naturellement, avec son nom aux deux syllabes éclatantes comme un double coup d'escopette. Mais ce gentilhomme se trouvait être tout bonnement un gros brave homme, entre deux âges, à l'aspect de courtier cossu. Et c'était bien, en effet, un courtier en hommes, en chevaux, en vivres, comme en toute autre chose dont pouvait manquer l'armée carliste.

Dans une rapide conversation, il me mit au point. Il m'expliqua ce qu'était cette armée avec ses divisions, ses brigades, ses régiments, ses uniformes réguliers et son outillage. Je sus de lui que les jours de la guerre d'embuscades, l'époque des surprises et des aventures que j'avais rêvées, étaient passés. Il s'agissait tout bonnement d'une guerre régulièrement ordonnée et conduite. Il me détaillait comment il me ferait passer la frontière sans encombre, les moyens qui me faciliteraient le voyage jusqu'à Tolosa. Muni de mon laissez-passer, je devais me présenter à Béhobie, au nommé Goicochea, la première maison à gauche en entrant dans le village :

— Goicochea connaît tous les moyens de déjouer la plus étroite surveillance, et d'autres encore. Passé la frontière, vous ferez viser votre passeport par le commandant du premier poste carliste. A Andoain, point terminus de la voie ferrée sur Tolosa, le guide à qui Goicochea vous aura confié vous abandonnera à vous-même, car vous n'aurez plus qu'à prendre le train.

En témoignage de ma reconnaissance, puisque les exploits de *guerilleros* n'étaient plus de saison, je laissai à ce digne homme la dague damasquinée dont je m'étais pourvu à Paris. Après l'avoir soigneusement examinée, en vrai connaisseur, il daigna l'accepter. Il me remit en échange une lettre de recommandation pour son fils qui servait dans les gardes à cheval de don Carlos.

*
* *

A Hendaye, je cherchai dans la gare quelqu'un qui voulût bien, tout en se chargeant de ma valise, me conduire à Béhobie. Dans la cour, flânaient au soleil plusieurs gaillards trapus et bronzés, coiffés du béret basque; ils fumaient, indifférents en apparence au mouvement des voyageurs. Cependant, à chaque instant, quelques-uns de ceux-ci se dirigeaient vers eux; ils échangeaient de rapides paroles et partaient ensuite, généralement deux à deux. Pendant que j'observais ce manège et que je restais indécis, ma valise à la main, je fus abordé par une sorte de commissionnaire à la mine hardie. Il était vêtu d'une vareuse et chaussé d'espadrilles. Il me demanda si, par hasard, je ne désirais pas un guide pour faire une promenade aux environs.

— Certainement, répondis-je tout heureux. Je me rends à Béhobie et je vous serais obligé s'il vous était possible de m'y conduire.

— A Béhobie, avec plaisir, c'est tout près d'ici.

Et chargeant ma valise sur une épaule, il prit les devants d'un pas élastique. Bientôt nous étions seuls, sur la route. Il se rapprocha de moi.

— Vous allez sans doute chez le « padron » Goicochea? me dit-il.

— En effet. Le connaîtriez-vous?

— *Dios mio*! Si je le connais. Mais vous qui n'êtes pas du pays, comment savez-vous?...

— Je lui suis recommandé...

— Par le comte de B..., n'est-ce pas? *Basta*; on se comprend.

Puis, après un silence :

— Vous allez sans doute faire un petit tour dans la montagne, de l'autre côté de la frontière.

— Mon Dieu oui, je voudrais aller jusqu'à Tolosa.

— Tolosa! au quartier royal. Je vous conduirai volontiers jusqu'à Andoain. Nous arrangerons cela avec le padron Goicochea.

Puis, baissant la voix, il me dit en espagnol :

— *Quiere ser de voluntario en las filas legitimas?*

— *Si señor, es la unica causa de mi viaje*[1].

— J'en étais sûr!

Et, plein d'allégresse, après avoir allumé une nouvelle cigarette, il m'expliqua qu'il était d'Oyarzun, une petite ville située dans la montagne, où nous coucherions ce soir. Il avait servi pendant deux ans avec le señor padre Santa-Cruz. Puis, lorsque, sur les calomnies et les plaintes des méchantes gens, on avait licencié la *partida*, il avait accepté les offres de Goicochea, qui lui demandait de guider les voyageurs et les convois qui se rendaient en Guipuzcoa.

Nous cheminions le long de la Bidassoa. A droite s'élèvent les hauteurs de San-Martial qui formaient, entre l'Espagne et nous, un énorme écran vert. Un peu en arrière, la ville d'Irun à moitié ruinée. En avant, Béhobie et le pont international qui franchit la rivière et unit les deux pays. José Ibiturré, mon guide, avait assisté au combat d'Irun qui avait eu lieu en face de nous, au mois de novembre précédent. L'engagement avait commencé au pont même de Béhobie. Le 2 novembre, une vingtaine de carlistes avaient enlevé aux *guiris* (libéraux) les maisons qui commandent le passage. Le lendemain, un bataillon de miquelets les avait reprises, après une défense héroïque opposée par la poignée d'hommes qui les gardaient. Puis don Carlos était venu diriger en personne les opérations. On avait établi des batteries à San-Martial, sur ce sommet renflé qu'il me montrait du doigt, et aussi à la Herreria, contrefort qui commande Irun à courte distance. Alors, le bombardement du fort du Télégraphe, situé droit devant nous avait été ordonné. Le 5, l'ouvrage était désemparé et le 6, on

1. Vous voulez vous engager dans l'armée carliste? — Oui, monsieur; c'est le but de mon voyage.

devait donner l'assaut à la ville. Mais justement, ce jour-là, les batteries de San-Martial se turent. C'est à peine si elles répondaient aux coups de la canonnière qui était venue s'embosser dans la rivière et qui les contre-battait. Cependant, à El Parque, le point par où l'on pouvait enlever Irun presque sans coup férir, il n'y avait que quelques hommes.

— Ah ! disait José, si le señor padre Santa-Cruz avait été là ! Il n'en aurait fait qu'une bouchée ! Mais, au lieu d'attaquer, on tiraillait sans avancer, pendant que don Carlos chicanait avec son état-major et avec le général Ceballos sur ce qu'il convenait d'entreprendre... J'allai moi-même, continua-t-il, prévenir le roi qu'El Parque n'était pas défendu. L'aide de camp que j'avisai me répondit : *Bueno*, *bueno*, et me tourna le dos. Le lendemain, le général *guiris* Loma attaquait San-Martial ; les nôtres le repoussèrent. C'était le moment de marcher. Savez-vous ce qu'on fit, señor? Pendant la nuit, Ceballos, ce grand *cobarde*, faisait enlever les canons de San-Martial et de la Herreria, et il reculait avec tout son monde jusqu'à Vera, tandis que le Loma maudit entrait triomphant dans la place !

Mais ce qui indignait le plus le brave José, c'était que pareille honte eût là, pour témoins, des milliers de Français. Venus de tous les bourgs voisins, même de Bayonne, ils avaient assisté, comme au spectacle, à ces événements qui s'étaient déroulés sur l'amphithéâtre qu'étalaient en avant d'eux les derniers contreforts des Pyrénées.

— *Qué lastimá ! Dios de mi alma !* Si encore, avant de se retirer, Ceballos avait déchargé ses canons sur cette canaille qui venait ainsi faire gorge chaude des honnêtes chrétiens !

Moi, ce qui me frappait dans ce récit, c'était l'indécision dont les chefs carlistes avaient donné la preuve ; c'étaient les discussions sans fin et sans autre conclusion que le recul ou la défaite ; c'était, par contre, la vaillance inutile des troupes carlistes. Ignorant des choses de la guerre, les événements de 1870 que j'avais vécus m'avaient cependant appris que la volonté et la décision dans le commandement sont qualités primordiales, sans lesquelles nul succès n'est possible. Cette bataille d'Irun, contée par le menu, avec, sous les yeux, un tableau sur lequel les gestes abondants et le verbe imagé de

José Ibiturré en peignaient nettement les phases hésitantes, cette bataille me laissait un malaise indéfinissable, comme un regret vague de devenir moi-même acteur d'un drame si mal conduit. Mais, enfin, qu'étais-je en réalité venu chercher en Espagne? Des aventures de guerre, des émotions violentes ou tragiques. N'allais-je pas avoir les unes et les autres? Au fond, que m'importait le succès des armes carlistes, à moi, Français, destiné certainement à le rester! Alors, foin de tout regret. Vive la guerre pour la guerre!

Nous nous arrêtions à ce moment devant une petite maisonnette basse, soigneusement blanchie à la chaux, à l'entrée du village. Sur le banc de pierre maçonné au mur, un bonhomme courtaud, l'air madré, les joues pleines et colorées, estompées aux oreilles par de courts favoris grisonnants, nous regardait en jetant aux nuages les petits flocons de fumée de sa cigarette.

— *Ave Maria purissima!* disait mon guide.

— *Sin pecado concebida,* répondait l'homme en se découvrant au nom de la Vierge.

— *Padron,* voici un *caballero* qui vous est recommandé.

— *Bueno, bueno.*

Et indifférent, Goicochea, car c'était lui, se remettait à fumer, attendant que je lui dise l'objet de ma démarche. Je lui tendis la lettre du comte de B... Après l'avoir lue, toujours sans se déranger, Goicochea me demanda quand je désirais me mettre en route. Et, comme je lui disais que je partirais volontiers de suite:

— *Bueno, bueno,* fit-il encore.

Alors, s'adressant en basque à mon compagnon de route, il lui donna sans doute les ordres relatifs à notre voyage; j'entendais, répétés, les noms de Lastaola, d'Oyarzun et d'Andoain, qui en marquaient les principales étapes. Puis, revenant à moi, il ajouta en français, sobre de paroles inutiles:

— José est un homme de confiance. Il vous conduira à Andoain, où vous arriverez à l'heure du train de Tolosa.

José, lui, avait déjà tourné les talons, portant toujours ma valise sur l'épaule. Je remerciai le seigneur Goicochea et je rejoignis mon guide. Tout à côté s'ouvrait le pont de la Bidassoa. Sur la culée française, un soldat de la ligne faisait

les cent pas, de cet air ennuyé et gauche qui est commun à nos troupiers en faction. A l'autre extrémité, négligemment accoudé contre le garde-fou, le *roos*[1] incliné sur les yeux pour se garantir du soleil, le fusil appuyé auprès de lui contre la pierre, un fantassin espagnol de l'armée libérale fumait béatement une cigarette. Nous passâmes sans mot dire et sans saluer devant le factionnaire français. Devant le soldat *guiris*, « le pou », comme mon guide qualifiait irrévérencieusement tous les libéraux, José prit son air le plus aimable pour lui jeter un sonore :

— *Adios, chico, quidado que te canses!* « prends garde de te fatiguer! » Et il n'y mettait aucune ironie, car nous tenions avant tout à passer en paix à travers les lignes ennemies. Le jeune troupier le comprit du reste ainsi, car il répondit négligemment par un bienveillant :

— *Vayan con Dios!* « allez avec Dieu ! » Et il continua sa rêverie.

Au poste établi à la sortie du pont, le sergent nous demanda où nous allions. Une réponse vague de José et un cigare qu'il lui offrit, tout en le questionnant sur sa santé, le contentèrent amplement. Après cet échange de politesses, nous continuâmes à marcher quelques centaines de pas sur la route ; puis, derrière un mouvement de terrain qui nous dérobait à la vue, nous prîmes à gauche dans un chemin de terre. Tout de suite, on entrait dans un vallon assez profond, pour, bientôt après, escalader les pentes très raides du mont San-Martial. Il était midi lorsque nous atteignîmes le premier ouvrage carliste, Lastaola. C'était une sorte de tour de garde : juchée sur un ressaut, elle commandait les abords d'un col dont l'évasement, tapissé d'une verdure sombre, s'ouvrait très proche.

Mon guide était avantageusement connu de la garnison. Il me sembla même être dans les termes d'une étroite et respectueuse amitié avec le commandant du poste, un *alferez*[2] sur le retour, à l'air débonnaire, aux allures vulgairement bourgeoises. On nous fit fête. Comme nous avions grand' faim, le vieux sous-lieutenant fit apporter du vin et du fromage. Nous

1. Shako de l'armée espagnole.

2. Sous-lieutenant.

déjeunâmes de bon appétit. Le vin était épais et noir, il puait horriblement la peau de bouc; le fromage, rond comme un boulet de marbre, en avait la dureté. Je trouvai le tout excellent. Après les cigarettes et un entretien animé en basque entre José et nos hôtes, nous nous remîmes en marche.

— C'est un vieil ami, don Esteban Malastégui. Nous étions ensemble dans la *partida* du señor curé Santa-Cruz, où il était à la tête d'une *cuadrilla*. Lorsque notre vénérable chef dut quitter son commandement, don Esteban entra dans un bataillon de *tercios*; Sa Majesté l'a agréé comme *alferez*.

Au nom de Santa-Cruz, j'avais, dès la première fois, dressé l'oreille. J'avais lu souvent son nom dans nos journaux, mêlé aux récits d'invraisemblables prouesses qui alternaient avec des actes de cruauté inqualifiables; j'étais avide d'entendre parler de lui par un de ses compagnons d'armes. Nous ne devions arriver à Oyarzun qu'à la nuit noire; chemin faisant, José pouvait m'en dire long. Il ne se fit pas autrement prier, étant de tempérament communicatif, contrairement à son taciturne patron, le seigneur Goicochea. Voici ce que j'appris sur le fameux *cabecilla*.

Santa-Cruz est né à Eduayen, en Guipuzcoa. Il était curé d'Hernialde au commencement de la révolution de 1868. Ses relations avec les bandes carlistes le faisaient suspecter de la police; un mandat d'amener fut lancé contre lui. Il célébrait la messe lorsqu'un officier, accompagné d'un fort détachement, se présente pour l'arrêter. Santa-Cruz demande qu'on lui permette, avant de partir, de déjeuner au presbytère. C'est une petite maison isolée de toutes parts, entre la place de l'église et une route qui traverse une campagne dénudée. Cette faveur lui est accordée; des sentinelles sont placées à toutes les issues, la troupe est répartie autour de sa demeure. Une heure s'écoule. Personne ne donne signe de vie. Le capitaine s'inquiète, on appelle, on entre, on fouille la maison de fond en comble. Plus de curé. Sa sœur, vieille fille infirme, jure sur tous les saints du Paradis qu'elle n'a pas revu, depuis l'office, le señor curé, malgré que l'officier l'ait ramené lui-même jusqu'au seuil de la porte où l'on a immédiatement placé un factionnaire.

En avril 1872, Santa-Cruz entrait dans la bande du Recondo. Un beau jour, il s'égare et tombe au beau milieu des miquelets d'Urdampilleta. Ces miquelets étaient la contre-guérilla républicaine. D'autant plus haïs des carlistes qu'ils étaient du pays et par cela même infiniment plus dangereux aux partisans que les soldats de ligne, ils leur rendaient, à ceux-là, fusillade de prisonniers pour fusillade. De part et d'autre, on ne s'épargnait pas. Quant à Urdampilleta, il avait la réputation méritée de ne jamais faire grâce. Avec lui, on savait à quoi s'en tenir; tout de suite, *quatro tiros*, quatre balles dans la tête. L'affaire du curé Santa-Cruz était donc très claire. Mais Urdampilleta, avant de se débarrasser de lui, voulait lui soutirer des renseignements sur sa bande. Aussi, pour lui donner l'espoir de la vie sauve, il l'avait fait enfermer en tête à tête avec quelques victuailles, dans une chambre voisine, dont la seule issue donnait sur le local où il se tenait lui-même. Deux hommes en armes à la fenêtre. Lorsque le commandant des miquelets entra pour le questionner, le curé avait disparu, cette fois encore, sans qu'on pût trouver la moindre trace de son évasion.

Cela tenait du prodige ; le peuple en fit un miracle. Parmi les carlistes, peu de personnes doutaient que Dieu n'eût délégué à Santa-Cruz de prestigieux pouvoirs. Au mois de décembre 1872, après bien d'autres prouesses, il arrêtait un train aux portes mêmes de Saint-Sébastien. Après avoir tranquillement fait main basse sur tout ce qui avait une valeur, il disparaissait avec sa bande. On ne sut jamais de quel côté et comment il s'était retiré. Il paraissait à des moments si rapprochés sur des points du Guipuzcoa si éloignés, que de pareils déplacements devenaient incompréhensibles. Les détachements de miquelets, les colonnes volantes, lancées à sa poursuite le manquaient toujours. Lorsqu'on le croyait cerné et pris, il s'évanouissait comme une ombre, sans laisser derrière lui un homme ni un fusil.

José m'expliquait ce constant succès par l'entraînement de sa bande, par sa mobilité surprenante et par une connaissance merveilleuse de la montagne. Il me conta toute une série de coups de main vraiment incroyables, quoique réels. Mais il équivoquait très savamment, si j'insistais sur le sort

des prisonniers ; il devait avoir, avec le placide *alferez* de Lastaola, une terrible liste d'assassinats à son actif, si l'on en jugeait par le nombre de soldats libéraux qui, surpris et obligés de se rendre, avaient disparu sans qu'on entendît jamais plus parler d'eux.

Depuis, j'ai fait connaissance, dans un de mes cantonnements en Guipuzcoa, avec le beau-frère d'une femme que Santa-Cruz fit fusiller ainsi que son mari, parce qu'ayant eu à loger un détachement ennemi, ils avaient satisfait aux réquisitions. Ce paysan m'a montré, à l'appui de son récit, un exemplaire du journal le *Pensamiento español* où le curé, dans une longue lettre, explique et glorifie cet acte de sauvagerie. Quelque sévérité n'était-elle pas indispensable, demandait-il, devant de si capitales fautes? Ces fautes capitales, José m'en avait entretenu. Il m'avait raconté comment, non loin du chemin que nous suivions, le vieux Ramon et ses deux plus jeunes fils, des adolescents de seize à dix-huit ans, avaient été massacrés dans leur *caserio* et celui-ci brûlé, quoique les deux autres fils du fermier fussent volontaires dans l'armée carliste. Leur crime était de n'avoir pu fournir du vin aux hommes du *cabecilla*, alors que plusieurs jours auparavant ils en avaient vendu à des miquelets de passage.

Mis en verve par ses souvenirs, ce bon José m'avoua qu'il avait contribué à assommer à coups de crosse les employés d'une gare. On en avait saigné le chef à la gorge, comme un mouton, car il s'était permis de signaler à un chef de train la coupure faite dans la voie par le *cabecilla* pour amener un déraillement. Tout cela semblait très naturel et même juste à José, qui avait été formé à bonne école. En l'écoutant, je souhaitais de ne jamais tomber dans les mains de semblables bêtes féroces ; je me demandais même s'il n'était pas fou d'en courir le risque. Décidément, ces récits gâtaient à l'avance mon carlisme. Côté militaire, il semblait que les choses fussent menées peu brillamment; côté aventures, c'était vraiment trop poussé en couleur.

Pendant ce temps, la nuit était venue.

Nous escaladions des pentes rocheuses, rudes, au fond d'une sorte de faille qu'une bordure d'arbres touffus rendait très sombre. Parfois nous atteignions un ressaut dénudé ; on

voyait alors briller quelques feux rouges piqués sur les flancs de la montagne. Il arrivait aussi qu'une longue flamme s'élevât tremblotante, tout au haut d'un sommet ; elle disparaissait, puis elle se rallumait pour s'éteindre encore et se ranimer à intervalles égaux. Au loin, dans diverses directions, des étoiles apparaissaient soudain et s'éclipsaient subitement ; elles trouaient brusquement les bords de la voûte céleste d'un jet de lumière clignotante. Tout un réseau de cette télégraphie primitive couvrait la contrée. Sur un plateau herbeux, mollement incliné vers le sud, nous atteignons enfin un vrai chemin, assez large, suffisamment entretenu. Des piétons, des ânes et des mulets, des chevaux, des troupeaux, de véritables caravanes chargées ou à vide y créent deux courants contraires, presque continus.

— *Ave Maria purissima*, nous crient des voix rauques qui sortent des ténèbres.

— *Sin pecado concebida*, répondons-nous dévotement.

Ces lignes mouvantes de gens et de bêtes paraissent, au bas de la côte, des traînées de fourmis approvisionnant leur gîte ; ce sont les convois de contrebande qui, chaque nuit, franchissent la frontière à la barbe des douaniers et sous le nez des soldats français.

A dix heures du soir, nous arrivons à Oyarzun, petite ville toute ramassée dans une étroite vallée. Elle porte ce cachet d'ancienne splendeur qui est commun à de nombreuses bourgades en pays basque. Maisons hautes et massives avec d'admirables balcons en fer forgé, souvent d'élégantes sculptures aux portes et aux fenêtres, toujours un large écusson au-dessus de la principale entrée. Depuis Sanche II, tous ces Basques sont nobles, et ils le font bien voir ; des paysans misérables ont leur blason frappé au seuil de leur masure.

Nous descendons dans une auberge antique, grouillante d'une centaine d'hôtes ; dans les écuries qui tiennent tout le rez-de-chaussée, dans les combles, il ne reste pas un coin libre. Nous installons notre léger bagage dans les greniers à fourrage où nous passerons la nuit.

Au premier étage, une salle très vaste, dallée, ornée d'un manteau de cheminée monumental, sert de cuisine et de salle à manger. D'énormes chaînes en fer munies de crochets sus-

pendent au-dessus du foyer de grosses marmites dont les couvercles ronflent et laissent échapper des jets de vapeur. Dans l'âtre, au milieu des braises ardentes, le *pucherò*[1] mijote dans des pots en terre. Une bonne odeur de lard et de haricots emplit la pièce. Sous cette cheminée large comme un auvent, quelques privilégiés, serrés sur les bancs de pierre, les espadrilles au feu. Entre eux, des femmes vont et viennent, surveillant les marmites ; constamment on en apporte de nouvelles. Des bûches de bois s'enflamment dans un jet d'étincelles, qui éclairent subitement les figures graves sous les bérets bleus.

Tout est embrumé de fumée. Parfois, des profondeurs qu'éclairent mal deux quinquets en cuivre, se dresse la silhouette d'un homme debout, d'un volontaire de don Carlos, d'un contrebandier ou d'un marchand. Cependant toutes les tables sont garnies ; le bruit est infernal ; des discussions, des appels furieux de gens qui, le ventre creux, insultent les servantes pour les activer. Mais celles-ci, impassibles, vont sans hâte aux apprêts du troisième repas de la soirée. Pour faire patienter tout ce monde affamé, elles passent les cruchons de vin noir où l'on boit à la régalade, entre deux cigarettes. On est accoudé sur les tables massives en bois de chêne noirci par le temps ; on se cale, le dos rond, sur les tabourets étroits qui branlent à chaque mouvement. Il fait bon dans cette grande pièce enfumée, toute pleine de l'odeur des oignons roussis et des relans appétissants du ragoût national.

*
* *

Je dormis d'une seule traite, enfoui dans le fourrage, ma valise sous la tête, tapi entre José et un contrebandier dont nous avions fait la connaissance à table. Au petit jour, nous descendîmes nous restaurer. Déjà, une douzaine de routiers buvaient le coup de l'étrier, un verre d'anisette blanche grand comme une chope. Je fis contre mauvaise fortune bon cœur, car il fallait vider ce récipient en l'honneur de *don Carlos setimo*, et nous partîmes.

La route, très bien entretenue, dévale les pentes de la mon-

1. Sorte de ragoût.

tagne jusqu'à Andoain que nous atteignions avant midi. C'est, à cette tête de ligne du chemin de fer carliste, un fourmillement de soldats vêtus de bleu ou de marron, coiffés du béret azur ou vert. Un désordre magnifique règne dans la gare et vers ses abords. Le départ du train aura lieu, paraît-il, entre deux et trois heures de l'après-midi, quand on sera prêt, m'explique José. J'ai donc tout le temps de déjeuner à l'aise. Je m'assois sur un pan de mur ruiné, et je tire de ma sacoche du pain et du fromage que je partage avec lui. Après plusieurs accolades données à la *bota* de vin de Navarre, mon guide prend congé. Ce sont, avant la séparation, des marques d'effusion proportionnées au solide pourboire que j'ai ajouté au prix dont nous étions convenus.

Devant moi, à côté des faisceaux, un détachement de volontaires guipuzcoains attend l'heure de l'embarquement. On fait cercle autour de deux soldats qui dansent une *jota* endiablée; quatre camarades guitaristes les encouragent et les accompagnent de leur crincrin monotone. Les doigts des spectateurs claquent et battent la mesure; des exclamations, des holé! raniment les danseurs lorsqu'ils faiblissent. Cependant, un gradé cherche à se faire entendre; il annonce la distribution des vivres. On le comprend bien, mais personne ne bouge; cette nouvelle semble à tous la chose la plus indifférente du monde.

Un sergent était assis près de moi, sur le mur croulant. Nous avions engagé conversation. Lui et ses hommes étaient partis d'Echalar, sur la frontière, pendant la nuit; ils avaient avalé d'une traite, à travers des chemins de montagnes difficiles, les quarante-cinq kilomètres qui séparent ce point d'Andoain :

— On n'a pas mangé en route, c'est vrai; mais puisque maintenant on est sûr de pouvoir casser une croûte, rien ne presse; lorsque la *jota* sera terminée, les vivres ne se seront pas envolés.

Vraiment tous ces petits soldats, secs et nerveux, véritables paquets de muscles, ne paraissent en effet nullement pressés de se réconforter après une telle fatigue et un long jeûne. Malgré la longueur de l'étape et le vide de leur estomac, la danse et la cigarette paraissent avoir plus d'attraits pour eux

que les boules de pain à la croûte lustrée qui s'entassent non loin, en un monceau doré qu'encadre joliment l'écorce rouge des fromages secs ; pains et fromages sont durs comme pierre. Avec quelques outres de vin, c'est, me dit-on, l'habituel élément des repas militaires.

Ce spectacle constitua ma troisième observation sur les troupes carlistes. Quelle endurance, quelle résistance à la fatigue, quelle insouciance, quels estomacs complaisants et combien faciles à contenter ! Avec de tels soldats bien conduits, que ne ferait-on pas?

Bien conduits? Ils ne l'étaient guère. Leur embarquement en wagon m'en donna tout de suite une preuve. Aussitôt le départ signalé, les officiers s'étaient réservé une voiture de tête où ils s'étendaient à l'aise sur les banquettes, le cigare aux lèvres. Les soldats s'étaient rués aux portières des autres wagons, dans une presse et dans une confusion qui entassaient jusqu'à quinze hommes dans un compartiment ; non loin de moi, quatre loustics, debout à la portière, simulaient désespérément les gens à demi écrasés, ce qui rejetait la houle envahissante vers les voitures suivantes. Un paquet de cigarettes à la main pour amollir la résistance, j'obtins de monter dans un de ces compartiments « truqués », où je pus m'installer très au large. Bientôt, le train dérapait avec un grand bruit de ferraille, dans les halètements poussifs d'une locomotive mal entretenue.

A Tolosa, étaient le quartier général et le quartier royal. Cette petite ville, *muy noble y muy leal*[1], était bondée de courtisans, de réfugiés de toutes les Espagnes et de troupes diverses. Il s'y trouvait aussi des étrangers en quête d'aventures ou simplement curieux. Je trouvai à grand'peine à me loger à la Fonda de Sistiaga, l'hôtel le plus confortable de la ville, à l'extrémité de la calle de la Verdura. Ma toilette faite, j'allai me présenter au général don Rafael Tristany.

Immédiatement introduit dans son cabinet, je lui remettais la lettre de recommandation du comte d'Al... Décidément il était écrit que je n'aurais affaire qu'à des Espagnols taciturnes, qu'ils fussent grands et minces comme le comte d'Al...,

1. Très noble et très loyale.

courtauds et replets comme Goicochea ou émaciés comme le chevalier de la Triste-Figure dont le chef d'état-major des troupes carlistes rappelait assez bien le type populaire ; en revanche, aucun de ceux qui disposèrent de mon sort n'était d'humeur curieuse. Le général Tristany, après avoir jeté sur moi un vague regard, griffonna immédiatement quelques mots sur la lettre qu'il venait de parcourir. Puis il me la rendit en me disant en un fort bon français :

— Présentez-vous à S. E. le marquis de Valleflorida, capitaine général de la cavalerie et capitaine des gardes du corps. S'il vous agrée, il vous présentera à Sa Majesté, que Dieu garde ! et Celle-ci décidera.

Et d'un signe de tête il me donnait congé. Le marquis de Valleflorida logeait dans le palais royal. Le lendemain je fus m'y présenter. J'ignorais tout de ce haut personnage ; néanmoins, c'était avec la plus entière confiance, devant de si faciles débuts, que je franchissais le seuil de sa porte. Bon cavalier, relativement adroit au sabre et à l'épée, me croyant de bonne mine, je pensais n'avoir rien à craindre d'un examen que j'espérais devoir être aussi sommaire que ceux que j'avais subis jusqu'à ce jour. Mais ma belle assurance devint vacillante lorsque je fus en présence de l'homme. Petit, très maigre, une figure d'ascète où brillaient au fond d'orbites creuses deux yeux noirs perçants, il portait un costume bleu clair, chamarré d'argent, celui des gardes du corps. Dès l'abord, on s'étonnait de cet uniforme sur ce corps de moine inquisiteur.

— Êtes-vous catholique romain ? fut la première question que me posa ce capitaine général, après une lecture attentive des lettres que je venais de lui remettre.

— Certainement, Excellence.

— Mais j'entends catholique romain pratiquant, croyant, sincère, et non catholique tiède ou ergoteur comme on l'est volontiers dans votre pays ?

— Que Votre Excellence me pardonne ; mais je n'ai jamais réfléchi à la façon dont j'étais catholique. Je crois l'être honnêtement. Jamais je n'ai songé à discuter en quoi que ce soit les règles de l'Église. Au reste, mon désir de servir dans les rangs carlistes est une preuve de ma croyance et de mes sentiments.

— Señor, il faut réfléchir à la façon dont on est catholique ; c'est pour cela que notre très sainte Mère l'Église (et il se signa respectueusement) nous prescrit l'examen mental. Je pense que vous accomplissez fidèlement vos devoirs religieux ? Oserai-je vous demander combien de fois l'an vous vous approchez de la sainte table ?

Pris au dépourvu, j'allais dire à Pâques, ce qui était vaguement vrai. La crainte d'être refusé me fit mentir.

— A chaque grande fête, Excellence, répondis-je un peu hésitant.

Le marquis de Valleflorida me vit rougir. Il en prit bonne note, car il ajouta :

— Nous y veillerons à chaque fête de l'Église, señor, si Sa Majesté, que Dieu garde ! daigne vous admettre.

Puis, ce furent des questions sans nombre sur mes parents, mes relations, mon éducation, mes connaissances scientifiques et littéraires, mes diplômes. Bref, cette fois, une information très minutieuse. Le brevet de prix d'escrime que je lui montrai sembla achever de le décider en ma faveur. Il sonna. Un jeune homme, habillé comme lui de bleu clair et soutaché d'argent, se présenta en s'inclinant profondément. Très bref, le capitaine général ordonna de faire établir ma feuille de présentation à Sa Majesté, ainsi que le brevet de cadet-garde du corps qui, en cas d'acceptation, serait soumis à Sa signature.

— Après-demain, vous aurez l'insigne honneur d'être présenté à Sa Majesté, que Dieu garde ! par Son Excellence le maître des Cérémonies. Vous recevrez à votre logement des ordres en conséquence. Que Dieu vous garde et vous écarte du péché !

*
* *

Le mercredi suivant, à dix heures du matin, j'attendais, au fond de la salle du trône, dans le palais royal de Tolosa, vieille bâtisse délabrée, de style renaissance, que Sa Majesté don Carlos le Septième, roi de toutes les Espagnes par la grâce de Dieu et seigneur des pays basques et navarrais, y fît son entrée. A côté de moi, plusieurs personnages étaient égale-

ment admis à l'honneur de lui être présentés. Les habits noirs cravatés d'ordres divers, barrés par de larges rubans où le jaune et le blanc de l'ordre d'Isabelle la Catholique dominaient, se mêlaient à des costumes de cour et à des uniformes que je jugeais militaires, mais qui m'étaient complètement inconnus. On s'entretenait à voix basse ; d'aucuns paraissaient très émus.

En face de notre groupe, à l'autre extrémité, était une estrade haute d'une marche, sous un baldaquin en velours rouge garni de crépines d'or ; au milieu, un fauteuil très large, orné de sculptures profondes en plein bois, dont le dossier élevé était surmonté d'une couronne royale. A droite et à gauche, deux gardes du corps, très beaux dans leur costume azur et argent, appuyés sur leurs longues épées nues. Des chambellans, des officiers allaient et venaient, causant à haute voix, familiarisés avec cet appareil majestueux. A la porte, deux hallebardiers et deux huissiers à chaîne.

Enfin, dans le brouhaha des voix, un appel retentit :

— *El Rey* ! Le Roi !

A ce cri, tous se taisent et se découvrent ; les regards sont tournés vers la baie par où va paraître le maître. D'abord des gardes, puis des huissiers ; derrière eux, le capitaine général, et, immédiatement après lui, le dépassant de toute la tête, don Carlos.

Au milieu de cette mise en scène un peu archaïque, son apparition est impressionnante. Bel homme vraiment. Très grand, très étoffé, svelte cependant, grâce à la finesse de sa taille étroitement pincée dans le spencer bleu ; la figure est d'une beauté commune, mais éclairée par de grands yeux splendides ; un teint mat que fait ressortir le rouge vif des lèvres, qui se détachent presque sanglantes de la barbe très soignée, d'un noir de jais. Je compris, à sa vue, le fol enthousiasme qu'éprouvaient pour lui les frustes montagnards qui l'avaient une fois contemplé ; naturelles aussi me semblèrent les passions violentes qu'il faisait naître au cœur des charmantes carlistes, qui s'aventuraient à accompagner leurs maris jusqu'ici.

Don Carlos s'était assis. Autour de lui, les hauts personnages de son entourage faisaient cercle. Il m'était caché par

la foule respectueuse des courtisans qui se pressait pour l'approcher ; mais les éclats de sa voix sonore et son rire puissant de bon vivant vigoureux venaient jusqu'à moi. La fumée de son éternelle cigarette montait en volutes fines au-dessus des têtes et embrumait la couronne dorée. Après une assez longue causerie où, à coup sûr, de graves sujets n'avaient pas été soulevés, les familiers et les gens de cour s'écartèrent. Le roi était debout devant le trône, une main appuyée sur l'épée décrochée du ceinturon, l'autre jouant avec les aiguillettes d'argent. A côté de leur souverain, les gardes du corps paraissaient très frêles. Le maître des cérémonies, des papiers à la main, se tenait à gauche, très digne ; à droite, le capitaine des gardes, les yeux baissés comme s'il marmonnait des patenôtres.

La cérémonie des présentations commença. J'étais inscrit dans les premiers ; mon tour allait venir. Le cœur me battait plus vite qu'à l'ordinaire. Tout cet appareil royal, inconnu, m'avait fortement saisi. J'étais en proie à une émotion qui ne me permettait guère d'observer, pas du tout de penser. Des noms retentissaient, prononcés d'une voix forte par l'huissier ; des gens sortaient du groupe que nous formions et avançaient à pas mesurés ; ils s'agenouillaient sur le tapis qui couvrait la marche de l'estrade et baissaient la tête, puis, sur un geste du roi, ils se relevaient et s'entretenaient quelques instants avec lui. Je ne comprenais rien à ce rite. Les yeux fixés vers le trône, les esprits bouleversés par la crainte de quelque infraction à une étiquette si compliquée, je ne songeais guère à étudier sur le vif le cérémonial de la présentation, détaillé dans mes instructions.

Tout à coup, une voix crie mon nom. Comme poussé par cet appel, je m'avance machinalement. Don Carlos consulte d'un coup d'œil une feuille que le maître des cérémonies vient de lui donner, sans doute les renseignements sur ma personne. Je suis debout, devant lui, tout raidi d'émoi. Il lève les yeux, me regarde, puis il allonge le bras avec un bon sourire. Je prends la main tendue, je la serre respectueusement dans la mienne. Mais, aussitôt, j'entends une rumeur de blâme ; je sens de toute part des regards malveillants ou moqueurs. Qu'ai-je donc fait ? grand Dieu !

— Tu es Français, me dit cependant le roi, avec un accent allemand sensible; cela se voit. Mais, ajoute-t-il pour son entourage, on peut ignorer l'étiquette de la cour d'Espagne et être un cœur droit et vaillant. J'ai la conviction que tu seras un garde fidèle. Va avec Dieu.

Plein de confusion, je me retire; autour de moi pleuvent les quolibets et les mauvais compliments sur la France républicaine. Au fond de la salle, je suis rejoint par le marquis de Valleflorida, furieux, très haut monté sur ses ergots.

— Comment, señor, vous êtes admis à l'insigne honneur d'être présenté à Sa Majesté, que Dieu garde! et vous ne vous renseignez pas sur le cérémonial? On vous fait espérer l'honneur plus grand encore de servir sa personne, et vous ne demandez pas comment on s'approche d'Elle? Mais regardez donc, señor, regardez ce digne personnage agenouillé devant Sa Majesté et qui lui baise très respectueusement la main. Le genou droit devant Dieu, señor; le gauche devant le Roi!

Puis, d'un ton sec, il me donna l'ordre d'aller attendre dans ses bureaux les instructions relatives à mon incorporation. Au milieu de gens formalistes comme ces Espagnols de cour, et d'une cour qui se glorifiait d'être nettement rétrograde, quel fâcheux début! Le roi avait ri de ma sottise; mais son entourage ne la tenait pas pour indifférente. On voyait dans mon attitude le résultat de l'éducation républicaine et française. Aussi le marquis de Valleflorida fut-il tout de suite circonvenu pour qu'on ne m'inscrivît pas aux gardes à cheval; ceux-ci étaient, à proprement parler, les véritables gardes du corps, tandis qu'aux gardes à pied le service moins personnel consistait plutôt à assurer la sécurité du palais. C'est ainsi que, peu après, je fus informé que j'étais incorporé au corps des *guardias de à pié*, et que je recevrais des mains du lieutenant-capitaine commandant mon brevet de cadet-garde.

Service à pied! Voilà qui ne m'était jamais venu à l'idée. Ma désillusion était grande. Depuis trois jours que j'étais à Tolosa, j'avais pu faire la différence entre les deux sortes de cadets-gardes : le service qui allait m'incomber serait surtout, avec de vagues manœuvres d'instruction, des stations armées à diverses portes. Tout de suite, *in petto*, je me résolus, dès que j'aurais étudié le terrain autour de moi, à changer l'orien-

tation fâcheuse qui était imposée à mes ambitions guerrières. Devant l'ennemi, garder une maison, garder des fourgons, fussent-ils ceux du roi, cela ne pouvait me convenir.

La semaine suivante, j'étais de faction aux appartements. Don Carlos, en passant devant moi, me reconnut. Il s'arrêta pour m'offrir une de ces immenses cigarettes dont il était toujours pourvu, et il me demanda gracieusement si je me plaisais à son service.

— Je suis venu ici, Majesté, pour vous servir d'une façon plus efficace que celle à laquelle on m'emploie. Je rêvais de combattre pour votre cause, sabre au poing, un bon cheval entre les jambes, et voilà qu'on me fait monter la garde, comme à un invalide, à l'endroit le moins menacé et le moins dangereux des Provinces.

— En effet, ton métier actuel n'a rien de très enthousiasmant. Mais, que veux-tu, c'est celui du corps.

— Que Votre Majesté daigne m'envoyer aux avancées de son armée, dans un de ses régiments de cavalerie, en qualité de cadet. Je saurai m'y faire pardonner la bévue bien involontaire que j'ai commise, lorsque j'ai eu l'insigne honneur d'être présenté au Roi.

— *Chico !* Ta bévue m'a amusé ; je n'y ai rien vu de blâmable. Tu iras aux *avanzadas*, puisque tu le désires, ce dont je te fais mon compliment. Informe Valleflorida de ma volonté. *Con Dios !* avec Dieu !

Et don Carlos entra dans ses appartements.

Le soir de ce même jour, vers onze heures, une élégante silhouette de jeune femme, la tête enveloppée d'une mantille qui lui masquait les traits, se glissait, venant de l'étage supérieur, par le petit escalier dérobé, vers la porte que je gardais. Comme l'inconnue s'apprêtait à soulever la lourde portière, je l'arrêtai, en barrant le passage de mon épée. Interloquée, la dame fit un geste brusque des mains tendues en avant : la mantille s'entr'ouvrit, et, dans cet instant, je reconnus, sans grand étonnement du reste, la baronne de B... Elle était logée depuis plusieurs jours avec son mari dans les combles du château : tous deux, fervents royalistes, grands admirateurs de don Carlos, fort riches, ils avaient offert au prétendant un important matériel de guerre. Mais leur géné-

rosité ne s'était pas arrêtée à ce royal cadeau. La baronne entendait remplir jusqu'aux dernières extrémités son devoir de bonne carliste. Le grand cordon jaune d'Isabelle la Catholique, décerné à son mari, avait dignement récompensé un zèle si complet.

A quelques jours de là, je recevais ma nomination de cadet de cavalerie, faisant fonction de lieutenant au 3e régiment de cavalerie légère, régiment du Cid, *Cruzados de Castilla*. Ce régiment faisait partie de la division de Castille, que commandait le lieutenant général don Antonio Mongrovejo; il était en service d'exploration quelque part, du côté des plaines de l'Èbre. J'étais avisé que je recevrais prochainement l'ordre de rejoindre mon nouveau corps. Pendant les quinze jours que j'attendis une mise en route, je pus à loisir m'habiller, m'équiper et me remonter. Les cadets pourvoyaient de leurs propres deniers à ces divers frais.

Le jour de mon départ de Bayonne, en écrivant à mes parents ma décision, je les avais priés de m'envoyer par un banquier de cette ville, la centaine de louis que je possédais en propre à la caisse d'épargne. Cet argent m'était arrivé à point nommé. J'avais pu ainsi acheter comptant un magnifique demi-sang dont voulait se défaire M. de M..., jeune gentilhomme français qui rentrait en France, fourbu par une dure campagne. La veuve R..., de Bayonne, qui tenait atelier de confection pour l'armée carliste et à qui j'avais laissé mes mesures, m'expédiait dans le même temps un uniforme complet de *Cruzado del Cid* : dolman bleu à brandebourgs, culotte rouge, bottes hongroises bordées de galons ; comme coiffure, le béret incarnat de la division de Castille, avec, frappé en son milieu, un large écusson d'argent sur lequel se détachaient, dorés, la lettre C et le chiffre 7 enlacés. Ainsi pourvu, je n'avais plus qu'à patienter. Je parcourais la ville ; j'étudiais le carlisme dans ses œuvres vives. La Fonda de Sistiaga, où j'habitais, était un excellent poste d'observation. C'était le meilleur hôtel du lieu ; la cour, l'armée et le clergé s'y donnaient habituel rendez-vous.

J'ai connu là les plus hauts personnages ainsi que de nombreux représentants de la légitimité cléricale d'Europe. J'y eus même quelques aventures. Une d'elles fut avec le prince

C.... rejeton d'un des prétendants à un trône exotique. Le manque de courtoisie de ce descendant d'une race héroïque ne compensait pas son peu d'entrain guerrier. Une certaine nuit, l'épée à la main, au beau milieu de la pièce où nous nous réunissions après dîner, j'avais voulu lui faire rentrer à coups de pointe dans la gorge certains propos blessants ; le marquis breton de C..., et le baron allemand de S.... s'étaient heureusement interposés. Le prince C... en avait été quitte pour une très vive émotion et des excuses que j'acceptai volontiers. C'était pendant le jeu que la querelle était née. On jouait en effet beaucoup à la Fonda de Sistiaga. La nuit, les belles onces d'or, aux longues colonnes qui encadrent dans un vigoureux relief les armes d'Espagne, sonnaient clair sur la table du salon particulier. Je regardais volontiers, n'ayant rien de mieux à faire ; mais je ne touchais jamais une carte.

Dans notre hôtellerie, les parties paraissaient menées honnêtement. Il n'en était pas de même dans les innombrables tripots de la ville ; les nouveaux venus y étaient prestement dépouillés. Un jour, m'étant aventuré, en compagnie de plusieurs de mes camarades aux gardes, dans une taverne louche de la calle de los Granos, je cédai à leurs instances et j'entrai dans la partie. Très novice à tous les jeux, plus encore au *monte*, et, hélas ! pas du tout méfiant, je fus, en un tour de main, si complètement mis à sec que je dus laisser comme gage de mon dû les brandebourgs qui ornaient mon spencer. Malgré ma naïveté, et quoiqu'on m'eût fait boire quantité d'une horrible anisette, je compris que j'avais été indignement volé. Je tirai mon sabre pour reprendre de force les tresses de mon uniforme aux braves gens qui, la *navaja*, le couteau, sur la table, les conservaient en nantissement. Dans la pénombre de la taverne enfumée, il y eut alors une vague et brutale mêlée. Je reçus à l'épaule droite un énorme escabeau de bois, dont le choc m'engourdit le bras, si bien que je dus prendre mon arme de la main gauche ; néanmoins je continuai à m'escrimer tant bien que mal jusqu'à ce que je fusse dans la rue. Un de mes camarades avait la joue coupée en deux par une large estafilade ; la cuisse d'un autre était traversée par un coup de *navaja*. Mais j'avais reconquis mes brandebourgs. L'honneur était sauf. Nous rentrâmes clopin-

clopant à l'hôtel, où je demeurai couché deux jours, tout moulu et hors d'état de remuer le bras.

J'avais comme voisin de chambre un excellent homme de *padre* un capucin je crois, beau gars, vigoureusement charpenté, haut en couleur, grand mangeur et fort bavard; à table, ses discours interminables étaient émaillés d'exclamations pieuses, au point d'en faire parfois de véritables homélies. Sa foi, la pureté et la chasteté de ses mœurs ne devaient faire aucun doute pour S. E. R. Monseigneur l'évêque de T..., grand chapelain de la cour, qui le tenait en estime et le chargeait volontiers de missions délicates. Cependant il m'avait semblé, la nuit, à travers la mince cloison qui séparait nos chambres et nos lits, entendre des bruits étranges. C'étaient des soupirs étouffés, de petits cris à grand'peine réprimés; certains chuchotements, où ronflait par moment, sur un ton grave et guttural, la voix de basse du bon père, étaient accompagnés du rire argentin de Paquita, notre accorte chambrière. Pendant les deux jours de réclusion qui suivirent mon aventure de la taverne, l'insomnie me fit mieux saisir la signification de ce manège. Le doute n'était plus possible. Il me sembla que c'était acte méritoire et salutaire que tirer le révérend de l'abîme de péchés où son tempérament l'avait précipité : je montrerais à la complaisante Paquita toute l'horreur de sa conduite.

Au premier matin, alors qu'elle m'apportait sur un plateau la petite tasse de cet exquis *chocolate* espagnol avec les *azucarillos,* le pain frais et le verre d'eau glacée coutumiers, j'entrepris donc de la convertir; ce à quoi elle parut se prêter sans grande répugnance. Mais, dans la chaleur de mon improvisation et de sa foi nouvelle, nous poussâmes sans doute quelques exclamations compromettantes, car nous entendîmes soudain retentir dans la chambre voisine des imprécations forcenées et un épouvantable vacarme.

— *Sucio! Indecente!* hurlait le bon père, scandant ses insultes de violents coups de poing qui ébranlaient la cloison.

Paquita s'enfuit épouvantée. Quant à moi, le soir même, je recevais l'ordre de me rendre, sans délai, à Zumarraga où le ministre de la Guerre, qui y résidait avec ses bureaux, me délivrerait les pièces nécessaires à mon départ.

*
* *

A la Cour comme à la ville, bien plus encore dans les campagnes, l'influence du clergé, un clergé mal recommandable par ses mœurs, était souveraine. Les meilleurs généraux de l'armée carliste, Dorregaray, Mongrovejo, se plaignaient amèrement de cette intrusion cléricale dans les conseils du roi et dans les affaires de la guerre. Aux gardes, nous souffrions directement du contrôle que s'arrogeait sur nous le grand aumônier du quartier royal. Pas un régiment où les actes des officiers ne fussent surveillés, non seulement par les aumôniers qui leur étaient directement attachés, mais même par les desservants des localités où ils cantonnaient. La population des Provinces était livrée pieds et poings liés aux prêtres de campagne. Par les femmes, les curés tenaient étroitement les hommes : de placides cultivateurs, point fanatiques, très paisibles, étaient obligés par leurs dévotes épouses, que poussait le *padre*, de prendre le scapulaire et de s'enrôler pour le trône et l'autel. D'après ce qu'il m'a semblé, la guerre carliste était tout autant une guerre religieuse, — je veux dire une guerre du cléricalisme ultramontain contre le libéralisme, — qu'une lutte pour la défense des *fueros*.

Ces *fueros* étaient le cri de ralliement que, dès 1872, devant la royauté libérale d'Amédée, puis en face de la république de Py y Margal et de Serrano, on avait jeté dans les Provinces. Toujours soucieux de leur indépendance millénaire et des privilèges exorbitants qu'ils tenaient de Sanche II, les Basques et les Navarrais s'étaient soulevés contre les novateurs, en qui ils sentaient des ennemis de cet ordre de choses abusif et vieillot. Derrière les desservants de leurs paroisses, ils s'étaient groupés, puis massés. Ils avaient alors appelé à leur tête ce don Carlos que les prêtres leur désignaient. Mais ce roi absolu n'était rien, ne pouvait rien, sans ces serviteurs d'une politique étroite et tyrannique. Un mot d'ordre, parti du haut clergé qui l'entourait et le tenait moralement prisonnier, eût fait rentrer dans leur village jusqu'au dernier de ses soldats improvisés. Ceux-ci, têtus et braves, surtout fanatisés, portaient, brodé sur la poitrine, le Sacré-

Cœur de Jésus ; avant le combat, ils entendaient à genoux la messe jusqu'à l'*Ite, missa est*, sans broncher, sans détacher leurs yeux de l'autel improvisé, alors que les balles et les obus faisaient brèche dans leurs rangs.

J'ai assisté un jour à la messe du dimanche à Santa-Maria de Tolosa, au côté du roi, l'épée haute, droit sur les marches de l'autel, immobile, face à la foule. Devant moi, sous la voûte obscure, entre les piliers énormes, un troupeau serré de fidèles, hommes et femmes, effondrés, à demi couchés, ployés en deux, la face touchant presque le marbre, dans un gémissement de douleur et de supplications adressé au Dieu des tourments et des lamentations. Dans la pénombre trouée de quelques rayons de lumière diaprée par les épais vitraux, on distinguait à peine les silhouettes de ce peuple éperdu qui geignait sous la crainte des châtiments dont la terreur lui était entretenue au cœur par les prêtres de notre religion d'amour et de charité. Les ondes des clameurs tour à tour grondantes et caressantes des grandes orgues faisaient couler, le long de ces échines courbées très bas, des frissons de frayeur entremêlée d'espoir.

Quelques semaines avant mon arrivée en Guipuzcoa, Cabrera, le grand *cabecilla* de Catalogne, avait prononcé son adhésion au gouvernement d'Alphonse XII. Cet événement avait un moment ébranlé les confiances les plus enracinées. Dans le même temps, on apprenait que le roi de Madrid reconnaîtrait les *fueros* dans leur intégrité si les Navarrais et les Basques mettaient bas les armes. Qui eût alors sondé les sentiments des habitants des Provinces eût trouvé, un peu partout, le désir de se rendre aux offres du fils d'Isabelle. La légitimité et la Pragmatique-Sanction de 1713, personne n'en avait cure ; ce qui importait, c'était de ne subir ni la conscription, ni l'impôt, et de continuer à former, au beau milieu des Espagnes, une république démocratique avec le roi comme *señor*, comme chef nominal. Sans le clergé, qui voyait dans le régime parlementaire d'Alphonse la ruine de sa propre autorité, la guerre carliste eût fini court, faute de combattants.

Déjà les grandes opérations avaient subi un brusque arrêt. Martinez-Campos, commandant en chef des forces libérales

de l'Est, préparait le magnifique mouvement tournant à travers les montagnes de l'Aragon et de la haute Navarre qui lui permit, à la fin de l'année, de couper l'armée carliste de ses communications avec la France. D'autre part, la victoire récente des carlistes à Lacar avait bouleversé, vers le centre d'Estella, les plans d'attaque du général alphonsiste Quesada. Les généraux Moriones, à Bilbao, et Loma, sur le front de Saint-Sébastien, attendaient, pour se donner de l'air et s'étendre, que le centre et l'aile droite de l'armée se portassent en avant. Pendant cinq mois, ce ne fut, de part et d'autre, qu'une succession de coups de main, de surprises, de hardies aventures. Cette petite guerre n'avait comme but, du côté libéral, que d'entretenir l'esprit guerrier de la troupe et de couvrir la préparation de manœuvres à grande envergure qui devaient amener la fin des opérations. Du côté carliste, cette agitation héroïque et sanglante masquait mal l'indécision des chefs, leur incapacité à frapper un coup vigoureux et même à le concevoir; elle donnait cependant un aliment à la bouillonnante ardeur des volontaires qui n'auraient pas compris qu'on les gardât sous les armes sans les conduire à l'ennemi. Dans le décousu que fut cette campagne d'été, avec mon régiment ou seul à la tête de mon peloton, je battis l'estrade sur tout le front qui s'étend de la plaine de Vitoria à la place forte de Bilbao.

Je n'ai que très rarement démêlé les causes qui motivaient nos déplacements; je n'essaierai pas de le faire après trente années. Une succession de tableaux, de paysages, de scènes vécues le sabre au clair, d'engagements, de mêlées, d'épisodes, me restent seuls en mémoire. Tout cela vaguement rattaché par des dates incertaines, mais fortement gravé, avec une précision de contours parfaite.

LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ

(A suivre.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

« PAIX PERMANENTE »

On a dit et répété que les victoires japonaises durant toute la guerre avaient été compensées par la grande victoire russe de la paix et que la rencontre de Portsmouth effaçait un peu les rencontres de Port-Arthur, de Moukden et de Tsoushima : l'énergie et l'habileté de M. Witte auraient presque réparé les fautes des généraux ; ce que l'armée et la flotte russes avaient irrémédiablement compromis, — l'honneur et la sécurité de l'Empire, — la diplomatie russe l'aurait regagné ou restauré ; le tsar lui-même, en recevant M. Witte, l'a, dit-on, proclamé le plus habile diplomate du monde.

Il ne faut diminuer en rien les mérites du négociateur russe. Par un adroit mélange de bonhomie et de brutalité, d'entêtement et de concessions, M. Witte semble avoir pris le beau rôle, mené toute cette affaire en gagnant la sympathie de l'opinion américaine, qui eut son influence, sa grande influence, et acculé ses partenaires japonais à la modération la plus flatteuse pour l'amour-propre de son peuple et aux conditions mêmes dictées par son souverain. Mais il faut encore moins oublier que, sans les pressantes et multiples interventions de M. Roosevelt, la diplomatie russe n'aurait pas su ménager aux Japonais le temps et l'occasion de paraître cé-

der ce que, peut-être, dès l'abord, ils étaient décidés ou enclins à ne pas retenir. Il faut surtout méditer, je crois, certaines paroles japonaises. Quand on vint annoncer au négociateur japonais, le baron Komoura, que le peuple de Tokio s'indignait de cette paix honteuse, de cet abandon des prétentions nationales, et qu'une révolution menaçait jusqu'au trône du mikado, il répondit en souriant que le peuple de Tokio ne savait pas, ne comprenait pas encore, mais comprendrait bientôt, et il ajouta : « Nous avons fait ce que nous étions chargés de faire : une paix permanente. »

Longtemps avant la guerre, puis durant les six mois (juillet 1903-janvier 1904) de discussions diplomatiques qui précédèrent les hostilités, puis durant toute la guerre, après le traité enfin, ce mot de paix permanente fut la formule ordinaire des hommes d'État japonais. Ils disaient que, par la plume ou par l'épée, ils voulaient assurer la paix durable en Extrême-Orient : cette paix, nécessaire à leur peuple pour la conquête du riz quotidien, était le seul désir de leur gouvernement; pour l'obtenir de Pétersbourg, ils étaient prêts aux ententes les plus intimes, mais aussi, pour la défendre contre Pétersbourg, aux guerres les plus acharnées. Que l'on relise aujourd'hui les notes officieuses et officielles que Tokio communiquait, avant ou pendant les hostilités, soit aux journalistes, soit aux gouvernements d'Europe : on verra qu'avant et pendant la guerre, Tokio n'a jamais cessé de dire ce que le baron Komoura, après la paix, a déclaré.

En janvier 1904, un « haut personnage » japonais exposait à l'*Éclair* quelles raisons, de juillet à décembre 1903, avaient dicté le langage de Tokio :

> Le gouvernement japonais, confiant dans les déclarations que le gouvernement russe a faites à plusieurs reprises sur ses intentions désintéressées en Mandchourie et reconnaissant néanmoins les intérêts spéciaux que la Russie pouvait avoir dans ces régions de la Chine, a voulu *régler une fois pour toutes* l'ensemble des questions d'Extrême-Orient *pour assurer dans ces parages la paix et la tranquillité qui lui sont si nécessaires.*

Le gouvernement russe lui-même, dans l'exposé du conflit que, le 9 février 1904, donnait le *Messager du Gouvernement*,

proclamait, en les tournant à dérision, ces intentions du gouvernement japonais :

Le cabinet de Tokio s'est adressé l'année dernière au gouvernement impérial sous le prétexte de *rétablir l'équilibre politique et un ordre plus stable sur les rivages de l'Océan Pacifique.*

Et le 11 février 1904, le mikado, dans le texte même de sa déclaration de guerre, répétait par deux fois les mots de « paix permanente » et de « paix durable » :

L'intégrité de la Corée est une question de la plus haute importance, non seulement à cause de nos relations traditionnelles avec ce pays, mais encore parce que l'existence indépendante de le Corée est nécessaire à la sécurité de notre royaume... Et l'absorption de la Mandchourie par la Russie rendrait impossible le maintien de l'intégrité de la Chine et *obligerait à renoncer à tout espoir de paix en Extrême-Orient.*

Nous avions décidé, dans ces conditions, de régler la question par voie de négociations et *d'assurer de la sorte une paix durable...* La Russie a rejeté les propositions de notre gouvernement... Le seul moyen d'obtenir les garanties pour l'avenir, — garanties dont nous n'avons pu nous assurer par des négociations pacifiques, — est dans un recours aux armes. C'est notre vœu le plus sincère que, grâce au courage et à la loyauté de nos fidèles sujets, la *paix permanente sera bientôt rétablie*[1]...

*
* *

Dans les bouches japonaises, ces mots de « paix durable » et de « paix permanente » avaient un sens très défini qu'ici même, en ses articles du 1er février et du 15 mars 1903, *le Japon et la Paix, le Japon et l'Extrême-Orient,* M. Louis Aubert a clairement précisé. Une paix durable, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Japon, ne pouvait s'établir que sous deux conditions, disaient les Japonais : leur prospérité nationale et leur sécurité à l'extérieur exigeaient que la Corée restât dans la clientèle japonaise, et que la Chine intégrale restât au-devant du Japon comme un bouclier. Sans la Corée dans sa dépendance, le Japon disait ne pouvoir plus bientôt nourrir

1. Pour tous ces textes et leurs compléments, voir *Questions diplomatiques et coloniales*, t. XVII, pp. 208, 272, 275 et suiv.

sa population toujours croissante et déjà réduite à la portion congrue : la famine des campagnes et les grèves des villes amèneraient la guerre civile. Sans la Chine intégrale entre le Pacifique et la civilisation européenne, entre le Japon et la descente russe, le Japon disait ne pouvoir escompter ni la durée de sa civilisation propre ni la tranquillité de son indépendance.

Quelque agressive que la politique du Japon nous paraisse, à nous autres Européens, elle n'en reste pas moins en ses principes fondamentaux, en sa pensée première, une politique de défense : c'est toujours la tyrannie, ou simplement le voisinage trop proche de l'étranger que redoutent les Japonais et, s'ils ouvrent leur archipel à notre commerce, ils tiennent à établir entre leur vertu et notre barbarie, entre leur terre sacrée et nos fantaisies belliqueuses, une sorte de zone militaire, la Chine, — d'où ils voudraient, autant que possible, écarter nos établissements de paix ou de guerre, — et un solide ouvrage, une sorte de grande demi-lune, la Corée, — dont ils veulent surveiller les fossés, tenir les guichets, garnir au besoin les embrasures de leurs canons et de leurs troupes.

Une Chine entièrement chinoise, — et non russe, allemande, anglaise et française par morceaux, — une Corée japonaise, — et non russe ou anglaise ou française tour à tour, suivant les caprices des gens de Séoul et les intrigues de la diplomatie et du harem : — ces *deux garanties pour l'avenir*, comme disait le mikado en sa proclamation de guerre, le Japon depuis dix ans était bien décidé à les obtenir, et coûte que coûte, par les négociations ou par les armes. Il essaya des négociations et, comme la Russie était la plus voisine et la plus menaçante, c'est à la Russie que le marquis Ito, à la fin de 1901, porta ses propositions de paix permanente en Extrême-Orient. Mais la Russie, malgré les efforts de la France, ne voulut point prêter une oreille assez attentive.

Malgré les efforts de la France : c'est un point où il faut insister. La passion politique a, chez nous, faussé la mémoire de certains hommes d'État qui, pour accabler un ministre tombé, répandent, au petit bonheur, des légendes dont notre pays pourrait souffrir quelque jour. M. Paul Deschanel, dans

son discours de Nogent-le-Rotrou, reprochait à nos diplomates de n'avoir point accueilli et encouragé le marquis Ito en novembre 1901, quand il traversa Paris sur la route de Pétersbourg. La France fit au contraire tous ses efforts pour appuyer auprès du tsar les offres du marquis Ito. Les prétentions japonaises étaient modérées, et le marquis Ito conciliant ; un emprunt japonais de cent millions sur la place de Paris eût fini de tout arranger. Paris offrit à Pétersbourg de favoriser cet emprunt; mais la bureaucratie gaspilleuse détourna le tsar de cette négociation, pour réserver à ses espoirs d'emprunt nouveau ces cent millions qui, peut-être, eussent évité à tout jamais une guerre russo-japonaise.

Le Japon s'allia à l'Angleterre (février 1902). Bien qu'en cette alliance il ne trouvât d'abord que des excitations à son chauvinisme, il continua de vouloir négocier avec Pétersbourg. Mais, au lieu d'avoir à demander, à implorer presque la paix durable, il se sentait maintenant, appuyé par la force anglaise et l'amitié américaine, de taille à l'imposer. Le ton des négociations changea ; les chances d'entente amiable diminuèrent. Ici encore, la France s'interposa. En mars 1902, elle avait commis la faute de répondre à l'alliance anglo-japonaise par une note franco-russe, où elle semblait promettre la coopération active de son armée et de sa flotte dans les démêlés d'Extrême-Orient. De juillet 1903 à janvier 1904, l'entente rétablie avec Londres permit à notre diplomatie d'atténuer les effets de cette note provocatrice, d'abattre les illusions qu'elle avait pu semer, sinon dans le gouvernement, du moins dans la nation russe, et les défiances du peuple et du gouvernement japonais.

De janvier 1903 à juillet 1904, patiemment, cordialement, Londres et Paris travaillèrent à ménager une combinaison entre la conception japonaise et les nécessités russes. Sur la Corée, le Japon était intransigeant : il voulait cette Corée qu'un traité coréen avec Pétersbourg avait reconnue sienne. Sur l'intégrité chinoise, le Japon était enclin à se relâcher de ses exigeantes théories et à considérer en Mandchourie les « intérêts spéciaux » des Russes. De Tokio à Pétersbourg et de Pétersbourg à Tokio, une série de notes s'échangèrent, qui, peu à peu, prirent le détour et acceptèrent les corrections

de Paris et de Londres. Paris et Londres, courtiers désintéressés de la paix mondiale, finirent par aboucher leurs alliés réciproques ; il sembla qu'une entente russo-japonaise allait achever en Extrême-Orient l'entente franco-anglaise. Au début de janvier 1904, on avait trouvé la formule touchant la Mandchourie :

La dernière note russe, — disait en déclarant la guerre la *Note officielle* de Tokio, — a été reçue à Tokio le 6 janvier 1904. Dans cette réponse, la Russie consentait à insérer une clause ainsi conçue : « Reconnaissance par le Japon de la Mandchourie et de son littoral comme étant en dehors de sa sphère d'intérêts ; engagement de la part de la Russie de ne pas porter atteinte dans les limites de cette province aux droits et privilèges acquis par le Japon et les autres puissances en vertu de traités existant entre la Chine et les puissances, à l'exclusion toutefois de l'établissement des quartiers étrangers [1]. »

C'était en somme la surveillance des Russes installée en Mandchourie et reconnue par les Japonais. En retour, la surveillance japonaise en Corée semblait aller de soi. Mais Pétersbourg souleva des objections au sujet de la frontière coréenne : on parla d'une zone neutre à établir ; Paris et Londres s'aperçurent alors que le gouvernement du tsar s'efforçait loyalement à la paix, mais qu'une camarilla, intéressée en de louches affaires de mines et de forêts coréennes, voulait à tout prix la guerre. Ces tripoteurs russes trouvèrent d'utiles alliés dans la personne et l'entourage de hauts fonctionnaires anglais et japonais : les curzoniens et impérialistes de Londres excitèrent les chauvins de Tokio, et, comme les lenteurs et indécisions du tsar donnaient beau prétexte pour accuser la Russie de duplicité, d'intentions sournoises, de parjure, les partisans de la guerre l'emportèrent à Tokio, parce que la guerre seule, disaient-ils, donnerait une paix indiscutée :

Nous avons toujours considéré comme la base des relations internationales, nous nous sommes toujours efforcé d'encourager les progrès pacifiques de notre empire, de conserver des relations d'amitié avec les autres puissances et d'établir un état de choses qui, en maintenant une paix durable en Extrême-Orient, assurerait, sans

1. *Questions diplom. et colon.*, XVII, p. 277.

porter atteinte aux droits et intérêts des autres puissances, la sécurité future de nos possessions.

C'est donc contrairement à notre attente que nous avons malheureusement dû entrer en hostilités ouvertes avec la Russie.

A ces paroles du mikado dans sa déclaration de guerre, le traité de Portsmouth donne une éclatante confirmation. C'est bien une paix durable que les Japonais ont voulu faire et par les seuls moyens efficaces, « en assurant, sans porter atteinte aux droits et intérêts des autres puissances, la sécurité future de nos possessions ». Là, est la cause profonde de la modération japonaise. Le reste n'est qu'incidents, protocoles, questions de forme et de style. En cette paix, les Japonais ont tout fait pour assurer leur sécurité et leur prospérité nationales; mais ils n'ont pas tenu un moindre compte des droits et intérêts d'autrui, surtout des besoins et même des sentiments russes : c'est qu'ils ont bien compris qu'une paix n'a chances de durée que si elle ne lèse trop brutalement ni les intérêts vitaux, ni les droits historiques, ni les souvenirs, sentiments et préférences du vaincu... Ceux qui rêvent d'une paix éternelle en Europe, ceux qui proclament surtout leur intention de rétablir des relations cordiales par-dessus les Vosges et le Rhin, devraient méditer cet exemple.

*
* *

Les Japonais auraient pu en user tout autrement. Après leurs irrésistibles campagnes sur terre et sur mer, après l'anéantissement des flottes ennemies et l'explosion de la révolution russe, ils tenaient à leur merci les droits et intérêts de la Russie en Extrême-Orient. Quelles que fussent leurs propres fatigues et leurs pertes, ils auraient pu ne traiter qu'avec Kharbine et Vladivostok en mains. Il leur fallait de l'argent, à coup sûr, beaucoup d'argent, et vite. Mais si les conférences de Portsmouth eussent échoué dès l'abord, la confiance et la faveur du monde civilisé serait allées de plus en plus vers ces victorieux qui n'abusaient pas de leurs victoires; car leurs conditions premières, même s'ils n'en eussent rien rabattu et si la Russie n'eût point voulu y souscrire, étaient dures, mais non excessives, — bien différentes des conditions qu'en

d'autres temps et après des victoires moins écrasantes, la Russie elle-même avait imposées à la Turquie, ou la Prusse à la France.

Le 11 août 1905, deux jours après l'ouverture des conférences de Portsmouth, le Japon formulait ses conditions :

1° Reconnaissance par la Russie de la « situation prépondérante » du Japon en Corée ;

2° Obligation mutuelle d'évacuer la Mandchourie ;

3° Restitution de cette province à la Chine ;

4° Obligation mutuelle de respecter à l'avenir l'intégrité territoriale et l'entité de la Chine en Mandchourie, ainsi que l'égalité de commerce et d'entreprises pour toutes les nations suivant le principe de la « porte ouverte » ;

5° Cession de Sakhaline au Japon ;

6° Cession au Japon des baux russes sur le Liao-toung et ses ports de Dalny, Port-Arthur, etc. ;

7° Rétrocession à la Chine des chemins de fer mandchouriens entre Kharbine et la mer du Sud ;

8° Limitation des privilèges russes sur les chemins de fer mandchouriens entre Kharbine et la Sibérie, Kharbine et la ligne de Vladivostok ; police chinoise substituée à la police russe ;

9° Remboursement au Japon de ses dépenses de guerre ;

10° Remise au Japon des navires russes réfugiés dans les ports neutres ;

11° Limitation de la puissance navale de la Russie en Extrême-Orient ;

12° Octroi aux sujets japonais du droit de pêche dans les eaux territoriales de la Sibérie.

De ces douze demandes, sept étaient si légitimes et modérées que, sans discussion, les négociateurs russes les admirent aussitôt. Ces sept clauses — 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8 — établissaient en Corée et en Mandchourie le double régime dont Tokio avait toujours fait la condition essentielle de sa paix durable : régime japonais en Corée, régime chinois en Mandchourie.

En cette Mandchourie chinoise, pourtant, la force japonaise remplace la force russe sur les remparts et aux alentours de Port-Arthur ; ce n'est là qu'une reconnaissance de l'état actuel, la confirmation juridique d'une conquête trop chèrement achetée et trop bien assurée pour que l'on pût songer à

la mettre en question. Par contre, en cette Mandchourie chinoise, les Japonais acceptent le maintien de la ligne russe qui, de Mandchouria à Vladivostok par Kharbine, est nécessaire aux communications directes entre Irkoutsk et le Pacifique. C'est, de la part des Japonais, respecter une commodité, mieux, une impérieuse nécessité de l'adversaire. Mais, pour sauvegarder le principe de la Mandchourie chinoise, les Japonais stipulent qu'au long de cette ligne la police indigène remplacera les forces russes. Quand on sait l'impuissance de la police indigène dans l'Empire chinois, on imagine sans peine ce que, pratiquement, pareille réserve pourra valoir. Il est trop évident que les Russes devront continuer à faire eux-mêmes la surveillance et la garde de leur ligne ; d'Irkoutsk à Vladivostok, les forces russes continueront de circuler, de stationner ; cette Mandchourie du nord restera sous le contrôle russe et, librement, la grand'route entre Irkoutsk et le Pacifique pourra satisfaire à tous les besoins de la Sibérie.

Mais l'embranchement de Kharbine à Port-Arthur devait être restitué à la Chine : les Japonais se chargeaient de cette opération : leurs victoires leur avaient donné les trois quarts de cette longue ligne ; l'armée de Linievitch tenait encore le reste ; les Japonais demandaient que ce reste leur fût remis ; ils promettaient que l'ensemble serait par eux fidèlement transmis aux Chinois, moyennant une commission honnête. Kharbine deviendrait ainsi une jonction internationale où les trains chinois de Port-Arthur rencontreraient les trains russes d'Irkoutsk et de Vladivostok. Kharbine, en réalité, tomberait sous le contrôle des maîtres de Port-Arthur : déjà les Japonais, sur la majeure partie de la ligne qu'ils avaient conquise, avaient raccourci les traverses russes et ramené l'écartement des rails au gabarit des voies européennes. Kharbine, passage nécessaire des Russes entre Irkoutsk et Vladivostok, serait donc sous la main japonaise. A cette prétention, la Russie ne pouvait consentir ; mais, à peine formulée, les Japonais l'abandonnèrent, la modifièrent du moins pour se conformer encore aux commodités russes. Il fut entendu que Kharbine resterait une gare russe ; le chemin de fer ne sera chinois — ou japonais, — qu'à partir de Kouangtchangtsé, au delà du centième kilomètre sur la route de Port-Arthur.

Comme pour reconnaître cette concession, les négociateurs russes acceptèrent l'article 12, qui donnait aux sujets japonais le droit de pêche dans les eaux territoriales de la Sibérie (mers du Japon, d'Okhotsk et de Behring). C'est un gain fort appréciable pour ce peuple insulaire qui vit de poissons et dont les eaux commencent à se dépeupler : les côtes de la Sibérie, comme les autres mers polaires, sont devenues le refuge des espèces aquatiques ou amphibies que l'homme a chassées des mers tempérées. Mais ce gain du Japonais n'est point une perte pour la Russie, qui n'exploitait pas et, sans doute, n'eût jamais exploité ces trop lointains domaines : c'est à peine si, dans ses propres eaux d'Europe, elle a des navires et des hommes pour la petite et la grande pêche. La Russie, au contraire, profitera de cette exploration et de cette exploitation des eaux sibériennes par le pêcheur japonais. Dans ces glaces inexplorées, combien de richesses naturelles dorment encore, inconnues ! Quelque Klondyke sibérien, de ce côté du détroit de Behring, fait peut-être vis-à-vis au Klondike de la rive américaine. En ces ports et monts inexploités, combien de ressources animales ou végétales se perdent, à l'abandon ! Bois et fourrures, pêche et gibier : le Japonais travaillera pour le fisc russe et pour l'approvisionnement des villes et postes russes d'Extrême-Orient... L'entente ici peut et doit se faire, au bénéfice des deux parties.

Huit clauses japonaises, — 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 12, — étaient donc acceptées par la Russie. Restaient quatre conditions très dures que les intérêts ou les sentiments russes pouvaient difficilement admettre. Deux blessaient profondément l'amour-propre national ; les deux autres atteignaient plus gravement encore la bourse et la vie même de l'empire.

Car les clauses 10 et 11, — *remise au Japon des navires russes réfugiés dans les ports neutres ; limitation de la puissance navale de la Russie en Extrême-Orient*, — imposaient sans doute aux Russes une grosse perte matérielle, par cette remise de bateaux nombreux et susceptibles de réfection, et une constante insécurité pour leurs domaines en Extrême-Orient, par cette limitation de leur puissance navale. Et ces pertes ou souffrances russes n'étaient pour les Japonais que d'un rapport médiocre : les bateaux livrés n'ajouteraient pas

grand'chose à la flotte nipponne, si même on parvenait à les remettre tous en état ; et cette absence de flottes russes dans les eaux japonaises n'empêcherait pas l'existence d'arsenaux ou de forteresses qui, préparés et entretenus pendant la paix, — si les Russes savaient s'y prendre, — serviraient en temps de guerre aux flottes venues d'Europe, — si les Russes étaient capables de refaire ou plutôt de créer une marine.

Mais ces deux clauses 10 et 11 étaient une satisfaction au chauvinisme japonais, une marque tangible de l'abaissement moscovite : or, non content d'avoir abattu le Moscof qui si longtemps avait terrifié son enfance, le bon peuple du Japon, comme tous les populaires, tenait à insulter un peu, à déshonorer le vaincu ; ce n'est pas autrement qu'en 1871 la Prusse voulut avoir son entrée dans Paris, son défilé sous l'Arc de Triomphe... Quelque temps, les négociateurs japonais semblèrent attacher quelque importance à contenter les espoirs populaires, juste le temps de ne pas sembler les trahir, et de paraître ne céder qu'aux sollicitations de M. Roosevelt. Mais à la première intervention pressante de celui-ci, ils renoncèrent aux clauses 10 et 11 ; ils savaient qu'un vaincu pardonne les insultes moins facilement que les dommages, et ils voulaient que l'avenir de leur nation ne fût pas grevé d'une affaire d'honneur avec des voisins offensés.

Leur hésitation sembla moins facile à vaincre au sujet des clauses 5 et 9 : *Cession au Japon de l'île Sakhaline*; *remboursement au Japon de ses dépenses de guerre*. « Ni un sou d'indemnité, ni un pouce de territoire », disaient les négociateurs russes, et M. Witte prenait à témoin M. Roosevelt et les journalistes, l'Europe et l'Amérique, le ciel et la terre, que jamais il ne changerait un mot aux ordres de son maître qui ne voulait rien céder de la terre russe, rien sortir de la bourse russe. Les Japonais, sans grandes phrases, et surtout sans jamais oublier le serment qu'ils avaient donné de ne pas trahir le secret des conférences, répliquaient avec sang-froid que, la partie jouée, le perdant a toujours à payer et que Sakhaline, russe depuis trente ans, avait toujours été auparavant une terre chinoise ou japonaise, de nom tout au moins.

C'est un vieil adage de la politique moscovite que jamais le drapeau russe n'abandonne ce qu'une fois il a couvert. Vieil

adage, démenti par l'expérience de quatre siècles : car le drapeau russe dut rendre jadis Astrakhan aux Tartares, Azof aux Turcs, et les Persans tiennent encore le Ghilan-Mazanderan, les Chinois, Kouldja et l'Ili que le drapeau russe avait un jour couverts. Mais la cession de Sakhaline, — outre la perte matérielle d'un grand territoire et surtout de forêts et de mines, dont la légende a sans doute amplifié la réelle valeur, — entourait Vladivostok d'un rempart japonais et livrait aux artilleurs nippons tous les détroits qui, du grand port russe, peuvent conduire à la mer ouverte. Dans la mer du Japon, derrière la barrière des îles japonaises, Vladivostok serait bloqué, affamé au premier caprice de Tokio. Et les Japonais ne pouvaient invoquer, — avec des souvenirs respectables, mais vieillis, — que ces avantages stratégiques pour s'entêter en leurs revendications d'une île glacée, impropre à leur colonisation ; déjà, ils ne peuvent s'établir dans leur île moins polaire de Yéso. Sakhaline, en vérité, n'a de valeur commerciale pour eux que dans sa partie méridionale, au long du détroit de la Pérouse qui borde Yéso, autour des grandes baies poissonneuses où le pêcheur japonais pourra fonder des sècheries, saurisseries et fabriques de conserves.

Sans trop de peine, les négociateurs japonais laissèrent à la Russie la moitié polaire de Sakhaline et s'engagèrent à ne pas entraver la navigation des passes de la Pérouse et de Tartarie. Mais ils voulaient que cette nouvelle concession assurât du moins le règlement de l'indemnité de guerre, sous une forme qui ne contrariât pas les serments et ne blessât pas l'amour-propre des Russes. M. Witte avait juré de ne pas payer un sou d'indemnité : les Japonais proposèrent que Sakhaline, occupée tout entière par eux, fût rachetée ensuite pour moitié par la Russie, moyennant trois milliards (c'est à ce prix que les Japonais évaluent leurs frais de guerre)... Les Russes refusent cette combinaison : ils veulent garder la moitié de Sakhaline sans bourse délier. Le président Roosevelt intervient une seconde fois, mais pour appuyer la demande japonaise. M. Witte est intraitable : pas un sou ; rien que la moitié de Sakhaline.

Pas un sou ! L'entêtement de M. Witte doit s'expliquer par l'état des finances russes ; au juste, personne ne sait et ne

saura jamais où elles en sont ; mais il est probable que le coffre-fort impérial, bondé, nous disait-on naguère, d'or liquide, de milliards, n'offrirait à l'ouverture qu'un spectacle décevant. M. Witte a là-dessus quelques lumières que le public, hélas ! n'aura jamais. Et, dans ses visites à Paris, sur la route de Portsmouth, M. Witte a pu se convaincre que ni les retraites mandchouriennes ni les affaires intérieures de l'Empire russe, ni sa propre personne et son germanophilisme ne donnent confiance au prêteur français ; notre épargne française hésitera peut-être à prêter trois milliards à M. Witte, que tout Paris sait favorable à l'alliance russo-allemande, s'il vient les demander pour conclure cette paix. La paix conclue, — mais la paix conclue sans argent, — M. Witte est à Pétersbourg l'homme indispensable, que le succès et la confiance populaire imposent aux défiances du souverain, le négociateur, l'arbitre entre le tsarisme et la nation. Si la paix n'arrive que sur paiement, il sera jeté au mécontentement du peuple, aux récriminations de l'orgueil national... On comprend qu'en cette partie, M. Witte ait risqué le tout pour le tout et, de sang-froid, évalué au même prix la continuation de la guerre et le paiement de l'indemnité.

En ce jeu, il fut servi par l'opinion américaine, que ses allures de beau joueur, ses abatages de cartes sur table, son affabilité et, tour à tour, sa brutalité envers les journalistes avaient séduite.

Les négociateurs japonais commirent alors une faute, que le président Roosevelt essaya de leur éviter, — raconte dans la *Contemporary Review*[1] M. E. J. Dillon, qui d'ordinaire est très bien renseigné. L'opinion publique, aux États-Unis et dans le monde, était brusquement passée du côté russe, grâce aux habiles manœuvres de M. Witte et à l'attitude inexplicable du Japon. Le comte de Chambord ne voulut pas acheter un trône au prix de l'abandon du vieux drapeau royal : le baron Komoura et M. Takahira déclaraient qu'ils aimaient mieux sacrifier la moitié de Sakhaline que se déshonorer, eux et leur pays, en violant la parole donnée de ne mettre aucun journaliste dans la confidence : « Nous sommes venus défendre les intérêts de notre pays dans la salle de la conférence, et non dans les colonnes de la presse. — Mais si les colonnes de la presse

1. *Contemporary Review*, octobre 1905, pp. 472 et 475.

servent à nous battre dans la salle des conférences, notre conduite n'est-elle pas une faute? — Peu importe. » Et toujours ils refusèrent de soumettre leur cas aux journalistes. Le baron Komoura jura même et tint parole de n'en recevoir aucun. Tout journaliste regrettera pareille décision; mais tout homme qui se respecte ne saurait s'empêcher de l'admirer.

La foule cria que c'était splendide, mais qu'en vérité, *it was not business*, les affaires ne se font pas ainsi... Il se trouva en fin de compte que le Japon n'eut plus derrière lui l'opinion américaine. Le mikado fut obligé de céder aux demandes russes. Sacrifier Sakhaline plutôt que déshonorer l'honneur national par un parjure! Quel splendide exemple de l'idéalisme japonais!

Je crois que l'idéalisme japonais est très capable de pareils sacrifices. Mais j'ai quelque défiance des grands gestes et des mots « historiques ». Pour obtenir cette indemnité dont il avait besoin momentanément, le Japon me semble avoir tenu ferme aussi longtemps qu'il crut au seul mauvais vouloir des Russes : trois milliards eussent rétabli sa situation financière, délivré son crédit et son commerce de la tutelle anglo-saxonne, allégé ou supprimé les charges écrasantes qui pèsent sur son peuple; et ces trois milliards lui semblaient vraiment dus par ceux qui, ayant voulu la guerre, n'avaient pas su la mener à bien; et trois milliards ne lui semblaient qu'une modeste rançon pour ce trésor moscovite que l'on disait gorgé d'or et toujours alimenté par l'inépuisable générosité française...

Quand l'entêtement de M. Witte fit soupçonner le véritable état du crédit et du budget russes, les Japonais commencèrent d'hésiter; quand ils eurent décidément à choisir de ces trois milliards, qui leur étaient temporairement utiles, ou de cette paix durable qu'ils jugent pour toujours nécessaire, je pense que les beaux sentiments et le dédain chevaleresque des petites perfidies ne furent pas étrangers à leur conduite; mais faut-il croire que leur netteté de vues et leurs calculs à longue portée et leur patience à suivre une idée et une politique préconçues, n'eurent pas l'influence décisive?

Après tant de concessions aux intérêts vitaux des adversaires, après tant de ménagements pour leur orgueil national, après une si longue déférence à leur désir de ne point paraître signer une paix forcée, le Japon acheta la paix perma-

nente par ce dernier sacrifice de trois milliards. Les Russes et le monde semblent, par les cris d'étonnement qu'une telle opération souleva, avoir estimé que c'était là un marché étrange, incompréhensible. Mieux que nous, le Japon sait exactement ce que vaut pour lui cette paix permanente : s'il l'estime, lui, trois milliards, je ne crois pas qu'il fasse, de parti pris ou par sottise, un mauvais marché. D'ailleurs est-ce la paix seule, la paix toute nue, qu'il a payée de ce prix ?

Entre les premières propositions du Japon et le traité définitif, — tel du moins que les journaux l'ont fait connaître, — une grave différence existe, touchant les chemins de fer de Mandchourie. La septième proposition japonaise disait :

Rétrocession à la Chine — par un accord financier à intervenir entre celle-ci et le Japon — de la ligne du chemin de fer Oriental Chinois, allant de Kharbine à Port-Arthur et Niou-tchouang, avec rétrocession de tous les privilèges obtenus par la Russie.

Le sixième article du traité dit :

Les lignes de Mandchourie seront exploitées par les Russes et les Japonais avec jonction à Kouangtchangtsé. Chacun des exploitants ne se servira de sa ligne que pour des usages industriels et commerciaux. La Russie gardant sa portion avec tous les droits que lui ont acquis ses conventions avec la Chine, *le Japon acquiert la propriété des mines au voisinage de la ligne qui lui échoit.* Les droits des particuliers et des compagnies restent acquis. Mais les deux parties contractantes demeurent entièrement libres d'entreprendre tout ce qu'elles veulent sur les terrains expropriés.

Est-il besoin d'insister sur cette différence ? Tant que nous n'aurons pas le texte définitif, officiel, du traité, il est difficile d'en mesurer toute l'étendue et tous les corollaires. Mais, dès aujourd'hui, elle saute aux yeux. Il semble que les droits de la Chine et la rétrocession à la Chine soient entièrement passés sous silence et que les droits de la Russie *et du Japon* soient, au contraire, formellement établis. Sur la ligne mandchourienne, qui va de Kharbine à Port-Arthur, les Russes gardent la section Kharbine-Kouangtchangtsé ; les Japonais reçoivent, avec la section Kouantchangtsé-Port-Arthur, toutes les mines du voisinage. Les Russes, quand ils occupaient cette Mandchourie, nous en vantaient les charbonnages et les res-

sources minières : les Russes, il est vrai, sont toujours optimistes dans leurs escomptes de l'avenir. Mais depuis cinq ans que ses espions sillonnaient le pays et que ses manœuvres travaillaient les mines, surtout depuis dix mois que ses officiers les occupent et que ses ingénieurs les prospectent, le Japon doit connaître la valeur exacte de ces bassins houillers et de ces gîtes métallifères.

N'ayant pas touché le capital de l'indemnité, les Japonais n'en auraient-ils pas acquis la rente, et au delà, par cette annexion des lignes et mines mandchouriennes? Trois milliards, même à cinq pour cent, ne font, après tout, que cent cinquante millions de rente : la Mandchourie est assez vaste et ses mines, peut-être, assez riches pour donner sans peine ce revenu; que l'on y découvre seulement du cuivre ou du fer en abondance, sans parler de l'or que déjà l'on y connaît, et le désintéressement apparent du Japon aboutira à une affaire excellente... Ce ne me semble point un hasard que la nouvelle alliance anglo-japonaise garde sur les droits de la Chine en Mandchourie le même silence que ce traité russo-japonais.

*
* *

Le mardi matin 29 août, les négociateurs japonais annoncèrent que le mikado, « répondant aux inspirations de l'humanité et de la civilisation, autorisait ses plénipotentiaires à céder sur la question du remboursement des frais de guerre et consentait à la division de Sakhaline dans des conditions *acceptables pour les deux parties.* » Ce furent les derniers mots avant la signature; ce sont aussi les mots que Nicolas II a repris dans le décret impérial, qui donne à M. Witte le titre de comte :

Vous avez brillamment accompli la tâche qui vous était confiée, en défendant fermement la dignité de la Russie sur le terrain des conditions acceptables, et en démontrant à nos adversaires que tout ce qui pouvait blesser la conscience patriotique du peuple russe ou porter atteinte aux intérêts vitaux du pays, ne devait pas souffrir de discussion.

Ce sont les mots qu'il faut appliquer à tout le traité. Le Japon a voulu faire une paix durable; il sait qu'une paix ne

dure que si elle est acceptable pour les deux parties. Tel était l'avis de Bismarck. Comme on s'étonnait que, dans le traité d'empire, il eût fait des conditions si favorables à la Bavière qu'il tenait à sa merci, il répondit, si l'on en croit ses *Mémoires*, qu'il n'avait pas cherché à « mettre dedans » ces gens-là, parce que jamais on n'a vu durer une paix ou une alliance, où l'un des deux est violenté.

Il semble que cette généreuse sagesse ait tout aussitôt produit son effet : le traité signé, M. Witte et les négociateurs russes, dominant à grand'peine leur émotion, prirent et gardèrent longuement dans leurs mains les mains du baron Komoura et des négociateurs japonais. Cette émotion sera-t-elle passagère? cette main des Russes tendue pour un remerciement ne va-t-elle pas se fermer demain en un poing tendu pour la revanche? les Japonais ayant cédé tout ce qu'ils ne jugeaient pas nécessaire à leur sécurité et tout ce qu'ils jugeaient indispensable à l'honneur et aux besoins de leur adversaire, les Russes garderont-ils, avec le souvenir de cette terrible passe d'armes, le respect de cette émouvante réconciliation?

Il semble que la nation russe soit toute disposée à traiter les vainqueurs de Port-Arthur comme elle traita les vainqueurs de Sébastopol : la bravoure japonaise a conquis aujourd'hui son admiration, comme la furia française autrefois. Mais la nation russe n'a pas encore la direction de ses destinées, et Nicolas II ou le triomphant comte Witte semblent oublier déjà certaines leçons de l'histoire toute récente. S'ils n'ont de reconnaissance que pour Guillaume II, qui les mena une première fois à Port-Arthur, s'ils écoutent certaines voix d'Allemagne, qui continuent la prédication de la croisade, de la revanche contre les Jaunes, ne se laisseront-ils pas engager à nouveau sur les routes sanglantes de Moukden et de Liaoyang, pour le seul résultat de conserver à Guillaume II son Chantoung et son Kiaotchéou?

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
GUSTAVE FLAUBERT	Lettres à ma Nièce. — I	1
ANDRÉ BEAUNIER	Le Roi Tobol (*2e partie*)	35
NOËL PÉRI	Au Japon. — Fleurs de Cerisier	91
GRAZIA DELEDDA	Contes sardes. — La Ressemblance	117
PAUL DE ROUSIERS	Ports de France. — Nantes	132
J. M. BARRIE	Margaret Ogilvy. — I	153
GABRIEL FERRAND	Les Bourbons de l'Inde	189
CAPITAINE ★★★	Sud-Oranais et Maroc	203

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

LOUIS AUBERT	Sur le Paysage japonais	225
GUSTAVE FLAUBERT	Lettres à ma Nièce. — II	251
ANDRÉ BEAUNIER	Le Roi Tobol (*3e partie*)	288
FÉLIX LE DANTEC	La Génération spontanée	341
J. M. BARRIE	Margaret Ogilvy. — II	361
PAUL LAPIE	La Hiérarchie des Professions	390
GRAZIA DELEDDA	Contes sardes, — Donna Jusepa	417
LIEUTENANT ★★★	Le Matériel naval et la Guerre Russo-Japonaise	433

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
ÉMILE GUILLAUMIN	Près du Sol (*1re partie*)	449
GUSTAVE FLAUBERT	Lettres à ma Nièce. — III.	490
LIEUTt-COLONEL PÉROZ	Débuts de Soldat : 1870	513
GUSTAVE GLOTZ	L'Étude du Droit grec	548
ANDRÉ BEAUNIER	Le Roi Tobol (*fin*)	563
DANIEL MASSÉ	Un Candidat au Trône de Pologne	617
J. M. BARRIE	Margaret Ogilvy. — III.	632
Dr P. RICHARD	Le Médecin français et les Chinois	659

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

ANDRÉ RIVOIRE	L'Ami du Ménage	673
GUSTAVE FLAUBERT	Lettres à ma Nièce. — IV	691
ÉMILE GUILLAUMIN	Près du Sol (*2e partie*)	726
FÉLIX LE DANTEC	Tuberculose et Affections chroniques	767
Dr LÉON BÉRARD	L'Exposition de la Tuberculose	786
LÉON SÉCHÉ	Les Manuscrits de Lamartine	807
LIEUTt-COLONEL PÉROZ	Débuts de Soldat : La Guerre Carliste. — I.	843
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — « Paix permanente »	878

12e Année. N° 20. 15 Octobre 1905.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 1 1905

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
André Rivoire	*L'Ami du Ménage*	673
Gustave Flaubert	*Lettres à ma Nièce.* — IV	691
Émile Guillaumin	*Près du Sol* (2e partie)	726
Félix Le Dantec	*Tuberculose et Affections chroniques*	767
Dr Léon Bérard	*L'Exposition de la Tuberculose*	786
Léon Séché	*Les Manuscrits de Lamartine*	807
Lieut-Colonel Péroz	*Débuts de Soldat : La Guerre Carliste.* — I	843
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — « *Paix permanente* »	878

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT HONORE, 85bis

1905

LE GRAND CRIME, par **Léon Tolstoï**, précédé d'une lettre au Tsar, traduit du russe par **E. Halpérine-Kaminsky.**

Les réformateurs russes et surtout Maxime Gorki ont violemment reproché au comte Léon Tolstoï de s'être isolé de la vie russe et de n'écouter plus la voix du peuple. « C'est que — nous dit le traducteur de ce recueil — Tolstoï évite de s'écarter de la voie qu'il s'est tracée, en s'attardant à des réformes extérieures : il s'efforce obstinément à ramener l'humanité, sans souci des contingences immédiates, vers cette voie qui, on le sait, est le perfectionnement individuel par la morale religieuse, nullement dans le sens mystique du mot. » Il faut signaler à l'attention cette œuvre si passionnément discutée, où l'on admire, dans toute sa logique et dans son éloquence, la grande pensée de l'illustre écrivain.

MADAGASCAR DE 1896 A 1905.

Ce rapport du général Galliéni au ministre des Colonies nous donne, en deux gros volumes, l'historique et l'exposé détaillé de l'affaire malgache en ces dix dernières années d'efforts et de réussites; aujourd'hui, il importe que le public sache où puiser quelques informations sur la marche de notre conquête pacifique à travers la grande île.

PROPOS D'ESPAGNE, par **E Martinenche.**

« Ce sont ici propos d'Espagne. Ce ne sont point doctes études ni érudites considérations... J'ai tâché de regarder l'Espagne sans parti pris, telle que je la voyais dans ses décors d'autrefois et dans sa vie d'aujourd'hui. J'ai voulu être, non pas complet, mais sincère. J'ai souhaité seulement qu'un peu de l'âme espagnole transparût à travers les faiblesses de ma notation. » Cette trop modeste préface n'indique pas au lecteur tout le profit qu'il tirera de ce livre érudit et vivant, dont l'auteur commence à se faire un nom parmi les maîtres et connaisseurs des littératures méridionales.

LA JOIE, par **Marcel Batilliat.**

Romans d'un poète, que *la Beauté, Versailles aux Fantômes* et *la Joie*, — d'un poète à qui « la Beauté fait mal », selon le mot de Sully Prudhomme, et qui, cependant, ne veut point que la vie se consume en méditations inutiles, mais à la recherche du bonheur. Ce livre se termine par des pages heureuses et claires, sur une idylle attendrie et souriante, grave aussi, — car la joie est grave, quand elle est durable et profonde. Les lettrés en aimeront les phrases harmonieuses et souples, les descriptions neuves et les analyses délicates.

Pour paraître en Novembre prochain :

LA REVUE DE PARIS

TABLE DÉCENNALE

(1894-1903)

Table alphabétique par noms d'auteurs.

Table analytique par matières.

Table géographique par régions.

BRISE EMBAUMÉE
VIOLETTE
ED. PINAUD, PARIS

PARFUMERIE
FOSCARINA
ED. PINAUD, PARIS

PARFUM
GENET D'OR
ULTRA PERSISTANT
ED. PINAUD
18, PLACE VENDÔME
PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
28, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

FONDÉ EN 1879
L'ARGUS de la PRESSE
le plus ancien bureau de coupures de journaux
14, Rue Drouot, 14
PARIS
lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues du monde entier;
publie l'Argus des Revues, mensuel;
édite l'Argus de l'"OFFICIEL"
contenant tous les votes des hommes politiques et leur dossier public.
L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.
Adresse télégraphique : ACHAMBURE-PARIS
Adresse téléphonique : 102-62
Écrire au Directeur, 14, rue Drouot, PARIS (IXe)

EXTRA-VIOLETTE
Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL
Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

AU CAPITAL DE 5.000.000

19, Avenue d'Ivry = PARIS

Exposition Universelle de Bruxelles 1897 : GRAND PRIX

Expositions Universelles de Paris 1889-1900 :
HORS CONCOURS - MEMBRE DU JURY

VOITURE DE VILLE COUPÉ LIMOUSINE

Voitures Automobiles

MUES PAR MOTEURS A PÉTROLE

de 10, 15, 18, 24, 35 et 50 chevaux

Voitures de Course
Voitures de Ville
Voitures d'Excursions
et de Grand Tourisme.

VOITURES DE LIVRAISONS EN TOUS GENRES

Envoi Franco du Catalogue illustré.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

LAMPE à OZONE
Fumivore Hygiénique
à bout de Platine Incandescent

Aspire la Fumée du Tabac; Absorbe toutes les mauvaises odeurs; Préserve des Moustiques; Purifie et Parfume l'air respirable

Prix de la Lampe à la Pharmacie de l'Europe
à PARIS..... 13 fr.
En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste..... 14 fr.
ou contre remboursement.... 15 fr.
L. MULLER, Phien de 1re Classe, 40, r. de la Bienfaisance, PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AVIS AUX CHASSEURS

La Compagnie d'Orléans a décidé que, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, les trains 3 et 40 s'arrêteront à **Nouan-le-Fuselier** les jours indiqués ci-après :

Train 3. — Le train 3 partant de Paris (Quai d'Orsay) à 7 h. 28 du matin, s'arrêtera le dimanche et les jours fériés.

Train 40. — Le train 40 partant de Vierzon à 7 h. 59 du soir et arrivant à Paris (Quai d'Orsay) à 11 h. 25 du soir s'arrêtera les dimanches et lundis, les jours feriés et lendemains de jours fériés.

WAGON-RESTAURANT

Jusqu'à la fermeture de la chasse, un wagon-restaurant circulera sur la section de Paris à Vierzon dans les deux sens du parcours et dans les conditions suivantes :

1° Dans le sens de Paris à Vierzon : Le samedi de chaque semaine et les 31 octobre, 24 et 31 décembre par le train 199 partant de Paris (Quai d'Orsay) à 7 h. 11 du soir pour arriver à Vierzon à 10 h. 24 du soir.

2° Dans le sens de Vierzon à Paris : Le dimanche de chaque semaine, les 1er novembre, 25 décembre et 1er janvier par le train 114, partant de Vierzon à 6 h. 52 du soir et arrivant à Paris (Quai d'Orsay) à 9 h. 56 du soir.

D'autre part, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, les trains 433 et 306 qui circulent sur la ligne d'Etampes à Beaune-la-Rolande et qui correspondent à Etampes aux trains 3 et 40 précités, s'arrêteront à la station d'**Ascoux** les dimanches et les jours fériés.

Ces nouvelles facilités seront certainement très appréciées des chasseurs.

PARIS A LONDRES

(Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven)

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

SERVICES RAPIDES de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année.*

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

PRIX DES BILLETS

Billets simples, valables pendant 7 jours :

1re CLASSE.	48fr 25
2e CLASSE.	35 »
3e CLASSE.	23 25

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois;

1re CLASSE.	82fr 75
2e CLASSE.	58 75
3e CLASSE.	41 50

Départs de Paris-St-Lazare.		10 h. 20 m.	9 h. 30 soir
Arrivées à Londres	London-Bridge .	7 h. soir	7 h.30 mat.
	Victoria.	7 h. soir	7 h.30 mat.

Départs de Londres	London-Bridge .	10 h. matin	9 h. 10 soir
	Victoria.	10 h. matin	
Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 40 soir	7 h. 05 mat.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et *vice-versa* comportent des voiture de première et de deuxième classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de première classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie FRANCO, sur demande affranchie, un Bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANEE

Trains de luxe " BARCELONE-EXPRESS "

Depuis le **5 Novembre**, le train de vagons-lits circulant deux fois par semaine entre **PARIS et BARCELONE** (viâ Cette) est modifié en vue d'améliorer ses correspondances à Paris avec les lignes du Nord et de l'Angleterre.

Le nouvel horaire est le suivant :

ALLER : Départ de Paris P.-L.-M. les mercredis et samedis, à 7 h. 30 m. du soir (en correspondance avec le train partant de Londres à 11 heures du matin, viâ Calais);

Arrivée à Barcelone, les jeudis et dimanches, à 2 h. 48 m. de l'après-midi.

RETOUR : Départ de Barcelone, les lundis et vendredis, à 1 h. 50 m. du soir;

Arrivée à Paris P.-L.-M., les mardis et samedis, à 9 h. 04 m. du matin (en correspondance avec le train arrivant à Londres à 4 h. 55 m. soir, viâ Calais).

TRAJET DE PARIS A BARCELONE EN 19 HEURES

Ce train prend et laisse des voyageurs à tous ses points d'arrêt sur le parcours français, offrant ainsi aux voyageurs en provenance ou à destination des importantes villes de Nîmes, Montpellier, Cette, Béziers, Narbonne, Perpignan et Port-Vendres de nouvelles facilités de communicatlon avec Paris.

RETENIR LES PLACES AUX AGENCES DE LA COMPAGNIE DES VAGONS-LITS

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 7 OCTOBRE 1905

PARTIE ÉCONOMIQUE. — La situation de l'Algérie : le développement de la production et de la circulation. — Le commerce du gibier. — Le mouvement syndical. — Le prix des charbons en France (semestre d'hiver 1905-1906). — Lettre d'Angleterre : l'élévation du taux officiel de l'escompte à la Banque; la cote des Consolidés 2 1/2 0/0; la cote de l'argent en lingots ; les finances japonaises et l'unification de la dette ; le développement de la production et de la consommation de la houille dans les Indes anglaises ; le grand projet du « général » Booth et l'Australie. — Les assujettis aux exercices des agents des contributions indirectes. — Correspondance : l'anarchie postale. — Revue économique : le produit de l'octroi de Paris pour le mois de septembre 1905 ; Caisse des Dépôts et Consignations : opérations des Caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des Dépôts et Consignations du 21 au 30 septembre 1905 ; la production des sucreries de Java en 1904 ; les Caisses d'épargne des Etats-Unis, de 1820 à 1904. — Nouvelles d'outre-mer : le golfe Persique. — Bulletin bibliographique.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières: Bordeaux, Lyon, le Havre, Marseille.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais, chemins de fer anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Obligations des chemins de fer de Santa-Fé. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Compagnie des Voitures; Métropolitain. — Mines d'or et Valeurs des pays aurifères; Mines d'or du Transvaal; Mines de l'Ouest de l'Australie et de l'Ouest-Africain; Cours des Changes; Assurances. — Renseignements financiers : Recettes des Omnibus, du Canal de Suez, des Chemins de fer de Porto-Rico. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : RUE BERGÈRE, 35, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs
ENTIÈREMENT VERSÉS

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Opérations du Comptoir :

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les Risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

10 BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS
9 BUREAUX DE BANLIEUE
106 AGENCES EN PROVINCE
10 AGENCES DANS LES COLONIES ET PAYS DE PROTECTORAT
14 AGENCES A L'ÉTRANGER

Location de coffres-forts

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Elysées* et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 mois à 11 mois. . . 2 0/0 | De 1 an à 3 ans. . . 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. — Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux :* Bagnères-de-Luchon, Biarritz, La Bourboule, Cannes, Dax, Dieppe, Le Havre, Le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, Saint-Sébastien, Trouville-Deauville, Vichy ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Lettres de crédit pour voyage

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch office, 2, place de l'Opéra

Special department for travallers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivered throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 heures du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin.

Wagon-salon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 4 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & LA HOLLANDE

TRAJET EN 10 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 heures du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 7 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 6 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 46 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS, L'ALLEMAGNE & LA RUSSIE

CINQ EXPRESS SUR COLOGNE, TRAJET EN 9 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Cologne à 4 h. 40, 9 h. 3 du matin, 1 h. 45 et 11 h. 21 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR BERLIN, TRAJET EN 19 HEURES
(Par le Nord-Express, en 17 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Berlin à 1 h. 5, 10 h. et 11 h. 55 du soir.

QUATRE EXPRESS SUR FRANCFORT-SUR-MEIN, TRAJET EN 13 HEURES

Départs de Paris à midi 40, 6 h. 20, 9 h. 25 et 11 heures du soir.
Départs de Francfort à 8 h. 25 du matin 5 h. 50 et 11 h. 5 du soir et 1 h. du matin.

DEUX EXPRESS SUR SAINT-PÉTERSBOURG, TRAJET EN 56 HEURES
(Par le Nord-Express, en 46 heures.)

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 ou 11 heures du soir.
Départs de Saint-Pétersbourg à midi et 8 h. 30 du soir.

DEUX EXPRESS SUR MOSCOU, TRAJET EN 62 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin et 9 h. 25 du soir.
Départs de Moscou à 5 h. 15 et 10 h. 30 du soir.

E GARDE MEUBLE PUBLIC BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris.

de de Me Paul MEUNIER, avoué, 19, rue des ervoirs, Versailles. — VENTE au Tribunal, à rsailles, le jeudi 19 octobre 1905, à midi (7 lots) :
NCIEN HOTEL XVIIIe siècle, avec BOISERIES, PEINTURES anc., JARDIN. Propriété dite MAISON DE MOLIERE.
R. Th.-Gautier et R. Rémusat PARIS (XVIe)
lot 1.380 mèt. 77 cent. environ. Mise à prix 000 fr. — 2e lot 921 m. 98 c. M. à pr. 40.000 fr. — lot 1.286 mèt. 55 cent. M. à pr. 30.000 fr. (Réunion 3 lots). — 4e lot 1.259 m. 85 c. M. à pr. 30.000 fr. 5e lot 1.231 m. 85 cent. M. à pr. 20.000 fr. — 6e lot 11 m. 69 c. M. à pr. 20.000 fr.— 7e lot 1.765 m. 47. à pr. 10.000 fr. — S'adr. à Me MEUNIER, avoué, à M. SEMPE, administ., 16, r. Hoche, à Versailles.

VILLE DE PARIS
adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 31 octobre 1905.
ERRAIN rue GUY-DE-MAUPASSANT. Surface 460 mètres. Mise à prix 215 fr. le m. dr. à Mes MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, n° 14, Pyramides, et DELORME, r. Auber, 11, dép. l'ench.

ENTE sur saisie, au Palais le 26 octobre 1905, à 2 heures.
AISON A PARIS, R. SARRETTE
14 présumé (XIVe arrondissement). Mise à prix .000 francs. S'adresser à Me DUBOURG, avoué, 5, place Saint-Michel.

VENTE au Palais, le 28 octobre 1905, à 2 h. 1° :
HOTEL A NEUILLY-SUR-SEINE
Boul. Maillot, 70. Rev. b. 13.000 fr. M. à p. 280.000 f.
2° PROPRIETE à ASNIERES, boul. Courbevoie, n° 61. Cont. 836 m. 70 c. env. M. à pr. 60.000 fr.— 3° MAISON A PARIS, **R. MATHIS** 40. Rev. br. 5.000 fr. M. à pr. 80.000 fr.— 4° MAISON A PARIS, **R. BAGNOLET** 102. Rev. b. 5.780 f. Mise à prix 60.000 francs. S'adr. à Me Ch. GARNIER, avoué, 12, quai de la Mégisserie, et à Me Pierre Robineau, notaire.

VENTE étude RIGAULT, not., 8, boulev. Sébastopol, Paris, le mardi 24 octobre 1905, à 4 heures précises, EN QUATRE LOTS de chacun UNE PART de FONDATEUR des GALERIES LAFAYETTE, au porteur. Mise à prix 2.000 francs par lot. Consignation pour enchérir 500 francs.
S'adresser, pour renseignements : à Me BERTON, avoué, 14, rue d'Anjou ; Me Rigault, notaire.

VENTE au Palais, le 26 octobre 1905, à 2 heures, en 2 lots : 1° PROPRIETE A BU, arrondissement de DREUX (Eure-et-Loir). Mise à prix 1.809 francs. 2° TERRAIN A ANTONY, arrond. de SCEAUX (Seine), lieu dit « LES CHAUSSEES ». Contenance 894 mètres environ. Mise à prix 4.725 francs.
S'adresser à Me MARIN, avoué, 1, r. Pillet-Will ; à Me Cahon.

IVRY-sur-SEINE. MAISON, r. Nationale, 36. Cont. 560 m. Rev. br. 6.200 fr. M. à pr. 50.000 fr. A adj. Ch. des not. Paris, le mardi 7 novembre 1905. S'adr. à Me VALLEE, not., n° 204, boulevard Voltaire.

LIBRAIRIE NOUVELLE

11, Boulevard des Italiens

Assortiment complet de toutes les Nouveautés

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, ETC.

Maison KRIEGER

A. DAMON ✻ & COLIN ✻, Succrs

HORS CONCOURS. Exposition Universelle, 1900. Membre du Jury.
GRAND PRIX. Exposition Universelle 1889.

PARIS — 74, Faubourg Saint-Antoine, 74 — PARIS

SUCCURSALES :

PARIS, *27, Rue du Quatre-Septembre, 27,* PARIS
(Anciennement 13, Boulevard de la Madeleine)
NICE, *5, Boulevard Victor-Hugo, 5* BUCAREST, *4, Strada Pitar Mosu, 4*
LE CAIRE, *" Sharia Kasr El Nil "*

Ameublements complets

Envoi franco en communication du Catalogue Illustré

L'ÉGYPTE ET LE NIL

Les beaux steamers modernes de MM. Th. COOK et FILS partiront régulièrement du Caire pour Luxor, Assouan et la seconde cataracte pendant la saison d'Égypte, de Novembre à Mars, permettant de visiter tous les temples, monuments et lieux intéressants de la Haute-Égypte.

DÉPARTS FRÉQUENTS — PRIX MODÉRÉS

Voyages combinés à prix spéciaux par les chemins de fer Égyptiens et Soudanais et par les steamers de la Maison COOK pour la Haute-Égypte, Karthoum et Gondokoro.

Steamers et Dahabiehs en acier nouvellement et luxueusement aménagés pour excursions particulières.

Renseignements détaillés et brochure spéciale avec cartes et plans.

Th. COOK et FILS, 1, Place de l'Opéra, PARIS

Récompense nationale de **16.600** Fr. — **7 MÉDAILLES D'OR**

QUINA-LAROCHE

TONIQUE

RECONSTITUANT, FÉBRIFUGE

Universellement reconnu comme le **Remède Souverain** pour combattre :

DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT
MANQUE D'APPÉTIT
FAIBLESSE d'ESTOMAC, FIÈVRES, etc.

EXIGER le **Véritable Quina-Laroche**

PARIS — 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques — PARIS ET DANS TOUTES LES PHARMACIES. 993

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDEL, 27, Hooge Nieuwstraat.

LE HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

ANVERS. — M. AUG. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

BERLIN. — M. C. A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

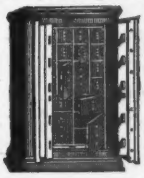
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : **250** MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale : *134, rue Réaumur (place de la Bourse),* } **à Paris.**
— *6, rue de Sèvres,*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre) ; — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais; Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; **Escompte et Encaissement de coupons français et étrangers ; — Mise en règle de titres ; — Avances sur titres ; Escompte et Encaissement d'Effets de commerce ; — Garde de Titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Virements et Chèques sur la France et l'Etranger ; Lettres de crédit et Billets de crédit circulaires ; — Change de monnaies étrangères ; — Assurances (Vie, Incendie, Accidents), etc.**



LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 francs par mois ; (tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

76 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 416 agences en Province, 2 agences à l'Étranger (Londres et Saint-Sébastien), correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Chemins de Fer de l'Est

SERVICES LES PLUS DIRECTS

ENTRE

Paris, Wiesbaden, Francfort-s-Mein et Coblence

PARIS-WIESBADEN-FRANCFORT-SUR-MEIN

a. — *Viâ* Metz-Mayence.

ALLER		(*) 1re, 2e cl.	(a) (**) 1re, 2e cl.	RETOUR		(*) 1re, 2e cl.	(b) 1re, 2e cl.	(**) (c) 1re, 2e cl.
Paris (Est)	dép.	8 h. 25 m.	8 h. 37 s.	Francfort-s-Mein	dép.	7 h. 02 m.	4 h. 55 s.	7 h. 36 s.
Metz	arr.	3 h. 40 s.	5 h. 06 m.	Wiesbaden	dép.	7 h. 07 —	4 h. 50 —	7 h. 27 s.
	dép.	3 h. 49 —	5 h. 16 —	Metz	arr.	midi 27	10 h. 06 —	1 h. 10 m.
Wiesbaden	arr.	9 h. 10 —	11 h. 08 —		dép.	midi 38	10 h. 12 —	1 h. 22 —
Francfort-s-Mein	arr.	9 h. 28 —	11 h. 10 —	Paris (Est)	arr.	6 h. 12 s.	5 h. 16 m.	8 h. 45 —

(*) Voitures directes de 1re et 2e cl. entre Paris et Francfort. — (**) Voitures directes de 1re et 2e cl. et Wagons-Lits entre Paris et Francfort-sur-Mein.
(a) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Paris à Wiesbaden, jusqu'au 30 septembre.
(b) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Wiesbaden à Paris, jusqu'au 26 août.
(c) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Wiesbaden à Paris, du 27 août au 30 septembre.

Durée du trajet : 12 heures environ.

b. — *Viâ* Avricourt-Carlsruhe.

En utilisant les trains de luxe ci-dessous, on atteint Francfort-sur-Mein en 11 heures 1/2.

ALLER		ORIENT-EXPRESS	CARLSBAD-EXPRESS 13 Juin - 13 Sept. (***)	RETOUR		TRAINS EXPRESS (***)	
Paris (Est)	dép.	7 h. 30 soir.	7 h. 32 soir.	Francfort-s-M.	dép.	(***) 8 h. 10 soir.	
Carlsruhe	arr.	4 h. 46 mat.	5 h. 05 mat.	Carlsruhe	arr.	10 h. 26 —	
	dép.	TRAINS EXPRESS 5 h. 15 matin.				CARLSBAD-EXPRESS 13 Juin - 13 Sept.	ORIENT-EXPRESS
Francfort-s-M.	arr.	7 h. 45 —			dép.	10 h. 36 soir.	11 h. 02 soir.
				Paris (Est)	arr.	7 h. 27 mat.	7 h. 33 mat.

(***) Un wagon-lit circule directement, dans ce train, entre Paris et Francfort. — Le supplément à payer est de 21 fr. 10 pour le trajet simple de Paris à Francfort.

c. — Paris-Coblence et Ems, *par Metz-Trèves ou par Longwy-Luxembourg.*

ALLER		VIÂ LUXEMBOURG 1e, 2e, 3e cl.	VIÂ LUXEMBOURG 1e, 2e, 3e cl.	VIÂ METZ 1e, 2e cl.	VIÂ METZ 1e, 2e cl. Wagons-Lits. Paris-Metz.	RETOUR		VIÂ LUXEMBOURG 1e, 2e, 3e cl.	VIÂ LUXEMBOURG 1e, 2e, 3e cl.	VIÂ METZ 1e, 2e, 3e cl.	VIÂ METZ 1e, 2e cl.	VIÂ METZ 1e, 2e cl. Wagons-Lits. Metz-Paris.
Paris (Est)	dép.	8 h. 15 m.	9 h. 45 s.	8 h. 25 m.	8 h. 37 s.	Ems	dép.	7 h. 58 m.	10 h. 18 m.	7 h. 58 m.	10 h. 18 m.	7 h. 56 s.
Trèves	arr.	5 h. 45 s.	8 h. 11 m.	5 h. 58 s.	8 h. 24 m.	Coblence	dép.	8 h. 47 »	11 h. 19 »	8 h. 38 »	11 h. 05 »	8 h. 35 »
	dép.	6 h. 03 »	8 h. 31 »	6 h. 03 »	8 h. 31 »	Trèves	arr.	11 h. 23 »	2 h. 28 s.	10 h. 31 »	1 h. 01 s.	10 h. 38 »
Coblence	arr.	8 h. 00 »	10 h. 25 »	8 h. 00 »	10 h. 25 »		dép.	11 h. 39 »	2 h. 48 »	10 h. 36 »	1 h. 12 »	10 h. 53 »
Ems	arr.	9 h. 15 »	11 h. 03 »	9 h. 15 »	11 h. 03 »	Paris (Est)	arr.	6 h. 28 s.	11 h. 30 »	6 h. 12 s.	10 h. 52 »	8 h. 45 m.

Durée du trajet : De 10 h. 1/2 à 13 heures pour Coblence, et de 11 h. 1/2 à 14 heures pour Ems.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

L'HIVER

A ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, etc.

Billets d'Aller et Retour Individuels et de Famille

DE TOUTES CLASSES

Il est délivré toute l'année par les gares et stations du réseau d'Orléans pour ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU et les autres stations hivernales du Midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec réduction de 25 o/o en 1re classe et 20 o/o en 2e et 3e classes ;

2° Des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 20 o/o pour une famille de 2 personnes à 40 o/o pour une famille de 6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur les prix du Tarif Général d'après la distance parcourue avec minimum de 300 kilomètres aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours, moyennant un supplément de 10 o/o du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest qui dessert les stations balnéaires et thermales de la Normandie et de la Bretagne, fait délivrer jusqu'au 31 octobre par ses gares de Paris, les billets ci-après qui comportent jusqu'à 50 0/0 de réduction sur les prix du tarif ordinaire.

1° Bains de Mer

Billets valables suivant la distance, 3, 4, 10 ou 33 jours, ces derniers peuvent être prolongés une ou deux fois de 30 jours, moyennant supplément et donnent le droit de s'arrêter pendant 48 heures à l'aller et au retour à une gare au choix de l'itinéraire suivi.

2° Voyages Circulaires

Billets valables un mois. 10 itinéraires différents permettant de visiter les points les plus intéressants de la Normandie, de la Bretagne et de l'Ile de Jersey.

Les prix de ces billets varient entre **50** francs et **115** francs en 1re classe et entre **40** francs et **100** francs en 2e classe.

Pour plus de renseignements consulter le **Livret Guide** illustré du réseau de l'Ouest, vendu **0** fr. **30** c., dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les Stations thermales et hivernales des PYRÉNÉES et du GOLFE DE GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

Tarif spécial **G. V.** N° **106** (Orléans)

Des Billets de famille de 1re, 2e et 3e classes, comportant une réduction de **20 à 40 0/0**, suivant le nombre des personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), **Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz. Salies-de-Béarn**, etc.

DURÉE DE VALIDITÉ : **33** JOURS

non compris les jours de départ et d'arrivée.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare de Paris-Quai d'Orsay une Exposition permanente d'environ 1.600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes, des régions desservies par son réseau.

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, Rue Racine, Paris

CH. BROSSARD

GÉOGRAPHIE PITTORESQUE ET MONUMENTALE

DES

COLONIES FRANÇAISES

Illustrée de Photographies en noir et en couleurs

ALGÉRIE. ALGER, ORAN, CONSTANTINE. Un volume grand in-8° sur papier couché. — Prix . . . . . 5 fr.

AFRIQUE OCCIDENTALE. SÉNÉGAL, GUINÉE, COTE D'IVOIRE, DAHOMEY, CONGO. Un volume grand in-8° sur papier couché. — Prix. . . . . 4 fr.

MADAGASCAR ET SATELLITES, RÉUNION, SAINT-PAUL, AMSTERDAM, KERGUÉLEN ET COTE DES SOMALIS. Un volume grand in-8° sur papier couché. — Prix . . . . . 2 fr. 50

MAROC. Un volume grand in-8° sur papier couché. — Prix. . . . . 2 fr.

TUNISIE. Un volume grand in-8° sur papier couché. — Prix. . . . . 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

ÉMILE PICARD

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR A LA SORBONNE

LA SCIENCE MODERNE

ET SON ÉTAT ACTUEL

Un volume in-18. — Prix . . . . . 3 fr. 50

VOLUMES DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

L'Évolution de la Matière (6e mille), par le Dr Gustave Le Bon.
La Science et l'Hypothèse (8e mille), par H. Poincaré, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
La Vie et la Mort (5e mille), par le Dr A. Dastre, membre de l'Institut, professeur de physiologie à la Sorbonne.
Psychologie de l'Education (5e mille), par le Dr Gustave Le Bon.
Nature et Sciences naturelles (4e mille), par Frédéric Houssay, professeur de zoologie à la Sorbonne.
Les Frontières de la Maladie, *Maladies latentes et maladies atténuées* (3e mille), par le Dr J. Héricourt.
Les Influences ancestrales (4e mille), par Félix Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne.
Les Doctrines médicales, leur évolution, par le Dr E. Boinet, professeur de clinique médicale.
La Valeur de la Science (8e mille), par A. Poincaré, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

95 *centimes* le volume — **95** *centimes* le volume

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Nouvelle Collection in-18 à 95 cent. le Volume

CHAQUE AUTEUR EST ANNOTÉ PAR UN DE NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS

En vente :

BOILEAU

ŒUVRES POÉTIQUES ET ŒUVRES EN PROSE

Avec portrait et autographe . . . . . 1 volume.

RACINE

THÉATRE

Avec portrait et autographe . . . Deux volumes.

Paraîtront successivement :

PASCAL. **Pensées.** . . . . . 1 vol.
LA BRUYÈRE. **Caractères** . . . . . 1 vol.
BEAUMARCHAIS. **Barbier, Mariage, Eugénie** . . . . . 1 vol.
MADAME DE LA FAYETTE. **Mémoires précédés de La Princesse de Clèves** . . 1 vol.
DANTE. **La Divine Comédie**. . . . . 1 vol.
RABELAIS. . . . . 2 vol.
LA FONTAINE. **Fables** . . . . . 1 vol.
— **Contes** . . . . . 1 vol.
CORNEILLE, MOLIÈRE, ETC., ETC.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (6e ARR.).

Viennent de Paraître :

Gilbert STENGER

La Société française pendant le Consulat

— Quatrième Série —

LES ÉCRIVAINS ET LES COMÉDIENS
LA LITTÉRATURE ET LES COMÉDIENS
LES THÉATRES ET LES COMÉDIENS

Un volume in-8° écu de 533 pages. Prix . . . . . **5** francs.

EN VENTE : Les trois premières séries parues, à raison de **5** francs chaque série broché.
(L'ouvrage existe également en belle demi-reliure d'amateur au prix de **36** fr. les 4 volumes.)

Émile HORN

FRANÇOIS RAKOCZI II

Prince de Transylvanie (1676-1735)

Un volume in-8° écu, avec un portrait en héliogravure. Prix . . . . . **5** francs.

Pierre SUAU

L'Espagne

Terre d'Épopée

LES VIEILLES VILLES — LEURS SOUVENIRS

Un beau volume in-8° écu, avec 12 reproductions. Prix . . . . . **5** francs.

R.-L. STEVENSON

Le Mort Vivant

(The Wrong Box)

roman traduit par T. de WYZEWA

Un vol in-16. . . . . **3** fr. **50**

Pierre LE ROHU

LA FAILLITE

de Jacques Leblay

— Roman —

Un vol. in-16 . . . . . **3** fr. **50**

Dernières réimpressions :

HENRY HOUSSAYE (de l'Académie française)	**1815-WATERLOO.** 50e édition. 1 vol.	**3** fr. **50**
ÉTIENNE LAMY. (de l'Académie française)	**LA FEMME DE DEMAIN.** 5e édition. 1 vol.	**3** fr. **50**
G. LENOTRE	**LE DRAME DE VARENNES.** 12e édition. 1 vol.	**5** francs.
—	**PARIS RÉVOLUTIONNAIRE.** 13e édition. 1 vol.	**5** francs.
—	**VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS.** 1re série. 18e édition. 1 vol.	**5** francs.
—	**LA CAPTIVITÉ DE MARIE-ANTOINETTE.** 6e éd. 1 vol.	**5** francs.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

GABRIEL MONOD

MEMBRE DE L'INSTITUT

JULES MICHELET

Études sur sa Vie et ses Œuvres

AVEC DES FRAGMENTS INÉDITS

MICHELET ET L'ITALIE — MICHELET DE 1839 A 1842
VOYAGE EN ALLEMAGNE, 1842
LE PÈRE DE JULES MICHELET — YVES-JEAN-LAZARE MICHELET
VOYAGE EN BELGIQUE, 1849 — MICHELET ET GEORGE SAND

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

Le volume d'études sur la vie et les œuvres de J. Michelet, que publie M. Gabriel Monod, contient les fragments importants du journal inédit de Michelet et éclaire d'un jour tout nouveau quelques-uns des points essentiels de sa vie intellectuelle et de sa vie intime. L'histoire de ses relations avec l'Italie est accompagnée de sa correspondance avec ses amis italiens, en particulier Mazzini et Amari. Sa correspondance avec G. Sand n'est pas moins précieuse pour l'histoire de ses idées. Son journal intime nous fait connaître quatre douloureux épisodes de son existence, la mort de sa première femme, la mort de son amie Mme Dumesnil, la mort de son père, la mort du fils unique de sa seconde femme, épreuves qui ont marqué d'une profonde empreinte son caractère et sa pensée. Le journal de son voyage d'Allemagne en 1842 est un morceau de premier ordre où Michelet mêle les émotions de son âme endolorie à l'évocation magique des hommes, des paysages, des monuments, des œuvres d'art qui ont passé sous ses yeux.

EUGÈNE MANUEL

MÉLANGES EN PROSE

Publiés avec une Introduction par ALBERT CAHEN

LA POÉSIE — BRIZEUX — SOULARY — LAURENT-PICHAT ET LE GÉNÉRAL PITTIÉ — OCTAVE FEUILLET — ADOLPHE FRANCK — JULES SIMON — DISCOURS UNIVERSITAIRES — LES MAITRES-RÉPÉTITEURS — L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES — SOUVENIRS DE JEUNESSE ET D'ÉCOLE NORMALE — LETTRES AUX INSTITUTEURS SUR LA TOLÉRANCE

Un volume in-16, illustré d'un portrait par Léopold Flameng, broché. 3 fr. 50

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION

« Eugène Manuel avait, devant ses amis, souvent exprimé le désir, si la destinée lui en laissait le temps, de réunir les souvenirs de sa vie. Ce qu'eussent été ces souvenirs, peut-être est-il permis de s'en former quelque idée d'après les fragments rédigés qu'on en trouvera dans ce volume même et d'après les notes éparses et manuscrites dont il nous a été donné de prendre connaissance.

» Au reste, il n'est pas une des pages qui composent ce volume, que Manuel n'ait écrite en dilettante, en homme de lettres. Ces notices, ces discours, ces rapports se rattachent presque toujours à quelque circonstance de sa vie, et font, en quelque sorte, eux aussi, partie de ses souvenirs. Dans celles mêmes de ces études qui sont d'un caractère plus général ou qui se rapportent moins étroitement à quelque date précise, Manuel est encore autre chose qu'un pur critique ou qu'un littérateur ; il n'en est aucune où le moraliste — et l'homme par conséquent — ne se révèle.

» Ainsi, les regrets de ses amis s'atténueront peut-être de ne pouvoir lire ce livre qu'il eût voulu écrire et dont nous avons bien imparfaitement tenté nous-même de reconstituer la matière. »

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Poésies du Foyer et de l'École. Un volume grand in-8, illustré de 30 gravures par Mucha, et du portrait de l'auteur, eau-forte par Léopold Flameng, broché . . . . . 7 fr. »

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

LUCIEN PEREY

Une Reine de douze ans

Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, Reine d'Espagne

Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. — Prix . . **7 fr. 50**

MARCELLE TINAYRE

Avant l'Amour

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

SAMUEL ROCHEBLAVE

George Sand et sa fille

d'après leur correspondance inédite

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

ROBERT DREYFUS

La Vie et les Prophéties du Comte de Gobineau

Un volume in-18. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

L'ABRACCIO, par **Georges Servières.**

L'*abraccio*, c'est le nom d'une ancienne coutume corse. Par l'*abraccio*, sans consécration civile ou religieuse, un homme et une femme sont unis librement, mais la cérémonie ne va pas sans quelque solennité. Hélas ! elle ne remplace pas le mariage, et M. Georges Servières, dans ce court roman, — nos lecteurs s'en souviennent, — montre bien que, tôt ou tard, sous peine de heurter les préjugés mondains, sous peine surtout de compromettre la situation des enfants, ces amants doivent finir par où les autres commencent d'ordinaire, par un mariage régulier. De courtes nouvelles, *Esquisses de Femmes*, achèvent le volume, qui est d'un observateur pittoresque et d'un romancier intéressant.

NAPLES, SON SITE, SON HISTOIRE, SA SCULPTURE, par **Pierre de Bouchaud.**

M. Pierre de Bouchaud, poète et humaniste délicat, est un admirateur fervent des paysages et de l'art italiens. Il a consacré déjà plusieurs monographies intéressantes aux peintres et aux sculpteurs célèbres d'outre-monts. On trouvera dans ce nouveau livre, après une brève description de Naples, une sorte de manuel historique qui rendra service aux touristes, désireux d'une rapide documentation. Et, de même, la troisième partie de l'ouvrage où l'auteur passe une revue sommaire des sculptures napolitaines, peut être lue très utilement.

HOMMES ET CHOSES DE THÉATRE, par **Adolphe Aderer.**

« Qu'on ne s'attende pas — nous dit M. Victorien Sardou dans la préface de ce livre — à trouver un recueil de critiques théâtrales, ni les souvenirs dramatiques de l'auteur. Il n'y a rien ici de rétrospectif et l'on n'a pas à craindre que les faits y soient déformés par l'infidélité de la mémoire. L'exactitude de ces notes écrites et publiées au jour le jour est attestée par le fait qu'elles sont contemporaines des écrivains et des œuvres mis en cause, qu'elles ont été soumises au contrôle des intéressés, écrites souvent sous leur dictée et que, dans les cas très rares où elles ont donné lieu à quelque rectification, celle-ci a été reproduite sans retard. » — C'est bien là le livre curieux, vivant, alerte qu'on pouvait attendre de M. Adolphe Aderer.

LES ORIGINES DE LA PAPAUTÉ, par **A. Giraud-Teulon.**

L'an dernier, l'auteur nous donnait une traduction fidèle et complète du grand ouvrage de Doellinger, *la Papauté*. Il nous en donne, cette année, un court résumé, qui condense les résultats certains de cette enquête historique. Ce livre apparaît juste à l'heure où l'on prête à Pie X l'intention de rouvrir le concile et de reprendre les débats sur le rôle de la papauté.

LA MAISON DES SOURIRES, par **Pierre Villetard**

Voici un roman délicieux, et qu'il faut avoir lu. C'est l'une des œuvres les plus délicatement originales qui aient paru en ces dernières années. Elle enchantera tous les lecteurs, comme les ont enchantés les livres charmants du malheureux Pierre de Querlon, si prématurément disparu. Les lettrés avaient déjà remarqué le début de M. Pierre Villetard, *Monsieur et Madame Bille*. L'auteur en est, dès son second volume, à la pleine maîtrise de son talent : il est un de ceux dont il faut le plus attendre ; il a la grâce, le don, mais il a aussi le soin de la forme.

ESTELLE, poème en français et en provençal en regard, par **E. Houchart.**

Un sixain de Mistral recommande la lecture de ce poème :

Louange à toi, poète ! Avec ton bel entrain
Qui de l'œuvre de Dieu reproduis le reflet,
Tu montres, toi, qu'à Aix hautement est vivace
Au bout de sept cents ans notre Langue d'Amour.

Une traduction en vers français, qui suit vers par vers, pour les profanes, le texte provençal si pittoresque et si sonore, permet à tous les lecteurs de se rendre compte combien l'œuvre originale est émouvante. Voici donc, passée en français, l'épopée de la Provence.

TARTUFFE, DE MOLIÈRE, édition de la **Comédie-Française.**

Ce premier volume n'est que l'intéressant début d'une grande et démocratique entreprise : « On chercherait en vain — nous dit M. Jules Claretie, sous le patronage de qui est publié ce « théâtre classique populaire » — on chercherait en vain dans l'histoire de la librairie française une entreprise aussi bien faite pour aider à l'éducation nationale. En effet, voici, mis à la portée de tous, des livres où, pour la première fois, des artistes d'élite, des lettrés délicats commentent l'œuvre à laquelle ils prêtent leur âme, leur art, leur voix, leur verve, leur cœur. Voici, à la portée du peuple, le spectacle véritable, tel qu'il est mis en action sur la scène ». Décors, jeux des acteurs, traditions, tout est indiqué; une compagnie de province ou d'amateurs peut sans peine arriver à monter l'une de nos pièces classiques, comme « chez Molière ».

LES PIERRES SONORES, par **Lya Berger.**

L'auteur n'en est pas à ses débuts : elle a publié un premier recueil, sous le parrainage de Sully Prudhomme, ainsi qu'une comédie et un drame en vers, *l'Ame des Roses* et *le Rêve au cœur dormant*. Il y a des qualités charmantes dans ce volume ; les vers sont quelquefois prosaïques, mais toujours solides et pleins, et certains arrangements de strophes, qui attirent l'attention par leur aspect, la retiennent ensuite par leur délicate harmonie.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 18682-19-03. — (Encre Lorilleux).